LA PAIX DU MÉNAGE.

DÉDIÉ A MA CHÈRE NIÈCE, VALENTINE SURVILLE.

L'aventure retracée par cette scène se passa vers la fin du mois de novembre 1809, moment où le fugitif empire de Napoléon atteignit à l'apogée de sa splendeur. Les fanfares de la victoire de Wagram retentissaient encore au cœur de la monarchie autrichienne. La paix se signait entre la France et la coalition. Les rois et les princes vinrent alors, comme des astres, accomplir leurs évolutions autour de Napoléon, qui se donna le plaisir d'entraîner l'Europe à sa suite, magnifique essai de la puissance qu'il déploya plus tard à Dresde.

Jamais, au dire des contemporains, Paris ne vit de plus belles fêtes que celles qui précédèrent et suivirent le mariage de ce souverain avec une archiduchesse d'Autriche; jamais, aux plus grands jours de l'ancienne monarchie, autant de têtes couronnées ne se pressèrent sur les rives de la Seine, et jamais l'aristocratie française ne fut aussi riche ni aussi brillante qu'alors. Les diamans, répandus à profusion sur les parures, les broderies d'or et d'argent des uniformes, contrastaient si bien avec l'indigence républicaine, qu'il semblait voir les richesses du globe roulant dans les salons de Paris. Une ivresse générale avait comme saisi cet empire d'un jour. Tous les militaires, sans en excepter leur chef, jouissaient en parvenus des trésors conquis par un million d'hommes à épaulettes de laine, dont les exigences étaient satisfaites avec quelques aunes de ruban rouge. A cette époque, la plupart des femmes affichaient cette aisance de mœurs et ce relâchement de morale qui signalèrent le règne de Louis XV. Soit pour imiter le ton de la monarchie écroulée, soit que certains membres de la famille impériale eussent donné l'exemple, ainsi que le prétendaient les frondeurs du faubourg Saint-Germain, il est certain que, hommes et femmes, tous se précipitaient dans le plaisir avec une intrépidité qui semblait présager la fin du monde. Mais il existait alors une autre raison de cette licence. L'engouement des femmes pour les militaires devint comme un frénésie, et concorda trop bien aux vues de l'empereur pour qu'il y mît un frein. Les fréquentes prises d'armes qui firent ressembler tous les traités conclus entre l'Europe et Napoléon à des armistices, exposaient les passions à des dénouemens aussi rapides que les décisions du chef suprême de ces kolbacs, de ces dolmans et de ces aiguillettes qui plurent tant au beau sexe. Les cœurs furent donc alors nomades comme les régimens. D'un premier à un cinquième bulletin de la Grande armée, une femme pouvait être successivement amante, épouse, mère et veuve. Etait-ce la perspective d'un prochain veuvage, celle d'une dotation, ou l'espoir de porter un nom promis à l'Histoire, qui rendirent les militaires si séduisans? Les femmes furent-elles entraînées vers eux par la certitude que le secret de leurs passions serait enterré sur les champs de bataille, ou doit-on chercher la cause de ce doux fanatisme dans le noble attrait que le courage a pour elles? peut-être ces raisons, que l'historien futur des mœurs impériales s'amusera sans doute à peser, entraient-elles toutes pour quelque chose dans leur facile promptitude à se livrer aux amours. Quoi qu'il en puisse être, avouons-le-nous ici : les lauriers couvrirent alors bien des fautes, les femmes recherchèrent avec ardeur ces hardis aventuriers qui leur paraissaient de véritables sources d'honneurs, de richesses ou de plaisirs, et aux yeux des jeunes filles une épaulette, cet hiéroglyphe futur, signifia bonheur et liberté. Un trait de cette époque unique dans nos annales, et qui la caractérise, fut une passion effrénée pour tout ce qui brillait : jamais on ne donna tant de feux d'artifice, jamais le diamant n'atteignit à une si grande valeur. Les hommes, aussi avides que les femmes de ces cailloux blancs, s'en paraient comme elles. Peut-être l'obligation de mettre le butin sous la forme la plus facile à transporter mit-elle les joyaux en honneur dans l'armée. Un homme n'était pas aussi ridicule qu'il le serait aujourd'hui, quand le jabot de sa chemise ou ses doigts offraient aux regards de gros diamans. Murat, homme tout oriental, donna l'exemple d'un luxe absurde chez les militaires modernes.

Le comte de Gondreville, l'un des Lucullus de ce sénat conservateur qui ne conserva rien, n'avait retardé sa fête en l'honneur de la paix que pour mieux faire sa cour à Napoléon en s'efforçant d'éclipser les flatteurs par lesquels il avait été prévenu. Les ambassadeurs de toutes les puissances amies de la France sous bénéfice d'inventaire, les personnages les plus importans de l'Empire, quelques princes même, étaient en ce moment réunis dans les salons de l'opulent sénateur. La danse languissait, chacun attendait l'empereur dont la présence était promise par le comte. Napoléon aurait tenu parole sans la scène qui éclata le soir même entre Joséphine et lui, scène qui révéla le prochain divorce de ces augustes époux. La nouvelle de cette aventure, alors tenue fort secrète, mais que l'histoire recueillait, ne parvint pas aux oreilles des courtisans, et n'influa pas autrement que par l'absence de Napoléon sur

la gaîté de la fête du comte de Gondreville. Les plus jolies femmes de Paris, empressées de se rendre chez lui sur la foi du ouï-dire, y faisaient en ce moment assaut de luxe, de coquetterie, de parure et de beauté. Orgueilleuse de ses richesses, la banque y défiait ces éclatans généraux et ces grands-officiers de l'Empire nouvellement gorgés de croix, de titres et de décorations. Ces grands bals étaient toujours des occasions saisies par de riches familles pour y produire leurs héritières aux yeux des prétoriens de Napoléon, dans le fol espoir d'échanger leurs magnifiques dots contre une faveur incertaine. Les femmes qui se croyaient assez fortes de leur seule beauté venaient en essayer le pouvoir. Là, comme ailleurs, le plaisir n'était qu'un masque. Les visages sereins et rians, les fronts calmes y couvraient d'odieux calculs; les témoignages d'amitié mentaient, et plus d'un personnage se défiait moins de ses ennemis que de ses amis. Ces observations étaient nécessaires pour expliquer les événemens du petit imbroglio sujet de cette scène, et la peinture, quelque adoucie qu'elle soit, du ton qui régnait alors dans les salons de Paris.

— Tournez un peu les yeux vers cette colonne brisée qui supporte un candélabre, apercevez-vous une jeune femme coiffée à la chinoise? là, dans le coin, à gauche, elle a des clochettes bleues dans le bouquet de cheveux châtains qui retombe en gerbes sur sa tête. Ne voyez-vous pas? elle est si pâle qu'on la croirait souffrante, elle est mignonne et toute petite; maintenant, elle tourne la tête vers nous; ses yeux bleus, fendus en amande et doux à ravir, semblent faits exprès pour pleurer. Mais, tenez donc! elle se baisse pour regarder madame de Vaudremont à travers ce dédale de têtes toujours en mouvement dont les hautes coiffures lui interceptent la vue.

— Ah! j'y suis, mon cher. Tu n'avais qu'à me la désigner comme la plus blanche de toutes les femmes qui sont ici, je l'aurais reconnue, je l'ai déjà bien remarquée; elle a le plus beau teint que j'aie jamais admiré. D'ici, je te défie de distinguer sur son cou les perles qui séparent chacun des saphirs de son collier. Mais elle doit avoir ou des mœurs ou de la coquetterie, car à peine les ruches de son corsage permettent-elles de soupçonner la beauté des contours. Quelles épaules! quelle blancheur de lis! — Qui est-ce? demanda celui qui avait parlé le premier.— Ah! je ne sais pas. — Aristocrate! Vous voulez donc, Montcornet, les garder toutes pour vous.

— Cela te sied bien de goguenarder! reprit Montcornet en souriant. Te crois-tu le droit d'insulter un pauvre général comme moi, parce que, rival heureux de Soulanges, tu ne fais pas une seule pirouette qui n'alarme madame de Vaudremont? Ou bien est-ce parce que je ne suis arrivé que depuis un mois dans la terre promise? Etes-vous insolens, vous autres administrateurs qui restez collés sur vos chaises pendant que nous sommes au milieu des obus! Allons, monsieur le maître des requêtes, laissez-nous glaner dans le champ dont la possession précaire ne vous reste qu'au moment où nous le quittons. Hé, diantre! il faut que tout le monde vive! Mon ami, si tu connaissais les Allemandes, tu me servirais, je crois, auprès de la Parisienne qui t'est chère.—Général, puisque vous avez honoré de votre attention cette femme que j'aperçois ici pour la première fois, ayez donc la charité de me dire si vous l'avez vue dansant.

— Eh! mon cher Martial, d'où viens-tu? Si l'on t'envoie en ambassade, j'augure mal de tes succès. Ne vois-tu pas trois rangées des plus intrépides coquettes de Paris entre elle et l'essaim de danseurs qui bourdonne sous le lustre, et ne t'a-t-il pas fallu l'aide de ton lorgnon pour la découvrir à l'angle de cette colonne où elle semble enterrée dans l'obscurité malgré les bougies qui brillent au-dessus de sa tête? Entre elle et nous, tant de diamans et de regards scintillent, tant de plumes flottent, tant de dentelles, de fleurs et de tresses ondoient, que ce serait un vrai miracle si quelque danseur pouvait l'apercevoir au milieu de ces astres. Comment, Martial, tu n'as pas deviné la femme de quelque sous-préfet de la Lippe ou de la Dyle qui vient essayer de faire un préfet de son mari? — Oh! il le sera, dit vivement le maître des requêtes. — J'en doute, reprit le colonel de cuirassiers en riant, elle paraît aussi neuve en intrigue que tu l'es en diplomatie. Je gage, Martial, que tu ne sais pas comment elle se trouve là.

Le maître des requêtes regarda le colonel des cuirassiers de la garde d'un air qui décelait autant de dédain que de curiosité.

— Eh bien! dit Montcornet en continuant, elle sera sans doute arrivée à neuf heures précises, la première, peut-être, et probablement aura fort embarrassé la comtesse de Gondreville, qui ne sait pas coudre deux idées. Rebutée par la dame du logis, repoussée de chaise en chaise par chaque nouvelle arrivée jusque dans les ténèbres de ce petit coin, elle s'y sera laissé enfermer, victime de la jalousie de ces dames, qui n'auront pas demandé mieux que d'ensevelir ainsi cette dangereuse figure. Elle n'aura pas eu d'ami pour l'encourager à défendre la place qu'elle a dû occuper d'abord sur le premier plan, chacune de ces perfides danseuses aura intimé l'ordre aux hommes de sa coterie de ne pas engager notre pauvre amie, sous peine des plus terribles punitions. Voilà, mon cher, comment ces minois si tendres, si candides en apparence, auront formé leur coalition contre l'inconnue; et cela, sans qu'aucune de ces femmes-là se soit dit autre chose que : « Connaissez-vous, ma chère, cette petite dame bleue? » Tiens, Martial, si tu veux être accablé en un quart d'heure de plus de regards flatteurs et d'interrogations provocantes que tu n'en recevras peut-être dans toute ta vie, essaie de vouloir percer le triple rempart qui défend la reine de la Dyle, de la Lippe ou de la Charente. Tu verras si la plus stupide de ces femmes ne saura pas inventer aussitôt une ruse capable d'arrêter l'homme le plus déterminé à mettre en lumière notre plaintive inconnue. Ne trouves-tu pas qu'elle a un peu l'air d'une élégie? — Vous croyez, Montcornet? Ce serait donc une femme mariée? — Pourquoi ne serait-elle pas veuve? — Elle serait plus active, dit en riant le maître des requêtes. — Peut-être est-ce une veuve dont le mari joue à la bouillote, répliqua le beau cuirassier.

— En effet, depuis la paix, il se fait tant de ces sortes de veuves! répondit Martial. Mais, mon cher Montcornet, nous sommes deux niais. Cette tête exprime encore trop d'ingénuité, il respire encore trop de jeunesse et de verdeur sur le front et autour des tempes, pour que ce soit une femme. Quels vigoureux tons de carnation! rien n'est flétri dans les méplats du nez. Les lèvres, le menton, tout dans cette figure est frais comme un bouton de rose blanche, quoique la physionomie en soit comme voilée par les nuages de la tristesse. Qui peut faire pleurer cette jeune personne?—Les femmes pleurent pour si peu de chose, dit le colonel.— Je ne sais, reprit Martial, mais elle ne pleure pas d'être là sans danser, son chagrin ne date pas d'aujourd'hui; l'on voit qu'elle s'est faite belle pour ce soir par préméditation. Elle aime déjà, je le parierais. —Bah! peut-être est-ce la fille de quelque princillon d'Allemagne; personne ne lui parle, dit Montcornet. — Ah! combien une pauvre fille est malheureuse, reprit Martial. A-t-on plus de grâce et de finesse que notre petite inconnue? Eh bien! pas une des mégères qui l'entourent et qui se disent sensibles ne lui adressera la parole. Si elle parlait, nous verrions si ses dents sont belles. — Ah çà! tu t'emportes donc comme le lait à la moindre élévation de température? s'écria le colonel un peu piqué de rencontrer si promptement un rival dans son ami.— Comment! dit le maître des requêtes sans s'apercevoir de l'interrogation du général et en dirigeant son lorgnon sur tous les personnages qui les entouraient, comment! personne ici ne pourra nous nommer cette fleur exotique? —Eh! c'est quelque demoiselle de compagnie, lui dit Montcornet. — Bon! une demoiselle de compagnie parée de saphirs dignes d'une reine, et une robe de malines? A d'autres, général! Vous ne serez pas non plus très-fort en diplomatie si dans vos évaluations vous passez en un moment de la princesse allemande à la demoiselle de compagnie.

Le général Montcornet arrêta par le bras un petit homme

gras dont les cheveux grisonnans et les yeux spirituels se voyaient à toutes les encoignures de portes, et qui se mêlait sans cérémonie aux différens groupes où il était respectueusement accueilli.

— Gondreville, mon cher ami, lui dit Montcornet, quelle est donc cette charmante petite femme assise là-bas sous cet immense candélabre ? — Le candélabre ? Ravrio, mon cher, Isabey en a donné le dessin. — Oh ! j'ai déjà reconnu ton goût et ton faste dans le meuble ; mais la femme ? — Ah ! je ne la connais pas. C'est sans doute une amie de ma femme. — Ou ta maîtresse, vieux sournois. — Non, parole d'honneur ! La comtesse de Gondreville est la seule femme capable d'inviter des gens que personne ne connaît.

Malgré cette observation pleine d'aigreur, le gros petit homme conserva sur ses lèvres le sourire de satisfaction intérieure que la supposition du colonel des cuirassiers y avait fait naître. Celui-ci rejoignit dans un groupe voisin le maître des requêtes occupé alors à y chercher, mais en vain, des renseignemens sur l'inconnue. Il le saisit par le bras et lui dit à l'oreille :

— Mon cher Martial, prends garde à toi ! Madame de Vaudremont te regarde depuis quelques minutes avec une attention désespérante, elle est femme à deviner au mouvement seul de tes lèvres ce que tu me dirais, nos yeux n'ont été déjà que trop significatifs, elle en a très-bien aperçu et suivi la direction, et je la crois en ce moment plus occupée que nous-mêmes de la petite dame bleue.

— Vieille ruse de guerre, mon cher Montcornet ! Que m'importe d'ailleurs ! Je suis comme l'empereur, quand je fais des conquêtes, je les garde.

— Martial, ta fatuité cherche des leçons. Comment ! péquin, tu as le bonheur d'être le mari désigné de madame de Vaudremont, d'une veuve de vingt-deux ans, affligée de quatre mille napoléons de rente, d'une femme qui te passe au doigt des diamans aussi beaux que celui-ci, ajouta-t-il en prenant la main gauche du maître des requêtes qui la lui abandonna complaisamment, et tu as encore la prétention de faire le Lovelace, comme si tu étais colonel, et obligé de soutenir la réputation militaire dans les garnisons; fi ! Mais réfléchis donc à tout ce que tu peux perdre. — Je ne perdrai pas, du moins, ma liberté, répliqua Martial en riant forcément.

Il jeta un regard passionné à madame de Vaudremont, qui n'y répondit que par un sourire plein d'inquiétude, car elle avait vu le colonel examinant la bague du maître des requêtes. — Ecoute, Martial, reprit le colonel, si tu voltiges autour de ma jeune inconnue, j'entreprendrai la conquête de madame de Vaudremont. — Permis à vous, cher cuirassier, mais vous n'obtiendrez pas cela, dit le jeune maître des requêtes en mettant l'ongle poli de son pouce sous une de ses dents supérieures de laquelle il tira un petit bruit goguenard. — Songe que je suis garçon, reprit le colonel, que mon épée est toute ma fortune, et que me défier ainsi, c'est asseoir Tantale devant un festin qu'il dévorera. — Prrrr !

Cette railleuse accumulation de consonnes servit de réponse à la provocation du général, que son ami toisa plaisamment avant de le quitter. La mode de ce temps obligeait un homme à porter au bal une culotte de casimir blanc et des bas de soie. Ce joli costume mettait en relief la perfection des formes de Montcornet, alors âgé de trente-cinq ans, et qui attirait le regard par cette haute taille exigée pour pour les cuirassiers de la garde impériale, dont le bel uniforme rehaussait encore sa prestance, encore jeune malgré l'embonpoint qu'il devait à l'équitation. Ses moustaches noires ajoutaient à l'expression franche d'un visage vraiment militaire, dont le front était large et découvert, le nez aquilin et la bouche vermeille. Les manières de Montcornet, empreintes d'une certaine noblesse due à l'habitude du commandement, pouvaient plaire à une femme qui aurait eu le bon esprit de ne pas vouloir faire un esclave de son mari. Le colonel sourit en regardant le maître des requêtes, l'un de ses meilleurs amis de collége, et dont la petite taille svelte l'obligea, pour répondre à sa moquerie, de porter un peu bas son coup d'œil amical.

Le baron Martial de la Roche-Hugon était un jeune Provençal que Napoléon protégeait, et qui semblait promis à quelque fastueuse ambassade ; il avait séduit l'empereur par une complaisance italienne, par le génie de l'intriguer par cette éloquence de salon et cette science des manières qui remplacent si facilement les éminentes qualités d'un homme solide. Quoique vive et jeune, sa figure possédait déjà l'éclat immobile du fer blanc, l'une des qualités indispensables aux diplomates et qui leur permet de cacher leurs émotions, de déguiser leurs sentimens. On peut regarder le cœur des diplomates comme un problème insoluble, car les trois plus illustres ambassadeurs de l'époque se sont signalés par la persistance de la haine, et par des attachemens romanesques. Néanmoins, Martial appartenait à cette classe d'hommes capables de calculer leur avenir au milieu de leurs plus ardentes jouissances. Il avait déjà jugé le monde et cachait son ambition sous la fatuité de l'homme à bonnes fortunes, en déguisant son talent sous les livrées de la médiocrité, après avoir remarqué la rapidité avec laquelle s'avançaient les gens qui donnaient peu d'ombrage au maître.

Les deux amis furent obligés de se quitter en se donnant une cordiale poignée de main. La ritournelle qui prévenait les dames de former les quadrilles d'une nouvelle contredanse chassa les hommes du vaste espace où ils causaient au milieu du salon. Cette conversation rapide, tenue dans l'intervalle qui sépare toujours les contredanses, eut lieu devant la cheminée du grand salon de l'hôtel Gondreville. Les demandes et les réponses de ce bavardage assez commun au bal avaient été comme soufflées par chacun des deux interlocuteurs à l'oreille de son voisin. Néanmoins les girandoles et les flambeaux de la cheminée répandaient une si abondante lumière sur les deux amis, que leurs figures fortement éclairées ne purent déguiser, malgré leur discrétion diplomatique, l'imperceptible expression de leurs sentimens, ni à la fine comtesse, ni à la candide inconnue. Cet espionnage de la pensée est peut-être chez les oisifs un des plaisirs qu'ils trouvent dans le monde, tandis que tant de niais dupés s'y ennuient sans oser en convenir.

Pour comprendre tout l'intérêt de cette conversation, il est nécessaire de raconter un événement qui, par d'invisibles liens, allait réunir les personnages de ce petit drame, alors épars dans les salons. A onze heures du soir environ, au moment où les danseuses reprenaient leurs places, la société de l'hôtel Gondreville avait vu apparaître la plus belle femme de Paris, la reine de la mode, la seule qui manquât à cette splendide assemblée. Elle se faisait une loi de ne jamais arriver qu'à l'instant où les salons offraient ce mouvement animé qui ne permet pas aux femmes de garder longtemps la fraîcheur de leurs figures ni celle de leurs toilettes. Ce moment rapide est comme le printemps d'un bal. Une heure après, quand le plaisir a passé, quand la fatigue arrive, tout y est flétri. Madame de Vaudremont ne commettait jamais la faute de rester à une fête pour s'y montrer avec des fleurs penchées, des boucles défrisées, des garnitures froissées, avec une figure semblable à toutes celles qui, sollicitées par le sommeil, ne le trompent pas toujours. Elle se gardait bien de laisser voir, comme ses rivales, sa beauté endormie; elle savait soutenir habilement sa réputation de coquetterie en se retirant toujours d'un bal aussi brillante qu'elle y était entrée. Les femmes se disaient à l'oreille, avec un sentiment d'envie, qu'elle préparait et mettait autant de parures qu'elle avait de bals dans une soirée. Cette fois, madame de Vaudremont ne devait pas être maîtresse de quitter à son gré le salon où elle arrivait alors en triomphe. Un moment arrêtée sur le seuil de la porte, elle jeta des regards observateurs quoique rapides sur les femmes, dont les toilettes furent aussitôt étudiées afin de se convaincre que la sienne les éclipserait toutes. La célèbre coquette s'offrit à l'admiration de l'assemblée, conduite par un des plus braves colonels de l'ar-

tillerie de la Garde, un favori de l'empereur, le comte de Soulanges. L'union momentanée et fortuite de ces deux personnages eut sans doute quelque chose de mystérieux. En entendant annoncer monsieur de Soulanges et la comtesse de Vaudremont, quelques femmes placées en tapisserie se levèrent, et des hommes accourus des salons voisins se pressèrent aux portes du salon principal. Un de ces plaisans qui ne manquent jamais à ces réunions nombreuses, dit en voyant entrer la comtesse et son chevalier : « Que les dames avaient tout autant de curiosité à contempler un homme fidèle à sa passion, que les hommes à examiner une jolie femme difficile à fixer. » Quoique le comte de Soulanges, jeune homme d'environ trente-deux ans, fût doué de ce tempérament nerveux qui engendre chez l'homme les grandes qualités, ses formes grêles et son teint pâle prévenaient peu en sa faveur; ses yeux noirs annonçaient beaucoup de vivacité, mais dans le monde il était taciturne, et rien en lui ne révélait l'un des talens oratoires qui devaient briller à la Droite dans les assemblées législatives de la Restauration. La comtesse de Vaudremont, grande femme légèrement grasse, d'une peau éblouissante de blancheur, qui portait bien sa petite tête et possédait l'immense avantage d'inspirer l'amour par la gentillesse de ses manières, était de ces créatures qui tiennent toutes les promesses que fait leur beauté. Ce couple, devenu pour quelques instans l'objet de l'attention générale, ne laissa pas longtemps la curiosité s'exercer sur son compte. Le colonel et la comtesse semblèrent parfaitement comprendre que le hasard venait de les placer dans une situation gênante. En les voyant s'avancer, Martial s'élança dans le groupe d'hommes qui occupait le poste de la cheminée, pour observer, à travers les têtes qui lui formaient comme un rempart, madame de Vaudremont avec l'attention jalouse que donne le premier feu de la passion : une voix secrète semblait lui dire que le succès dont il s'enorgueillissait serait peut-être précaire; mais le sourire de politesse froide par lequel la comtesse remercia monsieur de Soulanges, et le geste qu'elle fit pour le congédier en s'asseyant auprès de madame de Gondreville, détendirent tous les muscles que la jalousie avait contractés sur sa figure. Cependant, apercevant debout à deux pas du canapé sur lequel était madame de Vaudremont, Soulanges, qui parut ne plus comprendre le regard par lequel la jeune coquette lui avait dit qu'ils jouaient l'un et l'autre un rôle ridicule, le Provençal à la tête volcanique fronça de nouveau les noirs sourcils qui ombrageaient ses yeux bleus, caressa par maintien les boucles de ses cheveux bruns, et, sans trahir l'émotion qui lui faisait palpiter le cœur, il surveilla la contenance de la comtesse et celle de monsieur de Soulanges, tout en badinant avec ses voisins; il saisit alors la main du colonel qui venait renouveler connaissance avec lui, mais il l'écouta sans l'entendre, tant il était préoccupé. Soulanges jetait des regards tranquilles sur la quadruple rangée de femmes qui encadrait l'immense salon du sénateur, en admirant cette bordure de diamans, de rubis, de gerbes d'or et de têtes parées, dont l'éclat faisait presque pâlir le feu des bougies, le cristal des lustres et les dorures. Le calme insouciant de son rival fit perdre contenance au maître des requêtes. Incapable de maîtriser la secrète impatience qui le transportait, Martial s'avança vers madame de Vaudremont pour la saluer. Quand le Provençal apparut, Soulanges lui lança un regard terne et détourna la tête avec impertinence. Un silence grave régna dans le salon où la curiosité fut à son comble. Toutes les têtes tendues offrirent les expressions les plus bizarres, chacun craignit et attendit un de ces éclats que les gens bien élevés se gardent toujours de faire. Tout à coup la pâle figure du comte devint aussi rouge que l'écarlate de ses paremens, et ses regards se baissèrent aussitôt vers le parquet, pour ne pas laisser deviner le sujet de son trouble. En voyant l'inconnue humblement placée au pied du candélabre, il passa d'un air triste devant le maître des requêtes, et se réfugia dans un des salons de jeu. Martial et l'assemblée crurent que Soulanges lui cédait publiquement la place, par la crainte du ridicule qui s'attache toujours aux amans détrônés. Le maître des requêtes releva fièrement la tête, regarda l'inconnue ; puis quand il s'assit avec aisance auprès de madame de Vaudremont, il l'écouta d'un air si distrait qu'il n'entendit pas ces paroles prononcées sous l'éventail par la coquette :

— Martial, vous me ferez plaisir de ne pas porter ce soir la bague que vous m'avez arrachée. J'ai mes raisons, et vous les expliquerai dans un moment, quand nous nous retirerons. Vous me donnerez le bras pour aller chez la princesse de Wagram. — Pourquoi donc avez-vous pris la main du colonel? demanda le baron.— Je l'ai rencontré sous le péristyle, répondit-elle ; mais laissez-moi, chacun nous observe.

Martial rejoignit le colonel de cuirassiers. La petite dame bleue devint alors le lien commun de l'inquiétude qui agitait à la fois si diversement le cuirassier, Soulanges, Martial et la comtesse de Vaudremont. Quand les deux amis se séparèrent après s'être porté le défi qui termina leur conversation, le maître des requêtes s'élança vers madame de Vaudremont, et sut la placer au milieu du plus brillant quadrille. A la faveur de cette espèce d'enivrement dans lequel une femme est toujours plongée par la danse et par le mouvement d'un bal où les hommes se montrent avec le charlatanisme de la toilette qui ne leur offre pas moins d'attraits qu'elle en prête aux femmes, Martial crut pouvoir s'abandonner impunément au charme qui l'attirait vers l'inconnue. S'il réussit à dérober les premiers regards qu'il jeta sur la dame bleue à l'inquiète activité des yeux de la comtesse, il fut bientôt surpris en flagrant délit ; et s'il fit excuser une première préoccupation, il ne justifia pas l'impertinent silence par lequel il répondit plus tard à la plus séduisante des interrogations qu'une femme puisse adresser à un homme : M'aimez-vous ce soir? Plus il était rêveur, plus la comtesse se montrait pressante et taquine. Pendant que Martial dansait, le colonel alla de groupe en groupe y quêtant des renseignemens sur la jeune inconnue. Après avoir épuisé la complaisance de toutes les personnes, et même celle des indifférens, il se déterminait à profiter d'un moment où la comtesse de Gondreville paraissait libre, pour lui demander à elle-même le nom de cette dame mystérieuse, quand il aperçut un léger vide entre la colonne brisée qui supportait le candélabre et les deux divans qui venaient y aboutir. Le colonel profita du moment où la danse laissait vacante une grande partie des chaises qui formaient plusieurs rangs de fortifications défendues par des mères ou par des femmes d'un certain âge, et entreprit de traverser cette palissade couverte de châles et de mouchoirs. Il se mit à complimenter les douairières ; puis, de femme en femme, de politesse en politesse, il finit par atteindre auprès de l'inconnue la place vide. Au risque d'accrocher les griffons et les chimères de l'immense flambeau, il se maintint là sous le feu et la cire des bougies, au grand mécontentement de Martial. Trop adroit pour interpeller brusquement la petite dame bleue qu'il avait à sa droite, le colonel commença par dire à une grande dame assez laide qui se trouvait à sa gauche : — Voilà, madame, un bien beau bal ! Quel luxe ! quel mouvement ! D'honneur ! les femmes y sont toutes jolies ! Si vous ne dansez pas, c'est sans doute mauvaise volonté.

Cette insipide conversation engagée par le colonel avait pour but de faire parler sa voisine de droite, qui, silencieuse et préoccupée, ne lui accordait pas la plus légère attention. L'officier tenait en réserve une foule de phrases qui devaient se manifester par un : Et vous, madame? sur lequel il comptait beaucoup. Mais il fut étrangement surpris en apercevant quelques larmes dans les yeux de l'inconnue, que madame de Vaudremont paraissait captiver entièrement.

— Madame est sans doute mariée? demanda enfin le colonel Montcornet d'une voix mal assurée.—Oui, monsieur, répondit l'inconnue. — Monsieur votre mari est sans doute ici ? — Oui, monsieur. — Et pourquoi donc, madame, restez-vous à cette place? est-ce par coquetterie ?

L'affligée sourit tristement.

— Accordez-moi l'honneur, madame, d'être votre cavalier pour la contredanse suivante, et je ne vous ramènerai certes pas ici ! Je vois près de la cheminée une gondole vide, venez-y. Quand tant de gens s'apprêtent à trôner, et que la folie du jour est la royauté, je ne conçois pas que vous refusiez d'accepter le titre de reine du bal qui semble promis à votre beauté.— Monsieur, je ne danserai pas.

L'intonation brève des réponses de cette femme était si désespérante, que le colonel se vit forcé d'abandonner la place. Martial, qui devina la dernière demande du colonel, et le refus qu'il essuyait, se mit à sourire, et se caressa le menton en faisant briller la bague qu'il avait au doigt.

— De quoi riez-vous? lui dit la comtesse de Vaudremont. — De l'insuccès de ce pauvre colonel, qui vient de faire un pas de clerc... — Je vous avais prié d'ôter votre bague, reprit la comtesse en l'interrompant. — Je ne l'ai pas entendu. —Si vous n'entendez rien ce soir, vous savez voir tout, monsieur le baron, répondit madame de Vaudremont d'un air piqué. — Voilà un jeune homme qui montre un bien beau brillant, dit alors l'inconnue au colonel. — Magnifique, répondit-il. Ce jeune homme est le baron Martial de la Roche-Hugon, un de mes plus intimes amis. — Je vous remercie de m'avoir dit son nom, reprit-elle, il paraît fort aimable.— Oui, mais il est un peu léger. — On pourrait croire qu'il est bien avec la comtesse de Vaudremont? demanda la jeune dame en interrogeant des yeux le colonel. — Du dernier mieux !

L'inconnue pâlit.

— Allons, pensa le militaire, elle aime ce diable de Martial ! — Je croyais madame de Vaudremont engagée depuis longtemps avec monsieur de Soulanges, reprit la jeune femme un peu remise de la souffrance intérieure qui venait d'altérer l'éclat de son visage. — Depuis huit jours la comtesse le trompe, répondit le colonel. Mais vous devez avoir vu ce pauvre Soulanges à son entrée ; il essaie encore de ne pas croire à son malheur. — Je l'ai vu, dit la dame bleue. Puis elle ajouta un : —Monsieur, je vous remercie, dont l'intention équivalait à un congé.

En ce moment, la contredanse étant près de finir, le colonel, désappointé, n'eut que le temps de se retirer en se disant par manière de consolation : — Elle est mariée.

— Eh bien! courageux cuirassier, s'écria le baron en entraînant le colonel dans l'embrasure d'une croisée pour y respirer l'air pur des jardins, où en êtes vous? — Elle est mariée, mon cher.—Qu'est-ce que cela fait?—Ah diantre ! j'ai des mœurs, répondit le colonel ; je ne veux plus m'adresser qu'à des femmes que je puisse épouser. D'ailleurs, elle m'a formellement manifesté la volonté de ne pas danser. — Colonel, parions votre cheval gris pommelé contre cent napoléons qu'elle dansera ce soir avec moi.— Je veux bien, dit le colonel en frappant dans la main du fat. En attendant, je vais voir Soulanges ; il connaît peut-être cette dame qui m'a semblé s'intéresser à lui.— Mon brave, vous avez perdu, dit Martial en riant. Mes yeux se sont rencontrés avec les siens, et je m'y connais. Cher colonel, vous ne m'en voudrez pas de danser avec elle après le refus que vous avez essuyé?— Non, non, rira bien qui rira le dernier. Au reste, Martial, je suis beau joueur et bon ennemi ; je te préviens qu'elle aime les diamans.

A ce propos, les deux amis se séparèrent. Le colonel Montcornet se dirigea vers le salon de jeu, où il aperçut le comte de Soulanges assis à une table de bouillotte. Quoiqu'il n'existât entre les deux colonels que cette amitié banale établie par les périls de la guerre et les devoirs du service, le colonel des cuirassiers fut douloureusement affecté de voir le colonel d'artillerie, qu'il connaissait pour un homme sage, engagé dans une partie où il pouvait se ruiner. Les monceaux d'or et de billets étalés sur le fatal tapis attestaient la fureur du jeu. Un cercle d'hommes silencieux entourait les joueurs attablés. Quelques mots retentissaient bien parfois comme : *Passe, jeu, tiens, mille louis, tenus ;* mais il semblait, en regardant ces cinq personnages immobiles, qu'ils ne se parlassent que des yeux. Quand le colonel, effrayé de la pâleur de Soulanges, s'approcha de lui, le comte gagnait. L'ambassadeur autrichien, un banquier célèbre, se levaient complétement décavés de sommes considérables. Soulanges devint encore plus sombre en recueillant une masse d'or et de billets, il ne compta même pas ; un amer dédain crispa ses lèvres : il semblait menacer la fortune au lieu de la remercier de ses faveurs.

— Courage ! lui dit le colonel, courage, Soulanges! Puis, croyant lui rendre un vrai service en l'arrachant au jeu : — Venez, ajouta-t-il, j'ai une bonne nouvelle à vous apprendre, mais à une condition. — Laquelle? demanda Soulanges. — Celle de me répondre à ce que je vous demanderai.

Le comte de Soulanges se leva brusquement, mit son gain d'un air fort insouciant dans un mouchoir qu'il avait tourmenté d'une manière convulsive, et son visage était si farouche, qu'aucun joueur ne s'avisa de trouver mauvais qu'il fît *charlemagne*. Les figures parurent même se dilater quand cette tête maussade et chagrine ne fut plus dans le cercle lumineux que décrit au-dessus d'une table un flambeau de bouillotte.

— Ces diables de militaires s'entendent comme des larrons en foire ! dit à voix basse un diplomate de la galerie en prenant la place du colonel.

Une seule figure blême et fatiguée se tourna vers le rentrant, et lui dit en lui lançant un regard qui brilla, mais s'éteignit comme le feu d'un diamant : — Qui dit militaire ne dit pas civil, monsieur le ministre.

— Mon cher, dit Montcornet à Soulanges en l'attirant dans un coin, ce matin l'empereur a parlé de vous avec éloge, et votre promotion au maréchalat n'est pas douteuse. — Le patron n'aime pas l'artillerie. — Oui, mais il adore la noblesse, et vous êtes un ci-devant ! Le patron, reprit Montcornet, a dit que ceux qui s'étaient mariés à Paris pendant la campagne ne devaient pas être considérés comme en disgrâce. Eh bien ?

Le comte de Soulanges ne semblait rien comprendre à ce discours.

— Ah çà ! j'espère maintenant, reprit le colonel, que vous me direz si vous connaissez une charmante petite femme assise au pied d'un candélabre...

A ces mots, les yeux du comte s'animèrent, il saisit avec une violence inouie la main du colonel : — Mon cher colonel, lui dit-il d'une voix sensiblement altérée, si un autre que vous me faisait cette question, je lui fendrais le crâne avec cette masse d'or. Laissez-moi, je vous en supplie. J'ai plus envie, ce soir, de me brûler la cervelle que... Je hais tout ce que je vois. Aussi, vais-je partir. Cette joie, cette musique, ces visages stupides qui rient m'assassinent.

— Mon pauvre ami, reprit d'une voix douce Montcornet en frappant amicalement dans la main de Soulanges, vous êtes passionné ! Que diriez-vous donc si je vous apprenais que Martial songe si peu à madame de Vaudremont, qu'il s'est épris de cette petite dame?

— S'il lui parle, s'écria Soulanges en bégayant de fureur, je le rendrai aussi plat que son portefeuille, quand même le fat serait dans le giron de l'empereur.

Et le comte tomba comme anéanti sur la causeuse vers laquelle le colonel l'avait mené. Ce dernier se retira lentement ; il s'aperçut que Soulanges était en proie à une colère trop violente pour que des plaisanteries ou les soins d'une amitié superficielle pussent le calmer. Quand le colonel Montcornet rentra dans le grand salon de danse, madame de Vaudremont fut la première personne qui s'offrit à ses regards, et il remarqua sur sa figure, ordinairement si calme, quelques traces d'une agitation mal déguisée. Une chaise était vacante auprès d'elle, le colonel vint s'y asseoir.

— Je gage que vous êtes tourmentée? dit-il.—Bagatelle, colonel. Je voudrais être partie d'ici, j'ai promis d'être au bal de la grande-duchesse de Berg, et il faut que j'aille auparavant chez la princesse de Wagram. Monsieur de la Roche-Hugon, qui le sait, s'amuse à conter fleurette à des douairières. — Ce n'est pas là tout à fait le sujet de votr

inquiétude, et je gage cent louis que vous resterez ici ce soir. — Impertinent ! — J'ai donc dit vrai ? — Eh bien ! que pensé-je ? reprit la comtesse en donnant un coup d'éventail sur les doigts du colonel. Je suis capable de vous récompenser si vous le devinez. — Je n'accepterai pas le défi, j'ai trop d'avantages. — Présomptueux ! — Vous craignez de voir Martial aux pieds... — De qui ? demanda la comtesse en affectant la surprise. — De ce candélabre, répondit le colonel en montrant la belle inconnue, et regardant la comtesse avec une attention gênante.

— Vous avez deviné, répondit la coquette en se cachant la figure sous son éventail, avec lequel elle se mit à jouer. La vieille madame de Grandlieu, qui, vous le savez, est maligne comme un vieux singe, reprit-elle après un moment de silence, vient de me dire que monsieur de la Roche-Hugon courait quelques dangers à courtiser cette inconnue qui se trouve ce soir ici comme un trouble-fête. J'aimerais mieux voir la mort que cette figure si cruellement belle et pâle autant qu'une vision : c'est mon mauvais génie. Madame de Grandlieu, continua-t-elle après avoir laissé échapper un signe de dépit, qui ne va au bal que pour tout voir en faisant semblant de dormir, m'a cruellement inquiétée. Martial me paiera cher le tour qu'il me joue. Cependant, engagez-le, colonel, puisque c'est votre ami, à ne pas me faire de la peine.

— Je viens de voir un homme qui ne se propose rien moins que de lui brûler la cervelle s'il s'adresse à cette petite dame. Cet homme-là, madame, est de parole. Mais je connais Martial, ces périls sont autant d'encouragemens. Il y a plus ; nous avons parié... Ici le colonel baissa la voix. — Serait-ce vrai ? demanda la comtesse. — Sur mon honneur ! — Merci, colonel, répondit madame de Vaudremont en lui lançant un regard plein de coquetterie. — Me ferez-vous l'honneur de danser avec moi ? — Oui, mais la seconde contredanse. Pendant celle-ci, je veux savoir ce que peut devenir cette intrigue, et savoir qui est cette petite dame bleue : elle a l'air spirituel.

Le colonel, voyant que madame de Vaudremont voulait être seule, s'éloigna satisfait d'avoir si bien commencé son attaque.

Il se rencontre dans les fêtes quelques dames qui, semblables à madame de Grandlieu, sont là comme de vieux marins occupés sur le bord de la mer à contempler les jeunes matelots aux prises avec les tempêtes. En ce moment, madame de Grandlieu, qui paraissait s'intéresser aux personnages de cette scène, put facilement deviner la lutte à laquelle la comtesse était en proie. La jeune coquette avait beau s'éventer gracieusement, sourire à des jeunes gens qui la saluaient, et mettre en usage les ruses dont se sert une femme pour cacher son émotion, la douairière, une des plus malicieuses duchesses que le dix-huitième siècle avait léguées au dix-neuvième, savait lire dans son cœur et dans sa pensée. La vieille dame semblait reconnaître les mouvemens imperceptibles qui décèlent les affections de l'âme. Le pli le plus léger qui venait rider ce front si blanc et si pur, le tressaillement le plus insensible des pommettes, le jeu des sourcils, l'inflexion la moins visible des lèvres dont le corail mouvant ne pouvait lui rien cacher, étaient pour la duchesse comme les caractères d'un livre. Du fond de sa bergère, que sa robe remplissait entièrement, la coquette émérite, tout en causant avec un diplomate qui la recherchait afin de recueillir les anecdotes qu'elle contait si bien, s'admirait elle-même dans la jeune coquette ; elle la prit en goût en lui voyant si bien déguiser son chagrin et les déchiremens de son cœur. Madame de Vaudremont ressentait en effet autant de douleur qu'elle feignait de gaîté : elle avait cru rencontrer dans Martial un homme de talent sur l'appui duquel elle comptait pour embellir sa vie de tous les enchantemens du pouvoir ; en ce moment, elle reconnaissait une erreur aussi cruelle pour sa réputation que pour son amour-propre. Chez elle, comme chez les autres femmes de cette époque, la soudaineté des passions augmentait leur vivacité. Les âmes qui vivent beaucoup et vite ne souffrent pas moins que celles qui se consument dans une seule affection. La prédilection de la comtesse pour Martial était née de la veille, il est vrai ; mais le plus inepte des chirurgiens sait que la souffrance causée par l'amputation d'un membre vivant est plus douloureuse que ne l'est celle d'un membre malade. Il y avait de l'avenir dans le goût de madame de Vaudremont pour Martial, tandis que sa passion précédente était sans espérance, et empoisonnée par les remords de Soulanges. La vieille duchesse, qui épiait le moment opportun de parler à la comtesse, s'empressa de congédier son ambassadeur ; car, en présence de maîtresses et d'amans brouillés, tout intérêt pâlit, même chez une vieille femme. Pour engager la lutte, madame de Grandlieu lança sur madame de Vaudremont un regard sardonique qui fit craindre à la jeune coquette de voir son sort entre les mains de la douairière. Il est de ces regards de femme à femme qui sont comme des flambeaux amenés dans les dénoûmens de tragédie. Il faut avoir connu cette duchesse pour apprécier la terreur que le jeu de sa physionomie inspirait à la comtesse. Madame de Grandlieu était grande, ses traits faisaient dire d'elle : — Voilà une femme qui a dû être jolie ! Elle se couvrait les joues de tant de rouge que ses rides ne paraissaient presque plus ; mais loin de recevoir un éclat factice de ce carmin foncé, ses yeux n'en étaient que plus ternes. Elle portait une grande quantité de diamans, et s'habillait avec assez de goût pour ne pas prêter au ridicule. Son nez pointu annonçait l'épigramme. Un râtelier bien mis conservait à sa bouche une grimace d'ironie qui rappelait celle de Voltaire. Cependant l'exquise politesse de ses manières adoucissait si bien la tournure malicieuse de ses idées qu'on ne pouvait l'accuser de méchanceté. Les yeux gris de la vieille dame s'animèrent, un regard triomphal accompagné d'un sourire qui disait : « Je vous l'avais bien promis ! » traversa le salon, et répandit l'incarnat de l'espérance sur les joues pâles de la jeune femme qui gémissait au pied du candélabre. Cette alliance entre madame de Grandlieu et l'inconnue ne pouvait échapper à l'œil exercé de la comtesse de Vaudremont, qui entrevit un mystère et voulut le pénétrer. En ce moment, le baron de la Roche-Hugon, après avoir achevé de questionner toutes les douairières sans pouvoir apprendre le nom de la dame bleue, s'adressait en désespoir de cause à la comtesse de Gondreville, et n'en recevait que cette réponse peu satisfaisante : — C'est une dame que l'*ancienne* duchesse de Grandlieu m'a présentée. En se retournant par hasard vers la bergère occupée par la vieille dame, le maître des requêtes en surprit le regard d'intelligence lancé sur l'inconnue, et quoiqu'il fût assez mal avec elle depuis quelque temps, il résolut de l'aborder. En voyant le sémillant baron rôdant autour de sa bergère, l'ancienne duchesse sourit avec une malignité sardonique, et regarda madame de Vaudremont d'un air qui fit rire le colonel Montcornet.

— Si la vieille bohémienne prend un air d'amitié, pensa le baron, elle va sans doute me jouer quelque méchant tour. — Madame, lui dit-il, vous vous êtes chargée, me dit-on, de veiller sur un bien précieux trésor ! — Me prenez-vous pour un dragon ? demanda la vieille dame. Mais de qui parlez-vous ? ajouta-t-elle avec une douceur de voix qui rendit l'espérance à Martial. — De cette petite dame inconnue que la jalousie de toutes ces coquettes a confinée là-bas. Vous connaissez sans doute sa famille ? — Oui, dit la duchesse ; mais que voulez-vous faire d'une héritière de province, mariée depuis quelque temps, une fille bien née que vous ne connaissez pas, vous autres, elle ne va nulle part. — Pourquoi ne danse-t-elle pas ? Elle est si belle ! Voulez-vous que nous fassions un traité de paix ? Si vous daignez m'instruire de tout ce que j'ai intérêt à savoir, je vous jure que votre demande en restitution du bois de Marigny par le domaine extraordinaire sera chaudement appuyée auprès de l'empereur.

— Monsieur, répondit la vieille dame avec une gravité trompeuse, amenez-moi la comtesse de Vaudremont. Je vous promets de lui révéler le mystère qui rend notre inconnue si intéressante. Voyez, tous les hommes du bal

sont arrivés au même degré de curiosité que vous. Les yeux se portent involontairement vers ce candélabre où ma protégée s'est modestement placée; elle recueille tous les hommages qu'on a voulu lui ravir. Bienheureux celui qu'elle prendra pour danseur! Là, elle s'interrompit en fixant la comtesse de Vaudremont par un de ces regards qui disent si bien :—Nous parlons de vous. Puis elle ajouta : — Je pense que vous aimerez mieux apprendre le nom de l'inconnue de la bouche de votre belle comtesse que de la mienne?

L'attitude de la duchesse était si provocante que madame de Vaudremont se leva, vint auprès d'elle, s'assit sur la chaise que lui offrit Martial; et, sans faire attention à lui : — Je devine, madame, lui dit-elle en riant, que vous parlez de moi; mais j'avoue mon infériorité, je ne sais si c'est en bien ou en mal.

Madame de Grandlieu serra de sa vieille main sèche et ridée la jolie main de la jeune femme, et, d'un ton de compassion, elle lui répondit à voix basse : — Pauvre petite!

Les deux femmes se regardèrent. Madame de Vaudremont comprit que Martial était de trop, et le congédia en lui disant d'un air impérieux : — Laissez-nous.

Le maître des requêtes, peu satisfait de voir la comtesse sous le charme de la dangereuse sibylle qui l'avait attirée près d'elle, lui lança un de ces regards d'homme, puissans sur un cœur aveugle, mais qui paraissent ridicules à une femme quand elle commence à juger celui de qui elle s'est éprise.

— Auriez-vous la prétention de singer l'empereur? dit madame de Vaudremont en mettant sa tête de trois quarts pour contempler le maître des requêtes d'un air ironique.

Martial avait trop l'usage du monde, trop de finesse et de calcul pour s'exposer à rompre avec une femme si bien en cour et que l'empereur voulait marier; il compta d'ailleurs sur la jalousie qu'il se proposait d'éveiller en elle comme sur le meilleur moyen de deviner le secret de sa froideur, et s'éloigna d'autant plus volontiers qu'en cet instant une nouvelle contredanse mettait tout le monde en mouvement. Le baron eut l'air de céder la place aux quadrilles, il alla s'appuyer sur le marbre d'une console, se croisa les bras sur la poitrine, et resta tout occupé de l'entretien des deux dames. De temps en temps il suivait les regards que toutes deux jetèrent à plusieurs reprises sur l'inconnue. Comparant alors la comtesse à cette beauté nouvelle que le mystère rendait si attrayante, le baron fut en proie aux odieux calculs habituels aux hommes à bonnes fortunes; il flottait entre une fortune à prendre et son caprice à contenter. Le reflet des lumières faisait si bien ressortir sa figure soucieuse et sombre sur les draperies de moire blanche froissées par ses cheveux noirs, qu'on aurait pu le comparer à quelque mauvais génie. De loin, plus d'un observateur dut sans doute se dire : — Voilà encore un pauvre diable qui paraît s'amuser beaucoup!

L'épaule droite légèrement appuyée sur le chambranle de la porte qui se trouvait entre le salon de danse et la salle de jeu, le colonel pouvait rire incognito sous ses amples moustaches, il jouissait du plaisir de contempler le tumulte du bal; il voyait cent jolies têtes tournoyant au gré des caprices de la danse; il lisait sur quelques figures, comme sur celles de la comtesse et de son ami Martial, les secrets de leur agitation; puis, en détournant la tête, il se demandait quel rapport existait entre l'air sombre du comte de Soulanges toujours assis sur la causeuse, et la physionomie plaintive de la dame inconnue, sur le visage de laquelle apparaissaient tour à tour les joies de l'espérance et les angoisses d'une terreur involontaire. Montcornet était là comme le roi de la fête, il trouvait dans ce tableau mouvant une vue complète du monde, et il en riait en recueillant les sourires intéressés de cent femmes brillantes et parées : un colonel de la garde impériale, poste qui comportait le grade de général de brigade, était certes un de plus beaux partis de l'armée. Il était minuit environ. Les conversations, le jeu, la danse, la coquetterie, les intérêts, les malices et les projets, tout arrivait à ce degré de chaleur qui arrache à un jeune homme cette exclamation : — Le beau bal!

— Mon bon petit ange, disait madame de Grandlieu à la comtesse, vous êtes à un âge où j'ai fait bien des fautes. En vous voyant souffrir tout à l'heure mille morts, j'ai eu la pensée de vous donner quelques avis charitables. Commettre des fautes à vingt-deux ans, n'est-ce pas gâter son avenir, n'est-ce pas déchirer la robe qu'on doit mettre? Ma chère, nous n'apprenons que bien tard à nous en servir sans la chiffonner. Continuez, mon cœur, à vous procurer des ennemis adroits et des amis sans esprit de conduite, vous verrez quelle jolie petite vie vous mènerez un jour. — Ah! madame, une femme a bien de la peine à être heureuse, n'est-ce pas? s'écria naïvement la comtesse.

— Ma petite, il faut savoir choisir, à votre âge, entre les plaisirs et le bonheur. Vous voulez épouser Martial, qui n'est ni assez sot pour faire un bon mari, ni asssez passionné pour être un amant. Il a des dettes, ma chère, il est homme à dévorer votre fortune; mais ce ne serait rien s'il vous donnait le bonheur. Ne voyez-vous pas combien il est vieux? Cet homme doit avoir été souvent malade, il jouit de son reste. Dans trois ans, ce sera un homme fini. L'ambitieux commencera, peut-être réussira-t-il? Je ne le crois pas. Qu'est-il? un intrigant qui peut posséder à merveille l'esprit des affaires et babiller agréablement; mais il est trop avantageux pour avoir un vrai mérite, il n'ira pas loin. D'ailleurs, regardez-le! Ne lit-on pas sur son front que, dans ce moment-ci, ce n'est pas une jeune et jolie femme qu'il voit en vous, mais les deux millions que vous possédez? Il ne vous aime pas, ma chère, il vous calcule comme s'il s'agissait d'une affaire. Si vous voulez vous marier, prenez un homme plus âgé, qui ait de la considération, et qui soit à la moitié de son chemin. Une veuve ne doit pas faire de son mariage une affaire d'amourette. Une souris s'attrape-t-elle deux fois au même piége? Maintenant, un nouveau contrat doit être une spéculation pour vous, et il faut, en vous remariant, avoir au moins l'espoir de vous entendre nommer un jour madame la maréchale.

En ce moment, les yeux des deux femmes se fixèrent naturellement sur la belle figure du colonel Montcornet.

— Si vous voulez jouer le rôle difficile d'une coquette et ne pas vous marier, reprit la duchesse avec bonhomie, ah! ma pauvre petite, vous saurez mieux que toute autre amonceler les nuages d'une tempête et la dissiper. Mais je vous conjure, ne vous faites jamais un plaisir de troubler la paix des ménages, de détruire l'union des familles et le bonheur des femmes qui sont heureuses. Je l'ai joué, ma chère, ce rôle dangereux. Hé, mon Dieu! pour un triomphe d'amour-propre, on assassine souvent de pauvres créatures vertueuses; car il existe vraiment, ma chère, des femmes vertueuses, et l'on se crée des haines mortelles. Un peu trop tard, j'ai appris que, suivant l'expression du duc d'Albe, un saumon vaut mieux que mille grenouilles! Certes, un véritable amour donne mille fois plus de jouissances que les passions ephémères qu'on excite! Eh bien! je suis venue ici pour vous prêcher. Oui, vous êtes la cause de mon apparition dans ce salon qui pue le peuple. Ne viens-je pas d'y voir des acteurs? Autrefois, ma chère, on les recevait dans son boudoir; mais au salon, fi donc! Pourquoi me regardez-vous d'un air si étonné? Ecoutez-moi! si vous voulez vous jouer des hommes, reprit la vieille dame, ne bouleversez le cœur que de ceux dont la vie n'est pas arrêtée, de ceux qui n'ont pas de devoirs à remplir; les autres ne nous pardonnent pas les désordres qui les ont rendus heureux. Profitez de cette maxime due à ma vieille expérience. Ce pauvre Soulanges, par exemple, auquel vous avez fait tourner la tête, et que, depuis quinze mois, vous avez enivré, Dieu sait comme! eh bien! savez-vous sur quoi portaient vos coups?... sur sa vie tout entière. Il est marié depuis six mois, il est adoré d'une charmante créature qu'il aime et qu'il trompe; elle vit dans les larmes et dans le silence le plus amer. Soulanges a eu des momens de remords plus cruels que ses plaisirs n'étaient doux. Et vous,

petite rusée, vous l'avez trahi. Eh bien! venez contempler votre ouvrage.

La vieille duchesse prit la main de madame de Vaudremont, et elles se levèrent.

— Tenez, lui dit madame de Grandlieu en lui montrant des yeux l'inconnue pâle et tremblante sous les feux du lustre, voilà ma petite nièce, la comtesse de Soulanges; elle a enfin cédé aujourd'hui à mes instances, elle a consenti à quitter la chambre de douleur où la vue de son enfant ne lui apportait que de bien faibles consolations. La voyez-vous? elle vous paraît charmante : eh bien! chère belle, jugez de ce qu'elle devait être quand le bonheur et l'amour répandaient leur éclat sur cette figure maintenant flétrie.

La comtesse détourna silencieusement la tête, et parut en proie à de graves réflexions. La duchesse l'amena jusqu'à la porte de la salle de jeu; puis, après y avoir jeté les yeux, comme si elle eût voulu y chercher quelqu'un : — Et voilà Soulanges, dit-elle à la jeune coquette d'un son de voix profond.

La comtesse frissonna quand elle aperçut, dans le coin le moins éclairé du salon, la figure pâle et contractée de Soulanges appuyé sur la causeuse : l'affaissement de ses membres et l'immobilité de son front accusaient toute sa douleur; les joueurs allaient et venaient devant lui sans y faire plus d'attention que s'il eût été mort. Le tableau que présentaient la femme en larmes et le mari morne et sombre, séparés l'un de l'autre au milieu de cette fête, comme les deux moitiés d'un arbre frappé par la foudre, eut peut-être quelque chose de prophétique pour la comtesse. Elle craignit d'y voir une image des vengeances que lui gardait l'avenir. Son cœur n'était pas encore assez flétri pour que la sensibilité et l'indulgence en fussent entièrement bannies; elle pressa la main de la duchesse en la remerciant par un de ces sourires qui ont une certaine grâce enfantine.

— Mon cher enfant, lui dit la vieille femme à l'oreille, songez désormais que nous savons aussi bien repousser les hommages des hommes que nous les attirer. — Elle est à vous si vous n'êtes pas un niais.

Ces dernières paroles furent soufflées par madame de Grandlieu à l'oreille du colonel Montcornet, pendant que la belle comtesse se livrait à la compassion que lui inspirait l'aspect de Soulanges, car elle l'aimait encore assez sincèrement pour vouloir le rendre au bonheur, et se promettait intérieurement d'employer l'irrésistible pouvoir qu'exerçaient encore ses séductions sur lui pour le renvoyer à sa femme.

— Oh! comme je vais le prêcher! dit-elle à madame de Grandlieu.—N'en faites rien, ma chère! s'écria la duchesse en regagnant sa bergère; choisissez-vous un bon mari, et fermez votre porte à mon neveu. Ne lui offrez même pas votre amitié. Croyez-moi, mon enfant, une femme ne reçoit pas d'une autre femme le cœur de son mari; elle est cent fois plus heureuse de croire qu'elle l'a reconquis elle-même. En amenant ici ma nièce, je crois lui avoir donné un excellent moyen de regagner l'affection de son mari. Je ne vous demande pour toute coopération que d'agacer le colonel.

Et, quand elle lui montra l'ami du maître des requêtes, la comtesse sourit.

— Eh bien! madame, savez-vous enfin le nom de cette inconnue? demanda le baron d'un air piqué à la comtesse quand elle se trouva seule. — Oui, dit madame de Vaudremont en regardant le maître des requêtes.

Sa figure exprimait autant de finesse que de gaîté. Le sourire qui répandait la vie sur ses lèvres et sur ses joues, la lumière humide de ses yeux, étaient semblables à ces feux follets qui abusent le voyageur. Martial, qui se crut toujours aimé, prit alors cette attitude coquette dans laquelle un homme se balance si complaisamment auprès de celle qu'il aime, et dit avec fatuité : — Et ne m'en voudrez-vous pas si je parais attacher beaucoup de prix à savoir ce nom?

— Et ne m'en voudrez-vous pas, répliqua madame de Vaudremont, si, par un reste d'amour, je ne vous le dis pas, et si je vous défends de faire la moindre avance à cette jeune dame? Vous risqueriez votre vie, peut-être.—Madame, perdre vos bonnes grâces, n'est-ce pas perdre plus que la vie? —Martial, dit sévèrement la comtesse, c'est madame de Soulanges. Son mari vous brûlerait la cervelle, si vous en avez toutefois.—Ah! ah! répliqua le fat en riant, le colonel laissera vivre en paix celui qui lui a enlevé votre cœur, et se battrait pour sa femme? Quel renversement de principes! Je vous en prie, permettez-moi de danser avec cette petite dame. Vous pourrez ainsi avoir la preuve du peu d'amour que renfermait pour vous ce cœur de neige, car si le colonel trouve mauvais que je fasse danser sa femme après avoir souffert que je vous...— Mais elle aime son mari. — Obstacle de plus que j'aurai le plaisir de vaincre. — Mais elle est mariée. — Plaisante objection!— Ah! dit la comtesse avec un sourire amer, vous nous punissez également de nos fautes et de nos repentirs! — Ne vous fâchez pas, dit vivement Martial. Oh! je vous en supplie, pardonnez-moi. Tenez, je ne pense plus à madame de Soulanges. — Vous mériteriez bien que je vous envoyasse auprès d'elle.

— J'y vais, dit le baron en riant, et je reviendrai plus épris de vous que jamais. Vous verrez que la plus jolie femme du monde ne peut s'emparer d'un cœur qui vous appartient. — C'est-à-dire que vous voulez gagner le cheval du colonel. — Ah! le traître! répondit-il en riant et menaçant du doigt son ami qui souriait.

Le colonel arriva, le baron lui céda la place auprès de la comtesse à laquelle il dit d'un air sardonique : — Madame, voici un homme qui s'est vanté de pouvoir gagner vos bonnes grâces dans une soirée.

Il s'applaudit en s'éloignant d'avoir révolté l'amour-propre de la comtesse et desservi Montcornet; mais, malgré sa finesse habituelle, il n'avait pas deviné l'ironie dont étaient empreints les propos de madame de Vaudremont, et ne s'aperçut point qu'elle avait fait autant de pas vers son ami que son ami vers elle, quoiqu'à l'insu l'un de l'autre. Au moment où le maître des requêtes s'approchait en papillonnant du candélabre sous lequel la comtesse de Soulanges, pâle et craintive, semblait ne vivre que des yeux, son mari arriva près de la porte du salon en montrant des yeux étincelans de passion. La vieille duchesse, attentive à tout, s'élança vers son neveu, lui demanda son bras et sa voiture pour sortir, en prétextant un ennui mortel, et se flattant de prévenir ainsi un éclat fâcheux. Elle fit, avant de partir, un singulier signe d'intelligence à sa nièce, en lui désignant l'entreprenant cavalier qui se préparait à lui parler, et ce signe semblait lui dire : — Le voici, venge-toi.

Madame de Vaudremont surprit le regard de la tante et de la nièce, une lueur soudaine illumina son âme, elle craignit d'être la dupe de cette vieille dame si savante et si rusée en intrigue. — Cette perfide duchesse, se dit-elle, aura peut-être trouvé plaisant de me faire de la morale en me jouant quelque méchant tour de sa façon.

A cette pensée, l'amour-propre de madame de Vaudremont fut peut-être encore plus fortement intéressé que sa curiosité à démêler le fil de cette intrigue. La préoccupation intérieure à laquelle elle fut en proie ne la laissa pas maîtresse d'elle-même. Le colonel interprétant à son avantage la gêne répandue dans les discours et les manières de la comtesse, n'en devint que plus ardent et plus pressant. Les vieux diplomates blasés, qui s'amusaient à observer le jeu des physionomies, n'avaient jamais rencontré tant d'intrigues à suivre ou à deviner. Les passions qui agitaient le double couple se diversifiaient à chaque pas dans ces salons animés en se représentant avec d'autres nuances sur d'autres figures. Le spectacle de tant de passions vives, toutes ces querelles d'amour, ces vengeances douces, ces faveurs cruelles, ces regards enflammés, toute cette vie brûlante répandue autour d'eux, ne leur faisait que mieux sentir leur impuissance. Enfin, le

baron avait pu s'asseoir auprès de la comtesse de Soulanges. Ses yeux erraient à la dérobée sur un cou frais comme la rosée, parfumé comme une fleur des champs. Il admirait des beautés qui de loin l'avaient étonné, il pouvait voir un petit pied bien chaussé, mesurer de l'œil une taille souple et gracieuse. A cette époque, les femmes nouaient la ceinture de leurs robes précisément au-dessous du sein, à l'imitation des statues grecques, mode impitoyable pour les femmes dont le corsage avait quelque défaut. En jetant des regards furtifs sur ce sein, Martial resta ravi de la perfection des formes de la comtesse.

— Vous n'avez pas dansé une seule fois ce soir, madame, dit-il d'une voix douce et flatteuse, ce n'est pas faute de cavalier, j'imagine?

— Je ne vais point dans le monde, j'y suis inconnue, répondit avec froideur madame de Soulanges, qui n'avait rien compris au regard par lequel sa tante venait de l'inviter à plaire au baron.

Martial fit alors jouer par maintien le beau diamant qui ornait sa main gauche, les feux jetés par la pierre semblèrent jeter une lueur subite dans l'âme de la jeune comtesse, qui rougit et regarda le baron avec une expression indéfinissable.

— Aimez-vous la danse? demanda le Provençal, pour essayer de renouer la conversation. — Oh! beaucoup, monsieur.

A cette étrange réponse, leurs regards se rencontrèrent. Le jeune homme, surpris de l'accent pénétrant qui réveilla dans son cœur une vague espérance, avait subitement interrogé les yeux de la jeune femme.

— Eh bien! madame, n'est-ce pas une témérité de ma part que de me proposer pour être votre partner à la première contredanse?

Une confusion naïve rougit les joues blanches de la comtesse.

— Mais, monsieur, j'ai déjà refusé un danseur, un militaire... — Serait-ce ce grand colonel de cavalerie que vous voyez là-bas?— Précisément.— Eh! c'est mon ami, ne craignez rien. M'accordez-vous la faveur que j'ose espérer? — Oui, monsieur.

Cette voix accusait une émotion si neuve et si profonde, que l'âme blasée du maître des requêtes en fut ébranlée. Il se sentit envahi par une timidité de lycéen, perdit son assurance, sa tête méridionale s'enflamma, il voulut parler, ses expressions lui parurent sans grâce, comparées aux reparties spirituelles et fines de madame de Soulanges. Il fut heureux pour lui que la contredanse commençât. Debout près de sa belle danseuse, il se trouva plus à l'aise. Pour beaucoup d'hommes, la danse est une manière d'être; ils pensent, en déployant les grâces de leur corps, agir plus puissamment que par l'esprit sur le cœur des femmes. Le Provençal voulait sans doute employer en ce moment tous ses moyens de séduction, à en juger par la prétention de tous ses mouvemens et de ses gestes. Il avait amené sa conquête au quadrille où les femmes les plus brillantes du salon mettaient une chimérique importance à danser préférablement à tout autre. Pendant que l'orchestre exécutait le prélude de la première figure, le baron éprouvait une incroyable satisfaction d'orgueil, quand, passant en revue les danseuses placées sur les lignes de ce carré redoutable, il s'aperçut que la toilette de madame de Soulanges défiait même celle de madame de Vaudremont, qui, par un hasard cherché peut-être, faisait avec le colonel le vis-à-vis du baron et de la dame bleue. Les regards se fixèrent un moment sur madame de Soulanges : un murmure flatteur annonça qu'elle était le sujet de la conversation de chaque partner avec sa danseuse. Les œillades d'envie et d'admiration se croisaient si vivement sur elle, que la jeune femme, honteuse d'un triomphe auquel elle semblait se refuser, baissa modestement les yeux, rougit, et n'en devint que plus charmante. Si elle releva ses blanches paupières, ce fut pour regarder son danseur enivré, comme si elle eût voulu lui reporter la gloire de ces hommages, et lui dire qu'elle préférait le sien à tous les autres; elle mit de l'innocence dans sa coquetterie, ou plutôt elle parut se livrer à la naïve admiration par laquelle commence l'amour avec cette bonne foi qui ne se rencontre que dans de jeunes cœurs. Quand elle dansa, les spectateurs purent facilement croire qu'elle ne déployait ces grâces que pour Martial, et, quoique modeste et neuve au manége des salons, elle sut, aussi bien que la plus savante coquette, lever à propos les yeux sur lui, les baisser avec une feinte modestie. Quand les lois nouvelles d'une contredanse inventée par le danseur Trénis, et à laquelle il donna son nom, amenèrent Martial devant le colonel : — J'ai gagné ton cheval, lui-dit-il en riant.

— Oui, mais tu as perdu quatre-vingt mille livres de rente, lui répliqua le colonel en lui montrant madame de Vaudremont. — Et qu'est-ce que cela me fait! répondit Martial, madame de Soulanges vaut des millions.

A la fin de cette contredanse, plus d'un chuchotement résonnait à plus d'une oreille. Les femmes les moins jolies faisaient de la morale avec leurs danseurs, à propos de la naissante liaison de Martial et de la comtesse de Soulanges. Les plus belles s'étonnaient d'une telle facilité. Les hommes ne concevaient pas le bonheur du petit maître des requêtes auquel ils ne trouvaient rien de bien séduisant. Quelques femmes indulgentes disaient qu'il ne fallait pas se presser de juger la comtesse : les jeunes personnes seraient bien malheureuses si un regard expressif ou quelques pas gracieusement exécutés suffisaient pour compromettre une femme, Martial seul connaissait l'étendue de son bonheur. A la dernière figure, quand les dames du quadrille eurent à former le moulinet, ses doigts pressèrent alors ceux de la comtesse, et il crut sentir, à travers la peau fine et parfumée des gants, que les doigts de la jeune femme répondaient à son amoureux appel.

— Madame, lui dit-il au moment où la contredanse se termina, ne retournez pas dans cet odieux coin où vous avez enseveli jusqu'ici votre figure et votre toilette. L'admiration est-elle le seul revenu que vous puissiez tirer des diamans qui parent votre cou si blanc et vos nattes si bien tressées? Venez faire une promenade dans les salons pour y jouir de la fête et de vous-même.

Madame de Soulanges suivit son séducteur, qui pensait qu'elle lui appartiendrait plus sûrement s'il parvenait à l'afficher. Tous deux, ils firent alors quelques tours à travers les groupes qui encombraient les salons de l'hôtel. La comtesse de Soulanges, inquiète, s'arrêtait un instant avant d'entrer dans chaque salon, et n'y pénétrait qu'après avoir tendu le cou pour jeter un regard sur tous les hommes, Cette peur, qui comblait de joie le petit maître des requêtes. ne semblait calmée que quand il avait dit à sa tremblante compagne : — Rassurez-vous, *il* n'y est pas. Ils parvinrent ainsi jusqu'à une immense galerie de tableaux, située dans une aile de l'hôtel, et où l'on jouissait par avance du magnifique aspect d'un ambigu préparé pour trois cents personnes. Comme le repas allait commencer, Martial entraîna la comtesse vers un boudoir ovale donnant sur les jardins, et où les fleurs les plus rares et quelques arbustes formaient un bocage parfumé sous de brillantes draperies bleues. Le murmure de la fête venait y mourir. La comtesse tressaillit en y entrant, et refusa obstinément d'y suivre le jeune homme; mais, après avoir jeté les yeux sur une glace, elle y vit sans doute des témoins, car elle alla s'asseoir d'assez bonne grâce sur une ottomane.

— Cette pièce est délicieuse, dit-elle en admirant une tenture bleu-de-ciel relevée par des perles. — Tout y est amour et volupté, dit le jeune homme fortement ému.

A la faveur de la mystérieuse clarté qui régnait, il regarda la comtesse et surprit sur sa figure doucement agitée une expression de trouble, de pudeur, de désir, qui l'enchanta. La jeune femme sourit, et ce sourire sembla mettre fin à la lutte des sentimens qui se heurtaient dans son cœur, elle prit de la manière la plus séduisante la main gauche de son adorateur, et lui ôta du doigt la bague sur laquelle ses yeux s'étaient arrêtés.

— Le beau diamant! s'écria-t-elle avec la naïve expres-

sion d'une jeune fille qui laisse voir les chatouillemens d'une première tentation.

Martial, ému de la caresse involontaire mais enivrante que la comtesse lui avait faite en dégageant le brillant, arrêta sur elle des yeux aussi étincelans que la bague.

— Portez-la, lui dit-il, en souvenir de cette heure céleste et pour l'amour de...

Elle le contemplait avec tant d'extase qu'il n'acheva pas, il lui baisa la main.

— Vous me la donnez? dit-elle avec un air d'étonnement.— Je voudrais vous offrir le monde entier. — Vous ne plaisantez pas! reprit-elle d'une voix altérée par une satisfaction trop vive. — N'acceptez-vous que mon diamant? — Vous ne me le reprendrez jamais, demanda-t-elle. — Jamais.

Elle mit la bague à son doigt. Martial, comptant sur un prochain bonheur, fit un geste pour passer sa main sur la taille de la comtesse, qui se leva tout à coup et dit d'une voix claire, sans aucune émotion :

— Monsieur, j'accepte ce diamant avec d'autant moins de scrupule qu'il m'appartient.

Le maître des requêtes resta tout interdit.

— Monsieur de Soulanges le prit dernièrement sur ma toilette et me dit l'avoir perdu. — Vous êtes dans l'erreur, madame, dit Martial d'un air piqué, je le tiens de madame de Vaudremont.

— Précisément, répliqua-t-elle en souriant. Mon mari m'a emprunté cette bague, la lui a donnée, elle vous en a fait présent ; ma bague a voyagé, voilà tout. Cette bague me dira peut-être tout ce que j'ignore, et m'apprendra le secret de toujours plaire. Monsieur, reprit-elle, si elle n'eût pas été à moi, soyez sûr que je ne me serais pas hasardée à la payer si cher, car une jeune femme est, dit-on, en péril près de vous. Mais, tenez, ajouta-t-elle en faisant jouer un ressort caché sous la pierre, les cheveux de monsieur de Soulanges y sont encore.

Elle s'élança dans les salons avec une telle prestesse qu'il paraissait inutile d'essayer de la rejoindre ; et, d'ailleurs, Martial confondu ne se trouva pas d'humeur à tenter l'aventure. Le rire de madame de Soulanges avait trouvé un écho dans le boudoir où le jeune fat aperçut entre deux arbustes le colonel et madame de Vaudremont qui riaient de tout cœur.

— Veux-tu mon cheval pour courir après ta conquête? lui dit le colonel.

La bonne grâce avec laquelle le baron supporta les plaisanteries dont l'accablèrent madame de Vaudremont et Montcornet, lui valut leur discrétion sur cette soirée, où son ami troqua son cheval de bataille contre une jeune, riche et jolie femme.

Pendant que la comtesse de Soulanges franchissait l'intervalle qui sépare la Chaussée-d'Antin du faubourg Saint-Germain où elle demeurait, son âme fut en proie aux plus vives inquiétudes. Avant de quitter l'hôtel de Gondreville, elle en avait parcouru les salons sans y rencontrer ni sa tante ni son mari partis sans elle. D'affreux pressentimens vinrent alors tourmenter son âme ingénue. Témoin discret des souffrances éprouvées par son mari depuis le jour où madame de Vaudremont l'avait attaché à son char, elle espérait avec confiance qu'un prochain repentir lui ramènerait son époux. Aussi était-ce avec une incroyable répugnance qu'elle avait consenti au plan formé par sa tante, madame de Grandlieu, et en ce moment elle craignait d'avoir commis une faute. Cette soirée avait attristé son âme candide. Effrayée d'abord de l'air souffrant et sombre du comte de Soulanges, elle le fut encore plus par la beauté de sa rivale, et la corruption du monde lui avait serré le cœur. En passant sur le Pont-Royal, elle jeta les cheveux profanés qui se trouvaient sous le diamant, jadis offert comme le gage d'un amour pur. Elle pleura en se rappelant les vives souffrances auxquelles elle était depuis si longtemps en proie, et frémit plus d'une fois en pensant que le devoir des femmes qui veulent obtenir la paix en ménage les obligeait à ensevelir au fond du cœur, et sans se plaindre, des angoisses aussi cruelles que les siennes.

— Hélas! se dit-elle, comment peuvent faire les femmes qui n'aiment pas? Où est la source de leur indulgence? Je ne saurais croire, comme le dit ma tante, que la raison suffise pour les soutenir dans de tels dévouemens.

Elle soupirait encore quand son chasseur abaissa l'élégant marchepied d'où elle s'élança sous le vestibule de son hôtel. Elle monta l'escalier avec précipitation, et quand elle arriva dans sa chambre, elle tressaillit de terreur en y voyant son mari assis auprès de la cheminée.

— Depuis quand, ma chère, allez-vous au bal sans moi, sans me prévenir? demanda-t-il d'une voix altérée. Sachez qu'une femme est toujours déplacée sans son mari. Vous étiez singulièrement compromise dans le coin obscur où vous vous étiez nichée. — O mon bon Léon! dit-elle d'une voix caressante, je n'ai pu résister au bonheur de te voir sans que tu me visses. Ma tante m'a menée à ce bal, et j'y ai été bien heureuse!

Ces accens désarmèrent les regards du comte de leur sévérité factice, car il venait de se faire de vifs reproches à lui-même, en appréhendant le retour de sa femme, sans doute instruite au bal d'une infidélité qu'il espérait lui avoir cachée, et selon la coutume des amans qui se sentent coupables, il essayait, en querellant la comtesse le premier, d'éviter sa trop juste colère. Il regarda silencieusement sa femme, qui dans sa brillante parure lui sembla plus belle que jamais. Heureuse de voir son mari souriant, et de le trouver à cette heure dans une chambre où, depuis quelque temps, il était venu moins fréquemment, la comtesse le regarda si tendrement qu'elle rougit et baissa les yeux. Cette clémence enivra d'autant plus Soulanges que cette scène succédait aux tourmens qu'il avait ressentis pendant le bal ; il saisit la main de sa femme et la baisa par reconnaissance : ne se rencontre-t-il pas souvent de la reconnaissance dans l'amour?

— Hortense, qu'as-tu donc au doigt qui m'a fait tant de mal aux lèvres? demanda-t-il en riant. — C'est mon diamant, que tu disais perdu, et que j'ai retrouvé.

Le général Montcornet n'épousa point madame de Vaudremont, malgré la bonne intelligence dans laquelle tous deux vécurent pendant quelques instans, car elle fut une des victimes de l'épouvantable incendie qui rendit à jamais célèbre le bal donné par l'ambassadeur d'Autriche, à l'occasion du mariage de l'empereur Napoléon avec la fille de l'empereur François II.

Juillet 1839.

FIN DE LA PAIX DU MÉNAGE.

Paris.—Impr. Louis Grimaux, rue du Croissant, 16.

H. de Balzac.

LA FAUSSE MAITRESSE.

DÉDIÉ A LA COMTESSE CLARA MAFFEI.

Au mois de septembre 1835, une des plus riches héritières du faubourg Saint-Germain, mademoiselle du Rouvre, fille unique du marquis du Rouvre, épousa le comte Adam Mitgislas Laginski, jeune polonais proscrit.

Qu'il soit permis d'écrire les noms comme ils se prononcent, pour épargner aux lecteurs l'aspect des fortifications de consonnes par lesquelles la langue slave protége ses voyelles, sans doute afin de ne pas les perdre, vu leur petit nombre.

Le marquis du Rouvre avait presque entièrement dissipé l'une des plus belles fortunes de la noblesse, et à laquelle il dut autrefois son alliance avec une demoiselle de Ronquerolles. Ainsi, du côté maternel, Clémentine du Rouvre avait pour oncle le marquis de Ronquerolles, et pour tante madame de Sérizy. Du côté paternel, elle jouissait d'un autre oncle dans la bizarre personne du chevalier du Rouvre, cadet de la maison, vieux garçon devenu riche en trafiquant sur les terres et sur les maisons. Le marquis de Ronquerolles eut le malheur de perdre ses deux enfans à l'invasion du choléra. Le fils unique de madame de Sérisy, jeune militaire de la plus haute espérance, périt en Afrique à l'affaire de la Macta. Aujourd'hui, les familles riches sont entre le danger de ruiner leurs enfans si elles en ont trop, ou celui de s'éteindre en s'en tenant à un ou deux, un singulier effet du code civil auquel Napoléon n'a pas songé. Par un effet du hasard, malgré les dissipations insensées du marquis du Rouvre pour Florine, une des plus charmantes actrices de Paris, Clémentine devint donc une héritière. Le marquis de Ronquerolles, un des plus habiles diplomates de la nouvelle dynastie; sa sœur, madame de Sérizy, et le chevalier du Rouvre convinrent, pour sauver leurs fortunes des griffes du marquis, d'en disposer en faveur de leur nièce, à laquelle ils promirent d'assurer, au jour de son mariage, chacun dix mille francs de rente.

Il est parfaitement inutile de dire que le Polonais, quoique réfugié, ne coûtait absolument rien au gouvernement français. Le comte Adam appartient à l'une des plus vieilles et des plus illustres familles de la Pologne, alliée à la plupart des maisons princières de l'Allemagne, aux Sapiéha, aux Radzivill, aux Rzewuski, aux Cartoriski, aux Leczinski, aux Iablonoski, etc. Mais les connaissances héraldiques ne sont pas ce qui distingue la France sous Louis-Philippe, et cette noblesse ne pouvait être une recommandation auprès de la bourgeoisie qui trônait alors. D'ailleurs, quand, en 1833, Adam se montra sur le boulevard des Italiens, à Frascati, au Jockey-Club, il mena la vie d'un jeune homme qui, perdant ses espérances politiques, retrouvait ses vices et son amour pour le plaisir. On le prit pour un étudiant. La nationalité polonaise, par l'effet d'une odieuse réaction gouvernementale, était alors tombée aussi bas que les républicains la voulaient mettre haut. La lutte étrange du Mouvement contre la Résistance, deux mots qui seront inexplicables dans trente ans, fit un jouet de ce qui devait être si respectable : le nom d'une nation vaincue à qui la France accordait l'hospitalité, pour qui l'on inventait des fêtes, pour qui l'on chantait et l'on dansait par souscription ; enfin une nation qui, lors de la lutte entre l'Europe et la France, lui avait offert six mille hommes en 1796, et quels hommes ! N'allez pas inférer de ceci que l'on veuille donner tort à l'empereur Nicolas contre la Pologne, ou à la Pologne contre l'empereur Nicolas. Ce serait d'abord une assez sotte chose que de glisser des discussions politiques dans un récit qui doit ou amuser ou intéresser. Puis, la Russie et la Pologne avaient également raison, l'une de vouloir l'unité de son empire, l'autre de vouloir redevenir libre. Disons en passant que la Pologne pouvait conquérir la Russie par l'influence de ses mœurs, au lieu de la combattre par les armes, en imitant les Chinois, qui ont fini par chinoiser les Tartares, et qui chinoiseront les Anglais, il faut l'espérer. La Pologne devait poloniser la Russie : Poniatowski l'avait essayé dans la région la moins tempérée de l'empire : mais ce gentilhomme fut un roi d'autant plus incompris que peut-être ne se comprenait-il pas bien lui-même. Comment n'aurait-on pas haï de pauvres gens qui furent la cause de l'horrible mensonge commis pendant la revue où tout Paris demandait à secourir la Pologne ? On feignit de regarder les Polonais comme les alliés du parti républicain, sans songer que la Pologne était une république aristocratique. Dès lors la bourgeoisie accabla de ses ignobles dédains le Polonais que l'on déifiait quelques jours auparavant. Le vent d'une émeute a toujours fait varier les Parisiens du Nord au Midi, sous tous les régimes. Il faut bien rappeler ces reviremens de l'opinion parisienne pour expliquer comment le mot Polonais était, en 1835, un qualificatif dérisoire chez le peuple qui se croit le plus spirituel et le plus poli du monde, au centre des lumières, dans une ville qui tient aujourd'hui le sceptre des arts et de la littérature. Il existe, hélas ! deux sortes de Polonais réfugiés, le Polonais républicain, fils de Lelewel, et le noble polonais, du parti à la tête duquel se place le prince Cartoriski. Ces deux sortes de Polonais sont l'eau et le feu; mais pourquoi leur en

vouloir ? Ces divisions ne se sont-elles pas toujours remarquées chez les réfugiés, à quelque nation qu'ils appartiennent, n'importe en quelles contrées ils aillent ? On porte son pays et ses haines avec soi.

A Bruxelles, deux prêtres français émigrés manifestaient une profonde horreur l'un contre l'autre, et quand on demanda pourquoi à l'un d'eux, il répondit en montrant son compagnon de misère : « C'est un janséniste. » Dante eut volontiers poignardé dans son exil un adversaire des Blancs. Là gît la raison des attaques dirigées contre le vénérable prince Adam Cartoriski par les radicaux français, et celle de la défaveur répandue sur une partie de l'émigration polonaise par les César de boutique et les Alexandre de la patente. En 1834, Adam Mitgislas Laginski eut donc contre lui les plaisanteries parisiennes.

— Il est gentil, quoique Polonais, disait de lui Rastignac.

— Tous ces Polonais se prétendent grands seigneurs, disait Maxime de Trailles ; mais celui-ci paie ses dettes de jeu ; je commence à croire qu'il a eu des terres.

Sans vouloir offenser des bannis, il est permis de faire observer que la légèreté, l'insouciance, l'inconsistance du caractère sarmate autorisèrent les médisances des Parisiens, qui d'ailleurs ressembleraient parfaitement aux Polonais en semblable occurrence. L'aristocratie française, si admirablement secourue par l'aristocratie polonaise pendant la révolution, n'a certes pas rendu la pareille à l'émigration forcée de 1832. Ayons le triste courage de le dire, le faubourg Saint-Germain est encore débiteur de la Pologne.

Le comte Adam était-il riche, était-il pauvre, était-ce un aventurier? Ce problème resta pendant longtemps indécis. Les salons de la diplomatie, fidèles à leurs instructions, imitèrent le silence de l'empereur Nicolas, qui considérait alors comme mort tout émigré polonais. Les Tuileries et la plupart de ceux qui y prennent leur mot d'ordre donnèrent une horrible preuve de cette qualité politique décorée du titre de sagesse. On y méconnut un prince russe avec qui l'on fumait des cigares pendant l'émigration, parce qu'il paraissait avoir encouru la disgrâce de l'empereur Nicolas. Placés entre la prudence de la cour et celle de la diplomatie, les Polonais de distinction vivaient dans la solitude biblique de *Super flumina Babylonis*, ou hantaient certains salons qui servent de terrain neutre à toutes les opinions. Dans une ville de plaisir comme Paris, où les distractions abondent à tous les étages, l'étourderie polonaise trouva deux fois plus de motifs qu'il ne lui en fallait pour mener la vie dissipée des garçons. Enfin, disons-le, Adam eut d'abord contre lui sa tournure et ses manières. Il y a deux Polonais comme il y a deux Anglaises. Quand une Anglaise n'est pas très belle, elle est horriblement laide, et le comte Adam appartient à la seconde catégorie. Sa petite figure, assez aigre de ton, semble avoir été pressée dans un étau. Son nez court, ses cheveux blonds, ses moustaches et sa barbe rousses, lui donnent d'autant plus l'air d'une chèvre, qu'il est petit, maigre, et que ses yeux, d'un jaune sale, vous saisissent par ce regard oblique si célèbre par le vers de Virgile. Comment, malgré tant de conditions défavorables, possède-t-il des manières et un ton exquis? La solution de ce problème s'explique et par une tenue de dandy et par l'éducation due à sa mère, une Radzivill. Si son courage va jusqu'à la témérité, son esprit ne dépasse point les plaisanteries courantes et éphémères de la conversation parisienne; mais il ne rencontre pas souvent parmi les jeunes gens à la mode un garçon qui lui soit supérieur. Les gens du monde causent aujourd'hui beaucoup trop chevaux, revenus, impôts, députés. pour que la conversation française reste ce qu'elle fut. L'esprit veut du loisir et certaines inégalités de position. On cause peut-être mieux à Pétersbourg et à Vienne qu'à Paris. Des égaux n'ont plus besoin de finesses, ils se disent alors tout *bêtement* les choses comme elles sont. Les moqueurs de Paris retrouvèrent donc difficilement un grand seigneur dans une espèce d'étudiant léger qui, dans le discours, passait avec insouciance d'un sujet à un autre, qui courait après les amusemens avec d'autant plus de fureur qu'il venait d'échapper à de grands périls, et que, sorti de son pays où sa famille était connue, il se crut libre de mener une vie décousue sans courir les risques de la déconsidération.

Un beau jour, en 1834, Adam acheta, rue de la Pépinière, un hôtel. Six mois après cette acquisition, sa tenue égala celle des plus riches maisons de Paris. Au moment où Laginski commençait à se faire prendre au sérieux, il vit Clémentine aux Italiens et devint amoureux d'elle. Un an après, le mariage eut lieu. Le salon de madame d'Espard donna le signal des louanges. Les mères de famille apprirent trop tard que, dès l'an neuf cent, les Laginski se comptaient parmi les familles illustres du Nord. Par un trait de prudence anti-polonaise, la mère du jeune comte avait, au moment de l'insurrection, hypothéqué ses biens d'une somme immense prêtée par deux maisons juives et placée dans les fonds français. Le comte Adam Laginski possédait quatre-vingt mille francs de rente. On ne s'étonna plus de l'imprudence avec laquelle, selon beaucoup de salons, madame de Sérizy, le vieux diplomate Ronquerolles, et le chevalier du Rouvre, cédaient à la folle passion de leur nièce. On passa, comme toujours, d'un extrême à l'autre. Pendant l'hiver de 1836, le comte Adam fut à la mode, et Clémentine Laginska devint une des reines de Paris. Madame de Laginska fait aujourd'hui partie de ce charmant groupe de jeunes femmes où brillent mesdames de l'Estorade, de Portenduère, Marie de Vandenesse, du Guénic et de Maufrigneuse, les fleurs du Paris actuel, qui vivent à une grande distance des parvenus, des bourgeois et des faiseurs de la nouvelle politique.

Ce préambule était nécessaire pour déterminer la sphère dans laquelle s'est passée une de ces actions sublimes, moins rares que les détracteurs du temps présent ne le croient, qui sont, comme les belles perles, le fruit d'une souffrance ou d'une douleur, et qui, semblables aux perles, sont cachées sous de rudes écailles, perdues enfin au fond de ce gouffre, de cette mer, de cette onde incessamment remuée, nommée le monde, le siècle, Paris, Londres ou Pétersbourg, comme vous voudrez!

Si jamais cette vérité, que l'architecture est l'expression des mœurs, fut démontrée, n'est-ce pas depuis l'insurrection de 1830, sous le règne de la maison d'Orléans? Toutes les fortunes se rétrécissant en France, les majestueux hôtels de nos pères sont incessamment démolis et remplacés par des espèces de phalanstères où le pair de France de Juillet habite un troisième étage au-dessus d'un empirique enrichi. Les styles sont confusément employés. Comme il n'existe plus de cour ni de noblesse pour donner le ton, on ne voit aucun ensemble dans les productions de l'art. De son côté, jamais l'architecture n'a découvert plus de moyens économiques pour singer le vrai, le solide, et n'a déployé plus de ressources, plus de génie dans les distributions. Proposez à un artiste la lisière du jardin d'un vieil hôtel abattu, il vous y bâtit un petit Louvre écrasé d'ornemens; il y trouve une cour, des écuries, et, si vous y tenez, un jardin; à l'intérieur, il accumule tant de petites pièces et de dégagemens, il sait si bien tromper l'œil, qu'on s'y croit à l'aise; enfin, il y foisonne tant de logemens, qu'une famille ducale fait ses évolutions dans l'ancien fournil d'un président à mortier.

L'hôtel de la comtesse Laginska, rue de la Pépinière, une de ces créations modernes, est entre cour et jardin. A droite, dans la cour, s'étendent les communs, auxquels répondent, à gauche, les remises et les écuries. La loge du concierge s'élève entre deux charmantes portes cochères. Le grand luxe de cette maison consiste en une charmante serre agencée à la suite d'un boudoir au rez-de-chaussée, où se déploient d'admirables appartemens de réception. Un philanthrope chassé d'Angleterre avait bâti cette bijouterie architecturale, construit la serre, dessiné le jardin, verni les portes, briqueté les communs, verdi les fenêtres, et réalisé l'un de ces rêves pareils, toute proportion gardée, à celui de Georges IV à Brighton. Le fécond, l'industrieux,

le rapide ouvrier de Paris lui avait sculpté ses portes et ses fenêtres. On lui avait imité les plafonds du moyen-âge ou ceux des palais vénitiens, et prodigué les placages de marbre en tableaux extérieurs. Elschoët et Klagmann travaillèrent les dessus de portes et les cheminées. Boulanger avait magistralement peint les plafonds. Les merveilles de l'escalier, blanc comme le bras d'une femme, défiaient celles de l'hôtel Rothschild. A cause des émeutes, le prix de cette folie ne monta pas à plus de onze cent mille francs. Pour un Anglais, ce fut donné. Tout ce luxe, dit princier par des gens qui ne savent plus ce qu'est un vrai prince, tenait dans l'ancien jardin de l'hôtel d'un fournisseur, un des Crésus de la révolution, mort à Bruxelles en faillite après un cen dessus dessous de bourse. L'Anglais mourut à Paris de Paris, car, pour bien des gens, Paris est une maladie; il est quelquefois plusieurs maladies. Sa veuve, une méthodiste, manifesta la plus profonde horreur pour la petite maison du nabab. Ce philanthrope était un marchand d'opium. La pudique veuve ordonna de vendre le scandaleux immeuble au moment où les émeutes mettaient en question la paix à tout prix. Le comte Adam profita de cette occasion, vous saurez comment, car rien n'était moins dans ses habitudes de grand seigneur.

Derrière cette maison, bâtie en pierre brodée comme melon, s'étale le velours vert d'une pelouse anglaise, ombragée au fond par un élégant massif d'arbres exotiques, d'où s'élance un pavillon chinois avec ses clochettes muettes et ses œufs dorés immobiles. La serre et ses constructions fantastiques déguisent le mur de clôture au midi. L'autre mur qui fait face à la serre est caché par des plantes grimpantes, façonnées en portiques à l'aide de mâts peints en vert et réunis par des traverses. Cette prairie, ce monde de fleurs, ces allées sablées, ce simulacre de forêt, ces palissades aériennes, se développent dans vingt-cinq perches carrées, qui valent aujourd'hui quatre cent mille francs, la valeur d'une vraie forêt. Au milieu de ce silence obtenu dans Paris, les oiseaux chantent : il y a des merles, des rossignols, des bouvreuils, des fauvettes, et beaucoup de moineaux. La serre est une immense jardinière où l'air est chargé de parfums, où l'on se promène en hiver comme si l'été brillait de tous ses feux. Les moyens par lesquels on compose une atmosphère à sa guise, la Torride, la Chine ou l'Italie, sont habilement dérobés aux regards. Les tubes où circule l'eau bouillante, la vapeur, un calorique quelconque, sont enveloppés de terre et se produisent aux regards comme des guirlandes de fleurs vivantes. Vaste est le boudoir. Sur un terrain restreint, le miracle de cette fée parisienne appelée l'Architecture est de rendre tout grand. Le boudoir de la jeune comtesse fut la coquetterie de l'artiste, à qui le comte Adam livra l'hôtel à décorer de nouveau. Une faute y est impossible : il y a trop de jolis riens.

L'amour ne saurait où se poser parmi des travailleuses sculptées en Chine, où l'œil aperçoit des milliers de figures bizarres fouillées dans l'ivoire et dont la génération a usé deux familles chinoises; des coupes de topaze brûlée montées sur un pied de filigrane; des mosaïques qui inspirent le vol; des tableaux hollandais comme en refait Meissonnier; des anges conçus comme les exécute Gérard-Séguin qui ne veut pas vendre les siens; des statuettes sculptées par des génies poursuivis par leurs créanciers (véritable explication des mythes arabes); les sublimes ébauches de nos premiers artistes; des devans de bahut pour boiseries, et dont les panneaux alternent avec les fantaisies de la soierie indienne; des portières qui s'échappent en flots dorés de dessous une traverse en chêne noir où grouille une chasse entière; des meubles dignes de madame de Pompadour; un tapis de Perse, etc. Enfin, dernière grâce, ces richesses, éclairées par un demi-jour qui filtre à travers deux rideaux de dentelle, en paraissaient encore plus charmantes. Sur une console, parmi des antiquités, une cravache dont le bout fut sculpté par mademoiselle de Fauveau, disait que la comtesse aimait à monter à cheval.

Tel est un boudoir en 1837, un étalage de marchandises qui divertissent les regards, comme si l'ennui menaçait la société la plus remueuse et la plus remuée du monde. Pourquoi rien d'intime, rien qui porte à la rêverie, au calme? pourquoi? personne n'est sûr de son lendemain, et chacun jouit de la vie en usufruitier prodigue.

Par une matinée, Clémentine se donnait l'air de réfléchir, étalée sur une de ces méridiennes merveilleuses d'où l'on ne peut pas se lever, tant le tapissier qui les inventa sut saisir les rondeurs de la paresse et les aises du *far niente*. Les portes de la serre ouvertes laissaient pénétrer les odeurs de la végétation et les parfums du tropique. La jeune femme regardait Adam fumant devant elle un élégant narguilé, la seule manière de fumer qu'elle eût permise dans cet appartement. Les portières, pincées par d'élégantes embrasses, ouvraient au regard deux magnifiques salons, l'un blanc et or, comparable à celui de l'hôtel Forbin-Janson, l'autre en style de la renaissance. La salle à manger, qui n'a de rivale à Paris que celle du marquis de Custine, se trouve au bout d'une petite galerie plafonnée et décorée dans le genre moyen-âge. La galerie est précédée, du côté de la cour, par une grande antichambre d'où l'on aperçoit à travers les portes en glaces les merveilles de l'escalier.

Le comte et la comtesse venaient de déjeuner, le ciel offrait une nappe d'azur sans le moindre nuage, le mois d'avril finissait. Ce ménage comptait deux ans de bonheur, et Clémentine avait depuis deux jours seulement découvert dans sa maison quelque chose qui ressemblait à un secret, à un mystère. Le Polonais, disons-le encore à sa gloire, est généralement faible devant la femme; il est si plein de tendresse pour elle, qu'il lui devient inférieur en Pologne; et quoique les Polonaises soient d'admirables femmes, le Polonais est encore plus promptement mis en déroute par une Parisienne. Aussi le comte Adam, pressé de questions, n'eut-il pas l'innocente rouerie de vendre le secret à sa femme. Avec une femme, il faut toujours tirer parti d'un secret; elle vous en sait gré, comme un fripon accorde son respect à l'honnête homme qu'il n'a pas pu jouer. Plus brave que parleur, le comte avait seulement stipulé de ne répondre qu'après avoir fini son narguilé plein de tombaki.

— En voyage, disait-elle, à toute difficulté tu me répondais par : « Paz arrangera cela! » tu n'écrivais qu'à Paz! De retour ici, tout le monde me dit : *le capitaine*! Je veux sortir?... *le capitaine*! S'agit-il d'acquitter un mémoire, *le capitaine*! Mon cheval a-t-il le trot dur, on en parle au *capitaine* Paz. Enfin, ici, c'est pour moi comme au jeu de domino : il y a Paz partout. Je n'entends parler que de Paz, et je ne peux pas voir Paz. Qu'est-ce que c'est que Paz? Qu'on m'apporte notre Paz.

— Tout ne va donc pas bien? dit le comte en quittant le *bocchettino* de son narguilé.

— Tout va si bien, qu'avec deux cent mille francs de rente on se ruinerait à mener le train que nous avons avec cent dix mille francs, dit-elle.

Elle tira le riche cordon de sonnette fait au petit point, une merveille. Un valet de chambre habillé comme un ministre vint aussitôt.

— Dites à monsieur le capitaine Paz que je désire lui parler.

— Si vous croyez apprendre quelque chose ainsi!... dit en souriant le comte Adam.

Il n'est pas inutile de faire observer qu'Adam et Clémentine, mariés au mois de décembre 1835, étaient allés, après avoir passé l'hiver à Paris, en Italie, en Suisse et en Allemagne, pendant l'année 1836. Revenue au mois de novembre, la comtesse reçut pour la première fois pendant l'hiver qui venait de finir, et s'aperçut alors de l'existence quasi muette, effacée, mais salutaire d'un factotum dont la personne paraissait invisible, ce capitaine Paz (Paç), dont le nom se prononce comme il est écrit.

— Monsieur le capitaine Paz prie madame la comtesse de l'excuser : il est aux écuries, et dans un costume qui ne lui permet pas de venir à l'instant; mais, une fois habillé, le comte Paz se présentera, dit le valet de chambre.

— Que faisait-il donc ?

— Il montrait comment doit se panser le cheval de ma-

dame, que Constantin ne brossait pas à sa fantaisie, répondit le valet de chambre.

La comtesse regarda son domestique : il était sérieux, et se gardait bien de commenter sa phrase par le sourire que se permettent les inférieurs en parlant d'un supérieur qui leur paraît descendu jusqu'à eux.

— Ah ! il brossait Cora.

— Madame la comtesse ne monte-t-elle pas à cheval ce matin ?

Le valet de chambre s'en alla sans réponse.

— Est-ce un Polonais ? demanda Clémentine à son mari, qui inclina la tête en manière d'affirmation.

Clémentine Laginska resta muette en examinant Adam. Les pieds presque tendus sur un coussin, la tête dans la position de celle d'un oiseau qui écoute au bord de son nid les bruits du bocage, elle eût paru ravissante à un homme blasé. Blonde et mince, les cheveux à l'anglaise, elle ressemblait alors à ces figures quasi-fabuleuses des keepseakes, surtout vêtue de son peignoir en soie façon de Perse, dont les plis touffus ne déguisaient pas si bien les trésors de son corps et la finesse de la taille qu'on ne pût les admirer à travers ces voiles épais de fleurs et de broderies. En se croisant sur sa poitrine, l'étoffe aux brillantes couleurs laissait voir le bas du cou, dont les tons blancs contrastaient avec ceux d'une riche guipure appliquée sur les épaules. Les yeux, bordés de cils noirs, ajoutaient à l'expression de curiosité qui fronçait une jolie bouche. Sur le front bien modelé, l'on remarquait les rondeurs caractéristiques de la Parisienne volontaire, rieuse, instruite, mais inaccessible à des séductions vulgaires. Ses mains pendaient au bout de chaque bras de son fauteuil, presque transparentes. Ses doigts en fuseaux et presque retroussés du bout montraient des ongles, espèces d'amandes roses, où s'arrêtait la lumière. Adam souriait de l'impatience de sa femme, et la regardait d'un œil que la satiété conjugale ne tiédissait pas encore. Déjà cette petite comtesse fluette avait su se rendre maîtresse chez elle, car elle répondit à peine aux admirations d'Adam. Dans ses regards jetés à la dérobée sur lui, peut-être y avait-il déjà la conscience de la supériorité d'une Parisienne sur ce Polonais mièvre, maigre et rouge.

— Voilà Paz, dit le comte en entendant un pas qui retentissait dans la galerie.

La comtesse vit entrer un grand bel homme, bien fait, qui portait sur sa figure les traces de cette douceur, fruit de la force et du courage. Paz avait mis à la hâte une de ces redingotes serrées, à brandebourgs attachés par des olives, qui jadis s'appelaient des polonaises. D'abondans cheveux noirs assez mal peignés entouraient sa tête carrée, et Clémentine put voir, brillant comme un bloc de marbre, un front large, car Paz tenait à la main une casquette à visière. Cette main ressemblait à celle de l'Hercule à l'Enfant. La santé la plus robuste fleurissait sur ce visage également partagé par un grand nez romain qui rappela les beaux Trasteverins à Clémentine. Une cravate en taffetas noir achevait de donner une tournure martiale à ce mystère de cinq pieds sept pouces aux yeux de jais et d'un éclat italien. L'ampleur d'un pantalon à plis qui ne laissait voir que le bout des bottes, trahissait le culte de Paz pour les modes de la Pologne. Vraiment, pour une femme romanesque, il y aurait eu du burlesque dans le contraste si heurté qui se remarquait entre le capitaine et le comte, entre ce petit Polonais à figure étroite et ce beau militaire, entre ce paladin et ce palatin.

— Bonjour, Adam, dit-il familièrement au comte.

Puis il s'inclina gracieusement en demandant à Clémentine en quoi il pouvait la servir.

—Vous êtes donc l'ami de Laginski ? dit la jeune femme.

— A la vie, à la mort ! répondit Paz, à qui le jeune comte jeta le plus affectueux sourire en lançant sa dernière bouffée de fumée odorante.

— Eh bien ! pourquoi ne mangez-vous pas avec nous ? pourquoi ne nous avez-vous pas accompagnés en Italie et en Suisse ? pourquoi vous cachez-vous ici de manière à vous dérober aux remercîmens que je vous dois pour les services constans que vous nous rendez ? dit la jeune comtesse avec une sorte de vivacité mais sans la moindre émotion.

En effet, elle démêlait en Paz une sorte de servitude volontaire. Cette idée n'allait pas alors sans une sorte de mésestime pour un amphibie social, un être à la fois secrétaire et intendant, ni tout à fait intendant ni tout à fait secrétaire, quelque parent pauvre, un ami gênant.

— C'est, comtesse, répondit-il assez librement, qu'il n'y a pas de remercîmens à me faire : je suis l'ami d'Adam, et je mets mon plaisir à prendre soin de ses intérêts.

— Tu restes debout pour ton plaisir aussi, dit le comte Adam.

Paz s'assit sur un fauteuil auprès de la portière.

— Je me souviens de vous avoir vu lors de mon mariage, et quelquefois dans la cour, dit la jeune femme. Mais pourquoi vous placer dans une condition d'infériorité, vous, l'ami d'Adam ?

— L'opinion des Parisiens m'est tout à fait indifférente, dit-il. Je vis pour moi, ou, si vous voulez, pour vous deux.

— Mais l'opinion du monde sur l'ami de mon mari ne peut pas m'être indifférente...

— Oh ! madame, le monde est bientôt satisfait avec ce mot : c'est un original ! Dites-le.

Un moment de silence.

— Comptez-vous sortir ? demanda-t-il.

— Voulez-vous venir au Bois? répondit la comtesse.

— Volontiers.

Sur ce mot, Paz sortit en saluant.

— Quel bon être ! il a la simplicité d'un enfant, dit Adam.

— Racontez-moi maintenant vos relations avec lui, demanda Clémentine.

— Paz, ma chère âme, dit Laginski, est d'une noblesse aussi vieille et aussi illustre que la nôtre. Lors de leurs désastres, un des Pazzi se sauva de Florence en Pologne, où il s'établit avec quelque fortune, et y fonda la famille Paz, à laquelle on a donné le titre de comte. Cette famille, qui s'est distinguée dans les beaux jours de notre république royale, est devenue riche. La bouture de l'arbre abattu en Italie a poussé si vigoureusement, qu'il y a plusieurs branches de la maison comtale des Paz. Ce n'est donc pas t'apprendre quelque chose d'extraordinaire que de te dire qu'il existe des Paz riches et des Paz pauvres. Notre Paz est le rejeton d'une branche pauvre. Orphelin, sans autre fortune que son épée, il servait dans le régiment du grand-duc Constantin lors de notre révolution. Entraîné dans le parti polonais, il s'est battu comme un Polonais, comme un patriote, comme un homme qui n'a rien : trois raisons pour se bien battre. A la dernière affaire, il se crut suivi par ses soldats et courut sur une batterie russe, il fut pris. J'étais là. Ce trait de courage m'anime : — Allons le chercher ! dis-je à mes cavaliers. Nous chargeons sur la batterie en fourrageurs, et je délivre Paz, moi septième. Nous étions partis vingt, nous revînmes huit, y compris Paz. Varsovie une fois vendue, il a fallu songer à échapper aux Russes. Par un singulier hasard, Paz et moi nous nous sommes trouvés ensemble, à la même heure, au même endroit, de l'autre côté de la Vistule. Je vis arrêter ce pauvre capitaine par des Prussiens qui se sont faits alors les chiens de chasse des Russes. Quand on a repêché un homme dans le Styx, on y tient. Ce nouveau danger de Paz me fit tant de peine, que je me laissai prendre avec lui dans l'intention de le servir. Deux hommes peuvent se sauver là où un seul périt. Grâce à mon nom et à quelques liaison de parenté avec ceux de qui notre sort dépendait, car nous étions alors entre les mains des Prussiens, on ferma les yeux sur mon évasion. Je fis passer mon cher capitaine pour un soldat sans importance, pour un homme de ma maison, et nous avons pu gagner Dantzick. Nous nous y fourrâmes dans un navire hollandais partant pour Londres, où deux mois après nous abordâmes. Ma mère était tombé malade en Angleterre, et m'y attendait ; Paz et moi, nous l'avons soignée jusqu'à sa mort, que les catastrophes

de notre entreprise avancèrent. Nous avons quitté Londres, et j'emmenai Paz en France. En de pareilles adversités, deux hommes deviennent frères. Quand je me suis vu dans Paris, à vingt-deux ans, riche de soixante et quelques mille francs de rentes, sans compter les restes d'une somme provenant des diamans et des tableaux de famille vendus par ma mère, je voulus assurer le sort de Paz avant de me livrer aux dissipations de la vie à Paris. J'avais surpris un peu de tristesse dans les yeux du capitaine, quelquefois il y roulait des larmes contenues. J'avais eu l'occasion d'apprécier son âme, qui est foncièrement noble, grande, généreuse. Peut-être regrettait-il de se voir lié par des bienfaits à un jeune homme de six ans moins âgé que lui, sans avoir pu s'acquitter envers lui. Insouciant et léger comme l'est un garçon, je devais me ruiner au jeu, me laisser entortiller par quelque Parisienne, Paz et moi nous pouvions être un jour désunis. Tout en me promettant de pourvoir à tous ses besoins, j'apercevais bien des chances d'oublier ou d'être hors d'état de payer la pension de Paz. Enfin, mon ange, je voulus lui épargner la peine, la pudeur, la honte de me demander de l'argent ou de chercher vainement son compagnon dans un jour de détresse. *Dunquè*, un matin, après déjeuner, les pieds sur les chenets, fumant chacun notre pipe, après avoir bien rougi, pris bien des précautions, le voyant me regarder avec inquiétude, je lui tendis une inscription de rentes au porteur de deux mille quatre cents francs.

Clémentine quitta sa place, alla s'asseoir sur les genoux d'Adam, lui passa son bras autour du cou, le baisa au front en lui disant : — Cher trésor, combien je te trouve beau! Et qu'a fait Paz?

— Thaddée, reprit le comte, a pâli sans rien dire...

— Ah! il se nomme Thaddée?

— Oui. Thaddée a replié le papier, me l'a rendu en me disant : « J'ai cru, Adam, que c'était entre nous à la vie, à la mort, et que nous ne nous quitterions jamais; tu ne veux donc pas de moi! — Ah! fis-je, tu l'entends ainsi, Thaddée, eh bien! n'en parlons plus. Si je me ruine, tu seras ruiné. — Tu n'as pas, me dit-il, assez de fortune pour vivre en Laginski, ne te faut-il pas alors un ami qui s'occupe de tes affaires, qui soit un père et un frère, un confident sûr? » Ma chère enfant, en me disant ces paroles, Paz a eu dans le regard et dans la voix un calme qui couvrait une émotion maternelle, mais qui révélait une reconnaissance d'Arabe, un dévouement de caniche, une amitié de sauvage, sans faste et toujours prête. Ma foi! je l'ai pris, comme nous nous prenons, nous autres Polonais, la main sur l'épaule, et je l'embrassai sur les lèvres : — A la vie et à la mort, donc! Tout ce que j'ai t'appartient, et fais comme tu voudras! C'est lui qui m'a trouvé cet hôtel pour presque rien. Il a vendu mes rentes en hausse, les a rachetées en baisse, et nous avons payé cette baraque avec les bénéfices. Connaisseur en chevaux, il en trafique si bien que mon écurie coûte fort peu de chose, et j'ai les plus beaux chevaux, les plus charmans équipages de Paris. Nos gens, braves soldats polonais choisis par lui, passeraient dans le feu pour nous. J'ai eu l'air de me ruiner, et Paz tient ma maison avec un ordre et une économie si parfaites qu'il a réparé par là quelques pertes inconsidérées au jeu, des sottises de jeune homme. Mon Thaddée est rusé comme deux Génois, ardent au gain comme un juif polonais, prévoyant comme une bonne ménagère. Jamais je n'ai pu le décider à vivre comme moi quand j'étais garçon. Parfois, il a fallu les douces violences de l'amitié pour l'emmener au spectacle quand j'y allais seul, ou dans les dîners que je donnais au cabaret à de joyeuses compagnies. Il n'aime pas la vie des salons.

— Qu'aime-t-il donc? demanda Clémentine.

— Il aime la Pologne, il la pleure. Ses seules dissipations ont été les secours envoyés plus en mon nom qu'au sien à quelques-uns de nos pauvres exilés.

— Tiens, mais je vais l'aimer, ce brave garçon, dit la comtesse; il me paraît simple comme ce qui est vraiment grand.

— Toutes les belles choses que tu as trouvées ici, reprit Adam qui trahissait la plus noble des sécurités en vantant son ami, Paz les a dénichées, il les a eues aux ventes ou dans des occasions. Oh! il est plus marchand que les marchands. Quand tu le verras se frottant les mains dans la cour, dis-toi qu'il a troqué un bon cheval contre un meilleur. Il vit par moi, son bonheur est de me voir élégant, dans un équipage resplendissant. Les devoirs qu'il s'impose à lui-même, il les accomplit sans bruit, sans emphase. Un soir, j'ai perdu vingt mille francs au whist.—Que dira Paz! me suis-je écrié en revenant. Paz me les a remis, non sans lâcher un soupir, mais il ne m'a pas seulement blâmé par un regard. Ce soupir m'a plus retenu que les remontrances des oncles, des femmes ou des mères en pareil cas. « Tu les regrettes? lui ai-je dit. — Oh! ni pour toi ni pour moi; non, j'ai seulement pensé que vingt pauvres Paz vivraient de cela pendant une année. »Tu comprends que les Pazzi valent les Laginski. Aussi n'ai-je jamais voulu voir un inférieur dans mon cher Paz. J'ai tâché d'être aussi grand dans mon genre qu'il l'est dans le sien. Je ne suis jamais sorti de chez moi, ni rentré, sans aller chez Paz comme j'irais chez mon père. Ma fortune est la sienne. Enfin Thaddée est certain que je me précipiterais aujourd'hui dans un danger pour l'en tirer, comme je l'ai fait deux fois.

— Ce n'est pas peu dire, mon ami, dit la comtesse. Le dévouement est un éclair. On se dévoue à la guerre, et l'on ne se dévoue plus à Paris.

— Eh bien! reprit Adam, pour Paz, je suis toujours à la guerre. Nos deux caractères ont conservé leurs aspérités et leurs défauts, mais la mutuelle connaissance de nos âmes a resserré les liens déjà si étroits de notre amitié. On peut sauver la vie à un homme et le tuer après, si nous trouvons en lui un mauvais compagnon; mais ce qui rend les amitiés indissolubles, nous l'avons éprouvé. Chez nous, il y a cet échange constant d'impressions heureuses de part et d'autre, qui peut-être fait sous ce rapport l'amitié plus riche que l'amour.

Une jolie main ferma la bouche au comte si promptement que le geste ressemblait à un soufflet.

— Mais oui, dit-il. L'amitié, mon ange, ignore les banqueroutes du sentiment et les faillites du plaisir. Après avoir donné plus qu'il n'a, l'amour finit par donner moins qu'il ne reçoit.

— D'un côté, comme de l'autre? dit en souriant Clémentine.

— Oui, reprit Adam; tandis que l'amitié ne peut que s'augmenter. Tu n'as pas à faire la moue : nous sommes, mon ange, aussi amis qu'amans. Nous avons, du moins je l'espère, réuni les deux sentimens dans notre heureux mariage.

—Je vais t'expliquer ce qui vous a rendus si bons amis, dit Clémentine. La différence de vos deux existences vient de vos goûts et non d'un choix obligé, de votre fantaisie et non de vos positions. Autant qu'on peut juger un homme en l'entrevoyant, et d'après ce que tu me dis, ici le subalterne peut devenir dans certains momens le supérieur.

— Oh! Paz m'est vraiment supérieur, répliqua naïvement Adam. Je n'ai d'autre avantage sur lui que le hasard.

Sa femme l'embrassa pour la noblesse de cet aveu.

— L'excessive adresse avec laquelle il cache la grandeur de ses sentimens est une immense supériorité, reprit le comte. Je lui ai dit : Tu es un sournois, tu as dans le cœur de vastes domaines où tu te retires. Il a droit au titre de comte Paz; il ne se fait appeler à Paris que le capitaine.

— Enfin, le Florentin du moyen-âge a reparu à trois cents ans de distance, dit la comtesse. Il y a du Dante et du Michel-Ange chez lui.

— Tiens, tu as raison; il est poëte par l'âme, répondit Adam.

— Me voilà donc mariée à deux Polonais, dit la jeune comtesse avec un geste digne de Marie Dorval.

— Chère enfant, dit Adam en pressant Clémentine sur lui, tu m'aurais fait bien du chagrin si mon ami ne t'avait

pas plu : nous en avions pour l'un et l'autre, quoiqu'il ait été ravi de mon mariage. Tu le rendras très heureux en lui disant que tu l'aimes... ah ! comme un vieil ami.

— Je vais donc m'habiller. Il fait beau ; nous sortirons tous trois, dit Clémentine en sonnant sa femme de chambre.

Paz menait une vie si souterraine que tout le Paris élégant se demanda qui accompagnait Clémentine Laginska, lorsqu'on la vit allant au bois de Boulogne et en revenant entre Thaddée et son mari. Clémentine avait exigé, pendant la promenade, que Thaddée dînât avec elle. Ce caprice de souveraine absolue força le capitaine à faire une toilette insolite. Au retour du Bois, Clémentine se mit avec une certaine coquetterie, et de manière à produire de l'impression sur Adam lui-même en entrant dans le salon où les deux amis l'attendaient.

— Comte Paz, dit-elle, nous irons ensemble à l'Opéra.

Ce fut dit de ce ton qui, chez les femmes, signifie : Si vous me refusez, nous nous brouillons.

—Volontiers, madame, répondit le capitaine. Mais comme je n'ai pas la fortune d'un comte, appelez-moi simplement capitaine.

— Eh bien ! capitaine, donnez-moi le bras, dit-elle en le lui prenant et l'emmenant dans la salle à manger par un mouvement plein de cette onctueuse familiarité qui ravit les amoureux.

La comtesse plaça près d'elle le capitaine, dont l'attitude fut celle d'un sous-lieutenant pauvre dînant chez un riche général. Paz laissa parler Clémentine, l'écouta tout en lui témoignant la déférence qu'on a pour un supérieur, ne la contredit en rien, et attendit une interrogation formelle avant de répondre. Enfin, il parut presque stupide à la comtesse, dont les coquetteries échouèrent devant ce sérieux glacial et ce respect diplomatique. En vain Adam lui disait : « Egaie-toi donc, Thaddée ! On penserait que tu n'es pas chez toi. Tu as sans doute fait la gageure de déconcerter Clémentine ? » Thaddée resta lourd et endormi. Quand les maîtres furent seuls à la fin du dessert, le capitaine expliqua comment sa vie était arrangée au rebours de celle des gens du monde : il se couchait à huit heures et se levait de grand matin ; il mit ainsi sa contenance sur une grande envie de dormir.

— Mon intention, en vous emmenant à l'Opéra, capitaine, était de vous amuser ; mais faites comme vous voudrez, dit Clémentine un peu piquée.

— J'irai, répondit Paz.

— Duprez chante *Guillaume Tell*, reprit Adam, mais peut-être aimerais-tu mieux venir aux Variétés ?

Le capitaine sourit et sonna ; le valet de chambre vint : — Constantin, lui dit-il, attellera la voiture au lieu d'atteler le coupé. Nous ne tiendrions pas sans être gênés, ajouta-t-il en regardant le comte.

— Un Français aurait oublié cela, dit Clémentine en souriant.

— Ah ! mais nous sommes des Florentins transplantés dans le nord, répondit Thaddée avec une finesse d'accent et avec un regard qui firent voir dans sa conduite à table l'effet d'un parti pris.

Par une imprudence assez concevable, il y eut trop de contraste entre la mise en scène involontaire de cette phrase et l'attitude de Paz pendant le dîner. Clémentine examina le capitaine par une de ces œillades sournoises qui annoncent à la fois de l'étonnement et de l'observation chez les femmes. Aussi, pendant le temps où tous trois ils prirent le café au salon, régna-t-il un silence assez gênant pour Adam, incapable d'en deviner le pourquoi. Clémentine n'agaçait plus Thaddée. De son côté, le capitaine reprit sa raideur militaire et ne la quitta plus, ni pendant la route, ni dans la loge où il feignit de dormir.

— Vous voyez, madame, que je suis un bien ennuyeux personnage, dit-il au dernier acte de *Guillaume Tell*, pendant la danse. N'avais-je pas bien raison de rester, comme on dit, dans ma spécialité ?

— Ma foi ! mon cher capitaine, vous n'êtes ni charlatan ni causeur, vous êtes très peu Polonais.

— Laissez-moi donc, reprit-il, veiller à vos plaisirs, à votre fortune et à votre maison, je ne suis bon qu'à cela.

— Tartuffe, va ! dit en souriant le comte Adam. Ma chère, il est plein de cœur, il est instruit ; il pourrait, s'il le voulait, tenir sa place dans un salon. Clémentine, ne prends pas sa modestie au mot.

— Adieu, comtesse, j'ai fait preuve de complaisance, je me sers de votre voiture pour aller dormir plus tôt, et vais vous la renvoyer.

Clémentine fit une inclination de tête et le laissa partir sans rien répondre.

— Quel ours ! dit-elle au comte. Tu es bien plus gentil, toi !

Adam serra la main de sa femme sans qu'on pût le voir.

— Pauvre cher Thaddée, il s'est efforcé de se faire *repoussoir* là où bien des hommes auraient tâché de paraître plus aimables que moi.

— Oh ! dit-elle, je ne sais pas s'il n'y a point de *calcul* dans sa conduite : il aurait intrigué une femme ordinaire.

Une demi-heure après, pendant que Boleslas le chasseur criait : — La porte ! que le cocher, sa voiture tournée pour entrer, attendait que les deux battans fussent ouverts, Clémentine dit au comte : — Où perche donc le capitaine ?

— Tiens, là ! répondit Adam en montrant un petit étage en attique élégamment élevé de chaque côté de la porte cochère, et dont une fenêtre donnait sur la rue. Son appartement s'étend au-dessus des remises.

— Et qui donc occupe l'autre côté ?

— Personne encore, répondit Adam. L'autre petit appartement situé au-dessus des écuries sera pour nos enfans et pour leur précepteur.

— Il n'est pas couché, dit la comtesse en apercevant de la lumière chez Thaddée quand la voiture fut sous le portique à colonnes copiées sur celles des Tuileries et qui remplaçait la vulgaire marquise de zinc peint en coutil.

Le capitaine, en robe de chambre, une pipe à la main regardait Clémentine entrant dans le vestibule. La journée avait été rude pour lui. Voici pourquoi. Thaddée eut dans le cœur un terrible mouvement le jour où, conduit par Adam aux Italiens pour la juger, il avait vu mademoiselle du Rouvre ; puis, quand il la revit à la mairie et à Saint-Thomas-d'Aquin, il reconnut en elle cette femme que tout homme doit aimer exclusivement, car don Juan lui-même en préférait une dans les *mille e tre* ! Aussi Paz conseilla-t-il fortement le voyage classique après le mariage. Quasi tranquille pendant le temps que dura l'absence de Clémentine, ses souffrances recommençaient depuis le retour de ce joli ménage. Or, voici ce qu'il pensait en fumant du latakié dans sa pipe de merisier longue de six pieds, un présent d'Adam : — Moi seul et Dieu, qui me récompensera d'avoir souffert en silence, nous devons seuls savoir à quel point je l'aime ! Mais comment n'avoir ni son amour ni sa haine ?

Et il réfléchissait à perte de vue sur ce théorème de stratégie amoureuse. Il ne faut pas croire que Thaddée vécût sans plaisir au milieu de sa douleur. Les sublimes tromperies de cette journée furent des sources de joie intérieure. Depuis le retour de Clémentine et d'Adam, il éprouvait de jour en jour des satisfactions ineffables en se voyant nécessaire à ce ménage qui, sans son dévouement, eût marché certainement à sa ruine. Quelle fortune résisterait aux prodigalités de la vie parisienne ? Élevée chez un père dissipateur, Clémentine ne savait rien de la tenue d'une maison, qu'aujourd'hui les femmes les plus riches, les plus nobles sont obligées de surveiller par elles-mêmes. Qui maintenant peut avoir un intendant ? Adam, de son côté, fils d'un de ces grands seigneurs polonais qui se laissent dévorer par les juifs, incapable d'administrer les débris d'une des plus immenses fortunes de Pologne, où il y en a d'immenses, n'était pas d'un caractère à brider ni ses fantaisies ni celles de sa femme. Seul, il se fût ruiné peut-être avant son mariage. Paz l'avait empêché de jouer à la

Bourse, n'est-ce pas déjà tout dire? Ainsi, en se sentant aimer malgré lui Clémentine, Paz n'eut pas la ressource de quitter la maison et d'aller voyager pour oublier sa passion. La reconnaissance, ce mot de l'énigme que présentait sa vie, le clouait dans cet hôtel où lui seul pouvait être l'homme d'affaires de cette famille insouciante. Le voyage d'Adam et de Clémentine lui fit espérer du calme; mais la comtesse, revenue plus belle, jouissant de cette liberté d'esprit que le mariage offre aux Parisiennes, déployait toutes les grâces d'une jeune femme, et ce je ne sais quoi d'attrayant qui vient du bonheur ou de l'indépendance que lui donnait un jeune homme aussi confiant, aussi vraiment chevaleresque, aussi amoureux qu'Adam. Avoir la certitude d'être la cheville ouvrière de la splendeur de cette maison, voir Clémentine descendant de voiture au retour d'une fête ou partant le matin pour le Bois, la rencontrer sur les boulevards dans sa jolie voiture, comme une fleur dans sa coque de feuilles, inspiraient au pauvre Thaddée des voluptés mystérieuses et pleines qui s'épanouissaient au fond de son cœur, sans que jamais la moindre trace en parût sur son visage. Comment, depuis cinq mois, la comtesse eût-elle aperçu le capitaine? il se cachait d'elle en dérobant le soin qu'il mettait à l'éviter. Rien ne ressemble plus à l'amour divin que l'amour sans espoir. Un homme ne doit-il pas avoir une certaine profondeur dans le cœur pour se dévouer dans le silence et dans l'obscurité? Cette profondeur, où se tapit un orgueil de père et de Dieu, contient le culte de l'amour pour l'amour, comme le pouvoir pour le pouvoir fut le mot de la vie des jésuites, avarice sublime en ce qu'elle est constamment généreuse et modelée enfin sur la mystérieuse existence des principes du monde. L'*Effet*, n'est-ce pas la Nature? et la Nature est enchanteresse, elle appartient à l'homme, au poëte, au peintre, à l'amant; mais la *Cause* n'est-elle pas, aux yeux de quelques âmes privilégiées et pour certains penseurs gigantesques, supérieure à la Nature? La Cause, c'est Dieu. Dans cette sphère des causes vivent les Newton, les Laplace, les Kepler, les Descartes, les Malebranche, les Spinosa, les Buffon, les vrais poëtes et les solitaires du second âge chrétien, les sainte Thérèse de l'Espagne et les sublimes extatiques. Chaque sentiment humain comporte des analogies avec cette situation où l'esprit abandonne l'Effet pour la Cause, et Thaddée avait atteint à cette hauteur où tout change d'aspect. En proie à des joies de créateur indicibles, Thaddée était en amour ce que nous connaissons de plus grand dans les fastes du génie.

— Non, elle n'est pas entièrement trompée, se disait-il en suivant la fumée de sa pipe. Elle pourrait me brouiller sans retour avec Adam si elle me prenait en grippe; et si elle coquetait pour me tourmenter, que deviendrais-je?

La fatuité de cette dernière supposition était si contraire au caractère modeste et à l'espèce de timidité germanique du capitaine, qu'il se gourmanda de l'avoir eue et se coucha résolu d'attendre les événemens avant de prendre un parti.

Le lendemain, Clémentine déjeuna très bien sans Thaddée, et sans s'apercevoir de son manque d'obéissance. Ce lendemain se trouva son jour de réception, qui, chez elle, comportait une splendeur royale. Elle ne fit pas attention à l'absence du capitaine, sur qui roulaient les détails de ces journées d'apparat.

— Bon! se dit-il en entendant les équipages s'en aller sur les deux heures du matin, la comtesse n'a eu qu'une fantaisie ou une curiosité de Parisienne.

Le capitaine reprit donc ses allures ordinaires pour un moment dérangées par cet incident. Détournée par les préoccupations de la vie parisienne, Clémentine parut avoir oublié Paz. Pense-t-on, en effet, que ce soit peu de chose que de régner sur cet inconstant Paris? Croirait-on, par hasard, qu'à ce jeu suprême on risque seulement sa fortune? Les hivers sont pour les femmes à la mode ce que fut jadis une campagne pour les militaires de l'empire. Quelle œuvre d'art et de génie qu'une toilette ou une coiffure destinées à faire sensation! Une femme frêle et délicate garde son dur et brillant harnais de fleurs et de diamans, de soie et d'acier, de neuf heures du soir à deux et souvent trois heures du matin. Elle mange peu pour attirer le regard sur une taille fine; à la faim qui la saisit pendant la soirée, elle oppose des tasses de thé débilitantes, des gâteaux sucrés, des glaces échauffantes ou de lourdes tranches de pâtisseries. L'estomac doit se plier aux ordres de la coquetterie. Le réveil a lieu très tard. Tout est alors en contradiction avec les lois de la nature, et la nature est impitoyable. A peine levée, une femme à la mode recommence une toilette du matin, pense à sa toilette de l'après-midi. N'a-t-elle pas à recevoir, à faire des visites, à aller au bois à cheval ou en voiture? Ne faut-il pas toujours s'exercer au manége des sourires, se tendre l'esprit à forger des complimens qui ne paraissent ni communs ni recherchés? et toutes les femmes n'y réussissent pas. Étonnez-vous donc, en voyant une jeune femme que le monde a reçue fraîche, de la retrouver trois ans après flétrie et passée. A peine six mois passés à la campagne guérissent-ils les plaies faites par l'hiver? On n'entend aujourd'hui parler que de gastrites, de maux étranges, inconnus d'ailleurs aux femmes occupées de leurs ménages. Autrefois la femme se montrait quelquefois; aujourd'hui, elle est toujours en scène. Clémentine avait à lutter: on commençait à la citer, et dans les soins exigés par cette bataille entre elle et ses rivales, à peine y avait-il place pour l'amour de son mari. Thaddée pouvait bien être oublié.

Cependant, un mois après, au mois de mai, quelques jours avant de partir pour la terre de Ronquerolles, en Bourgogne, au retour du Bois, elle aperçut, dans la contre-allée des Champs-Elysées, Thaddée mis avec recherche, s'extasiant à voir sa comtesse belle dans sa calèche, les chevaux fringans, les livrées étincelantes; enfin, son cher ménage admiré.

—Voilà le capitaine, dit-elle à son mari.

— Comme il est heureux! répondit Adam. Voilà ses fêtes! Il n'y a pas d'équipage mieux tenu que le nôtre, et il jouit de voir tout le monde enviant notre bonheur. Ah! tu le remarques pour la première fois, mais il est là presque tous les jours.

— A quoi peut-il penser? dit Clémentine.

— Il pense en ce moment que l'hiver a coûté bien cher, et que nous allons faire des économies chez ton vieil oncle Ronquerolles, répondit Adam.

La comtesse ordonna d'arrêter devant Paz et le fit asseoir à côté d'elle dans la calèche. Thaddée devint rouge comme une cerise.

— Je vais vous empester, dit-il, je viens de fumer des cigares.

—Adam ne m'empeste-t-il pas? répondit-elle vivement.

— Oui, mais c'est Adam, répliqua le capitaine.

— Et pourquoi Thaddée n'aurait-il pas les mêmes priviléges? dit la comtesse en souriant.

Ce divin sourire eut une force qui triompha des héroïques résolutions de Paz; il regarda Clémentine avec tout le feu de son âme dans ses yeux, mais tempéré par le témoignage angélique de sa reconnaissance, à lui, homme qui ne vivait que par ce sentiment. La comtesse se croisa les bras dans son châle, s'appuya pensive sur les coussins en y froissant les plumes de son joli chapeau, et arrêta ses yeux sur les passans. Cet éclair d'une âme grande et jusque-là résignée attaqua sa sensibilité. Quel était après tout à ses yeux le mérite d'Adam? N'est-il pas naturel d'avoir du courage et de la générosité? Mais le capitaine!... Thaddée possédait de plus qu'Adam ou paraissait posséder une immense supériorité. Quelles funestes pensées saisirent la comtesse en observant de nouveau le contraste de la belle nature si complète qui distinguait Thaddée et de cette grêle nature qui, chez Adam, indiquait la dégénérescence forcée des familles aristocratiques assez insensées pour toujours s'allier entre elles? Ces pensées, le diable seul les connut; car la jeune femme demeura les yeux penseurs mais vagues, sans rien dire jusqu'à l'hôtel.

— Vous dînez avec nous, autrement je me fâcherais de

ce que vous m'avez désobéi, dit-elle en entrant. Vous êtes Thaddée pour moi comme pour Adam. Je sais les obligations que vous lui avez, mais je sais aussi toutes celles que nous vous avons. Pour deux mouvemens de générosité qui sont si naturels, vous êtes généreux à toute heure et tous les jours. Mon père vient dîner avec nous, ainsi que mon oncle Ronquerolles et ma tante Sérizy, habillez-vous, dit-elle en prenant la main qu'il lui tendait pour l'aider à descendre de voiture.

Thaddée monta chez lui pour s'habiller, le cœur à la fois heureux et comprimé par un tremblement horrible. Il descendit au dernier moment et rejoua pendant le dîner son rôle de militaire bon seulement à remplir les fonctions d'un intendant. Mais cette fois Clémentine ne fut pas la dupe de Paz, dont le regard l'avait éclairée. Ronquerolles, l'ambassadeur le plus habile après le prince de Talleyrand, et qui servit si bien de Marsay pendant son court ministère, fut instruit par sa nièce de la haute valeur du comte Paz, qui se faisait si modestement l'intendant de son ami Mitgislas.

— Et comment est-ce la première fois que je vois le comte Paz ? dit le marquis de Ronquerolles.

— Eh ! il est sournois et cachotier, répondit Clémentine en lançant un regard à Paz pour lui dire de changer sa manière d'être.

Hélas ! il faut l'avouer, au risque de rendre le capitaine moins intéressant, Paz, quoique supérieur à son ami Adam, n'était pas un homme fort. Sa supériorité apparente, il la devait au malheur. Dans ses jours de misère et d'isolement, à Varsovie, il lisait, il s'instruisait, il comparait et méditait; mais le don de création qui fait le grand homme, il ne le possédait point, et peut-il jamais s'acquérir? Paz, uniquement grand par le cœur, allait alors au sublime ; mais dans la sphère des sentimens, plus homme d'action que de pensées, il gardait sa pensée pour lui. Sa pensée ne servait alors qu'à lui ronger le cœur. Et qu'est-ce d'ailleurs qu'une pensée inexprimée !

Sur le mot de Clémentine, le marquis de Ronquerolles et sa sœur échangèrent un singulier regard en se montrant leur nièce, le comte Adam, et Paz. Ce fut une de ces scènes rapides qui n'ont lieu qu'en Italie et à Paris. Dans ces deux endroits du monde, toutes les cours exceptées, les yeux savent dire autant de choses. Pour communiquer à l'œil toute la puissance de l'âme, lui donner la valeur d'un discours, y mettre un poëme ou un drame d'un seul coup, il faut ou l'excessive servitude ou l'excessive liberté. Adam, le marquis du Rouvre et la comtesse, n'aperçurent point cette lumineuse observation d'une vieille coquette et d'un vieux diplomate ; mais Paz, ce chien fidèle, en comprit les prophéties. Ce fut, remarquez-le, l'affaire de deux secondes. Vouloir peindre l'ouragan qui ravagea l'âme du capitaine, ce serait être trop diffus par le temps qui court.

— Quoi ! déjà la tante et l'oncle croient que je puis être aimé. Maintenant mon bonheur ne dépend plus que de mon audace ? Et Adam !...

L'Amour idéal et le Désir, tous deux aussi puissans que la Reconnaissance et l'Amitié, s'entrechoquèrent, et l'Amour l'emporta pour un moment. Ce pauvre admirable amant voulut avoir sa journée ! Paz devint spirituel, il voulut plaire, et raconta l'insurrection polonaise à grands traits sur une explication demandée par le diplomate. Paz vit alors, au dessert, Clémentine suspendue à ses lèvres, le prenant pour un héros, et oubliant qu'Adam, après avoir sacrifié le tiers de son immense fortune, avait encouru les chances de l'exil. A neuf heures, le café pris, madame de Sérizy baisa sa nièce au front en lui serrant la main, et emmena d'autorité le comte Adam en laissant les marquis du Rouvre et de Ronquerolles, qui, dix minutes après, s'en allèrent. Paz et Clémentine restèrent seuls.

— Je vais vous laisser, madame, dit Thaddée, car vous les rejoindrez à l'Opéra.

— Non, répondit-elle, la danse ne me plaît pas; et l'on donne ce soir un ballet détestable, la *Révolte au Sérail*.

Un moment de silence.

— Il y a deux ans, Adam n'y serait pas allé sans moi reprit-elle sans regarder Paz.

— Il vous aime à la folie... répondit Thaddée.

— Eh ! c'est parce qu'il m'aime à la folie qu'il ne m'aimera peut-être plus demain ! s'écria la comtesse.

— Les Parisiennes sont inexplicables, dit Thaddée. Quand elles sont aimées *à la folie*, elles veulent être aimées *raisonnablement* ; et quand on les aime *raisonnablement*, elles vous reprochent de ne pas savoir aimer.

— Et elles ont toujours raison, Thaddée, reprit-elle en souriant. Je connais bien Adam, je ne lui en veux point : il est léger et surtout grand seigneur, il sera toujours content de m'avoir pour sa femme et ne me contrariera jamais dans aucun de mes goûts ; mais...

— Quel est le mariage où il n'y a pas de *mais?* dit tout doucement Thaddée en tâchant de donner un autre cours aux pensées de la comtesse.

L'homme le moins avantageux aurait eu peut-être la pensée qui faillit rendre cet amoureux fou et que voici : — Si je ne lui dis pas que je l'aime, je suis un imbécile ! se dit le capitaine.

Il régnait entre eux un de ces terribles silences qui crèvent de pensées. La comtesse examinait Paz en dessous, de même que Paz la contemplait dans la glace. En s'enfonçant dans sa bergère en homme repu qui digère, un vrai geste de mari ou de vieillard indifférent, Paz croisa ses mains sur son ventre, fit passer rapidement et machinalement ses pouces l'un sur l'autre, et regarda le jeu bêtement.

— Mais dites-moi donc du bien d'Adam !... s'écria Clémentine. Dites-moi que ce n'est pas un homme léger, vous qui le connaissez !

Ce cri fut sublime.

— Voici donc le moment venu d'élever entre nous des barrières insurmontables, pensa le pauvre Paz en concevant un héroïque mensonge.

— Du bien ? reprit-il, je l'aime trop, vous ne me croiriez point. Je suis incapable de vous en dire du mal. Ainsi, mon rôle, madame, est bien difficile entre vous deux.

Clémentine baissa la tête et regarda le bout des souliers vernis de Paz

— Vous autres gens du Nord, vous n'avez que le courage physique, vous manquez de constance dans vos décisions, dit-elle en murmurant.

— Qu'allez-vous faire seule, madame ? répondit Paz en prenant un air d'ingénuité parfait.

— Vous ne me tenez donc pas compagnie?

— Pardonnez-moi de vous quitter.

— Comment! où allez-vous?

— Je vais au Cirque, il ouvre aux Champs-Élysées ce soir, et je ne puis y manquer.

— Et pourquoi ? dit Clémentine en l'interrogeant par un regard à demi-colère.

— Faut-il vous ouvrir mon cœur, reprit-il en rougissant, vous confier ce que je cache à mon cher Adam, qui croit que je n'aime que la Pologne.

— Ah ! un secret chez notre noble capitaine?

— Une infamie que vous comprendrez et de laquelle vous me consolerez.

— Vous, infâme?...

— Oui, moi, comte Paz, je suis amoureux fou d'une fille qui courait la France avec la famille Bouthor, des gens qui ont un cirque à l'instar de celui de Franconi, mais qui n'exploitent que les foires ! Je l'ai fait engager par le directeur du Cirque-Olympique.

— Elle est belle ? dit la comtesse.

— Pour moi, reprit-il mélancoliquement. Malaga, tel est son nom de guerre, est forte, agile et souple. Pourquoi je la préfère *à toutes les femmes du monde?...* en vérité ! je ne saurais le dire. Quand je la vois, ses cheveux noirs retenus par un bandeau de satin bleu flottant sur ses épaules olivâtres et nues, vêtue d'une tunique blanche à bordure dorée, et d'un maillot en tricot de soie qui en fait une statue grecque vivante, les pieds dans des chaussons de satin

éraillé, passant, des drapeaux à la main, au son d'une musique militaire, à travers un immense cerceau dont le papier se déchire en l'air, quand le cheval fuit au grand galop, et qu'elle retombe avec grâce sur lui, applaudie, sans claqueurs, par tout un peuple... eh bien ! ça m'émeut.

—Plus qu'une belle femme au bal?... dit Clémentine avec une surprise provoquante.

— Oui, répondit Paz d'une voix étranglée. Cette admirable agilité, cette grâce constante dans un constant péril me paraissent le plus beau triomphe d'une femme. Oui, madame, Rachel et la Dorval, la Cinti et la Malibran, la Grisi et la Taglioni, la Pasta et l'Elssler, tout ce qui règne ou régna sur les planches ne me semble pas digne de délier les cothurnes de Malaga qui sait descendre et remonter sur un cheval au grandissime galop, qui se glisse dessous à gauche pour remonter à droite, qui voltige comme un feu follet blanc autour de l'animal le plus fougueux, qui peut se tenir sur la pointe d'un seul pied et tomber assise les pieds pendans sur le dos de ce cheval toujours au galop, et qui, enfin, debout sur le coursier sans bride, tricote des bas, casse des œufs ou fricasse une omelette à la profonde admiration du peuple, du vrai peuple, les paysans et les soldats ! A la parade, jadis cette délicieuse Colombine portait des chaises sur le bout de son nez, le plus joli nez grec que j'aie vu. Malaga, madame, est l'adresse en personne. D'une force herculéenne, elle n'a besoin que de son poing mignon ou de son petit pied pour se débarrasser de trois ou quatre hommes. C'est enfin la déesse de la gymnastique.

— Elle doit être stupide...

— Oh ! reprit Paz, amusante comme l'héroïne de *Péveril du Pic* ! Insouciante comme un Bohême, elle dit tout ce qui lui passe par la tête, elle se soucie de l'avenir comme vous pouvez vous soucier des sous que vous jetez à un pauvre, et il lui échappe des choses sublimes. Jamais on ne lui prouvera qu'un vieux diplomate soit un beau jeune homme, et un million ne la ferait pas changer d'avis. Son amour est pour un homme une flatterie perpétuelle. D'une santé vraiment insolente, ses dents sont trente-deux perles d'un orient délicieux et enchâssées dans un corail. Son mufle, elle appelle ainsi le bas de sa figure, a, selon l'expression de Shakespeare, la verdeur, la saveur d'un museau de génisse. Et ça donne de cruels chagrins ! Elle estime de beaux hommes, des hommes forts, des Adolphe, des Auguste, des Alexandre, des bateleurs et des paillasses. Son instructeur, un affreux Cassandre, la rouait de coups, et il en a fallu des milliers pour lui donner sa souplesse, sa grâce, son intrépidité.

— Vous êtes ivre de Malaga ! dit la comtesse.

— Elle ne se nomme Malaga que sur l'affiche, dit Paz d'un air piqué. Elle demeure rue Saint-Lazare, dans un petit appartement au troisième, dans le velours et la soie, et vit là comme une princesse. Elle a deux existences, sa vie foraine et sa vie de jolie femme.

— Et vous aime-t-elle?

— Elle m'aime... vous allez rire... uniquement parce que je suis Polonais ! Elle voit toujours les Polonais d'après la gravure de Poniatowski sautant dans l'Elster, car pour toute la France, l'Elster, où il est impossible de se noyer, est un fleuve impétueux qui a englouti Poniatowski... Au milieu de tout cela, je suis bien malheureux, madame...

Une larme de rage qui coula dans les yeux de Thaddée émut Clémentine.

— Vous aimez l'extraordinaire, vous autres hommes !

— Et vous donc? fit Thaddée.

— Je connais si bien Adam que suis sûre qu'il m'oublierait pour quelque faiseuse de tours comme votre Malaga. Mais où l'avez-vous vue?

— A Saint-Cloud, au mois de septembre dernier, le jour de la fête. Elle était dans le coin de l'échafaud couvert de toiles où se font les parades. Ses camarades, tous en costume polonais, donnaient un effroyable charivari. Je l'ai aperçue muette, silencieuse, et j'ai cru deviner des pensées de mélancolie chez elle? N'y avait-il pas de quoi pour une fille de vingt ans? Voilà ce qui m'a touché.

La comtesse était dans une pose délicieuse, pensive, quasi triste.

— Pauvre, pauvre Thaddée ! s'écria-t-elle. Et avec la bonhomie de la véritable grande dame, elle ajouta non sans un sourire fin : Allez, allez au Cirque !

Thaddée lui prit la main, la lui baisa en y laissant une larme chaude et sortit. Après avoir inventé sa passion pour une écuyère, il devait lui donner quelque réalité. Dans son récit, il n'y avait de vrai que le moment d'attention obtenu par l'illustre Malaga, l'écuyère de la famille Bouthor, à St-Cloud, et dont le nom venait de frapper ses yeux le matin dans l'affiche du Cirque. Le paillasse, gagné par une seule pièce de cent sous, avait dit à Paz que l'écuyère était un enfant trouvé, volé peut-être. Thaddée alla donc au Cirque et revit la belle écuyère. Moyennant dix francs, un palefrenier, qui là remplace les habilleuses du théâtre, lui apprit que Malaga se nommait Marguerite Turquet, et demeurait rue des Fossés-du-Temple, à un cinquième étage.

Le lendemain, la mort dans l'âme, Paz se rendit au faubourg du Temple et demanda mademoiselle Turquet, pendant l'été la doublure de la plus illustre écuyère du Cirque, et comparse au théâtre pendant l'hiver.

— Malaga ! cria la portière en se précipitant dans la mansarde, un beau monsieur pour vous ! Il prend des renseignemens auprès de Chapuzot, qui le fait droguer pour me donner le temps de t'avertir.

— Merci, mame Chapuzot; mais que pensera-t-il en me voyant repasser ma robe ?

— Ah bah ! quand on aime, on aime tout de son objet.

— Est-ce un Anglais? ils aiment les chevaux !

— Non, il me fait l'effet d'être un Espagnol.

— Tant pis ! on dit les Espagnols dans la débine... Restez donc avec moi, mame Chapuzot, je n'aurai pas l'air d'une abandonnée...

— Que demandez-vous monsieur? dit à Thaddée la portière en ouvrant la porte.

— Mademoiselle Turquet.

— Ma fille, répondit la portière en se drapant, voici quelqu'un qui vous réclame.

Une corde sur laquelle séchait du linge décoiffa le capitaine.

— Que désirez-vous, monsieur? dit Malaga en ramassant le chapeau de Paz.

— Je vous ai vue au Cirque, vous m'avez rappelé une fille que j'ai perdue, mademoiselle; et par attachement pour mon Héloïse à qui vous ressemblez d'une manière frappante, je veux vous faire du bien, si toutefois, vous le permettez.

— Comment donc ! mais asseyez-vous donc, général, dit madame Chapuzot. On n'est pas plus honnête... ni plus galant.

— Je ne suis pas un galant, ma chère dame, fit Paz, je suis un père au désespoir qui veut se tromper par une ressemblance.

— Ainsi je passerai pour votre fille? dit Malaga très finement et sans soupçonner la profonde véracité de cette proposition.

— Oui, dit Paz, je viendrai vous voir quelquefois, et pour que l'illusion soit complète, je vous logerai dans un bel appartement, richement meublé...

— J'aurai des meubles? dit Malaga en regardant la Chapuzot.

— Et des domestiques, reprit Paz, et toutes vos aises.

Malaga regarda l'étranger en dessous.

— De quel pays est monsieur?

— Je suis Polonais.

— J'accepte alors, dit-elle.

Paz sortit en promettant de revenir.

— En voilà une sévère! dit Marguerite Turquet en regardant madame Chapuzot. Mais j'ai peur que cet homme ne veuille m'amadouer pour réaliser quelque fantaisie. Bah ! je me risque.

Un mois après cette bizarre entrevue, la belle écuyère habitait un appartement délicieusement meublé par le tapissier du comte Adam, car Paz voulut faire causer de sa folie à l'hôtel Laginski. Malaga, pour qui cette aventure fut un rêve des Mille et une Nuits, était servie par le ménage Chapuzot, à la fois ses confidens et ses domestiques. Les Chapuzot et Marguerite Turquet attendaient un dénouement quelconque; mais après un trimestre, ni Malaga ni la Chapuzot ne surent comment expliquer le caprice du comte polonais. Paz venait passer une heure à peu près par semaine, pendant laquelle il restait dans le salon sans vouloir jamais aller ni dans le boudoir de Malaga, ni dans sa chambre, où jamais il n'entra, malgré les plus habiles manœuvres de l'écuyère et des Chapuzot. Le comte s'informait des petits événemens qui nuançaient la vie de la baladine, et chaque fois il laissait deux pièces de quarante francs sur la cheminée.

— Il a l'air bien ennuyé, disait madame Chapuzot.

— Oui, répondait Malaga, cet homme est froid comme verglas...

— Mais il est bon enfant tout de même, s'écriait Chapuzot, heureux de se voir habillé tout en drap d'Elbeuf, et semblable à quelque garçon de bureau d'un ministère.

Par son offrande périodique, Paz constituait à Marguerite Turquet une rente de trois cent vingt francs par mois. Cette somme, jointe à ses maigres appointemens du Cirque, lui fit une existence splendide en comparaison de sa misère passée. Il se répéta d'étranges récits au Cirque entre les artistes sur le bonheur de Malaga. La vanité de l'écuyère laissa porter à soixante mille francs les six mille francs que son appartement coûtait au prudent capitaine. Au dire des clowns et des comparses, Malaga mangeait dans l'argent. Elle venait d'ailleurs au Cirque avec de charmans burnous, des cachemires, de délicieuses écharpes. Enfin, le Polonais était la meilleure pâte d'homme qu'une écuyère pût rencontrer : point tracassier, point jaloux, laissant à Malaga toute sa liberté.

— Il y a des femmes qui sont bien heureuses! disait la rivale de Malaga. Ce n'est pas à moi, qui sais faire le *grand écart*, à qui pareille chose arriverait.

Malaga portait de jolis bibis, *faisait parfois sa tête* (admirable expression populaire) en voiture, au bois de Boulogne, où la jeunesse élégante commençait à la remarquer. Enfin, on commençait à parler de Malaga dans le monde interlope des femmes équivoques, et l'on y attaquait son bonheur par des calomnies. On la disait somnambule, et le Polonais passait pour un magnétiseur qui cherchait la pierre philosophale. Quelques propos beaucoup plus envenimés que celui-là rendirent Malaga plus curieuse que Psyché; elle les rapporta tout en pleurant à Paz.

— Quand j'en veux à une femme, dit-elle en terminant, je ne la calomnie pas, je ne prétends pas qu'on *la magnétise* pour y trouver des pierres; je dis qu'elle est bossue, et je le prouve. Pourquoi me compromettez-vous?

Paz garda le plus cruel silence. La Chapuzot finit par savoir le nom et le titre de Thaddée; elle apprit à l'hôtel Laginski des choses positives : Paz était garçon, on ne lui connaissait de fille morte ni en Pologne ni en France. Malaga ne put alors se défendre d'un sentiment de terreur.

— Mon enfant, dit la Chapuzot, ce monstre-là...

Un homme qui se contentait de regarder d'une façon sournoise,— en dessous,—sans oser se prononcer sur rien, — sans avoir de confiance, — une belle créature comme Malaga, dans les idées de la Chapuzot, devait être un monstre.

— Ce monstre-là vous apprivoise pour vous amener à quelque chose d'illégal, de criminel!... Dieu de Dieu! si vous alliez à la cour d'assises, ou, ce qui me fait frémir de la tête aux pieds, que j'en tremble rien que d'en parler, à la correctionnelle!... qu'on vous met dans les journaux.... Moi, savez-vous à votre place ce que je ferais? Eh bien! *n'à* votre place, je préviendrais, pour ma sûreté, la police.

Par un jour où les plus folles idées fermentèrent dans l'esprit de Malaga, quand Paz mit ses pièces d'or sur le velours de la cheminée, elle prit l'or et le lui jeta au nez en lui disant : — Je ne veux pas d'argent volé.

Le capitaine donna l'or aux Chapuzot et ne revint plus. Clémentine passait alors la belle saison à la terre de son oncle, le marquis de Ronquerolles, en Bourgogne. Quand la troupe du Cirque ne vit plus Thaddée à sa place, il se fit une rumeur parmi les artistes. La grandeur d'âme de Malaga fut traitée de bêtise par les uns, de finesse par les autres. La conduite du Polonais, expliquée aux femmes les plus habiles, parut inexplicable. Thaddée reçut dans une seule semaine trente-sept lettres de femmes légères. Heureusement pour lui, son étonnante réserve n'alluma pas d'autres curiosités et resta l'objet des causeries du monde interlope.

Deux mois après, la belle écuyère, criblée de dettes, écrivit au comte Paz cette lettre que les dandies ont regardée dans le temps comme un chef-d'œuvre.

« Vous, que j'ose encore appeler mon ami, aurez-vous » pitié de moi après ce qui s'est passé et que vous avez si » mal interprété? Tout ce qui a pu vous blesser, mon cœur » le désavoue. Si j'ai été assez heureuse pour que vous » trouviez du charme à rester auprès de moi comme vous » faisiez, revenez... autrement, je tomberai dans le déses- » poir. La misère est déjà venue, et vous ne savez pas tout » ce qu'elle amène de *choses bêtes*. Hier, j'ai vécu avec un » hareng de deux sous et un sou de pain. Est-ce là le dé- » jeûner de votre amante? Je n'ai plus les Chapuzot, qui » paraissaient m'être si dévoués! Votre absence a eu pour » effet de me faire voir le fond des attachemens humains... » Un chien qu'on a nourri ne nous quitte plus. Un huissier, » qui a fait le sourd, a tout saisi au nom du propriétaire, » qui n'a pas de cœur, et du bijoutier, qui ne veut pas atten- » dre seulement dix jours, car avec votre confiance à vous » autres, le crédit s'en va. Quelle position pour des femmes » qui n'ont que de la joie à se reprocher! Mon ami, j'ai porté » chez *ma tante* tout ce qui avait de la valeur; je n'ai plus » rien que votre souvenir, et voilà la mauvaise saison qui « arrive. Pendant l'hiver, je suis sans feux, puisqu'on ne » joue que des mimodrames au boulevard, où je n'ai pres- » que rien à faire que des bouts de rôle qui ne *posent* pas » une femme. Comment avez-vous pu vous méprendre à » la noblesse de mes sentimens envers vous, car enfin nous » n'avons pas deux manières d'exprimer notre reconnais- » sance? Vous qui paraissiez si joyeux de mon bien-être, » comment m'avez-vous pu laisser dans la peine? O mon » seul ami sur terre, avant d'aller recommencer à courir » les foires avec le cirque Bouthor, car je gagnerais au moins » ma vie ainsi, pardonnez-moi d'avoir voulu savoir si je » vous ai perdu pour toujours! Si je venais à penser à vous » au moment où je saute dans le cercle, je suis capable de » me casser les jambes en perdant un *temps*. Quoi qu'il en » soit, vous avez à vous pour la vie

» MARGUERITE TURQUET. »

— Cette lettre là, se dit Thaddée en éclatant de rire, vaut mes dix mille francs.

Clémentine arriva le lendemain, et le lendemain, Paz la revit plus belle, plus gracieuse que jamais. Après le dîner, pendant lequel la comtesse eut un air de parfaite indifférence pour Thaddée, il se passa dans le salon, après le départ du capitaine, une scène entre le comte et sa femme. En ayant l'air de demander conseil à Adam, Thaddée lui avait laissé, comme par mégarde, la lettre de Malaga.

— Pauvre Thaddée! dit Adam à sa femme après avoir vu Paz s'esquivant. Quel malheur, pour un homme si distingué, d'être le jouet d'une baladine du dernier ordre! Il y perdra tout, il s'avilira, il ne sera plus reconnaissable dans quelque temps. Tenez, ma chère, lisez, dit le comte en tendant à sa femme la lettre de Malaga.

Clémentine lut la lettre, qui sentait le tabac, et la jeta par un geste de dégoût.

— Quelque épais que soit le bandeau qu'il a sur les yeux,

il se sera sans doute aperçu de quelque chose, dit Adam. Malaga lui aura fait des traits.

— Et il y retourne! dit Clémentine, et il pardonnera! Ce n'est que pour ces horribles femmes-là que vous avez de l'indulgence.

— Elles en ont tant besoin! dit Adam.

— Thaddée se rendait justice... en restant chez lui, reprit-elle.

—Oh! mon ange, vous allez bien loin, dit le comte qui, d'abord enchanté de rabaisser son ami aux yeux de sa femme, ne voulait pas la mort du pécheur.

Thaddée, qui connaissait bien Adam, lui avait demandé le plus profond secret: il avait parlé pour faire excuser ses dissipations et prier son ami de lui laisser prendre un millier d'écus pour Malaga.

— C'est un homme qui a un fier caractère, reprit Adam.

— Comment cela?

— Mais, ne pas avoir dépensé plus de dix mille francs pour elle, et se faire relancer par une pareille lettre avant de lui porter de quoi payer ses dettes! Pour un Polonais, ma foi!...

— Mais il peut te ruiner, dit Clémentine avec le ton aigre de la Parisienne quand elle exprime sa défiance de chatte.

— Oh! je le connais, répondit Adam, il nous sacrifierait Malaga.

— Nous verrons, reprit la comtesse.

— S'il le fallait pour son bonheur, je n'hésiterais pas à lui demander de la quitter. Constantin m'a dit que pendant le temps de leur liaison, Paz, jusqu'alors si sobre, est quelquefois rentré très étourdi... S'il se laissait entraîner dans l'ivresse, je serais aussi chagrin que s'il s'agissait de mon enfant.

— Ne m'en dites pas davantage, s'écria la comtesse en faisant un autre geste de dégoût.

Deux jours après, le capitaine aperçut dans les manières, dans le son de voix de la comtesse, les terribles effets de l'indiscrétion d'Adam. Le mépris avait creusé ses abîmes entre cette charmante femme et lui. Aussi tomba-t-il dès lors dans une profonde mélancolie, rongé par cette pensée: Tu t'es rendu toi-même indigne d'elle! La vie lui devint pesante, le plus beau soleil fut grisâtre à ses yeux. Néanmoins, il trouva sous ces flots de douleurs amères des momens de joie: il put alors se livrer sans danger à son admiration pour la comtesse qui ne fit plus la moindre attention à lui quand, dans les fêtes, tapi dans un coin, muet, mais tout yeux et tout cœur, il ne perdait pas une de ses poses, pas un de ses chants quand elle chantait. Il vivait enfin de cette belle vie, il pouvait panser lui-même le cheval qu'*elle* allait monter, se dévouer à l'économie de cette splendide maison, pour les intérêts de laquelle il redoubla de dévouement. Ces plaisirs silencieux furent ensevelis dans son cœur comme ceux de la mère dont l'enfant ne sait jamais rien du cœur de sa mère; car est-ce le savoir que d'en ignorer quelque chose? N'était-ce pas plus beau que le chaste amour de Pétrarque pour Laure, qui se soldait en définitif par un trésor de gloire et par le triomphe de la poésie qu'elle avait inspirée? La sensation de d'Assas mourant n'est-elle pas toute une vie? Cette sensation, Paz l'éprouva chaque jour sans mourir, mais aussi sans le loyer de l'immortalité. Qu'y a-t-il donc dans l'amour pour que, nonobstant ces délices secrètes, Paz fût dévoré de chagrins? La religion catholique a tellement grandi l'amour qu'elle y a marié pour ainsi dire indissolublement l'estime et la noblesse. L'amour ne va pas sans les supériorités dont s'enorgueillit l'homme, et il est tellement rare d'être aimé quand on est méprisé, que Thaddée mourait des plaies qu'il s'était volontairement faites. S'entendre dire qu'elle l'aurait aimé, et mourir!... le pauvre amoureux eût trouvé sa vie assez payée. Les angoisses de sa situation antérieure lui semblaient préférables à vivre près d'elle, en l'accablant de ses générosités sans être apprécié, compris. Enfin, il voulait le loyer de sa vertu! Il maigrit et jaunit, il tomba si bien malade, dévoré par une petite fièvre, que pendant le mois de janvier il fut obligé de rester au lit sans vouloir consulter le médecin. Le comte Adam conçut de vives inquiétudes sur son pauvre Thaddée. La comtesse eut alors la cruauté de dire en petit comité: — Laissez-le donc, ne voyez-vous pas qu'il a quelque remords olympique? Ce mot rendit à Thaddée le courage du désespoir, il se leva, sortit, essaya de quelques distractions et recouvra la santé. Vers le mois de février, Adam fit une perte assez considérable au Jockey-Club, et comme il craignait sa femme, il vint prier Thaddée de mettre cette somme sur le compte de ses dissipations avec Malaga.

— Qu'y a-t-il d'extraordinaire à ce que cette baladine t'ait coûté vingt mille francs? Ça ne regarde que moi; tandis que si la comtesse savait que je les ai perdus au jeu, je baisserais dans son estime; elle aurait des craintes pour l'avenir.

— Encore cela, donc! s'écria Thaddée en laissant échapper un profond soupir.

— Ah! Thaddée, ce service-là nous acquitterait quand je ne serais pas déjà ton redevable.

— Adam, tu auras des enfans, ne joue plus, dit le capitaine.

— Malaga *nous* coûte encore vingt mille francs! s'écria la comtesse quelques jours après en apprenant la *générosité* d'Adam envers Paz. Dix mille auparavant, en tout trente mille! quinze cents francs de rente, le prix de ma loge aux Italiens, la fortune de bien des bourgeois... Oh! vous autres Polonais, disait-elle en cueillant des fleurs dans sa belle serre, vous êtes incroyables. Tu n'es pas plus furieux que ça?

— Ce pauvre Paz!...

— Ce pauvre Paz, pauvre Paz, reprit-elle en interrompant, à quoi nous est-il bon? Je vais me mettre à la tête de la maison, moi! Tu lui donneras les cent louis de rente qu'il a refusés, et il s'arrangera comme il l'entend avec le Cirque-Olympique.

— Il nous est bien utile, il nous a certes économisé plus de quarante mille francs depuis un an. Enfin, cher ange, il nous a placé cent mille francs chez Rothschild, et un intendant nous les aurait volés...

Clémentine se radoucit, mais elle n'en fut pas moins dure pour Thaddée. Quelques jours après, elle pria Paz de venir dans ce boudoir où un an auparavant elle avait été si surprise en le comparant au comte; cette fois, elle le reçut en tête-à-tête sans y apercevoir le moindre danger.

— Mon cher Paz, lui dit-elle avec la familiarité sans conséquence des grands envers leurs inférieurs, si vous aimez Adam comme vous le dites, vous ferez une chose qu'il ne vous demandera jamais, mais que moi, sa femme, je n'hésite pas à exiger de vous...

— Il s'agit de Malaga, dit Thaddée avec une profonde ironie.

— Eh bien! oui, dit-elle, si vous voulez finir vos jours avec nous, si vous voulez que nous restions bons amis, quittez-la. Comment un vieux soldat...

— Je n'ai que trente-cinq ans, dit-il, et pas un cheveu blanc!

— Vous avez l'air d'en avoir, dit-elle, c'est la même chose. Comment un homme aussi bon calculateur, aussi distingué...

Il y eut cela d'horrible que ce mot fut dit par elle avec une intention évidente de réveiller en lui la noblesse d'âme qu'elle croyait éteinte.

— Aussi distingué que vous l'êtes, reprit-elle après une pause imperceptible que lui fit faire un geste de Paz, se laisse attraper comme un enfant! Votre aventure a rendu Malaga célèbre... Eh! bien, mon oncle a voulu la voir, et il l'a vue. Mon oncle n'est pas le seul, Malaga reçoit très bien tous ces messieurs... Je vous ai cru l'âme noble... Fi donc! Voyons, sera-ce une si grande perte pour vous qu'elle ne puisse se réparer?

— Madame, si je connaissais un sacrifice à faire pour regagner votre estime, il serait bientôt accompli; mais quitter Malaga n'en est pas un...

— Dans votre position, voilà ce que je dirais si j'étais homme, répondit Clémentine. Eh! bien, si je prends cela pour un grand sacrifice, il n'y a pas de quoi se fâcher

Paz sortit en craignant de commettre quelque sottise, il se sentait gagner par des idées folles. Il alla se promener au grand air, légèrement vêtu malgré le froid, sans pouvoir éteindre les feux de sa face et de son front.

— Je vous ai cru l'âme noble! Ces mots, il les entendait toujours. — Et il y a bientôt un an, se disait-il, j'avais à moi seul battu les Russes! Il pensait à laisser l'hôtel Laginski, à demander du service dans les spahis, et à se faire tuer en Afrique; mais il fut arrêté par une horrible crainte. — Sans moi, que deviendront-ils? on les ruinerait bientôt. Pauvre comtesse! quelle horrible vie pour elle que d'être seulement réduite à trente mille livres de rentes? Allons, se dit-il, puisqu'elle est perdue pour moi, du courage, et achevons mon ouvrage.

Chacun sait que depuis 1830 le carnaval a pris à Paris un développement prodigieux qui le rend européen et bien autrement burlesque, bien autrement animé que feu le carnaval de Venise. Est-ce que, les fortunes diminuant outre mesure, les Parisiens auraient inventé de s'amuser collectivement, comme avec leurs clubs ils font des salons sans maîtresses de maison, sans politesse et à bon marché? Quoi qu'il en soit, le mois de mars prodiguait alors ces bals où la danse, la farce, la grosse joie, le délire, les images grotesques et les railleries aiguisées par l'esprit parisien arrivent à des effets gigantesques. Cette folie avait alors, rue Saint-Honoré, son Pandémonium, et dans Musard son Napoléon, un petit homme fait exprès pour commander une musique aussi puissante que la foule en désordre, et pour conduire le galop, cette ronde du sabbat, une des gloires d'Auber, car le galop n'a eu sa forme et sa poésie que depuis le grand galop de *Gustave*. Cet immense finale ne pourrait-il pas servir de symbole à une époque où, depuis cinquante ans, tout défile avec la rapidité d'un rêve? Or, le grave Thaddée, qui portait une divine image immaculée dans son cœur, alla proposer à Malaga, la reine des danses de carnaval, de passer une nuit au bal Musard, quand il sut que la comtesse, déguisée jusqu'aux dents, devait venir voir, avec deux autres jeunes femmes accompagnées de leurs maris, le curieux spectacle d'un de ces bals monstrueux. Le mardi-gras de l'année 1838, à quatre heures du matin, la comtesse, enveloppée d'un domino noir et assise sur les gradins d'un des amphithéâtres de cette salle babylonienne, où depuis Valentino donne ses concerts, vit défiler dans le galop Thaddée en Robert-Macaire conduisant l'écuyère en costume de sauvagesse, la tête harnachée de plumes comme un cheval du sacre, et bondissant par-dessus les groupes, en vrai feu follet.

— Ah! dit Clémentine à son mari, vous autres Polonais, vous êtes des gens sans caractère. Qui n'aurait pas eu confiance en Thaddée? Il m'a donné sa parole, sans savoir que je serais ici voyant tout et n'étant pas vue.

Quelques jours après elle eut Paz à dîner. Après le dîner, Adam les laissa seuls, et Clémentine gronda Thaddée de manière à lui faire sentir qu'elle ne le voulait plus au logis.

— Oui, madame, dit humblement Thaddée, vous avez raison, je suis un misérable, j'avais donné ma parole. Mais que voulez-vous? j'avais remis à quitter Malaga après le carnaval... Je serai franc, d'ailleurs: cette femme exerce un tel empire sur moi que...

— Une femme qui se fait mettre à la porte de chez Musard par les sergens de ville, et pour quelle danse!

— J'en conviens, je passe condamnation, je quitterai *votre* maison; mais vous connaissez Adam. Si je vous abandonne les rênes de votre fortune, il vous faudra déployer bien de l'énergie. Si j'ai le vice de Malaga, je sais avoir l'œil à vos affaires, tenir vos gens, et veiller aux moindres détails. Laissez-moi donc ne vous quitter qu'après vous avoir vu en état de continuer mon administration. Vous avez maintenant trois ans de mariage, et vous êtes à l'abri des premières folies que fait faire la lune de miel. Les Parisiennes, et les plus titrées, s'entendent aujourd'hui très bien à gouverner une fortune et une maison... Eh bien! quand je serai certain moins de votre capacité que de votre fermeté, je quitterai Paris.

— C'est le Thaddée de Varsovie et non le Thaddée du Cirque qui parle, répondit-elle. Revenez-nous guéri.

— Guéri?... jamais, dit Paz les yeux baissés en regardant les jolis pieds de Clémentine. Vous ignorez, comtesse, ce que cette femme a de piquant et d'inattendu dans l'esprit. En sentant son courage faillir, il ajouta: — Il n'y a pas de femme du monde avec ses airs de mijaurée qui vaille cette franche nature de jeune animal...

— Le fait est que je ne voudrais rien avoir d'animal, dit la comtesse en lui lançant un regard de vipère en colère.

A compter de cette matinée, le comte Paz mit Clémentine au fait de ses affaires, se fit son précepteur, lui apprit les difficultés de la gestion de ses biens, le véritable prix des choses et la manière de ne point se laisser trop voler par les gens. Elle pouvait compter sur Constantin et faire de lui son majordome. Thaddée avait formé Constantin. Au mois de mai, la comtesse lui parut parfaitement en état de conduire sa fortune; car Clémentine était de ces femmes au coup d'œil juste, pleines d'instinct, et chez qui le génie de la maîtresse de maison est inné.

Cette situation amenée par Thaddée avec tant de naturel eut une péripétie horrible pour lui, car ses souffrances ne devaient pas être aussi douces qu'il se les faisait. Ce pauvre amant n'avait pas compté le hasard pour quelque chose. Or, Adam tomba très sérieusement malade. Thaddée, au lieu de partir, servit de garde-malade à son ami. Le dévouement du capitaine fut infatigable. Une femme qui aurait eu de l'intérêt à déployer la longue vue de la perspicacité, eût vu dans l'héroïsme du capitaine une sorte de punition que s'imposent les âmes nobles pour réprimer leurs mauvaises pensées involontaires; mais les femmes voient tout ou ne voient rien, selon leurs dispositions d'âme: l'amour est leur seule lumière.

Pendant quarante-cinq jours, Paz veilla, soigna Mitgislas sans qu'il parût penser à Malaga, par l'excellente raison qu'il n'y avait jamais pensé. En voyant Adam à la mort et ne mourant pas, Clémentine assembla les plus célèbres docteurs.

— S'il se sauve de là, dit le plus savans des médecins, ce ne peut être que par un effort de la nature. C'est à ceux qui lui donnent des soins à guetter ce moment et à seconder la nature. La vie du comte est entre les mains de ses garde-malades.

Thaddée alla communiquer cet arrêt à Clémentine, alors assise sous le pavillon chinois, autant pour se reposer de ses fatigues que pour laisser le champ libre aux médecins et ne pas gêner. En suivant les contours de l'allée sablée qui menait du boudoir au rocher sur lequel s'élevait le pavillon chinois, l'amant de Clémentine était comme au fond d'un des abîmes décrits par Alighieri. Le malheureux n'avait pas prévu la possibilité de devenir le mari de Clémentine et s'était enfermé lui-même dans une fosse de boue. Il arriva le visage décomposé, sublime de douleur. Sa tête, comme celle de Méduse, communiquait le désespoir.

— Il est mort?... dit Clémentine.—Ils l'ont condamné; du moins, ils le remettent à la nature. N'y allez pas, ils y sont encore, et Bianchon va lever lui-même les appareils. — Pauvre homme! je me demande si je ne l'ai pas quelquefois tourmenté, dit-elle.—Vous l'avez rendu bien heureux, soyez tranquille à ce sujet, dit Thaddée, et vous avez eu de l'indulgence pour lui...— Ma perte serait irréparable.— Mais, chère, en supposant que le comte succombe, ne l'aviez-vous pas jugé? — Je l'aimais sans aveuglement, dit-elle; mais je l'aimais comme une femme doit aimer son mari.—Vous devez donc, reprit Thaddée d'une voix que ne lui connaissait pas Clémentine, avoir moins de regrets que si vous perdiez un de ces hommes qui sont votre orgueil, votre amour et toute votre vie, à vous autres femmes! Vous pouvez être sincère avec un ami tel que moi... Je le regretterai, moi!... Bien avant votre mariage, j'avais fait

de lui mon enfant, et je lui ai sacrifié ma vie. Je serai donc sans intérêt sur la terre. Mais la vie est encore belle à une veuve de vingt-quatre ans. — Eh! vous savez bien que je n'aime personne! dit-elle avec la brusquerie de la douleur. —Vous ne savez pas encore ce que c'est que d'aimer, dit Thaddée.— Oh! mari pour mari, je suis assez sensée pour préférer un enfant comme mon pauvre Adam à un homme supérieur. Voici bientôt trente jours que nous nous disons : Vivra-t-il? Ces alternatives m'ont bien préparée, ainsi que vous l'êtes, à cette perte. Je puis être franche avec vous. Eh bien! je donnerais de ma vie pour conserver celle d'Adam. L'indépendance d'une femme à Paris, n'est-ce pas la permission de se laisser prendre aux semblans d'amour des gens ruinés ou des dissipateurs? Je priais Dieu de me laisser ce mari si complaisant, si bon enfant, si peu tracassier, et qui commençait à me craindre. — Vous êtes vraie, et je vous en aime davantage, dit Thaddée en prenant et baisant la main de Clémentine qui le laissa faire. Dans de si solennels instans, il y a je ne sais quelle satisfaction à trouver une femme sans hypocrisie. On peut causer avec vous. Voyons l'avenir? supposons que Dieu ne vous écoute pas, et je suis un de ceux qui sont le plus disposés à lui crier : « Laissez-moi mon ami! » Oui, ces cinquante nuits n'ont pas affaibli mes yeux, et fallût-il trente jours et trente nuits de soins, vous dormirez, vous, madame, quand je veillerai. Je saurai l'arracher à la mort si, comme *ils* le disent, on peut le sauver par des soins. Enfin, malgré vous et malgré moi, le comte est mort. Eh bien! si vous étiez aimée, oh! mais adorée par un homme de cœur et d'un caractère digne du vôtre... — J'ai peut-être follement désiré d'être aimée, mais je n'ai pas rencontré...— Si vous aviez été trompée...

Clémentine regarda fixement Thaddée en lui supposant moins de l'amour qu'une pensée cupide, elle le couvrit de son mépris en le toisant des pieds à la tête, et l'écrasa par ces deux mots : — Pauvre Malaga ! prononcés en trois tons que les grandes dames seules savent trouver dans le registre de leurs dédains. Elle se leva, laissa Thaddée évanoui, car elle ne se retourna point, marcha d'un mouvement noble vers son boudoir et remonta dans la chambre d'Adam.

Une heure après, Paz revint dans la chambre du malade; et comme s'il n'avait pas reçu le coup de la mort, il prodigua ses soins au comte. Depuis ce fatal moment il devint taciturne; il eut d'ailleurs un duel avec la maladie, il la combattait de manière à exciter l'admiration des médecins. A toute heure on trouvait ses yeux allumés comme deux lampes. Sans témoigner le moindre ressentiment à Clémentine, il écoutait ses remercîmens sans les accepter, il semblait être sourd. Il s'était dit : Elle me devra la vie d'Adam! et cette parole, il l'écrivait pour ainsi dire en traits de feu dans la chambre du malade. Le quinzième jour, Clémentine fut obligée de restreindre ses soins, sous peine de succomber à tant de fatigues. Paz était infatigable. Enfin, vers la fin du mois d'août, Bianchon, le médecin de la maison, répondit de la vie du comte à Clémentine.

— Ah! madame, ne m'en ayez pas la moindre obligation, dit-il. Sans son ami nous ne l'aurions pas sauvé!

Le lendemain de la terrible scène sous le pavillon chinois, le marquis de Ronquerolles était venu voir son neveu; car il partait pour la Russie chargé d'une mission secrète, et Paz foudroyé de la veille avait dit quelques mots au diplomate. Or, le jour où le comte Adam et sa femme sortirent pour la première fois en calèche, au moment où la calèche allait quitter le perron, un gendarme entra dans la cour de l'hôtel et demanda le comte Paz. Thaddée, assis sur le devant de la calèche, se retourna pour prend une lettre qui portait le timbre du ministère des affaires étrangères et la mit dans la poche de côté de son habit, par un mouvement qui empêcha Clémentine et Adam de lui en parler. On ne peut nier aux gens de bonne compagnie la science du langage qui ne se parle pas. Néanmoins, en arrivant à la porte Maillot, Adam, usant des priviléges d'un convalescent dont les caprices doivent être satisfaits, dit à Thaddée : — Il n'y a point d'indiscrétion entre deux frères qui s'aiment autant que nous nous aimons, tu sais ce que contient la dépêche, dis-le-moi, j'ai une fièvre de curiosité.

Clémentine regarda Thaddée en femme fâchée et dit à son mari :

— Il me boude tant depuis deux mois que je me garderais bien d'insister. — Oh! mon Dieu! répondit Thaddée, comme je ne puis pas empêcher les journaux de le publier, je vous révélerai bien ce secret : l'empereur Nicolas me fait la grâce de me nommer capitaine dans un régiment destiné à l'expédition de Khiva.—Et tu y vas? s'écria Adam. — J'irai, mon cher. Je suis venu capitaine, capitaine je m'en retourne... Malaga pourrait me faire faire des sottises. Nous dînons demain pour la dernière fois ensemble. Si je ne partais pas en septembre pour Saint-Pétersbourg, il faudrait y aller par terre, et je ne suis pas riche, je dois laisser à Malaga sa petite indépendance. Comment ne pas veiller à l'avenir de la seule femme qui m'ait su comprendre? elle me trouve grand, Malaga! Malaga me trouve beau! Malaga m'est peut-être infidèle, mais elle passerait dans le... — Dans le cerceau pour vous, et retomberait très bien sur son cheval, dit vivement Clémentine. — Oh! vous ne connaissez pas Malaga, dit le capitaine avec une profonde amertume et un regard plein d'ironie qui rendirent Clémentine rêveuse et inquiète. — Adieu les jeunes arbres de ce beau bois de Boulogne, où se promènent les Parisiennes, où se promènent les exilés qui y retrouvent une patrie. Je suis sûr que mes yeux ne reverront plus les arbres verts de l'allée de Mademoiselle, ni ceux de la route des Dames, ni les acacias, ni le cèdre des ronds-points... Sur les bords de l'Asie, obéissant aux desseins du grand empereur que j'ai voulu pour maître, arrivé peut-être au commandement d'une armée à force de courage, à force de mettre ma vie au jeu, peut-être regretterai-je les Champs-Élysées, où vous m'avez, une fois, fait monter à côté de vous. Enfin, je regretterai toujours les rigueurs de Malaga, la Malaga de qui je parle en ce moment.

Ce fut dit de manière à faire frissonner Clémentine.

— Vous aimez donc bien Malaga? demanda-t-elle. — Je lui ai sacrifié cet honneur que nous ne sacrifions jamais. — Lequel? — Mais... celui que nous voulons garder à tout prix aux yeux de notre idole.

Après cette réponse, Thaddée garda le plus impénétrable silence; il ne le rompit qu'en passant aux Champs-Élysées, où il dit en montrant un bâtiment en planches : — Voilà le Cirque!

Il alla quelques momens avant le dîner à l'ambassade de Russie, de là aux affaires étrangères, et il partit pour le Havre le matin avant le lever de la comtesse et d'Adam.

— Je perds un ami, dit Adam les larmes aux yeux en apprenant le départ du comte Paz, un ami dans la véritable acception du mot, et je ne sais pas ce qui peut lui faire fuir ma maison comme la peste. Nous ne sommes pas amis à nous brouiller pour une femme, dit-il en regardant fixement Clémentine, et cependant tout ce qu'il disait hier de Malaga... Mais il n'a jamais touché le bout du doigt à cette fille... — Comment le savez-vous? dit Clémentine. — Mais j'ai naturellement eu la curiosité de voir mademoiselle Turquet, et la pauvre fille ne peut pas encore s'expliquer la réserve absolue de Thad... — Assez, monsieur, dit la comtesse, qui se retira chez elle en se disant : — Ne serais-je pas victime d'une mystification sublime?

A peine achevait-elle cette phrase en elle-même, que Constantin remit à Clémentine la lettre suivante que Thaddée avait griffonnée pendant la nuit.

« Comtesse, aller se faire tuer au Caucase, et emporter » votre mépris, c'est trop : on doit mourir tout entier. Je » vous ai chérie en vous voyant pour la première fois com» me on chérit une femme que l'on aime toujours, même » après son infidélité, moi l'obligé d'Adam qui vous avait » choisie et que vous épousiez, moi pauvre, moi le régisseur » volontaire, dévoué de votre maison. Dans cet horrible

» malheur, j'ai trouvé la plus délicieuse vie. Être chez vous » un rouage indispensable, me savoir utile à votre luxe, à » votre bien-être, fut une source de jouissances; et si ces » jouissances étaient vives dans mon âme quand il s'agissait » d'Adam, jugez de ce qu'elles furent alors qu'une femme » adorée en était le principe et l'effet! J'ai connu les plai- » sirs de la maternité dans l'amour : j'acceptais la vie ainsi. » Je m'étais, comme les pauvres des grands chemins, bâti » une cabane de cailloux sur la lisière de votre beau do- » maine, sans vous tendre la main.

» Pauvre et malheureux, aveuglé par le bonheur d'A- » dam, j'étais le donnant. Ah! vous étiez entourée d'un » amour pur comme celui d'un ange gardien, il veillait » quand vous dormiez, il vous caressait du regard quand » vous passiez, il était heureux d'être, enfin vous étiez le so- » leil de la patrie à ce pauvre exilé qui vous écrit les larmes » aux yeux en pensant à ce bonheur des premiers jours. A » dix-huit ans, n'étant aimé de personne, j'avais pris pour » maîtresse idéale une charmante femme de Varsovie à » qui je rapportais mes pensées, mes désirs, la reine de » mes jours et de mes nuits! Cette femme n'en savait rien, » mais pourquoi l'en instruire?... moi! j'aimais mon » amour. Jugez, d'après cette aventure de ma jeunesse, » combien j'étais heureux de vivre dans la sphère de votre » existence, de panser votre cheval, de chercher des pièces » d'or toutes neuves pour votre bourse, de veiller aux » splendeurs de votre table et de vos soirées, de vous voir » éclipsant des fortunes supérieures à la vôtre par mon » savoir-faire. Avec quelle ardeur ne me précipitais-je pas » dans Paris quand Adam me disait : — Thaddée, *elle* veut » telle chose! C'est une de ces félicités impossibles à ex- » primer. Vous avez souhaité des riens, dans un temps » donné, qui m'ont obligé à des tours de force, à courir » pendant des sept heures en cabriolet, et quelles délices » de marcher pour vous! A vous voir souriante au milieu » de vos fleurs, sans être vu de vous, j'oubliais que per- » sonne ne m'aimait... enfin je n'avais alors que mes dix- » huit ans. Par certains jours où mon bonheur me tour- » nait la tête, j'allais, la nuit, baiser l'endroit où, pour » moi, vos pieds laissaient des traces lumineuses, comme » jadis je fis des miracles de voleur pour aller baiser la » clef que la comtesse Ladislas avait touchée de ses mains » en ouvrant une porte.

» L'air que vous respiriez était balsamique, il y avait » pour moi plus de vie à l'aspirer, et j'y étais comme on » est, dit-on, sous les tropiques, accablé par une vapeur » chargée de principes créateurs. Il faut bien vous dire » ces choses pour vous expliquer l'étrange fatuité de mes » pensées involontaires. Je serais mort avant de vous avouer » mon secret! Vous devez vous rappeler les quelques jours » de curiosité pendant lesquels vous avez voulu voir l'au- » teur des miracles qui vous avaient enfin frappée. J'ai » cru, pardonnez-moi, madame, j'ai cru que vous m'ai- » meriez. Votre bienveillance, vos regards interprétés par » un amant, m'ont paru si dangereux pour moi, que je » me suis donné Malaga, sachant qu'il est de ces liaisons » que les femmes ne pardonnent point; je me la suis don- » née au moment où j'ai vu mon amour se communiquer » fatalement. Accablez-moi maintenant du mépris que » vous m'avez versé à pleines mains sans que je le méri- » tasse; mais je crois être certain que dans la soirée où » votre tante a emmené le comte, si je vous avais dit ce » que je viens de vous écrire, l'ayant dit une fois, j'aurais » été comme le tigre apprivoisé qui a remis ses dents à de » la chair vivante qui sent la chaleur du sang, et...

Minuit.

» Je n'ai pu continuer, le souvenir de cette heure est en- » core trop vivant! Oui, j'eus alors le délire. L'Espérance » était dans vos yeux, la Victoire et ses pavillons rouges » eussent brillé dans les miens et fasciné les vôtres. Mon » crime a été de penser tout cela, peut-être à tort, vous » seule êtes le juge de cette terrible scène où j'ai pu refou- » ler amour, désir, les forces les plus invincibles de l'hom- » me sous la main glaciale d'une reconnaissance qui doit » être éternelle. Votre terrible mépris m'a puni. Vous m'a- » vez prouvé qu'on ne revient ni du dégoût ni du mépris. » Je vous aime comme un insensé. Je serais parti, Adam » mort; je dois à plus forte raison partir, Adam sauvé. » L'on n'arrache pas son ami des bras de la mort pour le » tromper. D'ailleurs, mon départ est la punition de la pen- » sée que j'ai eue de le laisser périr quand les médecins » m'ont dit que sa vie dépendait de ses gardes-malades. » Adieu, madame; je perds tout en quittant Paris, et vous » ne perdez rien en n'ayant plus auprès de vous

» Votre dévoué, THADDÉE PAÇ. »

— Si mon pauvre Adam dit avoir perdu un ami, qu'ai-je donc perdu, moi? se dit Clémentine en restant abattue et les yeux attachés sur une fleur de son tapis.

Voici la lettre que Constantin remit en secret au comte :

« Mon cher Mitgislas, Malaga m'a tout dit. Au nom de » ton bonheur, qu'il ne t'échappe jamais avec Clémentine » un mot sur tes visites chez l'écuyère; et laisse-lui tou- » jours croire que Malaga me coûte cent mille francs. Du » caractère dont est la comtesse, elle ne te pardonnerait » ni tes pertes au jeu ni tes visites à Malaga. Je ne vais pas » à Khiva, mais au Caucase. J'ai le spleen : et du train » dont j'irai, je serai prince Paz en trois ans ou mort. » Adieu; quoique j'aie repris soixante mille francs chez » Rothschild, nous sommes quittes. THADDÉE. »

— Imbécile que je suis! j'ai failli me couper tout à l'heure, se dit Adam.

Voici trois ans que Thaddée est parti, les journaux ne parlent encore d'aucun prince Paz. La comtesse Laginska s'intéresse énormément aux expéditions de l'empereur Nicolas, elle est Russe de cœur, elle lit avec une espèce d'avidité toutes les nouvelles qui viennent de ce pays. Une ou deux fois par hiver, elle dit d'un air indifférent à l'ambassadeur : — Savez-vous ce qu'est devenu notre pauvre comte Paz?

Hélas! la plupart des Parisiennes, ces créatures prétendues si perspicaces et si spirituelles, passent et passeront toujours à côté d'un Paz sans l'apercevoir. Oui, plus d'un Paz est méconnu; mais, chose effrayante à penser! il en est de méconnus même lorsqu'ils sont aimés. La femme la plus simple du monde exige encore chez l'homme le plus grand un peu de charlatanisme; et le plus bel amour ne signifie rien quand il est brut : il lui faut la mise en scène de la taille et de l'orfévrerie.

Au mois de janvier 1842, la comtesse Laginska, parée de sa douce mélancolie, inspira la plus furieuse passion au comte de la Palférine, un des lions les plus entreprenans du Paris actuel. La Palférine comprit combien la conquête d'une femme gardée par une Chimère était difficile, il compta sur une surprise et sur le dévouement d'une femme un peu jalouse de Clémentine pour entraîner cette charmante femme.

Incapable, malgré tout son esprit, de soupçonner une trahison pareille, la comtesse Laginska commit l'imprudence d'aller avec cette femme au bal masqué de l'Opéra. Vers trois heures du matin, entraînée par l'ivresse du bal Clémentine, pour qui la Palférine avait déployé toutes ses séductions, consentit à souper, et allait monter dans la voiture de cette fausse amie. En ce moment critique, elle fut prise par un bras vigoureux, et, malgré ses cris, portée dans sa propre voiture, dont la portière était ouverte, et qu'elle ne savait pas là.

— Il n'a pas quitté Paris! s'écria-t-elle en reconnaissant Thaddée, qui se sauva quand il vit la voiture emportant la comtesse. Jamais femme eut-elle un pareil roman dans sa vie? A toute heure, Clémentine espère revoir Paz.

Paris, janvier 1842.

FIN DE LA FAUSSE MAITRESSE.

Paris.—Imprimerie L. GRIMAUX, r. du Croissant 16.

H. de Balzac

HONORINE.

A MONSIEUR ACHILLE DEVERIA,

Comme un affectueux souvenir de l'auteur,

DE BALZAC.

Si les Français ont autant de répugnance que les Anglais ont de propension pour les voyages, peut-être les Français et les Anglais ont-ils raison de part et d'autre. On trouve partout quelque chose de meilleur que l'Angleterre, tandis qu'il est excessivement difficile de retrouver loin de la France les charmes de la France. Les autres pays offrent d'admirables paysages, ils présentent souvent un *comfort* supérieur à celui de la France, qui fait les plus lents progrès en ce genre. Ils déploient quelquefois une magnificence, une grandeur, un luxe étourdissans; ils ne manquent ni de grâce ni de façons nobles; mais la vie de tête, l'activité d'idées, le talent de conversation, et cet atticisme si familiers à Paris; mais cette soudaine entente de ce qu'on pense et de ce qu'on ne dit pas, ce génie du sous-entendu, la moitié de la langue française, ne se rencontrent nulle part. Aussi le Français, dont la raillerie est déjà si peu comprise, se dessèche-t-il bientôt à l'étranger, comme un arbre déplanté. L'émigration est un contresens chez la nation française. Beaucoup de Français, de ceux dont il est ici question, avouent avoir revu les douaniers du pays natal avec plaisir, ce qui peut sembler l'hyberbole la plus osée du patriotisme.

Ce petit préambule a pour but de rappeler à ceux des Français qui ont voyagé le plaisir excessif qu'ils ont éprouvé quand, parfois, ils ont retrouvé toute la patrie, une oasis dans le salon de quelque diplomate; plaisir que comprendront difficilement ceux qui n'ont jamais quitté l'asphalte du boulevard des Italiens, et pour qui la ligne des quais, rive gauche, n'est déjà plus Paris. Retrouver Paris! savez-vous ce que c'est, ô Parisiens? C'est retrouver, non pas la cuisine du Rocher de Cancale, comme Borel la soigne pour les gourmets qui savent l'apprécier, car elle ne se fait que rue Montorgueil, mais un service qui la rappelle! C'est retrouver les vins de France, qui sont à l'état mythologique hors de France, et rares comme la femme dont il sera question ici! C'est retrouver non pas la plaisanterie à la mode, car de Paris à la frontière elle s'évente; mais ce milieu spirituel, compréhensif, critique, où vivent les Français, depuis le poëte jusqu'à l'ouvrier, depuis la duchesse jusqu'au gamin.

En 1836, pendant le séjour de la cour de Sardaigne à Gênes, deux Parisiens, plus ou moins célèbres, purent encore se croire à Paris, en se trouvant dans un palais loué par le consul général de France, sur la colline, dernier pli que fait l'Apennin entre la porte Saint-Thomas et cette fameuse lanterne qui, dans les *kepseakes*, orne toutes les vues de Gênes. Ce palais est une de ces fameuses villas où les nobles Génois ont dépensé des millions au temps de la puissance de cette république aristocratique. Si la demi-nuit est belle quelque part, c'est assurément à Gênes, quand il a plu comme il y pleut, à torrens, pendant toute la matinée; quand la pureté de la mer lutte avec la pureté du ciel; quand le silence règne sur le quai et dans les bosquets de cette villa, dans ses marbres à bouches béantes d'où l'eau coule avec mystère, quand les étoiles brillent, quand les flots de la Méditerranée se suivent comme les aveux d'une femme à qui vous les arrachez parole à parole. Avouons-le? cet instant où l'air embaumé parfume les poumons et les rêveries, où la volupté, visible et mobile comme l'atmosphère, vous saisit sur vos fauteuils, alors qu'une cuillère à la main vous effilez des glaces ou des sorbets, une ville à vos pieds, de belles femmes devant vous; ces heures à la Boccace ne se trouvent qu'en Italie et aux bords de la Méditerranée. Supposez autour de la table le marquis di Nègro, ce frère hospitalier de tous les talens qui voyagent, et le marquis Damaso Pareto, deux Français déguisés en Génois, un consul général entouré d'une femme belle comme une madone et de deux enfans silencieux, parce que le sommeil les a saisis, l'ambassadeur de France et sa femme, un premier secrétaire d'ambassade qui se croit éteint et malicieux, enfin deux Parisiens qui viennent prendre congé de la consulesse dans un dîner splendide, vous aurez le tableau que présentait la terrasse de la villa vers la mi-mai, tableau dominé par un personnage, par une femme célèbre sur laquelle les regards se concentrent par momens, et l'héroïne de cette fête improvisée. L'un des deux Français était le fameux paysagiste Léon de Lora, l'autre un célèbre critique, Claude Vignon. Tous deux, ils accompagnaient cette femme, une des illustrations actuelles du beau sexe, mademoiselle des Touches, connue sous le nom de Camille Maupin dans le monde littéraire. Mademoiselle des Touches était allée à Florence pour affaire. Par une de ces charmantes complaisances qu'elle prodigue, elle avait emmené Léon de Lora pour lui montrer l'Italie, et avait poussé jusqu'à Rome pour lui montrer la campagne de Rome. Venue par le Simplon, elle revenait par le che-

min de la Corniche à Marseille. Toujours à cause du paysagiste, elle s'était arrêtée à Gênes.

Naturellement le consul général avait voulu faire, avant l'arrivée de la cour, les honneurs de Gênes à une personne que sa fortune, son nom et sa position recommandent autant que son talent. Camille Maupin, qui connaissait Gênes jusque dans ses dernières chapelles, laissa son paysagiste aux soins du diplomate, à ceux des deux marquis génois, et fut avare de ses instans. Quoique l'ambassadeur fût un écrivain très distingué, la femme célèbre refusa de se prêter à ses gracieusetés, en craignant ce que les Anglais appellent une *exhibition*; mais elle rentra les griffes de ses refus dès qu'il fut question d'une journée d'adieu à la villa du consul. Léon de Lora dit à Camille que sa présence à la villa était la seule manière qu'il eût de remercier l'ambassadeur et sa femme, les deux marquis génois, le consul et la consulesse. Mademoiselle des Touches fit alors le sacrifice d'une de ces journées de liberté complète qui ne se rencontrent pas toujours à Paris pour ceux sur qui le monde a les yeux.

Maintenant, une fois la réunion expliquée, il est facile de concevoir que l'étiquette en avait été bannie, ainsi que beaucoup de femmes et des plus élevées, curieuses de savoir si la virilité du talent de Camille Maupin nuisait aux grâces de la jolie femme, et si, en un mot, le haut-de-chausses dépassait la jupe. Depuis le dîner jusqu'à neuf heures, moment où la collation fut servie, si la conversation avait été rieuse et grave tour à tour, sans cesse égayée par Léon de Lora, qui passe pour l'homme le plus malicieux du Paris actuel, par un bon goût qui ne surprendra pas d'après le choix des convives, il avait été peu question de littérature; mais enfin le papillonnement de ce tournoi français devait y arriver, ne fût-ce que pour effleurer ce sujet essentiellement national. Mais avant d'arriver au tournant de conversation qui fit prendre la parole au consul général, il n'est pas inutile de dire un mot sur sa famille et sur lui.

Ce diplomate, homme d'environ trente-quatre ans, marié depuis six ans, était le portrait vivant de lord Byron. La célébrité de cette physionomie dispense de peindre celle du consul. On peut cependant faire observer qu'il n'y avait aucune affectation dans son air rêveur. Lord Byron était poëte, et le diplomate était poétique; les femmes savent reconnaître cette différence qui explique, sans les justifier, quelques-uns de leurs attachemens. Cette beauté, mise en relief par un charmant caractère, par les habitudes d'une vie solitaire et travailleuse, avait séduit une héritière génoise. Une héritière génoise! cette expression pourra faire sourire à Gênes où, par suite de l'exhérédation des filles, une femme est rarement riche; mais Onorina Pedrotti, l'unique enfant d'un banquier sans héritiers mâles, est une exception.

Malgré toutes les flatteries que comporte une passion inspirée, le consul général ne parut pas vouloir se marier. Néanmoins, après deux ans d'habitation, après quelques démarches de l'ambassadeur pendant les séjours de la cour à Gênes, le mariage fut conclu. Le jeune homme rétracta ses premiers refus, moins à cause de la touchante affection d'Onorina Pedrotti qu'à cause d'un événement inconnu, d'une de ces crises de la vie intime, si promptement ensevelies sous les courans journaliers des intérêts que, plus tard, les actions les plus naturelles semblent inexplicables. Cet enveloppement des causes affecte aussi très souvent les événemens les plus sérieux de l'histoire. Telle fut du moins l'opinion de la ville de Gênes, où, pour quelques femmes, l'excessive retenue, la mélancolie du consul français ne s'expliquaient que par le mot *passion*. Remarquons en passant que les femmes ne se plaignent jamais d'être les victimes d'une préférence, elles s'immolent très bien à la cause commune. Onorina Pedrotti, qui peut-être aurait haï le consul si elle eût été dédaignée absolument, n'en aimait pas moins, et peut-être plus, *suo sposo*, en le sachant amoureux. Les femmes admettent la préséance dans les affaires de cœur. Tout est sauvé, dès qu'il s'agit du sexe. Un homme n'est jamais diplomate impunément: le *sposo* fut discret comme la tombe, et si discret que les négocians de Gênes voulurent voir quelque préméditation dans l'attitude du jeune consul, à qui l'héritière eût peut-être échappé s'il n'eût pas joué ce rôle de Malade Imaginaire en amour. Si c'était la vérité, les femmes la trouvèrent trop dégradante pour y croire.

La fille de Pedrotti fit de son amour une consolation, elle berça ces douleurs inconnues dans un lit de tendresses et caresses italiennes. *Il signor* Pedrotti n'eut pas d'ailleurs à se plaindre du choix auquel il était contraint par sa fille bien-aimée. Des protecteurs puissans veillaient de Paris sur la fortune du jeune diplomate. Selon la promesse de l'ambassadeur au beau-père, le consul général fut créé baron et fait commandeur de la Légion d'honneur. Enfin, *il signor* Pedrotti fut nommé comte par le roi de Sardaigne. La dot fut d'un million. Quant à la fortune de la *casa* Pedrotti, évaluée à deux millions gagnés dans le commerce des blés, elle échut aux mariés six mois après leur union, car le premier et le dernier des comtes Pedrotti mourut en janvier 1831. Onorina Pedrotti est une de ces belles Génoises, les plus magnifiques créatures de l'Italie quand elles sont belles. Pour le tombeau de Julien, Michel-Ange prit ses modèles à Gênes. De là vient cette amplitude, cette curieuse disposition du sein dans les figures du Jour et de la Nuit, que tant de critiques trouvent exagérées, mais qui sont particulières aux femmes de la Ligurie. A Gênes, la beauté n'existe plus aujourd'hui que sous le *mezzaro*, comme à Venise elle ne se rencontre que sous les *fazzioli*. Ce phénomène s'observe chez toutes les nations ruinées. Le type noble ne s'y trouve plus que dans le peuple, comme, après l'incendie des villes, les médailles se cachent dans les cendres. Mais déjà tout exception sous le rapport de la fortune, Onorita est encore une exception comme beauté patricienne. Rappelez-vous donc la Nuit que Michel-Ange a clouée sous le *Penseur*, affublez-la du vêtement moderne, tordez ces beaux cheveux si longs autour de cette magnifique tête un peu brune de ton, mettez une paillette de feu dans ces yeux rêveurs, entortillez cette puissante poitrine dans une écharpe, voyez la longue robe blanche brodée de fleurs, supposez que la statue redressée s'est assise et s'est croisé les bras, semblables à ceux de mademoiselle Georges, et vous aurez sous les yeux la consulesse avec un enfant de six ans, beau comme le désir d'une mère, et une petite fille de quatre ans sur les genoux, belle comme un type d'enfant laborieusement cherché par David le sculpteur pour l'ornement d'une tombe.

Ce beau ménage fut l'objet de l'attention secrète de Camille. Mademoiselle des Touches trouvait au consul un air un peu trop distrait chez un homme parfaitement heureux. Quoique pendant cette journée la femme et le mari lui eussent offert le spectacle admirable du bonheur le plus entier, Camille se demandait pourquoi l'un des hommes les plus distingués qu'elle eût rencontrés, et qu'elle avait vu dans les salons à Paris, restait consul général à Gênes, quand il possédait une fortune de cent et quelques mille francs de rentes! Mais elle avait aussi reconnu, par beaucoup de ces riens que les femmes ramassent avec l'intelligence du sage arabe dans Zadig, l'affection la plus fidèle chez le mari. Certes, ces deux beaux êtres s'aimeraient sans mécompte jusqu'à la fin de leurs jours. Camille se disait donc tour à tour: « — Qu'y a-t-il? — Il n'y a rien! » selon les apparences trompeuses du maintien chez le consul général qui, disons-le, possédait le calme absolu des Anglais, des sauvages, des orientaux et des diplomates consommés.

En parlant littérature, on parla de l'éternel fonds de boutique de la république des lettres: la faute de la femme! et l'on se trouva bientôt en présence de deux opinions: qui, de la femme ou de l'homme, avait tort dans la faute de la femme! Les trois femmes présentes, l'ambassadrice, la consulesse et mademoiselle des Touches, ces femmes censées naturellement irréprochables, furent impitoyables pour les femmes. Les hommes essayèrent de prouver à ces

trois belles fleurs du sexe qu'il pouvait rester des vertus à une femme après sa faute.

— Combien de temps allons-nous jouer ainsi à cache-cache? dit Léon de Lora.

— *Cara vita* (ma chère vie), allez coucher vos enfans, et envoyez-moi par Gina le petit portefeuille noir qui est sur mon meuble de Boulle, dit le consul à sa femme.

La consulesse se leva sans faire une observation, ce qui prouve qu'elle aimait bien son mari, car elle connaissait assez de français déjà pour savoir que son mari la renvoyait.

— Je vais vous raconter une histoire dans laquelle je joue un rôle, et après laquelle nous pourrons discuter, car il me paraît puéril de promener le scalpel sur un mort imaginaire. Pour disséquer, prenez d'abord un cadavre.

Tout le monde se posa pour écouter avec d'autant plus de complaisance que chacun avait assez parlé, la conversation allait languir, et ce moment est l'occasion que doivent choisir les conteurs. Voici donc ce que raconta le consul général :

— A vingt-deux ans, une fois reçu docteur en droit, mon vieil oncle, l'abbé Loraux, alors âgé de soixante-douze ans, sentit la nécessité de me donner un protecteur et de me lancer dans une carrière quelconque. Cet excellent homme, si toutefois ce ne fut pas un saint, regardait chaque nouvelle année comme un nouveau don de Dieu. Je n'ai pas besoin de vous dire combien il était facile au confesseur d'une Altesse Royale de placer un jeune homme élevé par lui, l'unique enfant de sa sœur. Un jour donc, vers la fin de l'année 1824, ce vénérable vieillard, depuis cinq ans curé des Blancs-Manteaux à Paris, monta dans la chambre que j'occupais à son presbytère, et me dit : — « Fais ta toilette, mon enfant, je vais te présenter à la personne qui te prend chez elle en qualité de secrétaire. Si je ne me trompe, cette personne pourra me remplacer dans le cas où Dieu m'appellerait à lui. J'aurai dit ma messe à neuf heures, tu as trois quarts d'heure à toi, sois prêt. — Ah! mon oncle, dois-je donc dire adieu à cette chambre où je suis si heureux depuis quatre ans?... — Je n'ai pas de fortune à te léguer, me répondit-il.— Ne me laissez-vous pas la protection de votre nom, le souvenir de vos œuvres, et...—Ne parlons pas de cet héritage-là, dit-il en souriant. Tu ne connais pas encore assez le monde pour savoir qu'il acquitterait difficilement un legs de cette nature, tandis qu'en te menant ce matin chez monsieur le comte...

(Permettez-moi, dit le consul, de vous désigner mon protecteur sous son nom de baptême seulement, et de l'appeler le comte Octave.)

— Tandis qu'en te menant chez monsieur le comte Octave, je crois te donner une protection qui, si tu plais à ce vertueux homme d'Etat, comme je n'en doute pas, équivaudra certes à la fortune que je t'aurais amassée, si la ruine de mon beau-frère et la mort de ma sœur ne m'avaient surpris comme un coup de foudre par un jour serein. — Etes-vous le confesseur de monsieur le comte? —Eh! si je l'étais, pourrais-je t'y placer? Quel est le prêtre capable de profiter des secrets dont la connaissance lui vient au tribunal de la pénitence? Non, tu dois cette protection à Sa Grandeur le garde de sceaux. Mon cher Maurice, tu seras là comme chez un père. Monsieur le comte te donne deux mille quatre cents francs d'appointemens fixes, un logement dans son hôtel, et une indemnité de douze cents francs pour ta nourriture : il ne t'admettra pas à sa table et ne veut pas te faire servir à part, afin de ne point te livrer à des soins subalternes. Je n'ai pas accepté l'offre qu'on m'a faite avant d'avoir acquis la certitude que le secrétaire du comte Octave ne sera jamais un premier domestique. Tu seras accablé de travaux, car le comte est un grand travailleur ; mais tu sortiras de chez lui capable de remplir les plus hautes places. Je n'ai pas besoin de te recommander la discrétion, la première vertu des hommes qui se destinent à des fonctions publiques. » Jugez quelle fut ma curiosité! Le comte Octave occupait alors l'une des plus hautes places de la magistrature, il possédait la confiance de madame la Dauphine, qui venait de le faire nommer ministre d'Etat, il menait une existence à peu près semblable à celle du comte de Sérizy, que vous connaissez, je crois, tous ; mais plus obscur, car il demeurait au Marais, rue Payenne, et ne recevait presque jamais. Sa vie privée échappait au contrôle du public par une modestie cénobitique et par un travail continu.

Laissez-moi vous peindre en peu de mots ma situation. Après avoir trouvé dans le grave proviseur du collége Saint-Louis un tuteur à qui mon oncle avait délégué ses pouvoirs, j'avais fini mes classes à dix-huit ans. J'étais sorti de ce collége aussi pur qu'un séminariste plein de foi sort de Saint-Sulpice. A son lit de mort, ma mère avait obtenu de mon oncle que je ne serais pas prêtre; mais j'étais aussi pieux que si j'avais dû entrer dans les Ordres. Au *déjucher* du collége, pour employer un vieux mot très pittoresque, l'abbé Loraux me prit dans sa cure et me fit faire mon Droit. Pendant les quatre années d'études voulues pour prendre tous les grades, je travaillai beaucoup et surtout en dehors des champs arides de la jurisprudence. Sevré de littérature au collége, où je demeurais chez le proviseur, j'avais une soif à étancher. Dès que j'eus lu quelques-uns des chefs-d'œuvre modernes, les œuvres de tous les siècles précédens y passèrent. Je devins fou du théâtre, j'y allai tous les jours pendant longtemps, quoique mon oncle ne me donnât que cent francs par mois. Cette parcimonie, à laquelle sa tendresse pour les pauvres réduisait ce bon vieillard, eut pour effet de contenir les appétits du jeune homme en de justes bornes. Au moment d'entrer chez le comte Octave, je n'étais pas un innocent, mais je regardais comme autant de crimes mes rares escapades. Mon oncle était si vraiment angélique, je craignais tant de le chagriner, que jamais je n'avais passé de nuit dehors durant ces quatre années. Ce bon homme attendait pour se coucher que je fusse rentré. Cette sollicitude maternelle avait plus de puissance pour me retenir que tous les sermons et les reproches dont on émaille la vie des jeunes gens dans les familles puritaines. Etranger aux différens mondes qui composent la société parisienne, je ne savais des femmes comme il faut et des bourgeoises que ce que j'en voyais en me promenant, ou dans les loges au théâtre, et encore à la distance du parterre où j'étais. Si, dans ce temps, on m'eût dit : « Vous allez voir Canalis ou Camille Maupin, » j'aurais eu des brasiers dans la tête et dans les entrailles. Les gens célèbres étaient pour moi comme des dieux qui ne parlaient pas, ne marchaient pas, ne mangeaient pas comme les autres hommes.

Combien de contes des *Mille et une Nuits* tient-il dans une adolescence?..... Combien de Lampes Merveilleuses faut-il avoir maniées avant de reconnaître que la vraie Lampe Merveilleuse est ou le hasard, ou le travail, ou le génie? Pour quelques hommes, ce rêve fait par l'esprit éveillé dure peu ; le mien dure encore! Dans ce temps, je m'endormais toujours grand-duc de Toscane, — millionnaire, — aimé par une princesse, — ou célèbre! Ainsi, entrer chez le comte Octave, avoir cent louis à moi par an, ce fut entrer dans la vie indépendante. J'entrevis quelques chances de pénétrer dans la société, d'y chercher ce que mon cœur désirait le plus, une protectrice qui me tirât de la voie dangereuse où s'engagent nécessairement à Paris les jeunes gens de vingt-deux ans, quelque sages et bien élevés qu'ils soient. Je commençais à me craindre moi-même. L'étude obstinée du droit des gens, dans laquelle je m'étais plongé, ne suffisait pas toujours à réprimer de cruelles fantaisies. Oui, parfois je m'abandonnais en pensée à la vie du théâtre; je croyais pouvoir être un grand acteur; je rêvais des triomphes et des amours sans fin, ignorant les déceptions cachées derrière le rideau, comme partout ailleurs, car toute scène a ses coulisses. Je suis quelquefois sorti, le cœur bouillant, emmené par le désir de faire une battue dans Paris, de m'y attacher à une belle femme que je rencontrerais, de la suivre jusqu'à sa porte, de l'espionner, de lui écrire, de me confier à elle tout entier, et de la vaincre à force d'amour.

Mon pauvre oncle, ce cœur dévoré de charité, cet enfant de soixante-dix ans, intelligent comme Dieu, naïf comme un homme de génie, devinait sans doute les tumultes de mon âme, car jamais il ne faillit à me dire : « Va, Maurice, tu es un pauvre aussi ! Voici 20 fr., amuse-toi ; tu n'es pas prêtre ! » quand il sentait la corde par laquelle il me tenait trop tendue et près de se rompre. Si vous aviez pu voir le feu follet qui dorait alors ses yeux gris, le sourire qui dénouait ses aimables lèvres en les tirant vers les coins de sa bouche, enfin l'adorable expression de ce visage auguste dont la laideur primitive était rectifiée par un esprit apostolique, vous comprendriez le sentiment qui me faisait, pour toute réponse, embrasser le curé des Blancs-Manteaux, comme si c'eût été ma mère. — « Tu n'auras pas un maître, me dit mon oncle en allant rue Payenne ; tu auras un ami dans le comte Octave ; mais il est défiant, ou (pour parler plus correctement) il est prudent. L'amitié de cet homme d'Etat ne doit s'acquérir qu'avec le temps ; car, malgré sa perspicacité profonde et son habitude de juger les hommes, il a été trompé par celui à qui tu succèdes ; il a failli devenir victime d'un abus de confiance. C'est t'en dire assez sur la conduite à tenir chez lui. »

En frappant à l'immense grande porte d'un hôtel aussi vaste que l'hôtel Carnavalet et sis entre cour et jardin, le coup retentit comme dans une solitude. Pendant que mon oncle demandait le comte à un vieux suisse en livrée, je jetai un de ces regards qui voient tout sur la cour où les pavés disparaissaient entre les herbes, sur les murs noirs qui offraient de petits jardins au-dessus de toutes les décorations d'une charmante architecture, et sur des toits élevés comme ceux des Tuileries, Les balustres des galeries supérieures étaient rongés. Par une magnifique arcade, j'aperçus une seconde cour latérale où se trouvaient les communs dont les portes se pourrissaient. Un vieux cocher y nettoyait une vieille voiture. A l'air nonchalant de ce domestique, il était facile de présumer que les somptueuses écuries où tant de chevaux hennissaient autrefois, en logeaient tout au plus deux. La superbe façade de la cour me sembla morne comme celle d'un hôtel appartenant à l'État ou à la Couronne, et abandonné à quelque service public. Un coup de cloche retentit pendant que nous allions, mon oncle et moi, de la loge du suisse (il y avait encore écrit au-dessus de la porte : *Parlez au suisse*), vers le perron d'où sortit un valet dont la livrée ressemblait à celle des Labranche du Théâtre-Français dans le vieux répertoire. Une visite était si rare, que le domestique achevait d'endosser sa casaque, en ouvrant une porte vitrée en petits carreaux, de chaque côté de laquelle la fumée de deux réverbères avait dessiné des étoiles sur la muraille. Un péristyle d'une magnificence digne de Versailles laissait voir un de ces escaliers comme il ne s'en construira plus en France et qui tiennent la place d'une maison moderne. En montant des marches en pierre, froides comme des tombes, et sur lesquelles huit personnes devaient marcher de front, nos pas retentissaient sous des voûtes sonores. On pouvait se croire dans une cathédrale. Les rampes amusaient le regard par les miracles de cette orfèvrerie de serrurier, où se déroulaient les fantaisies de quelque artiste du règne de Henri III. Saisis par un manteau de glace qui nous tomba sur les épaules, nous traversâmes des antichambres, des salons en enfilade; parquetés, sans tapis, meublés de ces vieilleries superbes qui, de là, retombent chez les marchands de curiosités.

Enfin, nous arrivâmes à un grand cabinet situé dans un pavillon en équerre dont toutes les croisées donnaient sur un vaste jardin. — « Monsieur le curé des Blancs-Manteaux et son neveu, monsieur de L'Hostal ! » dit le Labranche aux soins de qui le valet de théâtre nous avait remis à la première antichambre. Le comte Octave, vêtu d'un pantalon à pieds et d'une redingote en molleton gris, se leva d'un immense bureau, vint à la cheminée, et me fit signe de m'asseoir, en allant prendre les mains à mon oncle et en les lui serrant. — « Quoique je sois sur la paroisse de Saint-Paul, lui dit-il, il est difficile que je n'aie pas entendu parler du curé des Blancs-Manteaux, et je suis heureux de faire sa connaissance. — Votre Excellence est bien bonne, répondit mon oncle. Je vous amène le seul parent qui me reste. Si je crois faire un cadeau à Votre Excellence, je pense aussi donner un second père à mon neveu. — C'est sur quoi je pourrai vous répondre, monsieur l'abbé, quand nous nous serons éprouvés l'un l'autre, votre neveu et moi, dit le comte Octave. Vous vous nommez? me demanda-t-il. — Maurice. — Il est docteur en droit, fit observer mon oncle. — Bien, bien, dit le comte en me regardant de la tête aux pieds. — — Monsieur l'abbé, j'espère que, pour votre neveu d'abord, puis pour moi, vous me ferez l'honneur de venir dîner ici tous les lundis. Ce sera notre dîner, notre soirée de famille. »

Mon oncle et le comte se mirent à causer religion au point de vue politique, œuvre de charité, répression des délits, et je pus alors examiner à mon aise l'homme de qui ma destinée allait dépendre. Le comte était de moyenne taille, il me fut impossible de juger de ses proportions à cause de son habillement ; mais il me parut maigre et sec. La figure était âpre et creusée. Les traits avaient de la finesse. La bouche, un peu grande, exprimait à la fois l'ironie et la bonté. Le front, trop vaste peut-être, effrayait comme si c'eût été celui d'un fou, d'autant plus qu'il contrastait avec le bas de la figure, terminée brusquement par un petit menton très rapproché de la lèvre inférieure. Deux yeux d'un bleu de Turquoise, vifs et intelligens comme ceux du prince de Talleyrand que j'admirai plus tard, également doués, comme ceux du prince, de la faculté de se taire au point de devenir mornes, ajoutaient à l'étrangeté de cette face, non point pâle, mais jaune.

Cette coloration semblait annoncer un caractère irritable et des passions violentes. Les cheveux, argentés déjà, peignés avec soin, sillonnaient la tête par les couleurs alternées du blanc et du noir. La coquetterie de cette coiffure nuisait à la ressemblance que je trouvais au comte avec ce moine extraordinaire que Lewis a mis en scène d'après le *Schedoni* du *Confessionnal des Pénitens noirs* qui, selon moi, me paraît une création supérieure à celle du *Moine*. En homme qui devait se rendre de bonne heure au Palais, le comte avait déjà la barbe faite. Deux flambeaux à quatre branches, et garnis d'abat-jours, placés aux deux extrémités du bureau, et dont les bougies brûlaient encore, disaient assez que le magistrat se levait bien avant le jour. Ses mains, que je vis quand il prit le cordon de la sonnette pour faire venir son valet de chambre, étaient fort belles, et blanches comme des mains de femme...

(— En vous racontant cette histoire, dit le consul général qui s'interrompit, je dénature la position sociale et les titres de ce personnage, tout en vous le montrant dans une situation analogue à la sienne. Etat, dignité, luxe, fortune, train de vie, tous ces détails sont vrais ; mais je ne veux manquer ni à mon bienfaiteur ni à mes habitudes de discrétion.)

— Au lieu de me sentir ce que j'étais, reprit le consul général après une pause ; socialement parlant, un insecte devant un aigle, j'éprouvai je ne sais quel sentiment indéfinissable à l'aspect du comte, et que je puis expliquer aujourd'hui. Les artistes de génie....

(Il s'inclina gracieusement devant l'ambassadeur, la femme célèbre et les deux Parisiens.)

..... Les véritables hommes d'Etat, les poëtes, un général qui a commandé des armées ; enfin, les personnes réellement grandes sont simples ; et leur simplicité vous met de plain-pied avec elles. Vous qui êtes supérieurs par la pensée, peut-être avez-vous remarqué, dit-il en s'adressant à ses hôtes, combien le sentiment rapproche les distances morales qu'a créées la Société. Si nous vous sommes inférieurs par l'esprit nous pouvons vous égaler par le dévoûment en amitié. A la température (passez-moi ce mot) de nos cœurs, je me sentis aussi près de mon protecteur que j'étais loin de lui par le rang. Enfin, l'âme a sa clairvoyance, elle pressent la douleur, le chagrin, la joie, l'animadversion, la haine chez autrui. Je reconnus vaguement les

symptômes d'un mystère, en reconnaissant chez le comte les mêmes effets de physionomie que j'avais observés chez mon oncle. L'exercice des vertus, la sérénité de la conscience, la pureté de la pensée, avaient transfiguré mon oncle, qui de laid devint très beau. J'aperçus une métamorphose inverse dans le visage du comte : au premier coup d'œil je lui donnais cinquante-cinq ans; mais, après un examen attentif, je reconnus une jeunesse ensevelie sous les glaces d'un profond chagrin, sous la fatigue des études obstinées, sous les teintes chaudes de quelque passion contrariée. A un mot de mon oncle, les yeux du comte reprirent pour un moment la fraîcheur d'une pervenche, il eut un sourire d'admiration qui me le montra à un âge que je crus le véritable, à quarante ans. Ces observations, je ne les fis pas alors, mais plus tard, en me rappelant les circonstances de cette visite. Le valet de chambre entra tenant un plateau sur lequel était le déjeuner de son maître. — « Je ne demande pas mon déjeuner, dit le comte; laissez-le cependant, et allez montrer à monsieur son appartement. » Je suivis le valet de chambre, qui me conduisit à un joli logement complet, situé sous une terrasse, entre la cour d'honneur et les communs, au-dessus d'une galerie par laquelle les cuisines communiquaient avec le grand escalier de l'hôtel.

Quand je revins au cabinet du comte, j'entendis, avant d'ouvrir la porte, mon oncle prononçant sur moi cet arrêt : — « Il pourrait faire une faute, car il a beaucoup de cœur, et nous sommes tous sujets à d'honorables erreurs; mais il est sans aucun vice. — Eh bien! me dit le comte en me jetant un regard affectueux, vous plairez-vous là? dites? Il se trouve tant d'appartemens dans cette caserne, que si vous n'étiez pas bien je vous caserais ailleurs. — Je n'avais qu'une chambre chez mon oncle, répondis-je. — Eh bien! vous pouvez être installé ce soir, me dit le comte, car vous avez sans doute le mobilier de tous les étudians, un fiacre suffit à le transporter. Pour aujourd'hui, nous dînerons ensemble, tous trois, ajouta-t-il en regardant mon oncle. Une magnifique bibliothèque attenait au cabinet du comte, il nous y mena, me fit voir un petit réduit coquet et orné de peintures, qui devait avoir jadis servi d'oratoire. — Voici votre cellule, me dit-il, vous vous tiendrez là quand vous aurez à travailler avec moi, car vous ne serez pas à la chaîne. Et il me détailla le genre et la durée de mes occupations chez lui; en l'écoutant, je reconnus en lui un grand précepteur politique. Je mis un mois environ à me familiariser avec les êtres et les choses, à étudier les devoirs de ma nouvelle position, et à m'accoutumer aux façons du comte. Un secrétaire observe nécessairement l'homme qui se sert de lui. Les goûts, les passions, le caractère, les manies de cet homme deviennent l'objet d'une étude involontaire. L'union de ces deux esprits est à la fois plus et moins qu'un mariage. Pendant trois mois, le comte Octave et moi, nous nous espionnâmes réciproquement. J'appris avec étonnement que le comte n'avait que trente-sept ans. La paix purement extérieure de sa vie et la sagesse de sa conduite ne procédaient pas uniquement d'un sentiment profond du devoir et d'une réflexion stoïque; en pratiquant cet homme, extraordinaire pour ceux qui le connaissent bien, je sentis de vastes profondeurs sous ses travaux, sous les actes de sa politesse, sous son masque de bienveillance, sous son attitude résignée qui ressemblait tant au calme qu'on pouvait s'y tromper. De même qu'en marchant dans les forêts, certains terrains laissent deviner par le son qu'ils rendent sous les pas de grandes masses de pierre ou le vide; de même l'égoïsme en bloc caché sous les fleurs de la politesse, et les souterrains minés par le malheur sonnent creux au contact perpétuel de la vie intime. La douleur et non le découragement habitait cette âme vraiment grande. Le comte avait compris que l'action, que le fait est la loi suprême de l'homme social. Aussi marchait-il dans sa voie malgré de secrètes blessures, en regardant l'avenir d'un œil serein, comme un martyr plein de foi. Sa tristesse cachée, l'amère déception dont il souffrait ne l'avaient pas amené dans les landes philosophiques de l'incrédulité; ce courageux homme d'Etat était religieux, mais sans aucune ostentation : il allait à la première messe qui se disait à Saint-Paul pour les artisans et pour les domestiques pieux. Aucun de ses amis, personne à la cour ne savait qu'il observât si fidèlement les pratiques de la religion. Il cultivait Dieu comme certains honnêtes gens cultivent un vice, avec un profond mystère. Aussi devais-je trouver un jour le comte monté sur une Alpe de malheur bien plus élevée que celle où se tiennent ceux qui se croient les plus éprouvés, qui raillent les passions et les croyances d'autrui parce qu'ils ont vaincu les leurs, qui varient sur tous les tons l'ironie et le dédain. Il ne se moquait alors ni de ceux qui suivent encore l'espérance dans les marais où elle vous emmène, ni de ceux qui gravissent un pic pour s'isoler, ni de ceux qui persistent dans leur lutte en rougissant l'arène de leur sang, et la jonchant de leurs illusions; il voyait le monde en son entier, il dominait les croyances, il écoutait les plaintes, il doutait des affections et surtout des dévouemens; mais ce grand, ce sévère magistrat y compatissait, il les admirait, non pas avec un enthousiasme passager, mais par le silence, par le recueillement, par la communion de l'âme attendrie. C'était une espèce de Manfred catholique et sans crime, portant la curiosité dans sa foi, fondant les neiges à la chaleur d'un volcan sans issue, conversant avec une étoile que lui seul voyait! Je reconnus bien des obscurités dans sa vie extérieure. Il se dérobait à mes regards non pas comme le voyageur qui, suivant une route, disparaît au gré des caprices du terrain dans les fondrières et les ravins, mais en tirailleur épié qui veut se cacher et qui cherche des abris. Je ne m'expliquais pas de fréquentes absences faites au moment où il travaillait le plus, et qu'il ne me déguisait point, car il me disait : « Continuez pour moi, » en me confiant sa besogne. Cet homme, si profondément enseveli dans les triples obligations de l'homme d'Etat, du magistrat et de l'orateur, me plut par ce goût qui révèle une belle âme, et que les gens délicats ont presque tous pour les fleurs. Son jardin et son cabinet étaient pleins des plantes les plus curieuses, mais qu'il achetait toujours fanées. Peut-être se complaisait-il dans cette image de sa destinée... Il était fané comme ces fleurs près d'expirer, et dont les parfums presque décomposés lui causaient d'étranges ivresses. Le comte aimait son pays, il se dévouait aux intérêts publics avec la furie d'un cœur qui veut tromper une autre passion; mais l'étude, le travail où il se plongeait ne lui suffisaient pas : il se livrait en lui d'affreux combats dont quelques éclats m'atteignirent.

Enfin, il laissait entendre de navrantes aspirations vers le bonheur, et me paraissait devoir être heureux encore; mais quel était l'obstacle? Aimait-il une femme? Ce fut une question que je me posai. Jugez de l'étendue des cercles de douleur que ma pensée dut interroger avant d'en venir à une si simple et si redoutable question! Malgré ses efforts, mon patron ne réussissait donc pas à étouffer le jeu de son cœur. Sous sa pose austère, sous le silence du magistrat, s'agitait une passion contenue avec tant de puissance, que personne, excepté moi, son commensal, ne devina ce secret. Sa devise semblait être : « Je souffre et je me tais. » Le cortége de respect et d'admiration qui le suivait, l'amitié de travailleurs intrépides comme lui, des présidens Grandville et Sérizy, n'avaient aucune prise sur le comte : ou il ne leur livrait rien, ou ils savaient tout. Impassible, la tête haute en public, le comte ne laissait voir l'homme qu'en de rares instans, quand, seul dans son jardin, dans son cabinet, il ne se croyait pas observé; mais alors il devenait enfant, il donnait carrière aux larmes dévorées sous sa toge, aux exaltations qui, peut-être mal interprétées, eussent nui à sa réputation de perspicacité comme homme d'Etat.

Quand toutes ces choses furent à l'état de certitude pour moi, le comte Octave eut tous les attraits d'un problème, et obtint autant d'affection que s'il eût été mon propre père. Comprenez-vous la curiosité comprimée par le respect?... Quel malheur avait foudroyé ce savant voué depuis l'âge de dix-huit ans, comme Pitt, aux études que veut le pouvoir, et qui n'avait pas d'ambition; ce juge, qui savait le droit

diplomatique, le droit politique, le droit civil et le droit criminel, et qui pouvait y trouver des armes contre toutes les inquiétudes ou contre toutes les erreurs; ce profond législateur, cet écrivain sérieux, ce religieux célibataire dont la vie disait assez qu'il n'encourait aucun reproche? Un criminel n'eût pas été puni plus sévèrement par Dieu que l'était mon patron : le chagrin avait emporté la moitié de son sommeil, il ne dormait plus que quatre heures! Quelle lutte existait au fond de ces heures qui passaient en apparence calmes, studieuses, sans bruit ni murmure, et pendant lesquelles je le surpris souvent la plume tombée de ses doigts, la tête appuyée sur une de ses mains, les yeux comme deux étoiles fixes et quelquefois mouillées de larmes? Comment l'eau de cette source vive courait-elle sur une grève brillante sans que le feu souterrain la desséchât?... Y avait-il, comme sous la mer, entre elle et le foyer du globe, un lit de granit? Enfin, le volcan éclaterait-il?... Parfois le comte me regardait avec la curiosité sagace et perspicace, quoique rapide, par laquelle un homme en examine un autre quand il cherche un complice; puis il fuyait mes yeux en les voyant s'ouvrir, en quelque sorte comme une bouche qui veut une réponse et qui semble dire : « Parlez le premier! » Par momens, le comte Octave était d'une tristesse sauvage et bourrue. Si les écarts de cette humeur me blessaient, il savait revenir sans me demander le moindre pardon; mais ses manières devenaient alors gracieuses jusqu'à l'humilité du chrétien. Quand je me fus filialement attaché à cet homme mystérieux pour moi, si incompréhensible pour le monde, à qui le mot *original* suffit pour expliquer toutes les énigmes du cœur, je changeai la face de la maison. L'abandon de ses intérêts allait, chez le comte, jusqu'à la bêtise dans la conduite de ses affaires. Riche d'environ cent soixante mille francs de rente, sans compter les émolumens de ses places, dont trois n'étaient pas sujettes à la loi du cumul, il dépensait soixante mille francs, sur lesquels trente au moins allaient à ses domestiques. A la fin de la première année, je renvoyai tous ces fripons, et priai Son Excellence d'user de son crédit pour m'aider à trouver d'honnêtes gens. A la fin de la seconde année, le comte, mieux traité, mieux servi, jouissait du *comfort* moderne : il avait de beaux chevaux, appartenant à un cocher à qui je donnais tant par mois pour chaque cheval; ses dîners, les jours de réception, servis par Chevet à prix débattus, lui faisaient honneur; l'ordinaire regardait une excellente cuisinière que me procura mon oncle, et que deux filles de cuisine aidaient; la dépense, non compris les acquisitions, ne se montait plus qu'à trente mille francs. Nous avions deux domestiques de plus, dont les soins rendirent à l'hôtel toute sa poésie, car ce vieux palais, si beau dans sa rouille, avait une majesté que l'incurie déshonorait.

— Je ne m'étonne plus, dit-il en apprenant ces résultats, des fortunes que faisaient mes gens. En sept ans, j'ai eu deux cuisiniers devenus de riches restaurateurs!

— Vous avez perdu trois cent mille francs en sept ans, repris-je. Et vous, magistrat, qui signez au Palais des réquisitoires contre le crime, vous encouragiez le vol chez vous.

Au commencement de l'année 1826, le comte avait sans doute achevé de m'observer, et nous étions aussi liés que peuvent l'être deux hommes quand l'un est le subordonné de l'autre. Il ne m'avait rien dit de mon avenir; mais il s'était attaché, comme un maître et comme un père, à m'instruire. Il me fit souvent rassembler les matériaux de ses travaux les plus ardus, je rédigeai quelques-uns de ses rapports, et il me les corrigeait en me montrant les différences de ses interprétations de la loi, de ses vues et des miennes. Quand enfin j'eus produit un travail qu'il put donner comme sien, il en eut une joie qui me servit de récompense, et il s'aperçut que je la prenais ainsi. Ce petit incident si rapide produisit sur cette âme, en apparence sévère, un effet extraordinaire. Le comte me jugea, pour me servir de la langue judiciaire, en dernier ressort et souverainement : il me prit par la tête et me baisa sur le front.

— Maurice, s'écria-t-il, vous n'êtes plus mon compagnon, je ne sais pas encore ce que vous me serez; mais, si ma vie ne change pas, peut-être me tiendrez-vous lieu de fils.

Le comte Octave m'avait présenté dans les meilleures maisons de Paris, où j'allais à sa place, avec ses gens et sa voiture, dans les occasions trop fréquentes où, près de partir, il changeait d'avis et faisait venir un cabriolet de place, pour aller... où?... Là était le mystère. Par l'accueil qu'on me faisait, je devinais les sentimens du comte à mon égard et le sérieux de ses recommandations. Attentif comme un père, il fournissait à tous mes besoins avec d'autant plus de libéralité que ma discrétion l'obligeait à toujours penser à moi. Vers la fin du mois de janvier 1827, chez madame la comtesse de Sérizy, j'éprouvai des chances si constamment mauvaises au jeu, que je perdis deux mille francs, et je ne voulus pas les prendre sur ma caisse. Le lendemain, je me disais : « Dois-je aller les demander à mon oncle ou me confier au comte? » Je pris le dernier parti.

— Hier, lui dis-je pendant qu'il déjeunait, j'ai constamment perdu au jeu; je me suis piqué, j'ai continué; je dois deux mille francs. Me permettrez-vous de prendre ces deux mille francs en compte sur mes appointemens de l'année?

— Non, me dit-il avec un charmant sourire. Quand on joue dans le monde, il faut avoir une bourse de jeu. Prenez six mille francs, payez vos dettes; nous serons de moitié à compter d'aujourd'hui; car si vous me représentez la plupart du temps, au moins votre amour-propre ne doit-il pas souffrir.

Je ne remerciai pas le comte. Un remercîment lui aurait paru de trop entre nous. Cette nuance vous indique la nature de nos relations. Néanmoins, nous n'avions pas encore l'un et l'autre une confiance illimitée : il ne m'ouvrait pas ces immenses souterrains que j'avais reconnus dans sa vie secrète, et moi je ne lui disais pas : « Qu'avez-vous? de quel mal souffrez-vous? » Que faisait-il pendant ses longues soirées? Souvent, il rentrait ou à pied ou dans un cabriolet de place, quand je revenais en voiture, moi, son secrétaire! Un homme si pieux était-il donc la proie de vices cachés avec hypocrisie? Employait-il toutes les forces de son esprit à satisfaire une jalousie plus habile que celle d'Othello? Vivait-il avec une femme indigne de lui? Un matin, en revenant de chez je ne sais quel fournisseur acquitter un mémoire, entre Saint-Paul et l'Hôtel-de-Ville, je surpris le comte Octave en conversation si animée avec une vieille femme, qu'il ne m'aperçut pas. La physionomie de cette vieille me donna d'étranges soupçons, des soupçons d'autant plus fondés que je ne voyais pas faire au comte l'emploi de ses économies. N'est-ce pas horrible à penser? je me faisais le censeur de mon patron.

Dans ce moment, je lui savais plus de six cent mille francs à placer, et s'il les avait employés en inscriptions de rentes, sa confiance en moi était tellement entière en tout ce qui touchait ses intérêts, que je ne devais pas l'ignorer. Parfois, le comte se promenait dans son jardin, le matin, en y tournant comme un homme pour qui la promenade est l'hippogriffe que monte une Mélancolie rêveuse. Il allait! il allait! il se frottait les mains à s'arracher l'épiderme! Et quand je le surprenais en l'abordant au détour d'une allée, je voyais sa figure épanouie. Ses yeux, au lieu d'avoir la sécheresse d'une turquoise, prenaient ce velouté de la pervenche qui m'avait tant frappé lors de ma première visite à cause du contraste étonnant de ces deux regards si différens : le regard de l'homme heureux, le regard de l'homme malheureux. Deux ou trois fois, en ces momens, il m'avait saisi par le bras, il m'avait entraîné; puis il me disait : — « Que venez-vous me demander? » au lieu de déverser sa joie en mon cœur qui s'ouvrait à lui. Plus souvent aussi, le malheureux, surtout depuis que je pouvais le remplacer dans ses travaux et faire ses rapports, restait des heures entières à contempler les poissons rouges qui fourmillaient dans un magnifique bassin de marbre au milieu de son jardin, et autour duquel les plus belles fleurs formaient un amphithéâtre. Cet homme d'Etat semblait avoir réussi à passionner le plaisir machinal d'émietter du

pain à des poissons. Voilà comment se découvrit le drame de cette existence intérieure si profondément ravagée, si agitée, et où, dans un cercle oublié par Dante dans son *Enfer*, il naissait d'horribles joies.

Le consul général fit une pause.

— Par un certain lundi, reprit-il, le hasard voulut que monsieur le président de Grandville et monsieur de Sérizy, alors vice-président du conseil d'État, fussent venus tenir une séance chez le comte Octave. Ils formaient, à eux trois, une commission de laquelle j'étais le secrétaire. Le comte m'avait déjà fait nommer auditeur au conseil d'État. Tous les élémens nécessaires à l'examen de la question politique secrètement soumise à ces messieurs se trouvaient sur l'une des longues tables de notre bibliothèque. Messieurs de Grandville et de Sérizy s'en étaient remis au comte Octave pour le dépouillement préparatoire des documens relatifs à leur travail. Afin d'éviter le transport des pièces chez monsieur de Sérizy, président de la commission, il était convenu qu'on se réunirait d'abord rue Payenne. Le cabinet des Tuileries attachait une grande importance à ce travail, qui pesa sur moi principalement, et auquel je dus, dans le cours de cette année, ma nomination de maître des requêtes.

Quoique les comtes de Grandville et de Sérizy, dont les habitudes ressemblaient fort à celles de mon patron, ne dînassent jamais hors de chez eux, nous fûmes surpris discutant encore à une heure si avancée que le valet de chambre me demanda pour me dire : — « Messieurs les curés de Saint-Paul et des Blancs-Manteaux sont au salon depuis deux heures. » Il était neuf heures ! — « Vous voilà, messieurs, obligés de faire un dîner de curés, dit en riant le comte Octave à ses collègues. Je ne sais pas si Grandville surmontera sa répugnance pour la soutane. — C'est selon les curés. — Oh ! l'un est mon oncle et l'autre est l'abbé Gaudron, lui répondis-je. Soyez sans crainte, l'abbé Fontanon n'est plus vicaire à Saint-Paul...— Eh bien ! dînons, répondit le président Grandville. Un dévot m'effraie; mais je ne sais personne de gai comme un homme vraiment pieux ! » Et nous nous rendîmes au salon. Le dîner fut charmant. Les hommes réellement instruits, les politiques à qui les affaires donnent et une expérience consommée et l'habitude de la parole, sont d'adorables conteurs, quand ils savent conter. Il n'est pas de milieu pour eux, ou ils sont lourds, ou ils sont sublimes. A ce charmant jeu, le prince de Metternich est aussi fort que Charles Nodier. Taillée à facettes comme le diamant, la plaisanterie des hommes d'Etat est nette, étincelante et pleine de sens.

Sûr de l'observation des convenances au milieu de ces trois hommes supérieurs, mon oncle permit à son esprit de se déployer, esprit délicat, d'une douceur pénétrante, et fin comme celui de tous les gens habitués à cacher leurs pensées sous la robe. Comptez aussi qu'il n'y eut rien de vulgaire ni d'oiseux dans cette causerie que je comparerais volontiers, comme effet sur l'âme, à la musique de Rossini. L'abbé Gaudron était, comme le dit monsieur Grandville, un saint Pierre plutôt qu'un saint Paul, un paysan plein de foi, carré de base comme de hauteur, un bœuf sacerdotal dont l'ignorance, en fait de monde et de littérature, anima la conversation par des étonnemens naïfs et par des interrogations imprévues. On finit par causer d'une des plaies inhérentes à l'état social et qui vient de nous occuper, de l'adultère ! Mon oncle fit observer la contradiction que les législateurs du code, encore sous le coup des orages révolutionnaires, y avaient établie entre la loi civile et la loi religieuse, et d'où, selon lui, venait tout le mal. — « Pour l'église, dit-il, l'adultère est un crime; pour vos tribunaux, ce n'est qu'un délit. L'adultère se rend en carrosse à la police correctionnelle au lieu de monter sur les bancs de la cour d'assises. Le conseil d'État de Napoléon, pénétré de tendresse pour la femme coupable, a été plein d'impéritie. Ne fallait-il pas accorder en ceci la loi civile et la loi religieuse, envoyer au couvent pour le reste de ses jours, comme autrefois, l'épouse coupable? — Au couvent! reprit monsieur de Sérizy, il aurait fallu d'abord créer des couvens, et, dans ce temps, on convertissait les monastères en casernes. Puis, y pensez-vous, monsieur l'abbé?... donner à Dieu ce dont la société ne veut pas !... — Oh ! dit le comte de Grandville, vous ne connaissez pas la France. On a dû laisser au mari le droit de se plaindre; eh bien ! il n'y pas dix plaintes en adultère par an.—Monsieur l'abbé prêche pour son saint, car c'est Jésus-Christ qui a créé l'adultère, reprit le comte Octave. En Orient, berceau de l'humanité, la femme ne fut qu'un plaisir, et y fut alors une chose ; on ne lui demandait pas d'autres vertus que l'obéissance et la beauté. En mettant l'âme au-dessus du corps, la famille européenne moderne, fille de Jésus, a inventé le mariage indissoluble, elle en a fait un sacrement. — Ah ! l'église en reconnaissait bien toutes les difficultés! s'écria monsieur de Grandville. — Cette institution a produit un monde nouveau, reprit le comte en souriant; mais les mœurs de ce monde ne seront jamais celles des climats où la femme est nubile à sept ans et plus que vieille à vingt-cinq. L'Église catholique a oublié les nécessités d'une moitié du globe. Parlons donc uniquement de l'Europe? La femme nous est-elle inférieure ou supérieure? Telle est la vraie question par rapport à nous. Si la femme nous est inférieure; en l'élevant aussi haut que l'a fait l'Église, il fallait de terribles punitions à l'adultère. Aussi, jadis, a-t-on procédé ainsi. Le cloître ou la mort, voilà toute l'ancienne législation. Mais depuis, les mœurs ont modifié les lois, comme toujours. Le trône a servi de couche à l'adultère, et les progrès de ce joli crime ont marqué l'affaiblissement des dogmes de l'Église catholique. Aujourd'hui, là où l'Église ne demande plus qu'un repentir sincère à la femme en faute, la société se contente d'une flétrissure au lieu d'un supplice. La loi condamne bien encore les coupables, mais elle ne les intimide plus. Enfin, il y a deux morales : la morale du monde et la morale du code. Là où le code est faible, je le reconnais avec notre cher abbé, le monde est audacieux et moqueur. Il est peu de juges qui ne voudraient avoir commis le délit contre lequel ils déploient la foudre assez bonasse de leurs *considérans*. Le monde, qui dément la loi, et dans ses fêtes, et par ses usages, et par ses plaisirs, est plus sévère que le code et l'Eglise : le monde punit la maladresse après avoir encouragé l'hypocrisie. L'économie de la loi sur le mariage me semble à reprendre de fond en comble. Peut-être la loi française serait-elle parfaite si elle proclamait l'exhérédation des filles.

— Nous connaissons à nous trois la question à fond, dit en riant le comte de Grandville. Moi, j'ai une femme avec laquelle je ne puis pas vivre. Sérizy a une femme qui ne veut pas vivre avec lui. Toi, Octave, la tienne t'a quitté. Nous résumons donc, à nous trois, tous les cas de conscience conjugale ; aussi composerons-nous sans doute la commission, si jamais on revient au divorce.

La fourchette d'Octave tomba sur son verre, le brisa, brisa l'assiette. Le comte, devenu pâle comme un mort, jeta sur le président de Grandville un regard foudroyant par lequel il me montrait, et que je surpris. —« Pardon, mon ami, je ne voyais pas Maurice, reprit le président de Grandville. Sérizy et moi nous avons été tes complices après t'avoir servi de témoins ; je ne croyais donc pas faire une indiscrétion en présence de ces deux vénérables ecclésiastiques. » Monsieur de Sérizy changea la conversation en racontant tout ce qu'il avait fait pour plaire à sa femme sans y parvenir jamais. Ce vieillard conclut à l'impossibilité de réglementer les sympathies et les antipathies humaines, il soutint que la loi sociale n'était jamais plus parfaite que quand elle se rapprochait de la loi naturelle. Or, la nature ne tenait aucun compte de l'alliance des âmes; son but était atteint par la propagation de l'espèce. Donc, le Code actuel avait été très sage en laissant une énorme latitude aux hasards. L'exhérédation des filles, tant qu'il y aurait des héritiers mâles, était une excellente modification, soit pour éviter l'abâtardissement des races, soit pour rendre les ménages plus heureux en supprimant des unions scandaleuses, en faisant rechercher uniquement les qualités morales et la beauté. — « Mais, ajouta-t-il en levant la main par un geste

de dégoût, le moyen de perfectionner une législation quand un pays a la prétention de réunir sept ou huit cents législateurs!... Après tout, reprit-il, si je suis sacrifié, j'ai un enfant qui me succédera...— En laissant de côté toute question religieuse, reprit mon oncle, je ferai observer à Votre Excellence que la nature ne nous doit que la vie, et que la société nous doit le bonheur.—Etes-vous père? lui demanda mon oncle. — Et moi, ai-je des enfans? » dit d'une voix creuse le comte Octave, dont l'accent causa de telles impressions que l'on ne parla plus ni femmes ni mariage Quand le café fut pris, les deux comtes et les deux curés s'évadèrent en voyant le pauvre Octave tombé dans un accès de mélancolie qui ne lui permit pas de s'apercevoir de ces disparitions successives. Mon protecteur était assis sur une bergère, au coin du feu, dans l'attitude d'un homme anéanti. —« Vous connaissez le secret de ma vie, me dit-il en s'apercevant que nous nous trouvions seuls. Après trois ans de mariage, un soir, en rentrant, on m'a remis une lettre par laquelle la comtesse m'annonçait sa fuite. Cette lettre ne manquait pas de noblesse, car il est dans la nature des femmes de conserver encore des vertus en commettant cette faute horrible... Aujourd'hui, ma femme est censée s'être embarquée sur un vaisseau naufragé, elle passe pour morte. Je vis seul depuis sept ans...Assez pour ce soir, Maurice; nous causerons de ma situation quand je me serai accoutumé à l'idée de vous en parler. Quand on souffre d'une maladie chronique, ne faut-il pas s'habituer au mieux? Souvent, le mieux paraît être une autre face de la maladie. » J'allai me coucher tout troublé, car le mystère, loin de s'éclaircir, me parut de plus en plus obscur. Je pressentis un drame étrange en comprenant qu'il ne pouvait y avoir rien de vulgaire entre une femme que le comte avait choisie et un caractère comme le sien. Enfin les événemens qui avaient poussé la comtesse à quitter un homme si noble, si aimable, si parfait, si aimant, si digne d'être aimé, devaient être au moins singuliers. La phrase de monsieur de Grandville avait été comme une torche jetée dans les souterrains sur lesquels je marchais depuis si longtemps; et, quoique cette flamme les éclairât imparfaitement, mes yeux pouvaient remarquer leur étendue. Je m'expliquai les souffrances du comte sans connaître ni leur profondeur ni leur amertume. Ce masque jaune, ces tempes desséchées, ces gigantesques études,ces momens de rêverie, les moindres détails de la vie de ce célibataire marié prirent un relief lumineux pendant cette heure d'examen mental qui est comme le crépuscule du sommeil, et auquel tout homme de cœur se serait livré, comme je le fis. Oh! combien j'aimai mon pauvre patron! il me parut sublime. Je lus un poëme de mélancolie, j'aperçus une action perpétuelle dans ce cœur taxé par moi d'inertie. Une douleur suprême n'arrive-t-elle pas toujours à l'immobilité? Ce magistrat, qui disposait de tant de puissance, s'était-il vengé? se repaissait-il d'une longue agonie? N'est-ce pas quelque chose à Paris qu'une colère toujours bouillante pendant dix ans? Que faisait Octave depuis ce grand malheur, car cette séparation de deux époux est le grand malheur de notre époque où la vie intime est devenue, ce qu'elle n'était pas jadis, une question sociale? Nous passâmes quelques jours en observation, car les grandes souffrances ont leur pudeur; mais enfin, un soir, le comte me dit d'une voix grave : — Restez! Voici quel fut à peu près son récit :

« Mon père avait une pupille, riche, belle et âgée de seize ans, au moment où je revins du collége dans ce vieil » hôtel. Élevée par ma mère, Honorine s'éveillait alors à la » vie. Pleine de grâces et d'enfantillage, elle rêvait le bonheur comme elle eût rêvé d'une parure, et peut-être le » bonheur était-il pour elle la parure de l'âme? Sa piété » n'allait pas sans des joies puériles, car tout, même la religion, était une poésie pour ce cœur ingénu. Elle entrevoyait son avenir comme une fête perpétuelle. Innocente » et pure, aucun délire n'avait troublé son sommeil. La » honte et le chagrin n'avaient jamais altéré sa joue ni » mouillé ses regards. Elle ne cherchait même pas le secret de ses émotions involontaires par un beau jour de » printemps. Enfin, elle se sentait faible, destinée à l'obéissance, et attendait le mariage sans le désirer. Sa » rieuse imagination ignorait la corruption, peut-être nécessaire, que la littérature inocule par la peinture des » passions; elle ne savait rien du monde, et ne connaissait » aucun des dangers de la société. La chère enfant avait » si peu souffert qu'elle n'avait pas même déployé son » courage. Enfin, sa candeur l'eût fait marcher sans » crainte au milieu des serpens, comme l'idéale figure » qu'un peintre a créée de l'innocence. Jamais front ne fut » plus serein et à la fois plus riant que le sien. Jamais il » n'a été permis à une bouche de dépouiller de leur sens » des interrogations précises avec tant d'ignorance. Nous » vivions comme deux frères. Au bout d'un an, je lui dis, » dans le jardin de cet hôtel, devant le bassin aux poissons, » en leur jetant du pain : — « Veux-tu nous marier? Avec » moi, tu feras tout ce que tu voudras, tandis qu'un autre » homme te rendrait malheureuse. — Maman, dit-elle à » ma mère qui vint au-devant nous, il est convenu entre » Octave et moi que nous nous marierons... — A dix-sept » ans?... répondit ma mère. Non, vous attendrez dix-huit » mois; et si dans dix-huit mois vous vous plaisez, eh » bien! vous êtes de naissance, de fortunes égales, vous » ferez à la fois un mariage de convenance et d'inclination. »

» Quand j'eus vingt-six ans, et Honorine dix-neuf, nous » nous mariâmes, notre respect pour mon père et ma mère, » vieillards de l'ancienne cour, nous empêcha de mettre » cet hôtel à la mode, d'en changer les ameublemens, et » nous y restâmes, comme par le passé, en enfans. Néanmoins j'allai dans le monde, j'initiai ma femme à la vie » sociale, et je regardai comme un de mes devoirs de » l'instruire. J'ai reconnu plus tard que les mariages contractés dans les conditions du nôtre renfermaient un » écueil contre lequel doivent se briser bien des affections, » bien des prudences, bien des existences. Le mari devient » un pédagogue, un professeur, si vous voulez; et l'amour périt sous la férule qui, tôt ou tard, blesse; car » une épouse jeune et belle, sage et rieuse, n'admet pas » de supériorités au-dessus de celles dont elle est douée » par la nature. Peut-être ai-je eu des torts? peut-être » ai-je eu, dans les difficiles commencemens d'un ménage, » un ton magistral? Peut-être, au contraire, ai-je commis » la faute de me fier absolument à cette candide nature, » et n'ai-je pas surveillé la comtesse, chez qui la révolte » me paraissait impossible? Hélas! on ne sait pas encore, » ni en politique, ni en ménage, si les empires et les félicités périssent par trop de confiance ou par trop de » sévérité. Peut-être aussi le mari n'a-t-il pas réalisé » pour Honorine les rêves de la jeune fille? Sait-on, pendant les jours de bonheur, à quels préceptes on a manqué?...

(— Je ne me rappelle que les masses dans les reproches que s'adressa le comte avec la bonne foi de l'anatomiste cherchant les causes d'une maladie qui échapperaient à ses confrères; mais sa clémente indulgence me parut alors vraiment digne de celle de Jésus-Christ quand il sauva la femme adultère.)

« Dix-huit mois après la mort de mon père, qui précéda » ma mère de quelques mois dans la tombe, reprit-il après » une pause, arriva la terrible nuit où je fus surpris par » la lettre d'adieu d'Honorine. Par quelle poésie ma femme » était-elle séduite? Etait-ce les sens? était-ce les magnétismes du malheur ou du génie? Laquelle de ces forces » l'avait ou surprise ou entraînée? Je n'ai rien voulu savoir. Le coup fut si cruel, que je restai comme hébété » pendant un mois. Plus tard, la réflexion m'a dit de rester dans mon ignorance, et les malheurs d'Honorine » m'ont trop appris de ces choses. Jusqu'à présent, Maurice, tout est bien vulgaire; mais tout va changer par

» un mot : j'aime Honorine ! je n'ai pas cessé de l'adorer ! » Depuis le jour de l'abandon, je vis de mes souvenirs ; je » reprends un à un les plaisirs pour lesquels sans doute » Honorine fut sans goût. Oh ! dit-il en voyant de l'étonne- » ment dans mes yeux, ne me faites pas un héros, ne me » croyez pas assez sot, dirait un colonel de l'Empire, pour » ne pas avoir cherché des distractions. Hélas ! mon enfant, » j'étais ou trop jeune ou trop amoureux : je n'ai pu trou- » ver d'autre femme dans le monde entier !

» Après des luttes affreuses avec moi-même, je cherchais » à m'étourdir ; j'allais, mon argent à la main, jusque sur » le seuil de l'infidélité ; mais là se dressait devant moi, » comme une blanche statue, le souvenir d'Honorine. En » me rappelant la délicatesse infinie de cette peau suave à » travers laquelle on voit le sang courir et les nerfs palpi- » ter ; en revoyant cette tête ingénue, aussi naïve la veille » de mon malheur que le jour où je lui dis : « Veux-tu » nous marier ? » en me souvenant d'un parfum céleste » comme celui de la vertu ; en retrouvant la lumière de » ses regards, la *joliesse* de ses gestes, je m'enfuyais com- » me un homme qui va violer une tombe et qui en voit » sortir l'âme du mort transfigurée. Au conseil, au palais, » dans mes nuits, je rêve si constamment d'Honorine, qu'il » me faut une force d'âme excessive pour être à ce que je » fais, à ce que je dis. Voilà le secret de mes travaux. » Eh bien ! je ne me suis pas plus senti de colère contre » elle que n'en a un père en voyant son enfant chéri dans » le danger où il s'est précipité par imprudence. J'ai com- » pris que j'avais fait de ma femme une poésie dont je » jouissais avec tant d'ivresse que je croyais mon ivresse » partagée. Ah ! Maurice, un amour sans discernement est, » chez un mari, une faute qui peut préparer tous les cri- » mes d'une femme ! J'avais probablement laissé sans em- » ploi les forces de cette enfant, chérie comme une enfant ; » je l'ai peut-être fatiguée de mon amour avant que l'heure » de l'amour eût sonné pour elle ! Trop jeune pour entre- » voir le dévouement de la mère dans la constance de la » femme, elle a pris cette première épreuve du mariage » pour la vie elle-même, et l'enfant mutin a maudit la vie » à mon insu, n'osant se plaindre à moi, par pudeur peut- » être ! Dans une situation si cruelle, elle se sera trouvée » sans défense contre un homme qui l'aura violemment » émue. Et moi, si sagace magistrat, dit-on, moi dont le » cœur est bon mais dont l'esprit était occupé, j'ai deviné » trop tard ces lois du code féminin méconnues, je les ai » lues à la clarté de l'incendie qui dévorait mon toit.

» J'ai fait alors de mon cœur un tribunal, en vertu de » la loi ; car la loi constitue un juge dans un mari : j'ai » absous ma femme, et je me suis condamné. Mais l'amour » prit alors chez moi la forme de la passion, de cette pas- » sion lâche et absolue qui saisit certains vieillards. Au- » jourd'hui, j'aime Honorine absente, comme on aime, à » soixante ans, une femme qu'on veut avoir à tout prix, et » je me sens la force d'un jeune homme. J'ai l'audace du » vieillard et la retenue de l'adolescent. Mon ami, la so- » ciété n'a que des railleries pour cette affreuse situation » conjugale. Là où elle s'apitoie avec un amant, elle voit » dans un mari je ne sais quelle impuissance ; elle se rit » de ceux qui ne savent pas conserver une femme qu'ils » ont acquise sous le poêle de l'Église et par-devant l'é- » charpe du maire. Et il a fallu me taire !... Sérizy est heu- » reux : il doit à son indulgence le plaisir de voir sa fem- » me ; il la protége, il la défend ; et comme il l'adore, il » connaît les jouissances excessives du bienfaiteur qui ne » s'inquiète de rien, pas même du ridicule, car il en bap- » tise ses paternelles jouissances. — « Je ne reste marié » qu'à cause de ma femme ! » me disait un jour Sérizy en » sortant du conseil. Mais moi !... moi, je n'ai rien, pas » même le ridicule à affronter, moi qui ne me soutiens que » par un amour sans aliment ! moi qui ne trouve pas un » mot à dire à une femme du monde ! moi que la prosti- » tution repousse ! moi, fidèle par incantation ! Sans ma » foi religieuse, je me serais tué. J'ai défié l'abîme du tra- » vail, je m'y suis plongé, j'en suis sorti vivant, brûlant, » ardent, ayant perdu le sommeil !... »

(— Je ne puis me rappeler les paroles de cet homme si éloquent, mais à qui la passion donnait une éloquence si supérieure à celle de la tribune, sans me souvenir que, comme lui, j'avais en l'écoutant les joues sillonnées de larmes ! Jugez de mes impressions quand, après une pause pendant laquelle nous essuyâmes nos pleurs, il acheva son récit par cette révélation.)

« Ceci est le drame dans mon âme, mais ce n'est pas le » drame extérieur qui se joue en ce moment dans Paris ! » Le drame intérieur n'intéresse personne. Je le sais, et » vous le reconnaîtrez un jour, vous qui pleurez en ce mo- » ment avec moi : personne ne superpose à son cœur ni à » son épiderme la douleur d'autrui. La mesure des dou- » leurs est en nous. Vous-même, vous ne comprenez mes » souffrances que par une analogie très vague. Pouvez- » vous me voir calmant les rages les plus violentes du dé- » sespoir par la contemplation d'une miniature où mon re- » gard retrouve et baise son front, le sourire de ses lèvres, » le contour de son visage, où je respire la blancheur de » sa peau, et qui me permet presque de sentir, de manier » les grappes noires de ses cheveux bouclés ? M'avez-vous » surpris quand je bondis d'espérance, quand je me tords » sous les mille flèches du désespoir, quand je marche dans » la boue de Paris pour dompter mon impatience par la » fatigue ? J'ai des énervemens comparables à ceux des » gens en consomption, des hilarités de fou, des appréhen- » sions d'assassin qui rencontre un brigadier de gendarme- » rie. Enfin, ma vie est un continuel paroxysme de terreurs, » de joies, de désespoirs. Quant au drame, le voici : Vous » me croyez occupé du conseil d'État, de la chambre, du » palais, de la politique !... Eh ! mon Dieu, sept heures de » la nuit suffisent à tout, tant la vie que je mène a surex- » cité mes facultés. Honorine est ma grande affaire. Re- « conquérir ma femme, voilà ma seule étude ; la surveiller » dans la cage où elle est, sans qu'elle se sache en ma » puissance ; satisfaire à ses besoins, veiller au peu de plai- » sir qu'elle se permet, être sans cesse autour d'elle, com- » me un sylphe, sans me laisser ni voir ni deviner, car tout » mon avenir serait perdu, voilà ma vie, ma vraie vie ! De- » puis sept ans, je ne me suis jamais couché sans être allé » voir la lumière de sa veilleuse, ou son ombre sur les ri- » deaux de la fenêtre. Elle a quitté ma maison sans en vou- » loir emporter autre chose que sa toilette de ce jour-là. » L'enfant a poussé la noblesse des sentimens jusqu'à la » bêtise ! Aussi, dix-huit mois après sa fuite, était-elle aban- » donnée par son amant qui fut épouvanté par le visage » âpre et froid, sinistre et puant de la misère, le lâche ! Cet » homme avait sans doute compté sur l'existence heureuse » et dorée en Suisse et en Italie que se donnent les gran- » des dames en quittant leurs maris. Honorine a de son » chef soixante mille francs de rente. Ce misérable a laissé » la chère créature enceinte et sans un sou ! En 1820, au » mois de novembre, j'ai obtenu du meilleur accoucheur » de Paris de jouer le rôle d'un petit chirurgien de fau- » bourg. J'ai décidé le curé du quartier où se trouvait la « comtesse à subvenir à ses besoins, comme s'il accomplis- » sait une œuvre de charité. Cacher le nom de ma femme, » lui assurer l'incognito, lui trouver une ménagère qui me » fût dévouée et qui fût une confidente intelligente, bah !... » ce fut un travail digne de Figaro. Vous comprenez que, » pour découvrir l'asile de ma femme, il me suffisait de » vouloir.

» Après trois mois de désespérance plutôt que de déses- » poir, la pensée de me consacrer au bonheur d'Honorine, » en prenant Dieu pour confident de mon rôle, fut un de » ces poëmes qui ne tombent qu'au cœur d'un amant quand » même ! Tout amour absolu veut sa pâture. Eh ! ne de- » vais-je pas protéger cette enfant, coupable par ma seule » imprudence, contre de nouveaux désastres ? accomplir » enfin mon rôle d'ange gardien. Après sept mois de nour-

» riture, le fils mourut, heureusement pour elle et pour » moi. Ma femme fut entre la vie et la mort pendant neuf » mois, abandonnée au moment où elle avait le plus besoin » du bras d'un homme; mais ce bras, dit-il en tendant le » sien par un mouvement d'une énergie angélique, fut » étendu sur sa tête. Honorine fut soignée comme elle » l'eût été dans son hôtel. Quand, rétablie, elle demanda » comment, par qui elle avait été secourue, on lui répon- » dit : — Les sœurs de charité du quartier,— la Société de » maternité,—le curé de la paroisse qui s'intéressait à elle. » Cette femme, dont la fierté va jusqu'à être un vice, a dé- » ployé dans le malheur une force de résistance que, par » certaines soirées, j'appelle un entêtement de mule. Ho- » norine a voulu gagner sa vie! ma femme travaille!... » Depuis cinq ans, je la tiens, rue Saint-Maur, dans un » charmant pavillon où elle fabrique des fleurs et des mo- » des. Elle croit vendre les produits de son élégant travail à » un marchand qui les lui paie assez cher pour que la » journée lui vaille vingt francs, et n'a pas eu depuis six » ans un seul soupçon. Elle paie toutes les choses de la vie » à peu près le tiers de ce qu'elles valent, en sorte qu'avec » six mille francs par an, elle vit comme si elle avait » quinze mille francs. Elle a le goût des fleurs, et donne » cent écus à un jardinier qui me coûte à moi douze cents » francs de gages, et qui me présente des mémoires de » deux mille francs tous les trois mois.

» J'ai promis à cet homme un marais et une maison de » maraîcher contiguë à la loge du concierge de la rue » Saint-Maur. Cette propriété m'appartient sous le nom » d'un commis-greffier de la cour. Une seule indiscrétion » ferait tout perdre au jardinier. Honorine a son pavillon, » un jardin, une serre superbe, pour cinq cents francs de » loyer par an. Elle vit là, sous le nom de sa femme de » charge, madame Gobain, cette vieille d'une discrétion à » toute épreuve que j'ai trouvée, et de qui elle s'est fait ai- » mer. Mais ce zèle est, comme celui du jardinier, entre- » tenu par la promesse d'une récompense au jour du suc- » cès. Le concierge et sa femme me coûtent horriblement » cher par les mêmes raisons.

» Enfin, depuis trois ans, Honorine est heureuse, elle » croit devoir à son travail le luxe de ses fleurs, sa toilette » et son bien-être. Oh! je sais ce que vous voulez me dire! » s'écria le comte en voyant une interrogation dans mes » yeux et sur mes lèvres. Oui, oui, j'ai fait une tentative. » Ma femme était précédemment dans le faubourg Saint- » Antoine. Un jour, quand je crus, sur une parole de la » Gobain, à des chances de réconciliation, j'écrivis par la » poste une lettre où j'essayais de fléchir ma femme, une » lettre écrite, recommencée vingt fois! Je ne vous pein- » drai pas mes angoisses. J'allai de la rue Payenne à la rue » de Reuilly, comme un condamné qui marche du Palais à » l'hôtel de ville ; mais il est en charrette, et moi je mar- » chais!... Il faisait nuit, il faisait du brouillard, j'allai au- » devant de madame Gobain, qui devait venir me répéter ce » qu'avait fait ma femme. Honorine, en reconnaissant mon » écriture, avait jeté la lettre au feu sans la lire. — « Ma- » dame Gobain, avait-elle dit, je ne veux pas être ici de- » main!... » Fut-ce un coup de poignard que cette parole » pour un homme qui trouve des joies illimitées dans la » supercherie au moyen de laquelle il procure le plus beau » velours de Lyon à douze francs, un faisan, un poisson, » des fruits au dixième de leur valeur, à une femme assez » ignorante pour croire payer suffisamment, avec deux » cent cinquante francs, madame Gobain, la cuisinière d'un » évêque!...

» Vous m'avez surpris me frottant les mains quelquefois » et en proie à une sorte de bonheur. Eh bien! je venais » de faire réussir une ruse digne du théâtre. Je venais de » tromper ma femme, de lui envoyer par une marchande » à la toilette un châle des Indes proposé comme venant » d'une actrice qui l'avait à peine porté, mais dans lequel, » moi, ce grave magistrat que vous savez, je m'étais cou- » ché pendant une nuit. Enfin, aujourd'hui, ma vie se ré- » sume par les deux mots avec lesquels on peut exprimer » le plus violent des supplices : j'aime et j'attends! J'ai » dans madame Gobain une fidèle espionne de ce cœur » adoré. Je vais toutes les nuits causer avec cette vieille, » apprendre d'elle tout ce qu'Honorine a fait dans sa jour- » née, les moindres mots qu'elle a dits, car une seule ex- » clamation peut me livrer les secrets de cette âme qui s'est » faite sourde et muette. Honorine est pieuse; elle suit les » offices, elle prie; mais elle n'est jamais allée à confesse » et ne communie pas : elle prévoit ce qu'un prêtre lui » dirait. Elle ne veut pas entendre le conseil, l'ordre de re- » venir à moi. Cette horreur de moi m'épouvante et me » confond, car je n'ai jamais fait le moindre mal à Hono- » rine : j'ai toujours été bon pour elle.

» Admettons que j'aie eu quelques vivacités en l'instrui- » sant, que mon ironie d'homme ait blessé son légitime or- » gueil de jeune fille?... Est-ce une raison de persévérer » dans une résolution que la haine la plus implacable peut » seule inspirer? Honorine n'a jamais dit à madame Gobain » qui elle est, elle garde un silence absolu sur son ma- » riage, en sorte que cette brave et digne femme ne peut » pas dire un mot en ma faveur, car elle est la seule de la » maison qui ait mon secret. Les autres ne savent rien ; ils » sont sous la terreur que cause le nom du préfet de police » et dans la vénération du pouvoir d'un ministre. Il m'est » donc impossible de pénétrer dans ce cœur : la citadelle » est à moi, mais je n'y puis entrer. Je n'ai pas un seul » moyen d'action. Une violence me perdrait à jamais! » Comment combattre des raisons qu'on ignore? Ecrire » une lettre, la faire copier par un écrivain public, et la » mettre sous les yeux d'Honorine?... j'y ai pensé. Mais » n'est-ce pas risquer un troisième déménagement? Le » dernier me coûte cent cinquante mille francs. Cette ac- » quisition fut d'abord faite sous le nom du secrétaire que » vous avez remplacé.

» Le malheureux, qui ne savait pas combien mon som- » meil est léger, a été surpris par moi, ouvrant avec une » fausse clef la caisse où j'avais mis la contre-lettre ; j'ai » toussé, l'effroi l'a saisi; le lendemain, je l'ai forcé de » vendre la maison à mon prête-nom actuel, et je l'ai mis » à la porte. Ah! si je ne sentais pas en moi toutes les fa- » cultés nobles de l'homme satisfaites, heureuses, épa- » nouies ; si les élémens de mon rôle n'appartenaient pas » à la paternité divine, si je ne jouissais pas par tous les » pores, il se rencontre des momens où je croirais à quel- » que monomanie. Par certaines nuits, j'entends les grelots » de la Folie, j'ai peur de ces transitions violentes d'une » faible espérance, qui parfois brille et s'élance, à un dé- » sespoir complet qui tombe aussi bas que les hommes peu- » vent tomber.

» J'ai médité sérieusement, il y a quelques jours, le dé- » noûment atroce de Lovelace avec Clarisse, en me disant: » Si Honorine avait un enfant de moi, ne faudrait-il pas » qu'elle revînt dans la maison conjugale? Enfin, j'ai telle- » ment foi dans un heureux avenir, qu'il y a dix mois j'ai » acquis et payé l'un des plus beaux hôtels du faubourg » Saint-Honoré. Si je reconquiers Honorine, je ne veux » pas qu'elle revoie cet hôtel, ni la chambre d'où elle s'est » enfuie. Je veux mettre mon idole dans un nouveau tem- » ple où elle puisse croire à une vie entièrement nouvelle. » On travaille à faire de cet hôtel une merveille de goût et » d'élégance. On m'a parlé d'un poëte qui, devenu presque » fou d'amour pour une cantatrice, avait, au début de sa » passion, acheté le plus beau lit de Paris, sans savoir le » résultat que l'actrice réservait à sa passion. Eh bien ! il y » a le plus froid des magistrats, un homme qui passe pour » le plus grave conseiller de la couronne, à qui cette anec- » dote a remué toutes les fibres du cœur. L'orateur de la » chambre comprend ce poëte qui repaissait son idéal d'une » possibilité matérielle. Trois jours avant l'arrivée de Ma- » rie-Louise, Napoléon s'est roulé dans son lit de noces à » Compiègne... Toutes les passions gigantesques ont la » même allure. J'aime en poëte et en empereur »

En entendant ces dernières paroles, je crus à la réalisa-

tion des craintes du comte Octave, il s'était levé, marchait, gesticulait, mais il s'arrêta comme épouvanté de la violence de ses paroles.— Je suis bien ridicule, reprit-il après » une fort longue pose, en venant quêter un regard de com- » passion.— Non, monsieur, vous êtes bien malheureux... » — Oh ! oui, dit-il en reprenant le cours de cette confi- » dence, plus que vous ne le pensez ! Par la violence de » mes paroles, vous pouvez et vous devez croire à la pas- » sion physique la plus intense, puisque depuis neuf ans » elle annule toutes mes facultés ; mais ce n'est rien en » comparaison de l'adoration que m'inspirent l'âme, l'es- » prit, les manières, le cœur, tout ce qui dans la femme » n'est pas la femme ; enfin, ces ravissantes divinités du » cortége de l'Amour avec lesquelles on passe sa vie, et qui » sont la poésie journalière d'un plaisir fugitif. Je vois, par » phénomène rétrospectif, ces grâces de cœur et d'esprit » d'Honorine auxquelles je faisais peu d'attention au jour » de mon bonheur, comme tous les gens heureux ! J'ai, de » jour en jour, reconnu l'étendue de ma perte en recon- » naissant les qualités divines dont était doué cet enfant » capricieux et mutin, devenu si fort et si fier sous la main » pesante de la Misère, sous les coups du plus lâche aban- » don. Et cette fleur céleste se dessèche solitaire et cachée? » Ah ! la loi dont nous parlions, reprit-il avec une amère » ironie, la loi, c'est un piquet de gendarmes, c'est ma » femme saisie et amenée de force ici !... N'est-ce pas con- » quérir un cadavre ? La Religion n'a pas prise sur elle, elle » en veut la poésie, elle prie sans écouter les commande- » mens de l'Eglise. Moi, j'ai tout épuisé comme clémence, » comme bonté, comme amour... Je suis à bout. Il n'existe » plus qu'un moyen de triomphe : la ruse et la patience » avec lesquelles les oiseleurs finissent par saisir les oi- » seaux les plus défians, les plus agiles, les plus fantas- » ques et les plus rares. Aussi, Maurice, quand l'indiscré- » tion bien excusable de monsieur de Grandville vous a » révélé le secret de ma vie, ai-je fini par voir dans cet in- » cident un de ces commandemens du Sort, un de ces ar- » rêts qu'écoutent et que mendient les joueurs au milieu » de leurs parties les plus acharnées... Avez-vous pour moi » assez d'affection pour m'être romanesquement dévoué ? »

— « Je vous vois venir, monsieur le comte, répondis-je en interrompant, je devine vos intentions. Votre premier secrétaire a voulu crocheter votre caisse, je connais le cœur du second, il pourrait aimer votre femme. Et pouvez-vous le vouer au malheur en l'envoyant au feu ! Mettre sa main dans un brasier sans se brûler, est-ce possible ? — Vous êtes un enfant, reprit le comte, je vous enverrai ganté! Ce n'est pas mon secrétaire qui viendra se loger rue Saint-Maur, dans la petite maison de maraîcher que j'ai rendu libre, ce sera mon petit cousin, le baron de l'Hostal, maître des requêtes... »

Après un moment donné à la surprise, j'entendis un coup de cloche, et une voiture roula jusqu'au perron. Bientôt le valet de chambre annonça madame de Courteville et sa fille. Le comte Octave avait une très nombreuse parenté dans sa ligne maternelle. Madame de Courteville, sa cousine, était veuve d'un juge au tribunal de la Seine, qui l'avait laissée avec une fille et sans aucune espèce de fortune. Que pouvait être une femme de vingt-neuf ans auprès d'une jeune fille de vingt ans aussi belle que l'imagination pourrait le souhaiter pour une maîtresse idéale ? — « Baron, maître des requêtes, référendaire au sceau en attendant mieux, et ce vieil hôtel pour dot, aurez-vous assez de raisons pour ne pas aimer la comtesse ? » me dit-il à l'oreille en me prenant la main et me présentant à madame de Courteville et à sa fille. Je fus ébloui, non par tant d'avantages que je n'aurais pas osé rêver, mais par Amélie de Courteville, dont toutes les beautés étaient mises en relief par une de ces savantes toilettes que les mères font faire à leurs filles quand il s'agit de les marier. — Ne parlons pas de moi, dit le consul en faisant une pause.

— Vingt jours après, reprit-il, j'allai demeurer dans la maison du maraîcher, qu'on avait nettoyée, arrangée et meublée avec cette célérité qui s'explique par trois mots : Paris ! l'ouvrier français ! J'étais aussi amoureux que le comte pouvait le désirer pour sa sécurité. La prudence d'un jeune homme de vingt-cinq ans suffirait-elle aux ruses que j'entreprenais et où il s'agissait du bonheur d'un ami ? Pour résoudre cette question, je vous avoue que je comptai beaucoup sur mon oncle, car je fus autorisé par le comte à le mettre dans la confidence au cas où je jugerais son intervention nécessaire. Je pris un jardinier, je me fis fleuriste jusqu'à la manie, je m'occupai furieusement, en homme que rien ne pouvait distraire, de défoncer le marais et d'en approprier le terrain à la culture des fleurs. De même que les maniaques de Hollande ou d'Angleterre, je me donnai pour monofloriste. Je cultivai spécialement des dahlias en en réunissant toutes les variétés. Vous devinez que ma ligne de conduite, même dans ses plus légère déviations, était tracée par le comte, dont toutes les forces intellectuelles furent alors attentives aux moindres événemens de la tragi-comédie qui devait se jouer rue Saint-Maur. Aussitôt la comtesse couchée, presque tous les soirs, entre onze heures et minuit, Octave, madame Gobain et moi, nous tenions conseil. J'entendis la vieille rendant compte à Octave des moindres mouvemens de sa femme pendant la journée ; il s'informait de tout, des repas, des occupations, de l'attitude, du menu du lendemain, des fleurs qu'elle se proposait d'imiter. Je compris ce qu'est un amour au désespoir, quand il se compose du triple amour qui procède de la tête, du cœur et des sens. Octave ne vivait que pendant cette heure. Pendant deux mois que durèrent les travaux, je ne jetai pas les yeux sur le pavillon où demeurait ma voisine. Je n'avais pas demandé seulement si j'avais une voisine, quoique le jardin de la comtesse et le mien fussent séparés par un palis, le long duquel elle avait fait planter des cyprès déjà hauts de quatre pieds.

Un beau matin, madame Gobain annonça comme un grand malheur à sa maîtresse l'intention manifestée par un original devenu son voisin, de faire bâtir à la fin de l'année un mur entre les deux jardins. Je ne vous parle pas de la curiosité qui me dévorait. Voir la comtesse !... ce désir faisait pâlir mon amour naissant pour Amélie de Courteville. Mon projet de bâtir un mur était une affreuse menace. Plus d'air pour Honorine dont le jardin devenait une espèce d'allée serrée entre ma muraille et son pavillon. Ce pavillon, une ancienne maison de plaisir, ressemblait à un château de cartes ; il n'avait pas plus de trente pieds de profondeur sur une longueur d'environ cent pieds. La façade peinte à l'allemande figurait un treillage de fleurs jusqu'au premier étage, et présentait un charmant *specimen* de ce style Pompadour si bien nommé *rococo*. On arrivait par une longue avenue de tilleuls. Le jardin du pavillon et le marais figuraient une hache dont le manche était représenté par cette avenue. Mon mur allait rogner les trois quarts de la hache. La comtesse en fut désolée, et dit au milieu de son désespoir : — « Ma pauvre Gobain, quel homme est-ce que ce fleuriste? — Ma foi ! dit-elle, je ne sais pas s'il est possible de l'apprivoiser ; il paraît avoir les femmes en horreur. C'est le neveu d'un curé de Paris. Je n'ai vu l'oncle qu'une seule fois, un beau vieillard de soixante-quinze ans, bien laid, mais bien aimable. Il se peut bien que ce curé maintienne, comme on le prétend dans le quartier, son neveu dans la passion des fleurs, pour qu'il n'arrive pas pis... — Mais quoi ? — Eh bien ! votre voisin est un hurluberlu... » fit la Gobain en montrant sa tête. Les fous tranquilles sont les seuls hommes de qui les femmes ne conçoivent aucune méfiance en fait de sentiment. Vous allez voir par la suite combien le comte avait vu juste en me choisissant ce rôle. — « Mais qu'y a-t-il ? demanda la comtesse. — Il a trop étudié, répondit la Gobain, il est devenu sauvage. Enfin, il a des raisons pour ne plus aimer les femmes... là, puisque vous voulez savoir tout ce qui se dit. — Eh bien ! reprit Honorine, les fous m'effraient moins que les gens sages ; je lui parlerai, moi ! dis-lui que je le prie de venir. Si je ne réussis pas, je verrai le curé. »

Le lendemain de cette conversation, en me promenant dans mes allées tracées, j'entrevis au premier étage du pavillon les rideaux d'une fenêtre écartés et la figure d'une femme posée en curieuse. La Gobain m'aborda. Je regardai brusquement le pavillon et fis un geste brutal, comme si je disais : — Eh! je me moque bien de votre maîtresse! — « Madame, dit la Gobain, qui revint rendre compte de son ambassade, le fou m'a priée de le laisser tranquille, en prétendant que charbonnier était maître chez soi, surtout quand il était sans femme. — Il a deux fois raison, répondit la comtesse.— Oui, mais il a fini par me répondre : « J'irai ! » quand je lui ai répondu qu'il ferait le malheur d'une personne qui vivait dans la retraite, et qui puisait de grandes distractions dans la culture des fleurs. » Le lendemain, je sus par un signe de la Gobain qu'on attendait ma visite. Après le déjeuner de la comtesse, au moment où elle se promenait devant son pavillon, je brisai le palis et je vins à elle. J'étais mis en campagnard : vieux pantalon à pied en molleton gris, gros sabots, vieille veste de chasse, casquette en tête, méchant foulard au cou, les mains salies de terre, et un plantoir à la main. — « Madame, c'est le monsieur qui est votre voisin ! » cria la Gobain.La comtesse ne s'était pas effrayée.J'aperçus enfin cette femme que sa conduite et les confidences du comte avaient rendue si curieuse à observer. Nous étions dans les premiers jours du mois de mai. L'air pur, le temps bleu, la verdeur des premières feuilles, la senteur du printemps, faisaient un cadre à cette création de la douleur.

En voyant Honorine, je conçus la passion d'Octave et la vérité de cette expression : une fleur céleste! Sa blancheur me frappa tout d'abord par son blanc particulier, car il y a autant de blancs que de rouges et de bleus différens. En regardant la comtesse, l'œil servait à toucher cette peau suave où le sang courait en filets bleuâtres. A la moindre émotion, ce sang se répandait sous le tissu comme une vapeur en nappes rosées. Quand nous nous rencontrâmes, les rayons du soleil en passant à travers le feuillage grêle des acacias environnaient Honorine de ce nimbe jaune et fluide que Raphaël et Titien, seuls parmi tous les peintres, ont su peindre autour de la Vierge. Des yeux bruns exprimaient à la fois la tendresse et la gaîté, leur éclat se reflétait jusque sur le visage, à travers de longs cils abaissés. Par le mouvement de ses paupières soyeuses, Honorine vous jetait un charme, tant il y avait de sentiment, de majesté, de terreur, de mépris dans sa manière de relever ou d'abaisser ce voile de l'âme. Enfin, elle pouvait vous glacer ou vous animer par un regard. Ses cheveux cendrés, rattachés négligemment sur sa tête, lui dessinaient un front de poëte, large, puissant, rêveur. La bouche était entièrement voluptueuse. Enfin, privilége rare en France, mais commun en Italie, toutes les lignes, les contours de cette tête avaient un caractère de noblesse qui devait arrêter les outrages du temps. Quoique svelte, Honorine n'était pas maigre, et ses formes me semblèrent être de celles qui réveillent encore l'amour quand il se croit épuisé. Elle méritait bien l'épithète de mignonne, car elle appartenait à ce genre de petites femmes souples qui se laissent prendre, flatter, quitter et reprendre comme des chattes. Ses petits pieds que j'entendis sur le sable y faisaient un bruit léger qui leur était propre et qui s'harmoniait au bruissement de la robe ; il en résultait une musique féminine qui se gravait dans le cœur et devait se distinguer entre la démarche de mille femmes. Son port rappelait tous ses quartiers de noblesse, avec tant de fierté, que dans les rues les prolétaires les plus audacieux devaient se ranger pour elle. Gaie, tendre, fière et imposante, on ne la comprenait pas autrement que douée de ces qualités qui semblent s'exclure, et qui la laissent néanmoins enfant. Mais l'enfant pouvait devenir forte comme l'ange ; et, comme l'ange, une fois blessée dans sa nature, elle devait être implacable. La froideur sur ce visage était sans doute la mort pour ceux à qui ses yeux avaient souri, pour qui ses lèvres s'étaient dénouées, pour ceux dont l'âme avait accueilli la mélodie de cette voix qui donnait à la parole la poésie du chant par des accentuations particulières. En sentant le parfum de violette qu'elle exhalait, je compris comment le souvenir de cette femme avait cloué le comte au seuil de la débauche, et comme on ne pouvait jamais oublier celle qui vraiment était une fleur pour le toucher, une fleur pour le regard, une fleur pour l'odorat, une fleur céleste pour l'âme... Honorine inspirait le dévouement, un dévouement chevaleresque et sans récompense. On se disait en la voyant : Pensez, je devinerai; parlez, j'obéirai. Si ma vie perdue dans un supplice peut vous procurer un jour de bonheur, prenez ma vie : je sourirai comme les martyrs sur leur bûcher, car j'apporterai cette journée à Dieu comme un gage auquel obéit un père en reconnaissant une fête donnée à son enfant. Bien des femmes se composent une physionomie et arrivent à produire des effets semblables à ceux qui vous eussent saisi à l'aspect de la comtesse ; mais chez elle tout procédait d'un délicieux naturel, et ce naturel inimitable allait droit au cœur. Si je vous en parle ainsi c'est qu'il s'agit uniquement de son âme, de ses pensées, des délicatesses de son cœur, et que vous m'eussiez reproché de ne pas vous l'avoir crayonnée. Je faillis oublier mon rôle d'homme quasi-fou, brutal et peu chevaleresque. — « On m'a dit, madame, que vous aimiez les fleurs. — Je suis ouvrière fleuriste, monsieur, répondit-elle. Après avoir cultivé les fleurs, je les copie comme une mère qui serait assez artiste pour se donner le plaisir de peindre ses enfans. N'est-ce pas assez vous dire que je suis pauvre et hors d'état de payer la concession que je veux obtenir de vous. — Et comment, repris-je avec la gravité d'un magistrat, une personne qui semble aussi distinguée que vous, exerce-t-elle un pareil état? Avez-vous donc comme moi des raisons pour occuper vos doigts afin de ne pas laisser travailler votre tête? — Restons sur le mur mitoyen, répondit-elle en souriant. — Mais nous sommes aux fondations, dis-je. Ne faut-il pas que je sache, de nos deux douleurs, ou, si vous voulez, de nos deux manies, laquelle doit céder le pas à l'autre?... Ah! le joli bouquet de narcisses! elles sont aussi fraîches que cette matinée! » Je vous déclare qu'elle s'était créé comme un musée de fleurs et d'arbustes, où le soleil seul pénétrait, dont l'arrangement était dicté par un génie artiste,et que le plus insensible des propriétaires aurait respecté. Les masses de fleurs, étagées avec une science de fleuriste ou disposées en bouquets, produisaient des effets doux à l'âme. Ce jardin recueilli, solitaire, exhalait des baumes consolateurs,et n'inspirait que de douces pensées, des images gracieuses, voluptueuses même. On y reconnaissait cette ineffaçable signature que notre vrai caractère imprime en toutes choses quand rien ne nous contraint d'obéir aux diverses hypocrisies, d'ailleurs nécessaires, qu'exige la société. Je regardais alternativement le monceau de narcisses et la comtesse, en paraissant plus amoureux des fleurs que d'elle pour jouer mon rôle. — « Vous aimez donc bien les fleurs ? me dit-elle.— C'est, lui dis-je, les seuls êtres qui ne trompent pas nos soins et notre tendresse. » Je fis une tirade si violente en établissant un parallèle entre la botanique et le monde, que nous nous trouvâmes à mille lieues du mur mitoyen, et que la comtesse dut me prendre pour un être souffrant, blessé, digne de pitié. Néanmoins, après une demi-heure, ma voisine me ramena naturellement à la question; car les femmes, quand elles n'aiment pas, ont toutes le sang-froid d'un vieil avoué. — « Si vous voulez laissez subsister le palis, lui dis-je, vous apprendrez tous les secrets de culture que je veux cacher, car je cherche le dalhia bleu, la rose bleue, je suis fou des fleurs bleues. Le bleu n'est-il pas la couleur favorite des belles âmes? Nous ne sommes ni l'un ni l'autre chez nous : autant vaudrait y mettre une petite porte à claire-voie qui réunirait nos jardins... Vous aimez les fleurs, vous verrez les miennes, je verrai les vôtres. Si vous ne recevez personne, je ne suis visité que par mon oncle, le curé des Blancs-Manteaux.—Non, dit-elle, je ne veux donner à personne le droit d'entrer dans mon jardin, chez moi, à toute heure. Venez-y, vous serez toujours reçu comme un voisin avec qui je veux vivre en bonnes relations; mais j'aime trop ma solitude

pour la grever d'une dépendance quelconque. — Comme vous voudrez! » dis-je. Et je sautai d'un bond par-dessus le palis. — « A quoi sert ma porte? » m'écriai-je quand je fus sur mon terrain en revenant à la comtesse et la narguant par un geste, par une grimace de fou. Je restai quinze jours sans paraître penser à ma voisine. Vers la fin du mois de mai, par une belle soirée, il se trouva que nous étions chacun d'un côté du palis, nous promenant à pas lents. Arrivés au bout, il fallut bien échanger quelques paroles de politesse; elle me trouva si profondément accablé, plongé dans une rêverie si douloureuse, qu'elle me parla d'espérance en me jetant des phrases qui ressemblaient à ces chants par lesquels les nourrices endorment les enfans. Enfin je franchis la haie, et me trouvai pour la seconde fois près d'elle. La comtesse me fit entrer chez elle en voulant apprivoiser ma douleur. Je pénétrai donc enfin dans ce sanctuaire où tout était en harmonie avec la femme que j'ai tâché de vous dépeindre. Il y régnait une exquise simplicité.

A l'intérieur, ce pavillon était bien la bonbonnière inventée par l'art du dix-huitième siècle pour les jolies débauches d'un grand seigneur. La salle à manger, sise au rez-de-chaussée, était couverte de peintures à fresque représentant des treillages de fleurs d'une admirable et merveilleuse exécution. La cage de l'escalier offrait de charmantes décorations en camaïeu. Le petit salon, qui faisait face à la salle à manger, était prodigieusement dégradé; mais la comtesse y avait tendu des tapisseries pleines de fantaisies et provenant d'anciens paravents. Une salle de bain y attenait. Au-dessus, il n'y avait qu'une chambre avec son cabinet de toilette et une bibliothèque métamorphosée en atelier. La cuisine était cachée dans les caves sur lesquelles le pavillon s'élevait, car il fallait y monter par un perron de quelques marches. Les balustres de la galerie et ses guirlandes de fleurs pompadour déguisaient la toiture, dont on ne voyait que les bouquets de plomb. On se trouvait dans ce séjour à cent lieues de Paris. Sans le sourire amer qui se jouait parfois sur les belles lèvres rouges de cette femme pâle, on aurait pu croire au bonheur de cette violette ensevelie dans sa forêt de fleurs.

Nous arrivâmes en quelques jours à une confiance engendrée par le voisinage et par la certitude où fut la comtesse de ma complète indifférence pour les femmes. Un regard aurait tout compromis, et jamais je n'eus une pensée pour elle dans les yeux! Honorine voulut voir en moi comme un vieil ami. Ses manières avec moi procédèrent d'une sorte de compassion. Ses regards, sa voix, ses discours, tout disait qu'elle était à mille lieues des coquetteries que la femme la plus sévère se fût peut-être permise en pareil cas. Elle me donna bientôt le droit de venir dans le charmant atelier où elle faisait ses fleurs, une retraite pleine de livres et de curiosités, parée comme un boudoir, et où la richesse relevait la vulgarité des instrumens du métier. La comtesse avait, à la longue, poétisé, pour ainsi dire, ce qui est l'antipode de la poésie, une fabrique. Peut-être, de tous les ouvrages que puissent faire les femmes, les fleurs artificielles sont-elles celui dont les détails leur permettent de déployer le plus de grâces. Pour colorier, une femme doit rester penchée sur une table et s'adonner, avec une certaine attention, à cette demi-peinture. La tapisserie, faite comme doit la faire une ouvrière qui veut gagner sa vie, est une cause de pulmonie ou de déviation de l'épine dorsale. La gravure des planches de musique est un des travaux les plus tyranniques par sa minutie, par le soin, par la compréhension qu'il exige. La couture, la broderie, ne donnent pas trente sous par jour; mais la fabrication des fleurs et celle des modes nécessitent une multitude de mouvemens, de gestes, des idées même qui laissent une jolie femme dans sa sphère : elle est encore elle-même, elle peut causer, rire, chanter ou penser. Certes, il y avait un sentiment de l'art dans la manière dont la comtesse disposait sur une longue table de sapin jaune les myriades de pétales colorés qui servaient à composer les fleurs qu'elle avait décidées. Les godets à couleur étaient en porcelaine blanche, et toujours propres, rangés de façon à permettre à l'œil de trouver aussitôt la nuance voulue dans la gamme des tons. La noble artiste économisait ainsi son temps. Un joli meuble d'ébène incrusté d'ivoire, aux cent tiroirs vénitiens, contenait les matrices d'acier avec lesquelles elle frappait ses feuilles ou certains pétales. Un magnifique bol japonais contenait la colle qu'elle ne laissait jamais aigrir, et auquel elle avait fait adapter un couvercle à charnière, si léger, si mobile qu'elle le soulevait du bout du doigt. Le fil d'archal, le laiton se cachaient dans un petit tiroir de sa table de travail devant elle.

Sous ses yeux s'élevait, dans un verre de Venise, épanoui comme un calice sur sa tige, le modèle vivant de la fleur avec laquelle elle essayait de lutter. Elle se passionnait pour les chefs-d'œuvre, elle abordait les ouvrages les plus difficiles, les grappes, les corolles les plus menues, les bruyères, les nectaires aux nuances les plus capricieuses. Ses mains, aussi agiles que sa pensée, allaient de sa table à sa fleur, comme celles d'un artiste sur les touches d'un piano. Ses doigts semblaient être *fées*, pour se servir d'une expression de Perrault, tant ils cachaient, sous la grâce du geste, les différentes forces de torsion, d'application, de pesanteur nécessaires à cette œuvre, en mesurant avec la lucidité de l'instinct chaque mouvement au résultat. Je ne me lassais pas de l'admirer montant une fleur dès que les élémens s'en trouvaient rassemblés devant elle, et cotonnant, perfectionnant une tige, y attachant les feuilles. Elle déployait le génie des peintres dans ses audacieuses entreprises, elle copiait des feuilles flétries, des feuilles jaunes; elle luttait avec les fleurs des champs, de toutes les plus naïves, les plus compliquées dans leur simplicité.

— « Cet art, me disait-elle, est dans l'enfance. Si les Parisiennes avaient un peu du génie que l'esclavage du harem exige chez les femmes de l'Orient, elles donneraient tout un langage aux fleurs posées sur leur tête. J'ai fait, pour ma satisfaction d'artiste, des fleurs fanées avec les feuilles couleur bronze florentin, comme il s'en trouve après ou avant l'hiver... Cette couronne, sur une tête de jeune femme dont la vie est manquée, ou qu'un chagrin secret dévore, manquerait-elle de poésie? Combien de choses une femme ne pourrait-elle pas dire avec sa coiffure? N'y a-t-il pas des fleurs pour les bacchantes ivres, des fleurs pour les sombres et rigides dévotes, des fleurs soucieuses pour les femmes ennuyées? La botanique exprime, je crois, toutes les sensations et les pensées de l'âme, même les plus délicates! » Elle m'employait à frapper ses feuilles, à des découpages, à des préparations de fil de fer pour les tiges. Mon prétendu désir de distraction me rendit promptement habile. Nous causions tout en travaillant. Quand je n'avais rien à faire, je lui lisais les nouveautés, car je ne devais pas perdre de vue mon rôle, et je jouais l'homme fatigué de la vie, épuisé de chagrins, morose, sceptique, âpre. Mon personnage me valait d'adorables plaisanteries sur la ressemblance purement physique, moins le pied-bot, qui se trouvait entre lord Byron et moi. Il passait pour constant que ses malheurs à elle, sur lesquels elle voulait garder le plus profond silence, effaçaient les miens, quoique déjà les causes de ma misanthropie eussent pu satisfaire Young et Job.

Je ne vous parlerai pas des sentimens de honte qui me torturaient en me mettant au cœur, comme les pauvres de la rue, de fausses plaies pour exciter la pitié de cette adorable femme. Je compris bientôt l'étendue de mon dévouement, en comprenant toute la bassesse des espions. Les témoignages de sympathie que je recueillis alors eussent consolé les plus grandes infortunes. Cette charmante créature, sevrée du monde, seule depuis tant d'années, ayant en dehors de l'amour des trésors d'affection à dépenser, elle me les offrit avec d'enfantines effusions, avec une pitié qui certes eût rempli d'amertume le roué qui l'aurait aimée; car, hélas! elle était tout charité, tout compatissance. Son renoncement à l'amour, son effroi de ce qu'on appelle le bonheur pour la femme, éclataient avec autant de force que de naïveté. Ces heureuses journées me prouvèrent que

l'amitié des femmes est de beaucoup supérieure à leur amour. Je m'étais fait arracher les confidences de mes chagrins avec autant de simagrées que s'en permettent les jeunes personnes avant de s'asseoir au piano, tant elles ont la conscience de l'ennui qui s'ensuit. Comme vous le devinez, la nécessité de vaincre ma répugnance à parler avait forcé la comtesse à serrer les liens de notre intimité; mais elle retrouvait si bien en moi sa propre antipathie contre l'amour, qu'elle me parut heureuse du hasard qui lui avait envoyé dans son île déserte une espèce de *Vendredi*.. Peut-être la solitude commençait-elle à lui peser. Néanmoins, elle était sans la moindre coquetterie; elle n'avait plus rien de la femme; elle ne se sentait un cœur, me disait-elle, que dans le monde idéal où elle se réfugiait. Involontairement, je comparais entre elles ces deux existences, celle du comte, tout action, tout agitation, tout émotion; celle de la comtesse, tout passivité, inactivité, tout immobilité. La femme et l'homme obéissaient admirablement à leur nature. Ma misanthropie autorisait contre les hommes et contre les femmes de cyniques sorties que je me permettais en espérant amener Honorine sur le terrain des aveux; mais elle ne se laissait prendre à aucun piége, et je commençais à comprendre *cet entêtement de mule*, plus commun qu'on ne le pense chez les femmes.

— « Les Orientaux ont raison, lui dis-je un soir, de vous renfermer en ne vous considérant que comme les instrumens de leurs plaisirs. L'Europe est bien punie de vous avoir admises à faire partie du monde, et de vous y accepter sur un pied d'égalité. Selon moi, la femme est l'être le plus improbe et le plus lâche qui puisse se rencontrer. Et c'est là, d'ailleurs, d'où lui viennent ses charmes : le beau plaisir de chasser un animal domestique! Quand une femme a inspiré une passion à un homme, elle est toujours sacrée, elle est, à ses yeux, revêtue d'un privilége imprescriptible. Chez l'homme, la reconnaissance pour les plaisirs passés est éternelle. S'il retrouve sa maîtresse ou vieille ou indigne de lui, cette femme a toujours des droits sur son cœur; mais pour vous autres, un homme que vous avez aimé n'est plus rien; bien plus, il a un tort impardonnable, celui de vivre!... Vous n'osez pas l'avouer; mais vous avez toutes au cœur la pensée que les calomnies populaires appelées tradition prêtent à la dame de la tour de Nesle : Quel dommage qu'on ne puisse se nourrir d'amour comme on se nourrit de fruits! et que, d'un repas fait, il ne puisse pas ne vous rester que le sentiment du plaisir!... — Dieu, dit-elle, a sans doute réservé ce bonheur parfait pour le paradis. Mais, reprit-elle, si votre argumentation vous semble très spirituelle, elle a pour moi le malheur d'être fausse. Qu'est-ce que c'est que des femmes qui s'adonnent à plusieurs amours? me demanda-t-elle en me regardant comme la Vierge d'Ingres regarde Louis XIII lui offrant son royaume. — Vous êtes une comédienne de bonne foi, lui répondis-je, car vous venez de me jeter de ces regards qui feraient la gloire d'une actrice. Mais, belle comme vous êtes, vous avez aimé; donc vous oubliez. — Moi, répondit-elle en éludant ma question, je ne suis pas une femme, je suis une religieuse arrivée à soixante-douze ans. — Comment alors pouvez-vous affirmer avec autant d'autorité que vous sentez plus vivement que moi? Le malheur pour les femmes n'a qu'une forme, elle ne comptent pour des infortunes que les déceptions du cœur. » Elle me regarda d'un air doux, et fit comme toutes les femmes qui, pressées entre les deux portes d'un dilemme, ou saisies par les griffes de la vérité, n'en persistent pas moins dans leur vouloir; elle me dit :

— « Je suis religieuse, et vous me parlez d'un monde où je ne puis plus mettre les pieds. — Pas même par la pensée? lui dis-je. — Le monde est-il si digne d'envie? répondit-elle. Oh! quand ma pensée s'égare, elle va plus haut... L'ange de la perfection, le beau Gabriel, chante souvent dans mon cœur, fit-elle. Je serais riche, je n'en travaillerais pas moins pour ne pas monter trop souvent sur les ailes diaprées de l'ange et aller dans le royaume de la fantaisie. Il y a des contemplations qui nous perdent, nous autres femmes! Je dois à mes fleurs beaucoup de tranquillité, quoiqu'elles ne réussissent pas toujours à m'occuper. En de certains jours j'ai l'âme envahie par une attente sans objet, je ne puis bannir une pensée qui s'empare de moi, qui semble alourdir mes doigts. Je crois qu'il se prépare un grand événement, que ma vie va changer; j'écoute dans le vague, je regarde aux ténèbres, je suis sans goût pour mes travaux, et je retrouve, après mille fatigues, la vie..... la vie ordinaire. Est-ce un pressentiment du ciel, voilà ce que je me demande!... » Après trois mois de lutte entre deux diplomates cachés sous la peau d'une mélancolie juvénile, et une femme que le dégoût rendait invincible, je dis au comte qu'il paraissait impossible de faire sortir cette tortue de dessous sa carapace, il fallait casser l'écaille. La veille, dans une dernière discussion tout amicale, la comtesse s'était écriée : — « Lucrèce a écrit avec son poignard et son sang le premier mot de la charte des femmes : *Liberté!* » Le comte me donna dès-lors carte blanche. — « J'ai vendu cent francs les fleurs et les bonnets que j'ai faits cette semaine! » me dit joyeusement Honorine un samedi soir où je vins la trouver dans ce petit salon du rez-de-chaussée dont les dorures avaient été remises à neuf par le faux propriétaire. Il était dix heures. Un crépuscule de juillet et une lune magnifique apportaient leurs nuageuses clartés. Des bouffées de parfums mélangés caressaient l'âme, la comtesse faisait tintinuller dans sa main les cinq pièces d'or d'un faux commissionnaire en modes, autre compère d'Octave, qu'un juge, monsieur Popinot, lui avait trouvé.

— « Gagner sa vie en s'amusant, dit-elle, être libre quand les hommes, armés de leurs lois, ont voulu nous faire esclaves! Oh! chaque samedi j'ai des accès d'orgueil. Enfin, j'aime les pièces d'or de monsieur Gaudissart autant que lord Byron, votre Sosie, aimait celles de Murray. — Ceci n'est guère le rôle d'une femme, repris-je. — Bah! suis-je une femme? Je suis un garçon doué d'une âme tendre, voilà tout; un garçon qu'aucune femme ne peut tourmenter... — Votre vie est une négation de tout votre être, répondis-je. Comment, vous pour qui Dieu dépensa ses plus curieux trésors d'amour et de beauté, ne désirez-vous pas parfois... — Quoi? dit-elle, assez inquiète d'une phrase qui, pour la première fois, démentait mon rôle. — Un joli enfant à cheveux bouclés, allant, venant parmi ces fleurs, comme une fleur de vie et d'amour, vous criant : « Maman!... » J'attendis une réponse.

Un silence un peu trop prolongé me fit apercevoir le terrible effet de mes paroles que l'obscurité m'avait caché. Inclinée sur son divan, la comtesse était non pas évanouie, mais froidie par une attaque nerveuse dont le premier frémissement, doux comme tout ce qui émanait d'elle, avait rassemblé, dit-elle plus tard, à l'envahissement du plus subtil des poisons. J'appelai madame Gobain, qui vint et emporta sa maîtresse, la mit sur son lit, la délaça, la déshabilla, la rendit non pas à la vie, mais au sentiment d'une horrible douleur. Je me promenais en pleurant dans l'allée qui longeait le pavillon, en doutant du succès. Je voulais résigner ce rôle d'oiseleur, si imprudemment accepté. Madame Gobain, qui descendit et me trouva le visage baigné de larmes, remonta pour dire promptement à la comtesse: — « Madame, que s'est-il donc passé? monsieur Maurice pleure à chaudes larmes et comme un enfant! » Stimulée par la dangereuse interprétation que pouvait recevoir notre mutuelle attitude, elle trouva des forces surhumaines, prit un peignoir, redescendit et vint à moi. — « Vous n'êtes pas la cause de cette crise, me dit-elle; je suis sujette à des spasmes, des espèces de crampes au cœur!... — Et vous voulez me taire vos chagrins?... lui dis-je en essuyant mes larmes et avec cette voix qui ne se feint pas. Ne venez-vous pas de m'apprendre que vous avez été mère, que vous avez eu la douleur de perdre votre enfant? — Marie! cria-t-elle brusquement en sonnant. La Gobain se présenta. — De la lumière et le thé, » lui dit-elle avec le sang-froid d'une lady harnachée d'orgueil par cette atroce éducation britannique que vous savez. Quand la Gobain eut allumé les bougies et fermé les persiennes, la comtesse m'offrit un visage

muet ; déjà, son indomptable fierté, sa gravité de sauvage avaient repris leur empire ; elle me dit : — « Savez-vous pourquoi j'aime tant lord Byron ?... Il a souffert comme souffrent les animaux. A quoi bon la plainte quand elle n'est pas une élégie comme celle de Manfred, une moquerie amère comme celle de don Juan, une rêverie comme celle de Child-Harold ? On ne saura rien de moi !..... Mon cœur est un poëme que j'apporte à Dieu ! — Si je voulais... dis-je. — Si ? répéta-t-elle. — Je ne m'intéresse à rien, répondis-je, je ne puis pas être curieux ; mais, si je le voulais, je saurais demain tous vos secrets. — Je vous en défie ! me dit-elle avec une anxiété mal déguisée. — Est-ce sérieux ? — Certes, me dit-elle en hochant la tête, je dois savoir si ce crime est possible. — D'abord, madame, répondis-je en lui montrant ses mains, ces jolis doigts, qui disent assez que vous n'êtes pas une jeune fille, étaient-ils faits pour le travail ? Puis, vous nommez-vous madame Gobain ? vous qui devant moi, l'autre jour, avez en recevant une lettre dit à Marie : « Tiens, c'est pour toi. » Marie est la vraie madame Gobain. Donc, vous cachez votre nom sous celui de votre intendante. Oh ! madame, de moi, ne craignez rien. Vous avez en moi l'ami le plus dévoué que vous aurez jamais... *Ami*, entendez-vous bien ? Je donne à ce mot sa sainte et touchante acception, si profanée en France où nous en baptisons nos ennemis. Cet ami, qui vous défendrait contre tout, vous veut aussi heureuse que doit l'être une femme comme vous. Qui sait si la douleur que je vous ai causée involontairement n'est pas une action volontaire ? — Oui, reprit-elle avec une audace menaçante, je le veux, devenez curieux, et dites-moi tout ce que vous pourrez apprendre sur moi ; mais... fit-elle en levant le doigt, vous me direz aussi par quels moyens vous aurez eu ces renseignemens. La conservation du faible bonheur dont je jouis ici dépend de vos démarches. — Cela veut dire que vous vous enfuirez... — A tire d'ailes ! s'écria-t-elle, et dans le Nouveau-Monde... — Où vous serez, repris-je en l'interrompant, à la merci de la brutalité des passions que vous inspirerez. N'est-il pas de l'essence du génie et de la beauté de briller, d'attirer les regards, d'exciter les convoitises et les méchancetés ? Paris est le désert sans les Bédouins, Paris est le seul lieu du monde où l'on puisse cacher sa vie quand on doit vivre de son travail. De quoi vous plaignez-vous ? Que suis-je ? un domestique de plus, je suis monsieur Gobain, voilà tout. Si vous avez quelque duel à soutenir, un témoin peut vous être nécessaire. — N'importe, sachez qui je suis. J'ai déjà dit : *Je veux* ! maintenant je vous en prie, reprit-elle avec une grâce (que vous avez à commandement, fit le consul en regardant les femmes). — Eh ! bien, demain, à pareille heure, je vous dirai ce que j'aurai découvert, lui répondis-je. Mais n'allez pas me prendre en haine ? Agiriez-vous comme les autres femmes ? — Que font les autres femmes ?... — Elles nous ordonnent d'immenses sacrifices, et quand ils sont accomplis, elles nous les reprochent, quelque temps après, comme une injure. — Elles ont raison, si ce qu'elles ont demandé vous a paru *des sacrifices*... reprit-elle avec malice. — Remplacez le mot sacrifice par le mot effort, et... — Ce sera, fit-elle, une impertinence. — Pardonnez-moi, lui dis-je, j'oubliais que la femme et le pape sont infaillibles. — Mon Dieu ! dit-elle après une longue pause, deux mots seulement peuvent troubler cette paix si chèrement achetée et dont je jouis comme d'une fraude... » Elle se leva, ne fit plus attention à moi. — « Où aller ? dit-elle. Que devenir ?... Faudra-t-il quitter cette douce retraite, arrangée avec tant de soin pour y finir mes jours ? — Y finir vos jours ? lui dis-je avec un effroi visible. N'avez-vous donc jamais pensé qu'il viendrait un moment où vous ne pourriez plus travailler, où le prix des fleurs et des modes baissera par la concurrence ?... — J'ai déjà mille écus d'économies, dit-elle. — Mon Dieu ! combien de privations cette somme ne représente-t-elle pas ?... m'écriai-je. — A demain, me dit-elle, laissez-moi. Ce soir, je ne suis plus moi-même, je veux être seule. Ne dois-je pas recueillir mes forces, en cas de malheur ; car, si vous saviez quelque chose, d'autres que vous seraient instruits, et alors... Adieu, dit-elle d'un ton bref et avec un geste impératif. — A demain le combat, » répondis-je en souriant, afin de ne pas perdre le caractère d'insouciance que je donnais à cette scène. Mais en sortant par la longue avenue, je répétai : A demain le combat ! Et le comte, que j'allai, comme tous les soirs, trouver sur le boulevard, s'écria de même : A demain le combat ! L'anxiété d'Octave égalait celle d'Honorine.

Nous restâmes, le comte et moi, jusqu'à deux heures du matin à nous promener le long des fossés de la Bastille, comme deux généraux qui, la veille d'une bataille, évaluent toutes les chances, examinent le terrain et reconnaissent qu'au milieu de la lutte la victoire dépend d'un hasard à saisir. Ces deux êtres séparés violemment allaient veiller tous deux, l'un dans l'espérance, l'autre dans l'angoisse d'une réunion. Les drames de la vie ne sont pas dans les circonstances, ils sont dans les sentimens, ils se jouent dans le cœur, ou, si vous voulez, dans ce monde immense que nous devons nommer le *Monde spirituel*. Octave et Honorine agissaient, vivaient uniquement dans ce monde des grands esprits. Je fus exact. A dix heures du soir, pour la première fois, on m'admit dans une charmante chambre, blanche et bleue, dans le nid de cette colombe blessée. La comtesse me regarda, voulut me parler, et fut atterrée par mon air respectueux. « Madame la comtesse... » lui dis-je en souriant avec gravité.

La pauvre femme, qui s'était levée, retomba sur son fauteuil et y resta plongée dans une attitude de douleur que j'aurais voulu voir saisie par un grand peintre. — « Vous êtes, dis-je en continuant, la femme du plus noble et du plus considéré des hommes, d'un homme qu'on trouve grand, mais qui l'est bien plus envers vous qu'il ne l'est aux yeux de tous. Vous et lui, vous êtes deux grands caractères. Où croyez-vous être ici ? lui demandai-je. — Chez moi, répondit-elle en ouvrant des yeux que l'étonnement rend fixes. — Chez Octave ! répondis-je. Nous sommes joués. Monsieur Lenormand, le greffier de la cour, n'est pas le vrai propriétaire, mais le prête-nom de votre mari. L'admirable tranquillité dont vous jouissez est l'ouvrage du comte, l'argent que vous gagnez vient du comte, dont la protection descend aux plus menus détails de votre existence. Votre mari vous a sauvée aux yeux du monde ; il a donné des motifs plausibles à votre absence ; il espère ostensiblement ne pas vous avoir perdue dans le naufrage de la *Cécile*, vaisseau sur lequel vous vous êtes embarquée pour aller à la Havane, pour une succession à recueillir d'une vieille parente qui aurait pu vous oublier ; vous y êtes allée en compagnie de deux femmes de sa famille et d'un vieil intendant ! Le comte dit avoir envoyé des agens sur les lieux et avoir reçu des lettres qui lui donnent beaucoup d'espoir... Il prend pour vous cacher à tous les regards autant de précautions que vous en prenez vous-même... Enfin, il vous obéit... — Assez, répondit-elle. Je ne veux plus savoir qu'une seule chose. De qui tenez-vous ces détails ? — Eh ! mon Dieu ! madame, mon oncle a placé chez le commissaire de police de ce quartier un jeune homme sans fortune en qualité de secrétaire. Ce jeune homme m'a tout dit. Si vous quittiez ce pavillon ce soir, furtivement, votre mari saurait où vous iriez, et sa protection vous suivrait partout. Comment une femme d'esprit a-t-elle pu croire que des marchands pouvaient acheter des fleurs et des bonnets aussi chers qu'ils les vendent ? Demandez mille écus d'un bouquet, vous les aurez ! Jamais tendresse de mère ne fut plus ingénieuse que celle de votre mari. J'ai su par le concierge de votre maison que le comte vient souvent, derrière la haie, quand tout repose, voir la lumière de votre lampe de nuit ! Votre grand châle de cachemire vaut six mille francs... Votre marchande à la toilette vous vend du vieux qui vient des meilleures fabriques... Enfin, vous réalisez ici Vénus dans les filets de Vulcain ; mais vous êtes emprisonnée seule, et par les inventions d'une générosité sublime, sublime depuis sept ans, et à toute heure. »

La comtesse tremblait comme tremble une hirondelle

prise, et qui, dans la main où elle est, tend le cou, regarde autour d'elle d'un œil fauve. Elle était agitée par une convulsion nerveuse et m'examinait par un regard défiant. Ses yeux secs jetaient une lueur presque chaude; mais elle était femme!... il y eut un moment où les larmes se firent jour, et elle pleura, non pas qu'elle fût touchée, elle pleura de son impuissance, elle pleura de désespoir. Elle se croyait indépendante et libre, le mariage pesait sur elle comme la prison sur le captif. — « J'irai, disait-elle à travers ses larmes, il m'y force, j'irai là où, certes, personne ne me suivra! — Ah! dis-je, vous voulez vous tuer... Tenez, madame, vous devez avoir des raisons bien puissantes pour ne pas vouloir revenir chez le comte Octave.—Oh! certes! — Eh bien! dites-les moi, dites-les à mon oncle; vous aurez en nous deux conseillers dévoués. Si mon oncle est prêtre dans un confessionnal, il ne l'est jamais dans un salon. Nous vous écouterons, nous essaierons de trouver une solution aux problèmes que vous poserez; et si vous êtes la dupe ou la victime de quelque malentendu, peut-être pourrons-nous le faire cesser. Votre âme me semble pure; mais si vous avez commis une faute, elle est bien expiée... Enfin, songez que vous avez en moi l'ami le plus sincère. Si vous voulez vous soustraire à la tyrannie du comte, je vous en donnerai les moyens; il ne vous trouvera jamais. — Oh! il y a le couvent, dit-elle.— Oui, mais le comte, devenu ministre d'État, vous ferait refuser par tous les couvens du monde. Quoiqu'il soit bien puissant, je vous sauverai de lui... mais quand vous m'aurez démontré que vous ne pouvez pas, que vous ne devez pas revenir à lui. Oh! ne croyez pas que vous fuiriez sa puissance pour tomber sous la mienne, repris-je en recevant d'elle un regard horrible de défiance et plein de noblesse exagérée. Vous aurez la paix, la solitude et l'indépendance; enfin, vous serez aussi libre et aussi respectée que si vous étiez une vieille fille laide et méchante. Je ne pourrais pas, moi-même, vous voir sans votre consentement. — Et comment? par quels moyens? — Ceci, madame est mon secret. Je ne vous trompe point, soyez-en certaine. Démontrez-moi que cette vie est la seule que vous puissiez mener, qu'elle est préférable à celle de la comtesse Octave, riche, honorée, dans un des plus beaux hôtels de Paris, chérie de son mari, mère heureuse... et, je vous donne gain de cause... — Mais, dit-elle, est-ce jamais un homme qui me comprendra!...

— Non, répondis-je. Aussi ai-je appelé la Religion pour nous juger. Le curé des Blancs-Manteaux est un saint de soixante-quinze ans. Mon oncle n'est pas le grand inquisiteur, il est saint Jean; mais il sera Fénélon pour vous, le Fénélon qui disait au duc de Bourgogne: « Mangez un veau le vendredi, mais soyez chrétien, monseigneur. » — Allez, monsieur, le couvent est ma dernière ressource, et mon seul asile. Il n'y a que Dieu pour me comprendre. Aucun homme, fût-il saint Augustin, le plus tendre des pères de l'Eglise, ne pourrait entrer dans les scrupules de ma conscience, qui pour moi sont les cercles infranchissables de l'enfer de Dante. Un autre que mon mari, un autre, quelque indigne qu'il fût de cette offrande, a eu tout mon amour! Il ne l'a pas eu, car il ne l'a pas pris; je le lui ai donné comme une mère donne à son enfant un jouet merveilleux que l'enfant brise. Il n'y avait pas deux amours pour moi. L'amour pour certaines âmes ne s'essaie pas: ou il est, ou il n'est pas. Quand il se montre, quand il se lève, il est tout entier. Eh bien! cette vie de dix-huit mois a été pour moi une vie de dix-huit ans, j'y ai mis toutes les facultés de mon être, elles ne se sont pas appauvries par leur effusion, elles se sont épuisées dans cette intimité trompeuse où moi seule étais franche. La coupe du bonheur n'est pas vide, monsieur, elle est vidée!... rien ne peut plus la remplir, car elle est brisée. Je suis hors de combat, je n'ai plus d'armes... Après m'être ainsi livrée tout entière, que suis-je? le rebut d'une fête. On ne m'a donné qu'un nom, Honorine, comme je n'avais qu'un cœur. Mon mari a eu la jeune fille, un indigne amant a eu la femme, il n'y a plus rien! Me laisser aimer?... voilà le grand mot que vous allez me dire. Oh! je suis encore quelque chose, et je me révolte à l'idée d'être une prostituée! Oui, j'ai vu clair à la lueur de l'incendie; et, tenez... je concevrais de céder à l'amour d'un autre; mais à Octave? oh! jamais. — Oh! vous l'aimez, lui dis-je. — Je l'estime, je le respecte, je le vénère, il ne m'a pas fait le moindre mal; il est bon, il est tendre; mais je ne puis plus aimer... D'ailleurs, dit-elle, ne parlons plus de ceci. La discussion amoindrit tout. Je vous exprimerai par écrit mes idées à ce sujet; car, en ce moment, elles m'étouffent, j'ai la fièvre, je suis les pieds dans les cendres de mon Paraclet. Tout ce que je vois, ces choses que je croyais conquises par mon travail, me rappellent maintenant tout ce que je voulais oublier. Ah! c'est à fuir d'ici, comme je me suis en allée de ma maison. — Pour aller où? dis-je. Une femme peut-elle exister sans protecteur? Est-ce à trente ans, dans toute la gloire de la beauté, riche de forces que vous ne soupçonnez pas, pleine de tendresse à donner, que vous irez vivre au désert où je puis vous cacher?... Soyez en paix. Le comte, qui en cinq ans ne s'est pas fait apercevoir ici, n'y pénétrera jamais que de votre consentement. Vous avez sa sublime vie pendant neuf ans pour garantie de votre tranquillité. Vous pouvez donc délibérer en toute sécurité sur votre avenir avec mon oncle et moi. Mon oncle est aussi puissant qu'un ministre d'État. Calmez-vous donc, ne grossissez pas votre malheur. Un prêtre dont la tête a blanchi dans l'exercice du sacerdoce n'est pas un enfant, vous serez comprise par celui à qui toutes les passions se sont confiées depuis cinquante ans bientôt, et qui pèse dans ses mains le cœur si pesant des rois et des princes. S'il est sévère sous l'étole, mon oncle sera devant vos fleurs aussi doux qu'elles, et indulgent comme son divin maître. Je quittai la comtesse à minuit, et la laissai calme en apparence mais sombre, et dans des dispositions secrètes qu'aucune perspicacité ne pouvait deviner. Je trouvai le comte à quelques pas, dans la rue Saint-Maur, car il avait quitté l'endroit convenu sur le boulevard, attiré vers moi par une force invincible. «—Quelle nuit la pauvre enfant va passer? s'écria-t-il quand j'eus fini de lui raconter la scène qui venait d'avoir lieu. Si j'y allais, dit-il, si tout à coup elle me voyait! — En ce moment, elle est femme à se jeter par la fenêtre, lui répondis-je. La comtesse est de ces Lucrèces qui ne survivent pas à un viol, même quand il vient d'un homme à qui elles se donneraient. — Vous êtes jeune, me répondit-il. Vous ne savez pas que la volonté, dans une âme agitée par de si cruelles délibérations, est comme le flot d'un lac où se passe une tempête, le vent change à toute minute, et le courant est tantôt à une rive, tantôt à une autre. Pendant cette nuit, il y a tout autant de chances pour qu'à ma vue Honorine se jette dans mes bras, que pour la voir sauter par la fenêtre. — Et vous accepteriez cette alternative? lui dis-je.—Allons, me répondit-il, j'ai chez moi, pour pouvoir attendre jusqu'à demain soir, une dose d'opium que Desplein m'a préparée afin de me faire dormir sans danger! » Le lendemain, à midi, la Gobain m'apporta une lettre, en me disant que la comtesse, épuisée de fatigue, s'était couchée à six heures et que, grâce à un *amandé* préparé par le pharmacien, elle dormait.

— Voici cette lettre, j'en ai gardé une copie, car, mademoiselle, dit le consul en s'adressant à Camille Maupin, vous connaissez les ressources de l'art, les ruses du style et les efforts de beaucoup d'écrivains qui ne manquent pas d'habileté dans leurs compositions; mais vous reconnaîtrez que la littérature ne saurait trouver de tels écrits dans ses entrailles postiches! Il n'y a rien de terrible comme le vrai. Voilà ce qu'écrivit cette femme, ou plutôt cette douleur:

« Monsieur Maurice,

» Je sais tout ce que votre oncle pourrait me dire, il
» n'est pas plus instruit que ma conscience. La conscience
» est chez l'homme le truchement de Dieu. Je sais que si
» je ne me réconcilie pas avec Octave je serai damnée: tel
» est l'arrêt de la loi religieuse. La loi civile m'ordonne l'o-
» béissance quand même. Si mon mari ne me repousse pas,

» tout est dit, le monde me tient pour pure, pour vertueuse, quoi que j'aie fait. Oui, le mariage a cela de sublime que la société ratifie le pardon du mari; mais elle a oublié qu'il faut que le pardon soit accepté. Légalement, religieusement, mondainement, je dois revenir à Octave. A ne nous en tenir qu'à la question humaine, n'y a-t-il pas quelque chose de cruel à lui refuser le bonheur, à le priver d'enfans, à effacer sa famille du livre d'or de la pairie? Mes douleurs, mes répugnances, mes sentimens, tout mon égoïsme (car je me sais égoïste) doit être immolé à la famille. Je serai mère, les caresses de mes enfans essuieront bien des pleurs! Je serai bien heureuse, je serai certainement honorée, je passerai fière, opulente, dans un brillant équipage! J'aurai des gens, un hôtel, une maison, je serai la reine d'autant de fêtes qu'il y a de semaines dans l'année. Le monde m'accueillera bien. Enfin je ne remonterai pas dans le ciel du Patriciat, je n'en serai pas même descendue.

» Ainsi Dieu, la loi, la société, tout est d'accord. Contre quoi vous mutinez-vous? me dit-on du haut du ciel, de la chaire, du tribunal, et du trône dont l'auguste intervention serait au besoin invoquée par le comte. Votre oncle me parlera même au besoin d'une certaine grâce céleste qui m'inondera le cœur alors que j'éprouverai le plaisir d'avoir fait mon devoir. Dieu, la loi, le monde, Octave, veulent que je vive, n'est-ce pas? Eh! bien, s'il n'y a pas d'autre difficulté, ma réponse tranche tout: Je ne vivrai pas! Je reviendrai bien blanche, bien innocente, car je serai dans mon linceul, parée de la pâleur irréprochable de la mort. Il n'y a pas là le moindre entêtement de mule. Cet entêtement de mule dont vous m'avez accusée en riant est, chez la femme, l'effet d'une certitude, une vision de l'avenir. Si mon mari, par amour, a la sublime générosité de tout oublier, je n'oublierai point, moi! L'oubli dépend-il de nous? Quand une veuve se marie, l'amour en fait une jeune fille, elle épouse un homme aimé: mais je ne puis pas aimer le comte. Tout est là, voyez-vous? Chaque fois que mes yeux rencontreront les siens, j'y verrai toujours ma faute, même quand les yeux de mon mari seront pleins d'amour. La grandeur de sa générosité m'attestera la grandeur de mon crime. Mes regards, toujours inquiets, liront toujours une sentence invisible. J'aurai dans le cœur des souvenirs confus qui se combattront. Jamais le mariage n'éveillera dans mon être les cruelles délices, le délire mortel de la passion; je tuerai mon mari par ma froideur, par des comparaisons qui se devineront, quoique cachées au fond de ma conscience.

» Oh! le jour où, dans une ride du front, dans un regard attristé, dans un geste imperceptible, je saisira quelque reproche involontaire, réprimé même, rien ne me retiendra: je gisérai la tête fracassée sur un pavé que je trouverai plus clément que mon mari. Ma susceptibilité fera peut-être les frais de cette horrible et douce mort. Je mourrai peut-être victime d'une impatience causée à Octave par une affaire, ou trompée par un injuste soupçon. Hélas! peut-être prendrai-je une preuve d'amour pour une preuve de mépris? Quel double supplice! Octave doutera toujours de moi, je douterai toujours de lui. Je lui opposerai, bien involontairement, un rival indigne de lui, un homme que je méprise, mais qui m'a fait connaître des voluptés gravées en traits de feu, dont j'ai honte et dont je me souviens irrésistiblement. Est-ce assez vous ouvrir mon cœur? Personne, monsieur, ne peut me prouver que l'amour se recommence, car je ne puis et ne veux accepter l'amour de personne. Une jeune fille est comme une fleur qu'on a cueillie; mais la femme coupable est une fleur sur laquelle on a marché. Vous êtes fleuriste, vous devez savoir s'il est possible de redresser cette tige, de raviver ces couleurs flétries, de ramener la sève dans ces tubes si délicats et dont toute la puissance végétative vient de leur parfaite rectitude... Si quelque botaniste se livrait à cette opération, cet homme de génie effacerait-il les plis de la tunique froissée? Il referait une fleur, il serait Dieu! Dieu seul peut me refaire! Je bois la coupe amère des expiations: mais en la buvant j'ai terriblement épelé cette sentence: « Expier n'est pas effacer. » Dans mon pavillon, seule, je mange un pain trempé de mes pleurs; mais personne ne me voit le mangeant, ne me voit pleurant. Rentrer chez Octave? c'est renoncer aux larmes, mes larmes l'offenseraient. Oh! monsieur, combien de vertus faut-il fouler aux pieds pour, non pas se donner, mais se rendre à un mari qu'on a trompé? qui peut les compter? Dieu seul, car lui seul est le confident et le promoteur de ces horribles délicatesses qui doivent faire pâlir ses anges. Tenez, j'irai plus loin. Une femme a du courage devant un mari qui ne sait rien; elle déploie alors dans ses hypocrisies une force sauvage, elle trompe pour donner un double bonheur. Mais une mutuelle certitude n'est-elle pas avilissante? Moi, j'échangerais des humiliations contre des extases? Octave ne finirait-il point par trouver de la dépravation dans mes consentemens? Le mariage est fondé sur l'estime, sur des sacrifices faits de part et d'autre; mais ni Octave ni moi nous ne pouvons nous estimer le lendemain de notre réunion: il m'aura déshonorée par quelque amour de vieillard pour une courtisane; et moi, j'aurai la honte perpétuelle d'être une chose au lieu d'être une Dame. Je ne serai pas la vertu, je serai le plaisir dans sa maison. Voilà les fruits amers d'une faute. Je me suis fait un lit conjugal où je ne puis que me retourner sur des charbons, un lit sans sommeil. Ici, j'ai des heures de tranquillité, des heures pendant lesquelles j'oublie; mais dans mon hôtel, tout me rappellera la tache qui déshonore ma robe d'épousée. Quand je souffre ici, je bénis mes souffrances, je dis à Dieu: Merci! mais chez lui, je serai pleine d'effroi, goûtant des joies qui ne me seront pas dues. Tout ceci, monsieur, n'est pas du raisonnement, c'est le sentiment d'une âme bien vaste, car elle est creusée depuis sept ans par la douleur.

» Enfin, dois-je vous faire cet épouvantable aveu? Je me sens toujours le sein mordu par un enfant conçu dans l'ivresse et la joie, dans la croyance au bonheur, par un enfant que j'ai nourri pendant sept mois, de qui je serai grosse toute ma vie. Si de nouveaux enfans puisent en moi leur nourriture, ils boiront des larmes qui, mêlées à mon lait, le feront aigrir. J'ai l'apparence de la légèreté, je vous semble enfant... Oh! oui, j'ai la mémoire de l'enfant, cette mémoire qui se retrouve aux abords de la tombe. Ainsi, vous le voyez, il n'est pas une situation, dans cette belle vie où le monde et l'amour d'un mari veulent me ramener, qui ne soit fausse, qui ne me cache des piéges, qui ne m'ouvre des précipices où je roule déchirée par des arêtes impitoyables. Voici cinq ans que je voyage dans les landes de mon avenir, sans y trouver une place commode à mon repentir, parce que mon âme est envahie par un vrai repentir. A tout ceci, la religion a ses réponses, et je les sais par cœur. Ces souffrances, ces difficultés sont ma punition, dit-elle, et Dieu me donnera la force de les supporter. Ceci monsieur, est une raison pour certaines âmes pieuses, douées d'une énergie qui me manque. Entre l'enfer où Dieu ne m'empêchera pas de le bénir et l'enfer qui m'attend chez le comte Octave, mon choix est fait.

» Un dernier mot. Mon mari serait encore choisi par moi, si j'étais jeune fille, et que j'eusse mon expérience actuelle; mais là précisément est la raison de mon refus: je ne veux pas rougir devant cet homme. Comment! je serai toujours à genoux, il sera toujours debout! et si nous changeons de posture, je le trouve méprisable. Je ne veux pas être mieux traitée par lui à cause de ma faute. L'ange qui oserait avoir certaines brutalités qu'on se permet de part et d'autre quand on est mutuellement irréprochable, cet ange n'est pas sur la terre, il est au ciel! Octave est plein de délicatesse, je le sais; mais il n'y a pas dans cette âme (quelque grande qu'on la fasse, c'est une âme d'homme), de garanties pour la nouvelle existence que je mènerais chez lui. Venez donc me dire

» où je puis trouver cette solitude, cette paix, ce silence » amis des malheurs irréparables, et que vous m'avez pro- » mis. »

Après avoir pris de cette lettre la copie que voici pour garder ce monument en entier, j'allai rue Payenne. L'inquiétude avait vaincu l'opium. Octave se promenait comme un fou dans son jardin. — « Répondez à cela, lui dis-je en lui donnant la lettre de sa femme. Tâchez de rassurer la pudeur instruite. C'est un peu plus difficile que de surprendre la pudeur qui s'ignore et que la curiosité vous livre. — Elle est à moi !... » s'écria le comte dont la figure exprimait le bonheur à mesure qu'il avançait dans sa lecture. Il me fit signe de la main de le laisser seul, en se sentant observé dans sa joie. Je compris que l'excessive félicité comme l'excessive douleur obéissent aux mêmes lois ; j'allai recevoir madame de Courteville et Amélie, qui dînaient chez le comte ce jour-là. Quelque belle que fût mademoiselle de Courteville, je sentis en la revoyant que l'amour a trois faces, et que les femmes qui nous inspirent un amour complet sont bien rares. En comparant involontairement Amélie à Honorine, je trouvais plus de charme à la femme en faute qu'à la jeune fille pure.

Pour Honorine, la fidélité n'était pas un devoir, mais la fatalité du cœur; tandis qu'Amélie allait prononcer d'un air serein des promesses solennelles, sans en connaître la portée ni les obligations. La femme épuisée, quasi morte, la pécheresse à relever me semblait sublime ; elle irritait les générosités naturelles à l'homme, elle demandait au cœur tous ses trésors, à la puissance toutes ses ressources; elle emplissait la vie, elle y mettait une lutte dans le bonheur ; tandis qu'Amélie, chaste et confiante, allait s'enfermer dans la sphère d'une maternité paisible, où le terre-à-terre devait être la poésie, où mon esprit ne devait trouver ni combat, ni victoire. Entre les plaines de la Champagne et les Alpes neigeuses, orageuses, mais sublimes, quel est le jeune homme qui peut choisir la crayeuse et paisible étendue? Non, de telles comparaisons sont fatales et mauvaises sur le seuil de la Mairie. Hélas ! il faut avoir expérimenté la vie pour savoir que le mariage exclut la passion, que la famille ne saurait avoir les orages de l'amour pour base. Après avoir rêvé l'amour impossible avec ses innombrables fantaisies, après avoir savouré les cruelles délices de l'idéal, j'avais sous les yeux une modeste réalité. Que voulez-vous, plaignez-moi ! A vingt-cinq ans, je doutai de moi ; mais je pris une résolution virile. J'allai retrouver le comte sous prétexte de l'avertir de l'arrivée de ses cousines, et je le vis redevenu jeune au reflet de ses espérances. — « Qu'avez-vous, Maurice ? me dit-il, frappé de l'altération de mes traits. — Monsieur le comte... — Vous ne m'appelez plus Octave ! vous à qui je devrai la vie, le bonheur.— Mon cher Octave, si vous réussissez à ramener la comtesse à ses devoirs, je l'ai bien étudiée... (Il me regarda comme Othello dut regarder Yago quand Yago réussit à faire entrer un premier soupçon dans la tête du Maure.) Elle ne doit jamais me revoir, elle doit ignorer que vous avez eu Maurice pour secrétaire, ne prononcez jamais mon nom, que personne ne le lui rappelle, autrement tout serait perdu... Vous m'avez fait nommer maître des requêtes, eh bien ! obtenez-moi quelque poste diplomatique à l'étranger, un consulat, et ne pensez plus à me marier avec Amélie...

—Oh ! soyez sans inquiétude, repris-je en lui voyant faire un haut-le-corps, j'irai jusqu'au bout de mon rôle...—Pauvre enfant ! me dit-il en me prenant la main, me la serrant et réprimant des larmes qui lui mouillèrent les yeux.—Vous m'aviez donné des gants, repris-je en riant, je ne les ai pas mis, voilà tout. » Nous convînmes alors de ce que je devais faire le soir au pavillon où je retournai dans la soirée. Nous étions en août ; la journée avait été chaude, orageuse, mais l'orage restait dans l'air, le ciel ressemblait à du cuivre, les parfums des fleurs arrivaient lourds; je me trouvais comme dans une étuve et me surpris à souhaiter que la comtesse fût partie pour les Indes ; mais elle était en redingote de mousseline blanche attachée avec des nœuds de rubans bleus, coiffée en cheveux, ses boucles crêpées le long de ses joues, assise sur un banc de bois construit en forme de canapé, sous une espèce de bocage, ses pieds sur un petit tabouret de bois, et dépassant de quelques lignes sa robe. Elle ne se leva point, elle me montra de la main une place auprès d'elle en me disant : — « N'est-ce pas que la vie est sans issue pour moi ? — La vie que vous vous êtes faite, lui dis-je, mais non pas celle que je veux vous faire ; car, si vous le voulez, vous pouvez être bien heureuse...—Et comment? dit-elle. Toute sa personne interrogeait. —Votre lettre est dans les mains du comte. »

Honorine se dressa comme une biche surprise, bondit à six pas, marcha, tourna dans le jardin, resta debout pendant quelques momens, et finit par aller s'asseoir seule dans son salon, où je la retrouvai quand je lui eus laissé le temps de s'accoutumer à la douleur de ce coup de poignard. — « Vous ! un ami ! dites un traître, un espion de mon mari, peut-être ! » L'instinct, chez les femmes, équivaut à la perspicacité des grands hommes. — « Il fallait une réponse à votre lettre, n'est-ce pas ? et il n'y avait qu'un seul homme au monde qui pût l'écrire... Vous lirez donc la réponse, chère comtesse, et si vous ne trouvez pas d'issue à la vie après cette lecture, l'espion vous prouvera qu'il est un ami, car je vous mettrai dans un couvent d'où le pouvoir du comte ne vous arrachera pas ; mais, avant d'y aller, écoutons la partie adverse. Il est une loi divine et humaine à laquelle la haine elle-même feint d'obéir, et qui ordonne de ne pas condamner sans entendre la défense. Vous avez jusqu'à présent condamné, comme les enfans, en vous bouchant les oreilles. Un dévouement de sept années a ses droits. Vous lirez donc la réponse que fera votre mari. Je lui ai transmis par mon oncle la copie de votre lettre, et mon oncle lui a demandé quelle serait sa réponse si sa femme lui écrivait une lettre conçue en ces termes. Ainsi vous n'êtes point compromise. Le bonhomme apportera lui-même la lettre du comte. Devant ce saint homme et devant moi, par dignité pour vous-même, vous devez lire, ou vous ne seriez qu'un enfant mutin et colère. Vous ferez ce sacrifice au monde, à la loi, à Dieu. »

Comme elle ne voyait en cette condescendance aucune atteinte à sa volonté de femme, elle y consentit. Tout ce travail de quatre à cinq mois avait été bâti pour cette minute. Mais les pyramides ne se terminent-elles pas par une pointe sur laquelle se pose un oiseau ?... Le comte plaçait toutes ses espérances dans cette heure suprême, et il y était arrivé. Je ne sais rien, dans les souvenirs de toute ma vie, de plus formidable que l'entrée de mon oncle dans ce salon Pompadour à dix heures du soir. Cette tête dont la chevelure d'argent était mise en relief par un vêtement entièrement noir, et cette figure d'un calme divin produisirent un effet magique sur la comtesse Honorine ; elle éprouva la fraîcheur des baumes sur ses blessures, elle fut éclairée par un reflet de cette vertu, brillante sans le savoir. « Monsieur le curé des Blancs-Manteaux ! dit la Gobain.— Venez-vous, mon cher oncle, avec un message de paix et de bonheur ? lui dis-je.— On trouve toujours le bonheur et la paix en observant les commandemens de l'Eglise, » répondit mon oncle en présentant à la comtesse la lettre suivante :

« Ma chère Honorine,

» Si vous m'aviez fait la grâce de ne pas douter de moi, » si vous aviez lu la lettre que je vous écrivais il y a » cinq ans, vous vous seriez épargné cinq années de tra- » vail inutile et de privations qui m'ont désolé. Je vous y » proposais un pacte dont les stipulations détruisent toutes » vos craintes et rendent possible notre vie intérieure. J'ai » de grands reproches à me faire, et j'ai deviné toutes mes » fautes en sept années de chagrins. J'ai mal compris le » mariage. Je n'ai pas su deviner le danger quand il vous » menaçait. Un ange était dans ma maison, le Seigneur » m'avait dit : « Garde-le bien ! » le Seigneur a puni la » témérité de ma confiance. Vous ne pouvez vous donner

» un seul coup sans frapper sur moi. Grâce pour moi, ma » chère Honorine ! J'avais si bien compris vos susceptibilités que je ne voulais pas vous ramener dans le vieil hôtel de la rue Payenne, où je puis demeurer sans vous, » mais que je ne saurais revoir avec vous. J'orne avec plaisir une autre maison au faubourg Saint-Honoré, dans laquelle je mène en espérance, non pas une femme due à » l'ignorance de la vie, acquise par la loi, mais une sœur » qui me permettra de déposer sur son front le baiser qu'un » père donne à une fille bénie tous les jours. Me destituerez-vous du droit que j'ai su conquérir sur votre désespoir, celui de veiller de plus près à vos besoins, à vos » plaisirs, à votre vie même ?

» Les femmes ont un cœur à elles, toujours plein d'excuses, celui de leur mère ; vous n'avez pas connu d'autre » mère que la mienne qui vous aurait ramenée à moi ; » mais comment n'avez-vous pas deviné que j'avais pour » vous et le cœur de ma mère et celui de la vôtre ! Oui, » chère, mon affection n'est ni petite ni chicanière, elle est » de celles qui ne laissent pas à la contrariété le temps de » plisser le visage d'un enfant adoré. Pour qui prenez-vous le compagnon de votre enfance, Honorine, en le » croyant capable d'accepter des baisers tremblans, de » se partager entre la joie et l'inquiétude ? Ne craignez » pas d'avoir à subir les lamentations d'une passion » mendiante ; je n'ai voulu de vous qu'après m'être assuré de pouvoir vous laisser dans toute votre liberté. » Votre fierté solitaire s'est exagéré les difficultés ; vous » pourrez assister à la vie d'un frère ou d'un père sans » souffrance et sans joie si vous le voulez ; mais vous » ne trouverez autour de vous ni raillerie, ni indifférence, » ni doute sur les intentions. La chaleur de l'atmosphère » où vous vivrez sera toujours égale et douce, sans tempêtes, sans un grain possible. Si, plus tard, après avoir acquis la certitude d'être chez vous comme vous êtes dans » votre pavillon, vous voulez y introduire d'autres élémens de bonheur, des plaisirs, des distractions, vous en » élargirez le cercle à votre gré. La tendresse d'une mère » n'a ni dédain ni pitié ; qu'est-elle ? l'amour sans le désir ; eh bien ! chez moi, l'admiration cachera tous les » sentimens où vous voudriez voir des offenses. Nous pouvons ainsi nous trouver nobles tous deux à côté l'un de » l'autre. Chez vous, la bienveillance d'une sœur, l'esprit » caressant d'une amie, peuvent satisfaire l'ambition de » celui qui veut être votre compagnon, et vous pourrez mesurer sa tendresse aux efforts qu'il fera pour vous la cacher. Nous n'aurons ni l'un ni l'autre la jalousie de » notre passé, car nous pouvons nous reconnaître à l'un » et à l'autre assez d'esprit pour ne voir qu'en avant de » nous. Donc, vous voilà chez vous, dans votre hôtel, tout » ce que vous êtes rue Saint-Maur : inviolable, solitaire, occupée à votre gré, vous conduisant par vos propres lois ; » mais vous avez en plus une protection légitime que vous » obligez en ce moment aux travaux de l'amour le plus » chevaleresque, et la considération qui donne tant de lustre aux femmes, et la fortune qui vous permet d'accomplir tant de bonnes œuvres. Honorine, quand vous voudrez une absolution inutile, vous la viendrez demander ; » elle ne vous sera imposée ni par l'Église ni par le Code ; » elle dépendra de votre fierté, de votre propre mouvement. Ma femme pouvait avoir à redouter tout ce qui » vous effraie ; mais non l'amie et la sœur envers qui je » suis tenu de déployer les façons et les recherches de la » politesse. Vous voir heureuse suffit à mon bonheur, je » l'ai prouvé pendant ces sept années. Ah ! les garanties » de ma parole, Honorine, sont dans toutes les fleurs que » vous avez faites, précieusement gardées, arrosées de mes » larmes et qui sont, comme les quipos des Péruviens, une » histoire de nos douleurs. Si ce pacte secret ne vous convenait pas, mon enfant, j'ai prié le saint homme qui se » charge de cette lettre de ne pas dire un mot en ma faveur. Je ne veux devoir votre retour ni aux terreurs que » vous imprimerait l'Église, ni aux ordres de la Loi. Je ne » veux recevoir que de vous-même le simple et modeste » bonheur que je demande. Si vous persistez à m'imposer » la vie sombre et délaissée de tout sourire fraternel que » je mène depuis neuf ans, si vous restez dans votre désert, seule et immobile, ma volonté fléchira devant la » vôtre. Sachez-le bien : vous ne serez pas plus troublée » que vous ne l'avez été jusqu'aujourd'hui. Je ferai donner congé à ce fou qui s'est mêlé de vos affaires, et qui » peut-être vous a chagrinée... »

— « Monsieur, dit Honorine en quittant sa lettre, qu'elle mit dans son corsage, et regardant mon oncle, je vous remercie, je profiterai de la permission que me donne monsieur le comte de rester ici... — Ah ! » m'écriai-je. Cette exclamation me valut de mon oncle un regard inquiet, et de la comtesse une œillade malicieuse qui m'éclaira sur ses motifs. Honorine avait voulu savoir si j'étais un comédien, un oiseleur, et j'eus la triste satisfaction de l'abuser par mon exclamation, qui fut un des cris du cœur auxquelles les femmes se connaissent si bien. — « Ah ! Maurice, me dit-elle, vous savez aimer, vous ! » L'éclair qui brilla dans mes yeux était une autre réponse qui eût dissipé l'inquiétude de la comtesse si elle en avait conservé. Ainsi le comte se servait de moi jusqu'au dernier moment. Honorine reprit alors la lettre du comte pour la finir. Mon oncle me fit un signe, je me levai.— « Laissons madame, me dit-il. — Vous partez déjà, Maurice ? » me dit-elle sans me regarder. Elle se leva, nous suivit en lisant toujours, et, sur le seuil du pavillon, elle me prit la main, me la serra très affectueusement et me dit :—« Nous nous reverrons.—Non, répondis-je en lui serrant la main à la faire crier. Vous aimez votre mari ! Demain je pars. » Et je m'en allai précipitamment, laissant mon oncle à qui elle dit : — « Qu'a-t-il donc, votre neveu ? » Le pauvre abbé compléta mon ouvrage en faisant le geste de montrer sa tête et son cœur comme pour dire : « Il est fou, excusez-le, madame ! » avec d'autant plus de vérité qu'il le pensait. Six jours après, je partis avec ma nomination de vice-consul en Espagne, dans une grande ville commerçante où je pouvais en peu de temps me mettre en état de parcourir la carrière consulaire, à laquelle je bornai mon ambition. Après mon installation, je reçus cette lettre du comte.

« Mon cher Maurice, si j'étais heureux je ne vous écrirais » point ; mais j'ai recommencé une autre vie de douleur : » je suis redevenu jeune par le désir, avec toutes les impatiences d'un homme qui passe quarante ans, avec la sagesse du diplomate qui sait modérer sa passion. Quand » vous êtes parti, je n'étais pas encore admis dans le pavillon de la rue Saint-Maur ; mais une lettre m'avait promis la permission d'y venir, la lettre douce et mélancolique d'une femme qui redoutait les émotions d'une entrevue. Après avoir attendu plus d'un mois, je hasardai de » me présenter, en faisant demander par la Gobain si je » pouvais être reçu. Je m'assis sur une chaise, dans l'avenue, auprès de la loge, la tête dans les mains, et je restai » là près d'une heure.— « Madame a voulu s'habiller, » me » dit la Gobain afin de cacher sous une coquetterie honorable pour moi les irrésolutions d'Honorine. Pendant un » gros quart d'heure, nous avons été l'un et l'autre affectés » d'un tremblement nerveux involontaire, aussi fort que » celui qui saisit les orateurs à la tribune, et nous nous » adressâmes des phrases effarées comme celles de gens surpris qui simulent une conversation.— « Tenez, Honorine, » lui dis-je les yeux pleins de larmes, la glace est rompue, » et je suis si tremblant de bonheur que vous devez me » pardonner l'incohérence de mon langage. Ce sera pendant longtemps ainsi.—Il n'y a pas de crime à être amoureux de sa femme, me répondit-elle en souriant forcément. » —Accordez-moi la grâce de ne plus travailler comme vous » l'avez fait. Je sais par madame Gobain que vous vivez » depuis vingt jours de vos économies ; vous avez soixante » mille francs de rentes à vous, et si vous ne me rendez » pas votre cœur, au moins ne me laissez pas votre fortune ! — Il y a longtemps, me dit-elle, que je connais » votre bonté...—S'il vous plaisait de rester ici, lui repon-

» dis-je, et de garder votre indépendance, si le plus ardent amour ne trouve pas grâce à vos yeux, ne travaillez plus... » Je lui tendis trois inscriptions de chacune douze mille francs de rente ; elle les prit, les ouvrit avec indifférence, et après les avoir lues, Maurice, elle ne me jeta qu'un regard pour toute réponse. Ah ! elle avait bien compris que ce n'était pas de l'argent que je lui donnais, mais la liberté. — « Je suis vaincue, me dit-elle en me tendant la main que je baisai, venez me voir autant que vous voudrez. » Ainsi, elle ne m'avait reçu que par violence sur elle-même. Le lendemain je l'ai trouvée armée d'une gaîté fausse, et il a fallu deux mois d'accoutumance avant de lui voir son vrai caractère. Mais ce fut alors comme un mai délicieux, un printemps d'amour qui me donna des joies ineffables ; elle n'avait plus de craintes, elle m'étudiait. Hélas ! quand je lui proposai de passer en Angleterre afin de se réunir ostensiblement avec moi dans sa maison, de reprendre son rang, d'habiter son nouvel hôtel, elle fut saisie d'effroi. — « Pourquoi ne pas toujours vivre ainsi ? » dit-elle. Je me résignai, sans répondre un mot. Est-ce une expérience ? me demandai-je en la quittant. En venant de chez moi, rue Saint-Maur, je m'animais, les pensées d'amour me gonflaient le cœur, et je me disais comme les jeunes gens : Elle cédera ce soir... Toute cette force factice ou réelle se dissipait à un sourire, à un commandement de ses yeux fiers et calmes que la passion n'altérait point. Ce terrible mot répété par vous : « Lucrèce a écrit avec son sang et son poignard le premier mot de la charte des femmes : *liberté* ! » me revenait, me glaçait.

» Je sentais impérieusement combien le consentement d'Honorine était nécessaire, et combien il était impossible de le lui arracher. Devinait-elle ces orages qui m'agitaient aussi bien au retour que pendant l'aller ? Je lui peignis enfin ma situation dans une lettre en renonçant à lui en parler. Honorine ne me répondit pas, elle resta si triste que je fis comme si je n'avais pas écrit. Je ressentis une peine violente d'avoir pu l'affliger, elle lut dans mon cœur, et me pardonna. Vous allez savoir comment. Il y a trois jours elle me reçut, pour la première fois, dans sa chambre bleue et blanche. La chambre était pleine de fleurs, parée, illuminée. Honorine avait fait une toilette qui la rendait ravissante. Ses cheveux encadraient de leurs rouleaux légers cette figure que vous connaissez ; des bruyères du Cap ornaient sa tête ; elle avait une robe de mousseline blanche, une ceinture blanche à longs bouts flottans. Vous savez ce qu'elle est dans cette simplicité ; mais ce jour-là, ce fut une mariée, ce fut l'Honorine des premiers jours. Ma joie fut glacée aussitôt, car la physionomie avait un caractère de gravité terrible, il y avait du feu sous cette glace. — Octave, me dit-elle, quand vous le voudrez, je serai votre femme ; mais, sachez-le bien, cette soumission a ses dangers ; je puis me résigner... (Je fis un geste.) — Oui, dit-elle, je vous comprends, la résignation vous offense, et vous voulez ce que je ne puis donner : l'amour ! La religion, la pitié m'ont fait renoncer à mon vœu de solitude, vous êtes ici ! Elle fit une pause.

» D'abord, reprit-elle, vous n'avez pas demandé plus ; maintenant vous voulez votre femme. Eh bien ! je vous rends Honorine telle qu'elle est, et sans vous abuser sur ce qu'elle sera. Que deviendrai-je ? mère ! je le souhaite. Oh ! croyez-le, je le souhaite vivement. Essayez de me transformer, j'y consens ; mais si je meurs, mon ami, ne maudissez pas ma mémoire, et n'accusez pas d'entêtement ce que je nommerais le culte de l'idéal, s'il n'était pas plus naturel de nommer le sentiment indéfinissable qui me tuera le culte du Divin ! L'avenir ne me regardera plus, vous en serez chargé, consultez-vous ? » Elle s'est alors assise, dans cette pose sereine que vous avez su admirer, et m'a regardé pâlissant sous la douleur qu'elle m'avait causée, j'avais froid dans mon sang. En voyant l'effet de ces paroles, elle m'a pris les mains, les a mises dans les siennes, et m'a dit : « Octave, je t'aime, mais autrement que tu veux être aimé ; j'aime ton âme.. Mais, sache-le, je t'aime assez pour mourir à ton service, comme une esclave d'Orient et sans regret. Ce sera mon expiation. » Elle a fait plus, elle s'est mise à genoux sur un coussin, devant moi, et, dans un accès de charité sublime, m'a dit : « Après tout, peut-être ne mourrai-je pas ?... »

» Voici deux mois que je combats. Que faire ?... j'ai le cœur trop plein, j'ai cherché celui d'un ami pour y jeter ce cri : — Que faire ? »

Je ne répondis rien. Deux mois après, les journaux annoncèrent l'arrivée, par un paquebot anglais, de la comtesse Octave rendue à sa famille, après des événemens de voyage assez naturellement inventés pour que personne ne les contestât. A mon arrivée à Gênes, je reçus une lettre de faire part de l'heureux accouchement de la comtesse, qui donnait un fils à son mari. Je tins la lettre dans mes mains pendant deux heures, sur cette terrasse, assis sur ce banc. Deux mois après, tourmenté par Octave, par messieurs de Grandville et de Sérizy, mes protecteurs, accablé par la perte que je fis de mon oncle, je consentis à me marier.

Six mois après la révolution de Juillet, je reçus la lettre que voici, et qui finit l'histoire de ce ménage.

« Monsieur Maurice, je meurs, quoique mère, et peut-être parce que je suis mère. J'ai bien joué mon rôle de femme : j'ai trompé mon mari, j'ai eu des joies aussi vraies que les larmes répandues au théâtre par les actrices. Je meurs pour la Société, pour la Famille, pour le Mariage, comme les premiers chrétiens mouraient pour Dieu. Je ne sais pas de quoi je meurs, je le cherche avec bonne foi, car je ne suis pas entêtée ; mais je tiens à vous expliquer mon mal, à vous qui avez amené le chirurgien céleste, votre oncle, à la parole de qui je me suis rendue ; il a été mon confesseur, je l'ai gardé dans sa dernière maladie, et il m'a montré le ciel en m'ordonnant de continuer à faire mon devoir. Et j'ai fait mon devoir. Je ne blâme pas celles qui oublient, je les admire comme des natures fortes, nécessaires ; mais j'ai l'infirmité du souvenir !... Cet amour de cœur qui nous identifie à l'homme aimé, je n'ai pu le ressentir deux fois. Jusqu'au dernier moment, vous le savez, j'ai crié dans votre cœur, au confessionnal, à mon mari : — « Ayez pitié de moi !..... » Tout fut sans pitié. Eh bien ! je meurs. Je meurs en déployant un courage inouï. Jamais courtisane ne fut plus gaie que moi. Mon pauvre Octave est heureux, je laisse son amour se repaître des mirages de mon cœur. A ce jeu terrible, je prodigue mes forces, la comédienne est applaudie, fêtée, accablée de fleurs ; mais le rival invisible vient chercher tous les jours sa proie, un lambeau de ma vie. Déchirée, je souris ! Je souris à deux enfans, mais l'aîné, le mort triomphe ! Je vous l'ai déjà dit : l'enfant mort m'appellera, et je vais à lui. L'intimité sans l'amour est une situation où mon âme se déshonore à toute heure.

» Je ne puis pleurer ni m'abandonner à mes rêveries que seule. Les exigences du monde, celles de ma maison, le soin de mon enfant, celui du bonheur d'Octave, ne me laissent pas un instant pour me retremper, pour puiser de la force comme j'en trouvais dans ma solitude. Le qui-vive perpétuel surprend toujours mon cœur en sursaut, je n'ai point su fixer dans mon âme cette vigilance à l'oreille agile, à la parole mensongère, à l'œil de lynx. Ce n'est pas une bouche aimée qui boit mes larmes et qui bénit mes paupières, c'est un mouchoir qui les étanche ; c'est l'eau qui rafraîchit mes yeux enflammés, et non des lèvres aimées. Je suis comédienne avec mon âme, et voilà peut-être pourquoi je meurs ! J'enferme le chagrin avec tant de soin qu'il n'en paraît rien au dehors, il faut bien qu'il ronge quelque chose, il s'attaque à ma vie. J'ai dit aux médecins qui ont découvert mon secret : — Faites-moi mourir d'une maladie plausible, autrement j'entraînerais mon mari. Il est donc convenu entre messieurs

» Desplein, Bianchon et moi que je meurs d'un ramollissement de je ne sais quel os, que la science a parfaitement décrit. Octave se croit adoré!... Me comprenez-vous bien? Aussi ai-je peur qu'il ne me suive. Je vous écris pour vous prier d'être, dans ce cas, le tuteur du jeune comte.

» Vous trouverez ci-joint un codicile où j'exprime ce vœu : vous n'en ferez usage qu'au moment où ce serait nécessaire, car peut-être ai-je de la fatuité. Mon dévouement caché laissera peut-être Octave inconsolable, mais vivant! Pauvre Octave ! je lui souhaite une femme meilleure que moi, car il mérite bien d'être aimé. Puisque mon spirituel espion s'est marié, qu'il se rappelle ce que la fleuriste de la rue Saint-Maur lui lègue ici comme enseignement : Que votre femme soit promptement mère ! Jetez-la dans les matérialités les plus vulgaires du ménage ; empêchez-la de cultiver dans son cœur la mystérieuse fleur de l'idéal, cette perfection céleste à laquelle j'ai cru, cette fleur enchantée, aux couleurs ardentes, et dont les parfums inspirent le dégoût des réalités. Je suis une sainte Thérèse qui n'a pu se nourrir d'extases, au fond d'un couvent avec le divin Jésus, avec un ange irréprochable, ailé pour venir et pour s'enfuir à propos. Vous m'avez vue heureuse au milieu de mes fleurs bien-aimées. Je ne vous ai pas tout dit : je voyais l'amour fleurissant sous votre fausse folie, je vous ai caché mes pensées, mes poésies, je ne vous ai pas fait entrer dans mon beau royaume. Enfin, vous aimerez mon enfant pour l'amour de moi, s'il se trouvait un jour sans son pauvre père. Gardez mes secrets comme la tombe me gardera. Ne me pleurez pas : il y a longtemps que je suis morte, si saint Bernard a eu raison de dire qu'il n'y a plus de vie là où il n'y a plus d'amour. »

— Et, dit le consul en serrant les lettres et refermant à clef le portefeuille, la comtesse est morte.

— Le comte vit-il encore? demanda l'ambassadeur, car depuis la révolution de Juillet il a disparu de la scène politique.

— Vous souvenez-vous, monsieur de Lora, dit le consul général, de m'avoir vu reconduisant au bateau à vapeur...

— Un homme en cheveux blancs, un vieillard? dit le peintre.

— Un vieillard de quarante-cinq ans, allant demander la santé, des distractions à l'Italie méridionale. Ce vieillard, c'était mon pauvre ami, mon protecteur, qui passait par Gênes pour me dire adieu, pour me confier son testament... Il me nomme tuteur de son fils. Je n'ai pas eu besoin de lui dire le vœu d'Honorine.

— Connaissait-il sa position d'assassin ? dit mademoiselle des Touches au baron de l'Hostal.

— Il soupçonne la vérité, répondit le consul, et c'est là ce qui le tue. Je suis resté sur le bateau à vapeur qui l'emmenait à Naples, jusqu'au delà de la rade ; une barque devait me ramener. Nous restâmes pendant quelque temps à nous faire des adieux qui, je le crains, sont éternels. Dieu sait combien l'on aime le confident de notre amour, quand celle qui l'inspirait n'est plus! — « Cet homme possède, me disait Octave, un charme; il est revêtu d'une auréole. » Arrivés à la proue, le comte regarda la Méditerranée; il faisait beau par aventure, et, sans doute, ému par ce spectacle, il me légua ces dernières paroles : — « Dans l'intérêt de la nature humaine, ne faudrait-il pas rechercher quelle est cette irrésistible puissance qui nous fait sacrifier au plus fugitif de tous les plaisirs, et malgré notre raison, une divine créature ?... J'ai, dans ma conscience, entendu des cris. Honorine n'a pas crié seule. Et j'ai voulu !... Je suis dévoré de remords! Je mourais, rue Payenne, des plaisirs que je n'avais pas; je mourrai en Italie des plaisirs que j'ai goûtés !... D'où vient le désaccord entre deux natures également nobles, j'ose le dire?

Un profond silence régna sur la terrasse pendant quelques instans.

— Etait-elle vertueuse? demanda le consul aux deux femmes.

Mademoiselle des Touches se leva, prit le consul par le bras, fit quelques pas pour s'éloigner, et lui dit :

— Les hommes ne sont-ils pas coupables aussi de venir à nous, de faire d'une jeune fille leur femme, en gardant au fond de leurs cœurs d'angéliques images, en nous comparant à des rivales inconnues, à des perfections souvent prises à plus d'un souvenir, et nous trouvant toujours inférieures ?

— Mademoiselle, vous auriez raison si le mariage était fondé sur la passion, et telle a été l'erreur des deux êtres qui bientôt ne seront plus. Le mariage, avec un amour de cœur chez les deux époux, ce serait le paradis.

Mademoiselle des Touches quitta le consul et fut rejointe par Claude Vignon, qui lui dit à l'oreille :

— Il est un peut fat, monsieur de l'Hostal.

— Non, répondit-elle en glissant à l'oreille de Claude cette parole, il n'a pas encore deviné qu'Honorine l'aurait aimé. Oh! fit-elle en voyant venir la consulesse, sa femme l'a écouté, le malheureux !...

Onze heures sonnèrent aux horloges, tous les convives s'en retournèrent à pied, le long de la mer.

— Tout ceci n'est pas la vie, dit mademoiselle des Touches. Cette femme est une des plus rares exceptions, et peut-être la plus monstrueuse de l'intelligence, une perle ! La vie se compose d'accidens variés, de douleurs et de plaisirs alternés. Le paradis de Dante, cette sublime expression de l'idéal, ce bleu constant ne se trouve que dans l'âme, et le demander aux choses de la vie est une volupté contre laquelle proteste à toute heure la nature. A de telles âmes, les six pieds d'une cellule et un prie-Dieu suffisent.

— Vous avez raison , dit Léon de Lora. Mais, quelque vaurien que je sois, je ne puis m'empêcher d'admirer une femme capable, comme était celle-là, de vivre à côté d'un atelier, sous le toit d'un peintre, sans jamais en descendre, ni voir le monde, ni se crotter dans la rue.

— Ça s'est vu pendant quelques mois, dit Claude Vignon avec une profonde ironie.

— La comtesse Honorine n'est pas la seule de son espèce, répondit l'ambassadeur à mademoiselle des Touches. Un homme, voire même un homme politique, un acerbe écrivain, fut l'objet d'un amour de ce genre, et le coup de pistolet qui l'a tué n'a pas atteint que lui : celle qu'il aimait s'est comme cloîtrée.

— Il se trouve donc encore de grandes âmes dans ce siècle! dit Camille Maupin qui demeura pensive, appuyée au quai, pendant quelques instans.

Paris, janvier 1843.

FIN D'HONORINE.

Paris.—Imprimerie L. GRIMAUX, r. du Croissant 16.

H. de Balzac.

LA VIEILLE FILLE.

A M. EUGÈNE-AUGUSTE-GEORGES-LOUIS MIDY DE LA GRENERAYE SURVILLE,

Ingénieur au corps royal des ponts et chaussées,

Comme un témoignage de l'affection de son beau-frère,

DE BALZAC.

Beaucoup de personnes ont dû rencontrer dans certaines provinces de France plus ou moins de chevaliers de Valois : il en existait un en Normandie, il s'en trouvait un autre à Bourges, un troisième florissait en 1816 dans la ville d'Alençon, peut-être le Midi possédait-il le sien. Mais le dénombrement de cette tribu valésienne est ici sans importance. Tous ces chevaliers, parmi lesquels il en est sans doute qui sont Valois comme Louis XIV était Bourbon, se connaissaient si peu entre eux, qu'il ne fallait point leur parler des uns aux autres; tous laissaient d'ailleurs les Bourbons en parfaite tranquillité sur le trône de France, car il est un peu trop avéré que Henri IV devint roi faute d'un héritier mâle dans la première branche d'Orléans, dite de Valois. S'il existe des Valois, ils proviennent de Charles de Valois, duc d'Angoulême, fils de Charles IX et de Marie Touchet, de qui la postérité mâle s'est également éteinte, jusqu'à preuve contraire. Aussi ne fut-ce jamais sérieusement que l'on prétendit donner cette illustre origine au mari de la fameuse Lamothe-Valois, impliquée dans l'affaire du collier.

Chacun de ces chevaliers, si les renseignemens sont exacts, fut, comme celui d'Alençon, un vieux gentilhomme, long, sec et sans fortune. Celui de Bourges avait émigré, celui de Touraine s'était caché, celui d'Alençon avait guerroyé dans la Vendée et quelque peu *chouanné*. La majeure partie de la jeunesse de ce dernier s'était passée à Paris, où la Révolution le surprit à trente ans au milieu de ses conquêtes. Accepté par la haute aristocratie de la province pour un vrai Valois, le chevalier de Valois d'Alençon avait, comme ses homonymes, d'excellentes manières, et paraissait homme de haute compagnie. Quant à ses mœurs publiques, il avait l'habitude de ne jamais dîner chez lui; il jouait tous les soirs, et s'était fait prendre pour un homme très spirituel. Son principal défaut consistait à raconter une foule d'anecdotes sur le règne de Louis XV et sur les commencemens de la Révolution ; et les personnes qui les entendaient la première fois les trouvaient assez bien narrées. S'il avait la vertu de ne pas répéter ses bons mots personnels et de ne jamais parler de ses amours, ses grâces et ses sourires commettaient de délicieuses indiscrétions. Ce bonhomme usait du privilége qu'ont les vieux gentilshommes voltairiens de ne point aller à la messe ; mais chacun avait une excessive indulgence pour son irréligion, en faveur de son dévouement à la cause royale. Son principal vice était de prendre du tabac dans une vieille boîte d'or ornée du portrait d'une princesse Goritza, charmante Hongroise célèbre par sa beauté sous la fin du règne de Louis XV, à laquelle le jeune chevalier avait été longtemps attaché, dont il ne parlait jamais sans émotion, et pour laquelle il s'était battu. Ce chevalier, alors âgé d'environ cinquante-huit ans, n'en avouait que cinquante, et pouvait se permettre cette innocente tromperie; car, parmi les avantages dévolus aux gens secs et blonds, il conservait cette taille encore juvénile qui sauve aux hommes aussi bien qu'aux femmes les apparences de la vieillesse. Oui, sachez-le, toute la vie, ou toute l'élégance qui est l'expression de la vie, réside dans la taille. Mais comme il s'agit des vertus du chevalier, il faut dire qu'il était doué d'un nez prodigieux. Ce nez partageait vigoureusement sa figure pâle en deux sections qui semblaient ne pas se connaître, et dont une seule rougissait pendant le travail de la digestion. Ce fait est digne de remarque par un temps où la physiologie s'occupe tant du cœur humain. Cette incandescence se plaçait à gauche. Quoique les jambes hautes et fines, le corps grêle et le teint blafard du chevalier n'annonçassent pas une forte santé, néanmoins il mangeait comme un ogre, et prétendait avoir une maladie désignée en province sous le nom de *foie chaud*, sans doute pour faire excuser son excessif appétit. La circonstance de sa rougeur appuyait ses prétentions; mais, dans un pays où les repas se développent sur des lignes de trente ou quarante plats et durent quatre heures, l'estomac du chevalier semblait être un bienfait accordé par la Providence à cette bonne ville. Selon quelques médecins, cette chaleur placée à gauche dénote un cœur prodigue. La vie galante du chevalier confirmait ces assertions scientifiques, dont la responsabilité ne pèse pas fort heureusement sur l'historien. Malgré ces symptômes, monsieur de Valois avait une organisation nerveuse, conséquemment vivace. Si son foie ardait pour employer une vieille expression, son cœur ne brûlait pas moins Si son visage offrait quelques rides, si ses cheveux étaient argentés, un observateur instruit y aurait vu les stigmates de la passion et les sillons du plaisir; car aux tempes la *patte d'oie* caractéristique, et au front les *mar-*

ches du palais montraient des rides élégantes, bien prisées à la cour de Cythère. En lui tout révélait les mœurs de l'homme à femmes (*ladie's man*). Le coquet chevalier était si minutieux dans ses ablutions, que ses joues faisaient plaisir à voir, elles semblaient brossées avec une eau merveilleuse. La partie du crâne que ses cheveux se refusaient à couvrir brillait comme de l'ivoire. Ses sourcils comme ses cheveux jouaient la jeunesse par la régularité que leur imprimait le peigne. Sa peau déjà si blanche semblait encore extrablanchie par quelque secret. Sans porter d'odeur, le chevalier exhalait comme un parfum de jeunesse qui rafraîchissait son aire. Ses mains de gentilhomme, soignées comme celles d'une petite maîtresse, attiraient le regard sur des ongles roses et bien coupés. Enfin, sans son nez magistral et superlatif, il eût été poupin. Il faut se résoudre à gâter ce portrait par l'aveu d'une petitesse. Le chevalier mettait du coton dans ses oreilles et y gardait encore deux petites boucles représentant des têtes de nègre en diamans, admirablement faites d'ailleurs; mais il y tenait assez pour justifier ce singulier appendice en disant que depuis le percement de ses oreilles ses migraines l'avaient quitté. Nous ne donnons pas le chevalier pour un homme accompli; mais ne faut-il pas pardonner aux vieux célibataires, dont le cœur envoie tant de sang à la figure, d'adorables ridicules, fondés peut-être sur de sublimes secrets? D'ailleurs, le chevalier de Valois rachetait ses têtes de nègre par tant d'autres grâces, que la société devait se trouver suffisamment indemnisée. Il prenait vainement beaucoup de peine pour cacher ses années et pour plaire à ses connaissances. Il faut signaler en première ligne le soin extrême qu'il apportait à son linge, la seule distinction que puissent avoir aujourd'hui dans le costume les gens comme il faut; celui du chevalier était toujours d'une finesse et d'une blancheur aristocratiques. Quant à son habit, quoiqu'il fût d'une propreté remarquable, il était toujours usé, mais sans taches ni plis. La conservation des vêtemens tenait du prodige pour ceux qui remarquaient la fashionable indifférence du chevalier sur ce point; il n'allait pas jusqu'à les râper avec du verre, recherche inventée par le prince de Galles; mais monsieur de Valois mettait à suivre les rudimens de la haute élégance anglaise une fatuité personnelle qui ne pouvait guère être appréciée par les gens d'Alençon. Le monde ne doit-il pas des égards à ceux qui font tant de frais pour lui? N'y a-t-il pas en ceci l'accomplissement du plus facile précepte de l'Evangile qui ordonne de rendre le bien pour le mal? Cette fraîcheur de toilette, ce soin seyait bien aux yeux bleus, aux dents d'ivoire et à la blonde personne du chevalier. Seulement, cet Adonis en retraite n'avait rien de mâle dans son air, et semblait employer le fard de la toilette pour cacher les ruines occasionnées par le service militaire de la galanterie. Pour tout dire, la voix produisait comme une antithèse dans la blonde délicatesse du chevalier. A moins de se ranger à l'opinion de quelques observateurs du cœur humain, et de penser que le chevalier avait la voix de son nez, son organe vous eût surpris par des sons amples et redondans. Sans posséder le volume des colossales basses-tailles, le timbre de cette voix plaisait par un médium étoffé, semblable aux accens du cor anglais, résistans et doux, forts et veloutés. Le chevalier avait franchement répudié le costume ridicule que conservèrent quelques hommes monarchiques, et s'était franchement modernisé : il se montrait toujours vêtu d'un habit marron à boutons dorés, d'une culotte à demi juste en pou-de-soie et à boucles d'or, d'un gilet blanc sans broderie, d'une cravate serrée sans col de chemise, dernier vestige de l'ancienne toilette française, auquel il avait d'autant moins su renoncer, qu'il pouvait ainsi montrer son cou d'abbé commendataire. Ses souliers se recommandaient par des boucles d'or carrées, desquelles la génération actuelle n'a point souvenir, et qui s'appliquaient sur un cuir noir verni. Le chevalier laissait voir deux chaînes de montre qui pendaient parallèlement de chacun de ses goussets, autre vestige des modes du dix-huitième siècle que les incroyables n'avaient pas dédaigné sous le Directoire. Ce costume de transition, qui unissait deux siècles l'un à l'autre, le chevalier le portait avec cette grâce de marquis dont le secret s'est perdu sur la scène française le jour où disparut Fleury, le dernier élève de Molé. Sa vie privée était en apparence ouverte à tous les regards, mais en réalité mystérieuse. Il occupait un logement modeste, pour ne pas dire plus, situé rue du Cours, au deuxième étage d'une maison appartenant à madame Lardot, la blanchisseuse de fin la plus occupée de la ville. Cette circonstance expliquait la recherche excessive de son linge. Le malheur voulut qu'un jour Alençon pût croire que le chevalier ne se fût pas toujours comporté en gentilhomme, et qu'il eût secrètement épousé dans ses vieux jours une certaine Césarine, mère d'un enfant qui avait eu l'impertinence de venir sans être appelé.

— Il avait, dit alors un certain monsieur du Bousquier, donné sa main à celle qui lui avait pendant si longtemps prêté son fer.

Cette horrible calomnie chagrina d'autant plus les vieux jours du délicat gentilhomme, que la scène actuelle le montrera perdant une espérance longtemps caressée, et à laquelle il avait fait bien des sacrifices. Madame Lardot louait à monsieur le chevalier de Valois deux chambres au second étage de sa maison, pour la modique somme de cent francs par an. Le digne gentilhomme, qui dînait en ville tous les jours, ne rentrait jamais que pour se coucher. Sa seule dépense était donc son déjeuner, invariablement composé d'une tasse de chocolat, accompagné de beurre et de fruits selon la saison. Il ne faisait de feu que par les hivers les plus rudes, et seulement pendant le temps de son lever. Entre onze heures et quatre heures, il se promenait, allait lire les journaux et faisait des visites. Dès son établissement à Alençon, il avait noblement avoué sa misère, en disant que sa fortune consistait en six cents livres de rente viagère, seul débris qui lui restât de son ancienne opulence et que lui faisait passer, par quartier, son ancien homme d'affaires, chez lequel était le titre de constitution. En effet, un banquier de la ville lui comptait, tous les trois mois, cent cinquante livres envoyées par un monsieur Bordin de Paris. Chacun sut ces détails, à cause du profond secret que demanda le chevalier à la première personne qui reçut sa confidence. Monsieur de Valois récolta les fruits de son infortune : il eut son couvert mis dans les maisons les plus distinguées d'Alençon, et fut invité à toutes les soirées. Ses talens de joueur, de conteur, d'homme aimable et de bonne compagnie, furent si bien appréciés qu'il semblait que tout fût manqué si le connaisseur de la ville faisait défaut. Les maîtres de maison, les dames, avaient besoin de sa petite grimace approbative. Quand une jeune femme s'entendait dire à un bal, par le vieux chevalier : « Vous êtes adorablement bien mise ! » elle était plus heureuse de cet éloge que du désespoir de sa rivale. Monsieur de Valois était le seul qui pût bien prononcer certaines phrases de l'ancien temps. Les mots *mon cœur*, *mon bijou*, *mon petit chou*, *ma reine*, tous les diminutifs amoureux de l'an 1770 prenaient une grâce irrésistible dans sa bouche; enfin il avait le privilége des superlatifs. Ses complimens, dont il était d'ailleurs avare, lui acquéraient les bonnes grâces des vieilles femmes; ils flattaient tout le monde, même les hommes administratifs, dont il n'avait pas besoin. Sa conduite au jeu était d'une distinction qui l'eût fait remarquer partout : il ne se plaignait jamais, il louait ses adversaires quand ils perdaient; il n'entreprenait point l'éducation de ses partenaires en démontrant la manière de mieux jouer les coups. Lorsque, pendant la *donne*, il s'établissait de ces nauséabondes dissertations, le chevalier tirait sa tabatière par un geste digne de Molé, regardait la princesse Goritza, levait dignement le couvercle, massait sa prise, la vannait, la lévigeait, la façonnait en talus; puis, quand les cartes étaient données, il avait garni les antres de son nez et replacé la princesse dans son gilet, toujours à gauche! Un gentilhomme du *bon* siècle (par opposition au *grand* siècle) pouvait seul avoir inventé cette transaction entre un silence méprisant et l'é-

pigramme qui n'eût pas été comprise. Il acceptait les mazettes et savait en tirer parti. Sa ravissante égalité d'humeur faisait dire de lui par beaucoup de personnes : « *J'admire le chevalier de Valois!* » Sa conversation, ses manières, tout en lui semblait être blond comme sa personne. Il s'étudiait à ne choquer ni homme ni femme. Indulgent pour les vices de conformation comme pour les défauts d'esprit, il écoutait patiemment, à l'aide de la princesse Goritza, les gens qui lui racontaient les petites misères de la vie de province : l'œuf mal cuit du déjeuner, le café dont la crème avait tourné, les détails burlesques sur la santé, les réveils en sursaut, les rêves, les visites. Le chevalier possédait un regard langoureux, une attitude classique pour feindre la compassion, qui le rendaient un délicieux auditeur; il plaçait un *Ah!* un *Bah!* un *Comment avez-vous fait?* avec un à-propos charmant. Il mourut sans que personne l'eût jamais soupçonné de se remémorer les chapitres les plus chauds de son roman avec la princesse Goritza tant que duraient ces avalanches de niaiseries. A-t-on jamais songé aux services qu'un sentiment éteint peut rendre à la société, combien l'amour est sociable et utile? Ceci peut expliquer pourquoi, malgré ses gains constans, le chevalier restait l'enfant gâté de la ville, car il ne quittait jamais un salon sans emporter environ six livres de gain. Ses pertes, que d'ailleurs il faisait sonner haut, étaient fort rares. Tous ceux qui l'ont connu avouent qu'ils n'ont jamais rencontré nulle part, même dans le Musée égyptien de Turin, une si gentille momie. En aucun pays du monde, le parasitisme ne revêtit de si gracieuses formes. Jamais l'égoïsme le plus concentré ne se montra ni plus officieux ni moins offensant que chez ce gentilhomme, il valait une amitié dévouée. Si quelqu'un venait prier monsieur de Valois de lui rendre un petit service qui l'eût dérangé, ce quelqu'un ne s'en allait pas de chez le bon chevalier sans être épris de lui, sans être surtout convaincu qu'il ne pouvait rien à l'affaire, ou qu'il la gâterait en s'en mêlant.

Pour expliquer la problématique existence du chevalier, l'historien à qui la vérité, cette cruelle débauchée, met le poing sur la gorge, doit dire que dernièrement, après les tristes glorieuses journées de Juillet, Alençon a su que la somme gagnée au jeu par monsieur de Valois allait, par trimestre, à cent cinquante écus environ, et que le spirituel chevalier avait eu le courage de s'envoyer à lui-même sa rente viagère, pour ne pas paraître sans ressources dans un pays où l'on aime le positif. Beaucoup de ses amis, (il était mort, notez ce point!) ont contesté *mordicus* cette circonstance, l'ont traitée de fable en tenant le chevalier de Valois pour un respectable et digne gentilhomme que les libéraux calomniaient. Heureusement pour les fins joueurs, il se rencontre dans la galerie des gens qui les soutiennent. Honteux d'avoir à justifier un tort, ces admirateurs le nient intrépidement; ne les taxez pas d'entêtement, ces hommes ont le sentiment de leur dignité : les gouvernemens leur donnent l'exemple de cette vertu qui consiste à enterrer nuitamment ses morts sans chanter le *Te Deum* de ses défaites. Si le chevalier s'est permis ce trait de finesse, qui d'ailleurs lui aurait valu l'estime du chevalier de Grammont, un sourire du baron de Fæneste, une poignée de main du marquis de Moncade, en était-il moins le convive aimable, l'homme spirituel, le joueur inaltérable, le ravissant conteur qui faisait les délices d'Alençon? En quoi d'ailleurs cette action, qui rentre dans les lois du libre arbitre, est-elle contraire aux mœurs élégantes d'un gentilhomme? Lorsque tant de gens sont obligés de servir des rentes viagères à autrui, quoi de plus naturel que d'en faire une, volontairement, à son meilleur ami? Mais Laïus est mort... Au bout d'une quinzaine d'années de ce train de vie, le chevalier avait amassé dix mille et quelques cents francs. A la rentrée des Bourbons, un de ses vieux amis monsieur le marquis de Pombreton, ancien lieutenant dans les mousquetaires noirs, lui avait, disait-il, rendu douze cents pistoles qu'il lui avait prêtées pour émigrer. Cet événement fit sensation, il fut opposé plus tard aux plaisanteries inventées par le *Constitutionnel* sur la manière de payer ses dettes employée par quelques émigrés. Quand quelqu'un parlait de ce noble trait du marquis de Pombreton devant le chevalier, ce pauvre homme rougissait jusqu'à droite. Chacun se réjouit alors pour monsieur de Valois, qui allait consultant les gens d'argent sur la manière dont il devait employer ce débris de fortune. Se confiant aux destinées de la Restauration, il plaça son argent sur le grand-livre au moment où les rentes valaient 56 francs 25 centimes. Messieurs de Lenoncourt et de Navarreins, desquels il était connu, dit-il, lui firent obtenir une pension de cent écus sur la cassette du roi, et lui envoyèrent la croix de Saint-Louis. Jamais on ne sut par quels moyens le vieux chevalier obtint ces deux consécrations solennelles de son titre et de sa qualité; mais il est certain que le brevet de la croix de Saint-Louis l'autorisait à prendre le grade de colonel en retraite, à raison de ses services dans les armées catholiques de l'Ouest. Outre sa fiction de rente viagère, de laquelle personne ne s'inquiéta plus, le chevalier eut donc authentiquement mille francs de revenu. Malgré cette amélioration, il ne changea rien à sa vie ni à ses manières; seulement le ruban rouge fit merveille sur son habit marron, et compléta pour ainsi dire la physionomie du gentilhomme. Dès 1802, le chevalier cachetait ses lettres d'un très vieux cachet d'or assez mal gravé, mais où les Castéran, les d'Esgrignon, les Troisville, pouvaient voir qu'il portait *parti de France à la jumelle de gueules en barre, et de gueules à cinq mâcles d'or aboutées en croix. L'écu entier sommé d'un chef de sable à la croix pallée d'argent. Pour timbre, le casque de chevalier. Pour devise :* VALEO. Avec ces nobles armes, il devait et pouvait monter dans tous les carrosses royaux du monde.

Beaucoup de gens ont envié la douce existence de ce vieux garçon pleine de parties de boston, de trictrac, de reversi, de whist et de piquet bien jouées, de dîners bien digérés, de prises de tabac humées avec grâce, de tranquilles promenades. Presque tout Alençon croyait cette vie exempte d'ambition et d'intérêts graves; mais aucun homme n'a une vie aussi simple que ses envieux la lui font. Vous découvrirez dans les villages les plus oubliés des mollusques humains, des rotifères en apparence morts, qui ont la passion des lépidoptères ou de la conchyliologie, et qui se donnent des maux infinis pour je ne sais quels papillons ou pour la *concha Veneris*. Non-seulement le chevalier avait ses coquillages, mais encore il nourrissait un ambitieux désir poursuivi avec une profondeur digne de Sixte-Quint : il voulait se marier avec une vieille fille riche, sans doute dans l'intention de s'en faire un marchepied pour aborder les sphères élevées de la cour. Là était le secret de sa royale tenue et de son sejour à Alençon.

Un mercredi, de grand matin, vers le milieu du printemps de l'année 16, c'était sa façon de parler, au moment où le chevalier passait sa robe de chambre en vieux damas vert à fleurs, il entendit, malgré son coton dans l'oreille, le pas léger d'une jeune fille qui montait l'escalier. Bientôt trois coups furent discrètement frappés à sa porte; puis, sans attendre la réponse, une belle personne se coula chez le vieux garçon.

— Ah! c'est toi, Suzanne? dit le chevalier de Valois sans discontinuer son opération commencée, qui consistait à repasser la lame de son rasoir sur un cuir. Que viens-tu faire ici, cher petit bijou d'espièglerie?

— Je viens vous dire une chose qui vous fera peut-être autant de plaisir que de peine.

— S'agit-il de Césarine?

— Je m'embarrasse bien de votre Césarine! dit-elle d'un air à la fois mutin, grave et insouciant.

Cette charmante Suzanne, dont la comique aventure devait exercer une si grande influence sur la destinée des principaux personnages de cette histoire, était une ouvrière de madame Lardot. Un mot sur la topographie de la maison. Les ateliers occupaient tout le rez-de-chaussée. La petite cour servait à étendre sur des cordes en crin les mou

choirs brodés, les collerettes, les canezous, les manchettes, les chemises à jabot, les cravates, les dentelles, les robes brodées, tout le linge fin des meilleures maisons de la ville. Le chevalier prétendait savoir, par le nombre de canezous de la femme du receveur général, le menu de ses intrigues, car il se trouvait des chemises à jabot et des cravates en corrélation avec les canezous et les collerettes. Quoique pouvant tout deviner par cette espèce de tenue en partie double des rendez-vous de la ville, le chevalier ne commit jamais une indiscrétion, il ne dit jamais une épigramme susceptible de lui faire fermer une maison (et il avait de l'esprit!). Aussi prendrez-vous monsieur de Valois pour un homme d'une tenue supérieure, et dont les talens, comme ceux de beaucoup d'autres, se sont perdus dans un cercle étroit. Seulement, car il était homme enfin, le chevalier se permettait certaines œillades incisives qui faisaient trembler les femmes ; néanmoins toutes l'aimèrent après avoir reconnu combien était profonde sa discrétion, combien il avait de sympathie pour les jolies faiblesses. La première ouvrière, le factotum de madame Lardot, vieille fille de quarante cinq ans, laide à faire peur, demeurait porte à porte avec le chevalier. Au-dessus d'eux, il n'y avait plus que des mansardes où séchait le linge en hiver. Chaque appartement se composait, comme celui du chevalier, de deux chambres éclairées, l'une sur la rue, l'autre sur la cour. Au-dessous du chevalier, demeurait un vieux paralytique, le grand-père de madame Lardot, un ancien corsaire nommé Grévin, qui avait servi sous l'amiral Simeuse dans les Indes, et qui était sourd. Quant à madame Lardot, qui occupait l'autre logement du premier étage, elle avait un si grand faible pour les gens de condition, qu'elle pouvait passer pour aveugle à l'endroit du chevalier. Pour elle monsieur de Valois était un monarque absolu qui faisait tout bien. Une de ses ouvrières aurait-elle été coupable d'un bonheur attribué au chevalier, elle eût dit : « *Il est si aimable !* » Ainsi, quoique cette maison fût de verre, comme toutes les maisons de province, relativement à monsieur de Valois elle était discrète comme une caverne de voleurs. Confident né des petites intrigues de l'atelier, le chevalier ne passait jamais devant la porte, qui la plupart du temps restait ouverte, sans donner quelque chose à ses petites chattes : du chocolat, des bonbons, des rubans, des dentelles, une croix d'or, toutes sortes de mièvreries dont raffolent les grisettes. Aussi le bon chevalier était-il adoré de ces petites filles. Les femmes ont un instinct qui leur fait deviner les hommes qui les aiment par cela seulement qu'elles portent une jupe, qui sont heureux d'être près d'elles, et qui ne pensent jamais à demander sottement l'intérêt de leur galanterie. Les femmes ont sous ce rapport le flair du chien, qui dans une compagnie va droit à l'homme pour qui les bêtes sont sacrées. Le pauvre chevalier de Valois conservait de sa première vie le besoin de protection galante qui distinguait autrefois le grand seigneur. Toujours fidèle au système de la petite maison, il aimait à enrichir les femmes, les seuls êtres qui sachent bien recevoir parce qu'ils peuvent toujours rendre. N'est-il pas extraordinaire que, par un temps où les écoliers cherchent au sortir du collége à dénicher un symbole ou à trier des mythes, personne n'ait encore expliqué les filles du dix-huitième siècle? n'était-ce pas le tournoi du quinzième siècle. En 1550, les chevaliers se battaient pour les dames; en 1750, ils montraient leurs maîtresses à Longchamps; aujourd'hui, ils font courir leurs chevaux; a toutes les époques, le gentilhomme a tâché de se créer une façon de vivre qui ne fût qu'à lui. Les souliers à la poulaine du quatorzième siècle étaient les talons rouges du dix-huitième et le luxe des maîtresses était en 1750 une ostentation semblable à celle des sentimens de la chevalerie errante. Mais le chevalier ne pouvait plus se ruiner pour une maîtresse ! Au lieu de bonbons enveloppés de billets de caisse, il offrait galamment un sac de pures croquignoles. Disons-le à la gloire d'Alençon, ces croquignoles étaient acceptées plus joyeusement que la Duthé ne reçut jadis une toilette en vermeil ou quelque équipage du comte d'Artois. Toutes ces grisettes avaient compris la majesté déchue du chevalier de Valois, et lui gardaient un profond secret sur leurs familiarités intérieures. Les questionnait-on en ville dans quelques maisons sur le chevalier de Valois, elles parlaient gravement du gentilhomme, elles le vieillissaient; il devenait un respectable monsieur de qui la vie était une fleur de sainteté ; mais, au logis, elles lui auraient monté sur les épaules comme des perroquets. Il aimait à savoir les secrets que découvrent les blanchisseuses au sein des ménages, elles venaient donc le matin lui raconter les cancans d'Alençon ; il les appelait ses gazettes en cotillon, ses feuilletons vivans ; jamais monsieur de Sartines n'eut d'espions si intelligens, ni moins chers, et qui eussent conservé autant d'honneur en déployant autant de friponnerie dans l'esprit. Notez que, pendant son déjeuner, le chevalier s'amusait comme un bienheureux.

Suzanne, une de ses favorites, spirituelle, ambitieuse, avait en elle l'étoffe d'une Sophie Arnould, elle était d'ailleurs belle comme la plus belle courtisane que jamais Titien ait conviée à poser sur un velours noir pour aider son pinceau à faire une Vénus, mais sa figure, quoique fine dans le tour des yeux et du front, péchait en bas par des contours communs. C'était la beauté normande, fraîche, éclatante, rebondie, la chair de Rubens qu'il faudrait marier avec les muscles de l'Hercule Farnèse, et non la Vénus de Médicis, cette gracieuse femme d'Apollon.

— Eh bien ! mon enfant, conte-moi ta petite ou ta grosse aventure.

Ce qui de Paris à Pékin, aurait fait remarquer le chevalier était la douce paternité de ses manières avec ces grisettes; elles lui rappelaient les filles d'autrefois, ces illustres reines d'Opéra, dont la célébrité fut européenne pendant un bon tiers du dix-huitième siècle. Il est certain que le gentilhomme qui a vécu jadis avec cette nation féminine oubliée comme toutes les grandes choses, comme les jésuites et les flibustiers, comme les abbés et les traitans, a conquis une irrésistible bonhomie, une facilité gracieuse, un laisser-aller dénué d'égoïsme, tout l'incognito de Jupiter chez Alcmène, du roi qui se fait la dupe de tout, qui jette à tous les diables la supériorité de ses foudres et veut manger son Olympe en folies, en petits soupers, en profusions féminines, loin de Junon surtout. Malgré sa robe de vieux damas vert, malgré la nudité de la chambre où il recevait, et où il y avait à terre une méchante tapisserie en guise de tapis, de vieux fauteuils crasseux, où les murs tendus d'un papier d'auberge offraient ici les profils de Louis XVI et des membres de sa famille tracés dans un saule pleureur, là le sublime testament imprimé en façon d'urne, enfin toutes les sentimentalités inventées par le royalisme sous la Terreur; malgré ses ruines, le chevalier se faisant la barbe devant une vieille toilette ornée de méchantes dentelles respirait le dix-huitième siècle !... Toutes les grâces libertines de sa jeunesse reparaissaient, il semblait riche de trois cent mille livres de dettes et avoir son vis-à-vis à la porte. Il était aussi grand que Berthier communiquant, pendant la déroute de Moscou, des ordres aux bataillons d'une armée qui n'existait plus.

— Monsieur le chevalier, dit drôlement Suzanne, il me semble que je n'ai rien à vous raconter, vous n'avez qu'à voir.

Et Suzanne se posa de profil, de manière à faire à ses paroles un commentaire d'avocat. Le chevalier, qui, croyez-le bien, était un fin compère, abaissa, tout en tenant le rasoir oblique à son cou, son œil droit sur la grisette, et feignit de comprendre.

— Bien, bien, mon petit chou, nous allons causer tout à l'heure. Mais tu prends l'avance, il me semble.

— Mais, monsieur le chevalier, dois-je attendre que ma mère me batte, que madame Lardot me chasse? Si je ne m'en vais pas promptement à Paris, jamais je ne pourrai me marier ici, où les hommes sont si ridicules.

— Mon enfant, que veux-tu, la société change, les femmes ne sont pas moins victimes que la noblesse de l'épouvantable désordre qui se prépare. Après les bouleversemens

politiques viennent les bouleversemens dans les mœurs. Hélas! la femme n'existera bientôt plus (il ôta son coton pour s'arranger les oreilles); elle perdra beaucoup en se lançant dans le sentiment; elle se tordra les nerfs, et n'aura plus ce bon petit plaisir de notre temps, désiré sans honte, accepté sans façon, et où l'on n'employait les vapeurs que (il nettoya ses petites têtes de nègres) comme un moyen d'arriver à ses fins; elles en feront une maladie qui se terminera par des infusions de feuilles d'oranger (il se mit à rire). Enfin le mariage deviendra quelque chose (il prit ses pinces pour s'épiler) de fort ennuyeux, et il était si gai de mon temps! Les règnes de Louis XIV et de Louis XV, retiens ceci, mon enfant, ont été les adieux des plus belles mœurs du monde.

— Mais, monsieur le chevalier, dit la griselte, il s'agit des mœurs et de l'honneur de votre petite Suzanne, et j'espère que vous ne l'abandonnerez pas.

— Comment donc! s'écria le chevalier en achevant sa coiffure, j'aimerais mieux perdre mon nom!

— Ah! fit Suzanne.

— Ecoutez-moi, petite masque, dit le chevalier en s'étalant sur une grande bergère qui se nommait jadis *une duchesse*, et que madame Lardot avait fini par trouver pour lui.

Il attira la magnifique Suzanne en lui prenant les jambes entre ses genoux. La belle fille se laissa faire, elle si hautaine dans la rue, elle qui vingt fois avait refusé la fortune que lui offraient quelques hommes d'Alençon autant par honneur que par dédain de leur mesquinerie. Suzanne tendit alors son prétendu péché si audacieusement au chevalier, que ce vieux pécheur, qui avait sondé bien d'autres mystères dans des existences bien autrement astucieuses, eut toisé l'affaire d'un seul coup d'œil. Il savait bien qu'aucune fille ne se joue d'un déshonneur réel; mais il dédaigna de renverser l'échafaudage de ce joli mensonge en y touchant.

— Nous nous calomnions, lui dit le chevalier en souriant avec une inimitable finesse, nous sommes sage comme la belle fille dont nous portons le nom; nous pouvons nous marier sans crainte, mais nous ne voulons pas végéter ici, nous avons soif de Paris, où les charmantes créatures deviennent riches quand elles sont spirituelles, et nous ne sommes pas sotte. Nous voulons donc aller voir si la capitale des plaisirs nous a réservé de jeunes chevaliers de Valois, un carrosse, des diamans, une loge à l'Opéra. Les Russes, les Anglais, les Autrichiens ont apporté des millions sur lesquels maman nous a assigné une dot en nous faisant belle. Enfin nous avons du patriotisme, nous voulons aider la France à reprendre son argent dans la poche de ces messieurs. Eh! eh! cher petit mouton du diable, tout ceci n'est pas mal. Le monde où tu vis criera peut-être un peu, mais le succès justifiera tout. Ce qui est très mal, mon enfant, c'est d'être sans argent, et voilà notre maladie à tous deux. Comme nous avons beaucoup d'esprit, nous avons imaginé de tirer parti de notre joli petit honneur en attrapant un vieux garçon; mais ce vieux garçon, mon cœur, connaît l'alpha et l'oméga des ruses féminines, ce qui veut dire que tu mettrais plus facilement un grain de sel sur la queue d'un moineau que de me faire croire que je suis pour quelque chose dans ton affaire. Va à Paris, ma petite, vas-y aux dépens de la vanité d'un célibataire, je ne t'en empêcherai pas, je t'y aiderai, car le vieux garçon, Suzanne, est le coffre-fort naturel d'une jeune fille. Mais ne me fourre pas là-dedans. Ecoute, ma reine, toi qui comprends si bien la vie, tu me ferais beaucoup de tort et beaucoup de peine : du tort! tu pourrais empêcher mon mariage dans un pays où l'on tient aux mœurs; beaucoup de peine : en effet, tu serais dans l'embarras, ce que je nie, finaude! tu sais, mon chou, que je n'ai plus rien, je suis gueux comme un rat d'église. Ah! si j'épousais mademoiselle Cormon, si je redevenais riche, certes je te préférerais à Césarine. Tu m'as toujours semblé fine comme l'or à dorer du plomb, et tu es faite pour être l'amour d'un grand seigneur. Je te crois tant d'esprit, que le tour que tu me joues là ne me surprend pas du tout, je l'attendais. Pour une fille, mais c'est jeter le fourreau de son épée. Pour agir ainsi, mon ange, il faut des idées supérieures. Aussi as-tu mon estime!

Et il lui donna sur la joue la confirmation à la manière des évêques.

— Mais, monsieur le chevalier, je vous assure que vous vous trompez, et que...

Elle rougit sans oser continuer, le chevalier avait, par un seul regard, deviné, pénétré tout son plan.

— Oui, je t'entends, tu veux que je te croie! Eh bien! je te crois. Mais suis mon conseil, va chez monsieur du Bousquier. Ne portes-tu pas le linge chez monsieur du Bousquier depuis cinq à six mois? Eh bien! je ne te demande pas ce qui se passe entre vous; mais je le connais, il a de l'amour-propre, il est vieux garçon, il est très riche, il a deux mille cinq cents livres de rente et n'en dépense pas huit cents. Si tu es aussi spirituelle que je le suppose, tu verras Paris à ses frais. Va, ma petite biche, va l'entortiller; surtout sois déliée comme une soie, et à chaque parole, fais un double tour et un nœud; il est homme à redouter le scandale, et, s'il t'a donné lieu de le mettre sur la sellette... enfin, tu comprends, menace-le de t'adresser aux dames du bureau de charité. D'ailleurs il est ambitieux. Eh bien! un homme doit arriver à tout par sa femme. N'es-tu donc pas assez belle, assez spirituelle pour faire la fortune de ton mari? Eh! malepeste! tu peux rompre en visière à une femme de la cour.

Suzanne, illuminée par les derniers mots du chevalier, grillait d'envie de courir chez du Bousquier. Pour ne pas sortir trop brusquement, elle questionna le chevalier sur Paris, en l'aidant à s'habiller. Le chevalier devina l'effet de ses instructions, et favorisa la sortie de Suzanne en la priant de dire à Césarine de lui monter le chocolat que lui faisait madame Lardot tous les matins. Suzanne s'esquiva pour se rendre chez sa victime, dont voici la biographie.

Issu d'une vieille famille d'Alençon, du Bousquier tenait le milieu entre le bourgeois et le hobereau. Son père avait exercé les fonctions judiciaires de lieutenant-criminel. Se trouvant sans ressources après la mort de son père, du Bousquier, comme tous les gens ruinés de la province, était allé chercher fortune à Paris. Au commencement de la Révolution, il s'était mis dans les affaires. En dépit des républicains, qui sont tous à cheval sur la probité révolutionnaire, les affaires de ce temps-là n'étaient pas claires. Un espion politique, un agioteur, un munitionnaire, un homme qui faisait confisquer, d'accord avec le syndic de la commune, des biens d'émigrés pour les acheter et les revendre : un ministre et un général, étaient tous également dans les affaires. De 1793 à 1799, du Bousquier fut entrepreneur des vivres des armées françaises. Il eut alors un magnifique hôtel, il fut un des matadors de la finance, il fit des affaires de compte à demi avec Ouvrard, tint maison ouverte, et mena la vie scandaleuse du temps, une vie de Cincinnatus à sacs de blé récolté sans peine, à rations volées, à petites maisons pleines de maîtresses, et où se donnaient de belles fêtes aux Directeurs de la République. Le citoyen du Bousquier fut l'un des familiers de Barras, il fut au mieux avec Fouché, très bien avec Bernadotte, et crut devenir ministre en se jetant à corps perdu dans le parti qui joua secrètement contre Bonaparte jusqu'à Marengo. Il s'en fallut de la charge de Kellermann et de la mort de Desaix que du Bousquier ne fût un grand homme d'Etat. Il était l'un des employés supérieurs du gouvernement inédit que le bonheur de Napoléon fit rentrer dans les coulisses de 1793. La victoire opiniâtrément surprise à Marengo fut la défaite de ce parti, qui avait des proclamations tout imprimées pour revenir au système de la Montagne, au cas où le premier consul aurait succombé. Dans la conviction où il était de l'impossibilité d'un triomphe, du Bousquier joua la majeure partie de sa fortune à la baisse, et conserva deux courriers sur le champ de bataille : le premier partit au moment où Mélas était victorieux; mais dans la nuit, à quatre heures de distance, le second vint procla-

mer la défaite des Autrichiens. Du Bousquier maudit Kellermann et Desaix, il n'osa pas maudire le premier consul qui lui devait des millions. Cette alternative de millions à gagner et de ruine réelle priva le fournisseur de toutes ses facultés, il devint imbécile pendant plusieurs jours ; il avait abusé de la vie par tant d excès, que ce coup de foudre le trouva sans force. La liquidation de ses créances sur l'Etat lui permettait de garder quelques espérance ; mais, malgré ses présens corrupteurs, il rencontra la haine de Napoléon contre les fournisseurs qui avaient joué sur sa défaite. Monsieur de Fermon, si plaisamment nommé *Fermons la caisse*, laissa du Bousquier sans un sou. L'immoralité de sa vie privée, ses liaisons avec Barras et Bernadotte déplurent au premier consul, encore plus que son jeu de Bourse ; il le raya de la liste des receveurs généraux, où, par un reste de crédit, il s'était fait porter pour Alençon. De son opulence, du Bousquier conserva douze cents francs de rente viagère inscrite au grand-livre, un pur placement de caprice qui le sauva de la misère. Ignorant le résultat de la liquidation, ses créanciers ne lui laissèrent que mille francs de rente consolidés ; mais ils furent tous payés par la vente des propriétés, par les recouvremens, et par l'hôtel de Beauséant que possédait du Bousquier. Ainsi le spéculateur, après avoir frisé la faillite, garda son nom tout entier. Un homme ruiné par le premier consul, et précédé par la réputation colossale que lui avaient faite ses relations avec les chefs des gouvernemens passés, son train de vie, son règne passager, intéressa la ville d'Alençon, où dominait secrètement le royalisme. Du Bousquier, furieux contre Bonarparte, racontant les misères du premier consul, les débordemens de Joséphine et les anecdoctes secrètes de dix ans de révolution, fut très bien accueilli. Vers ce temps, quoiqu'il fût bien et dûment quadragénaire, du Bousquier se produisit comme un garçon de trente-six ans, de moyenne taille, gras comme un fournisseur, faisant parade de ses mollets de procureur égrillard, à physionomie fortement marquée, ayant le nez aplati mais à naseaux garnis de poils ; des yeux noirs à sourcils fournis et d'où sortait un regard fin comme celui de monsieur de Talleyrand, mais un peu éteint ; il gardait les nageoires républicaines, et portait fort longs ses cheveux bruns. Ses mains, enrichies de petit bouquets de poils à chaque phalange, offraient la preuve d'une riche musculature par de grosses veines bleues, saillantes. Enfin, il avait le poitrail de l'Hercule Farnèse, et des épaules à soutenir la rente. On ne voit aujourd'hui de ces sortes d'épaules qu'à Tortoni. Ce luxe de vie masculine était admirablement peint par un mot en usage pendant le dernier siècle, et qui se comprend à peine aujourd'hui : dans le style galant de l'autre époque, du Bousquier eût passé pour un vrai *payeur d'arrérages*. Mais, comme chez le chevalier de Valois, il se rencontrait chez du Bousquier des symptômes qui contrastaient avec l'aspect général de la personne. Ainsi, l'ancien fornisseur n'avait pas la voix de ses muscles, non que sa voix fut ce petit filet maigre qui sort quelquefois de la bouche de ces phoques à deux pieds ; c'était au contraire une voix forte mais étouffée, de laquelle on ne peut donner une idée qu'en la comparant au bruit que fait une scie dans un bois tendre et mouillé ; enfin, la voix d'un spéculateur éreinté.

Du Bousquier avait conservé le costume à la mode au temps de sa gloire : les bottes à revers, les bas de soie blancs, la culotte courte en drap côtelé de couleur cannelle, le gilet à la Roberspierre et l'habit bleu. Malgré les titres que la haine du premier consul lui donnait auprès des sommités royalistes de la province, monsieur du Bousquier ne fut point reçu dans les sept ou huit familles qui composaient le faubourg Saint-Germain d'Alençon, et où allait le chevalier de Valois. Il avait tenté tout d'abord d'épouser mademoiselle Armande de Gordes, fille noble sans fortune, mais de qui du Bousquier comptait tirer un grand parti pour ses projets ultérieurs, car il rêvait un brillante revanche. Il essuya un refus. Il se consola par les dédommagemens que lui offrirent une dizaine de familles riches qui avaient autrefois fabriqué le point d'Alençon, qui possédaient des herbages ou des bœufs, qui faisaient en gros le commerce des toiles, et où le hasard pouvait lui livrer un bon parti. Le vieux garçon avait en effet concentré ses espérances dans la perspective d'un heureux mariage, que ses diverses capacités semblaient d'ailleurs lui promettre ; car il ne manquait pas d'une certaine habileté financière que beaucoup de personnes mettaient à profit. Semblable au joueur ruiné qui dirige les néophytes, il indiquait les spéculations, il en déduisait bien les moyens, les chances et la conduite, Il passait pour être un bon administrateur, il fut souvent question de le nommer maire d'Alençon ; mais le souvenir de ses tripotages dans les gouvernemens républicains lui nuisirent, il ne fut jamais reçu à la préfecture. Tous les gouvernemens qui se succédèrent, même celui des Cent Jours, se refusèrent à le nommer maire d'Alençon, place qu'il ambitionnait, et qui, s'il l'avait obtenue, aurait fait conclure son mariage avec une vieille fille sur laquelle il avait fini par porter ses vues. Son aversion du gouvernement impérial l'avait d'abord jeté dans le parti royaliste, où il resta malgré les injures qu'il y recevait ; mais quand, à la première rentrée des Bourbons, l'exclusion fut maintenue à la préfecture contre lui, ce dernier refus lui inspira contre les Bourbons une haine aussi profonde que secrète, car il demeura patemment fidèle à ses opinions. Il devint le chef du parti libéral d'Alençon, le directeur invisible des élections, et fit un mal prodigieux à la Restauration par l'habileté de ses manœuvres sourdes et par la perfidie de ses menées. Du Bousquier, comme tous ceux qui ne peuvent plus vivre que par la tête, portait dans ses sentimens haineux la tranquilité d'un ruisseau faible en apparence, mais intarissable ; sa haine était comme celle du nègre, si paisible, si patiente, qu'elle trompait l'ennemi. Sa vengeance, couvée pendant quinze années, ne fut rassasiée par aucune victoire, pas même par le triomphe des journées de juillet 1830.

Ce n'était pas sans intention que le chevalier de Valois envoyait Suzanne chez du Bousquier. Le libéral et le royaliste s'étaient mutuellement devinés malgré la savante dissimulation avec laquelle ils cachaient leur commune espérance à toute la ville. Ces deux vieux garçons étaient rivaux. Chacun d'eux avait formé le plan d'épouser cette demoiselle Cormon de qui monsieur de Valois venait de parler à Suzanne. Tous deux, blottis dans leur idée, caparaçonnés d'indifférence, attendaient le moment où quelque hasard leur livrerait cette vieille fille. Ainsi, quand même ces deux célibataires n'auraient pas été séparés par toute la distance que mettaient entre eux les systèmes desquels ils offraient une vivante expression, leur rivalité en eût encore fait deux ennemis. Les époques déteignent sur les hommes qui les traversent. Ces deux personnages prouvaient la vérité de cet axiome par l'opposition des teintes historiques empreintes dans leurs physionomies, dans leurs discours, leurs idées, leurs costumes. L'un, abrupte, énergique, à manières larges et saccadées, à parole brève et rude, noir de ton, de chevelure, de regard, terrible en apparence, impuissant en réalité comme une insurrection, représentait bien la République. L'autre, doux et poli, élégant, soigné, atteignant à son but par les lents mais infaillibles moyens de la diplomatie, fidèle au goût, était une image de l'ancienne courtisanerie. Ces deux ennemis se rencontraient presque tous les soirs sur le même terrain. La guerre était courtoise et bénigne chez le chevalier, mais du Bousquier y mettait moins de formes, tout en gardant les convenances voulues par la société, car il ne voulait pas se faire chasser de la place. Eux seuls, ils se comprenaient bien. Malgré la finesse d'observation que les gens de province portent sur les petits intérêts au centre desquels ils vivent, personne ne se doutait de la rivalité de ces deux hommes. Monsieur le chevalier de Valois occupait une assiette supérieure, il n'avait jamais demandé la main de mademoiselle Cormon ; tandis que du Bousquier, qui s'était mis sur les rangs après son échec dans la maison de Gordes, avait été refusé. Mais le chevalier supposait encore

de grandes chances à son rival pour lui porter un coup de Jarnac si profondément enfoncé avec une lame trempée et préparée comme l'était Suzanne. Le chevalier avait jeté la sonde dans les eaux de du Bousquier; et comme on va le voir, il ne s'était trompé dans aucune de ses conjectures.

Suzanne trotta de la rue du Cours par la rue de la Porte de Séez et la rue du Bercail, jusqu'à la rue du Cygne, où depuis cinq ans du Bousquier avait acheté une petite maison de province, bâtie en chaussins gris, qui sont comme les moellons du granit normand ou du schiste breton. L'ancien fournisseur s'y était établi plus comfortablement que qui que ce fût en ville, car il avait conservé quelques meubles du temps de sa splendeur; mais les mœurs de la province avaient insensiblement effacé les rayons du Sardanapale tombé. Les vestiges de son ancien luxe faisaient dans sa maison l'effet d'un lustre dans une grange, car il n'y avait plus cette harmonie, lien de toute œuvre humaine ou divine. Sur une belle commode se trouvait un pot à l'eau à couvercle, comme il ne s'en voit qu'aux approches de la Bretagne. Si quelque beau tapis s'étendait dans sa chambre, les rideaux de croisée montraient les rosaces d'un ignoble calicot imprimé. La cheminée en pierre mal peinte jurait avec une belle pendule déshonorée par le voisinage de misérables chandeliers. L'escalier, par où tout le monde montait sans s'essuyer les pieds, n'était pas mis en couleur. Enfin, les portes, mal réchampies par un peintre du pays, effarouchaient l'œil par des tons criards. Comme le temps que représentait du Bousquier, cette maison offrait un amas confus de saletés et de magnifiques choses. Du Bousquier pouvait être considéré comme un homme à l'aise, il menait la vie parasite du chevalier; et celui-là sera toujours riche qui ne dépense pas son revenu. Il avait pour tout domestique une espèce de Jocrisse, garçon du pays, assez niais, façonné lentement aux exigences de du Bousquier, qui lui avait appris, comme à un orang-outang, à frotter les appartemens, essuyer les meubles, cirer les bottes, brosser les habits, venir le chercher le soir avec la lanterne quand le temps était couvert, avec des sabots quand il pleuvait. Comme certains êtres, ce garçon n'avait d'étoffe que pour un vice, il était gourmand. Souvent, lorsqu'il se donnait des dîners d'apparat, du Bousquier lui faisait quitter sa veste de colonnade bleue carrée à poches ballottantes sur les reins et toujours grosses d'un mouchoir, d'un eustache, d'un fruit ou d'un casse-museau, il lui faisait endosser un habillement d'ordonnance, et l'emmenait pour servir. René s'empiffrait alors avec les domestiques. Cette obligation, que du Bousquier avait tournée en récompense, lui valait la plus absolue discrétion de son domestique breton.

— Vous voilà par ici, mademoiselle, dit René à Suzanne en la voyant entrer; c'est pas votre jour, nous n'avons point de linge à donner à madame Lardot.

— Grosse bête! dit Suzanne en riant.

La jolie fille monta, laissant René achever une écuellée de galette de sarrasin cuite dans du lait. Du Bousquier se trouvait encore au lit, occupé à paresser, à remâcher les plans que lui suggérait son ambition, car il ne pouvait plus être qu'ambitieux, comme tous les hommes qui ont trop pressé l'orange du plaisir. L'ambition et le jeu sont inépuisables. Aussi, chez un homme bien organisé, les passions qui procèdent du cerveau survivront-elles toujours aux passions émanées du cœur.

— Me voilà, dit Suzanne en s'asseyant sur le lit, en en faisant crier les rideaux sur les tringles par un mouvement de brusquerie despotique.

— *Quesaco*, ma charmante? dit le vieux garçon en se mettant sur son séant.

— Monsieur, dit gravement Suzanne, vous devez être étonné de me voir venir ainsi, mais je me trouve dans des circonstances qui m'obligent à ne pas m'inquiéter du qu'en dira-t-on.

— Qu'est-ce que c'est que ça? fit du Bousquier en se croisant les bras.

— Mais ne me comprenez-vous pas? dit Suzanne. Je sais, reprit-elle en faisant une gentille petite moue, combien il est ridicule à une pauvre fille de venir tracasser un garçon pour ce que vous regardez comme des misères. Mais si vous me connaissiez bien, monsieur, si vous saviez tout ce dont je suis capable pour l'homme qui s'attacherait à moi autant que je m'attacherais à vous, vous n'auriez jamais à vous repentir de m'avoir épousée. Ce n'est pas ici, par exemple, que je pourrais vous être utile à grand'chose; mais si nous allions à Paris, vous verriez où je conduirais un homme d'esprit et de moyens comme vous, dans un moment où l'on refait le gouvernement de fond en comble, et où les étrangers sont les maîtres. Enfin, entre nous soit dit, ce dont il est question, est-ce un malheur? n'est-ce pas un bonheur que vous payeriez cher un jour? A qui vous intéresserez-vous, pour qui travaillerez-vous?

— Pour moi, donc! s'écria brusquement du Bousquier.

— Vieux monstre, vous ne serez jamais père! dit Suzanne en donnant à sa phrase l'accent d'une malédiction prophétique.

— Allons, pas de bêtises, Suzanne, reprit du Bousquier, je crois que je rêve encore.

— Mais quelle réalité vous faut-il donc? s'écria Suzanne en se levant.

Du Bousquier frotta son bonnet de coton sur sa tête par un mouvement de rotation d'une énergie brouillonne qui indiquait une prodigieuse fermentation dans ses idées.

— Mais il le croit, se dit Suzanne à elle-même, et il en est flatté. Mon Dieu, comme il est facile de les attraper, ces hommes!

— Suzanne, que diable veux-tu que je fasse? il est si extraordinaire... Moi qui croyais... Le fait est que... mais non, non, cela ne se peut pas...

— Comment, vous ne pouvez pas m'épouser?

— Ah! pour ça, non! J'ai des engagemens.

— Est-ce avec mademoiselle de Gordes ou avec mademoiselle Cormon, qui, toutes les deux, vous ont déjà refusé? Ecoutez, monsieur du Bousquier, mon honneur n'a pas besoin de gendarmes pour vous traîner à la mairie. Je ne manquerai point de maris, et ne veux point d'un homme qui ne sait pas apprécier ce que je vaux. Un jour vous pourrez vous repentir de la manière dont vous vous conduisez, parce que rien au monde, ni or, ni argent, ne me fera vous rendre votre bien, si vous refusez de le prendre aujourd'hui.

— Mais, Suzanne, es-tu sûre?...

— Ah monsieur! fit la grisette en se drapant dans sa vertu, pour qui me prenez-vous? Je ne vous rappelle point les paroles que vous m'avez données, et qui ont perdu une pauvre fille dont le seul défaut est d'avoir autant d'ambition que d'amour.

Du Bousquier était livré à mille sentimens contraires, à la joie, à la défiance, au calcul. Il avait résolu depuis longtemps d'épouser mademoiselle Cormon, car la Charte, sur laquelle il venait de ruminer, offrait à son ambition la magnifique voie politique de la députation. Or, son mariage avec la vieille fille devait le poser si haut dans la ville, qu'il y acquerrait une grande influence. Aussi l'orage soulevé par la malicieuse Suzanne le plongea-t-il dans un violent embarras. Sans cette secrète espérance, il aurait épousé Suzanne sans même y réfléchir. Il se serait placé franchement à la tête du parti libéral d'Alençon. Après un pareil mariage, il renonçait à la première société pour retomber dans la classe bourgeoise des négocians, des riches fabricans, des herbagers, qui certainement le porteraient en triomphe comme leur candidat. Du Bousquier prévoyait déjà le côté gauche. Cette délibération solennelle, il ne la cachait pas, il se passait la main sur la tête, et se tortillait les cheveux, car le bonnet était tombé. Comme toutes les personnes qui dépassent leur but et trouvent mieux que ce qu'elles espéraient, Suzanne restait ébahie. Pour cacher son étonnement, elle prit la pose mélancolique d'une fille abusée devant son séducteur; mais elle riait intérieurement comme une grisette en partie fine.

— Ma chère enfant, je ne donne pas dans de semblables *godans*, moi !

Telle fut la phrase brève par laquelle se termina la délibération de l'ancien fournisseur. Du Bousquier se faisait gloire d'appartenir à cette école de philosophes cyniques qui ne veulent pas être *attrapés* par les femmes, et qui les mettent toutes dans une même classe *suspecte*. Ces esprits forts, qui sont généralement des hommes faibles, ont un catéchisme à l'usage des femmes. Pour eux, toutes, depuis la reine de France jusqu'à la modiste, sont essentiellement libertines, coquines, assassines, voire même un peu friponnes, foncièrement menteuses, et incapables de penser à autre chose qu'à des bagatelles. Pour eux, les femmes sont des bayadères malfaisantes qu'il faut laisser danser, chanter et rire ; ils ne voient en elles rien de saint, ni de grand ; pour eux, ce n'est pas la poésie des sens, mais la sensualité grossière. Ils ressemblent à des gourmands qui prendraient la cuisine pour la salle à manger. Dans cette jurisprudence, si la femme n'est pas constamment tyrannisée, elle réduit l'homme à la condition d'esclave. Sous ce rapport, du Bousquier était encore la contre-partie du chevalier de Valois. En disant sa phrase, il jeta son bonnet au pied de son lit, comme eût fait le pape Grégoire du cierge qu'il renversait en fulminant une excommunication.

— Souvenez-vous, monsieur du Bousquier, répondit majestueusement Suzanne, qu'en venant vous trouver j'ai rempli mon devoir ; souvenez-vous que j'ai dû vous offrir ma main et vous demander la vôtre ; mais souvenez-vous aussi que j'ai mis dans ma conduite la dignité de la femme qui se respecte, que je ne me suis pas abaissée à pleurer comme une niaise, que je n'ai pas insisté, que je ne vous ai point tourmenté. Maintenant vous connaissez ma situation. Vous savez que je ne puis rester à Alençon : ma mère me battra, madame Lardot est à cheval sur les principes comme si elle en repassait ; elle me chassera. Pauvre ouvrière que je suis, irai-je à l'hôpital, irai-je mendier mon pain ? Non ! je me jetterais plutôt dans la Brillante ou dans la Sarthe. Mais n'est-il pas plus simple que j'aille à Paris ? Ma mère pourra trouver un prétexte pour m'y envoyer : ce sera un oncle qui me demande, une tante en train de mourir, une dame qui me voudra du bien. Il ne s'agit que d'avoir l'argent nécessaire au voyage et à tout ce que vous savez...

Cette nouvelle avait pour du Bousquier mille fois plus d'importance que pour le chevalier de Valois ; mais lui seul et le chevalier étaient dans ce secret, qui ne sera dévoilé que par le dénoûment de cette histoire. Pour le moment, il suffit de dire que le mensonge de Suzanne introduisait une si grande confusion dans les idées du vieux garçon, qu'il était incapable de faire une réflexion sérieuse. Sans ce trouble et sans sa joie intérieure, car l'amour-propre est un escroc qui ne manque jamais sa dupe, il aurait pensé qu'une honnête fille comme Suzanne, dont le cœur n'était pas encore gâté, serait morte cent fois avant d'entamer une discussion de ce genre, et de lui demander de l'argent. Il aurait reconnu dans le regard de la grisette la cruelle lâcheté du joueur qui assassinerait pour se faire une mise.

— Tu irais donc à Paris ? dit-il.

En entendant cette phrase, Suzanne eut un éclair de gaîté qui dora ses yeux gris, mais l'heureux du Bousquier ne vit rien.

— Mais oui, monsieur !

Du Bousquier commença d'étranges doléances : il venait de faire le dernier paiement de sa maison ; il avait à satisfaire le peintre, le maçon, le menuisier. Mais Suzanne le laissait aller, elle attendait le chiffre. Du Bousquier offrit cent écus. Suzanne fit ce qu'on nomme en style de coulisse une fausse sortie : elle se dirigea vers la porte.

— Eh bien ! où vas-tu ? dit du Bousquier inquiet. Voilà la belle vie de garçon, se dit-il. Je veux que le diable m'emporte si je me souviens de lui avoir chiffonné autre chose que sa collerette !... Et paf ! elle s'autorise d'une plaisanterie pour tirer sur vous une lettre de change à brûle-pourpoint.

— Mais, monsieur, dit Suzanne en pleurant, je vais chez madame Granson, la trésorière de la Société maternelle, qui, à ma connaissance, a retiré quasiment de l'eau une pauvre fille dans le même cas.

— Madame Granson !

— Oui, dit Suzanne, la parente de mademoiselle Cormon, la présidente de la Société maternelle. Sous votre respect, les dames de la ville ont créé là une institution qui empêchera bien des pauvres créatures de détruire leurs enfans, qu'on en a fait mourir une à Mortagne, voilà de cela trois ans, la belle Faustine d'Argentan.

— Tiens, Suzanne, dit du Bousquier en lui tendant une clef, ouvre toi-même le secrétaire, prends le sac entamé, qui contient encore six cents francs, c'est tout ce que je possède.

Le vieux fournisseur montra par son air abattu combien il mettait peu de grâce à s'exécuter.

— Vieux ladre ! se dit Suzanne.

Elle comparait du Bousquier au délicieux chevalier de Valois, qui n'avait rien donné, mais qui l'avait comprise, qui l'avait conseillée, et qui portait les grisettes dans son cœur.

— Si tu m'attrapes, Suzanne, s'écria-t-il en lui voyant la main au tiroir, tu...

— Mais, monsieur, dit-elle en l'interrompant avec une royale impertinence, vous ne me les donneriez donc pas, si je vous les demandais ?

Une fois rappelée sur le terrain de la galanterie, le fournisseur eut un souvenir de son beau temps, et fit entendre un grognement d'adhésion. Suzanne prit le sac et sortit, en se laissant baiser au front par le vieux garçon, qui eut l'air de dire : — C'est un droit qui me coûte cher. Cela vaut mieux que d'être engarrié par un avocat en Cour d'assises, comme le séducteur d'une fille accusée d'infanticide.

Suzanne cacha le sac dans une espèce de gibecière en osier qu'elle avait au bras, et maudit l'avarice de du Bousquier, car elle voulait mille francs. Une fois endiablée par un désir, et quand elle a mis le pied dans une voie de fourberies, une fille va loin. Lorsque la belle repasseuse chemina dans la rue du Bercail, elle songea que la Société maternelle, présidée par mademoiselle Cormon, lui compléterait peut-être la somme à laquelle elle avait chiffré ses dépenses, et qui, pour une grisette d'Alençon, était considérable. Puis elle haïssait du Bousquier. Le vieux garçon avait paru redouter la confidence de son prétendu crime à madame Granson ; or, Suzanne, au risque de ne pas avoir un liard de la Société maternelle, voulut, en quittant Alençon, empêtrer l'ancien fournisseur dans les lianes inextricables d'un cancan de province. Il y a toujours chez la grisette un peu de l'esprit malfaisant du singe. Suzanne entra donc chez madame Granson en se composant un visage désolé.

Madame Granson, veuve d'un lieutenant colonel d'artillerie mort à Iéna, possédait pour toute fortune une maigre pension de neuf cents francs, cent écus de rente à elle, plus un fils dont l'éducation et l'entretien lui avaient dévoré ses économies. Elle occupait, rue du Bercail, un de ces tristes rez-de-chaussées qu'en passant dans la principale rue des petites villes le voyageur embrasse d'un seul coup d'œil. C'était une porte bâtarde, élevée sur trois marches pyramidales ; un couloir d'entrée qui menait à une cour intérieure, et au bout duquel se trouvait un escalier couvert par une galerie de bois. D'un côté du couloir, une salle à manger et la cuisine ; de l'autre, un salon à toutes fins et la chambre à coucher de la veuve. Athanase Granson, jeune homme de vingt-trois ans, logé dans une mansarde au-dessus du premier étage de cette maison, apportait au ménage de sa pauvre mère les six cents francs d'une petite place que l'influence de sa parente, mademoiselle Cormon, lui avait fait obtenir à la mairie de la ville, où il était employé aux actes de l'état civil. D'après

ces indications, chacun peut voir madame Granson dans son froid salon à rideaux jaunes, à meuble en velours d'Utrecht jaune, redressant après une visite les petits paillassons qu'elle mettait devant les chaises pour qu'on ne salît pas le carreau rouge frotté ; puis venant reprendre son fauteuil garni de coussins, et son ouvrage à sa travailleuse placée sous le portrait du lieutenant colonel d'artillerie entre les deux croisées, endroit d'où son œil enfilait la rue du Bercail et y voyait tout venir. C'était une bonne femme, mise avec une simplicité bourgeoise, en harmonie avec sa figure pâle et comme laminée par le chagrin. La rigoureuse modestie de la pauvreté se faisait sentir dans tous les accessoires de ce ménage, où respiraient d'ailleurs les mœurs probes et sévères de la province. En ce moment, le fils et la mère étaient ensemble dans la salle à manger, où ils déjeunaient d'une tasse de café accompagnée de beurre et de radis. Pour faire comprendre le plaisir que la visite de Suzanne allait causer à madame Granson, il faut expliquer les secrets intérêts de la mère et du fils. Athanase Granson était un jeune homme maigre et pâle, de moyenne taille, à figure creuse où ses yeux noirs, pétillans de pensée, faisaient comme deux taches de charbon. Les lignes un peu tourmentées de sa face, les sinuosités de la bouche, son menton brusquement relevé, la coupe régulière d'un front de marbre, une expression de mélancolie causée par le sentiment de sa misère, en contradiction avec la puissance qu'il se savait, indiquait un homme de talent emprisonné. Aussi, partout ailleurs que dans la ville d'Alençon, l'aspect de sa personne lui aurait-il valu l'assistance des hommes supérieurs, ou des femmes qui reconnaissent le génie dans son incognito. Si ce n'était pas le génie, c'était la forme qu'il prend. Si ce n'était pas la force d'un grand cœur, c'était l'éclat qu'elle imprime au regard. Quoiqu'il pût exprimer la sensibilité la plus élevée, l'enveloppe de la timidité détruisait en lui jusqu'aux grâces de la jeunesse, de même que les glaces de la misère empêchaient son audace de se produire. La vie de province, sans issue, sans approbation, sans encouragement, décrivait un cercle où se mourait cette pensée, qui n'en était même pas encore à l'aube de son jour. D'ailleurs Athanase avait cette fierté sauvage qu'exalte la pauvreté chez les hommes d'élite, qui les grandit pendant leur lutte avec les hommes et les choses, mais qui, dès l'abord de la vie, fait obstacle à leur avénement. Le génie procède de deux manières : ou il prend son bien comme Napoléon et Molière, aussitôt qu'il le voit, ou il attend qu'on le vienne chercher quand il s'est patiemment révélé.

Le jeune Granson appartenait à la classe des hommes de talent qui s'ignorent et se découragent facilement. Son âme était contemplative, il vivait plus par la pensée que par l'action. Peut-être eût-il paru incomplet à ceux qui ne conçoivent pas le génie sans les pétillemens passionnés du Français ; mais il était puissant dans le monde des esprits, et il devait arriver, par une suite d'émotions dérobées au vulgaire, à ces subites déterminations qui les closent, et font dire par les niais : « *Il est fou !...* » Le mépris que le monde déverse sur la pauvreté tuait Athanase ; la chaleur énervante d'une solitude sans courant d'air détendait l'arc qui se bandait toujours, et l'âme se fatiguait par cet horrible jeu sans résultat. Athanase était homme à pouvoir se placer parmi les plus belles illustrations de la France ; mais cet aigle, enfermé dans une cage et s'y trouvant sans pâture, allait mourir de faim après avoir contemplé d'un œil ardent les campagnes de l'air et les Alpes, où plane le génie. Quoique ses travaux à la bibliothèque de la ville échappassent à l'attention, il enfouissait dans son âme ses pensées de gloire ; car elles pouvaient lui nuire ; mais il tenait encore plus profondément enseveli le secret de son cœur, une passion qui lui creusait les joues et lui jaunissait le front. Il aimait sa parente éloignée, cette demoiselle Cormon, que guettaient le chevalier de Valois et du Bousquier, ses rivaux inconnus. Cet amour fut engendré par le calcul. Mademoiselle Cormon passait pour une des plus riches personnes de la ville ; le pauvre enfant avait donc été conduit à l'aimer par le désir du bonheur matériel, par le souhait mille fois formé de dorer les vieux jours de sa mère, par l'envie du bien-être nécessaire aux hommes qui vivent par la pensée ; mais ce point de départ, fort innocent, déshonorait à ses yeux sa passion. Il craignait de plus le ridicule que le monde jetterait sur l'amour d'un jeune homme de vingt-trois ans pour une fille de quarante. Néanmoins sa passion était vraie ; car ce qui, dans ce genre, peut sembler faux partout ailleurs, se réalise en province. En effet, les mœurs y étant sans hasards, ni mouvement, ni mystère, rendent les mariages nécessaires. Aucune famille n'accepte un jeune homme de mœurs dissolues. Quelque naturelle que puisse paraître, dans une capitale, la liaison d'un jeune homme comme Athanase avec une belle fille comme Suzanne, en province elle effraie, et dissout par avance le mariage d'un jeune homme pauvre là où la fortune d'un riche parti fait passer par-dessus quelque fâcheux antécédent. Entre la dépravation de certaines liaisons et un amour sincère, un homme de cœur sans fortune ne peut hésiter : il préfère les malheurs de la vertu aux malheurs du vice. Mais, en province, les femmes dont peut s'éprendre un jeune homme sont rares : une belle jeune fille riche, il ne l'obtiendrait pas dans un pays où tout est calcul ; une belle fille pauvre, il lui est interdit de l'aimer ; ce serait, comme disent les provinciaux, marier la faim et la soif ; enfin une solitude monacale est dangereuse au jeune âge. Ces réflexions expliquent pourquoi la vie de province est si fortement basée sur le mariage. Aussi les génies chauds et vivaces, forcés de s'appuyer sur l'indépendance de la misère, doivent-ils tous quitter ces froides régions où la pensée est persécutée par une brutale indifférence, où pas une femme ne peut ni ne veut se faire sœur de charité auprès d'un homme de science ou d'art. Qui se rendra compte de la passion d'Athanase pour mademoiselle Cormon ? Ce ne sera ni les gens riches, ces sultans de la société qui y trouvent des harems, ni les bourgeois, qui suivent la grande route battue par les préjugés, ni les femmes, qui, ne voulant rien concevoir aux passions des artistes, leur imposent le talion de leurs vertus, en s'imaginant que les deux sexes se gouvernent par les mêmes lois. Ici, peut-être, faut-il en appeler aux jeunes gens souffrant de leurs premiers désirs réprimés au moment où toutes leurs forces se tendent, aux artistes malades de leur génie étouffé par les étreintes de la misère, aux talens qui, d'abord persécutés et sans appuis, sans amis souvent, ont fini par triompher de la double angoisse de l'âme et du corps également endoloris. Ceux-là connaissent bien les lancinantes attaques du cancer qui dévorait Athanase ; ils ont agité ces longues et cruelles délibérations faites en présence de fins si grandioses pour lesquelles il ne se trouve point de moyens ; ils ont subi ces avortemens inconnus où le frai du génie encombre une grève aride. Ceux-là savent que la grandeur des désirs est en raison de l'étendue de l'imagination. Plus haut ils s'élancent, plus bas ils tombent ; et combien ne se brise-t-il pas de liens dans ces chutes ! leur vue perçante a, comme Athanase, découvert le brillant avenir qui les attendait, et dont ils ne se croyaient séparés que par une gaze ; cette gaze, qui n'arrêtait pas leurs yeux, la société la changeait en un mur d'airain. Poussés par une vocation, par le sentiment de l'art, ils ont aussi cherché maintes fois à se faire un moyen des sentimens que la société matérialise incessamment. Quoi ! la province calcule et arrange le mariage dans le but de se créer le bien-être, et il serait défendu à un pauvre artiste, à l'homme de science, de lui donner une double destination, de le faire servir à sauver sa pensée en assurant l'existence ? Agité par ces idées, Athanase Granson considéra d'abord son mariage avec mademoiselle Cormon comme une manière d'arrêter sa vie qui serait définie ; il pourrait s'élancer vers la gloire, rendre sa mère heureuse, et il se savait capable de fidèlement aimer mademoiselle Cormon. Bientôt sa propre volonté créa, sans qu'il s'en aperçût, une passion réelle : il se mit à étudier la vieille fille, et, par suite du prestige qu'exerce l'habitude,

il finit par n'en voir que les beautés et par en oublier les défauts. Chez un jeune homme de vingt-trois ans, les sens sont pour tant de chose dans son amour ! leur feu produit une espèce de prisme entre ses yeux et la femme. Sous ce rapport, l'étreinte par laquelle Chérubin saisit à la scène Marceline, est un trait de génie chez Beaumarchais. Mais, si l'on vient à songer que, dans la profonde solitude où la misère laissait Athanase, mademoiselle Cormon était la seule figure soumise à ses regards, qu'elle attirait incessamment son œil que le jour tombait en plein sur elle, ne trouvera-t-on pas cette passion naturelle? Ce sentiment si profondément caché dut grandir de jour en jour. Les désirs, les souffrances, l'espoir, les méditations, grossissaient dans le calme et le silence le lac où chaque heure mettait sa goutte d'eau, et qui s'étendait dans l'âme d'Athanase. Plus le cercle intérieur que décrivait l'imagination aidée par les sens s'agrandissait, plus mademoiselle Cormon devenait imposante, plus croissait la timidité d'Athanase. La mère avait tout deviné. La mère, en femme de province, calculait naïvement en elle-même les avantages de l'affaire. Elle se disait que mademoiselle Cormon se trouverait bien heureuse d'avoir pour mari un jeune homme de vingt-trois ans, plein de talent, qui ferait honneur à sa famille et au pays; mais les obstacles que le peu de fortune d'Athanase et que l'âge de mademoiselle Cormon mettaient à ce mariage lui paraissaient imsurmontables; elle n'imaginait que la patience pour les vaincre. Comme du Bousquier, comme le chevalier de Valois, elle avait sa politique, elle se tenait à l'affût des circonstances, elle attendait l'heure propice avec cette finesse que donnent l'intérêt et la maternité. Madame Granson ne se défiait point du chevalier de Valois; mais elle avait supposé que du Bousquier, quoique refusé, conservait des prétentions. Habile et secrète ennemie du vieux fournisseur, madame Granson lui faisait un mal inouï pour servir son fils, à qui d'ailleurs elle n'avait encore rien dit de ses menées sourdes. Maintenant, qui ne comprendra l'importance qu'allait acquérir la confidence du mensonge de Suzanne, une fois faite à madame Granson? Quelle arme entre les mains de la dame de charité, trésorière de la Société maternelle! Comme elle allait colporter doucereusement la nouvelle en quêtant pour la chaste Suzanne!

En ce moment, Athanase, pensivement accoudé sur la table, faisait jouer sa cuillère dans son bol vide en contemplant d'un œil occupé cette pauvre salle à carreaux rouges, à chaises de paille, à buffet de bois peint, à rideaux roses et blancs qui ressemblaient à un damier, tendue d'un vieux papier de cabaret, et qui communiquait avec la cuisine par une porte vitrée. Comme il était adossé à la cheminée en face de sa mère, et que la cheminée se trouvait presque devant la porte, ce visage pâle, mais bien éclairé par le jour de la rue, encadré de beaux cheveux noirs, ces yeux animés par le désespoir et enflammés par les pensées du matin, s'offrirent tout à coup aux regards de Suzanne. La grisette, qui certes a l'instinct de la misère et des souffrances du cœur, ressentit cette étincelle électrique, jaillie on ne sait d'où, qui ne s'explique point, que nient certains esprits forts, mais dont le coup sympathique a été éprouvé par beaucoup de femmes et d hommes. C'est tout à la fois une lumière qui éclaire les ténèbres de l'avenir, un pressentiment des jouissances pures de l'amour partagé, la certitude de se comprendre l'un et l'autre. C'est surtout comme une touche habile et forte faite par une main de maître sur le clavier des sens. Le regard est fasciné par une irrésistible attraction, le cœur est ému, les mélodies du bonheur retentissent dans l'âme et aux oreilles, une voix crie : « *C'est lui !* » Puis, souvent la réflexion jette ses douches d'eau froide sur cette bouillante émotion, et tout est dit. En un moment, aussi rapide qu'un coup de foudre, Suzanne reçut une bordée de pensées au cœur. Un éclair de l'amour vrai brûla les mauvaises herbes écloses au souffle du libertinage et de la dissipation. Elle comprit combien elle perdait de sainteté, de grandeur, en se flétrissant elle-même à faux. Ce qui n'était la veille qu'une plaisanterie à ses yeux, devint un arrêt grave porté sur elle. Elle recula devant son succès. Mais l'impossibilité du résultat, la pauvreté d'Athanase, un vague espoir de s'enrichir, et de revenir de Paris les mains pleines, en lui disant : « Je t'aimais ! » la fatalité, si l'on veut, sécha cette pluie bienfaisante. L'ambitieuse grisette demanda d'un air timide un moment d'entretien à madame Granson, qui l'emmena dans sa chambre à coucher. Lorsque Suzanne sortit, elle regarda pour la seconde fois Athanase, elle le retrouva dans la même pose, et réprima ses larmes. Quant à madame Granson, elle rayonnait de joie ! Elle avait enfin une arme terrible contre du Bousquier, elle pourrait lui porter une blessure mortelle. Aussi avait-elle promis à la pauvre fille séduite l'appui de toutes les dames de charité, de toutes les commanditaires de la Société maternelle; elle entrevoyait une douzaine de visites à faire qui allaient occuper sa journée, et pendant lesquelles il se formerait sur la tête du vieux garçon un orage épouvantable. Le chevalier de Valois, tout en prévoyant la tournure que prendrait l'affaire, ne se promettait pas autant de scandale qu'il devait y en avoir.

— Mon cher enfant, dit madame Granson à son fils, tu sais que nous allons dîner chez mademoiselle Cormon, prends un peu plus de soin de ta mise. Tu as tort de négliger la toilette, tu es fait comme un voleur. Mets ta belle chemise à jabot, ton habit vert de drap d'Elbeuf. J'ai mes raisons, ajouta-t-elle d'un air fin. D'ailleurs, mademoiselle Cormon part pour aller au Prébaudet, et il y aura chez elle beaucoup de monde. Quand un jeune homme est à marier, il doit se servir de tous ses moyens pour plaire. Si les filles voulaient dire la vérité, mon Dieu ! mon enfant, tu serais bien étonné de savoir ce qui les amourache. Souvent il suffit qu'un homme ait passé à cheval à la tête d'une compagnie d'artilleurs, ou qu'il se soit montré dans un bal avec des habits un peu justes. Souvent un certain air de tête, une pose mélancolique, font supposer toute une vie; nous nous forgeons un roman d'après le héros; ce n'est souvent qu'une bête, mais le mariage est fait. Examine monsieur le chevalier de Valois, étudie-le, prends ses manières; vois comme il se présente avec aisance, il n'a pas l'air emprunté comme toi. Parle un peu; ne dirait-on pas que tu ne sais rien, toi qui sais l'hébreu par cœur!

Athanase écouta sa mère d'un air étonné mais soumis, puis il se leva, prit sa casquette, et se rendit à la mairie en se disant : « Ma mère aurait-elle deviné mon secret? » Il passa par la rue du Val-Noble, où demeurait mademoiselle Cormon, petit plaisir qu'il se donnait tous les matins, et il se disait alors mille choses fantasques : « Elle ne se doute certainement pas qu'il passe en ce moment devant sa maison un jeune homme qui l'aimerait bien, qui lui serait fidèle, qui ne lui donnerait jamais du chagrin, qui lui laisserait la disposition de sa fortune sans s'en mêler. Mon Dieu ! quelle fatalité ! dans la même ville, à deux pas l'un de l'autre, deux personnes se trouvent dans les conditions où nous sommes, et rien ne peut les rapprocher. Si ce soir je lui parlais? »

Pendant ce temps, Suzanne revenait chez sa mère en pensant au pauvre Athanase. Comme beaucoup de femmes ont pu le souhaiter, pour des hommes adorés au-delà des forces humaines, elle se sentait capable de lui faire avec son beau corps un marchepied pour qu'il atteignît promptement à sa couronne.

Maintenant il est nécessaire d'entrer chez cette vieille fille vers laquelle tant d'intérêts convergeaient, et chez qui les acteurs de cette scène devaient se rencontrer tous le soir même, à l'exception de Suzanne. Cette grande et belle personne, assez hardie pour brûler ses vaisseaux, comme Alexandre, au début de la vie, et pour commencer la lutte par une faute mensongère, disparut du théâtre après y avoir introduit un violent élément d'intérêt. Ses vœux furent d'ailleurs comblés. Elle quitta sa ville natale quelques jours après, munie d'argent et de belles nippes, parmi lesquelles se trouvait une superbe robe de reps vert et un délicieux chapeau vert doublé de rose que lui donna mon-

sieur de Valois, présent qu'elle préférait à tout, même à l'argent. Si le chevalier fût venu à Paris au moment où elle y brillait, elle eût certes tout quitté pour lui. Semblable à la chaste Suzanne de la Bible, que les vieillards avaient à peine entrevue, elle s'établissait heureuse et pleine d'espoir à Paris, pendant que tout Alençon déplorait ses malheurs, pour lesquels les dames des deux Sociétés de charité et de maternité manifestèrent une vive sympathie. Si Suzanne peut offrir une image de ces belles Normandes qu'un savant médecin a comprises pour un tiers dans la consommation que fait en ce genre le monstrueux Paris, elle resta dans les régions les plus élevées et les plus décentes de la galanterie. Par une époque où, comme le disait monsieur de Valois, la femme n'existait plus, elle fut seulement *madame du Val-Noble*; autrefois elle eût été la rivale des Rodhope, des Imperia et des Ninon. Un des écrivains les plus distingués de la Restauration l'a prise sous sa protection; peut-être l'épousera-t-il? il est journaliste, et partant au-dessus de l'opinion, puisqu'il en fabrique une nouvelle tous les six ans.

En France, dans presque toutes les préfectures du second ordre, il existe un salon où se réunissent des personnes considérables et considérées, qui néanmoins ne sont pas encore la crème de la société. Le maître et la maîtresse de la maison comptent bien parmi les sommités de la ville et sont reçus partout où il leur plaît d'aller; il ne se donne pas en ville une fête, un dîner diplomatique, qu'ils n'y soient invités; mais les gens à châteaux, les pairs qui possèdent de belles terres, la grande compagnie du département, ne vient pas chez eux, et reste à leur égard dans les termes d'une visite faite de part et d'autre, d'un dîner ou d'une soirée acceptés et rendus. Ce salon mixte où se rencontrent la petite noblesse à poste fixe, le clergé, la magistrature, exerce une grande influence. La raison et l'esprit du pays résident dans cette société solide et sans faste où chacun connaît les revenus du voisin, où l'on professe une parfaite indifférence du luxe et de la toilette, jugés comme des enfantillages en comparaison d'un *mouchoir à bœufs* de dix à douze arpens dont l'acquisition a été couvée pendant des années, et qui a donné lieu à d'immenses combinaisons diplomatiques. Inébranlable dans ses préjugés bons ou mauvais, ce cénacle suit une même voie sans regarder ni en avant ni en arrière. Il n'admet rien de Paris sans un long examen, se refuse aux cachemires aussi bien qu'aux inscriptions sur le grand-livre, se moque des nouveautés, ne lit rien et veut tout ignorer : science, littérature, inventions industrielles. Il obtient le changement d'un préfet qui ne convient pas, et, si l'administrateur résiste, il l'isole à la manière des abeilles, qui couvrent de cire un colimaçon venu dans leur ruche. Enfin, là, les bavardages deviennent souvent de solennels arrêts. Aussi, quoiqu'il ne s'y fasse que des parties de jeu, les jeunes femmes y apparaissent-elles de loin en loin ; elles y viennent chercher une approbation de leur conduite, une consécration de leur importance. Cette suprématie accordée à une maison froisse souvent l'amour propre de quelques naturels du pays, qui se consolent en supputant la dépense qu'elle impose, et dont ils profitent. S'il ne se rencontre pas de fortune assez considérable pour tenir maison ouverte, les gros bonnets choisissent pour lieu de réunion, comme faisaient les gens d'Alençon, la maison d'une personne inoffensive, de qui la vie arrêtée, dont le caractère ou la position, laisse la société maîtresse chez elle, en ne portant ombrage ni aux vanités, ni aux intérêts de chacun. Ainsi, la haute société d'Alençon se réunissait depuis longtemps chez la vieille fille, dont la fortune était à son insu couchée en joue par madame Granson, son arrière-petite cousine, et par les deux vieux garçons dont les secrètes espérances viennent d'être dévoilées. Cette demoiselle vivait avec son oncle maternel, un ancien grand vicaire de l'évêché de Séez, autrefois son tuteur, et de qui elle devait hériter. La famille, que représentait alors Rose-Marie-Victoire Cormon, comptait autrefois parmi les plus considérables de la province; quoique roturière, elle frayait avec la noblesse, à laquelle elle s'était souvent alliée, elle avait fourni jadis des intendans aux ducs d'Alençon, force magistrats à la robe et plusieurs évêques au clergé. Monsieur de Sponde, le grand-père maternel de mademoiselle Cormon, fut élu par la noblesse aux états-généraux, et monsieur Cormon, son père, par le tiers-état ; mais aucun n'accepta cette mission. Depuis environ cent ans, les filles de cette famille s'étaient mariées à des nobles de la province, en sorte qu'elle avait si bien *tallé* dans le duché, qu'elle y embrassait tous les arbres généalogiques. Nulle bourgeoisie ne ressemblait davantage à la noblesse.

Bâtie sous Henri IV par Pierre Cormon, intendant du dernier duc d'Alençon, la maison où demeurait mademoiselle Cormon avait toujours appartenu à sa famille, et parmi tous ses biens visibles, celui-là stimulait particulièrement la convoitise de ses deux vieux amans. Cependant, loin de donner des revenus, ce logis était une cause de dépense; mais il est si rare de trouver dans une ville de province une demeure placée au centre, sans méchant voisinage, belle au dehors, commode à l'intérieur, que tout Alençon partageait cette envie. Ce vieil hôtel était situé précisément au milieu de la rue du Val-Noble, appelée par corruption le Val-Noble, sans doute à cause du pli que fait dans le terrain la Brillante, petit cours d'eau qui traverse Alençon. Cette maison est remarquable par la forte architecture que produisit Marie de Médicis. Quoique bâtie en granit, pierre qui se travaille difficilement, ses angles, les encadremens des fenêtres et ceux des portes sont décorés par des bossages taillés en pointes de diamant. Elle se compose d'un étage au-dessus d'un rez-de-chaussée ; son toit extrêmement élevé présente des croisées saillantes à tympans sculptés, assez élégamment encastrées dans le chéneau doublé de plomb, extérieurement orné par des balustres. Entre chacune de ces croisées s'avance une gargouille figurant une gueule fantastique d'animal sans corps, qui vomit les eaux sur de grandes pierres percées de cinq trous. Les deux pignons sont terminés par des bouquets en plomb, symbole de bourgeoisie, car aux nobles seuls appartenait autrefois le droit d'avoir des girouettes. Du côté de la cour, à droite, sont les remises et les écuries ; à gauche, la cuisine, le bûcher et la buanderie.

Un des battans de la porte cochère restait ouvert et garni d'une petite porte basse, à claire-voie et à sonnette, qui permettait aux passans de voir, au milieu d'une vaste cour, une corbeille de fleurs dont les terres amoncelées étaient retenues par une petite haie de troëne. Quelques rosiers des quatre saisons, des giroflées, des scabieuses, des lis et des genêts d'Espagne composaient le massif, autour duquel on plaçait pendant la belle saison des caisses de lauriers, de grenadiers et de myrtes. Frappé de la propreté minutieuse qui distinguait cette cour et ses dépendances, un étranger aurait pu deviner la vieille fille. L'œil qui présidait là devait être un œil inoccupé, fureteur, conservateur moins par caractère que par besoin d'action. Une vieille demoiselle, chargée d'employer sa journée toujours vide, pouvait seule faire arracher l'herbe entre les pavés, nettoyer les crêtes des murs, exiger un balayage continuel, ne jamais laisser les rideaux de cuir de la remise sans être fermés. Elle seule était capable d'introduire par désœuvrement une sorte de propreté hollandaise dans une petite province située entre le Perche, la Bretagne et la Normandie, pays où l'on professe avec orgueil une crasse indifférence pour le *comfort*. Jamais ni le chevalier de Valois, ni du Bousquier ne montaient les marches du double escalier qui enveloppait la tribune du perron de cet hôtel sans se dire, l'un qu'il convenait à un pair de France, et l'autre que le maire de la ville devait demeurer là. Une porte-fenêtre surmontait ce perron et entrait dans une antichambre éclairée par une seconde porte semblable qui sortait sur un autre perron du côté du jardin. Cette espèce de galerie carrelée en carreau rouge, lambrissée à hauteur d'appui, était l'hôpital des portraits de famille malades : quelques-uns avaient un œil endommagé, d'autres souffraient d'une épaule avariée ; celui-ci tenait son chapeau d'une

main qui n'existait plus, celui-là était amputé d'une jambe. Là se déposaient les manteaux, les sabots, les doubles souliers, les parapluies, les coiffes et les pelisses. C'était l'arsenal où chaque habitué laissait son bagage à l'arrivée et le reprenait au départ. Aussi, le long de chaque mur y avait-il une banquette pour asseoir les domestiques qui arrivaient armés de falots, et un gros poêle afin de combattre la bise qui venait à la fois de la cour et du jardin. La maison était donc divisée en deux parties égales. D'un côté, sur la cour, se trouvait la cage de l'escalier, une grande salle à manger donnant sur le jardin, puis un office par lequel on communiquait avec la cuisine ; de l'autre, un salon à quatre fenêtres, à la suite duquel étaient deux petites pièces, l'une ayant vue sur le jardin et formant boudoir, l'autre éclairée sur la cour et servant de cabinet. Le premier étage contenait l'appartement complet d'un ménage, et un logement où demeurait le vieil abbé de Sponde. Les mansardes devaient sans doute offrir beaucoup de logemens depuis longtemps habités par des rats et des souris dont les hauts faits nocturnes étaient redits par mademoiselle Cormon au chevalier de Valois, en s'étonnant de l'inutilité des moyens employés contre eux. Le jardin, d'environ un demi-arpent, est margé par la Brillante, ainsi nommée à cause des parcelles de mica qui paillètent son lit, mais partout ailleurs que dans le Val-Noble, où ses eaux maigres sont chargées de teintures et des débris qui y jettent les industries de la ville. La rive opposée au jardin de mademoiselle Cormon est encombrée, comme dans toutes les villes de province où passe un cours d'eau, de maisons où s'exercent des professions altérées ; mais par bonheur elle n'avait alors en face d'elle que des gens tranquilles, des bourgeois, un boulanger, un dégraisseur, des ébénistes. Ce jardin, plein de fleurs communes, est terminé naturellement par une terrasse formant un quai, au bas de laquelle se trouvent quelques marches pour descendre à la Brillante. Sur la balustrade de la terrasse, imaginez de grands vases en faïence bleue et blanche d'où s'élèvent des giroflées ; à droite et à gauche, le long des murs voisins, voyez deux couverts de tilleuls carrément taillés ; vous aurez une idée du paysage plein de bonhomie pudique, de chasteté tranquille, de vues modestes et bourgeoises qu'offraient la rive opposée et ses naïves maisons, les eaux rares de la Brillante, le jardin, ses deux couverts collés contre les murs voisins, et le vénérable édifice des Cormon. Quelle paix ! quel calme ! rien de pompeux, mais rien de transitoire : là, tout semble éternel. Le rez-de-chaussée appartenait donc à la réception. Là tout respirait la vieille, l'inaltérable province. Le grand salon carré à quatre portes et à quatre croisées était modestement lambrissé de boiseries peintes en gris. Une seule glace oblongue, se trouvait sur la cheminée, et le haut du trumeau représentait le Jour conduit par les Heures peint en camaïeu. Ce genre de peinture infestait tous les dessus de porte où l'artiste avait inventé ces éternelles Saisons, qui, dans une bonne partie des maisons du centre de la France, vous font prendre en haine de détestables Amours occupés à moissonner, à patiner, à semer ou à se jeter des fleurs. Chaque fenêtre était ornée de rideaux en damas vert relevés par des cordons à gros glands qui dessinaient d'énormes baldaquins. Le meuble en tapisserie, dont les bois peints et vernis se distinguaient par les formes contournées si fort à la mode dans le dernier siècle, offrait dans ses médaillons les fables de La Fontaine ; mais quelques bords de chaises ou de fauteuils avaient été reprisés. Le plafond était séparé en deux par une grosse solive au milieu de laquelle pendait un vieux lustre en cristal de roche, enveloppé d'une chemise verte. Sur la cheminée se trouvaient deux vases en bleu de Sèvres, de vieilles girandoles attachées au trumeau et une pendule dont le sujet, pris dans la dernière scène du *Déserteur*, prouvait la vogue prodigieuse de l'œuvre de Sédaine. Cette pendule en cuivre doré se composait de onze personnages, ayant chacun quatre pouces de hauteur : au fond, le déserteur sortait de sa prison entre ses soldats ; sur le devant, la jeune femme évanouie lui montrait sa grâce. Le foyer, les pelles et les pincettes étaient dans un style analogue à celui de la pendule. Les panneaux de la boiserie avaient pour ornement les plus récens portraits de la famille, un ou deux Rigaud et trois pastels de Latour. Quatre tables de jeu, un trictrac, une table de piquet encombraient cette immense pièce, la seule d'ailleurs qui fût planchéiée. Le cabinet de travail, entièrement lambrissé de vieux laque rouge, noir et or, devait avoir quelques années plus tard un prix fou dont ne se doutait point mademoiselle Cormon ; mais lui en eût-on offert mille écus par panneau, jamais elle ne l'aurait donné, car elle avait pour système de ne se défaire de rien. La province croit toujours aux trésors cachés par les ancêtres. L'inutile boudoir était tendu de ce vieux perse après lequel courent aujourd'hui tous les amateurs du genre dit Pompadour. La salle à manger, dallée en pierres noires et blanches, sans plafond, mais à solives peintes, était garnie de ces formidables buffets à dessus de marbre qu'exigent les batailles livrées en province aux estomacs. Les murs, peints à fresque, représentaient un treillage de fleurs. Les siéges étaient en canne vernie, et les portes en bois de noyer naturel. Tout y complétait admirablement l'air patriarcal qui se respirait à l'intérieur comme à l'extérieur de cette maison. Le génie de la province y avait tout conservé ; rien n'y était ni neuf ni ancien, ni jeune ni décrépit. Une froide exactitude s'y faisait partout sentir.

Les touristes de la Bretagne et de la Normandie, du Maine et de l'Anjou, doivent avoir tous vu, dans les capitales de ces provinces, une maison qui ressemblait plus ou moins à l'hôtel des Cormon ; car il est, dans son genre, un archétype des maisons bourgeoises d'une grande partie de la France, et mérite d'autant mieux sa place dans cet ouvrage, qu'il explique des mœurs et représente des idées. Qui ne sent déjà combien la vie était calme et routinière dans ce vieil édifice ? Il y existait une bibliothèque, mais elle se trouvait logée un peu au-dessous du niveau de la Brillante, bien reliée, cerclée, et la poussière, loin de l'endommager, la faisait valoir. Les ouvrages y étaient conservés avec le soin que l'on donne, dans ces provinces privées de vignobles, aux œuvres pleines de naturel, exquises, recommandables par leurs parfums antiques, et produits par les presses de la Bourgogne, de la Touraine, de la Gascogne et du Midi. Le prix des transports est trop considérable pour que l'on fasse venir de mauvais vins.

Le fond de la société de mademoiselle Cormon se composait d'environ cent cinquante personnes : quelques-unes allaient à la campagne, ceux-ci étaient malades, ceux-là voyageaient dans le département pour leurs affaires ; mais il existait certains fidèles qui, sauf les soirées priées, venaient tous les jours, ainsi que les gens forcés par devoir ou par habitude de demeurer à la ville. Tous ces personnages étaient dans l'âge mûr ; peu d'entre eux avaient voyagé, presque tous étaient restés dans la province, et certains avaient trempé dans la Chouannerie. On commençait à pouvoir parler sans crainte de cette guerre depuis que les récompenses arrivaient aux héroïques défenseurs de la bonne cause. Monsieur de Valois, l'un des moteurs de la dernière prise d'armes où périt le marquis de Montauran livré par sa maîtresse, où s'illustra le fameux Marche-à-terre, qui faisait alors tranquillement le commerce des bestiaux du côté de Mayenne, donnait depuis six mois la clef de quelques bons tours joués à un vieux républicain nommé Hulot, le commandant d'une demi-brigade cantonnée dans Alençon de 1798 à 1800, et qui avait laissé des souvenirs dans le pays. Les femmes faisaient peu de toilette, excepté le mercredi, jour où mademoiselle Cormon donnait à dîner, et où les invités du dernier mercredi s'acquittaient de leur visite de digestion. Les mercredis faisaient raout : l'assemblée était nombreuse, conviés et visiteurs se mettaient *in fiocchi ;* quelques femmes apportaient leurs ouvrages, des tricots, des tapisseries à la main ; quelques jeunes personnes travaillaient sans honte à des dessins pour le point d'Alençon, avec le produit desquels elles payaient leur entretien. Certains maris amenaient

leurs femmes par politique, car il s'y trouvait peu de jeunes gens; aucune parole ne s'y disait à l'oreille sans exciter l'attention; il n'y avait donc point de danger ni pour une jeune personne, ni pour une jeune femme d'entendre un propos d'amour. Chaque soir, à six heures, la longue antichambre se garnissait de son mobilier; chaque habitué apportait qui sa canne, qui son manteau, qui sa lanterne. Toutes ces personnes se connaissaient si bien, les habitudes étaient si familièrement patriarcales, que, si, par hasard, le vieil abbé de Sponde était sous le couvert, et mademoiselle Cormon dans sa chambre, ni Pérotte la femme de chambre, ni Jacquelin le domestique, ni la cuisinière, ne les avertissaient. Le premier venu en attendait un second; puis, quand les habitués étaient en nombre pour un piquet, pour un whist ou un boston, ils commençaient sans attendre l'abbé de Sponde ou mademoiselle. S'il faisait nuit, au coup de sonnette, Pérotte ou Jacquelin accourait et donnait de la lumière. En voyant le salon éclairé, l'abbé se hâtait lentement de venir. Tous les soirs, le trictrac, la table de piquet, les trois tables de boston et celle de whist étaient complètes, ce qui donnait une moyenne de vingt-cinq à trente personnes, en comptant celles qui causaient; mais il en venait souvent plus de quarante. Jacquelin éclairait alors le cabinet et le boudoir. Entre huit et neuf heures, les domestiques commençaient à arriver dans l'antichambre pour chercher leurs maîtres; et, à moins de révolutions, il n'y avait plus personne au salon à dix heures. A cette heure, les habitués s'en allaient en groupes dans la rue, dissertant sur les coups, ou continuant quelques observations sur les mouchoirs à bœufs que l'on guettait, sur les partages de successions, sur les dissensions qui s'élevaient entre héritiers, sur les prétentions de la société aristocratique. C'était comme à Paris la sortie d'un spectacle. Certaines gens, parlant beaucoup de poésie et n'y entendant rien, déblatèrent contre les mœurs de la province; mais mettez-vous le front dans la main gauche, appuyez un pied sur votre chenet, posez votre coude sur votre genou; puis, si vous vous êtes initié à l'ensemble doux et uni que présentent ce paysage, cette maison et son intérieur, la compagnie et ses intérêts agrandis par la petitesse de l'esprit, comme l'or battu entre des feuilles de parchemin, demandez-vous ce qu'est la vie humaine? Cherchez à prononcer entre celui qui a gravé des canards sur les obélisques égyptiens et celui qui a bostonné pendant vingt ans avec du Bousquier, monsieur de Valois, mademoiselle Cormon, le président du tribunal, le procureur du roi, l'abbé de Sponde, madame Granson, *e tutti quanti*. Si le retour exact et journalier des mêmes pas dans un même sentier n'est pas le bonheur, il le joue si bien, que les gens amenés par les orages d'une vie agitée à réfléchir sur les bienfaits du calme diront que là était le bonheur.

Pour chiffrer l'importance du salon de mademoiselle Cormon, il suffira de dire que, statisticien né de la société, du Bousquier avait calculé que les personnes qui le hantaient possédaient cent trente et une voix au collége électoral, et réunissaient dix-huit cent mille livres de rente en fonds de terre dans la province. La ville d'Alençon n'était cependant pas entièrement représentée par ce salon, la haute compagnie aristocratique avait le sien, puis le salon du receveur général était comme une auberge administrative due par le gouvernement, où toute la société dansait, intriguait, papillonnait, aimait et soupait. Ces deux autres salons communiquaient au moyen de quelques personnes mixtes avec la maison Cormon, *et vice versâ*; mais le salon Cormon jugeait sévèrement ce qui se passait dans ces deux autres camps: on y critiquait le luxe des dîners, on y ruminait les glaces des bals, on discutait la conduite des femmes, les toilettes, les inventions nouvelles qui s'y produisaient.

Mademoiselle Cormon, espèce de raison sociale sous laquelle se comprenait une imposante coterie, devait donc être le point de mire de deux ambitieux aussi profonds que le chevalier de Valois et du Bousquier. Pour l'un et pour l'autre, là était la députation; et, par suite, la pairie pour le noble, une recette générale pour le fournisseur. Un salon dominateur se crée aussi difficilement en province qu'à Paris, et celui-là se trouvait tout créé. Epouser mademoiselle Cormon, c'était régner sur Alençon. Athanase, le seul des trois prétendans à la main de la vieille fille qui ne calculât plus rien, aimait alors la personne autant que la fortune. Pour employer le jargon du jour, n'y avait-il pas un singulier drame dans la situation de ces quatre personnages? Ne se rencontrait-il pas quelque chose de bizarre dans ces trois rivalités silencieusement pressées autour d'une vieille fille, qui ne les devinait pas malgré un effroyable et légitime désir de se marier? Mais quoique toutes ces circonstances rendent le célibat de cette fille une chose extraordinaire, il n'est pas difficile d'expliquer comment et pourquoi, malgré sa fortune et ses trois amoureux, elle était encore à marier. D'abord, selon la jurisprudence de sa maison, mademoiselle Cormon avait toujours eu le désir d'épouser un gentilhomme; mais de 1789 à 1799, les circonstances furent très défavorables à ses prétentions. Si elle voulait être femme de condition, elle avait une horrible peur du tribunal révolutionnaire. Ces deux sentimens, égaux en force, la rendirent stationnaire par une loi, vraie en esthétique aussi bien qu'en statique. Cet état d'incertitude plaît d'ailleurs aux filles tant qu'elles se croient jeunes et en droit de choisir un mari. La France sait que le système politique suivi par Napoléon eut pour résultat de faire beaucoup de veuves. Sous ce règne, les héritières furent dans un nombre très disproportionné avec celui des garçons à marier. Quand le Consulat ramena l'ordre intérieur, les difficultés extérieures rendirent le mariage de mademoiselle Cormon tout aussi difficile à conclure que par le passé. Si, d'une part, Rose-Marie-Victoire se refusait à épouser un vieillard, de l'autre, la crainte du ridicule et les circonstances lui interdisaient d'épouser un très jeune homme: or, les familles mariaient de fort bonne heure leurs enfans afin de les soustraire aux envahissemens de la conscription. Enfin, par entêtement de propriétaire, elle n'aurait pas non plus épousé un soldat; car elle ne prenait pas un homme pour le rendre à l'empereur, elle voulait le garder pour elle seule. De 1804 à 1815, il lui fut donc impossible de lutter avec les jeunes filles qui se disputaient les partis convenables, raréfiés par le canon. Outre sa prédilection pour la noblesse, mademoiselle Cormon eut la manie très excusable de vouloir être aimée pour elle. Vous ne sauriez croire jusqu'où l'avait menée ce désir. Elle avait employé son esprit à tendre mille piéges à ses adorateurs afin d'éprouver leurs sentimens. Ses chausse-trappes furent si bien tendues, que les infortunés s'y prirent tous, et succombèrent dans les épreuves baroques qu'elle leur imposait à leur insu. Mademoiselle Cormon ne les étudiait pas, elle les espionnait. Un mot dit à la légère, une plaisanterie que souvent elle comprenait mal, suffisait pour lui faire rejeter ces postulans comme indignes: celui-ci n'avait ni cœur ni délicatesse, celui-là mentait et n'était pas chrétien; l'un voulait raser ses futaies et battre monnaie sous le poêle du mariage, l'autre n'était pas de caractère à la rendre heureuse; là, elle devinait quelque goutte héréditaire; ici, des antécédens immoraux l'effrayaient; comme l'Eglise, elle exigeait un beau prêtre pour ses autels; puis, elle voulait être épousée pour sa fausse laideur et ses prétendus défauts, comme les autres femmes veulent l'être pour les qualités qu'elles n'ont pas et pour d'hypothétiques beautés. L'ambition de mademoiselle Cormon prenait sa source dans les sentimens les plus délicats de la femme; elle comptait régaler son amant en lui démasquant mille vertus après le mariage, comme d'autres femmes découvrent les mille imperfections qu'elles ont soigneusement voilées; mais elle fut mal comprise: la noble fille ne rencontra que des âmes vulgaires où régnait le calcul des intérêts positifs, et qui n'entendaient rien aux beaux calculs du sentiment. Plus elle s'avança vers cette fatale époque si ingénieusement nommée *la seconde jeunesse*, plus sa défiance augmenta. Elle affecta de se présenter sous le jour le plus défavora-

ble, et joua si bien son rôle, que les derniers racolés hésitèrent à lier leur sort à celui d'une personne dont le vertueux collin-maillard exigeait une étude à laquelle se livrent peu les hommes qui veulent une vertu toute faite. La crainte constante de n'être épousée que pour sa fortune la rendit inquiète, soupçonneuse outre mesure ; elle courut sus aux gens riches : et les gens riches pouvaient contracter de grands mariages ; elle craignait les gens pauvres auquels elle refusait le désintéressement dont elle faisait tant de cas en une semblable affaire ; en sorte que ses exclusions et les circonstances éclaircirent étrangement les hommes ainsi triés comme pois gris sur un volet. A chaque mariage manqué, la pauvre demoiselle, amenée à mépriser les hommes, dut finir par les voir sous un faux jour. Son caractère contracta nécessairement une intime misanthropie qui jeta certaine teinte d'amertume dans sa conversation et quelque sévérité dans son regard. Son célibat détermina dans ses mœurs une rigidité croissante, car elle essayait de se perfectionner en désespoir de cause. Noble vengeance! elle tailla pour Dieu le diamant brut rejeté par l'homme. Bientôt l'opinion publique lui fut contraire, car le public accepte l'arrêt qu'une personne libre porte sur elle-même en ne se mariant pas, en manquant des partis ou les refusant. Chacun juge que ce refus est fondé sur des raisons secrètes, toujours mal interprétées. Celui-ci disait qu'elle était mal conformée ; celui-là lui prêtait des défauts cachés; mais la pauvre fille était pure comme un ange, saine comme un enfant, et pleine de bonne volonté, car la nature l'avait destinée à tous les plaisirs, à tous les bonheurs à toutes les fatigues de la maternité.

Mademoiselle Cormon ne trouvait cependant point dans sa personne l'auxiliaire obligé de ses désirs. Elle n'avait d'autre beauté que celle si improprement nommé *la beauté du diable*, et qui consiste dans une grosse fraîcheur de jeunesse que, théologalement parlant, le diable ne saurait avoir, à moins qu'il ne faille expliquer cette expression par la constante envie qu'il a de se rafraîchir. Les pieds de l'héritière étaient larges et plats. Sa jambe, qu'elle laissait souvent voir par la manière dont, sans y entendre malice, elle relevait sa robe quand il avait plu et qu'elle sortait de chez elle ou de Saint-Léonard, ne pouvait être prise pour la jambe d'une femme ; c'était une jambe nerveuse, à petit mollet saillant et dru comme celui d'un matelot. Sa bonne grosse taille, son embonpoint de nourrice, ses bras forts et potelés, ses mains rouges, tout en elle s'harmoniait aux formes bombées, à la grasse blancheur des beautés normandes. Ses yeux, d'une couleur indécise, arrivaient à fleur de tête et donnaient à son visage, dont les contours arrondis n'avaient aucune noblesse, un air d'étonnement et de simplicité moutonnière qui séyait d'ailleurs à son état de vieille fille : si elle n'avait pas été innocente, elle eût semblé l'être. Son nez aquilin contrastait avec la petitesse de son front, car il est rare que cette forme de nez n'implique pas un beau front. Malgré de grosses lèvres rouges, l'indice d'une grande bonté, ce front annonçait trop peu d'idées pour que le cœur fût dirigé par l'intelligence : elle devait être bienfaisante sans grâce. Or, l'on reproche sévèrement à la vertu ses défauts, tandis qu'on est plein d'indulgence pour les qualités du vice. Ses cheveux châtains, d'une longueur extraordinaire, prêtaient à sa figure cette beauté qui résulte de la force et de l'abondance, les deux caractères principaux de sa personne. Au temps de ses prétentions, elle affectait de mettre sa figure de trois-quarts pour montrer une très jolie oreille qui se détachait bien au milieu du blanc azuré de son cou et de ses tempes, rehaussé par son énorme chevelure. Vue ainsi, en habit de bal, elle pouvait paraître belle. Ses formes protubérantes, sa taille, sa santé vigoureuse, arrachaient aux officiers de l'Empire cette exclamation : « Quel beau brin de fille ! » Mais avec les années, l'embonpoint, élaboré par une vie tranquille et sage, s'était insensiblement si mal réparti sur ce corps, qu'il en avait détruit les primitives proportions. En ce moment, aucun corset ne pouvait faire retrouver de hanches à la pauvre fille, qui semblait fondue d'une seule pièce. La jeune harmonie de son corsage n'existait plus, et son ampleur excessive faisait craindre qu'en se baissant elle ne fût emportée par ces masses supérieures ; mais la nature l'avait douée d'un contre-poids naturel qui rendait inutile la mensongère précaution d'une *tournure*. Chez elle tout était bien vrai. En se triplant, son menton avait diminué la longueur du cou et gêné le port de la tête. Elle n'avait pas de rides, mais des plis ; et les plaisans prétendaient que, pour ne pas se couper, elle se mettait de la poudre aux articulations, ainsi qu'on en jette aux enfans. Cette grasse personne offrait à un jeune homme perdu de désirs, comme Athanase, la nature d'attraits qui devait le séduire. Les jeunes imaginations, essentiellement avides et courageuses, aiment às'étendre sur ces belles nappes vives. C'était la perdrix dodue, alléchant le couteau du gourmet. Beaucoup d'élégans parisiens endettés se seraient très bien résignés à faire exactement le bonheur de mademoiselle Cormon. Mais la pauvre fille avait déjà plus de quarante ans ! En ce moment, après avoir pendant longtemps combattu pour mettre dans sa vie les intérêts qui font toute la femme, et néanmoins forcée d'être fille, elle se fortifiait dans sa vertu par les pratiques religieuses les plus sévères. Elle avait eu recours à la religion, cette grande consolatrice des virginités ; son confesseur la dirigeait assez niaisement depuis trois ans dans la voie des macérations ; il lui recommandait l'usage de la discipline, qui, s'il faut en croire la médecine moderne, produit un effet contraire à celui qu'en attendait ce pauvre prêtre, de qui les connaissances hygiéniques n'étaient pas très étendues. Ces pratiques absurdes commençaient à répandre une teinte monastique sur le visage de mademoiselle Cormon, assez souvent au désespoir en voyant son teint blanc contracter des tons jaunes qui annonçaient la maturité. Le léger duvet dont sa lèvre supérieure était ornée vers les coins s'avisait de grandir et dessinait comme une fumée. Les tempes se miroitaient ! Enfin, la décroissance commençait. Il était authentique dans Alençon que le sang tourmentait mademoiselle Cormon ; elle faisait subir ses confidences au chevalier de Valois, à qui elle nombrait ses bains de pieds, avec lequel elle combinait des réfrigérans. Le fin compère tirait alors sa tabatière, et, par forme de conclusion, contemplait la princesse Goritza.

— Le vrai calmant, disait-il, ma chère demoiselle, serait un bel et bon mari.

— Mais à qui se fier ? répondait-elle.

Le chevalier chassait alors les grains de tabac qui se fourraient dans les plis du pou-de-soie ou sur son gilet. Pour tout le monde, ce geste eût été fort naturel ; mais il donnait toujours des inquiétudes à la pauvre fille. La violence de sa passion sans objet était si grande, qu'elle n'osait plus regarder un homme en face, tant elle craignait de laisser apercevoir dans son regard le sentiment qui la poignait. Par un caprice qui n'était peut-être que la continuation de ses anciens procédés, quoiqu'elle se sentît attirée vers les hommes qui pouvaient encore lui convenir, elle avait tant de peur d'être taxée de folie en ayant l'air de leur faire la cour, qu'elle les traitait peu gracieusement. La plupart des personnes de sa société, se trouvant incapables d'apprécier ses motifs, toujours si nobles, expliquaient sa manière d'être avec ses cocélibataires comme la vengeance d'un refus essuyé ou prévu.

Quand commença l'année 1815, elle atteignit à cet âge fatal qu'elle n'avouait pas, à quarante-deux ans. Son désir acquit alors une intensité qui avoisina la monomanie, car elle comprit que toute chance de progéniture finirait par se perdre ; et ce que, dans sa céleste ignorance, elle désirait par-dessus tout c'était des enfans. Il n'y avait pas une seule personne dans tout Alençon qui attribuât à cette vertueuse fille un seul désir des licences amoureuses : elle aimait en bloc sans rien imaginer de l'amour ; c'était une Agnès catholique, incapable d'inventer une seule des ruses de l'Agnès de Molière. Depuis quelques mois, elle comptait sur un hasard. Le licenciement des troupes impériales et la reconstitution de l'armée royale, opéraient un certain

mouvement dans la destinée de beaucoup d'hommes, qui retournaient, les uns en demi-solde, les autres avec ou sans pension, chacun dans leur pays natal, tous ayant le désir de corriger leur mauvais sort et de faire une fin qui, pour mademoiselle Cormon, pouvait être un délicieux commencement. Il était difficile que, parmi ceux qui reviendraient aux environs, il ne se trouvât pas quelque brave militaire honorable, valide surtout, d'âge convenable, de qui le caractère servirait de passe-port aux opinions bonapartistes : peut-être même s'en rencontrerait-il qui, pour regagner une position perdue, se feraient royalistes. Ce calcul soutint encore pendant les premiers mois de l'année mademoiselle Cormon dans la sévérité de son attitude. Mais les militaires qui vinrent habiter la ville se trouvèrent tous ou trop vieux ou trop jeunes, trop bonapartistes ou trop mauvais sujets, dans des situations incompatibles avec les mœurs, le rang et la fortune de mademoiselle Cormon, qui chaque jour se désespéra davantage. Les officiers supérieurs avaient tous profité de leurs avantages sous Napoléon pour se marier, et ceux-là devenaient royalistes dans l'intérêt de leurs familles. Mademoiselle Cormon avait beau prier Dieu de lui faire la grâce de lui envoyer un mari, afin qu'elle pût être chrétiennement heureuse, il était sans doute écrit qu'elle mourrait vierge et martyre, car il ne se présentait aucun homme qui eût tournure de mari. Les conversations qui se tenaient chez elle tous les soirs faisaient assez bien la police de l'état civil pour qu'il n'arrivât pas dans Alençon un seul étranger sans qu'elle ne fût instruite de ses mœurs, de sa fortune et de sa qualité. Mais Alençon n'est pas une ville qui affriande l'étranger, elle n'est sur le chemin d'aucune capitale, elle n'a pas de hasards. Les marins qui vont de Brest à Paris ne s'y arrêtent même pas. La pauvre fille finit par comprendre qu'elle était réduite aux indigènes ; aussi son œil prenait-il parfois une expression féroce, à laquelle le malicieux chevalier répondait par un fin regard en tirant sa tabatière et contemplant la princesse Goritza. Monsieur de Valois savait que, dans la jurisprudence féminine, une première fidélité est solidaire de l'avenir. Mais mademoiselle Cormon, avouons-le, avait peu d'esprit : elle ne comprenait rien au manége de la tabatière. Elle redoublait de vigilance pour combattre le *malin esprit*. Sa rigide dévotion et les principes les plus sévères contenaient ses cruelles souffrances dans les mystères de la vie privée. Tous les soirs, en se retrouvant seule, elle songeait à sa jeunesse perdue, à sa fraîcheur fanée, aux vœux de la nature trompée ; et, tout en immolant au pied de la croix ses passions, poésies condamnées à rester en portefeuille, elle se promettait bien, si par hasard un homme de bonne volonté se présentait, de ne le soumettre à aucune épreuve et de l'accepter tel qu'il serait. En sondant ses bonnes dispositions, par certaines soirées plus âpres que les autres, elle allait jusqu'à épouser en pensée un sous-lieutenant, un fumeur qu'elle se proposait de rendre, à force de soins, de complaisance et de douceur, le meilleur sujet de la terre ; elle allait jusqu'à le prendre criblé de dettes. Mais il fallait le silence de la nuit pour ces mariages fantastiques où elle se plaisait à jouer le sublime rôle des anges gardiens. Le lendemain, si Pérotte trouvait le lit de sa maîtresse cen dessus dessous, mademoiselle avait repris sa dignité ; le lendemain, après déjeuner, elle voulait un homme de quarante ans, un bon propriétaire, bien conservé, un quasi jeune homme.

L'abbé de Sponde était incapable d'aider sa nièce en quoi que ce soit dans ses manœuvres matrimoniales. Ce bonhomme, âgé d'environ soixante-dix ans, attribuait les désastres de la Révolution française à quelque dessein de la Providence, empressée de frapper une Église dissolue. L'abbé de Sponde s'était donc jeté dans le sentier depuis longtemps abandonné que pratiquaient jadis les solitaires pour aller au ciel : il menait une vie ascétique, sans emphase, sans triomphe extérieur. Il dérobait au monde ses œuvres de charité, ses continuelles prières et ses mortifications ; il pensait que les prêtres devaient tous agir ainsi pendant la tourmente, et il prêchait d'exemple. Tout en offrant au monde un visage calme et riant, il avait fini par se détacher entièrement des intérêts mondains : il songeait exclusivement au malheureux, aux besoins de l'Église et à son propre salut. Il avait laissé l'administration de ses biens à sa nièce, qui lui en remettait les revenus, et à laquelle il payait une modique pension, afin de pouvoir dépenser le surplus en aumônes secrètes et en dons à l'Église. Toutes les affections de l'abbé s'étaient concentréessur sa nièce, qui le regardait comme un père ; mais c'était un père distrait, ne concevant point les agitations de la chair, et remerciant Dieu de ce qu'il maintenait sa chère fille dans le célibat ; car il avait, depuis sa jeunesse, adopté le système de saint Jean-Chrysostome, qui a écrit que *l'état de virginité était autant au-dessus de l'état de mariage que l'ange était au-dessus de l'homme.* » Habituée à respecter son oncle, mademoiselle Cormon n'osait pas l'initier aux désirs que lui inspirait un changement d'état. Le bonhomme, accoutumé de son côté au train de la maison, eût d'ailleurs peu goûté l'introduction d'un maître au logis. Préoccupé par les misères qu'il soulageait, perdu dans les abîmes de la prière, l'abbé de Sponde avait souvent des distractions que les gens de sa société prenaient pour des absences ; peu causeur, il avait un silence affable et bienveillant. C'était un homme de haute taille, sec, à manières graves, solennelles, dont le visage exprimait des sentimens doux, un grand calme intérieur, et qui, par sa présence, imprimait à cette maison une autorité sainte. Il aimait beaucoup le voltairien chevalier de Valois. Ces deux majestueux débris de la noblesse et du clergé, quoique de mœurs différentes, se reconnaissaient à leurs traits généraux ; d'ailleurs le chevalier était aussi onctueux avec l'abbé de Sponde qu'il était paternel avec ses grisettes. Quelques personnes pourraient croire que mademoiselle Cormon cherchait tous les moyens d'arriver à son but ; que, parmi les légitimes artifices permis aux femmes, elle s'adressait à la toilette; qu'elle se décolletait, qu'elle déployait les coquetteries négatives d'un magnifique port d'armes. Mais point ! Elle était héroïque et immobile dans ses guimpes comme un soldat dans sa guérite. Ses robes, ses chapeaux, ses chiffons, tout se confectionnait chez des marchandes de modes d'Alençon, deux sœurs bossues qui ne manquaient pas de goût.

Malgré les instances de ces deux artistes, mademoiselle Cormon se refusait aux tromperies de l'élégance ; elle voulait être cossue en tout, chair et plumes ; mais peut-être les lourdes façons de ses robes allaient-elles bien à sa physionomie. Se moque qui voudra de la pauvre fille ! vous la trouverez sublime, âmes généreuses qui ne vous inquiétez jamais de la forme que prend le sentiment, et l'admirez là où il est! Ici quelques femmes légères essayeront peut-être de chicaner la vraisemblance de ce récit, elles diront qu'il n'existe pas en France de fille assez niaise pour ignorer l'art de pêcher un homme, que mademoiselle Cormon est une de ces exceptions monstrueuses que le bon sens interdit de présenter comme type; que la plus vertueuse et la plus niaise fille qui veut attraper un goujon trouve encore un appât pour armer sa ligne. Mais ces critiques tombent, si l'on vient à penser que la sublime religion catholique, apostolique et romaine, est encore debout en Bretagne et dans l'ancien duché d'Alençon. La foi, la piété, n'admettent pas ces subtilités. Mademoiselle Cormon marchait dans la voie du salut, en préférant les malheurs de sa virginité infiniment trop prolongée au malheur d'un mensonge, au péché d'une ruse. Chez une fille armée de la discipline, la vertu ne pouvait transiger ; l'amour ou le calcul devaient venir la trouver très résolument. Puis, ayons le courage de faire une observation cruelle par un temps où la religion n'est plus considérée que comme un moyen par ceux-ci, comme une poésie par ceux-là. La dévotion cause une ophthalmie morale. Par une grâce providentielle, elle ôte aux âmes en route pour l'éternité la vue de beaucoup de petites choses terrestres. En un mot, les dévotes sont stupides sur beaucoup de points. Cette stupidité prouve d'ailleurs avec quelle force elles reportent leur esprit vers les sphères célestes, quoique le voltairien

monsieur de Valois prétendît qu'il est extrêmement difficile de décider si ce sont les personnes stupides qui deviennent dévotes, ou si la dévotion a pour effet de rendre stupides les filles d'esprit. Songez-y bien, la vertu catholique la plus pure, avec ses amoureuses acceptations de tout calice, avec sa pieuse soumission aux ordres de Dieu, avec sa croyance à l'empreinte du doigt divin sur toutes les glaises de la vie, est la mystérieuse lumière qui se glissera dans les derniers replis de cette histoire pour leur donner tout leur relief, et qui certes les agrandira aux yeux de ceux qui ont encore la foi. Puis, s'il y a bêtise, pourquoi ne s'occuperait-on pas des malheurs de la bêtise, comme on s'occupe des malheurs du génie? l'une est un élément social infiniment plus abondant que l'autre. Donc mademoiselle Cormon péchait aux yeux du monde par la divine ignorance des vierges. Elle n'était point observatrice, et sa conduite avec ses prétendus le prouvait assez. En ce moment même, une jeune fille de seize ans qui n'aurait pas encore ouvert un seul roman aurait lu cent chapitres d'amour dans les regards d'Athanase; tandis que mademoiselle Cormon n'y voyait rien, elle ne reconnaissait pas dans les tremblemens de sa parole la force d'un sentiment qui n'osait se produire. Honteuse elle-même, elle ne devinait pas la honte d'autrui. Capable d'inventer les raffinemens de grandeur sentimentale qui l'avaient primitivement perdue, elle ne les reconnaissait pas chez Athanase. Ce phénomène moral ne paraîtra pas extraordinaire aux gens qui savent que les qualités du cœur sont aussi indépendantes de celles de l'esprit que les facultés du génie le sont des noblesses de l'âme. Les hommes complets sont si rares, que Socrate, l'une des plus belles perles de l'humanité, convenait, avec un phrénologue de son temps, qu'il était né pour faire un fort mauvais drôle. Un grand général peut sauver son pays à Zurich, et s'entendre avec des fournisseurs. Un banquier de probité douteuse peut se trouver homme d'Etat. Un grand musicien peut concevoir des chants sublimes et faire un faux. Une femme de sentiment peut être une grande sotte. Enfin, une dévote peut avoir une âme sublime, et ne pas reconnaître les sons que rend une belle âme à ses côtés. Les caprices produits par les infirmités physiques se rencontrent également dans l'ordre moral. Cette bonne créature, qui se désolait de ne faire ses confitures que pour elle et pour son vieil oncle, était devenue presque ridicule. Ceux qui se sentaient pris de sympathie pour elle, à cause de ses qualités, et quelques-uns à cause de ses défauts, se moquaient de ses mariages manqués. Dans plus d'une conversation on se demandait ce que deviendraient de si beaux biens, et les économies de mademoiselle Cormon, et la succession de son oncle. Depuis longtemps elle était soupçonnée d'être au fond, malgré les apparences, une *fille originale*. En province il n'est pas permis d'être original: c'est avoir des idées incomprises par les autres, et l'on y veut l'égalité de l'esprit aussi bien que l'égalité des mœurs. Le mariage de mademoiselle Cormon était devenu, dès 1804, quelque chose de si problématique, que *se marier comme mademoiselle Cormon* fut, dans Alençon, une phrase proverbiale qui équivalait à la plus railleuse des négations. Il faut que l'esprit moqueur soit un des plus impérieux besoins de la France, pour que cette excellente personne excitât quelques railleries dans Alençon. Non-seulement elle recevait toute la ville, elle était charitable, pieuse et incapable de dire une méchanceté; mais encore elle concordait à l'esprit général et aux mœurs des habitans, qui l'aimaient comme le plus pur symbole de leur vie; car elle s'était encroûtée dans les habitudes de la province, elle n'en était jamais sortie, elle en avait les préjugés, elle en épousait les intérêts, elle l'adorait. Malgré ses dix-huit mille livres de rente en fonds de terre, fortune considérable en province, elle restait à l'unisson des maisons moins riches. Quand elle se rendait à sa terre du Prébaudet, elle y allait dans une vieille carriole d'osier, suspendue sur deux soupentes en cuir blanc, attelée d'une grosse jument poussive, et que fermaient à peine deux rideaux de cuir rougi par le temps. Cette carriole, connue de toute la ville, était soignée par Jacquelin autant que le plus beau coupé de Paris : mademoiselle y tenait, elle s'en servait depuis douze ans, elle faisait observer ce fait avec la joie triomphante de l'avarice heureuse. La plupart des habitans savaient gré à mademoiselle Cormon de ne pas les humilier par le luxe qu'elle aurait pu afficher; il est même à croire que, si elle avait fait venir de Paris une calèche, on en aurait plus glosé que de ses mariages manqués. La plus brillante voiture, d'ailleurs, l'aurait conduite au Prébaudet tout comme la vieille carriole. Or, la province, qui voit toujours la fin, s'inquiète assez peu de la beauté des moyens, pourvu qu'ils soient efficiens.

Pour achever la peinture des mœurs intimes de cette maison, il est nécessaire de grouper, autour de mademoiselle Cormon et de l'abbé de Sponde, Jacquelin, Josette et Mariette, la cuisinière, qui s'employaient au bonheur de l'oncle et de la nièce. Jacquelin, homme de quarante ans, gros et court, rougeaud, brun, à figure de matelot breton, était au service de la maison depuis vingt-deux ans. Il servait à table, il pansait la jument, il jardinait, il cirait les souliers de l'abbé, faisait les commissions, sciait le bois, conduisait la carriole, allait chercher l'avoine, la paille et le foin au Prébaudet; il restait à l'antichambre le soir, endormi comme un loir. Il aimait, dit-on, Josette, fille de trente-six ans, que mademoiselle Cormon aurait renvoyée si elle se fût mariée. Aussi ces deux pauvres gens amassaient-ils leurs gages et s'aimaient-ils en silence, attendant et désirant le mariage de mademoiselle, comme les Juifs attendent le Messie. Josette, née entre Alençon et Mortagne, était petite et grasse, sa figure, qui ressemblait à un abricot crotté, ne manquait ni de physionomie ni d'esprit; elle passait pour gouverner sa maîtresse. Josette et Jacquelin, sûrs d'un dénoûment, cachaient une satisfaction qui faisait présumer que ces deux amans s'escomptaient l'avenir. Mariette, la cuisinière, également depuis quinze ans dans la maison, savait accommoder tous les plats en honneur dans le pays.

Peut-être faudrait-il compter pour beaucoup la grosse vieille jument normande bai-brun qui traînait mademoiselle Cormon à sa campagne du Prébaudet, car les cinq habitans de cette maison portaient à cette bête une affection maniaque. Elle s'appelait Pénélope, et servait depuis dix-huit ans; elle était si bien soignée, servie avec tant de régularité, que Jacquelin et mademoiselle espéraient en tirer parti pendant plus de dix ans encore. Cette bête était un perpétuel sujet de conversation et d'occupation : il semblait que la pauvre mademoiselle Cormon, n'ayant point d'enfant à qui sa maternité rentrée pût se prendre, la reportât sur ce bienheureux animal. Pénélope avait empêché mademoiselle d'avoir des serins, des chats, des chiens, famille fictive que se donnent presque tous les êtres solitaires au milieu de la société.

Ces quatre fidèles serviteurs, car l'intelligence de Pénélope s'était élevée jusqu'à celle de ces bons domestiques, tandis qu'ils s'étaient abaissés jusqu'à la régularité muette et soumise de la bête, allaient et venaient chaque jour dans les mêmes occupations avec l'infaillibilité de la mécanique. Mais, comme ils le disaient dans leur langage, ils avaient mangé leur pain blanc en premier. Mademoiselle Cormon, comme toutes les personnes nerveusement agitées par une pensée fixe, devenait difficile, tracassière, moins par caractère que par le besoin d'employer son activité. Ne pouvant s'occuper d'un mari, d'enfans, et des soins qu'ils exigent, elle s'attaquait à des minuties. Elle parlait pendant des heures entières sur des riens, sur une douzaine de serviettes numérotées Z qu'elle trouvait mises avant l'O.

— A quoi pense donc Josette! s'écriait-elle. Josette ne prend donc garde à rien?

Mademoiselle demandait pendant huit jours si Pénélope avait eu son avoine à deux heures, parce qu'une seule fois Jacquelin s'était attardé. Sa petite imagination travaillait sur des bagatelles. Une couche de poussière oubliée par le plumeau, des tranches de pain mal grillées par Mariette,

le retard apporté par Jacquelin à venir fermer les fenêtres sur lesquelles donnait le soleil, dont les rayons mangeaient les couleurs du meuble, toutes ces grandes petites choses engendraient de graves querelles où mademoiselle s'emportait. Tout changeait donc! s'écriait-elle, elle ne reconnaissait plus ses serviteurs d'autrefois ; ils se gâtaient, elle était trop bonne. Un jour Josette lui donna la *Journée du chrétien* au lieu de la *Quinzaine de Pâques*. Toute la ville apprit le soir ce malheur. Mademoiselle avait été forcée de revenir de Saint-Léonard chez elle, et son départ subit de l'église, où elle avait dérangé toutes les chaises, fit supposer des énormités. Elle fut donc obligée de dire à ses amis la cause de cet accident.

— Josette, avait-elle dit avec douceur, que pareille chose n'arrive plus!

Mademoiselle Cormon était, sans s'en douter, très heureuse de ces petites querelles, qui servaient d'émonctoire à ses acrimonies. L'esprit a ses exigences : il a, comme le corps, sa gymnastique. Ces inégalités d'humeur furent acceptées par Josette et Jacquelin, comme les intempéries de l'atmosphère le sont par le laboureur. Ces trois bonnes gens disaient : «Il fait beau temps» ou «Il pleut!» sans accuser le ciel. Parfois, en se levant, le matin dans la cuisine, ils se demandaient dans quelle humeur se lèverait mademoiselle, comme un fermier consulte les brumes de l'aurore. Enfin, nécessairement mademoiselle Cormon avait fini par se contempler elle-même dans les infinimens petits de sa vie. Elle et Dieu, son confesseur et ses lessives, ses confitures à faire et les offices à entendre, son oncle à soigner, avaient absorbé sa faible intelligence. Pour elle, les atomes de la vie se grossissaient en vertu d'une optique particulière aux gens égoïstes par nature ou par hasard. Sa santé si parfaite donnait une valeur effrayante au moindre embarras survenu dans les tubes digestifs. Elle vivait d'ailleurs sous la férule de la médecine de nos aïeux, et prenait par an quatre médecines de précaution à faire crever Pénélope, mais qui la ragaillardissaient. Si Josette, en l'habillant, trouvait un léger bouton épanoui sur les omoplates encore satinées de mademoiselle, c'était un sujet d'énormes perquisitions dans les différens bols alimentaires de la semaine. Quel triomphe si Josette rappelait à sa maîtresse un certain lièvre trop ardent, qui avait dû faire lever ce damné bouton. Avec quelle joie toutes deux disaient :

— Il n'y a pas de doute, c'est le lièvre.

— Mariette l'avait trop épicé, reprenait mademoiselle, je lui dis toujours de *faire doux* pour mon oncle et pour moi, mais Mariette n'a pas plus de mémoire que...

— Que le lièvre, disait Josette.

— C'est vrai, répondait mademoiselle, elle n'a pas plus de mémoire que le lièvre, tu as bien trouvé cela.

Quatre fois par an, au commencement de chaque saison, mademoiselle Cormon allait passer un certain nombre de jours à sa terre du Prébaudet. On était alors à la mi-mai, époque à laquelle mademoiselle Cormon voulait voir si ses pommiers avaient bien *neigé*, mot du pays qui exprime l'effet produit sous ces arbres par la chute de leurs fleurs. Quand l'amas circulaire des pétales tombées ressemble à une couche de neige, le propriétaire peut espérer une abondante récolte de cidre. En même temps qu'elle jaugeait ainsi ses tonneaux, mademoiselle Cormon veillait aux réparations que l'hiver avait nécessitées ; elle ordonnait les façons de son jardin et de son verger, d'où elle tirait de nombreuses provisions. Chaque saison avait sa nature d'affaires. Mademoiselle donnait, avant son départ, un dîner d'adieu à ses fidèles, quoiqu'elle dût les retrouver trois semaines après. C'était toujours une nouvelle qui retentissait dans Alençon que le départ de mademoiselle Cormon. Ses habitués, en retard d'une visite, venaient alors la voir ; son appartement de réception était plein ; chacun lui souhaitait un bon voyage, comme si elle eût dû faire route pour Calcutta. Puis, le lendemain matin, les marchands étaient sur le pas de leurs portes. Petits et grands regardaient passer la carriole, et il semblait qu'on s'apprît une nouvelle en se répétant les uns aux autres : — Mademoiselle Cormon va donc au Prébaudet!

Par ici l'un disait : — *Elle a du pain de cuit*, celle-là.

— Eh! mon gars, répondait le voisin, c'est une brave personne ; si le bien tombait toujours en de pareilles mains, le pays ne verrait pas un mendiant...

Par là un autre : — Tiens, tiens, je ne m'étonne pas si nos vignobles de haute futaie sont en fleur, voilà mademoiselle Cormon qui part pour le Prébaudet. D'où vient qu'elle se marie si peu?

— Je l'épouserais bien tout de même, répondait un plaisant : le mariage est à moitié fait, il y a une partie de consentante ; mais l'autre ne veut pas. Bah! c'est pour monsieur du Bousquier que le four chauffe!

— Monsieur du Bousquier?... elle l'a refusé.

Le soir, dans toutes les réunions, on se disait gravement : — Mademoiselle Cormon est partie.

Ou : — Vous avez donc laissé partir mademoiselle Cormon?

Le mercredi choisi par Suzanne pour son esclandre était, par un effet du hasard, ce mercredi d'adieu, jour où mademoiselle Cormon faisait tourner la tête à Josette pour les paquets à emporter. Donc, pendant la matinée, il s'était dit et passé des choses en ville qui prêtaient le plus vif intérêt à cette assemblée d'adieu. Madame Granson était allée sonner la cloche dans dix maisons, pendant que la vieille fille délibérait sur les encas de son voyage, et que le malin chevalier de Valois faisait un piquet chez mademoiselle Armande de Gordes, sœur du vieux marquis de Gordes, dont elle tenait la maison, et qui était la reine du salon aristocratique.

S'il n'était indifférent pour personne de voir quelle figure ferait le séducteur pendant la soirée, il était important pour le chevalier et pour madame Granson de savoir comment mademoiselle Cormon prendrait la nouvelle en sa double qualité de fille nubile et de présidente de la Société de maternité. Quant à l'innocent du Bousquier, il se promenait sur le Cours en commençant à croire que Suzanne l'avait joué : ce soupçon le confirmait dans ses principes à l'endroit des femmes. Dans ces jours de gala, la table était déjà mise vers trois heures et demie ; car, en ce temps, le monde fashionable d'Alençon dînait, par extraordinaire, à quatre heures. On y dînait encore, sous l'Empire, à deux heures après midi, comme jadis, mais l'on soupait! Un des plaisirs que mademoiselle Cormon savourait le plus, sans y entendre malice, mais qui certes reposait sur l'égoïsme, consistait dans l'indicible satisfaction qu'elle éprouvait à se voir habillée comme l'est une maîtresse de maison qui va recevoir ses hôtes. Quand elle s'était ainsi mise sous les armes, il se glissait dans les ténèbres de son cœur un rayon d'espoir : une voix lui disait que la nature ne l'avait pas si abondamment pourvue en vain, et qu'il allait se présenter un homme entreprenant. Son désir se rafraîchissait comme elle avait rafraîchi son corps ; elle se contemplait dans sa double étoffe avec une sorte d'ivresse, puis cette satisfaction se continuait alors qu'elle descendait pour donner son redoutable coup d'œil au salon, au cabinet et au boudoir. Elle s'y promenait avec le contentement naïf du riche qui pense à tout moment qu'il est riche et ne manquera jamais de rien. Elle regardait ses meubles éternels, ses antiquités, ses laques ; elle se disait que de si belles choses voulaient un maître. Après avoir admiré la salle à manger, remplie par la table oblongue où s'étendait une nappe de neige ornée d'une vingtaine de couverts placés à des distances égales ; après avoir vérifié l'escadron de bouteilles qu'elle avait indiquées, et qui montraient d'honorables étiquettes ; après avoir méticuleusement vérifié les noms écrits sur de petits papiers par la main tremblante de l'abbé, seul soin qu'il prît dans le ménage, et qui donnait lieu à de graves discussions sur la place de chaque convive ; alors mademoiselle allait, dans ses atours, rejoindre son oncle, qui, vers ce moment, le plus joli de la journée, se promenait sur la terrasse, le long de la Brillante, en écoutant le ramage des oiseaux nichés dans le couvert sans avoir à

craindre les chasseurs ou les enfans. Durant ces heures d'attente, elle n'abordait jamais l'abbé l'abbé de Sponde sans lui faire quelques questions saugrenues, afin d'entraîner le bon vieillard dans une discussion qui pût l'amuser. Voici pourquoi, car cette particularité doit achever de peindre le caractère de cette excellente fille.

Mademoiselle Cormon regardait comme un de ses devoirs de parler : non qu'elle fût bavarde, elle avait malheureusement trop peu d'idées et savait trop peu de phrases pour discourir; mais elle croyait accomplir ainsi l'un des devoirs sociaux prescrits par la religion, qui nous ordonne d'être agréable à notre prochain. Cette obligation lui coûtait tant, qu'elle avait consulté son directeur, l'abbé Couturier, sur ce point de civilité puérile et honnête. Malgré l'humble observation de sa pénitente, qui lui avoua la rudesse du travail intérieur auquel se livrait son esprit pour trouver quelque chose à dire, ce vieux prêtre, si ferme sur la discipline, lui avait lu tout un passage de saint François de Sales sur les devoirs de la femme du monde, sur la décente gaieté des pieuses chrétiennes, qui devaient réserver leur sévérité pour elles-mêmes et se montrer aimables chez elles, et faire que le prochain ne s'y ennuyât point. Ainsi pénétrée de ses devoirs, et voulant à tout prix obéir à son directeur, qui lui avait dit de causer avec aménité, quand la pauvre fille voyait la conversation s'alanguir, elle suait dans son corset, tant elle souffrait en essayant d'émettre des idées pour ranimer les discussions éteintes. Elle lâchait alors des propositions étranges, comme celle-ci : « *Personne ne peut se trouver dans deux endroits à la fois, à moins d'être petit oiseau*, par laquelle, un jour, elle réveilla, non sans succès, une discussion sur l'ubiquité des apôtres, à laquelle elle n'avait rien compris. Ces sortes de *rentrées* lui méritaient, dans sa société, le surnom de *la bonne mademoiselle Cormon*. Dans la bouche des beaux esprits de la société, ce mot voulait dire qu'elle était ignorante comme une carpe, et un peu *bestiote;* mais beaucoup de personnes de sa force prenaient l'épithète dans son vrai sens et répondaient : « Oh ! oui, mademoiselle Cormon est excellente.» Parfois, elle faisait des questions si absurdes, toujours pour être agréable à ses hôtes et remplir ses devoirs envers le monde, que le monde éclatait de rire. Elle demandait, par exemple, ce que le gouvernement faisait des impositions qu'il recevait depuis si longtemps. Pourquoi la Bible n'avait pas été imprimée du temps de Jésus-Christ, puisqu'elle était de Moïse. Elle était de la force de ce *country gentleman*, qui, entendant toujours parler de la postérité à la Chambre des communes, se leva pour faire ce *speech* devenu célèbre :

— Messieurs, j'entends toujours parler de la postérité, je voudrais bien savoir ce que cette puissance a fait pour l'Angleterre ?

Dans ces circonstances, l'héroïque chevalier de Valois amenait au secours de la vieille fille toutes les forces de sa spirituelle diplomatie en voyant le sourire qu'échangeaient d'impitoyables demi-savans. Le vieux gentilhomme, qui aimait à enrichir les femmes, prêtait de l'esprit à mademoiselle Cormon en la soutenant paradoxalement; il en couvrait si bien la retraite, que parfois la vieille fille semblait ne pas avoir dit une sottise. Elle avoua sérieusement un jour qu'elle ne savait pas quelle différence il y avait entre les bœufs et les taureaux. Le ravissant chevalier arrêta les éclats de rire en répondant que les bœufs ne pouvaient jamais être que les oncles des taures (nom de la génisse en patois). Une autre fois, entendant beaucoup parler des élèves et des difficultés que ce commerce présentait, conversation qui revenait souvent dans un pays où se trouve le superbe haras du Pin, elle comprit que les chevaux provenaient des *montes*, et demanda *pourquoi l'on ne faisait pas deux montes par an?* Le chevalier attira les rires sur lui.

— C'est très possible, dit-il.

Les assistans l'écoutèrent.

— La faute, reprit-il, vient des naturalistes, qui n'ont pas encore su contraindre les jumens à porter moins de onze mois.

La pauvre fille ne savait pas plus ce qu'était une monte qu'elle ne savait reconnaître un bœuf d'un taureau. Le chevalier de Valois servait une ingrate : jamais mademoiselle Cormon ne comprit un seul de ses chevaleresques services. En voyant la conversation ranimée, elle ne se trouvait pas si bête qu'elle pensait l'être. Enfin, un jour, elle s'établit dans son ignorance, comme le duc de Brancas, le héros du *Distrait*, se posa dans le fossé où il avait versé, et y prit si bien ses aises, que, quand on vint l'en retirer, il demanda ce qu'on lui voulait. Depuis cette époque assez récente, mademoiselle Cormon perdit sa crainte, elle eut un aplomb qui donnait à ses rentrées quelque chose de la solennité avec laquelle les Anglais accomplissent leurs niaiseries patriotiques, et qui est comme la fatuité de la bêtise. En arrivant auprès de son oncle d'un pas magistral, elle ruminait donc une question à lui faire pour le tirer de ce silence qui la peinait toujours, car elle le croyait ennuyé.

— Mon oncle, lui dit-elle en se pendant à son bras et se collant joyeusement à son côté (c'était encore une de ses fictions, elle pensait : « Si j'avais un mari, je serais ainsi!»); mon oncle, si tout arrive ici bas par la volonté de Dieu, il y a donc une raison de toute chose?

— Certes, fit gravement l'abbe de Sponde, qui, chérissant sa nièce, se laissait toujours arracher à ses méditations avec une patience angélique.

— Alors, si je reste fille, une supposition, Dieu le veut?

— Oui, mon enfant, dit l'abbé.

— Mais, cependant, comme rien ne m'empêche de me marier demain, sa volonté peut être détruite par la mienne?

— Cela serait vrai si nous connaissions la véritable volonté de Dieu, répondit l'ancien prieur de Sorbonne. Remarque donc, ma fille, que tu mets un *si?*

La pauvre fille, qui avait espéré entraîner son oncle dans une discussion matrimoniale par un argument *ad omnipotentem*, resta stupéfaite; mais les personnes dont l'esprit est obtus suivent la terrible logique des enfans, qui consiste à aller de réponse en demande, logique souvent embarrassante.

— Mais, mon oncle, Dieu n'a pas fait les femmes pour qu'elles restent filles; car elles doivent être ou toutes filles ou toutes femmes. Il y a de l'injustice dans la distribution des rôles.

— Ma fille, dit le bon abbé, tu donnes tort à l'Église, qui prescrit le célibat comme la meilleure voie pour aller à Dieu.

— Mais si l'Église a raison, et que tout le monde fût bon catholique, le genre humain finirait donc, mon oncle?

— Tu as trop d'esprit, Rose, il n'en faut pas tant pour être heureuse.

Un mot pareil excitait un sourire de satisfaction sur les lèvres de la pauvre fille, et la confirmait dans la bonne opinion qu'elle commençait à prendre d'elle-même. Et voilà comment le monde, comment nos amis et nos ennemis sont les complices de nos défauts! En ce moment l'entretien fut interrompu par l'arrivée successive des convives. Dans ces jours d'apparat, cette scène locale amenait de petites familiarités entre les gens de la maison et les personnes invitées. Mariette disait au président du tribunal, gourmand de haut bord, en le voyant passer : — Ah! monsieur du Ronceret, j'ai fait les choux-fleurs au gratin à votre intention, car mademoiselle sait combien vous les aimez, et m'a dit : « Ne les manque pas, Mariette, nous avons monsieur le président. »

— Cette bonne demoiselle Cormon! répondit le justicier du pays. Mariette, les avez-vous mouillés avec du jus au lieu de bouillon? c'est plus onctueux!

Le président ne dédaignait point d'entrer dans la chambre du conseil où Mariette rendait ses arrêts; il y jetait le coup d'œil du gastronome et l'avis du maître.

— Bonjour, madame, disait Josette à madame Granson,

qui courtisait la femme de chambre, mademoiselle a bien pensé à vous, vous aurez un plat de poisson.

Quant au chevalier de Valois, il disait à Mariette, avec le ton léger d'un grand seigneur qui se familiarise : — Eh bien ! cher cordon bleu, à qui je donnerais la croix de la Légion d'honneur, y a-t-il quelque fin morceau pour lequel il faille se réserver ?

— Oui, oui, monsieur de Valois, un lièvre envoyé du Prébaudet : il pesait quatorze livres.

— Bonne fille ! disait le chevalier en confirmant Josette. Ah ! il pesait quatorze livres !

Du Bousquier n'était pas invité. Mademoiselle Cormon, fidèle au système que vous savez, traitait mal ce quinquagénaire, pour qui elle éprouvait d'inexplicables sentimens attachés aux plus profonds replis de son cœur. Quoiqu'elle l'eût refusé, parfois elle s'en repentait ; elle avait tout ensemble comme un pressentiment qu'elle l'épouserait, et une terreur qui l'empêchait de souhaiter ce mariage. Son âme, stimulée par ces idées, se préoccupait de du Bousquier. Sans se l'avouer, elle était influencée par les formes herculéennes du républicain. Quoiqu'ils ne s'expliquassent pas les contradictions de mademoiselle Cormon, madame Granson et le chevalier de Valois avaient surpris de naïfs regards coulés en-dessous, dont la signification était assez claire pour que tous deux essayassent de ruiner les espérances déjà déjouées de l'ancien fournisseur, et qu'il avait certes conservées. Deux convives, que leurs fonctions excusaient par avance, se faisaient attendre : l'un était monsieur du Coudrai, le conservateur des hypothèques ; l'autre, monsieur Choisnel, ancien intendant de la maison de Gordes, le notaire de la haute aristocratie, par laquelle il était reçu avec une distinction que lui méritaient ses vertus, et qui d'ailleurs avait une fortune considérable. Quand ces deux retardataires arrivèrent, Jacquelin leur dit, en les voyant aller au salon : — Ils sont tous au jardin.

Sans doute les estomacs étaient impatiens, car, à l'aspect du conservateur des hypothèques, un des hommes les plus aimables de la ville, et qui n'avait que le défaut d'avoir épousé, pour sa fortune, une vieille femme insupportable, et de commettre d'énormes calembours dont il riait le premier, il s'éleva le léger brouhaha par lequel s'accueillent les derniers venus en pareille occurrence. En attendant l'annonce officielle du service, la compagnie se promenait sur la terrasse, le long de la Brillante, en regardant les herbes fluviatiles, la mosaïque du lit, et les détails si jolis des maisons accroupies sur l'autre rive, les vieilles galeries de bois, les fenêtres aux appuis en ruines, les étais obliques de quelque chambre en avant sur la rivière, les jardinets où séchaient des guenilles, l'atelier du menuisier, enfin ces misères de petite ville auxquelles le voisinage des eaux, un saule pleureur penché, des fleurs, un rosier, communiquent je ne sais quelle grâce digne des paysagistes. Le chevalier étudiait toutes les figures, car il avait appris que son brûlot s'était très heureusement attaché aux meilleures coteries de la ville ; mais personne ne parlait encore à haute voix de cette grande nouvelle, de Suzanne et de du Bousquier. Les gens de province possèdent au plus haut degré l'art de distiller les cancans : le moment pour s'entretenir de cette étrange aventure n'était pas arrivé, il fallait que chacun se fût recordé. Donc, on se disait à l'oreille :

— Vous savez ?

— Oui.

— Du Bousquier ?

— Et la belle Suzanne.

— Mademoiselle Cormon n'en sait rien ?

— Non.

— Ah !

C'était le *piano* du cancan dont le *rinforzando* allait éclater quand on en serait à déguster la première entrée. Tout à coup monsieur de Valois avisa madame Granson, qui avait arboré son chapeau vert à bouquet d'oreilles d'ours, et dont la figure pétillait. Était-ce envie de commencer le concert ? Quoiqu'une semblable nouvelle fût comme une mine d'or à exploiter dans la vie monotone de ces personnages, l'observateur et défiant chevalier crut reconnaître chez cette bonne femme l'expression d'un sentiment plus étendu : la joie causée par le triomphe d'un intérêt personnel !... Aussitôt il se retourna pour examiner Athanase, et le surprit dans le silence significatif d'une concentration profonde. Bientôt, un regard jeté par le jeune homme sur le corsage de mademoiselle Cormon, lequel ressemblait assez à deux timbales de régiment, porta dans l'âme du chevalier une lueur subite. Cet éclair lui permit d'entrevoir tout le passé.

— Ah diantre ! se dit-il, à quel coup de caveçon je suis exposé !

Monsieur de Valois se rapprocha de mademoiselle Cormon, pour pouvoir lui donner le bras en la conduisant à la salle à manger. La vieille fille avait pour le chevalier une considération respectueuse ; car certes son nom et la place qu'il occupait parmi les constellations aristocratiques du département en faisaient le plus brillant ornement de son salon. Dans son for intérieur, depuis douze ans, mademoiselle Cormon désirait devenir madame de Valois. Ce nom était comme une branche à laquelle s'attachaient les idées qui *essaimaient* de sa cervelle touchant la noblesse, le rang et les qualités extérieures d'un parti ; mais si le chevalier de Valois était l'homme choisi par le cœur, par l'esprit, par l'ambition, cette vieille ruine, quoique peignée comme le saint-Jean d'une procession, effrayait mademoiselle Cormon ; si elle voyait un gentilhomme en lui, la fille ne voyait pas de mari. L'indifférence affectée par le chevalier en fait de mariage, et surtout la prétendue pureté de ses mœurs dans une maison pleine de grisettes, faisaient un tort énorme à monsieur de Valois, contrairement à ses prévisions. Ce gentilhomme, qui avait vu si juste dans l'affaire de la rente viagère, se trompait en ceci. Sans qu'elle s'en doutât, les pensées de mademoiselle Cormon pouvaient se traduire par ce mot : — Quel dommage qu'il ne soit pas un peu libertin ! Les observateurs du cœur humain ont remarqué le penchant des dévotes pour les mauvais sujets, en s'étonnant de ce goût qu'ils croient opposé à la vertu chrétienne. D'abord, quelle plus belle destinée donneriez-vous à la femme vertueuse que celle de purifier à la manière du charbon les eaux troubles du vice ? Mais comment n'a-t-on pas vu que ces nobles créatures, réduites par la rigidité de leurs principes à ne jamais enfreindre la fidélité conjugale, doivent naturellement désirer un mari de haute expérience pratique ? Les mauvais sujets sont des grands hommes en amour. Ainsi, la pauvre fille gémissait de trouver son vase d'élection cassé en deux morceaux. Dieu seul pouvait souder le chevalier de Valois et du Bousquier. Pour bien faire comprendre l'importance du peu de mots que le chevalier et mademoiselle Cormon allaient se dire, il est nécessaire d'exposer deux affaires qui s'agitaient dans la ville, et sur lesquelles les opinions étaient divisées. Du Bousquier, d'ailleurs, s'y trouvait mystérieusement mêlé.

L'une concernait le curé d'Alençon, qui jadis avait prêté le serment constitutionnel, et qui vainquait en ce moment les répugnances catholiques en déployant les plus hautes vertus. Ce fut un Cheverus au petit pied, et si bien apprécié, qu'à sa mort la ville entière le pleura. Mademoiselle Cormon et l'abbé de Sponde appartenaient à cette petite église sublime dans son orthodoxie, et qui fut à la cour de Rome ce que les ultras allaient être à Louis XVIII. L'abbé surtout ne reconnaissait pas l'Église qui avait transigé forcément avec les constitutionnels. Ce curé n'était point reçu dans la maison Cormon, dont les sympathies étaient acquises au desservant de Saint-Léonard, la paroisse aristocratique d'Alençon. Du Bousquier, ce libéral enragé caché sous la peau du royaliste, savait combien les points de ralliement sont nécessaires aux mécontens, qui sont le fond de boutique de toutes les oppositions, et il avait déjà groupé les sympathies de la classe moyenne autour de ce curé. Voici la seconde affaire. Sous l'inspiration secrète de ce diplomate grossier, l'idée de bâtir un théâtre était

éclose dans la ville d'Alençon. Les séides de du Bousquier ne connaissaient pas leur Mahomet, mais ils n'en étaient que plus ardens en croyant défendre leur propre conception. Athanase était un des plus chauds partisans de la construction d'une salle de spectacle, et, depuis quelques jours, il plaidait dans les bureaux de la mairie pour une cause que tous les jeunes gens avaient épousée. Le gentilhomme offrit à la vieille fille son bras pour se promener ; elle l'accepta, non sans le remercier par un regard heureux de cette attention, et auquel le chevalier répondit en montrant Athanase d'un air fin.

— Mademoiselle, vous qui vous portez un si grand sens dans l'appréciation des convenances sociales, et à qui ce jeune homme tient par quelques liens...

— Très éloignés, dit-elle en l'interrompant.

— Ne devriez-vous pas, dit le chevalier en continuant, user de l'ascendant que vous avez sur sa mère et sur lui pour l'empêcher de se perdre? Il n'est pas déjà très religieux, il tient pour l'assermenté ; mais ceci n'est rien. Voici quelque chose de beaucoup plus grave : ne se jette-t-il pas en étourdi dans une voie d'opposition sans savoir quelle influence sa conduite actuelle exercera sur son avenir! Il intrigue pour la construction du théâtre ; il est, dans cette affaire, la dupe de ce républicain déguisé, de du Bousquier...

— Mon Dieu! monsieur de Valois, répondit-elle, sa mère me dit qu'il a de l'esprit, et il ne sait pas dire *deux;* il est toujours planté devant vous comme un *terne*...

— *Qui ne* pense à rien ! s'écria le conservateur des hypothèques. Je l'ai saisi au vol, celui-là ! Je présente mes *devoares* au chevalier de Valois, ajouta-t-il en saluant le gentilhomme avec l'emphase attribuée par Henri Monnier à Joseph Prud'homme, l'admirable type de la classe à laquelle appartenait le conservateur des hypothèques.

Monsieur de Valois rendit le salut sec et protecteur du noble qui maintient sa distance ; puis il remorqua mademoiselle Cormon à quelques pots de fleurs plus loin, pour faire comprendre à l'interrupteur qu'il ne voulait pas être espionné.

— Comment voulez-vous, dit le chevalier à voix basse en se penchant à l'oreille de mademoiselle Cormon, que les jeunes gens élevés dans ces détestables lycées impériaux aient des idées? C'est les bonnes mœurs et les nobles habitudes qui produisent les grandes idées et les belles amours. Il n'est pas difficile, en le voyant, de deviner que ce pauvre garçon deviendra tout à fait imbécile, et mourra tristement. Voyez comme il est pâle, have.

— Sa mère prétend qu'il travaille beaucoup trop, répondit innocemment la vieille fille ; il passe les nuits, mais à quoi? à lire des livres, à écrire. Quel état cela peut-il donner à un jeune homme d'écrire pendant la nuit?

— Mais cela l'épuise, reprit le chevalier en essayant de ramener la pensée de la vieille fille sur le terrain où il espérait lui voir prendre Athanase en horreur. Les mœurs de ces lycées impériaux étaient vraiment horribles.

— Oh ! oui, dit l'ingénue mademoiselle Cormon. Ne les menait-on pas promener avec les tambours en tête? Leurs maîtres n'avaient pas autant de religion qu'en ont les païens. Et on mettait ces pauvres enfans en uniforme, absolument comme les troupes. Quelles idées!

— Voilà quels en sont les produits, dit le chevalier en montrant Athanase. De mon temps, un jeune homme aurait-il jamais eu honte de regarder une jolie femme? et il baisse les yeux quand il vous voit ! Ce jeune homme m'effraie parce qu'il m'intéresse. Dites-lui de ne pas intriguer avec les bonapartistes, comme il fait pour cette salle de spectacle ; quand ces petits jeunes gens ne la demanderont pas insurrectionnellement, car ce mot est pour moi le synonyme de constitutionnellement, l'autorité la construira. Puis, dites à sa mère de veiller sur lui.

— Oh ! elle l'empêchera de voir ces gens en demi-solde et la mauvaise société, j'en suis sûre. Je vais lui parler, dit mademoiselle Cormon, car il pourrait perdre sa place à la mairie. Et de quoi lui et sa mère vivraient-ils?... Cela fait frémir.

Comme monsieur de Talleyrand le disait de sa femme, le chevalier se dit en lui-même, en regardant mademoiselle Cormon : « — Qu'on m'en trouve une plus bête ! Foi de gentilhomme ! la vertu qui ôte l'intelligence n'est-elle pas un vice? Mais quelle adorable femme pour un homme de mon âge ! Quels principes ! quelle ignorance ! »

Comprenez bien que ce monologue adressé à la princesse Goritza se fit en préparant une prise de tabac.

Madame Granson avait deviné que le chevalier parlait d'Athanase. Empressée de connaître le résultat de cette conversation, elle suivit mademoiselle Cormon, qui marchait vers le jeune homme en mettant six pieds de dignité en avant d'elle. Mais en ce moment Jacquelin vint annoncer que mademoiselle était servie. La vieille fille fit par un regard un appel au chevalier. Le galant conservateur des hypothèques, qui commençait à voir dans les manières du gentilhomme la barrière que vers ce temps les nobles de province exhaussaient entre eux et la bourgeoisie, fut ravi de primer le chevalier ; il était près de mademoiselle Cormon, il arrondit son bras en le lui présentant, elle fut forcée de l'accepter. Le chevalier se précipita, par politique, sur madame Granson.

— Mademoiselle Cormon, lui dit-il en marchant avec lenteur après tous les convives, ma chère dame, porte le plus vif intérêt à votre cher Athanase, mais cet intérêt s'évanouit par la faute de votre fils : il est irréligieux et libéral, il s'agite pour ce théâtre, il fréquente les bonapartistes, il s'intéresse au curé constitutionnel. Cette conduite peut lui faire perdre sa place à la mairie. Vous savez avec quel soin le gouvernement du roi s'épure ! Où votre cher Athanase, une fois destitué, trouvera-t-il de l'emploi? Qu'il ne se fasse pas mal voir de l'administration.

— Monsieur le chevalier, dit la pauvre mère effrayée, combien ne vous dois-je pas de reconnaissance! Vous avez raison, mon fils est là dupe d'une mauvaise clique, et je vais l'éclairer.

Le chevalier avait par un seul regard pénétré depuis longtemps la nature d'Athanase, il avait reconnu chez lui l'élément peu malléable des convictions républicaines auxquelles à cet âge un jeune homme sacrifie tout, épris par ce mot de *liberté* si mal défini, si peu compris, mais qui, pour les gens dédaignés, est un drapeau de révolte ; et, pour eux, la révolte est la vengeance. Athanase devait persister dans sa foi, car ses opinions étaient tissues avec ses douleurs d'artiste, avec ses amères contemplations de l'état social. Il ignorait qu'à trente-six ans, à l'époque où l'homme a jugé les hommes, les rapports et les intérêt sociaux, les opinions pour lesquelles il a d'abord sacrifié son avenir doivent se modifier chez lui, comme chez tous les hommes vraiment supérieurs. Rester fidèle au côté gauche d'Alençon, c'était gagner l'aversion de mademoiselle Cormon. Là, le chevalier voyait juste. Ainsi cette société, si paisible en apparence, était intestinement aussi agitée que peuvent l'être les cercles diplomatiques où la ruse, l'habileté, les passions, les intérêts, se groupent autour des plus graves questions d'empire à empire.

Les convives bordaient enfin cette table chargée du premier service, et chacun mangeait comme on mange en province, sans honte d'avoir un bon appétit, et non comme à Paris, où il semble que les mâchoires se meuvent par des lois somptuaires qui prennent à tâche de démentir les lois de l'anatomie. A Paris, on mange du bout des dents, on escamote son plaisir ; tandis qu'en province les choses se passent naturellement, et l'existence s'y concentre peut-être un peu trop sur ce grand et universel moyen d'existence auquel Dieu a condamné ses créatures.

Ce fut à la fin du premier service que mademoiselle Cormon fit la plus célèbre de ses *rentrées*, car on en parla pendant plus de deux ans, et la chose se conte encore dans les réunions de la petite bourgeoisie d'Alençon quand il est question de son mariage. La conversation, devenue très verbeuse et animée au moment où l'on attaqua la pé-

nultième entrée, s'était naturellement prise à l'affaire du théâtre et à celle du curé assermenté. Dans la première ferveur où le royalisme se trouvait en 1816, ceux que, plus tard, on appela les jésuites du pays, voulaient expulser l'abbé François de sa cure. Du Bousquier, soupçonné par monsieur de Valois d'être le soutien de ce prêtre, le promoteur de ces intrigues, et sur le dos duquel le gentilhomme les aurait d'ailleurs mises avec son adresse habituelle, était sur la sellette sans avocat pour le défendre. Athanase, le seul convive assez franc pour soutenir du Bousquier, ne se trouvait pas posé pour émettre ses idées devant ces potentats d'Alençon, qu'il trouvait d'ailleurs stupides. Il n'y a plus que les jeunes gens de province qui gardent une contenance respectueuse devant les gens d'un certain âge, et n'osent ni les fronder, ni les trop fortement contredire. La conversation, atténuée par l'effet de délicieux canards aux olives, tomba soudain à plat. Mademoiselle Cormon, jalouse de lutter contre ses propres canards, voulut défendre du Bousquier, que l'on représentait comme un pernicieux artisan d'intrigues, capable de *faire battre des montagnes*.

— Moi, dit-elle, je croyais que monsieur du Bousquier ne s'occupait que d'enfantillages.

Dans les circonstances présentes, ce mot eut un prodigieux succès. Mademoiselle Cormon obtint un beau triomphe : elle fit choir la princesse Goritza le nez contre la table. Le chevalier, qui ne s'attendait point à un à-propos chez sa Dulcinée, fut si émerveillé, qu'il ne trouva pas tout d'abord de mot assez élogieux ; il applaudit sans bruit, comme on applaudit aux Italiens, en simulant du bout des doigts un applaudissement.

— Elle est adorablement spirituelle, dit-il à madame Granson. J'ai toujours prétendu qu'un jour elle démasquerait son artillerie.

— Mais dans l'intimité elle est charmante, répondit la veuve.

— Dans l'intimité, madame, toutes les femmes ont de l'esprit, reprit le chevalier.

Ce rire homérique une fois apaisé, mademoiselle Cormon demanda la raison de son succès. Alors commença le *forte* du cancan. Du Bousquier fut traduit sous les traits d'un père Gigogne célibataire, d'un monstre qui, depuis quinze ans, entretenait à lui seul l'hospice de Enfans trouvés ; l'immoralité de ses mœurs se dévoilait enfin ! elle était digne de ses saturnales parisiennes, etc., etc. Conduite par le chevalier de Valois, le plus habile chef d'orchestre en ce genre, l'ouverture de ce cancan fut magnifique.

— Je ne sais pas, dit-il d'un air plein de bonhomie, ce qui pourrait empêcher un du Bousquier d'épouser une mademoiselle Suzanne *je ne sais qui ;* comment la nommez-vous ? Suzette ! Quoique logé chez madame Lardot, je ne connais ces petites filles que de vue. Si cette Suzon est une grande belle fille, impertinente, œil gris, taille fine, petit pied, à laquelle j'ai fait à peine attention, mais dont la démarche m'a paru insolente, elle est de beaucoup supérieure comme manières à du Bousquier. D'ailleurs, Suzanne a la noblesse de la beauté ; sous ce rapport, ce mariage serait pour elle une mésalliance. Vous savez que l'empereur Joseph eut la curiosité de voir à Lucienne la du Barry, il lui offrit son bras pour la promener ; la pauvre fille, surprise de tant d'honneur, hésitait à le prendre : « La beauté sera toujours reine, » lui dit l'empereur. Remarquez que c'était un Allemand d'Autriche, ajouta le chevalier. Mais, croyez-moi, l'Allemagne, qui passe ici pour très rustique, est un pays de noble chevalerie et de belles manières, surtout vers la Pologne et la Hongrie, où il se trouve des...

Ici le chevalier s'arrêta, craignant de tomber dans une allusion à son bonheur personnel ; il reprit seulement sa tabatière et confia le reste de l'anecdote à la princesse qui lui souriait depuis trente-six ans.

— Ce mot était fort délicat pour Louis XV, dit du Ronceret.

— Mais il s'agit, je crois, de l'empereur Joseph, reprit mademoiselle Cormon d'un petit air entendu.

— Mademoiselle, dit le chevalier en voyant le président, le notaire et le conservateur échangeant des regards malicieux, madame du Barry était la Suzanne de Louis XV, circonstance assez connue de mauvais sujets comme nous autres, mais que ne doivent pas savoir les jeunes personnes. Votre ignorance prouve que vous êtes un diamant sans tache : les corruptions historiques ne vous atteignent point.

L'abbé de Sponde regarda gracieusement le chevalier de Valois, et inclina la tête en signe d'approbation laudative.

— Mademoiselle ne connaît pas l'histoire ? dit le conservateur des hypothèques.

— Si vous me mêlez Louis XV et Suzanne, comment voulez-vous que je sache votre histoire ? répondit angéliquement mademoiselle Cormon joyeuse de voir le plat de canards vide, et la conversation si bien ranimée qu'en entendant ce dernier mot tous ses convives riaient la bouche pleine.

— Pauvre petite, dit l'abbé de Sponde. Quand un malheur est venu, la charité, qui est un amour divin, aussi aveugle que l'amour païen, ne doit plus voir la cause. Ma nièce, vous êtes présidente de la Société de maternité, il faut secourir cette petite fille, qui trouvera difficilement à se marier.

— Pauvre enfant ! dit mademoiselle Cormon.

— Croyez-vous que du Bousquier l'épouse ? demanda le président du tribunal.

— S'il était honnête homme, il le devrait, dit madame Granson ; mais vraiment mon chien a des mœurs plus honnêtes...

— Azor est cependant un grand fournisseur, dit d'un air fin le conservateur des hypothèques en essayant de passer du calembour au bon mot.

Au dessert, il était encore question de du Bousquier, qui avait donné lieu à mille gentillesses que le vin rendit fulminantes. Chacun, entraîné par le conservateur des hypothèques, répondait à un calembour par un autre. Ainsi du Bousquier était un *père sévère*, — un *père manant*, — un *père sifflé*, — un *père vert*, — un *père rond*, — un *père foré*, — un *père dû*, — un *père sicaire*. — Il n'était ni *père*, ni *mère ;* ni un *révérend père ;* il jouait à *pair ou non ;* ce n'était pas non plus un *père conscrit*.

— Ce n'est toujours pas un *père nourricier*, dit l'abbé de Sponde avec une gravité qui arrêta le rire.

— Ni un *père noble*, reprit le chevalier de Valois.

L'Église et la noblesse étaient descendues dans l'arène du calembour en conservant toute leur dignité.

— Chut ! fit le conservateur des hypothèques, j'entends crier les bottes de du Bousquier, qui, certes, sont plus que jamais *à revers*.

Il arrive presque toujours qu'un homme ignore les bruits qui courent sur son compte : une ville entière s'occupe de lui, le calomnie ou le tympanise : s'il n'a pas d'amis, il ne saura rien. Or, l'innocent du Bousquier, du Bousquier qui souhaitait être coupable et désirait que Suzanne n'eût pas menti, du Bousquier fut superbe d'ignorance : personne ne lui avait parlé des révélations de Suzanne, et tout le monde trouvait d'ailleurs inconvenant de le questionner sur une de ces affaires où l'intéressé possède quelquefois des secrets qui l'obligent à garder le silence. Du Bousquier parut donc très agaçant et légèrement fat, quand la société revint de la salle à manger pour prendre le café dans le salon où quelques personnes étaient déjà venues pour la soirée. Mademoiselle Cormon, conseillée par sa honte, n'osa regarder le terrible séducteur ; elle s'était emparée d'Athanase, qu'elle moralisait en lui débitant les plus étranges lieux communs de politique royaliste et de morale religieuse. Ne possédant pas, comme le chevalier de Valois, un tabatière ornée de princesses pour essuyer ces douches de niaiseries, le pauvre poëte écoutait d'un air stupide celle qu'il adorait, en regardant son monstrueux

corsage qui gardait ce repos absolu, l'attribut des grandes masses. Ses désirs produisaient en lui comme une ivresse, qui changeait la petite voix claire de la vieille fille en un doux murmure, et ses plates idées en motifs pleins d'esprit. L'amour est un faux monnayeur qui change continuellement le gros sous en louis d'or, et qui souvent aussi fait de ses louis des gros sous.

— Eh bien ! Athanase, me le promettez-vous !

Cette phrase finale frappa l'oreille de l'heureux jeune homme à la manière de ces bruits qui réveillent en sursaut.

— Quoi, mademoiselle? répondit-il.

Mademoiselle Cormon se leva brusquement en regardant du Bousquier, qui ressemblait en ce moment à ce gros Dieu de la fable que la République mettait sur ses écus ; elle s'avança vers madame Granson et lui dit à l'oreille : — Ma pauvre amie, votre fils est idiot ! le lycée l'a perdu, dit-elle en se souvenant de l'insistance avec laquelle le chevalier de Valois avait parlé de la mauvaise éducation des lycées.

Quel coup de foudre ! A son insu le pauvre Athanase avait eu l'occasion de jeter ses brandons sur les sarmens amassés dans le cœur de la vieille fille ; s'il l'eût écoutée, il aurait pu faire comprendre sa passion : car, dans l'agitation où se trouvait mademoiselle Cormon, un seul mot suffisait ; mais cette stupide avidité qui caractérise l'amour jeune et vrai l'avait perdu, comme quelquefois un enfant plein de vie se tue par ignorance.

— Qu'as-tu donc dit à mademoiselle Cormon? demanda madame Granson à son fils.

— Rien.

— Rien, j'expliquerai cela ! se dit-elle en remettant à demain les affaires sérieuses, car elle attacha peu d'importance à ce mot en croyant du Bousquier perdu dans l'esprit de la vieille fille.

Bientôt les quatre tables se garnirent de leurs seize joueurs. Quatre personnes s'intéressèrent à un piquet, le jeu le plus cher et auquel il se perdait beaucoup d'argent. Monsieur Choisnel, le procureur du roi, et deux dames allèrent faire un trictrac dans le cabinet des laques rouges. Les girandoles furent allumées ; puis la fleur de la société de mademoiselle Cormon vint s'épanouir devant la cheminée, sur les bergères, autour des tables, après que chaque nouveau couple arrivé eût dit à mademoiselle Cormon :

— Vous allez donc demain au Prébaudet?

— Mais il le faut bien, répondait-elle.

Généralement la maîtresse de la maison parut préoccupée. Madame Granson, la première, s'aperçut de l'état peu naturel où se trouvait la vieille fille ; mademoiselle Cormon pensait!

— A quoi songez-vous, cousine ! lui dit-elle enfin en la trouvant assise dans le boudoir.

— Je pense, répondit-elle, à cette pauvre fille. Ne suis-je pas présidente de la Société maternelle, je vais vous aller chercher dix écus !

— Dix écus ! s'écria madame Granson. Mais vous n'avez jamais donné autant

— Mais, ma bonne, il est si naturel d'avoir des enfans !

Cette phrase immorale, partie du cœur, stupéfia la trésorière de la Société maternelle. Du Bousquier avait évidemment grandi dans l'esprit de mademoiselle Cormon.

— Vraiment, dit madame Granson, du Bousquier n'est pas seulement un monstre, il est encore un infâme. Lorsqu'on a causé préjudice à quelqu'un, ne doit-on pas l'indemniser ? Ne serait-ce pas à lui, plutôt qu'à nous, de secourir cette petite, qui, après tout, me semble un fort mauvais sujet, car il y avait dans Alençon mieux que ce cynique du Bousquier ! Il faut être bien libertine pour s'adresser à lui.

— Cynique ! votre fils vous apprend, ma chère, des mots latins qui sont incompréhensibles. Certes, je ne veux pas excuser monsieur du Bousquier; mais expliquez-moi comment une femme est libertine en préférant un homme à un autre?

— Chère cousine, vous épouseriez mon fils Athanase, il n'y aurait là rien que de très naturel; il est jeune et beau, plein d'avenir, il sera la gloire d'Alençon ; seulement tout le monde penserait que vous avez pris un si jeune homme pour être très heureuse ; les mauvaises langues diraient que vous faites vos provisions de bonheur pour n'en jamais manquer ; il y aurait des femmes jalouses qui vous accuseraient de dépravation ; mais qu'est-ce que cela ferait? vous seriez bien aimée et véritablement. Si Athanase vous paraît idiot, ma chère, c'est qu'il a trop d'idées ; les extrêmes se touchent. Il vit certes comme une jeune fille de quinze ans ; il n'a pas roulé dans les impuretés de Paris, *lui !*... Eh bien ! changez les termes, comme disait mon pauvre mari : il en est de même de du Bousquier par rapport à Suzanne. Vous seriez calomniée, vous; mais, dans l'affaire de du Bousquier, tout est vrai. Comprenez-vous ?

— Pas plus que si vous me parliez grec, dit mademoiselle Cormon, qui ouvrait de grands yeux en tendant toutes les forces de son intelligence.

— Eh bien ! cousine, puisqu'il faut mettre les points sur les *i*, Suzanne ne peut pas aimer du Bousquier. Et si le cœur n'est pour rien dans cette affaire...

— Mais, cousine, avec quoi aime-t-on donc, si l'on n'aime pas avec le cœur ?

Ici madame Granson se dit en elle-même ce qu'avait pensé le chevalier de Valois : « Cette pauvre cousine est par trop innocente, cela passe la permission. »

— Chère enfant, reprit-elle à haute voix, il me semble que les enfans ne se conçoivent pas uniquement par l'esprit.

— Mais si, ma chère, car la sainte Vierge...

— Mais, ma bonne, du Bousquier n'est pas le Saint-Esprit !

— C'est vrai, répondit la vieille fille, c'est un homme ! un homme que sa tournure rend assez dangereux pour que ses amis l'engagent à se marier.

— Vous pouvez, cousine, amener ce résultat...

— Eh ! comment? dit la vieille fille avec l'enthousiasme de la charité chrétienne.

— Ne le recevez plus jusqu'à ce qu'il ait pris une femme ; vous devez aux bonnes mœurs et à la religion de manifester en cette circonstance une exemplaire réprobation.

— A mon retour du Prébaudet, nous reparlerons de ceci, ma chère madame Granson ; je consulterai mon oncle et l'abbé Couturier, dit mademoiselle Cormon en rentrant dans le salon, qui se trouvait en ce moment à son plus haut degré d'animation.

Les lumières, les groupes de femmes bien mises, le ton solennel, l'air magistral de cette assemblée, ne rendaient pas mademoiselle Cormon moins fière que sa société de cette tenue aristocratique. Pour beaucoup de gens, on ne voyait pas mieux à Paris dans les meilleures compagnies. Dans ce moment, du Bousquier, qui jouait au whist avec monsieur de Valois et deux vieilles dames, madame du Coudrai et madame du Ronceret, était l'objet d'une curiosité sourde. Il venait quelques jeunes femmes qui, sous prétexte de regarder jouer, le contemplaient si singulièrement, quoiqu'à la dérobée, que le vieux garçon finit par croire à quelque oubli dans sa toilette.

— Mon faux toupet serait-il de travers? se dit-il en éprouvant une de ces inquiétudes capitales auxquelles sont soumis les vieux garçons.

Il profita d'un mauvais coup, qui terminait un septième *rubber*, pour quitter la table.

— Je ne peux pas toucher une carte sans perdre, dit-il, je suis décidément trop malheureux.

— Vous êtes heureux ailleurs, dit le chevalier en lui lançant un fin regard.

Ce mot fit naturellement le tour du salon, où chacun se récria sur le ton exquis du chevalier, le prince de Talleyrand du pays.

— Il n'y a que monsieur de Valois pour trouver ces sortes de choses, dit la nièce du curé de Saint-Léonard.

Du Bousquier s'alla regarder dans la petite glace oblongue, au-dessus du Déserteur, et ne se trouva rien d'extraordinaire. Après d'innombrables répétitions du même texte, varié sur tous les modes, vers dix heures, le départ s'opéra le long de l'embarcadère de la longue antichambre, non sans quelques conduites faites par mademoiselle Cormon à ses favorites, qu'elle embrassait sur le perron. Les groupes s'en allaient, les uns vers la route de Bretagne et le château, les autres vers le quartier qui regarde la Sarthe. Alors commençaient les discours qui, depuis vingt ans, retentissaient à cette heure dans cette rue. C'était inévitablement : — Mademoiselle Cormon était bien ce soir. — Mademoiselle Cormon?... je l'ai trouvée singulière. — Comme ce pauvre abbé baisse! Avez-vous vu comme il dort? Il ne sait plus où sont ses cartes, il a des distractions. — Nous aurons le chagrin de le perdre. — Il fait beau ce soir, nous aurons une belle journée demain! — Un beau temps pour que les pommiers passent fleur! — Vous nous avez battus ; mais, quand vous êtes avec monsieur de Valois, vous n'en faites jamais d'autres.—Combien a-t-il donc gagné?—Mais, ce soir, il a gagné trois ou quatre francs. Il ne perd jamais. — Oui, ma foi! savez-vous qu'il y a trois cent soixante-cinq jours dans l'année, et qu'à ce prix-là son jeu vaut une ferme! — Ah! quels coups nous avons essuyés ce soir! — Vous êtes bien heureux, monsieur et madame, vous voilà chez vous ; mais nous, nous avons la moitié de la ville à faire. — Je ne vous plains pas, vous pourriez avoir une voiture et vous dispenser de venir à pied. — Ah! monsieur, nous avons une fille à marier qui nous ôte une roue, et l'entretien de notre fils à Paris nous emporte l'autre. — Vous en faites toujours un magistrat? — Que voulez-vous que l'on fasse des jeunes gens?... Et puis, il n'y a pas de honte à servir le roi. Parfois, une discussion sur les cidres ou sur les lins, toujours posée dans les mêmes termes, et qui revenait aux mêmes époques, se continuait en chemin. Si quelque observateur du cœur humain eût demeuré dans cette rue, il aurait toujours su dans quel mois il était, en entendant cette conversation. Mais en ce moment elle fut exclusivement drôlatique, car du Bousquier, qui marchait seul en avant des groupes, fredonnait, sans se douter de l'à-propos, l'air fameux de : *Femme sensible, entends-tu le ramage?* etc. Pour les uns, du Bousquier était un homme très fort, un homme mal jugé. Depuis qu'il avait été confirmé dans son poste par une nouvelle institution royale, le président du Ronceret inclinait vers du Bousquier. Pour les autres, le fournisseur était un homme dangereux, de mauvaises mœurs, capable de tout. En province, comme à Paris, les hommes en vue ressemblent à cette statue du beau conte allégorique d'Addisson, pour laquelle deux chevaliers se battent en arrivant chacun de leur côté au carrefour où elle s'élève : l'un la dit blanche, l'autre la tient pour noire ; puis, quand ils sont tous deux à terre, ils la voient blanche à droite et noire à gauche ; un troisième chevalier vient à leur secours et la trouve rouge.

En rentrant chez lui, le chevalier de Valois se disait :

— Il est temps de faire courir le bruit de mon mariage avec mademoiselle Cormon. La nouvelle sortira du salon de mademoiselle de Gordes, ira droit à Séez, chez l'évêque, reviendra par les grands vicaires chez le curé de Saint-Léonard, qui ne manquera pas de le dire à l'abbé Couturier : ainsi, mademoiselle Cormon recevra ce boulet ramé dans ses œuvres vives. Le vieux marquis de Gordes invitera l'abbé de Sponde à dîner, afin d'arrêter un cancan qui ferait tort à mademoiselle Cormon, si je me prononçais contre elle, à moi si elle me refusait. L'abbé sera bien et dûment entortillé ; puis mademoiselle Cormon ne tiendra pas contre une visite de mademoiselle de Gordes, qui lui démontrera la grandeur et l'avenir de cette alliance. L'héritage de l'abbé vaut plus de cent mille écus, les économies de la fille doivent monter à plus de deux cent mille livres, elle a son hôtel, le Prébaudet et quinze mille livres de rente. Un mot à mon ami le comte de Fontaine, et je deviens maire d'Alençon, député ; puis, une fois assis sur les bancs de la droite, nous arriverons à la pairie en criant : « La clôture! » ou : « A l'ordre! »

Rentrée chez elle, madame Granson eut une vive explication avec son fils, qui ne voulut pas comprendre la liaison qui existait entre ses opinions et ses amours. Ce fut la première querelle qui troubla l'harmonie de ce pauvre ménage.

Le lendemain, à neuf heures, mademoiselle Cormon, emballée dans sa carriole avec Josette, et qui se dessinait comme une pyramide sur l'océan de ses paquets, montait la rue Saint-Blaise pour se rendre au Prébaudet, où devait la surprendre l'événement qui précipita son mariage, et que ne pouvaient prévoir ni madame Granson, ni du Bousquier, ni monsieur de Valois, ni mademoiselle Cormon. Le hasard est le plus grand de tous les artistes.

Le lendemain de son arrivée au Prébaudet, mademoiselle Cormon était fort innocemment occupée, sur les huit heures du matin, à écouter pendant son déjeuner les divers rapports de son garde et de son jardinier, lorsque Jacquelin fit une vigoureuse irruption dans la salle à manger.

— Mademoiselle, dit-il tout ébouriffé, monsieur votre oncle vous expédie un exprès, le fils à la mère Grosmort, avec une lettre. Le gars est parti d'Alençon avant le jour, et ne le voilà pas moins arrivé. Il a couru presque comme Pénélope! Faut-il lui donner un verre de vin?

— Qu'a-t-il pu lui arriver, Josette? mon oncle serait-il...

— Il n'écrirait pas, dit la femme de chambre en devinant les craintes de sa maîtresse.

— Vite! vite! s'écria mademoiselle Cormon après avoir lu les premières lignes ; que Jacquelin attelle Pénélope. Arrange-toi, ma fille, pour avoir tout remballé dans une demi-heure, dit-elle à Josette. Nous retournons à la ville...

— Jacquelin! cria Josette excitée par le sentiment qu'exprima le visage de mademoiselle Cormon.

Jacquelin, instruit par Josette, arriva disant : — Mais, mademoiselle, Pénélope mange son avoine.

— Eh! qu'est-ce que cela me fait! je veux partir à l'instant.

— Mais, mademoiselle, il va pleuvoir!

— Eh bien! nous serons mouillés.

— Le feu est à la maison, dit en murmurant Josette piquée du silence que gardait sa maîtresse en achevant la lettre, la lisant et relisant.

— Achevez donc au moins votre café, ne vous tournez pas le sang! Regardez comme vous êtes rouge.

— Je suis rouge, Josette! dit-elle en allant se regarder dans une glace dont le tain tombait, et qui lui offrit l'image de ses traits doublement renversés. Mon Dieu! pensa mademoiselle Cormon, si j'allais être laide! — Allons, Josette, allons, ma fille, habille-moi. Je veux être prête avant que Jacquelin n'ait attelé Pénélope. Si tu ne peux remettre mes paquets dans la voiture, je les laisserai ici, plutôt que de perdre une minute.

Si vous avez bien compris l'excès de monomanie à laquelle le désir de se marier avait fait arriver mademoiselle Cormon, vous partagerez son émotion. Le digne oncle annonçait à sa nièce que monsieur de Troisville, ancien militaire au service de Russie, petit-fils d'un de ses meilleurs amis, souhaitait se retirer à Alençon, et lui demandait l'hospitalité, en se recommandant de l'amitié que l'abbé portait à son grand-père, le comte de Troisville, chef d'escadre sous Louis XV. L'ancien vicaire général, épouvanté, priait instamment sa nièce de revenir pour l'aider à recevoir leur hôte, et à lui faire les honneurs de la maison, car la lettre avait éprouvé quelque retard, monsieur de Troisville pouvait lui tomber sur les bras dans la soirée. A la lecture de cette lettre pouvait-il être question des soins que demandait le Prébaudet? En ce moment, le garde et le fermier, témoins de l'effarouchement de leur maîtresse, se tenaient cois en attendant ses ordres. Quand

ils l'arrêtèrent au passage afin d'obtenir leurs instructions, pour la première fois de sa vie, mademoiselle Cormon, la despotique vieille fille qui voyait tout par elle-même au Prébaudet, leur dit un *comme vous voudrez !* qui les frappa de stupéfaction ; car leur maîtresse poussait le soin administratif jusqu'à compter ses fruits, et les enregistrait par sortes, afin de diriger la consommation suivant le nombre de chaque espèce de fruit.

— Je crois rêver, dit Josette en voyant sa maîtresse volant par les escaliers comme un éléphant auquel Dieu aurait donné des ailes.

Bientôt, malgré une pluie battante, mademoiselle sortit du Prébaudet, laissant à ses gens la bride sur le cou. Jacquelin n'osa prendre sur lui de presser le petit trot habituel de la paisible Pénélope, qui, semblable à la belle reine dont elle portait le nom, avait l'air de faire autant de pas en arrière qu'elle en faisait en avant. Voyant cette allure, mademoiselle ordonna d'une voix aigre à Jacquelin d'avoir à faire galoper, à coups de fouet s'il le fallait, la pauvre jument étonnée, tant elle avait peur de ne pas avoir le temps d'arranger convenablement la maison pour recevoir monsieur de Troisville. Elle calculait que le petit-fils d'un ami de son oncle pouvait n'avoir que quarante ans ; un militaire devait être immanquablement garçon, elle se promettait donc, son oncle aidant, de ne pas laisser sortir du logis monsieur de Troisville dans l'état où il y entrerait. Quoique Pénélope galopât, mademoiselle Cormon, occupée de ses toilettes et rêvant une première nuit de noces, dit plusieurs fois à Jacquelin qu'il n'avançait pas. Elle se remuait dans la carriole sans répondre aux demandes de Josette, et se parlait à elle-même comme une personne qui roule de grands desseins. Enfin, la carriole atteignit la grande rue d'Alençon, qui s'appelle la rue Saint-Blaise, en y entrant du côté de Mortagne ; mais vers l'hôtel du More elle prend le nom de la Porte de Séez, et devient la rue du Bercail, en débouchant sur la route de Bretagne. Si le départ de mademoiselle Cormon faisait grand bruit dans Alençon, chacun peut imaginer le tapage que dut y faire son retour le lendemain de son installation au Prébaudet, et par une pluie battante qui lui fouettait le visage sans qu'elle parût en prendre souci. Chacun remarqua le galop de Pénélope, l'air narquois de Jacquelin, l'heure matinale, les paquets cen dessus dessous, enfin la conversation animée de Josette et de mademoiselle Cormon, leur impatience surtout. Les biens de monsieur de Troisville se trouvaient situés entre Alençon et Mortagne, Josette connaissait les branches diverses de la famille de Troisville. Un mot dit par mademoiselle en atteignant le pavé d'Alençon avait mis Josette au fait de l'aventure ; la discussion s'était établie entre elles, et toutes deux avaient arrêté que le de Troisville attendu devait être un gentilhomme entre quarante et quarante-deux ans, garçon, ni riche ni pauvre. Mademoiselle se voyait comtesse ou vicomtesse de Troisville.

— Et mon oncle qui ne me dit rien, qui ne sait rien, qui ne s'informe de rien ! Oh ! comme c'est mon oncle ! il oublierait son nez s'il ne tenait pas à son visage !

N'avez-vous pas remarqué que, dans ces sortes de circonstances, les vieilles filles deviennent comme Richard III, spirituelles, féroces, hardies, prometteuses, et, comme des clercs grisés, ne respectent plus rien ? Aussitôt la ville d'Alençon, instruite en un moment, du haut de la rue Saint-Blaise jusqu'à la porte de Séez, de ce retour précipité, accompagné de circonstances graves, fut perturbée dans tous ses viscères publics et domestiques. Les cuisinières, les marchands, les passans, se dirent cette nouvelle de porte en porte ; puis elle monta dans la région supérieure. Bientôt ces mots : « Mademoiselle Cormon est revenue ! » éclatèrent comme une bombe dans tous les ménages. En ce moment, Jacquelin quittait le banc de bois poli par un procédé qu'ignorent les ébénistes, et où il était assis sur le devant de la carriole ; il ouvrait lui-même la grande porte verte, ronde par le haut, fermée en signe de deuil, car pendant l'absence de mademoiselle Cormon l'assemblée n'avait pas lieu. Les fidèles festoyaient alors tour à tour l'abbé de Sponde. Monsieur de Valois payait sa dette en l'invitant à dîner chez le marquis de Gordes. Jacquelin appela familièrement Pénélope, qu'il avait laissée au milieu de la rue ; la bête, habituée à ce manége, tourna d'elle-même, enfila la porte, détourna dans la cour de manière à ne pas endommager le massif de fleurs. Jacquelin la reprit par la bride, et mena la voiture devant le perron.

— Mariette ! cria mademoiselle Cormon.

Mais Mariette était occupée à fermer la grande porte.

— Mademoiselle ?

— Ce monsieur n'est pas venu ?

— Non, mademoiselle.

— Et mon oncle ?

— Mademoiselle, il est à l'église.

Jacquelin et Pérotte étaient en ce moment sur la première marche du perron, et tendaient leurs mains pour manœuvrer leur maîtresse, sortie de la carriole, et qui se hissait sur le brancard en s'accrochant aux rideaux. Mademoiselle se jeta dans leurs bras, car depuis deux ans elle ne voulait plus se risquer à se servir du marchepied en fer et à double maille fixé dans le brancard par un horrible mécanisme à gros boulons. Quand mademoiselle Cormon fut sur le haut du perron, elle regarda sa cour d'un air de satisfaction.

— Allons, allons, Mariette, laissez la grande porte, et venez ici.

— Le torchon brûle, dit Jacquelin à Mariette, quand la cuisinière passa près de la carriole.

— Voyons, mon enfant, quelles provisions as-tu ? dit mademoiselle Cormon en s'asseyant sur la banquette de la longue antichambre comme une personne excédée de fatigue.

— Mais je n'ai *ren*, dit Mariette en se mettant les poings sur les hanches. Mademoiselle sait bien, que, pendant son absence, monsieur l'abbé dîne toujours en ville ; hier je suis allée le querir chez mademoiselle de Gordes.

— Où est-il donc ?

— Monsieur l'abbé ? il est à l'église, il ne rentrera qu'à trois heures.

— Il ne pense à rien, mon oncle. N'aurait-il pas dû te dire d'aller au marché ! Mariette, vas-y ; sans jeter l'argent, n'épargne rien ; prends-y tout ce qu'il y aura de bien, de bon, de délicat. Va t'informer aux diligences comment l'on se procure des pâtés. Je veux des écrevisses des rûs de la Brillante. Quelle heure est-il ?

— Neuf heures *quart moins.*

— Mon Dieu ! Mariette, ne perds pas le temps à babiller, la personne attendue par mon oncle peut arriver d'un instant à l'autre ; s'il fallait lui donner à déjeuner, nous serions de jolis cœurs !

— Mariette se retourna vers Pénélope en sueur, et regarda Jacquelin d'un air qui voulait dire : « Mademoiselle va mettre la main sur un mari, de cette fois. »

— A nous deux, Josette, reprit la vieille fille, car il faut voir à coucher monsieur de Troisville.

Avec quel bonheur cette phrase fut prononcée ! *voir à coucher monsieur de Troisville !* (prononcez Tréville) Combien d'idées dans ce mot ! La vieille fille était inondée d'espérance.

— Voulez-vous le coucher dans la chambre verte ?

— Celle de monseigneur l'évêque, non, elle est trop près de la mienne, dit mademoiselle Cormon. Bon pour monseigneur, qui est un saint homme.

— Donnez-lui l'appartement de votre oncle.

— Il est si nu, que ce serait indécent.

— Dame ! mademoiselle ! faites arranger en deux temps un lit dans votre boudoir, il y a une cheminée. Moreau trouvera bien dans ses magasins un lit à peu près pareil à l'étoffe de la tenture.

— Tu as raison, Josette. Eh bien ! cours chez Moreau ; consulte avec lui sur tout ce qu'il faut faire, je t'y autorise. Si le lit (le lit de monsieur de Troisville !) peut être monté ce soir sans que monsieur de Troisville s'en aperçoive, au

cas où monsieur de Troisville nous viendrait pendant que Moreau serait là, je le veux bien. Si Moreau ne s'y engage pas, je mettrai monsieur de Troisville dans la chambre verte, quoique monsieur de Troisville sera là bien près de moi.

Josette s'en allait, sa maîtresse la rappela.

— Explique tout à Jacquelin! s'écria-t-elle d'une voix formidable et pleine d'épouvante, qu'il aille lui-même chez Moreau! Ma toilette donc! Si j'étais surprise par monsieur de Troisville, sans mon oncle pour le recevoir! Oh! mon oncle, mon oncle! Viens, Josette, tu vas m'habiller!

— Mais Pénélope! dit imprudemment Josette.

Les yeux de mademoiselle Cormon étincelèrent pour la seule fois de sa vie: — Toujours Pénélope! Pénélope par-ci, Pénélope par-là! Est-ce donc Pénélope qui est la maîtresse?

— Mais elle est en nage, et n'a pas mangé l'avoine!

— Eh! qu'elle crève! s'écria mademoiselle Cormon; mais que je me marie! pensa-t-elle.

En entendant ce mot, qui lui parut un homicide, Josette resta pendant un moment interdite; puis elle dégringola le perron à un geste que lui fit sa maîtresse.

— Mademoiselle a le diable au corps, Jacquelin! fut la première parole de Josette.

Ainsi tout fut d'accord dans cette journée pour produire le grand coup de théâtre qui décida de la vie de mademoiselle Cormon. La ville était déjà cen dessus dessous par suite des cinq circonstances aggravantes qui accompagnaient le retour subit de mademoiselle Cormon, à savoir: la pluie battante, le galop de Pénélope essoufflée, en sueur et les flancs rentrés; l'heure matinale, les paquets en désordre, et l'air singulier de la vieille fille effarée. Mais, quand Mariette fit son invasion au marché pour y tout enlever, quand Jacquelin vint chez le principal tapissier d'Alençon, rue de la Porte-de-Séez, à deux pas de l'église, pour y chercher un lit, il y eut matière aux conjectures les plus graves. On discuta cette étrange aventure au Cours, sur la promenade; elle occupa tout le monde, et même mademoiselle de Gordes, chez qui se trouvait le chevalier de Valois. A deux jours de distance, la ville d'Alençon était remuée par des événemens si capitaux, que quelques bonnes femmes disaient: « Mais c'est la fin du monde! » Cette dernière nouvelle se résuma dans toutes les maisons par cette phrase: « Qu'arrive-t-il donc chez les Cormon? » L'abbé de Sponde, questionné fort adroitement quand il sortit de Saint-Léonard pour aller se promener au Cours avec l'abbé Couturier, répondit bonifacement qu'il attendait le vicomte de Troisville, gentilhomme au service de Russie pendant l'émigration, et qui revenait habiter Alençon. De deux à cinq heures, une espèce de télégraphe labial joua dans la ville, et apprit à tous les habitans que mademoiselle Cormon avait enfin trouvé un mari par correspondance, et qu'elle allait épouser le vicomte de Troisville. Ici l'on disait: « Moreau fait déjà le lit. » Là, le lit avait six pieds. Le lit était de quatre pieds, rue du Bercail, chez madame Granson. C'était un simple lit de repos chez du Ronceret, où dînait du Bousquier. La petite bo[illegible]geoisie prétendait qu'il coûtait onze cents francs. Gé[illegible]lement on disait que *c'était vendre la peau de l'o[illegible]* [illegible]us loin, les carpes avaient renchéri! Mariette s'était je[illegible] sur le marché pour y faire une rafle générale. En haut de la rue Saint-Blaise, Pénélope avait dû crever. Ce décès se révoquait en doute chez le receveur général. Néanmoins, il était authentique à la préfecture que la bête avait expiré en tournant la porte de l'hôtel Cormon, tant la vieille fille était accourue avec vélocité sur sa proie. Le sellier, qui demeurait au coin de la rue de Séez, fut assez osé pour venir demander s'il était arrivé quelque chose à la voiture de mademoiselle Cormon, afin de savoir si Pénélope était morte. Du haut de la rue Saint-Blaise jusqu'au bout de la rue du Bercail, on apprit que, grâce aux soins de Jacquelin, Pénélope, cette silencieuse victime de l'intempérance de sa maîtresse, vivait encore, mais elle paraissait souffrante. Sur toute la route de Bretagne, le vicomte de Troisville était un cadet sans le sou, car les biens du Perche appartenaient au marquis de Troisville, pair de France, qui avait deux enfans. Ce mariage était une bonne fortune pour le pauvre émigré, le vicomte était l'affaire de mademoiselle Cormon; l'aristocratie de la route de Bretagne approuvait le mariage, la vieille fille ne pouvait faire un meilleur emploi de sa fortune. Mais, dans la bourgeoisie, le vicomte de Troisville était un général russe qui avait combattu contre la France, qui revenait avec une grande fortune gagnée à la cour de Saint-Pétersbourg; c'était un *étranger*, un des *alliés* pris en haine par les libéraux. L'abé de Sponde avait sournoisement moyenné ce mariage. Toutes les personnes qui avaient le droit d'entrer chez mademoiselle Cormon comme chez eux se promirent d'aller la voir le soir. Pendant cette agitation transurbaine, qui fit presque oublier Suzanne, mademoiselle Cormon n'était pas moins agitée; elle éprouvait des sentimens tout nouveaux. En regardant son salon, son boudoir, le cabinet, la salle à manger, elle fut saisie d'une appréhension cruelle. Une espèce de démon lui montra ce vieux luxe en ricanant; les belles choses qu'elle admirait depuis son enfance furent soupçonnées, accusées de vieillesse. Enfin elle eut cette crainte qui s'empare de presque tous les auteurs, au moment où ils lisent une œuvre qu'ils croient parfaite à quelque critique exigeant ou blasé: les situations neuves paraissent usées; les phrases les mieux tournées, les plus léchées, se montrent louches ou boiteuses; les images grimacent ou se contrarient; le faux saute aux yeux. De même la pauvre fille tremblait de voir sur les lèvres de monsieur de Troisville un sourire de mépris pour ce salon d'évêque; elle redouta de lui voir jeter un regard froid sur cette antique salle à manger; enfin elle craignit que le cadre ne vieillît le tableau. Si ces antiquités allaient jeter sur elle un reflet de vieillesse? Cette question qu'elle se fit lui donna la chair de poule. En ce moment, elle aurait livré le quart de ses économies pour pouvoir restaurer sa maison en un instant par un coup de baguette de fée. Quel est le fat de général qui n'a pas frissonné la veille d'une bataille? La pauvre fille était entre un Austerlitz et un Waterloo.

— Madame la vicomtesse de Troisville, se disait-elle, le beau nom! Nos biens iraient au moins dans une bonne maison.

Elle était en proie à une irritation qui faisait tressaillir ses plus déliés rameaux nerveux, et leurs papilles depuis si longtemps noyés dans l'embonpoint. Tout son sang, fouetté par l'espérance, était en mouvement. Elle se sentait la force de converser, s'il le fallait, avec monsieur de Troisville.

Il est inutile de parler de l'activité avec laquelle fonctionnèrent Josette, Jacquelin, Mariette, Moreau et ses garçons. Ce fut un empressement de fourmis occupées à leurs œufs. Tout ce qu'un soin journalier rendait si propre fut repassé, brossé, lavé, frotté. Les porcelaines des grands jours virent la lumière. Les services damassés numérotés A, B, C, D, furent tirés des profondeurs où ils gisaient sous une triple garde d'enveloppes défendues par de formidables lignes d'épingles. Les plus précieux rayons de la bibliothèque furent interrogés. Enfin mademoiselle sacrifia trois bouteilles des fameuses liqueurs de madame Amphoux, la plus illustre des distillatrices d'outre-mer, nom cher aux amateurs. Grâce au dévouement de ses lieutenans, mademoiselle put se présenter au combat. Les différentes armes, les meubles, l'artillerie de cuisine, les batteries de l'office, les vivres, les munitions, les corps de réserve, furent prêts sur toute la ligne. Jacquelin, Mariette et Josette reçurent l'ordre de se mettre en grande tenue. Le jardin fut ratissé. La vieille fille regretta de ne pouvoir s'entendre avec les rossignols logés dans les arbres pour obtenir d'eux leurs plus belles roulades. Enfin, sur les quatre heures, au moment même où l'abbé de Sponde rentrait, où mademoiselle croyait avoir vainement mis le couvert le plus coquet, apprêté le plus délicat des dîners, le clic-clac d'un postillon se fit entendre dans le Val-Noble.

— *C'est lui !* se dit-elle en recevant les coups de fouet dans le cœur.

En effet, annoncé par tant de cancans, un certain cabriolet de poste où se trouvait un monsieur seul avait fait une si grande sensation en descendant la rue Saint-Blaise et tournant la rue du Cours, que quelques petits gamins et de grandes personnes l'avaient suivi, et restaient groupés autour de la porte de l'hôtel Cormon pour le voir entrer. Jacquelin, qui flairait aussi son propre mariage, avait entendu le clic-clac dans la rue Saint-Blaise, il avait ouvert la grand'porte à deux battans. Le postillon, qui était de sa connaissance, mit sa gloire à bien tourner, et arrêta net au perron. Quant au postillon, vous comprenez qu'il s'en alla bien et dûment grisé par Jacquelin. L'abbé vint au-devant de son hôte, dont la voiture fut dépouillée avec la prestesse qu'auraient pu y mettre des voleurs pressés. Elle fut remisée, la grand'porte fut fermée, et il n'y eut plus de traces de l'arrivée de monsieur de Troisville en quelques minutes. Jamais deux substances chimiques ne se marièrent avec plus de promptitude que la maison Cormon n'en mit à absorber le vicomte de Troisville. Mademoiselle, de qui le cœur battait comme à un lézard pris par un pâtre, resta héroïquement dans sa bergère, au coin du feu. Joseph ouvrit la porte, et le vicomte de Troisville, suivi de l'abbé de Sponde, se produisit aux regards de la vieille fille.

— Ma nièce, voici monsieur le vicomte de Troisville, le petit-fils d'un de mes camarades de collége. — Monsieur de Troisville, voici ma nièce, mademoiselle Cormon.

— Ah, le bon oncle ! comme il pose bien la question ! pensa Rose-Marie-Victoire.

Le vicomte de Troisville était, pour le peindre en deux mots, du Bousquier gentilhomme. Il y avait entre eux toute la différence qui sépare le genre vulgaire et le genre noble. S'ils avaient été là tous deux, il eût été impossible au libéral le plus enragé de nier l'aristocratie. La force du vicomte avait toute la distinction de l'élégance ; ses forces conservaient une dignité magnifique ; il avait des yeux bleus et des cheveux noirs, un teint olivâtre, et il ne devait pas avoir plus de quarante-six ans. Vous eussiez dit un bel Espagnol conservé dans les glaces de la Russie. Les manières, la démarche, la pose, tout annonçait un diplomate qui avait vu l'Europe. La mise était celle d'un homme comme il faut en voyage. Monsieur de Troisville paraissait fatigué ; l'abbé lui offrit de passer dans la chambre qui lui était destinée, et fut ébahi quand sa nièce ouvrit le boudoir transformé en chambre à coucher. Mademoiselle Cormon et son oncle laissèrent alors le noble étranger vaquer à ses affaires avec l'aide de Jacquelin, qui lui apporta tous les paquets dont il avait besoin. L'abbé de Sponde et sa nièce allèrent se promener le long de la Brillante, en attendant que monsieur de Troisville eût fini sa toilette. Quoique l'abbé de Sponde fût, par un singulier hasard, plus distrait qu'à l'ordinaire, mademoiselle Cormon ne fut pas moins préoccupée que lui. Tous deux ils marchèrent en silence. La vieille fille n'avait jamais rencontré d'homme aussi séduisant que l'était l'olympien vicomte. Elle ne pouvait se dire à l'allemande : « Voilà mon idéal ! » mais elle se sentait prise de la tête aux pieds, et se disait : « Voilà mon affaire ! » Tout à coup elle vola chez Mariette pour savoir si le dîner pouvait subir un retard sans rien perdre de sa bonté.

— Mon oncle, ce monsieur de Troisville est bien aimable, dit-elle en revenant.

— Mais, ma fille, il n'a encore rien dit, fit en riant l'abbé.

— Mais cela se voit dans la voiture, sur la physionomie. Est-il garçon ?

— Je n'en sais rien, répondit l'abbé, qui pensait à une discussion sur la grâce émue entre l'abbé Couturier et lui. Monsieur de Troisville m'a écrit qu'il désirait acquérir une maison ici. S'il était marié, il ne serait pas venu seul, reprit-il d'un air insouciant ; car il n'admettait pas que sa nièce pût penser à se marier.

— Est-il riche ?

— Il est le cadet d'un branche cadette, répondit l'oncle. Son grand-père a commandé des escadres ; mais le père de ce jeune homme a fait un mauvais mariage.

— Ce jeune homme ! répéta la vieille fille. Mais il me semble, mon oncle, qu'il a bien quarante-cinq ans, dit-elle ; car elle éprouvait un vif désir de mettre leurs âges en rapport.

— Oui, dit l'abbé. Mais à un pauvre prêtre de soixante-dix ans, Rose, un quadragénaire paraît jeune.

En ce moment, tout Alençon savait que monsieur le vicomte de Troisville était arrivé chez mademoiselle Cormon. L'étranger rejoignit bientôt ses hôtes, et se prit à admirer la vue de la Brillante, le jardin et la maison.

— Monsieur l'abbé, dit-il, toute mon ambition serait de trouver une habitation semblable à celle-ci. La vieille fille voulut voir une déclaration dans cette phrase, et baissa les yeux. — Vous devez bien vous y plaire, mademoiselle ? reprit le vicomte.

— Comment ne m'y plairais-je pas ! elle est dans notre famille depuis l'an 1574, époque à laquelle un de nos ancêtres, intendant du duc d'Alençon, acquit ce terrain et la fit bâtir, dit mademoiselle Cormon. Elle est sur pilotis.

Jacquelin annonça le dîner ; monsieur de Troisville offrit son bras à l'heureuse fille, qui tâcha de ne pas trop s'y appuyer ; elle craignait encore tant d'avoir l'air de faire des avances !

— Tout est très harmonieux ici, dit le vicomte en s'asseyant à table.

— Nos arbres sont pleins d'oiseaux qui nous font de la musique à bon marché ; personne ne les tracasse, et toutes les nuits le rossignol chante, dit mademoiselle Cormon.

— Je parle de l'intérieur de la maison, fit observer le vicomte, qui ne se donna pas la peine d'étudier mademoiselle Cormon, et ne reconnut point sa nullité d'esprit. Oui, tout y est en rapport, les tons de couleur, les meubles, la physionomie.

— Cependant, elle nous coûte beaucoup, les impositions sont énormes, répondit l'excellente fille frappée du mot *rapport*.

— Ah ! les impositions sont chères ici ? demanda le vicomte, qui, préoccupé de ses idées, ne remarqua point le coq-à-l'âne.

— Je ne sais pas, dit l'abbé. Ma nièce est chargée de l'administration de nos deux fortunes.

— Les impositions sont des misères pour des personnes riches, reprit mademoiselle Cormon, qui ne voulut point paraître avare. Quant aux meubles, je les laisserai comme ils sont, et n'y ferai rien changer : à moins que je ne me marie, car alors il faudra que tout ici soit au goût du maître.

— Vous êtes dans les grands principes, mademoiselle, dit en souriant le vicomte, vous ferez un heureux...

— Jamais personne ne m'a dit un si joli mot, pensa la vieille fille.

Le vicomte complimenta mademoiselle Cormon sur le service, sur la tenue de la maison, en avouant qu'il croyait la province arriérée, et qu'il la trouvait *très comfortable*.

— Qu'est-ce que c'est que ce mot là, bon Dieu ? pensa-t-elle. Où est le chevalier de Valois pour y répondre ? Comfortable ? Y a-t-il plusieurs mots là-dedans ? Allons, du courage, se dit-elle, c'est peut-être un mot russe, je ne suis pas obligée d'y répondre. Mais, reprit-elle à haute voix en se sentant la langue déliée par l'éloquence que trouvent presque toutes les créatures humaines dans les circonstances capitales, monsieur, nous avons ici la plus brillante société. La ville se réunit précisément chez moi. Vous pourrez en juger tout à l'heure, car quelques-uns de nos fidèles auront sans doute appris mon retour, et viendront me voir. Nous avons le chevalier de Valois, un seigneur de l'ancienne cour, homme d'infiniment d'esprit, de goût ; puis monsieur le marquis de Gordes et mademoiselle Armande sa sœur (elle se mordit la langue et se ravisa) : une fille remarquable dans son genre, ajouta-t-elle.

Elle a voulu rester fille pour laisser toute sa fortune à son frère et à son neveu.

— Ah! fit le vicomte, oui, les Gordes, je me les rappelle.

— Alençon est très gai, reprit la vieille fille une fois lancée. On s'y amuse beaucoup, le receveur général donne des bals, le préfet est un homme aimable, monseigneur l'évêque nous honore quelquefois de sa visite...

— Allons, reprit en souriant le vicomte, j'ai donc bien fait de vouloir revenir, comme le lièvre, mourir au gîte.

— Moi aussi, dit la vieille fille, je suis comme le lièvre, je meurs où je m'attache.

Le vicomte prit le proverbe ainsi rendu pour une plaisanterie et sourit.

— Ah! se dit la vieille fille, tout va bien, il me comprend, celui-là!

La conversation se soutint sur des généralités. Par une de ces mystérieuses puissances inconnues, indéfinissables, mademoiselle Cormon retrouvait dans sa cervelle, sous la pression de son désir d'être aimable, toutes les tournures de phrases du chevalier de Valois. C'était comme dans un duel où le diable semble ajuster lui-même le canon du pistolet. Jamais adversaire ne fut mieux couché en joue. Monsieur de Troisville était beaucoup trop homme de bonne compagnie pour parler de l'excellence du dîner; mais son silence était un éloge. Il avait, en buvant les vins délicieux que lui servait profusément Jacquelin, l'air de reconnaître des amis. Il paraissait grand connaisseur, et le véritable amateur n'applaudit pas, il jouit. Le vicomte s'informa curieusement du prix des terrains, des maisons, des emplacemens; il se fit longuement décrire par mademoiselle Cormon l'endroit du confluent de la Brillante et de la Sarthe. Il s'étonnait que la ville se fût placée si loin de la rivière, la topographie du pays l'occupait beaucoup. L'abbé, fort silencieux, laissa sa nièce tenir le dé de la conversation. Véritablement, mademoiselle crut occuper monsieur de Troisville, qui lui souriait avec grâce, et qui s'engagea pendant ce dîner beaucoup plus que ses plus empressés épouseurs ne s'étaient engagés en quinze jours. Aussi, comptez que jamais convive ne fut mieux ouaté de petits soins, enveloppé de plus d'attentions. Vous eussiez dit un amant chéri de retour dans le ménage dont il fait le bonheur. Mademoiselle prévoyait le moment où il fallait du pain au vicomte, elle le couvait de ses regards; quand il tournait la tête, elle lui mettait adroitement un supplément du mets qu'il paraissait aimer; elle l'aurait fait crever s'il eût été gourmand; mais quel délicieux échantillon n'était-ce pas de ce qu'elle comptait faire en amour? Elle ne commit pas la sottise de se déprécier, elle mit bravement toutes voiles dehors, arbora tous ses pavillons, se posa comme la reine d'Alençon, et vanta ses confitures; enfin elle pêcha des complimens, en parlant d'elle-même, comme si tous ses trompettes étaient morts. Elle s'aperçut qu'elle plaisait au vicomte, car son désir l'avait si bien transformée, qu'elle était devenue presque femme. Au dessert, elle n'entendit pas sans un ravissement intérieur des allées et des venues dans l'antichambre, et des bruits au salon qui annonçaient que sa compagnie habituelle venait. Elle fit remarquer cet empressement à son oncle et à monsieur de Troisville, comme une preuve de l'affection qu'on lui portait, tandis que c'était l'effet de la lancinante curiosité qui avait saisi toute la ville. Impatiente de se produire dans sa gloire, mademoiselle Cormon dit à Jacquelin que l'on prendrait le café et les liqueurs dans le salon, où le domestique alla, devant l'élite de la société, étaler les magnificences d'un cabaret de Saxe qui ne sortait de son armoire que deux fois par an. Tout ceci fut observé par la compagnie en train de gloser à petit bruit.

— Peste! fit du Bousquier, rien que des liqueurs de madame Amphoux, qui ne servent qu'aux quatre fêtes carillonnées!

— C'est décidément un mariage arrangé depuis un an par correspondance, dit monsieur le président du Ronceret. Le directeur des postes reçoit ici, depuis un an, des lettres timbrées d'Odessa.

Madame Granson frissonna. Monsieur le chevalier de Valois, quoiqu'il eût dîné comme quatre, pâle jusque dans la section senestre de sa figure, sentit qu'il allait livrer son secret et dit:

— Ne trouvez-vous pas qu'il fait froid aujourd'hui, je suis gelé?

— C'est le voisinage de la Russie, fit du Bousquier.

Le chevalier le regarda d'un air qui voulait dire: — Bien joué.

Mademoiselle Cormon apparut si radieuse, si triomphante, qu'on la trouva belle. Cet éclat extraordinaire n'était pas dû seulement au sentiment; toute la masse de son sang tempêtait en elle-même depuis le matin, et ses nerfs étaient agités par le pressentiment d'une grande crise; il fallait toutes ces circonstances pour lui avoir permis de se ressembler si peu à elle-même. Avec quel bonheur elle fit les solennelles représentations du vicomte au chevalier, du chevalier au vicomte, de tout Alençon à monsieur de Troisville, de monsieur de Troisville à ceux d'Alençon! Par un hasard assez explicable, le vicomte et le chevalier, ces deux natures aristocratiques, se mirent à l'instant même à l'unisson; elles se reconnurent; tous deux se regardèrent comme deux hommes de la même sphère. Ils se mirent à causer, debout devant la cheminée; le cercle s'était formé devant eux, et leur conversation, quoique faite *sotto voce*, fut écoutée dans un religieux silence. Pour bien saisir l'effet de cette scène, il faut se figurer mademoiselle Cormon occupée à cuisiner le café de son prétendu prétendu, le dos tourné à la cheminée.

M. DE VALOIS. Monsieur le vicomte vient, dit-on, s'établir ici?

M. DE TROISVILLE. Oui, monsieur, je viens y chercher une maison. . (*mademoiselle Cormon se retourne, la tasse à la main*). Et il me la faut grande, pour loger... (*mademoiselle Cormon tend la tasse*) ma famille (*Les yeux de la vieille fille se troublent.*)

M. DE VALOIS. Vous êtes marié?

M. DE TROISVILLE. Depuis seize ans, avec la fille de la princesse Scherbelloff.

Mademoiselle Cormon tomba foudroyée: du Bousquier la vit chanceler, il s'élança, la reçut dans ses bras, on ouvrit la porte. Le fougueux républicain, conseillé par Josette, trouva des forces pour emporter la vieille fille dans sa chambre, où il la déposa sur le lit. Josette, armée de ciseaux, coupa le corset serré outre mesure. Du Bousquier jeta brutalement des gouttes d'eau sur le visage de mademoiselle Cormon et sur le corsage, qui s'étala comme une inondation de la Loire. La malade ouvrit les yeux, vit du Bousquier, et la pudeur lui fit jeter un cri en reconnaissant cet homme. Du Bousquier se retira, laissant entrer six femmes, à la tête desquelles était madame Granson rayonnante de joie.

Qu'avait fait le chevalier de Valois? Fidèle à son système, il avait couvert la retraite.

— Cette pauvre mademoiselle Cormon, dit-il à monsieur de Troisville en regardant l'assemblée, dont le rire fut réprimé par ses coups d'œil aristocratiques, le sang la tourmente horriblement, elle n'a pas voulu se faire saigner avant d'aller au Prébaudet (sa terre), et voilà l'effet des mouvemens du sang au printemps.

— Elle est venue par la pluie ce matin, dit l'abbé de Sponde, elle a pu prendre un peu de froid qui aura causé cette petite révolution, à laquelle elle est sujette. Mais ce ne sera rien.

— Elle me disait avant hier qu'elle ne l'avait pas eue depuis trois mois, en ajoutant que ça lui jouerait un mauvais tour, reprit le chevalier.

— Ah! tu es marié! dit Jacquelin en regardant monsieur de Troisville, qui buvait son café à petits coups.

Le fidèle domestique épousa le désappointement de sa maîtresse, il la devina, il remporta les liqueurs de madame Amphoux, offertes au célibataire et non au mari d'une

Russe. Tous ces petits détails furent remarqués et prêtèrent à rire.

L'abbé de Sponde savait le motif du voyage de monsieur de Troisville ; mais, par un effet de sa distraction, il n'en avait rien dit, ne sachant pas que sa nièce pût porter à monsieur de Troisville le moindre intérêt. Quant au vicomte, préoccupé par l'objet de son voyage, et, comme beaucoup de maris, peu pressé de parler de sa femme, il n'avait pas eu l'occasion de se dire marié ; d'ailleurs, il croyait mademoiselle Cormon instruite. Du Bousquier reparut et fut questionné à outrance.

L'une des six dames descendit en annonçant que mademoiselle Cormon allait beaucoup mieux, et que son médecin était venu ; mais elle devait rester au lit, il paraissait urgent de la saigner. Le salon fut bientôt plein. L'absence de mademoiselle Cormon permit aux dames de s'entretenir de la scène tragi-comique étendue, commentée, embellie, historiée, brodée, festonnée, coloriée, enjolivée, qui venait d'avoir lieu, et qui devait le lendemain occuper tout Alençon de mademoiselle Cormon.

— Ce bon monsieur du Bousquier, comme il vous portait ! Quelle poigne ! dit Josette à sa maîtresse. Vraiment, il était pâle de votre mal, il vous aime toujours.

Cette phrase servit de clôture à cette solennelle et terrible journée.

Le lendemain, pendant toute la matinée, les moindres circonstances de cette comédie couraient dans toutes les maisons d'Alençon, et, disons-le à la honte de cette ville, elles y causaient un rire universel. Le lendemain, mademoiselle Cormon, à qui la saignée avait fait beaucoup de bien, eût paru sublime aux plus intrépides rieurs s'ils avaient été témoins de la dignité noble, de la magnifique résignation chrétienne qui l'anima quand elle donna le bras à son mystificateur involontaire pour aller déjeuner. Cruels farceurs qui la plaisantiez, pourquoi ne la vîtes-vous pas disant au vicomte : — Madame de Troisville trouvera difficilement ici un appartement qui lui convienne ; faites-moi la grâce, monsieur, d'accepter ma maison pendant tout le temps que vous serez à vous en arranger une en ville.

— Mais, mademoiselle, j'ai deux filles et deux garçons, nous vous gênerions beaucoup.

— Ne me refusez pas, dit-elle avec un regard plein d'attrition.

— Je vous l'offrais dans la réponse que je vous ai faite à tout hasard, dit l'abbé, mais vous ne l'avez pas reçue.

— Quoi, mon oncle, vous saviez...

La pauvre fille s'arrêta. Josette fit un soupir. Ni le vicomte de Troisville ni l'oncle ne s'aperçurent de rien. Après le déjeuner, l'abbé de Sponde emmena le vicomte, comme ils en étaient convenus la veille, pour lui montrer dans Alençon les maisons qu'il pouvait acquérir ou les emplacemens convenables pour bâtir.

Restée seule au salon, mademoiselle Cormon dit à Josette d'un air lamentable :

— Mon enfant, je suis à cette heure la fable de toute la ville.

— Eh bien ! mademoiselle, mariez-vous !

— Mais, ma fille, je ne me suis point préparée à faire un choix.

— Bah ! si j'étais à votre place, je prendrais monsieur du Bousquier.

— Josette, monsieur de Valois dit qu'il est si républicain !

— Ils ne savent ce qu'ils disent, vos messieurs : ils prétendent qu'il volait la République, il ne l'aimait donc point, dit Josette en s'en allant.

— Cette fille a étonnamment d'esprit, pensa mademoiselle Cormon, qui demeura seule en proie à ses perplexités.

Elle entrevoyait qu'un prompt mariage était le seul moyen d'imposer silence à la ville. Ce dernier échec, si évidemment honteux, était de nature à lui faire prendre un parti extrême, car les personnes dépourvues d'esprit sortent difficilement des sentiers bons ou mauvais dans lesquels elles entrent. Chacun des deux vieux garçons avait compris la situation dans laquelle allait être la vieille fille ; aussi tous deux s'étaient-ils promis de venir dans la matinée savoir de ses nouvelles, et, en style de garçon, *pousser sa pointe*. Monsieur de Valois jugea que la circonstance exigeait une toilette minutieuse, il prit un bain, il se pansa extraordinairement. Pour la première et dernière fois, Césarine le vit mettant avec une incroyable adresse un soupçon de rouge. Du Bousquier, lui, ce grossier républicain, animé par une volonté drue, ne fit pas la moindre attention à sa toilette, il accourut le premier. Ces petites choses décident de la fortune des hommes, comme de celle des empires. La charge de Kellermann à Marengo, l'arrivée de Blücher à Waterloo, le dédain de Louis XIV pour le prince Eugène, le curé de Denain ; toutes ces grandes causes de fortune ou de catastrophe, l'histoire les enregistre ; mais personne n'en profite pour ne rien négliger dans les petits faits de sa vie. Aussi, voyez ce qui arrive ? La duchesse de Langeais (voir l'*Histoire des Treize*) se fait religieuse pour n'avoir pas eu dix minutes de patience ; Charles Grandet vient par Bordeaux au lieu de revenir par Nantes (voir *Eugénie Grandet*), et l'on appelle ces événemens des hasards, des fatalités. Un soupçon de rouge à mettre tua les espérances du chevalier de Valois ; ce gentilhomme ne pouvait périr que de cette manière : il avait vécu par les grâces, il devait mourir de leur main. Pendant que le chevalier donnait un dernier coup d'œil à sa toilette, le gros du Bousquier entrait au salon de la fille désolée. Cette entrée se combina avec une pensée favorable au républicain, à travers une délibération où le chevalier avait néanmoins tous les avantages.

— Dieu le veut, se dit la vieille fille en voyant du Bousquier.

— Mademoiselle, vous ne trouverez pas mon empressement mauvais ; je n'ai pas voulu me fier à cette grosse bête de René pour savoir de vos nouvelles, et je suis venu moi-même.

— Je vais parfaitement bien, répondit-elle d'une voix émue. Je vous remercie, monsieur du Bousquier, fit-elle après une pause et d'une voix très accentuée, de la peine que vous avez prise et que je vous ai donnée hier...

Elle se souvenait d'avoir été dans les bras de du Bousquier, et ce hasard surtout lui paraissait un ordre du ciel. Elle avait été vue pour la première fois par un homme, sa ceinture brisée, son lacet rompu, ses trésors violemment lancés hors de leur écrin.

— Je vous portais de si grand cœur, que je vous ai trouvée légère.

Ici mademoiselle Cormon regarda du Bousquier comme elle n'avait encore regardé aucun homme dans le monde. Encouragé, le fournisseur jeta une œillade à la vieille fille.

— C'est dommage, ajouta-t-il, que cela ne m'ait pas donné le droit de vous garder pour toujours à moi. (Elle écouta d'un air ravi.) Evanouie, là, sur ce lit, entre nous, vous étiez ravissante ; je n'ai jamais vu dans ma vie de plus belle personne, et j'ai vu beaucoup de femmes !... Les femmes grasses ont cela de bien qu'elles sont superbes à voir ; elles n'ont qu'à se montrer, elles triomphent !

— Vous voulez vous moquer de moi, fit la vieille fille, et ce n'est pas bien, quand toutes la ville interprète mal peut-être ce qui m'est arrivé hier.

— Aussi vrai que j'ai nom du Bousquier, mademoiselle, je n'ai jamais changé de sentimens à votre égard, et votre premier refus ne m'a pas découragé.

La vieille fille avait les yeux baissés. Il y eut un moment de silence cruel pour du Bousquier. Mais mademoiselle Cormon prit son parti, elle releva ses paupières, des larmes roulaient dans ses yeux, elle regarda du Bousquier tendrement.

— Si cela est, monsieur, dit-elle d'une voix tremblante, promettez-moi seulement de vivre en chrétien, de ne ja-

mais contrarier mes habitudes religieuses, de me laisser maîtresse de choisir mes directeurs, et je vous accorde ma main, dit-elle en la lui tendant.

Du Bousquier saisit cette bonne grosse main pleine d'écus, et la baisa saintement.

— Mais, dit-elle en lui laissant baiser sa main, je demande encore une chose.

— Elle est accordée, et, si elle est impossible, elle se fera (réminiscence de Beaujon).

— Je désire, reprit la ville fille, que notre mariage se fasse dans le plus bref délai, que toute la ville le sache ce soir. Puis... (elle hésita) pour l'amour de moi, il faut vous charger d'un péché que je sais être énorme, car le mensonge est un des sept péchés capitaux; mais vous vous en confesserez, n'est-ce pas? Nous en ferons tous deux pénitence... Ils se regardèrent tous deux tendrement. D'ailleurs, peut-être rentre-t-il dans les mensonges que l'Eglise nomme officieux...

— Serait-elle comme Suzanne? se disait du Bousquier. Quel bonheur! — Eh bien! mademoiselle! dit-il à haute voix.

— Il faut, reprit-elle, que vous puissiez prendre sur vous...

— Quoi.

— De dire que ce mariage était convenu depuis six mois entre nous...

— Charmante femme, dit le fournisseur avec le ton d'un homme qui se dévoue, on ne fait ces sacrifices que pour une créature adorée pendant dix ans.

— Malgré mes rigueurs donc? lui dit-elle.

— Oui, malgré vos rigueurs.

— Monsieur du Bousquier, je vous avais mal jugé.

Elle lui retendit sa grosse main rouge, que rebaisa du Bousquier. En ce moment, la porte s'ouvrit, les deux amans regardèrent qui entrait, et ils aperçurent le délicieux mais tardif chevalier de Valois.

— Ah! dit-il en entrant, vous voilà debout, belle reine.

Elle sourit au chevalier et sentit au cœur une pression. Monsieur de Valois était remarquablement jeune, séduisant; il avait l'air de Lauzun entrant au Palais-Royal chez Mademoiselle.

— Eh! cher du Bousquier, dit-il d'un ton railleur, tant il se croyait sûr du succès, monsieur de Troisville et l'abbé de Sponde examinent votre maison comme des toiseurs.

— Ma foi! dit du Bousquier, si le vicomte de Troisville en veut, elle est à lui pour quarante mille francs. Elle me devient fort inutile! Si mademoiselle me le permet... il faut que cela se sache. — Mademoiselle, puis-je le dire? — Oui! — Eh bien! soyez le premier, *mon cher chevalier*, à qui j'apprenne... (mademoiselle Cormon baissa les yeux) l'honneur, dit l'ancien fournisseur, la faveur que me fait mademoiselle, et que j'ai gardée sous le secret depuis quelques mois. Nous nous marions dans quelques jours, le contrat est rédigé, nous le signerons demain. Vous comprenez que ma maison de la rue du Cygne me devient inutile. Je cherchais sous main des acquéreurs, et l'abbé de Sponde, *qui le savait*, a naturellement conduit chez moi monsieur de Troisville...

Ce gros mensonge avait une telle couleur de vérité, que le chevalier y fut pris. *Mon cher chevalier* était comme la revanche prise par Pierre le Grand, à Pultawa de toutes ses précédentes défaites. Du Bousquier se vengeait là délicieusement de mille traits piquans qu'il avait reçus en silence. Dans son triomphe, il fit un geste de jeune homme, il se passa la main dans son faux toupet comme si c'était une chevelure véritable, et... il l'enleva.

— Je vous en félicite l'un et l'autre, dit le chevalier d'un air agréable, et souhaite que vous finissiez comme les contes de fées: *Ils furent très heureux et eurent beau* — COUP D'ENFANS! Et il massait une prise de tabac. —Mais, monsieur, vous oubliez que vous avez un faux toupet, ajouta-t-il d'une voix railleuse.

Du Bousquier rougit, car il avait le faux toupet à dix pouces de son crâne. Mademoiselle Cormon leva les yeux, vit la nudité du crâne, et baissa les yeux par pudeur. Du Bousquier lança sur le chevalier le plus venimeux regard que jamais crapaud ait arrêté sur sa proie.

— Canailles d'aristocrates, qui m'avez dédaigné, je vous écraserai quelque jour! pensait-il.

Le chevalier de Valois crut avoir ressaisi tous ses avantages. Mais mademoiselle Cormon n'était point fille à comprendre la connexité que mettait le chevalier entre son souhait et le faux toupet; d'ailleurs, l'eût-elle comprise, sa main ne lui appartenait plus; monsieur de Valois vit bientôt que tout était perdu. En effet, l'innocente fille, en apercevant ces deux hommes muets, voulut les occuper.

— Faites donc tous deux un piquet, dit-elle sans y mettre de malice.

Du Bousquier sourit, et alla, comme futur maître du logis, prendre la table de piquet. Le chevalier de Valois, soit qu'il eût perdu la tête, soit qu'il voulût rester là pour étudier les causes de son désastre et y remédier, se laissa faire comme un mouton qu'on mène à la boucherie. Il avait reçu le plus violent coup de massue qui puisse atteindre un homme; un gentilhomme pouvait être étourdi à moins. Bientôt le digne abbé de Sponde et le vicomte de Troisville rentrèrent. Aussitôt mademoiselle Cormon se leva, courut dans l'antichambre, prit son oncle à part, lui dit sa résolution à l'oreille, et, apprenant que la maison de du Bousquier convenait à monsieur de Troisville, elle pria celui-ci de lui rendre le service de dire que son oncle la savait à vendre; car elle n'osa pas confier ce mensonge à l'abbé, de peur d'une distraction. Le mensonge prospéra mieux que si c'eût été une action vertueuse. Dans la soirée, tout Alençon apprit la grande nouvelle. Depuis quatre jours, la ville était occupée comme aux jours néfastes de 1814 et de 1815. Les uns riaient, les autres admettaient le mariage, ceux-ci le blâmaient, ceux-là l'approuvaient. La classe moyenne d'Alençon en fut heureuse, c'était une conquête. Le lendemain, chez les Gordes, le chevalier de Valois dit un mot cruel.

— Les Cormon finissent comme ils ont commencé: d'intendant à fournisseur, il n'y a que la main!

La nouvelle du choix fait par mademoiselle Cormon atteignit au cœur le pauvre Athanase, mais il ne laissa rien transpirer des horribles agitations auxquelles il fut en proie. Quand il apprit le mariage, il était chez le président du Ronceret, où sa mère faisait un boston; madame Granson regarda son fils dans une glace, elle le trouva pâle; mais il l'était depuis le matin, car il avait entendu parler vaguement de ce mariage; mademoiselle Cormon était une carte sur laquelle il jouait sa vie, le froid pressentiment d'une catastrophe l'enveloppait déjà. Lorsque l'âme et l'imagination ont agrandi le malheur, en ont fait un fardeau trop lourd pour les épaules et pour le front; quand une espérance longtemps caressée, dont les réalisations apaiseraient le vautour ardent qui ronge le cœur, vient à manquer, et que l'homme n'a foi ni en lui malgré ses forces, ni en Dieu malgré sa puissance, alors il se brise. Athanase était un fruit de l'éducation impériale. La fatalité, cette religion de l'empereur, descendit du trône jusque dans les derniers rangs de l'armée, jusque sur les bancs du collége. Athanase arrêta ses yeux sur le jeu de madame du Ronceret avec une stupeur qui pouvait si bien passer pour de l'indifférence, que madame Granson crut s'être trompée sur les sentimens de son fils. Cette apparente insouciance expliquait son refus de faire à ce mariage le sacrifice de ses opinions *libérales*, mot qui venait d'être créé pour l'empereur Alexandre, et qui procédait, je crois, de madame de Staël par Benjamin Constant. A compter de cette fatale soirée, Athanase alla se promener à l'endroit le plus pittoresque de la Sarthe, sur une rive d'où les dessinateurs qui se sont occupés d'Alençon se sont placés pour y prendre des points de vue. Il s'y trouve des moulins. La rivière égaie les prairies. Les bords de la Sarthe sont garnis d'arbres élégans de forme et bien jetés. Si le paysage est plat, il ne manque pas des grâces décentes qui distinguent la France, où les yeux ne sont jamais ni fatigués

par un jour oriental, ni attristés par de trop constantes brumes. Ce lieu était solitaire. En province, personne ne fait attention à une jolie vue, soit que chacun soit blasé, soit défaut de poésie dans l'âme. S'il existe en province un mail, un plan, une promenade d'où se découvre une riche perspective, c'est l'endroit où personne ne va. Athanase affectionna cette solitude animée par l'eau, où les prés reverdissaient sous les premiers sourires du soleil printanier. Ceux qui l'y voyaient assis sous un peuplier, et qui recevaient son regard profond, dirent parfois à madame Granson : « Votre fils a quelque chose. »

— Je sais ce qu'il fait ! répondait la mère d'un air satisfait, en donnant à entendre qu'il méditait une grande œuvre.

Athanase ne se mêla plus de politique, il n'eut plus d'opinion ; mais il parut à plusieurs reprises assez gai, gai d'ironie comme ceux qui insultent à eux seuls tout un monde. Ce jeune homme, en dehors de toutes les idées, de tous les plaisirs de la province, intéressait peu de personnes ; il n'était même pas matière à curiosité. Si l'on parla de lui à sa mère, ce fut à cause d'elle. Il n'y eut pas une âme qui sympathisât avec celle d'Athanase. Pas une femme, pas un ami ne vinrent à lui pour sécher ses larmes. Il les jeta dans la Sarthe. Si la magnifique Suzanne eût passé par là, combien de malheurs n'aurait pas enfantés cette rencontre, car ces deux êtres se seraient aimés ! Elle y vint cependant. L'ambition de Suzanne eut pour cause le récit d'une aventure assez extraordinaire qui, vers 1799, avait commencé à l'auberge du More, et dont le récit avait ravagé sa cervelle d'enfant. Une fille de Paris, belle comme les anges, avait été chargée par la police de se faire aimer du marquis de Montauran, l'un des chefs envoyés par les Bourbons pour commander les chouans ; elle l'avait rencontré précisément à l'auberge du More au retour de son expédition de Mortagne : elle l'avait séduit et l'avait livré. Cette fantastique personne, ce pouvoir de la beauté sur l'homme, tout dans l'affaire de Marie de Verneuil et du marquis de Montauran éblouit Suzanne ; elle éprouva, dès l'âge de raison, un désir de se jouer des hommes. Quelques mois après sa fuite, elle ne se refusa donc pas à traverser sa ville natale pour aller en Bretagne avec un artiste. Elle voulut voir Fougères, où s'était dénouée l'aventure du marquis de Montauran, et parcourir le théâtre de cette guerre pittoresque dont les tragédies, encore peu connues, avaient bercé son jeune âge. Puis elle désirait traverser Alençon dans un si brillant entourage, et si bien métamorphosée, que personne ne la reconnût. Elle comptait en un seul moment mettre sa mère à l'abri du malheur, et délicatement envoyer au pauvre Athanase la somme qui, dans notre époque, est pour le génie ce qu'était, au moyen-âge, le cheval de combat et l'armure que Rébecca procure à Ivanhoé.

Un mois se passa dans les plus étranges alternatives, relativement au mariage de mademoiselle Cormon. Il y eut un parti d'incrédules qui nia le mariage, et un parti de croyans qui l'affirma. Au bout de quinze jours, le parti des incrédules reçut un vigoureux échec : la maison de du Bousquier fut vendue quarante-trois mille francs à monsieur de Troisville, qui ne voulait qu'une maison fort simple à Alençon, car il devait aller plus tard à Paris quand la princesse Sherbelloff serait décédée : il comptait attendre paisiblement cet héritage en s'occupant à reconstituer sa terre. Ceci semblait positif. Les incrédules ne se laissèrent pas accabler. Ils prétendirent que, marié ou non, du Bousquier faisait une excellente affaire ; sa maison ne lui était revenue qu'à vingt-sept mille francs. Les croyans furent battus par cette péremptoire observation des incrédules. Choisnel, le notaire de mademoiselle Cormon, n'avait pas encore entendu parler du premier mot relativement au contrat, dirent encore les incrédules. Les croyans, fermes dans leur foi, remportèrent le vingtième jour une victoire signalée sur les incrédules. Monsieur Lepressoir, notaire des libéraux, vint chez mademoiselle Cormon, où le contrat fut signé. Ce fut le premier des nombreux sacrifices que devait faire mademoiselle Cormon à son mari. Du Bousquier portait une haine profonde à Choisnel ; il lui attribuait le premier refus qu'il avait essuyé chez les Gordes, et le refus de mademoiselle Armande avait, selon lui, dicté celui de mademoiselle Cormon. Le vieil athlète du Directoire fit si bien auprès de la noble fille, qui croyait avoir mal jugé la belle âme du fournisseur, qu'elle voulut expier ses torts : elle sacrifia son notaire à l'amour ! Néanmoins, elle lui communiqua le contrat, et Choisnel, qui était un homme digne de Plutarque, défendit par écrit les intérêts de mademoiselle Cormon. Cette circonstance seule faisait traîner le mariage en longueur. Mademoiselle Cormon reçut plusieurs lettres anonymes. Elle apprit, à son grand étonnement, que Suzanne était une fille aussi vierge qu'elle pouvait l'être elle-même, et que le séducteur au faux toupet ne devait jamais se trouver pour quelque chose en de pareilles aventures. Mademoiselle Cormon dédaigna les lettres anonymes ; mais elle écrivit à Suzanne dans le but d'éclairer la religion de la Société de maternité. Suzanne, qui sans doute avait appris le futur mariage de du Bousquier, avoua sa ruse, envoya mille francs à l'association, et desservit fortement le vieux fournisseur. Mademoiselle Cormon convoqua la Société de maternité, qui tint une séance extraordinaire, où l'on prit un arrêté portant que le bureau ne secourrait plus les malheurs à échoir, mais uniquement ceux échus. Nonobstant ces menées, qui défrayaient la ville de cancans distillés avec friandise, les bans se publiaient aux églises et à la mairie. Athanase dut préparer les actes. Par mesure de pudeur publique et de sûreté générale, la fiancée alla au Prébaudet, où du Bousquier, flanqué d'atroces et somptueux bouquets, se rendait le matin, et revenait pour dîner le soir. Enfin, par une pluvieuse et triste journée de juin, à midi, le mariage entre mademoiselle Cormon et le sieur du Bousquier, disaient les incrédules, eut lieu à la paroisse d'Alençon, à la vue de tout Alençon. Les époux se rendirent de chez eux à la mairie, de la mairie à l'église, dans une calèche magnifique pour Alençon, que du Bousquier avait fait venir de Paris en secret. La perte de la vieille carriole fut, aux yeux de toute la ville, une espèce de calamité. Le sellier de la porte de Séez jeta les hauts cris, car il perdait cinquante francs de rente que lui rapportaient les raccommodages. Alençon vit avec effroi le luxe s'introduisant dans la ville par la maison Cormon. Chacun craignit le renchérissement des denrées, l'exhaussement du prix des loyers, et l'invasion des mobiliers parisiens. Il y eut des personnes assez piquées de curiosité pour donner quelque dix sous à Jacquelin, afin de regarder de près la calèche attentatoire à l'économie du pays. Les deux chevaux achetés en Normandie effrayèrent aussi beaucoup.

— Si nous achetons ainsi nous-mêmes nos chevaux, dit la société du Ronceret, nous ne les vendrons donc plus à ceux qui les viennent chercher.

Quoique bête, le raisonnement parut profond en ce qu'il empêchait le pays d'accaparer l'argent étranger. Pour la province, la richesse des nations consiste moins dans l'active rotation de l'argent que dans un stérile entassement. Enfin la meurtrière prophétie de la vieille fille fut accomplie. Pénélope succomba à la pleurésie qu'elle avait gagnée quarante jours avant le mariage ; rien ne la put sauver. Madame Granson, Mariette, madame du Coudrai, madame du Ronceret, toute la ville remarqua que madame du Bousquier était entrée à l'église *du pied gauche !* présage d'autant plus horrible que déjà le mot *la gauche* prenait une acception politique. Le prêtre chargé de lire la formule ouvrit par hasard son livre à l'endroit du *De profundis*. Ainsi ce mariage fut accompagné de circonstances si fatales, si orageuses, si foudroyantes, que personne n'en augura bien. Tout alla de mal en pis. Il n'y eut point de noces, car les nouveaux mariés partirent pour le Prébaudet. Les coutumes parisiennes allaient donc triompher des coutumes provinciales, se disait-on. Le soir, Alençon commenta toutes ces niaiseries, et il y eut un déchaînement assez général chez les personnes qui comptaient sur

une de ces noces de Gamache qui se font toujours en province, et que la société considère comme lui étant due. La noce de Mariette et de Jacquelin se fit gaîment : ils furent les deux seules personnes qui contredirent les sinistres prophéties.

Du Bousquier voulut employer le gain fait sur sa maison à restaurer et moderniser l'hôtel Cormon. Il avait décidé de passer deux saisons au Prébaudet, et il y emmena son oncle de Sponde. Cette nouvelle répandit l'effroi dans la ville, où chacun pressentit que du Bousquier allait entraîner le pays dans la funeste voie du comfort. Cette peur s'augmenta quand les gens de la ville aperçurent un matin du Bousquier venant du Prébaudet au Val-Noble pour surveiller ses travaux, dans un tilbury attelé d'un nouveau cheval, ayant à ses côtés René en livrée. Le premier acte de son administration avait été de placer toutes les économies de sa femme *en rentes* sur le Grand-livre, lesquelles étaient à 67 fr. 50 cent. Dans l'espace d'une année, pendant laquelle il joua constamment à la hausse, il se fit une fortune personnelle presque aussi considérable que l'était celle de sa femme. Mais ces foudroyans présages, ces innovations perturbatrices, furent dépassés par un événement qui se rattachait à ce mariage et le fit paraître encore plus funeste. Le soir même de la célébration, Athanase et sa mère se trouvaient, après leur dîner, devant un petit feu de bourrées nommées des *régalades*, et que la servante leur allumait au dessert dans le salon.

— Eh bien ! nous irons ce soir chez le président du Ronceret, puisque nous voilà sans mademoiselle Cormon, dit madame Granson. Mon Dieu ! je ne m'habituerai jamais à l'appeler madame du Bousquier, ce nom-là me déchire les lèvres.

Athanase regarda sa mère d'un air mélancolique et contraint, il ne pouvait plus sourire, et il voulait comme saluer cette naïve pensée qui pansait sa blessure sans la guérir.

— Maman, dit-il en reprenant sa voix d'enfance, tant sa voix fut douce, de même qu'il reprenait ce mot abandonné depuis quelques années ; ma chère maman, ne sortons pas encore, il fait si bon là, devant ce feu !

La mère entendit sans la comprendre cette suprême prière d'une mortelle douleur.

— Restons, mon enfant, dit-elle. J'aime certes mieux causer avec toi, écouter tes projets, que de faire un boston où je puis perdre mon argent.

— Tu es belle ce soir, j'aime à te regarder. Puis je suis dans un courant d'idées qui s'harmonient à ce pauvre petit salon où nous avons tant souffert.

— Où nous souffrirons encore, mon pauvre Athanase, jusqu'à ce que tes ouvrages réussissent. Moi, je suis faite à la misère ; mais toi, mon trésor, voir ta belle jeunesse passée sans plaisir ! rien que du travail dans ta vie ! Cette pensée est une maladie pour une mère ; elle me tourmente le soir, et le matin elle me réveille. Mon Dieu ! mon Dieu ! que vous ai-je fait? de quel crime me punissez-vous?

Elle quitta sa bergère, prit une petite chaise et se colla contre Athanase de manière à mettre sa tête sur la poitrine de son enfant. Il y a toujours la grâce de l'amour chez une maternité vraie. Athanase baisa sa mère sur les yeux, sur ses cheveux gris, au front, avec la sainte volonté d'appuyer son âme partout où s'appuyaient ses lèvres.

— Je ne réussirai jamais, dit-il en essayant de tromper sa mère sur la funeste résolution qu'il roulait dans sa tête.

— Bah ! ne vas-tu pas te décourager? Comme tu le dis, la pensée peut tout. Avec dix bouteilles d'encre, dix rames de papier et sa forte volonté, Luther a bouleversé l'Europe ! eh bien ! tu t'illustreras, et tu feras le bien avec les mêmes moyens qui lui ont servi à faire le mal. N'as-tu pas dit cela? Moi, je t'écoute, vois-tu ; je te comprends plus que tu ne le crois, car je te porte encore dans mon sein, et la moindre de tes pensées y retentit comme autrefois le plus léger de tes mouvemens.

—Je ne réussirai pas ici, vois-tu, maman ; et je ne veux pas te donner le spectacle de mes déchiremens, de mes luttes, de mes angoisses. Oh ! ma mère, laisse-moi quitter Alençon ; je veux aller souffrir loin de toi.

— Je veux être toujours à tes côtés, moi, reprit orgueilleusement la mère. Souffrir sans ta mère, ta pauvre mère qui sera ta servante s'il le faut, qui se cachera pour ne pas te nuire si tu le demandais ; ta mère qui alors ne t'accuserait point d'orgueil. Non, non, Athanase, nous ne nous séparerons jamais.

Athanase embrassa sa mère avec l'ardeur d'un agonisant qui embrasse la vie.

— Je le veux, cependant, reprit-il. Sans cela tu me perdrais... Cette double douleur, la tienne et la mienne, me tuerait. Il vaut mieux que je vive, n'est-ce pas?

Madame Granson regarda son fils d'un air hagard. — Voilà donc ce que tu couves ! On me le disait bien. Ainsi tu pars !

— Oui.

— Tu ne partiras pas sans me tout dire, sans me prévenir. Il te faut un trousseau, de l'argent. J'ai des louis cousus dans mon jupon de dessous, il faut que je te les donne.

Athanase pleura.

— C'est tout ce que je voulais te dire, reprit-il. Maintenant, je vais te conduire chez le président. Allons...

Le fils et la mère sortirent. Athanase quitta sa mère sur le pas de la porte de la maison où elle allait passer la soirée. Il regarda longtemps la lumière qui s'échappait par les fentes des volets ; il s'y colla, il éprouva la plus frénétique des joies quand, au bout d'un quart d'heure, il entendit sa mère disant : — *Grande indépendance en cœur !*

— Pauvre mère ! je l'ai trompée ! s'écria-t-il en gagnant la rive de la Sarthe.

Il arriva devant le beau peuplier sous lequel il avait tant médité depuis quarante jours, et où il avait apporté deux grosses pierres pour s'asseoir. Il contempla cette belle nature alors éclairée par la lune ; il revit en quelques heures tout son avenir de gloire : il passa dans les villes émues à son nom ; il entendit les applaudissemens de la foule ; il respira l'encens des fêtes, il adora toute sa vie rêvée, il s'élança radieux en de radieux triomphes, il se dressa sa statue, il évoqua toutes ses illusions pour leur dire adieu dans un dernier banquet olympique. Cette magie avait été possible pendant un moment, maintenant elle s'était à jamais évanouie. Dans ce moment suprême, il étreignit son bel arbre, auquel il s'était attaché comme à un ami ; puis il mit chaque pierre dans chacune des poches de sa redingotte et la boutonna. Il était à dessein sorti sans chapeau. Il alla reconnaître l'endroit profond qu'il avait choisi depuis longtemps ; il s'y glissa résolument en tâchant de ne point faire de bruit, et il en fit très peu. Quand, vers neuf heures et demie, madame Granson revint chez elle, sa servante ne lui parla pas d'Athanase, elle lui remit une lettre, madame Granson l'ouvrit, et lut ce peu de mots : ***Ma bonne mère, je suis parti, ne m'en veux pas !***

— Il a fait là un beau coup ! s'écria-t-elle. Et son linge, et de l'argent ! Il m'écrira, j'irai le retrouver. Ces pauvres enfans se croient toujours plus fins que père et mère. Et elle se coucha tranquille.

La Sarthe avait eu dans la matinée précédente une crue prévue par les pêcheurs. Ces crues d'eaux troubles amènent des anguilles entraînées de leurs ruisseaux. Or, un pêcheur avait tendu ses engins dans l'endroit où s'était jeté le pauvre Athanase en croyant qu'on ne le retrouverait jamais. Vers six heures du matin, le pêcheur ramena ce jeune corps. Les deux ou trois amies qu'avait la pauvre veuve employèrent mille précautions pour la préparer à recevoir cette horrible dépouille. La nouvelle de ce suicide eut, comme on le pense bien, un grand retentissement dans Alençon. La veille, le pauvre homme de génie n'avait pas un seul protecteur ; le lendemain de sa mort, mille voix s'écrièrent : — « Je l'aurais si bien aidé, moi ! » Il est si commode de se poser charitable *gratis*. Ce suicide fut expliqué par le chevalier de Valois. Le gentilhomme raconta, dans un esprit de vengeance, le naïf, le sincère, le bel amour d'Athanase pour mademoiselle Cormon. Madame

Granson, éclairée par le chevalier, se rappela mille petites circonstances, et confirma les récits de monsieur de Valois. L'histoire devint touchante ; quelques femmes pleurèrent. Madame Granson eut une douleur concentrée, muette, qui fut peu comprise. Il est pour les mères en deuil deux genres de douleur. Souvent le monde est dans le secret de leur perte ; leur fils apprécié, admiré, jeune ou beau, sur une belle route et voguant vers la fortune, ou déjà glorieux, excite d'universels regrets ; le monde s'associe au deuil et l'atténue en l'agrandissant. Mais il y a la douleur des mères qui seules savent ce qu'était leur enfant, qui seules en ont reçu les sourires, qui ont observé seules les trésors de cette vie trop tôt tranchée : cette douleur cache son crêpe, dont la couleur fait pâlir celle des autres deuils ; mais elle ne se décrit point, et heureusement il est peu de femmes qui sachent quelle corde du cœur est alors à jamais coupée. Avant que madame du Bousquier ne revînt à la ville, la présidente de Ronceret, l'une de ses bonnes amies, était allée déjà lui jeter ce cadavre sur les roses de sa joie, lui apprendre à quel amour elle s'était refusée ; elle lui répandit tout doucettement mille gouttes d'absinthe sur le miel de son premier mois de mariage. Quand madame du Bousquier rentra dans Alençon, elle rencontra par hasard madame Granson au coin du Val-Noble. Le regard de la mère mourant de chagrin, atteignit la vieille fille au cœur. Ce fut à la fois mille malédictions dans une seule, mille flammèches dans un rayon. Madame du Bousquier en fut épouvantée, ce regard lui avait prédit, souhaité le malheur. Le soir même de la catastrophe, madame Granson, l'une des personnes les plus opposées au curé de la ville, et qui tenait pour le desservant de Saint-Léonard, frémit en songeant à l'inflexibilité des doctrines catholiques professées par son propre parti. Après avoir mis elle-même son fils dans un linceul, en pensant à la mère du Sauveur, madame Granson se rendit, l'âme agitée d'une horrible angoisse, à la maison de l'assermenté. Elle trouva le modeste prêtre occupé à emmagasiner les chanvres et les lins qu'il donnait à filer à toutes les femmes, à toutes les filles pauvres de la ville, afin que jamais les ouvrières ne manquassent d'ouvrage, charité bien entendue qui sauva plus d'un ménage incapable de mendier. Le curé quitta ses chanvres et s'empressa d'emmener madame Granson dans sa salle, où la mère désolée reconnut, en voyant le souper du curé, la frugalité de son propre ménage.

— Monsieur l'abbé, dit-elle, je viens vous supplier... Elle fondit en larmes sans pouvoir achever.

— Je sais ce qui vous amène, répondit le saint homme ; mais je me fie à vous, madame, et à votre parente, madame du Bousquier, pour apaiser monseigneur à Séez. Oui, je prierai pour votre malheureux enfant ; oui, je dirai des messes ; mais évitons tout scandale et ne donnons pas lieu aux méchans de la ville de se rassembler dans l'église... Moi seul, sans clergé, nuitamment...

— Oui, oui, comme vous voudrez, pourvu qu'il soit en terre sainte ! dit la pauvre mère en prenant la main du prêtre et la baisant.

Vers minuit donc, une bière fut clandestinement portée à la paroisse par quatre jeunes gens, les camarades les plus aimés d'Athanase. Il s'y trouvait quelques amies de madame Granson, groupes de femmes noires et voilées ; puis les sept ou huit jeunes gens qui avaient reçu quelques confidences de ce talent expiré. Quatre torches éclairaient la bière couverte d'un crêpe. Le curé, servi par un discret enfant de chœur, dit une messe mortuaire. Puis le suicidé fut conduit sans bruit dans un coin du cimetière, où une croix de bois noirci, sans inscription, indiqua sa place à la mère. Athanase vécut et mourut dans les ténèbres. Aucune voix n'accusa le curé, l'évêque garda le silence. La piété de la mère racheta l'impiété du fils.

Quelques mois après, un soir, la pauvre femme, insensée de douleur, et mue par une de ces inexplicables soifs qu'ont les malheureux de se plonger les lèvres dans leur amer calice, voulut aller voir l'endroit où son fils s'était noyé. Son instinct lui disait peut-être qu'il y avait des pensées à reprendre sous ce peuplier, peut-être aussi désirait-elle voir ce que son fils avait vu pour la dernière fois ? Il y a des mères qui mourraient de ce spectacle, d'autres s'y livrent à une sainte adoration. Les patiens anatomistes de la nature humaine ne sauraient trop répéter les vérités contre lesquelles doivent se briser les éducations, les lois et les systèmes philosophiques. Disons-le souvent : il est absurde de vouloir ramener les sentimens à des formules identiques ; en se produisant chez chaque homme, ils se combinent avec les élémens qui lui sont propres, et prenant sa physionomie.

Madame Granson vit venir de loin une femme qui s'écria sur le lieu fatal : « *C'est donc là !* »

Une seule personne pleura là, comme y pleurait la mère. Cette créature était Suzanne. Arrivée le matin à l'hôtel du More, elle avait appris la catastrophe. Si le pauvre Athanase avait vécu, elle aurait pu faire ce que de nobles personnes sans argent rêvent de faire, et ce à quoi ne pensent jamais les riches, elle eût envoyé quelque mille francs en écrivant dessus : *Argent dû à votre père par un camarade qui vous le restitue.* Cette ruse angélique avait été inventée par Suzanne pendant son voyage.

La courtisane aperçut madame Granson, et s'éloigna précipitamment, en lui disant :

— *Je l'aimais !*

Suzanne, fidèle à sa nature, ne quitta pas Alençon sans changer en fleurs de nénuphar les fleurs d'oranger qui couronnaient la mariée. Elle, la première, déclara que madame du Bousquier ne serait jamais que mademoiselle Cormon. Elle vengea d'un coup de langue Athanase et le cher chevalier de Valois.

Alençon fut témoin d'un suicide continu bien autrement pitoyable, car Athanase fut promptement oublié par la société, qui veut et doit promptement oublier ses morts. Le pauvre chevalier de Valois mourut de son vivant, il se suicida tous les matins pendant quatorze ans. Trois mois après le mariage de du Bousquier, la société remarqua, non sans étonnement, que le linge du chevalier devenait roux, et ses cheveux furent irrégulièrement peignés. Ebouriffé, le chevalier de Valois n'existait plus ! Quelques dents d'ivoire désertèrent sans que les observateurs du cœur humain pussent découvrir à quel corps elles avaient appartenu, si elles étaient de la légion étrangère ou indigènes, végétales ou animales, si l'âge les arrachait au chevalier ou si elles étaient oubliées dans le tiroir de sa toilette. La cravate se roula sur elle-même, indifférente à l'élégance ! Les têtes de nègres pâlirent en s'encrassant. Les rides du visage se plissèrent, se noircirent, et la peau se parchemina. Les ongles incultes se bordèrent parfois d'un liseré de velours noir. Le gilet se montra sillonné de roupies oubliées qui s'étalèrent comme des feuilles d'automne. Le coton des oreilles ne fut plus que rarement renouvelé. La tristesse siégea sur ce front et glissa ses teintes jaunes au fond des rides. Enfin, les ruines si savamment réprimées lézardèrent ce bel édifice et montrèrent combien l'âme a de puissance sur le corps ; puisque l'homme blond, le cavalier, le jeune premier, mourut quand faillit l'espoir. Jusqu'alors, le nez du chevalier s'était produit sous une forme gracieuse ; jamais il n'en était tombé ni pastille noire humide, ni goutte d'ambre ; mais le nez du chevalier, barbouillé de tabac qui débordait sous les narines, et déshonoré par les roupies qui profitaient de la gouttière située au milieu de la lèvre supérieure ; ce nez, qui ne se souciait plus de paraître aimable, révéla les énormes soins que le chevalier prenait autrefois de lui-même, et fit comprendre par leur étendue, la grandeur, la persistance des desseins de l'homme sur mademoiselle Cormon. Il fut écrasé par un calembour de du Coudrai, qu'il fit d'ailleurs destituer. Ce fut la première vengeance que le bénin chevalier poursuivit, mais ce calembour était assassin et dépassait de cent coudées tous les calembours du conservateur des hypothèques. Monsieur du Coudrai, voyant cette révolution nasale, avait nommé le chevalier Nérestan. Enfin, les anecdotes imitèrent les dents ; puis les bons mots devinrent

rares; mais l'appétit se soutint, le gentilhomme ne sauva que l'estomac dans ce naufrage de toutes ses espérances; s'il prépara mollement ses prises, il mangea toujours effroyablement. Vous devinerez le désastre que cet événement amena dans les idées en apprenant que monsieur de Valois s'entretint moins fréquemment avec la princesse Goritza. Un jour il vint chez le marquis de Gordes avec un mollet devant son tibia. Cette banqueroute des grâces fut horrible, je vous jure, et frappa tout Alençon. Ce quasi jeune homme, devenu vieillard, ce personnage qui sous l'affaissement de son âme passait de cinquante à quatre-vingt-dix ans, effraya la société. Puis il livra son secret : il avait attendu, guetté mademoiselle Cormon ; il avait, chasseur patient, ajusté son coup pendant dix ans, et il avait manqué la bête. Enfin la république impuissante l'emportait sur la vaillante aristocratie, et en pleine Restauration. La forme triomphait du fond, l'esprit était vaincu par la matière, la diplomatie par l'insurrection. Dernier malheur! une grisette blessée révéla le secret des matinées du chevalier, il passa pour un libertin. Les libéraux lui jetèrent les enfans trouvés de du Bousquier, et le faubourg Saint-Germain d'Alençon les accepta très orgueilleusement ; il en rit, il dit : « *Ce bon chevalier, que vouliez-vous qu'il fît ?* » Il plaignit le chevalier, le mit dans son giron, ranima ses sourires, et une haine effroyable s'amassa sur la tête de du Bousquier. Onze personnes passèrent aux Gordes et quittèrent le salon Cormon.

Ce mariage eut surtout pour effet de dessiner les partis dans Alençon. La maison de Gordes y figura la haute aristocratie, car les Troisville, revenus, s'y rattachèrent. La maison Cormon représenta, sous l'habile influence de du Bousquier, cette fatale opinion qui, sans être vraiment libérale, ni résolument royaliste, enfanta les 221 au jour où la lutte se précisa entre le plus auguste, le plus grand, le seul vrai pouvoir, la *royauté*, et le plus faux, le plus changeant, le plus oppresseur pouvoir, le pouvoir dit *parlementaire* qu'exercent des assemblées électives. Le salon du Ronceret, secrètement allié au salon Cormon, fut hardiment libéral. A son retour du Prébaudet, l'abbé de Sponde éprouva de continuelles souffrances qu'il refoula dans son âme et sur lesquelles il se tut devant sa nièce ; mais il ouvrit son cœur à mademoiselle de Gordes, à laquelle il avoua que, folie pour folie, il eût préféré le chevalier de Valois à *monsieur du Bousquier*. Jamais le cher chevalier n'aurait eu le mauvais goût de contrarier un pauvre vieillard qui n'avait plus que quelques jours à vivre. Du Bousquier avait tout détruit au logis. L'abbé dit, en roulant de maigres larmes dans ses yeux éteints :

— Mademoiselle, je n'ai plus le couvert où je me promène depuis cinquante ans! Mes bien-aimés tilleuls ont été rasés! Au moment de ma mort, la république m'apparaît encore sous la forme d'un horrible bouleversement à domicile !—Il faut pardonner à votre nièce, dit le chevalier de Valois. Les idées républicaines sont la première erreur de la jeunesse qui cherche la liberté, mais qui trouve le plus horrible des despotismes, celui de la canaille impuissante. Votre pauvre nièce n'est pas punie par où elle a péché. — Que vais-je devenir dans une maison où dansent des femmes nues peintes sur les murs? Où retrouver les tilleuls sous lesquels je lisais mon bréviaire!

Semblable à Kant, qui ne put donner de lien à ses pensées lorsqu'on lui eut abattu le sapin qu'il avait l'habitude de regarder pendant ses méditations, de même le bon abbé ne put obtenir le même élan dans ses prières en marchant à travers des allées sans ombre. Du Bousquier avait fait planter un jardin anglais!

— C'était mieux, disait madame du Bousquier sans le penser, mais l'abbé Couturier l'avait autorisée à commettre beaucoup de choses pour plaire à son mari.

Cette restauration ôta tout son lustre, sa bonhomie, son air patriarcal à la vieille maison. Semblable au chevalier de Valois, dont l'incurie pouvait passer pour une abdication, de même la majesté bourgeoise du salon des Cormon n'exista plus quand il fut blanc et or, meublé d'ottomanes en acajou, et tendu de soie bleue. La salle à manger, ornée à la moderne, rendit les plats moins chauds, on n'y mangeait plus aussi bien qu'autrefois. Monsieur du Coudrai prétendit qu'il se sentait les calembours arrêtés dans le gosier par les figures peintes sur les murs, et qui le regardaient dans le blanc des yeux. A l'extérieur, la province y respirait encore ; mais l'intérieur de la maison révélait le fournisseur du Directoire. Ce fut le mauvais goût de l'agent de change : des colonnes de stuc, des portes en glace, des profils grecs, des moulures sèches, tous les styles mêlés, une magnificence hors de propos. La ville d'Alençon glosa pendant quinze jours de ce luxe, qui parut inouï ; puis, quelques mois après, elle en fut orgueilleuse, et plusieurs riches fabricans renouvelèrent leur mobilier et se firent de beaux salons. Les meubles modernes commencèrent à se montrer dans la ville. On y vit des lampes astrales! L'abbé de Sponde pénétra l'un des premiers les malheurs secrets que ce mariage devait apporter dans la vie intime de sa nièce bien-aimée. Le caractère de simplicité noble qui régissait leur commune existence fut perdu dès le premier hiver, pendant lequel du Bousquier donna deux bals par mois. Entendre les violons et la profane musique des fêtes mondaines dans cette sainte maison! l'abbé priait à genoux pendant que durait cette joie! Puis, le système politique de ce grave salon fut lentement perverti. Le grand vicaire devina du Bousquier : il frémit de son ton impérieux ; il aperçut quelques larmes dans les yeux de sa nièce, alors qu'elle perdit le gouvernement de sa fortune, et que son mari lui laissa seulement l'aministration du linge, de la table et des choses qui sont le lot des femmes. Rose n'eut plus d'ordres à donner. La volonté de monsieur était seule écoutée par Jacquelin, devenu exclusivement cocher, par René, le groom, par un chef venu de Paris, car Mariette ne fut plus que fille de cuisine. Madame du Bousquier n'eut que Josette à régenter. Sait-on combien il en coûte de renoncer aux délicieuses habitudes du pouvoir? Si le triomphe de la volonté est un des enivrans plaisirs de la vie des grand hommes, il est toute la vie des êtres bornés. Il faut avoir été ministre et disgracié pour connaître l'amère douleur qui saisit madame du Bousquier, alors qu'elle fut réduite à l'ilotisme le plus complet. Elle montait souvent en voiture contre son gré, elle voyait des gens qui ne lui convenaient pas ; elle n'avait plus le maniement de son cher argent, elle qui s'était vue libre de dépenser ce qu'elle voulait et qui alors ne dépensait rien. Toute limite imposée n'inspire-t-elle pas le désir d'aller au delà? Les souffrances les plus vives ne viennent-elles pas du libre arbitre contrarié ? Ces commencemens furent des roses. Chaque concession faite à l'autorité maritale fut alors conseillée par l'amour de la pauvre fille pour son époux. Du Bousquier se comporta d'abord admirablement pour sa femme ; il fut excellent, il lui donna des raisons valables à chaque nouvel empiètement. Cette chambre, si longtemps déserte, entendit le soir la voix des deux époux au coin du feu. Aussi, pendant les deux premières années de son mariage, madame du Bousquier se montra-t-elle très-satisfaite. Elle avait ce petit air délibéré, finaud, qui distingue les jeunes femmes après un mariage d'amour. Le sang ne la tourmentait plus. Cette contenance dérouta les rieurs, démentit les bruits qui couraient sur du Bousquier, et déconcerta les observateurs du cœur humain. Rose-Marie-Victoire craignait tant, en déplaisant à son époux, en le heurtant, de le désaffectionner, d'être privée de sa compagnie, qu'elle lui aurait sacrifié tout, même son oncle. Les petites joies niaises de madame du Bousquier trompèrent le pauvre abbé de Sponde, qui supporta mieux ses souffrances personnelles en pensant que sa nièce était heureuse. Alençon pensa d'abord comme l'abbé. Mais il y avait un homme plus difficile à tromper que toute la ville! Le chevalier de Valois, réfugié sur le mont sacré de la haute aristocratie, passait sa vie chez les Gordes ; il écoutait les médisances et les caquetages, il pensait nuit et jour à ne pas mourir sans vengeance. Il avait abattu l'homme aux calembours, il voulait atteindre du Bousquier au cœur. Le pauvre abbé comprit les lâchetés du premier et dernier amour de

sa nièce, il frémit en devinant la nature hypocrite de son neveu, et ses manœuvres perfides. Quoique du Bousquier se contraignît en pensant à la succession de son oncle, et ne voulût lui causer aucun chagrin, il lui porta un dernier coup qui le mit au tombeau. Si vous voulez expliquer le mot *intolérance* par le mot *fermeté de principes*, si vous ne voulez pas condamner dans l'âme catholique de l'ancien grand vicaire le stoïcisme que Walter Scott vous fait admirer dans l'âme puritaine du père de Jeanie Deans, si vous voulez reconnaître dans l'Eglise romaine le *potiùs mori quàm fœdari* que vous admirez dans l'opinion républicaine, vous comprendrez la douleur qui saisit le grand abbé de Sponde, alors qu'il vit dans le salon de son neveu le prêtre apostat, renégat, relaps, hérétique, l'ennemi de l'Eglise, le curé fauteur du serment constitutionnel. Du Bousquier, dont la secrète ambition était de régenter le pays, voulut, pour premier gage de son pouvoir, réconcilier le desservant de Saint-Léonard avec le curé de la paroisse, et il atteignit à son but. Sa femme crut accomplir une œuvre de paix, là où, selon l'incommutable abbé, il y avait trahison. Monsieur de Sponde se vit seul dans sa foi. L'évêque vint chez du Bousquier et parut satisfait de la cessation des hostilités. Les vertus de l'abbé François avaient tout vaincu, excepté le romain catholique capable de s'écrier avec Corneille :

Mon Dieu, que de vertus vous me faites haïr !

L'abbé mourut quand expira l'orthodoxie dans le diocèse. En 1819, la succession de l'bbé de Sponde porta les revenus territoriaux de madame du Bousquier à vingt-cinq mille livres, sans compter ni le Prébaudet, ni la maison du Val-Noble. Ce fut vers ce temps que du Bousquier rendit à sa femme le capital des économies qu'elle lui avait livrées; il le lui fit employer à l'acquisition de biens contigus au Prébaudet, et rendit ainsi ce domaine l'un des plus considérables du département, car les terres appartenant à l'abbé de Sponde jouxtaient celles du Prébaudet. Personne ne connaissait la fortune personnelle de du Bousquier, il faisait valoir ses capitaux chez les Keller à Paris, où il faisait quatre voyages par an. Mais, à cette époque, il passa pour l'homme le plus riche du département de l'Orne. Cet homme habile, l'éternel candidat des libéraux, à qui sept ou huit voix manquèrent constamment dans toutes les batailles électorales livrées sous la Restauration, et qui ostensiblement répudiait les libéraux en voulant se faire élire comme royaliste ministériel, sans pouvoir jamais vaincre les répugnances de l'administration, malgré le secours de la congrégation et de la magistrature; ce républicain haineux, enragé d'ambition, conçut de lutter avec le royalisme et l'aristocratie dans ce pays, au moment où ils y triomphaient. Du Bousquier s'appuya sur le sacerdoce par les trompeuses apparences d'une piété bien jouée : il accompagna sa femme à la messe, il donna de l'argent pour les couvens de la ville, il soutint la congrégation du Sacré-Cœur, il se prononça pour le clergé dans toutes les occasions où le clergé combattit la ville, le département ou l'Etat. Secrètement soutenu par les libéraux, protégé par l'Eglise, demeurant royaliste constitutionnel, il côtoya sans cesse l'aristocratie du département pour la ruiner, et il la ruina. Attentif aux fautes commises par les sommités nobiliaires et par le gouvernement, il réalisa, la bourgeoisie aidant, toutes les améliorations que la noblesse, la pairie et le ministère devaient inspirer, diriger, et qu'ils entravaient par suite de la niaise jalousie des pouvoirs en France. L'opinion constitutionnelle l'emporta dans l'affaire du curé, dans l'érection du théâtre, dans toutes les questions d'agrandissement pressenties par du Bousquier, qui les faisait proposer par le parti libéral, auquel il s'adjoignait au plus fort des débats, en objectant le bien du pays. Du Bousquier industrialisa le département. Il accéléra la prospérité de la province en haine des familles logées sur la route de Bretagne. Il préparait ainsi sa vengeance contre les gens à châteaux, et surtout contre les Gordes, au sein desquels un jour il fut sur le point d'enfoncer un poignard envenimé. Il donna des fonds pour relever les manufactures de point d'Alençon; il raviva le commerce des toiles, la ville eut une filature. En s'inscrivant ainsi dans tous les intérêts et au cœur de la masse, en faisant ce que la royauté ne faisait point, du Bousquier ne hasardait pas un liard. Soutenu par sa fortune, il pouvait attendre les réalisations que souvent les gens entreprenans, mais gênés, sont forcés d'abandonner à d'heureux successeurs. Il se posa comme banquier. Ce Laffite au petit pied commanditait toutes les inventions nouvelles en prenant ses sûretés. Il faisait très bien ses affaires en faisant le bien public; il était le moteur des assurances, le protecteur des nouvelles entreprises de voitures publiques ; il suggérait les pétitions pour demander à l'administration les chemins et les ponts nécessaires. Ainsi prévenu, le gouvernement voyait un empiétement sur son autorité. Les luttes s'engeaient maladroitement, car le bien du pays exigeait que la préfecture cédât. Du Bousquier aigrissait la noblesse de province contre la noblesse de cour et contre la pairie. Enfin il prépara l'effrayante adhésion d'une forte partie du royalisme constitutionnel à la lutte que soutinrent le *Journal des Débats* et monsieur de Chateaubriand contre le trône, ingrate opposition basée sur des intérêts ignobles, et qui fut une des causes de triomphe de la bourgeoisie et du journalisme en 1830. Aussi, du Bousquier, comme les gens qu'il représente, eut-il le bonheur de voir passer le convoi de la royauté, sans qu'aucune sympathie l'accompagnât dans la province désaffectionnée par les mille causes qui se trouvent encore incomplétement énumérées ici. Le vieux républicain, chargé de messes, et qui pendant quinze ans avait joué la comédie afin de satisfaire sa *vendetta*, renversa lui-même le drapeau blanc de la mairie aux applaudissemens du peuple. Aucun homme, en France, ne jeta sur le nouveau trône élevé en août 1830 un regard plus enivré de joyeuse vengeance. Pour lui, l'avénement de la branche cadette était le triomphe de la Révolution. Pour lui, le triomphe du drapeau tricolore était la résurrection de la Montagne, qui, cette fois, allait abattre les gentilshommes par des procédés plus sûrs que celui de la guillotine, en ce que son action serait moins violente. La pairie sans hérédité, la garde nationale qui met sur le même lit de camp l'épicier du coin et le marquis, l'abolition des majorats réclamée par un bourgeois-avocat, l'Eglise catholique privée de sa suprématie, toutes les inventions législatives d'août 1830 furent pour du Bousquier la plus savante application des principes de 1793. Depuis 1830, cet homme est receveur général. Il s'est appuyé, pour parvenir, sur ses liaisons avec le duc d'Orléans, père du roi Louis-Philippe, et avec monsieur de Fermon, l'ancien intendant de la duchesse douairière d'Orléans. On lui donne quatre-vingt mille livres de rente. Aux yeux de son pays, *monsieur* du Bousquier est un homme de bien, un homme respectable, invariable dans ses principes, intègre, obligeant. Alençon lui doit son association au mouvement industriel, qui en fait le premier anneau par lequel la Bretagne se rattachera peut-être un jour à ce qu'on nomme la civilisation moderne. Alençon, qui ne comptait pas en 1816 deux voitures propres, vit en dix ans rouler dans ses rues des calèches, des coupés, des landau, des cabriolets et des tilburys, sans s'en étonner. Les bourgeois et les propriétaires, effrayés d'abord de voir le prix des choses augmentant, reconnurent plus tard que cette augmentation avait un contre-coup financier dans leurs revenus. Le mot prophétique du président du Ronceret : « *Du Bousquier est un homme très fort* » fut adopté par le pays. Mais, malheureusement pour sa femme, ce mot est un terrible contre-sens. Le mari ne ressemble en rien à l'homme public et politique. Ce grand citoyen, si libéral au dehors, si bonhomme, animé de tant d'amour pour son pays, est despote au logis et parfaitement dénué d'amour conjugal. Cet homme si profondément astucieux, hypocrite, rusé, ce Cromwel du Val-Noble, se comporte dans son ménage comme il se comportait envers l'aristocratie, qu'il caressait pour l'égorger. Comme son ami Bernadotte, il chaussa d'un gant de velours sa main de fer. Sa femme ne lui donna pas d'en-

fans. Le mot de Suzanne, les insinuations du chevalier de Valois, se trouvèrent ainsi justifiées. Mais la bourgeoisie libérale, la bourgeoisie royaliste-constitutionnelle, les hobereaux, la magistrature et le parti prêtre, comme disait le *Constitutionnel*, donnèrent tort à madame du Bousquier : «Monsieur du Bousquier l'avait épousée si vieille !» disait-on. D'ailleurs quel bonheur pour cette pauvre femme, car à son âge il était si dangereux d'avoir des enfans ! Si madame du Bousquier confiait en pleurant ses désespoirs périodiques à madame du Coudrai, à madame du Ronceret, ces dames lui disaient : « — Mais vous êtes folle, ma chère, vous ne savez pas ce que vous désirez, un enfant serait votre mort ! » Puis, beaucoup d'hommes qui rattachaient, comme monsieur du Coudrai, leurs espérances au triomphe de du Bousquier, faisaient chanter ses louanges par leurs femmes. La vieille fille était assassinée par ces phrases cruelles.

— Vous êtes bien heureuse, ma chère, d'avoir épousé un homme capable, vous éviterez les malheurs des femmes qui sont mariées à des gens sans énergie, incapables de conduire leur fortune, de diriger leurs enfans. — Votre mari vous rend la reine du pays, ma belle. Il ne vous laissera jamais dans l'embarras, celui-là ! Il mène tout dans Alençon.—Mais je voudrais, disait la pauvre femme, qu'il se donnât moins de peine pour le public, et qu'il...—Vous êtes bien difficile, ma chère madame du Bousquier, toutes les femmes vous envient votre mari.

Mal jugée par le monde qui commença par lui donner tort, la chrétienne trouva, dans son intérieur, une ample carrière à déployer ses vertus. Elle vécut dans les larmes et ne cessa d'offrir au monde un visage placide. Pour une âme pieuse, n'était-ce pas un crime que cette pensée, qui lui becqueta toujours le cœur : « J'aimais le chevalier de Valois, et je suis la femme de du Bousquier !» L'amour d'Athanase se dressait aussi sous la forme d'un remords et la poursuivait dans ses rêves. La mort de son oncle, dont les chagrins avaient éclaté, lui rendit son avenir encore plus douloureux, car elle pensa toujours aux souffrances que son oncle dut éprouver en voyant le changement des doctrines politiques et religieuses de la maison Cormon. Souvent le malheur tombe avec la rapidité de la foudre, comme chez madame Granson ; mais il s'étendit, chez la vieille fille, comme une goutte d'huile qui ne quitte l'étoffe qu'après l'avoir lentement imbibée.

Le chevalier de Valois fut le malicieux artisan de l'infortune de madame du Bousquier. Il avait à cœur de détromper sa religion surprise ; car le chevalier, si expert en amour, devina du Bousquier marié comme il avait deviné du Bousquier garçon. Mais le profond républicain était difficile à surprendre : son salon était naturellement fermé au chevalier de Valois, comme à tous ceux qui, dans les premiers jours de son mariage, avaient renié la maison Cormon. Puis il était supérieur au ridicule, il tenait une immense fortune, il régnait dans Alençon, il se souciait de sa femme comme Richard III se serait soucié de voir crever le cheval à l'aide duquel il aurait gagné la bataille. Pour plaire à son mari, madame du Bousquier avait rompu avec la maison de Gordes, où elle n'allait plus ; mais, quand son mari la laissait seule pendant ses séjours à Paris, elle faisait alors une visite à mademoiselle Armande. Or, deux ans après son mariage, précisément à la mort de l'abbé de Sponde, mademoiselle de Gordes aborda madame du Bousquier au sortir de Saint-Léonard, où elles avaient entendu une messe noire dite pour l'abbé. La généreuse fille crut qu'en cette circonstance elle devait des consolations à l'héritière en pleurs. Elles allèrent ensemble, en causant du cher défunt, de Saint-Léonard au Cours; et, du Cours, elles atteignirent l'hôtel de Gordes, où mademoiselle Armande entraîna madame du Bousquier par le charme de sa conversation. La pauvre femme désolée aima peut-être à s'entretenir de son oncle avec une personne que son oncle aimait tant. Puis elle voulut recevoir les complimens du vieux marquis de Gordes, qu'elle n'avait pas vu depuis près de trois années. Il était une heure et demie, elle trouva là le chevalier de Valois venu pour dîner, qui, tout en la saluant, lui prit les mains.

— Eh bien ! chère vertueuse et bien-aimée dame, lui dit-il d'une voix émue, *nous* avons perdu notre saint ami ; nous avons épousé votre deuil ; oui, votre perte est auss vivement sentie ici que chez vous... mieux, ajouta-t-il en faisant allusion à du Bousquier.

Après quelques paroles d'oraison funèbre où chacun fit sa phrase, le chevalier prit galamment le bras de madame du Bousquier et le mit sur le sien, le pressa fort adorablement et l'emmena dans l'embrasure d'une fenêtre.

— Etes-vous heureuse, au moins? dit-il avec une voix paternelle.—Oui, dit-elle en baissant les yeux.

En entendant ce *oui*, madame de Troisville, la fille de la princesse Sherbelloff, et la vieille marquise de Castéran vinrent se joindre au chevalier, accompagnées de mademoiselle de Gordes. Toutes allèrent se promener dans le jardin en attendant le dîner, sans que madame du Bousquier, hébétée par la douleur, se fût aperçue que les dames et le chevalier menaient une petite conspiration de curiosité. « Nous la tenons, sachons le mot de l'énigme ! » était une phrase écrite dans les regards que ces personnes se jetèrent.—Pour que votre bonheur fût complet, dit mademoiselle Armande, il vous faudrait des enfans, un beau garçon comme mon neveu... Une larme roula dans les yeux de madame du Bousquier. — J'ai entendu dire que vous étiez la seule coupable en cette affaire, que vous aviez peur d'une grossesse ? dit le chevalier.— Moi, dit-elle naïvement, j'achèterais un enfant par cent années d'enfer !

Sur la question ainsi posée, il s'émut une discussion conduite avec une excessive délicatesse par madame la vicomtesse de Troisville et la vieille marquise de Castéran, qui entortillèrent si bien la pauvre vieille fille, qu'elle livra, sans s'en douter, les secrets de son ménage. Mademoiselle Armande avait pris le bras du chevalier et s'était éloignée, afin de laisser les trois femmes causer mariage. Madame du Bousquier fut alors très désabusée des milles déceptions de son mariage ; et comme elle était restée *bestiole*, elle amusa ses confidentes par de délicieuses naïvetés. Quoique dans le premier moment le mensonger mariage de mademoiselle Cormon fît rire toute la ville, bientôt initiée aux manœuvres de du Bousquier, néanmoins madame du Bousquier gagna l'estime et la sympathie de toutes les femmes. Tant que mademoiselle Cormon avait couru sus au mariage sans réussir à se marier, chacun se moquait d'elle ; mais quand chacun apprit la situation exceptionnelle où la plaçait la sévérité de ses principes religieux, tout le monde l'admira. *Cette pauvre madame du Bousquier* remplaça *cette bonne demoiselle Cormon*. Le chevalier rendit ainsi pour quelque temps du Bousquier odieux et ridicule, mais le ridicule finit par s'affaiblir ; et quand chacun eut dit son mot sur lui, la médisance se lassa. Puis, à cinquante-sept ans, le muet républicain semblait à beaucoup de personnes avoir droit à la retraite. Cette circonstance envenima la haine que du Bousquier portait à la maison de Gordes à un tel point, qu'elle le rendit impitoyable au jour de la vengeance. Madame du Bousquier reçut l'ordre de ne jamais mettre le pied dans cette maison. Par représailles du tour que lui avait joué le chevalier de Valois, du Bousquier, qui venait de créer le *Courrier de l'Orne*, y fit insérer l'annonce suivante :

« Il sera délivré une inscription de mille francs de rente à la personne qui pourra démontrer l'existence d'un monsieur de Pombreton, avant, pendant ou après l'émigration. »

Quoique son mariage fût essentiellement négatif, madame du Bousquier y vit des avantages : ne valait-il pas mieux encore s'intéresser à l'homme le plus remarquable de la ville que de vivre seule? Du Bousquier était encore préférable aux chiens, aux chats, aux serins, qu'adorent les célibataires ; il portait à sa femme un sentiment plus réel et moins intéressé que ne l'est celui des servantes, des confesseurs et des capteurs de successions. Plus tard, elle vit dans son mari l'instrument de la colère céleste, car elle reconnut des péchés innombrables dans tous ses désirs

de mariage ; elle se regarda comme justement punie ainsi des malheurs qu'elle avait causés à madame Granson, et de la mort anticipée de son oncle. Obéissant à cette religion qui ordonne de baiser les verges avec lesquelles on administre la correction, elle vantait son mari, elle l'approuvait publiquement ; mais, au confessionnal, ou le soir dans ses prières, elle pleurait souvent en demandant pardon à Dieu des apostasies de son mari, qui pensait le contraire de ce qu'il disait, qui souhaitait la mort de l'aristocratie et de l'Église, les deux religions de la maison Cormon. Trouvant en elle-même tous ses sentimens froissés et immolés, mais forcée par le devoir à faire le bonheur de son époux, à ne lui nuire en rien, et attachée à lui par une indéfinissable affection que peut-être l'habitude engendra, sa vie était un contre-sens perpétuel. Elle avait épousé un homme dont elle haïssait la conduite et les opinions, mais dont elle devait s'occuper avec une tendresse obligée. Souvent elle était aux anges quand du Bousquier mangeait ses confitures, quand il trouvait le dîner bon ; elle veillait à ce que ses moindres désirs fussent satisfaits. S'il oubliait la bande de son journal sur une table, au lieu de la jeter, madame disait : — René, laissez cela, monsieur ne l'a pas mis là sans intention. Du Bousquier allait-il en voyage, elle s'inquiétait du manteau, du linge ; elle prenait pour son bonheur matériel les plus minutieuses précautions. S'il allait au Prébaudet, elle consultait le baromètre dès la veille pour savoir s'il ferait beau. Elle épiait ses volontés dans son regard, à la manière d'un chien qui, tout en dormant, entend et voit son maître. Si le gros du Bousquier, vaincu par cet amour ordonné, la saisissait par la taille, l'embrassait sur le front, et lui disait : » Tu es une bonne femme ! » des larmes de plaisir venaient aux yeux de la pauvre créature. Il est probable que du Bousquier se croyait obligé à des dédommagemens qui lui conciliaient le respect de Rose-Marie-Victoire, car la vertu catholique n'ordonne pas une dissimulation aussi complète que le fut celle de madame du Bousquier. Mais souvent la sainte femme restait muette en entendant les discours que tenaient chez elle les gens haineux qui se cachaient sous les opinions royalistes constitutionnelles. Elle frémissait en prévoyant la perte de l'Église ; elle risquait parfois un mot stupide, une observation que du Bousquier coupait en deux par un regard. Les contrariétés de cette existence ainsi tiraillée finirent par hébéter madame du Bousquier, qui trouva plus simple et plus digne de concentrer son intelligence sans la produire au dehors, en se résignant à mener une vie purement animale. Elle eut alors une soumission d'esclave, et regarda comme une œuvre méritoire d'accepter l'abaissement dans lequel la mit son mari. L'accomplissement des volontés maritales ne lui causa jamais le moindre murmure. Cette brebis craintive chemina dès lors dans la voie que lui traça le berger ; elle ne quitta plus le giron de l'Église, et se livra aux pratiques religieuses les plus sévères, sans penser ni à Satan, ni à ses pompes, ni à ses œuvres. Elle offrit ainsi la réunion des vertus chrétiennes les plus pures, et du Bousquier devint certes l'un des hommes les plus heureux du royaume de France et de Navarre. — Elle sera niaise jusqu'à son dernier soupir, dit le cruel conservateur destitué, qui dînait cependant chez elle deux fois par semaine.

Cette histoire serait étrangement incomplète si l'on ne mentionnait pas la coïncidence de la mort du chevalier de Valois avec la mort de la mère de Suzanne. Le chevalier mourut avec la monarchie, en août 1830. Il alla se joindre au cortége du roi Charles X à Nonancourt, et l'escorta pieusement jusqu'à Cherbourg avec tous les Troisville, les Castéran, les Gordes, etc. Le vieux gentilhomme avait pris sur lui cinquante mille francs, somme à laquelle montaient ses économies et le prix de sa rente ; il l'offrit à l'un des fidèles amis de ses maîtres pour la transmettre au roi, en objectant sa mort prochaine, en disant que cette somme venait des bontés de Sa Majesté, qu'enfin l'argent du dernier des Valois appartenait à la couronne. On ne sait si la ferveur de son zèle vainquit les répugnances du Bourbon qui abandonnait son beau royaume de France sans en emporter un liard, et qui dut être attendri par le dévouement du chevalier ; mais il est certain que Césarine, légataire universelle de monsieur de Valois, recueillit à peine six cents livres de rentes. Le chevalier revint à Alençon aussi cruellement atteint par la douleur que par la fatigue, et il expira quand Charles X toucha la terre étrangère.

Madame du Val-Noble et son protecteur, qui craignait alors les vengeances du parti libéral, se trouvèrent heureux d'avoir un prétexte de venir incognito dans le village où mourut la mère de Suzanne. A la vente qui eut lieu par suite du décès du chevalier de Valois, Suzanne, désirant un souvenir de son premier et bon ami, fit pousser sa tabatière jusqu'au prix excessif de mille francs. Le portrait de la princesse Goritza valait à lui seul cette somme. Deux ans après, un jeune élégant, qui faisait collection des belles tabatières du dernier siècle, obtint de Suzanne celle du chevalier, recommandée par une façon merveilleuse. Le bijou confident des plus belles amours du monde, et le plaisir de toute une vieillesse, se trouve donc exposé dans une espèce de musée privé. Si les morts savent ce qui se fait après eux, la tête du chevalier doit en ce moment rougir à gauche.

Quand cette histoire n'aurait d'autre effet que d'inspirer aux possesseurs de quelques reliques adorées une sainte peur, et les faire recourir à un codicille pour statuer immédiatement sur le sort de ces précieux souvenirs d'un bonheur qui n'est plus en les léguant à des mains fraternelles, elle aurait rendu d'énormes services à la portion chevaleresque et amoureuse du public; mais elle renferme une moralité bien plus élevée !... Ne démontre-t-elle pas la nécessité d'un enseignement nouveau? N'invoque-t-elle pas, de la sollicitude si éclairée des ministres de l'instruction publique, la création de chaires d'anthropologie, science dans laquelle l'Allemagne nous devance? Les mythes modernes sont encore moins compris que les mythes anciens, quoique nous soyons dévorés par les mythes. Les mythes nous pressent de toutes parts, ils servent à tout, ils expliquent tout. S'ils sont, selon l'école humanitaire, les flambeaux de l'histoire, ils sauveront les empires de toute révolution, pour peu que les professeurs d'histoire fassent pénétrer les explications qu'ils en donnent jusque dans les masses départementales! Si mademoiselle Cormon eût été lettrée, s'il eût existé dans le département de l'Orne un professeur d'anthropologie, enfin si elle avait lu l'Arioste, les effroyables malheurs de sa vie conjugale eussent-ils jamais eu lieu? Elle aurait peut être recherché pourquoi le poëte italien nous montre Angélique préférant Médor, qui était un blond chevalier de Valois, à Roland, dont la jument était morte, et qui ne savait que se mettre en fureur. Médor ne serait-il pas la figure mythique des courtisans de la royauté féminine, et Roland le mythe des révolutions désordonnées, furieuses, impuissantes, qui détruisent tout sans rien produire. Nous publions, en en déclinant la responsabilité, cette opinion d'un élève de Ballanche.

Aucun renseignement ne nous est parvenu sur les petites têtes de nègres en diamans. Vous pouvez voir aujourd'hui madame du Val-Noble à l'Opéra. Grâce à la première éducation que lui a donnée le chevalier de Valois, elle a presque l'air d'une femme comme il faut. Madame du Bousquier vit encore, n'est-ce pas dire qu'elle souffre toujours? En atteignant l'âge de soixante ans, époque à laquelle les femmes se permettent des aveux, elle a dit en confidence à madame du Coudrai, dont le mari retrouva sa place en août 1830, qu'elle ne supportait pas l'idée de mourir fille.

Paris, octobre 1853.

FIN DE LA VIEILLE FILLE,
ET DE LA SEIZIÈME SÉRIE.

PARIS. — IMPRIMERIE L. GRIMAUX ET Cᵉ, 16, RUE DU CROISSANT.

H. de Balzac.

PIERRETTE.

A MADEMOISELLE ANNA DE HANSKA.

Chère enfant, vous la joie de toute une maison, vous dont la pèlerine blanche ou rose voltige en été dans les massifs de Wierschownia, comme un feu follet que votre mère et votre père suivent d'un œil attendri, comment vais-je vous dédier une histoire pleine de mélancolie? Ne faut-il pas vous parler des malheurs qu'une jeune fille adorée comme vous l'êtes ne connaîtra jamais, car vos jolies mains pourront un jour les consoler? Il est si difficile, Anna, de vous trouver, dans l'histoire de nos mœurs, une aventure digne de passer sous vos yeux, que l'auteur n'avait pas à choisir; mais peut-être apprendrez-vous combien vous êtes heureuse en lisant celle que vous envoie

Votre vieil ami,

DE BALZAC.

En octobre 1827, à l'aube, un jeune homme âgé d'environ seize ans, et dont la mise annonçait ce que la phraséologie moderne appelle si insolemment un prolétaire, s'arrêta sur une petite place qui se trouve dans le bas Provins. A cette heure, il put examiner sans être observé les différentes maisons situées sur cette place qui forme un carré long. Les moulins assis sur les rivières de Provins allaient déjà. Leur bruit répété par les échos de la haute ville, en harmonie avec l'air vif, avec les pimpantes clartés du matin, accusait la profondeur du silence qui permettait d'entendre les ferrailles d'une diligence, à une lieue, sur la grande route. Les deux plus longues lignes de maisons séparées par un couvert de tilleuls offrent des constructions naïves où se révèle l'existence paisible et définie des bourgeois. En cet endroit, nulle trace de commerce. A peine y voyait-on alors les luxueuses portes cochères des gens riches; s'il y en avait, elles tournaient rarement sur leurs gonds, excepté celle de monsieur Martener, un médecin obligé d'avoir son cabriolet et de s'en servir. Quelques façades étaient ornées d'un cordon de vigne, d'autres de rosiers à haute tige qui montaient jusqu'au premier étage, où leurs fleurs parfumaient les croisées de leurs grosses touffes clairsemées. Un bout de cette place arrive presque à la grande rue de la basse ville. L'autre bout est barré par une rue parallèle à cette grande rue, et dont les jardins s'étendent sur une des deux rivières qui arrosent la vallée de Provins.

Dans ce bout, le plus paisible de la place, le jeune ouvrier reconnut la maison qu'on lui avait indiquée: une façade en pierre blanche, rayée de lignes creuses pour figurer des assises, où les fenêtres à maigres balcons de fer décorés de rosaces peintes en jaune sont fermées de persiennes grises. Au-dessus de cette façade, élevée d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage, trois lucarnes de mansarde percent un toit couvert en ardoises, sur un des pignons duquel tourne une girouette neuve. Cette moderne girouette représente un chasseur en position de tirer un lièvre. On monte à la porte bâtarde par trois marches en pierre. D'un côté de la porte, un bout de tuyau de plomb crache les eaux ménagères au-dessus d'une petite rigole, et annonce la cuisine; de l'autre, deux fenêtres, soigneusement closes par des volets gris où des cœurs découpés laissent passer un peu de jour, lui parurent être celles de la salle à manger. Dans l'élévation rachetée par les trois marches, et dessous chaque fenêtre, se voient les soupiraux des caves, clos par de petites portes en tôle peinte, percées de trous prétentieusement découpés. Tout alors était neuf. Dans cette maison restaurée et dont le luxe encore frais contrastait avec le vieil extérieur de toutes les autres, un observateur eût sur-le-champ deviné les idées mesquines et le parfait contentement du petit commerçant retiré. Le jeune homme regarda ces détails avec une expression de plaisir mélangée de tristesse: ses yeux allaient de la cuisine aux mansardes par un mouvement qui dénotait une délibération. Les lueurs roses du soleil signalèrent sur une des fenêtres du grenier un rideau de calicot qui manquait aux autres lucarnes. La physionomie du jeune homme devint alors entièrement gaie, il se recula de quelques pas, s'adossa contre un tilleul, et chanta sur le ton traînant particulier aux gens de l'Ouest cette romance bretonne publiée par Bruguière, un compositeur à qui nous devons de charmantes mélodies. En Bretagne, les jeunes gens des villages viennent dire ce chant aux mariés le jour de leurs noces.

Nous v'nons vous souhaiter bonheur en mariage,
A m'sieur votre époux
Aussi ben comm' à vous.

On vient de vous lier, madam' la mariée,
Avec un lien d'or
Qui n'délie qu'à la mort.

Vous n'irez plus au bal, à nos jeux d'assemblée;
Vous gard'rez la maison
Tandis que nous irons.

Avez-vous ben compris comm' il vous fallait être
Fidèle à vot' époux;
Faut l'aimer comme vous.

Recevez ce bouquet que ma main vous présente.
Hélas ! vos vains honneurs
Pass'ront comme ces fleurs.

Cette musique nationale, aussi délicieuse que celle adaptée par Chateaubriand à *Ma sœur, te souvient-il encore*, chantée au milieu d'une petite ville de la Brie champenoise, devait être pour une Bretonne le sujet d'impérieux souvenirs, tant elle peint fidèlement les mœurs, la bonhomie, les sites de ce vieux et noble pays. Il y règne je ne sais quelle mélancolie causée par l'aspect de la vie réelle qui touche profondément. Ce pouvoir de réveiller un monde de choses graves, douces et tristes, par un rhythme familier et souvent gai, n'est-il pas le caractère de ces chants populaires qui sont les superstitions de la musique, si l'on veut accepter le mot superstition comme signifiant tout ce qui reste après la ruine des peuples et surnage à leurs révolutions. En achevant le premier couplet, l'ouvrier, qui ne cessait de regarder le rideau de la mansarde, n'y vit aucun mouvement. Pendant qu'il chantait le second, le calicot s'agita. Quand ces mots : « Recevez ce bouquet, » furent dits, apparut la figure d'une jeune fille. Une main blanche ouvrit avec précaution la croisée, et la jeune fille salua par un signe de tête le voyageur au moment où il finissait la pensée mélancolique exprimée par ces deux vers si simples :

Hélas! vos vains honneurs
Pass'ront comme ces fleurs.

L'ouvrier montra soudain, en la tirant de dessous sa veste, une fleur d'un jaune d'or très commune en Bretagne, et sans doute trouvée dans les champs de la Brie où elle est rare, la fleur de l'ajonc.

— Est-ce donc vous, Brigaut? dit à voix basse la jeune fille.

— Oui, Pierrette, oui. Je suis à Paris, je fais mon tour de France; mais je suis capable de m'établir ici, puisque vous y êtes.

En ce moment, une espagnolette grogna dans la chambre du premier étage, au-dessous de celle de Pierrette. La Bretonne manifesta la plus vive crainte et dit à Brigaut :

— Sauvez-vous! L'ouvrier sauta comme une grenouille effrayée vers le tournant qu'un moulin fait faire à cette rue qui va déboucher dans la grande rue, l'artère de la basse ville; mais, malgré sa prestesse, ses souliers ferrés, en retentissant sur le petit pavé de Provins, produisirent un son facile à distinguer dans la musique du moulin, et que put entendre la personne qui ouvrait la fenêtre.

Cette personne était une femme. Aucun homme ne s'arrache aux douceurs du sommeil matinal pour écouter un troubadour en veste, une fille seule se réveille à un chant d'amour. Aussi était-ce une fille, et une vieille fille. Quand elle eut déployé ses persiennes par un geste de chauve-souris, elle regarda dans toutes les directions, et n'entendit que vaguement les pas de Brigaut qui s'enfuyait. Y a-t-il rien de plus horrible à voir que la matinale apparition d'une vieille fille laide à sa fenêtre? De tous les spectacles grotesques qui font la joie des voyageurs quand ils traversent les petites villes, n'est-ce pas le plus déplaisant? il est trop triste, trop repoussant pour qu'on en rie. Cette vieille fille, à l'oreille si alerte, se présentait dépouillée des artifices en tout genre qu'elle employait pour s'embellir : elle n'avait ni son tour de faux cheveux ni sa collerette. Elle portait cet affreux petit sac en taffetas noir avec lequel les vieilles femmes s'enveloppent l'occiput, et qui dépassait son bonnet de nuit relevé par les mouvemens du sommeil. Ce désordre donnait à cette tête l'air menaçant que les peintres prêtent aux sorcières. Les tempes, les oreilles et la nuque, assez peu cachées, laissaient voir leur caractère aride et sec; leurs rides âpres se recommandaient par des tons rouges peu agréables à l'œil et que faisait encore ressortir la couleur quasi blanche de la camisole nouée au cou par des cordons vrillés. Les bâillemens de cette camisole entr'ouverte montraient une poitrine comparable à celle d'une vieille paysanne peu soucieuse de sa laideur. Le bras décharné faisait l'effet d'un bâton sur lequel on aurait mis une étoffe. Vue à sa croisée, cette demoiselle paraissait grande à cause de la force et de l'étendue de son visage qui rappelait l'ampleur inouïe de certaines figures suisses. Sa physionomie, où les traits péchaient par un défaut d'ensemble, avait pour principal caractère une sécheresse dans les lignes, une aigreur dans les tons, une insensibilité dans le fond qui eût saisi de dégoût un physionomiste. Ces expressions alors visibles se modifiaient habituellement par une sorte de sourire commercial, par une bêtise bourgeoise qui jouait si bien la bonhomie, que les personnes avec lesquelles vivait cette demoiselle pouvaient très bien la prendre pour une bonne personne. Elle possédait cette maison par indivis avec son frère. Le frère dormait si tranquillement dans sa chambre, que l'orchestre de l'Opéra ne l'eût pas éveillé, et cependant le diapason de cet orchestre est célèbre! La vieille demoiselle avança la tête hors de la fenêtre, leva vers la mansarde ses petits yeux d'un bleu pâle et froid, aux cils courts et plantés dans un bord presque toujours enflé; elle essaya de voir Pierrette; mais, après avoir reconnu l'inutilité de sa manœuvre, elle rentra dans sa chambre par un mouvement semblable à celui d'une tortue qui cache sa tête après l'avoir sortie de sa carapace. Les persiennes se fermèrent, et le silence de la place ne fut plus troublé que par les paysans qui arrivaient ou par des personnes matinales. Quand il y a une vieille fille dans une maison, les chiens de garde sont inutiles : il ne s'y passe pas le moindre événement qu'elle ne le voie, ne le commente et n'en tire toutes les conséquences possibles. Aussi, cette circonstance allait-elle donner carrière à de graves suppositions, ouvrir un de ces drames obscurs qui se passent en famille et qui, pour demeurer secrets, n'en sont pas moins terribles, si vous permettez toutefois d'appliquer le mot de drame à cette scène d'intérieur.

Pierrette ne se recoucha pas. Pour elle, l'arrivée de Brigaut était un événement immense. Pendant la nuit, cet Eden des malheureux, elle échappait aux ennuis, aux tracasseries qu'elle avait à supporter durant la journée. Semblable au héros de je ne sais quelle ballade allemande ou russe, son sommeil lui paraissait être une vie heureuse, et le jour était un mauvais rêve. Après trois années, elle venait d'avoir pour la première fois un réveil agréable. Les souvenirs de son enfance avaient mélodieusement chanté leurs poésies dans son âme. Le premier couplet, elle l'avait entendu en rêve, le second l'avait fait lever en sursaut, au troisième elle avait douté : les malheureux sont de l'école de saint Thomas. Au quatrième couplet, arrivée en chemise et nu-pieds à sa croisée, elle avait reconnu Brigaut, son ami d'enfance. Ah! c'était bien cette veste carrée à petites basques brusquement coupées et dont les poches ballottent à la chute des reins, la veste de drap bleu classique en Bretagne, le gilet de rouennerie grossière, la chemise de toile fermée par un cœur d'or, le grand col roulé, les boucles d'oreilles, les gros souliers, le pantalon de toile bleue écrue inégalement déteinte par longueurs de fil, enfin toutes ces choses humbles et fortes qui constituent le costume d'un pauvre Breton. Les gros boutons en corne blanche du gilet et de la veste firent battre le cœur de Pierrette. A la vue du bouquet d'ajonc, ses yeux se mouillèrent de larmes, puis une horrible ter-

reur lui comprima dans l'âme les fleurs de son souvenir un moment épanouies. Elle pensa que sa cousine avait pu l'entendre se levant et marchant à sa croisée, elle devina la vieille fille et fit à Brigaut ce signe de frayeur auquel le pauvre Breton s'était empressé d'obéir sans y rien comprendre. Cette soumission instinctive ne peint elle pas une de ces affections innocentes et absolues comme il y en a, de siècle en siècle, sur cette terre, où elles fleurissent comme l'aloès à l'*Isola bella*, deux ou trois fois en cent ans! Qui eût vu Brigaut se sauvant aurait admiré l'héroïsme le plus naïf du plus naïf sentiment. Jacques Brigaut était digne de Pierrette Lorrain, qui finissait sa quatorzième année : deux enfans! Pierrette ne put s'empêcher de pleurer en le regardant lever le pied avec l'effroi que son geste lui avait communiqué. Puis elle revint s'asseoir sur un méchant fauteuil, en face d'une petite table au-dessus de laquelle se trouvait un miroir. Elle s'y accouda, se mit la tête dans les mains, et resta là pensive pendant une heure, occupée à se remémorer le Marais, le bourg de Pen-Hoël, les périlleux voyages entrepris sur un étang dans un bateau détaché pour elle d'un vieux saule par le petit Jacques, puis les vieilles figures de sa grand'mère, de son grand-père, la tête souffrante de sa mère et la belle physionomie du major Brigaut, enfin toute une enfance sans soucis! Ce fut encore un rêve : des joies lumineuses sur un fond grisâtre. Elle avait ses beaux cheveux cendrés en désordre sous un petit bonnet, chiffonné pendant son sommeil, un petit bonnet en percale et à ruches qu'elle s'était fait elle-même. De chaque côté des tempes il passait des boucles échappées de leurs papillottes en papier gris. Derrière la tête, une grosse natte aplatie pendait déroulée. La blancheur excessive de sa figure trahissait une de ces horribles maladies de jeune fille à laquelle la médecine a donné le nom gracieux de *chlorose*, et qui prive le corps de ses couleurs naturelles, qui trouble l'appétit et annonce de grands désordre dans l'organisme. Ce ton de cire existait dans toute la carnation. Le cou et les épaules expliquaient par leur pâleur d'herbe étiolée la maigreur des bras jetés en avant et croisés. Les pieds de Pierrette paraissaient amollis, amoindris par la maladie. Sa chemise ne tombait qu'à mi jambe et laissait voir des nerfs fatigués, des veines bleuâtres, une carnation appauvrie. Le froid qui l'atteignit lui rendit les lèvres d'un beau violet. Le triste sourire qui tira les coins de sa bouche assez délicate montra des dents d'un ivoire fin et d'une forme menue, de jolies dents transparentes qui s'accordaient avec ses oreilles fines, avec son nez un peu pointu mais élégant, avec la coupe de son visage qui, malgré sa parfaite rondeur, était mignonne. Toute l'animation de ce charmant visage se trouvait dans des yeux dont l'iris, couleur tabac d'Espagne et mélangé de points noirs, brillait par des reflets d'or autour d'une prunelle profonde et vive. Pierrette avait dû être gaie, elle était triste. Sa gaîté perdue existait encore dans la vivacité des contours de l'œil, dans la grâce ingénue de son front et dans les méplats de son menton court. Ses longs cils se dessinaient comme des pinceaux sur ses pommettes altérées par la souffrance. Le blanc, prodigué outre mesure, rendait d'ailleurs les lignes et les détails de la physionomie très purs. L'oreille était un petit chef-d'œuvre de sculpture : vous eussiez dit du marbre. Pierrette souffrait de bien des manières. Aussi peut-être voulez-vous son histoire ? la voici.

La mère de Pierrette était une demoiselle Auffray, de Provins, sœur consanguine de madame Rogron, mère des possesseurs actuels de cette maison.

Marié d'abord à dix-huit ans, monsieur Auffray avait contracté vers soixante-neuf ans un second mariage. De son premier lit, était issue une fille unique assez laide, et mariée dès l'âge de seize ans à un aubergiste de Provins nommé Rogron.

De son second lit, le bonhomme Auffray eut encore une fille, mais charmante. Ainsi, par un effet assez bizarre, il y eut une énorme différence d'âge entre les deux filles de monsieur Auffray : celle du premier lit avait cinquante ans quand celle du second naissait. Lorsque son vieux père lui donnait une sœur, madame Rogron avait deux enfans majeurs.

A dix-huit ans, la fille du vieillard amoureux fut mariée selon son inclination à un officier breton nommé Lorrain, capitaine dans la Garde impériale. L'amour rend souvent ambitieux. Le capitaine, qui voulut devenir promptement colonel, passa dans la Ligne. Pendant que le chef de bataillon et sa femme, assez heureux de la pension à eux faite par monsieur et madame Auffray, brillaient à Paris ou couraient en Allemagne au gré des batailles et des paix impériales, le vieil Auffray, ancien épicier de Provins, mourut à quatre-vingt huit ans, sans avoir eu le temps de faire aucune disposition testamentaire. La succession du bonhomme fut si bien manœuvrée par l'ancien aubergiste et par sa femme, qu'ils en absorbèrent la plus grande partie, et ne laissèrent à la veuve du bonhomme Auffray que la maison du défunt sur la petite place et quelques arpens de terre. Cette veuve, mère de la petite madame Lorrain, n'avait à la mort de son mari que trente-huit ans. Comme beaucoup de veuves, elle eut l'idée malsaine de se remarier. Elle vendit à sa belle-fille, la vieille madame Rogron, les terres et la maison qu'elle avait gagnées en vertu de son contrat de mariage, afin de pouvoir épouser un jeune médecin nommé Néraud, qui lui dévora sa fortune. Elle mourut de chagrin et dans la misère deux ans après.

La part qui aurait pu revenir à madame Lorrain dans la succession Auffray disparut donc en grande partie, et se réduisit à environ huit mille francs. Le major Lorrain mourut sur le champ d'honneur à Montereau, laissant sa veuve chargée, à vingt et un ans, d'une petite fille de quatorze mois, sans autre fortune que la pension à laquelle elle avait droit et la succession à venir de monsieur et madame Lorrain, détaillans à Pen-Hoël, bourg vendéen situé dans le pays appelé le Marais. Ces Lorrain, père et mère de l'officier mort, grand-père et grand'mère paternels de Pierrett Lorrain, vendaient le bois nécessaire aux constructions, des ardoises, des tuiles, des faîtières, des tuyaux, etc. Leur commerce, soit incapacité, soit malheur, allait mal et leur fournissait à peine de quoi vivre. La faillite de la célèbre maison Collinet de Nantes, causée par les événemens de 1814, qui produisirent une baisse subite dans les denrées coloniales, venait de leur enlever vingt-quatre mille francs qu'ils y avaient déposés. Aussi leur belle-fille fut-elle bien reçue. La veuve du major apportait une pension de huit cent francs, somme énorme à Pen-Hoël. Les huit mille francs que son beau-frère et sa sœur Rogron lui envoyèrent après mille formalités entraînées par l'éloignement, elle les confia aux Lorrain, en prenant toutefois une hypothèque sur une petite maison qu'ils possédaient à Nantes, louée cent écus, et qui valait à peine dix mille francs.

Madame Lorrain la jeune mourut trois ans après le second et fatal mariage de sa mère, en 1819, presque en même temps qu'elle. L'enfant du vieil Auffray et de sa jeune épouse était frêle, petite et malingre : l'air humide du Marais lui fut contraire. La famille de son mari lui persuada pour la garder que, dans aucun autre endroit du monde, elle ne trouverait un pays plus sain ni plus agréable que le Marais, témoin des exploits de Charette. Elle fut si bien dorlotée, soignée, cajolée, que cette mort fit le plus grand honneur aux Lorrain. Quelques personnes prétendent que Brigaut, un ancien Vendéen, un de ces hommes de fer qui avaient servi sous Charette, sous Mercier, sous le marquis de Montauran et sous le baron du Guénic dans les guerres contre la République, était pour beaucoup dans la résignation de madame Lorrain la jeune. S'il en fut ainsi, certes ce serait d'une âme excessivement aimante et dévouée. Tout Pen-Hoël voyait d'ailleurs Brigaut, nommé respectueusement *le major*, grade qu'il avait eu dans les armées catholiques, passant ses journées et ses soirées dans la salle auprès de la veuve du major impérial. Vers les derniers temps, le curé de Pen-Hoël s'était permis quelques représentations à la vieille dame Lorrain : il l'avait priée de décider sa belle-fille à épouser Brigaut, en pro-

mettant de faire nommer le major juge de paix du canton de Pen-Hoël par la protection du vicomte de Kergarouët. La mort de la pauvre jeune femme rendit la proposition inutile. Pierrette resta chez ses grands-parens, qui lui devaient quatre cents francs d'intérêt par an, naturellement appliqués à son entretien. Ces vieilles gens, de plus en plus impropres au commerce, eurent un concurrent actif et ingénieux contre lequel ils disaient des injures sans rien tenter pour se défendre. Le major, leur conseil et leur ami, mourut six mois après son amie, peut-être de douleur et peut-être de ses blessures : il en avait reçu vingt-sept. En bon commerçant, le mauvais voisin voulut ruiner ses adversaires afin d'éteindre toute concurrence. Il fit prêter de l'argent aux Lorrain sur leur signature, en prévoyant qu'ils ne pourraient rembourser, et les força dans leurs vieux jours à déposer leur bilan. L'hypothèque de Pierrette fut primée par l'hypothèque légale de sa grand'mère, qui s'en tint à ses droits pour conserver un morceau de pain à son mari. La maison de Nantes fut vendue neuf mille cinq cents francs, et il y eut pour quinze cents francs de frais. Les huit mille francs restant revinrent à madame Lorrain, qui les plaça sur hypothèque afin de pouvoir vivre à Nantes dans une espèce de béguinage semblable à celui de Sainte-Périne de Paris et nommé Saint-Jacques, où ces deux vieillards eurent le vivre et le couvert moyennant une modique pension. Dans l'impossibilité de garder avec eux leur petite-fille ruinée, les vieux Lorrain se souvinrent de son oncle et de sa tante Rogron, auxquels ils écrivirent. Les Rogron de Provins étaient morts. La lettre des Lorrain aux Rogron semblait donc devoir être perdue. Mais, si quelque chose ici-bas peut suppléer la Providence, n'est-ce pas la Poste aux lettres? L'esprit de la Poste, incomparablement au-dessus de l'esprit public, qui ne rapporte pas d'ailleurs autant, dépasse en invention l'esprit des plus habiles romanciers. Quand la Poste possède une lettre, valant pour elle de trois à dix sous, sans trouver immédiatement celui ou celle à qui elle doit la remettre, elle déploie une sollicitude financière dont l'analogue ne se rencontre que chez les créanciers les plus intrépides. La Poste va, vient, furette dans les 86 départemens. Les difficultés surexcitent le génie des employés, qui souvent sont des gens de lettres, et qui se mettent alors à la recherche de l'Inconnu avec l'ardeur des mathématiciens du Bureau des Longitudes : ils fouillent tout le royaume. A la moindre lueur d'espérance, les bureaux de Paris se remettent en mouvement. Souvent il vous arrive de rester stupéfait en reconnaissant les gribouillages qui zèbrent le dos et le ventre de la lettre, glorieuses attestations de la persistance administrative avec laquelle la Poste s'est remuée. Si un homme entreprenait ce que la Poste vient d'accomplir, il aurait perdu dix mille francs en voyages, en temps, en argent, pour recouvrer douze sous. La Poste a décidément encore plus d'esprit qu'elle n'en porte. La lettre des Lorrain, adressée à monsieur Rogron de Provins, décédé depuis une année, fut envoyée par la Poste à monsieur Rogron, son fils, mercier, rue Saint-Denis, à Paris. En ceci éclate l'esprit de la Poste. Un héritier est toujours plus ou moins tourmenté de savoir s'il a bien tout ramassé d'une succession, s'il n'a pas oublié des créances ou des guenilles. Le Fisc devine tout, même les caractères. Une lettre adressée au vieux Rogron de Provins mort devait piquer la curiosité de Rogron fils, à Paris, ou de mademoiselle Rogron, sa sœur, ses héritiers. Aussi le Fisc eut-il ses soixante centimes.

Les Rogron, vers lesquels les vieux Lorrain, au désespoir de se séparer de leur petite-fille, tendaient des mains suppliantes, devaient donc être les arbitres de la destinée de Pierrette Lorrain. Il est alors indispensable d'expliquer leurs antécédens et leur caractère.

Le père Rogron, cet aubergiste de Provins à qui le vieil Auffray avait donné la fille de son premier lit, était un personnage à figure enflammée, à nez veineux, et sur les joues duquel Bacchus avait appliqué ses pampres rougis et bulbeux. Quoique gros, court et ventripotent, à jambes grasses et à mains épaisses, il était doué de la finesse des aubergistes de Suisse, auxquels il ressemblait. Sa figure représentait vaguement un vaste vignoble grêlé. Certes, il n'était pas beau, mais sa femme lui ressemblait. Jamais couple ne fut mieux assorti. Rogron aimait la bonne chère et à se faire servir par de jolies filles. Il appartenait à la secte des égoïstes dont l'allure est brutale, qui s'adonnent à leurs vices et font leurs volontés à la face d'Israël. Avide, intéressé, peu délicat, obligé de pourvoir à ses fantaisies, il mangea ses gains jusqu'au jour où les dents lui manquèrent. L'avarice resta. Sur ses vieux jours, il vendit son auberge, ramassa, comme on l'a vu, presque toute la succession de son beau-père, et se retira dans la petite maison de la place, achetée pour un morceau de pain à la veuve du père Auffray, la grand'mère de Pierrette. Rogron et sa femme possédaient environ deux mille francs de rente, provenant de la location de vingt-sept pièces de terre situées autour de Provins, et les intérêts du prix de leur auberge, vendue vingt mille francs. La maison du bonhomme Auffray, quoique en fort mauvais état, fut habitée telle quelle par ces anciens aubergistes qui se gardèrent, comme de la peste, d'y toucher : les vieux rats aiment les lézardes et les ruines. L'ancien aubergiste, qui prit goût au jardinage, employa ses économies à l'augmentation du jardin : il le poussa jusqu'au bord de la rivière, il en fit un carré long, encaissé entre deux murailles et terminé par un empierrement où la nature aquatique, abandonnée à elle-même déployait les richesses de sa Flore. Au début de leur mariage, ces Rogron avaient eu, de deux en deux ans, une fille et un fils : tout dégénère, leurs enfans furent affreux. Mis en nourrice à la campagne et à bas prix, ces malheureux enfans revinrent avec l'horrible éducation du village, ayant crié longtemps et souvent après le sein de leur nourrice qui allait aux champs, et qui, pendant ce temps, les enfermait dans une de ces chambres noires, humides et basses qui servent d'habitation au paysan français. A ce métier, les traits de ces enfans grossirent, leur voix s'altéra ; ils flattèrent médiocrement l'amour-propre de la mère, qui tenta de les corriger de leurs mauvaises habitudes par une rigueur que celle du père convertissait en tendresse. On les laissa courailler dans les cours, écuries et dépendances de l'auberge, ou trotter par la ville; on les fouettait quelquefois; quelquefois on les envoyait chez leur grand-père Auffray, qui les aimait très peu. Cette injustice fut une des raisons qui encouragèrent les Rogron à se faire une large part dans la succession de ce *vieux scélérat*. Cependant le père Rogron mit son fils à l'école, il lui acheta un homme, un de ses charretiers, afin de le sauver de la Réquisition. Dès que sa fille Sylvie eut treize ans, il la dirigea sur Paris en qualité d'apprentie dans une maison de commerce. Deux ans après, il expédia son fils Jérôme-Denis par la même voie. Quand ses amis, ses compères les rouliers ou ses habitués lui demandaient ce qu'il comptait faire de ses enfans, le père Rogron expliquait son système avec une brièveté qui avait, sur celui de la plupart des pères, le mérite de la franchise.

— Quand ils seront en âge de me comprendre, je leur donnerai un coup de pied, vous savez où? en leur disant : « Va faire fortune! » répondait-il en buvant ou s'essuyant les lèvres du revers de sa main. Puis il regardait son interlocuteur en clignant les yeux d'un air fin : — Hé! hé! ils ne sont pas plus bêtes que moi, ajoutait-il. Mon père m'a donné trois coups de pied, je ne leur en donnerai qu'un; il m'a mis un louis dans la main, je leur en mettrai dix : ils seront donc plus heureux que moi. Voilà la bonne manière. Eh bien ! après moi, ce qui restera, restera : les notaires sauront bien le leur trouver. Ce serait drôle de se gêner pour ses enfans?... Les miens me doivent la vie, je les ai nourris, je ne leur demande rien; ils ne sont pas quittes, eh ! voisin? J'ai commencé par être charretier, et ça ne m'a pas empêché d'épouser la fille à ce vieux scélérat de père Auffray !

Sylvie Rogron fut envoyée à cent écus de pension en apprentissage rue Saint-Denis, chez des négocians nés à Provins. Deux ans après, elle était au pair : si elle ne gagnait

rien, ses parens ne payaient plus rien pour son logis et pour sa nourriture. Voilà ce qu'on appelle *être au pair*, rue Saint-Denis. Deux ans après, pendant lesquels sa mère lui envoya cent francs pour son entretien, Sylvie eut cent écus d'appointemens. Ainsi, dès l'âge de dix-neuf ans, mademoiselle Sylvie Rogron obtint son indépendance. A vingt ans, elle était la seconde demoiselle de la maison Julliard, marchand de soie en botte, au *Ver-Chinois*, rue Saint-Denis. L'histoire de la sœur fut celle du frère. Le petit Jérôme-Denis Rogron entra chez un des plus forts marchands merciers de la rue Saint-Denis, la maison Guépin, aux *Trois-Quenouilles*. Si à vingt et un ans Sylvie était première demoiselle à mille francs d'appointemens, Jérôme-Denis, mieux servi par les circonstances, se trouvait à dix-huit ans premier commis à douze cents francs, chez les Guépin, autres Provinois. Le frère et la sœur se voyaient tous les dimanches et les jours de fête; ils les passaient en divertissemens économiques, ils dînaient hors Paris, ils allaient voir Saint-Cloud, Meudon, Belleville, Vincennes. Vers la fin de l'année 1815, ils réunirent leurs capitaux amassés à la sueur de leurs fronts, environ vingt mille francs, et achetèrent de madame Guenée le célèbre fonds de la *Sœur-de-Famille*, une des plus fortes maisons de détail en mercerie. La sœur tint la caisse, le comptoir et les écritures. Le frère fut à la fois le maître et le premier commis, comme Sylvie fut pendant quelque temps sa propre première demoiselle. En 1821, après cinq ans d'exploitation, la concurrence devint si vive et si animée dans la mercerie, que le frère et la sœur avaient à peine pu solder leur fonds et soutenir sa vieille réputation. Quoique Sylvie Rogron n'eût alors que quarante ans, sa laideur, ses travaux constans et un certain air rechigné que lui donnait la disposition de ses traits autant que les soucis, la faisaient ressembler à une femme de cinquante ans. A trente-huit ans, Jérôme-Denis Rogron offrait la physionomie la plus niaise que jamais un comptoir ait présentée à des chalands. Son front écrasé, déprimé par la fatigue, était marqué de trois sillons arides. Ses petits cheveux gris, coupés ras, exprimaient l'indéfinissable stupidité des animaux à sang froid. Le regard de ses yeux bleuâtres ne jetait ni flamme ni pensée. Sa figure ronde et plate n'excitait aucune sympathie et n'amenait même pas le rire sur les lèvres de ceux qui se livrent à l'examen des variétés du Parisien : elle attristait. Enfin s'il était, comme son père, gros et court, ses formes, dénuées du brutal embonpoint de l'aubergiste, accusaient dans les moindres détails un affaissement ridicule. La coloration excessive de son père était remplacée chez lui par la flasque lividité particulière aux gens qui vivent en des arrière-boutiques sans air, dans des cabanes grillées appelées Caisses, toujours pliant et dépliant du fil, payant ou recevant, harcelant des commis ou répétant les mêmes choses aux chalands. Le peu d'esprit du frère et de la sœur avait été entièrement absorbé par l'entente de leur commerce, par le Doit et Avoir, par la connaissance des lois spéciales et des usages de la place de Paris. Le fil, les aiguilles, les rubans, les épingles, les boutons, les fournitures de tailleur, enfin, l'immense quantité d'articles qui composent la mercerie parisienne, avaient employé leur mémoire. Les lettres à écrire et à répondre, les factures, les inventaires, avaient pris toute leur capacité. En dehors de leur partie, ils ne savaient absolument rien, ils ignoraient même Paris Pour eux, Paris était quelque chose d'étalé autour de la rue Saint-Denis. Leur caractère étroit avait eu pour champ leur boutique. Ils savaient admirablement tracasser leurs commis, leurs demoiselles, et les trouver en faute. Leur bonheur consistait à voir toutes les mains agitées comme des pattes de souris sur les comptoirs, maniant la marchandise ou occupées à replier les articles. Quand ils entendaient sept ou huit voix de demoiselles et de jeunes gens dégoisant les phrases consacrées par lesquelles les commis répondent aux observations des acheteurs, la journée était belle, il faisait beau! Quand le bleu de l'éther avivait à Paris, quand les Parisiens se promenaient en ne s'occupant que de la mercerie qu'ils portaient : — Mauvais temps pour la vente! disait l'imbécile patron. La grande science qui rendait Rogron l'objet de l'admiration des apprentis était son art de ficeler, déficeler, reficeler et confectionner un paquet. Rogron pouvait faire un paquet et regarder ce qui se passait dans la rue ou surveiller son magasin dans toute sa profondeur, il avait tout vu quand en le présentant à la pratique il disait : — Voilà, madame; ne vous faut-il *rien d'autre?* Sans sa sœur, ce crétin eût été ruiné. Sylvie avait du bon sens et le génie de la vente. Elle dirigeait son frère dans ses achats en fabrique et l'envoyait sans pitié jusqu'au fond de la France pour y trouver un sou de bénéfice sur un article. La finesse que possède plus ou moins toute femme n'étant pas au service de son cœur, elle l'avait portée dans la spéculation. Un fonds à payer! cette pensée était le piston qui faisait jouer cette machine et lui communiquait une épouvantable activité. Rogron était resté premier commis, il ne comprenait pas l'ensemble de ses affaires : l'intérêt personnel, le plus grand véhicule de l'esprit, ne lui avait pas fait faire un pas. Il restait souvent ébahi quand sa sœur ordonnait de vendre un article à perte, en prévoyant la fin de sa mode; et plus tard il admirait niaisement sa sœur Sylvie. Il ne raisonnait ni bien ni mal, il était incapable de raisonnement; mais il avait la raison de se subordonner à sa sœur, et il se subordonnait par une considération prise en dehors du commerce : — Elle est mon aînée, disait-il. Peut-être une vie constamment solitaire, réduite à la satisfaction des besoins, dénuée d'argent et de plaisirs pendant la jeunesse, expliquerait-elle aux physiologistes et aux penseurs la brute expression de ce visage, la faiblesse de cerveau, l'attitude niaise de ce mercier. Sa sœur l'avait constamment empêché de se marier, en craignant peut-être de perdre son influence dans la maison, en voyant une cause de dépense et de ruine dans une femme infailliblement plus jeune et sans aucun doute moins laide qu'elle.

La bêtise a deux manières d'être : elle se tait ou elle parle. La bêtise muette est supportable, mais la bêtise de Rogron était parleuse. Ce détaillant avait pris l'habitude de gourmander ses commis, de leur expliquer les minuties du commerce de la mercerie en demi-gros, en les ornant des plates plaisanteries qui constituent le *bagout* des boutiques. Ce mot, qui désignait autrefois l'esprit de repartie stéréotypée, a été détrôné par le mot soldatesque de *blague*. Rogron forcément écouté par un petit monde domestique, Rogron content de lui-même, avait fini par se faire une phraséologie à lui. Ce bavard se croyait orateur. La nécessité d'expliquer aux chalands ce qu'ils veulent, de sonder leurs désirs, de leur donner envie de ce qu'ils ne veulent pas, délie la langue du détaillant. Ce petit commerçant finit par avoir la faculté de débiter des phrases où les mots ne présentent aucune idée et qui ont du succès. Enfin, il explique aux chalands des procédés peu connus; de là, lui vient je ne sais quelle supériorité momentanée sur sa pratique; mais une fois sorti des mille et une explications que nécessitent ses mille et un articles, il est, relativement à la pensée, comme un poisson sur la paille et au soleil.

Rogron et Sylvie, ces deux mécaniques subrepticement baptisées, n'avaient, ni en germe ni en action, les sentimens qui donnent au cœur sa vie propre. Aussi ces deux natures étaient-elles excessivement filandreuses et sèches endurcies par le travail, par les privations, par le souvenir de leurs douleurs pendant un long et rude apprentissage. Ni l'un ni l'autre ils ne plaignaient aucun malheur. Ils étaient non pas implacables, mais intraitables à l'égard des gens embarrassés. Pour eux, la vertu, l'honneur, la loyauté, tous les sentimens humains consistaient à payer régulièrement ses billets. Tracassiers, sans âme et d'une économie sordide, le frère et la sœur jouissaient d'une horrible réputation dans le commerce de la rue Saint-Denis. Sans leurs relations avec Provins, où ils allaient trois fois par an aux époques où ils pouvaient fermer leur boutique pendant deux ou trois jours, ils eussent manqué de commis et de

filles de boutique. Mais le père Rogron expédiait à ses enfans tous les malheureux voués au commerce par leurs parens, il faisait pour eux la traite des apprentis et des apprenties dans Provins, où il vantait par vanité la fortune de ses enfans. Chacun, appâté par la perspective de savoir sa fille ou son fils bien instruit et bien surveillé, par la chance de le voir succédant un jour aux *fils Rogron*, envoyait l'enfant, qui le gênait au logis, dans une maison tenue par ces deux célibataires. Mais dès que l'apprenti et l'apprentie à cent écus de pension trouvaient moyen de quitter cette galère, ils s'enfuyaient avec un bonheur qui accroissait la terrible célébrité des Rogron. L'infatigable aubergiste leur découvrait toujours de nouvelles victimes. Depuis l'âge de quinze ans, Sylvie Rogron, habituée à se grimer pour la vente, avait deux masques : la physionomie aimable de la vendeuse, et la physionomie naturelle aux vieilles filles ratatinées. Sa physionomie acquise était d'une mimique merveilleuse : en elle tout souriait, sa voix devenue douce et pateline jetait un charme commercial à la pratique. Sa vraie figure était celle qui s'est montrée entre les deux persiennes entre-bâillées, elle eût fait fuir le plus déterminé des cosaques de 1815, qui cependant aimaient toute espèce de Françaises.

Quand la lettre des Lorrain arriva, les Rogron, en deuil de leur père, avaient hérité de la maison à peu près volée à la grand'mère de Pierrette, puis des terres acquises par l'ancien aubergiste; enfin de certains capitaux provenus de prêts usuraires hypothéqués sur des acquisitions faites par des paysans que le vieil ivrogne espérait exproprier. Leur inventaire annuel venait d'être terminé. Le fonds de la Sœur-de-Famille était payé. Les Rogron possédaient environ soixante mille francs de marchandises en magasin, une quarantaine de mille francs en caisse ou dans le portefeuille, et la valeur de leur fonds. Assis sur la banquette en velours d'Utrecht vert rayé de bandes unies, et plaquée dans une niche carrée derrière le comptoir, en face duquel se trouvait un comptoir semblable pour leur première demoiselle, le frère et la sœur se consultaient sur leurs intentions. Tout marchand aspire à la bourgeoisie. En réalisant leur fonds de commerce, le frère et la sœur devaient avoir environ cent cinquante mille francs, sans comprendre la succession paternelle. En plaçant sur le Grand-Livre les capitaux disponibles, chacun d'eux aurait trois ou quatre mille livres de rentes, même en destinant à la restauration de la maison paternelle la valeur de leur fonds qui leur serait payé sans doute à terme. Ils pouvaient donc aller vivre ensemble à Provins dans une maison à eux. Leur première demoiselle était la fille d'un riche fermier de Donnemarie, chargé de neuf enfans ; il avait dû les pourvoir chacun d'un état, car sa fortune, divisée en neuf parts, était peu de chose pour chacun d'eux. En cinq années, ce fermier avait perdu sept de ses enfans, cette première demoiselle était donc devenue un être si intéressant, que Rogron avait tenté, mais inutilement, d'en faire sa femme. Cette demoiselle manifestait pour son patron une aversion qui déconcertait toute manœuvre. D'ailleurs mademoiselle Sylvie s'y prêtait peu, s'opposait même au mariage de son frère, et voulait faire leur successeur d'une fille si rusée. Elle ajournait le mariage de Rogron après leur établissement à Provins.

Personne, parmi les passans, ne peut comprendre le mobile des existences cryptogamiques de certains boutiquiers; on les regarde, on se demande : — De quoi, pourquoi vivent-ils? que deviennent-ils? d'où viennent-ils? on se perd dans les riens en voulant se les expliquer. Pour découvrir le peu de poésie qui germe dans ces têtes et vivifie ces existences, il est nécessaire de les creuser ; mais on a bientôt trouvé le tuf sur lequel tout repose. Le boutiquier parisien se nourrit d'une espérance plus ou moins réalisable et sans laquelle il périrait évidemment : celui-ci rêve de bâtir ou d'administrer un théâtre, celui-là tend aux honneurs de la mairie ; tel a sa maison de campagne à trois lieues de Paris, un soi-disant parc où il plante des statues en plâtre colorié, où il dispose des jets d'eau qui ressemblent à un bout de fil, et où il dépense des sommes folles; tel autre rêve les commandemens supérieurs de la garde nationale. Provins, ce paradis terrestre, excitait chez les deux merciers le fanatisme que toutes les jolies villes de France inspirent à leurs habitans. Disons-le à la gloire de la Champagne : cet amour est légitime. Provins, une des plus charmantes villes de France, rivalise le Frangistan et la vallée de Cachemire; non-seulement elle contient la poésie de Saadi, l'Homère de la Perse, mais encore elle offre des vertus pharmaceutiques à la science médicale. Des Croisés rapportèrent les roses de Jéricho dans cette délicieuse vallée, où, par hasard, elles prirent des qualités nouvelles, sans rien perdre de leurs couleurs. Provins n'est pas seulement la Perse française, elle pourrait encore être Bade, Aix, Bath : elle a des eaux! Voici le paysage revu d'année en année, qui, de temps en temps, apparaissait aux deux merciers sur le pavé boueux de la rue Saint-Denis.

Après avoir traversé les plaines grises qui se trouvent entre La Ferté-Gaucher et Provins, vrai désert, mais productif, un désert de froment, vous parvenez à une colline. Tout à coup vous voyez à vos pieds une ville arrosée par deux rivières : au bas du rocher s'étale une vallée verte, pleine de lignes heureuses, d'horizons fuyans. Si vous venez de Paris, vous prenez Provins en long, vous avez cette éternelle grande route de France, qui passe au bas de la côte en la tranchant, et douée de son aveugle, de ses mendians, lesquels vous accompagnent de leurs voix lamentables quand vous vous avisez d'examiner ce pittoresque pays inattendu. Si vous venez de Troyes, vous entrez par le pays plat. Le château, la vieille ville et ses anciens remparts sont étagés sur la colline. La jeune ville s'étale en bas. Il y a le haut et le bas Provins : d'abord, une ville aérée, à rues rapides, à beaux aspects, environnée de chemins creux, ravinés, meublés de noyers, et qui criblent de leurs vastes ornières la vive arête de la colline; ville silencieuse, proprette, solennelle, dominée par les ruines imposantes du château ; puis une ville à moulins, arrosée par la Voulzie et le Durtain, deux rivières de Brie, menues, lentes et profondes ; une ville d'auberges, de commerce, de bourgeois retirés, sillonnée par les diligences, par les calèches et le roulage. Ces deux villes ou cette ville, avec ses souvenirs historiques, la mélancolie de ses ruines, la gaîté de sa vallée, ses délicieuses ravines pleines de haies échevelées et de fleurs, sa rivière crénelée de jardins, excite si bien l'amour de ses enfans, qu'ils se conduisent comme les Auvergnats, les Savoyards et les Français : s'ils sortent de Provins pour aller chercher fortune, ils y reviennent toujours. Le proverbe : Mourir au gîte, fait pour les lapins et les gens fidèles, semble être la devise des Provinois.

Aussi les deux Rogron ne pensaient-ils qu'à leur cher Provins! En vendant du fil, le frère revoyait la haute ville. En entassant des papiers chargés de boutons, il contemplait la vallée. En roulant ou déroulant du padoux, il suivait le cours brillant des rivières. En regardant ses casiers, il remontait les chemins creux où jadis il fuyait la colère de son père pour venir y manger des noix, y gober des mûrons. La petite place de Provins occupait surtout sa pensée : il songeait à embellir sa maison, il rêvait à la façade qu'il y voulait reconstruire, aux chambres, au salon, à la salle de billard, à la salle à manger et au jardin potager dont il faisait un jardin anglais avec boulingrins, grottes, jets d'eau, statues, etc. Les chambres où dormaient le frère et la sœur au deuxième de la maison à trois croisées et à six étages, haute et jaune comme il y en a tant rue Saint-Denis, étaient sans autre mobilier que le strict nécessaire; mais personne à Paris ne possédait un plus riche mobilier que ce mercier. Quand il allait par la ville, il restait dans l'attitude des teriakis, regardant les beaux meubles exposés, examinant les draperies dont il emplissait sa maison. Au retour, il disait à sa sœur : — J'ai vu dans telle boutique tel meuble de salon qui nous irait bien! Le lendemain il

en achetait un autre, et toujours! Il regorgeait le mois courant les meubles du mois dernier. Le budget n'aurait pas payé ses remaniemens d'architecture : il voulait tout, et donnait toujours la préférence aux dernières inventions. Quand il contemplait les balcons des maisons nouvellement construites, quand il étudiait les timides essais de l'ornementation extérieure, il trouvait les moulures, les sculptures, les dessins déplacés. — Ah! se disait-il, ces belles choses feraient bien mieux à Provins que là! Lorsqu'il ruminait son déjeuner sur le pas de sa porte, adossé à sa devanture, l'œil hébété, le mercier voyait une maison fantastique dorée par le soleil de son rêve ; il se promenait dans son jardin, il y écoutait son jet d'eau retombant en perles brillantes sur une table ronde en pierre de liais. Il jouait à son billard, il plantait des fleurs! Si sa sœur était la plume à la main, réfléchissant et oubliant de gronder les commis, elle se contemplait recevant les bourgeois de Provins, elle se mirait ornée de bonnets merveilleux dans les glaces de son salon. Le frère et la sœur commençaient à trouver l'atmosphère de la rue Saint-Denis malsaine ; et l'odeur des boues de la Halle leur faisait désirer le parfum des roses de Provins. Ils avaient à la fois une nostalgie et une monomanie contrariées par la nécessité de vendre leurs derniers bouts de fil, leurs bobines de soie et leurs boutons. La terre promise de la vallée de Provins attirait d'autant plus ces Hébreux, qu'ils avaient réellement souffert pendant longtemps et traversé, haletans, les déserts sablonneux de la Mercerie.

La lettre des Lorrain vint au milieu d'une méditation inspirée par ce bel avenir. Les merciers connaissaient à peine leur cousine Pierrette Lorrain. L'affaire de la succession Auffray, traitée depuis longtemps par le vieil aubergiste, avait eu lieu pendant leur établissement, et Rogron causait très peu sur ses capitaux. Envoyés de bonne heure à Paris, le frère et la sœur se souvenaient à peine de leur tante Lorrain. Une heure de discussions généalogiques leur fut nécessaire pour se remémorer leur tante, fille du second lit de leur grand-père Auffray, sœur consanguine de leur mère. Ils retrouvèrent la mère de madame Lorrain dans madame Néraud, morte de chagrin. Ils jugèrent alors que le second mariage de leur grand-père avait été pour eux une chose funeste ; son résultat était le partage de la succession Auffray entre les deux lits. Ils avaient d'ailleurs entendu quelques récriminations de leur père, toujours un peu goguenard et aubergiste. Les deux merciers examinèrent la lettre de Lorrain à travers ces souvenirs peu favorables à la cause de Pierrette. Se charger d'une orpheline, d'une fille, d'une cousine qui, malgré tout, serait leur héritière en cas où ni l'un ni l'autre ne se marierait, il y avait là matière à discussion. La question fut étudiée sous toutes ses faces. D'abord ils n'avaient jamais vu Pierrette. Puis ce serait un ennui que d'avoir une jeune fille à garder. Ne prendraient-ils pas des obligations avec elle? il serait impossible de la renvoyer si elle ne leur convenait pas ; enfin ne faudrait-il pas la marier? Et si Rogron trouvait chaussure à son pied parmi les héritières de Provins, ne valait-il pas mieux réserver toute leur fortune pour ses enfans? Selon Sylvie, une chaussure au pied de son frère était une fille bête, riche et laide, qui se laisserait gouverner par elle. Les deux marchands se décidèrent à refuser. Sylvie se chargea de la réponse. Le courant des affaires fut assez considérable pour retarder cette lettre, qui ne semblait pas urgente, et à laquelle la vieille fille ne pensa plus dès que leur première demoiselle consentit à traiter du fonds de la Sœur-de-Famille. Sylvie Rogron et son frère partirent pour Provins quatre ans avant le jour où la venue de Brigaut allait jeter tant d'intérêt dans la vie de Pierrette. Mais les œuvres de ces deux personnes en province exigent une explication aussi nécessaire que celle sur leur existence à Paris, car Provins ne devait pas moins être funeste à Pierrette que les antécédens commerciaux de ses cousins.

Quand le petit négociant venu de province à Paris retourne de Paris en province, il y rapporte toujours quelques idées ; puis il les perd dans les habitudes de la vie de province où il s'enfonce, et où ses velléités de rénovation s'abîment. De là, ces petits changemens lents, successifs, par lesquels Paris finit par égratigner la surface des villes départementales, et qui marquent essentiellement la transition de l'ex-boutiquier au provincial renforcé. Cette transition constitue une véritable maladie. Aucun détaillant ne passe impunément de son bavardage continuel au silence, et de son activité parisienne à l'immobilité provinciale. Quand ces braves gens ont gagné quelque fortune, ils en dépensent une certaine partie à leur passion longtemps couvée, et y déversent les dernières oscillations d'un mouvement qui ne saurait s'arrêter à volonté. Ceux qui n'ont pas caressé d'idée fixe, voyagent, ou se jettent dans les occupations politiques de la municipalité. Ceux-ci vont à la chasse ou pêchent, tracassent leurs fermiers ou leurs locataires. Ceux-là deviennent usuriers comme le père Rogron, ou actionnaires comme tant d'inconnus. Le thème du frère et de la sœur, vous le connaissez : ils avaient à satisfaire leur royale fantaisie de manier la truelle, à se construire leur charmante maison. Cette idée fixe valut à la place du bas Provins la façade que venait d'examiner Brigaut, les distributions intérieures de cette maison et son luxueux mobilier. L'entrepreneur ne mit pas un clou sans consulter les Rogron, sans leur faire signer les dessins et les devis, sans leur expliquer longuement, en détail, la nature de l'objet en discussion, où il se fabriquait, et ses différens prix. Quant aux choses extraordinaires, elles avaient été employées chez monsieur Tiphaine, ou chez madame Julliard la jeune, ou chez monsieur Garceland, le maire. Une similitude quelconque avec un des riches bourgeois de Provins finissait toujours le combat à l'avantage de l'entrepreneur.

— Du moment où monsieur Garceland a cela chez lui, mettez! disait mademoiselle Rogron. Cela doit être bien, il a bon goût.

— Sylvie, il nous propose des oves dans la corniche du corridor?

— Vous appelez cela des oves?

— Oui, mademoiselle.

— Et pourquoi? quel singulier nom! je n'en ai jamais entendu parler.

— Mais vous en avez vu!

— Oui.

— Savez-vous le latin?

— Non.

— Hé bien! cela veut dire œufs, les oves sont des œufs.

— Comme vous êtes drôles, vous autres architectes! s'écriait Rogron. C'est sans doute pour cela que vous ne donnez pas vos coquilles!

— Peindrons-nous le corridor? disait l'entrepreneur.

— Ma foi, non, s'écriait Sylvie, encore cinq cents francs!

— Oh! le salon et l'escalier sont trop jolis pour ne pas décorer le corridor, disait l'entrepreneur. La petite madame Lesourd a fait peindre le sien l'année dernière.

— Cependant son mari, comme procureur du roi, peut ne pas rester à Provins.

— Oh! il sera quelque jour président du tribunal, disait l'entrepreneur.

— Hé bien! et que faites-vous donc alors de monsieur Tiphaine?

— Monsieur Tiphaine, il a une jolie femme, je ne suis pas embarrassé de lui : monsieur Tiphaine ira à Paris.

— Peindrons-nous le corridor?

— Oui, les Lesourd verront du moins que nous les valons bien! disait Rogron.

La première année de l'établissement des Rogron à Provins fut entièrement occupée par ces délibérations, par le plaisir de voir travailler les ouvriers, par les étonnemens et les enseignemens de tout genre qui en résultaient, et par les tentatives que firent le frère et la sœur pour se lier avec les principales familles de Provins.

Les Rogron n'étaient jamais allés dans aucun monde, ils n'étaient pas sortis de leur boutique; ils ne connaissaient absolument personne à Paris, ils avaient soif des plaisirs de la société. A leur retour, les émigrés retrouvèrent d'abord monsieur et madame Julliard du Ver-Chinois avec leurs enfans et petits-enfans; puis la famille des Guépin, ou mieux le clan des Guépin, dont le petit-fils tenait encore les Trois-Quenouilles; enfin madame Guénée qui leur avait vendu la Sœur-de-Famille, et dont les trois filles étaient mariées à Provins. Ces trois grandes races, les Julliard, les Guépin et les Guénée, s'étendaient dans la ville comme du chiendent sur une pelouse. Le maire, monsieur Garceland, était gendre de monsieur Guépin. Le curé, monsieur l'abbé Péroux, était le propre frère de madame Julliard, qui était une Péroux. Le président du tribunal, monsieur Tiphaine, était le frère de madame Guénée, qui signe née Tiphaine.

La reine de la ville était la belle madame Tiphaine la jeune, la fille unique de madame Roguin, la riche femme d'un ancien notaire de Paris, de qui l'on ne parlait jamais. Délicate, jolie et spirituelle, mariée en province exprès par sa mère qui ne la voulait point près d'elle et l'avait tirée de son pensionnat quelques jours avant son mariage, Mélanie Roguin se considérait comme en exil à Provins, et s'y conduisait admirablement bien. Richement dotée, elle avait encore de belles espérances. Quant à monsieur Tiphaine, son vieux père avait fait à sa fille aînée, madame Guénée, de tels avancemens d'hoirie, qu'une terre de huit mille livres de rente, située à cinq lieues de Provins, devait revenir au président. Ainsi les Tiphaine, mariés avec vingt mille livres de rente, sans compter la place ni la maison du président, devaient un jour réunir vingt autres mille livres de rente. — Ils n'étaient pas malheureux, disait-on. La grande, la seule affaire de la belle madame Tiphaine était de faire nommer monsieur Tiphaine député. Le député deviendrait juge à Paris; et du tribunal, elle se promettait de le faire monter promptement à la cour royale. Aussi ménageait-elle tous les amours propres, s'efforçait-elle de plaire. Mais, chose plus difficile! elle y réussissait. Deux fois par semaine, elle recevait toute la bourgeoisie de Provins dans sa belle maison de la ville haute. Cette jeune femme de vingt-deux ans n'avait point encore fait un seul pas de clerc sur le terrain glissant où elle s'était placée. Elle satisfaisait tous les amours-propres, caressait les dadas de chacun : grave avec les gens graves, jeune fille avec les jeunes filles, essentiellement mère avec les mères, gaie avec les jeunes femmes et disposée à les servir, gracieuse pour tous; enfin une perle, un trésor, l'orgueil de Provins. Elle n'en avait pas dit encore un mot, mais tous les électeurs de Provins attendaient que leur cher président eût l'âge requis pour le nommer. Chacun d'eux, sûr de ses talens, en faisait son homme, son protecteur. Ah! monsieur Tiphaine arriverait, il serait garde des sceaux, il s'occuperait de Provins!

Voici par quels moyens l'heureuse madame Tiphaine était parvenue à régner sur la petite ville de Provins. Madame Guénée, sœur de monsieur Tiphaine, après avoir marié sa première fille à monsieur Lesourd, procureur du roi, la seconde à monsieur Martener le médecin, la troisième à monsieur Auffray le notaire, avait épousé en secondes noces monsieur Galardon, le receveur des contributions. Mesdames Lesourd, Martener, Auffray et leur mère, madame Galardon, virent dans le Président Tiphaine l'homme le plus riche et le plus capable de la famille. Le procureur du roi, neveu par alliance de monsieur Tiphaine, avait tout intérêt à pousser son oncle à Paris pour devenir président à Provins. Aussi ces quatre dames (madame Galardon adorait son frère), formèrent-elles une cour à madame Tiphaine, de qui elles prenaient les avis et les conseils en toute chose. Monsieur Julliard fils aîné, qui avait épousé la fille unique d'un riche fermier, se prit d'une belle passion, subite, secrète et désintéressée, pour la présidente, cet ange descendu des cieux parisiens. La rusée Mélanie, incapable de s'embarrasser d'un Julliard, très capable de le maintenir à l'état d'Amadis et d'exploiter sa sottise, lui donna le conseil d'entreprendre un journal auquel elle servît d'Égérie. Depuis deux ans, Julliard, doublé de sa passion romantique, avait donc entrepris une feuille et une diligence publiques pour Provins. Le journal, appelé La Ruche, *journal de Provins*, contenait des articles littéraires, archéologiques et médicaux faits en famille. Les Annonces de l'arrondissement payaient les frais. Les abonnés, au nombre de deux cents, étaient le bénéfice. Il y paraissait des stances mélancoliques, incompréhensilbes en Brie, et adressées : «A Elle !!! » avec ces trois points. Ainsi le jeune ménage Julliard, qui chantait les mérites de madame Tiphaine, avait réuni le clan de Julliard à celui des Guénée. Dès lors le salon du Président était naturellement devenu le premier de la ville. Le peu d'aristocratie qui se trouve à Provins forme un seul salon dans la ville haute, chez la vieille comtesse de Bréautey.

Pendant les six premiers mois de leur transplantation, favorisés par leurs anciennes relations avec les Julliard, les Guépin, les Guénée, et, après s'être appuyés de leur parenté avec monsieur Auffray le notaire, arrière-petit-neveu de leur grand-père, les Rogron furent reçus d'abord par madame Julliard la mère et par madame Galardon; puis ils arrivèrent avec assez de difficulés dans le salon de la belle madame Tiphaine. Chacun voulut étudier les Rogron avant de les admettre. Il était difficile de ne pas accueillir des commerçans de la rue Saint-Denis, nés à Provins et revenant y manger leurs revenus. Néanmoins, le but de toute société sera toujours d'amalgamer des gens de fortune, d'éducation, de mœurs, de connaissances et de caractères semblables. Or, les Guépin, les Guénée et les Julliard étaient des personnes plus haut placées, plus anciennes de bourgeoisie que les Rogron, fils d'un aubergiste usurier qui avait eu quelques reproches à se faire jadis et sur sa conduite privée et relativement à la succession Auffray. Le notaire Auffray, le gendre de madame Galardon née Tiphaine, savait à quoi s'en tenir : les affaires s'étaient arrangées chez son prédécesseur. Ces anciens négocians, revenus depuis douze ans, s'étaient mis au niveau de l'instruction, du savoir-vivre et des façons de cette société, à laquelle madame Tiphaine imprimait un certain cachet d'élégance, un certain vernis parisien; tout y était homogène : on s'y comprenait, chacun savait s'y tenir et y parler de manière à être agréable à tous. Ils connaissaient tous leurs caractères et s'étaient habitués les uns aux autres. Une fois reçus chez monsieur Garceland le maire, les Rogron se flattèrent d'être en peu de temps au mieux avec la meilleure société de la ville. Sylvie apprit alors à jouer le boston. Rogron, incapable de jouer à aucun jeu, tournait ses pouces et avalait ses phrases une fois qu'il avait parlé de sa maison; mais ses phrases étaient comme une médecine; elles paraissaient le tourmenter beaucoup, il se levait, il avait l'air de vouloir parler, il était intimidé, se rasseyait, et avait de comiques convulsions dans les lèvres. Sylvie developpa naïvement son caractère au jeu. Tracassière, geignant toujours quand elle perdait, d'une joie insolente quand elle gagnait, processive, taquine, elle impatienta ses adversaires, ses partenaires, et devint le fléau de la société. Dévorés d'une envie niaise et franche, Rogron et sa sœur eurent la prétention de jouer un rôle dans une ville sur laquelle douze familles étendaient un filet à mailles serrées, où tous les intérêts, tous les amours-propres formaient comme un parquet sur lequel de nouveaux venus devaient se bien tenir pour n'y rien heurter ou pour n'y pas glisser. En supposant que la restauration de leur maison coûtât trente mille francs, le frère et la sœur réunissaient dix mille livres de rente. Ils se crurent très-riches, assommèrent cette société de leur luxe futur, et laissèrent prendre la mesure de leur petitesse, de leur ignorance crasse, de leur sotte jalousie. Le soir où ils furent présentés à la belle madame Tiphaine, qui déjà les avait observés chez madame Garceland, chez sa belle-sœur Galardon et chez madame Julliard la mère, la reine de la ville dit confidentiellement à Julliard fils, qui resta quelques instans après tout le monde en tête-à-tête avec

elle et le Président : — Vous êtes donc tous bien coiffés de ces Rogron?

— Moi, dit l'Amadis de Provins, ils ennuient ma mère, ils excèdent ma femme ; et quand mademoiselle Sylvie a été mise en apprentissage, il y a trente ans, chez mon père, il ne pouvait déjà pas la supporter,

— Mais j'ai fort envie, dit la jolie Présidente en mettant son petit pied sur la barre de son garde-cendres, de faire comprendre que mon salon n'est pas une auberge.

Julliard leva les yeux au plafond comme pour dire : — Mon Dieu ! combien d'esprit, quelle finesse !

— Je veux que ma société soit choisie ; et si j'admettais des Rogron, certes elles ne le serait pas.

— Ils sont sans cœur, sans esprit ni manières, dit le Président. Quand, après avoir vendu du fil pendant vingt ans, comme l'a fait ma sœur, par exemple...

— Mon ami, votre sœur ne serait déplacée dans aucun salon, dit en parenthèse madame Tiphaine.

— Si l'on a la bêtise de demeurer encore mercier, dit le Président en continuant, si l'on ne se décrasse pas, si l'on prend les comtes de Champagne pour des mémoires de vin fourni, comme ces Rogron l'ont fait ce soir, on doit rester chez soi.

— Ils sont puans, dit Julliard. Il semble qu'il n'y ait qu'une maison dans Provins. Ils veulent nous écraser tous. Après tout à peine ont-ils de quoi vivre.

— S'il n'y avait que le frère, reprit madame Tiphaine, on le souffrirait, il n'est pas gênant. En lui donnant un casse-tête chinois, il resterait dans un coin bien tranquillement. Il en aurait pour tout un hiver à trouver une combinaison. Mais mademoiselle Sylvie, quelle voix d'hyène enrhumée ! quelles pattes de homard ! Ne dites rien de ceci, Julliard.

Quand Julliard fut parti, la petite femme dit à son mari : — Mon ami, j'ai déjà bien assez des indigènes que je suis obligée de recevoir, ces deux de plus me feraient mourir ; et, si tu le permets, nous nous en priverons.

— Tu es bien la maîtresse chez toi, dit le Président ; mais nous nous ferons des ennemis. Les Rogrons se jetteront dans l'Opposition, qui jusqu'à présent n'a pas encore de consistance à Provins. Ce Rogron hante déjà le baron Gouraud et l'avocat Vinet.

— Hé ! dit en souriant Mélanie, ils te rendront alors service. Là où il n'y a pas d'ennemis il n'y a pas de triomphes. Une conspiration libérale, une association illégale, une lutte quelconque te mettraient en évidence.

Le Président regarda sa jeune femme avec une sorte d'admiration craintive.

Le lendemain chacun se dit à l'oreille chez madame Garceland que les Rogron n'avaient pas réussi chez madame Tiphaine, dont le mot sur l'auberge eut un immense succès. Madame Tiphaine fut un mois à rendre sa visite à mademoiselle Sylvie. Cette insolence est très-remarquée en province. Sylvie eut, au boston chez madame Tiphaine, avec la respectable madame Julliard la mère, une scène désagréable à propos d'une Misère superbe que son ancienne patronne lui fit perdre, disait-elle, méchamment et à dessein. Jamais Sylvie, qui aimait à jouer de mauvais tours aux autres, ne concevait qu'on lui rendît la pareille. Madame Tiphaine donna l'exemple de composer les parties avant l'arrivée des Rogron, en sorte que Sylvie fut réduite à errer de table en table en regardant jouer les autres, qui la regardaient en dessous d'un air narquois. Chez madame Julliard la mère on se mit à jouer le whist, jeu que ne savait pas Sylvie. La vieille fille finit par comprendre sa mise hors la loi, sans en comprendre les raisons. Elle se crut l'objet de la jalousie de tout ce monde. Les Rogron ne furent bientôt plus priés chez personne ; mais ils persistèrent à passer leurs soirées en ville. Les gens spirituels se moquèrent d'eux, sans fiel, doucement, en leur faisant dire de grosses balourdises sur les oves de leur maison, sur une certaine cave à liqueurs qui n'avait pas sa pareille à Provins. Cependant la maison des Rogron s'acheva. Naturellement ils donnèrent quelques somptueux dîners, autant pour rendre les politesses reçues que pour exhiber leur luxe. On vint seulement par curiosité. Le premier dîner fut offert aux principaux personnages, à monsieur et madame Tiphaine, chez lequels les Rogron n'avaient cependant pas mangé une seule fois ; à monsieur et madame Julliard père et fils, mère et belle-fille ; monsieur Lesourd, monsieur le curé, monsieur et madame Galardon. Ce fut un de ces dîners de province où l'on tient la table depuis cinq jusqu'à neuf heures. Madame Tiphaine importait à Provins les grandes façons de Paris, où les gens comme il faut quittent le salon après le café pris. Elle avait soirée chez elle, et voulut s'évader ; mais les Rogron suivirent le ménage jusque dans la rue, et quand ils revinrent, stupéfaits de n'avoir pu retenir monsieur le Président et madame la Présidente, les autres convives leur expliquèrent le bon goût de madame Tiphaine en l'imitant avec une célérité cruelle en province.

— Ils ne verront pas notre salon allumé, dit Sylvie, et la lumière est son fard.

Les Rogron avaient voulu ménager une surprise à leurs hôtes. Personne n'avait été admis à voir cette maison devenue célèbre. Aussi tous les habitués du salon de madame Tiphaine attendaient-ils avec impatience son arrêt sur les merveilles du palais Rogron.

— Eh bien ! lui dit la petite madame Martener, vous avez vu le Louvre, racontez-nous-en bien tout?

— Mais tout, ce sera comme le dîner, pas grand'chose.

— Comment est-ce ?

— Eh bien ! cette porte bâtarde de laquelle nous avons dû nécessairement admirer les croisillons en fonte dorée que vous connaissez, dit madame Tiphaine, donne entrée sur un long corridor qui partage assez inégalement la maison, puisqu'à droite il n'y a qu'une fenêtre sur la rue, tandis qu'il s'en trouve deux à gauche. Du côté du jardin, ce couloir est terminé par la porte vitrée du perron qui descend sur une pelouse, pelouse ornée d'un socle où s'élève le plâtre de Spartacus, peint en bronze. Derrière la cuisine, l'entrepreneur a ménagé sous la cage de l'escalier une petite chambre aux provisions, de laquelle on ne nous a pas fait grâce. Cet escalier, entièrement peint en marbre portor, consiste en une rampe évidée tournant sur elle-même comme celles qui, dans les cafés, mènent du rez-de-chaussée aux cabinets de l'entresol. Ce colifichet en bois de noyer, d'une légèreté dangereuse, à balustrade ornée de cuivre, nous a été donné pour une des sept nouvelles merveilles du monde. La porte des caves est dessous. De l'autre côté du couloir, sur la rue, se trouve la salle à manger, qui communique par une porte à deux battans avec un salon d'égale dimension dont les fenêtres offrent la vue du jardin.

— Ainsi, point d'antichambre? dit madame Auffray.

— L'antichambre est sans doute ce long couloir où l'on est entre deux airs, répondit madame Tiphaine. Nous avons eu la pensée éminemment nationale, libérale, constitutionnelle et patriotique, de n'employer que des bois de France, reprit-elle. Ainsi, dans la salle à manger, le parquet est en bois de noyer et façonné en point de Hongrie. Les buffets, la table et les chaises sont également en noyer. Aux fenêtres, des rideaux en calicot blanc encadrés de bandes rouges, attachés par de vulgaires embrasses rouges sur des patères exagérées, à rosaces découpées, dorées au mat, et dont le champignon ressort sur un fond rougeâtre. Ces rideaux magnifiques glissent sur des bâtons terminés par des palmettes extravagantes, où les fixent des griffes de lion en cuivre estampé, disposées en haut de chaque pli. Au-dessus d'un des buffets, on voit un cadran de café suspendu par une espèce de serviette en bronze doré, une de ces idées qui plaisent singulièrement aux Rogron. Ils ont voulu me faire admirer cette trouvaille ; je n'ai rien trouvé de mieux à leur dire que, si jamais on a dû mettre une serviette autour d'un cadran, c'était bien dans une salle à manger. Il y a sur ce buffet deux grandes lampes semblables à celles qui parent le comptoir des célèbres restaurans. Au-dessus de l'autre se trouve un baromètre excessi-

vement orné, qui paraît devoir jouer un grand rôle dans leur existence : le Rogron le regarde comme il regarderait sa prétendue. Entre les deux fenêtres, l'ordonnateur du logis a placé un poêle en faïence blanche dans une niche horriblement riche. Sur les murs brille un magnifique papier rouge et or, comme il s'en trouve dans ces mêmes restaurans, et que le Rogron y a sans doute choisi sur place. Le dîner nous a été servi dans un service de porcelaine blanc et or, avec son dessert bleu barbeau à fleurs vertes; mais on nous a ouvert un des buffets pour nous faire voir un autre service en terre de pipe pour tous les jours. En face de chaque buffet une grande armoire contient le linge. Tout cela est verni, propre, neuf, plein de tons criards. J'admettrais encore cette salle à manger : elle a son caractère ; quelque désagréable qu'il soit, il peint très bien celui des maîtres de la maison ; mais il n'y a pas moyen de tenir à cinq de ces gravures noires contre lesquelles le Ministère de l'Intérieur devrait présenter une loi, et qui représentent Poniatowski sautant dans l'Elster, la Défense de la barrière de Clichy, Napoléon pointant lui-même un canon, et les deux Mazeppa, toutes encadrées dans des cadres dorés dont le vulgaire modèle convient à ces gravures, capables de faire prendre les succès en haine! Oh ! combien j'aime mieux les pastels de madame Julliard, qui représentent des fruits, ces excellens pastels faits sous Louis XV, et qui sont en harmonie avec cette bonne vieille salle à manger, à boiseries grises et un peu vermoulues, mais qui certes ont le caractère de la province, et vont avec la grosse argenterie de famille, avec la porcelaine antique et nos habitudes. La province est la province ; elle est ridicule quand elle veut singer Paris. Vous me direz peut-être : Vous êtes orfévre, monsieur Josse ; mais je préfère le vieux salon que voici, de monsieur Tiphaine le père, avec ses gros rideaux de lampasse vert et blanc, avec sa cheminée Louis XV, ses trumeaux contournés, ses vieilles glaces à perles et ses vénérables tables à jouer ; mes vases de vieux Sèvres, en vieux bleu, montés en vieux cuivre ; ma pendule à fleurs impossibles, mon lustre rococo, et mon meuble en tapisserie, à toutes les splendeurs de leur salon.

— Comment est-il ? dit monsieur Martener très-heureux de l'éloge que la belle Parisienne venait de faire si adroitement de la province.

— Quant au salon, il est d'un beau rouge, le rouge de mademoiselle Sylvie quand elle se fâche de perdre une Misère !

— Le rouge-Sylvie, dit le Président dont le mot resta dans le vocabulaire de Provins.

— Les rideaux des fenêtres ?... rouges ! les meubles ?... rouges ! la cheminée ?... marbre rouge portor ! les candélabres et la pendule ?... marbre rouge portor, montés en bronze d'un dessin commun, lourd ; des culs-de-lampe romains soutenus par des branches à feuillages grecs. Du haut de la pendule, vous êtes regardés à la manière des Rogron, d'un air niais, par ce gros lion bon enfant appelé lion d'ornement, et qui nuira pendant longtemps aux vrais lions. Ce lion roule sous une de ses pattes une grosse boule, un détail des mœurs du lion d'ornement ; il passe sa vie à tenir une grosse boule noire, absolument comme un Député de la Gauche. Peut-être est-ce un mythe constitutionnel. Le cadran de cette pendule est bizarremen travaillé. La glace de la cheminée offre cet encadrement à pâtes appliquées, d'un effet mesquin, vulgaire quoique nouveau. Mais le génie du tapissier éclate dans les plis rayonnans d'une étoffe rouge qui partent d'une patère mise au centre du devant de cheminée, un poëme romantique composé tout exprès pour les Rogron, qui s'extasient en vous le montrant. Au milieu du plafond pend un lustre soigneusement enveloppé dans un suaire de percaline verte, et avec raison : il est du plus mauvais goût ; le bronze, d'un ton aigre, a pour ornemens des filets plus détestables en or bruni. Dessous, une table à thé, ronde, à marbre plus que jamais portor, offre un plateau moiré métallique où reluisent des tasses en porcelaine peinte, quelles peintures ! et groupées autour d'un sucrier en cristal taillé si crânement que nos petites filles ouvriront de grands yeux en admirant et les cercles de cuivre doré qui le bordent, et ces côtes tailladées comme un pourpoint du moyen-âge, et la pince à prendre le sucre, de laquelle on ne se servira probablement jamais. Ce salon a pour tenture un papier rouge qui joue le velours, encadré par panneaux dans des baguettes de cuivre agrafées aux quatre coins par des palmettes énormes. Chaque panneau est surorné d'une lithochromie encadrée dans des cadres surchargés de festons en pâte qui simulent nos belles sculptures en bois. Le meuble, en casimir et en racine d'orme, se compose classiquement de deux canapés, deux bergères, six fauteuils et six chaises. La console est embellie d'un vase en albâtre dit à la Médicis, mis sous verre, et de cette magnifique cave à liqueurs si célèbre. Nous avons été suffisamment prévenus *qu'il n'en existe pas une seconde à Provins !* Chaque embrasure de fenêtre où sont drapés de magnifiques rideaux en soie rouge doublés de rideaux en tulle, contient une table à jouer, Le tapis est d'Aubusson. Les Rogron n'ont pas manqué de mettre la main sur ce fond rouge à rosaces fleuries, le plus vulgaire des dessins communs. Ce salon n'a pas l'air d'être habité : vous n'y voyez ni livres ni gravures, ni ces menus objets qui meublent les tables, dit-elle en regardant sa table chargée d'objets à la mode, d'albums, des jolies choses qu'on lui donnait. Il n'y a ni fleurs ni aucun de ces riens qui se renouvellent. C'est froid et sec comme mademoiselle Sylvie. Buffon a raison, le style est l'homme, et certes les salons ont un style !

La belle madame Tiphaine continua sa description épigrammatique. D'après cet échantillon, chacun se figurera facilement l'appartement que la sœur et le frère occupaient au premier étage et qu'ils montrèrent à leurs hôtes ; mais personne ne saurait inventer les sottes recherches auxquelles le spirituel entrepreneur avait entraîné les Rogron, les moulures des portes, les volets intérieurs façonnés, les pâtes d'ornement dans les corniches, les jolies peintures, les mains en cuivre doré, les sonnettes, les intérieurs de cheminée à systèmes fumivores, les inventions pour éviter l'humidité, les tableaux de marqueterie figurés par la peinture dans l'escalier, la vitrerie, la serrurerie superfines ; enfin tous ces colifichets, qui renchérissent une construction et qui plaisent aux bourgeois, avaient été prodigués outre mesure.

Personne ne voulut aller aux soirées des Rogron, dont les prétentions avortèrent. Les raisons de refus ne manquaient pas : tous les jours étaient acquis à madame Garceland, à madame Galardon, aux dames Julliard, à madame Tiphaine, au sous-préfet, etc. Pour se faire une société, les Rogron crurent qu'il suffirait de donner à dîner : ils eurent des jeunes gens assez moqueurs, et les dîneurs qui se trouvent dans tous les pays du monde ; mais les personnes graves cessèrent toutes de les voir. Effrayée par la perte sèche de quarante mille francs engloutis sans profit dans la maison, qu'elle appelait sa chère maison, Sylvie voulut regagner cette somme par des économies. Elle renonça donc promptement à des dîners qui coûtaient trente à quarante francs, sans les vins, et qui ne réalisaient point son espérance d'avoir une société, création aussi difficile en province qu'à Paris. Sylvie renvoya sa cuisinière et prit une fille de campagne pour les gros ouvrages. Elle fit sa cuisine elle-même *pour son plaisir*.

Quatorze mois après leur arrivée, le frère et la sœur tombèrent donc dans une vie solitaire et sans occupation. Son bannissement du monde avait engendré dans le cœur de Sylvie une haine effroyable contre les Tiphaine, les Julliard, les Auffray, les Garceland, enfin contre la société de Provins qu'elle nommait *la clique*, et avec laquelle ses rapports devinrent excessivement froids. Elle aurait bien voulut leur opposer une seconde société ; mais la bourgeoisie inférieure était entièrement composée de petits commerçans, libres seulement les dimanches et les jours de fête; ou de gens tarés comme l'avocat Vinet et le médecin Néraud, des bonapartistes inadmissibles comme le co-

lonel baron Gouraud, avec lesquels Rogron se lia d'ailleurs très inconsidérément, et contre lesquels la haute bourgeoisie avait essayé vainement de le mettre en garde. Le frère et la sœur furent donc obligés de rester au coin de leur poêle, dans leur salle à manger, en se remémorant leurs affaires, les figures de leurs pratiques, et autres choses aussi agréables. Le second hiver ne se termina pas sans que l'ennui pesât sur eux effroyablement. Ils avaient mille peines à employer le temps de leur journée. En allant se coucher le soir, ils disaient : — Encore une de passée! Ils traînassaient le matin en se levant, restaient au lit, s'habillaient lentement. Rogron se faisait lui-même la barbe tous les jours, il s'examinait la figure, il entretenait sa sœur des changemens qu'il croyait y apercevoir; il avait des discussions avec la servante sur la température de son eau chaude; il allait au jardin, regardait si les fleurs avaient poussé; il s'aventurait au bord de l'eau, où il avait fait construire un kiosque; il observait la menuiserie de sa maison : avait-elle joué? le tassement avait-il fendillé quelque tableau? les peintures se soutenaient-elles? Il revenait parler de ses craintes sur une poule malade ou sur un endroit où l'humidité laissait subsister des taches, à sa sœur qui faisait l'affairée en mettant le couvert, en tracassant la servante. Le baromètre était le meuble le plus utile à Rogron : il le consultait sans cause, il le tapait familièrement comme un ami, puis il disait : « Il fait vilain! » Sa sœur lui répondait : « Bah! il fait le temps de la saison. » Si quelqu'un venait le voir, il vantait l'excellence de cet instrument. Le déjeuner prenait encore un peu de temps. Avec quelle lenteur ces deux êtres mastiquaient chaque bouchée? Aussi leur digestion était-elle parfaite, ils n'avaient pas à craindre de cancer à l'estomac. Ils gagnaient midi par la lecture de la *Ruche* et du *Constitutionnel*. L'abonnement du journal parisien était supporté par tiers avec l'avocat Vinet et le colonel Gouraud. Rogron allait porter lui-même les journaux au colonel qui logeait sur la place, dans la maison de monsieur Martener, et dont les longs récits lui faisaient un plaisir énorme. Aussi Rogron se demandait-il en quoi le colonel était dangereux. Il eut la sottise de lui parler de l'ostracisme prononcé contre lui, de lui rapporter les dires de la clique. Dieu sait comme le colonel, aussi redoutable au pistolet qu'à l'épée, et qui ne craignait personne, arrangea la Tiphaine et son Julliard, et les ministériels de la haute ville, gens vendus à l'étranger, capables de tout pour avoir des places, lisant aux élections les noms à leur fantaisie sur les bulletins, etc. Vers deux heures, Rogron entreprenait une petite promenade. Il était bien heureux quand un boutiquier sur le pas de sa porte l'arrêtait en lui disant : — Comment va, père Rogron! Il causait et demandait des nouvelles de la ville, il écoutait et colportait les commérages, les petits bruits de Provins. Il montait jusqu'à la haute ville et allait dans les chemins creux selon le temps. Parfois, il rencontrait des vieillards en promenade comme lui. Ces rencontres étaient d'heureux événemens. Il se trouvait à Provins des gens désabusés de la vie parisienne, des savans modestes vivant avec leurs livres. Jugez de l'attitude de Rogron en écoutant un juge-suppléant nommé Desfondrilles, plus archéologue que magistrat, disant à l'homme instruit, le vieux monsieur Martener le père, en lui montrant la vallée : — Expliquez-moi pourquoi les oisifs de l'Europe vont à Spa plutôt qu'à Provins, quand les eaux de Provins ont une supériorité reconnue par la médecine française, une action, une martialité dignes des propriétés médicales de nos roses?

— Que voulez-vous! répliquait l'homme instruit, c'est un de ces caprices du Caprice, inexplicable comme lui. Le vin de Bordeaux était inconnu il y a cent ans : le maréchal de Richelieu, l'une des plus grandes figures du dernier siècle, l'Alcibiade français, est nommé gouverneur de la Guyenne; il avait la poitrine délabrée, et l'univers sait pourquoi! le vin du pays le restaure, le rétablit. Bordeaux acquiert alors cent millions de rente, et le maréchal recule le territoire de Bordeaux jusqu'à Angoulême, jusqu'à Cahors, enfin à quarante lieues à la ronde! Qui sait où s'arrêtent les vignobles de Bordeaux? Et le maréchal n'a pas de statue équestre à Bordeaux!

— Ah! s'il arrive un événement de ce genre à Provins, dans un siècle ou dans un autre, on y verra, je l'espère, reprenait alors monsieur Desfondrilles, soit sur la petite place de la basse ville, soit au château, dans la ville haute, quelque bas-relief en marbre blanc représentant la tête de monsieur Opoix, le restaurateur des eaux minérales de Provins!

— Mon cher monsieur, peut-être la réhabilitation de Provins est-elle impossible, disait le vieux monsieur Martener le père. Cette ville a fait faillite.

Ici Rogron ouvrait de grands yeux et s'écriait : — Comment?

— Elle a jadis été une capitale qui luttait victorieusement avec Paris au douzième siècle, quand les comtes de Champagne y avaient leur cour, comme le roi René tenait la sienne en Provence, répondait l'homme instruit. En ce temps, la civilisation, la joie, la poésie, l'élégance, les femmes, enfin, toutes les slendeurs sociales n'étaient pas exclusivement à Paris. Les villes se relèvent aussi difficilement que les maisons de commerce de leur ruine : il ne nous reste de Provins que le parfum de notre gloire historique, celui de nos roses, et une sous-préfecture.

— Ah! que serait la France si elle avait conservé toutes ses capitales féodales! disait Desfondrilles. Les sous-préfets peuvent-ils remplacer la race poétique, galante et guerrière des Thibault, qui avaient fait de Provins ce que Ferrare était en Italie, ce que fut Weymar en Allemagne, et ce que voudrait être aujourd'hui Munich?

— Provins a été une capitale! s'écriait Rogron.

— D'où venez-vous donc? répondait l'archéologue Desfondrilles.

Le juge-suppléant frappait alors de sa canne le sol de la ville haute, et s'écriait : — Mais ne savez-vous donc pas que toute cette partie de Provins est bâtie sur des cryptes?

— Cryptes!

— Hé bien! oui, des cryptes d'une hauteur et d'une étendue inexplicables. C'est comme les nefs des cathédrales, il y a des piliers.

— Monsieur fait un grand ouvrage archéologique dans lequel il compte expliquer ces singulières constructions, disait le vieux Martener qui voyait le juge enfourchant son dada.

Rogron revenait enchanté de savoir sa maison construite dans la vallée. Les cryptes de Provins employèrent cinq à six journées en explorations, et défrayèrent pendant plusieurs soirées la conversation des deux célibataires. Rogron apprenait toujours ainsi quelque chose sur le vieux Provins, sur les alliances des familles, ou de vieilles nouvelles politiques qu'il renarrait à sa sœur. Aussi disait-il cent fois dans sa promenade, et souvent plusieurs fois à la même personne : — Hé bien! que dit-on? — Hé bien! qu'y a-t-il de neuf? Revenu dans sa maison, il se jetait sur un canapé du salon en homme harassé de fatigue, mais éreinté seulement de son propre poids. Il arrivait à l'heure du dîner en allant vingt fois du salon à la cuisine, examinant l'heure, ouvrant et fermant les portes. Tant que le frère et la sœur eurent des soirées en ville, ils atteignirent à leur coucher; mais quand ils furent réduits à leur intérieur, la soirée fut un désert à traverser. Quelquefois les personnes qui revenaient chez elles sur la petite place, après avoir passé la soirée en ville, entendaient des cris chez les Rogron, comme si le frère assassinait la sœur; on reconnut les horribles bâillemens d'un mercier aux abois. Ces deux mécaniques n'avaient rien à broyer entre leurs rouages rouillés, elles criaient. Le frère parla de se marier, mais en désespoir de cause. Il se sentait vieilli, fatigué : une femme l'effrayait. Sylvie, qui comprit la nécessité d'avoir un tiers au logis, se souvint alors de leur pauvre cousine, de laquelle personne ne leur avait demandé des nouvelles, car à Provins chacun croyait la petite madame Lorrain et sa fille mortes toutes deux. Syl-

vie Rogron ne perdait rien, elle était trop vieille fille pour égarer quoi que ce soit! elle eut l'air d'avoir retrouvé la lettre des Lorrain, afin de parler tout naturellement de Pierrette à son frère, qui fut presque heureux de la possibilité d'avoir une petite fille au logis. Sylvie écrivit moitié commercialement moitié affectueusement aux vieux Lorrain, en rejetant le retard de sa réponse sur la liquidation des affaires, sur sa transplantation à Provins et sur son établissement. Elle parut désireuse de prendre sa cousine avec elle, en donnant à entendre que Pierrette devait un jour avoir un héritage de douze mille livres de rente, si monsieur Rogron ne se mariait pas. Il faudrait avoir été, comme Nabuchodonosor, quelque peu bête sauvage et enfermé dans une cage du Jardin des Plantes, sans autre proie que la viande de boucherie apportée par le gardien, ou négociant retiré sans commis à tracasser, pour savoir avec quelle impatience le frère et la sœur attendirent leur cousine Lorrain. Aussi, trois jours après que la lettre fut partie, le frère et la sœur se demandaient-ils déjà quand leur cousine arriverait. Sylvie aperçut dans sa prétendue bienfaisance envers sa cousine pauvre un moyen de faire revenir la société de Provins sur son compte. Elle alla chez madame Tiphaine, qui les avait frappés de sa réprobation, et qui voulait créer à Provins une première société, comme à Genève, y tambouriner l'arrivée de leur cousine Pierrette, la fille du colonel Lorrain, en déplorant ses malheurs, et se posant en femme heureuse d'avoir une belle et jeune héritière à offrir au monde.

— Vous l'avez découverte bien tard, répondit ironiquement madame Tiphaine qui trônait sur son sofa au coin de son feu.

Par quelques mots dits à voix basse pendant une donne de cartes, madame Garceland rappela l'histoire de la succession du vieil Auffray. Le notaire expliqua les iniquités de l'aubergiste.

— Où est-elle, cette pauvre petite? demanda poliment le président Tiphaine.

— En Bretagne, dit Rogron.

— Mais la Bretagne est grande, fit observer monsieur Lesourd, le procureur du roi.

— Son grand-père et sa grand'mère Lorrain nous ont écrit. Quand donc, ma bonne? fit Rogron.

Sylvie, occupée à demander à madame Garceland où elle avait acheté l'étoffe de sa robe, ne prévit pas l'effet de sa réponse et dit : — Avant la vente de notre fond.

—Et vous avez répondu il y a trois jours, mademoiselle, s'écria le notaire.

Sylvie devint rouge comme les charbons les plus ardens du feu.

— Nous avons écrit à l'établissement Saint-Jacques, reprit Rogron.

— Il s'y trouve en effet une espèce d'hospice pour les vieillards, dit un juge qui avait été juge-suppléant à Nantes; mais elle ne peut pas être là, car on n'y reçoit que des gens qui ont passé soixante ans.

— Elle y est avec sa grand'mère Lorrain, dit Rogron.

— Elle avait une petite fortune, les huit mille francs que votre père... non, je veux dire votre grand-père lui avait laissés, dit le notaire qui fit exprès de se tromper.

— Ah! s'écria Rogron d'un air bête sans comprendre cette épigramme.

— Vous ne connaissez donc ni la fortune ni la situation de votre cousine-germaine? demanda le président.

— Si monsieur l'avait connue, il ne la laisserait pas dans une maison qui n'est qu'un hôpital honnête, dit sévèrement le juge. Je me souviens maintenant d'avoir vu vendre à Nantes, par expropriation, une maison appartenant à monsieur et madame Lorrain, et mademoiselle Lorrain a perdu sa créance, car j'étais commissaire de l'ordre.

Le notaire parla du colonel Lorrain, qui, s'il vivait, serait bien étonné de savoir sa fille dans un établissement comme celui de Saint-Jacques. Les Rogron firent alors leur retraite en se disant que le monde était bien méchant. Sylvie comprit le peu de succès que sa nouvelle avait obtenu : elle s'était perdue dans l'esprit de chacun, il lui était dès lors interdit de frayer avec la haute société de Provins. A compter de ce jour, les Rogron ne cachèrent plus leur haine contre les grandes familles bourgeoises de Provins et leurs adhérens. Le frère dit alors à la sœur toutes les chansons libérales que le colonel Gouraud et l'avocat Vinet lui avaient serinées sur les Tiphaine, les Guénée, les Garceland, les Guépin et les Julliard.

— Dis donc, Sylvie, mais je ne vois pas pourquoi madame Tiphaine renie le commerce de la rue Saint-Denis, le plus beau de son nez en est fait. Madame Roguin sa mère est la cousine des Guillaume du Chat-qui-Pelote, et qui ont cédé leur fonds à Joseph Lebas, leur gendre. Son père est ce notaire, ce Roguin qui a manqué en 1819 et ruiné la maison Birotteau. Ainsi la fortune de madame Tiphaine est du bien volé, car qu'est-ce qu'une femme de notaire qui tire son épingle du jeu, et laisse faire à son mari une banqueroute frauduleuse? C'est du propre! Ah! je vois : elle a marié sa fille à Provins, rapport à ses relations avec le banquier du Tillet. Et ces gens-là font les fiers; mais... Enfin voilà le monde.

Le jour où Denis Rogron et sa sœur Sylvie se mirent à déblatérer contre la clique, ils devinrent sans le savoir des personnages, et furent en voie d'avoir une société : leur salon allait devenir le centre d'intérêts qui cherchaient un théâtre. Ici l'ex-mercier prit des proportions historiques et politiques : car il donna, toujours sans le savoir, de la force et de l'unité aux élémens jusqu'alors flottans du parti libéral à Provins. Voici comment. Les débuts des Rogron furent curieusement observés par le colonel Gouraud et par l'avocat Vinet, que leur isolement et leurs idées avaient rapprochés. Ces deux hommes professaient le même patriotisme par les mêmes raisons; ils voulaient devenir des personnages. Mais s'ils étaient disposés à se faire chefs, ils manquaient de soldats. Les libéraux de Provins se composaient d'un vieux soldat devenu limonadier; d'un aubergiste; de monsieur Cournant, notaire, compétiteur de monsieur Auffray; du médecin Néraud, l'antagoniste de monsieur Martener; de quelques gens indépendans, de fermiers épars dans l'arrondissement, et d'acquéreurs de biens nationaux. Le colonel et l'avocat, heureux d'attirer à eux un imbécile dont la fortune pouvait aider leurs manœuvres, qui souscrirait à leurs souscriptions, qui, dans certains cas, attacherait le grelot, et dont la maison servirait d'hôtel de ville au parti, profitèrent de l'inimitié des Rogron contre les aristocrates de la ville. Le colonel, l'avocat et Rogron avaient un léger lien dans leur abonnement commun au *Constitutionnel*, il ne devait pas être difficile au colonel Gouraud de faire un libéral de l'ex-mercier, quoique Rogron sût si peu de chose en politique qu'il ne connaissait pas les exploits du sergent Mercier : il le prenait pour un confrère. La prochaine arrivée de Pierrette hâta de faire éclore les pensées cupides inspirées par l'ignorance et par la sottise des deux célibataires. En voyant toute chance d'établissement perdue pour Sylvie dans la société Tiphaine, le colonel eut une arrière-pensée. Les vieux militaires ont contemplé tant d'horreurs dans tant de pays, tant de cadavres nus grimaçant sur tant de champs de bataille, qu'ils ne s'effraient plus d'aucune physionomie, et Gouraud coucha en joue la fortune de la vieille fille. Ce colonel, gros homme court, portait d'énormes boucles à ses oreilles, cependant déjà garnies d'une énorme touffe de poils. Ses favoris épars et grisonnans s'appelaient en 1799 des nageoires. Sa bonne grosse figure rougeaude était un peu tannée comme celles de tous les échappés de la Bérésina. Son gros ventre pointu décrivait en dessous cet angle droit qui caractérise le vieil officier de cavalerie. Gouraud avait commandé le deuxième hussards. Ses moustaches grises cachaient une énorme bouche *blagueuse*, s'il est permis d'employer ce mot soldatesque, le seul qui puisse peindre ce gouffre : il n'avait pas mangé, mais dévoré! Un coup de sabre avait tronqué son nez. Sa parole y gagnait d'être devenue sourde et profondément nasillarde comme celle attribuée aux capucins. Ses petites

mains, courtes et larges, étaient bien celles qui font dire aux femmes : « Vous avez les mains d'un fameux mauvais sujet. » Ses jambes paraissaient grêles sous son torse. Dans ce gros corps agile, s'agitait un esprit délié, la plus complète expérience des choses de la vie, cachée sous l'insouciance apparente des militaires, et un mépris entier des conventions sociales. Le colonel Gouraud avait la croix d'officier de la Légion d'honneur, et deux mille quatre cents francs de retraite, en tout mille écus de pension pour fortune.

L'avocat, long et maigre, avait ses opinions libérales pour tout talent, et pour seul revenu les produits assez minces de son cabinet. A Provins, les avoués plaident eux-mêmes leurs causes. A raison de ses opinions, le tribunal écoutait d'ailleurs peu favorablement maître Vinet. Aussi les fermiers les plus libéraux, en cas de procès, prenaient-ils préférablement à l'avocat Vinet un avoué qui avait la confiance du tribunal. Cet homme avait suborné, disait-on, aux environs de Coulommiers, une fille riche, et forcé les parens à la lui donner. Sa femme appartenait aux Chargebœuf, vieille famille noble de la Brie dont le nom vient de l'exploit d'un écuyer à l'expédition de saint Louis en Egypte. Elle avait encouru la disgrâce de ses père et mère, qui s'arrangeaient, au su de Vinet, de manière à laisser toute leur fortune à leur fils aîné, sans doute à la charge d'en remettre une partie aux enfans de sa sœur. Ainsi la première tentative ambitieuse de cet homme avait manqué. Bientôt poursuivi par la misère, et honteux de ne pouvoir donner à sa femme des dehors convenables, l'avocat avait fait de vains efforts pour entrer dans la carrière du ministère public ; mais la branche riche de la famille Chargebœuf refusa de l'appuyer. En gens moraux, ces royalistes désapprouvaient un mariage forcé ; d'ailleurs leur prétendu parent s'appelait Vinet : comment protéger un roturier ? L'avocat fut donc éconduit de branche en branche quand il voulut se servir de sa femme auprès de ses parens. Madame Vinet ne trouva d'intérêt que chez une Chargebœuf, pauvre veuve chargée d'une fille, et qui toutes deux vivaient à Troyes. Aussi Vinet se souvint-il un jour de l'accueil fait par cette Chargebœuf à sa femme. Repoussé par le monde entier, plein de haine contre la famille de sa femme, contre le gouvernement qui lui refusait une place, contre la société de Provins qui ne voulait pas l'admettre, Vinet accepta sa misère. Son fiel s'accrut et lui donna de l'énergie pour résister. Il devint libéral en devinant que sa fortune était liée au triomphe de l'opposition, et végéta dans une mauvaise petite maison de la ville haute, d'où sa femme sortait peu. Cette jeune fille, promise à de meilleures destinées, était absolument seule dans son ménage avec un enfant. Il est des misères noblement acceptées et gaiement supportées ; mais Vinet, rongé d'ambition, se sentant en faute envers une jeune fille séduite, cachait une sombre rage : sa conscience s'élargit et admit tous les moyens pour parvenir. Son jeune visage s'altéra. Quelques personnes étaient parfois effrayées au tribunal en voyant sa figure vipérine à tête plate, à bouche fendue, ses yeux éclatans à travers des lunettes ; en entendant sa petite voix aigre, persistante, et qui attaquait les nerfs. Son teint brouillé, plein de teintes maladives, jaunes et vertes par places, annonçait son ambition rentrée, ses continuels mécomptes et ses misères cachées. Il savait ergoter, parler ; il ne manquait ni de trait ni d'images ; il était instruit, retors. Accoutumé à tout concevoir par son désir de parvenir, il pouvait devenir un homme politique. Un homme qui ne recule devant rien, pourvu que tout soit légal, est bien fort : la force de Vinet venait de là. Ce futur athlète des débats parlementaires, un de ceux qui devaient proclamer la royauté de la maison d'Orléans, eut une horrible influence sur le sort de Pierrette. Pour le moment, il voulait se procurer une arme en fondant un journal à Provins. Après avoir étudié de loin, le colonel aidant, les deux célibataires, l'avocat avait fini par compter sur Rogron. Cette fois, il comptait avec son hôte, et sa misère devait cesser, après sept années douloureuses où plus d'un jour sans pain avait crié chez lui. Le jour où Gouraud annonça sur la petite place à Vinet que les Rogron rompaient avec l'aristocratie bourgeoise et ministérielle de la ville haute, l'avocat lui pressa le flanc d'un coup de coude significatif.

— Une femme ou une autre, belle ou laide, vous est bien indifférente, dit-il ; vous devriez épouser mademoiselle Rogron, et nous pourrions alors organiser quelque chose ici...

— J'y pensais, mais ils font venir la fille du pauvre colonel Lorrain, leur héritière, dit le colonel.

— Vous vous ferez donner leur fortune par testament. Ah ! vous auriez une maison bien montée.

— D'ailleurs, cette petite, eh bien ! nous la verrons, dit le colonel d'un air goguenard et profondément scélérat, qui montrait à un homme de la trempe de Vinet combien une petite fille était peu de chose aux yeux de ce soudard.

Depuis l'entrée de ses parens dans l'espèce d'hospice où ils achevaient tristement leur vie, Pierrette, jeune et fière, souffrait si horriblement d'y vivre par charité, qu'elle fut heureuse de se savoir des parens riches. En apprenant son départ, Brigaut, le fils du major, son camarade d'enfance, devenu garçon menuisier à Nantes, vint lui offrir la somme nécessaire pour faire le voyage en voiture, soixante francs, tout le trésor de ses pour-boire d'apprenti péniblement amassés, accepté par Pierrette avec la sublime indifférence des amitiés vraies, et qui révèle que, dans un cas semblable, elle se fût offensée d'un remercîment. Brigaut était accouru tous les dimanches à Saint-Jacques y jouer avec Pierrette, et la consoler. Le vigoureux ouvrier avait déjà fait le délicieux apprentissage de la protection entière et dévouée due à l'objet involontairement choisi de nos affections. Déjà plus d'une fois Pierrette et lui, le dimanche, assis dans un coin du jardin, avaient brodé sur le voile de l'avenir leurs projets enfantins : l'apprenti menuisier, à cheval sur son rabot, courait le monde, y faisait fortune pour Pierrette qui l'attendait. Vers le mois d'octobre de l'année 1824, époque à laquelle s'achevait sa onzième année, Pierrette fut donc confiée par les deux vieillards et par le jeune ouvrier, tous horriblement mélancoliques, au conducteur de la diligence de Nantes à Paris, avec prière de la mettre à Paris dans la diligence de Provins, et de bien veiller sur elle. Pauvre Brigaut ! il courut comme un chien en suivant la diligence et regardant sa chère Pierrette tant qu'il le put. Malgré les signes de la petite Bretonne, il courut pendant une lieue en dehors de la ville ; et, quand il fut épuisé, ses yeux jetèrent un dernier regard mouillé de larmes à Pierrette, qui pleura quand elle ne le vit plus. Pierrette mit la tête à la portière et retrouva son ami planté sur ses deux jambes, regardant fuir la lourde voiture. Les Lorrain et Brigaut ignoraient si bien la vie, que la Bretonne n'avait plus un sou en arrivant à Paris. Le conducteur, à qui l'enfant parlait de ses parens riches, paya pour elle la dépense de l'hôtel, à Paris, se fit rembourser par le conducteur de la voiture de Troyes en le chargeant de remettre Pierrette dans sa famille, et d'y suivre le remboursement, absolument comme pour une caisse de roulage. Quatre jours après son départ de Nantes, vers neuf heures, un lundi, un bon gros vieux conducteur des Messageries royales prit Pierrette par la main, et, pendant qu'on déchargeait, dans la Grand'rue, les articles et les voyageurs destinés au bureau de Provins, il la mena, sans autre bagage que deux robes, deux paires de bas et deux chemises, chez mademoiselle Rogron, dont la maison lui fut indiquée par le directeur du bureau.

— Bonjour, mademoiselle et la compagnie, dit le conducteur, je vous amène une cousine à vous, que voici : elle est, ma foi ! bien gentille. Vous avez quarante-sept francs à me donner, quoique votre petite n'en ait pas lourd avec elle : signez ma feuille.

Mademoiselle Sylvie et son frère se livrèrent à leur joie et à leur étonnement.

— Pardon, dit le conducteur, ma voiture attend, signez

ma feuille, donnez-moi quarante-sept francs soixante centimes.., et ce que vous voudrez pour le conducteur de Nantes et pour moi, qui avons eu soin de la petite comme de notre propre enfant. Nous avons avancé son coucher, sa nourriture, sa place de Provins, et quelques petites choses.

— Quarante-sept francs douze sous!... dit Sylvie.

— N'allez-vous pas marchander? s'écria le conducteur.

— Mais la facture? dit Rogron.

— La facture? voyez la feuille.

— Quand tu feras tes narrés, paye donc! dit Sylvie à son frère; tu vois bien qu'il n'y a qu'à payer.

Rogron alla chercher quarante-sept francs douze sous.

— Et nous n'avons rien pour nous, mon camarade et moi! dit le conducteur.

Sylvie tira quarante sous des profondeurs de son vieux sac en velours où foisonnaient ses clefs.

— Merci! gardez, dit le conducteur. Nous aimons mieux avoir eu soin de la petite pour elle-même. Il prit sa feuille et sortit en disant à la grosse servante : — En voilà une baraque! Il y a pourtant des crocodiles comme ça autre part qu'en Egypte!

— Ces gens-là sont bien grossiers, dit Sylvie qui entendit le propos.

— Dame! s'ils ont eu soin de la petite, répondit Adèle en mettant ses poings sur ses hanches.

— Nous ne sommes pas destinés à vivre avec lui, dit Rogron.

— Où que vous la coucherez? dit la servante.

Telle fut l'arrivée et la réception de Pierrette Lorrain chez son cousin et sa cousine, qui la regardaient d'un air hébété; chez lesquels elle fut jetée comme un paquet, sans aucune transition entre la déplorable chambre où elle vivait à Saint-Jacques auprès de ses grands-parens et la salle à manger de ses cousins, qui lui parut être celle d'un palais. Elle y était interdite et honteuse. Pour tout autre que pour ces ex-merciers, la petite Bretonne eût été adorable dans sa jupe de bure bleu grossière, avec son tablier de percaline rose, ses gros souliers, ses bas bleus, son fichu blanc, les mains rouges enveloppées de mitaines en tricot de laine rouge bordées de blanc, que le conducteur lui avait achetées. Vraiment! son petit bonnet breton qu'on lui avait blanchi à Paris (il s'était fripé dans le trajet de Nantes) faisait comme une auréole à son gai visage. Ce bonnet national, en fine baptiste, garni d'une dentelle roide et plissée par grands tuyaux aplatis, mériterait une description, tant il est coquet et simple. La lumière, tamisée par la toile et la dentelle produit une pénombre, un demi-jour doux sur le teint; il lui donne cette grâce virginale que cherchent les peintres sur leurs palettes, et que Léopold Robert a su trouver pour la figure raphaélique de la femme qui tient un enfant dans le tableau des *Moissonneurs*. Sous ce cadre festonné de lumière, brillait une figure blanche et rose, naïve, animée par la santé la plus vigoureuse. La chaleur de la salle y amena le sang qui borda de feu les deux mignonnes oreilles, les lèvres, le bout du nez si fin, et qui, par opposition, fit paraître le teint vivace plus blanc encore.

— Eh bien! tu ne nous dis rien? dit Sylvie. Je suis ta cousine Rogron, et voilà ton cousin.

— Veux-tu manger? lui demanda Rogron.

— Quand es-tu partie de Nantes? demanda Sylvie.

— Elle est muette, dit Rogron.

— Pauvre petite, elle n'est guère nippée! s'écria la grosse Adèle en ouvrant le paquet fait avec un mouchoir au vieux Lorrain.

— Embrasse donc ton cousin, dit Sylvie.

Pierrette embrassa Rogron.

— Embrasse donc ta cousine, dit Rogron.

Pierrette embrassa Sylvie.

— Elle est ahurie par le voyage, cette petite; elle a peut-être besoin de dormir, dit Adèle.

Pierrette éprouva soudain pour ses deux parens une invincible répulsion, sentiment que personne encore ne lui avait inspiré. Sylvie et sa servante allèrent coucher la petite Bretonne dans celle des chambres au second étage où Brigaut avait vu le rideau de calicot blanc. Il s'y trouvait un lit de pensionnaire à flèche peinte en bleu d'où pendait un rideau en calicot, une commode en noyer sans dessus de marbre, une petite table en noyer, un miroir, une vulgaire table de nuit sans porte, et trois méchantes chaises. Les murs, mansardés sur le devant, étaient tendus d'un mauvais papier bleu semé de fleurs noires. Le carreau, mis en couleur et frotté, glaçait les pieds. Il n'y avait pas d'autre tapis qu'une maigre descente de lit en lisières. La cheminée en marbre commun était ornée d'une glace, de deux chandeliers en cuivre doré, d'une vulgaire coupe d'albâtre où buvaient deux pigeons pour figurer les anses et que Sylvie avait à Paris dans sa chambre.

— Seras-tu bien là, ma petite? lui dit sa cousine.

— Oh! c'est bien beau, répondit l'enfant de sa voix argentine.

— Elle n'est pas difficile, dit la grosse Briarde en murmurant. Ne faut-il pas lui bassiner son lit? demanda-t-elle.

— Oui, dit Sylvie, les draps peuvent être humides.

Adèle apporta l'un de ses serre-tête en apportant la bassinoire, et Pierrette, qui jusqu'alors avait couché dans des draps de grosse toile bretonne, fut surprise de la finesse et de la douceur des draps de coton. Quand la petite fut installée et couchée, Adèle, en descendant, ne put s'empêcher de s'écrier : — Son butin ne vaut pas trois francs, mademoiselle.

Depuis l'adoption de son système économique, Sylvie faisait rester dans la salle à manger sa servante, afin qu'il n'y eût qu'une lumière et qu'un seul feu. Mais quand le colonel Gouraud et Vinet venaient, Adèle se retirait dans sa cuisine. L'arrivée de Pierrette anima le reste de la soirée.

— Il faudra dès demain lui faire un trousseau, dit Sylvie, elle n'a rien de rien.

— Elle n'a que les gros souliers qu'elle a aux pieds, et qui pèsent une livre, dit Adèle.

— Dans ce pays-là c'est comme ça, dit Rogron.

— Comme elle regardait sa chambre, qui n'est déjà pas si belle pour être celle d'une cousine à vous, mademoiselle!

— C'est bon, taisez-vous, dit Sylvie, vous voyez bien qu'elle en est enchantée.

— Mon Dieu, quelles chemises! ça doit lui graller la peau; mais rien de ça ne peut servir, dit Adèle en vidant le paquet de Pierrette.

Maître, maîtresse et servante furent occupés jusqu'à dix heures à décider en quelle percale et de quel prix les chemises, combien de paires de bas; en quelle étoffe, en quel nombre les jupons de dessous, et à supputer le prix de la garderobe de Pierrette.

— Tu n'en seras pas quitte à moins de trois cents francs, dit à sa sœur Rogron, qui retenait le prix de chaque chose et les additionnait de mémoire par suite de sa vieille habitude.

— Trois cents francs? s'écria Sylvie.

— Oui, trois cents francs! calcule.

Le frère et la sœur recommencèrent et trouvèrent trois cents francs sans les façons.

— Trois cents francs d'un seul coup de filet! dit Sylvie en se couchant sur l'idée assez ingénieusement exprimée par cette expression proverbiale.

Pierrette était un de ces enfans de l'amour, que l'amour a doués de sa tendresse, de sa vivacité, de sa gaieté, de sa noblesse, de son dévouement; rien n'avait encore altéré ni froissé son cœur d'une délicatesse presque sauvage, et l'accueil de ses deux parens le comprima douloureusement. Si, pour elle, la Bretagne avait été pleine de misère, elle avait été pleine d'affection. Si les vieux Lorrain furent les commerçans les plus inhabiles, ils étaient les gens les plus aimans, les plus francs, les plus caressans du monde, comme tous les gens sans calcul.

A Pen-Hoël, leur petite-fille n'avait pas eu d'autre éducation que celle de la nature. Pierrette allait à sa guise en bateau sur les étangs, elle courait par le bourg et par les champs en compagnie de Jacques Brigaut, son camarade, absolument comme Paul et Virginie. Fêtés, caressés tous deux par tout le monde, libres comme l'air, ils couraient après les mille joies de l'enfance : en été, ils allaient voir pêcher, ils prenaient des insectes, cueillaient des bouquets et jardinaient; en hiver, ils faisaient des glissoires, ils fabriquaient de joyeux palais, de bonshommes, ou des boules de neige avec lesquelles ils se battaient. Toujours les bienvenus, ils recueillaient partout des sourires. Quand vint le temps d'apprendre, les désastres arrivèrent. Sans ressources après la mort de son père, Jacques fut mis par ses parens en apprentissage chez un menuisier, nourri par charité, comme plus tard Pierrette le fut à Saint-Jacques. Mais, jusque dans cet hospice particulier, la gentille Pierrette avait encore été choyée, caressée et protégée par tout le monde. Cette petite, accoutumée à tant d'affection, ne retrouvait pas chez ses parens tant désirés, chez ses parens si riches, cet air, cette parole, ces regards, ces façons que tout le monde, même les étrangers et les conducteurs de diligence, avaient eu pour elle. Aussi son étonnement, déjà grand, fut-il compliqué par le changement de l'atmosphère morale où elle entrait. Le cœur a subitement froid ou chaud comme le corps. Sans savoir pourquoi, la pauvre enfant eut envie de pleurer : elle était fatiguée, elle dormit. Habituée à se lever de bonne heure, comme tous les enfans élevés à la campagne, Pierrette s'éveilla le lendemain deux heures avant la cuisinière. Elle s'habilla, piétina dans sa chambre au-dessus de sa cousine, regarda la petite place, essaya de descendre, fut stupéfaite de la beauté de l'escalier ; elle l'examina dans ses détails, les patères, les cuivres, les ornemens, les peintures, etc. Puis elle descendit, elle ne put ouvrir la porte du jardin, remonta, redescendit quand Adèle fut éveillée, et sauta dans le jardin; elle en prit possesion, elle courut jusqu'à la rivière, s'ébahit du kiosque, entra dans le kiosque ; elle eut à voir et à s'étonner de ce qu'elle voyait jusqu'au lever de sa cousine Sylvie. Pendant le déjeuner, sa cousine lui dit : — C'est donc toi, mon petit chou, qui trottais dès le jour dans l'escalier, et qui faisais ce tapage? Tu m'as si bien réveillée que je n'ai pas pu me rendormir. Il faudra être bien sage, bien gentille, et t'amuser sans bruit. Ton cousin n'aime pas le bruit.

— Tu prendras garde aussi à tes pieds, dit Rogron. Tu es entrée avec tes souliers crottés dans le kiosque, et tu y as laissé tes pas écrits sur le parquet. Ta cousine aime bien la propreté. Une grande fille comme toi doit être propre. Tu n'étais donc pas propre en Bretagne? Mais c'est vrai, quand j'y allais acheter du fil, ça faisait pitié de les voir, ces sauvages-là ! En tout cas, elle a bon appétit, dit Rogron en regardant sa sœur, on dirait qu'elle n'a pas mangé depuis trois jours.

Ainsi, dès le premier moment, Pierrette fut blessée par les observations de sa cousine et de son cousin, blessée sans savoir pourquoi. Sa droite et franche nature, jusqu'alors abandonnée à elle-même, ignorait la réflexion. Incapable de trouver en quoi pêchaient son cousin et sa cousine, elle devait être lentement éclairée par ses souffrances. Après le déjeuner, sa cousine et son cousin, heureux de l'étonnement de Pierrette et pressés d'en jouir, lui montrèrent leur beau salon pour lui apprendre à en respecter les somptuosités. Par suite de leur isolement, et poussés par cette nécessité morale de s'intéresser à quelque chose, les célibataires sont conduits à remplacer les affections naturelles par des affections factices, à aimer des chiens, des chats, des serins, leur servante ou leur directeur. Ainsi Rogron et Sylvie étaient arrivés à un amour immodéré pour leur mobilier et pour leur maison, qui leur avaient coûté si cher. Sylvie avait fini, le matin, par aider Adèle en trouvant qu'elle ne savait pas nettoyer les meubles, les brosser et maintenir dans leur neuf. Ce nettoyage fut bientôt une occupation pour elle. Aussi, loin de perdre de leur valeur, les meubles gagnaient-ils ! S'en servir sans les user, sans les tacher, sans égratigner les bois, sans effacer le vernis, tel était le problème. Cette occupation devint bientôt une manie de vieille fille. Sylvie eut dans une armoire des chiffons de laine, de la cire, du vernis, des brosses, elle apprit à les manier aussi bien qu'un ébéniste ; elle avait ses plumeaux, ses serviettes à essuyer ; enfin elle frottait sans courir aucune chance de se blesser, elle était si forte ! Le regard de son œil bleu, froid et rigide comme de l'acier, se glissait jusque sous les meubles à tout moment ; aussi eussiez-vous plus facilement trouvé dans son cœur une corde sensible qu'un *mouton* sous une bergère.

Après ce qui s'était dit chez madame Tiphaine, il fut impossible à Sylvie de reculer devant les trois cents francs. Pendant la première semaine, Sylvie fut donc entièrement occupée, et Pierrette incessamment distraite par les robes à commander, à essayer, par les chemises, les jupons de dessous à tailler, à faire coudre par des ouvrières à la journée. Pierrette ne savait pas coudre.

— Elle a été joliment élevée ! dit Rogron. Tu ne sais donc rien faire, ma petite biche?

Pierrette, qui ne savait qu'aimer, fit pour toute réponse un joli geste de petite fille.

— A quoi passais-tu donc le temps en Bretagne? lui demanda Rogron.

— Je jouais, répondit-elle naïvement. Tout le monde jouait avec moi. Ma grand'mère et grand-papa, chacun me racontait des histoires. Ah ! l'on m'aimait bien.

— Ah ! répondait Rogron. Ainsi *tu faisais du plus aisé*.

Pierrette ne comprit pas cette plaisanterie de la rue Saint-Denis, elle ouvrit de grands yeux.

— Elle est sotte comme un panier, dit Sylvie à mademoiselle Borain, la plus habile ouvrière de Provins.

— C'est si jeune ! dit l'ouvrière en regardant Pierrette dont le petit museau fin était tendu vers elle d'un air rusé.

Pierrette préférait les ouvrières à ses deux parens ; elle était coquette pour elles, elle les regardait travaillant, elle leur disait ces jolis mots, les fleurs de l'enfance, que comprimaient déjà Rogron et Sylvie par la peur, car ils aimaient à imprimer aux subordonnés une terreur salutaire. Les ouvrières étaient enchantées de Pierrette. Cependant le trousseau ne se complétait pas sans de terribles interjections.

— Cette petite fille va nous coûter les yeux de la tête ! disait Sylvie à son frère.

— Tiens-toi donc, ma petite ! Que diable, c'est pour toi, ce n'est pas pour moi, disait-elle à Pierrette quand on lui prenait mesure de quelque ajustement.

— Laisse donc travailler mademoiselle Borain, ce n'est pas toi qui paiera sa journée ! disait-elle en lui voyant demander quelque chose à la première ouvrière.

— Mademoiselle, disait mademoiselle Borain, faut-il coudre ceci en points arrière?

— Oui, faites solidement ; je n'ai pas envie de recommencer encore un pareil trousseau tous les jours.

Il en fut de la cousine comme de la maison. Pierrette dut être mise aussi bien que la petite de madame Garceland. Elle eut des brodequins à la mode, en peau bronzée, comme avait la petite Tiphaine. Elle eut des bas de coton très fin, un corset de la meilleure faiseuse, une robe de reps bleu, une jolie pèlerine doublée de taffetas blanc, toujours pour lutter avec la petite de madame Julliard la jeune. Aussi le dessous fut-il en harmonie avec le dessus, tant Sylvie avait peur de l'examen et du coup-d'œil des mères de famille. Pierrette eut de jolies chemises en madapolam. Mademoiselle Borain dit que les petites de madame la sous-préfète portaient des pantalons en percale brodés et garnis, le dernier genre enfin. Pierrette eut des pantalons à manchettes. On lui commanda une charmante capote de velours bleu doublée de satin blanc, semblable à celle de la petite Martener. Pierrette fut ainsi la plus délicieuse petite fille de tout Provins. Le dimanche, à l'église, au sortir de la messe, toutes les dames l'embrassèrent. Mesdames Tiphaine, Garceland, Galardon, Auffray, Lesourd, Martener,

Guépin, Julliard, raffolèrent de la charmante bretonne. Cette émeute flatta l'amour-propre de la vieille Sylvie, qui dans sa bienfaisance voyait moins Pierrette qu'un triomphe de vanité. Cependant Sylvie devait finir par s'offenser des succès de sa cousine, et voici comment : on lui demanda Pierrette; et, toujours pour triompher de ces dames, elle accorda Pierrette. On venait chercher Pierrette, qui fit des parties de jeu, des dînettes avec les petites filles de ces dames. Pierrette réussit infiniment mieux que les Rogron. Mademoiselle Sylvie se choqua de voir Pierrette demandée chez les autres sans que les autres vinssent trouver Pierrette. La naïve enfant ne dissimula point les plaisirs qu'elle goûtait chez mesdames Tiphaine, Martener, Galardon, Julliard, Lesourd, Auffray, Garceland, dont les amitiés contrastaient étrangement avec les tracasseries de sa cousine et de son cousin. Une mère eut été très heureuse du bonheur de son enfant, mais les Rogron avaient pris Pierrette pour eux et non pour elle : leurs sentimens, loin d'être paternels, étaient entachés d'égoïsme et d'une sorte d'exploitation commerciale.

Le beau trousseau, les belles robes des dimanches et les robes de tous les jours commencèrent le malheur de Pierrette. Comme tous les enfans libres de leurs amusemens et habitués à suivre les inspirations de leur fantaisie, elle usait effroyablement vite ses souliers, ses brodequins, ses robes, et surtout ses pantalons à manchettes. Une mère, en réprimandant son enfant, ne pense qu'à lui ; sa parole est douce, elle ne la grossit que poussée à bout et quand l'enfant a des torts; mais, dans la grande question des habillemens, les écus des deux cousins était la première raison : il s'agissait d'eux et non de Pierrette. Les enfans ont le flairer de la race canine pour les torts de ceux qui les gouvernent : ils sentent admirablement s'ils sont aimés ou tolérés. Les cœurs purs sont plus choqués par les nuances que par les contrastes : un enfant ne comprend pas encore le mal, mais il sait quand on froisse le sentiment du beau que la nature a mis en lui. Les conseils que s'attirait Pierrette sur la tenue que doivent avoir les jeunes filles bien élevées, sur la modestie et sur l'économie, était le corolaire de ce thème principal : *Pierrette nous ruine!* Ces gronderies, qui eurent un funeste résultat pour Pierrette, ramenèrent les deux céliba aires vers l'ancienne ornière commerciale d'où leur établissement à Provins les avait divertis, et où leur nature allait s'épanouir et fleurir. Habitués à régenter, à faire des observations, à commander, à reprendre vertement leurs commis, Rogron et sa sœur périssaient faute de victimes. Les petits esprits ont besoin de despotisme pour le jeu de leurs nerfs, comme les grandes âmes ont soif d'égalité pour l'action du cœur. Or les êtres étroits s'étendent aussi bien par la persécution que par la bienfaisance; ils peuvent s'attester leur puissance par un empire ou cruel ou charitable sur autrui, mais ils vont du côté où les pousse leur tempérament. Ajoutez le véhicule de l'intérêt, et vous aurez l'énigme de la plupart des choses sociales. Dès lors Pierrette devint extrêmement nécessaire à l'existence de ses cousins. Depuis son arrivée, les Rogron avaient été très occupés par le trousseau, puis retenus par le neuf de la commensalité. Toute chose nouvelle, un sentiment et même une domination, a ses plis à prendre. Sylvie commença par dire à Pierrette *ma petite*, elle quitta *ma petite* pour *Pierrette* tout court. Les réprimandes, d'abord aigres-douces, devinrent vives et dures. Dès qu'ils entrèrent dans cette voie, le frère et la sœur y firent de rapides progrès : ils ne s'ennuyaient plus! Ce ne fut pas le complot d'êtres méchans et cruels, ce fut l'instinct d'une tyrannie imbécile. Le frère et la sœur se crurent utiles à Pierrette, comme jadis ils se croyaient utiles à leurs apprentis. Pierrette, dont la sensibilité vraie, noble, excessive, était l'antipode de la sécheresse des Rogron, avait les reproches en horreur; elle était atteinte si vivement que deux larmes mouillaient aussitôt ses beaux yeux purs. Elle eut beaucoup à combattre avant de réprimer son adorable vivacité qui plaisait tant au dehors, elle la déployait chez les mères de ses petites amies ; mais au logis, vers la fin du premier mois, elle commençait à demeurer passive, et Rogron lui demanda si elle était malade. A cette étrange interrogation, elle bondit au bout du jardin pour y pleurer au bord de la rivière, où ses larmes tombèrent comme un jour elle devait tomber elle-même dans le torrent social. Un jour, malgré ses soins, l'enfant fit un accroc à sa belle robe de reps chez madame Tiphaine, où elle était allée jouer par une belle journée. Elle fondit en pleurs aussitôt, en prévoyant la cruelle réprimande qui l'attendait au logis. Questionnée, il lui échappa quelques paroles sur sa terrible cousine, au milieu de ses larmes. La belle madame Tiphaine avait du reps pareil, elle remplaça le lez elle-même. Mademoiselle Rogron apprit le tour que, suivant son expression, lui avait joué cette satanée petite fille. Dès ce moment, elle ne voulut plus donner Pierrette à *ces dames.*

La nouvelle vie qu'allait mener Pierrette à Provins devait se scinder en trois phases bien distinctes. La première, celle où elle eut une espèce de bonheur mélangé par les caresses froides des deux célibataires et par des gronderies, ardentes pour elle, dura trois mois. La défense d'aller voir ses petites amies, appuyée sur la nécessité de commencer à apprendre tout ce que devait savoir une jeune fille bien élevée, termina la première phase de la vie de Pierrette à Provins, le seul temps où l'existence lui parut supportable.

Ces mouvemens intérieurs produits chez les Rogron par le séjour de Pierrette furent étudiés par Vinet et par le colonel avec la précaution de renards se proposant d'entrer dans un poulailler, et inquiets d'y voir un être nouveau. Tous deux venaient de loin en loin pour ne pas effaroucher mademoiselle Sylvie; ils causaient avec Rogron sous divers prétextes, et s'impatronisaient avec une réserve et des façons que le grand Tartuffe eût admirées. Le colonel et l'avocat passèrent la soirée chez les Rogron, le jour même où Sylvie avait refusé de donner Pierrette à la belle madame Tiphaine en termes très amers. En apprenant ce refus, le colonel et l'avocat se regardèrent en gens à qui Provins était connu.

— Elle a positivement voulu vous faire une sottise, dit l'avocat. Il y a longtemps que nous avons prévenu Rogron de ce qui vous est arrivé. Il n'y a rien de bon à gagner avec ces gens-là.

— Qu'attendre du parti anti-national! s'écria le colonel en refrisant ses moustaches et interrompant l'avocat. Si nous avions cherché à vous détourner d'eux, vous auriez pensé que nous avions des motifs de haine pour vous parler ainsi. Mais pourquoi, mademoiselle, si vous aimez à faire votre petite partie, ne joueriez-vous pas le boston, le soir, chez vous? Est-il donc impossible de remplacer des crétins comme ces Julliard? Vinet et moi nous savons le boston, nous finirons par trouver un quatrième. Vinet peut vous présenter sa femme, elle est gentille, et, de plus, c'est une Chargebœuf. Vous ne ferez pas comme ces guenons de la haute ville, vous ne demanderez pas des toilettes de duchesse à une bonne petite femme de ménage que l'infamie de sa famille oblige à tout faire chez elle, et qui unit le courage d'un lion à la douceur d'un agneau.

Sylvie Rogron montra ses longues dents jaunes en souriant au colonel, qui soutint très bien ce phénomène horrible et prit même un air flatteur.

— Si nous ne sommes que quatre, le boston n'aura pas lieu tous les soirs, répondit-elle.

— Que voulez-vous que fasse un vieux grognard comme moi qui n'ai plus qu'à manger mes pensions? L'avocat est toujours libre le soir. D'ailleurs vous aurez du monde, je vous en promets, ajouta-t-il d'un air mystérieux.

— Il suffirait, dit Vinet, de se poser franchement contre les ministériels de Provins et de leur tenir tête ; vous verriez combien l'on vous aimerait dans Provins, vous auriez bien du monde pour vous. Vous feriez enrager les Tiphaine en leur opposant votre salon. Eh bien! nous rions des au-

tres, si les autres rient de nous. La Clique ne se gêne d'ailleurs guère à votre égard !

— Comment? dit Sylvie.

En province, il existe plus d'une soupape par laquelle les commérages s'échappent d'une société dans l'autre. Vinet avait su tous les propos tenus sur les Rogron dans les salons d'où les deux merciers étaient définitivement bannis. Le juge suppléant, l'archéologue Desfondrilles, n'était d'aucun parti. Ce juge, comme quelques autres personnes indépendantes, racontait tout ce qu'il entendait dire par suite des habitudes de la province, et Vinet avait fait son profit de ces bavardages. Ce malicieux avocat envenima les plaisanteries de madame Tiphaine en les répétant. En révélant les mystifications auxquelles Rogron et Sylvie s'étaient prêtés, il alluma la colère et réveilla l'esprit de vengeance chez ces deux natures sèches qui voulaient un aliment pour leurs petites passions.

Quelques jours après, Vinet amena sa femme, personne bien élevée, timide, ni laide ni jolie, très douce et sentant vivement son malheur. Madame Vinet était blonde, un peu fatiguée par les soins de son pauvre ménage, et très simplement mise. Aucune femme ne pouvait plaire davantage à Sylvie. Madame Vinet supporta les airs de Sylvie et plia sous elle en femme accoutumée à plier. Il y avait sur son front bombé, sur ses joues de rose du Bengale, dans son regard lent et tendre, les traces de ces méditations profondes, de cette pensée perspicace que les femmes habituées à souffrir ensevelissent dans un silence absolu. L'influence du colonel, qui déployait pour Sylvie des grâces courtisanesques arrachées en apparence à sa brusquerie militaire, et celle de l'adroit Vinet, atteignirent bientôt Pierrette. Renfermée au logis ou ne sortant plus qu'en compagnie de sa vieille cousine, Pierrette, ce joli écureuil, fut à tout moment atteinte par : « Ne touche pas à cela, Pierrette ! » et par ses sermons continuels sur la manière de se tenir. Pierrette se courbait la poitrine et tendait le dos, sa cousine la voulait droite comme elle qui ressemblait à un soldat présentant les armes à son colonel; elle lui appliquait parfois de petites tapes dans le dos pour la redresser. La libre et joyeuse fille du Marais apprit à réprimer ses mouvemens, à imiter un automate.

Un soir, qui marqua le commencement de la seconde période, Pierrette, que les trois habitués n'avaient pas vue au salon pendant la soirée, vint embrasser ses parens et saluer la compagnie avant de s'aller coucher. Sylvie avança froidement sa joue à cette charmante enfant, comme pour se débarrasser de son baiser. Le geste fut si cruellement significatif, que les larmes de Pierrette jaillirent.

— T'es-tu piquée, ma petite Pierrette? lui dit l'atroce Vinet.

— Qu'avez-vous donc ? lui demanda sévèrement Sylvie.

— Rien, dit la pauvre enfant en allant embrasser son cousin.

— Rien? reprit Sylvie. On ne pleure pas sans raison.

— Qu'avez-vous, ma petite belle? lui dit madame Vinet.

— Ma cousine riche ne me traite pas si bien que ma pauvre grand'mère !

— Votre grand'mère vous a pris votre fortune, dit Sylvie, et votre cousine vous laissera la sienne.

Le colonel et l'avocat se regardèrent à la dérobée.

— J'aime mieux être volée et aimée, dit Pierrette.

— Eh bien ! l'on vous renverra d'où vous venez.

— Mais qu'a-t-elle donc fait, cette chère petite? dit madame Vinet.

Vinet jeta sur sa femme ce terrible regard, fixe et froid, des gens qui exercent une domination absolue. La pauvre ilote, incessamment punie de n'avoir pas eu la seule chose qu'on voulût d'elle, une fortune, reprit ses cartes.

— Ce qu'elle a fait? s'écria Sylvie en relevant la tête par un mouvement si brusque que les giroflées jaunes de son bonnet s'agitèrent. Elle ne sait quoi s'inventer pour nous contrarier : elle a ouvert ma montre pour en connaître le mécanisme, elle a touché la roue et a cassé le grand ressort. Mademoiselle n'écoute rien. Je suis toute la journée à lui recommander de prendre garde à tout, et c'est comme si je parlais à cette lampe.

Pierrette, honteuse d'être réprimandée en présence des étrangers, sortit tout doucement.

— Je me demande comment dompter la turbulence de cette enfant, dit Rogron.

— Mais elle est assez âgée pour aller en pension, dit madame Vinet.

Un nouveau regard de Vinet imposa silence à sa femme, à laquelle il s'était bien gardée de confier ses plans et ceux du colonel sur les deux célibataires.

— Voilà ce que c'est que de se charger des enfans d'autrui ! s'écria le colonel. Vous pouviez encore en avoir à vous, vous ou votre frère; pourquoi ne vous mariez-vous pas l'un ou l'autre?

Sylvie regarda très agréablement le colonel : elle rencontrait pour la première fois de sa vie un homme à qui l'idée qu'elle aurait pu se marier ne paraissait pas absurde.

— Mais, madame Vinet a raison ! s'écria Rogron, ça ferait tenir Pierrette tranquille. Un maître ne coûtera pas grand'chose !

Le mot du colonel préoccupait tellement Sylvie qu'elle ne répondit pas à Rogron.

— Si vous vouliez faire seulement le cautionnement du journal d'opposition dont nous parlions, vous trouveriez un maître pour votre petite cousine dans l'éditeur responsable; nous prendrions ce pauvre maître d'école victime des envahissemens du clergé. Ma femme a raison : Pierrette est un diamant brut qu'il faut polir, dit Vinet à Rogron.

— Je croyais que vous étiez baron, dit Sylvie au colonel durant une donne et après une longue pause pendant laquelle chaque joueur resta pensif.

— Oui ; mais, nommé en 1814 après la bataille de Nangis, où mon régiment a fait des miracles, ai-je eu l'argent et les protections nécessaires pour me mettre en règle à la chancellerie? Il en sera de la baronnie comme du grade de général que j'ai eu en 1815 : il faut une révolution pour me les rendre.

— Si vous pouviez garantir le cautionnement par une hypothèque, répondit enfin Rogron, je pourrais le faire.

— Mais cela peut s'arranger avec Cournant, répliqua Vinet. Le journal amènera le triomphe du colonel et rendrait votre salon plus puissant que celui des Tiphaine et consorts.

— Comment cela? dit Sylvie.

Au moment où, pendant que sa femme donnait les cartes, l'avocat expliquait l'importance que Rogron, le colonel et lui, Vinet, acquerraient par la publication d'une feuille indépendante pour l'arrondissement de Provins, Pierrette fondait en larmes ; son cœur et son intelligence étaient d'accord : elle trouvait sa cousine beaucoup plus en faute qu'elle. L'enfant du Marais comprenait instinctivement combien la Charité, la Bienfaisance doivent être absolues. Elle haïssait ses belles robes et tout ce qui se faisait pour elle. On lui vendait les bienfaits trop cher. Elle pleurait de dépit d'avoir donné prise sur elle, et prenait la résolution de se conduire de façon à réduire ses parens au silence, pauvre enfant ! Elle pensait alors combien Brigaut avait été grand en lui donnant ses économies. Elle croyait son malheur au comble et ne savait pas qu'en ce moment il se décidait au salon une nouvelle infortune pour elle. En effet quelques jours après Pierrette eut un maître d'écriture. Elle dut apprendre à lire, à écrire et à compter. L'éducation de Pierrette produisit d'énormes dégâts dans la maison des Rogron. Ce fut l'encre sur les tables, sur les meubles, sur les vêtemens ; puis les cahiers d'écriture, les plumes égarées partout, la poudre sur les étoffes, les livres déchirés, écornés, pendant qu'elle apprenait ses leçons. On lui parlait déjà, et dans quels termes ! de la nécessité de

gagner son pain, de n'être à charge à personne. En écoutant ces horribles avis, Pierrette sentait une douleur dans sa gorge : il s'y faisait une contraction violente, son cœur battait à coups précipités. Elle était obligée de retenir ses pleurs, car on lui demandait compte de ses larmes comme d'une offense envers la bonté de ses magnanimes parens. Rogron avait trouvé la vie qui lui était propre : il grondait Pierrette comme autrefois ses commis; il allait la chercher au milieu de ses jeux pour la contraindre à étudier, il lui faisait répéter ses leçons, il était le féroce maître d'études de cette pauvre enfant. Sylvie de son côté regardait comme un devoir d'apprendre à Pierrette le peu qu'elle savait des ouvrages de femme. Ni Rogron ni sa sœur n'avaient de douceur dans le caractère. Ces esprits étroits, qui d'ailleurs éprouvaient un plaisir réel à taquiner cette pauvre petite, passèrent insensiblement de la douceur à la plus excessive sévérité. Leur sévérité fut amenée par la prétendue mauvaise volonté de cette enfant, qui, commencée trop tard, avait l'entendement dur. Ses maîtres ignoraient l'art de donner aux leçons une forme appropriée à l'intelligence de l'élève, ce qui marque la différence de l'éducation particulière à l'éducation publique. Aussi la faute était-elle bien moins celle de Pierrette que celle de ses parens. Elle mit donc un temps infini pour apprendre les élémens. Pour un rien, elle était appelée bête et stupide, sotte et maladroite. Pierrette, incessamment maltraitée en paroles, ne rencontra chez ses deux parens que des regards froids. Elle prit l'attitude hébétée des brebis : elle n'osa plus rien faire en voyant ses actions mal jugées, mal accueillies, mal interprétées. En toute chose elle attendit le bon plaisir, les ordres de sa cousine, garda ses pensées pour elle, et se renferma dans une obéissance passive. Ses brillantes couleurs commencèrent à s'éteindre. Elle se plaignit parfois de souffrir. Quand sa cousine lui demanda : — Où ? la pauvre petite, qui ressentait des douleurs générales, répondit : — Partout.

— A-t-on jamais vu souffrir partout? Si vous souffriez partout, vous seriez déjà morte! répondit Sylvie.

— On souffre à la poitrine, disait Rogron l'épilogueur, on a mal aux dents, à la tête, aux pieds, au ventre; mais on n'a jamais vu avoir mal partout! Qu'est-ce que cela partout? Avoir mal partout, c'est n'avoir mal *nune* part. Sais-tu ce que tu fais? tu parles pour ne rien dire.

Pierrette finit par se taire en voyant ses naïves observations de jeune fille, les fleurs de son esprit naissant, accueillies par des lieux communs que son bon sens lui signalait comme ridicules.

— Tu te plains, et tu as un appétit de moine! lui disait Rogron.

La seule personne qui ne blessait point cette chère fleur si délicate était la grosse servante, Adèle. Adèle allait bassiner le lit de cette petite fille, mais en cachette où, surprise à donner cette douceur à la jeune héritière de ses maîtres, elle fut grondée par Sylvie.

— Il faut élever les enfans à la dure, on leur fait ainsi des tempéramens forts. Est-ce que nous nous en sommes plus mal portés mon frère et moi? dit Sylvie. Vous feriez de Pierrette une *picheline*, mot du vocabulaire Rogron pour peindre les gens souffreteux et pleurards.

Les expressions caressantes de cette ange étaient reçues comme des grimaces. Les roses d'affection qui s'élevaient si fraîches, si gracieuses dans cette jeune âme, et qui voulaient s'épanouir au dehors, étaient impitoyablement écrasées. Pierrette recevait les coups les plus durs aux endroits tendres de son cœur. Si elle essayait d'adoucir ces deux féroces natures par des chatteries, elle était accusée de se livrer à sa tendresse par intérêt.

— Dis-moi tout de suite ce que tu veux? s'écriait brutalement Rogron, tu ne me câlines certes pas pour rien.

Ni la sœur ni le frère n'admettaient l'affection, et Pierrette était tout affection. Le colonel Gouraud, jaloux de plaire à mademoiselle Rogron, lui donnait raison en tout ce qui concernait Pierrette ; il attribuait tous les prétendus méfaits de cette ange à l'entêtement du caractère breton, et prétendait qu'aucune puissance, aucune volonté n'en venait à bout. Rogron et sa sœur étaient adulés avec une finesse excessive par ces deux courtisans, qui avaient fini par obtenir de Rogron le cautionnement du journal *le Courrier de Provins*, et de Sylvie cinq mille francs d'actions. Le colonel et l'avocat se mirent en campagne. Ils placèrent cent actions de cinq cents francs parmi les électeurs propriétaires de biens nationaux à qui les journaux libéraux faisaient concevoir des craintes; parmi les fermiers et parmi les gens dits indépendans. Ils finirent même par étendre leurs ramifications dans le département, et au-delà dans quelques communes limitrophes. Chaque actionnaire fut naturellement abonné. Puis les annonces judiciaires et autres se divisèrent entre *la Ruche* et *le Courrier*. Le premier numéro du journal fit un pompeux éloge de Rogron, Rogron était présenté comme le Lafitte de Provins. Quand l'esprit public eut une direction, il fut facile de voir que les prochaines élections seraient vivement disputées. La belle madame Tiphaine fut au désespoir.

— J'ai, disait-elle en lisant un article dirigé contre elle et contre Julliard, j'ai malheureusement oublié qu'il y a toujours un fripon non loin d'une dupe, et que la sottise attire toujours un homme d'esprit de l'espèce des renards.

Dès que le journal flamba dans un rayon de vingt lieues, Vinet eut un habit neuf, des bottes, un gilet et un pantalon décents. Il arbora le fameux chapeau gris des Libéraux, et laissa voir son linge. Sa femme prit une servante et parut mise comme devait l'être la femme d'un homme influent; elle eut de jolis bonnets. Par calcul, Vinet fut reconnaissant. L'avocat et son ami Cournant, le notaire des Libéraux et l'antagoniste d'Auffray, devinrent les conseils des Rogron, auxquels ils rendirent deux grands services. Les beaux faits par Rogron père en 1815, dans des circonstances malheureuses, allaient expirer. L'horticulture et les cultures maraîchères avaient pris d'énormes développemens autour de Provins. L'avocat et le notaire se mirent en mesure de procurer aux Rogron une augmentation de quatorze cents francs dans leurs revenus par les nouvelles locations. Vinet gagna deux procès relatifs à des plantations d'arbres contre deux Communes, et dans lesquels il s'agissait de cinq cents peupliers. L'argent des peupliers, celui des économies des Rogron, qui depuis trois ans plaçaient annuellement six mille francs à gros intérêts, fut employé très-habilement à l'achat de plusieurs enclaves. Enfin Vinet entreprit et mit à fin l'expropriation de quelques-uns des paysans à qui Rogron père avait prêté son argent, et qui s'étaient tués à cultiver et amender leurs terres pour pouvoir payer, mais vainement. L'échec par la construction de la maison au capital des Rogron fut donc largement réparé. Leurs biens, situés autour de Provins, choisis par leur père comme savent choisir les aubergistes, divisés par petites cultures dont la plus considérable n'était pas de cinq arpens, loués à des gens extrêmement solvables presque tous possesseurs de quelques morceaux de terre, et avec hypothèque pour sûreté des fermages, rapportèrent à la Saint-Martin de novembre 1826 cinq mille francs. Les impôts étaient à la charge des fermiers, et il n'y avait aucun bâtiment à réparer ou à assurer contre l'incendie. Le frère et la sœur possédaient chacun quatre mille six cents francs en cinq pour cent, et, comme cette valeur dépassait le pair, l'avocat les prêcha pour en opérer le remplacement en terres, leur promettant, à l'aide du notaire, de ne pas leur faire perdre un liard d'intérêt au change.

A la fin de cette seconde période, la vie fut si dure pour Pierrette, l'indifférence des habitués de la maison et la sottise grondeuse, le défaut d'affection de ses parens, devinrent si corrosifs, elle sentit si bien souffler sur elle le froid humide de la tombe, qu'elle médita le projet hardi de s'en aller à pied, sans argent, en Bretagne, y retrouver sa grand'mère et son père Lorrain. Deux événemens l'en empêchèrent. Le bonhomme Lorrain mourut, Rogron fut nommé tuteur de sa cousine par un Conseil de Famille tenu à Provins. Si la grand'mère eût succombé la première, il est à croire que Rogron, conseillé par Vinet, eût rede-

mandé les huit mille francs de Pierrette, et réduit le grand-père à l'indigence.

— Mais vous pouvez hériter de Pierrette, lui dit Vinet avec un affreux sourire. On ne sait ni qui vit ni qui meurt!

Eclairé par ce mot, Rogron ne laissa en repos la veuve Lorrain, débitrice de sa petite fille, qu'après lui avoir fait assurer à Pierrette la nu-propriété des huit mille francs par une donation entre vifs dont les frais furent payés par lui.

Pierrette fut étrangement saisie par ce deuil. Au moment où elle recevait ce coup horrible, il fut question de lui faire faire sa première communion : autre événement dont les obligations retinrent Pierrette à Provins. Cette cérémonie nécessaire et si simple allait amener de grands changemens chez les Rogron. Sylvie apprit que monsieur le curé Péroux instruisait les petites Julliard, Lesourd, Garceland et autres. Elle se piqua d'honneur, et voulut avoir pour Pierrette le propre vicaire de l'abbé Péroux, monsieur Habert, un homme qui passait pour appartenir à la Congrégation, très-zélé pour les intérêts de l'Église, très-redouté dans Provins, et qui cachait une grande ambition sous une sévérité de principes absolus. La sœur de ce prêtre, une fille d'environ trente ans, tenait une pension de demoiselles dans la ville. Le frère et la sœur se ressemblaient : tous deux maigres, jaunes, à cheveux noirs, atrabilaires. En Bretonne bercée dans les pratiques et la poésie du catholicisme, Pierrette ouvrit son cœur et ses oreilles à la parole de ce prêtre imposant. Les souffrances disposent à la dévotion, et presque toutes les jeunes filles, poussées par une tendresse instinctive, inclinent au mysticisme, le côté profond de la religion. Le prêtre sema donc le grain de l'Évangile et les dogmes de l'Église dans un terrain exellent. Il changea complétement les dispositions de Pierrette. Pierrette aima Jésus-Chist présenté dans la Communion aux jeunes filles comme un céleste fiancé; ses souffrances physiques et morales eurent un sens, elle fut instruite à voir en toute chose le doigt de Dieu. Son âme, si cruellement frappée dans cette maison sans qu'elle pût accuser ses parens, se réfugia dans cette sphère où montent tous les malheureux, sout nus sur les ailes des trois Vertus théologales. Elle abandonna donc ses idées de fuite. Sylvie, étonnée de la métamorphose opérée en Pierrette par monsieur Habert, fut prise de curiosité. Dès lors, tout en préparant Pierrette à faire sa première communion, monsieur Habert conquit à Dieu l'âme, jusqu'alors égarée, de mademoiselle Sylvie. Sylvie tomba dans la dévotion. Denis Rogron, sur lequel le prétendu jésuite ne put mordre, car alors l'esprit de S. M. Libérale feu le Constitutionnel Ier était plus fort sur certains niais que l'esprit de l'Eglise, Denis resta fidèle au colonel Gouraud, à Vinet et au libéralisme.

Mademoiselle Rogron fit naturellement la connaissance de mademoiselle Habert, avec laquelle elle sympathisa parfaitement. Les deux filles s'aimèrent comme deux sœurs qui s'aiment. Mademoiselle Habert offrit de prendre Pierrette chez elle, et d'éviter à Sylvie les ennuis et les embarras d'une éducation ; mais le frère et la sœur répondirent que l'absence de Pierrette leur ferait un trop grand vide à la maison. L'attachement des Rogron à leur petite cousine parut excessif. En voyant l'entrée de mademoiselle Habert dans la place, le colonel Gouraud et l'avocat Vinet prêtèrent à l'ambitieux vicaire, dans l'intérêt de sa sœur, le plan matrimonial formé par le colonel.

— Votre sœur veut vous marier, dit l'avocat à l'ex-mercier.

— A l'encontre de qui? fit Rogron.

— Avec cette vieille sibylle d'institutrice! s'écria le vieux colonel en caressant ses moustaches grises.

— Elle ne m'en a rien dit, répondit naïvement Rogron.

Une fille absolue comme l'était Sylvie devait faire des progrès dans la voie du salut. L'influence du prêtre allait grandir dans cette maison, appuyée par Sylvie qui disposait de son frère. Les deux libéraux, qui s'effrayèrent justement, comprirent que si le prêtre avait résolu de marier sa sœur avec Rogron, union infiniment plus sortable que celle de Sylvie et du colonel, il pousserait Sylvie aux pratiques les plus violentes de la religion, et ferait mettre Pierrette au couvent. Ils pouvaient donc perdre le prix de dix-huit mois d'efforts, de lâchetés et de flatteries. Ils furent saisis d'une effroyable et sourde haine contre le prêtre et sa sœur : et, néanmoins, ils sentirent la nécessité, pour les suivre pied à pied, de bien vivre avec eux. Monsieur et mademoiselle Habert, qui savaient le whist et le boston, vinrent tous les soirs. L'assiduité des uns excita l'assiduité des autres. L'avocat et le colonel se sentirent en tête des adversaires aussi fort qu'eux, pressentiment que partagèrent monsieur et mademoiselle Habert. Cette situation respective était déjà un combat. De même que le colonel faisait goûter à Sylvie les douceurs inespérées d'une recherche en mariage, car elle avait fini par voir un homme digne d'elle dans Gouraud, de même mademoiselle Habert enveloppa l'ex-mercier de la ouate de ses attentions, de ses paroles et de ses regards. Aucun des deux partis ne pouvait se dire ce grand mot de haute politique :—Partageons? Chacun voulait sa proie. D'ailleurs les deux fins renards de l'Opposition provinoise, Opposition qui grandissait, eurent le tort de se croire plus forts que le Sacerdoce : ils firent feu les premiers. Vinet, dont la reconnaissance fut réveillée par les doigts crochus de l'intérêt personnel, alla chercher mademoiselle de Chargebœuf et sa mère. Ces deux femmes possédaient environ deux milles livres de rente, et vivaient péniblement à Troyes. Mademoiselle Bathilde de Chargebœuf était une de ces magnifiques créatures qui croient aux mariages par amour et changent d'opinion vers leur vingt-cinquième année en se trouvant toujours filles. Vinet sut persuader à madame de Chargebœuf de joindre ses deux mille francs avec les mille écus qu'il gagnait depuis l'établissement du journal, et de venir vivre en famille à Provins, où Bathilde épouserait, dit-il, un imbécile nommé Rogron, et pourrait, spirituelle comme elle était, rivaliser la belle madame Tiphaine. L'accession de madame et de mademoiselle de Chargebœuf au ménage et aux idées de Vinet donna la plus grande consistance au parti libéral. Cette jonction consterna l'aristocratie de Provins et le parti des Tiphaine. Madame de Bréautey, désespérée de voir deux femmes nobles ainsi égarées, les pria de venir chez elle. Elle gémit des fautes commises par les Royalistes, et devint furieuse contre ceux de Troyes en apprenant la situation de la mère et de la fille.

— Comment! il ne s'est pas trouvé quelque vieux gentilhomme campagnard pour épouser cette chère petite, faite pour devenir une châtelaine? disait-elle. Ils l'ont laissée monter en graine, et elle va se jeter à la tête d'un Rogron.

Elle remua tout le Département sans pouvoir y trouver un seul gentilhomme capable d'épouser une fille dont la mère n'avait que deux mille livres de rente. Le parti des Tiphaine et le Sous-préfet se mirent aussi, mais trop tard, à la recherche de cet inconnu. Madame de Bréautey porta de terribles accusations contre l'égoïsme qui dévorait la France, fruit du matérialisme et de l'empire accordé par les lois à l'argent : la noblesse n'était plus rien ! la beauté plus rien! Des Rogron, des Vinet livraient combat au roi de France!

Bathilde de Chargebœuf n'avait pas seulement sur sa rivale l'avantage incontestable de la beauté, mais encore celui de la toilette. Elle était d'une blancheur éclatante. A vingt-cinq ans, ses épaules entièrement développées, ses belles formes, avaient une plénitude exquise. La rondeur de son cou, la pureté de ses attaches, la richesse de sa chevelure d'un blond élégant, la grâce de son sourire, la forme distinguée de sa tête, le port et la coupe de sa figure, ses beaux yeux bien placés sous un front bien taillée, ses mouvemens nobles et de bonne compagnie, et sa taille, encore svelte, tout en elle s'harmoniait. Elle avait une belle main et le pied étroit. Sa santé lui donnait peut-être l'air d'une belle fille d'auberge « — mais ce ne devait pas être

un défaut aux yeux d'un Rogron », dit la belle madame Tiphaine. Mademoiselle de Chargebœuf parut la première fois assez simplement mise. Sa robe de mérinos brun festonnée d'une broderie verte était décolletée ; mais un fichu de tulle, bien tendu par des cordons intérieurs, couvrait ses épaules, son dos et le corsage, en s'entr'ouvant néanmoins par-devant, quoique le fichu fût fermé par une *sévigné*. Sous ce délicat réseau, les beautés de Bathilde étaient encore plus coquettes, plus séduisantes. Elle ôta son chapeau de velours et son châle en arrivant, et montra ses jolies oreilles ornées de pendeloques en or. Elle avait une petite jeannette en velours qui brillait sur son cou comme l'anneau noir que la fantasque nature met à la queue d'un angora blanc. Elle savait toutes les malices des filles à marier : agiter ses mains en relevant des boucles qui ne se sont pas dérangées, faire voir ses poignets en priant Rogron de lui rattacher une manchette ; ce à quoi le malheureux ébloui se refusait brutalement, cachant ainsi ses émotions sous une fausse indifférence. La timidité du seul amour que ce mercier devait éprouver dans sa vie eut toutes les allures de la haine. Sylvie autant que Céleste Habert s'y méprirent, mais non l'avocat, l'homme supérieur de cette société stupide, et qui n'avait que le prêtre pour adversaire, car le colonel fut longtemps son allié.

De son côté, le colonel se conduisit dès lors envers Sylvie comme Bathilde envers Rogron. Il mit du linge blanc tous les soirs, il eut des cols de velours sur lesquels se détachait bien sa martiale figure relevée par les deux bouts du col blanc de sa chemise; il adopta le gilet de piqué blanc et se fit faire une redingote neuve en drap bleu, où brillait sa rosette rouge, le tout sous prétexte de faire honneur à la belle Bathilde. Il ne fuma plus passé deux heures. Ses cheveux grisonnans furent rabattus en ondes sur son crâne à ton d'ocre. Il prit enfin l'extérieur et l'attitude d'un chef de parti, d'un homme qui se disposait à mener les ennemis de la France, les Bourbons enfin, tambour battant.

Le satanique avocat et le rusé colonel jouèrent à monsieur et à mademoiselle Habert un tour encore plus cruel que la présentation de la belle mademoiselle de Chargebœuf, jugée par le parti libéral et chez les Bréautey comme dix foix plus belle que la belle madame Tiphaine. Ces deux grands politiques de petite ville firent croire de proche en proche que monsieur Habert entrait dans toutes leurs idées. Provins parla bientôt de lui comme d'un prêtre libéral. Mandé promptement à l'évêché, monsieur Habert fut forcé de renoncer à ses soirées chez les Rogron ; mais sa sœur y alla toujours. Le salon Rogron fut dès lors constitué et devint une puissance.

Aussi vers le milieu de cette année, les intrigues politiques ne furent-elles pas moins vives dans le salon des Rogron que les intrigues matrimoniales. Si les intérêts sourds, enfouis dans les cœurs, se livrèrent des combats acharnés, la lutte publique eut une fatale célébrité. Chacun sait que le ministère Villèle fut renversé par les élections de 1826. Au collége de Provins, Vinet, candidat libéral, à qui monsieur Cournant avait procuré le cens par l'acquisition d'un domaine dont le prix restait dû, faillit l'emporter sur monsieur Tiphaine. Le Président n'eut que deux voix de majorité. A mesdames Vinet et de Chargebœuf, à Vinet, au colonel, se joignirent quelquefois monsieur Cournant et sa femme ; puis le médecin Néraud, un homme dont la jeunesse avait été bien orageuse, mais qui voyait sérieusement la vie ; il s'était adonné, disait-on, à l'étude, et avait, à entendre les libéraux, beaucoup plus de moyens que monsieur Martener. Les Rogron ne comprenaient pas plus leur triomphe qu'ils n'avaient compris leur ostracisme.

La belle Bathilde de Chargebœuf, à qui Vinet montra Pierrette comme son ennemie, était horriblement dédaigneuse pour elle. L'intérêt général exigeait l'abaissement de cette pauvre victime. Madame Vinet ne pouvait rien pour cette enfant broyée entre des intérêts implacables qu'elle avait fini par comprendre. Sans le vouloir impérieux de son mari, elle ne serait pas venue chez les Rogron, elle y souffrait trop de voir maltraiter cette jolie petite créature qui se serrait près d'elle en devinant une protection secrète, et qui lui demandait de lui apprendre tel ou tel point, de lui enseigner une broderie. Pierrette montrait ainsi que, traitée doucement, elle comprenait et réussissait à merveille. Madame Vinet n'était plus utile, elle ne vint plus. Sylvie, qui caressait encore l'idée du mariage, vit enfin dans Pierrette un obstacle : Pierrette avait près de quatorze ans, sa blancheur maladive, dont les symptômes étaient négligés par cette ignorante vieille fille, la rendait ravissante. Sylvie conçut alors la belle idée de compenser les dépenses qui lui causait Pierrette en en faisant une servante. Vinet comme ayant-cause des Chargebœuf, mademoiselle Habert, Gouraud, tous les habitués influens engagèrent Sylvie à renvoyer la grosse Adèle. Pierrette ne ferait-elle pas la cuisine et ne soignerait-elle par la maison? Quand il y aurait trop d'ouvrage, elle serait quitte pour prendre la femme de ménage du colonel, une personne très-entendue, et l'un des cordons bleus de Provins. Pierrette devait savoir faire la cuisine, frotter, dit le sinistre avocat, balayer, tenir une maison propre, aller au marché, apprendre le prix des choses. La pauvre petite, dont le dévouement égalait la générosité, s'offrit elle-même, heureuse d'acquitter ainsi le pain si dur qu'elle mangeait dans cette maison. Adèle fut renvoyée. Pierrette perdit ainsi la seule personne qui l'eût peut-être protégée. Malgré sa force, elle fut dès ce moment accablée physiquement et moralement. Ces deux célibataires eurent pour elle bien moins d'égards que pour une domestique, elle leur appartenait ! Aussi fut-elle grondée pour des riens, pour un peu de poussière oubliée sur le marbre de la cheminée ou sur un globe de verre. Ces objets de luxe qu'elle avait tânt admirés lui devinrent odieux. Malgré son désir de bien faire, son inexorable cousine trouvait toujours à reprendre dans ce qu'elle avait fait. En deux ans, Pierrette ne reçut pas un compliment, n'entendit pas une parole affectueuse. Le bonheur pour elle était de ne pas être grondée. Elle supportait avec une patience angélique les humeurs noires de ces deux célibataires, à qui les sentimens doux étaient entièrement inconnus, et qui tous les jours lui faisaient sentir sa dépendance. Cette vie où la jeune fille se trouvait, entre ces deux merciers, comme pressée entre les deux lèvres d'un étau, augmenta sa maladie. Elle éprouva des troubles intérieurs si violens, des chagrins secrets si subits dans leurs explosions, que ses développemens furent irrémédiablement contrariés. Pierrette arriva donc lentement par des douleurs épouvantables, mais cachées, à l'état où la vit son ami d'enfance en la saluant, sur la petite place, de sa romance bretonne.

Avant d'entrer dans le drame domestique que la venue de Brigaut détermina dans la maison Rogron, il est nécessaire, pour ne pas l'interrompre, d'expliquer l'établissement du Breton à Provins, car il fut en quelque sorte un personnage muet de cette scène. En se sauvant, Brigaut fut non-seulement effrayé du geste de Pierrette, mais encore du changement de sa jeune amie : à peine l'eût-il reconnue, sans la voix, les yeux et les gestes qui lui rappelèrent sa petite camarade si vive, si gaie et néanmoins si tendre. Quand il fut loin de la maison, ses jambes tremblèrent sous lui ; il eut chaud dans le dos ! Il avait vu l'ombre de Pierrette et non Pierrette. Il grimpa dans la haute ville, pensif, inquiet, jusqu'à ce qu'il eût trouvé un endroit d'où il pouvait apercevoir la place et la maison de Pierrette ; il la contempla douloureusement, perdu dans des pensées infinies, comme un malheur dans lequel on entre sans savoir où il s'arrête. Pierrette souffrait, elle n'était pas heureuse, elle regrettait la Bretagne ! qu'avait-elle? Toutes ces questions passèrent et repassèrent dans le cœur de Brigaut en le déchirant, et lui révélèrent à lui-même l'étendue de son affection pour sa petite sœur d'adoption. Il est extrêmement rare que les passions entre enfans de sexes différens subsistent, Le charmant roman de Paul et Virginie, pas plus que celui de Pierrette et de Brigaut, ne tranchent la question que soulève ce fait moral, si étrange. L'histoi-

re moderne n'offre que l'illustre exception de la sublime marquise de Pescaire et de son mari : destinés l'un à l'autre par leurs parens dès l'âge de quatorze ans, ils s'adorèrent et se marièrent ; leur union donna le spectacle au seizième siècle d'un amour conjugal infini, sans nuages. Devenue veuve à trente-quatre ans, la marquise, belle, spirituelle, universellement adorée, refusa des rois, et s'enterra dans un couvent où elle ne vit, n'entendit plus que les religieuses. Cet amour si complet se développa soudain dans le cœur du pauvre ouvrier breton. Pierrette et lui s'étaient si souvent protégés l'un l'autre, il avait été si content de lui apporter l'argent de son voyage, il avait failli mourir pour avoir suivi la diligence, et Pierrette n'en avait rien su! Ce souvenir avait souvent réchauffé les heures froides de sa pénible vie durant ces trois années. Il s'était perfectionné pour Pierrette, il avait appris son état pour Pierrette. Il était venu pour Pierrette à Paris en se proposant d'y faire fortune pour elle. Après y avoir passé quinze jours, il n'avait pas tenu à l'idée de la voir, il avait marché depuis le samedi soir jusqu'à ce lundi matin, il comptait retourner à Paris ; mais la touchante apparition de sa petite amie le clouait à Provins. Un admirable magnétisme, encore contesté malgré tant de preuves, agissait sur lui à son insu : des larmes lui roulaient dans les yeux pendant que des larmes obscurcissaient ceux de Pierrette. Si, pour elle, il était la Bretagne et la plus heureuse enfance, pour lui, Pierrette était la vie! A seize ans, Brigaut ne savait encore ni dessiner ni profiler une corniche, il ignorait bien des choses ; mais, à ses pièces, il avait gagné quatre à cinq francs par jour. Il pouvait donc vivre à Provins, il y serait à portée de Pierrette, il achèverait d'apprendre son état en choisissant pour maître le meilleur menuisier de la ville, et veillerait sur Pierrette. En un moment le parti de Brigaut fut pris. L'ouvrier courut à Paris, fit ses comptes, y reprit son livret, son bagage et ses outils. Trois jours après, il était compagnon chez monsieur Frappier, le premier menuisier de Provins. Les ouvriers actifs, rangés, ennemis du bruit et du cabaret, sont assez rares pour que les maîtres tiennent à un jeune homme comme Brigaut. Pour terminer l'histoire du Breton sur ce point, au bout d'une quinzaine il devint maître compagnon, fut logé, nourri chez Frappier, qui lui montra le calcul et le dessin linéaire. Ce menuisier demeure dans la Grand'rue, à une centaine de pas de la petite place longue au bout de laquelle était la maison de Rogron. Brigaut enterra son amour dans son cœur et ne commit pas la moindre indiscrétion. Il se fit conter par madame Frappier l'histoire des Rogron ; elle lui dit la manière dont s'y était pris le vieil aubergiste pour avoir la succession du bonhomme Auffray. Brigaut eut des renseignemens sur le caractère du mercier Rogron et de sa sœur. Il surprit Pierrette au marché le matin avec sa cousine, et frissonna de lui voir au bras un panier plein de provisions. Il alla revoir Pierrette le dimanche à l'église, où la Bretonne se montrait dans ses atours. Là, pour la première fois, Brigaut vit que Pierrette était mademoiselle Lorrain. Pierrette aperçut son ami, mais elle lui fit un signe mystérieux pour l'engager demeurer bien caché. Il y eut un monde de choses dans ce geste, comme dans celui par lequel, quinze jours auparavant, elle l'avait engagé à se sauver. Quelle fortune ne devait-il pas faire en dix ans pour pouvoir épouser sa petite amie d'enfance, à qui les Rogron devaient laisser une maison, cent arpens de terre et douze mille livres de rente, sans compter leurs économies! Le persévérant Breton ne voulut pas tenter fortune sans avoir acquis les connaissances qui lui manquaient. S'instruire à Paris ou s'instruire à Provins, tant qu'il ne s'agissait que de théorie, il préféra rester près de Pierrette, à laquelle d'ailleurs il voulait expliquer et ses projets et l'espèce de protection sur laquelle elle pouvait compter. Enfin il ne voulait pas la quitter sans avoir pénétré le mystère de cette pâleur qui atteignait déjà la vie dans l'organe qu'elle déserte en dernier, les yeux ; sans savoir d'où venaient ces souffrances qui lui donnaient l'air d'une fille courbée sous la faux de la mort, et près de tomber. Ces deux signes touchans, qui ne démentaient pas leur amitié, mais qui recommandaient la plus grande réserve, jetèrent la terreur dans l'âme du Breton. Evidemment Pierrette lui commandait de l'attendre et de ne pas chercher à la voir ; autrement il y avait danger, péril pour elle. En sortant de l'église, elle put lui lancer un regard, et Brigaut vit les yeux de Pierrette pleins de larmes. Le Breton aurait trouvé la quadrature du cercle avant de deviner ce qui s'était passé dans la maison des Rogron depuis son arrivée.

Ce ne fut pas sans de vives appréhensions que Pierrette descendit de sa chambre, le matin où Brigaut avait surgi dans son rêve matinal comme un autre rêve. Pour se lever, pour ouvrir la fenêtre, mademoiselle Rogron avait dû entendre ce chant et ces paroles assez compromettantes aux oreilles d'une vieille fille ; mais Pierrette ignorait les faits qui rendaient sa cousine si alerte. Sylvie avait de puissantes raisons pour se lever et pour accourir à sa fenêtre. Depuis environ huit jours, d'étranges événemens secrets, de cruels sentimens agitaient les principaux personnages du salon Rogron. Ces événemens inconnus, cachés soigneusement de part et d'autre, allaient retomber comme une froide avalanche sur Pierrette. Ce monde de choses mystérieuses, et qu'il faudrait peut-être nommer les immondices du cœur humain, gisent à la base des plus grandes révolutions politiques, sociales ou domestiques ; mais en les disant, peut-être est-il extrêmement utile d'expliquer que leur traduction algébrique, quoique vraie, est infidèle sous le rapport de la forme. Ces calculs profonds ne parlent pas aussi brutalement que l'histoire les exprime. Vouloir rendre les circonlocutions, les précautions oratoires, les longues conversations où l'esprit obscurcit à dessein la lumière qu'il y porte, où la parole mielleuse délaie le venin de certaines intentions, ce serait tenter un livre aussi long que le magnifique poëme appelé Clarisse Harlowe. Mademoiselle Habert et mademoiselle Sylvie avaient une égale envie de se marier ; mais l'une était de dix ans moins âgée que l'autre, et les probabilités permettaient à Céleste Habert de penser que ses enfans auraient toute la fortune des Rogron. Sylvie arrivait à quarante-deux ans, âge auquel le mariage peut offrir des dangers. En se confiant leurs idées pour se demander l'une à l'autre une approbation, Céleste Habert, mise en œuvre par l'abbé vindicatif, avait éclairé Sylvie sur les prétendus périls de sa position. Le colonel, homme violent, d'une santé militaire, gros garçon de quarante-cinq ans, devait pratiquer la morale de tous les contes de fées : *Ils furent heureux et eurent beaucoup d'enfans.* Ce bonheur fit trembler Sylvie, elle eut peur de mourir, idée qui ravage de fond en comble les célibataires. Mais le ministère Martignac, cette seconde victoire de la chambre qui renversa le ministère Villèle, était nommé. Le parti Vinet marchait la tête haute dans Provins. Vinet, maintenant le premier avocat de la Brie, *gagnait tout ce qu'il voulait*, selon un mot populaire. Vinet était un personnage. Les libéraux prophétisaient son avénement, il serait certainement député, procureur général. Quant au colonel, il deviendrait maire de Provins. Ah! régner comme régnait madame Garceland, être la femme du maire, Sylvie ne tint pas contre cette espérance, elle voulut consulter un médecin, quoiqu'une consultation pût la couvrir de ridicule. Ces deux filles, l'une victorieuse de l'autre et sûre de la mener en laisse, inventèrent un de ces traquenards que les femmes conseillées par un prêtre savent si bien apprêter. Consulter monsieur Néraud, le médecin des libéraux, l'antagoniste de monsieur Martener, était une faute. Céleste Habert offrit à Sylvie de la cacher dans son cabinet de toilette, et de consulter pour elle-même, sur ce chapitre, monsieur Martener, le médecin de son pensionnat. Complice ou non de Céleste, Martener répondit à sa cliente que le danger existait déjà, quoique faible, chez une fille de trente ans. — Mais votre constitution, lui dit-il en terminant, vous permet de ne rien craindre.

— Et pour une femme de quarante ans passés ? dit mademoiselle Céleste Habert.

— Une femme de quarante ans, mariée et qui a eu des enfans, n'a rien à redouter.

— Mais une fille sage, très sage, comme mademoiselle Rogron, par exemple?

— Sage! il n'y a plus de doute, dit monsieur Martener. Un accouchement heureux est alors un de ces miracles que Dieu se permet, mais rarement.

— Et pourquoi? dit Céleste Habert.

Le médecin répondit par une description pathologique effrayante; il expliqua comment l'élasticité donnée par la nature dans la jeunesse aux muscles, aux os, n'existait plus à un certain âge, surtout chez les femmes que leur profession avait rendues sédentaires pendant longtemps comme mademoiselle Rogron.

— Ainsi, passé quarante ans, une fille vertueuse ne doit plus se marier?

— Ou attendre, répondit le médecin; mais alors ce n'est plus le mariage, c'est une association d'intérêts; autrement, que serait-ce?

Enfin il résulta de cet entretien, clairement, sérieusement, scientifiquement et raisonnablement, que, passé quarante ans, une fille vertueuse ne devait pas trop se marier. Quand monsieur Martener fut parti, mademoiselle Céleste Habert trouva mademoiselle Rogron verte et jaune, les pupilles dilatées, enfin dans un état effrayant.

— Vous aimez donc bien le colonel? lui dit-elle.

— J'espérais encore, répondit la vieille fille.

— Eh bien! attendez! s'écria jésuitiquement mademoiselle Habert, qui savait bien que le temps ferait justice du colonel.

Cependant la moralité de ce mariage était douteuse. Sylvie alla sonder sa conscience au fond du confessionnal. Le sévère directeur expliqua les opinions de l'Eglise, qui ne voit dans le mariage que la propagation de l'humanité, qui réprouve les secondes noces et flétrit les passions sans but social. Les perplexités de Sylvie Rogron furent extrêmes. Ces combats intérieurs donnèrent une force étrange à sa passion, et lui prêtèrent l'inexplicable attrait que depuis Eve les choses défendues offrent aux femmes. Le trouble de mademoiselle Rogron ne put échapper à l'œil clairvoyant de l'avocat.

Un soir, après la partie, Vinet s'approcha de sa chère amie Sylvie, la prit par la main, et alla s'asseoir avec elle sur un des canapés.

— Vous avez quelque chose, lui dit-il à l'oreille.

Elle inclina tristement la tête. L'avocat laissa partir Rogron, resta seul avec la vieille fille et lui tira les vers du cœur.

— Bien joué, l'abbé! mais tu as joué pour moi, s'écria-t-il en lui-même, après avoir entendu toutes les consultations secrètes faites par Sylvie, et dont la dernière était la plus effrayante.

Ce rusé renard judiciaire fut plus terrible encore que le médecin dans ses explications; il conseilla le mariage, mais dans une dizaine d'années seulement, pour plus de sécurité. L'avocat jura que toute la fortune des Rogron appartiendrait à Bathilde. Il se frotta les mains, son museau s'affina, tout en courant après madame et mademoiselle de Chargebœuf, qu'il avait laissées en route avec leur domestique armée d'une lanterne. L'influence qu'exerçait monsieur Habert, médecin de l'âme, Vinet, le médecin de la bourse, la contre-balançait parfaitement. Rogron était fort peu dévot; ainsi l'Homme d'Eglise et l'Homme de Loi, ces deux robes noires, se montraient manche à manche. En apprenant la victoire remportée par mademoiselle Habert, qui croyait épouser Rogron, sur Sylvie hésitant entre la peur de mourir et la joie d'être baronne, l'avocat aperçut la possibilité de faire disparaître le colonel du champ de bataille. Il connaissait assez Rogron pour trouver un moyen de le marier avec la belle Bathilde. Rogron n'avait pu résister aux attaques de mademoiselle de Chargebœuf. Vinet savait que la première fois que Rogron serait seul avec Bathilde et lui, leur mariage serait decidé. Rogron en était venu au point d'attacher les yeux sur mademoiselle Habert, tant il avait peur de regarder Bathilde. Vinet venait de voir à quel point Sylvie aimait le colonel. Il comprit l'étendue d'une pareille passion chez une vieille fille, également rongée de dévotion; et il eut bientôt trouvé le moyen de perdre à la fois Pierrette et le colonel, espérant d'être débarrassé de l'un par l'autre.

Le lendemain matin, après l'audience, il rencontra, selon leur habitude quotidienne, le colonel en promenade avec Rogron.

Quand ces trois hommes allaient ensemble, leur réunion faisait toujours causer la ville. Ce triumvirat, en horreur au sous-préfet, à la magistrature, au parti des Tiphaine, était un tribunat dont les libéraux de Provins tiraient vanité. Vinet rédigeait le *Courrier* à lui seul, il était la tête du parti; le colonel, gérant responsable du journal, était le bras; Rogron était le nerf avec son argent, il était censé le lien entre le Comité-directeur de Provins et le Comité-directeur de Paris. A écouter les Tiphaine, ces trois hommes étaient toujours à machiner quelque chose contre le gouvernement, tandis que les libéraux les admiraient comme les défenseurs du peuple. Quand l'avocat vit Rogron revenant vers la place, ramené au logis par l'heure du dîner, il empêcha le colonel, en lui prenant le bras, d'accompagner l'ex-mercier.

— Eh bien! colonel, lui dit-il, je vais vous ôter un grand poids de dessus les épaules; vous épouserez mieux que Sylvie: en vous y prenant bien, vous pouvez épouser dans deux ans la petite Pierrette Lorrain.

Et il lui raconta les effets de la manœuvre du jésuite.

— Quelle botte secrète, et comme elle tirée de longueur! dit le colonel.

— Colonel, reprit gravement Vinet, Pierrette est une charmante créature, vous pouvez être heureux le reste de vos jours, et vous avez une si belle santé que ce mariage n'aura pas pour vous les inconvéniens habituels des unions disproportionnées; mais ne croyez pas facile cet échange d'un sort affreux contre un sort agréable. Faire passer votre amante à l'état de confidente est une opération aussi périlleuse que, dans votre métier, le passage d'une rivière sous le feu de l'ennemi. Fin comme un colonel de cavalerie que vous êtes, vous étudierez la position et vous manœuvrerez avec la supériorité que nous avons eue jusqu'à présent et qui nous a valu notre situation actuelle. Si je suis procureur général un jour, vous pouvez commander le département. Ah! si vous aviez été électeur! nous serions plus avancés, j'eusse acheté les deux voix de ces deux employés en les désintéressant de la perte de leurs places, et nous aurions eu la majorité. Je siégerais auprès des Dupin, des Casimir Périer, et...

Le colonel avait pensé depuis longtemps à Pierrette, mais il cachait cette pensée avec une profonde dissimulation; aussi sa brutalité envers Pierrette n'était-elle qu'apparente. L'enfant ne s'expliquait pas pourquoi le prétendu camarade de son père la traitait si mal, quand il lui passait la main sous le menton et lui faisait une caresse paternelle en la rencontrant seule. Depuis la confidence de Vinet relativement à la terreur que le mariage causait à mademoiselle Sylvie, Gouraud avait cherché les occasions de trouver Pierrette seule, et le rude colonel était alors doux comme un chat: il lui disait combien Lorrain était brave, et quel malheur pour elle qu'il fût mort!

Quelques jours avant l'arrivée de Brigaut, Sylvie avait surpris Gouraud et Pierrette. La jalousie était donc entrée dans ce cœur avec une violence monastique. La jalousie, passion éminemment crédule, soupçonneuse, est celle où la fantaisie a le plus d'action; mais elle ne donne pas d'esprit, elle en ôte; et, chez Sylvie, cette passion devait amener d'étranges idées. Sylvie imagina que l'homme qui venait de prononcer ce mot *madame la mariée* à Pierrette était le colonel. En attribuant ce rendez vous au colonel, Sylvie croyait avoir raison, car, depuis une semaine, les manières de Gouraud lui semblaient changées. Cet homme était le seul qui, dans la solitude où elle avait vécu, se fût

occupé d'elle, elle l'observait donc de tous ses yeux, de tout son entendement ; et à force de se livrer à des espérances, tour à our florissantes ou détruites, elle en avait fait une chose d'une si grande étendue, qu'elle y éprouvait les effets d'un mirage moral. Selon une belle expression vulgaire, à force de regarder, elle n'y voyait souvent plus rien. Elle repoussait et combattait victorieusement et tour à tour la supposition de cette rivalité chimérique. Elle faisait un parallèle entre elle et Pierrette : elle avait quarante ans et des cheveux gris ; Pierrette était une petite fille délicieuse de blancheur, avec des yeux d'une tendresse à réchauffer un cœur mort. Elle avait entendu dire que les hommes de cinquante ans aimaient les petites filles dans le genre de Pierrette. Avant que le colonel se rangeât et fréquentât la maison Rogron, Sylvie avait écouté dans le salon Tiphaine d'étranges choses sur Gouraud et sur ses mœurs. Les vieilles filles ont en amour les idées platoniques exagérées que professent les jeunes filles de vingt ans, elles ont conservé des doctrines absolues comme tous ceux qui n'ont pas expérimenté la vie, éprouvé combien les forces majeures sociales modifient, écornent et font faillir ces belles et nobles idées. Pour Sylvie, être trompée par ce colonel était une pensée qui lui martelait la cervelle. Depuis ce temps que tout célibataire oisif passe au lit entre son réveil et son lever, la vieille fille s'était donc occupée d'elle, de Pierrette et de la romance qui l'avait réveillée par le mot de mariage. En fille sotte, au lieu de regarder l'amoureux entre ses persiennes, elle avait ouvert sa fenêtre sans penser que Pierrette l'entendrait. Si elle avait eu le vulgaire esprit de l'espion, elle aurait vu Brigaut, et le drame fatal alors commencé n'aurait pas eu lieu.

Pierrette, malgré sa faiblesse, ôta les barres de bois qui maintenaient les volets de la cuisine, les ouvrit et les accrocha, puis elle alla ouvrir également la porte du corridor donnant sur le jardin. Elle prit les différens balais nécessaires a balayer le tapis, la salle à manger, le corridor, les escaliers, enfin pour tout nettoyer, avec un soin, une exactitude qu'aucune servante, fût-elle hollandaise, ne mettrait à son ouvrage : elle haïssait tant les réprimandes ! Pour elle, le bonheur consistait à voir les petits yeux bleus, pâles et froids de sa cousine, non pas satisfaits, ils ne le paraissaient jamais, mais seulement calmes, après qu'elle avait jeté partout son regard de propriétaire, ce regard inexplicable qui voit ce qui échappe aux yeux les plus observateurs. Pierrette avait déjà la peau moite quand elle revint à la cuisine y tout mettre en ordre, allumer les fourneaux afin de pouvoir porter du feu chez son cousin et sa cousine en leur apportant à chacun de l'eau chaude pour leur toilette, elle qui n'en avait pas pour la sienne ! Elle mit le couvert pour déjeuner et chauffa le poêle de la salle. Pour ces différens services, elle allait quelquefois à la cave chercher de petits fagots, et quittait un lieu frais pour un lieu chaud, un lieu chaud pour un lieu froid et humide. Ces transitions subites, accomplies avec l'entraînement de la jeunesse, souvent pour éviter un mot dur, pour obéir à un ordre, causaient des aggravations sans remède dans l'état de sa santé. Pierrette ne se savait pas malade. Cependant elle commençait à souffrir ; elle avait des appétits étranges, elle les cachait ; elle aimait les salades crues et les dévorait en secret. L'innocente enfant ignorait complétement que sa situation constituait une maladie grave et voulait les plus grandes précautions. Avant l'arrivée de Brigaut, si ce Néraud, qui pouvait se reprocher la mort de la grand'mère, eût révélé ce danger mortel à la petite-fille, Pierrette eût souri : elle trouvait trop d'amertume à la vie pour ne pas sourire à la mort. Mais depuis quelques instans, elle qui joignait à ses souffrances corporelles les souffrances de la nostalgie bretonne, maladie morale si connue que les colonels y ont égard pour les Bretons qui se trouvent dans leurs régimens, elle aimait Provins ! La vue de cette fleur d'or, ce chant, la présence de son ami d'enfance, l'avaient ranimée, comme une plante depuis longtemps sans eau reverdit après une longue pluie. Elle voulait vivre, elle croyait ne pas avoir souffert ! Elle se glissa timidement chez sa cousine, y fit le feu, y laissa la bouilloire, échangea quelques paroles, alla réveiller son tuteur, et descendit prendre le lait, le pain et toutes les provisions que les fournisseurs apportaient. Elle resta pendant quelque temps sur le seuil de la porte, espérant que Brigaut aurait l'esprit de revenir ; mais Brigaut était déjà sur la route de Paris. Elle avait arrangé la salle, elle était occupée à la cuisine, quand elle entendit sa cousine descendant l'escalier. Mademoiselle Sylvie Rogron apparut dans sa robe de chambre de taffetas couleur carmélite, un bonnet de tulle orné de coques sur sa tête, son tour de faux cheveux assez mal mis, sa camisole par-dessus sa robe, les pieds dans ses pantoufles traînantes. Elle passa tout en revue, et vint trouver sa cousine qui l'attendait pour savoir de quoi se composerait le déjeuner.

— Ah ! vous voilà donc, mademoiselle l'amoureuse ? dit Sylvie à Pierrette d'un ton moitié gai, moitié railleur.

— Plaît-il, ma cousine ?

— Vous êtes entrée chez moi comme une sournoise et vous en êtes sortie de même ; vous deviez cependant bien savoir que j'avais à vous parler.

— Moi...

— Vous avez eu ce matin une sérénade, ni plus ni moins qu'une princesse.

— Une sérénade ? s'écria Pierrette.

— Une sérénade ! reprit Sylvie en l'imitant. Et vous avez un amant.

— Ma cousine ? qu'est-ce qu'un amant ?

Sylvie évita de répondre et lui dit : — Osez dire, mademoiselle, qu'il n'est pas venu sous nos fenêtres un homme vous parler de mariage !

La persécution avait appris à Pierrette les ruses nécessaires aux esclaves, elle répondit hardiment : — Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Mon chien ? dit aigrement la vieille fille.

— Ma cousine, reprit humblement Pierrette.

— Vous ne vous êtes pas levée non plus, et vous n'êtes pas allée non plus nu-pieds à votre fenêtre, ce qui vous vaudra quelque bonne maladie. Attrape ! Ce sera bien fait pour vous. Et vous n'avez peut-être pas parlé à votre amoureux ?

— Non, ma cousine.

— Je vous connaissais bien des défauts, mais je ne vous savais pas celui de mentir. Pensez-y bien, mademoiselle ! il faut nous dire et nous expliquer, à votre cousin et à moi, la scène de ce matin, sans quoi votre tuteur verra à prendre des mesures rigoureuses.

La vieille fille, dévorée de jalousie et de curiosité, procédait par intimidation. Pierrette fit comme les gens qui souffrent au delà de leurs forces, elle garda le silence. Ce silence est, pour tous les êtres attaqués, le seul moyen de triompher : il lasse les charges cosaques des envieux, les sauvages escarmouches des ennemis ; il donne une victoire écrasante et complète. Quoi de plus complet que le silence ? Il est absolu, n'est-ce pas une des manières d'être de l'infini ? Sylvie examina Pierrette à la dérobée. L'enfant rougissait, mais sa rougeur, au lieu d'être générale, se divisait par plaques inégales aux pommettes, par taches ardentes, et d'un ton significatif. En voyant ces symptômes de maladie, une mère eût aussitôt changé de ton, elle aurait pris cette enfant sur ses genoux, elle l'eût questionnée, elle aurait déjà depuis longtemps admiré mille preuves de la complète, de la sublime innocence de Pierrette, elle aurait deviné sa maladie et compris que les humeurs et le sang détournés de leur voie se jetaient sur les poumons après avoir troublé les fonctions digestives. Ces taches éloquentes lui eussent appris l'imminence d'un danger mortel. Mais une vieille fille chez qui les sentimens que nourrit la famille n'avaient jamais été réveillés, à qui les besoins de l'enfance, les précautions voulues par l'adolescence étaient inconnus, ne pouvait avoir aucune des indulgences et des compatissances inspirées par les mille événemens de la vie ménagère conjugale. Les souffrances

de la misère, au lieu de lui attendrir le cœur, y avaient fait des calus.

— Elle rougit, elle est en faute! se dit Sylvie. Le silence de Pierrette fut donc interprété dans le plus mauvais sens.

— Pierrette, dit-elle, avant que votre cousin ne descende nous allons causer. Venez, dit-elle d'un ton plus doux. Fermez la porte de la rue. Si quelqu'un vient, on sonnera, nous entendrons bien.

Malgré le brouillard humide qui s'élevait au-dessus de la rivière, Sylvie emmena Pierrette par l'allée sablée qui serpentait à travers les gazons jusqu'au bord de la terrasse en rochers rocaillés, quai pittoresque, meublé d'iris et de plantes d'eau. La vieille cousine changea de système; elle voulut essayer de prendre Pierrette par la douceur. L'hyène allait se faire chatte.

— Pierrette, lui dit-elle, vous n'êtes plus un enfant, vous allez bientôt mettre le pied dans votre quinzième année, et il n'y aurait rien d'étonnant à ce que vous eussiez un amant.

— Mais, ma cousine, dit Pierrette en levant les yeux avec une douceur angélique vers le visage aigre et froid de sa cousine qui avait pris son air de vendeuse, qu'est-ce qu'un amant?

Il fut impossible à Sylvie de définir avec justesse et décence un amant à la pupille de son frère. Au lieu de voir dans cette question l'effet d'une adorable innocence, elle y vit de la fausseté.

— Un amant, Pierrette, est un homme qui nous aime et qui veut nous épouser.

— Ah! dit Pierrette. Quand on est d'accord en Bretagne, nous appelons alors ce jeune homme un prétendu!

— Hé bien! songez qu'en avouant vos sentimens pour un homme, il n'y a pas le moindre mal, ma petite. Le mal est dans le secret. Avez-vous plu par hasard à quelques-uns des hommes qui viennent ici?

— Je ne le crois pas.

— Vous n'en aimez aucun?

— Aucun!

— Bien sûr?

— Bien sûr.

— Regardez-moi, Pierrette?

Pierrette regarda sa cousine.

— Un homme vous a cependant appelée sur la place ce matin.

Pierrette baissa les yeux.

— Vous êtes allée à votre fenêtre, vous l'avez ouverte et vous avez parlé!

— Non, ma cousine, j'ai voulu savoir quel temps il faisait, et j'ai vu sur la place un paysan.

— Pierrette, depuis votre première communion, vous avez beaucoup gagné, vous êtes obéissante et pieuse, vous aimez vos parens et Dieu; je suis contente de vous, je ne vous le disais point pour ne pas enfler votre orgueil...

Cette horrible fille prenait l'abattement, la soumission, le silence de la misère pour des vertus! Une des plus douces choses qui puissent consoler les Souffrans, les Martyrs, les Artistes au fort de la Passion divine que leur impose l'Envie et la Haine, est de trouver l'éloge là où ils ont toujours trouvé la censure et la mauvaise foi. Pierrette leva donc sur sa cousine des yeux attendris et se sentit près de lui pardonner toutes les douleurs qu'elle lui avait faites.

— Mais si tout cela n'est qu'hypocrisie, si je dois voir en vous un serpent que j'aurai réchauffé dans mon sein, vous seriez une infâme, une horrible créature!

— Je ne crois pas avoir de reproches à me faire, dit Pierrette en éprouvant une horrible contraction au cœur par le passage subit de cette louange inespérée au terrible accent de l'hyène.

— Vous savez qu'un mensonge est un péché mortel?

— Oui, ma cousine.

— Hé bien! vous êtes devant Dieu! dit la vieille fille en lui montrant par un geste solennel les jardins et le ciel, jurez-moi que vous ne connaissiez pas ce paysan.

— Je ne jurerai pas, dit Pierrette.

— Ah! ce n'était pas un paysan, petite vipère!

Pierrette se sauva comme une biche effrayée à travers le jardin, épouvantée de cette question morale. Sa cousine l'appela d'une voix terrible.

— On sonne, répondit-elle.

— Ah! quelle petite sournoise, se dit Sylvie, elle a l'esprit retors, et maintenant je suis sûre que cette petite couleuvre entortille le colonel. Elle nous a entendus dire qu'il était baron. Etre baronne! petite sotte! Oh! je me débarrasserai d'elle en la mettant en apprentissage, et tôt.

Sylvie resta si bien perdue dans ses pensées, qu'elle ne vit pas son frère descendant l'allée et regardant les désastres produits par la gelée sur ses dalhias.

— Eh bien! Sylvie, à quoi penses-tu donc là? j'ai cru que tu regardais des poissons! quelquefois il y en a qui sautent hors de l'eau.

— Non, dit-elle.

— Eh bien! comment as-tu dormi? Et il se mit à lui raconter ses rêves de la nuit. Ne me trouves-tu pas le teint *mâchuré?* Autre mot du vocabulaire Rogron.

Depuis que Rogron aimait, ne profanons pas ce mot, désirait mademoiselle de Chargebœuf, il s'inquiétait beaucoup de son air et de lui-même. Pierrette descendit en ce moment le perron et annonça de loin que le déjeuner était prêt. En voyant sa cousine, le teint de Sylvie se plaqua de vert et jaunit: toute sa bile se mit en mouvement. Elle regarda le corridor et trouva que Pierrette aurait dû l'avoir frotté.

— Je frotterai si vous le voulez, répondit cet ange en ignorant le danger auquel ce travail expose une jeune fille.

La salle à manger était irréprochablement arrangée. Sylvie s'assit et affecta pendant tout le déjeuner d'avoir besoin de choses auxquelles elle n'aurait pas songé dans un état calme et qu'elle demanda pour faire lever Pierrette en saisissant le moment où la pauvre petite se remettait à manger. Mais une tracasserie ne suffisait pas, elle cherchait un sujet de reproche, elle se colérait intérieurement de n'en pas trouver. S'il y avait eu des œufs frais, elle aurait eu certes à se plaindre de la cuisson du sien. Elle répondait à peine aux sottes questions de son frère, et cependant elle ne regardait que lui. Ses yeux évitaient Pierrette. Pierrette était éminemment sensible à ce manége. Pierrette apporta le café de sa cousine comme celui de son cousin, dans un grand gobelet d'argent où elle faisait chauffer le lait mélangé de crême au bain-marie. Le frère et la sœur y mêlaient eux-mêmes le café noir fait par Sylvie, en doses convenables. Quand elle eut minutieusement préparé sa jouissance, elle aperçut une légère poussière de café; elle la saisit avec affectation dans le tourbillon jaune, la regarda, se pencha pour la mieux voir. L'orage éclata.

— Qu'est-ce que tu as? dit Rogron.

— J'ai... que mademoiselle a mis de la cendre dans mon café. Comme c'est agréable de prendre du café à la cendre?... Hé! ce n'est pas étonnant: on ne fait jamais bien deux choses à la fois. Elle pensait bien au café! Un merle aurait pu voler par sa cuisine, elle n'y aurait pas pris garde ce matin! comment aurait-elle pu voir voler la cendre? Et puis le café de sa cousine! Ah! cela lui est bien égal.

Elle parla sur ce ton pendant qu'elle mettait sur le bord de l'assiette la poudre de café passée à travers le filtre, et quelques grains de sucre qui ne fondaient pas.

— Mais, ma cousine, c'est du café, dit Pierrette.

— Ah! c'est moi qui mens! s'écria Sylvie en regardant Pierrette et la foudroyant par une effroyable lueur que son œil dégageait en colère.

Ces organisations que la passion n'a point ravagées ont à leur service une grande abondance de fluide vital. Ce phénomène de l'excessive clarté de l'œil dans les momens de colère s'était d'autant mieux établi chez mademoiselle

Rogron, que jadis, dans sa boutique, elle avait eu lieu d'user de la puissance de son regard, en ouvrant démesurément ses yeux, toujours pour imprimer une terreur salutaire à ses inférieurs.

— Je vous conseille de me donner des démentis, reprit-elle, vous qui mériteriez de sortir de table et d'aller manger seule à la cuisine.

— Qu'avez-vous donc toutes deux? s'écria Rogron, vous êtes comme des *crins*, ce matin.

— Mademoiselle sait ce que j'ai contre elle. Je lui laisse le temps de prendre une décision avant de t'en parler, car j'aurai pour elle plus de bontés qu'elle n'en mérite!

Pierrette regardait sur la place, à travers les vitres, afin d'éviter de voir les yeux de sa cousine qui l'effrayaient.

— Elle n'a pas plus l'air de m'écouter que si je parlais à ce sucrier! Elle a cependant l'oreille fine, elle cause du haut d'une maison et répond à quelqu'un qui se trouve en bas... Elle est d'une perversité, ta pupille! d'une perversité sans nom, et tu ne dois t'attendre à rien de bon d'elle, entends-tu, Rogron?

— Qu'a-t-elle fait de si grave? demanda le frère à la sœur.

— A son âge! c'est commencer de bonne heure, s'écria la vieille fille enragée.

Pierrette se leva pour desservir afin d'avoir une contenance, elle ne savait comment se tenir. Quoique ce langage ne fût pas nouveau pour elle, elle n'avait jamais pu s'y habituer. La colère de sa cousine lui faisait croire à quelque crime. Elle se demanda quelle serait sa fureur si elle savait l'escapade de Brigaut. Peut-être lui ôterait-on Brigaut. Elle eut à la fois les mille pensées de l'esclave, si rapides, si profondes, et résolut d'opposer un silence absolu sur un fait où sa conscience ne lui signalait rien de mauvais. Elle eut à entendre des paroles si dures, si âpres, des suppositions si blessantes, qu'en entrant dans la cuisine elle fut prise d'une contraction à l'estomac et d'un vomissement affreux. Elle n'osa se plaindre, elle n'était pas sûre d'obtenir des soins. Elle revint pâle, blême, dit qu'elle ne se trouvait pas bien, et monta se coucher en se tenant de marche en marche à la rampe, et croyant l'heure de sa mort arrivée:

— Pauvre Brigaut! se disait-elle.

— Elle est malade! dit Rogron.

— Elle, malade! Mais c'est des *giries!* répondit à haute voix Sylvie et de manière à être entendue. Elle n'était pas malade ce matin, va!

Ce dernier coup atterra Pierrette, qui se coucha dans ses larmes en demandant à Dieu de la retirer de ce monde.

Depuis environ un mois, Rogron n'avait plus à porter le *Constitutionnel* chez Gouraud; le colonel venait obséquieusement chercher le journal, faire la conversation, et emmenait Rogron quand le temps était beau. Sûre de voir le colonel et de pouvoir le questionner, Sylvie s'habilla coquettement. La vieille fille croyait être coquette en mettant une robe verte et un petit châle de cachemire jaune à bordure rouge, un chapeau blanc à maigres plumes grises. Vers l'heure où le colonel devait arriver, Sylvie stationna dans le salon avec son frère, qu'elle avait contraint à rester en pantoufles et en robe de chambre.

— Il fait beau, colonel? dit Rogron en entendant le pas pesant de Gouraud; mais je ne suis pas habillé, ma sœur voulait peut-être sortir, elle m'a fait garder la maison, attendez-moi

Rogron laissa Sylvie seule avec le colonel.

— Où voulez-vous donc aller? vous voilà mise comme une divinité, demanda Gouraud qui remarquait un certain air solennel sur l'ample visage grêlé de la vieille fille.

— Je voulais sortir; mais comme la petite n'est pas bien, je reste.

— Qu'a-t-elle donc?

— Je ne sais, elle a demandé à se coucher.

La prudence, pour ne pas dire la méfiance, de Gouraud était incessamment éveillée par les résultats de son alliance avec Vinet. Evidemment la plus belle part était celle de l'avocat. L'avocat rédigeait le journal, il y régnait en maître, il en appliquait les revenus à sa rédaction; tandis que le colonel, éditeur responsable, y gagnait peu de chose. Vinet et Cournant avaient rendu d'énormes services aux Rogron, le colonel en retraite ne pouvait rien pour eux. Qui serait député? Vinet. Qui était le grand électeur? Vinet. Qui consultait-on? Vinet! Enfin il connaissait pour le moins aussi bien que Vinet l'étendue et la profondeur de la passion allumée chez Rogron par la belle Bathilde de Chargebœuf. Cette passion devenait insensée, comme toutes les dernières passions des hommes. La voix de Bathilde faisait tressaillir le célibataire. Absorbé par ses désirs, Rogron les cachait, il n'osait espérer une pareille alliance. Pour sonder le mercier, le colonel s'était avisé de lui dire qu'il allait demander la main de Bathilde; Rogron avait pâli de se voir un rival si redoutable, il était devenu froid pour Gouraud et presque haineux. Ainsi Vinet régnait de toute manière au logis, tandis que lui, colonel, ne s'y rattachait que par les liens hypothétiques d'une affection menteuse de sa part, et qui chez Sylvie ne s'était pas encore déclarée. Quand l'avocat lui avait révélé la manœuvre du prêtre en lui conseillant de rompre avec Sylvie et de se retourner vers Pierrette, Vinet avait flatté le penchant de Gouraud; mais en analysant le sens intime de cette ouverture, en examinant bien le terrain autour de lui, le colonel crut apercevoir chez son allié l'espoir de le brouiller avec Sylvie et de profiter de la peur de la vieille fille pour faire tomber toute la fortune des Rogron dans les mains de mademoiselle de Chargebœuf. Aussi quand Rogron l'eut laissé seul avec Sylvie, la perspicacité du colonel s'empara-t-elle des légers indices qui trahissaient une pensée inquiète chez Sylvie. Il aperçut en elle le plan formé de se trouver sous les armes et pendant un moment seule avec lui. Le colonel, qui déjà soupçonnait véhémentement Vinet de lui jouer quelque mauvais tour, attribua cette conférence à quelque secrète insinuation de ce singe judiciaire; il se mit en garde comme quand il faisait une reconnaissance en pays ennemi, tenant l'œil sur la campagne, attentif au moindre bruit, l'esprit tendu, la main sur ses armes. Le colonel avait le défaut de ne jamais croire un seul mot de ce que disaient les femmes; et quand la vieille fille mit Pierrette sur le tapis, et la lui dit couchée à midi, le colonel pensa que Sylvie l'avait simplement mise en pénitence dans sa chambre et par jalousie.

— Elle devient très gentille, cette petite, dit-il d'un air dégagé.

— Elle sera jolie, répondit mademoiselle Rogron.

— Vous devriez maintenant l'envoyer à Paris dans un magasin, ajouta le colonel. Elle y ferait fortune. On veut de très jolies filles aujourd'hui chez les modistes.

— Est-ce bien là votre avis? demanda Sylvie d'une voix troublée.

— Bon! j'y suis, pensa le colonel. Vinet aura conseillé de nous marier un jour, Pierrette et moi, pour me perdre dans l'esprit de cette vieille sorcière. — Mais, dit-il à haute voix, qu'en voulez-vous faire? Ne voyez-vous pas une fille d'une incomparable beauté, Bathilde de Chargebœuf, une fille noble, bien apparentée, réduite à coiffer sainte Catherine: personne n'en veut. Pierrette n'a rien, elle ne se marierait jamais. Croyez-vous que la jeunesse et la beauté puissent être quelque chose pour moi, par exemple; moi qui, capitaine de cavalerie dans la Garde Impériale, dès que l'Empereur a eu sa Garde, ai mis mes bottes dans toutes les capitales et connu les plus jolies femmes de ces mêmes capitales? La jeunesse et la beauté, c'est diablement commun et sot!... ne m'en parlez plus. A quarante-huit ans, dit-il en se vieillissant, quand on a subi la déroute de Moscou, quand on a fait la terrible campagne de France, on a les reins un peu cassés, je suis un vieux bonhomme. Une femme comme vous me soignerait, me dorloterait; et sa fortune, jointe à mes pauvres mille écus de pension, me donnerait pour mes vieux jours un bien-être convenable, et je la préférerais à une mijaurée qui me causerait bien des désagrémens, qui aurait trente ans et des passions quand

'aurais soixante ans et des rhumatismes. A mon âge, on calcule. Tenez, entre nous soit dit, je ne voudrais pas avoir d'entant si je me mariais.

Le visage de Sylvie avait été clair pour le colonel pendant cette tirade, et son exclamation acheva de convaincre le colonel de la perfidie de Vinet.

— Ainsi, dit-elle, vous n'aimez pas Pierrette!

— Ah çà! êtes-vous folle, ma chère Sylvie? s'écria le colonel. Est-ce quand on n'a plus de dents qu'on essaie de casser des noisettes? Dieu merci! je suis dans mon bon sens et je me connais.

Sylvie ne voulut pas se mettre alors en jeu, elle se crut très fine en faisant parler son frère.

— Mon frère, dit-elle, avait eu l'idée de vous marier.

— Mais votre frère ne saurait avoir une idée si incongrue. Il y a quelques jours, pour savoir son secret, je lui ai dit que j'aimais Bathilde, il est devenu blanc comme votre collerette.

— Il aime Bathilde? dit Sylvie.

— Comme un fou! Et certes Bathilde n'en veut qu'à son argent (Attrape, Vinet! pensa le colonel). Comment alors aurait-il parlé de Pierrette? Non, Sylvie, dit-il en lui prenant la main et la lui serrant d'une certaine façon, puisque vous m'avez mis sur ce chapitre... Il se rapprocha de Sylvie. Eh bien!... (il lui baisa la main, il était colonel de cavalerie, il avait donné des preuves de courage) sachez-le, je ne veux pas avoir d'autre femme que vous. Quoique ce mariage ait l'air d'être un mariage de convenance, de mon côté, je me sens de l'affection pour vous.

— Mais c'est moi qui *voulais* vous marier à Pierrette. Et si je lui donnais ma fortune... Hein! colonel?

— Mais je ne veux pas être malheureux dans mon intérieur, et dans dix ans y voir un jeune freluquet, comme Julliard, tournant autour de ma femme, et lui adressant des vers dans le journal. Je suis un peu trop homme sur ce point! Je ne ferai jamais un mariage disproportionné sous le rapport de l'âge.

— Eh bien! colonel, nous causerons de tout cela sérieusement, dit Sylvie en lui jetant un regard qu'elle crut plein d'amour et qui ressemblait assez à celui d'une ogresse. Ses lèvres froides et d'un violet cru se tirèrent sur ses dents jaunes, et elle croyait sourire.

— Me voilà! dit Rogron en emmenant le colonel qui salua courtoisement la vieille fille.

Gouraud résolut de presser son mariage avec Sylvie et de devenir ainsi maître au logis, en se promettant de se débarrasser, par l'influence qu'il acquerrait sur Sylvie pendant la lune de miel, de Bathilde et de Céleste Habert. Aussi pendant cette promenade dit-il à Rogron qu'il s'était amusé de lui l'autre jour: il n'avait aucune prétention sur le cœur de Bathilde, il n'était pas assez riche pour épouser une femme sans dot; puis il lui confia son projet, il avait choisi sa sœur depuis longtemps, à cause de ses bonnes qualités, il aspirait enfin à l'honneur de devenir son beau-frère.

— Ah! colonel! ah! baron! s'il ne faut que mon consentement, ce sera fait dans les délais voulus par la loi! s'écria Rogron heureux de se voir débarrassé de ce terrible rival.

Sylvie passa toute sa matinée dans son appartement à examiner s'il y avait place pour un ménage. Elle résolut de bâtir pour son frère un second étage, et de faire arranger convenablement le premier pour elle et son mari; elle se promit aussi, selon la fantaisie de toute vieille fille, de soumettre le colonel à quelques épreuves pour juger de son cœur et de ses mœurs, avant de se décider. Elle conservait des doutes et voulait être sûre que Pierrette n'avait aucune accointance avec le colonel.

Pierrette descendit à l'heure du dîner pour mettre le couvert. Sylvie avait été obligée de faire la cuisine, et avait taché sa robe en s'écriant: — Maudite Pierrette! Il était évident que si Pierrette avait préparé le dîner, Sylvie n'eût pas attrapé cette tache de graisse sur sa robe de soie.

— Vous voilà, la belle picheline? Vous êtes comme le chien du maréchal, que le bruit des casseroles réveille, et qui dort sous la forge! Ah! vous voulez qu'on vous croie malade, petite menteuse!

Cette idée: « Vous ne m'avez pas avoué la vérité sur ce qui s'est passé ce matin sur la place, donc vous mentez dans tout ce que vous dites, » fut comme un marteau avec lequel Sylvie allait frapper sans relâche sur le cœur et sur la tête de Pierrette.

Au grand étonnement de Pierrette, Sylvie l'envoya s'habiller pour la soirée, après le dîner. L'imagination la plus alerte est encore au-dessous de l'activité que donne le soupçon à l'esprit d'une vieille fille. Dans ce cas, la vieille fille l'emporte sur les politiques, les avoués et les notaires, sur les escompteurs et les avares. Sylvie se promit de consulter Vinet, après avoir tout examiné autour d'elle. Elle voulut avoir Pierrette auprès d'elle afin de savoir par la contenance de la petite si le colonel avait dit vrai. Mesdames de Chargebœuf vinrent les premières. D'après le conseil de son cousin Vinet, Bathilde avait redoublé d'élégance. Elle était vêtue d'une délicieuse robe bleue en velours de coton, toujours le fichu clair, des grappes de raisins en grenat et or aux oreilles, les cheveux en *ringleet*, la jeannette astucieuse, de petit souliers en satin noir, des bas de soie gris, et des gants de Suède; puis des airs de reine et des coquetteries de jeune fille à prendre tous les Rogron de la rivière. La mère, calme et digne, conservait comme sa fille une certaine impertinence aristocratique avec laquelle ces deux femmes sauvaient tout et où perçait l'esprit de leur caste. Bathilde était douée d'un esprit supérieur que Vinet seul avait su deviner après deux mois de séjour des dames de Chargebœuf chez lui. Quand il eut mesuré la profondeur de cette fille froissée par l'inutilité de sa jeunesse et de sa beauté, éclairée par le mépris que lui inspiraient les hommes d'une époque où l'argent était leur seule idole, Vinet surpris s'écria: — Si c'était vous que j'eusse épousée, Bathilde, je serais aujourd'hui en passe d'être Garde des Sceaux. Je me serais appelé Vinet de Chargebœuf, et je siégerais à droite!

Bathilde ne portait dans son désir de mariage aucune idée vulgaire, elle ne se mariait pas pour être mère, elle ne se mariait pas pour avoir un mari, elle se mariait pour être libre, pour avoir un éditeur responsable, pour s'appeler madame, et pouvoir agir comme agissent les hommes. Rogron était un nom pour elle, elle comptait faire quelque chose de cet imbécile, un Député votant dont elle serait l'âme; elle avait à se venger de sa famille qui ne s'était point occupée d'une fille pauvre. Vinet avait beaucoup étendu, fortifié ses idées en les admirant et les approuvant.

— Chère cousine, lui disait-il en lui expliquant quelle influence avaient les femmes, et lui montrant la sphère d'action qui leur était propre, croyez-vous que Tiphaine, un homme de la dernière médiocrité, arrive par lui-même au Tribunal de Première Instance à Paris! Mais c'est madame Tiphaine qui l'a fait nommer Député, c'est elle qui le pousse à Paris. Sa mère, madame Roguin, est une fine commère qui fait ce qu'elle veut du fameux banquier du Tillet, l'un des compères de Nucingen, tous deux liés avec les Keller, et ces trois maisons rendent des services ou au gouvernement ou à ses hommes les plus dévoués. Les Bureaux sont au mieux avec ces loups-cerviers de la Banque, et ces gens-là connaissent tout Paris. Il n'y a pas de raison pour que Tiphaine n'arrive pas à être Président de quelque Cour Royale. Epousez Rogron, nous en ferons un Député de Provins quand j'aurai conquis pour moi un autre collége de Seine-et-Marne. Vous aurez alors une Recette Générale, une de ces places où Rogron n'aura qu'à signer. Nous serons de l'Opposition si elle triomphe, mais si les Bourbons restent, ah! comme nous inclinerons tout doucement vers le Centre! D'ailleurs, Rogron ne vivra pas éternellement, et vous épouserez un homme titré plus tard. Enfin, soyez dans une belle position, et les Chargebœuf nous serviront. Votre misère comme la mienne vous aura donné sans doute la mesure de ce que valent les hommes;

il faut se servir d'eux comme on se sert des chevaux de poste. Un homme ou une femme nous amène de telle à telle étape.

Vinet avait fait de Bathilde une petite Catherine de Médicis. Il laissait sa femme au logis heureuse avec ses deux enfans, et il accompagnait toujours mesdames de Chargebœuf chez les Rogron. Il arriva dans toute sa gloire de tribun champenois. Il avait alors de jolies besicles à branches d'or, un gilet de soie, une cravate blanche, un pantalon noir, des bottes fines et un habit noir fait à Paris, une montre d'or, une chaîne. Au lieu de l'ancien Vinet pâle et maigre, hargneux et sombre, il montrait dans le Vinet actuel une tenue d'homme politique; il marchait, sûr de sa fortune avec la sécurité particulière à l'homme du Palais qui connaît les cavernes du Droit. Sa petite tête rusée était si bien peignée, son menton bien rasé lui donnait un air si mignard quoique froid, qu'il paraissait agréable dans le genre de Robespierre. Certes il pouvait être un délicieux Procureur-Général à l'éloquence élastique, dangereuse et meurtrière, ou un orateur d'une finesse à la Benjamin-Constant. L'aigreur et la haine qui l'animaient naguère avaient tourné en une douceur perfide. Le poison s'était changé en médecine,

— Bonjour, ma chère, comment allez-vous? dit madame de Chargebœuf à Sylvie.

Bathilde alla droit à la cheminée, ôta son chapeau, se mira dans la glace, et mit son joli pied sur la barre du garde-cendre pour le montrer à Rogron.

— Qu'avez vous donc, monsieur? lui dit-elle en le regardant, vous ne me saluez pas? Ah bien! on mettra pour vous des robes de velours!...

Elle coupa Pierrette pour aller porter sur un fauteuil son chapeau que la petite fille lui prit des mains, et qu'elle lui laissa prendre comme si la Bretonne était une femme de chambre. Les hommes passent pour être bien féroces, et les tigres aussi; mais ni les tigres, ni les vipères, ni les diplomates, ni les gens de justice, ni les bourreaux, ni les rois, ne peuvent, dans leurs plus grandes atrocités, approcher des cruautés douces, des douceurs empoisonnées, des mépris sauvages des demoiselles entre elles quand les unes se croient supérieures aux autres en naissance, en fortune, en grâce, et qu'il s'agit de mariage, de préséance, enfin les mille rivalités de femme. Le : « Merci, mademoiselle, » que dit Bathilde à Pierrette, était un poëme en douze chants.

Elle s'appelait Bathilde et l'autre Pierrette. Elle était une Chargebœuf, l'autre une Lorrain! Pierrette était petite et souffrante, Bathilde était grande et pleine de vie! Pierrette était nourrie par charité, Bathilde et sa mère avaient leur indépendance! Pierrette portait une robe de stoff à guimpe, Bathilde faisait onduler le velours bleu de la sienne! Bathilde avait les plus riches épaules du département, un bras de reine; Pierrette avait des omoplates et des bras maigres! Pierrette était Cendrillon, Bathilde était la fée! Bathilde allait se marier, Pierrette allait mourir fille! Bathilde était adorée, Pierrette n'était aimée de personne! Bathilde avait une ravissante coiffure, elle avait du goût; Pierrette cachait ses cheveux sous un petit bonnet et ne connaissait rien à la mode! Épilogue : Bathilde était tout, Pierrette n'était rien. La fière Bretonne comprenait bien cet horrible poëme.

— Bonjour, ma petite, lui dit madame de Chargebœuf, du haut de sa grandeur et avec l'accent que lui donnait son nez pincé du bout.

Vinet mit le comble à ces sortes d'injures en regardant Pierrette et disant :—Oh! oh! oh! sur trois tons. Que nous sommes belle, Pierrette, ce soir!

— Belle, dit la pauvre enfant, ce n'est pas à moi, mais à votre cousine qu'il faut adresser ce mot.

— Oh! ma cousine l'est toujours, répondit l'avocat. N'est-ce pas, père Rogron? dit il en se tournant vers le maître du logis et lui frappant dans la main.

— Oui, répondit Rogron.

— Pourquoi le faire parler contre sa pensée? Il ne m'a jamais trouvée de son goût, reprit Bathilde en se tenant devant Rogron N'est-il pas vrai? Regardez-moi.

Rogron la contempla des pieds à la tête, et ferma doucement les yeux comme un chat à qui l'on gratte le crâne.

— Vous êtes trop belle, dit-il, trop dangereuse à voir.

— Pourquoi?

Rogron regarda les tisons et garda le silence. En ce moment mademoiselle Habert entra suivie du colonel. Céleste Habert, devenue l'ennemi commun, ne comptait que Sylvie pour elle; mais chacun lui témoignait d'autant plus d'égards, de politesses et d'aimables attentions que chacun la sapait, en sorte qu'elle était entre ces preuves d'intérêt et la défiance que son frère éveillait en elle. Le vicaire, quoique loin du théâtre de la guerre, y devinait tout. Aussi, quand il comprit que les espérances de sa sœur étaient mortes, devint-il un des plus terribles antagonistes des Rogron. Chacun se peindra mademoiselle Habert sur-le-champ, quand on saura que, si elle n'avait pas été maîtresse et archimaîtresse de pension, elle aurait toujours eu l'air d'être une institutrice. Les institutrices ont une manière à elles de mettre leurs bonnets. De même que les vieilles Anglaises ont acquis le monopole des turbans, les institutrices ont le monopole de ces bonnets; la carcasse y domine les fleurs, les fleurs en sont plus qu'artificielles; longtemps gardé dans les armoires, ce bonnet est toujours neuf et toujours vieux, même le premier jour. Ces filles font consister leur honneur à imiter les mannequins des peintres; elles sont assises sur leurs hanches et non sur leurs chaises. Quand on leur parle, elles tournent en bloc sur leurs buste au lieu de ne tourner que leur tête; et, quand leurs robes crient, on est tenté de croire que les ressorts de ces espèces de mécanismes sont dérangés. Mademoiselle Habert, l'idéal de ce genre, avait l'œil sévère, la bouche grimée, et sous son menton rayé de rides les brides de son bonnet, flasques et flétries, allaient et venaient au gré de ses mouvemens. Elle avait un petit agrément dans deux signes un peu forts, un peu bruns, ornés de poils, qu'elle laissait croître comme des clématites échevelées. Enfin elle prenait du tabac et le prenait sans grâce. On se mit au travail du boston. Sylvie eut en face d'elle mademoiselle Habert, et le colonel fut mis à côté, devant madame de Chargebœuf, Bathilde resta près de sa mère et de Rogron. Sylvie plaça Pierrette entre elle et le colonel. Rogron déploya l'autre table, au cas où messieurs Néraud, Cournant et sa femme viendraient. Vinet et Bathilde savaient jouer le whist, que jouaient monsieur et madame Cournant. Depuis que ces dames de Chargebœuf, comme disaient les gens de Provins, venaient chez les Rogron, les deux lampes brillaient sur la cheminée entre les candélabres et la pendule, et les tables étaient éclairées en bougies à quarante sous la livre, payées d'ailleurs par le prix des cartes.

— Eh bien! Pierrette, prends donc ton ouvrage, ma fille, dit Sylvie à sa cousine avec une perfide douceur en la voyant regarder le jeu du colonel.

Elle affectait de toujours très bien traiter Pierrette en public. Cette infâme tromperie irritait la loyale Bretonne et lui faisait mépriser sa cousine. Pierrette prit sa broderie; mais, en tirant ses points, elle continuait à regarder dans le jeu de Gouraud Gouraud n'avait pas l'air de savoir qu'il y eût une petite fille à côté de lui. Sylvie l'observait et commençait à trouver cette indifférence excessivement suspecte. Il y eut un moment de la soirée où la vieille fille entreprit une grande Misère en cœur, le panier était plein de fiches et contenait en outre vingt-sept sous. Les Cournant et Néraud étaient venus. Le vieux Juge-suppléant Desfondrilles, à qui le Ministère de la Justice trouvait la capacité d'un juge en le chargeant des fonctions de Juge d'Instruction, mais qui n'avait jamais assez de talent dès qu'il s'agissait d'être juge en pied, et qui, depuis deux mois, abandonnait le parti des Tiphaine et se tournait vers le parti Vinet, se tenait devant la cheminée, le dos au feu, les basques de son habit relevées. Il regardait ce magnifique salon où brillait mademoiselle de Chargebœuf, car il semblait que cette décoration rouge eût été faite exprès pour

rehausser les beautés de cette magnifique personne. Le silence régnait. Pierrette regardait jouer la Misère, et l'attention de Sylvie avait été détournée par l'intérêt du coup.

— Jouez là, dit Pierrette au colonel en lui indiquant cœur.

Le colonel entame une séquence de cœur ; les cœurs étaient entre Sylvie et lui ; le colonel atteint l'as, quoiqu'il fût gardé chez Sylvie par cinq petites cartes.

— Le coup n'est pas loyal ; Pierrette a vu mon jeu, et le colonel s'est laissé conseiller par elle.

— Mais, mademoiselle, dit Céleste, le jeu du colonel était de continuer cœur, puisqu'il vous en trouvait !

Cette phrase fit sourire monsieur Desfondrilles, homme fin et qui avait fini par s'amuser de tous les intérêts en jeu dans Provins, où il jouait le rôle de Rigaudin de *la Maison en loterie* de Picard.

— C'est le jeu du colonel, dit Cournant sans savoir de quoi il s'agissait.

Sylvie jeta sur mademoiselle Habert un de ces regards de vieille fille à vieille fille, atroce et doucereux.

— Pierrette, vous avez vu mon jeu, dit Sylvie en fixant ses yeux sur sa cousine.

— Non, ma cousine.

— Je vous regardais tous, dit le juge archéologue, je puis certifier que la petite n'a vu que le colonel.

— Bah ! les petites filles, dit Gouraud épouvanté, savent joliment couler leurs yeux en douceur.

— Ah ! fit Sylvie.

— Oui, reprit Gouraud, elle a pu voir dans votre jeu pour vous jouer une malice. N'est-ce pas, ma petite belle?

— Non, dit la loyale Bretonne, j'en suis incapable, et je me serais dans ce cas intéressée au jeu de ma cousine.

— Vous savez bien que vous êtes une menteuse, et de plus une petite sotte, dit Sylvie. Comment peut-on, depuis ce qui s'est passé ce matin, ajouter la moindre foi à vos paroles? Vous êtes une...

Pierrette ne laissa pas sa cousine achever en sa présence ce qu'elle allait dire. En devinant un torrent d'injures, elle se leva, sortit sans lumière et monta chez elle. Sylvie devint pâle de rage et dit entre ses dents : — Elle me le payera.

— Payez-vous la Misère? dit madame de Chargebœuf.

En ce moment la pauvre Pierrette se cogna le front à la porte du corridor que le juge avait laissée ouverte.

— Bon, c'est bien fait ! s'écria Sylvie.

— Que lui arrive-t-il? demanda Desfondrilles.

— Rien qu'elle ne mérite, répondit Sylvie.

— Elle a reçu quelque mauvais coup, dit mademoiselle Habert.

Sylvie essaya de ne pas payer sa Misère en se levant pour aller voir ce qu'avait fait Pierrette, mais madame de Chargebœuf l'arrêta.

— Payez-nous d'abord, lui dit-elle en riant, car vous ne vous souviendriez plus de rien en revenant.

Cette proposition, fondée sur la mauvaise foi que l'ex-mercière mettait dans ses dettes de jeu ou dans ses chicanes, obtint l'assentiment général. Sylvie se rassit, ne pensa plus à Pierrette, et cette indifférence n'étonna personne. Pendant toute la soirée, Sylvie eut une préoccupation constante. Quand le boston fut fini, vers neuf heures et demie, elle se plongea dans une bergère au coin de sa cheminée, et ne se leva que pour les salutations et les adieux. Le colonel la mettait à la torture, elle ne savait plus que penser de lui.

— Les hommes sont si faux ! dit-elle en s'endormant.

Pierrette s'était donné un coup affreux dans le champ de la porte, qu'elle avait heurtée avec sa tête à la hauteur de l'oreille, à l'endroit où les jeunes filles séparent de leurs cheveux cette portion qu'elles mettent en papillotes. Le lendemain, il s'y trouva de fortes ecchymoses.

— Dieu vous a punie, lui dit sa cousine le lendemain au déjeuner, vous m'avez désobéi, vous avez manqué au respect que vous me devez en ne m'écoutant pas et en vous en allant au milieu de ma phrase, vous n'avez que ce que vous méritez.

— Cependant, dit Rogron, il faudrait y mettre une compresse d'eau et de sel.

— Bah ! ce ne sera rien, mon cousin, dit Pierrette.

La pauvre enfant en était arrivée à trouver une preuve d'intérêt dans l'observation de son tuteur.

La semaine s'acheva comme elle avait commencé, dans des tourmens continuels. Sylvie devint ingénieuse, et poussa les raffinemens de sa tyrannie jusqu'aux recherches les plus sauvages. Les Illinois, les Chérokées, les Mohicans auraient pu s'instruire avec elle. Pierrette n'osa pas se plaindre des souffrances vagues, des douleurs qu'elle sentit à la tête. La source du mécontentement de sa cousine était la non-révélation relativement à Brigaut, et, par un entêtement breton, Pierrette s'obstinait à garder un silence très-explicable. Chacun comprendra maintenant quel fut le regard que l'enfant jeta sur Brigaut, qu'elle crut perdu pour elle s'il était découvert, et que, par instinct, elle voulait avoir près d'elle, heureuse de le savoir à Provins. Quelle joie pour elle d'apercevoir Brigaut ! L'aspect de son camarade d'enfance était comparable au regard que jette un exilé de loin sur sa patrie, au regard du martyr sur le ciel où ses yeux armés d'une seconde vue ont la puissance de pénétrer pendant les ardeurs du supplice. Le doux regard de Pierrette avait été si parfaitement compris par le fils du major, que, tout en rabotant ses planches, en ouvrant son compas, prenant ses mesures et ajustant ses bois, il se creusait la cervelle pour pouvoir correspondre avec Pierrette. Brigaut finit par arriver à cette machination d'une excessive simplicité. A une certaine heure de la nuit, Pierrette déroulerait une ficelle au bout de laquelle il attacherait une lettre. Au milieu de souffrances horribles que causait à Pierrette sa double maladie, un dépôt qui se formait à sa tête et le dérangement de sa constitution, elle était soutenue par la pensée de correspondre avec Brigaut. Un même désir agitait ces deux cœurs; séparés, ils s'entendaient ! A chaque coup reçu dans le cœur, à chaque élancement de la tête, Pierrette se disait : — Brigaut est ici ! Et alors elle souffrait sans se plaindre.

Au premier marché qui suivit leur première rencontre à l'église, Brigaut guetta sa petite amie. Quoiqu'il la vît tremblant et pâle comme une feuille de novembre près de quitter son rameau, sans perdre la tête, il marchanda des fruits à la marchande avec laquelle la terrible Sylvie marchandait sa provision. Brigaut put glisser un billet à Pierrette, et Brigaut le glissa naturellement en plaisantant la marchande et avec l'aplomb d'un roué, comme s'il n'avait jamais fait que ce métier, tant il mit de sang-froid à son action, malgré le sang chaud qui sifflait à ses oreilles et qui sortait bouillonnant de son cœur en lui brisant les veines et les artères. Il eut la résolution d'un vieux forçat au dehors, et au dedans les tremblemens de l'innocence, absolument comme certaines mères dans leurs crises mortelles où elles sont prises entre deux dangers, entre deux précipices. Pierrette eut les vertiges de Brigaut, elle serra le papier dans la poche de son tablier. Les plaques de ses pommettes passèrent au rouge cerise des feux violens. Ces deux enfans éprouvèrent de part et d'autre, à leur insu, des sensations à défrayer dix amours vulgaires. Ce moment leur laissa dans l'âme une source vive d'émotions. Sylvie, qui ne connaissait pas l'accent breton, ne pouvait voir un amoureux dans Brigaut, et Pierrette revint au logis avec son trésor.

Les lettres de ces deux pauvres enfans devaient servir de pièces dans un horrible débat judiciaire ; car sans ces fatales circonstances, elles n'eussent jamais été connues. Voici donc ce que Pierrette lut le soir dans sa chambre :

« Ma chère Pierrette, à minuit, à l'heure où chacun » dort, mais où je veillerai pour toi, je serai toutes les » nuits au bas de la fenêtre de la cuisine. Tu peux descen» dre par la croisée une ficelle assez longue pour qu'elle » arrive jusqu'à moi, ce qui ne fera pas de bruit, et tu y » attacheras ce que tu auras à m'écrire. Je te répondrai » par le même moyen. J'ai su qu'*ils* t'avaient appris à lire

» et à écrire, ces misérables parens qui te devaient faire » tant de bien, et qui te font tant de mal! Toi, Pierrette, » fille d'un colonel mort pour la France, réduite par ces » monstres à faire leur cuisine?... Voilà donc où sont en » allées tes jolies couleurs et ta belle santé! Qu'est deve- » nue ma Pierrette? qu'en ont-ils fait? Je vois bien que tu » n'es pas à ton aise. Oh! Pierrette, retournons en Breta- » gne. Je puis gagner de quoi te donner tout ce qui te » manque : tu pourras avoir trois francs par jour; car j'en » gagne de quatre à cinq, et trente sous me suffisent. Ah! » Pierrette, comme j'ai prié le bon Dieu pour toi depuis » que je t'ai revue! Je lui ai dit de me donner toutes tes » souffrances et de te départir tous les plaisirs. Que fais-tu » donc avec eux, qu'ils te gardent? Ta grand'mère est plus » qu'eux. Ces Rogron sont venimeux, ils t'ont ôté ta gaieté. » Tu ne marches plus à Provins comme tu te mouvais en » Bretagne. Retournons en Bretagne! Enfin, je suis là pour » te servir, pour faire tes commandemens, et tu me diras » ce que tu veux. Si tu as besoin d'argent, j'ai à nous » soixante écus, et j'aurai la douleur de te les envoyer par » la ficelle au lieu de baiser avec respect tes chères mains » en les y mettant. Ah! voilà bien du temps, ma pauvre » Pierrette, que le bleu du ciel s'est brouillé pour moi. Je » n'ai pas eu deux heures de plaisir depuis que je t'ai mise » dans cette diligence de malheur; et quand je t'ai revue » comme une ombre, cette sorcière de parente a troublé » notre heur. Enfin nous aurons la consolation tous les di- » manches de prier Dieu ensemble, il nous écoutera peut- » être mieux. Sans adieu, ma chère Pierrette, et à cette » nuit. »

Cette lettre émut tellement Pierrette qu'elle demeura plus d'une heure à la relire et à la regarder; mais elle pensa non sans douleur qu'elle n'avait rien pour écrire. Elle entreprit donc le difficile voyage de sa mansarde à la salle à manger, où elle pouvait trouver de l'encre, une plume, du papier, et put l'accomplir sans avoir réveillé sa terrible cousine. Quelques instans avant minuit elle avait écrit cette lettre, qui fut également citée au procès.

« Mon ami, oh! oui, mon ami; car il n'y a que toi, Jac- » ques, et ma grand'mère qui m'aimiez. Que Dieu me le » pardonne, mais vous êtes aussi les deux seules personnes » que j'aime l'une comme l'autre, ni plus ni moins. J'étais » trop petite pour avoir pu connaître ma petite maman; » mais toi, Jacques, et ma grand'mère, mon grand-père » aussi, Dieu lui donne le ciel, car il a bien souffert de sa » ruine, qui a été la mienne, enfin vous deux qui êtes res- » tés, je vous aime autant que je suis malheureuse! Aussi, » pour connaître combien je vous aime, faudrait-il que vous » sachiez combien je souffre; et je ne le désire pas, cela » vous ferait trop de peine. On me parle comme nous ne » parlons pas aux chiens! on me traite comme la dernière » des dernières! et j'ai beau m'examiner comme si j'étais » devant Dieu, je ne me trouve pas de fautes envers eux. » Avant que tu ne me chantes le chant des mariées, je re- » connaissais la bonté de Dieu dans mes douleurs; car, » comme je le priais de me retirer de ce monde, et que je » me sentais bien malade, je me disais : Dieu m'entend! » Mais, Brigaut, puisque te voilà, je veux nous en aller en » Bretagne retrouver ma grand'maman qui m'aime, quoi- » qu'ils m'aient dit qu'elle m'avait volé huit mille francs. » Est-ce que je puis posséder huit mille francs, Brigaut? » S'ils sont à moi, peux-tu les avoir? Mais c'est des men- » songes; si nous avions huit mille francs, ma grand'mère » ne serait pas à Saint-Jacques. Je n'ai pas voulu troubler » ses derniers jours, à cette bonne sainte femme, par le ré- » cit de mes tourmens : elle serait pour en mourir. Ah! si » elle savait qu'on fait laver la vaisselle à sa petite-fille, » elle qui me disait : «Laisse ça, ma mignonne, quand dans » ses malheurs je voulais l'aider; laisse, laisse, mon mi- » gnon, tu gâterais tes jolies menottes.» Ah bien! j'ai les » ongles propres, va! La plupart du temps je ne puis por- » ter le panier aux provisions, qui me scie le bras en reve- » nant du marché. Cependant, je ne crois pas que mon » cousin et ma cousine soient méchans; mais c'est leur » idée de toujours gronder, et il paraît que je ne puis pas » les quitter. Mon cousin est mon tuteur. Un jour où j'ai » voulu m'enfuir par trop de mal, et que je le leur ai dit, » ma cousine Sylvie m'a répondu que la gendarmerie irait » après moi, que la loi était pour mon tuteur, et j'ai bien » compris que les cousins ne remplaçaient pas plus notre » père ou notre mère que les saints ne remplacent le bon » Dieu. Que veux-tu, mon pauvre Jacques, que je fasse » de ton argent? Garde-le pour notre voyage. Oh! comme » je pensais à toi, et à Pen-Hoël, et au grand étang! C'est là » que nous avons mangé notre pain blanc en premier, car » il me semble que je vais à mal. Je suis bien malade, » Jacques! J'ai dans la tête des douleurs à crier, et dans » les os, dans le dos, puis je ne sais quoi aux reins qui me » tue, et je n'ai d'appétit que pour de vilaines choses, des » racines, des feuilles; enfin, j'aime à sentir l'odeur des » papiers imprimés. Il y a des momens où je pleurerais si » j'étais seule, car on ne me laisse rien faire à ma guise, » et je n'ai même pas la permission de pleurer. Il faut me » cacher pour offrir mes larmes à celui de qui nous tenons » ces grâces que nous nommons nos afflictions. N'est-ce » pas lui qui t'a donné la bonne pensée de venir chanter » sous mes fenêtres le chant des mariées? Ah! Jacques, » ma cousine, qui t'a entendu, m'a dit que j'avais un » amant. Si tu veux être mon amant, aime-moi bien; je » te promets de t'aimer toujours comme par le passé et » d'être ta fidèle servante.

» PIERRETTE LORRAIN.

» Tu m'aimeras toujours, n'est-ce pas? »

La Bretonne avait pris dans la cuisine une croûte de pain, où elle fit un trou pour mettre la lettre et donner de l'aplomb à son fil. A minuit, après avoir ouvert sa fenêtre avec des précautions excessives, elle descendit sa lettre et le pain, qui ne pouvait faire aucun bruit en heurtant le mur ou les persiennes. Elle sentit le fil tiré par Brigaut qui le cassa, puis il s'éloigna lentement à pas de loup. Quand il fut au milieu de la place, elle put le voir indistinctement à la clarté des étoiles; mais lui la contemplait dans la zone lumineuse de la lumière projetée par la chandelle. Ces deux enfans demeurèrent ainsi pendant une heure, Pierrette lui faisant signe de s'en aller, lui partant, elle restant, et lui revenant prendre son poste, et Pierrette lui commandant de nouveau de quitter la place. Ce manége eut lieu plusieurs fois jusqu'à ce que la petite fermât sa fenêtre, se couchât et soufflât sa lumière. Une fois au lit, elle s'endormit heureuse, quoique souffrante : elle avait la lettre de Brigaut sous son chevet. Elle dormit comme dorment les persécutés, d'un sommeil embelli par les anges, ce sommeil aux atmosphères d'or et d'outre-mer, pleines d'arabesques divines entrevues et rendues par Raphaël.

La nature morale avait tant d'empire sur cette délicate nature physique, que le lendemain Pierrette se leva joyeuse et légère comme une alouette radieuse et gaie. Un pareil changement ne pouvait échapper à l'œil de sa cousine, qui, cette fois, au lieu de la gronder, se mit à l'observer avec l'attention d'une pie. D'où lui vient tant de bonheur? fut une pensée de jalousie et non de tyrannie. Si le colonel n'eût pas occupé Sylvie, elle aurait dit à Pierrette comme autrefois : — Pierrette, vous êtes bien turbulente ou bien insouciante de ce que l'on vous dit! La vieille fille résolut d'espionner Pierrette comme les vieilles filles savent espionner. Cette journée fut sombre et muette comme le moment qui précède un orage.

— Vous ne souffrez donc plus, mademoiselle? dit Sylvie au dîner. Quand je te disais qu'elle fait tout cela pour nous tourmenter! s'écria-t-elle en s'adressant à son frère, sans attendre la réponse de Pierrette.

— Au contraire, ma cousine, j'ai comme la fièvre.

— La fièvre de quoi? Vous êtes gaie comme pinson. Vous avez peut-être revu quelqu'un?

Pierrette frissonna et baissa les yeux sur son assiette.

— Tartufe! s'écria Sylvie. A quatorze ans! déjà! quelles dispositions! Mais vous serez donc une malheureuse?

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, reprit Pierrette en levant ses beaux yeux bruns lumineux sur sa cousine.

— Aujourd'hui, dit-elle, vous resterez dans la salle à manger avec une chandelle, à travailler. Vous êtes de trop au salon, et je ne veux pas que vous regardiez dans mon jeu pour conseiller vos favoris.

Pierrette ne sourcilla pas.

— Dissimulée! s'écria Sylvie en sortant.

Rogron, qui ne comprenait rien aux paroles de sa sœur, dit à Pierrette : — Qu'avez-vous donc ensemble? Tâche de plaire à ta cousine, Pierrette; elle est bien indulgente, bien douce, et, si tu lui donnes de l'humeur, assurément tu dois avoir tort. Pourquoi vous chamaillez-vous? Moi, j'aime à vivre tranquille. Regarde mademoiselle Bathilde, tu devrais te modeler sur elle.

Pierrette pouvait tout supporter. Brigaut viendrait sans doute à minuit lui apporter une réponse, et cette espérance était le viatique de sa journée. Mais elle usait ses dernières forces! Elle ne dormit pas, elle resta debout, écoutant sonner les heures aux pendules et craignant de faire du bruit. Enfin minuit sonna, elle ouvrit doucement sa fenêtre, et cette fois elle usa d'une corde qu'elle s'était procurée en attachant plusieurs bouts de ficelle les uns aux autres. Elle avait entendu les pas de Brigaut; et, quand elle retira sa corde, elle lut la lettre suivante qui la combla de joie.

— « Ma chère Pierrette, si tu souffres tant, il ne faut » pas te fatiguer à m'attendre. Tu m'entendras bien crier » comme criaient les *chuins* (les chouans). Heureusement » mon père m'a appris à imiter leur cri. Donc, je crierai » trois fois, tu sauras alors que je suis là et qu'il faut me » tendre la corde; mais je ne viendrai pas avant quelques » jours. J'espère t'annoncer une bonne nouvelle. Oh! Pier» rette, mourir! mais, Pierrette, y penses-tu? Tout mon » cœur a tremblé; je me suis cru mort moi-même à cette » idée. Non, ma Pierrette, tu ne mourras pas, tu vivras » heureuse et tu seras bientôt délivrée de tes persécuteurs. » Si je ne réussissais pas dans ce que j'entreprends pour » te sauver, j'irais parler à la justice, et je dirais à la face » du ciel et de la terre comment te traitent d'indignes pa» rens. Je suis certain que tu n'as plus que quelques jours » à souffrir : prends patience, Pierrette! Brigaut veille sur » toi comme au temps où nous allions glisser sur l'étang » et que je t'ai retirée du grand trou où nous avons man» qué périr ensemble. Adieu, ma chère Pierrette, dans » quelques jours nous serons heureux, si Dieu le veut. Hé» las! je n'ose te dire la seule chose qui s'opposerait à no» tre réunion. Mais Dieu nous aime! Dans quelques jours » je pourrai donc voir ma chère Pierrette en liberté, sans » soucis, sans qu'on m'empêche de te regarder, car j'ai bien » faim de te voir, ô Pierrette! Pierrette qui daignes m'ai» mer et me le dire. Oui, Pierrette, je serai ton amant, mais » quand j'aurai gagné la fortune que tu mérites, et jusque» là je ne veux être pour toi qu'un dévoué serviteur de la » vie duquel tu peux disposer. Adieu.

» JACQUES BRIGAUT. »

Voici ce que le fils du major ne disait pas à Pierrette. Brigaut avait écrit la lettre suivante à madame Lorrain, à Nantes :

» Madame Lorrain, votre petite-fille va mourir, accablée » de mauvais traitemens, si vous ne venez pas la ré lamer; » j'ai eu de la peine à la reconnaître, et, pour vous mettre » à même de juger les choses, je vous joins à la présente » la lettre que j'ai reçue de Pierrette. Vous passez ici pour » avoir la fortune de votre petite-fille, et vous devez vous » justifier de cette accusation. Enfin, si vous le pouvez, » venez vite, nous pouvons encore être heureux, et plus » tard vous trouveriez Pierrette morte

» Je suis avec respect votre dévoué serviteur,

» JACQUES BRIGAUT.

» Chez monsieur Frappier, menuisier, Grand'rue à Provins. »

Brigaut avait peur que la grand'mère de Pierrette ne fût morte.

Quoique la lettre de celui que dans son innocence elle nommait son amant fût presque une énigme pour la Bretonne, elle y crut avec sa vierge foi. Son cœur éprouva la sensation que les voyageurs du désert ressentent en apercevant de loin les palmiers autour du puits. Dans peu de jours son malheur cesserait, Brigaut le lui disait, elle dormit sur la promesse de son ami d'enfance; et cependant, en joignant cette lettre à l'autre, elle eut une affreuse pensée affreusement exprimée.

— Pauvre Brigaut, se dit-elle, il ne sait pas dans quel trou j'ai mis les pieds.

Sylvie avait entendu Pierrette, elle avait également entendu Brigaut sous sa fenêtre, elle se leva, se précipita pour examiner la place à travers les persiennes, et vit, au clair de la lune, un homme s'éloignant vers la maison où demeurait le colonel et en face de laquelle Brigaut resta. La vieille fille ouvrit tout doucement sa porte, monta, fut stupéfaite de voir de la lumière chez Pierrette, regarda par le trou de la serrure et ne put rien voir.

— Pierrette, dit-elle, êtes-vous malade?

— Non, ma cousine, répondit Pierrette surprise.

— Pourquoi donc avez-vous de la lumière à minuit? Ouvrez. Je dois savoir ce que vous faites.

Pierrette vint ouvrir, nu-pieds, et sa cousine vit la ficelle amassée que Pierrette n'avait pas eu le soin de serrer, n'imaginant point être surprise. Sylvie sauta dessus.

— A quoi cela vous sert-il?

— A rien, ma cousine.

— A rien? dit-elle. Bon! toujours mentir. Vous n'irez pas ainsi en paradis. Recouchez-vous, vous avez froid.

Elle n'en demanda pas plus et se retira laissant Pierrette frappée de terreur par cette clémence. Au lieu d'éclater, Sylvie avait soudain résolu de surprendre le colonel et Pierrette, de saisir les lettres et de confondre les deux amans qui la trompaient. Pierrette, inspirée par son danger, doubla son corset avec ses deux lettres et les recouvrit de calicot.

Là finirent les amours de Pierrette et de Brigaut.

Pierrette fut bien heureuse de la détermination de son ami, car les soupçons de sa cousine allaient être déjoués en ne trouvant plus d'aliment. En effet, Sylvie passa trois nuits sur ses jambes et trois soirées à épier l'innocent colonel, sans voir ni chez Pierrette, ni dans la maison, ni au dehors, rien qui décelât leur intelligence. Elle envoya Pierrette à confesse et prit ce moment pour tout fouiller chez cette enfant, avec l'habitude, la perspicacité des espions et des commis de barrières de Paris. Elle ne trouva rien. Sa fureur atteignit à l'apogée des sentimens humains. Si Pierrette avait été là, certes elle l'eût frappée sans pitié. Pour une fille de cette trempe, la jalousie était moins un sentiment qu'une occupation : elle vivait, elle sentait battre son cœur, elle avait des émotions jusqu'alors complétement inconnues pour elle : le moindre mouvement la tenait éveillée, elle écoutait les plus légers bruits, elle observait Pierrette avec une sombre préoccupation.

— Cette petite misérable me tuera! disait-elle.

Les sévérités de Sylvie envers sa cousine arrivèrent à la cruauté la plus raffinée et empirèrent la situation déplorable où Pierrette se trouvait. La pauvre petite avait régulièrement la fièvre, et ses douleurs à la tête devinrent intolérables. En huit jours, elle offrit aux habitués de la maison Rogron une figure de souffrance qui certes eût attendri des intérêts moins cruels; mais le médecin Néraud, conseillé peut-être par Vinet, resta plus d'une semaine sans venir. Le colonel, soupçonné par Sylvie, eut peur de faire manquer son mariage en marquant la plus légère sollicitude pour Pierrette. Bathilde expliquait le changement de cette enfant par une crise prévue, naturelle et sans danger. Enfin, un dimanche soir où Pierrette était au salon, alors

plein de monde, elle ne put résister à tant de douleurs, elle s'évanouit complétement; et le colonel, qui s'aperçut le premier de l'évanouissement, alla la prendre et la porta sur l'un des canapés.

— Elle l'a fait exprès, dit Sylvie en regardant mademoiselle Habert et ceux qui jouaient avec elle.

— Je vous assure que votre cousine est fort mal, dit le colonel.

— Elle était très bien dans vos bras, dit Sylvie au colonel avec un affreux sourire.

— Le colonel a raison, dit madame de Chargebœuf, vous devriez faire venir un médecin. Ce matin, à l'église, chacun parlait en sortant de l'état de mademoiselle Lorrain qui est visible.

— Je meurs, dit Pierrette.

Desfondrilles appela Sylvie et lui dit de défaire la robe de sa cousine. Sylvie accourut en disant : — C'est des giries! Elle défit la robe, elle allait toucher au corset, Pierrette alors trouva des forces surhumaines, elle se redressa et s'écria : — Non! non! j'irai me coucher.

Sylvie avait tâté le corset, et sa main y avait senti des papiers. Elle laissa Pierrette se sauver, en disant à tout le monde : — Eh bien! que dites-vous de sa maladie? c'est des frimes! Vous ne sauriez imaginer la perversité de cette enfant.

Après la soirée, elle retint Vinet; elle était furieuse, elle voulait se venger; elle fut grossière avec le colonel quand il lui fit ses adieux. Le colonel jeta sur Vinet un certain regard qui le menaçait jusque dans le ventre, et semblait y marquer la place d'une balle. Sylvie pria Vinet de rester. Quand ils furent seuls, la vieille fille lui dit : — Jamais, ni de ma vie, ni de mes jours, je n'épouserai le colonel!

— Maintenant que vous en avez pris la résolution, je puis parler. Le colonel est mon ami, mais je suis plus le vôtre que le sien : Rogron m'a rendu des services que je n'oublierai jamais. Je suis aussi bon ami qu'implacable ennemi. Certes, une fois à la Chambre, on verra jusqu'où je saurai parvenir, et Rogron sera receveur général de ma façon... Eh bien! jurez-moi de ne jamais rien répéter de notre conversation. Sylvie fit un signe affirmatif. — D'abord ce brave colonel est joueur comme les cartes.

— Ah! fit Sylvie.

— Sans les embarras où sa passion l'a mis, il eût été maréchal de France peut-être, reprit l'avocat. Ainsi, votre fortune il pourrait la dévorer! mais c'est un homme profond. Ne croyez pas que les époux ont ou n'ont pas d'enfans à volonté : Dieu donne les enfans, et vous savez ce qui vous arriverait. Non, si vous voulez vous marier, attendez que je sois à la Chambre, et vous pourrez épouser ce vieux Desfondrilles, qui sera président du tribunal. Pour vous venger, mariez votre frère à mademoiselle de Chargebœuf, je me charge d'obtenir son consentement; elle aura deux mille francs de rente, et vous serez alliés aux Chargebœuf comme je le suis. Croyez-le, les Chargebœuf nous tiendront un jour pour cousins.

— Gouraud aime Pierrette, fut la réponse de Sylvie.

— Il en est bien capable, dit Vinet, et capable de l'épouser après votre mort.

— Un joli petit calcul, dit-elle.

— Je vous l'ai dit, c'est un homme rusé comme le diable! Mariez votre frère en annonçant que vous voulez rester fille pour laisser votre bien à vos neveux ou nièces, vous atteignez d'un seul coup Pierrette et Gouraud, et vous verrez quelle mine il vous fera.

— Ah! c'est vrai, s'écria la vieille fille, je les tiens. Elle ira dans un magasin et n'aura rien. Elle est sans le sou; qu'elle fasse comme nous, qu'elle travaille!

Vinet sortit après avoir fait entrer son plan dans la tête de Sylvie, dont l'entêtement lui était connu. La vieille fille devait finir par croire que ce plan venait d'elle. Vinet trouva sur la place le colonel fumant un cigare, et qui l'attendait.

— Halte! lui dit Gouraud. Vous m'avez démoli, mais il y a dans la démolition assez de pierres pour vous enterrer.

— Colonel!

— Il n'y a pas de colonel, je vais vous mener bon train; et, d'abord, vous ne serez jamais député...

— Colonel!

— Je dispose de dix voix, et l'élection dépend de...

— Colonel, écoutez-moi donc N'y a-t-il que la vieille Sylvie? Je viens d'essayer de vous justifier; vous êtes atteint et convaincu d'écrire à Pierrette; elle vous a vu sortant de chez vous à minuit pour venir sous ses fenêtres...

— Bien trouvé!

— Elle va marier son frère à Bathilde, et réserver sa fortune à leurs enfans.

— Rogron en aura-t-il?

— Oui, dit Vinet. Mais je vous promets de vous trouver une jeune et agréable personne avec cent cinquante mille francs. Etes-vous fou? pouvons-nous nous brouiller? Les choses ont, malgré moi, tourné contre vous; mais vous ne me connaissez pas.

— Eh bien! il faut se connaître, reprit le colonel. Faites-moi épouser une femme de cinquante mille écus avant les élections, sinon votre serviteur. Je n'aime pas les mauvais coucheurs, et vous avez tiré à vous toute la couverture. Bonsoir.

— Vous verrez, dit Vinet en serrant affectueusement la main au colonel.

Vers une heure du matin, les trois cris clairs et nets d'une chouette, admirablement bien imités, retentirent sur la place; Pierrette les entendit dans son sommeil fiévreux; elle se leva toute moite, ouvrit sa fenêtre, vit Brigaut, et lui jeta un peloton de soie auquel il attacha une lettre. Sylvie, agitée par les événemens de la soirée et par ses irrésolutions, ne dormait pas; elle crut à la chouette.

— Ah! quel oiseau de mauvais augure! Mais, tiens! Pierrette se lève! Qu'a-t-elle?

En entendant ouvrir la fenêtre de la mansarde, Sylvie alla précipitamment à sa fenêtre, et entendit le long de ses persiennes le frôlement du papier de Brigaut. Elle serra les cordons de sa camisole, et monta lestement chez Pierrette, qu'elle trouva détortillant la soie et dégageant la lettre.

— Ah! je vous y prends! s'écria la vieille fille en allant à la fenêtre, et voyant Brigaut qui se sauvait à toutes jambes. Vous allez me donner cette lettre.

— Non, ma cousine, dit Pierrette, qui, par une de ces immenses inspirations de la jeunesse, et soutenue par son âme, s'éleva jusqu'à la grandeur de la résistance que nous admirons dans l'histoire chez quelques peuples réduits au désespoir.

— Ah! vous ne voulez pas! s'écria Sylvie en s'avançant vers sa cousine, et lui montrant un horrible masque plein de haine et grimaçant de fureur.

Pierrette se recula pour avoir le temps de mettre sa lettre dans sa main, qu'elle tint serrée par une force invincible. En voyant cette manœuvre, Sylvie empoigna dans ses pattes de homard la délicate, la blanche main de Pierrette, et voulut la lui ouvrir. Ce fut un combat terrible, un combat infâme, comme tout ce qui attente à la pensée, seul trésor que Dieu mette hors de toute puissance, et garde comme un lien secret entre les malheureux et lui. Ces deux femmes l'une mourante et l'autre pleine de vigueur, se regardèrent fixement. Les yeux de Pierrette lançaient à son bourreau ce regard du Templier recevant dans la poitrine des coups de balancier en présence de Philippe le Bel, qui ne put soutenir ce rayon terrible, et quitta la place foudroyé. Sylvie, femme et jalouse, répondait à ce regard magnétique par des éclairs sinistres. Un horrible silence régnait. Les doigts serrés de la Bretonne opposaient aux tentatives de sa cousine une résistance égale à celle d'un bloc d'acier. Sylvie torturait le bras de Pierrette; elle essayait d'ouvrir les doigts, et n'obtenant rien, elle plantait inutilement ses ongles dans la chair. Enfin, la rage s'en mêlant, elle porta ce poing à

ses dents pour essayer de mordre les doigts et de vaincre Pierrette par la douleur. Pierrette la défiait toujours par le terrible regard de l'innocence. La fureur de la vieille fille s'accrut à un tel point qu'elle arriva jusqu'à l'aveuglement ; elle prit le bras de Pierrette, et se mit à frapper le poing sur l'appui de la fenêtre, sur le marbre de la cheminée, comme quand on veut casser une noix pour en avoir le fruit.

— Au secours ! au secours ! cria Pierrette, on me tue !

— Ah ! tu cries, et je te prends avec un amoureux au milieu de la nuit !...

Et elle frappait sans pitié.

— Au secours! cria Pierrette qui avait le poing en sang.

En ce moment des coups furent violemment frappés à la porte. Également lassées, les deux cousines s'arrêtèrent.

Rogron, éveillé, inquiet, ne sachant ce dont il s'agissait, se leva, courut chez sa sœur et ne la vit pas ; il eut peur, descendit, ouvrit, et fut comme renversé par Brigaut, suivi d'une espèce de fantôme. En ce moment même les yeux de Sylvie aperçurent le corset de Pierrette ; elle se souvint d'y avoir senti des papiers ; elle sauta dessus comme un tigre sur sa proie, entortilla le corset autour de son poing, et le lui montra en lui souriant comme un Iroquois sourit à son ennemi avant de le scalper.

— Ah ! je meurs ! dit Pierrette en tombant sur ses genoux. Qui me sauvera ?

— Moi ! s'écria une femme en cheveux blancs qui offrit à Pierrette un vieux visage de parchemin où brillaient deux yeux gris.

— Ah ! grand'mère, tu arrives trop tard ! s'écria la pauvre enfant en fondant en larmes.

Pierrette alla tomber sur son lit, abandonnée par ses forces et tuée par l'abattement qui, chez une malade, suivit une lutte si violente. Le grand fantôme desséché prit Pierrette dans ses bras comme les bonnes prennent les enfans, et sortit suivie de Brigaut sans dire un seul mot à Sylvie, à laquelle elle lança la plus majestueuse accusation par un regard tragique. L'apparition de cette auguste vieille dans son costume breton, encapuchonnée de sa coiffe, qui est une sorte de pelisse en drap noir, accompagnée du terrible Brigaut, épouvanta Sylvie : elle crut avoir vu la Mort. La vieille fille descendit, entendit la porte se fermer, et se trouva nez à nez avec son frère, qui lui dit : — Ils ne t'ont donc pas tuée ?

— Couche-toi, dit Sylvie. Demain matin nous verrons ce que nous devons faire.

Elle se remit au lit, défit le corset, et lut les deux lettres de Brigaut, qui la confondirent. Elle s'endormit dans la plus étrange perplexité, ne se doutant pas de la terrible action à laquelle sa conduite devait donner lieu.

Les lettres envoyées par Brigaut à madame veuve Lorrain l'avaient trouvée dans une joie ineffable, et que leur lecture troubla. Cette pauvre septuagénaire mourait de chagrin de vivre sans Pierrette auprès d'elle ; elle se consolait de l'avoir perdue en croyant s'être sacrifiée aux intérêts de sa petite-fille. Elle avait un de ces cœurs toujours jeunes que soutient et anime l'idée du sacrifice. Son vieux mari, dont la seule joie était cette petite fille, avait regretté Pierrette ; tous les jours il l'avait cherchée autour de lui. Ce fut une douleur de vieillard de laquelle les vieillards vivent et finissent par mourir. Chacun peut alors juger du bonheur que dut éprouver cette pauvre vieille confinée dans un hospice en apprenant une de ces actions rares, mais qui cependant arrivent encore en France.

Après ses désastres, François-Joseph Collinet, chef de la maison Collinet, était parti pour l'Amérique avec ses enfans. Il avait trop de cœur pour demeurer ruiné, sans crédit, à Nantes, au milieu des malheurs que sa faillite y causait. De 1814 à 1824, ce courageux négociant, aidé par ses enfans et par son caissier, qui lui resta fidèle et lui donna les premiers fonds, avait recommencé courageusement une autre fortune. Après des travaux inouïs couronnés par le succès, il vint, vers la onzième année, se faire réhabiliter à Nantes en laissant son fils aîné à la tête de sa maison transatlantique. Il trouva madame Lorrain de Pen-Hoël à Saint-Jacques, et fut témoin de la résignation avec laquelle la plus malheureuse de ses victimes y supportait sa misère.

— Dieu vous pardonne ! lui dit la vieille, puisque sur le bord de ma tombe vous me donnez les moyens d'assurer le bonheur de ma petite-fille ; mais moi, je ne pourrai jamais faire réhabiliter mon pauvre homme !

Monsieur Collinet apportait à sa créancière capital et intérêts au taux du commerce, environ quarante-deux mille francs. Ses autres créanciers, commerçans actifs, riches, intelligens, s'étaient soutenus ; tandis que le malheur des Lorrain parut irrémédiable au vieux Collinet, qui promit à la veuve de faire réhabiliter la mémoire de son mari, dès qu'il ne s'agissait que d'une quarantaine de mille francs de plus. Quand la Bourse de Nantes apprit ce trait de générosité réparatrice, on y voulut recevoir Collinet avant l'arrêt de la cour royale de Rennes ; mais le négociant refusa cet honneur et se soumit à la rigueur du code de commerce. Madame Lorrain avait donc reçu quarante-deux mille francs la veille du jour où la poste lui apporta les lettres de Brigaut. En donnant sa quittance, son premier mot fut : — Je pourrai donc vivre avec ma Pierrette et la marier à ce pauvre Brigaut, qui fera sa fortune avec mon argent ! Elle ne tenait pas en place, elle s'agitait, elle voulait partir pour Provins. Aussi, quand elle eut lu les fatales lettres, s'élança-t-elle dans la ville comme une folle, en demandant les moyens d'aller à Provins avec la rapidité de l'éclair. Elle partit par la malle quand on lui eut expliqué la célérité gouvernementale de cette voiture. A Paris, elle avait pris la voiture de Troyes ; elle venait d'arriver à onze heures et demie chez Frappier, où Brigaut, à l'aspect du sombre désespoir de la vieille Bretonne, lui promit aussitôt de lui amener sa petite-fille, en lui disant en peu de mots l'état de Pierrette. Ce peu de mots effraya tellement la grand'mère qu'elle ne put vaincre son impatience ; elle courut sur la place. Quand Pierrette cria, la Bretonne eut le cœur atteint par ce cri tout aussi vivement que le fut celui de Brigaud. A eux deux, ils eussent sans doute réveillé tous les habitans, si, par crainte, Rogron ne leur eût ouvert. Ce cri d'une jeune fille aux abois donna soudain à sa grand'mère autant de force que d'épouvante ; elle porta sa chère Pierrette jusque chez Frappier, dont la femme avait arrangé à la hâte la chambre de Brigaut pour la grand'mère de Pierrette. Ce fut donc dans ce pauvre logement, sur un lit à peine fait, que la malade fut déposée : elle s'y évanouit, tenant encore son poing fermé, meurtri, sanglant, les ongles enfoncés dans la chair. Brigaut, Frappier, sa femme et la vieille contemplèrent Pierrette en silence, tous en proie à un étonnement indicible.

— Pourquoi sa main est-elle en sang ? fut le premier mot de la grand'mère.

Pierrette, vaincue par le sommeil qui suit les grands déploiemens de force, et se sachant à l'abri de toute violence, déplia ses doigts. La lettre de Brigaut tomba comme une réponse.

— On a voulu lui prendre ma lettre, dit Brigaut en tombant à genoux et ramassant le mot qu'il avait écrit pour dire à sa petite amie de quitter tout doucement la maison des Rogron. Il baisa pieusement la main de cette martyre.

Il y eut alors quelque chose qui fit frémir les menuisiers, ce fut de voir la vieille Lorrain, ce spectre sublime, debout au chevet de son enfant. La terreur et la vengeance glissaient leurs flamboyantes expressions dans les milliers de rides qui fronçaient sa peau d'ivoire jauni. Ce front couvert de cheveux gris épars exprimait la colère divine. Elle lisait, avec cette puissance d'intuition départie aux vieillards près de la tombe, toute la vie de Pierrette, à laquelle elle avait d'ailleurs pensé pendant son voyage. Elle devina la maladie de jeune fille qui menaçait de mort son enfant chéri ! Deux grosses larmes péniblement nées dans ses yeux blancs et gris auxquels les chagrins avaient arraché les cils et les sourcils, deux perles de douleur se

formèrent, leur communiquèrent une épouvantable fraîcheur, grossirent et roulèrent sur les joues desséchées sans les mouiller.

— Ils me l'ont tuée! dit-elle enfin en joignant les mains. Elle tomba sur ses genoux, qui frappèrent deux coups secs sur le carreau ; elle se mit à faire sans doute un vœu à sainte Anne d'Auray, la plus puissante des madones de la Bretagne.

— Un médecin de Paris! dit-elle à Brigaut. Cours-y, Brigaut, va!

Elle le prit par l'épaule et le fit marcher par un geste de commandement despotique.

— J'allais venir, mon Brigaut, je suis riche, tiens! s'écria-t-elle en le rappelant. Elle défit le cordon qui nouait les deux vestes de son casaquin sur sa poitrine, elle en tira un papier où quarante-deux billets de banque étaient enveloppés, et lui dit : Prends ce qu'il te faut! Ramène le plus grand médecin de Paris.

— Gardez, dit Frappier, il ne pourra pas changer un billet en ce moment ; j'ai de l'argent, la diligence va passer, il y trouvera bien une place ; mais auparavant ne vaudrait-il pas mieux consulter monsieur Martener, qui nous indiquerait un médecin à Paris? La diligence ne vient que dans une heure, nous avons le temps.

Brigaut alla réveiller monsieur Martener. Il amena ce médecin, qui ne fut pas peu surpris de savoir mademoiselle Lorrain chez Frappier. Brigaut lui expliqua la scène qui venait d'avoir lieu chez les Rogron. Le bavardage d'un amant au désespoir éclaira ce drame domestique au médecin, sans qu'il en soupçonnât l'horreur ni l'étendue. Martener donna l'adresse du célèbre Horace Bianchon à Brigaut, qui partit avec son maître, en entendant le bruit de la diligence. Monsieur Martener s'assit, examina d'abord les ecchymoses et les blessures de la main, qui pendait en dehors du lit.

— Elle ne s'est pas fait elle-même ces blessures! dit-il.

— Non, l'horrible fille à qui j'ai eu le malheur de la confier la massacrait, dit la grand'mère. Ma pauvre Pierrette criait : « Au secours! je meurs! » à fendre le cœur à un bourreau.

— Mais pourquoi? dit le médecin en prenant le pouls de Pierrette. Elle est bien malade, reprit-il en approchant une lumière du lit. Ah! nous la sauverons difficilement, dit-il après avoir vu la face. Elle a dû bien souffrir, et je ne comprends pas comment on ne l'a pas soignée.

— Mon intention, dit la grand'mère, est de me plaindre à la justice. Des gens qui m'ont demandé ma petite-fille par une lettre, en se disant riches de douze mille livres de rentes, avaient-ils le droit d'en faire leur cuisinière, de lui faire faire des services au-dessus de ses forces?

— Ils n'ont donc pas voulu voir la plus visible des maladies auxquelles les jeunes filles sont parfois sujettes et qui exigeait les plus grands soins! s'écria monsieur Martener.

Pierrette fut réveillée et par la lumière que madame Frappier tenait pour bien éclairer le visage, et par les horribles souffrances que la réaction morale de sa lutte lui causait à la tête.

— Ah! monsieur Martener, je suis bien mal, dit-elle de sa jolie voix.

— D'où souffrez-vous, ma petite amie? dit le médecin.

— Là, fit-elle en montrant le haut de sa tête au-dessus de l'oreille gauche.

— Il y a un dépôt! s'écria le médecin après avoir pendant longtemps palpé la tête et questionné Pierrette sur ses souffrances. Il faut tout nous dire, mon enfant, pour que nous puissions vous guérir. Pourquoi votre main est-elle ainsi? Ce n'est pas vous qui vous êtes fait de semblables blessures.

Pierrette raconta naïvement son combat avec sa cousine Sylvie.

— Faites-la causer, dit le médecin à la grand'mère, et sachez bien tout. J'attendrai l'arrivée du médecin de Paris, et nous nous adjoindrons le chirurgien en chef de l'hôpital pour consulter : tout ceci me paraît bien grave. Je vais vous faire envoyer une potion calmante que vous donnerez à mademoiselle pour qu'elle dorme : elle a besoin de sommeil.

Restée seule avec sa petite-fille, la vieille Bretonne se fit tout révéler en usant de son ascendant sur elle, en lui apprenant qu'elle était assez riche pour eux trois, et lui promettant que Brigaut resterait avec elles. La pauvre enfant confessa son martyre en ne devinant pas à quel procès elle allait donner lieu. Les monstruosités de ces deux êtres sans affection et qui ne savaient rien de la Famille découvraient à la vieille femme des mondes de douleur aussi loin de sa pensée qu'ont pu l'être les mœurs des races sauvages de celle des premiers voyageurs qui pénétrèrent dans les savanes de l'Amérique. L'arrivée de sa grand'mère, la certitude d'être à l'avenir avec elle et riche, endormirent la pensée de Pierrette comme la potion lui endormit le corps. La vieille Bretonne veilla sa petite-fille en lui baisant le front, les cheveux et les mains, comme les saintes femmes durent baiser Jésus en le mettant au tombeau.

Dès neuf heures du matin, monsieur Martener alla chez le président auquel il raconta la scène de nuit entre Sylvie et Pierrette, puis les tortures morales et physiques, les sévices de tous genres que les Rogron avaient déployés sur leur pupille, et les deux maladies mortelles qui s'étaient développées par suite de ces mauvais traitemens. Le président envoya chercher le notaire Auffray, l'un des parens de Pierrette dans la ligne maternelle.

En ce moment, la guerre entre le parti Vinet et le parti Tiphaine était à son apogée. Les propos que les Rogron et leurs adhérens faisaient courir dans Provins sur la liaison connue de madame Roguin avec le banquier du Tillet, sur les circonstances de la banqueroute du père de madame Tiphaine, un faussaire, disait on, atteignirent d'autant plus vivement le parti des Tiphaine que c'était de la médisance et non de la calomnie. Ces blessures allaient à fond de cœur, elles attaquaient les intérêts au vif. Ces discours, redits aux partisans des Tiphaine par les mêmes bouches qui communiquaient aux Rogron les plaisanteries de la belle madame Tiphaine et de ses amies, alimentaient les haines, désormais combinées de l'élément politique. Les irritations que causait alors en France l'esprit de parti, dont les violences furent excessives, se liaient partout, comme à Provins, à des intérêts menacés, à des individualités blessées et militantes. Chacune de ces coteries saisissait avec ardeur ce qui pouvait nuire à la coterie rivale. L'animosité des partis se mêlait autant que l'amour propre aux moindres affaires, qui souvent allaient fort loin Une ville se passionnait pour certaines luttes et les étendait de toute la grandeur du débat politique. Ainsi le président vit dans la cause entre Pierrette et les Rogron un moyen d'abattre, de déconsidérer, de déshonorer les maîtres de ce salon où s'élaboraient des plans contre la monarchie, où le journal de l'opposition avait pris naissance. Le procureur du roi fut mandé. Monsieur Lesourd, monsieur Auffray le notaire, subrogé-tuteur de Pierrette, et le président, examinèrent alors dans le plus grand secret avec monsieur Martener la marche à suivre. Monsieur Martener se chargea de dire à la grand'mère de Pierrette de venir porter plainte au subrogé-tuteur. Le subrogé-tuteur convoquerait le conseil de famille, et, armé de la consultation des trois médecins, demanderait d'abord la destitution du tuteur. L'affaire ainsi posée arriverait au tribunal, et monsieur Lesourd verrait alors à porter l'affaire au criminel en provoquant une instruction. Vers midi, tout Provins était soulevé par l'étrange nouvelle de ce qui s'était passé pendant la nuit dans la maison Rogron. Les cris de Pierrette avaient été vaguement entendus sur la place, mais ils avaient peu duré ; personne ne s'était levé, seulement chacun s'était demandé : « Avez-vous entendu du bruit et des cris sur les une heure? qu'était-ce? » Les propos et les commentaires avaient si singulièrement grossi

ce drame horrible que la foule s'amassa devant la boutique de Frappier, à qui chacun demanda des renseignemens, et le brave menuisier peignit l'arrivée chez lui de la petite, le poing ensanglanté, les doigts brisés. Vers une heure après midi, la chaise de poste du docteur Bianchon, auprès de qui se trouvait Brigaut, s'arrêta devant la maison de Frappier, dont la femme alla prévenir à l'hôpital monsieur Martener et le chirurgien en chef. Ainsi les propos de la ville reçurent une sanction. Les Rogron furent accusés d'avoir maltraité leur cousine à dessein et de l'avoir mise en danger de mort. La nouvelle atteignit Vinet au palais de justice, il quitta tout et alla chez les Rogron. Rogron et sa sœur achevaient de déjeuner. Sylvie hésitait à dire à son frère sa déconvenue de la nuit, et se laissait presser de questions sans y répondre autrement que par : — Cela ne te regarde pas. Elle allait et venait de sa cuisine à la salle à manger pour éviter la discussion. Elle était seule quand Vinet apparut.

— Vous ne savez donc pas ce qui se passe ? dit l'avocat.

— Non, dit Sylvie.

— Vous allez avoir un procès criminel sur le corps, à la manière dont vont les choses à propos de Pierrette.

— Un procès criminel ! dit Rogron qui survint. Pourquoi ? comment ?

— Avant tout, s'écria l'avocat en regardant Sylvie, expliquez-moi sans détour ce qui a eu lieu cette nuit, et comme si vous étiez devant Dieu, car on parle de couper le poing à Pierrette. Sylvie devint blême et frissonna. — Il y a donc eu quelque chose ? dit Vinet.

Mademoiselle Rogron raconta la scène en voulant s'excuser ; mais, pressée de questions, elle avoua les faits graves de cette horrible lutte.

— Si vous lui avez seulement fracassé les doigts, vous n'irez qu'en police correctionnelle ; mais, s'il faut lui couper la main, vous pouvez aller en cour d'assises : les Tiphaine feront tout pour vous mener jusque-là.

Sylvie, plus morte que vive, avoua sa jalousie, et, ce qui fut plus cruel à dire, combien ses soupçons se trouvaient erronés.

— Quel procès ! dit Vinet. Vous et votre frère vous pouvez y périr, vous serez abandonnés par bien des gens, même en le gagnant. Si vous ne triomphez pas, il faudra quitter Provins.

— Oh ! mon cher monsieur Vinet, vous qui êtes un si grand avocat, dit Rogron épouvanté, conseillez-nous, sauvez-nous !

L'adroit Vinet porta la terreur de ces deux imbéciles au comble, et déclara positivement que madame et mademoiselle de Chargebœuf hésiteraient à revenir chez eux. Être abandonnés par ces dames serait une terrible condamnation. Enfin, après une heure de magnifiques manœuvres, il fut reconnu que, pour déterminer Vinet à sauver les Rogron, il devait avoir aux yeux de tout Provins un intérêt majeur à les défendre. Dans la soirée, le mariage de Rogron avec mademoiselle de Chargebœuf serait donc annoncé. Les bans seraient publiés dimanche. Le contrat se ferait immédiatement chez Cournant, et mademoiselle Rogron y paraîtrait pour, en considération de cette alliance, abandonner par une donation entre-vifs la nu-propriété de ses biens à son frère. Vinet avait fait comprendre à Rogron et à sa sœur la nécessité d'avoir un contrat de mariage minuté deux ou trois jours avant cet événement, afin de compromettre madame et mademoiselle de Chargebœuf aux yeux du public et leur donner un motif de persister à venir dans la maison Rogron.

— Signez ce contrat, et je prends sur moi l'engagement de vous tirer d'affaire, dit l'avocat. Ce sera sans doute une terrible lutte, mais je m'y mettrai tout entier, *et vous me devrez encore un fameux cierge !*

— Ah ! oui, dit Rogron.

A onze heures et demie, l'avocat eut plein pouvoir et pour le contrat et pour la conduite du procès. A midi, le président fut saisi d'un référé intenté par Vinet contre Brigaut et madame veuve Lorrain, pour avoir détourné la mineure Lorrain du domicile de son tuteur. Ainsi le hardi Vinet se posait comme agresseur et mettait Rogron dans la position d'un homme irréprochable. Aussi en parla-t-il dans ce sens au palais. Le président remit à quatre heures à entendre les parties. Il est inutile de dire à quel point la petite ville de Provins était soulevée par ces événemens. Le président savait qu'à trois heures la consultation des médecins serait terminée ; il voulait que le subrogé-tuteur, parlant pour l'aïeule, se présentât armé de cette pièce. L'annonce du mariage de Rogron avec la belle Bathilde de Chargebœuf et des avantages que Sylvie faisait au contrat aliéna soudain deux personnes aux Rogron : mademoiselle Habert et le colonel, qui tous deux virent leurs espérances anéanties. Céleste Habert et le colonel restèrent ostensiblement attachés aux Rogron, mais pour leur nuire plus sûrement. Ainsi, dès que monsieur Martener révéla l'existence d'un dépôt à la tête de la pauvre victime des deux merciers, Céleste et le colonel parlèrent du coup que Pierrette s'était donné pendant la soirée où Sylvie l'avait contrainte à quitter le salon, et rappelèrent les cruelles et barbares exclamations de mademoiselle Rogron. Ils racontèrent les preuves d'insensibilité données par cette vieille fille envers sa pupille souffrante. Ainsi les amis de la maison admirent des torts graves en paraissant défendre Sylvie et son frère. Vinet avait prévu cet orage ; mais la fortune des Rogron allait être acquise à mademoiselle de Chargebœuf, et il se promettait dans quelques semaines de lui voir habiter la jolie maison de la place et de régner avec elle sur Provins, car il méditait déjà des fusions avec les Bréautey dans l'intérêt de ses ambitions. Depuis midi jusqu'à quatre heures, toutes les femmes du parti Tiphaine, les Garceland, les Guépin, les Julliard, Galardon, Guénée, la sous-préfète, envoyèrent savoir des nouvelles de mademoiselle Lorrain. Pierrette ignorait entièrement le tapage fait en ville à son sujet. Elle éprouvait, au milieu de ses vives souffrances, un ineffable bonheur à se trouver entre sa grand'mère et Brigaut, les objets de ses affections. Brigaut avait constamment les yeux pleins de larmes, et la grand'mère cajolait sa chère petite-fille. Dieu sait si l'aïeule fit grâce aux trois hommes de science d'aucun des détails qu'elle avait obtenus de Pierrette sur sa vie dans la maison Rogron. Horace Bianchon exprima son indignation en termes véhémens. Épouvanté d'une semblable barbarie, il exigea que les autres médecins de la ville fussent mandés, en sorte que monsieur Néraud fût présent et invité, comme ami de Rogron, à contredire, s'il y avait lieu, les terribles conclusions de la consultation, qui, malheureusement pour les Rogron, fut rédigée à l'unanimité. Néraud, qui déjà passait pour avoir fait mourir de chagrin la grand'mère de Pierrette, était dans une fausse position de laquelle profita l'adroit Martener, enchanté d'accabler les Rogron et de compromettre en ceci monsieur Néraud, son antagoniste. Il est inutile de donner le texte de cette consultation, qui fut encore une des pièces du procès. Si les termes de la médecine de Molière étaient barbares, ceux de la médecine moderne ont l'avantage d'être si clairs que l'explication de la maladie de Pierrette, quoique naturelle et malheureusement commune, effraierait les oreilles. Cette consultation était d'ailleurs péremptoire, appuyée par un nom aussi célèbre que celui d'Horace Bianchon. Après l'audience, le président resta sur son siége en voyant la grand'mère de Pierrette accompagnée de monsieur Auffray, de Brigaut et d'une foule nombreuse. Vinet était seul. Ce contraste frappa l'audience, qui fut grossie d'un grand nombre de curieux. Vinet, qui avait gardé sa robe, leva vers le président sa face froide en assurant ses besicles sur ses yeux verts, puis, de sa voix grêle et persistante, il exposa que des étrangers s'étaient introduits nuitamment chez monsieur et mademoiselle Rogron, et y avaient enlevé la mineure Lorrain. Force devait rester au tuteur, qui réclamait sa pupille. Monsieur Auffray se leva, comme subrogé-tuteur, et demanda la parole.

— Si monsieur le président, dit-il, veut prendre communication de cette consultation émanée d'un des plus savans médecins de Paris et de tous les médecins et chirurgiens de Provins, il comprendra combien la réclamation du sieur Rogron est insensée, et quels motifs graves portaient l'aïeule de la mineure à l'enlever immédiatement à ses bourreaux. Voici le fait : une consultation délibérée à l'unanimité par un illustre médecin de Paris mandé en toute hâte, et par tous les médecins de cette ville, attribue l'état presque mortel où se trouve la mineure aux mauvais traitemens qu'elle a reçus des sieur et demoiselle Rogron. En droit, le conseil de famille sera convoqué dans le plus bref délai, et consulté sur la question de savoir si le tuteur doit être destitué de sa tutelle. Nous demandons que la mineure ne rentre pas au domicile de son tuteur et soit confiée au membre de la famille qu'il plaira à monsieur le président de désigner.

Vinet voulut répliquer en disant que la consultation devait lui être communiquée, afin de la contredire.

— Non pas à la partie de Vinet, dit sévèrement le président, mais peut-être à monsieur le procureur du roi. La cause est entendue.

Le président écrivit au bas de la requête l'ordonnance suivante :

« Attendu que, d'une consultation délibérée à l'unanimité par les médecins de cette ville et par le docteur Bianchon, de la Faculté de médecine de Paris, il résulte que la mineure Lorrain, réclamée par Rogron, son tuteur, est dans un état de maladie extrêmement grave, amené par de mauvais traitemens et des sévices exercés sur elle au domicile du tuteur et par sa sœur,

» Nous, président du tribunal de première instance de Provins,

» Statuant sur la requête, ordonnons que, jusqu'à délibération du conseil de famille, qui, suivant la déclaration du subrogé-tuteur, sera convoqué, la mineure ne réintégrera pas le domicile pupillaire et sera transférée dans la maison du subrogé-tuteur ;

» Subsidiairement, attendu l'état où se trouve la mineure et les traces de violence qui, d'après la consultation des médecins, existent sur sa personne, commettons le médecin en chef et le chirurgien en chef de l'hôpital de Provins pour la visiter ; et, dans le cas où les sévices seraient constans, faisons toute réserve de l'action du ministère public, et ce, sans préjudice de la voie civile prise par Auffray, subrogé-tuteur. »

Cette terrible ordonnance fut prononcée par le président Tiphaine à haute et intelligible voix.

— Pourquoi pas les galères tout de suite ? dit Vinet. Et tout ce bruit pour une petite fille qui entretenait une intrigue avec un garçon menuisier ! Si l'affaire marche ainsi, s'écria-t-il insolemment, nous demanderons d'autres juges pour cause de suspicion légitime.

Vinet quitta le palais et alla chez les principaux organes de son parti expliquer la situation de Rogron, qui n'avait jamais donné une chiquenaude à sa cousine, et dans qui le tribunal voyait, dit-il, moins le tuteur de Pierrette que le grand électeur de Provins.

A l'entendre, les Tiphaine faisaient grand bruit de rien. La montagne accoucherait d'une souris. Sylvie, fille éminemment sage et religieuse, avait découvert une intrigue entre la pupille de son frère et un petit ouvrier menuisier, un Breton nommé Brigaut. Ce drôle savait très bien que la petite fille allait avoir une fortune de sa grand'mère, il voulait la suborner. (Vinet osait parler de subornation !) Mademoiselle Rogron, qui tenait des lettres où éclatait la perversité de cette petite fille, n'était pas aussi blâmable que les Tiphaine voulaient le faire croire. Au cas où elle se serait permis une violence pour obtenir une lettre, ce qu'il expliquait d'ailleurs par l'irritation que l'entêtement breton avait causée à Sylvie, en quoi Rogron était-il répréhensible ?

L'avocat fit alors de ce procès une affaire de parti et sut lui donner une couleur politique. Aussi, dès cette soirée, y eut-il des divergences dans l'opinion publique.

— Qui n'entend qu'une cloche n'a qu'un son, disaient les gens sages. Avez-vous écouté Vinet ? Vinet explique très bien les choses.

La maison de Frappier avait été jugée inhabitable pour Pierrette, à cause des douleurs que le bruit y causerait à la tête. Le transport de là chez le subrogé-tuteur était aussi nécessaire médicalement que judiciairement. Ce transport se fit avec des précautions inouïes et calculées pour produire un grand effet. Pierrette fut mise sur un brancard avec force matelas, portée par deux hommes, accompagnée d'une Sœur Grise qui avait à la main un flacon d'éther, suivie de sa grand'mère, de Brigaut, de madame Auffray et de sa femme de chambre. Il y eut du monde aux fenêtres et sur les portes pour voir passer ce cortége. Certes l'état dans lequel était Pierrette, sa blancheur de mourante, tout donnait d'immenses avantages au parti contraire aux Rogron. Les Auffray tinrent à prouver à toute la ville combien le président avait eu raison de rendre son ordonnance. Pierrette et sa grand'mère furent installées au second étage de la maison de monsieur Auffray. Le notaire et sa femme leur prodiguèrent les soins de l'hospitalité la plus large, ils y mirent du faste. Pierrette eut sa grand'mère pour garde-malade, et monsieur Martener vint la visiter avec le chirurgien le soir même.

Dès cette soirée, les exagérations commencèrent donc de part et d'autre. Le salon des Rogron fut plein. Vinet avait travaillé le parti libéral à ce sujet. Les deux dames de Chargebœuf dînèrent chez les Rogron, car le contrat devait y être signé le soir. Dans la matinée, Vinet avait fait afficher les bans à la mairie. Il traita de misère l'affaire relative à Pierrette. Si le tribunal de Provins y portait de la passion, la cour royale saurait apprécier les faits, disait-il, et les Auffray regarderaient à deux fois avant de se jeter dans un pareil procès. L'alliance de Rogron avec les Chargebœuf fut une considération énorme aux yeux d'un certain monde. Chez eux, les Rogron étaient blancs comme neige, et Pierrette était une petite fille excessivement perverse, un serpent réchauffé dans leur sein. Dans le salon de madame Tiphaine, on se vengeait des horribles médisances que le parti Vinet avait dites depuis deux ans : les Rogron étaient des monstres, et le tuteur irait en cour d'assises. Sur la place, Pierrette se portait à merveille ; dans la haute ville, elle mourrait infailliblement ; chez Rogron, elle avait des égratignures au poignet ; chez madame Tiphaine, elle avait les doigts brisés, on allait lui en couper un. Le lendemain, le *Courrier de Provins* contenait un article extrêmement adroit, bien écrit, un chef-d'œuvre d'insinuations mêlées de considérations judiciaires, et qui mettait déjà Rogron hors de cause. *La Ruche*, qui d'abord paraissait deux jours après, ne pouvait répondre sans tomber dans la diffamation ; mais on y répliqua que, dans une affaire semblable, le mieux était de laisser son cours à la justice.

Le conseil de famille fut composé par le juge de paix du canton de Provins, président légal, premièrement de Rogron et des deux messieurs Auffray, les plus proches parens ; puis de monsieur Ciprey, neveu de la grand'mère maternelle de Pierrette. Il leur adjoignit monsieur Habert, le confesseur de Pierrette, et le colonel Gouraud, qui s'était toujours donné pour un camarade du colonel Lorrain. On applaudit beaucoup à l'impartialité du juge de paix, qui comprenait dans le conseil de famille monsieur Habert et le colonel Gouraud, que tout Provins croyait très amis des Rogron. Dans la circonstance grave où se trouvait Rogron, il demanda l'assistance de maître Vinet au conseil de famille. Par cette manœuvre, évidemment conseillée par Vinet, Rogron obtint que le conseil de famille ne s'assemblerait que vers la fin du mois de décembre. A cette époque, le président et sa femme furent établis à Paris chez madame Roguin, à cause de la convocation des

chambres. Ainsi le parti ministériel se trouva sans son chef. Vinet avait déjà sourdement pratiqué le bonhomme Desfondrilles, le juge d'instruction, au cas où l'affaire prendrait le caractère correctionnel ou criminel que le président avait essayé de lui donner. Vinet plaida l'affaire pendant trois heures devant le conseil de famille : il y établit une intrigue entre Brigaut et Pierrette afin de justifier les sévérités de mademoiselle Rogron ; il démontra combien le tuteur avait agi naturellement en laissant sa pupille sous le gouvernement d'une femme ; il appuya sur la non-participation de son client à la manière dont l'éducation de Pierrette était entendue par Sylvie. Malgré les efforts de Vinet, le conseil fut à l'unanimité d'avis de retirer la tutelle à Rogron. On désigna pour tuteur monsieur Auffray, et monsieur Ciprey pour subrogé-tuteur. Le conseil de famille entendit Adèle, la servante, qui chargea ses anciens maîtres ; mademoiselle Habert, qui raconta les propos cruels tenus par mademoiselle Rogron dans la soirée où Pierrette s'était donné le furieux coup entendu par tout le monde, et l'observation faite sur la santé de Pierrette par madame de Chargebœuf. Brigaut produisit la lettre qu'il avait reçue de Pierrette et qui prouvait leur mutuelle innocence. Il fut démontré que l'état déplorable dans lequel se trouvait la mineure venait d'un défaut de soin du tuteur, responsable de tout ce qui concernait sa pupille. La maladie de Pierrette avait frappé tout le monde, et même les personnes de la ville étrangères à la famille. L'accusation de sévices fut donc maintenue contre Rogron. L'affaire allait devenir publique.

Conseillé par Vinet, Rogron se rendit opposant à l'homologation de la délibération du conseil de famille par le tribunal. Le ministère public intervint, attendu la gravité croissante de l'état pathologique où se trouvait Pierrette Lorrain. Ce procès curieux, quoique promptement mis au rôle, ne vint en ordre utile que vers le mois de mars 1828.

Le mariage de Rogron avec mademoiselle de Chargebœuf s'était alors célébré. Sylvie habitait le deuxième étage de sa maison, où des dispositions avaient été faites pour la loger ainsi que madame de Chargebœuf, car le premier étage fut entièrement affecté à madame Rogron. La belle madame Rogron succéda dès lors à la belle madame Tiphaine. L'influence de ce mariage fut énorme. On ne vint plus dans le salon de mademoiselle Sylvie, mais chez la belle madame Rogron.

Soutenu par sa belle-mère et appuyé par les banquiers royalistes du Tillet et Nucingen, le président Tiphaine eut occasion de rendre service au ministère, il fut un des orateurs du centre les plus estimés, devint juge au tribunal de première instance de la Seine, et fit nommer son neveu, Lesourd, président du tribunal de Provins. Cette nomination froissa beaucoup le juge Desfondrilles, toujours archéologue et plus que jamais suppléant. Le garde des sceaux envoya l'un de ses protégés à la place de Lesourd. L'avancement de monsieur Tiphaine n'en produisit donc aucun dans le tribunal de Provins. Vinet exploita très habilement ces circonstances. Il avait toujours dit aux gens de Provins qu'ils servaient de marchepied aux grandeurs de la rusée madame Tiphaine. Le président se jouait de ses amis. Madame Tiphaine méprisait *in petto* la ville de Provins, et n'y reviendrait jamais. Monsieur Tiphaine père mourut, son fils hérita de la terre du Fay, et vendit sa belle maison de la ville haute à monsieur Julliard. Cette vente prouva combien il comptait peu revenir à Provins. Vinet eut raison, Vinet avait été prophète. Ces faits eurent une grande influence sur le procès relatif à la tutelle de Rogron.

Ainsi l'épouvantable martyre exercé brutalement sur Pierrette par deux imbéciles tyrans, et qui, dans ses conséquences médicales, mettait monsieur Martener, approuvé par le docteur Bianchon, dans le cas d'ordonner la terrible opération du trépan ; ce drame horrible, réduit aux proportions judiciaires, tombait dans le gâchis immonde qui s'appelle au palais *la forme*. Ce procès traînait dans les délais, dans le lacis inextricable de la procédure, arrêté par les ambages d'un odieux avocat ; tandis que Pierrette calomniée languissait et souffrait les plus épouvantables douleurs connues en médecine. Ne fallait-il pas expliquer ces singuliers reviremens de l'opinion publique et la marche lente de la justice, avant de revenir dans la chambre où elle vivait, où elle mourait ?

Monsieur Martener, de même que la famille Auffray, fut en peu de jours séduit par l'adorable caractère de Pierrette, et par la vieille Bretonne dont les sentimens, les idées, les façons étaient empreintes d'une antique couleur romaine. Cette matrone du Marais ressemblait à une femme de Plutarque. Le médecin voulut disputer cette proie à la mort, car dès le premier jour le médecin de Paris et le médecin de province regardèrent Pierrette comme perdue. Il y eut entre le mal et le médecin, soutenu par la jeunesse de Pierrette, un de ces combats que les médecins seuls connaissent et dont la récompense, en cas de succès, n'est jamais ni dans le prix vénal des soins ni chez le malade ; elle se trouve dans la douce satisfaction de la conscience et dans je ne sais quelle palme idéale et invisible recueillie par les vrais artistes après le contentement que leur cause la certitude d'avoir fait une belle œuvre. Le médecin tend au bien comme l'artiste tend au beau, poussé par un admirable sentiment que nous nommons la vertu. Ce combat de tous les jours avait éteint chez cet homme de province les mesquines irritations de la lutte engagée entre le parti Vinet et le parti des Tiphaine, ainsi qu'il arrive aux hommes qui se trouvent tête à tête avec une grande misère à vaincre.

Monsieur Martener avait commencé par vouloir exercer son état à Paris ; mais l'atroce activité de cette ville, l'insensibilité que finissent par donner au médecin le nombre effrayant de malades, et la multiplicité des cas graves, avaient épouvanté son âme douce et faite pour la vie de province. Il était d'ailleurs sous le joug de sa patrie. Aussi revint-il à Provins s'y marier, s'y établir, et soigner presque affectueusement une population qu'il pouvait considérer comme une grande famille. Il affecta, pendant tout le temps que dura la maladie de Pierrette, de ne point parler de sa malade. Sa répugnance à répondre quand chacun lui demandait des nouvelles de la pauvre petite était si visible, qu'on cessa de le questionner à ce sujet. Pierrette fut pour lui ce qu'elle devait être, un de ces poëmes mystérieux et profonds, vastes en douleurs, comme il s'en trouve dans la terrible existence des médecins. Il éprouvait pour cette délicate jeune fille une admiration dans le secret de laquelle il ne voulut mettre personne.

Ce sentiment du médecin pour sa malade s'était, comme tous les sentimens vrais, communiqué à monsieur et madame Auffray, dont la maison devint, tant que Pierrette y fut, douce et silencieuse. Les enfans, qui jadis avaient fait de si bonnes parties de jeu avec Pierrette, s'entendirent avec la grâce de l'enfance pour n'être ni bruyans ni importuns. Ils mirent leur honneur à être bien sages, parce que Pierrette était malade. La maison de monsieur Auffray se trouve dans la ville haute, au-dessous des ruines du château, où elle est bâtie dans une des marges de terrain produites par le bouleversement des anciens remparts. De là, les habitans ont la vue de la vallée en se promenant dans un petit jardin fruitier enclos de gros murs, d'où l'on plonge sur la ville. Les toits des autres maisons arrivent au cordon extérieur du mur qui soutient ce jardin. Le long de cette terrasse est une allée qui aboutit à la porte-fenêtre du cabinet de monsieur Auffray. Au bout s'élèvent un berceau de vigne et un figuier, sous lesquels il y a une table ronde, un banc et des chaises peints en verts. On avait donné à Pierrette une chambre au-dessus du cabinet de son nouveau tuteur. Madame Lorrain y couchait sur un lit de sangle auprès de sa petite-fille. De sa fenêtre, Pierrette pouvait donc voir la magnifique vallée de Provins qu'elle connaissait à peine, elle était sortie si rarement de la fatale maison des Rogron ! Quand il faisait beau temps,

elle aimait à se traîner au bras de sa grand'mère jusqu'à ce berceau. Brigaut, qui ne faisait plus rien, venait voir sa petite amie trois fois par jour; il était dévoré par une douleur qui le rendait sourd à la vie, il guettait avec la finesse d'un chien de chasse monsieur Martener, il l'accompagnait toujours et sortait avec lui. Vous imagineriez difficilement les folies que chacun faisait pour la chère petite malade. Ivre de désespoir, la grand'mère cachait son désespoir; elle montrait à sa petite-fille le visage riant qu'elle avait à Pen-Hoël. Dans son désir de se faire illusion, elle lui arrangeait et lui mettait le bonnet national avec lequel Pierrette était arrivée à Provins. La jeune malade lui paraissait ainsi se mieux ressembler à elle-même : elle était délicieuse à voir, le visage entouré de cette auréole de batiste bordée de dentelles empesées. Sa tête, blanche de la blancheur du biscuit, son front auquel la souffrance imprimait un semblant de pensée profonde, la pureté des lignes amaigries par la maladie, la lenteur du regard et la fixité des yeux par instans, tout faisait de Pierrette un admirable chef-d'œuvre de mélancolie. Aussi l'enfant était-elle servie avec une sorte de fanatisme. On la voyait si douce, si tendre et si aimante! Madame Martener avait envoyé son piano chez sa sœur, madame Auffray, dans la pensée d'amuser Pierrette, à qui la musique causa des ravissemens. C'était un poëme que de la regarder écoutant un morceau de Weber, de Beethoven ou d'Hérold, les yeux levés, silencieuse, et regrettant sans doute la vie qu'elle sentait lui échapper. Le curé Péroux et monsieur Habert, ses deux consolateurs religieux, admiraient sa pieuse résignation. N'est-ce pas un fait remarquable et digne également et de l'attention des philosophes et de celle des indifférens, que la perfection séraphique des jeunes filles et des jeunes gens marqués en rouge par la Mort dans la foule, comme de jeunes arbres dans une forêt? Qui a vu l'une de ces morts sublimes ne saurait rester ou devenir incrédule. Ces êtres exhalent comme un parfum céleste, leurs regards parlent de Dieu, leur voix est éloquente dans les plus indifférens discours, et souvent elle sonne comme un instrument divin, exprimant les secrets de l'avenir! Quand monsieur Martener félicitait Pierrette d'avoir accompli quelque difficile prescription, cet ange disait, en présence de tous, et avec quels regards! — Je désire vivre, cher monsieur Martener, moins pour moi que pour ma grand'mère, pour mon Brigaut, et pour vous tous, que ma mort affligerait.

La première fois qu'elle se promena dans le mois de novembre, par le beau soleil de la Saint-Martin, accompagnée de toute la maison, et que madame Auffray lui demanda si elle était fatiguée : — Maintenant que je n'ai plus à supporter d'autres souffrances que celles envoyées par Dieu, je puis y suffire. Je trouve dans le bonheur d'être aimée la force de souffrir.

Ce fut la seule fois que d'une manière détournée elle rappela son horrible martyre chez les Rogron, desquels elle ne parlait point, et leur souvenir devait lui être si pénible que personne ne parlait d'eux.

— Chère madame Auffray, lui dit-elle un jour, à midi, sur la terrasse, en contemplant la vallée éclairée par un beau soleil, et parée des belles teintes rousses de l'automne, mon agonie chez vous m'aura donné plus de bonheur que ces trois dernières années.

Madame Auffray regarda sa sœur, madame Martener, et lui dit à l'oreille : — Comme elle aurait aimé! En effet, l'accent, le regard de Pierrette donnaient à sa phrase une indicible valeur.

Monsieur Martener entretenait une correspondance avec le docteur Bianchon, et ne tentait rien de grave sans ses approbations. Il espérait d'abord établir le cours voulu par la nature, puis faire dériver le dépôt à la tête par l'oreille. Plus vives étaient les douleurs de Pierrette, plus il concevait d'espérances. Il obtint de légers succès sur le premier point, et ce fut un grand triomphe. Pendant quelques jours l'appétit de Pierrette revint et se satisfit de mets substantiels pour lesquels sa maladie lui donnait jusqu'alors une répugnance caractéristique; la couleur de son teint changea, mais l'état de la tête était horrible. Aussi le docteur supplia-t-il le grand médecin, son conseil, de venir. Bianchon vint, resta deux jours à Provins, et décida une opération; il épousa toutes les sollicitudes du pauvre Martener, et alla chercher lui-même le célèbre Desplein. Ainsi l'opération fut faite par le plus grand chirurgien des temps anciens et modernes; mais ce terrible aruspice dit à Martener en s'en allant avec Bianchon, son élève le plus aimé : — Vous ne la sauverez que par un miracle. Comme vous l'a dit Horace, la carie des os est commencée. A cet âge, les os sont encore si tendres!

L'opération avait eu lieu dans le commencement du mois de mars 1828. Pendant tout le mois, effrayé des douleurs épouvantables que souffrait Pierrette, monsieur Martener fit plusieurs voyages à Paris; il y consultait Desplein et Bianchon, auxquels il alla jusqu'à proposer une opération dans le genre de celle de la lithotritie, et qui consistait à introduire dans la tête un instrument creux à l'aide duquel on essaierait l'application d'un remède héroïque pour arrêter les progrès de la carie. L'audacieux Desplein n'osa pas tenter ce coup de main chirurgical que le désespoir avait inspiré à Martener. Aussi quand le médecin revint de son dernier voyage à Paris parut-il à ses amis chagrin et morose. Il dut annoncer par une fatale soirée à la famille Auffray, à madame Lorrain, au confesseur et à Brigaut réunis, que la science ne pouvait plus rien pour Pierrette, dont le salut était seulement dans la main de Dieu. Ce fut une horrible consternation. La grand'mère fit un vœu et pria le curé de dire tous les matins, au jour, avant le lever de Pierette, une messe à laquelle elle et Brigaut assistèrent.

Le procès se plaidait. Pendant que la victime des Rogron se mourait, Vinet la calomniait au tribunal. Le tribunal homologua la délibération du conseil de famille, et l'avocat interjeta sur-le-champ appel. Le nouveau procureur du roi fit un réquisitoire qui détermina une instruction. Rogron et sa sœur furent obligés de donner caution pour ne pas aller en prison. L'instruction exigeait l'interrogatoire de Pierrette. Quand monsieur Desfondrilles vint chez Auffray, Pierrette était à l'agonie; elle avait son confesseur à son chevet, elle allait être administrée. Elle suppliait en ce moment même la famille assemblée de pardonner à son cousin et à sa cousine, ainsi qu'elle le faisait elle-même, en disant avec un admirable bon sens que le jugement de ces choses appartenait à Dieu seul.

— Grand'mère, dit-elle, laisse tout ton bien à Brigaut (Brigaut fondait en larmes). — Et, dit Pierrette en continuant, donne mille francs à cette bonne Adèle qui me bassinait mon lit en cachette. Si elle était restée chez mes cousins, je vivrais...

Ce fut à trois heures, le mardi de Pâques, par une belle journée, que ce petit ange cessa de souffrir. Son héroïque grand'mère voulut la garder pendant la nuit avec les prêtres, et la coudre de ses vieilles mains raides dans le linceul. Vers le soir, Brigaut quitta la maison Auffray, descendit chez Frappier.

— Je n'ai pas besoin, mon pauvre garçon, de te demander des nouvelles, lui dit le menuisier.

— Père Frappier, oui, c'est fini pour elle, et non pas pour moi.

L'ouvrier jeta sur tout le bois de la boutique des regards à la fois sombres et perspicaces.

— Je te comprends, Brigaut, dit le bonhomme Frappier Tiens, voilà ce qu'il te faut.

Et il lui montra des planches en chêne de deux pouces.

— Ne m'aidez pas, monsieur Frappier, dit le Breton; je veux tout faire moi-même.

Brigaut passa la nuit à raboter et ajuster la bière de Pierrette, et plus d'une fois il enleva d'un seul coup de rabot un ruban de bois humide de ses larmes. Le bonhomme Frappier le regardait faire en fumant. Il ne lui dit que ces deux mots quand son premier garçon assembla les quatre

morceaux : — Fais donc le couvercle à coulisse : ces pauvres parens ne l'entendront pas clouer.

Au jour, Brigaut alla chercher le plomb nécessaire pour doubler la bière. Par un hasard extraordinaire, les feuilles de plomb coûtèrent exactement la somme qu'il avait donnée à Pierrette pour son voyage de Nantes à Provins. Ce courageux Breton, qui avait résisté à l'horrible douleur de faire lui-même la bière de sa chère compagne d'enfance, en doublant ces funèbres planches de tous ses souvenirs, ne tint pas à ce rapprochement : il défaillit et ne put emporter le plomb ; le plombier l'accompagna en lui offrant d'aller avec lui pour souder la quatrième feuille une fois que le corps serait mis dans le cercueil. Le Breton brûla le rabot et tous les outils qui lui avaient servi; il fit ses comptes avec Frappier et lui dit adieu. L'héroïsme avec lequel ce pauvre garçon s'occupait, comme la grand'mère, à rendre les derniers devoirs à Pierrette, le fit intervenir dans la scène suprême qui couronna la tyrannie des Rogron.

Brigaut et le plombier arrivèrent assez à temps chez monsieur Auffray pour décider par leur force brutale une infâme et horrible question judiciaire. La chambre mortuaire, pleine de monde, offrit aux deux ouvriers un singulier spectacle. Les Rogron s'étaient dressés hideux auprès du cadavre de leur victime pour la torturer encore après sa mort. Le corps sublime de beauté de la pauvre enfant gisait sur le lit de sangle de sa grand'mère. Pierrette avait les yeux fermés, les cheveux en bandeau, le corps cousu dans un gros drap de coton.

Devant ce lit, les cheveux en désordre, à genoux, les mains étendues, le visage en feu, la vieille Lorrain criait : — Non, non, cela ne se fera pas !

Au pied du lit étaient le tuteur, monsieur Auffray, le curé Péroux et monsieur Habert. Les cierges brûlaient encore.

Devant la grand'mère étaient le chirurgien de l'hospice et monsieur Néraud, appuyés de l'épouvantable et doucereux Vinet. Il y avait un huissier. Le chirurgien de l'hospice était revêtu de son tablier de dissection. Un de ses aides avait défait sa trousse, et lui présentait un couteau à disséquer.

Cette scène fut troublée par le bruit du cercueil, que Brigaut et le plombier laissèrent tomber; car Brigaut, qui marchait le premier, fut saisi d'épouvante à l'aspect de la vieille mère Lorrain qui pleurait.

— Qu'y a-t-il ? demanda Brigaut en se plaçant à côté de la vieille grand'mère et serrant convulsivement un ciseau qu'il apportait.

— Il y a, dit la vieille, il y a, Brigaut, qu'ils veulent ouvrir le corps de mon enfant, lui fendre la tête, lui crever le cœur après sa mort comme pendant sa vie.

— Qui ? fit Brigaut d'une voix à briser le tympan des gens de justice.

— Les Rogron.

— Par le saint nom de Dieu !...

— Un moment, Brigaut! dit monsieur Auffray en voyant le Breton brandissant son ciseau.

— Monsieur Auffray, dit Brigaut pâle autant que la jeune morte, je vous écoute parce que vous êtes monsieur Auffray ; mais en ce moment je n'écouterais pas...

— La justice ! dit Auffray.

— Est-ce qu'il y a une justice ! s'écria le Breton. La justice, la voilà ! dit-il en menaçant l'avocat, le chirurgien et l'huissier de son ciseau qui brillait au soleil.

— Mon ami, dit le curé, la justice a été invoquée par l'avocat de monsieur Rogron, qui est sous le coup d'une accusation grave, et il est impossible de refuser à un inculpé les moyens de se justifier. Selon l'avocat de monsieur Rogron, si la pauvre enfant que voici succombe à son abcès dans la tête, son ancien tuteur ne saurait être inquiété ; car il est prouvé que Pierrette a caché pendant longtemps le coup qu'elle s'était donné...

— Assez ! dit Brigaut.

— Mon client... dit Vinet.

— Ton client, s'écria le Breton, ira dans l'enfer et moi sur l'échafaud ! car, si quelqu'un de vous fait mine de toucher à celle que ton client a tuée, et si le carabin ne rentre pas son outil, je le tue net.

— Il y a rébellion, dit Vinet, nous allons en instruire le juge.

Les cinq étrangers se retirèrent.

— Oh ! mon fils ! dit la vieille en se dressant et sautant au cou de Brigaut, ensevelissons-la bien vite, ils reviendront !...

— Une fois le plomb scellé, dit le plombier, ils n'oseront peut-être plus.

Monsieur Auffray courut chez son beau-frère, monsieur Lesourd, pour tâcher d'arranger cette affaire. Vinet ne voulait pas autre chose. Une fois Pierrette morte, le procès relatif à la tutelle, qui n'était pas jugé, se trouvait éteint sans que personne pût en arguer pour ou contre les Rogron : la question demeurait indécise. Aussi l'adroit Vinet avait-il bien prévu l'effet que sa requête allait produire.

A midi, monsieur Desfondrilles fit son rapport au tribunal sur l'instruction relative à Rogron, et le tribunal rendit un jugement de non-lieu parfaitement motivé.

Rogron n'osa pas se montrer à l'enterrement de Pierrette, auquel assista toute la ville. Vinet avait voulu l'y entraîner; mais l'ancien mercier eut peur d'exciter une horreur universelle.

Brigaut quitta Provins après avoir vu combler la fosse où Pierrette fut enterrée, et alla de son pied à Paris. Il écrivit une pétition à la Dauphine pour, en considération du nom de son père, entrer dans la garde royale, où il fut aussitôt admis. Quand se fit l'expédition d'Alger, il écrivit encore à la Dauphine pour obtenir d'être employé. Il était sergent, le maréchal Bourmont le nomma sous-lieutenant dans la ligne. Le fils du major se conduisit en homme qui voulait mourir. La mort a jusqu'ici respecté Jacques Brigaut, qui s'est distingué dans toutes les expéditions récentes sans y trouver une blessure. Il est aujourd'hui chef de bataillon dans la ligne. Aucun officier n'est plus taciturne ni meilleur. Hors le service, il reste presque muet, se promène seul et vit mécaniquement. Chacun devine et respecte une douleur inconnue. Il possède quarante-six mille francs qui lui ont été légués par la vieille madame Lorrain, morte à Paris en 1829.

Aux élections de 1830, Vinet fut nommé député ; les services qu'il a rendus au nouveau gouvernement lui ont valu la place de procureur général. Maintenant son influence est telle qu'il sera toujours nommé député. Rogron est receveur général dans la ville même où Vinet remplit ses fonctions ; et, par un hasard surprenant, monsieur Tiphaine y est premier président de la cour royale, car le justicier s'est rattaché sans hésitation à la dynastie de Juillet. L'ex-belle madame Tiphaine vit en bonne intelligence avec la belle madame Rogron. Vinet est au mieux avec le président Tiphaine.

Quand à l'imbécile Rogron, il dit des mots comme celui-ci : — Louis-Philippe ne sera vraiment roi que quand il pourra faire des nobles !

Ce mot n'est évidemment pas de lui. Sa santé chancelante fait espérer à madame Rogron de pouvoir épouser dans peu de temps le général marquis de Montriveau, pair de France, qui commande le département, et qui lui rend des soins. Vinet demande très proprement des têtes ; il ne croit jamais à l'innocence d'un accusé. Ce procureur général pur-sang passe pour un des hommes les plus aimables du ressort, et il n'a pas moins de succès à Paris et à la Chambre ; à la cour, il est un délicieux courtisan.

Selon la promesse de Vinet, le général baron Gouraud, ce noble débris de nos glorieuses armées, a épousé une demoiselle Matifat de Luzarches, âgée de vingt-cinq ans, fille d'un droguiste de la rue des Lombards, et dont la dot était de cinquante mille écus. Il commande, comme l'avait prophétisé Vinet, un département voisin de Paris. Il a été nommé pair de France à cause de sa conduite dans les émeutes sous le ministère de Casimir Périer. Le baron

Gouraud fut un des généraux qui prirent l'église Saint-Merry, heureux de *taper sur les péquins* qui les avaient vexés pendant quinze ans, et son ardeur a été récompensée par le grand cordon de la Légion d'honneur.

Aucun des personnages qui ont trempé dans la mort de Pierrette n'a le moindre remords. Monsieur Desfondrilles est toujours archéologue ; mais, dans l'intérêt de son élection, le procureur général Vinet a eu soin de le faire nommer président du tribunal. Sylvie a une petite cour et administre les biens de son frère ; elle prête à gros intérêts et ne dépense pas douze cents francs par an.

De temps en temps, sur cette petite place, quand un enfant de Provins y arrive de Paris pour s'y établir, et sort de chez mademoiselle Rogron, un ancien partisan des Tiphaine dit : — Les Rogron ont eu dans les temps une triste affaire à cause d'une pupille...

— Affaire de parti, répond le président Desfondrilles. On a voulu faire croire à des monstruosités. Cette Pierrette était une petite fille assez gentille et sans fortune ; par bonté d'âme ils l'ont prise avec eux ; au moment de se former, elle eut une intrigue avec un garçon menuisier ; elle venait pieds nus à sa fenêtre y causer avec ce garçon, qui se tenait là, voyez-vous? Les deux amans s'envoyaient des billets doux au moyen d'une ficelle. Vous comprenez que dans son état, aux mois d'octobre et de novembre, il n'en fallait pas davantage pour faire aller à mal une fille qui avait les pâles couleurs. Les Rogron se sont admirablement bien conduits : ils n'ont pas réclamé leur part de l'héritage de cette petite, ils ont tout abandonné à sa grand'mère. La morale de cela, mes amis, est que le diable nous punit toujours d'un bienfait.

— Ah ! mais, c'est bien différent ; le père Frappier me racontait cela tout autrement.

— Le père Frappier consulte plus sa cave que sa mémoire, dit alors un habitué du salon de mademoiselle Rogron.

— Mais le vieux monsieur Habert...

— Oh ! celui-là, vous savez son affaire?

— Non.

— Eh bien ! il voulait faire épouser sa sœur à monsieur Rogron, le receveur général.

Deux hommes se souviennent chaque jour de Pierrette : le médecin Martener et le major Brigaut, qui seuls connaissent l'épouvantable vérité.

Pour donner à ceci d'immenses proportions, il suffit de rappeler qu'en transportant la scène au moyen-âge et à Rome sur ce vaste théâtre, une jeune fille sublime, Béatrix Cenci, fut conduite au supplice par des raisons et par des intrigues presque analogues à celles qui menèrent Pierrette au tombeau. Béatrix Cenci n'eut pour tout défenseur qu'un artiste, un peintre. Aujourd'hui l'histoire et les vivans, sur la foi du portrait de Guido Reni, condamnent le pape, et font de Béatrix une des plus touchantes victimes des passions infâmes et des factions.

Convenons entre nous que la Légalité serait, pour les friponneries sociales, une belle chose si Dieu n'existait pas.

Novembre 1839.

FIN DE PIERRETTE,

ET DE LA TREIZIEME SÉRIE.

TABLE

DES OUVRAGES CONTENUS DANS CE VOLUME.

LA MAISON DU CHAT-QUI-PELOTE, par DE BALZAL 1
LE BAL DE SCEAUX. Id. 17
LA BOURSE. Id. 33
LA VENDETTA. Id. 42
LA PEAU DE CHAGRIN. Id. 61
LA FEMME DE TRENTE ANS. Id. 129
MADAME FIRMIANI. Id. 179
EUGÉNIE GRANDET. Id. 185
LA PAIX DU MÉNAGE. Id. 235
LA FAUSSE MAITRESSE. Id. 245
HONORINE. Id. 259
ALBERT SAVARUS. Id. 281
UNE FILLE D'ÈVE. Id. 313
PIERRETTE. Id. 345

FIN DE LA TABLE DE LA TREIZIEME SERIE.

Paris.—Impr. Louis Grimaux, rue du Croissant, 16.

Mistress Harriett Beecher-Stowe.

TRADUCTION DE MM. LÉON DE WAILLY ET EDMOND TEXIER.

LA CABANE DE L'ONCLE TOM.

CHAPITRE Ier.

Dans lequel on présente le lecteur à un ami de l'humanité.

Par une froide après-dîner de février, assez tard, deux gentlemen prenaient leur vin tête à tête dans une élégante salle à manger de la ville de P..., dans le Kentucky. Il n'y avait pas de domestiques présens, et les gentlemen, les chaises rapprochées, paraissaient prendre fort au sérieux le sujet de leur discussion.

Nous avons dit, pour plus de commodité, deux *gentlemen*. Cependant l'un des convives, à l'examiner de près, ne semblait pas, rigoureusement parlant, appartenir à cette classe. C'était un homme trapu, avec des traits communs, grossiers même, et cet air de prétention particulier aux hommes de bas étage qui tâchent de se faufiler dans le monde. Il était trop habillé, avec son gilet bariolé de couleurs, avec sa cravate bleue toute semée de taches jaunes, et dont le nœud à effet était parfaitement en rapport avec l'apparence générale du personnage. Ses grosses mains vulgaires étaient chargés de bagues, et il portait une lourde chaîne d'or, avec un paquet d'énormes breloques de toutes couleurs, — que, dans la chaleur de l'entretien, il avait l'habitude de faire tourner et résonner avec une satisfaction évidente. Sa conversation n'annonçait pas un grand respect pour la grammaire de Murray, et était entremêlée d'expressions profanes que notre désir d'être exact ne va pas jusqu'à transcrire.

Son compagnon, monsieur Shelby, avait, lui, l'air d'un gentleman ; et la manière dont la maison était tenue annonçait de l'aisance et même de la richesse. Ainsi que nous l'avons dit, l'entretien était fort animé.

— Voilà comme j'arrangerais la chose, dit monsieur Shelby.

— Je ne peux pas faire des affaires de cette façon-là, — je ne le peux positivement pas, monsieur Shelby, dit l'autre en élevant un verre de vin entre son œil et la lumière.

— Le fait est, Haley, que Tom n'est pas un garçon ordinaire ; il vaut certainement cette somme-là. — Tranquille, honnête, capable, il fait aller ma ferme comme une horloge.

— Vous voulez dire honnête pour un nègre, repartit Haley en se servant un verre d'eau-de-vie.

— Non ; je dis sérieusement que Tom est un brave garçon, tranquille, sensé, pieux. Ses sentimens religieux datent d'il y a quatre ans, à un *camp-meeting ;* et je le crois très sincère. Depuis lors, je lui ai confié tout ce que je possède, — argent, maison, chevaux, — je l'ai laissé aller et venir dans le pays, et je l'ai toujours trouvé plein de franchise et de droiture.

— Certaines gens croient qu'il n'y a pas de nègres pieux, Shelby, dit Haley avec un geste candide ; mais je ne suis pas de ces gens-là. J'avais un gaillard, dans le dernier lot que j'ai conduit cette année à la Nouvelle-Orléans, — vraiment, ça valait un *meeting* d'entendre cet être-là prier; avec ça qu'il était tout doux et tout tranquille. Il m'a rapporté gros, en outre, car je l'avais acheté à bon compte d'un homme qui était obligé de vendre ; et j'ai réalisé six cents dollars avec lui. Oui, je considère la piété comme une chose précieuse chez un nègre, quand l'article n'est pas frelaté.

— Eh bien ! l'article de Tom est de bonne qualité si jamais il en fût, repartit l'autre. Tenez, l'automne dernier, je l'ai laissé aller seul à Cincinnati faire des affaires pour moi ; il devait me rapporter cinq cents dollars. — Tom, lui ai-je dit, je me fie à vous, parce que je pense que vous êtes un chrétien ; je sais que vous ne voudriez pas me tromper. Tom revint à point nommé ; j'en étais sûr. De mauvais gueux, dit-on, lui avaient dit : — Tom, pourquoi n'allez-vous pas faire un tour dans le Canada ? — Ah ! mon maître s'est fié à moi ; je ne ferai jamais une chose pareille. On me l'a raconté. Je suis fâché de me défaire de Tom, je dois le dire. Vous devriez l'accepter en règlement de notre compte ; et vous le feriez, Haley, si vous aviez un peu de conscience.

— Ma foi! j'ai autant de conscience qu'on en peut avoir dans les affaires, — tout juste de quoi pouvoir prêter serment, vous savez, dit le marchand d'un ton plaisant ; et puis, je suis disposé à faire tout ce qui est raisonnable pour obliger un ami. Mais cette année-ci, voyez-vous, est un peu trop dure pour le pauvre monde, — un peu trop dure.

Le marchand soupira d'un air contemplatif et se versa encore de l'eau-de-vie.

— Eh bien, donc, Haley, quel marché voulez-vous faire? dit monsieur Shelby après un pénible silence.

— N'avez-vous pas un garçon ou une fille que vous pourriez ajouter à Tom?

— Hem! — je n'en ai pas dont je pourrais facilement me passer. A vrai dire, c'est seulement une dure nécessité qui me fait consentir à vous vendre; je n'aime à me défaire d'aucun de mes bras, voilà le fait.

Ici, la porte s'ouvrit, et un petit quarteron de quatre à cinq ans entra dans la chambre. Il y avait dans sa personne quelque chose de remarquablement beau et attrayant. Ses cheveux noirs, fins comme de la soie, tombaient en boucles autour de ses joues à fossettes; et ses grands yeux noirs, pleins de feu et de douceur, lançaient de dessous leurs longs cils un regard curieux. Une robe de tartan rouge et jaune, très bien faite, faisait avantageusement ressortir son genre de beauté; et un certain air d'assurance comique, mêlé de timidité, indiquait qu'il était habitué à être gâté par son maître.

— Holà! Jim Crow! dit monsieur Shelby en sifflant et en lui jetant une grappe de raisins secs; ramassez cela.

L'enfant courut de toute sa petite force après sa proie, tandis que son maître riait.

— Venez ici, Jim Crow! dit celui-ci. L'enfant vint, et le maître frappa sur sa tête bouclée et le prit par le menton.

— Maintenant, Jim, montrez à monsieur comment vous dansez et vous chantez. L'enfant commença d'une voix claire une de ces chansons sauvages et grotesques communes parmi les nègres, accompagnant son chant d'évolutions comiques parfaitement en mesure avec la musique.

— Bravo! dit Haley, qui lui jeta un quartier d'orange.

— Maintenant, Jim, marchez comme le vieil oncle Cudjoe, lorsqu'il a son rhumatisme, dit le maître.

Aussitôt les membres flexibles de l'enfant devinrent tout contrefaits, son dos se voûta, et, la canne de son maître à la main, il alla clopin clopant autour de la chambre, sa petite mine allongée, et crachant de droite et de gauche comme fait un vieillard.

Les deux gentlemen riaient aux éclats.

— Maintenant, Jim, dit son maître, montrez-nous comment le vieux Elder Robbins conduit le psaume. Le petit garçon allongea de plus belle sa figure bouffie, et se mit à chanter du nez un psaume avec une imperturbable gravité.

— Hourra! bravo! quel petit gaillard! dit Haley; le sujet promet. Ecoutez, dit-il tout à coup en frappant sur l'épaule de monsieur Shelby, ajoutez ce petit bonhomme, et je conclus le marché, — en vérité. Allons, voyons, n'est-ce pas faire la chose au plus juste?

En ce moment, la porte fut tout doucement ouverte et livra passage à une quarteronne d'environ vingt-cinq ans. Il ne fallut qu'un regard de l'enfant jeté sur elle pour indiquer qu'elle était sa mère. C'étaient le même œil noir avec ses longs cils, la même chevelure ondoyée et soyeuse. Sa peau brune laissait percer une légère rougeur, qui devint plus vive lorsqu'elle vit le regard de l'étranger se fixer sur elle avec toute la hardiesse d'une admiration non déguisée. Sa toilette, des plus soignées, avantageait sa taille bien prise; — une main délicate et un pied fin n'échappèrent pas à l'œil exercé du marchand, qui savait apprécier du premier coup d'œil la valeur d'une belle femelle.

— Eh bien! Éliza? dit son maître, comme elle s'arrêtait, le regardant avec hésitation.

— Je cherchais Harry, sous votre bon plaisir, monsieur. Et l'enfant bondit vers elle lui montrant son butin, qu'il avait ramassé dans sa jupe.

— Emmenez-le, dit monsieur Shelby; et elle se retira vite, emportant l'enfant dans ses bras.

— Par Jupiter! s'écria le marchand, se tournant vers monsieur Shelby avec admiration, voilà un article, pour le coup. Vous pourriez faire votre fortune avec cette fille à la Nouvelle-Orléans, quand vous voudriez. J'ai vu, de mon temps, payer plus d'un millier de dollars des filles qui ne la valaient pas.

— Je n'ai pas envie de faire ma fortune avec elle, dit sèchement monsieur Shelby. Et cherchant à détourner la conversation, il déboucha une nouvelle bouteille de vin, et demanda à son compagnon ce qu'il en pensait.

— Excellent, monsieur,—premier choix, dit le marchand; puis se tournant, et frappant familièrement sur l'épaule de Shelby, il ajouta :—Voyons, combien voulez-vous de cette fille? — Qu'est-ce qu'il faut que je vous en offre?

— Elle n'est pas à vendre, monsieur Haley, répondit Shelby. Ma femme ne voudrait pas la céder pour son pesant d'or.

— Oui, oui, les femmes disent toujours ces sortes de choses, parce qu'elles n'entendent rien au calcul. Faites-leur voir combien de montres, de plumes et de bijoux on a pour son pesant d'or, et ça change diantrement la question, je vous promets.

— Je vous répète, Haley, qu'il n'en faut pas parler; quand j'ai dit non, c'est non, dit Shelby d'un ton décidé.

— Eh bien! vous me céderez l'enfant, alors, dit le marchand; convenez que je vous en donne un joli prix.

— Que voulez-vous faire de cet enfant?

— J'ai un ami qui se lance dans ce genre d'affaires, — et qui veut acheter de jolis enfans pour les revendre. Des articles de fantaisie tout à fait.— Il les vend comme garçons d'hôtels, etc., à des richards qui ont de quoi en payer de jolis. Ça pose bien un de ces grands établissemens d'avoir un garçon vraiment beau, là, pour ouvrir la porte et servir. Ils rapportent une bonne somme; et ce petit diable est un si drôle de chanteur qu'il fait juste l'affaire.

— J'aimerais mieux ne pas le vendre, dit monsieur Shelby d'un air pensif; le fait est, monsieur, que je suis humain, et que j'ai de la répugnance à enlever cet enfant à sa mère, monsieur.

— Oh! vraiment? — Oui dà! — quelque chose comme ça. Je comprends parfaitement, c'est bien désagréable d'avoir affaire à des femmes, quelquefois; je déteste toutes leurs piailleries, leurs criailleries. Elles sont diablement désagréables; mais, en général, je m'arrange de façon à les éviter, monsieur. Vous n'avez qu'à éloigner la fille pour un jour ou une semaine, et la chose se fait tranquillement; — tout est fini avant qu'elle revienne. Votre femme n'aurait qu'à lui donner quelques boucles d'oreilles, ou une robe neuve, ou quelques compensations de cette espèce, pour la consoler.

— Je crois que cela ne suffirait pas.

— Eh! mon Dieu, si! Ces créatures-là ne sont pas comme les blancs, vous savez; elles en prennent leur parti, quand on sait bien mener les choses. On prétend, ajouta Haley d'un air candide et confidentiel, que ce genre de commerce endurcit le cœur; mais je ne trouve pas ça, moi. Le fait est que je n'ai jamais pu m'y prendre comme certaines gens. J'en ai vu qui arrachaient l'enfant des bras de sa mère et le mettaient en vente, tandis qu'elle criait tout le temps comme une folle. — Très mauvaise politique, — ça gâte l'article; — ça vous le rend quelquefois tout à fait impropre au service. J'ai connu, à la Nouvelle-Orléans, une fille vraiment belle qui a été complètement perdue par cette sorte de traitement. L'homme qui la marchandait ne voulait pas de son enfant, et c'était une fière gaillarde quand le sang lui bouillait. Il fallait voir comme elle serrait son enfant dans ses bras, comme elle en disait, que c'était réellement effrayant; ça me fait frissonner d'y penser; et lorsqu'on emmena l'enfant et qu'on enferma la mère, voilà-t-il pas que la tête lui partit et qu'elle mourut en une semaine. Mille dollars jetés par la fenêtre, monsieur, et cela, faute de s'y bien prendre; c'est comme ça. Il vaut toujours mieux être humain, monsieur; j'en ai fait l'expérience. Et le marchand se renversa sur sa chaise et se croisa les bras d'un air de détermination vertueuse; il avait l'air de se croire la doublure de Wilberforce.

Le sujet paraissait intéresser profondément notre homme, car tandis que monsieur Shelby pelait une orange d'un

air pensif, Haley reprit avec toute la modestie convenable, mais comme forcé par la vérité de dire quelques mots de plus :

— Il ne sied pas de faire son propre éloge ; mais je le dis parce que c'est la vérité. Je crois être connu pour amener les plus beaux troupeaux de nègres qu'on voie ici, — du moins on me l'a dit. Je l'ai fait cent fois si je l'ai fait une, — tous en bon état, — gras et de bonne mine : et j'en perds aussi peu que personne. Eh bien ! je l'attribue à la manière dont je m'y prends, monsieur ; et l'humanité, monsieur, je puis le dire, fait la base de mon système, à moi.

Monsieur Shelby, qui ne savait que dire, répondit : — En vérité !

— Eh bien ! monsieur, on s'est moqué de mes idées, et on m'a fait des représentations. Mes idées ne sont pas populaires, et elles ne sont pas communes : mais je m'y suis tenu, monsieur, je m'y suis tenu, et j'ai réalisé gros avec ces idées-là. Oui, monsieur, elles ont payé leur passage, je puis le dire. Et le marchand se mit à rire de sa plaisanterie.

Il y avait quelque chose de si piquant et de si original dans l'exposé de ces sentimens d'humanité, que monsieur Shelby ne put s'empêcher de rire avec Haley. Peut-être riez-vous aussi, cher lecteur ; mais vous savez que l'humanité se présente sous bien des formes étranges aujourd'hui, et qu'il n'y a pas de limite aux choses étranges que certaines gens peuvent dire et faire.

Le rire de monsieur Shelby encouragea le marchand à continuer.

— C'est singulier, mais je n'ai jamais pu fourrer ça dans la tête des gens. Tenez, il y avait Tom Loker, mon ancien associé à Natchez ; c'était un garçon entendu que ce Tom ; seulement c'était un diable avec les nègres. — C'était par principe, voyez-vous : car jamais il n'y eut meilleur cœur au monde. C'était son *système*, monsieur. J'avais coutume de dire à Tom : — Voyons, Tom, quand vos filles se mettent à crier, à quoi bon leur cogner la tête et leur tomber sur le casaquin ? C'est ridicule, que je lui dis, et ça n'est bon à rien. Je ne vois pas de mal à ce qu'elles pleurent, que je dis ; c'est dans la nature, et si la nature ne s'échappe pas d'un côté, elle le fera de l'autre. D'ailleurs, Tom, que je dis, ça vous gâte vos filles ; elles deviennent maladives et tout abattues, et quelquefois elles deviennent laides, — surtout les jeunes, — et c'est le diable alors pour s'en tirer. Ah ça ! que je dis, pourquoi ne pas les prendre par la douceur ? Croyez-moi, Tom, un peu d'humanité de temps en temps vaut mieux que toutes vos injures et tous vos coups, et ça rapporte plus, croyez-moi. Mais Tom ne put pas se faire à ça ; et il m'en gâtait tant, que je fus obligé de rompre avec lui, quoique ce fût un brave garçon, et aussi habile en affaires que pas un.

— Et trouvez-vous que votre méthode vaut mieux que celle de Tom ?

— Oui, monsieur, je puis le dire. Il n'en est pas des nègres comme des blancs, qui sont élevés avec l'espoir de garder leurs enfans et leurs femmes. Les nègres, vous savez, qui sont dressés comme il faut, n'ont pas de ces sortes d'espérances : de façon que tout ça s'arrange plus aisément.

— J'ai peur alors que les miens n'aient pas été bien dressés, répliqua monsieur Shelby.

— J'crois que non ; vous autres du Kentucky, vous gâtez vos nègres. Vos intentions sont bonnes, mais ce n'est pas de la vraie bonté, après tout. Un nègre, voyez-vous, qui est destiné à être trimballé de par le monde, et vendu à Tom, à Dick, et à Dieu sait qui, ça n'est pas de la bonté que de lui donner des idées et des espérances, et de l'élever trop bien, parce que tout ce qui lui tombe sur le dos ensuite lui semble plus rude à supporter. Or, j'ose le dire, vos nègres auraient tous l'oreille basse là où nos nègres de plantation seraient à chanter et à crier comme des possédés. Chacun, vous le savez, monsieur Shelby, a naturellement bonne opinion de sa méthode ; et je crois traiter les nègres aussi bien qu'ils valent la peine d'être traités.

— C'est une heureuse chose d'être satisfait, dit monsieur Shelby, haussant légèrement les épaules d'un air désagréablement affecté.

— Eh bien ! reprit Haley, après un instant de silence, que dites-vous ?

— J'y réfléchirai et j'en parlerai à ma femme. En attendant, Haley, si vous voulez que vos affaires se fassent sans bruit comme vous dites, il vaut mieux qu'on ne le sache pas dans le voisinage. Mes nègres l'apprendront, et on ne les emmènera pas sans bruit, s'ils le savent, je vous assure.

— Oh ! certainement ; motus, comme de raison ! mais je vas vous dire : je suis diablement pressé, et je voudrais savoir aussitôt que possible sur quoi je puis compter, dit-il en se levant et mettant son pardessus.

— Eh bien ! revenez ce soir entre six et sept heures ; vous aurez ma réponse, dit monsieur Shelby. Et le marchand se retira en faisant un salut.

— J'aurais voulu pouvoir jeter le drôle du haut en bas de l'escalier, se dit monsieur Shelby, lorsqu'il vit la porte tout à fait refermée ; quelle impudence ! Mais il sait combien je suis à sa discrétion. Si l'on m'eût jamais dit que je vendrais Tom à un de ces coquins de marchands du Sud, j'aurais répondu :

— Votre serviteur est-il un chien, pour être capable d'une pareille chose ? Et pourtant il faut en venir là, à ce que je vois ! Et l'enfant d'Elisa aussi ! Je sais que j'aurai maille à partir avec ma femme à ce sujet, et quant à cela, pour Tom aussi. Voilà ce que c'est que de s'endetter, — hélas ! Le drôle voit l'avantage qu'il a sur moi, et veut en profiter.

C'est peut-être dans l'Etat de Kentucky que le système de l'esclavage se présente sous la forme la plus douce. Le genre paisible et gradué d'agriculture qui y domine n'exigeant pas ces momens de presse qui sont une nécessité dans les districts plus méridionaux, rend la tâche des nègres plus douce et plus raisonnable ; tandis que le maître, content d'un profit plus gradué, n'a pas de ces tentations de dureté de cœur auxquelles succombe toujours la fragilité humaine, lorsque la perspective d'un gain rapide n'a pour contrepoids que les intérêts de créatures dénuées de secours et de protection.

Quiconque y visite quelques terres, et est témoin de la bonté de certains maîtres, de certaines maîtresses, et de la fidélité affectueuse de certains esclaves, serait tenté de croire qu'il voit réalisé ce rêve poétique de l'institution patriarcale ; mais sur tout cela plane une ombre sinistre, — l'ombre de la *loi*. Tant que la loi considérera tous ces êtres humains aux cœurs palpitans, comme autant de *choses* appartenant à un maître, — tant que la ruine, le malheur, l'imprudence ou la mort du meilleur propriétaire peuvent à tout instant les forcer de changer une vie de protection et de bienveillance contre une vie de fatigue et de misère, — l'administration la mieux dirigée ne fera jamais rien de l'esclavage.

M. Shelby était un brave homme, disposé à rendre la vie douce à ceux qui l'entouraient, et ce qui pouvait contribuer au bien-être physique des nègres n'avait jamais manqué sur sa plantation. Mais il avait été trop facile dans ses spéculations ; il était très obéré, et ses billets, qui s'élevaient à une forte somme, étaient tombés aux mains de Haley. Ce petit renseignement donne la clef de la conversation précédente.

Or, en approchant de la porte, Éliza avait saisi assez de cette conversation pour comprendre qu'un marchand proposait à son maître de lui céder quelqu'un de ses esclaves.

Elle aurait bien voulu rester à la porte pour écouter, lorsqu'elle sortit du parloir, mais sa maîtresse l'avait appelée au moment même.

Cependant, elle crut avoir entendu le marchand faire une offre pour son enfant ; — avait-elle pu se méprendre ? Son cœur se gonfla, et involontairement elle serra si fort le petit Harry qu'il la regarda avec étonnement.

— Eliza, ma fille, qu'est-ce qui vous chagrine aujourd'hui? lui dit sa maîtresse, voyant qu'elle renversait le pot à l'eau, tout ce qu'elle touchait, et finalement qu'elle lui offrait une longue robe de chambre au lieu de la robe de soie qu'elle avait eu ordre d'aller prendre.

Eliza tressaillit. — Oh! maîtresse! dit-elle en levant les yeux; et, fondant en larmes, elle s'assit sur une chaise et se mit à sangloter.

— Eh bien, Éliza, mon enfant! qu'est-ce qui vous chagrine? répéta sa maîtresse.

— Oh! maîtresse, maîtresse! dit Eliza, il y a dans le parloir un marchand qui cause avec maître. Je l'ai entendu.

— Eh bien! absurde enfant, quand cela serait?

— Oh! maîtresse, croyez-vous que maître voudrait vendre mon petit Harry? Et la pauvre créature se rejeta sur une chaise, avec des sanglots convulsifs.

— Le vendre? Non, folle que vous êtes! Vous savez que votre maître ne traite pas avec ces marchands du Sud, et qu'il ne vend jamais aucun de ses serviteurs, tant qu'ils se conduisent bien. Allons donc, fille extravagante, qui pensez-vous qui voudrait acheter votre Harry? Croyez-vous donc que tout le monde est coiffé de lui comme vous l'êtes, petite buse? Voyons, reprenez votre gaieté, et agrafez ma robe. Là, maintenant, arrangez mes cheveux de derrière, faites-moi la jolie tresse que vous avez apprise l'autre jour, et dorénavant n'écoutez plus aux portes.

— Mais, enfin, maîtresse, vous ne voudriez jamais donner votre consentement, vous, à... à...

— Quelle absurde idée, mon enfant! assurément non, jamais. Pourquoi parler ainsi? J'aimerais autant vendre un de mes enfans. Mais réellement, Éliza, vous devenez par trop fière de ce petit bonhomme. Un homme ne peut pas mettre le nez à la porte que vous ne pensiez qu'il vient l'acheter.

Rassurée par ce ton de confiance, Éliza procéda lentement et avec adresse à la toilette de sa maîtresse, tout en riant de ses propres craintes.

Mistress Shelby était une femme très distinguée, au point de vue intellectuel et moral. A cette générosité d'âme qu'on a si souvent l'occasion de remarquer chez les femmes du Kentucky, elle joignait des principes de religion et de haute moralité qu'elle mettait en pratique avec beaucoup d'énergie et d'habileté. Son mari, qui ne professait pas précisément lui-même des sentimens de piété, n'en respectait pas moins les sentimens solides de sa femme, et avait peut-être un peu peur de son opinion. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'entravait en rien ses efforts bienveillans pour l'instruction, le bien-être et l'amélioration de leurs serviteurs, quoiqu'il ne s'y associât pas positivement lui-même. Le fait est, que sans croire absolument à la doctrine de l'efficacité des bonnes œuvres des saints, il semblait réellement s'imaginer que sa femme avait assez de piété et de bienveillance pour deux, et il nourrissait un vague espoir de gagner le ciel à la faveur de l'excédant des qualités qu'elle possédait.

Le poids le plus lourd que lui laissa sa conversation avec le marchand, ce fut la nécessité d'apprendre à sa femme l'arrangement qu'il avait en vue, — prévoyant bien les instances et l'opposition qu'il allait rencontrer.

Mistress Shelby, qui ignorait entièrement les embarras de son mari, e qui savait seulement combien il était bon, avait été tout à fait sincère dans l'incrédulité avec laquelle elle avait repoussé les soupçons d'Éliza. Aussi n'y pensat-elle plus, et occupée qu'elle était de ses apprêts pour une visite du soir, cette pensée lui sortit tout à fait de l'esprit.

CHAPITRE II.

La Mère.

Dès sa plus tendre jeunes e, Éliza avait été élevée par sa maîtresse en enfant gâté.

Quiconque a voyagé dans le Sud, a dû remarquer comme un trait caractérisque la douceur de la voix et des manières des quarteronnes et des mulâtresses. Ces grâces, naturelles à la quarteronne, sont souvent unies à la plus éblouissante beauté; ces femmes sont, dans tous les cas, toujours agréables et séduisantes. Telle que nous venons de la dépeindre, Éliza n'est pas une ébauche de fantaisie. Nous l'avons esquissée de souvenir, comme elle nous est apparue, il y a quelques années, dans le Kentucky. Sous la sauvegarde tutélaire de sa maîtresse, Éliza avait atteint l'âge de la maturité, sans éprouver les ordinaires tentations que suggère la beauté, cet héritage si fatal pour une esclave. Elle avait été mariée à un jeune mulâtre plein de talens, lequel était esclave sur une plantation voisine. Il s'appelait Georges Harris. Son maître le louait à la journée et l'envoyait travailler dans une manufacture de toile à sacs où son adresse et son habileté l'avaient fait regarder comme le meilleur ouvrier de l'établissement. Georges Harris avait inventé une machine pour nettoyer le chanvre, et si l'on considère la position et l'éducation de l'inventeur, on reconnaîtra qu'il avait déployé autant de génie mécanique que Witney dans la confection du *cotton-gin* (1).

Très bien de sa personne, et de manières agréables, Georges était le favori de l'établissement; cependant, comme aux yeux du législateur il n'était pas un homme, mais une *chose*, Georges Harris, malgré ses qualités supérieures, se trouvait soumis au contrôle d'un maître despotique, vulgaire et à idées étroites. Ce gentleman, ayant entendu parler de tous côtés de l'invention de l'esclave, avait vite enfourché son cheval, et s'était rendu à la manufacture pour examiner le travail de cette intelligente *propriété*. Le maître fut reçu avec empressement par le manufacturier, qui le félicita de posséder un esclave aussi précieux. Notre gentleman fut ensuite conduit dans la manufacture, où Georges lui montra la machine dont il était l'inventeur. Dans sa joie, l'esclave parlait avec tant de facilité, il se tenait si droit, il était si beau, il paraissait si mâle, que son maître, en le voyant ainsi, eut la conscience de son infériorité. De quel droit son esclave se permettait-il de courir la campagne, d'inventer des machines, et de tenir la tête haute devant des *gentlemen?* Il saurait bientôt mettre fin à tout cela en le reprenant et en l'obligeant à racler et à bêcher le jardin. Alors il verrait si Georges continuerait à être aussi pimpant. Le régisseur et les ouvriers ne furent pas peu surpris, quand le maître demanda tout à coup les gages de Georges, et annonça son intention de le reprendre.

— Mais, monsieur Harris, représenta le régisseur, voilà une détermination bien prompte.

— Qu'est-ce que cela fait? répondit celui-ci. Est-ce que cet homme n'est pas *à moi*?

— Nous ne demandons pas mieux que d'augmenter les gages de Georges.

— Il ne s'agit pas de cela, monsieur; je ne loue mes gens qu'autant que cela me plaît.

— Cependant, monsieur, Georges paraît tout à fait propre à la besogne qu'il fait.

— Cela peut être; quoiqu'à vrai dire il n'ait jamais été très propre à quoi que ce soit de ce que je lui ai fait faire.

— Vous oubliez, objecta malencontreusement un ouvrier, qu'il est l'inventeur de cette machine.

— Oh! oui, — une machine qui épargne de l'ouvrage, n'est-ce pas? Il est bien capable d'inventer cela, j'en sui sûr. Laissez faire un nègre, et il ne songera pas à autre chose. Ils sont tous disposés à s'épargner du travail, tous, sans exception. Mais il marchera.

Georges resta atterré en entendant prononcer l'arrêt de sa destinée soumise à un pouvoir irrésistible; il croisait ses bras avec violence, mordait ses lèvres pendant qu'un volcan de pensées amères brûlait son sein et lançait dans ses veines des ruisseaux de feu; il respirait difficilement. Son

(1) Machine à égrener le coton.

grand œil noir étincelait ; et il aurait pu se laisser aller à une explosion dangereuse, si le manufacturier, lui frappant amicalement sur le bras, ne lui avait dit à voix basse :

— Contenez-vous, Georges. allez avec lui pour le moment ; nous tâcherons de venir à votre secours.

Le tyran avait remarqué le chuchottement et deviné ce qui avait été dit. Il n'en fut que plus excité à exercer son pouvoir sur sa victime.

Georges fut ramené chez son maître et condamné aux plus rudes travaux de la ferme. L'esclave avait assez de force pour ne pas laisser échapper une parole irrévérencieuse ; mais l'éclair que lançaient ses yeux, son front chargé de nuages, dissimulaient mal ses souffrances. Cette manifestation involontaire n'est-elle pas une preuve trop claire que l'homme ne peut devenir *une chose?*

— C'était dans les jours heureux où il était employé à la manufacture que Georges avait vu et épousé Eliza. A cette époque, l'esclave, favorisé par le manufacturier, avait la liberté d'aller et de venir à son gré. Mistress Shelby, avec cette propension qu'ont les femmes à faire des mariages, avait fort approuvé cette union. Elle avait été ravie d'unir sa belle favorite à un homme qui semblait, sous tous les rapports, convenir parfaitement à cette dernière. La cérémonie matrimoniale avait donc eu lieu dans le grand parloir de mistress Shelby, qui avait préalablement pris soin d'orner de fleurs d'oranger les beaux cheveux de la fiancée ; c'était elle aussi qui avait jeté le voile sur la tête d'Eliza. Jamais voile de mariée ne fut posé sur une tête plus belle.

Il y avait eu profusion de gants blancs, de vins et de gâteaux, les invités s'étaient récriés sur la beauté de la mariée et les libéralités de sa maîtresse. Pendant un an ou deux, Eliza vit son mari fréquemment, et rien n'aurait troublé le bonheur des deux époux s'ils n'avaient eu à déplorer la perte de deux jeunes enfans, adorés de leur mère. Eliza s'était abandonnée à un si vif chagrin, que sa maîtresse avait cru devoir lui adresser de douces remontrances à ce sujet, et elle s'était efforcée de diriger vers la religion la douloureuse surexcitation de la jeune femme. Le ciel lui ayant donné un nouvel enfant, Eliza fut plus calme, son cœur encore saignant se donna tout entier au petit Harry, et sembla renaître jusqu'au jour où son mari, arraché au bon manufacturier chez lequel il travaillait, fut ramené sous la verge de fer de son propriétaire légitime.

Fidèle à sa promesse, le manufacturier avait fait une visite à monsieur Harris, une semaine ou deux après le retour de Georges ; il avait pensé que, la colère du maître dissipée, il lui serait facile de rendre l'esclave à son ancien travail ; mais au premier mot dit par lui, il n'avait reçu de monsieur Harris que cette brusque réponse :

— Ne prenez pas la peine de parler plus longuement, je sais ce que j'ai à faire.

— Loin de moi la prétention de me mêler de vos affaires, monsieur, répondit le manufacturier ; seulement, j'avais pensé qu'il était de votre intérêt de me louer votre esclave, aux conditions que je vous ai proposées.

— Oh ! je comprends ! J'ai vu vos clignemens d'yeux, j'ai entendu vos chuchottemens le jour où j'ai ramené Georges de la manufacture, mais je ne me laisserai pas attraper. Nous sommes dans un pays libre, cet homme est à moi, et je dispose de lui comme il me convient. Voilà !

Ainsi tomba la dernière espérance de Georges ; il ne pouvait plus s'attendre qu'à un avenir de peine et de fatigues, rendu plus amer par toutes les vexations que pouvait imaginer la plus ingénieuse tyrannie.

Un jurisconsulte très humain a dit : Le pire traitement que l'on peut faire subir à un homme, c'est de le pendre. Hélas ! on peut encore lui infliger un traitement pire.

CHAPITRE III.

Époux et Père.

Mistress Shelby était allée faire sa visite, et Éliza se tenait dans la véranda, suivant du regard la voiture qui s'éloignait, lorsqu'une main se posa sur son épaule. Elle se retourna, et un sourire illumina ses beaux yeux.

— Est-ce vous, Georges ? Comme vous m'avez effrayée ! je suis si contente que vous soyez arrivé ! Maîtresse est allée passer la soirée en ville ; ainsi venez dans ma petite chambre, nous aurons tout notre temps à nous.

A ces mots, elle l'entraîna dans une jolie petite pièce qui donnait sur la véranda, et où elle cousait d'ordinaire, pouvant de là entendre l'appel de sa maîtresse.

— Comme je suis contente ! vous n'avez pas l'air gai ? — regardez Harry comme il grandit. L'enfant regardait timidement son père à travers ses boucles de cheveux, tout en se serrant contre la jupe de sa mère. N'est-ce pas qu'il est beau ? dit Élisa en relevant ses longues boucles et en l'embrassant.

—Je voudrais qu'il ne fût pas né, dit Georges avec amertume. Je voudrais n'être pas né moi-même.

Surprise et effrayée, Éliza s'assit, pencha sa tête sur l'épaule de son mari, et fondit en larmes.

— Là, voyons, Éliza, c'est mal à moi de vous faire ce chagrin, pauvre fille ! dit-il avec tendresse ; c'est bien mal. Oh ! comme je voudrais que vous ne m'eussiez jamais vu, — vous auriez pu être heureuse !

—Georges ! Georges ! comment pouvez-vous parler ainsi ? qu'est il arrivé de terrible, ou que doit-il arriver ? Il me semble que nous avons été heureux jusqu'ici.

— Oui, ma chère, dit Georges. Puis, prenant son enfant sur son genou, il contempla attentivement ses beaux yeux noirs, et lui passa les mains dans ses longues boucles.

— C'est tout votre portrait, Éliza ; et vous êtes la plus belle femme que j'aie jamais vue, et la meilleure que j'aie jamais le désir de voir ; mais, hélas ! je voudrais que nous ne nous fussions jamais rencontrés !

— Oh ! Georges, pouvez-vous ?...

— Oui, Éliza, ce n'est plus que misère, misère, misère ! ma vie n'est plus qu'amertume ; c'en est fait de moi ! Je suis un misérable souffre-douleur ; je ne ferai que vous entraîner dans l'abîme, voilà tout. A quoi sert de tâcher de faire quelque chose, de savoir quelque chose, d'être quelque chose ? à quoi sert de vivre ? Je voudrais être mort !

— Oh ! voyons, Georges, c'est vraiment mal. Je sais combien vous souffrez d'avoir perdu votre place dans la manufacture, je sais aussi que vous avez un maître bien dur ; mais, de grâce, soyez patient, et peut-être quelque chose ..

— Patient ! est-ce que je ne l'ai pas été ? Ai-je dit un seul mot lorsqu'il est venu m'enlever, sans rime ni raison, d'un endroit où tout le monde était bon pour moi ? Je lui ai fidèlement remis tout ce que j'avais gagné, jusqu'au dernier sou, — et ils disent tous que je travaillais bien.

— Oh ! oui, c'est terrible ; mais, après tout, c'est votre maître, vous savez.

— Mon maître ! et qui l'a fait mon maître ? c'est ce que je me demande ; — quel droit a-t-il sur moi ? Je suis un homme tout comme lui ; je vaux mieux que lui ; je connais mieux la besogne que lui ; je mène mieux les affaires que lui ; je sais mieux lire que lui ; j'ai une belle écriture, — et j'ai tout appris moi-même, et je n'ai à le remercier de rien, — j'ai tout appris en dépit de lui ; et maintenant quel droit a-t-il de faire de moi une bête de somme, — de m'enlever à ce que je sais faire, à ce que je sais faire mieux que lui, pour m'employer à une besogne qui ne convient qu'à un cheval ? Il l'essaie ; il dit qu'il me fera plier, et il me donne exprès la plus rude, la plus sale besogne !

— O Georges! Georges! vous m'effrayez! Je ne vous ai jamais entendu parler ainsi; je crains que vous ne fassiez quelque chose de terrible. Je ne suis pas du tout surprise de ce que vous éprouvez; mais, soyez prudent,—de grâce! pour l'amour de moi, pour l'amour de Harry!

— J'ai été prudent, et j'ai été patient; mais ma position ne fait qu'empirer; il n'y a pas moyen de souffrir plus longtemps; il ne perd pas une occasion de m'insulter et de me torturer. Je croyais que, ma besogne bien faite, je pourrais avoir un peu de temps pour lire et apprendre hors des heures de travail; mais plus il voit que j'en puis faire, plus il m'en donne. Il prétend que, quoique je ne dise rien, il voit bien que j'ai le diable en moi, et qu'il veut l'en faire sortir; et, en effet, un de ces jours, le diable en sortira d'une manière qu'il n'aimera pas, ou je me trompe fort.

— Oh! mon Dieu! que ferons-nous? dit Éliza avec tristesse.

— Pas plus tard qu'hier, reprit Georges, comme j'étais à charger des pierres dans une charrette, le jeune maître Tom était là faisant claquer son fouet si près du cheval que la bête avait peur. Je le priai aussi doucement que possible de cesser; — il continua. Je le priai de nouveau; et alors il se retourna contre moi, et se mit à me frapper. Je lui pris la main, et alors il commença à crier, à me donner des coups de pied, et courut trouver son père, et lui dit que je le maltraitais. Celui-ci arriva comme un furieux, et dit qu'il m'apprendrait qu'il était mon maître: et il m'attacha à un arbre, coupa des baguettes pour notre jeune maître, et lui permit de me battre jusqu'à ce qu'il fût fatigué, — ce que l'autre fit. Si je ne l'en fais pas souvenir quelque jour! Et le front du jeune homme s'assombrit, et ses yeux prirent une expression qui firent trembler sa femme. Qui a fait cet homme mon maître? c'est ce que je voudrais savoir, dit-il.

— Mais, dit Éliza tristement, j'ai toujours pensé que je devais obéir à mon maître et à ma maîtresse, ou que je n'étais pas une chrétienne.

— Vous pouvez avoir raison, vous; ils vous ont élevée comme leur enfant, ils vous ont nourrie, vous ont vêtue, ils vous ont instruite, ils vous ont donné une bonne éducation; cela leur donne quelques droits sur vous. Mais moi je n'ai eu d'eux que des coups de pied, des coups de poing, des imprécations, trop heureux quand ils ne s'occupaient pas de moi; qu'est-ce que je leur dois? Je leur ai payé plus de cent fois tout ce que j'ai pu leur coûter. Je ne veux plus supporter cette situation. Non, je ne le veux plus! dit-il en serrant la main avec une expression farouche.

Éliza trembla et se tut. Elle n'avait jamais vu son mari dans un état pareil, et elle se courba comme un roseau sous la violence de cet ouragan.

— Vous savez le pauvre petit Carlo, que vous m'avez donné, reprit Georges, ç'a été à peu près toute ma consolation. Il dormait avec moi la nuit, il me suivait partout le jour, et il me regardait comme s'il comprenait toutes mes souffrances. Eh bien, l'autre jour, comme je lui donnais à manger quelques vieux rogatons que j'avais ramassés près de la porte de la cuisine, mon maître survint et me dit que je le nourrissais à ses dépens, qu'il n'avait pas le moyen de permettre à chaque nègre d'avoir un chien, et il m'ordonna de lui mettre une pierre au cou et de le jeter dans l'étang.

— Oh! Georges, vous ne l'avez pas fait.

— Moi, non certes; mais il l'a fait lui. Maître et Tom ont assommé à coups de pierre le pauvre animal qui se noyait. Mon pauvre chien! il me regardait d'un air si douloureux, comme s'il s'étonnait de ce que je ne le sauvais pas. Ils m'ont fouetté parce que je n'avais pas voulu le noyer moi-même. Cela m'est égal. Maître verra qu'on ne me dompte pas à coups de fouet. Mon jour viendra, s'il n'y prend garde.

— Qu'allez-vous faire? Oh! Georges, ne faites rien de mal; si vous vous contentez d'avoir confiance en Dieu, et d'accomplir votre tâche, il vous délivrera.

— Je ne suis pas un chrétien comme vous, Éliza; mon cœur est plein d'amertume; je ne peux pas avoir confiance en Dieu. Pourquoi laisse-t-il les choses aller ainsi?

— Georges, il faut avoir de la foi. Maîtresse dit que quand tout va le plus mal pour nous, nous devons croire que Dieu fait pour le mieux.

— C'est aisé à dire lorsqu'on est assis sur son sofa, ou qu'on se promène dans sa voiture; mais qu'on les mette dans ma position, et nous verrons s'ils tiennent le même langage. Je voudrais être bon, mais le cœur me brûle, et il ne peut s'habituer à un tel genre de vie, on a beau dire. Vous ne le pourriez pas à ma place; — vous ne le pourrez pas, si je vous dis ce que j'ai à vous dire. Vous ne savez pas encore tout.

— Qu'est-ce qui nous menace encore?

— Dernièrement, mon maître a dit qu'il était un fou de m'avoir laissé marier au dehors; qu'il déteste monsieur Shelby et toute sa race, parce qu'ils sont fiers et qu'ils se croient au dessus de lui; que c'est vous qui m'avez donné des idées de fierté. Il dit qu'il ne me laissera plus venir ici, et qu'il faudra que je prenne une femme et que je m'établisse chez lui. Il n'a d'abord fait que grommeler ces menaces; mais hier il m'a dit de prendre Mina pour femme, et de m'établir dans une case avec elle; sinon il m'enverrait vendre en bas de la rivière.

— Eh mais! vous avez été marié avec moi par le ministre, tout comme un blanc? dit Éliza dans sa simplicité.

— Est-ce que vous ne savez pas qu'un esclave ne peut se marier? Il n'y a pas de loi pour cela dans le pays; je ne peux pas vous garder comme ma femme, s'il lui plaît de nous séparer. Voilà pourquoi je voudrais ne vous avoir jamais vue, — pourquoi je voudrais n'être pas né. Cela aurait mieux valu pour tous deux, cela aurait mieux valu pour ce pauvre enfant de n'être pas né. Tout cela peut lui arriver aussi.

— Oh! mais notre maître est si bon!

— Oui, mais qui sait? — Il peut mourir, et alors notre enfant peut être vendu à Dieu sait qui. Comment nous réjouir de ce qu'il est beau, intelligent et spirituel? Je vous dis, Éliza, que tout ce que votre enfant a de bon se changera en autant de coups de poignard qui vous perceront l'âme; il aura trop de prix pour que vous puissiez le garder!

Ces paroles navrèrent le cœur d'Éliza; le marchand lui revint à la pensée, et elle devint pâle et suffoquée comme si elle eût reçu un coup mortel. Elle jeta un regard inquiet sur la veranda, où l'enfant s'était retiré, fatigué de cette grave conversation, et galopant tout triomphant sur la canne de monsieur Shelby. Elle fut tentée de faire part de ses craintes à son mari, mais elle se retint.

— Non non; il en a déjà bien assez à supporter, pauvre garçon! pensa-t-elle. Non, je ne le lui dirai pas; d'ailleurs, ce n'est pas vrai; maîtresse ne nous trompe jamais.

— Oui, Éliza, ma fille, dit le mari d'un air triste, du courage, maintenant, et adieu, car je pars.

— Vous partez, Georges! où allez-vous?

— Au Canada, dit-il en se redressant; et quand j'y serai, je vous achèterai, c'est tout l'espoir qui nous reste. Vous avez un bon maître, qui ne refusera pas de vous vendre. Je vous achèterai, ainsi que l'enfant; — avec l'aide de Dieu, je le ferai!

— Oh! c'est effrayant! si vous étiez pris!

— Je ne serai pas pris, Éliza; je mourrai plutôt! Je serai libre ou mort!

— Vous ne vous tuerez pas!

— Il n'en sera pas besoin. Ils me tueront assez vite; ils ne me feront pas descendre la rivière vivant!

— Oh! Georges, pour l'amour de moi, prenez garde! Ne faites rien qui soit mal; n'attentez pas à votre vie, ni à celle de personne! Vous y êtes trop porté, — beaucoup trop, mais ne le faites pas. Partez, puisqu'il le faut,— mais soyez circonspect et prudent; priez Dieu de vous assister.

— Eh bien! donc, Éliza, écoutez mon plan. Mon maître s'est mis en tête de m'envoyer avec un billet à monsieur

Symmes, qui demeure à un mille d'ici. Je crois qu'il s'attendait à ce que je viendrais vous dire ce qui m'arrive. Il serait enchanté de penser que cela pût tourmenter les gens de Shelby, comme il les appelle. Je retourne à la maison tout à fait résigné, vous comprenez, comme si je ne songeais plus à rien. J'ai fait quelques préparatifs, — il y a des gens qui m'aideront ; et, dans le cours d'une semaine environ, je ne répondrai pas à l'appel un beau matin. Priez pour moi, Éliza ; peut-être le bon Dieu vous entendra, vous.

— Oh ! priez vous-même, Georges, et ayez confiance en lui ; alors vous ne ferez rien de mal.

— Eh bien ! donc, adieu, dit Georges, en tenant les mains d'Éliza, et la regardant dans les yeux, sans bouger. Ils restèrent silencieux ; puis vinrent les dernières paroles, les sanglots, les larmes amères, tout ce qui accompagne les adieux de ceux dont l'espérance de se revoir est aussi frêle que la toile de l'araignée. — Enfin le mari et la femme se séparèrent.

CHAPITRE IV.

Une soirée dans la cabane de l'oncle Tom.

La cabane de l'oncle Tom, bâtie avec des troncs d'arbres, était située près « de la maison, » comme les nègres désignent par excellence l'habitation de leur maître. Devant la cabane s'étendait un petit parterre excessivement soigné et tout rempli de fraises, de framboises et d'une quantité d'autres fruits et de légumes. Un jasmin de Virginie couvrait la façade, et un rosier multiflore indigène, s'enlaçant autour des troncs, dérobait aux regards la charpente un peu grossière de la case. Dans ce même parterre, des soucis, des petunias et des belles-de-jour, trouvaient chaque été un coin abrité pour étaler leurs splendeurs, et faisaient l'orgueil et la joie de la tante Chloé.

Mais entrons dans la cabane.

Le repas du soir vient de finir dans la maison du maître, et la tante Chloé, qui a présidé aux préparatifs comme cordon-bleu, a laissé aux subalternes de la cuisine le soin de desservir et de laver la vaisselle. Elle se retire dans son petit domaine pour préparer le souper de son *homme*. Aussi voyez avec quelle gravité elle enlève le couvercle de la marmite ; la fumée qui s'en échappe indique assez qu'elle contient un bon morceau. La tante Chloé a une grosse figure luisante qui semble avoir été vernie avec des blancs d'œufs. Sous son turban à carreaux empesé, sa replète figure respire le contentement ; on peut y remarquer aussi une légère teinte d'amour-propre bien permis à la plus célèbre cuisinière du voisinage, car la réputation de la tante Chloé comme cordon-bleu était solidement établie. Elle était cuisinière jusque dans la moelle des os. Les dindes, les canards et les poules prenaient un air sérieux toutes les fois qu'elle traversait la basse-cour, et semblaient faire de tristes réflexions sur leur destinée. Et le fait est qu'elle se creusait l'esprit pour trouver le meilleur moyen de trousser, de farcir et de rôtir ; la confection de ses gâteaux de maïs, de ses *muffins*, et d'autres friandises qu'il serait trop long d'énumérer, restait un mystère pour ses plus habiles rivales. Toute sa grosse personne se trémoussait avec orgueil lorsqu'elle racontait les infructueux efforts d'une concurrente qui avait prétendu l'égaler. L'arrivée d'une société à la maison ou l'annonce d'un grand repas réveillaient son énergie ; et ce qui lui plaisait le plus à voir, c'étaient des malles emballées dans la veranda. Elle prévoyait alors des efforts nouveaux et de nouveaux triomphes.

Laissons la tante Chloé regarder dans sa marmite, et continuons la description de la cabane. Dans un coin, un lit recouvert d'un couvrepied blanc comme la neige ; devant le lit, un morceau de tapis d'une assez grande dimension. C'était sur ce morceau de tapis que trônait la tante Chloé. Ce coin était, à proprement parler, une sorte de sanctuaire dans lequel les petites gens ne pénétraient pas ; c'était, en un mot, le salon de réception.

Dans le coin opposé se trouvait un autre lit de moindre apparence, et qui n'était pas, celui-là, un lit de parade. Des gravures, dont le sujet était tiré de l'Évangile, ornaient le mur au dessus de la cheminée, concurremment avec un portrait de Washington dessiné et peinturluré de telle façon que ce héros, s'il avait pu le voir, aurait été fort étonné.

Sur un banc grossier sont assis deux petits garçons à la tête laineuse, à l'œil ardent, aux joues luisantes, qui surveillent les pas chancelans d'une jeune enfant ; chaque chute de la petite est accueillie par de gros rires. Devant le feu, une table boiteuse couverte d'un tapis sur lequel s'alignent des tasses enluminées et d'autres objets qui indiquent un repas prochain. L'oncle Tom, le premier ouvrier de monsieur Shelby, et que nous allons daguerréotyper, attendu qu'il va être le héros de cette histoire, se tient assis devant cette table.

C'est un homme grand, robuste, à large poitrine, le visage d'un beau noir luisant ; une expression grave caractérise ses traits africains ; il y a dans toute sa personne une dignité mêlée de confiante simplicité. Nous le trouvons très-occupé pour le moment ; il s'efforce de copier quelques lettres sur une ardoise, opération dans laquelle il est surveillé par maître Georges, spirituel et intelligent garçon de treize ans, qui semble tout à fait à la hauteur de ses fonctions.

— Pas comme cela, oncle Tom, dit-il brusquement.

L'oncle Tom ramena laborieusement à l'envers la queue de son *p*.

— Cela fait un *q*, répliqua Georges.

— Pas possible ! répondit l'oncle Tom avec un air d'admiration et de respect pour son jeune professeur. Tandis que celui-ci faisait une quantité de *p* et de *q*, l'oncle Tom, prenant son crayon dans ses gros doigts, recommença patiemment.

— Comme les blancs font facilement les choses ! dit la tante Chloé en graissant son gril avec un morceau de lard planté au bout d'une fourchette. Et regardant Georges avec orgueil :

— Comme il écrit bien et comme il lit ! continua-t-elle ; et encore il vient ici le soir nous réciter ses leçons.

— Tante Chloé, j'ai bien faim, dit Georges ; est-ce que le gâteau qui est dans la casserolle sera bientôt cuit ?

— Il est presque cuit, maître Georges, répondit la tante Chloé en ôtant le couvercle de la casserolle ; — délicieusement doré ! ajouta-t-elle. Laissez-moi faire, je m'y connais pour cela. Maîtresse a laissé Sally essayer de faire un gâteau l'autre jour, seulement pour apprendre, d'après ce qu'elle disait. «Oh! laissez-moi tranquille, maîtresse, répo dis je ; ça me fait de la peine de voir gâter de la bonne nourriture.» Et de fait, le gâteau était tout de travers ; pas plus de forme que mon vieux soulier ; et allez donc !

Et avec une expression de mépris pour l'ignorance de Sally, elle releva le couvercle de la casserolle et montra un gâteau bien cuit que n'aurait pas désavoué le premier pâtissier d'une ville.

Ce gâteau étant évidemment la principale pièce du repas, la tante Chloé commença à tout apprêter pour le souper.

— Ici, Moïse et Pierre ! s'écria-t-elle ; ôtez-vous de là, négrillons. Et s'adressant à son plus jeune enfant : — Otez-vous aussi, Polly, mon bijou ; maman vous donnera quelque chose tout à l'heure. Et vous, maître Georges, laissez-là vos livres et prenez place avec mon homme. Je vais servir les saucisses : dans un clin d'œil, vous aurez sur vos assiettes les crêpes qui sont sur le gril.

— Ils ont voulu me faire souper à la maison, dit Georges ; mais je sais trop bien ce qu'il y a ici, tante Chloé.

— Vraiment, mon cœur, dit la négresse en empilant les crêpes fumantes sur l'assiette du jeune garçon ; vous sa-

viez bien que votre vieille tante vous garderait le meilleur morceau, vous le saviez bien, n'est-ce pas? Et là-dessus la tante Chloé lui donna une tape amicale sur la joue, puis retourna à son gril.

— Le gâteau! maintenant, s'écria maître Georges en brandissant un grand couteau.

— Dieu vous bénisse! répliqua la tante Chloé, vous ne voudriez pas couper le gâteau avec ce grand couteau; vous le feriez tomber en morceaux. J'ai un couteau aiguisé tout exprès; il coupe des tranches minces comme une feuille de papier. Ainsi occupez-vous à manger, et vous m'en direz des nouvelles.

—Et Tom Lincoln, s'écria Georges la bouche pleine, qui prétend que Jenny est une meilleure cuisinière que vous?

—Ces Lincoln ne sont pas grand chose, surtout auprès de nos maîtres; ils sont assez bien dans leur petit genre, mais ils n'ont pas l'idée du monde. Comparer monsieur Lincoln à monsieur Shelby, bon Dieu! et mistress Lincoln, est-ce qu'elle peut se présenter dans un salon comme maîtresse? Allons donc, ne me parlez pas de ces Lincoln! Et la tante Chloé secouait la tête de l'air de quelqu'un qui sait son monde.

— Cependant, je vous ai entendu dire que Jenny était une assez bonne cuisinière.

— C'est vrai, reprit la tante Chloé; j'ai pu reconnaître qu'elle savait faire une cuisine de tous les jours. Elle sait bouillir des pommes de terre, cuire des gâteaux de maïs assez ordinaires; mais, bon Dieu! pour le reste, elle ne sait rien. Quelle mine ont ses pâtés? Peut-elle vous préparer de la pâte feuilletée qui vous fonde dans la bouche? Quand miss Mary était sur le point de se marier, j'ai vu quelle apparence avaient les pâtés de noce de Jenny. Ce n'est pas pour dire du mal de Jenny, car nous sommes de bonnes amies; mais je n'aurais pu fermer l'œil pendant huit jours si j'avais fait de pareils pâtés.

— Jenny croyait pourtant qu'ils étaient délicats, dit Georges.

— Elle le croyait, n'est-ce pas? cela montre son innocence! Ses maîtres sont si peu de chose, qu'on ne peut attendre beaucoup d'elle. Ah! maître Georges, vous ne vous doutez pas de tous les priviléges de votre famille, vous.

Ici la tante Chloé poussa un soupir et roula ses yeux avec émotion.

— Oh! pour cela! tante Chloé, dit Georges, je comprends, dans tous les cas, mes priviléges de pâtés et de puddings. Demandez à Tom Lincoln si je ne lui en rabats pas les oreilles, toutes les fois que je le rencontre.

La tante Chloé se rejeta en arrière sur sa chaise et se laissa aller à un grand éclat de rire, ravie de l'esprit du jeune maître; son rire se prolongea tant, que de grosses larmes roulèrent le long de ses joues noires et luisantes; puis, par forme de badinage, elle se mit à bourrer de coups maître Georges, en lui disant : Décidément, vous me ferez mourir un jour; et les éclats de redoubler, si bien que Georges finit par croire au danger de son esprit, et par prendre la résolution d'être à l'avenir plus sobre de plaisanteries.

— Ainsi, reprit la tante Chloé, vous avez dit à Tom que vous lui en remontreriez en savoir... il n'y a plus d'enfans! Et vous vous étonnez que je rie! mais cela ferait rire un hanneton.

— Oh! mon Dieu, oui! reprit Georges, j'ai dit à Tom : il faudrait voir les pâtés de la tante Chloé; voilà des pâtés de première qualité.

— Quel malheur que Tom n'ait pu en goûter!

La condition obscure de Tom faisait une certaine impression sur la tante Chloé, aussi continua-t-elle :

— Nous devrions un jour l'inviter à dîner ici, maître Georges, cela serait très bien de votre part, car il ne faut pas se laisser éblouir par sa position. Tous les priviléges nous viennent de Dieu, n'oublions pas cela, ajouta-t-elle en prenant un air sérieux.

— J'ai l'intention d'inviter Tom un jour de la semaine prochaine, et vous pourrez déployer vos talens, tante Chloé! Quels yeux il ouvrira! nous le ferons manger pour quinze jours.

— Bien dit, bon Dieu! Quand je pense à quelques-uns de nos dîners! Vous souvenez-vous de ce grand pâté de poulet que j'avais fait le jour où nous avions à souper le général Knox? Maîtresse et moi nous nous sommes presque disputées à propos de la croûte de ce pâté. Il faut dire que les dames ont quelquefois de drôles d'idées. Vous comprenez! quand on est responsable d'une chose, on n'aime pas à avoir autour de soi des gens qui viennent se mêler de ceci et de cela. Maîtresse voulait que je fisse de cette façon, puis de cette autre. A la fin, je perdis patience. « Voyons, maîtresse, lui dis-je, comparez vos doigts effilés, étincelans de bagues comme les lis blancs couverts de rosée, à mes grosses pattes trapues. Ne croyez-vous pas maintenant que le bon Dieu m'a faite pour faire la croûte du pâté, et vous pour être au salon?

— Et qu'est-ce que mère a répondu?»

— Elle avait un sourire dans ses beaux yeux. — Vous avez raison, tante Chloé, me dit-elle, et elle retourna au salon. Elle aurait dû me frapper sur la tête pour mon insolence, car j'ai été insolente; mais que voulez-vous! Je ne peux pas souffrir que les dames viennent dans ma cuisine.

— Votre dîner de ce jour-là était excellent.

— N'est-ce pas? Mais j'étais derrière la porte de la salle à manger, et j'ai vu le général passer son assiette trois fois pour reprendre du pâté; il a même dit à monsieur Shelby Vous avez une excellente cuisinière! J'étais prête à éclater, et le général est un connaisseur, ajouta-t-elle en se redressant fièrement. Un bien brave homme, par dessus le marché, et d'une des premières familles de la Vieille-Virginie.

Cependant Georges avait tant mangé qu'il n'en pouvait plus, et rien ne l'empêchait désormais de remarquer les têtes crépues aux yeux brillans qui regardaient de leur coin l'activité des convives avec avidité.

— Ici. Moïse et Pierre, dit-il tout à coup en rompant du gâteau et en en jetant de gros morceaux aux deux négrillons; tante Chloé, faites-leur donc cuire des gâteaux.

Après ces paroles, Georges et Tom quittèrent la table et prirent place autour du foyer.

La fournée faite, la tante Chloé prit son plus jeune enfant sur ses genoux et mangea, tout en lui donnant à manger; elle distribua aussi leur pitance à Moïse et à Pierre, qui avalaient en se roulant sous la table, en se chatouillant et en prenant les pieds de l'enfant.

— Restez tranquille, dit la mère en leur donnant un coup de pied quand leurs jeux devenaient trop bruyans; ne pouvez-vous pas être convenables lorsque des blancs viennent nous voir? Attendez... quand maître Georges sera parti, gare le fouet!...

La terrible menace ne produisit pas beaucoup d'effet sur les petits coupables.

— Ils sont si pétulans qu'ils ne peuvent rester en place, dit l'oncle Tom.

Les négrillons se dressèrent tout à coup de dessous la table avec leurs figures barbouillées de mélasse, et embrassèrent l'enfant.

— Allez-vous-en, cria la mère en repoussant leurs têtes laineuses; vous allez si bien faire que vous ne pourrez pas vous décoller. Allez vous laver à la fontaine, et elle leur donna une tape qui n'eut d'autre résultat que de les faire rire de plus belle. Ils se sauvèrent en se bousculant et en poussant des cris plus forts.

— Avez-vous jamais vu des enfans aussi bruyans que ceux-là? dit la tante Chloé, avec un certain amour-propre. Et dépliant une vieille serviette, elle l'imbiba d'eau et se mit à frotter la figure et les mains de la petite; puis, l'enfant lavée, elle la mit sur les genoux de Tom et desservit la table.

La petite fille tirait Tom par le nez, lui égratignait la figure, et passait ses petites mains dans les cheveux crépus du brave homme.

— Quelle effrontée! dit l'oncle Tom en la tenant élevée

dans ses bras pour mieux la voir. Puis il la plaça sur son épaule, et se mit à gambader autour de la chambre.

Maître Georges lançait son mouchoir à la tête de l'enfant; en ce moment Moïse et Tom rentrèrent dans la cabane et dansèrent autour de la petite, en hurlant comme des ours.

La tante Chloé avait beau dire, comme à son ordinaire, que tous ces cris lui cassaient la tête; les enfans, habitués à ces remontrances non suivies d'effet, n'en continuaient pas moins leurs jeux, leurs cris et leurs danses.

— Aurez-vous bientôt fini? s'écria-t-elle en arrangeant un coffre grossier, qui servait de lit aux enfans. — Moïse et Pierre, entrez là-dedans, dit-elle, voici l'heure du meeting du soir.

Mais les enfans de protester.

— Nous ne voulons pas nous coucher, mère, nous voulons voir le meeting.

La tante Chloé repoussa le lit.

— Bah! laissez-les veiller, dit maître Georges.

Au fond, la tante Chloé n'était pas fâchée de serrer le coffre, pour que la cabane parût plus propre.

Bientôt on se forma en comité, afin d'organiser le meeting le mieux possible.

— Comment ferons-nous avec si peu de chaises? s'écria la tante Chloé.

Depuis longtemps le meeting avait lieu chaque semaine chez l'oncle Tom; mais chaque fois la tante Chloé faisait cette remarque, et tout finissait par s'arranger.

— Le vieil oncle Pierre a cassé les deux pieds de la vieille chaise, la semaine dernière, dit Moïse.

— C'est vous qui les aurez cassés, répondit la tante Chloé.

— Elle tiendra, en l'accotant contre le mur, continua Moïse.

— Alors, dit le petit Pierre, il ne faut pas que l'oncle Pierre s'asseye dessus, car il se trémousse tellement quand il chante, que la dernière fois il est allé rouler au milieu de la chambre.

— Bon, laissez-le donc se mettre dessus, répliqua Moïse, il nous dira : Venez, saints et pêcheurs; et puis, patatra...

Et Moïse entonna un chant nazillard en singeant le vieux Pierre. Pour que l'imitation fût complète, il fit la répétition de la catastrophe prédite, et se laissa tomber par terre.

— Voyons, soyez sage, dit la tante Chloé, n'êtes-vous pas honteux?

Mais maître Georges, se joignant à Moïse, se mit à rire et à applaudir. Les remontrances maternelles restèrent donc encore sans effet.

— Eh bien! mon homme, reprit la tante Chloé, il faut apporter les tonneaux.

— Les tonneaux de mère, dit Moïse à Pierre, sont comme ceux de la veuve dont maître Georges nous a lu l'histoire dans *bon livre* (1); ils ne manquent jamais.

— Pourtant, dit Pierre, la semaine dernière, il s'en défonça un qui les laissa au beau milieu de leur chant. En voilà un qui a fait défaut.

Pendant cette conversation, deux tonneaux vides avaient été roulés dans la cabane et calés à l'aide de pierres; des planches avaient été placées sur ces barils. Cet arrangement, avec des seaux renversés et les chaises malades, complétait les préparatifs.

— Maître Georges est un si habile lecteur que je suis certaine qu'il restera ce soir pour nous faire la lecture, dit la tante Chloé.

Georges consentit sans hésitation; les enfans sont toujours prêts à faire ce qui leur donne de l'importance.

La chambre fut bientôt remplie d'une quantité de gens qui formaient l'assemblage le plus bigarré, depuis le patriarche en cheveux blancs de quatre-vingts années jusqu'au jeune garçon et à la jeune fille de quinze ans. La conversation allait son train, conversation fort innocente du reste. Comment la vieille tante Sally avait eu son nouveau mouchoir rouge; et comme quoi maîtresse avait promis à Lizy une robe en mousseline à petits pois quand celle-ci aurait terminé la robe de barége. Il était aussi question d'un poulain alezan que monsieur et mistress Shelby se disposaient à acheter, et qui ajouterait au luxe de la *maison*.

Enfin les chants commencèrent, à la satisfaction évidente de tous les assistans. En dépit des intonations nasales, les voix étaient belles et les airs énergiques. On chantait alternativement des psaumes d'église et des chants plus sauvages recueillis dans les *camp-meetings*. Voici le chœur d'un de ces chants répétés avec onction et vigueur :

Mourir sur le champ de bataille,
Mourir sur le champ de bataille,
Gloire à mon âme!

Un autre chant favori était celui-ci :

« Je m'en vais à la gloire, ne voulez-vous pas venir avec moi?
Ne voyez-vous pas les anges qui me font signe et m'appellent?
Ne voyez-vous pas la cité d'or et le jour éternel? »

Il y avait encore d'autres chants dans lesquels revenaient sans cesse *les rives du Jourdain*, *la terre de Chanaan*, *la nouvelle Jérusalem*; l'imagination vive et passionnée des nègres s'attache toujours à des hymnes d'une expression pittoresque. Pendant les chants, quelques-uns pleuraient, d'autres poussaient des cris, d'autres frappaient des mains et s'étreignaient comme s'ils allaient se séparer pour un long voyage; les chants étaient entremêlés de récits et d'exhortations. Une vieille femme, qui ne travaillait plus depuis longtemps, et révérée comme la chronique vivante du passé, se leva, et s'appuyant sur son bâton, elle dit : — Mes enfans, je suis heureuse de vous voir et de vous entendre encore une fois; je ne sais pas quand je partirai pour le séjour de gloire, mais je suis prête mes enfans; ça me semble comme si j'avais fait mon paquet et comme si j'attendais la voiture qui doit me conduire chez moi; je crois entendre le grincement des roues, et j'attends toujours. Il faut vous apprêter aussi, mes enfans; car, je vous le dis, c'est là-bas qu'est la patrie glorieuse. Et la vieille femme s'assit tout émue, versant des larmes abondantes. Le cercle se leva alors et s'écria tout d'une voix :

O Chanaan! ô lumineux Chanaan!
Je pars pour la terre promise.

Maître Georges, à la requête générale, lut les derniers chapitres de la Révélation, souvent interrompus par des exclamations telles que celles-ci :—Écoutez ceci;—Pensez à cela; — Et dire que tout cela doit arriver!

Georges, garçon intelligent et à qui sa mère avait donné une éducation religieuse, se voyant l'objet de l'admiration générale, faisait de temps en temps des commentaires de son crû avec une gravité louable, et qui lui valaient les applaudissemens des jeunes et la bénédiction des vieux. On déclara d'une voix unanime qu'un ministre ne pouvait s'en tirer avec plus de succès.

L'oncle Tom passait dans le voisinage pour un patriarche en matière religieuse. Naturellement moral, doué d'un esprit plus cultivé que celui de ses compagnons, on le regardait presque comme un ministre. Le ton cordial de ses exhortations aurait, il faut en convenir, édifié un public plus choisi; ce qui était remarquable en lui, c'était le style simple et enfantin de sa prière, enrichie du langage de l'Écriture, langage dont il s'était si fort pénétré, qu'il semblait couler de ses lèvres sans que Tom s'en aperçût. Selon l'expression d'un vieux nègre, il priait *tout d'une venue*, et sa prière faisait tant d'effet sur les sentimens pieux de son auditoire, qu'on pouvait souvent craindre qu'elle ne se perdît, étouffée sous les réponses qui partaient de tous côtés autour de lui.

(1) La Bible.

Tandis que cette scène se passait dans la cabane de l'esclave, une autre avait lieu dans la maison du maître.

Le marchand et monsieur Shelby étaient assis ensemble dans la salle à manger dont il a déjà été question, devant une table couverte de papier et de tout ce qu'il faut pour écrire; monsieur Shelby examinait des liasses de mémoires qu'il passait au fur et à mesure au marchand, lequel les examinait à son tour.

— Tout est exact, dit le marchand. A présent, il ne reste plus qu'à signer le papier que voici.

Monsieur Shelby tira vers lui à la hâte les contrats de vente, et les signa comme un homme qui se débarrasse d'une affaire qui lui pèse : puis il les repoussa avec de l'argent qu'il devait au marchand.

Haley tira d'une vieille valise un parchemin, qu'après l'avoir examiné un moment il passa à monsieur Shelby ; celui-ci se saisit de ce parchemin avec un empressement qu'il réprima aussitôt.

— Maintenant, voilà qui est fait, dit le marchand en se levant.

— Voilà qui est fait, répéta monsieur Shelby en poussant un profond soupir ; voilà qui est fait.

— Vous n'avez pas l'air d'en être très content, à ce qu'il me semble ? dit le marchand.

— Haley, dit monsieur Shelby, j'espère que vous vous souviendrez que vous m'avez promis sur votre honneur de ne pas vendre Tom sans vous assurer dans quelles mains il tomberait.

— Eh ! mais, c'est ce que vous venez de faire, dit le marchand.

— Les circonstances, vous le savez, m'y ont obligé, répondit Shelby avec hauteur.

— Elles peuvent m'y obliger aussi, moi. Quoi qu'il en soit, je ferai de mon mieux pour que Tom soit bien casé ; quand à le traiter mal, vous n'avez pas la moindre crainte à avoir. S'il est quelque chose dont je rends grâce au Seigneur, c'est de n'avoir pas un brin de cruauté.

Après l'exposé que le marchand avait fait précédemment de ses principes d'humanité, monsieur Shelby ne se sentait pas précisément rassuré par ces déclarations ; mais comme le cas n'admettait pas d'autre consolation, il laissa partir le marchand sans ajouter un mot, et se mit à fumer solitairement un cigare.

CHAPITRE V.

Qui montre ce que souffre la propriété vivante lorsqu'elle change de maître.

Monsieur et mistress Shelby s'étaient retirés dans leur chambre à coucher. Le mari était nonchalamment étendu dans un grand fauteuil, parcourant des lettres qui étaient venues par la malle du soir, et sa femme était debout devant son miroir, occupée à démolir l'édifice de boucles et de tresses qu'avait construit l'art d'Eliza ; remarquant ses joues pâles et ses yeux égarés, elle avait dispensé la jeune esclave de son service, et l'avait envoyée se coucher. Les soins qu'elle prenait lui rappelèrent assez naturellement la conversation qu'elle avait eue le matin avec cette fille, et, se tournant vers son mari, elle lui dit négligemment :

— A propos, Arthur, quel était cet homme mal élevé que vous avez fait dîner avec nous aujourd'hui ?

— Il s'appelle Haley, dit Shelby, se retournant d'un air gêné sur son siége, et continuant de lire attentivement une de ses lettres.

— Haley ! qui est-ce, et qu'a-t-il à faire ici, je vous prie?

— Eh! mais, c'est un homme avec qui j'ai fait des affaires la dernière fois que j'ai été à Natchez, dit monsieur Shelby.

— Et il s'est prévalu de cela pour se mettre à son aise et venir dîner ici, n'est-ce pas ?

— Je l'ai invité; j'avais quelques comptes à régler avec lui, dit Shelby.

— Est-ce un marchand de nègres? demanda mistress Shelby, qui remarquait un certain embarras dans les manières de son mari.

— Ma chère, qu'est-ce qui vous met cela dans la tête ? répondit Shelby en promenant ses regards au plafond.

— Rien ; — seulement Eliza est venue ici, après le dîner, toute tourmentée et toute en pleurs, et elle a dit que vous causiez avec un marchand, et qu'elle avait entendu faire une offre pour son enfant, — la ridicule petite buse !

— Vraiment ! dit monsieur Shelby, se remettant à lire avec beaucoup d'attention sans s'apercevoir qu'il tenait son papier sens dessus dessous Il faudra en venir là, dit-il mentalement : autant à présent que plus tard.

— J'ai dit à Éliza, reprit mistress Shelby en continuant de brosser ses cheveux, qu'elle était une petite sotte, et que vous n'aviez jamais eu rien à faire avec ces sortes de gens-là. Je savais bien, moi, que vous n'aviez jamais songé à vendre aucun de vos esclaves, — encore moins à un pareil homme.

— Oui, Émily, dit son mari, je l'ai toujours pensé et toujours dit ; mais le fait est que nos affaires sont dans un tel état que je ne puis faire autrement. Il faudra que je vende quelques-uns de mes ouvriers.

— A cet homme? Impossible! Monsieur Shelby, vous n'êtes pas sérieux.

— Je suis fâché de vous dire que si. Je suis convenu de vendre Tom.

— Quoi ! notre Tom? — cette bonne et fidèle créature, qui vous a fidèlement servi depuis l'enfance! Oh! monsieur Shelby ! et notez que vous lui aviez promis sa liberté ; nous lui en avons parlé cent fois, vous et moi.— Après cela, je puis tout croire. — Je puis croire maintenant que vous êtes capable de vendre le petit Harry, le fils unique de la pauvre Éliza ! dit mistress Shelby, d'un ton moitié chagrin, moitié indigné.

— Ma foi ! puisqu'il faut tout vous dire, c'est la vérité. Je suis convenu de vendre Tom et Harry ; et je ne sais pas pourquoi je serais considéré comme un monstre pour avoir fait ce que tout le monde fait chaque jour.

— Mais pourquoi choisir ceux-là entre tous?

— Parce qu'ils me rapporteront davantage.—voilà pourquoi. Je pourrais faire un autre choix, si vous le prenez par-là. Notre homme m'a proposé une bonne somme pour Éliza, si cela vous convient mieux?...

— Le misérable ! s'écria mistress Shelby.

— Je n'ai pas voulu l'écouter, — par égard pour vous ; ainsi sachez-m'en gré.

— Mon cher, dit mistress Shelby en se modérant, pardonnez-moi. J'ai été trop vive. Je ne m'attendais pas à pareille chose; mais assurément vous me permettrez d'intercéder pour ces pauvres créatures. Tom est un noble cœur, un serviteur fidèle, aussi vrai qu'il est noir. Je suis convaincue, monsieur Shelby, qu'au besoin il donnerait sa vie pour vous.

— Je le sais,—je le crois ; mais à quoi bon tout ceci ? Je n'y saurais que faire.

— Pourquoi reculer devant un sacrifice d'argent ? Je suis toute disposée à en supporter ma part. Oh ! monsieur Shelby ! je me suis efforcée, — efforcée de tout mon cœur, comme le doit une chrétienne, — de remplir mes devoirs envers ces pauvres et simples créatures. J'en ai pris soin, je les ai instruites, j'ai veillé sur elles, et j'ai connu tous leurs chagrins et toutes leurs joies, depuis des années : comment pourrai-je les regarder en face, si, pour un misérable petit profit, nous vendons un serviteur aussi fidèle, aussi excellent que le pauvre Tom, et si nous lui arrachons en un moment tout ce que nous lui avons appris à aimer et à estimer ? Je leur ai enseigné les devoirs de la famille, du père et de l'enfant, du mari et de la femme, et comment puis-je me résoudre à faire dire partout que nous n'avons plus rien de sacré, lorsqu'il s'agit d'argent? J'ai parlé à Eliza de son enfant,—de ses devoirs de mère chré-

tienne ; je lui ai dit de veiller sur lui, de prier pour lui, et de l'élever en chrétien ; et maintenant que puis-je lui dire, si vous le lui arrachez pour le vendre, corps et âme, à un profane sans principes, pour un peu d'argent? Je lui ai dit qu'une seule âme vaut mieux que tout l'argent du monde ; et comment pourra-t-elle me croire quand elle verra que nous vendons son enfant !

— Je suis fâché que vous preniez la chose si fort à cœur, Émily, j'en suis vraiment fâché, et je respecte vos sentimens, quoique je ne les partage pas tout à fait ; mais je vous le dis sérieusement, c'est inutile, je n'y saurais que faire. Je ne voulais pas vous le dire, Émily ; mais, à parler franchement, je n'ai pas le choix, il faut vendre ces deux nègres ou tout vendre. Haley a sur moi une hypothèque qui, si je ne me libère pas sur-le-champ, me ruinera complétement. J'ai retourné le fond de mes poches, j'ai emprunté, j'ai tout fait, excepté de mendier ; mais il me manquait encore le prix de ces deux nègres pour faire la balance, et j'ai dû les vendre. Haley a eu envie du petit garçon ; il est convenu de régler notre compte à cette seule condition. J'étais à sa merci, et il a fallu y consentir. Si vous êtes si peinée de les voir vendre, le seriez-vous moins qu'on vendît tout?

Mistress Shelby resta comme atterrée. Enfin, retournant à sa toilette, elle mit sa figure dans ses mains, et poussa un gémissement.

— C'est la malédiction de Dieu sur l'esclavage ! — C'est une chose maudite ! une malédiction pour le maître, une malédiction pour l'esclave! J'étais folle de croire que je pourrais rien tirer de bon d'un pareil fléau. C'est un péché d'avoir des esclaves sous des lois comme les nôtres. — Je l'ai toujours senti ; — je le pensais quand j'étais jeune fille ; je l'ai pensé encore plus depuis que je suis entrée dans le giron de notre Église; mais je croyais pouvoir l'effacer ;—je croyais, à force de bontés, de soins et d'instruction, faire leur condition meilleure que la liberté. — Insensée que j'étais !

— Eh ! ma femme, vous devenez tout à fait abolitioniste.

— Abolitioniste ! Si les abolitionistes en savaient aussi long que moi sur l'esclavage, ils pourraient parler ! Nous n'avons pas besoin d'eux pour le dire ; vous savez bien que je n'ai jamais pensé que l'esclavage fût permis, — je n'ai jamais été contente de posséder des esclaves.

— Eh bien ! en cela, vous différez de beaucoup de gens sensés et pieux, dit monsieur Shelby. Vous vous rappelez le sermon de monsieur B...., l'autre dimanche?

— Je n'aime pas ces sortes de sermons ; je ne désire pas entendre encore monsieur B.... dans notre église. Les ministres ne peuvent peut-être pas remédier au mal. — ils ne le peuvent peut-être pas plus que nous ; — mais cela a toujours révolté ma raison. Et il me semble que vous n'avez pas non plus goûté beaucoup ce sermon vous-même.

— Je dois dire, répliqua Shelby, que ces ministres poussent parfois les choses plus loin que nous n'osons le faire, nous autres pauvres pécheurs. Les gens du monde doivent fermer les yeux sur bien des choses. Mais ils n'aiment pas que les femmes et les ministres les dépassent en fait de morale, voilà le fait. Maintenant, ma chère, vous voyez, j'espère, que j'ai fait tout ce que permettaient les circonstances.

— Oh ! oui, oui ! dit mistress Shelby, tournant avec vivacité sa montre entre ses doigts, — je n'ai aucun bijou de prix, ajouta-t-elle d'un air pensif ; mais est-ce que cette montre n'est bonne à rien ? Elle a coûté très cher jadis. Si je pouvais au moins sauver l'enfant d'Éliza, je sacrifierais tout ce que j'ai.

— Je suis fâché, bien fâché, Émily, dit monsieur Shelby ; mais cela ne sert à rien. L'affaire est conclue ; les contrats de vente sont déjà signés et aux mains de Haley, et vous devez vous féliciter qu'il ne soit pas arrivé pis. Cet homme pouvait nous ruiner, et nous en voilà débarrassés. Si vous connaissiez cet homme comme je le connais, vous penseriez que nous l'avons échappé belle.

— Est-il donc si dur?

— Ce n'est pas précisément un homme cruel, mais c'est un homme qui ne connaît que l'argent, un homme froid comme la tombe, implacable comme la mort. Il vendrait sa mère, s'il y trouvait un bon profit, — sans pour cela vouloir aucun mal à la vieille femme.

— Et c'est à ce misérable qu'appartiennent le bon fidèle Tom et l'enfant d'Éliza !

— A vrai dire, ma chère, cela me pèse, et je n'aime pas à y songer. Haley est pressé et veut prendre possession demain. Je partirai à cheval de bonne heure pour ne pas être là. Je ne peux pas voir Tom, quant à moi ; et vous-même vous feriez mieux d'organiser une promenade et d'emmener Éliza. Que la chose se fasse en son absence.

— Non, non, dit mistress Shelby ; je ne veux me rendre en aucune façon complice de cette barbarie. J'irai voir le pauvre vieux Tom, que Dieu l'assiste dans sa détresse ! Ils verront, en tous cas, que leur maîtresse souffre de leur souffrance. Quant à Éliza, je n'ose y songer. Que le Seigneur nous pardonne ! Qu'avons-nous fait pour que cette cruelle nécessité pèse sur nous?

Entre leur chambre et le couloir extérieur était un grand cabinet. Lorsque mistress Shelby l'eût congédiée, Éliza, dans la fièvre de son anxiété, avait eu l'idée de se cacher dans ce cabinet, et, l'oreille collée contre la porte, n'avait pas perdu un mot de ce qui s'était dit.

Dès que les voix furent rentrées dans le silence, elle se retira à pas de loup. Pâle, frissonnante, les traits bouleversés et les lèvres serrées, ce n'était plus la douce et timide créature d'autrefois. En passant devant la porte de sa maîtresse, elle s'arrêta, leva les mains au ciel, et après cet appel muet, elle se glissa dans sa chambre. C'était une jolie petite pièce fort tranquille située au même étage. Là, était la charmante fenêtre visitée du soleil, où elle était souvent assise à coudre en chantant; là, était un petit casier de livres et de divers objets de fantaisie, cadeaux des fêtes de Noël : là, étaient, en un mot, ses pénates, où elle avait été, en somme, si heureuse. Mais là aussi, sur le lit, était son enfant endormi, ses longues boucles retombant négligemment autour de sa figure paisible, sa bouche de rose entr'ouverte, ses petites mains potelées étendues sur le drap, et un sourire répandu comme un rayon de soleil sur sa physionomie.

— Pauvre petit ! dit-elle, ils t'ont vendu ! mais ta mère te sauvera !

Aucune larme ne tomba sur l'oreiller; le cœur n'a pas de larmes pour une pareille angoisse ; il n'a que du sang, qu'il verse goutte à goutte, en silence. Elle prit un morceau de papier, un crayon, et écrivit à la hâte :

« O maîtresse ! chère maîtresse ! ne me croyez pas ingrate, ne me jugez pas sévèrement, quoi qu'il arrive. — J'ai entendu tout ce que maître et vous avez dit ce soir ; je vais tâcher de sauver mon enfant, — vous ne pouvez pas me blâmer ! Que Dieu vous bénisse et vous récompense pour toutes vos bontés ! »

La lettre fermée, elle fit un petit paquet de hardes pour son enfant, et l'attacha fortement avec un mouchoir autour de sa taille; et si tendre est la mémoire du cœur chez les mères, que, même en ce terrible instant, elle n'oublia pas de mettre dans le petit paquet un ou deux de ses jouets favoris, réservant un perroquet peint de vives couleurs pour l'amuser lorsqu'elle serait forcée de l'éveiller. Elle eut de la peine à le tirer du sommeil ; mais, après quelques efforts, il se mit sur son séant, et il jouait avec son oiseau pendant que sa mère mettait son chapeau et son châle.

— Où allez-vous, mère ? demanda-t-il, comme elle s'approchait du lit pour l'habiller.

Sa mère le regardait fixement dans les yeux; il devina aussitôt qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire.

— Chut, Harry ! dit-elle, parlez bas, ou ils nous entendront. Un méchant homme veut prendre mon petit Harry à sa mère et l'emmener bien loin ; mais sa mère ne le veut pas. Elle va lui mettre ses habits et se sauver avec lui, afin que le vilain homme ne puisse pas l'attraper.

Tout en parlant, elle avait habillé l'enfant ; et, le pre-

nant dans ses bras, elle lui recommanda d'être bien tranquille. Puis, ouvrant une porte de sa chambre qui donnait sur la veranda, elle s'échappa sans bruit.

C'était une nuit toute brillante de gelée et d'étoiles. La mère enveloppa dans son châle l'enfant qui, en proie à une vague terreur, s'attachait à son cou, respirant à peine.

Le vieux Bruno, grand chien de Terre-Neuve qui dormait au bout du porche, se leva avec un sourd grognement à son approche. Elle l'appela doucement par son nom; et l'animal, avec qui elle jouait souvent, remua la queue et se prépara à la suivre, quoique ayant l'air de se demander, dans sa cervelle de chien, ce que voulait dire cette promenade à une heure aussi indue, car il s'arrêtait souvent et regardait d'un air inquiet, tantôt elle, tantôt la maison; puis il se remettait en marche, comme rassuré par sa réflexion. Quelques instans les amenèrent à la cabane de l'oncle Tom, et Éliza, s'arrêtant, frappa légèrement aux carreaux de la fenêtre.

Les hymnes qu'on avait chantés chez l'oncle Tom avaient prolongé fort tard la prière du soir; et comme l'oncle Tom s'était donné ensuite le régal de plusieurs solos, quoiqu'il fût entre minuit et une heure, sa digne compagne et lui n'étaient point encore couchés.

— Seigneur Dieu, qu'y a-t-il? dit la tante Chloé, se levant et tirant précipitamment le rideau. Dieu me pardonne! c'est Lizy. Habillez-vous vite, mon homme. Voilà le vieux Bruno aussi. Qu'arrive-t-il? Je vas ouvrir la porte.

Elle l'ouvrit; et la chandelle, que Tom s'était hâté d'allumer, éclaira la figure bouleversée et les yeux hagards de la fugitive.

— Dieu nous bénisse! votre vue m'effraie, Lizy! Êtes-vous malade? qu'est-ce qui vous arrive?

— Je me sauve, oncle Tom et tante Chloé, — j'emporte mon enfant... Maître l'a vendu!

— Vendu! s'écrièrent-ils tous deux, levant les mains d'épouvante.

— Oui, vendu! dit Éliza avec fermeté. Je me suis glissée dans le cabinet de maîtresse ce soir, et j'ai entendu maître dire à maîtresse qu'il avait vendu mon Harry, et vous aussi, oncle Tom, à un marchand d'esclaves; et qu'il allait partir à cheval ce matin, et que l'homme devait prendre possession aujourd'hui.

Pendant ce discours, Tom était resté les bras levés et les yeux grands ouverts, comme un homme qui rêve. Lentement et graduellement, à mesure qu'il en comprit le sens il s'affaissa plutôt qu'il ne s'assit sur son vieux fauteuil, et courba la tête sur ses genoux.

— Que le Seigneur ait pitié de nous! dit la tante Chloé. Oh! ça n'a pas l'air d'être vrai! Qu'a-t-il donc fait pour que notre maître le vende?

— Il n'a rien fait, — ce n'est pas pour ça. Maître ne voudrait pas vendre; et maîtresse, — elle est toujours bonne, je l'ai entendue plaider et supplier pour nous; mais il lui a dit que c'était inutile; qu'il devait de l'argent à cet homme, qu'il était à sa merci: et que, s'il ne le payait pas, il serait forcé de tout vendre, maison et gens. Oui, je lui ai entendu dire qu'il n'avait pas le choix; qu'il fallait vendre ces deux là ou tout vendre, tant son créancier était exigeant. Maître disait qu'il était bien fâché; mais maîtresse! — Ah! si vous aviez pu l'entendre! Si ce n'est pas une chrétienne et un ange, il n'y en a jamais eu. Je suis une mauvaise fille de la quitter ainsi; mais je ne puis faire autrement. Elle a dit elle-même qu'une âme valait mieux que le monde entier; et cet enfant a une ame, et si je le laisse emporter, qui sait ce qu'elle deviendra? Ça ne peut pas être un péché; mais si c'en est un, que Dieu me pardonne! car je ne puis ne pas le commettre!

— Eh bien! vieux, dit la tante Chloé, pourquoi ne partez-vous pas aussi? Attendez-vous qu'on vous emmène à ce pays où ils font mourir les nègres de travail et de faim? J'aimerais cent fois mieux mourir que d'y aller. Profitez de l'occasion, partez avec Lizy. Vous avez un permis pour aller et venir. Voyons, dépêchez-vous; moi, je vais rassembler vos affaires.

Tom releva lentement la tête, et, promenant un regard triste mais calme autour de lui, il répondit:

— Non, non, je ne pars pas. Qu'Éliza parte, — elle est dans son droit, ce n'est pas moi qui dirai le contraire; il n'est pas dans la nature qu'elle puisse rester. Mais vous avez entendu tout ce qu'elle a dit. Si je dois être vendu pour empêcher de vendre tout le reste, eh bien! qu'on me vende! Je suppose que je pourrai le supporter tout comme un autre, ajouta-t-il, et un sanglot étouffé ébranla sa large poitrine. Notre maître m'a toujours trouvé ferme au poste, et toujours il m'y trouvera. Je n'ai jamais trompé sa confiance; je n'ai jamais usé de mon permis contrairement à ma parole, et jamais je ne le ferai. Il vaut mieux pour moi aller seul que de faire tout vendre. Maître n'est pas à blâmer, Chloé, et il prendra soin de vous et des pauvres.

A ces mots, il se tourna vers la couchette, qui était pleine de petites têtes laineuses, et resta dans un abattement complet. Il s'appuya sur le dossier de la chaise et couvrit sa figure de ses larges mains. Ses profonds et bruyans sanglots faisaient trembler la chaise, et de grosses larmes tombaient à travers ses doigts sur le plancher; de ces larmes comme vous en avez versé, monsieur, sur la bière où gisait votre fils aîné; de ces larmes comme vous en avez versé, madame, aux cris de votre petit enfant qui se mourait. Car c'était un homme, monsieur, — et vous n'êtes qu'un homme. Et vous, madame, toute parée que vous êtes de soie et de joyaux, vous n'êtes qu'une femme; et dans les grands malheurs de la vie, vous n'avez que votre part de douleur!

— Encore un mot, dit Éliza, debout sur le seuil de la porte. Je n'ai vu mon mari que ce soir, et je ne me doutais guère alors de ce qui devait arriver. Ils l'ont poussé à bout, et il m'a dit aujourd'hui qu'il allait s'enfuir. Tâchez, si vous pouvez, de lui parler. Dites-lui comment et pourquoi je suis partie, et dites-lui que je vais essayer de passer au Canada; faites-lui toutes mes tendresses, et dites-lui que si je ne le revois jamais... Elle se détourna un moment; puis elle ajouta d'une voix entrecoupée: Dites-lui d'être bon, et de tâcher de me rejoindre dans le ciel...— Appelez Bruno, ajouta-t-elle, fermez la porte sur lui; pauvre animal! il ne faut pas qu'il me suive!

Quelques paroles d'adieu, des bénédictions mêlées de larmes; et alors, serrant dans ses bras son enfant surpris et effrayé, elle disparut sans bruit.

CHAPITRE VI.

La découverte.

Monsieur et mistress Shelby, après leur longue discussion de la nuit, ne s'étaient pas livrés tout de suite au repos, et ils se levèrent plus tard qu'à l'ordinaire.

— Pour quel motif Éliza n'est-elle pas encore venue? dit mistress Shelby, après avoir inutilement tiré plusieurs fois le cordon de sa sonnette.

Monsieur Shelby, debout devant la glace, repassait son rasoir, lorsque la porte de la chambre s'ouvrit. Un jeune garçon de couleur lui apportait de l'eau pour sa barbe.

— Andy, dit madame Shelby au noir, allez frapper à la porte d'Éliza, et dites-lui que je l'ai sonnée trois fois. Pauvre femme! ajouta-t-elle tout bas en soupirant. Andy revint bientôt avec l'air effaré.

— Maîtresse, les tiroirs d'Éliza sont tout grands ouverts; ses affaires sont jetées à droite et à gauche; je crois qu'elle vient de décamper.

La vérité traversa tout à coup l'esprit de monsieur Shelby et de sa femme. Monsieur Shelby s'écria: Elle est partie.

— Que Dieu soit loué, dit mistress Shelby. Puissiez-vous dire vrai.

— Vous parlez comme une folle. Vraiment, ce serait agréable pour moi si elle était partie. Haley a vu mon hésitation lorsqu'il s'est agi de vendre l'enfant; il va croire que je suis de connivence avec la fugitive. Il y va de mon honneur, ajouta-t-il, en quittant brusquement l'appartement.

La maison était pleine de bruit, on allait et on venait, on ouvrait et on fermait les portes. Des figures de toutes les nuances apparaissaient dans tous les coins. La seule personne qui aurait pu jeter un peu de clarté sur l'événement gardait le silence; c'était la première cuisinière, la tante Chloé. Un épais nuage enveloppait sa figure, hier encore si joyeuse; elle s'occupait à préparer des biscuits pour le déjeuner sans avoir l'air de s'apercevoir de l'animation qui régnait autour d'elle. Bientôt une douzaine de négrillons se perchèrent comme des corbeaux sur les grilles de la veranda. C'était à qui, parmi tous ces diablotins, apprendrait le premier son malheur au nouveau maître.

— Je suis sûr qu'il en deviendra fou, dit Andy.

— Comme il va jurer, dit le petit noir Jack.

— C'est son habitude, dit à son tour la petite Mandy. J'ai tout entendu, moi, car je me suis glissée dans l'armoire où maîtresse enferme ses grands vases, et Mandy, qui de sa vie n'avait compris plus qu'un chat noir la signification d'un mot, se donna des airs de capacité et se prélassa, oubliant d'ajouter que, bien qu'elle fût alors blottie au milieu des pots, elle avait été profondément endormie tout le temps.

Enfin Haley parut, botté et éperonné; de toutes parts on le salua par la mauvaise nouvelle. Les négrillons ne furent pas déçus dans leur espérance, et ils eurent le plaisir de l'entendre proférer des juremens, ce qui mit les jeunes drôles en belle humeur; ils cabriolaient à droite et à gauche, en ayant soin de se tenir hors de la portée de sa cravache, puis ils criaient, riaient, se roulaient sur l'herbe.

— Ah! si je tenais ces petits démons, murmurait Haley entre ses dents.

— Mais vous ne les tenez pas, dit Andy, qui faisait des grimaces derrière le dos de l'infortuné marchand, tout en ayant soin de se tenir à une distance respectable.

— Voici quelque chose d'assez extraordinaire, Shelby, dit Haley en entrant brusquement dans le parloir; on m'apprend que cette fille est partie avec son mioche.

— Monsieur Haley, mistress Shelby est devant vous, dit monsieur Shelby.

— Je vous demande pardon, madame, répondit Haley en fronçant le sourcil et en saluant légèrement, je vous demande pardon; pourtant permettez-moi de reprendre la conversation, et de vous demander, monsieur Shelby, si cette étrange nouvelle est vraie?

— Si vous voulez causer avec moi, monsieur, répliqua Shelby, ayez les façons d'un gentleman; Andy, débarrassez monsieur de son chapeau et de sa cravache. Maintenant, monsieur Haley, veuillez prendre une chaise, et je suis à vous. J'ai le regret de vous dire, continua-t-il, qu'Éliza a surpris notre conversation, et qu'effrayée elle a pris la fuite avec son enfant.

— J'avoue, dit Haley, que je m'attendais à la plus grande loyauté dans cette affaire.

— Que faut-il que je pense de cette observation? dit monsieur Shelby en se retournant brusquement. S'il est quelqu'un ici qui attaque mon honneur, je n'ai qu'une réponse à lui faire.

Effrayé de cette menace, le marchand prit un ton moins élevé.

— Il est dur cependant, murmura-t-il, de conclure loyalement un marché et d'en être dupe.

— Monsieur Haley, reprit monsieur Shelby, si je ne savais pas que vous avez quelque sujet de vous plaindre, je n'aurais pas supporté votre attitude peu cérémonieuse lorsque vous êtes entré tout à l'heure dans mon salon: je vous dis ceci parce que, comme les apparences sont contre moi, je ne veux pas souffrir des allusions qui tendraient à faire croire que je suis de connivence avec la fugitive; bien loin de là, je me crois obligé de vous prêter main-forte; mes gens et mes chevaux sont à votre disposition pour vous faire recouvrer votre propriété; aussi, Haley, continua-t-il en reprenant son air franc et amical, ce que vous avez de mieux à faire pour le moment, c'est de vous calmer et de déjeuner. Nous verrons après quel parti nous avons à prendre.

Mistress Shelby se leva, prétexta des occupations, et envoya une mulâtresse servir le café qui était sur le buffet.

— La *vieille* n'aime pas votre humble serviteur, dit Haley quand mistress Shelby fut sortie.

— Je ne suis pas habitué à entendre parler de ma femme avec cette familiarité, répondit sèchement monsieur Shelby.

— Bien des pardons, — histoire de plaisanter, répondit Haley en s'efforçant de rire.

— Il est des plaisanteries plus ou moins agréables, répondit Shelby.

— Il ne se gêne plus, maintenant que j'ai signé ces papiers. Qu'il aille au diable! murmura Haley entre ses dents. Fait-il le fier depuis hier!

Jamais la chute d'un premier ministre ne causa plus de sensation parmi ses collègues que le sort de Tom parmi ses camarades; il était le sujet de toutes les conversations; à la maison comme aux champs, chacun laissait son travail pour discuter sur le sort probable qui lui était réservé: la fuite d'Éliza qui avait eu lieu la veille ne laissait pas non plus d'exciter les esprits.

Sam le Noir, comme on l'appelait, parce qu'il était le plus foncé des enfans d'ébène de l'endroit, ne pensait qu'à l'événement du jour, et faisait à ce sujet des réflexions sur le sort de sa propre personne qui auraient fait honneur à n'importe quel patriote blanc de Washington.

— C'est un mauvais vent qui souffle, dit-il sentencieusement en tirant son pantalon et en remplaçant par un clou le bouton qui retenait ce pantalon. Cette opération faite, il parut enchanté de son invention. Oui, c'est un mauvais vent, répéta-t-il; voilà Tom parti! cela fera de la place pour un autre nègre! Au fait, pourquoi pas pour celui-ci? reprit-il en frappant sur sa poitrine. Tom parcourait la campagne à cheval, avec des bottes noires et une bourse dans sa poche. Qu'était-il après tout? et pourquoi Sam ne serait-il pas comme était Tom?

— Holà! Sam, maître a besoin de vous pour attraper Bill et Jerry, cria Andy, qui mit fin aux réflexions du nègre.

— Qu'y a-t-il dans l'air, gamin? demanda Sam.

— Quoi! vous ne savez pas? Éliza a filé avec son mioche.

— Vous voulez en remontrer à votre grand'mère, dit Sam avec mépris. J'ai su la nouvelle longtemps avant vous. Nègre pas si bête, ah! ah!

— Voyons, voyons, maître a besoin de Bill et de Jerry; sellez et bridez, il faut que vous alliez avec maître Haley à la poursuite d'Eliza.

— Une bonne affaire! répondit Sam. C'est Sam que l'on demande aujourd'hui pour ces sortes d'expéditions. Il est le nègre qu'il faut. Vous verrez si je ne l'attrape pas. Maître saura ce que Sam peut faire.

— Ah! mais réfléchissez plutôt deux fois qu'une, répondit Andy; maîtresse ne veut pas que Lizy soit attrapée, et dans ce cas, maîtresse vous protégera.

— Hein! dit Sam, ouvrant de grands yeux, comment savez vous ça?

— J'ai entendu parler maîtresse ce matin en portant l'eau pour la barbe de maître. Elle m'envoya voir pourquoi Lizy ne venait pas l'habiller, et quand je lui ai dit que Lizy avait filé, elle s'est levée et a dit: Que Dieu soit loué! Maître, lui, semblait être fou, et il dit à maîtresse: Femme, vous parlez comme une insensée. Mais elle le câlinera, soyez-en sûr. Il vaut mieux être du parti de maîtresse, c'est moi qui vous le dis.

Là-dessus, Sam le Noir se mit à se gratter la tête ; bien qu'il n'eût pas grand chose dans son cerveau, il avait cependant une certaine intelligence vulgaire, et il savait en un mot de quel côté du pain on étend le beurre : il se mit donc à relever son pantalon, comme c'était son habitude quand il était en proie à quelque perplexité, puis il dit philosophiquement :

— Enfant, il ne faut jurer de rien en ce monde.

Il ajouta quelques instans après, d'un air pensif ;

— J'aurais cru que maîtresse aurait couru toute la terre pour aller à la recherche de Lizy.

— Sans doute ; mais ne voyez-vous pas à travers une échelle, négrillon que vous êtes ? Maîtresse ne veut pas que maître Haley prenne l'enfant de Lizy. Voilà de quoi il retourne.

— Hein ! dit Sam avec une intonation impossible à traduire pour ceux qui n'ont pas entendu les exclamations des nègres.

— Je vous dirai bien d'autres choses encore, mais il est temps que vous attrapiez les chevaux. J'entends maîtresse qui vous appelle ; d'ailleurs, vous avez dit assez de sottises.

Sam se mit enfin en mouvement, il se dirigea fièrement vers la maison, et arrêta tout court Bill et Jerry, qui galopaient sur la pelouse ; puis il les attacha au poteau. Le cheval de Haley, qui était un jeune animal folâtre, se mit à ruer et à tirer sur la bride.

— Oh ! oh ! s'écria Sam en s'adressant au cheval, vous êtes bien actif ! et son visage noir rayonna d'une joie maligne. Je vais vous faire tenir tranquille, mon garçon.

Près de là était un grand hêtre, dont les faines triangulaires jonchaient le sol. Sam, s'approchant adroitement du cheval, semblait le flatter en ajustant la selle, puis il glissa adroitement entre selle et cuir un faine aigu, de façon à ce que le moindre poids sur la selle rendît l'animal irritable.

— C'est fait, dit-il avec un rire narquois.

A ce moment, mistress Shelby apparut sur le balcon, faisant des signes à Sam. Celui-ci approcha avec une résolution de faire sa cour, aussi ferme qu'un solliciteur en quête d'une place vacante à Saint-James ou à Washington.

— Pourquoi avez-vous tardé de la sorte ? J'avais envoyé Andy vous dire de vous dépêcher !

— Que Dieu vous bénisse ! maîtresse, les chevaux ne se laissent pas prendre en une minute ; ils étaient dans les pâturages du sud, et plus loin encore.

— Sam, combien de fois faut-il que je vous dise de ne pas prendre le nom de Dieu en vain ?

— Dieu me bénisse ! maîtresse, je ne le ferai plus.

— Mais vous retombez dans la même faute.

— Mon Dieu ! est-ce possible ? Je ne l'ai pas fait exprès.

— Il faut faire bien attention, Sam, dit mistress Shelby, en appuyant sur chaque mot.

— Laissez-moi seulement reprendre haleine, maîtresse, et je vous promets de faire attention.

— Vous allez accompagner monsieur Haley, pour lui servir de guide. Surtout, soignez les chevaux, vous savez que Jerry boitait un peu la semaine dernière ; ne les faites pas aller trop vite, ajouta-t-elle en pesant sur ces derniers mots et à voix basse.

— Laissez-moi faire, maîtresse, dit Sam, roulant ses yeux d'une façon significative, Dieu soit... non, non ; je ne veux pas dire ça, ajouta-t-il avec une sorte de terreur qui fit rire sa maîtresse, quoiqu'elle ne fut pas d'humeur joyeuse.

— Maintenant, Andy, dit Sam revenu sous le hêtre, je ne serais pas surpris si cette bête allait faire un saut quand son cavalier voudra la monter. Vous savez, les chevaux ne sont pas faciles ; et Sam donna, en manière de plaisanterie, un coup de poing à Andy.

— Oui, répondit Andy avec un signe d'intelligence.

— Décidément, Andy, maîtresse veut gagner du temps, ceci est évident pour l'intelligence la plus ordinaire. Je vais faire quelque chose pour elle. Voyez-vous, lâchez les chevaux dans le bois. Temps perdu, temps gagné. Maître Haley sera bien forcé d'attendre. Andy se mit à rire.

— S'il allait arriver, poursuivit Sam, que le cheval de Haley se conduisît mal et fît des farces, nous descendrions de cheval pour aider Haley, n'est-ce pas ?

— Oh ! que oui, nous l'aiderons.

Et ils éclatèrent de rire en faisant claquer leurs doigts et en pirouettant sur leurs talons.

En ce moment Haley parut sur la veranda ; radouci par plusieurs tasses d'excellent café, il souriait et causait comme un homme de bonne humeur. Sam et Andy, occupés à atteindre habilement quelques feuilles de palmier dont ils se servaient habituellement en guise de chapeaux, se précipitèrent vers les chevaux pour aider Haley à se mettre en selle.

Sam avait arrangé sa feuille de palmier dont les tiges se tenaient sur sa tête droites comme des aigrettes ; il avait aussi façonné un bord à ce chapeau improvisé. Ainsi coiffé, il avait l'air vaillant et fier d'un chef de tribu.

Quant à Andy, il avait négligé de confectionner un bord à sa coiffure ; il enfonça cette chose étrange sur sa tête à l'aide d'un vigoureux coup de poing, et, satisfait de sa personne, il semblait dire : Qui oserait prétendre que je n'ai pas de chapeau ?

— Alerte, dit Haley, nous n'avons pas un instant à perdre.

— Pas une seconde, répéta Sam en mettant les rênes dans les mains du marchand et en tenant l'étrier, pendant qu'Andy détachait les deux autres chevaux.

A peine Haley fut-il en selle, que son cheval fit un saut et envoya son cavalier à dix pas sur le gazon.

Sam poussa des cris de paon et se précipita sur les rênes ; mais effleurant avec ses feuilles de palmier la crinière et les yeux du cheval, il ne réussit qu'à rendre plus fougueux l'animal, qui renversa le nègre en poussant des hennissemens, et prit sa course sur la pelouse, suivi de Bill et de Jerry, qu'Andy avait eu bien soin de laisser échapper selon sa promesse, et qu'il effarouchait par ses cris.

Une scène de confusion succède à cet incident. Sam et Andy se mettent à courir en criant, les chiens aboient, et tous les négrillons et les négrillonnes, Mike, Mose, Mandy et Fanny, sautent, hurlent et font claquer leurs doigts. Le cheval de Haley semble prendre part à la scène. Il gambade sur la pelouse, il se jette dans le bois, et, se laissant approcher, il pousse un hennissement malin et détale de nouveau. Sam n'était certes pas pressé de rattraper les chevaux ; comme l'épée de Richard Cœur de Lion, qui étincelait toujours au plus fort de la mêlée, la feuille de palmier plantée sur la tête de Sam se montrait partout où on était sur le point d'attraper un cheval. — Attrapez-le, attrapez-le, s'écriait-il, et par ses vociférations, il effrayait l'animal qui se sauvait au grand galop.

Haley courait à droite et à gauche, jurant, pestant et frappant du pied. De son balcon, monsieur Shelby donnait en vain des ordres ; madame Shelby, de la croisée de son appartement, s'étonna d'abord, puis se mit à rire, devinant le fond de l'affaire.

Enfin, vers midi, Sam apparut triomphant, tenant par la bride le cheval de Haley. L'animal, les naseaux ouverts, était couvert de sueur, ses yeux lançaient des éclairs ; on voyait qu'il n'avait pas encore oublié les premiers transports de la liberté.

— C'est moi qui l'ai attrapé, dit Sam avec orgueil.

— Vous, grogna Haley, c'est vous qui êtes la cause de tout ceci.

— Dieu vous bénisse, maître ! répondit Sam, et moi qui viens de courir à ce point que la sueur découle de tout mon corps !

— Vous avez perdu trois heures avec toutes vos maladresses ; finissons-en, et détalons au plus vite.

— Vous voulez donc nous tuer tous, maître, nous et les chevaux, dit Sam d'un ton piteux ; ces pauvres animaux

n'en peuvent plus, et nous ne valons pas mieux qu'eux. Maître ne pense pas à partir, j'espère, avant le dîner. Le cheval de maître a besoin d'être pansé; d'ailleurs, voyez comme il est sale; Jerry boite aussi. Croyez-vous que maîtresse serait contente de nous voir partir dans l'état où nous sommes? Dieu vous garde, maître! nous attraperons facilement Lizy, allez, elle n'est pas si bonne marcheuse.

Madame Shelby, à son grand amusement, avait entendu la conversation; elle résolut de jouer, elle aussi, son rôle dans cette comédie. Elle vint donc exprimer à Haley ses regrets de l'accident survenu, en le priant de rester au dîner, qu'on se disposait à servir.

Après avoir réfléchi pendant quelques instans, Haley, avec une bonne grâce équivoque, se rendit au parloir. Sam, roulant ses yeux avec une expression comique, se dirigea gravement vers l'écurie.

— L'avez-vous vu, Andy, l'avez-vous vu? dit Sam quand il eut attaché le cheval au poteau; c'était aussi drôle que nos *meetings* de le voir sauter et jurer contre nous. En a-t-il fait des juremens! Vieille bête! me suis-je dit, vous pouvez attendre jusqu'à ce que j'attrape votre cheval. Il me semble le voir encore. Et Sam et Andy, s'appuyant contre le mur, pouffaient de rire.

— Il fallait le voir quand je ramenais son cheval; il m'aurait assommé s'il l'avait osé; mais j'avais l'air si innocent!

— Je vous ai bien vu, dit Andy. Vous êtes malin comme un singe.

— Un peu. Et maîtresse, l'avez-vous vue riant à la croisée?

— J'ai tant couru, que je n'ai pas remarqué ça.

— Moi, voyez-vous, ajouta Sam en épongeant le cheval, j'ai acquis l'habitude de l'observation, — une faculté très importante; — je vous recommande de la cultiver pendant que vous êtes jeune, Andy. Levez le pied droit du cheval, mon garçon. Ce n'est que l'observation, je vous le dis, qui fait la différence parmi les nègres. N'ai-je pas vu ce matin, moi, de quel côté soufflait le vent? Aussi j'ai deviné les désirs de maîtresse sans qu'elle m'en dît un mot. Voilà de l'observation ou je ne m'y connais pas. Les facultés ne sont pas les mêmes chez tous les hommes; mais en les cultivant, on peut aller loin.

— Il me semble pourtant que si je ne vous avais pas un peu mis sur la voie, vous n'auriez pas si bien vu votre chemin ce matin, répondit Andy.

— Andy, répondit Sam, vous êtes un garçon de bon conseil, et je n'ai pas honte, je l'avoue, de suivre vos avis; il ne faut se moquer de personne, le plus habile trouve toujours son maître. Ami Andy, allons à la maison, où je suis sûr que maîtresse nous donnera un bon morceau à mettre sous la dent.

CHAPITRE VII.

La lutte d'une mère.

Il est impossible de concevoir une position plus désolante que celle d'Éliza lorsqu'elle quitta la cabane de l'oncle Tom.

L'effroi des dangers que couraient son mari et son enfant se mêlait dans son esprit au sentiment confus de ceux auxquels elle s'exposait elle-même en quittant la seule maison où elle eût jamais vécu, et en renonçant à la protection d'une personne qu'elle aimait et vénérait. Puis elle se séparait de tous les objets qui lui étaient familiers : — le lieu où elle avait grandi, les arbres sous lesquels elle avait joué, les bois où elle s'était souvent promenée le soir, dans des jours plus heureux, à côté de son jeune mari. — Tous ces objets, à la froide clarté des étoiles, semblaient lui faire des reproches et lui demander si elle aurait le courage de les abandonner.

Mais plus fort que tout était l'amour maternel, poussé jusqu'à la frénésie par l'approche d'un danger si terrible. Son enfant était assez grand pour pouvoir marcher à son côté, et, dans une circonstance ordinaire, elle l'aurait tenu par la main; mais la seule idée de ne plus l'avoir dans ses bras la faisait frissonner, et elle le serrait sur son sein avec une force convulsive, tout en avançant d'un pas rapide.

Le sol glacé craquait sous ses pas, et elle tremblait au bruit. Chaque feuille qui remuait, chaque ombre qui flottait, faisaient refluer le sang vers son cœur et hâtaient sa marche. Elle s'étonnait elle-même de la force qu'elle se sentait; car son enfant lui paraissait aussi léger qu'une plume, et chaque accès de crainte semblait accroître la puissance surnaturelle qui la poussait en avant, tandis que de ses lèvres pâles s'échappait fréquemment la prière à l'Ami qui est là-haut :

— Seigneur, assistez-moi! Seigneur, sauvez-moi!

Si c'était votre Harry, tendre mère, ou votre Willie qui dût vous être arraché par un marchand brutal demain matin; — si vous aviez vu l'homme, et que vous eussiez entendu dire que les papiers étaient signés et remis, et que vous n'eussiez que de minuit jusqu'au matin pour opérer votre évasion, de quel pas pourriez-vous marcher? combien de milles pourriez-vous faire dans ce peu d'heures, avec votre enfant chéri sur votre sein, — sa petite tête endormie sur votre épaule, — ses petits bras enlacés avec confiance autour de votre cou?

Car l'enfant dormait. D'abord la nouveauté et l'alarme l'avaient tenu éveillé; mais sa mère lui assura tant qu'elle le sauverait s'il demeurait tranquille, qu'il se contenta de demander, lorsqu'il se sentit envie de dormir :

— Mère, je n'ai pas besoin de rester éveillé, n'est-ce pas?

— Non, mon chéri; dormez, si vous voulez.

— Mais, si je m'endors, vous ne me laisserez pas prendre?

— Non, pourvu que Dieu m'assiste! dit la mère, la joue pâle et ses grands yeux noirs plus brillans.

— Bien sûr, mère, n'est-ce pas?

— Oui, bien sûr, dit la mère d'une voix qui la fit tressaillir elle-même; car cette voix lui semblait venir d'un esprit intérieur qui ne faisait pas partie d'elle. Et l'enfant laissa tomber sa petite tête fatiguée sur l'épaule de sa mère et fut bientôt endormi. Combien l'attouchement de ces petits bras chauds, le léger souffle qu'elle sentait sur son cou, donnaient de l'ardeur à ses mouvemens! Sublime est l'empire de l'âme sur le corps, qui peut changer les muscles en acier et donner une pareille force au faible!

Les bornes de la ferme, le bois passèrent à ses côtés comme dans un tourbillon; et elle continua sa course sans s'arrêter, sans la ralentir, jusqu'à ce que le jour, en se levant, la trouva à bien des milles de distance sur la grande route.

Elle avait été souvent avec sa maîtresse visiter quelques connaissances dans le petit village de T......, non loin de l'Ohio, et connaissait bien le chemin. Y aller, s'échapper en traversant la rivière, fut la première ébauche de son plan d'évasion; après cela, elle n'avait d'espoir qu'en Dieu.

Lorsque la route commença à se couvrir de chevaux et de voitures, avec cette vivacité de perception qu'on a lorsqu'on est excité, et qui semble une sorte d'inspiration, elle fit la remarque que son pas précipité et son air effaré appelleraient sur elle l'attention et le soupçon. Elle posa donc son enfant à terre, et, rajustant sa robe et son chapeau, elle marcha aussi vite qu'elle put le faire en conservant les apparences. Elle avait mis dans son petit paquet une provision de gâteaux et de pommes, auxquels elle eut recours pour hâter la marche de l'enfant, faisant rouler la pomme devant lui pour qu'il courût après de toute sa force; et cette ruse, souvent répétée, leur fit faire bien du chemin.

Au bout de quelque temps, ils arrivèrent à un bois

épais, à travers lequel murmurait un clair ruisseau. Comme l'enfant se plaignait d'avoir faim et soif, elle passa avec lui par dessus la haie; et, s'asseyant derrière un grand rocher qui les cachait de la route, elle tira de son petit paquet de quoi lui donner à déjeuner. L'enfant fut étonné et chagrin de voir qu'elle ne pouvait pas manger; et lorsque, lui passant les bras autour du cou, il essaya de lui enfoncer de son gâteau dans la bouche, il lui sembla qu'elle allait étouffer.

— Non, non, mon chéri! je ne puis manger tant que vous ne serez pas en sûreté! Il faut continuer d'aller, — d'aller jusqu'à ce que nous arrivions à la rivière. Et elle se remit bien vite en route, et se contraignit de nouveau à marcher d'un pas calme et régulier.

Elle avait dépassé de plusieurs milles le voisinage où elle était personnellement connue. Si le hasard voulait qu'elle rencontrât quelqu'un de sa connaissance, elle réfléchit que les bontés qu'on lui témoignait dans la famille la garantiraient de tout soupçon et ne permettraient pas de supposer qu'elle pût être fugitive. D'ailleurs, comme elle était assez blanche pour qu'on ne pût savoir qu'elle était de race noire sans y regarder de près, et que son enfant était blanc aussi, il lui était beaucoup plus facile de passer inaperçue.

Sur cette présomption, elle s'arrêta vers midi à une jolie ferme pour se reposer et acheter de quoi dîner, elle et son enfant; car, à mesure que la distance diminuait le danger, la tension du système nerveux se relâchait, et elle ressentait à la fois faim et fatigue.

La brave fermière, qui aimait à jaser, ne parut pas fâchée de voir entrer quelqu'un avec qui elle pût causer, et elle accepta sans examen la raison que lui donnait Éliza qu'elle allait à quelque distance passer une semaine avec ses amis, — et plût à Dieu que cet espoir pût se réaliser!

Une heure avant le coucher du soleil, elle entra dans le village de T..., près de l'Ohio, fatiguée et les pieds meurtris, mais toujours pleine d'énergie. Son premier regard fut pour la rivière, qui, comme le Jourdain, se trouvait entre elle et la terre promise.

On était au commencement du printemps, et la rivière était grosse et turbulente; d'énormes glaçons flottaient çà et là sur l'eau trouble. Par suite de la configuration particulière de la rive, du côté du Kentucky, où la terre s'avançait très loin dans l'eau, la glace s'était arrêtée là en grande quantité, et formait un grand radeau flottant qui s'étendait presque d'un bord à l'autre.

Éliza resta un moment à contempler ce fâcheux aspect des choses, qui devait empêcher, elle le vit tout de suite, la circulation du bac, et elle entra dans une petite auberge qui était sur le rivage, pour prendre quelques renseignemens.

L'hôtesse, occupée à diverses opérations de cuisine en vue du souper, s'arrêta, une fourchette en main, à la douce et plaintive voix d'Éliza.

— Qu'est-ce que c'est? demanda-t-elle.

— N'y a-t-il aucun bac ou bateau en ce moment pour passer à B...? répondit Éliza.

— Non, vraiment! dit la femme. Le bateau ne marche plus.

L'air désespéré d'Éliza frappa l'hôtesse.

— Vous avez peut-être besoin de passer l'eau? — Quelqu'un de malade? vous avez l'air d'être inquiète.

— J'ai un enfant dangereusement malade. Je ne le sais que d'hier au soir, et j'ai fait à pied un bon bout de chemin dans l'espoir d'arriver au bac.

— Ah! ma foi! c'est malheureux, dit la femme qui sentait s'élever ses sympathies maternelles; j'en suis vraiment fâchée pour vous. Solomon! appela-t-elle d'une fenêtre d'où l'on voyait une petite construction donnant sur la cour. Un homme en tablier de cuir et avec des mains très sales parut à la porte.

— Dites donc, Sol, reprit la femme, est-ce que cet homme doit passer les barils ce soir?

— Il a dit qu'il essaierait, si ce n'était pas trop imprudent, répondit l'homme.

— Il y a un homme à quelques pas d'ici qui doit passer l'eau ce soir, s'il l'ose. Il sera ici à souper, ainsi vous ferez bien de vous asseoir et de l'attendre. Oh! le joli petit garçon! ajouta la femme en lui offrant un gâteau.

Mais l'enfant, tout à fait épuisé, se mit à pleurer de lassitude.

— Pauvre garçon! il n'est pas habitué à marcher, et je l'ai tant pressé, dit Éliza.

— Eh bien! portez-le dans cette pièce, dit la femme, ouvrant une petite chambre à coucher où se trouvait un bon lit. Éliza y déposa son enfant, et lui tint les mains dans les siennes jusqu'à ce qu'il fût profondément endormi. Pour elle, il n'y avait pas de repos. L'idée d'être poursuivie était comme un aiguillon dans ses flancs, et elle dévorait du regard les eaux gonflées qui la séparaient de la liberté.

Nous devons ici prendre congé d'elle pour le moment, et rejoindre ceux qui la poursuivent.

Quoique mistress Shelby eût promis d'avancer l'heure du dîner, on vit bientôt, ce qui n'est pas sans exemple, qu'il faut être deux pour conclure un marché. Ainsi, bien que l'ordre eût été donné en présence de Haley, et porté à la tante Chloé par une demi-douzaine au moins de jeunes messagers, le dignitaire femelle se contenta pour toute réponse de grogner et de secouer la tête, et poursuivit à loisir et avec plus de lenteur que jamais le cours méthodique de ses opérations.

Pour quelque raison singulière, les domestiques paraissaient croire que maîtresse ne serait pas précisément mécontente qu'on fût en retard; et on ne saurait se figurer combien d'accidens venaient arrêter à tout instant le cours des choses. Un maladroit trouva moyen de renverser la sauce; et il fallut en faire une nouvelle avec tout le soin voulu, la tante Chloé la surveillant et la tournant d'un air grave et refrogné, et répondant brièvement, toutes les fois qu'on l'invitait à se hâter, qu'elle ne servirait pas une sauce mal cuite sur la table pour aider à attraper les gens. Un autre tomba avec l'eau et dût retourner à la fontaine; un autre étala le beurre sur le plancher; et de temps en temps on apportait en ricanant la nouvelle à la cuisine que maître Haley était fort mal à l'aise, qu'il ne pouvait rester assis un seul instant, et qu'il ne faisait qu'aller et venir des fenêtres à la porte.

— C'est bien fait! dit la tante Chloé avec indignation. Il sera bien pis que mal à l'aise, un de ces jours, s'il ne s'amende pas. Son maître, à lui, l'enverra chercher, et il faudra voir alors quelle mine il fera.

— Il sera tièrement torturé, il ne risque rien, dit le petit Jack.

— Il le mérite, dit la tante Chloé d'un air farouche, il a brisé bien des cœurs, bien des cœurs, — je vous le dis à tous! s'écria-t-elle, s'arrêtant et élevant la fourchette qu'elle avait à la main. C'est comme ce que maître Georges lit dans les Révélations: Les âmes invoquent le Seigneur au pied des autels, et elles lui demandent vengeance contre eux! — Et bientôt le Seigneur les entendra, — oui, il les entendra!

La tante Chloé, qui était fort respectée dans la cuisine, était écoutée la bouche béante; et le dîner ayant fini par être servi, toute la cuisine eut le loisir de jaser avec elle et d'écouter ses remarques.

— Ces gens-là seront brûlés à tout jamais, pour sûr, n'est-ce pas? dit Andy.

— Je serais bien content de le voir, ma foi! dit le petit Jack.

— Enfans! dit une voix qui les fit tous tressaillir. C'était l'oncle Tom, qui était entré et écoutait la conversation sur le seuil de la porte.

— Enfans! dit-il, j'ai peur que vous ne sachiez pas ce que vous dites. A tout jamais est un mot terrible, enfans; ça fait trembler d'y penser. Vous ne devriez souhaiter ça à aucune créature humaine.

— Nous ne le souhaitons qu'aux marchands d'âmes, dit Andy; personne ne peut s'empêcher de le leur souhaiter : ils sont si méchans!

— Est-ce que le cœur lui-même ne se soulève pas contre eux? dit la tante Chloé. Est-ce qu'ils n'arrachent pas l'enfant du sein de la mère pour le vendre? Et ces pauvres petits qui pleurent et la tiennent par ses vêtemens, — est-ce qu'ils ne les prennent pas pour les vendre? Est-ce qu'ils ne séparent pas la femme du mari, dit la tante Chloé commençant à pleurer, quand c'est leur ôter la vie? — Et pendant ce temps-là ont-ils un brin de sentiment? — Est-ce qu'ils ne boivent pas? est-ce qu'ils ne fument pas? est-ce qu'ils ne se donnent pas toutes leurs aises? Ah ben! si le diable ne les emporte pas, à quoi est-il bon? — Et la tante Chloé se couvrit la figure de son tablier à carreaux et commença à sangloter tout de bon.

— Priez pour ceux qui vous traitent mal, dit le bon livre, répliqua Tom.

— Prier pour eux! dit la tante Chloé, Seigneur, c'est trop dur! je ne peux pas prier pour eux.

— C'est naturel, Chloé, et la nature est forte, dit Tom; mais la grâce du Seigneur est plus forte encore; d'ailleurs, vous devriez remercier Dieu de ne pas lui ressembler, Chloé. Certes, j'aimerais mieux être vendu dix mille fois que d'avoir à répondre d'autant de choses que lui.

— Moi aussi, dit Jack; ne l'aimerions-nous pas mieux, Andy?

Andy haussa les épaules et siffla en signe d'assentiment.

— Je suis bien aise que notre maître ne soit pas parti ce matin comme il en avait l'intention, dit Tom; ça me faisait plus de peine que d'être vendu, certainement. Peut-être bien que c'était naturel qu'il partît, mais c'eût été bien dur pour moi qui l'ai connu au berceau; mais j'ai vu notre maître, et je commence à me résigner à la volonté de Dieu maintenant. Maître n'a pu faire autrement : il a bien fait; mais j'ai peur que les choses n'aillent de mal en pis quand je n'y serai plus. On ne peut pas s'attendre à ce que maître aille fourrer son nez partout, comme j'ai fait. Les gens ont de la bonne volonté, mais ils sont bien négligens. Ça me tourmente.

La sonnette se fit entendre, et Tom fut appelé au parloir.

— Tom, lui dit son maître avec bonté, je vous fais remarquer que je me suis engagé à payer mille dollars si vous n'êtes pas sur les lieux quand monsieur Haley aura besoin de vous. Il va aujourd'hui s'occuper de ses autres affaires, et vous pouvez disposer de cette journée. Allez où vous voudrez, garçon.

— Merci, maître, dit Tom.

— Et faites bien attention, dit le marchand, et ne jouez pas à votre maître un de vos tours de nègre, car je lui prendrai jusqu'à son dernier sou, si vous n'êtes pas là. S'il m'écoutait, il ne se fierait à pas un de vous, anguilles que vous êtes!

— Maître, dit Tom, — et il se tenait très droit, — je n'avais que huit ans lorsque vieille maîtresse vous mit dans mes bras, et vous n'aviez pas un an. Tenez, dit-elle, Tom, ce sera votre jeune maître; prenez soin de lui, dit-elle. Et maintenant, je vous le demande, maître, vous ai-je jamais manqué de parole? ai-je agi contre vos volontés, surtout depuis que je suis un chrétien?

Monsieur Shelby était tout attendri, et les larmes lui vinrent aux yeux.

— Mon bon garçon, dit-il, le Seigneur sait que vous ne dites que la vérité; et si cela dépendait de moi, je ne vous vendrais pas pour tout l'univers.

— Et aussi sûr que je suis une chrétienne, dit mistress Shelby, vous serez racheté aussitôt que j'en aurai le moyen. Monsieur, dit-elle à Haley, prenez bien note de la personne à qui vous le vendez, et faites-le-moi savoir.

— Oh! oui, quant à ça, dit le marchand. Je puis le ramener dans un an, sans qu'il soit beaucoup détérioré, et le revendre.

— Je traiterai avec vous alors, et vous y trouverez votre avantage, dit mistress Shelby.

— Comme de raison, dit le marchand; tout m'est égal. Je vends et revends la chair humaine, pourvu que je fasse une bonne affaire. Tout ce que je veux, c'est d'avoir de quoi vivre, vous savez, madame; et c'est ce que nous voulons tous, je suppose.

Monsieur et mistress Shelby se sentaient ennuyés et dégradés par l'impudente familiarité de ce marchand, et cependant tous deux voyaient la nécessité absolue de se contraindre. Plus il se montrait sordide et insensible, plus mistress Shelby craignait qu'il ne réussît à rattraper Éliza et son enfant, et plus aussi elle avait de motifs pour le retenir par toutes sortes d'artifices féminins. Elle souriait donc gracieusement, approuvait, causait familièrement, et faisait tout ce qu'elle pouvait pour faire passer le temps d'une manière imperceptible.

A deux heures, Sam et Andy emmenèrent les chevaux que l'excursion du matin paraissait avoir beaucoup rafraîchis.

Sam, restauré par le dîner, était là plein d'un zèle officieux. Lorsque Haley approcha, il se vantait à Andy, en style pompeux, du succès évident de l'opération, maintenant qu'il en était venu à ses fins.

— Votre maître, je suppose, n'a pas de chiens, dit Haley d'un air rêveur, comme il se préparait à monter à cheval.

— Il en a des tas, dit Sam d'un air triomphant. V'là Bruno, — c'est un grand hurleur! et, indépendamment de lui, nous avons presque tous un chien d'une ou d'autre espèce.

— Bah! dit Haley, — et il ajouta au sujet des chiens quelque chose qui fit marmotter à Sam :

— Je ne vois pas à quoi sert de jurer après eux, en tous cas.

— Mais votre maître n'a pas de chiens (je sais bien que non) pour donner la chasse aux nègres.

Sam savait fort bien ce que le marchand voulait dire; mais il prit un air de parfaite simplicité.

— Nos chiens ont le nez extrêmement fin. C'est de race, je suppose, car ils n'y ont jamais été exercés. Ce sont de fiers chiens, au surplus, une fois lâchés, sur n'importe quoi. Ici, Bruno! cria-t-il, en sifflant le chien de Terre-Neuve qui fondit tumultueusement sur eux.

— Au diable! dit Haley en se levant. Allons, saute maintenant.

Ce fut Sam qui fit la culbute, en chatouillant adroitement Andy, lequel partit d'un éclat de rire, à la grande indignation de Haley, qui lui allongea un coup de cravache.

— Vous m'étonnez, Andy, dit Sam avec une imposante gravité. Il s'agit ici d'une affaire sérieuse, Andy. Il ne faut pas faire un jeu de ça. C'est pas le moyen d'aider monsieur.

— Je prendrai la route qui mène directement à la rivière, dit Haley d'un ton décidé, lorsqu'ils furent arrivés aux limites de la propriété. Je connais leur chemin à tous.

— C'est ça même, dit Sam. Maître Haley a mis le doigt dessus. Maintenant, il y a deux routes qui mènent à la rivière, — la mauvaise et la bonne, — laquelle, maître, faut-il prendre?

Andy regarda Sam avec innocence, surpris de la nouveauté de ce renseignement géographique; mais il confirma aussitôt son dire en le répétant avec véhémence.

— C'est, dit Sam, que je suis tenté de croire que Lizy a dû prendre la mauvaise route, qui est la moins fréquentée.

Haley, quoique ce fût un vieux renard, ne fut pas éloigné d'envisager la chose de cette manière.

— Si vous n'étiez pas tous deux de si damnés menteurs, dit-il d'un air irrésolu.

Le ton pensif dont furent prononcées ces paroles parut amuser prodigieusement Andy; il resta un peu en arrière, se tenant les côtes à croire qu'il allait tomber de cheval, tandis que Sam gardait la plus imperturbable gravité.

— Comme de raison, dit Sam, maître peut faire ce qu'il lui plaît. Prenons la route directe, si maître l'aime mieux, — c'est tout un pour nous. Et maintenant que j'y réflé-

chis, je pense que la route directe vaut mieux : voilà ma *dérision.*

— Elle a dû prendre les chemins où il ne passe personne, dit Haley, pensant tout haut et ne tenant pas compte de la remarque de Sam.

— Ce n'est pas une raison, reprit ce dernier ; les filles sont drôles : elles ne font jamais ce qu'on croit qu'elles feront ; ordinairement, c'est le contraire. Les filles sont naturellement contrariantes ; et si vous pensez qu'elles ont pris une route, vous ferez mieux de prendre l'autre, et vous serez sûr de les trouver. Or, comme mon opinion, à moi, c'est que Lizy a pris la mauvaise, je crois qu'il vaut mieux prendre la bonne.

Cette théorie profonde sur le beau sexe ne parut pas disposer particulièrement Haley en faveur de la route directe ; il annonça que décidément il prendrait l'autre, et demanda à Sam quand ils y arriveraient.

— Dans un petit bout de temps, répondit Sam en faisant signe d'un œil à Andy ; puis il ajouta gravement : Mais j'ai étudié la question, et il m'est démontré que nous ne devrions pas aller par là ; je n'y ai jamais été, quant à moi. On n'y rencontre pas un chat, et nous pourrions nous perdre. — Dieu sait où nous irions.

— C'est égal, dit Haley, c'est par là que j'irai.

— Maintenant que j'y songe, je crois avoir entendu dire que cette route était toute coupée de haies ; n'est-ce pas, Andy ?

Andy n'en était pas sûr ; il avait seulement entendu parler de cette route, mais il n'y avait jamais passé. En un mot, il ne pouvait rien affirmer.

Haley, qui dans son calcul des probabilités ne faisait entrer que des mensonges plus ou moins gros, jugea que la balance penchait en faveur de la mauvaise route. Lors donc que Sam la lui indiqua, il la prit avec empressement, suivi de ses deux guides.

Or, cette route, qui menait jadis à la rivière, était abandonnée depuis l'ouverture de la nouvelle. Elle était praticable pendant une heure environ, après quoi elle était toute coupée de haies et de fermes. Sam le savait parfaitement. Quant à Andy, elle était fermée depuis si longtemps, qu'il n'en avait vraiment jamais entendu parler. Il cheminait donc d'un air de soumission respectueuse, se plaignant de temps en temps qu'elle était furieusement mauvaise pour les pieds de Jerry.

— Ah ça, je vous en avertis, dit Haley, je vous connais ; vous ne me ferez pas abandonner cette route-ci, avec tout votre embarras : ainsi, bouche close !

— Maître veut en faire à sa tête, dit Sam avec une docilité mélancolique, et faisant une grimace des plus significatives à Andy, dont la joie menaçait de faire explosion.

Sam était plein de verve, il feignait d'avoir toujours l'œil aux aguets, s'écriant de temps à autre qu'il voyait un chapeau de fille au sommet de quelque éminence éloignée, ou demandant à Andy si ce n'était pas Lizy qui était là-bas dans ce creux, et poussant toujours ces exclamations aux endroits les plus raboteux, là où il était le plus difficile de s'arrêter brusquement, et tenant ainsi Haley dans un état d'émotion continuelle.

Après avoir couru une heure de la sorte, nos voyageurs opérèrent une descente tumultueuse dans une grange qui dépendait d'une vaste métairie. Il ne s'y trouvait pas une âme, tous les bras étaient employés aux champs, mais comme la grange était construite au beau milieu de la route, il était évidemment impossible de pousser plus loin dans cette direction.

— Ne l'avais-je pas dit à maître ? s'écria Sam d'un air d'innocence outragée. Comment un gentleman étranger peut-il s'attendre à en savoir plus long sur le pays que les gens qui y sont nés ?

— Gredin ! dit Haley, vous saviez tout ça.

— Ne vous ai-je pas dit que je le savions, et avez-vous voulu me croire ? J'ai dit à maître que tout était barré, et que je ne pensais pas qu'il pourrait passer. — Andy m'a bien entendu.

La chose était trop vraie pour être contestée ; le pauvr homme dut dissimuler sa fureur du mieux possible ; et tous trois, ayant fait volte-face, se dirigèrent vers le grand chemin.

Par suite de tous ces retards, il y avait environ trois quarts d'heure qu'Éliza avait couché son enfant sur le lit de la taverne du village, lorsque la cavalcade arriva au même endroit. Éliza était à la fenêtre, regardant d'un autre côté, lorsqu'elle fut aperçue par Sam, qui avait l'œil prompt. Haley et Andy étaient à deux pas en arrière. En cet instant critique, Sam trouva moyen de faire emporter son chapeau par le vent, et poussa un cri caractéristique qui donna l'alarme à la pauvre femme. Elle se retira précipitamment, et la cavalcade, passant sous la fenêtre, arriva à la porte de la taverne.

Ce que ressentit Éliza en ce court instant ne se décrit pas. Sa chambre donnait par une porte latérale sur la rivière. Elle saisit son enfant, et s'élança dans l'escalier. Le marchand l'aperçut comme elle descendait vers le rivage. Il sauta à bas de son cheval, et appelant Sam et Andy à grands cris, il courut après elle comme un limier après un daim. Dans ce moment de vertige, les pieds d'Éliza lui semblaient à peine toucher la terre, et en une seconde elle fut au bord de l'eau. Ils arrivaient droit derrière elle ; et, soutenue par cette force que Dieu ne donne qu'au désespoir, elle sauta avec un cri sauvage, par dessus le courant rapide, sur le radeau de glace. C'était un élan désespéré ; il fallait être en démence pour le tenter ; et Haley, Sam et Andy poussèrent un cri d'épouvante et levèrent les mains au ciel en la voyant faire.

Le grand morceau de glace verte sur lequel elle avait sauté craqua sous son poids, mais elle n'y resta pas un moment. Avec un redoublement d'énergie elle s'élança sur un autre fragment, et de là sur un autre encore ; trébuchant, sautant, glissant et se relevant aussitôt. Elle a perdu ses souliers, — ses bas ont été arrachés de ses pieds ; le sang marque chacun de ses pas ; mais elle ne voit rien, elle ne sent rien, jusqu'à ce qu'elle aperçoive confusément l'autre rive de l'Ohio et un homme qui l'aide à y monter.

— Vous êtes une intrépide fille, ma foi ! qui que vous soyez ! lui dit l'homme avec un jurement.

Éliza reconnut la voix et la figure d'un homme qui possédait une ferme non loin de son ancienne demeure.

— Oh ! monsieur Symmes ! — sauvez-moi ! de grâce, sauvez-moi ! — cachez-moi ! s'écria-t-elle.

— Quoi ? qu'y a-t-il ? Eh mais ! c'est la fille de Shelby.

— Mon enfant ! — mon garçon ! — il l'avait vendu ! Voilà son maître, dit-elle en montrant la rive du Kentucky. Oh ! monsieur Symmes, vous avez un petit garçon.

— Oui, dit l'homme en l'aidant rudement, mais avec bonté, à escalader le bord. D'ailleurs vous êtes une courageuse fille. J'aime l'énergie partout où j'en vois.

Quand ils eurent gravi le haut de la rive, notre homme s'arrêta.

— Je serais bien aise de faire quelque chose pour vous, dit-il ; mais je ne saurais où vous mettre. Ce que je peux faire de mieux, c'est de vous conseiller d'aller *là*, dit-il en indiquant une grande maison blanche isolée, sur un des côtés de la principale rue du village. Allez là, ce sont de bonnes gens. Il n'y a pas de danger qu'ils ne vous assistent pas ; ils sont toujours disposés à faire de ces sortes de choses.

— Que le Seigneur vous bénisse ! dit Éliza avec ferveur.

— Ça n'en vaut pas la peine. Ce que j'ai fait est moins que rien.

— Et n'est-ce pas, monsieur, vous n'en parlerez à personne ?

— Allez au diable, fille ! Pour qui prenez-vous les gens ? Non, certes. Voyons, partez comme une fille raisonnable que vous êtes. Vous avez conquis votre liberté et vous la conserverez, autant qu'il dépendra de moi.

L'esclave serra son enfant contre son sein, et s'éloigna d'un pas ferme et rapide. L'homme resta à la suivre du regard.

— Shelby ne trouvera peut-être pas que c'est là un bon procédé pour son voisin ; mais que pouvais-je faire ? S'il attrape une de mes filles dans le même embarras, il est bien venu à me rendre la pareille. Ma foi ! je n'ai jamais pu voir aucune espèce de créature s'efforcer toute haletante d'échapper aux chiens qui la poursuivent, et prendre parti contre elle. D'ailleurs, je ne vois pas pourquoi je me ferais le limier des autres, après tout.

Ainsi parlait ce pauvre païen du Kentucky, qui faisait du christianisme d'instinct, faute d'une position et d'une éducation meilleures, qui le lui auraient interdit.

Haley était resté stupéfait à la vue de cette scène ; mais lorsqu'Eliza eut disparu, il se tourna d'un air interdit vers Sam et Andy.

— Le tour n'a pas été mal joué, dit Sam.

— Cette fille a le diable au corps, je crois ! dit Haley. Elle sautait comme un chat sauvage.

— Ah çà ! dit Sam en se grattant la tête, j'espère que maître nous excusera d'avoir pris cette route ; et il accompagna sa phrase d'un gros rire.

— Vous riez ! dit le marchand avec un grognement.

— Dieu vous bénisse, maître ! Je n'ai pu m'en empêcher, dit Sam donnant cours à sa joie si longtemps contenue. Elle était si curieuse à voir bondir, et la glace qui craquait, et l'eau qui éclaboussait. Quels élans ! quels sauts ! Seigneur Dieu ! comme elle allait ! — Et Sam et Andy se prirent à rire si fort que les larmes leur coulaient des yeux.

— Je vous ferai rire jaune, dit le marchand en leur assénant des coups de cravache sur la tête.

Tous deux firent le plongeon, et remontèrent le bord en criant, et furent à cheval avant qu'ils les eût rejoints.

— Bonsoir, maître, dit Sam avec beaucoup de gravité. J'ai bien peur que maîtresse ne soit inquiète de Jerry. Maître Haley n'a plus besoin de nous. Maîtresse ne serait pas d'avis qu'on fît passer à ces pauvres bêtes le pont de Lizy ; — et après avoir donné, en manière de plaisanterie, un bon coup de poing dans les côtes d'Andy, il partit, suivi de ce dernier, à toute bride, — et ils étaient déjà loin que le vent apportait encore au marchand consterné leurs éclats de rire.

CHAPITRE VIII.

Un digne trio.

Éliza avait accompli sa retraite désespérée à travers la rivière au moment du crépuscule. Le brouillard gris du soir, qui s'élevait lentement, enveloppait la jeune femme lorsqu'elle disparut sur l'autre bord. Le courant gonflé et d'énormes masses flottantes de glaces élevaient une barrière insurmontable entre elle et son ennemi. Haley retourna donc lentement et tristement à la petite taverne pour songer au parti à prendre. L'hôtesse lui ouvrit la porte d'un petit parloir où l'on voyait un tapis en loques, une table couverte d'une toile cirée d'un noir luisant, des chaises de bois à dossier élevé, et des statuettes en plâtre colorié sur la tablette de la cheminée, dont le feu jetait une fumée épaisse. Au coin du foyer s'étendait un banc de bois grossier. Haley s'y assit pour méditer sur l'instabilité des espérances humaines.

— J'avais bien besoin, pensait-il, de faire l'acquisition de ce mioche qui me fait courir comme un nigaud ! Puis il débita une longue litanie d'imprécations contre lui-même. Nous sommes trop équitables pour contredire Haley dans cette circonstance, pourtant nous passerons sous silence les injures qu'il s'adressait mentalement.

Tout à coup il fut tiré de ses réflexions par la voix rude d'un homme qui descendait de cheval à la porte ; Haley se précipita vers la fenêtre.

— Parbleu ! s'écria-t-il, voilà qui ressemble beaucoup à ce que l'on est convenu d'appeler la Providence ; je crois, Dieu me damne ! que c'est Tom Loker.

Haley sortit précipitamment.

Debout, devant le comptoir, se tenait un homme grand et fort, d'un brun foncé ; il avait au moins cinq pieds sept pouces. Il était vêtu d'un pardessus en peau de buffle, avec le poil en dehors, ce qui lui donnait l'air d'un ours. On voyait à la simple inspection de sa figure que chez lui les organes de la brutalité étaient excessivement développés. Si nos lecteurs veulent se figurer un boule-dogue en habit et en chapeau, ils auront une assez juste idée du physique du personnage.

Cet homme avait un compagnon de voyage qui formait avec lui un contraste frappant. Celui-ci était petit et mince ; il avait les mouvemens d'un chat et l'expression d'une souris. Ses petits yeux étaient noirs, et son nez allongé et pointu semblait vouloir se fourrer partout. Tous ses mouvemens étaient secs et pointus. Le gros homme avalait un grand verre d'eau-de-vie sans dire un mot ; quant au petit, il se tenait sur la pointe des pieds et regardait à droite et à gauche, flairant de loin les bouteilles. Enfin il commanda un julep à la menthe, qu'il regarda à deux fois, quand on le lui eût servi ; puis il le savoura à petites gorgées.

— Quelle chance de vous rencontrer ! dit Haley en allant au devant du gros homme et en lui tendant la main.

— Et qui diable vous amène ici ? répondit Loker.

L'homme au museau de souris portait le nom de Marks ; il cessa de siroter et, allongeant sa tête, il regarda Haley d'un air rusé, comme un chat qui regarde de loin une feuille sèche qui remue.

— Ma foi ! Tom, dit Haley, c'est une bonne fortune pour moi de vous rencontrer ici. Je suis dans l'embarras, vous allez m'aider à en sortir.

— Nous y voilà, grommela le gros homme. On peut être sûr que vous avez toujours besoin de vos amis, vous ; de quoi s'agit-il ?

— Vous avez un ami ici, dit Haley en jetant sur Marks un regard méfiant ; un associé, peut être ?

— Justement. Tenez, Marks, dit Tom, voilà l'homme avec qui j'étais à Natchez.

— Enchanté de faire sa connaissance, répondit Marks en allongeant vers Haley une main maigre qui ressemblait à la patte d'un corbeau... Monsieur Haley, je crois ? dit-il.

— Lui-même, répondit celui-ci. Et puisque nous nous sommes si bien rencontrés, vous allez me permettre de vous offrir quelque chose. Ohé ! vieille cruche ! dit-il en s'adressant à l'homme du comptoir ; de l'eau chaude, du sucre, des cigares, de l'eau-de-vie, et du chenu : nous allons nous donner une culotte.

Quand les bougies furent allumées, le feu flambant et la table garnie, les trois honorables amis firent cercle.

Haley commença un récit pathétique de ses ennuis ; Loker, la bouche close, l'écouta avec une attention sournoise ; Marks, lui, était occupé à se faire un punch : de temps en temps, il avançait son nez jusque dans la figure de Haley et l'écoutait avec attention. La fin de l'aventure semblait surtout l'intéresser beaucoup.

— Ainsi, dit-il quand Haley eut achevé son récit, vous avez été mis dedans... Ça été proprement fait, hein ?

— Ces petits drôles donnent beaucoup de tintoin dans le métier, répondit tristement Haley.

— Si nous pouvions trouver une race de filles qui ne se soucieraient pas de leurs petits, dit Marks, ce serait la plus belle découverte moderne ; et il accompagna sa plaisanterie d'un petit ricanement.

— C'est bien vrai, répondit Haley. Mais trouvez donc cela. Et cependant, on pourrait croire qu'elles seraient bien aises de se débarrasser d'enfans qui leur donnent tant de peine. Mais pas du tout : plus ces mioches leur causent d'embarras, plus ils sont inutiles, et plus elles s'y attachent.

— Passez-moi l'eau chaude, monsieur Haley, dit Marks ; je pense exactement comme vous. J'ai acheté une fois une fille quand j'étais dans le commerce : c'était une fille bien plantée et preste ; elle avait un petit malade : il avait le

dos de travers ou quelque chose d'approchant. Je l'ai donné à un homme pour en tirer parti comme il pourrait : il ne m'avait rien coûté. Je n'aurais jamais cru que la fille aurait songé à lui. Mais, bon Dieu! fallait voir comme elle se tordait de désespoir! Ma parole! on aurait dit qu'elle l'aimait davantage, précisément parce que le mioche était chétif et insupportable. Elle a pleuré! elle a pleuré!... C'est vraiment drôle, quand on songe à ces choses-là! Qui diable peut rien comprendre aux idées de ces femelles-là?

— Eh bien! la même chose m'est arrivée l'été dernier sur la rivière Rouge, répondit Haley. J'avais fait marché d'une fille et de son petit, lequel avait bonne mine. Ses yeux paraissaient aussi brillans que les vôtres. Mais voilà qu'en le regardant de près, je m'aperçois qu'il n'y voit pas plus qu'une taupe : il était aveugle. J'avais pensé qu'il n'y avait aucun mal à tâcher de m'en défaire, et je fus assez heureux pour l'échanger contre un baril de wiskey. Quand il fallut l'arracher à la fille, elle se changea en tigresse. Toute ma bande d'esclaves n'était pas encore enchaînée : savez-vous ce qu'elle fit? Elle grimpa sur une balle de coton, s'empara d'un couteau, et voulut frapper d'estoc et de taille. Quand elle vit que toute résistance était inutile, elle se jeta à l'eau avec son petit : ils furent engloutis l'un et l'autre.

— Psut! fit Tom, qui avait écoulé ces histoires avec le plus profond mépris ; quels hommes êtes-vous donc? Mes esclaves ne me font pas de ces farces-là, à moi!

— Et comment vous y prenez-vous? dit Marks.

— Voilà... Quant j'achète une fille, si elle a un petit, je vais droit à elle ; je lui mets le poing sous le nez, et je lui dis : Tu vois bien! si un mot sort de ta bouche, je te casse la mâchoire. Je ne veux pas entendre un mot, un seul. J'ajoute aussitôt : Ton petit m'appartient ; il ne te regarde plus, et je le vendrai à la première occasion. Elles voient bien toutes que je ne plaisante pas ; elles sont devant moi muettes comme des poissons ; et si une d'elles a le malheur de pousser un gémissement... Ici Loker donna sur la table un vigoureux coup de poing, qui expliqua la suspension.

— Voilà ce qui s'appelle parler, dit Marks en poussant Haley avec un ricanement prolongé. Tom est un fameux homme, hein? et il se fait comprendre des nègres, en dépit de leurs têtes crépues. Si vous n'êtes pas le diable, Tom, vous êtes au moins son cousin germain.

Tom reçut le compliment avec modestie, et lança un regard aussi affable que le lui permettait sa nature de chien hargneux, comme dit John Bunyan.

Haley, qui n'avait pas mal bu, commença à éprouver une certaine sensibilité, phénomène assez ordinaire chez les hommes qui ont fêté la vigne. — Vous savez, dit-il à Tom, que j'ai déjà causé avec vous sur ce sujet à Natchez ; je vous disais qu'il valait mieux traiter ses esclaves avec douceur ; que c'est déjà un avantage dans ce monde, et qu'on a une plus grande chance d'entrer dans le royaume des cieux quand il faut franchir le pas et qu'on n'a plus à espérer.

— Bah! dit Tom ; vous me rendez malade avec vos satires : le cœur me tourne, ma parole! Et là-dessus il avala un verre d'eau-de-vie.

— Ecoutez, dit Haley en se jetant en arrière et en gesticulant : premièrement, et avant tout, mon opinion est qu'il faut gagner de l'argent. Mais enfin, le commerce n'est pas tout, ni l'argent non plus : nous avons tous une âme. Je me moque qu'on m'entende parler ainsi ; je veux dire ma façon de penser. Je crois à la religion ; et quand j'aurai arrondi ma petite pelote, j'ai l'intention de penser un peu à mon âme et à tout ce qui s'ensuit. Ainsi je persiste à croire que cela ne sert à rien de faire du mal quand ce n'est pas nécessaire, outre que ce n'est pas prudent.

— Veillez à votre âme! s'écria Tom avec mépris, et cachez-la bien ; sauvez-vous si vous pouvez sur cette planche-là ; mais si le diable vous passe jamais au tamis, je consens à ce qu'il m'emporte s'il trouve une âme dans votre carcasse.

— Allons, Tom, vous êtes de mauvaise humeur. Pourquoi n'accueillez-vous pas ce qu'on vous dit, quand on vous parle pour votre bien?

— Finissez, et retenez votre langue, répondit Tom d'un ton brusque ; je ne puis vous entendre parler de piété, cela me fait mal. Après tout, quelle différence y a-t-il entre vous et moi? Avez-vous plus de cœur et de sensibilité? Pas du tout : cela est net comme un chien tondu. Vous voulez duper le diable et sauver votre peau. Je vois clair à travers vos paroles : vous me faites suer avec votre religion. Vous faites un billet au diable, et quand l'échéance arrive, vous le laissez protester... Pouah!

— Voyons, voyons, messieurs, ce n'est pas ainsi qu'on fait des affaires, dit Marks ; chacun a sa manière de voir, on sait cela. Monsieur Haley est un homme fort bien, sans doute, et il a sa conscience. Vous, Tom, votre façon de voir est très bonne aussi ; mais en se disputant on n'arrive à rien. Parlons raison. A présent, monsieur Haley, de quoi s'agit-il? D'attraper cette fille?

— La fille ne me regarde pas : elle est à Shelby ; le petit seul est à moi. Quelle bête d'idée d'avoir acheté ce singe!

— Cela vous arrive souvent d'avoir de ces idées-là, dit Tom d'un ton bourru.

— Pas d'emportement, Loker, dit Marks en passant sa langue sur ses lèvres : Monsieur Haley va nous mettre sur le chemin d'une bonne affaire, croyez-moi ; je suis très entendu dans ces sortes d'arrangemens. Cette fille, monsieur Haley, qui est-elle? et comment est-elle?

— Elle est blanche, jolie, bien élevée ; j'aurais donné pour l'avoir huit cents dollars à Shelby que j'aurais fait une bonne affaire.

— Blanche, jolie et bien élevée, répéta Marks, dont l'œil brillait et dont les traits annonçaient l'impatience de tenter l'aventure. Voyez, Loker, quelle affaire d'or pour nous. D'abord nous prenons l'enfant, et il revient à Haley, cela va sans dire ; ensuite, nous menons la fille à la Nouvelle-Orléans, et nous la vendons à beaux écus comptans. N'est-ce pas superbe?

Tom, dont la bouche était resté entr'ouverte pendant ces paroles, la ferma tout à coup comme un gros chien ferme les dents sur un morceau de viande ; il semblait digérer l'idée à son aise.

— Vous verrez que nous savons parer à tous les événemens, dit Marks en remuant son punch ; nous faisons tout ce qui concerne notre état, et à la satisfaction de chacun. Tom, lui, il pousse à l'enchère, alors j'arrive en bottes luisantes et vêtu d'une façon mirobolante ; lorsqu'il s'agit de prêter le serment, si vous pouviez voir, dit Marks, tout enorguilli de son savoir-faire, comment je vous enlève ça, moi. Un jour, je suis monsieur Twickem de la Nouvelle-Orléans ; un autre jour, j'arrive de mes plantations de Pearl-River, où j'occupe sept cents nègres ; quelquefois je suis un parent éloigné de Henry Clay, ou quelque coq du Kentucky. Chacun a ses talens, vous savez. Tom est un homme de première force quand il s'agit de distribuer des coups, seulement la fourberie n'est pas son fort ; mais, Seigneur Dieu! s'il y a un être dans le pays à qui les sermens ne coûtent rien, qui puisse prendre devant le juge une mine plus grave que moi et s'en tirer mieux que je le fais, j'avoue que je serais curieux de le connaître. Je glisserai comme une anguille entre les mains des juges quand bien même ils y regarderaient de plus près qu'ils ne le font. Ma parole! je serais ravi quelquefois qu'ils fussent plus minutieux, ne fût-ce que pour l'amusement et l'honneur que cela me procurerait.

Tom Loker, ainsi que nous le disions plus haut, avait l'esprit lent. Ici il interrompit Marks en donnant sur la table un coup de poing qui fit trembler les verres.

— Assez causé, dit-il. Ça me va.

— Que Dieu vous bénisse, Tom! répondit Marks ; vous n'avez pas besoin de casser la vaisselle. Gardez votre poing pour une meilleure occasion.

— Mais, messieurs, permettez, dit Haley ; est-ce que

ne dois pas, moi aussi, être pour quelque chose dans les bénéfices?

— N'est-ce pas assez d'attraper le mioche pour vous? répondit Tom; que voulez-vous donc encore?

— Permettez, répliqua Haley; il me semble que si je vous donne l'idée de l'aubaine, cela vaut quelque chose. —Dix pour cent sur les profits, par exemple, les frais payés.

Loker proféra un jurement terrible en frappant sur la table.

— Je vous connais, Dan Haley; n'espérez pas me faire prendre le change. Croyez-vous, par hasard, que Marks et moi avons pris le métier de chasseur d'hommes pour rendre service à des messieurs comme vous? Par le diable! nous aurons la fille tout à fait; et si vous n'êtes pas content, nous prendrons le mioche aussi. Qui peut nous retenir? Ne sommes-nous pas aussi libres que vous? Si vous ou Shelby tentez de nous donner la chasse, libre à vous. Cherchez où sont les perdrix de l'an passé; si vous les trouvez, vous nous trouverez aussi.

— J'espère bien, dit Haley alarmé, que vous attraperez le garçon et que vous me le remettrez; vous avez toujours honnêtement trafiqué avec moi.

— Vous vous en souvenez, répondit Tom. Je ne suis pas un pleurnicheur comme vous; mais je ne voudrais pas manquer de parole au diable lui-même. Ce que je dis, je le fais; vous savez bien cela, Dan Haley,

— C'est vrai, c'est vrai; et si vous vouliez seulement me promettre de déposer l'enfant dans huit jours d'ici, n'importe où, je ne demanderais pas autre chose.

— Mais ce n'est pas assez, répliqua Tom, il s'en faut de beaucoup; ce n'est pas pour rien que j'ai fait des affaires avec vous à Natchez. J'ai appris à tenir une anguille quand je l'ai saisie. Il faut que vous mettiez cinquante dollars là, sur cette table, ou l'enfant ne bougera pas d'une semelle. Je vous connais.

— Comment! quand je vous procure une affaire qui peut vous donner un bénéfice net d'à peu près mille à seize cents dollars! Franchement, vous n'êtes pas raisonnable.

—N'avons-nous pas pour cinq semaines d'ouvrage devant nous? Tout ce que nous pouvons faire, en admettant que nous laissions tout pour aller battre les haies à la recherche du petit, il peut arriver que nous n'attrapions pas la fille; c'est le diable pour attraper les filles. Dans ce cas-là consentiriez-vous à nous payer un sou, je vous le demande? Ce serait curieux, n'est-ce pas? Bah! mettez-moi là vos cinquante dollars; si nous faisons la besogne complète, je vous les rendrai; si nous ne réussissons pas ou si nous ne réussissons qu'à moitié, ce sera pour notre peine. N'est-ce pas juste, Marks?

— Certainement, répondit celui-ci d'une voix conciliante. C'est seulement comme gage que nous demandons les cinquante dollars ajouta-t-il en ricanant; nous sommes des hommes de loi, vous le savez. Soyons donc de bonne humeur. Tom prendra le gamin et vous le conduira où bon vous semblera, — n'est-ce pas, Tom?

— Si je trouve le petit, je l'emmènerai à Cincinnati, et je le laisserai au débarcadère, chez la grand'mère Belcher.

Marks tira de sa poche un portefeuille graisseux, d'où il sortit un long papier sur lequel il promena ses yeux perçans en marmottant: — Barnes, Shelby County. Le garçon Jim, trois mille dollars pour le ramener mort ou vif. — Édouard Dick et Lucy, l'homme et la femme, six cents dollars.— La fille Poly et deux enfans, six cents dollars.—Je suis occupé à parcourir la liste de nos affaires pour me rendre compte si nous pouvons facilement entreprendre celle-ci, Loker. Puis il ajouta après une pause: — Nous ferions bien de mettre Adams et Speinger à la piste de ces derniers; ils sont inscrits depuis longtemps.

— Adams et Speinger nous prendraient trop cher, répliqua Tom.

— J'arrangerai cela. C'est encore jeune dans le métier, et ça doit s'attendre à travailler à bon marché, dit Marks en continuant sa lecture. D'ailleurs, qu'ont-ils à faire? A fusiller les fugitifs ou à jurer qu'ils les ont fusillés. Franchement, ils ne peuvent pas demander beaucoup pour cela. Quant aux autres opérations, elles peuvent attendre quelque temps encore. Maintenant, arrivons à nos arrangemens, monsieur Haley. Vous avez vu cette fille quand elle a débarqué ici?

— Certainement; aussi bien que je vous vois.

— Elle était avec un homme qui l'aidait à gravir la côte? ajouta Loker.

— Oui, répondit Haley.

— On doit lui avoir donné un abri; n'est-ce pas votre opinion? dit Marks.

— Il nous faut traverser la rivière cette nuit, répliqua Tom.

—Sans doute, interrompit Marks; mais il n'y a pas de bateau, la rivière roule des glaçons, cela ne peut-il pas être dangereux?

— Je n'en sais rien, répliqua Tom d'un ton décidé; mais il faut que cela soit fait comme je le dis.

— Mon Dieu! dit Marks agité par l'inquiétude et regardant par la croisée, il fait aussi noir que dans la gueule d'un loup, Tom.

— La vérité est que vous avez peur; mais je n'écoute plus rien, il faut aller en avant. Voulez-vous attendre un ou deux jours, afin de donner à cette fille le temps de se creuser un chemin jusqu'au Sandusky.

— Oh! je n'ai pas une ombre de peur; seulement...

— Seulement! répéta Tom.

— Mais, enfin, il n'y pas de bateau, s'écria Marks.

— J'ai entendu dire par la femme de l'établissement qu'un bateau arriverait ce soir; au risque de nous casser le cou, nous partirons.

— Vous avez de bons chiens? demanda Haley.

— De premier choix, répondit Marks; mais à quoi cela sert-il si vous n'avez rien ayant appartenu à cette fille à leur donner à flairer?

— Si, j'ai quelque chose, répondit Haley avec triomphe. Voici son châle oublié sur son lit dans sa précipitation; elle a aussi laissé son chapeau.

— C'est bien heureux, dit Loker. Irez-vous, maintenant?

— Mais les chiens pourraient endommager la fille s'ils la surprenaient à l'improviste, dit Haley.

— C'est une considération, répondit Marks. Nos chiens ont déchiré un jour un individu à Mobile avant que nous pussions les arracher à leur proie.

— Vous voyez donc que ce serait dangereux dans cette circonstance, dit Haley, puisqu'il faut vendre la marchandise sur la mine.

— C'est fort juste, répondit Marks; d'ailleurs, si quelqu'un lui a donné un abri, les chiens ne serviraient pas à grand' chose. Ils ne sont bons à rien dans les plantations élevées où ces créatures se font transporter. Là, impossible de les dépister. Les chiens ne servent que dans les plantations basses, où les nègres courent sans aide et sans abri.

— On dit que l'homme vient d'arriver avec le bateau, interrompit Loker qui venait de prendre ses informations au comptoir. Ainsi Marks...

Le digne homme jeta un lamentable regard sur le comfortable parloir qu'il lui fallait abandonner, mais il se leva lentement à la voix de Tom.

Haley, après avoir échangé quelques paroles sur l'affaire avec ses deux interlocuteurs, mit enfin, non sans résistance, les cinquante dollars dans les mains de Tom, puis le digne trio se sépara.

Si quelques-uns de nos lecteurs, délicats et chrétiens, se révoltaient contre la société que nous venons de dépeindre dans la scène qui précède, nous les prierions de se débarrasser au plus tôt de leurs scrupules. Le commerce de pourchasseurs d'esclaves, que le lecteur veuille bien se le rappeler, s'élève à la dignité d'une profession légale et patriotique. Si tout l'espace de terre compris entre le Mississipi et le Pacifique devient un grand marché de corps et d'âmes, si la propriété humaine participe aux tendances progressives du dix-neuvième siècle, les trafiquans et les pourchasseurs

d'esclaves pourront prendre place un jour dans notre aristocratie.

Pendant que la scène que nous venons de décrire se passait à la taverne, Sam et Andy revenaient tout joyeux à la maison.

Sam était dans la plus grande exaltation ; elle se manifestait par toutes sortes de cris, de hurlemens et de contorsions. Il se tournait vers la queue du cheval, puis, à l'aide d'une cabriole il se remettait en place, prenait alors un air sérieux, et sermonnait Andy qui se permettait de rire de lui, puis Sam se frappant sur tout le corps recommençait ses éclats de rire. Tout en se livrant à ces évolutions, ils réussirent à tenir les chevaux au galop, et arrivèrent vers dix ou onze heures. Quand le sabot des chevaux résonna sur le sable, mistress Shelby, se penchant sur la balustrade du balcon :

— Est-ce vous, Sam? cria-t-elle ; où sont-ils?

— Maître Haley se repose à la taverne, il est horriblement fatigué, maîtresse.

— Et Éliza ?

— Elle a franchi le Jourdain, elle est dans la terre de Chanaan.

— Que voulez-vous dire, Sam? s'écria mistress Shelby, qui respirait à peine et qui craignait de voir un sens funeste dans ces paroles.

— Dieu protège les siens, maîtresse ; Lizy a traversé l'Ohio comme si Dieu l'avait conduite dans un chariot de feu à deux chevaux.

Sam était toujours pieux et fervent devant sa maîtresse, et il faisait grand cas des figures et des images de la Bible.

— Venez ici, Sam, dit monsieur Shelby qui apparut sur la veranda ; venez dire à votre maîtresse ce qu'elle désire savoir; et, passant son bras autour de la taille de sa femme, il ajouta : Rentrez Émily, vous êtes toute froide et toute tremblante ; vous vous laissez trop aller à votre sensibilité.

— Je m'y laisse trop aller ! Ne suis-je pas femme? Ne suis-je pas mère? Ne sommes-nous pas tous deux responsables devant Dieu de cette pauvre fille? Mon Dieu! ne nous punissez pas de ce péché.

— De quel péché voulez-vous parler? Vous savez bien que nous avons obéi à la nécessité.

— Je ne puis croire qu'il n'y ait pas un péché au fond de cette affaire.

— Ici, Andy, ici, négrillon ! vociféra Sam. Menez ces chevaux à l'écurie, n'entendez-vous pas maîtresse qui appelle Sam?

Sam apparut bientôt à la porte du parloir, sa feuille de palmier à la main.

— Maintenant, Sam, dit monsieur Shelby, dites-nous avec soin comment les choses se sont passées. Savez-vous où est Éliza?

— Maître, je l'ai vue, de mes yeux vue, traversant la rivière de glaçons en glaçons. Un vrai miracle. J'ai vu aussi un homme qui venait à son aide sur le bord opposé, et elle a disparu dans la brume.

— Ce miracle me semble un peu apocryphe : traverser un fleuve sur de la glace flottante, cela n'est pas si facile, répondit monsieur Shelby.

— Personne n'aurait pu le faire sans l'aide du Seigneur, dit Sam. Voici exactement comment la chose s'est faite : « Monsieur Haley, Andy et moi, nous arrivions à la petite taverne près de la rivière ; je piquai des deux et je les devançai, tant je mettais d'ardeur à vouloir m'emparer de Lizy. En arrivant près de la croisée, je l'aperçus ; monsieur Haley et Andy arrivaient derrière moi. Aussitôt je prends mon chapeau, je l'agite et je pousse des cris à réveiller un mort. Lizy, qui m'a entendu, se sauve par la porte de derrière pendant que maître Haley se présente à la porte opposée. Maître Haley, qui a vu Lizy, hurle. Lui, Andy et moi, nous nous mettons à sa poursuite. Elle descend jusqu'à la rivière. Près du rivage où l'eau coulait, il y avait dix pieds d'eau, et plus loin des monceaux de glace qui s'entre-choquaient et formaient des îles flottantes. Nous étions à quelques pas d'elle, et je ne suis même pas très sûr de ne l'avoir pas attrapée, lorsqu'elle poussa un cri comme je n'en ai jamais entendu, et, franchissant le courant, sauta sur la glace qui craquait et faisait un bruit semblable à celui d'une scie. Seigneur ! elle bondissait comme un daim. Ah ! quelle énergie ! V'là une fille qui a du ressort ! »

Mistress Shelby était pâle d'émotion et silencieuse pendant que Sam racontait son histoire.

— Que Dieu soit loué ! elle n'est pas morte ! dit-elle; mais où est cette pauvre enfant, à présent?

— Dieu y pourvoira, reprit Sam en roulant ses yeux d'un air de componction ; comme je viens de vous le dire, la main de la Providence est là-dedans, il n'y a pas à s'y tromper. C'est ce que maîtresse nous disait en nous faisant l'instruction. « Le Seigneur a toujours des instrumens à sa disposition. » J'ajoute que sans moi elle aurait été prise aujourd'hui une douzaine de fois pour une. Ce matin, j'ai mis les chevaux en fuite et je les ai laissés courir jusqu'à l'heure du dîner; j'ai fait faire aussi à maître Haley cinq mille de plus qu'il ne fallait, sans cela il aurait attrapé Lizy aussi facilement qu'un chien prendrait un lapin. Mais, je le répète, tout ceci, évidemment, est l'œuvre de la Providence.

— Il y a toutes sortes de providences dont il ne faut pas user trop librement, maître Sam; je ne veux pas permettre à qui que ce soit d'en agir ainsi sur ma plantation, dit monsieur Shelby avec autant de gravité que le comportait la circonstance.

Il est aussi diffidile de faire croire à un nègre qu'on est en colère que de le faire croire à un enfant ; en dépit de tous les moyens qu'on emploie pour leur persuader qu'on est fâché, ils voient instinctivement le contraire. Malgré l'air lamentable qu'il crut devoir prendre, et son attitude repentante, Sam n'était pas le moins du monde ému.

— Maître a raison, c'est très juste... j'ai eu tort! sans doute, maître et maîtresse ne peuvent pas encourager ces choses-là, mais un pauvre nègre comme moi est toujours tenté de faire mal quand il voit des hommes qui agissent comme maître Haley. Ce n'est pas du tout un gentleman que maître Haley! Ça saute aux yeux.

— Comme vous semblez reconnaître vos erreurs, dit mistress Shelby, allez dire à la tante Chloé de vous donner le reste du jambon froid qu'on a servi à dîner aujourd'hui. Vous et Andy devez avoir faim.

— Maîtresse est trop bonne pour nous, dit Sam, qui s'en alla au plus vite après avoir fait un salut.

Vous vous êtes sans doute aperçu que maître Sam avait un talent naturel qui l'aurait élevé à une position éminente s'il avait suivi la carrière politique, le talent de tirer parti de ses moindres actions. Après avoir pris une attitude d'humilité et de piété pour faire sa cour au parloir, il enfonça sa feuille de palmier sur sa tête d'un air dégagé, et alla vers le domaine de la tante Chloé, avec l'intention de se laisser aller dans la cuisine à toute la fantaisie de ses mouvemens.

— Comme je vais pérorer devant les nègres, se disait-il à lui-même. Voici une occasion de donner carrière à ma verve.

Il est nécessaire de faire observer qu'une des plus grandes passions de Sam avait été de suivre son maître à toutes sortes de rassemblemens politiques où, perché sur une balustrade ou dans un arbre, il épiait les orateurs avec une apparente avidité. Ensuite, il allait parmi les gens de sa couleur assemblés dans le même but, et les amusait par le sérieux et la solennité de ses imitations burlesques. Il n'avait généralement pour public que des noirs; cependant il arrivait aussi quelquefois, à la grande satisfaction de Sam, que des gens d'une nuance moins foncée l'écoutaient en riant et en clignant de l'œil. Sam pensait volontiers qu'il était né pour être orateur, et il ne laissait jamais passer une occasion de faire valoir son éloquence.

Entre Sam et la tante Chloé il existait d'ancienne date une froideur chronique. Mais, comme il avait des projets

sur le département des vivres, ce quartier-général de ses opérations, il se détermina dans cette circonstance à être conciliant. Il savait bien que les ordres de sa maîtresse seraient sans doute suivis à la *lettre*, mais il pensa qu'il y gagnerait considérablement s'il pouvait y joindre *l'esprit*. Il se montra à la tante Chloé dans l'attitude soumise d'un homme qui a souffert d'incommensurables infortunes en faveur d'un de ses frères persécutés. Il appuya sur ce fait que sa maîtresse lui avait dit de venir trouver la tante Chloé pour que celle-ci lui donnât tout ce qui lui fallait, et qu'elle établit une proportion convenable entre le solide et le liquide. A cet effet, il se hâta de reconnaître la supériorité de la tante Chloé en matière de cuisine et de tout ce qui s'y rattache.

Tout se passa comme il le désirait. Jamais innocent électeur ne fut plus accessible aux cajoleries d'un candidat politique que la tante Chloé aux douceurs de maître Sam. Il n'eût pas été plus accablé de bontés maternelles quand il aurait été l'enfant prodigue. Heureux et fier, il fut installé devant une grande terrine en ferblanc qui contenait une macédoine de tous les mets ayant figuré sur la table depuis trois jours : morceaux de jambon, gâteaux dorés de maïs, fragmens de pâtés de toutes sortes de formes géométriques, gésiers, ailes et pattes de poulet, le tout pittoresquement confondu. Et Sam, comme le maître de tout ce qu'il voyait étalé, sa feuille de palmier sur la tête, protégeait Andy placé à sa droite.

La cuisine était remplie de ses camarades accourus en foule de toutes les cabanes pour entendre le récit des exploits de la journée : c'était le moment glorieux pour Sam. L'histoire du jour fut dite et redite avec toutes sortes d'embellissemens destinés à produire plus d'effet.

Sam était comme quelques-uns de nos discoureurs à la mode ; il ornait toutes les histoires qu'il racontait de détails de sa façon. Sa narration fut accueillie par les éclats de rire de l'assemblée et le fretin des négrillons, les uns couchés par terre, les autres perchés dans les coins. Au plus fort de l'hilarité, Sam conservait une gravité superbe ; seulement il roulait de temps en temps les yeux et lançait un regard comiquement expressif à ses auditeurs, sans cependant rien changer à la gravité de son éloquence sentencieuse.

— Mes amis, disait Sam en élevant avec dignité une cuisse de dinde, vous voyez en moi un homme qui veut vous défendre tous. Celui qui s'attaque à un de nous s'attaque à tous, c'est clair ; et si un de ces conducteurs de bétail humain venait rôder autour de vous, ne craignez rien, je suis là, moi ; c'est à moi qu'il aurait affaire. Venez tous à moi, mes frères, je soutiendrai vos droits, je les défendrai jusqu'au dernier soupir !

— Mais, Sam, interrompit Andy, vous disiez ce matin que vous aviez tout fait pour aider maître Haley à attraper Lizy. Vous n'êtes pas conséquent dans vos paroles.

— Ne parlez pas de choses que vous ne connaissez point, Andy, répondit Sam d'un air d'imposante supériorité. Des gens comme vous ont de bonnes intentions sans doute, mais il serait superflu d'espérer qu'ils puissent avoir l'intelligence du grand principe des faits.

J'ai agi par conscience, Andy. En effet quand je me disposais à aller à la recherche de Lizy, j'ai réellement cru que maître voulait qu'on s'en emparât ; mais quand j'ai su que maîtresse était d'un avis opposé, je me suis rangé à son opinion, et c'était de ma part faire preuve de plus de conscience encore, car on gagne toujours à être de l'avis de sa maîtresse. Ainsi vous voyez donc bien que j'ai de la persistance, quoi qu'il arrive, et que je tiens à mes principes, ajouta-t-il en brandissant un cou de poulet ; à quoi serviraient les principes si on n'y tenait pas. Tenez, Andy, vous pouvez ronger cet os qui n'est pas encore très bien épluché.

L'auditoire était suspendu aux paroles de Sam, qui ne pouvait faire autrement que de continuer.

— Le sujet de la persistance, mes amis, ajouta-t-il, du ton d'un homme qui abordait une matière abstraite, parce que personne ne le comprend très clairement. Quand quelqu'un, par exemple, soutient une idée tel jour, et juste l'idée contraire le lendemain, on peut dire qu'il manque de persistance. — Donnez-moi ce morceau de gâteau de maïs, Andy ? — Mais, revenons à notre sujet, je vais faire une comparaison vulgaire, et j'espère que les gentlemen et le beau sexe voudront bien m'excuser. Je veux essayer de monter sur du foin. Bon ! je place mon échelle de ce côté-ci, ça ne va pas ; je mets l'échelle du côté opposé : ne suis-je pas persistant ? Je suis persistant en ce que je veux monter à mon échelle de quelque côté qu'elle se trouve. Ne voyez-vous pas ça tous tant que vous êtes ?

— Dieu sait que c'est la seule chose dans laquelle vous ayez montré de la persistance, marmotta la tante Chloé qui se rebellait un peu, la gaîté de la soirée lui semblant, selon la comparaison évangélique, comme du vinaigre sur du nitre.

— Oui, mes amis, continua Sam se levant plein de nourriture et de gloire, et faisant tous ses efforts pour arriver à sa conclusion ; oui, mes amis de l'un et l'autre sexe, j'ai des principes, je m'en vante, ils sont nécessaires dans ce temps et dans tous les temps ; je me sacrifierais pour un principe ; s'il s'agissait de me brûler, je marcherais droit au bûcher, et je dirais : Me voici ; je donne tout mon sang pour mes principes, pour mon pays, pour l'intérêt général de la société.

— Vous devriez avoir pour principes, interrompit la tante Chloé, d'aller vous coucher. Vous retenez ici tout le monde. Voyons, petits, que ceux qui ne veulent pas recevoir des coups se sauvent bien vite.

— Négrillons, dit Sam en agitant sa feuille de palmier, je vous donne ma bénédiction ; allez vous coucher, et conduisez-vous bien.

L'assemblée se dispersa sur cette bénédiction pathétique.

CHAPITRE IX.

Où l'on voit qu'un sénateur après tout n'est qu'un homme.

Une flamme joyeuse illuminait le tapis d'un parloir confortable, et se reflétait dans les tasses et dans la théière toute luisante, lorsque le sénateur Bird tira ses bottes afin de fourrer ses pieds dans une paire de belles pantoufles neuves que sa femme avait brodées pour lui tandis qu'il faisait sa tournée de sénateur. Mistress Bird, rayonnante de bonheur, surveillait les arrangemens de la table, entremêlant ses soins de remontrances à une bande joyeuse, laquelle se livrait à tous les ébats et à toutes les espiègleries qui n'ont cessé d'étonner les mères depuis le déluge.

— Tom, laissez le bouton de la porte, — voilà un garçon raisonnable ! Mary ! Mary ! ne tirez pas la queue du chat, — pauvre minet ! Jim, il ne faut pas grimper sur cette table, — non, non ! — Vous ne savez pas, mon cher, quelle surprise c'est pour nous tous de vous voir ici ce soir ! dit-elle enfin quand elle trouva un moment pour parler à son mari.

— Oui, oui, j'ai pensé que je ferais bien de venir me dorloter un peu ici cette nuit. Je suis fatigué à la mort, et la tête me fait mal !

Mistress Bird jeta un regard sur le flacon de camphre qui était dans le cabinet entrouvert, et fit mine d'aller le prendre, mais son mari s'interposa.

— Non, non, Mary, pas de médicamens ! une tasse bien chaude de votre excellent thé, et un peu de notre bonne vie de famille, c'est tout ce qu'il me faut. Oh ! l'ennuyeuse besogne que cette législature !

Et le sénateur sourit, comme s'il aimait assez l'idée qu'il se sacrifiait à son pays.

— Eh bien ! dit la femme, lorsque ses fonctions de maîtresse de maison lui laissèrent un peu plus de loisir, qu'ont-ils fait au sénat ?

Or, il n'était nullement dans les habitudes de la bonne petite mistress Bird de se mettre en peine des choses de l'État, considérant fort sensément qu'elle avait bien assez à faire de s'occuper des siennes. Monsieur Bird ouvrit donc de grands yeux et dit :

— Rien de bien important.

— Mais est-il vrai qu'ils ont voté une loi qui défend de donner à boire et à manger aux pauvres gens de couleur qui s'enfuient ? J'ai ouï dire qu'il était question d'une telle loi, mais je n'ai pas cru qu'une législature chrétienne la pût jamais voter.

— Eh ! Mary, comme vous vous lancez tout à coup dans la politique !

— Non pas, quelle folie ! je ne donnerais pas un sou de toute votre politique en général, mais ceci, je le regarde comme tout à fait cruel et anti-chrétien. J'espère bien, mon cher, qu'on n'a pas voté une pareille loi.

— On a voté une loi qui défend de donner assistance aux esclaves qui viennent du Kentucky, ma chère. Ces extravagans abolitionistes en ont tant fait de ce genre, que nos frères du Kentucky sont très-irrités, et il paraît nécessaire et vraiment conforme au christianisme, que notre État fasse quelque chose pour calmer cette irritation.

— Et quelle est cette loi? Nous défend-elle de donner un abri la nuit à ces pauvres créatures, quelque chose à manger et quelques vieux habits, et de les envoyer se faire pendre ailleurs?

— Mais oui, ma chère; ce serait être fauteur et complice, vous savez?

Mistress Bird était une petite femme timide, d'environ quatre pieds de haut, avec des yeux bleus pleins de douceur, un teint qui rappelait le duvet de la pêche, et la voix la plus douce et la plus agréable du monde. Quant au courage, un coq d'Inde de taille moyenne la mettait en déroute au premier gloussement, et un gros chien, qui n'était pas de très bonne garde, la tenait en respect rien qu'en lui montrant les dents. Son mari et ses enfans étaient l'univers pour elle, et son influence sur eux s'exerçait plutôt par la prière et la persuasion que par l'autorité ou le raisonnement. Il n'y avait qu'une chose capable de l'échauffer, et c'était là encore une preuve de sa douce et sympathique nature, — tout ce qui avait l'apparence d'une cruauté la jetait dans une colère que ses dispositions habituelles rendaient plus alarmante et plus inexplicable. Quoiqu'en général la plus indulgente et la plus facile à désarmer de toutes les mères, ses garçons avaient conservé un souvenir fort respectueux d'un châtiment sévère qu'elle leur avait infligé, un jour qu'elle les avait trouvés ligués avec plusieurs mauvais sujets du voisinage qui lapidaient un pauvre petit chat.

— Ce jour-là, avait coutume de dire maître Bill, je fus bien effrayé. Ma mère vint sur moi comme une folle, et je fus fouetté et jeté au lit sans souper, avant que je comprisse rien à ce qui m'arrivait; et, après cela, j'entendis ma mère qui pleurait en dehors de la porte, ce qui me fit plus d'effet que tout le reste. Après cela, disait-il, nous n'avons plus jamais assommé de chats à coups de pierre.

Cette fois, mistress Bird se leva vivement, les joues très rouges, ce qui lui allait fort bien, et marchant à son mari d'un pas tout à fait résolu, elle lui dit d'un ton déterminé :

— Je voudrais savoir, John, si vous trouvez que cette loi est juste et chrétienne.

— Vous ne me tuerez pas, Mary, si je dis oui.

— Je ne vous aurais jamais cru capable de cela, John ; vous n'avez pas voté en faveur de cette loi?

— Si fait, ma belle politique.

— Vous devriez rougir, John! De pauvres créatures sans feu ni lieu! c'est une abominable loi ; je la violerai, quant à moi, à la première occasion, et j'espère bien en trouver une! Où en sommes-nous, si une femme ne peut pas donner un souper et un lit à de pauvres affamés, parce que ce sont des esclaves, et qu'ils ont été maltraités et opprimés toute leur vie, pauvres créatures!

— Mais, Mary, écoutez-moi. Vos sentimens sont très bons, ma chère, ils sont faits pour intéresser, et je vous en aime mieux ; mais nous ne devons pas souffrir que notre cœur égare notre jugement. Vous devez considérer qu'il ne s'agit point ici de sentiment particulier ; il y a là en jeu de grands intérêts publics. L'agitation est telle, que nous devons faire taire nos sentimens privés.

— John, je n'entends rien à la politique, mais je sais lire ma Bible ; et j'y vois que je dois nourrir celui qui a faim, vêtir celui qui est nu, et consoler celui qui est affligé ; et mon intention est de suivre ce précepte de la Bible.

— Mais dans des cas où en le faisant vous causeriez un grand malheur public...

— Obéir à Dieu ne cause jamais de malheurs publics. Il est toujours plus sûr de faire ce qu'*Il* nous ordonne.

— Écoutez-moi, Mary. Je puis vous démontrer clairement...

— C'est inutile, John! Vous parleriez toute la nuit que vous n'y parviendriez pas. Je vous le demande, John, chasseriez-vous de chez vous une pauvre créature affamée, grelotante, parce qu'elle se serait échappée? Le feriez-vous?

A parler franchement, notre sénateur avait le malheur d'être fort humain de sa nature, et chasser de chez lui des gens dans la détresse n'avait jamais été son fort ; ce qu'il y avait de plus fâcheux pour lui dans l'argument de sa femme, c'est qu'elle savait bien cela, et qu'elle l'attaquait sur un point où il n'était pas inexpugnable. Aussi eut-il recours aux moyens inventés pour gagner du temps en pareil cas ; il dit : — Hem ! hem ! toussa plusieurs fois, tira son mouchoir de sa poche, et se mit à essuyer ses lunettes. Mistress Bird, voyant le territoire de l'ennemi sans défense, eut assez peu de conscience pour profiter de ses avantages.

— Je voudrais vous voir faire cela, John, — oui vraiment, je le voudrais! Mettre une femme à la porte au milieu de la neige, par exemple ; ou peut-être vous l'arrêteriez vous-même et la conduiriez en prison, n'est-ce pas?

— Comme de raison, ce serait un devoir fort pénible, repartit monsieur Bird, d'un ton modéré.

— Devoir, John ! Ne prononcez pas ce mot-là ! Vous savez que ce n'est pas un devoir ! Si l'on veut empêcher ses esclaves de se sauver, on n'a qu'à les bien traiter,—voilà ma doctrine. Si j'avais des esclaves (j'espère bien n'en jamais avoir), ils pourraient bien s'échapper s'ils voulaient, j'en courrais la chance. Je vous dis qu'ils ne s'enfuient pas lorsqu'ils sont heureux ; et lorsqu'ils s'enfuient, les malheureux, ils souffrent assez du froid, de la faim et de la frayeur, sans que tout le monde se tourne contre eux ; et, qu'il y ait une loi ou non, je ne le ferai jamais, sur mon âme !

— Mary ! Mary ! ma chère, laissez-moi raisonner avec vous.

— Je déteste les raisonnemens, John, — principalement sur de pareils sujets. Vous autres politiques, vous avez une manière de tourner les choses les plus simples, et vous n'y croyez pas vous-mêmes, lorsqu'arrive la pratique. Je vous connais bien, John. Vous ne croyez pas plus que moi que ce soit bien, et vous ne le feriez pas plus que moi.

En ce moment critique, le vieux nègre Cudjoe, qui faisait les fonctions d'homme de peine, passa sa tête à la porte et pria maîtresse de venir à la cuisine. Notre sénateur, passablement soulagé, regarda partir sa femme, moitié riant, moitié vexé, et, s'asseyant dans le fauteuil, il se mit à lire les journaux.

Après un moment, la voix de sa femme se fit entendre à la porte. — John ! John ! criait-elle vivement, je voudrais bien que vous vinssiez un instant.

Il posa son journal, et, étant allé à la cuisine, il resta tout stupéfait à la vue de la scène qui s'offrit à lui.—Une jeune et svelte femme, avec des vêtemens déchirés et gelés, un seul soulier, le bas arraché de son pied sanglant, était étendue sans connaissance sur deux chaises. Son visage portait l'empreinte de sa race méprisée. Cependant personne ne pouvait rester insensible à la beauté pathétique de ses traits rigides, où la mort semblait avoir posé sa main glacée. La

sénateur, à cet aspect, fut pris d'un frisson ; il resta silencieux et respirant avec peine. Sa femme et leur seule domestique de couleur, la vieille tante Dinah, étaient tout occupées à secourir l'étrangère, tandis que le vieux Cudjoe tenait le petit garçon sur son genou, et s'empressait de lui ôter ses souliers et ses bas, et de réchauffer ses petits pieds.

— N'est-ce pas un spectacle émouvant? dit la vieille Dinah d'un ton de compassion. C'est probablement la chaleur qui l'a fait évanouir. Elle paraissait passablement vive lorsqu'elle est entrée, et elle a demandé si elle pouvait se chauffer un brin, et j'allais lui demander d'où elle venait, lorsqu'elle s'est trouvée mal tout d'un coup. Elle n'a jamais fait de gros ouvrages, je présume, à voir ses mains.

— Pauvre créature! dit mistress Bird avec compassion, tandis que la malade ouvrait lentement ses grands yeux noirs, et promenait autour d'elle un regard effaré. Soudain une expression d'angoisse parut sur ses traits, et elle se leva en criant :

— Oh! mon Harry! L'ont-ils pris?

A ces mots, l'enfant sauta en bas du genou de Cudjoe, et, courant à elle, lui tendit les bras.

— Oh! le voici! le voici! s'écria-t-elle.

— O madame! dit-elle à mistress Bird d'un air égaré, protégez-nous! Ne le laissez pas prendre.

— Personne ne vous fera de mal ici, ma pauvre femme, dit mistress Bird. Vous êtes en sûreté, n'ayez pas peur.

— Dieu vous bénisse! dit la femme se cachant la figure et sanglotant, tandis que le petit garçon, la voyant pleurer, essayait de monter sur ses genoux.

Grâce à toutes sortes de bons offices qu'aucune femme ne savait mieux rendre que mistress Bird, l'étrangère finit par devenir plus calme. On lui improvisa un lit sur le banc, près du feu, et, au bout de quelque temps, elle tomba dans un profond sommeil ainsi que l'enfant, qui, non moins fatigué qu'elle, s'endormit sur son bras ; car la mère avait résisté, avec une anxiété nerveuse, à tous les efforts bienveillans qu'on avait faits pour le lui ôter, et, jusque dans son sommeil, elle le tenait serré contre elle avec la même sollicitude.

Monsieur et mistress Bird étaient retournés au parloir, où, quelque étrange que la chose puisse paraître, il ne fut fait, de part et d'autre, aucune allusion à la conversation précédente. Mistress Bird s'occupa de son tricot, et monsieur Bird feignit de lire le journal.

— Qui peut-elle être? dit-il à la fin en déposant son papier.

— Nous le verrons quand elle s'éveillera et qu'elle se sentira un peu reposée, dit mistress Bird.

— Dites-moi, femme? reprit monsieur Bird après avoir réfléchi en silence, le journal à la main.

— Eh bien! mon cher?

— Ne pourrait-elle pas mettre une de vos robes, en rabattant l'ourlet, ou autrement; elle a l'air d'être un peu plus grande que vous.

Un sourire tout à fait visible illumina la face de mistress Bird, qui répondit :

— Nous verrons.

Autre pause, et monsieur Bird reprit :

— Dites-moi, femme?

— Eh bien! qu'est-ce?

— Ce vieux manteau d'alépine que vous gardez pour mettre sur moi lorsque je fais ma sieste, vous pourriez aussi bien le lui donner, elle a besoin de vêtemens.

En ce moment, Dinah entra dire que la femme était éveillée et voulait voir maîtresse.

Monsieur et mistress Bird retournèrent dans la cuisine, suivis de leurs deux fils aînés, les marmots étant à cette heure dans leurs lits.

La femme était assise sur le banc près du feu. Elle regardait fixement la flamme, dans un morne accablement, qui contrastait avec son agitation précédente.

— Vous m'avez demandée? dit mistress Bird d'une voix douce. J'espère que vous vous sentez mieux maintenant, pauvre femme!

Un profond soupir, accompagné d'un frissonnement, fut sa seule réponse; mais elle leva ses yeux noirs et les fixa sur mistress Bird avec une expression si suppliante, que les larmes vinrent aux yeux de la petite femme.

— N'ayez peur de rien, vous n'avez que des amis ici, pauvre femme! Dites-moi d'où vous venez et ce que vous voulez, dit-elle.

— Je viens du Kentucky.

— Quand en êtes-vous venue? dit monsieur Bird, prenant en main l'interrogatoire.

— Ce soir.

— Comment?

— J'ai passé sur la glace.

— Passé sur la glace! dirent tous les assistans.

— Oui, dit lentement la femme. Avec l'aide de Dieu, j'ai passé sur la glace ; car ils étaient derrière moi, — tout près de m'atteindre, — et il n'y avait pas d'autre chemin!

— Bon Dieu, maîtresse! dit Cudjoe, la glace est toute en blocs brisés qui roulent et se culbutent dans l'eau.

— Je le savais... je le savais! dit-elle d'un air égaré ; mais n'importe, je n'aurais pas cru pouvoir le faire, — je ne pensais pas pouvoir réussir, mais je ne m'en suis pas inquiétée. Je ne risquais, après tout, que de mourir. Le Seigneur m'a secouru. Nul ne sait l'assistance que peut lui prêter le Seigneur, avant d'avoir essayé, dit-elle avec un œil étincelant.

— Etiez-vous esclave? demanda monsieur Bird.

— Oui, monsieur ; j'appartenais à un homme du Kentucky.

— Était-il mauvais pour vous?

— Non, monsieur, c'était un bon maître.

— Et votre maîtresse, était-elle mauvaise pour vous?

— Non, monsieur, non! ma maîtresse a toujours été bonne pour moi.

— Qui a pu vous décider alors à quitter une bonne maison, à braver, pour vous enfuir, de tels dangers?

L'étrangère leva sur mistress Bird un regard scrutateur, et il ne lui échappa pas qu'elle était en grand deuil.

— Madame, dit-elle soudain, avez-vous jamais perdu d'enfant?

La question était inattendue, et rouvrait une plaie récente, car il n'y avait pas plus d'un mois qu'un enfant chéri de la famille avait été déposé dans la tombe.

Monsieur Bird se détourna et alla à la fenêtre, et mistress Bird fondit en larmes ; mais, recouvrant la voix, elle répondit :

— Pourquoi cette question? J'ai perdu un petit enfant.

— Alors, vous me plaindrez. J'en ai perdu deux, l'un après l'autre ; et il ne me restait que celui-ci. Je n'ai jamais dormi une seule nuit sans lui ; c'était tout ce que j'avais. C'était ma consolation et mon orgueil, jour et nuit ; et, madame, ils allaient me le prendre, le *vendre*, l'envoyer au Sud, madame, le faire partir tout seul, — un petit enfant qui n'avait jamais quitté sa mère! Je n'ai pu le supporter, madame. Je savais que je ne serais plus bonne à rien après cela ; et quand j'ai vu que les papiers étaient signés et qu'il était vendu, je l'ai pris et je me suis échappé pendant la nuit; et ils m'ont donné la chasse, — l'homme qui l'avait acheté et quelques-uns des gens de mon maître et ils étaient arrivés derrière moi, et je les entendais. J'ai sauté droit sur la glace ; et comment j'ai pu traverser, je ne le sais pas ; — tout ce que je sais, c'est qu'un homme m'a aidé à gravir la berge.

Elle ne sanglotait ni ne pleurait. Elle n'avait plus de larmes ; mais autour d'elle, chacun à sa manière donnait des signes de sympathie.

Les deux petits garçons, après des efforts désespérés pour trouver dans leurs poches ces mouchoirs que les mères savent bien n'y être jamais, s'étaient jetés tout désolés dans la jupe de leur mère, où ils sanglotaient et essuyaient leurs yeux et leur nez tout à leur aise. Mistress Bird se cachait la figure dans son mouchoir; et la vieille Dinah, son honnête face noire inondée de larmes, s'écriait : « Le Seigneur ait pitié de nous! » avec toute la ferveur d'une assem-

blée religieuse ; tandis que le vieux Cudjoe, se frottant fortement les yeux avec ses paremens, et faisant toutes sortes d'étranges grimaces, répondait de temps en temps dans le même ton et avec la même ferveur. Notre sénateur était un homme d'Etat : on ne pouvait donc s'attendre à le voir pleurer comme les autres mortels. Aussi se contenta-t-il de tourner le dos à la compagnie et de regarder par la fenêtre, où il sembla fort occupé à essuyer ses lunettes, se mouchant de temps à autre, de manière à exciter les soupçons, si quelqu'un eût été en état de l'observer.

— Comment avez-vous pu me dire que vous aviez un bon maître? s'écria-t-il soudain, domptant résolument quelque chose qui le tenait à la gorge, et se tournant brusquement vers l'esclave :

— Parce que c'était un bon maître, je le dirai toujours de lui, — et ma maîtresse aussi était bonne. Mais ils ne pouvaient faire autrement. Ils devaient de l'argent ; ils étaient, je ne sais comment, dans la main d'un homme, et il a fallu faire ses volontés. J'écoutais, et j'ai entendu maître qui disait cela à maîtresse, et elle qui plaidait et suppliait pour moi ; — et il lui a répondu qu'il n'y pouvait rien, que les papiers étaient signés. — Et voilà comme j'ai emporté mon enfant, et je me suis enfuie de la maison. Je savais qu'il était inutile d'essayer de vivre si on me l'ôtait, car il est probable qu'il ne me reste plus que cet enfant.

— N'avez-vous pas un mari ?

— Si fait, mais il appartient à un autre maître. Son maître est très dur pour lui, et ne lui permet presque jamais de venir me voir, et il est devenu de plus de plus en dur pour nous, et il menace de le vendre au Sud. Il est probable que je ne le verrai plus jamais!

Le calme avec lequel elle prononça ces paroles aurait pu faire penser à un observateur superficiel que c'était de l'apathie ; mais son grand œil noir trahissait une profonde angoisse.

— Et où comptez-vous aller, ma pauvre femme? dit mistress Bird.

— Au Canada, si l'on peut me dire où c'est. Est-ce bien loin, le Canada? demanda-t-elle en regardant mistress Bird au visage, avec une simplicité confiante.

— Pauvre créature! dit mistress Bird involontairement.

— Est-ce bien loin? reprit l'esclave.

— Beaucoup plus loin que vous ne pensez, ma pauvre enfant ; mais nous allons voir ce qu'on peut faire pour vous. Venez, Dinah ; dressez-lui un lit dans votre chambre, près de la cuisine, et je songerai au parti à prendre. En attendant, n'ayez pas peur, mettez votre confiance en Dieu : il vous protégera.

Les deux époux rentrèrent dans le parloir. Mistress Bird s'assit devant le feu dans sa petite chaise à bascule, se balançant de temps à autre d'un air rêveur. Monsieur Bird parcourait à grands pas la chambre, tout en grommelant : Sapristi! voilà une affaire bien embarrassante!

Enfin, marchant droit à sa femme, il lui dit :

— Femme, il faut qu'elle s'en aille d'ici ce soir même. Cet homme sera sur la piste demain de bon matin. Si ce n'était que la femme, elle pourrait demeurer en repos, jusqu'à ce que tout fût passé ; mais ce petit bambin ne pourra rester tranquille à aucun prix, j'en réponds. Il fera tout découvrir, en mettant le nez à quelque fenêtre ou à quelque porte. Je serais dans une jolie passe, si on les prenait chez moi! Non, il faut qu'ils décampent ce soir.

— Ce soir! Est-ce possible? — Où aller?

— Je sais où, dit le sénateur en remettant ses bottes d'un air réfléchi. Puis, s'arrêtant à moitié chemin dans cette opération, il prit son genou dans ses deux mains, et parut plongé dans une profonde méditation.

— C'est une maudite affaire, répéta-t-il, reprenant en main les tirans de sa botte, cela est positif! Après avoir chaussé un de ses pieds, le sénateur se mit, son autre botte à la main, à étudier attentivement le dessin du tapis. — Il faudra pourtant bien l'accepter, à ce que je vois. — Diable soit de l'aventure! Et il mit l'autre botte avec vivacité, et reprit son poste à la fenêtre.

Or, la petite mistress Bird était une femme prudente, une femme qui de sa vie n'avait dit : « Vous voyez que j'avais raison! » Et, dans les circonstances présentes, quoiqu'elle devinât bien le cours que prenaient les méditations de son mari, elle se garda d'y prendre part, et se tint tranquillement dans sa chaise, toute prête à entendre les intentions de son seigneur-lige, lorsqu'il jugerait convenable de les lui exprimer.

— Voyez-vous, dit-il mon ancien client Van Tromp est arrivé du Kentucky, et a mis tous ses esclaves en liberté. Il a acheté une propriété à sept milles au dessus de la baie, ici, au fond des bois, où personne ne va, à moins que ce ne soit pour affaire spéciale; et c'est un endroit qui n'est pas facile à trouver. Là, elle serait assez en sûreté, mais le fâcheux de la chose, c'est que personne n'y peut mener une voiture, si ce n'est *moi*.

— Pourquoi? Cudjoe est un excellent cocher.

— Oui, oui, mais voici ce que c'est. Il faut passer deux fois la baie, et la seconde fois est tout à fait dangereuse, à moins de la connaître comme je fais. Je l'ai passée cent fois à cheval, et je sais exactement les détours qu'il faut faire. Ainsi vous voyez qu'il n'y a pas moyen d'agir autrement. Il faut que Cudjoe mette les chevaux le plus discrètement possible, vers minuit, et j'emmènerai cette femme; et puis, pour colorer l'affaire, il faudra qu'il me conduise à la taverne voisine pour prendre la diligence de Columbat, qui passe de trois à quatre heures. De la sorte j'aurai l'air de n'être monté en voiture que pour cela. Je reprendrai mes fonctions le lendemain de bonne heure. Mais je crois que je me sentirai bien petit garçon là-bas, après tout ce qui a été dit et fait, mais au diable! je n'ai pas le choix!

— Votre cœur vaut mieux que votre tête, cette fois, John, lui dit sa femme, en posant une petite main blanche sur la sienne. Est-ce que j'aurais pu jamais vous aimer, si je ne vous avais pas connu mieux que vous ne vous connaissez?

Et la petite femme était si jolie avec les larmes qui brillaient dans ses yeux, que le sénateur pensa qu'il devait avoir décidément beaucoup de mérite pour inspirer une admiration si passionnée à une si charmante créature. Et alors que pouvait-il faire que d'aller faire préparer la voiture? Cependant il s'arrêta un moment à la porte, et, revenant sur ses pas, il dit avec quelque hésitation :

— Mary, je ne sais pas ce que vous en penserez, mais il y a ce tiroir plein des effets... du... pauvre petit Henry. Là-dessus, il tourna promptement sur ses talons, et ferma la la porte sur lui.

Sa femme ouvrit la porte de la petite chambre attenante à la sienne, et prenant le flambeau, le posa sur le haut du bureau qui s'y trouvait ; puis, ayant pris une clef dans un endroit secret, elle la mit d'un air pensif dans la serrure d'un tiroir, et s'arrêta soudain, tandis que ses deux garçons, qui, comme des garçons qu'ils étaient, avaient suivi tous ses pas, la contemplaient d'un air silencieux et significatif. Mère qui lisez ceci, n'avez-vous jamais eu dans votre maison un tiroir ou un cabinet que vous ne pouviez ouvrir sans croire que vous rouvriez une petite tombe! Heureuse mère êtes-vous si vous n'en avez pas!

Mistress Bird ouvrit lentement le tiroir. Il contenait des petits habits de toute forme, des piles de tabliers et des rangées de bas. On voyait même sortir d'un papier une paire de petits souliers usés au bout. Il s'y trouvait une charrette attelée d'un cheval, une toupie, une balle, — souvenirs recueillis avec bien des larmes et des serremens de cœur! Elle s'assit près du tiroir, et appuyant sa tête sur ses mains, ses pleurs coulèrent à travers ses doigts dans le tiroir ; puis, se relevant soudain, elle commença, avec une précipitation nerveuse, à choisir les objets les plus simples et les plus solides, et à en faire un paquet.

— Maman, dit un des garçons en lui touchant légèrement le bras, est-ce que vous allez les donner?

— Mes chers enfans, dit-elle d'une voix douce et pénétrée, si notre cher petit Henry nous regarde du haut du ciel, il doit être content que nous fassions cela. Je n'ai pas

eu le courage de les donner dans une circonstance ordinaire, — à quelqu'un qui était heureux; mais je les donne à une mère qui a comme moi le cœur brisé, et j'espère que Dieu y ajoutera sa bénédiction.

Il est dans ce monde des âmes bénies, dont tous les chagrins se changent en joies pour les autres ; dont les espérances terrestres, déposées dans la tombe avec des larmes, sont la semence d'où sortent les fleurs salutaires et le baume qui guérissent les plaies des malheureux. Telle était la femme délicate qui était assise près de la lampe, les yeux baignés de larmes, préparant pour un pauvre proscrit les souvenirs qui lui restent de l'enfant qu'elle a perdu.

Au bout de quelque temps, mistress Bird ouvrit une garderobe, et en ayant tiré un ou deux vêtemens simples et utiles, elle s'assit près de sa table à ouvrage, et à grand renfort d'aiguilles, de ciseaux et de dé, elle commença l'opération que son mari lui avait recommandée, continuant d'allonger ses robes jusqu'à ce que la vieille pendule qui était dans un coin de la chambre sonna minuit, et qu'elle entendit le bruit sourd des roues à la porte.

— Mary, dit son mari entrant son pardessus à la main, il faut l'éveiller à présent; nous devons partir.

Mistress Bird déposa à la hâte dans une petite malle les divers objets qu'elle avait réunis, et la fermant à clef, pria son mari de la faire mettre dans la voiture; puis elle se mit à appeler la pauvre femme. Celle-ci, vêtue d'un manteau, d'un chapeau et d'un châle qui avaient appartenu à sa bienfaitrice, parut bientôt à la porte avec son enfant dans ses bras. Monsieur Bird la fit monter bien vite dans la voiture, et mistress Bird l'y suivit jusqu'au marchepied. Éliza se pencha hors de la portière, et tendit une main aussi douce et aussi belle que celle qui lui fut donnée en retour. Elle fixa sur mistress Bird ses grands yeux noirs pleins d'expression, et elle parut vouloir parler. Elle remua les lèvres, elle essaya une ou deux fois, mais elle ne proféra aucun son; — et levant la main au ciel, avec un de ces regards qui ne s'oublient pas, elle retomba sur le siége, et se couvrit le visage. La portière fut refermée, et la voiture se mit en route.

Quelle situation pour un sénateur patriote, qui, toute la semaine précédente, avait poussé la législature de son État à voter des résolutions plus rigoureuses contre les esclaves fugitifs, leurs fauteurs et complices!

Notre brave sénateur dans son État ne l'avait cédé en éloquence à aucun de ses confrères de Washington. De quel air sublime il s'était assis les mains dans ses poches! Avec quelle indignation il avait réprouvé la sentimentalité de ceux qui faisaient passer quelques misérables fugitifs avant les grands intérêts de l'État.

Sur ce sujet-là, il s'était débattu comme un lion; non-seulement il s'était convaincu lui-même, mais il avait convaincu ses auditeurs. Cependant l'idée qu'il se faisait d'un fugitif ne dépassait guère celle des lettres qui composent ce mot, — ou, cette idée lui représentait tout au plus l'image d'un directeur de petit journal tenant en main un bâton et un paquet, avec ces mots dessous: Fuyant devant un abonné. La magie de la présence réelle du malheur, l'œil suppliant, la main tremblante, l'appel du désespoir, il n'en avait jamais eu l'expérience. Il n'avait jamais pensé qu'un fugitif pût être une mère infortunée, un enfant sans défense, — comme celui qui portait en ce moment le bonnet si commun de l'enfant qu'il avait perdu. Aussi, comme notre pauvre sénateur n'était ni d'acier ni de pierre, comme c'était un homme, et un homme au cœur plein de noblesse, — son patriotisme, comme chacun doit voir, courait de grands risques. Et ne triomphez pas de lui, cher frère des États du Sud, car nous avons idée que plusieurs d'entre vous, en pareille circonstance, n'auraient pas fait beaucoup mieux. Nous avons lieu de croire que, dans le Kentucky comme dans le Mississipi, il est des cœurs nobles et généreux auxquels on n'a jamais en vain fait le récit d'une souffrance. Ah! cher frère, est-il juste d'attendre de nous des services que votre brave et honorable cœur ne vous permettrait pas de rendre, si vous étiez à notre place?

Quoi qu'il en soit, si notre sénateur commettait un péché politique, il était en bon chemin de l'expier par sa pénitence de la nuit.

On était depuis quelque temps dans une période de pluies continuelles, et la molle et riche terre de l'Ohio est, comme chacun sait, admirablement propre à fabriquer de la boue, et la route était un *railway* du bon vieux temps.

— Et de grâce, quelle espèce de route était-ce? demande quelque voyageur de l'Est, chez qui un railway ne soulève pas d'autre idée que celle d'une surface plane ou d'une marche rapide.

— Sachez donc, innocent ami de l'Est, que dans les sombres régions de l'Ouest, où la boue est d'une profondeur insondable, les routes sont faites de troncs d'arbre grossiers, disposés transversalement côte à côte, et recouverts dans leur nouveauté première, de terre, de gazon, et de tout ce qui se trouve sous la main; c'est là ce que le natif enchanté appelle une route, ce sur quoi il essaie de rouler.

Avec le temps, les pluies enlèvent la terre et le gazon susdits, déplacent çà et là les troncs d'arbre, qui prennent toute sorte de positions pittoresques, en haut, en bas et en travers, et dont les intervalles s'emplissent de boue noire.

C'est sur une telle route que notre sénateur va cahin caha, faisant des réflexions morales avec autant de suite qu'on peut s'y attendre en pareille occurrence, la voiture s'enfonçant de cahots en cahots jusqu'à l'essieu dans la boue, et le sénateur, la femme et l'enfant changeant si subitement de position, qu'ils se trouvent, sans avoir pu s'y préparer, contre les vitres du côté qui penche. La voiture est embourbée, et on entend dehors Cudjoe qui fait un chaleureux appel à l'énergie de ses chevaux. Après des efforts inutiles, juste au moment où le sénateur perd patience, la voiture se redresse d'un bond; les deux roues de devant descendent dans un autre abîme, et le sénateur, la femme et l'enfant tombent tous pêle-mêle sur le siége de devant, — le chapeau du sénateur s'enfonce sans cérémonie sur son nez, et le tient comme sous un éteignoir; l'enfant pleure, et Cudjoe sur le siége harangue avec chaleur les chevaux qui ruent, se débattent, et tendent les jarrets sous les coups de fouet répétés. La voiture fait un nouveau bond, voilà les roues de derrière qui s'enfoncent, les trois voyageurs sont rejetés sur le siége de derrière, les coudes du sénateur rencontrant le chapeau de la femme, et les pieds de la femme chaussant le chapeau du sénateur, que le choc a fait envoler. Au bout de quelques instans la fondrière est passée, et les chevaux s'arrêtent tout haletans, — le sénateur retrouve son chapeau, la femme redresse le sien, elle apaise son enfant, et ils se fortifient contre ce qui peut survenir encore.

Pour quelque temps ils ne sont affligés que de cahots continuels, entremêlés, pour plus de variété, de divers plongeons de côté et de secousses compliquées; et ils commencent à se flatter de ne pas s'en tirer trop mal après tout. Après un plongeon perpendiculaire qui les met tous sur pied et les rasseoit aussitôt avec une promptitude incroyable, la voiture s'arrête, à la suite d'une grande commotion à l'extérieur, Cudjoe paraît à la portière.

— Sous vot'bon plaisir, monsieur, c'est un endroit furieusement mauvais. Je ne sais pas comment que nous en pourrons en sortir. J' crois qu'il nous faudra avoir des *rails*.

Le sénateur descend désespéré, cherchant tout doucement à se porter sur un endroit solide. Un de ses pieds s'enfonce à une profondeur effrayante, il essaie de le retirer, il perd l'équilibre, il tombe dans la boue, et est repêché par Cudjoe dans une condition déplorable.

Mais nous nous arrêtons par sympathie pour le lecteur. Les voyageurs de l'Ouest qui ont passé une partie de la nuit à arracher pièce à pièce les barrières pour tirer leurs voitures de la boue prendront un tendre intérêt à notre infortuné héros. Nous les prions de verser sur lui une larme silencieuse et de passer outre.

La nuit était fort avancée lorsque la voiture, toute ruisselante et toute couverte de boue, sortit de la baie et s'arrêta à la porte d'une grande ferme.

Il ne fallut pas une médiocre persévérance pour en éveiller les habitans ; mais enfin le respectable propriétaire de l'endroit parut et ouvrit la porte. C'était un grand gaillard velu, de plus de six pieds, et en chemise de flanelle rouge. Une chevelure jaunâtre qui ressemblait à un paillasson, et une barbe de plusieurs jours, donnaient au digne homme une apparence assez peu séduisante. Il resta quelques instans tenant sa chandelle élevée et regardant nos voyageurs d'un air craintif et mystifié qui était véritablement comique. Ce ne fut pas sans peine que notre sénateur parvint à lui faire comprendre ce qui était arrivé ; et tandis qu'il y applique toute son intelligence, nous allons le présenter à nos lecteurs.

Le vieux John Van Tromp avait été jadis un gros propriétaire et un possesseur d'esclaves dans le Kentucky. N'ayant de l'ours que la peau, et ayant reçu de la nature un cœur juste et honnête, un grand cœur tout à fait proportionné à sa taille gigantesque, il avait assisté avec un malaise contenu aux effets d'un régime également mauvais pour l'oppresseur et pour l'opprimé. Enfin, un jour, le grand cœur de John se gonfla tellement qu'il n'y put tenir davantage ; il tira son agenda de sa poche, passa dans l'Ohio, acheta une immense étendue d'excellente terre, émancipa tous ses esclaves, hommes, femmes et enfans, les empaqueta sur des chariots, et les envoya coloniser ; puis l'honnête John se tourna du côté de la baie, et se retira tranquillement dans une jolie ferme, pour savourer le plaisir que donne une bonne conscience, et se livrer à ses réflexions.

— Etes-vous homme à donner asile à une pauvre esclave et à son enfant contre leurs persécuteurs ? dit le sénateur sans détour.

— Je crois que oui, dit l'honnête John avec beaucoup d'énergie.

— Je m'en doutais, dit le sénateur.

— S'il vient quelqu'un ici, dit le brave homme en redressant son corps musculeux, il trouvera à qui parler, et j'ai sept fils, chacun de six pieds de haut, à qui il aura affaire aussi. Présentez-leur nos respects à ces chasseurs d'hommes, ajouta-t-il ; dites-leur qu'ils peuvent venir à l'heure qu'ils voudront, que cela ne fait aucune différence pour nous. Et il passa ses doigts dans le chaume qui couvrait sa tête. Il partit d'un grand éclat de rire.

Epuisée de fatigue et d'émotion, Eliza se traîna jusqu'à la porte, son enfant profondément endormi sur son bras. Le rude fermier lui mit la chandelle sous le nez, et, poussant une espèce de grognement de compassion, ouvrit une petite chambre à coucher attenante à la grande cuisine où il se trouvait, et lui fit signe d'y entrer. Il prit une chandelle, l'alluma, la mit sur la table, et dit à Eliza :

— Maintenant écoutez-moi, fille ; n'ayez pas la moindre crainte, n'importe qui vienne. Ces sortes de choses-là ne m'effarouchent pas, ajouta-t-il en montrant deux ou trois bons fusils accrochés au-dessus de la cheminée ; et les gens qui me connaissent savent qu'il ne serait pas sain de vouloir emmener quelqu'un de ma maison contre mon gré. Allez donc dormir aussi tranquillement que si votre mère vous berçait, dit-il en fermant la porte sur elle. Ma foi ! c'est une bien belle femme, dit-il au sénateur. Ah ! mais les belles femmes ont plus sujet que d'autres de s'enfuir quelquefois, pour peu qu'elles aient de sentiment, comme en doivent avoir les femmes respectables. Je connais tout ça.

Le sénateur, en quelques mots, lui raconta l'histoire d'Eliza.

— Oh ! oh ! quoi ! est-ce possible ? dit le brave homme saisi de pitié. C'est bien naturel, pauvre créature ! Chassée comme une bête fauve, parce qu'elle a du cœur, parce qu'elle fait ce qu'aucune mère ne pourrait s'empêcher de faire ! Ah, ma foi ! je ne suis jamais si près de jurer que quand j'entends de pareilles choses, dit l'honnête John en s'essuyant les yeux avec le revers de sa grande main jaune, toute couverte de taches de rousseur. Voyez-vous, étranger, j'ai été des années et des années avant d'entrer dans le giron de l'Eglise, parce que de nos côtés les ministres prêchaient que la Bible approuvait ça ; je n'entendais rien à leur grec et à leur hébreu, et pour lors je pris parti contre eux, Bible et tout. Je n'ai voulu entendre parler de l'église que lorsque j'ai rencontré un ministre qui en savait aussi long qu'eux en fait de grec, et qui disait tout le contraire ; c'est alors que je me convertis ; c'est comme je vous le dis, reprit John, qui pendant tout ce temps avait été occupé à déboucher une bouteille de cidre pétillant qu'il offrit comme conclusion de sa harangue. Vous feriez mieux de rester ici jusqu'au jour, dit-il avec cordialité ; je vais appeler la vieille, et vous faire préparer un lit en un rien de temps.

— Je vous remercie, mon bon ami, dit le sénateur ; il faut que je parte ; j'ai à prendre la diligence de nuit de Columbat.

— Eh ben ! s'il le faut, je vais faire un bout de chemin avec vous, et je vous montrerai une route de traverse qui vaudra mieux que celle que vous avez prise. Celle-là est furieusement mauvaise.

John s'équipa, et on le vit bientôt, lanterne en main, guider la voiture du sénateur vers un chemin qui descendait dans un creux, derrière la maison. Lorsqu'ils se séparèrent, le sénateur lui mit dans la main un billet de dix dollars.

— C'est pour elle, dit-il.

— Oui, oui, dit John avec autant de concision.

Ils se donnèrent une poignée de main et se quittèrent.

CHAPITRE X.

Enlèvement de la propriété.

Le matin se leva gris et humide. Il éclaira dans la cabane de l'oncle Tom des visages abattus, images fidèles des cœurs en deuil. La table était devant le feu, garnie d'une couverture ; une ou deux chemises grossières, mais propres, et toutes fraîches repassées, séchaient sur le dos d'une chaise, et la tante Chloé en avait une autre étendue sur la table. Elle repassait chaque pli et chaque ourlet avec le soin le plus scrupuleux, portant par intervalles sa main à son visage pour essuyer les larmes qui coulaient le long de ses joues.

Tom était assis près d'elle, sa Bible ouverte sur son genou, et sa tête appuyée sur sa main ; — mais ni l'un ni l'autre ne parlait. Il était encore de bonne heure, et les enfans dormaient tous ensemble dans leur petit lit.

Tom, qui avait au suprême degré les sentimens de la famille, — sentimens particuliers, malheureusement pour elle, à cette race infortunée,

Tom se leva et alla silencieusement regarder ses enfans.

— C'est la dernière fois, dit-il.

La tante Chloé, au lieu de répondre, se mit à défriper de la main à plusieurs reprises la chemise grossière qu'elle avait à repasser ; puis posant son fer tout à coup avec un geste de désespoir, elle s'assit à la table et *éleva la voix et pleura*.

— Il faut nous résigner, je suppose. Mais, Seigneur ! comment le pouvoir ? Si je savais où vous allez, et comment ils vous traiteront ! Maîtresse dit qu'elle tâchera de vous racheter, dans un an ou deux ; mais, Seigneur ! on ne revient pas quand on y va ! Ils vous tuent ! Je leur ai entendu dire comme quoi ils vous éreintent de travail sur leurs plantations.

— Il y aura là-bas le même Dieu qui est ici, Chloé.

— Je le suppose, dit la tante Chloé ; mais le Seigneur laisse arriver de terribles choses quelquefois. Je ne trouve pas beaucoup de consolations de ce côté.

— Je suis dans les mains du Seigneur, dit Tom; rien ne peut aller plus loin qu'il ne le permet, et c'est là une chose dont je puis le remercier. C'est moi qui suis vendu et qui m'en vas, et ce n'est pas vous ni les enfans. Ici vous êtes en sûreté; — ce qui arrivera ne tombera que sur moi; et le Seigneur viendra à mon aide, — je sais qu'il y viendra.

Ah! cœur mâle et courageux, qui étouffe, tes chagrins pour consoler ceux que tu aimes! Tom parlait avec peine, et son gosier se serrait d'amertume, mais il parlait en homme brave et fort.

— Pensons aux bontés de Dieu! ajouta-t-il d'une voix tremblante et pénétrée.

— Ses bontés! dit la tante Chloé, je ne vois pas de bonté à cela! cela n'est pas juste! cela n'est pas juste! Maître n'aurait jamais dû permettre qu'on vous prît pour payer ses dettes. Vous lui avez gagné plus de deux fois la somme qu'on lui donne pour vous. Il vous devait votre liberté, et aurait dû vous la donner depuis des années. Il est possible qu'il ne puisse pas faire autrement à présent, mais je sens que c'est mal. Rien ne saurait m'ôter ça de la tête. Vous qui lui avez été si fidèle, qui avez toujours cherché ses intérêts avant les vôtres, et qui faisiez plus de cas de lui que de votre femme et de vos enfans! Ceux qui vendent l'amour du cœur et le sang du cœur, pour sortir d'embarras, le Seigneur les punira!

— Chloé, si vous m'aimez, vous ne parlerez pas ainsi, quand c'est peut-être la dernière fois que nous serons jamais ensemble! Et je vous assure, Chloé, que ça me choque d'entendre rien dire contre not'maître. N'a-t-il pas été mis dans mes bras tout enfant? il est naturel que je fasse beaucoup de cas de lui. Et on ne peut pas s'attendre qu'il fasse beaucoup de cas du pauvre Tom. Les maîtres sont accoutumés à ce qu'on fasse beaucoup de ces choses-là pour eux, et naturellement ils n'y attachent pas une grande importance. On ne peut pas s'y attendre. Comparez-le aux autres maîtres, — qui a été traité et a vécu comme moi? Et jamais il n'aurait souffert que ce malheur m'arrivât, s'il avait pu le prévoir. Je sais qu'il ne l'aurait pas souffert.

— Eh bien! en tout cas, le mal est quelque part, dit la tante Chloé chez qui dominait un sentiment opiniâtre de justice; je ne sais pas au juste où c'est, mais le mal est quelque part, ça est clair.

— Vous devriez lever vos regards vers le Seigneur qui est là-haut; — il est au-dessus de tout; il ne tombe pas du ciel un passereau sans sa volonté.

— Ça ne me fait pas l'effet de me consoler, mais je crois que ça le devrait, dit tante Chloé. Mais ça ne sert à rien de parler. Je vais préparer le gâteau de maïs, et vous faire un bon déjeuner, car personne ne sait quand vous en aurez un autre.

Pour bien apprécier les souffrances des nègres qu'on vend au Sud, il faut se rappeler combien sont fortes les affections instinctives de cette race. Ils ont essentiellement l'amour du Sud. Ils ne sont pas hardis et entreprenans de leur nature, mais casaniers et affectionnés. Ajoutez à cela toutes les terreurs qu'inspire l'inconnu, et ajoutez-y encore que la peine la plus rigoureuse dont on menace les nègres depuis l'enfance, c'est de les vendre au Sud. Cette menace les épouvante bien plus que celle du fouet ou de la torture. Nous le leur avons entendu dire nous-même, nous avons été témoin de l'horreur avec laquelle, aux heures de loisir, ils écoutent d'effrayantes histoires de cette rivière, qui est pour eux

Ce pays inconnu,
D'où jamais voyageur, hélas! n'est revenu.

Un missionnaire qui avait été parmi les fugitifs du Canada nous a dit que plusieurs d'entre eux avouaient avoir quitté des maîtres comparativement bons, et que ce qui les avait poussés presque tous à braver les dangers de l'évasion, c'était l'horreur qu'ils avaient d'être vendus au Sud, — destinée qui les menaçait tous, maris, femmes et enfans. Cette horreur donne un courage héroïque à l'Africain, qui est naturellement patient et timide, et le décide à souffrir la faim, le froid, la douleur, les périls du désert, et les peines plus terribles qui l'attendent lorsqu'il est repris.

Le simple repas du matin fut servi fumant sur la table, car mistress Shelby avait dispensé la tante Chloé de son service à la grande maison. La pauvre femme avait déployé le peu qui lui restait d'énergie dans ce repas d'adieu; elle avait tué et apprêté ses plus beaux poulets, et préparé son gâteau de maïs avec un soin scrupuleux, juste au goût de son mari, et avait posé sur la cheminée certains pots mystérieux, des conserves qui ne paraissaient que dans les grandes occasions.

— Hein? Pierre! dit Moïse tout triomphant, n'avons-nous pas là un fier déjeuner? Et il se saisit d'un morceau de poulet.

La tante Chloé lui donna un soufflet.

— Allez-vous pas dévorer le dernier déjeuner que votre pauvre papa va faire à la maison?

— O Chloé! dit Tom avec douceur.

— Ma foi! je n'ai pu m'en empêcher, dit la tante Chloé se cachant la figure dans son tablier. Je suis tellement bouleversée, que ça me fait faire de vilaines choses.

Les enfans restèrent tranquilles, regardant d'abord leur père, puis leur mère, tandis que le *baby* grimpait après sa robe, avec des pleurs et des cris impérieux.

— Là, dit la tante Chloé, s'essuyant les yeux et prenant le *baby*, j'ai fini, j'espère; — maintenant, mangez quelque chose. Ce sont mes meilleurs poulets. Allons, enfans, pauvres petits! votre maman a été mauvaise pour vous.

Les enfans ne se le firent pas dire deux fois, et se mirent avec beaucoup de zèle à la besogne; et ils firent bien, car, sans eux, il n'eût guère été rendu justice au talent de la cuisinière.

— A présent, dit la tante Chloé, il faut que je vous fasse un paquet de vos habits. Il y a autant à parier pour que contre qu'il les emportera tous. Je les connais, ils sont aussi vils que de la boue! — Ah! çà, maintenant, votre gilet de flanelle pour les rhumatismes est dans ce coin: ayez-en soin, car vous n'aurez plus personne pour vous en faire. Voilà vos vieilles chemises, et celles-ci sont les neuves. J'ai remis des bouts de pied à ces bas-là hier au soir, et j'ai mis dedans la pelote de coton pour les raccommoder. Mais, Seigneur! qui est-ce qui vous les raccommodera? Et la tante Chloé, retombant dans son abattement, posa sa tête sur le côté de la malle et sanglota. Quand j'y pense! personne pour avoir soin de vous, en santé ou en maladie! vraiment, il me semble que je devrais devenir méchante!

Les enfans, ayant mangé tout ce qu'il y avait sur la table, commencèrent à réfléchir un peu à ce qui se passait; et voyant leur mère pleurer et leur père qui avait l'air fort triste, ils se mirent à pleurnicher et à mettre leurs mains à leurs yeux. L'oncle Tom avait la petite fille sur son genou, et la laissait s'amuser tant qu'elle voulait à lui égratigner la figure, à lui tirer les cheveux, et à pousser de temps en temps des cris de joie, que lui arrachaient évidemment ses réflexions personnelles.

— Oui, crie, pauvre créature, dit la tante Chloé; il faudra que tu en viennes là, aussi! Tu verras un jour ton mari vendu, ou peut-être tu seras vendue toi-même; et ces enfans que voilà, ils seront vendus aussi, je suppose, quand ils seront bons à quelque chose. A quoi ça sert-il aux nègres de rien avoir?

Tout à coup un des enfans s'écria: Voici maîtresse qui vient!

— Elle ne peut rien pour nous; qu'est-ce qu'elle vient faire? dit la tante Chloé.

Mistress Shelby entra. La tante Chloé lui avança une chaise d'un air visiblement bourru. Mistress Shelby ne parut remarquer ni son mouvement ni son air. Elle était pâle et paraissait inquiète.

— Tom, dit-elle, je viens..... Et s'arrêtant soudain, elle regarda le groupe silencieux; puis s'étant assise, elle se couvrit la figure de son mouchoir, et se mit à sangloter.

— Là, voyons, maîtresse! de grâce! de grâce! dit la tante Chloé, éclatant à son tour; et pendant quelques instans ils pleurèrent tous de compagnie. Et dans ces larmes qu'ils versaient ensemble, riche et pauvre, s'éteignit tout le ressentiment de l'opprimé. O vous, qui visitez les malheureux, savez-vous que tout ce que votre argent peut acheter, donné d'un air froid, ne vaut pas une larme de vraie sympathie!

—Mon brave garçon, dit mistress Shelby, je ne puis rien faire pour vous. Si je vous donne de l'argent, on ne manquera pas de vous le prendre. Mais je vous promets solennellement de ne pas perdre votre trace, et de vous faire revenir aussitôt que j'aurai l'argent nécessaire. Jusque-là, fiez-vous à Dieu!

En ce moment les enfans s'écrièrent que maître Halçy arrivait, et bientôt un coup de pied peu cérémonieux ouvrit la porte. Haley était de fort mauvaise humeur, ayant couru la nuit d'avant, et n'étant nullement calmé par le peu de succès de son expédition.

— Voyons, dit-il, nègre, êtes-vous prêt? Serviteur, madame! ajouta-t-il en ôtant son chapeau à la vue de mistress Shelby.

La tante Chloé ferma et corda la malle, puis, se relevant, elle lança au marchand un regard de travers, ses pleurs semblant se changer tout à coup en étincelles de feu.

Tom se leva docilement pour suivre son nouveau maître, et mit sa lourde malle sur son épaule. Sa femme prit la petite fille dans ses bras pour la conduire au chariot, et les enfans, toujours en pleurs, se traînèrent derrière.

Mistress Shelby, allant droit au marchand, le retint quelques instans, et lui parla avec chaleur. Pendant ce temps, la famille arriva au chariot, qui était tout prêt à la porte. Tous les esclaves de la maison, jeunes et vieux, étaient assemblés autour pour dire adieu à leur ancien camarade. Tom avait été regardé par eux comme un principal domestique et un instituteur chrétien, et il reçut de nombreuses marques de sympathie et de douleur, surtout de la part des femmes.

— Vraiment, Chloé, vous le supportez mieux que nous! dit une des femmes qui avait versé d'abondantes larmes, et voyait le calme avec lequel Chloé se tenait près du chariot.

— Je n'ai plus de larmes, dit-elle en regardant d'un air sombre le marchand qui arrivait. Je ne veux pas pleurer devant ce vieux misérable!

— Montez, dit Haley à Tom, en traversant la foule des serviteurs qui lui lançaient des regards menaçans.

Tom obéit, et Haley, tirant de dessous le siége du chariot une lourde paire de menottes, les lui serra fortement autour des chevilles.

Un murmure étouffé d'indignation courut dans tout le cercle, et mistress Shelby lui dit de la veranda :

— Monsieur Haley, je vous assure que votre précaution est tout à fait inutile.

— Je ne sais pas, madame; j'en ai perdu un d'ici qui valait cinq cents dollars, et je n'ai pas le moyen de courir d'autres risques.

— Quelle autre chose pouvait-elle attendre de lui? dit avec indignation la tante Chloé, tandis que les deux garçons, qui maintenant semblaient comprendre la destinée de leur père, s'attachaient à sa robe avec de violens sanglots.

— Je suis fâché, dit Tom, que maître Georges ne soit pas ici.

Georges était allé passer deux ou trois jours avec un de ses camarades dans une terre voisine, et était parti le matin de bonne heure, avant que le malheur de Tom fût connu.

— Faites mes amitiés à maître Georges, dit-il d'une voix pénétrée.

Haley fouetta le cheval, et, l'œil fixé jusqu'au dernier instant avec une calme tristesse sur son ancienne demeure, Tom fut rapidement emporté.

Monsieur Shelby n'était pas en ce moment à la maison. Il avait été forcé de vendre Tom pour se tirer des mains d'un homme qu'il redoutait,—et son premier sentiment, le marché une fois consommé, avait été celui du soulagement. Mais les remontrances de sa femme éveillèrent ses regrets assoupis, et le mâle désintéressement de Tom augmenta son malaise. Vainement il se dit qu'il avait le droit de le faire, — que tout le monde le faisait, — et plusieurs sans même avoir l'excuse de la nécessité : il ne put apaiser sa conscience; et, pour ne pas voir la scène pénible du départ, il était allé faire un tour dans le pays, espérant que tout serait fini avant qu'il fût revenu.

Après une course rapide sur la route poudreuse, à travers tous les objets familiers à son cœur, Tom parvint avec Haley aux bornes du domaine auquel il devait dire adieu, et ils entrèrent sur le grand chemin. Ils avaient fait environ un mille, lorsque Haley s'arrêta soudain devant la boutique d'un forgeron, et, tirant une paire de menottes, il y entra pour y faire faire quelque changement.

— Celles-ci sont un peu trop petites pour un homme de sa taille, dit-il montrant les fers et désignant Tom.

— Seigneur Dieu! mais c'est le Tom de Shelby. Il ne l'a pas vendu, n'est-ce pas? s'écria le forgeron.

— Si fait, il l'a vendu, dit Haley.

— Ça n'est pas possible! En vérité! qui l'aurait pensé! Ah ben! vous n'avez pas besoin de le ferrer de cette manière. C'est l'être le plus fidèle, le meilleur. .

— Oui, oui; mais ce sont ces braves garçons qui sont le plus portés à décamper. Les brutes, qui ne se soucient pas où ils vont, et les ivrognes, qui ne se soucient de rien, ceux-là se tiennent où on les met, et préfèrent même qu'on ne les trimballe pas. Mais vos bons sujets, ils haïssent comme le péché de rester en place. Pas d'autre moyen que de les ferrer; ils ont des jambes pour s'en servir, il n'y a pas à dire.

— Ma foi! dit le forgeron en cherchant dans ses outils, vos plantations là-bas, étranger, ne sont pas précisément l'endroit où les nègres du Kentucky aiment à aller; ils y meurent passablement vite, pas vrai?

— Oui, oui, ils y meurent passablement vite; tant le climat qu'une chose et une autre, ils y meurent de façon à tenir le marché assez animé.

— Alors, voyez-vous, on ne peut se défendre de penser que c'est grand'pitié qu'un garçon aussi tranquille, aussi parfait que Tom, aille se faire écraser, à la lettre, sur une de ces plantations à sucre.

— Quoi donc? il a de la chance, j'ai promis de le bien traiter. Je le placerai comme domestique dans quelque bonne vieille famille, et s'il résiste à la fièvre et au climat, il sera aussi bien qu'un nègre peut le demander.

— Il laisse ici sa femme et ses enfans, je suppose.

— Oui, il prendra là-bas une autre femme. Il y a, Dieu merci! assez de femmes partout.

Tom était tristement assis au dehors de la boutique pendant cette conversation. Soudain, il entendit le pas précipité d'un cheval derrière lui, et, avant d'être revenu de sa surprise, le jeune maître Georges s'élança dans le chariot, lui jeta avec véhémence les bras autour du cou, éclatant en sanglots et en reproches.

— C'est par trop infâme! je me moque de ce qu'ils pourront dire! C'est une abomination. Si j'étais un homme, ils ne l'auraient pas fait, non, ils ne l'auraient pas fait! dit Georges, et il poussa un gémissement de désespoir.

— Oh! maître Georges! ça me fait du bien, dit Tom. Je ne pouvais supporter l'idée de m'en aller sans vous voir! Vous ne pouvez vous figurer comme ça me fait du bien. En ce moment, Tom fit un mouvement des pieds, et l'œil de Georges tomba sur les fers.

— Quelle honte! s'écria-t-il en levant les mains. Il faut que j'assomme ce vieux gredin, il le faut!

— N'en faites rien, maître Georges, et ne parlez pas si haut. Je ne gagnerais rien à ce que vous le mettiez en colère.

— Eh bien! je ne le ferai pas, pour l'amour de vous. Ils ne m'ont pas envoyé chercher, ils ne m'ont pas fait prévenir; et, sans Tom Lincoln, je ne l'aurais pas su. Je les ai joliment arrangés tous, tant qu'ils sont, à la maison.

— Vous avez eu tort, maître Georges.

— Je n'ai pas pu m'en empêcher. C'est une honte, je le répète. Voyez-vous, oncle Tom, dit-il, tournant le dos à la boutique et prenant une voix mystérieuse, je vous ai apporté mon dollar !

— Oh ! il me serait impossible de le prendre, maître Georges, pour rien au monde ! dit Tom tout attendri.

— Vous le prendrez ! Écoutez, j'ai dit à tante Chloé que je vous le portais, et elle m'a conseillé d'y faire un trou, et d'y passer un cordon, afin que vous puissiez le pendre à votre cou et le cacher à tous les yeux, sans quoi ce vil coquin vous le prendrait. Je vous dis, Tom, que j'ai besoin de l'assommer, cela me fera du bien !

— Mais à moi, maître Georges, ça ne m'en fera pas.

— Eh bien ! je ne l'assommerai pas, à cause de vous, dit Georges, tout occupé à suspendre son dollar au cou de Tom. Là, maintenant, boutonnez-vous bien par-dessus, et gardez-le, et rappelez-vous, chaque fois que vous le verrez, que je viendrai, moi, vous rechercher. Nous en avons parlé, tante Chloé et moi. N'ayez pas peur, lui ai-je dit, je m'en charge : mon père n'aura pas un instant de repos, s'il ne fait pas ce que je veux.

— Ah ! monsieur Georges, il ne faut pas parler comme ça de votre père !

— Je ne veux rien dire de mal, oncle Tom.

— Ah ça! maître Georges, il faut être bon garçon : songez à tous les cœurs qui vous aiment. Restez toujours auprès de votre mère. Ne prenez pas les sottes manières de ces garçons qui se croient trop grands pour écouter leurs mères. Je vas vous dire, maître Georges; le Seigneur donne deux fois beaucoup de bonnes choses, mais il ne nous donne qu'une fois une mère. Vous vivriez cent ans, maître Georges, que vous ne verriez jamais sa pareille. Soyez-lui donc bien attaché, et en grandissant, soyez une consolation pour elle, mon bon garçon ; — vous me le promettez, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, oncle Tom, dit Georges d'un ton sérieux.

— Et prenez garde à vos paroles, maître Georges. Les jeunes garçons, quand ils arrivent à votre âge, sont volontaires quelquefois ; c'est naturel. Mais les vrais gentlemen, comme vous serez, j'espère, ne manquent jamais de respect à leurs parens. Je ne vous offense pas, maître Georges ?

— Non, en vérité ! Vous m'avez toujours donné de bons conseils.

— Je suis plus vieux, vous savez, dit Tom frappant de sa grande et forte main la jolie tête bouclée de l'enfant, mais parlant d'une voix aussi douce que celle d'une femme, et je vois tout ce qu'il y a en vous. Oh ! maître Georges, vous avez tout, — instruction, priviléges, lecture, écriture, — et vous deviendrez un homme de bien et de savoir, et vos père et mère et tous les gens seront si fiers de vous ! Soyez bon maître comme votre père, et soyez chrétien comme votre mère. Souvenez-vous de votre Créateur aux jours de votre jeunesse, maître Georges.

— Je serai vraiment bon, oncle Tom, je vous le promets, dit Georges. Je serai au premier rang, et ne vous découragez pas : je vous ferai revenir chez nous. Comme j'ai dit ce matin à tante Chloé, je rebâtirai votre maison, et vous aurez un parloir avec un tapis quand je serai un homme. Oh ! vous aurez encore du bon temps !

Haley vint à la porte, les menottes à la main.

— Je vous en préviens, monsieur, lui dit Georges d'un air de grande supériorité, mon père et ma mère sauront comment vous traitez l'oncle Tom.

Libre à vous, dit le marchand.

— Ne devriez-vous pas rougir de passer votre vie à acheter des hommes et des femmes, et à les enchaîner comme du bétail ! Vous devez avoir du mépris pour vous-même ! dit Georges.

— Tant que vos beaux messieurs voudront acheter des hommes et des femmes, je les vendrai bien, dit Haley : il n'est pas plus honteux de les vendre que de les acheter.

— Je ne ferai ni l'un ni l'autre, quand je serai un homme, dit Georges; je rougis aujourd'hui d'être Kentuckien. Jusqu'à présent, j'en avais toujours été fier; et Georges se redressa sur son cheval, et regarda autour de lui comme s'il espérait que son opinion ferait de l'effet sur le Kentucky.

— Eh bien ! adieu, oncle Tom, de la fermeté, dit Georges.

— Adieu, maître Georges, dit Tom en le regardant avec tendresse et admiration. Que le Tout-Puissant vous bénisse ! Ah ! le Kentucky n'en a pas beaucoup comme vous ! continua-t-il, le cœur gros, en suivant des yeux cette franche figure d'enfant qui s'éloignait. Elle disparut, et avec elle le dernier vestige de la maison où Tom avait passé sa vie. Mais son cœur sentait encore quelque chaleur à l'endroit où ces jeunes mains avaient placé ce précieux dollar. Tom porta sa main à ses yeux.

— Ah ça ! écoutez bien, Tom, dit Haley venant au charriot et y jetant les menottes, je veux jouer franc jeu avec vous, comme je fais généralement avec mes nègres ; et je vas vous dire, pour commencer, agissez bien, et j'agirai bien ; je ne suis jamais dur avec mes nègres. Je fais du mieux que je peux. Voyez-vous, vous ferez bien de vous asseoir là à votre aise, et de ne pas me jouer des tours; parce que je sais ce que c'est que les tours des nègres, et avec moi ça ne sert à rien. Si les nègres sont tranquilles et n'essaient pas de se sauver, ils ont du bon temps avec moi, et s'ils n'en ont pas, c'est leur faute et non la mienne.

Tom assura à Haley qu'il n'avait pas l'intention de se sauver. Dans le fait, cette exhortation paraissait assez superflue, adressée à un homme qui avait les fers aux pieds. Mais monsieur Haley avait pris l'habitude d'entrer en relation avec sa marchandise par de petites recommandations de cette nature, qu'il croyait propres à inspirer l'enjouement et la confiance, et à prévenir des scènes désagréables.

Nous allons, pour le moment, prendre congé de Tom, afin de suivre les destinées d'autres personnages de notre histoire.

CHAPITRE XI.

Sortie de la propriété contre le propriétaire.

La soirée était avancée, et il tombait une petite pluie fine, lorsqu'un voyageur mit pied à terre à la porte d'une modeste auberge du village de N.., dans le Kentucky. Il trouva réunie dans la salle une compagnie fort mélangée que le mauvais temps avait forcée de s'y réfugier, et l'endroit présentait l'aspect habituel de ces sortes de réunions. De grands et maigres Kentuckiens, en chemises de chasse, et traînant leurs membres dégingandés avec la nonchalance particulière à cette race ; — des fusils entassés dans un des coins, des poudrières, des carniers, des chiens de chasse et des négrillons amoncelés pêle-mêle dans les autres coins, — formaient les traits carastéristiques du tableau. A chaque côté de la cheminée était assis un gentleman à longues jambes, sa chaise renversée, son chapeau sur sa tête, et les talons de ses bottes crottées reposant sur la tablette de la cheminée.

L'hôte, debout derrière le comptoir, était, comme la plupart de ses compatriotes, bon diable, de grande taille et dégingandé, avec un énorme amas de cheveux surmonté d'un énorme chapeau.

Au fait, tout le monde dans la salle portait sur sa tête cet emblême de la souveraineté de l'homme ; qu'il fût de feuille de palmier, de simple feutre ou de castor, qu'il fût gras ou tout neuf, il y reposait avec une véritable indépendance républicaine. C'était véritablement la marque caractéristique de chaque individu. Les uns le portaient crânement de côté, c'étaient les hommes de plaisir, de joyeux et insoucians compères ; d'autres l'avaient abaissé sur le nez, c'étaient des caractères entiers, des volontés de fer qui, lorsqu'ils portaient un chapeau, entendaient le porter à

leur fantaisie, et pas autrement. Il y en avait qui le portaient en arrière, — ces hommes qui aiment à voir clair à ce qu'ils font : — tandis que les insoucians qui ne savaient ou ne s'inquiétaient pas comment étaient leurs chapeaux, les portaient chancelans dans toutes les directions. Ces divers chapeaux étaient réellement une étude digne de Shakespeare.

Plusieurs nègres, en pantalons flottans et sans grand luxe de linge, couraient çà et là, sans beaucoup d'autre résultat que de manifester leur désir de tourner toute chose au profit de leur maître et de ses hôtes. Ajoutez à cette peinture un feu pétillant qui égaie une vaste cheminée, la porte d'entrée et toutes les fenêtres ouvertes, et le rideau de calicot qui s'enfle et bat au souffle vigoureux d'une brise humide et froide, — et vous aurez une idée des agrémens d'une taverne du Kentucky.

Les Kentuckiens d'aujourd'hui sont une bonne preuve à l'appui de la doctrine de la transmission des instincts et des singularités. Leurs pères étaient de grands chasseurs, — des hommes qui vivaient dans les bois, et dormaient à la belle étoile ; et leur descendant jusqu'à ce jour se comporte comme si sa maison était un camp, ne quitte jamais son chapeau, se roule partout, et met ses talons sur le dossier des chaises ou sur la cheminée, absolument comme son père se roulait sur l'herbe et mettait les siens sur des troncs d'arbres ; — il tient fenêtres et portes ouvertes hiver comme été, afin d'avoir assez d'air pour ses grands poumons, — appelle tout le monde *étranger* avec une bonhomie nonchalante, et est, à tout prendre, l'être le plus franc, le plus facile à vivre et le plus jovial qui existe.

C'est dans cette assemblée sans façon qu'entre notre voyageur. C'était un homme âgé, court et trapu, de mise soignée, avec une bonne face ronde et une apparence un peu méticuleuse. Il était fort occupé de sa valise et de son parapluie, qu'il apportait lui-même, et il résista obstinément à toutes les instances des domestiques qui voulaient l'en débarrasser. Il promena tout autour de la salle des regards un peu inquiets, et se retirant avec son précieux bagage dans le coin le plus chaud, il le mit en sûreté sous la chaise où il s'assit, et contempla avec une certaine appréhension le digne personnage dont les bottes décoraient l'extrémité de la cheminée, et qui crachait de droite et de gauche avec une énergie assez alarmante pour les gens de nerfs délicats et d'habitudes un peu recherchées.

— Dites donc, étranger, comment vous portez-vous? demanda le susdit gentleman, qui darda, en guise de salut, un jet de jus de tabac dans la direction du nouvel arrivant.

— Bien, Dieu merci ! fut la réponse de l'autre, en esquivant d'un air alarmé le menaçant honneur qu'on lui faisait.

— Quelques nouvelles? reprit le premier en tirant de sa poche un morceau de tabac et un grand couteau de chasse.

— Pas que je sache.

— Chiquez-vous? et il tendit au vieux gentleman un peu de son tabac d'un air tout à fait fraternel.

— Non, je vous remercie ; cela me fait mal, dit le petit homme en s'écartant.

— Ah bah ! dit l'autre en se fourrant dans la bouche le morceau refusé, afin d'y entretenir une provision de jus de tabac pour le bénéfice général de la compagnie.

Le vieux gentleman ne manquait pas de tressaillir chaque fois que son voisin aux poumons vigoureux faisait feu dans sa direction ; et celui-ci l'ayant remarqué, il tourna obligeamment son artillerie d'un autre côté, et se mit à battre en brèche l'intérieur de la cheminée avec un talent militaire qui aurait bien suffi pour prendre une ville.

— Qu'est-ce que c'est? demanda le vieillard, voyant un groupe qui s'était formé autour d'une grande affiche.

— C'est au sujet d'un nègre, dit un des assistans.

Monsieur Wilson, car tel était le nom du vieillard, se leva, et après avoir soigneusement ajusté sa valise et son parapluie, prit ses lunettes, les mit sur son nez, et, cette opération accomplie, lut ce qui suit :

« S'est enfui de chez le soussigné, mon mulâtre Georges. Ledit Georges, cinq pieds sept pouces, teint très peu foncé cheveux bruns bouclés, est très intelligent, parle très bien sait lire et écrire ; essaiera probablement de passer pour un blanc, a de profondes cicatrices sur le dos et les épaules, a été marqué à la main droite de la lettre H.

» Je donnerai quatre cents dollars si on me l'amène vivant, et la même somme si on me donne la preuve qu'il a été tué. »

Le vieillard lut cette annonce d'un bout à l'autre, à voix basse, comme s'il l'étudiait.

Le vétéran qui avait fait le siége de la cheminée abaissa ses longues jambes, et, redressant son grand corps, alla droit à l'affiche, et, d'un air délibéré, lança dessus une pleine décharge de jus de tabac.

— Voilà ce que j'en pense, dit-il laconiquement, et il se rassit.

— Ah ça! étranger, pourquoi faites-vous ça? demanda l'hôte.

— J'en ferais autant à celui qui a signé ce papier, s'il était ici, dit froidement l'homme aux longues jambes en se remettant à couper son tabac. Tout homme qui a un garçon comme celui-là, et qui ne le traite pas mieux, mérite de le perdre. De pareilles affiches sont une honte pour le Kentucky ; voilà ma façon de penser, si quelqu'un veut la savoir !

—Au fait ! dit l'hôte en inscrivant quelque chose sur son livre.

— J'en ai aussi, moi, toute une bande, monsieur, dit l'autre recommençant à bombarder la cheminée, et je me contente de leur dire : — Garçons, que je leur dis, — décampez, preste, zeste, quand il vous plaira ! Je ne courrai pas après vous ! Voilà comme je conserve les miens. Laissez-les libres de s'enfuir quand ils voudront, et ça leur en ôte l'envie. Mieux que ça, j'ai leur liberté toute signée, en cas que je me coule un de ces jours, et ils le savent, et je vous réponds, étranger, qu'il n'y a personne de nos côtés qui tire plus que moi de ses nègres. Mes garçons ont été mainte et mainte fois à Cincinnati, y mener pour cinq cents dollars de poulains, et ils m'ont rapporté l'argent, mais recta. Ça devait être. Traitez-les comme des chiens, et ils se conduiront avec vous comme des chiens. Traitez-les comme des hommes, et ils se conduiront comme des hommes.

Et l'honnête marchand de bestiaux accompagna cette moralité d'un véritable feu de joie dirigé sur la cheminée.

— Je trouve que vous avez parfaitement raison, l'ami, dit monsieur Wilson, et l'esclave dont on donne ici le signalement est un fier sujet, cela n'est pas douteux. Il a travaillé pour moi une demi-douzaine d'années dans ma fabrique de toile à sacs, et c'était mon meilleur ouvrier, monsieur. C'est un garçon qui a beaucoup d'intelligence, en outre ; il a imaginé une machine à teiller le chanvre qui est vraiment très précieuse. On s'en sert dans plusieurs fabriques. Son maître en a le brevet.

— Oui, oui, il l'a et en tire de l'argent, dit le bouvier ; et puis il prend un fer chaud et vous marque l'inventeur à la main droite. Si j'en trouvais l'occasion, je vous garantis que je lui ferais une marque, moi, qu'il porterait quelque temps.

— Ces garçons si entendus sont toujours insolens, dit une espèce de manant de l'autre côté de la salle ; voilà pourquoi on les bat et on les marque. Ça ne leur arriverait pas s'ils se conduisaient bien.

— C'est-à-dire que Dieu en a fait des hommes, et qu'on a du mal à en faire des bêtes, repartit sèchement le bouvier.

— Les nègres intelligens ne sont pas un avantage pour leurs maîtres, continua l'autre, retranché dans sa grossière stupidité contre le mépris de son adversaire ; à quoi ça sert des talens et toutes ces choses-là, si vous n'en pouvez pas tirer parti? Tout le parti qu'ils en tirent, c'est de vous mettre dedans. J'en ai eu un ou deux de ces gaillards, et je les ai

bien vite envoyé vendre. Je savais bien que je les perdrais un jour ou l'autre, si je ne le faisais pas.

— Vous feriez mieux de demander au Seigneur de vous en envoyer un assortiment dépourvu de toute espèce d'âme, dit le bouvier.

La conversation fut interrompue par l'arrivée d'un petit boguey à un cheval. Il avait une apparence élégante, et un homme bien mis, qui avait l'air très comme il faut, était dans la voiture, que conduisait un domestique de couleur.

La compagnie examina le nouveau venu avec l'intérêt qu'on peut attendre d'une réunion d'oisifs par un jour de pluie. Il était très grand, il avait un teint brun d'Espagnol, de beaux yeux noirs fort expressifs, et des cheveux très frisés, et d'un noir très brillant aussi. Son nez aquilin bien formé, ses lèvres droites et minces, et la fine régularité de ses membres, ne permettaient pas de le confondre avec le commun des hommes. Il traversa la salle avec aisance, indiqua d'un geste à son domestique où il fallait placer sa malle, salua la compagnie le chapeau à la main, alla au comptoir et y donna ses noms : — Henry Butler, Oaklands, comté de Shelby. Puis se tournant d'un air indifférent, il s'arrêta en se promenant devant l'affiche et la lut.

— Jim, dit il à son domestique, il me semble que nous avons rencontré à Bernan un esclave qui avait quelque chose de ce signalement, n'est-ce pas?

— Oui, maître, dit Jim ; seulement je ne suis pas sûr quant à ce qui est de la main.

— Je n'ai pas regardé, comme de raison, dit l'étranger, bâillant d'un air d'insouciance. Puis, allant à l'hôte, il lui demanda une chambre particulière, ayant quelque chose à écrire sur-le-champ.

L'aubergiste était tout obséquieux, et un relais de sept nègres, vieux et jeunes, mâles et femelles, petits et grands, ne tardèrent pas à s'élever comme une compagnie de perdrix, s'agitant, se pressant, se marchant sur les talons et se culbutant les uns sur les autres, dans leur zèle à préparer la chambre de maître, tandis que celui-ci était étendu sur un siége au milieu de la salle, et entrait en conversation avec son voisin.

Le manufacturier, monsieur Wilson, depuis l'entrée de l'étranger, l'avait contemplé d'un air à la fois curieux et troublé. Il lui semblait l'avoir connu quelque part, mais il ne pouvait se rappeler où. A chaque parole, à chaque geste, à chaque sourire, il tressaillait et fixait ses regards sur lui, puis il les abaissait aussitôt, intimidé par les yeux noirs et brillans qui rencontraient les siens avec une si froide indifférence. Enfin, un éclair parut traverser sa pensée, et il se peignit sur ses traits tant de surprise et d'alarme, que l'étranger vint à lui.

— Monsieur Wilson? si je ne me trompe, dit-il en lui tendant la main. Je vous demande pardon de ne vous avoir pas reconnu plus tôt. Je vois que vous vous souvenez de moi, — monsieur Butler, d'Oaklands, comté de Shelby.

— Oui... oui, oui, monsieur, dit monsieur Wilson, parlant comme dans un rêve.

En ce moment un nègre entra, et annonça que la chambre de maître était prête.

— Jim, prenez soin des malles, dit négligemment le gentleman ; puis s'adressant à monsieur Wilson, il ajouta : — Je voudrais bien causer un moment d'affaires avec vous dans ma chambre, si vous le permettiez.

Monsieur Wilson le suivit, comme aurait fait un somnambule, et ils montèrent dans une vaste chambre où pétillait un feu nouvellement fait, et où divers domestiques allaient et venaient de mettre la dernière main aux apprêts nécessaires.

Quand les domestiques furent partis, le jeune homme ferma résolument la porte au verrou, et mettant la clef dans sa poche, se retourna les bras croisés et regarda monsieur Wilson au visage.

— Georges, dit monsieur Wilson.

— Oui, Georges, dit le jeune homme.

— Qui l'aurait pu croire?

— Je suis assez bien déguisé, j'imagine, dit le jeune homme avec un sourire. Un peu d'écorce de noix a bruni ma peau jaune, et j'ai teint mes cheveux en noir; ainsi vous voyez que je ne réponds pas du tout au signalement.

— Oh! Georges, c'est un jeu bien dangereux que vous jouez là. Je ne vous l'aurais pas conseillé.

— Je puis le faire sous ma propre responsabilité, — dit Georges avec le même sourire de fierté.

Nous ferons observer, en passant, que Georges était de race blanche par son père. Sa mère était de ces infortunées que leur beauté condamne à assouvir les passions de leur maître, et à être mère d'enfans qui n'auront jamais de père. Il avait hérité d'une des plus orgueilleuses familles du Kentucky un bel ensemble de traits européens et un esprit indomptable. De sa mère il avait reçu une légère teinte de mulâtre, amplement compensée par l'éclat de son œil noir. Un changement dans la nuance de sa peau et de ses cheveux lui avaient donné l'air d'un Espagnol; et comme il avait naturellement de la grâce dans les mouvemens et de la distinction dans les manières, il n'éprouvait aucune difficulté à jouer le rôle qu'il avait adopté, — celui d'un gentleman voyageant avec son domestique.

Monsieur Wilson, qui était un brave vieillard, mais d'un caractère extrêmement inquiet et circonspect, avait l'air fort mal à l'aise, partagé qu'il était entre son désir d'assister Georges, et une certaine idée confuse de prêter main-forte à l'ordre et à la loi. Aussi tout en se promenant d'un air embarrassé, il lui parla en ces termes :

— Eh bien! Georges, vous vous êtes enfui, à ce que je vois, — vous avez quitté votre maître légitime, Georges (je n'en suis pas surpris) ; mais en même temps j'en suis fâché, Georges, — oui, décidément, — je crois que je dois le dire, Georges ; — c'est mon devoir de vous parler ainsi.

— Pourquoi êtes-vous fâché, monsieur? demanda Georges avec calme.

— Eh! mais de vous voir, pour ainsi dire, vous mettre en opposition avec les lois de votre pays.

— Mon pays! dit Georges avec une véhémente amertume, je n'ai d'autre pays que le tombeau, — et plût au ciel que j'y fusse!

— Non, non, cela n'est pas bien, Georges; ce langage est coupable, il est contraire aux Écritures. Georges, vous avez un maître bien dur, — cela est vrai; — il se conduit d'une manière répréhensible, — je ne prétends pas le défendre. Mais vous savez que l'ange commanda à Agar de retourner chez sa maîtresse, et que l'apôtre renvoya Onésime à son maître.

— Ne me citez pas la Bible de la sorte, monsieur Wilson, dit Georges l'œil étincelant, ne le faites pas! car ma femme est chrétienne, et je veux être chrétien aussi, si jamais j'arrive où je pourrai l'être; mais citer la Bible à un homme dans ma position, c'est assez pour l'en dégoûter à tout jamais. J'en appelle au Tout-Puissant; — je suis tout prêt à lui soumettre le cas, et à lui demander si j'ai tort de vouloir être libre.

— Ces sentimens sont très naturels, Georges, dit le brave homme en se mouchant. Oui, ils sont naturels, mais il est de mon devoir de ne point les encourager en vous. Oui, mon garçon, j'en suis fâché pour vous; c'est un mauvais cas; mais l'apôtre dit : « Que chacun demeure dans la condition où il a été appelé. Nous devons tous nous soumettre aux indications de la Providence, Georges, ne voyez-vous pas? »

Georges était debout, la tête en arrière, les bras serrés sur sa large poitrine, et un amer sourire relevait sa lèvre.

— Monsieur Wilson, si les Indiens vous enlevaient à votre femme et à vos enfans, et voulaient vous garder toute votre vie à labourer la terre pour eux, croiriez-vous qu'il serait de votre devoir de demeurer dans la condition où vous auriez été appelé? Je crois bien plutôt, moi, que vous verriez dans le premier cheval errant que vous pourriez trouver une indication de la Providence, — n'est-ce pas?

Le petit vieillard ouvrit de grands yeux à cette question; mais quoiqu'il ne fût pas un grand raisonneur, il eut le bon sens qui ne distingue pas certains logiciens en pa-

reille circonstance, — celui de se taire, lorsqu'il n'y a rien à dire. Il se réfugia donc dans des exhortations générales, tout en égalisant avec soin les plis de son parapluie.

— Voyez-vous, Georges, vous le savez, j'ai toujours été votre ami; et tout ce que j'ai dit, je l'ai dit pour votre bien. Ici, il me semble que vous courez un terrible risque. Vous ne pouvez pas espérer y réussir. Si vous êtes pris, ce sera pis que jamais pour vous; ils vous accableront d'injures, ils vous tueront à moitié, et vous enverront vendre.

— Monsieur Wilson, je sais tout cela, dit Georges. Je cours des risques, mais il ouvrit son pardessus et montra deux pistolets et un coutelas. — Oui, dit-il, qu'ils y viennent! Je n'irai jamais au Sud. Non! S'il faut en venir là, je puis me donner au moins six pieds de terre libre, la première et la dernière que je posséderai jamais dans le Kentucky!

— Eh! mais, Georges, vous êtes dans un état terrible. Cela me chagrine. Sur le point de violer les lois de votre pays!

— Encore mon pays! Monsieur Wilson, vous avez un pays, vous; mais quel pays ai-je, moi, ou tout autre né comme moi d'une mère esclave? Quelles lois y a-t-il pour nous? Nous ne les faisons pas, — nous n'y donnons pas notre consentement, — nous n'avons rien à faire avec elles; tout ce qu'elles font pour nous, c'est de nous écraser et de nous maintenir à terre. N'ai-je pas entendu vos discours du quatre juillet? Ne nous dites-vous pas à tous, une fois par an, que le pouvoir des gouvernemens est légitimé par le consentement des gouvernés? N'a-t-on pas le droit de penser quand on entend de pareilles choses? N'a-t-on pas le droit de rapprocher ceci de cela, et de voir ce qui en résulte?

Monsieur Wilson était une de ces natures qu'on peut comparer assez bien à une balle de coton, — molles, douces, inoffensives, sans consistance. Il plaignait réellement Georges de tout son cœur, et avait une sorte de perception vague et confuse de l'espèce de sentiment qui l'agitait; mais il croyait de son devoir de continuer à lui parler vertu avec une extrême opiniâtreté.

— Georges, c'est mal. Je dois vous dire en ami que vous feriez mieux de ne pas vous mêler de cela. Ces idées-là sont mauvaises, Georges, très mauvaises pour des gens de votre condition. Et monsieur Wilson s'assit à une table, et commença, dans son agitation nerveuse, à mordre le manche de son parapluie.

— Ecoutez bien, monsieur Wilson, dit Georges venant s'asseoir d'un air résolu en face de lui; regardez-moi. Assis comme me voilà, est-ce que je ne suis pas, à tout prendre, un homme comme vous? Regardez ma figure, regardez mes mains, regardez mon corps, — et le jeune homme se redressa orgueilleusement. — Ne suis-je pas un homme aussi bien que qui que ce soit? Eh bien! monsieur Wilson, écoutez ce que j'ai à vous dire. J'avais un père, — un de vos gentlemen du Kentucky, — qui n'a pas fait assez de cas de moi pour empêcher qu'on ne me vendît avec ses chiens et ses chevaux, afin de libérer la propriété lorsqu'il est mort. J'ai vu ma mère vendue aux enchères avec ses sept enfans. Ils furent vendus sous ses yeux, un à un, tous à des maîtres différens, et j'étais le plus jeune. Elle se jeta aux genoux de son ancien maître, et le supplia de l'acheter avec moi, afin qu'elle pût avoir au moins un de ses enfans avec elle, et il la repoussa de son pied brutal. J'en fus témoin, et ses gémissemens et ses cris furent la dernière chose que j'entendis quand je fus attaché au cou du cheval de cet homme pour être emporté chez lui.

— Et après?

— Mon maître traita avec un des marchands, et acheta ma sœur aînée. C'était une bonne et pieuse fille; elle appartenait à l'église baptiste, et elle était aussi belle que ma mère l'avait été. Elle était bien élevée, et avait de bonnes manières. Je fus d'abord ravi qu'on l'eût achetée, car j'avais une amie auprès de moi. Mais bientôt j'en fus aux regrets. monsieur, je suis resté à la porte à l'entendre fouetter. Il me semblait que chaque coup me perçait le cœur, et je ne pouvais la secourir; et on la fouettait, monsieur parce qu'elle voulait mener une vie décente et de chrétienne, mais vos lois ne permettent pas à une esclave de mener une pareille vie; enfin je la vis enchaîner à une bande qu'on menait vendre à la Nouvelle-Orléans, — enchaîner pour ce seul motif, — et depuis je n'ai plus entendu parler d'elle. Enfin, je grandis; il se passa bien des années; — n'ayant ni père, ni mère, ni sœur, pas une âme qui se souciât plus de moi que d'un chien; toujours fouetté, grondé, souffrant de la faim. J'en ai tant souffert, monsieur, que j'étais heureux de ramasser les os qu'on jetait aux chiens; et pourtant, quand j'étais petit, et que je passais des nuits entières à pleurer, ce n'était pas la faim, ce n'était pas le fouet qui me faisait pleurer. Non, monsieur, je pleurais de n'avoir plus ma mère et mes sœurs; je pleurais de n'avoir personne pour m'aimer sur la terre. Je n'ai jamais connu ni paix ni bien-être. Je n'ai jamais eu un mot bienveillant avant de venir travailler dans votre fabrique. Monsieur Wilson, vous m'avez bien traité, vous m'avez encouragé à bien faire, à apprendre à lire et à écrire, à essayer de faire quelque chose de moi; et Dieu sait combien j'en suis reconnaissant. C'est alors, monsieur, que j'ai rencontré ma femme; vous l'avez vue, vous savez combien elle est belle. Quand j'ai vu qu'elle m'aimait, quand je l'ai épousée, j'avais peine à me croire en vie, tant j'étais heureux; et, monsieur, elle est aussi bonne qu'elle est belle. Mais ensuite! Voici mon maître qui vient m'enlever à mon ouvrage, à mes amis, à tout ce que j'aime, et qui me plonge dans la boue! Et pourquoi? parce qu'il dit que j'ai oublié qui j'étais; pour m'apprendre, dit-il, que je ne suis qu'un nègre! Pour couronner le tout, il se mit entre moi et ma femme, et m'ordonna de l'abandonner et de vivre avec une autre. Et tout cela, vos lois lui donnent le pouvoir de le faire, en dépit de Dieu et des hommes. Monsieur Wilson, faites-y bien attention. Il n'est pas une seule de toutes ces choses, qui ont brisé le cœur de ma mère et de ma sœur, que vos lois n'autorisent, et qu'elles ne donnent à tout homme le pouvoir de faire dans le Kentucky, sans que personne puisse s'y opposer! Appelez-vous cela les lois de mon pays? Monsieur, je n'ai pas de pays, pas plus que je n'ai de père. Mais je vais avoir un pays. Je ne demande rien au vôtre que de me laisser tranquille, de me laisser paisiblement sortir; et quand je serai au Canada, où les lois me reconnaîtront et me protégeront, ce pays-là sera le mien, et j'obéirai à ses lois. Mais si quelqu'un tente de m'arrêter, qu'il prenne garde, car je suis poussé à bout. Je combattrai pour ma liberté jusqu'à mon dernier soupir. Vous dites que c'est ce que firent vos pères; s'ils en avaient le droit, je l'ai aussi!

Ce discours, prononcé moitié assis à table, moitié parcourant la chambre, — prononcé avec des larmes, des yeux étincelans et des gestes de désespoir, — était plus que n'en pouvait supporter le brave homme auquel on l'adressait. Il tira un grand mouchoir de soie jaune, et s'épongea la figure avec beaucoup d'énergie.

— Maudits soient-ils tous! s'écria-t-il tout à coup. Ne l'ai-je pas toujours dit? — O l'infernale engeance! J'espère que je n'ai pas juré. Eh bien! allez de l'avant, Georges, allez de l'avant! mais soyez prudent, mon garçon; ne tuez personne, Georges, à moins que... alors... mais vous feriez mieux de ne tuer personne, je vous assure; du moins, moi, je ne voudrais pas tirer sur quelqu'un. Où est votre femme, Georges? ajouta-t-il, se levant tout agité et se mettant à marcher par la chambre.

— Partie, monsieur, partie, avec son enfant dans les bras. Dieu sait où! — dans la direction de l'étoile du nord; et quand nous nous reverrons, ou si nous nous revoyons jamais en ce monde, nul ne peut le dire.

— Est-ce possible! quelle chose étonnante! une si bonne famille!

— Les bonnes familles s'endettent, et les lois de *notre* pays permettent de vendre l'enfant, de l'arracher du sein

de sa mère, pour payer les dettes de son maître, dit Georges avec amertume.

— Eh bien! eh bien! dit l'honnête vieillard en fouillant dans sa poche, je me doute bien que j'agis contre mon jugement, — mais, au diable mon jugement! je ne veux pas le suivre. Tenez, Georges. Et il lui offrit une poignée de billets de banque.

— Non, mon bon monsieur! dit Georges, vous avez fait beaucoup pour moi, et ceci pourrait vous attirer des désagrémens. J'ai assez d'argent, j'espère, pour me mener où j'ai besoin d'être.

— Non, mais il le faut, Georges. L'argent est partout d'un grand secours; on n'en saurait trop avoir, quand on se le procure honnêtement. Prenez-le, — prenez-le donc, allons! — je vous en prie, mon enfant!

— A condition, monsieur, de vous le rembourser un jour, j'accepte, dit Georges en prenant l'argent.

— Et maintenant, Georges, combien de temps allez-vous voyager de la sorte? pas longtemps ni loin, j'espère. C'est bien mené, mais c'est trop hardi. Et ce noir, qui est-il?

— Un garçon sûr, qui a été au Canada il y a plus d'un an. Il a appris, lorsqu'il était là, que, pour tirer vengeance de son évasion, on avait fouetté sa pauvre vieille mère; et il a refait tout ce chemin pour la consoler, et tâcher de la tirer des mains de son maître.

— A-t-il réussi?

— Pas encore; il a rôdé autour du lieu, mais sans trouver encore de chance favorable. En attendant, il va avec moi jusqu'à l'Ohio, pour me mettre aux mains des amis qui lui ont prêté assistance, puis il retournera la chercher.

— Dangereux! très-dangereux! dit le vieillard.

Georges se redressa et sourit dédaigneusement.

Le vieillard le regarda de la tête aux pieds avec une sorte de stupéfaction innocente.

— Georges, il s'est opéré en vous un merveilleux développement. Vous portez la tête haute; votre langage et vos gestes sont ceux d'un tout autre homme, dit-il.

— C'est que je suis un homme libre! répondit Georges avec fierté. Oui, monsieur, c'est pour la dernière fois que j'ai dit maître à un autre homme. Je suis libre!

—Prenez garde! vous n'êtes sûr de rien.— Vous pouvez être pris.

— Tous les hommes sont libres et égaux dans la tombe, s'il en est ainsi, monsieur Wilson.

— Je suis tout à fait confondu de votre hardiesse! venir droit ici à la plus proche taverne!

— Monsieur Wilson, cela est si hardi et la taverne est si proche, qu'ils ne le supposeront jamais; ils me chercheront bien loin, et vous-même vous ne me reconnaissiez pas. Jim n'est pas connu de ces côtés, son maître ne réside pas dans ce pays; d'ailleurs, on a renoncé à le rattraper; personne ne le poursuit, et nul ne m'arrêtera sur mon signalement, je pense.

— Mais la marque qui est sur votre main!

Georges ôta son gant, et montra à sa main une cicatrice nouvellement fermée.

— Voici une dernière preuve des bontés de monsieur Harris, dit-il avec mépris. Il s'est mis dans la tête de m'en gratifier, il y a deux semaines, parce qu'il croyait, a-t-il dit, que j'essaierais de m'enfuir un de ces jours. Cela a l'air intéressant, n'est-ce pas? ajouta-t-il en remettant son gant.

— Mon sang se glace quand j'y songe, je le déclare! — quelle condition et quels risques! dit monsieur Wilson.

— Il y a bien des années que le mien s'est glacé, monsieur Wilson; mais à présent il commence à bouillir, dit Georges.

— Eh bien! mon cher monsieur, reprit-il après quelques instans de silence, quand j'ai vu que vous me reconnaissiez, j'ai pensé qu'il valait mieux avoir cette conversation avec vous, de peur que votre air étonné ne vînt à me trahir. Je pars demain avant le jour, et demain soir j'espère dormir sain et sauf dans l'Ohio. Je voyagerai toute la journée, je m'arrêterai dans les meilleurs hôtels, et dînerai à la même table que les seigneurs du pays. Adieu donc, monsieur; si vous entendez dire qu'on m'a pris, vous pouvez être sûr que je suis mort!

Georges se tenait droit comme un roc, et il tendit la main d'un air de prince. Le brave petit vieillard la secoua cordialement; et après toutes sortes de petites précautions, il prit son parapluie et sortit de la chambre.

Georges demeura pensif à regarder la porte, tandis que le vieillard la refermait.

Un éclair parut lui traverser l'esprit. Il y courut et l'ouvrant, il dit:

— Monsieur Wilson, encore un mot.

Le vieillard rentra, et Georges, comme la première fois, verrouilla la porte, puis il se tint pendant quelques instant ses yeux fixés sur le plancher, d'un air d'irrésolution. Enfin levant la tête par un effort soudain:

— Monsieur Wilson, vous avez agi en chrétien à mon égard; — j'ai à vous demander un dernier acte de charité chrétienne.

— Qu'est-ce, Georges?

— Monsieur, ce que vous avez dit est vrai. Je cours un risque terrible. Il n'est pas une âme au monde qui se soucie si je meurs, ajouta-t-il en respirant avec peine et parlant avec un grand effort; on me poussera du pied et on m'enterrera comme un chien; et personne ne pensera plus à moi le lendemain, — excepté ma pauvre femme! Pauvre âme! elle me pleurera, elle! Si vous vouliez bien trouver moyen, monsieur Wilson, de lui faire parvenir cette petite épingle. Elle me l'a donnée comme présent de Noël, pauvre enfant. Donnez-la-lui, et dites-lui que je l'ai aimée jusqu'à mon dernier moment. Voulez-vous, voulez-vous? répéta-t-il avec force.

— Oui, certainement, — pauvre garçon! dit le vieillard prenant l'épingle les yeux humides et la voix tremblante.

— Dites lui une chose, reprit Georges; mon dernier vœu est qu'elle aille au Canada, si elle peut. Peu importe que sa maîtresse soit bonne, peu importe qu'elle aime sa maison; conjurez-la de n'y pas retourner, car l'esclavage finit toujours mal. Dites-lui d'élever notre enfant en homme libre, et alors il ne souffrira pas comme j'ai fait. Dites-lui cela, monsieur Wilson, voulez-vous?

— Oui, Georges, je le lui dirai; mais j'espère que vous ne mourrez pas; prenez courage, vous êtes un brave garçon. Ayez confiance dans le Seigneur, Georges. Je voudrais de tout mon cœur que vous fussiez hors d'affaire; cependant, voilà mon sentiment.

— Est-il un Dieu en qui avoir confiance? dit Georges d'un ton de désespoir si amer qu'il réduisit le vieillard au silence. Oh! j'ai vu toute ma vie des choses qui m'ont prouvé qu'il n'y a pas de Dieu. Vous autres chrétiens, vous ne savez pas l'effet que nous font ces choses. Il y a un Dieu pour vous; mais pour nous, il n'y en a pas.

— Oh! de grâce, de grâce, mon garçon! dit le vieillard sanglotant presque, n'ayez pas de ces sentimens-là. Il y en a un, il y en a un; il est entouré de nuages et de ténèbres, mais la justice et la droiture siégent sur son trône. Il y a un Dieu, Georges, croyez-le; fiez-vous à lui, et je suis sûr qu'il vous assistera. Tout s'arrangera, sinon dans cette vie, au moins dans l'autre.

La piété réelle et la bienveillance de ce simple vieillard donnaient à sa parole de la dignité et de l'autorité. Georges qui parcourait la chambre à pas agités, s'arrêta tout à coup, resta pensif un instant, et puis dit d'une voix tranquille:

— Je vous remercie de me dire cela, mon brave ami; j'y songerai.

CHAPITRE XII.

Incidens divers, commerce légal.

« Une voix fut entendue dans Rama ; il y avait des » pleurs, des lamentations et un grand deuil. — Rachel » pleurait ses enfans et ne voulait pas être consolée. »

Maître Haley et Tom continuèrent lentement leur route dans leur chariot, tous deux absorbés dans leurs réflexions. — Les réflexions de deux hommes assis l'un à côté de l'autre sont une chose curieuse. Placés sur le même banc, ils ont les mêmes yeux, les mêmes oreilles, les mêmes mains, les mêmes organes ; ils voient passer les mêmes objets devant leurs regards, et cependant, quelle variété étonnante dans leurs pensées !

Ainsi, maître Haley, par exemple, pensait d'abord à la hauteur de la stature de Tom, à la largeur de sa poitrine et de ses épaules ; il calculait ce qu'il pourrait en retirer, s'il pouvait le garder gras et en bon état jusqu'au moment de le conduire au marché. Il songeait à la manière dont il composerait sa bande d'esclaves, et aussi à la valeur que pourraient avoir des hommes, des femmes et des enfans qu'il voulait se procurer. Son esprit s'arrêtait à tous les détails de son commerce. Enfin, il pensait à lui, s'applaudissait de son humanité. Tandis que les autres liaient les mains et les pieds de leurs nègres, lui se bornait à mettre des fers aux pieds de Tom, en lui laissant l'usage de ses mains tant qu'il n'abuserait pas de cette faveur. Et il soupirait, et il songeait que telle était l'ingratitude de la nature humaine qu'il était réduit à se demander si Tom saurait apprécier ses bienfaits. En effet, tant de nègres l'avaient trompé parmi ceux qu'il avait non moins bien traités, qu'il était étonné d'avoir conservé un aussi bon naturel.

Quant à Tom, il roulait continuellement dans sa tête ces paroles d'un vieux livre aujourd'hui passé de mode : « Les cités de la terre sont périssables. Nous cherchons la cité de l'avenir. Aussi Dieu n'a pas honte d'être appelé notre Dieu, car il nous en a préparé une. » Ces paroles du vieux livre, écrit principalement par des hommes ignorans et grossiers, ont gardé de tous temps une sorte de pouvoir étrange sur les esprits des pauvres et simples gens comme Tom. Elles remuent les profondeurs de l'âme, et réveillent, comme le son d'une trompette, le courage, l'enthousiasme et l'énergie dans un cœur auparavant sombre et désespéré.

Maître Haley tira de sa poche divers journaux, et s'arrêta sur les annonces avec beaucoup d'intérêt. Il ne lisait pas très couramment, il marmottait en lisant comme pour en appeler à ses oreilles du témoignage de ses yeux. C'est de cette manière qu'il lut le paragraphe suivant :

« VENTE PAR SUITE DE DÉCÈS. — NÈGRES. — Par arrêt de la cour, il sera vendu, mercredi, 20 février, devant la maison de Justice, dans la ville de Washington (Kentucky), les nègres suivans : Hagar, âgée de 60 ans ; — John, 30 ans ; — Bess, 31 ans ; — Saül, 25 ans ; — Albert, 14 ans. — Vendus au bénéfice des créanciers et héritiers de la plantation de Jesse Blutchford, esq.

» SAMUEL MORRIS, THOMAS FLINT,
» Exécuteurs testamentaires. »

— Il faut que je regarde ça, dit-il à Tom, faute de quelque autre à qui parler. Je vais former une bande d'esclaves de premier choix pour mener avec vous, Tom. Ce sera agréable pour vous, vous serez en bonne société. Nous allons d'abord conduire le chariot à Washington, et, arrivé là, je vous mets à l'ombre pendant que je ferai mes affaires.

Tom reçut cette nouvelle avec quiétude et humilité. Il se demandait simplement dans son cœur combien, parmi ses compagnons d'infortune, avaient des femmes et des enfans, et s'ils avaient éprouvé les mêmes sentimens que lui à l'heure de la séparation. Cette brutale nouvelle n'avait pas produit, comme on le pense bien, une agréable impression sur un pauvre homme qui s'était toujours enorgueilli d'une vie strictement honnête et droite. Oui, Tom était fier de sa probité, et c'était là tout son orgueil. S'il était né dans un rang plus élevé de la société, ce n'est pas de sa probité seule qu'il eût pu être fier. Quoi qu'il en soit, le jour s'écoula, et le soir, Haley et Tom étaient comfortablement installés à Washington, — l'un dans une taverne, l'autre dans un cachot.

Le lendemain, vers onze heures, une foule mélangée se pressait devant les marches du palais de Justice. — Ceux-ci fumaient, ceux-là chiquaient, les autres crachaient, juraient et causaient. Tous attendaient le commencement de la vente. Les hommes et les femmes qui allaient être vendus formaient un groupe à part ; ils se parlaient à voix basse les uns aux autres. La femme annoncée sous le nom d'Hagar avait les traits et la taille d'une Africaine. Elle pouvait avoir soixante ans, mais elle paraissait plus vieille par suite du travail et de la maladie ; elle était en outre presque aveugle et percluse de rhumatismes. A son côté, se tenait le seul fils qui lui restât, Albert, intelligent garçon âgé de quatorze ans. C'était le seul survivant d'une nombreuse famille qui avait été successivement vendue loin d'elle, sur un marché du Sud. La mère s'attachait à lui avec ses deux mains tremblantes, et regardait avec effroi tous ceux qui s'approchaient pour examiner son enfant.

— N'ayez pas peur, tante Hagar, dit le plus âgé des hommes, j'ai parlé de vous à maître Thomas, et il croit pouvoir vous vendre tous deux en un seul lot.

— Pourquoi prétendent-ils que je ne suis plus bonne à rien ? dit-elle en levant ses mains tremblantes. Je puis faire la cuisine, et frotter, et nettoyer. — Je vaux bien la peine d'être achetée. — Dites-leur ça, je vous en prie, ajouta-t-elle d'un ton suppliant.

Haley se fraya alors un passage vers le groupe, marcha vers le vieillard, lui ouvrit la bouche, regarda dans l'intérieur, toucha ses dents, le fit mettre debout et tenir droit, plier le dos et exécuter plusieurs mouvemens pour montrer ses muscles. Il passa alors au suivant et lui fit subir la même épreuve ; arrivant enfin au jeune garçon, il lui toucha les bras, étendit ses mains, regarda ses doigts, et le fit sauter pour se rendre compte de son agilité.

— Il ne sera pas vendu sans moi, dit la vieille femme avec chaleur. — Lui et moi, nous formons un lot. — Il est déjà très fort, maître, il peut faire des monceaux d'ouvrage, des monceaux, maître.

— Sur la plantation ? dit Haley avec un coup d'œil méprisant ; plaisante histoire ! Et, comme satisfait de son examen, il se retira, se tint debout, les mains dans ses poches, son cigare à la bouche, son chapeau sur l'oreille, et tout prêt à enchérir.

— Qu'en pensez-vous ? dit un homme qui avait suivi l'examen d'Haley, comme s'il eût voulu se former une opinion d'après la sienne.

— Heu ! dit Haley en crachant, j'enchérirai ; je suis pour les plus jeunes et le garçon.

— Ils veulent vendre le garçon avec la vieille femme, dit l'homme.

— Bah ! cette femme est un vieux râtelier d'os. Elle ne vaut pas le sel qu'on lui donne.

— Vous n'en voudriez pas, alors, dit l'homme.

— Celui qui en voudrait serait un imbécile. Elle est à moitié aveugle, perdue de rhumatismes, et bête par-dessus le marché.

— Il se trouve cependant des gens qui achètent ces vieilles créatures. On peut en tirer un meilleur parti qu'on ne le croirait d'abord, continua l'homme en réfléchissant.

— Ça ne vaut rien du tout ; je n'en voudrais pas quand on m'en ferait cadeau ; j'ai vu ce que c'est.

— Ce serait grand dommage de ne pas l'acheter avec son fils. Ils semblent si attachés l'un à l'autre ; on la donnerait pour peu de chose.

— Ce serait bon pour ceux qui ont de l'argent à dépenser inutilement. J'enchérirai sur le garçon, je veux le faire travailler à une plantation; mais d'elle, encore une fois, je n'en voudrais pas quand on me la donnerait.

— Elle sera au désespoir.

— C'est tout naturel, dit froidement le marchand.

Ici, la conversation fut interrompue par un bourdonnement qui s'éleva dans la salle. Le commissaire-priseur était un homme court, affairé, important. Il se fraya un chemin avec les coudes à travers la foule. La vieille femme retint sa respiration et saisit instinctivement son fils.

— Tenez-vous près de votre mère, Albert, tout près. Ils vont nous mettre ensemble.

— O mamau! j'ai bien peur que non, dit l'enfant.

— Ils le feront, enfant, je ne pourrais vivre autrement! s'écria la vieille avec véhémence.

La voix de stentor du commissaire priseur, qui criait pour faire écarter la foule, annonça que la vente allait commencer. — On fit place et les enchères s'ouvrirent. Les hommes qui étaient sur la liste furent bientôt adjugés à des prix qui montraient que la demande était forte sur le marché. Deux d'entre eux échurent à Haley.

— Approchez maintenant, petit, dit le commissaire en le touchant, levez-vous et montrez que vous avez du ressort.

— Mettez-nous ensemble, je vous en prie, maître, dit la vieille femme en se tenant serrée contre son garçon.

— Allez-vous-en, dit l'homme d'un ton bourru en repoussant ses mains, vous venez la dernière. Et toi, noireau, saute, et en même temps il le poussa vers le tréteau.

Un profond gémissement se fit entendre derrière lui. Le garçon s'arrêta et voulut regarder, mais il n'en eut pas le temps, des pleurs coulèrent de ses yeux grands et brillans, et il fut debout en un instant.

Ses beaux traits, ses membres actifs, sa figure intelligente, excitèrent immédiatement la concurrence, et une demi-douzaine d'enchérisseurs se présentèrent en même temps. Inquiet, à demi effrayé, il regardait à droite et à gauche, écoutant le tumulte produit par les voix des acheteurs. Il fut enfin adjugé à Haley. On le poussa du tréteau vers son nouveau maître, mais il s'arrêta un instant et regarda derrière lui, tandis que sa pauvre vieille mère, tremblant de tous ses membres, tendait vers lui ses mains agitées.

— Achetez-moi aussi, maître, pour l'amour de Dieu! achetez-moi aussi; je mourrai si vous ne le faites pas.

— Vous mourrez si je le fais, voilà ce qui est certain, dit Haley. Non! je ne vous achèterai pas, et il lui tourna le dos.

L'enchère pour la pauvre vieille créature fut bientôt finie. L'homme qui avait adressé la parole à Haley, et qui ne semblait pas dépourvu de compassion, l'acheta presque pour rien, et les spectateurs commencèrent à se disperser.

Les malheureuses victimes de la vente, qui pendant des années avaient vécu dans le même lieu, se réunirent autour de la mère désespérée, dont l'agonie faisait pitié à tous.

— Ne pouvaient-ils pas m'en laisser un? Le maître m'avait toujours promis que j'en garderais un! il me l'avait promis! répétait-elle continuellement avec l'accent de la plus profonde douleur.

— Ayez confiance en Notre-Seigneur, tante Hagar, dit avec bonté le plus vieux des esclaves.

— Quel bien m'en reviendra-t-il? dit-elle en sanglotant.

— Mère! mère! ne dites pas ça, dit le jeune garçon. On dit que vous avez rencontré un bon maître.

— Et que m'importe à moi! O Albert! ô mon fils! Vous êtes mon dernier enfant. Seigneur! comment supporter tout ça?

— Allons! qu'un de vous l'emmène, dit sèchement Haley. Ce serait mauvais pour elle de continuer ainsi.

Les plus âgés de ses compagnons, moitié par persuasion, moitié par force, parvinrent à calmer les derniers élans de désespoir de la pauvre créature, et, en la conduisant au chariot de son nouveau maître, ils essayèrent de la consoler.

— Allons, dit Haley en poussant devant lui ses trois *acquisitions*. Il prit son paquet de menottes, les mit à leurs poignets, et, les attachant à une longue chaîne, il les conduisit au cachot.

Quelques jours après, Haley était, avec ses esclaves, tranquillement installé sur un des bateaux de l'Ohio. C'était le commencement de sa bande, qui devait s'augmenter à mesure que le bateau se dirigerait vers diverses autres marchandises du même genre, que lui et son agent avaient réunies sur différens points du rivage.

La *Belle-Rivière*, aussi bonne et aussi belle qu'aucun bateau qui eût jamais navigué sur les eaux du fleuve dont elle portait le nom, descendait gaiement le courant sous un ciel brillant, tandis que les couleurs et les étoiles de la libre Amérique flottaient sur son pavillon. Les galeries étaient garnies de dames en toilettes éclatantes, de gentlemen qui goûtaient, en se promenant, les délices de ce beau jour. Tout était plein de vie, de bonheur et de joie, tout, excepté les esclaves d'Haley, entassés dans l'entrepont avec d'autres marchandises, et qui ne semblaient pas apprécier dignement le privilége qu'on leur avait accordé d'être réunis et de pouvoir causer ensemble.

— Enfans, dit Haley en s'avançant vivement vers eux, j'espère que vous n'êtes pas découragés. Pas de bouderie, pas de mauvaise humeur; comportez-vous bien, et vous serez contens de moi.

Les esclaves répondirent par leur invariable: — Oui, maître. — depuis des siècles l'éternel mot d'ordre de la pauvre Afrique. Mais en réalité ils ne paraissaient pas précisément gais. Ils pensaient à leurs femmes, à leurs mères, à leurs sœurs, à leurs enfans qu'ils avaient vus pour la dernière fois. Ceux qui causaient leur désolation leur demandaient de la joie, mais cela ne pouvait venir tout de suite.

— J'ai une femme! dit l'*article désigné* sous le nom de John, âgé de trente ans, et il laissa tomber sa main enchaînée sur le genou de Tom. J'ai une femme! et elle ne sait pas un mot de ceci, pauvre fille!

— Où demeure-t-elle? demanda Tom.

— Dans une taverne à quelques pas d'ici, répondit John. Je voudrais bien la voir encore une fois dans ce monde, ajouta-t-il.

Pauvre John! c'était assez naturel. Et les larmes qui tombaient de ses yeux, à mesure qu'il parlait, étaient aussi naturelles que celles qui s'échappent des yeux d'un blanc. Tom laissa exhaler de son cœur déchiré un profond soupir, et essaya, selon ses pauvres moyens, de consoler son compagnon d'infortune.

Dans la cabine au-dessus de leurs têtes on voyait des pères, des mères et des femmes, puis des enfans joyeux qui voltigeaient comme des papillons. Autour de ces passagers régnait la tranquillité et le comfort.

— Maman, disait un petit garçon qui venait de l'entrepont, il y a à bord un marchand de nègres; il a embarqué cinq ou six esclaves.

— Pauvres créatures! répondit la mère d'une voix chagrine et indignée.

— Qu'y a-t-il? demanda une dame.

— Ce sont de pauvres esclaves qui sont en bas.

— Quelle honte pour notre pays que l'on voie de pareilles choses! dit une troisième dame.

— Il y a beaucoup à dire pour et contre, interrompit une dame comme il faut, assise à la porte de sa cabine, et qui causait pendant que son petit garçon et sa petite fille jouaient auprès d'elle; j'ai été dans le Sud, et, je l'avoue, mon opinion est que les nègres sont plus heureux esclaves que libres.

— Sous un certain point de vue, il est possible qu'ils soient plus heureux, répondit une des interlocutrices, mais ce qu'il y a d'affreux dans l'esclavage, à mon avis, c'est l'outrage fait aux sentimens naturels par la séparation des membres d'une même famille.

— C'est certainement une très mauvaise chose, reprit la

dame en examinant une robe d'enfant qu'elle venait de terminer, mais c'est un fait assez rare.

— Je vous demande bien pardon, répondit avec vivacité la première dame; j'ai vécu pendant plusieurs années dans le Kentucky et dans la Virginie, et j'ai vu assez d'actes de cette nature pour en avoir le cœur meurtri. Que diriez-vous, madame, si on venait s'emparer de vos deux enfans, et si on les vendait?

— Nous ne pouvons comparer nos sentimens avec ceux des gens de cette classe, dit l'autre dame qui était occupée à assortir des laines sur ses genoux.

— Vous ne les connaissez pas, madame, puisque vous parlez ainsi. Je suis née, j'ai été élevée au milieu d'eux, et je sais qu'ils sentent aussi vivement, peut-être plus vivement que nous.

— En vérité! répondit la dame.—Elle se mit à bâiller en regardant par la fenêtre de la cabine, et répéta, pour se résumer, ce qu'elle avait dit en commençant : Après tout, je crois qu'ils sont plus heureux esclaves que libres.

—C'est sans aucun doute l'intention de la Providence que la race africaine soit tenue en servitude, et reste dans une position infime, dit un monsieur à l'aspect grave et vêtu de noir. C'était un ministre, qui se tenait à la porte de la cabine : — Maudit soit Chanaan! Il sera le serviteur des serviteurs, dit l'Évangile!

— Dites donc, étranger, est-ce bien là ce que signifie le texte? dit un homme d'une taille élevée, qui était auprès de lui.

— Assurément, il a plu à la Providence, dans quelque dessein impénétrable, de plonger, il y a des siècles, cette race dans la servitude. — Il ne nous est pas permis d'avoir une opinion contraire.

— Eh bien! alors, nous irons de l'avant, et nous achèterons des nègres, puisque ce sont là les voies de la Providence, n'est-ce pas, squire? dit-il en se tournant du côté d'Haley qui, les mains dans ses poches, se tenait auprès du poêle, et suivait la conversation avec beaucoup d'attention.

— Oui, continua l'homme qui avait pris la parole, nous devons tous nous résigner aux décrets du la Providence. Il faut que les nègres soient vendus, troqués, et restent en esclavage. Voilà pourquoi ils sont faits. — Il me semble que cette pensée devrait tout à fait tranquilliser votre conscience, monsieur, dit-il à Haley.

— Je n'y ai jamais songé, répondit Haley. — Je n'aurais pas pu en dire autant que vous; je n'ai point d'instruction. — J'ai pris ce commerce pour gagner ma vie. S'il n'est pas bien honorable, j'aurai toujours le temps de m'en repentir.

— Et pour l'instant vous allez vous éviter cette peine. — Voyez-vous ce que c'est que de connaître l'Évangile. Si vous aviez seulement étudié votre Bible, comme cet excellent homme, vous vous seriez évité beaucoup de peine. — Vous auriez pu dire : Maudit soit... Comment se nomme-t-il? Et tout se serait très-bien passé. Et l'étranger, qui n'était autre que l'honnête conducteur d'esclaves que nous avons fait connaître à nos lecteurs dans la taverne du Kentucky, s'assit et se mit à fumer, tandis que sa longue et sèche figure s'épanouissait d'un singulier sourire.

Un jeune homme d'une taille mince et élevée, et dont les traits exprimaient la sensibilité et l'intelligence, s'avança alors et répéta ces paroles : —Agissez à l'égard de votre prochain comme vous voudriez qu'il agît envers vous. — Je pense, ajouta-t-il, que cela est de l'Écriture aussi bien que : Maudit soit Chanaan!

— Eh bien! étranger, dit John, il me semble que c'est là un texte tout aussi clair pour de pauvres gens comme nous; et John se remit à fumer comme un volcan.

Le jeune homme s'arrêta, et regarda autour de lui comme s'il eût voulu en dire davantage; mais tout à coup le bateau s'arrêta, et la compagnie se précipita vers le bord pour voir où on allait débarquer.

— Ce sont des gaillards que ces deux ministres! dit John à un des hommes en sortant du bateau.

L'homme secoua la tête.

Au moment où le bateau s'arrêtait, une négresse accourut comme une folle, sauta sur la planche placée entre le bateau et le rivage, se lança à travers la foule, se précipita vers la bande d'esclaves, et jetant ses bras autour du cou du nègre nommé John, elle l'appela son mari en versant des pleurs. Mais à quoi bon répéter sans cesse la même histoire? Chaque jour voyait des cœurs brisés, des liens rompus, le faible sacrifié à l'intérêt du fort. Chaque jour portait les cris de douleur de tous ces malheureux vers l'Être qui entend tout, quoiqu'il reste pendant longtemps impassible.

Le jeune homme qui avait pris la parole en faveur de l'humanité s'était tenu debout les bras croisés devant cette triste scène; quand il se détourna, il vit Haley à ses côtés.

— Mon ami, dit-il, comment pouvez-vous, comment osez-vous continuer un pareil commerce? Regardez ces pauvres créatures... Je suis tout joyeux, moi, parce que je retourne dans ma maison auprès de ma femme et de mon enfant; la même cloche qui va me rapprocher d'eux éloignera pour toujours ce pauvre homme de sa femme. Soyez-en certain, vous aurez à répondre un jour de cette cruauté au tribunal de Dieu.

Le marchand s'éloigna en silence. — Eh! mais, dit le conducteur d'esclaves en touchant Haley du coude, tous les ministres ne se ressemblent pas, à ce qu'il paraît. En voici un qui n'est pas du même avis que *Maudit soit Chanaan.*

Haley fit un grognement sourd.

— Eh! eh! dit John, il est bien possible que cela ne convienne pas trop à Dieu quand vous réglerez un jour vos comptes avec lui, comme nous ferons tous, je pense.

Haley arpentait le bateau dans toute sa longueur en réfléchissant.

— Si je fais un joli petit bénéfice sur une ou deux prochaines bandes d'esclaves, pensait-il, je cesserai ce commerce-là cette année, j'en réponds; cela devient dangereux pour mon âme; et il tira de sa poche son portefeuille, et se mit à additionner ses comptes, procédé qu'un grand nombre de gens, à l'instar de monsieur Haley, emploient pour calmer les inquiétudes de la conscience.

Le bateau s'élança fièrement de la plage, et tout continua à se passer aussi gaîment qu'auparavant; ceux-ci causaient, ceux-là riaient, ces autres fumaient, les femmes parlaient, les enfans jouaient, et le bateau glissait sur le fleuve.

Un jour que le bateau s'était arrêté pour un certain temps devant une petite ville du Kentucky, Haley s'y était rendu pour une affaire commerciale.

Malgré ses menottes, Tom pouvait faire quelques pas. Il se traîna vers un des côtés du bateau, et resta là, écoutant ce qui se disait, et regardant par-dessus le bastingage. Tout à coup, il aperçut le marchand qui revenait d'un pas agile; une jeune femme de couleur, tenant un enfant dans ses bras, l'accompagnait.

La mise de cette femme était propre et convenable; un homme de couleur la suivait avec une malle sous le bras. La jeune femme marchait gaîment et causait avec l'homme qui portait la malle. Elle passa sur la planche, entra dans le bateau, puis le son de la cloche se fit entendre, la machine mugit, et le steamer descendit la rivière.

La jeune femme alla s'asseoir au milieu des malles et des ballots de l'avant-pont, et se mit à gazouiller avec son enfant.

Haley fit quelques tours sur le bateau, puis vint auprès d'elle et lui parla à voix basse. Tom vit tout à coup un nuage passer sur le front de la jeune femme, et il l'entendit répondre avec véhémence.

— Je ne le crois pas, je ne veux pas le croire; vous vous moquez de moi.

— Si vous ne voulez pas le croire, lisez ceci, dit Haley en tirant un papier de sa poche. Voici le contrat de vente avec la signature de votre maître. J'ai payé avec de bon argent, je vous en réponds. Ainsi donc...

— Je ne crois pas que maître me tromperait ainsi; cela

ne peut pas être, répondit-elle avec une croissante agitation.

— Vous n'avez qu'à demander au premier venu qui sait lire. Tenez, dit-il, en s'adressant à un homme qui passait près de lui ; voulez-vous lire ce papier? Cette fille ne veut pas croire ce que je lui dis.

— C'est un contrat de vente signé de John Fosdick, qui vous livre la fille Lucy et son enfant, répondit l'homme : autant que je puis voir, tout est en règle.

Les cris et les exclamations de la jeune femme attirèrent bientôt la foule ; le marchand expliqua brièvement le motif de cette agitation.

— Il m'a dit que j'allais à Louisville pour être louée à la taverne où travaille mon mari. Voilà ce que mon maître m'a dit, et je ne puis croire qu'il m'ait fait un mensonge ! s'écria la jeune femme.

— Eh bien ! il vous a vendu, ma pauvre femme ; il n'y a plus le moindre doute à conserver, dit un homme qui semblait bon, après avoir examiné les papiers.

— Alors, n'en parlons plus, répondit la pauvre fille devenue calme subitement. Et serrant son enfant plus fortement dans ses bras, elle s'assit sur un coffre, tourna le dos à la foule, et regarda la rivière avec insouciance.

— Après tout, dit le marchand, elle prendra la chose légèrement. La fille a de l'énergie, je vois.

Elle avait l'air calme en effet. Le bateau marchait, une légère brise d'été passa sur la tête de la pauvre fille comme un ange de pitié. La brise ne s'inquiète pas si le front qu'elle a rafraîchi est noir ou blanc.

La jeune femme voyait les rayons du soleil jouer sur l'eau; elle entendait des voix joyeuses retentir à ses côtés, mais son cœur était comme si on l'eût broyé sous une pierre. Son enfant, collé contre elle, caressait avec ses petites mains les joues et les yeux de sa mère ; il bégayait comme s'il eût voulu la tirer de sa léthargie morale. Tout à coup elle le serra avec force dans ses bras, une larme coula de ses yeux et tomba sur la figure étonnée de l'enfant. Enfin, elle se calma peu à peu et s'occupa de soigner le petit être.

Cet enfant était un petit garçon de dix mois, très gros et très fort pour son âge ; il ne pouvait se tenir en repos, il s'agitait avec tant de vivacité que sa mère devait sans cesse veiller sur lui.

— C'est un fier gaillard ! dit un homme qui se tenait, les mains dans ses poches, en face de l'enfant. Quel âge a-t-il ?

— Dix mois et demi, répondit la mère.

L'homme siffla et offrit au petit garçon la moitié d'un bâton de sucre candi, dont celui-ci se saisit avec avidité, et qu'il porta bientôt là où les enfans mettent tout, à sa bouche.

— Un drôle de petit! dit l'homme ; il sait son affaire ! puis il sifflotta et se retira. Quand il fut de l'autre côté du bateau, il se dirigea vers Haley, lequel était occupé à fumer, couché sur des malles.

L'homme prit une allumette, alluma son cigare, et dit au marchand.

— Vous avez là une fille de bonne mine.

— J'en réponds ; elle est même très bien, dit Haley en lançant une bouffée de fumée.

— Vous la menez dans le Sud ? dit l'homme.

Haley secoua la tête et continua de fumer.

— Pour travailler sur une plantation ? poursuivit l'interlocuteur.

— Je me suis chargé d'une commande pour une plantation, répondit Haley, et je crois bien que j'y placerai cette fille. On m'a dit qu'elle est bonne cuisinière, rien n'empêchera de l'employer comme telle. Elle pourra encore éplucher le coton ; elle a les doigts taillés pour ça, je l'ai remarqué. Je n'en suis pas embarrassé, et je la vendrai bien pour ceci ou pour cela, ajouta Haley en fumant toujours son cigare.

— On n'aura pas besoin de l'enfant sur une plantation, dit l'homme.

— Je m'en déferai à la première occasion, répondit Haley, qui alluma un nouveau cigare.

— Je pense que vous le vendrez à assez bon compte ? reprit l'interlocuteur en montant sur la pile de malles et en s'asseyant à l'aise.

— Nous verrons ; il est joliment éveillé, ce petit ; il est droit, gras, fort, et sa chair est dure comme de la pierre.

— C'est vrai, mais l'ennui de l'élever, et la dépense...

— Une bagatelle. Cela s'élève aussi facilement que n'importe quoi. Pas plus de peine que pour de petits chiens. Ce petit drôle courra partout.

— J'ai un bon endroit pour faire des élèves, et je songe à augmenter un peu ma marchandise. La semaine dernière, une de mes négresses perdit un petit ; il fut noyé dans un baquet à lessive pendant que sa mère étendait le linge. Je pourrais peut-être lui faire élever celui-ci.

Haley et l'étranger gardèrent le silence. Ni l'un ni l'autre ne semblaient très pressés de s'expliquer. Enfin, l'homme dit :

— Comme il faut que vous vous débarrassiez de ce petit d'une façon ou d'une autre, vous le céderiez bien pour dix dollars.

Haley secoua la tête et cracha vivement.

— Non certes, dit-il, et il se remit à fumer.

— Combien donc en voulez-vous ?

— Dame ! dit Haley, je pourrai élever ce petit moi-même ou le faire élever ; il est très gentil et très bien portant. Il vaudra cent dollars dans six mois, et deux cents dollars dans deux ans, si je le mets dans un endroit convenable. Ainsi donc, je le céderai pour cinquante dollars, quant à présent, pas pour un sou de moins.

— C'est tout à fait ridicule, ô étranger ! dit l'homme avec un mouvement de tête ; j'en donnerai bien trente dollars, mais voilà tout.

— Voyons, dit Haley en crachant encore, partageons la différence, et va pour quarante-cinq : c'est tout ce que je peux faire.

— Accepté, dit l'homme après un moment de silence.

— Accepté, répéta Haley. Où débarquez-vous ?

— A Louisville.

— Très bien. Nous arrivons à la brune, le gaillard est endormi, tout va bien. On l'enlève doucement sans cris : c'est superbe. J'aime à faire les choses tranquillement, moi. Je déteste tout ce qui est agitation.

Après l'échange de quelques billets, qui passèrent de la poche de l'étranger dans celle du marchand, celui-ci reprit son cigare.

Le steamer aborda la jetée de Louisville par une nuit brillante et tranquille. La jeune mère était assise tenant dans ses bras son enfant endormi d'un profond sommeil. Elle entendit le nom de la ville répété par les mariniers ; elle plaça à la hâte l'enfant dans une espèce de berceau formé par un vide qui existait entre les malles, en étalant au-dessus de lui son manteau. Puis elle s'élança sur le côté du bateau rapproché du rivage, avec l'espoir de voir son mari parmi les garçons d'hôtels qui couvraient la jetée. Elle se plaça auprès du bastingage et regarda par-dessus, se fatiguant les yeux à fouiller dans la foule qui grouillait à terre pendant que les voyageurs passaient entre elle et son enfant.

— Voici le moment, dit Haley en s'emparant de l'enfant endormi, et il le remit à l'étranger. Ne le réveillez pas, ajouta-t-il, cela ferait un train du diable avec la fille. L'homme prit le paquet et se perdit dans la foule des gens qui débarquaient.

Quand la machine se remit à tousser et que le bateau quitta le rivage, la jeune femme revint à sa place ; elle y trouva le marchand assis, mais l'enfant n'était plus là.

— Comment ! comment !... où est-il ? s'écria-t-elle égarée.

— Lucy, dit Haley, votre enfant est parti ; il vaut mieux que vous le sachiez plus tôt que plus tard. J'ai pensé que vous ne pourriez pas le garder avec vous dans le Sud. J'ai trouvé une occasion de le vendre à une famille d'un rang élevé, qui l'élèvera mieux que vous n'auriez pu faire.

Le marchand était arrivé à ce point de perfection chrétienne qui a été recommandée dernièrement par quelques prédicateurs et des politiques du Nord, et par laquelle on se met au-dessus des préjugés et des faiblesses humaines ; son cœur était devenu ce que le vôtre, monsieur, et le mien pourraient devenir à l'aide d'études et d'efforts. Le regard plein d'angoisse et de désespoir que la femme jetait sur Haley aurait troublé un homme moins habitué à un tel spectacle. Mais le marchand avait vu tant de fois le même regard ! Vous pouvez vous accoutumer à de pareilles scènes, amis lecteurs ; de récens efforts ont été tentés afin d'habituer notre communauté du Nord à une telle insensibilité, le tout pour la plus grande gloire de l'Union. Le marchand regardait la désolation de cette femme, son angoisse, ses mains crispées, sa respiration suffoquée comme des incidens nécessaires de son commerce. Ce qu'il redoutait seulement c'étaient les cris qu'elle pourrait pousser, et le trouble que cela causerait sur le bateau. Comme un grand nombre de partisans de nos institutions, Haley n'aimait pas l'agitation.

Mais la pauvre femme resta silencieuse, le coup avait frappé trop fortement au cœur pour causer ni cris ni larmes. Elle chancela étourdie, ses bras pendaient, son regard fixe ne s'arrêtait sur aucun objet; le bruit et le bourdonnement du bateau, les grincemens de la machine retentissaient à son oreille comme dans un rêve, son cœur muet de douleurs ne pouvait plus laisser échapper une larme. Enfin, et cela montre à quel point elle souffrait, elle était calme.

Le marchand, si l'on veut songer à son état, était presque aussi humain que quelques-uns de nos hommes politiques. Il sembla touché et essaya de donner à la pauvre Lucy les consolations qui peuvent être débitées en pareil cas.

— Je sais que c'est un rude début, Lucy, disait-il, mais une fille aussi accorte, aussi raisonnable que vous l'êtes, ne doit pas se laisser abattre ; c'est nécessaire, diable ! que voulez-vous? c'est un petit malheur.

— Oh ! ne dites pas cela, maître ! s'écria la pauvre femme d'une voix étouffée.

— Vous êtes une charmante fille, Lucy, persista-t-il à dire ; j'ai l'intention de vous bien traiter, et je vous trouverai une place agréable en bas de la rivière. Là, une fille d'aussi bonne mine que vous, ne sera pas embarrassée de choisir tout de suite un autre mari.

— O maître ! ne me parlez pas en ce moment, dit la femme d'une voix si plaintive et si douloureuse, que le marchand vit bien qu'il y avait là quelque chose d'extraordinaire qu'il n'avait pas encore remarqué dans ses précédentes acquisitions. Il se leva, et la femme s'étant détournée cacha sa tête sous son manteau.

Le marchand se promenait de long en large, s'arrêtant de temps en temps pour la regarder.

— Elle prend la chose à cœur, se disait-il, mais elle est cependant assez tranquille. Laissons-la transpirer un peu ; elle sera mieux tout à l'heure.

Tom avait vu ce qui venait de se passer, et avait tout compris ; son cœur saignait de tant d'horreur et de cruauté. Ce pauvre nègre ignorant n'avait pas appris à « avoir des vues générales et étendues. » S'il avait seulement été instruit par certains ministres protestans, il aurait pu donner accès à des pensées plus raisonnables; il aurait jugé plus favorablement un incident ordinaire d'un commerce autorisé qui est la clef de voûte de nos institutions. Un ministre américain n'a-t-il pas dit que le *mal de ce commerce ne diffère en rien du mal inhérent à toutes les transactions de la vie sociale et domestique.* Mais Tom, un pauvre homme ignorant qui n'avait jamais lu que le Nouveau-Testament, ne pouvait se contenter de pareils aphorismes. Son âme saigna à la vue d'actes qui lui semblaient autant d'injustices à l'égard de cette pauvre créature gisante sur les malles, — roseau brisé ! — créature vivante, souffrante, être immortel que les lois américaines classent froidement avec les ballots et les paquets.

Tom s'approcha de Lucy et tâcha de lui dire quelques mots, mais elle ne faisait que gémir ; il lui parla honnêtement, simplement, avec des larmes qui coulaient le long de ses joues; il parla, le cœur embrasé d'amour céleste, d'un Dieu plein de pitié et d'une demeure éternelle, mais la pauvre fille était sourde, son cœur paralysé ne pouvait rien sentir.

La nuit arriva, la nuit calme, solennelle, illuminée d'innombrables étoiles, — ces yeux des anges, — mais nulle parole d'amour ou de pitié ne tombait de ce ciel lointain. Sur le bateau, le sommeil avait succédé à l'agitation. On n'entendait que le murmure de l'eau. Tom s'était couché sur une malle, et il écoutait, s'échappant de la poitrine de la pauvre créature, quelque cri étouffé. O Seigneur ! disait-elle, que vais-je faire? Mon Dieu ! secourez-moi ! Et ainsi continuèrent ses exclamations qui se perdaient dans le silence.

A minuit, Tom se réveilla en sursaut, quelque chose de noir passa devant lui, et il entendit un bruit dans l'eau. Personne que lui n'avait vu et entendu, il regarda à ses côtés; la place occupée par la jeune mère était vide. Il se leva et chercha en vain. La pauvre femme au cœur déchiré ne souffrait plus, et la rivière coulait aussi gaîment que si elle n'avait pas englouti un cadavre.

Patience ! Patience ! vous dont les cœurs se gonflent d'indignation pour de tels crimes! pas une pulsation d'angoisse, pas une larme de l'être opprimé n'est perdue pour « l'Homme des douleurs, le Seigneur de la gloire. » Dans son cœur patient et généreux il a souffert toutes les souffrances du monde. Imitez-le donc ; soyez patiens, laborieux et pleins d'amour, car, aussi vrai qu'il est Dieu, le jour de la rédemption arrivera.

Le marchand était sur pied de bonne heure ; il se hâta d'aller s'enquérir de sa marchandise vivante. C'était à son tour de chercher avec perplexité.

— Où donc peut être cette fille? demanda-t-il à Tom.

Tom savait que la discrétion est une vertu; il ne se crut pas forcé de raconter ce qu'il avait vu, et il répondit qu'il n'en savait rien.

— Assurément, dit Haley, elle n'a pu se sauver pendant la nuit, car je suis resté éveillé, et j'étais sur le qui-vive chaque fois que le bateau s'arrêtait; vous comprenez que je ne me fie pas à tout le monde.

En parlant de la sorte il avait l'air de faire une confidence à Tom, mais celui-ci ne répondit pas.

Le marchand fouilla le bateau depuis la proue jusqu'à la poupe, il regarda derrière chaque malle, chaque ballot, chaque barrique ; il chercha autour de la machine, en haut, en bas, partout, mais vainement.

Quand il vit que ses perquisitions étaient inutiles il s'avança vers Tom.

— Vous savez quelque chose de la disparition de cette fille ; ne me dites pas le contraire, je ne vous croirais pas ; j'ai vu l'esclave étendue ici à dix heures, à minuit, et entre une et deux heures du matin. A quatre heures elle n'y était plus, et vous avez dormi tout près d'elle tout le temps. Dites-moi ce que vous savez. Je ne prétends pas qu'il y ait de votre faute dans tout ceci.

— Eh bien ! maître, dit Tom, au point du jour j'étais à moitié éveillé lorsque quelque chose de noir passa devant moi, puis j'entendis l'eau lancer au loin des éclaboussures ; je me levai aussitôt, la fille n'était plus là : voilà tout ce que je sais.

Le marchand ne fut ni étonné ni ému. Il avait vu tant d'événemens auxquels vous n'êtes pas habitué, lecteur ; la pensée de cette mort affreuse ne l'avait pas fait frissonner. Il avait vu tant de fois la mort dans le cours de sa vie commerciale, qu'il s'était familiarisé avec elle, et il la regardait seulement comme une ennemie qui venait très injustement entraver les opérations de son commerce. Il se contenta de crier que la fille faisant partie de son bagage, il était bien malheureux de ce qui arrivait, et que, si un pareil accident se renouvelait, il ne ferait pas un sou de bénéfice dans son voyage. Il se considérait comme un homme

très malheureux, d'autant plus malheureux qu'il n'y avait pas de remède au coup qui le frappait, la femme s'étant sauvée dans un endroit qui ne rend jamais la fugitive. Haley alla s'asseoir très mécontent, son livre de comptes à la main, et inscrivit en tête de ses pertes le *corps et âme* qui manquait.

Abominable créature que ce marchand! créature sans âme!

— Oh! mais, dira-t-on, personne n'estime ces gens-là, au contraire; ils ne sont reçus nulle part. A la bonne heure! répondrai-je à mon tour; mais qui fait le marchand? N'est-ce pas l'homme intelligent et éclairé qui soutient un système sans lequel le marchand n'existerait pas? Quoi! n'est-ce pas vous qui faites l'opinion, messieurs, l'opinion qui soutient un commerce dont la pratique déprave tellement celui qui s'y livre qu'il ne se sent pas honteux. En quoi donc êtes-vous moins coupables que le marchand? Est-ce parce que vous êtes instruit, et lui ignorant? Parce que vous êtes bien élevé, et lui grossier?

Au jour du jugement, toutes ces considérations militeront en sa faveur et contre vous.

En terminant ce chapitre, consacré aux petits événemens d'un commerce légal, nous supplions le public de ne pas croire que les législateurs d'Amérique sont entièrement dépourvus d'humanité, comme on pourrait peut-être le supposer si on les jugeait sur les efforts qu'ils font dans le congrès pour protéger et perpétuer cette espèce de trafic.

Qui ignore que nos grands hommes du congrès et d'ailleurs s'élèvent fort contre le commerce des esclaves à l'étranger? A ce point de vue, nous avons toute une armée de Clarksons et de Wilberforces. Ainsi donc, cher lecteur, les trafiquans de nègres en Afrique sont des misérables, mais ceux du Kentucky sont bien différens. Voilà qui est convenu.

CHAPITRE XIII.

Colonie de quakers.

Une scène paisible se déroule à nos yeux. Une vaste cuisine, proprement peinte, son plancher jaune, luisant et uni, sans une parcelle de poussière, une cheminée bien noircie, de brillantes rangées d'ustensiles en étain, donnant à l'estomac une foule d'idées sensuelles.

De vieilles et solides chaises de bois, d'un vert luisant, une petite chaise à bascule, foncée en canne, avec un coussin de laine habilement fait de petits morceaux de différentes couleurs, et une autre plus grande, dont les bras maternels s'ouvraient pour vous recevoir, secondés dans leur hospitalité par les sollicitations de ses oreillers de plume,—chaise vraiment confortable, vraiment attrayante, et valant, pour un honnête usage domestique, une douzaine de vos élégantes chaises de salon en panne ou en brocatelle; et dans cette chaise, se balançant tout doucement, les yeux fixés sur un joli ouvrage de couture, était assise notre ancienne amie Éliza. Oui, la voilà, plus pâle et plus maigre que dans sa maison du Kentucky. Que de traces sa douleur, devenue calme, a laissées dans l'ombre de ses longs cils, à l'entour de sa jolie bouche! Il est facile de voir combien ce jeune cœur a vieilli et s'est endurci sous la lourde verge du chagrin; et, lorsque tout à l'heure son grand œil noir était levé pour suivre les jeux de son petit Harry, qui folâtrait çà et là sur le plancher, comme un papillon des tropiques, on y pouvait lire une fermeté de résolution qui ne s'y trouvait pas au temps de sa jeunesse et de son bonheur.

A son côté était assise une femme ayant sur les genoux une brillante casserole de ferblanc, dans laquelle elle disposait des pêches séchées. Elle pouvait avoir cinquante-cinq à soixante ans; mais sa figure était de celles que le temps semble ne toucher que pour les embellir. Son bonnet de crêpe-lisse, blanc comme neige et taillé sur l'étroit patron des quakers, le simple fichu de mousseline blanche dont les plis paisibles se croisaient sur son sein, son châle et sa robe de couleur grise, indiquaient tout de suite la communauté à laquelle elle appartenait. Sa face ronde et rose avait un velouté qui faisait penser à une pêche mûre; ses cheveux, en partie argentés par l'âge et soigneusement lissés, se séparaient sur un front élevé et paisible, où le temps n'avait gravé pour toute inscription que paix sur la terre et bienveillance pour les hommes, et au-dessous brillait une grande paire d'yeux bruns, limpides, honnêtes, aimans. Il suffisait d'y plonger pour y trouver au fond un cœur aussi bon, aussi sincère qu'il en a jamais battu dans le sein d'une femme. On a si souvent célébré la beauté des jeunes filles, pourquoi ne parle-t-on pas de la beauté des vieilles femmes?

Si quelqu'un avait besoin de s'inspirer à ce sujet, nous le renverrions à notre digne amie Rachel Halliday, qui est là, assise dans sa chaise à bascule. Elle avait une disposition criarde, cette chaise, soit pour s'être enrhumée dans sa jeunesse, soit qu'elle eût un commencement d'asthme ou que ses nerfs fussent dérangés, et, tout en se balançant, elle faisait entendre de petits cris qui auraient été intolérables dans toute autre chaise. Mais le vieux Siméon Halliday déclarait souvent qu'il ne connaissait pas de musique plus agréable, et les enfans avouaient tous qu'ils ne voudraient pour rien au monde cesser d'entendre la chaise de leur mère. Pourquoi cela? Parce que depuis vingt ans et plus, il n'était venu de cette chaise que des paroles de tendresse et de douces moralités, parce que une foule de maux de tête et de peines de cœur y avaient trouvé leur guérison. Que de difficultés spirituelles et temporelles y avaient été résolues! — le tout par une digne femme aimante, que Dieu bénisse!

— Et ainsi tu penses toujours aller au Canada, Eliza? dit-elle en regardant tranquillement ses pêches.

— Oui, madame, dit celle-ci avec fermeté. Il faut que je continue mon chemin. Je n'ose m'arrêter.

— Et que feras-tu, quand tu seras là? Tu dois penser à cela, ma fille.

Ce nom de fille sortait naturellement des lèvres de Rachel Halliday; elle avait si bien l'air d'une mère!

Les mains d'Éliza tremblèrent, et quelques larmes tombèrent sur son ouvrage, mais elle répondit avec la même fermeté:

— Je ferai... tout ce que je pourrai. J'espère que je trouverai quelque chose à faire.

— Tu sais que tu peux rester ici aussi longtemps que tu voudras.

— Oh! je vous remercie, dit Éliza, mais, — elle montra Harry, — je ne dors pas la nuit, je n'ai pas de repos. La nuit dernière, j'ai rêvé que je voyais cet homme entrer dans la cour, dit-elle en frissonnant.

— Pauvre enfant! dit Rachel en s'essuyant les yeux, mais tu dois éprouver cela. Le Seigneur n'a pas encore permis qu'on enlevât un fugitif de notre village. J'espère que ton fils ne sera pas le premier.

La porte s'ouvrit en ce moment, et une petite femme, courte, et ronde comme une pelote, présenta sa face riante, et colorée comme une pomme d'api. Elle était vêtue de gris comme Rachel, et un fichu de mousseline entourait aussi de ses plis réguliers sa petite poitrine rebondie.

— Ruth Stedman! dit Rachel allant avec joie à sa rencontre; comment vas-tu, Ruth?— et elle lui prit cordialement les deux mains.

— Assez bien, dit Ruth, ôtant son petit chapeau gris qu'elle épousseta avec son mouchoir, et découvrant une tête rondelette sur laquelle le bonnet de quakeresse se donnait des airs indépendans, en dépit des petites mains grasses qui s'efforçaient de le faire rentrer dans l'ordre. Plusieurs boucles de cheveux très frisés s'étaient échappées aussi çà et là, et il fallut bien des cajoleries pour les ramener au bercail. Alors, la nouvelle arrivée, qui pouvait avoir vingt-cinq ans, se détourna du miroir devant lequel elle avait ré-

paré ce désordre, et elle parut satisfaite,—comme l'auraient été tous ceux qui l'auraient regardée, car c'était une petite femme tout cœur, une petite femme réjouissante, rassérénante, et qui faisait du bien à voir.

— Ruth, cette amie est Éliza Harris, et voici le petit garçon dont je t'ai parlé.

— Je suis aise de te voir, Éliza, très aise, dit Ruth lui secouant la main comme si Éliza était une ancienne amie qu'elle attendît depuis longtemps; et c'est là ton cher garçon? Je lui ai apporté un gâteau, dit-elle en présentant un petit cœur à l'enfant, qui s'avança, regardant à travers ses boucles, et l'accepta d'un air timide.

— Où est ton baby, Ruth? demanda Rachel.

— Oh! il va venir; mais ta Mary l'a pris comme j'entrais, et s'est enfuie avec lui à la grange, pour le montrer aux enfans.

A ces mots, la porte s'ouvrit, et Mary, honnête fille aux joues roses, et aux grands yeux bruns comme ceux de sa mère, entra avec le baby.

— Oh! oh! dit Rachel allant lui prendre dans les bras le gras et blanc poupon, quelle bonne mine il a, et comme il grandit!

— Oh! oui, il grandit, dit la petite Ruth; et, reprenant l'enfant, elle se mit, d'un air affairé, à lui ôter un petit capuchon de soie bleue et une foule de couches et de langes qui l'enveloppaient; et, après avoir tiré ceci, rentré cela, et avoir tout ajusté convenablement, elle lui donna un gros baiser, et le déposa sur le plancher, où elle le laissa à ses pensées. Le baby paraissait tout à fait habitué à ces façons d'agir, car il mit son pouce dans sa bouche (comme une chose qui allait sans dire), et sembla bientôt absorbé dans ses réflexions, tandis que sa mère s'asseyait, et, prenant un long bas de laine bleue mélangée de blanc, elle se mit à tricoter avec agilité.

— Mary, tu ferais mieux de remplir la bouilloire, n'est-ce pas? suggéra doucement la mère.

Mary porta la bouilloire à la fontaine, et, reparaissant bientôt, la posa sur le fourneau, où elle ne tarda pas à chanter et à répandre la vapeur, comme un encens offert à l'hospitalité. Sur quelques mots prononcés à voix basse par Rachel, la casserole qui contenait les pêches fut également placée par la même main sur le feu.

Rachel prit alors une planche d'un blanc de neige, et, attachant autour d'elle un tablier, elle se mit tranquillement à faire des biscuits, après avoir dit à Mary :

— Mary, ne ferais-tu pas mieux de dire à John de préparer un poulet? Et Mary disparut en conséquence.

— Et comment va Abigaïl Peters? demanda Rachel, tout en continuant de s'occuper de ses biscuits.

— Oh! elle va mieux, dit Ruth. J'y ai été ce matin, j'ai fait le lit et rangé la maison. Leah Hills est venu cette après-midi, et a fait assez de pain et de pâtés pour plusieurs jours; et j'ai promis de revenir la lever ce soir.

— Moi, j'irai demain, j'y nettoyerai tout et m'occuperai de raccommodage.

— Ah! c'est bien, dit Ruth. J'ai entendu dire, ajouta-t-elle, que Hannah Stanwood est malade. John y a été hier au soir, il faudra que j'y aille demain.

— John peut venir prendre ses repas ici, si tu as besoin d'y rester toute la journée, suggéra Rachel.

— Je te remercie, Rachel; nous verrons demain; mais voici Siméon.

Siméon Halliday, un grand homme droit et musculeux, en habit et pantalon gris, et en chapeau à larges bords, entra dans la chambre.

— Comment vas-tu, Ruth? dit-il avec chaleur, en présentant sa large main ouverte à la petite main grasse de la jeune femme; et comment va John?

— Oh! John va bien, ainsi que tout notre monde, dit Ruth gaiement.

— Quelles nouvelles, père? dit Rachel tout en mettant ses biscuits au four.

— Peter Stebbins m'a dit qu'il passerait la soirée avec des *amis*, dit Siméon d'un ton significatif, en se lavant les mains à un évier très propre dans une petite arrière-cuisine.

—Vraiment! dit Rachel d'un air pensif et regardant Éliza

— As-tu dit que ton nom était Harris? dit en rentrant Siméon à Éliza.

Rachel jeta un coup d'œil à son mari, tandis qu'Eliza répondait : — Oui, — d'une voix tremblante. Ses craintes, toujours portées à l'extrême, lui suggérant qu'il y avait peut-être des affiches placardées contre elle.

— Mère! dit Siméon debout sur le seuil, et appelant Rachel.

— Que veux-tu, père? dit Rachel frottant ses mains enfarinées et allant vers lui.

— Le mari de cette enfant est sur la colonie et sera ici ce soir, dit Siméon.

— Non, cela n'est pas possible, père! dit Rachel toute rayonnante de joie.

— C'est parfaitement vrai. Peter était allé hier avec le chariot à l'autre station, et là il trouva une vieille femme et deux hommes, dont l'un dit s'appeler Georges Harris; et, d'après ce qu'il a raconté de son histoire, je sais pour sûr qui il est. C'est un garçon intelligent et de bonne mine.

— Le lui dirons-nous maintenant? dit Siméon.

— Consultons Ruth, dit Rachel. Ici, Ruth! viens ici!

Ruth posa son tricot, et fut en un moment dans l'arrière-cuisine.

— Ruth, qu'en penses-tu? dit Rachel. Père dit que le mari d'Éliza est dans la dernière troupe, et sera ici ce soir.

Une explosion de joie de la petite quakeresse interrompit ces paroles. Elle fit un tel bond, en frappant ses petites mains, que deux boucles, échappées de son bonnet, se promenèrent sur son fichu blanc.

— Tais-toi, ma chère! dit doucement Rachel; tais-toi, Ruth! Que vous en semble? Le lui dirons-nous à présent?

— A présent? Oui, certes, à la minute. Suppose que ce fût mon John, qu'est-ce que j'éprouverais? Dis-le lui tout de suite.

— Tu ne songes à toi que pour apprendre à aimer ton voisin, Ruth, dit Siméon, regardant Ruth d'un air radieux.

— Assurément. N'est-ce pas pour cela que nous sommes faits? Si je n'aimais pas John et le baby, je ne saurais pas avoir de la compassion pour elle. Voyons, dis-le lui! Et elle posa ses mains avec un geste câlin sur le bras de Rachel. Emmène-la dans ta chambre; pendant ce temps, je cuirai le poulet.

Rachel rentra dans la cuisine où Éliza cousait, et ouvrant une petite chambre à coucher, elle lui dit avec douceur : Viens ici, ma fille, j'ai une nouvelle à te donner.

Le sang monta au pâle visage d'Éliza; elle se leva toute tremblante d'anxiété, et regarda son enfant.

— Non, non, dit la petite Ruth bondissant et lui saisissant les mains. Ne crains rien, c'est une bonne nouvelle, Élisa; entre, entre! Et elle la poussa doucement vers la porte qui se referma sur elle; puis se retournant, elle prit dans ses bras le petit Harry, et se mit à le couvrir de baisers.

— Tu verras ton père, petit. Le sais-tu bien? Ton père va venir, reprit-elle vingt fois à l'enfant qui la regardait d'un air étonné.

Pendant ce temps une autre scène se passait de l'autre côté de la porte. Rachel Halliday attirait Éliza vers elle et dit : — Le Seigneur a eu pitié de toi, fille; ton mari s'est échappé de sa terre d'esclavage.

Le sang qui était monté à la face d'Éliza reflua soudain à son cœur. Elle s'assit toute pâle et près de s'évanouir.

— Du courage, enfant, dit Rachel, lui posant la main sur la tête. Il est parmi des amis qui l'amèneront ici ce soir.

— Ce soir! répéta Éliza, ce soir! Ces mots perdirent pour elle toute signification; ses idées devinrent confuses comme un rêve; et pour un moment elle fut dans un brouillard.

Lorsqu'elle revint à elle, elle se trouva sur le lit, soigneusement couverte; auprès d'elle était la petite Ruth lui frottant les mains avec du camphre. Elle ouvrit les yeux dans un

état de délicieuse langueur, comme quelqu'un qui a porté un lourd fardeau, et qui, s'en voyant délivré, éprouve le besoin du repos. La tension des nerfs, qui n'avait pas cessé un instant depuis la première heure de sa fuite, s'était enfin relâchée ; un étrange sentiment de sécurité s'emparait de tout son être ; et ses grands yeux noirs suivaient, comme dans un songe paisible, les mouvemens de ceux qui l'entouraient. Elle voyait la porte ouverte dans l'autre chambre ; elle voyait la table du souper avec sa nappe si blanche ; elle entendait le vague murmure de la bouilloire ; elle voyait Ruth allant et venant avec des assiettes de gâteaux et de conserves, et s'arrêtant de temps à autre pour mettre une friandise dans la main de Harry, ou lui taper amicalement la tête, ou en tourner les longues boucles de cheveux autour de ses doigts de neige. Elle reconnaissait, à son ample tournure maternelle, Rachel qui venait fréquemment à son lit, et remettait les couvertures en ordre, moins par utilité que pour faire preuve de bon vouloir ; et elle avait la conscience des rayons qui sortaient de ses grands yeux bruns si limpides. Elle vit entrer le mari de Ruth ; elle la vit voler à lui, et commencer à lui parler chaleureusement à voix basse, avec des gestes expressifs, et montrant la chambre avec son petit index. Elle la vit, le baby dans ses bras, s'asseoir pour prendre le thé ; elle les vit tous à table, et le petit Harry sur une grande chaise, sous la grande aile de Rachel. Il y avait un bruit de chuchottemens, un mélodieux cliquetis de cuillers, de tasses et de soucoupes, et tout cela se perdit dans un délicieux assoupissement, et Éliza dormit comme elle n'avait pas dormi encore, depuis l'heure terrible de minuit où elle avait pris son enfant et s'était enfuie sur la glace à la clarté des étoiles.

Elle rêva d'un beau pays, — une terre de repos, à ce qu'il lui semblait, — de vertes rives, de charmantes îles, et une onde étincelante ; et là dans une maison que des voix bienveillantes lui disaient de regarder comme la sienne, elle voyait jouer son enfant, libre et heureux. Elle entendit les pas de son mari ; elle le sentit s'approcher ; elle était dans ses bras, elle était inondée de ses larmes, et elle s'éveilla. Ce n'était pas un songe. Le jour s'était depuis longtemps évanoui ; son enfant reposait calme à son côté ; une chandelle éclairait tristement la chambre, et son mari sanglotait sur son oreiller.

Le lendemain matin, ce fut une joyeuse maison que celle du quaker. *La mère* fut debout de bonne heure et entourée de filles empressées et de garçons que nous avons à peine eu le temps de présenter hier à nos lecteurs, et qui obéissaient tous docilement aux douces admonitions de Rachel, telles que : —Tu ferais mieux ; ou plus doucement encore : —Ne ferais tu pas mieux ? et l'aidaient à préparer le déjeuner ; car un déjeuner, dans les riches vallées de l'Indiana, est une chose compliquée et multiforme. Tandis que John courait puiser de l'eau fraîche à la fontaine, et que le jeune Siméon passait au tamis de la farine pour les gâteaux, et que Mary était à moudre du café, Rachel allait et venait tout doucement, faisant des biscuits, découpant des poulets, et répandant comme un rayon de soleil sur toute l'opération. Si le zèle mal réglé de tant de jeunes opérateurs offrait quelque danger de frottement ou de collision, la moindre parole d'elle suffisait pour tout éviter. Les poëtes ont écrit de la ceinture de Vénus qu'elle tournait successivement la tête à toutes les générations. Nous aimerions mieux, pour notre part, avoir la ceinture de Rachel Halliday, qui empêchait les têtes de tourner, et faisait tout aller harmonieusement. Nous pensons qu'elle convient mieux à nos temps modernes décidément.

Tandis que ces apprêts continuaient, l'aîné des Siméon était dans le coin, en manches de chemise, devant un petit miroir, occupé à l'opération anti-patriarcale de se raser. Tout se passait avec tant de sociabilité, de calme et d'harmonie dans la grande cuisine, — tout le monde se plaisait tant à faire ce qu'il faisait, il y avait une telle atmosphère de confiance mutuelle et de bonne amitié ! — Il n'y avait pas jusqu'aux couteaux et aux fourchettes dont le cliquetis n'eût quelque chose de sociable, lorsqu'on les mit sur la table ; le poulet lui-même et le jambon semblaient frémir de joie dans la casserole, comme s'ils étaient fort aises d'y cuire ; et lorsque Georges, Éliza et le petit Harry sortirent de leur chambre, ils reçurent un accueil si cordial que ce n'est pas merveille s'ils crurent faire un rêve.

Enfin, ils se mirent tous à table, tandis que Mary se tenait aux fourneaux, faisant griller des gâteaux qui, dès qu'ils avaient pris cette vraie teinte dorée qui dénote une cuisson parfaite, étaient portés avec dextérité sur la table.

Rachel ne paraissait jamais si vraiment heureuse, si pleine de bénignité, que lorsqu'elle présidait à sa table. Il y avait quelque chose de si maternel, de si cordial jusque dans la manière dont elle passait une assiette de gâteaux ou versait une tasse de café !

C'était la première fois que Georges se trouvait sur un pied d'égalité à la table d'un blanc ; et il éprouva d'abord un peu de gêne et de contrainte ; mais elles se dissipèrent comme un brouillard aux rayons vivifians de cette expansive aménité.

C'était bien là un intérieur de famille, la vie domestique dans tout son charme ! Georges jusque-là n'avait pas compris le sens de ces mots, et la croyance en Dieu, la foi en sa providence commencèrent à entourer son cœur d'un nuage doré de protection et de confiance ; les doutes sombres et décourageans de l'athée misanthrope, son désespoir farouche, s'évanouirent devant la lumière d'un Évangile vivant, écrit sur des faces vivantes, involontairement prêché par une foule d'actes d'amour et de bienveillance qui, comme la coupe d'eau froide donnée au nom d'un disciple, ne resteront pas sans récompense.

— Père, si on te découvrait encore ? demanda le second des Siméon en beurrant son gâteau ?

— Je paierais l'amende, dit l'autre tranquillement.

— Et si on te mettait en prison ?

— Est-ce que toi et mère vous ne pourriez pas conduire la ferme ? répondit Siméon en souriant.

— Mère sait faire presque tout, dit l'enfant. Mais n'est-ce pas une honte de faire de pareilles lois ?

— Tu ne dois pas mal parler de ceux qui te gouvernent, Siméon, dit son père. Le Seigneur ne nous accorde nos biens terrestres que pour que nous puissions exercer la justice et la miséricorde ; si nos gouvernans exigent un prix de nous pour cela, nous devons le donner.

— Moi, je hais ces vieux propriétaires d'esclaves ! dit l'enfant qui se sentait aussi peu chrétien qu'il convenait à un réformateur moderne.

— Tu m'étonnes, fils, dit Siméon ; ta mère ne t'a pas enseigné de telles choses. J'agirais envers le propriétaire d'esclaves comme envers l'esclave lui-même, si le Seigneur l'amenait à ma porte dans l'affliction.

Le jeune Siméon devint tout rouge ; mais sa mère ne fit que sourire, et dit : — Siméon est mon bon garçon ; il prendra de l'âge peu à peu, et alors il ressemblera à son père.

— J'espère, mon cher monsieur, que vous n'avez aucun désagrément à cause de nous, demanda Georges avec anxiété.

— Ne crains rien, Georges, car c'est pour cela que nous sommes envoyés dans ce monde. Si nous ne voulions pas nous exposer à des ennuis pour une bonne cause, nous ne serions pas dignes de notre nom.

— Mais pour moi, dit Georges, je ne pourrais le souffrir.

— Ne crains donc rien, ami Georges, ce n'est pas pour toi, c'est pour Dieu et pour l'homme que nous le faisons. Maintenant, livre-toi au repos aujourd'hui, et ce soir, à dix heures, Phinéas Fletcher te conduira à la station prochaine, toi et le reste de ta compagnie. On te poursuit avec acharnement : nous n'avons pas de temps à perdre.

— S'il en est ainsi, pourquoi attendre jusqu'au soir ?

— Tu es en sûreté ici le jour, car chaque membre de la colonie est un ami, et tous veillent. On a jugé qu'il était plus sûr de voyager la nuit.

CHAPITRE XIV.

Evangeline.

Jeune astre de ma vie illuminant le soir!
Douce image, trop pure, hélas! pour ce miroir!
Créature adorable à peine encor formée!
Rose dont la corolle est à demi-fermée!

Le Mississipi! Quels changemens une baguette enchantée a fait subir à ses rives, depuis que Chateaubriand, dans sa prose poétique, l'a décrit comme un fleuve roulant à travers une suite sans fin d'imposantes solitudes, parmi des merveilles inouïes de vie animale et végétale!

Mais en une heure, pour ainsi dire, les rêves et le roman ont fait place à une réalité non moins fabuleuse et non moins splendide. Quel autre fleuve de la terre porte sur son sein à l'Océan les richesses et les entreprises d'un tel pays? — un pays dont les produits embrassent tout ce qui est entre les tropiques et les pôles! Ces eaux troubles qui se précipitent en écumant sont bien l'image de cet impétueux torrent d'affaires que décharge dans ses ondes une race plus véhémente, plus énergique que n'en a jamais vu l'ancien monde. Ah! pourquoi portent-elles aussi une cargaison plus terrible, les pleurs de l'opprimé, les soupirs du délaissé, les amères prières de pauvres cœurs ignorans à un Dieu inconnu, — inconnu, invisible et muet, mais qui pourtant quittera sa place pour sauver tous les pauvres de la terre!

La lueur oblique du soleil couchant tremble sur la surface de ce fleuve, vaste comme la mer. Les fragiles cannes à sucre, et les grands et noirs cyprès décorés de guirlandes de mousse sombre et funèbre, brillent aux rayons du soleil, pendant que le bateau à vapeur s'avance pesamment chargé.

Encombré de balles de coton jusqu'à ne plus présenter de loin qu'une masse grise et carrée, il se rend à pas lourds au marché voisin. Il nous faut regarder quelque temps avant de pouvoir découvrir notre humble ami Tom. A la fin nous le trouvons en haut sur le second pont, blotti dans un petit coin, entre les balles de coton qui envahissent tout.

Grâce aux représentations de monsieur Shelby, et grâce aussi à son caractère si paisible, si inoffensif, Tom avait peu à peu gagné la confiance de Haley.

Celui-ci l'avait d'abord surveillé de près pendant le jour, et ne l'avait pas laissé dormir la nuit sans fers; mais la patience inaltérable et l'air tout résigné de Tom l'avaient décidé à supprimer ces rigueurs, et depuis quelque temps Tom était comme un prisonnier sur parole, et avait la permission d'aller et de venir librement sur le bateau.

Toujours tranquille et obligeant, toujours disposé à prêter main-forte en toute occasion aux ouvriers, il s'était acquis leur faveur, et passait bien des heures à les aider d'aussi bon cœur qu'il avait jamais travaillé dans une ferme du Kentucky.

Quand il ne voyait plus rien à faire, il grimpait dans le petit coin où nous l'avons trouvé, et là il s'occupait à étudier sa Bible.

Pendant une centaine de milles et plus au-dessus de la la Nouvelle-Orléans, le fleuve est plus élevé que le pays environnant, et il roule son effrayant volume entre des levées massives de vingt pieds de haut. Sur le pont du bateau, comme au sommet d'une forteresse flottante, le voyageur domine tout le pays au loin. Tom avait donc, étalée devant lui, dans toutes les plantations qui se succédaient, une carte de la vie dont chaque pas le rapprochait.

Il vit de loin les esclaves à leur travail, leurs villages de huttes étendant leurs longues files sur mainte plantation, à une distance respectueuse des habitations et des parcs magnifiques du maître; et à mesure que se déroulait ce tableau mouvant, son pauvre cœur insensé s'en retournait à la ferme du Kentucky avec ses vieux hêtres touffus, — à la maison de son maître avec ses vastes et fraîches salles, et, auprès, la petite cabane tapissée de roses multiflores et de jasmin de Virginie. Il y croyait voir les visages familiers de ses camarades, qui avaient grandi avec lui depuis le bas âge; il voyait son active femme occupée à préparer son repas du soir; il entendait le rire joyeux de ses enfans qui jouaient, et le gazouillement du baby sur son genou; et alors, en un instant, tout s'effaçait, et il revoyait les cannes à sucre et les cyprès des plantations qui fuyaient à ses côtés, et il entendait de nouveau les craquemens et les gémissemens de la machine, et tout cela lui disait trop clairement que cette phase de sa vie avait disparu sans retour.

En pareil cas, vous écrivez à votre femme et vous envoyez des messages à vos enfans; mais Tom ne pouvait pas écrire; — la poste n'existait pas pour lui, et le gouffre de la séparation n'était pas même traversé par une parole ou un signe amical.

Est-il donc étrange que des larmes tombent sur les pages de sa Bible, lorsqu'il la pose sur la balle de coton, et que, suivant chaque mot d'un doigt patient, il y cherche des promesses? N'ayant appris que fort tard, Tom lisait lentement, et passait laborieusement d'un verset à l'autre. Heureusement, le livre qui absorbait son attention était un de ceux auxquels une lecture lente ne saurait faire du tort; — et même ses paroles, comme des lingots d'or, ont souvent besoin d'être pesées séparément, pour qu'on en puisse apprécier la valeur incomparable. Suivons-le un moment, tandis que s'aidant de l'index et prononçant chaque mot à demi-voix, il lit:

« Que—votre—cœur—ne—soit—pas—troublé.—Dans—la—maison—de—mon—père—il—y—a—bien—des—logemens.—J'en—vais—préparer—un—pour—vous. »

Cicéron, lorsqu'il ensevelit sa chère fille unique, avait le cœur aussi plein de douleur que le pauvre Tom, — pas plus peut-être, car tous deux n'étaient que des hommes; mais Cicéron ne pouvait méditer sur d'aussi sublimes paroles d'espérance, et n'avait point en perspective une pareille réunion; et s'il eût pu les voir, il y a dix à parier contre un qu'il ne les aurait pas crues; — il se serait d'abord embarrassé l'esprit de mille questions sur l'authenticité du manuscrit et sur l'exactitude de la traduction. Mais pour le pauvre Tom, le livre était là, juste ce dont il avait besoin, si évidemment vrai et divin que la possibilité d'une question ne lui entra jamais dans la tête. Il fallait bien que ce fût la vérité; sans cela, comment pouvait-il vivre?

Quant à la Bible de Tom, quoiqu'elle n'eût ni annotations ni savans commentaires à la marge, elle ne laissait pas d'être ornée de certaines marques et indications de l'invention de Tom, et qui lui étaient plus utiles que les explications de tous les érudits. Il avait pris l'habitude de se faire lire la Bible par les enfans de son maître, en particulier par le jeune maître Georges; et à mesure qu'ils lisaient, il soulignait fortement à l'encre les passages qui charmaient plus particulièrement son oreille, ou qui affectaient son cœur. Sa Bible était ainsi couverte, d'un bout à l'autre, de toute espèce de marques; en sorte qu'il pouvait sur-le-champ mettre le doigt sur ses passages favoris, sans avoir la peine d'épeler ce qui se trouvait entre ces passages; et tandis qu'elle était là sous ses yeux, lui rappelant à chaque page quelque instant de bonheur goûté aux lieux qu'il venait de quitter, sa Bible lui semblait tout ce qui lui restait de cette vie passée, aussi bien que la promesse d'une vie future.

Parmi les passagers qui étaient sur le bateau se trouvait un jeune homme de bonne famille et de grande fortune, habitant la Nouvelle-Orléans, et portant le nom de Saint-Clare. Il avait avec lui une fille de cinq à six ans, et une dame qui paraissait leur être parente, et qui semblait avoir la petite fille sous sa surveillance particulière.

Tom avait souvent entrevu cette enfant, — car c'était

une de ces créatures toutes vives, toutes agitées, qui ne peuvent pas plus rester en place qu'un rayon de soleil ou une brise d'été, et qu'on ne saurait oublier une fois qu'on les a vues. C'était une perfection de beauté enfantine, sans avoir rien de trop arrondi ni de carré dans les formes, comme il arrive souvent à cet âge. Elle avait une grâce ondoyante, aérienne, telle qu'on pourrait la rêver pour quelque être allégorique. Son visage était moins remarquable pour la régularité parfaite de ses traits que pour une expression singulière qui s'élevait jusqu'à l'idéal lorsqu'on la regardait, et qui produisait un certain effet sur les esprits les plus lourds et les plus prosaïques, sans qu'ils sussent exactement pourquoi. La forme de sa tête et la ligne de son cou et de son buste respiraient la noblesse, et ses longs cheveux bruns dorés qui flottaient comme un nuage autour d'elle, la profonde et spirituelle gravité de ses yeux violets ombragés de cils épais de la couleur de ses cheveux, — tout la distinguait des autres enfans, et faisait que tout le monde se tournait pour la regarder, tandis qu'elle allait et venait sur le bateau. Cependant, elle n'était pas ce qu'on pouvait appeler un enfant grave ou triste; au contraire, un air d'innocente gaîté semblait passer et repasser comme l'ombre des feuilles d'été sur sa figure enfantine et autour de sa taille légère. Elle était toujours en mouvement, toujours avec un demi-sourire sur sa bouche de rose, volant çà et là d'un pas onduleux, tout en se chantant quelque chose à elle-même, comme dans un rêve heureux. Son père et la dame qui l'avait sous sa tutelle étaient incessamment occupés à courir après elle, et, lorsqu'elle était prise, elle disparaissait de nouveau comme un nuage d'été; et comme aucune réprimande, aucun reproche ne lui étaient adressés, quoi qu'elle fît, elle allait partout où il lui plaisait sur le bateau. Toujours vêtue de blanc, elle semblait traverser tout comme une ombre, sans se tacher; et il n'était pas un coin du haut en bas où n'eussent passé comme un éclair les pas féeriques et la tête dorée de cette délicieuse apparition.

Le chauffeur, lorsqu'il suspendait un instant sa tâche fatiguante, trouvait parfois ses yeux qui plongeaient avec étonnement dans les profondeurs de la fournaise, et le regardaient avec crainte et pitié, comme si elle croyait à un danger terrible. De temps en temps le timonier à sa roue s'arrêtait et souriait en voyant cette tête pittoresque s'encadrer dans la fenêtre du *roufle*, et disparaître aussitôt. Mille fois par jour des voix rauques la bénissaient, des sourires d'une douceur inaccoutumée égayaient, lorsqu'elle passait, de durs visages; et lorsqu'elle marchait intrépidement dans des endroits dangereux, des mains rudes et noires s'allongeaient involontairement pour la sauver et lui faciliter le chemin.

Tom, qui avait le caractère doux et impressionnable de sa bonne race, veillait sur cette petite créature avec un intérêt toujours croissant. Elle était pour lui quelque chose de divin; et lorsque sa tête dorée et ses yeux bleu-foncé lui apparaissaient entre de sombres balles de coton, ou au-dessus d'un monceau de colis, il croyait presque voir un ange sortir de son Nouveau-Testament.

Bien souvent elle se promenait tristement autour de l'endroit où les esclaves de Haley, hommes et femmes, étaient assis enchaînés. Elle se glissait parmi eux, et les regardait d'un air de perplexité douloureuse; parfois elle soulevait leurs fers de ses petites mains, et alors elle soupirait amèrement et s'en allait. Plusieurs fois elle apparut soudain parmi eux, les mains pleines de sucre candi, de noisettes et d'oranges, qu'elle leur distribuait joyeusement, puis elle s'éclipsait aussitôt.

Tom regarda longtemps la petite demoiselle avant de se hasarder à entamer connaissance. Il savait une foule de petits moyens pour se faire bien venir des enfans, et il résolut de jouer habilement son rôle. Il savait faire des petits paniers avec des noyaux de cerises, des faces grotesques sur des noisettes, ou d'étranges figures qui sautent avec la moelle de sureau, et c'était un véritable dieu Pan pour fabriquer des sifflets de toute taille et de toute espèce. Ses poches étaient pleines de choses attrayantes qu'il avait amassées jadis pour les enfans de son maître, et qu'il produisit maintenant une à une, avec une prudence et une économie fort louables, comme avances pour obtenir son amitié.

La petite était un peu farouche, malgré tout l'intérêt qu'elle prenait à ce qu'on lui montrait, et il ne fut pas aisé de l'apprivoiser. Pour quelque temps, elle resta perchée comme un oiseau sur quelque caisse ou colis auprès de Tom, tandis qu'il exécutait les petits ouvrages dont nous avons parlé, et elle prenait, avec une sorte de gravité timide, les objets qui lui étaient offerts. Mais ils finirent par être dans des termes tout à fait confidentiels.

— Comment s'appelle la petite mam'selle? dit Tom lorsqu'il crut la connaissance assez avancée pour risquer une telle demande.

— Evangeline Saint-Clare, dit la petite, quoique papa et tous les autres m'appellent Eva. Et vous, quel est votre nom?

— Mon nom est Tom; les petits enfans m'appelaient oncle Tom quand j'étais au Kentucky.

— Eh bien! je veux vous appeler aussi oncle Tom, parce que je vois que cela vous plaît, dit Eva. Ainsi, oncle Tom, où allez-vous?

— Je ne sais pas, miss Eva.

— Vous ne savez pas?

— Non. Je vais être vendu à quelqu'un. Je ne sais pas à qui.

— Mon papa peut vous acheter, dit vivement Eva, et s'il vous achète, vous aurez du bon temps. Je vais lui demander de le faire aujourd'hui même.

— Merci, ma petite demoiselle.

Ici le bateau s'arrêta à un petit débarcadère pour prendre du bois, et Eva entendant la voix de son père s'enfuit en bondissant. Tom se leva, et étant allé offrir ses services pour porter le bois, fut bientôt à la besogne.

Eva et son père étaient debout ensemble près de la balustrade à voir le bateau s'éloigner du débarcadère, et la roue avait fait deux ou trois tours dans l'eau, lorsqu'un mouvement subit fit perdre l'équilibre à la petite fille, qui tomba du bateau dans l'eau. Son père, sachant à peine ce qu'il faisait, allait se précipiter après elle; mais il fut retenu par quelqu'un derrière lui, qui voyait qu'on portait à l'enfant un secours plus efficace.

Tom était juste au-dessous d'elle, sur le premier pont, lorsqu'elle tomba. Il la vit s'enfoncer et s'élança après elle à l'instant. Avec sa large poitrine et ses bras vigoureux, ce ne fut rien pour lui de se maintenir sur l'eau jusqu'à ce que l'enfant reparût à la surface. Il la prit dans ses bras, et nageant avec elle vers le bateau, il la tendit, toute ruisselante, à une centaine de mains qui, comme si elles appartenaient toutes à un seul homme, s'allongeaient avidement pour la recevoir. Quelques instans après, son père la portait évanouie dans la cabine des dames, où, comme il arrive en pareil cas, ce fut une lutte bienveillante entre toutes celles qui étaient présentes à qui ferait le plus de désordre et mettrait le plus d'obstacles à son rétablissement.

Ce fut par une chaleur étouffante que le steamer arriva près de la Nouvelle-Orléans. Une certaine agitation occasionnée par l'attente et les apprêts du débarquement se fit sentir sur le bateau. Dans la cabine chacun rassemblait ses effets. Le *steward*, et la fille de service, et tous les gens étaient occupés à nettoyer, à polir et à disposer le splendide navire pour sa grande entrée.

Sur le premier pont était assis notre ami Tom, les bras croisés, et tournant les yeux de temps à autre vers un groupe à l'autre extrémité du bateau.

Là se tenait la belle Evangéline, un peu plus pâle que la veille, mais n'offrant plus d'ailleurs aucune trace de l'accident qui lui était arrivé. Près d'elle était un jeune homme élégant et gracieux, le coude négligemment appuyé sur une balle de coton, et un grand livre de poche ouvert devant lui. Il était aisé de voir du premier coup d'œil que

c'était le père d'Éva. C'était la même noblesse de tête, les mêmes grands yeux bleus, les mêmes cheveux d'un brun doré; mais la physionomie était différente. Dans ses grands yeux bleus et limpides, quoique exactement semblables de forme et de couleur, il manquait cette expression rêveuse et voilée. Tout était clair, hardi et brillant, mais d'un brillant tout à fait de ce monde. Sa bouche, admirablement dessinée, avait un air de fierté et de sarcasme, et le sans gêne de la supériorité caractérisait toutes ses manières sans les priver de grâce. Il écoutait avec une négligence moitié comique, moitié méprisante, Haley, qui s'étendait avec beaucoup de volubilité sur le mérite de l'article dont ils traitaient.

— Toutes les vertus morales et chrétiennes reliées en maroquin noir, complètes, dit-il, lorsque Haley eut fini. Eh bien! mon bon ami, quel est le dommage, comme on dit dans le Kentucky? En un mot, qu'y a-t-il à payer pour cela. De combien allez-vous m'attraper maintenant? Expliquez-vous.

— Eh bien! reprit Haley, si je disais treize cents dollars pour ce garçon-là, je ne ferais que mes frais, — pas davantage, en vérité!

— Pauvre diable! dit le jeune homme en fixant sur lui son regard pénétrant et moqueur; mais je suppose que vous me le laisseriez à ce prix par considération pour moi.

— Mademoiselle paraît en raffoler, et c'est assez naturel.

— Oh! certainement, c'est pour vous un motif de bienveillance, mon ami. Voyons, comme acte de charité chrétienne, à quel prix pourriez-vous me le céder, afin d'obliger une jeune personne qui en raffole?

— Tenez, réfléchissez un peu, dit le marchand; regardez-moi ces membres-là, — la poitrine large, fort comme un cheval. Voyez-moi sa tête: ces fronts élevés annoncent toujours des nègres en état de calculer, et capables de tout faire. J'ai remarqué ça. Or, un nègre de cette encolure vaut déjà beaucoup, rien que pour son corps, en le supposant stupide; mais faites entrer en ligne de compte ses talens pour le calcul, qui sont peu communs, je puis vous le prouver, et alors, comme de raison, ça lui donne bien plus de prix. Ce garçon-là, tel que vous le voyez, il dirigeait la ferme de son maître. Il est extraordinaire pour s'entendre en affaires.

— Mauvais, mauvais, très mauvais! Il en sait beaucoup trop! dit le jeune homme avec le même sourire moqueur; il ne réussira jamais dans le monde. Ces brillans sujets prennent toujours la fuite, volent les chevaux, et font généralement le diable à quatre. Je crois que vous aurez à rabattre deux cents dollars pour ses brillantes qualités.

— Il y aurait du vrai là-dedans, n'était sa bonne réputation; mais je peux vous montrer des certificats de ses maîtres et autres, qui prouvent qu'il est réellement pieux, — la plus humble créature que vous ayez jamais vue. C'est au point qu'on l'appelait le Prédicateur dans l'endroit d'où il vient.

— Et je pourrais l'employer comme chapelain, n'est-ce pas? répliqua sèchement le jeune homme. C'est une bonne idée. La religion est un article d'une rareté remarquable chez nous.

— Vous plaisantez.

— Comment le savez-vous? Ne l'avez-vous pas donné pour un prédicateur? A-t-il été examiné par quelque concile ou synode? Voyons, montrez-moi vos papiers.

Si le marchand n'avait pas été convaincu par certain clignement du grand œil bleu que tout ce débat tournerait en fin de compte à son avantage, il aurait pu perdre patience; mais, dans l'état des choses, il posa sur les balles de coton un livre de poche tout gras, et se mit à examiner certains papiers, le jeune homme restant auprès à le regarder d'un air d'insouciance railleuse.

— Papa, achetez-le! c'est égal ce que vous payez, lui dit à l'oreille Éva montée sur un ballot, et lui passant son bras autour du cou. Vous avez assez d'argent, je le sais. Il me le faut.

— Pourquoi faire, petite chatte? Allez-vous vous en servir comme d'une crécelle ou comme d'un cheval à bascule?

— Il me le faut pour me rendre heureuse.

— La raison est originale, assurément.

En ce moment le marchand tendit un certificat signé par monsieur Shelby, que le jeune homme prit du bout de ses longs doigts, et sur lequel il jeta un coup d'œil négligent.

— C'est une écriture distinguée, dit-il, et une bonne orthographe aussi. C'est fort bien; mais après tout, je ne suis pas sûr de cette dévotion, dit-il, son regard reprenant la même expression malicieuse; le pays est presque ruiné, grâce à nos dévots de race blanche: avec les pieux politiques que nous avons à la veille des élections, avec les pieuses menées qui ont lieu dans toutes les branches de l'Église et de l'État, on ne sait pas vraiment par qui on sera attrapé la fois suivante. Je ne sais pas non plus si la religion est en hausse sur le marché; je n'ai pas lu les journaux depuis quelque temps. A combien de centaines de dollars évaluez-vous cette dévotion?

— Vous aimez à plaisanter, dit le marchand; mais il y a du sens sous tout cela. Je sais qu'il y a dévotion et dévotion. Il y en a de misérable. Vous avez de pieux *meetings;* vous avez des chants pieux, des rugissemens pieux; blancs ou noirs, peu importe. — Mais celui ci est vraiment pieux; et j'ai vu des nègres aussi souvent que d'autres être si réellement doux, paisibles, honnêtes et pieux, que, pour rien au monde, ils n'auraient voulu faire quelque chose qu'ils regardaient comme mal; et vous voyez dans cette lettre ce que l'ancien maître de Tom pense de lui.

— Eh bien! dit le jeune homme en se baissant gravement sur son portefeuille, si vous m'assurez que je puis acheter ce pieux homme, et qu'il sera porté à mon compte dans le livre qui se tient là-haut, comme quelque chose qui m'appartient, je ne regarderai pas à un petit extra. Combien dites-vous?

— En vérité, je ne peux pas vous assurer ça, dit le marchand. Je pense que chacun aura à répondre pour soi-même, dans ce pays-là.

— C'est un peu dur pour un homme qui paie extra pour la religion, de ne pouvoir en trafiquer dans l'État où il en a le plus besoin, n'est-il pas vrai? dit le jeune homme, qui avait fait, tout en parlant, un paquet de billets de banque. Tenez, comptez votre argent, mon vieux! ajouta-t-il en présentant le paquet au marchand.

— C'est une affaire faite, dit Haley, la face rayonnante. Et tirant un vieil encrier de corne, il se mit à rédiger un acte de vente, qu'il ne tarda pas à offrir au jeune homme.

— Je voudrais bien savoir combien je pourrais rapporter si on m'inventoriait, dit ce dernier en parcourant le papier. Disons tant pour la forme de ma tête, tant pour un front élevé, tant pour les bras, pour les mains, pour les jambes, et tant pour l'éducation, l'instruction, le mérite, l'honnêteté et la religion! Miséricorde! le chiffre ne serait pas fort sur ce dernier article, je crois. Mais venez, Éva, dit-il; et, prenant la main de sa fille, il traversa le bateau, et mettant négligemment le bout de son doigt sous le menton de Tom, il lui dit gaîment: — Levez la tête, Tom, et voyez comment vous plaît votre nouveau maître.

Tom leva la tête. Il était impossible de regarder ce jeune et gai visage sans un sentiment de plaisir, et les larmes vinrent aux yeux de Tom, lorsqu'il répondit de tout cœur: Dieu vous bénisse, maître!

— Eh bien! j'espère qu'il me bénira. Quel est votre nom? Tom? Il est aussi vraisemblable qu'il le fasse sur votre demande que sur la mienne, tout bien considéré. Savez-vous mener, Tom?

— J'ai toujours eu l'habitude des chevaux, dit Tom. Maître Shelby en élevait des quantités.

— Eh bien! je crois que je ferai de vous un cocher, à condition que vous ne vous griserez pas plus d'une fois par semaine, sauf les cas extraordinaires, Tom.

Tom parut surpris, même un peu blessé, et dit:

— Je ne bois jamais, maître.

— J'ai déjà entendu de ces contes-là, Tom ; mais nous verrons bien. Ce sera fort avantageux pour tout le monde si vous ne buvez pas. Ne faites pas attention, mon garçon, ajouta-t-il d'un ton de bonne humeur, en voyant que Tom gardait son air grave ; je ne doute pas que vous n'ayez envie de bien faire.

— Oui, certes, maître, dit Tom.

— Et vous aurez du bon temps, dit Eva. Papa est très bon pour tout le monde ; seulement il est toujours à se moquer.

— Papa vous est fort obligé du certificat que vous lui donnez, dit Saint-Clare en riant, et, tournant sur ses talons, il s'éloigna.

CHAPITRE XV.

Du nouveau maître de Tom et de diverses autres choses.

Puisque la vie de notre humble héros se trouve mêlée à celle de plus hauts personnages, il est nécessaire de les faire connaître en quelques mots.

Augustin Saint-Clare était fils d'un riche planteur de la Louisiane. La famille était originaire du Canada. De deux frères très semblables de tempérament et de caractère, l'un s'était établi sur une florissante ferme du Vermont et l'autre était devenu un opulent planteur de la Louisiane. La mère d'Augustin était une huguenote française, dont la famille avait émigré dans la Louisiane, dans les premiers temps où se formait cette colonie. Augustin n'avait qu'un frère. Ayant hérité de sa mère une excessive délicatesse de constitution, il avait été, de l'avis des médecins, pendant une bonne partie de son enfance, confié aux soins de son oncle du Vermont, dans l'espoir qu'un climat plus froid fortifierait sa santé.

Dans son enfance, il était remarquable pour l'extrême sensibilité de son caractère, qui tenait beaucoup plus de la femme que de l'homme. Toutefois, le temps avait recouvert cette sensibilité d'une rude écorce, et peu de personnes savaient combien elle était encore vive au fond du cœur. Ses talens étaient de premier ordre ; mais sa préférence était toujours pour l'idéal et l'esthétique. Il éprouvait cette répugnance pour le positif de la vie qui est le résultat ordinaire de ce défaut d'équilibre dans les facultés. Lorsqu'il eut fini ses études de collége, il se livra à toute l'effervescence de la passion romanesque. Son heure vint, — cette heure qui ne vient qu'une fois ; son étoile se leva à l'horizon, — cette étoile qui se lève si souvent en vain. Pour parler sans métaphore, — il vit dans un des Etats du Nord une femme de sentimens élevés et d'une beauté remarquable, il fit sa conquête et ils furent fiancés. Il revint au Sud pour faire les apprêts de leur mariage, lorsqu'à sa grande stupéfaction, ses lettres lui furent renvoyées par la poste, avec un billet du tuteur qui lui annonçait que lorsqu'il recevrait le paquet de lettres, la dame appartiendrait à un autre. Blessé à en perdre la tête, il espéra, comme ont fait tant d'autres, de s'arracher son chagrin du cœur par un effort désespéré. Trop fier pour supplier ou pour demander une explication, il se lança dans le tourbillon de la société fashionable.

Quinze jours après cette fatale lettre, il était l'adorateur accepté de la beauté de la saison; et dès que les dispositions purent être prises, il devint le mari d'une belle tournure, d'une paire de brillans yeux noirs, et de cent mille dollars ; et, comme de raison, chacun le considéra comme fort heureux.

Les mariés goûtaient les douceurs de leur lune de miel, et recevaient un brillant cercle d'amis dans leur splendide villa près du lac Pontchartrain, lorsqu'un jour on apporta à Saint-Clare une lettre d'une écriture bien connue. Elle lui fut présentée au milieu d'une conversation enjouée et devant une nombreuse compagnie. Il devint pâle comme un mort, lorsqu'il reconnut l'écriture ; pourtant il conserva son sang-froid, et acheva la lutte badine qu'il soutenait contre une dame placée en face de lui; mais bientôt après, il disparut du cercle. Seul dans sa chambre, il ouvrit et lut le fatal billet, maintenant si inutile à lire. Il était d'elle, et lui faisait un long récit des persécutions que lui avaient fait subir les parens de son tuteur, pour la décider à épouser leur fils. Elle lui racontait comment pendant longtemps ses lettres avaient cessé d'arriver; comment elle avait écrit à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'elle commença à se lasser et à douter; comment sa santé n'avait pu résister à ses anxiétés, et comment elle avait fini par découvrir toute la fraude dont on avait usé contre eux. La lettre finit par des expressions d'espoir et de reconnaissance, et par des protestations d'affection éternelle, qui furent plus amers que la mort pour l'infortuné jeune homme. Il répondit immédiatement :

« J'ai reçu votre lettre, — mais trop tard. J'ai cru tout ce que j'entendais. J'étais au désespoir. *Je suis marié*, et tout est fini. Oublier — est la seule ressource qui nous reste à tous deux. »

Ainsi finit tout le roman, tout l'idéal de la vie d'Augustin Saint-Clare. Mais le réel resta, — le réel, — pareil au limon sale et plat que laisse à nu la marée, lorsque le flot bleu s'est retiré avec ses barques aux ailes blanches et ses rames sonores.

Dans un roman, quand les personnages ont le cœur brisé, ils meurent et tout est fini; c'est fort commode. Mais dans la vie réelle on ne meurt pas lorsque tout ce qui fait le charme de la vie est mort pour nous. On n'est pas exempté par là de manger, de boire, de s'habiller, de marcher, de faire des visites, d'acheter, de vendre, de parler, de lire, de tout ce qui compose ce qu'on appelle communément la vie, et toutes ces nécessités pesaient encore sur Augustin. Si sa femme eût été une femme complète, elle aurait pu faire quelque chose, comme le savent faire les femmes, — pour renouer les fils brisés de la vie, et y broder encore quelques fleurs. Mais Marie Saint-Clare ne s'apercevait même pas qu'ils eussent été brisés. Ce n'était, comme nous l'avons dit, qu'une belle tournure, une paire d'yeux brillans, et cent mille dollars; et rien de tout cela n'était propre à guérir une âme malade.

Lorsqu'Augustin, pâle comme la mort, fut trouvé gisant sur le sofa, et s'excusa sur une migraine subite, elle lui recommanda de respirer de la corne de cerf; et lorsque la pâleur et le mal de tête persistèrent de semaine en semaine, elle se contenta de dire qu'elle n'avait jamais cru que monsieur Saint-Clare fût maladif; mais qu'il était, à ce qu'il paraissait, fort sujet à la migraine, et que c'était bien malheureux pour elle, parce qu'il n'aimait point à aller dans le monde avec elle, et qu'il était étrange d'y aller si souvent seule, lorsqu'elle venait à peine de se marier. Augustin était charmé au fond du cœur d'avoir épousé une femme si peu clairvoyante ; mais lorsque la lune de miel eut perdu son premier lustre, il reconnut qu'une jeune et jolie femme, qui a passé sa vie à être caressée et courtisée, pouvait devenir une fort rude maîtresse dans un ménage. Marie n'avait jamais été capable de beaucoup d'affection ou de beaucoup de sensibilité; et le peu qu'elle en eut avait été noyé dans un égoïsme des plus prononcés et des plus naïfs; égoïsme d'autant plus irremédiable qu'il laissait sa conscience parfaitement en repos, n'admettant pas, dans son ignorance, d'autres droits que les siens. Dès son bas âge, elle avait été entourée de domestiques, qui ne faisaient qu'étudier ses caprices ; l'idée qu'ils pussent sentir quelque chose ne lui était jamais entrée dans la tête, Son père, dont elle était l'unique enfant, ne lui avait jamais rien refusé de ce qui était dans les limites de la possibilité humaine ; et lorsqu'elle entra dans le monde, belle, accomplie, et, de plus, héritière, elle eut, comme de raison, à ses pieds tout ce qu'il y avait de soupirans, dignes ou indignes, et elle ne mit pas en doute qu'Augustin ne fût extrêmement heureux de l'avoir obtenue. C'est une grande

erreur de croire qu'une femme sans cœur n'exige pas beaucoup en fait d'affection. Il n'est pas de créancier plus rigoureux en ce genre qu'une femme profondément égoïste. Lors donc que Saint-Clare commença à se relâcher des galanteries et des petites attentions qu'il prodiguait lorsqu'il lui faisait la cour, il ne trouva cette sultane aucunement disposée à émanciper son esclave; ce ne furent que larmes, bouderies et petites tempêtes; ce ne furent que tristesses, langueurs et reproches. Saint-Clare, qui était d'un caractère doux et facile, chercha à la désarmer par des présens et des flatteries; et lorsque Marie devint mère d'une charmante fille, il éprouva réellement pour un temps quelque chose qui ressemblait à de la tendresse.

La mère de Saint-Clare avait été une femme d'une élévation et d'une pureté de cœur peu communes, et il donna à cette enfant le nom de sa mère, se faisant la douce illusion qu'elle serait la reproduction de cette noble image. Sa femme avait vu tout cela d'un œil de jalousie, et le dévouement de son mari pour cette enfant l'irritait; il semblait qu'il lui enlevât tout ce qu'il donnait à leur fille. Après ses couches, sa santé s'altéra peu à peu. Une vie constante d'oisiveté physique et intellectuelle, l'action incessante de l'ennui et du mécontentement, jointe à la faiblesse qui suit d'ordinaire l'époque de la maternité, — changèrent en peu d'années la jeune beauté florissante en une femme jaune, fanée, malingre, dont le temps se partageait entre une multitude de maux imaginaires, et qui se considérait, à tous égards, comme la personne la plus mal traitée et la plus malheureuse qui fût au monde.

Il n'y avait pas de terme à ses plaintes; mais sa principale souffrance paraissait être la migraine, qui lui faisait parfois garder la chambre trois jours sur six. Comme naturellement tous les soins du ménage retombaient sur les domestiques. Saint-Clare ne trouvait pas sa maison très confortable. Sa fille unique était extrêmement délicate, et il craignait que n'ayant personne pour veiller sur elle, sa santé et sa vie ne fussent compromises par l'insuffisance de sa mère. Il était allé avec elle faire un tour au Vermont, et avait décidé sa cousine miss Ophélia Saint-Clare à revenir avec lui à sa résidence du Sud; et, en effet, ils revenaient sur le bateau où nous les avons présentés à nos lecteurs.

Et maintenant que les dômes et les clochers de la Nouvelle-Orléans apparaissent dans le lointain à nos regards, il est encore temps de faire connaissance avec miss Ophelia.

Quiconque a voyagé dans les États de la nouvelle Angleterre se rappellera, dans quelque frais village, la grande ferme avec sa cour verdoyante et bien balayée, ombragée par l'épais et massif feuillage de l'érable à sucre; il se rappellera l'air d'ordre et de tranquillité, de perpétuité et de repos inaltérable, qui semble répandu sur tout ce lieu. Rien de perdu, rien de dérangé: pas un piquet ne manque à la barrière, pas un brin de litière sur le gazon de la cour, avec ses touffes de lilas qui croissent sous les fenêtres. Au dedans, il se rappellera de vastes et propres chambres, où jamais rien ne semble se faire ou devoir être fait, ou chaque chose une fois pour toutes est rigoureusement à sa place, et où tous les soins du ménage ont la ponctualité de la vieille pendule qui est dans le coin. Dans la salle où se tient la famille, il se rappellera la respectable bibliothèque vitrée, où l'*Histoire* de Rollin, le *Paradis perdu* de Milton, le *Progrès du Pèlerin* de Bunyan, et la *Bible de famille* de Scott, se tiennent côte à côte dans un parfait décorum, avec une foule d'autres livres également solennels et vénérables. Il n'y a pas de domestiques dans la maison, mais la dame en lunettes et en bonnet blanc, qui coud toutes les après-midi au milieu de ses filles, — a fait la besogne avec ses filles, à quelque heure depuis longtemps oubliée du jour, et le reste du temps cette besogne est toujours faite, à quelque moment que vous veniez les voir. Le plancher de la cuisine n'est jamais taché; les tables, les chaises et les divers ustensiles n'y sont jamais dérangés, quoiqu'il s'y fasse parfois trois ou quatre repas par jour, quoiqu'on y blanchisse et repasse le linge de la maison, et quoique bien des livres de beurre et de fromage y doivent le jour à quelque procédé muet et mystérieux.

C'est dans une ferme et dans une famille de ce genre que miss Ophélia avait passé quarante-cinq ans de douce existence, lorsque son cousin l'invita à visiter sa maison du Sud. L'aînée d'une nombreuse famille, elle était toujours considérée par son père et sa mère comme un des *enfans*, et la proposition de l'emmener à la Nouvelle-Orléans fit grande sensation dans le cercle de la famille. Le vieux père à tête blanche prit dans la bibliothèque l'atlas de Morse, et vérifia la latitude et la longitude; puis il lut les voyages de Flint au Sud et à l'Ouest, pour fixer ses idées sur la nature du pays.

La bonne mère s'informa avec anxiété si la Nouvelle-Orléans n'était pas un bien mauvais endroit, disant que c'était pour elle comme d'aller aux îles Sandwich, ou partout ailleurs parmi les païens.

On sut chez le ministre et chez le docteur, et dans la boutique de miss Peabody, la modiste, qu'Ophélia Saint-Clare parlait d'aller à la Nouvelle-Orléans avec son cousin; et, comme de raison, le village tout entier ne put faire autrement que d'examiner cette importante question. Le ministre, qui penchait fortement pour les idées abolitionistes, se demandait si une pareille démarche ne tendrait pas un peu à encourager les gens du Sud à maintenir l'esclavage; tandis que le docteur, qui était un inébranlable *colonizationiste*, inclinait à croire que miss Ophélia y devait aller pour montrer aux gens de la Nouvelle-Orléans qu'après tout on ne les voyait pas de trop mauvais œil. Son opinion était qu'il ne fallait pas décourager les gens du Sud. Mais lorsque la résolution de partir de miss Ophélia fut tout à fait divulguée, tous ses amis et voisins l'invitèrent solennellement pendant une quinzaine de jours à venir prendre le thé, et ses vues et projets furent l'objet d'enquêtes et de discussions en forme. Miss Moseley, qui venait dans la maison pour aider à faire les robes, acquit chaque jour plus d'importance en proportion des développemens que prenait le trousseau de miss Ophélia. On savait positivement que le squire Saint-Clare avait déboursé cinquante dollars et les avait donnés à miss Ophélia, lui disant d'acheter les habits qu'elle voudrait, et qu'on avait commandé à Boston deux robes de soie et un chapeau. Quant à la convenance de cette dépense extraordinaire, l'esprit public fut divisé; les uns affirmant que, tout considéré, c'était assez bien pour une fois dans la vie, et les autres, soutenant avec force qu'on aurait mieux fait d'envoyer l'argent aux missionnaires, mais tous convenaient qu'on n'avait jamais vu dans l'endroit une ombrelle pareille à celle qui avait été envoyée de New-York, et que miss Ophélia avait une robe de soie qui était capable de se tenir debout toute seule, quoi qu'on pût dire de sa maîtresse. Il courait aussi des bruits assez vraisemblables d'un mouchoir de poche ourlé à jour; et on alla jusqu'à dire que miss Ophélia en avait un avec de la dentelle tout autour; on ajoutait même qu'il était brodé aux quatre coins mais ce dernier point ne fut jamais vérifié d'une manière satisfaisante, et est resté douteux jusqu'à aujourd'hui.

Miss Ophélia, telle que vous la voyez maintenant, est debout devant vous, en robe de voyage de toile brune très lustrée; elle est grande et anguleuse. Sa figure est maigre et les contours en sont aigus; ses lèvres sont serrées comme celles d'une personne qui est dans l'habitude de prendre des résolutions définitives sur toutes sortes de sujets; tandis que ses yeux noirs et perçans ont un regard scrutateur, et se promènent partout, comme s'ils cherchaient quelque chose dont ils pussent prendre soin.

Tous ses mouvemens étaient brusques, décidés, énergiques; elle était assez taciturne, mais ses paroles allaient droit au fait lorsqu'elle parlait.

Comme habitudes, c'était une personnification vivante de l'ordre, de la méthode et de l'exactitude. En fait de ponctualité, elle était aussi inévitable qu'une horloge, aussi inexorable qu'une locomotive; et elle tenait en mépris, en abomination tout ce qui avait un caractère opposé.

Le péché des péchés à ses yeux, — le comble du mal, —

était exprimé par un mot très usité et très important dans son vocabulaire :—« Le manque de ressources.» Le dernier degré de son mépris consistait dans une prononciation très énergique du mot « dénué de ressources! » et par là elle caractérisait tous les modes de conduite qui n'avaient pas une relation directe, indispensable, avec l'accomplissement des desseins qu'on avait alors dans l'esprit. Les gens qui ne faisaient rien, ou qui ne savaient pas exactement ce qu'ils allaient faire, oû qui ne prenaient pas la voie la plus directe pour accomplir ce qu'ils avaient entrepris, étaient l'objet de son profond dédain, dédain qui se manifestait moins souvent par ce qu'elle disait que par une mine d'une rigidité glaciale, comme si la chose ne valait pas la peine d'ouvrir la bouche.

Quant à ce qui est de l'intelligence,—elle avait un esprit net, fort, actif; elle était très versée dans l'histoire et les vieux classiques anglais, et sa pensée avait une grande vigueur dans des limites assez étroites. Ses opinions en théologie avaient chacune leurs formules positives et distinctes; elles avaient toutes leur étiquette et leur place à part, comme les paquets d'étoffes de sa boîte à racommodages; il y en avait tant, et il ne devait pas y en avoir jamais davantage. Il en était de même de ses idées relativement à la plupart des choses de la vie pratique,— telle que la tenue d'une maison dans toutes ses branches, et les diverses relations politiques de son village natal. Et sous tout cela, plus profond, plus haut et plus large que tout, était le plus fort principe de son être, — la conscience. Nulle part la conscience ne domine et n'absorbe tout comme chez les femmes de la Nouvelle-Angleterre. C'est la formation granitique, qui gît au plus profond et s'élève jusqu'au sommet des monts les plus élevés.

Miss Ophélia était l'esclave la plus soumise de ce mot : « Cela se doit. » Une fois qu'on lui avait démontré que le » sentier du devoir, » comme elle l'appelait, était dans une direction donnée, il n'était ni feu, ni eau, qui pût l'en détourner. Elle eût marché tout droit, jusque dans un puits ou jusqu'à la bouche d'un canon chargé, si elle eût été bien sûre que c'était là qu'était le sentier. L'idée qu'elle se faisait du droit était si haute, si vaste, si minutieuse, et faisait si peu de concession à la fragilité humaine, que bien qu'elle s'efforçât avec une héroïque ardeur de la réaliser, elle n'y parvenait jamais, et, en conséquence, était constamment tourmentée par un sentiment souvent fort pénible de son insuffisance. Cela donnait à sa religion une physionomie sévère et un peu sombre.

Mais comment se peut-il que miss Ophélia parte avec Augustin Saint-Clare, — lui, si ami du plaisir, si ennemi de la gêne, si peu ponctuel, si peu pratique, si sceptique, — lui qui foule aux pieds avec une audacieuse et nonchalante liberté toutes les habitudes et opinions qu'elle chérit le plus?

Pour dire la vérité, miss Ophélia l'aimait. Enfant, elle lui avait appris son catéchisme, elle raccommodait ses habits, elle peignait ses cheveux et le dirigeait généralement dans la voie qu'il devait suivre; et son cœur ayant un côté chaud, Augustin, comme cela lui arrivait avec beaucoup de gens, en avait accaparé une large part, et c'est pour cela qu'il était parvenu sans peine à lui persuader que le « sentier du devoir » se trouvait dans la direction de la Nouvelle-Orléans, qu'elle devait venir avec lui pour prendre soin d'Eva, et empêcher tout d'aller à sa perte, pendant les fréquentes maladies de sa femme. L'idée d'une maison sans quelqu'un pour la surveiller lui toucha le cœur; puis elle aimait la charmante petite fille, ce que peu de personnes pouvaient s'empêcher de faire; et quoi qu'elle regardât Augustin à peu près comme un païen, elle l'aimait pourtant aussi, elle riait de ses plaisanteries, et était pour ses faiblesses d'une indulgence que ceux qui la connaissaient regardaient comme parfaitement incroyable. Mais ce qu'il reste à savoir de miss Ophélia, le lecteur l'apprendra en faisant lui-même connaissance avec elle.

La voilà dans son salon, entourée d'une multitude de gros et petits sacs de nuit, malles et paniers, ayant chacun leur destination, et qu'elle noue, attache, empaquète ou ferme avec un grand sérieux.

— Voyons, Eva, avez-vous pris note de vos effets? Non, n'est-ce pas, cela va sans dire; les enfans n'en font jamais d'autre. Voici le sac de nuit moucheté et le petit carton bleu qui contient votre plus beau chapeau,—cela fait deux, et le petit sac de gomme élastique fait trois, et ma boîte à rubans et à aiguilles fait quatre, et mon carton cinq, et ma boîte à cols six, et cette petite malle en crin sept. Qu'avez-vous fait de votre *sun-shade*? Donnez-la moi, que je mette du papier autour et que je l'attache à mon parapluie avec la mienne; — là, voilà.

— Mais à quoi bon, tante? Nous retournons à la maison.

— Pour la conserver fraîche, enfant; on doit prendre soin de ses effets, si l'on veut avoir quelque chose. Et maintenant, Eva, votre dé est-il serré?

— Je ne sais vraiment pas, tante.

— C'est égal, je vais revisiter votre boîte; le dé, la cire, deux bobines, les ciseaux, le couteau, le passe-lacet; c'est bien, — mettez-la ici. Comment avez-vous fait, enfant, lorsque vous êtes venue seule avec votre papa? Vous avez dû perdre tout ce que vous aviez.

— J'ai perdu beaucoup de choses, tante; et quand nous nous arrêtions quelque part, papa rachetait tout ce qui manquait.

— Miséricorde, enfant! quelle méthode!

— Mais elle était fort simple, tante, dit Eva.

— C'est un terrible *manque de ressources*, dit la tante.

— Tante, qu'allez-vous faire à présent. Cette malle est trop pleine pour se refermer.

— Il *faut* qu'elle se referme, dit la tante d'un air de général, en foulant les objets et en sautant sur le couvercle. Cependant la malle était encore un peu entrebâillée.

— Montez ici, Eva! dit courageusement miss Ophélia: ce qui a été fait peut se refaire. Cette malle *doit* être fermée à clef, il n'y a pas à dire.

Et la malle, intimidée probablement par cette affirmation résolue, finit par céder. Le crochet entra dans son trou, miss Ophélia tourna la clef, et la mit toute triomphante dans sa poche.

— Maintenant, nous sommes prêtes. Où est votre papa? Je crois qu'il est temps de faire partir ce bagage. Allez voir, Eva, où est votre papa.

— Je le vois; il est à l'autre bout de la cabine des messieurs; il mange une orange.

— Il ne sait pas combien nous sommes près d'arriver; ne feriez-vous pas mieux de courir lui parler?

— Papa n'est jamais pressé, et nous ne sommes pas arrivés au débarcadère; passez sur la galerie, tante. Regardez! voilà notre maison, en haut de cette rue!

Le bateau se mit, avec de profonds gémissemens, comme un grand monstre fatigué, à se frayer un passage à travers les nombreux *steamers* qui stationnaient près de la levée. Éva indiquait avec joie les clochers, les dômes, et tous les monumens auxquels elle reconnaissait sa ville natale.

— Oui, oui, ma chère; c'est très beau, dit miss Ophélia. Mais voici le bateau qui s'arrête! Où est votre père?

Et alors commença le tumulte ordinaire du débarquement, — les garçons courant de vingt côtés à la fois, — les hommes entassant malles, sacs de nuit et boîtes, — les femmes appelant leurs enfans avec anxiété, et tout le monde s'assemblant en masse près de la planche du débarcadère.

Miss Ophélia s'assit résolument sur la malle qu'elle venait de conquérir, et rangeant tous ses effets dans un bel ordre militaire, elle parut décidée à les défendre jusqu'à son dernier soupir.

— Prendrai-je votre malle, madame? Prendrai-je votre bagage? Veillerai-je sur votre bagage, madame? Emporterai-je ça, madame? Toutes ces propositions pleuvaient sur elle sans qu'elle y fît attention. Elle était assise d'un air refrogné, droite comme une aiguille à ravauder fichée dans une planche, tenant son faisceau de parapluies et d'ombrelles, et répondant avec une détermination suffisante pour

effrayer même un cocher de fiacre, et demandant à Éva, entre chaque réponse, à quoi pouvait penser son père ; il n'avait pas pu tomber à l'eau, mais quelque chose avait dû arriver ; et juste au moment où elle commençait à se tourmenter réellement, il arriva, avec son insouciance ordinaire, et donnant à Éva un quartier de l'orange qu'il mangeait, il dit :

— Eh bien ! cousine Vermont, je suppose que vous êtes toute prête ?

— Il y a une heure que je suis prête et que j'attends, répliqua miss Ophélia ; je commençais à être vraiment inquiète de vous.

— Vous êtes une habile personne, dit-il. Eh bien! la voiture est là ; la foule est maintenant écoulée, et l'on peut sortir d'une manière décente et chrétienne, sans être poussé et coudoyé. Ici, ajouta-t-il à un cocher qui se tenait derrière lui, emportez ces objets.

— Je vais aller voir comment il les mettra, dit miss Ophélia.

— Oh ! cousine, à quoi bon ?

— Eh bien ! je porterai ceci au moins, et ceci, et ceci, dit miss Ophélia, mettant de côté trois boîtes et un petit sac de nuit.

— Ma chère miss Vermont, vous ne devez positivement pas vouloir nous traiter à la mode de votre pays. Il faut que vous adoptiez au moins un peu des principes du Sud, et ne pas sortir du bateau sous un pareil faix. On vous prendra pour une femme de chambre ; donnez cela à cet homme ; il le déposera à terre comme si c'était des œufs.

Miss Ophélia jeta un regard désespéré sur son cousin tandis qu'il lui enlevait tous ses trésors, et se réjouit de les retrouver avec elle sains et saufs dans la voiture.

— Où est Tom ? dit Éva.

— Oh ! il est sur le siége, ma chère. Je vais donner Tom à ma mère, comme gage de réconciliation, pour remplacer cet ivrogne qui a renversé la voiture.

— Oh ! Tom fera un admirable cocher, je le sais, dit Eva ; il ne se grisera jamais.

La voiture s'arrêta devant une ancienne maison, bâtie dans ce style moitié espagnol, moitié français, dont il y a des spécimens dans quelques parties de la Nouvelle-Orléans. Elle était construite à la façon mauresque, — un bâtiment carré enfermant une cour dans laquelle la voiture entra par une porte voûtée. La cour avait été évidemment disposée à l'intérieur pour produire un effet pittoresque et voluptueux. Tout à l'entour régnaient de vastes galeries dont les arcades mauresques, les sveltes piliers et les arabesques reportaient l'esprit, comme dans un rêve, au règne du roman oriental en Espagne. Au milieu de la cour, une fontaine lançait dans les airs ses eaux argentées, qui retombaient en écume incessante dans un bassin de marbre, garni d'une épaisse bordure de violettes odorantes. L'eau de la fontaine, transparente comme du cristal, était animée par des milliers de poissons d'or et d'argent qui couraient et scintillaient comme autant de joyaux vivans. Autour de la fontaine régnait une allée, pavée d'une mosaïque de cailloux qui représentait divers dessins curieux ; et cette allée était entourée elle-même d'un gazon doux comme un velours vert, tandis qu'une avenue pour les voitures encadrait le tout. Deux grands orangers couverts de fleurs jetaient une ombre délicieuse ; et rangés en cercle autour du gazon, étaient des vases en marbre sculptés d'arabesques, contenant les fleurs les plus choisies des tropiques. D'énormes grenadiers, avec leurs feuilles luisantes et leurs fleurs couleurs de flamme, des jasmins d'Arabie au sombre feuillage, aux étoiles d'argent, des géraniums, des rosiers courbés sous le poids de leurs fleurs, des jasmins dorés, des verveines à l'odeur de citron, mariaient leurs couleurs et leurs parfums, tandis que çà et là un mystique aloès, avec ses feuilles étranges et massives, avait l'air d'un vieil enchanteur, siégeant dans sa grandeur fatidique au milieu des fleurs et des parfums périssables qui l'entouraient.

Les galeries qui encadraient la cour étaient décorées d'un rideau d'étoffe mauresque, qu'on pouvait tirer à volonté pour arrêter les rayons du soleil. L'aspect général du lieu était luxueux et romantique.

Quand la voiture entra, Éva, dans l'effusion de sa joie, eut l'air d'un oiseau qui cherche à s'échapper de sa cage.

— Oh ! n'est-ce pas qu'elle est belle, qu'elle est adorable, ma chère maison? dit-elle à miss Ophélia. N'est-ce pas qu'elle est belle ?

— C'est une jolie habitation, dit miss Ophélia, en mettant pied à terre, quoiqu'elle me semble un peu antique et païenne.

Tom descendit du siége et regarda autour de lui d'un air de satisfaction placide.

Les nègres, il faut se le rappeler, sont des plantes exotiques des plus magnifiques contrées de la terre, et ils ont au cœur une passion profonde pour tout ce qui est éclatant et riche, pour tout ce qui parle à l'imagination, passion qui, satisfaite grossièrement et sans goût, leur attire la risée de la race blanche, plus froide et plus raisonnable.

Saint-Clare, dont le cœur était rempli de poésie voluptueuse, sourit à la remarque de miss Ophélia sur sa maison ; et se tournant vers Tom, qui regardait à l'entour, sa face noire toute rayonnante d'admiration, il lui dit :

— Tom, mon garçon, cela paraît vous plaire.

— Oui, maître. Ça a l'air tout à fait bien, dit Tom.

Tout cela se passa en un moment, tandis qu'on déchargeait les malles, qu'on payait le fiacre, et qu'une foule d'individus de tout âge et de toute taille, — hommes, femmes et enfans, — accouraient par les galeries du haut et du bas pour voir entrer leur maître. Au premier rang était un jeune mulâtre en grande toilette, personnage évidemment très distingué, habillé à la mode la plus outrée, et agitant avec grâce un mouchoir de batiste parfumée.

Ce personnage s'était efforcé avec une grande activité de chasser tout le troupeau des domestiques à l'autre bout de la véranda.

— En arrière ! tous tant que vous êtes ! Je suis honteux de vous, disait-il d'un ton d'autorité. Allez-vous importuner les parens de notre maître, la première heure de son retour ?

Tous prirent une mine confuse à cet élégant discours prononcé en se donnant des airs, et ils se tinrent pressés les uns contre les autres à une distance respectueuse, à l'exception de deux vigoureux porteurs qui arrivèrent, et se mirent à emporter le bagage.

Grâce à l'arrangement systématique de monsieur Adolphe, lorsque Saint-Clare se retourna après avoir payé le fiacre, il n'y avait plus en vue que monsieur Adolphe lui-même, avec son gilet de satin, sa chaîne d'or et son pantalon blanc, et saluant avec une grâce et un charme inexprimables :

— Ah ! Adolphe, est-ce vous ? lui dit son maître en lui tendant la main ; comment allez-vous, garçon? Tandis qu'Adolphe débitait avec une grande facilité une harangue improvisée qu'il avait préparée avec beaucoup de soin depuis quinze jours.

— Bien, bien, dit Saint-Clare, passant outre avec son air habituel de plaisanterie insouciante; vous vous en êtes tiré très bien, Adolphe. Veillez à ce que le bagage soit déposé où il faut. J'irai voir tout le monde dans une minute ; et en disant cela, il conduisit miss Ophélia dans un grand parloir qui ouvrait sur la véranda.

Éva, cependant, s'était enfuie comme un oiseau à travers le même parloir, dans un petit boudoir qui donnait aussi sur la véranda.

Une grande femme aux yeux noirs, au teint blême, se leva à demi d'un lit de repos sur lequel elle était couchée.

— Maman ! s'écria Éva, se jetant à son cou dans une sorte d'extase, en l'embrassant à plusieurs reprises.

— C'est assez ! — Prenez garde, mon enfant, ne me faites pas mal à la tête ! dit la mère, après lui avoir donné un baiser languissant.

Saint-Clare entra, embrassa sa femme d'une façon tout à fait orthodoxe et conjugale, puis il la présenta à sa cou-

sine. Marie leva ses grands yeux sur celle-ci avec une certaine curiosité, et la reçut avec une politesse indolente. Une multitude de domestiques se pressa alors à la porte d'entrée, et parmi eux une mulâtresse entre deux âges, d'une apparence respectable, se tenait en avant, toute tremblante d'attente et de joie.

— Oh! voilà maman! dit Éva en volant à travers la chambre; et se précipitant dans ses bras, elle la couvrit de baisers.

Cette femme ne dit pas qu'Éva lui faisait mal à la tête; au contraire, elle la serra contre son cœur, et elle rit et elle pleura à faire douter de son bon sens; et lorsqu'elle eut cessé ses caresses, Éva courut de l'un à l'autre, prodiguant les poignées de main et les baisers de telle façon que miss Ophélia déclara plus tard qu'elle en avait eu mal au cœur.

—Eh bien! dit miss Ophélia, vous autres enfans du Sud, vous pouvez faire quelque chose que je ne pourrais pas faire.

— Qu'est-ce donc, je vous prie? demanda Saint-Clare.

— Je tâche d'être bonne pour tout le monde, et je ne voudrais blesser personne; mais quant à embrasser...

— Des nègres, dit Saint-Clare, vous n'en avez pas la force? Eh?

— Oui, c'est cela. Comment le peut-elle?

Saint-Clare se mit à rire en entrant dans le passage. — Holà! ici, qu'ai-je à payer ici? Allons, tout le monde, — Mammy, Zimmy, Polly, Sukey, — est-on bien aise de voir son maître, dit-il en leur donnant successivement des poignées de main. Faites attention aux *babies*, ajouta-t-il comme il trébuchait par-dessus un petit marmot couleur de suie qui se traînait à quatre pattes. Si je marche sur quelqu'un, qu'on le dise!

Ce furent des rires et des bénédictions, tandis qu'il leur distribuait de menues pièces de monnaie.

— Allons, maintenant, allez-vous-en comme de bons garçons et de bonnes filles, dit-il; et toute l'assemblée claire et foncée passa par une porte sur une grande véranda, suivie d'Éva, qui portait un énorme sac qu'elle avait rempli de pommes, de noix, de sucre-candi, de rubans, de dentelles et de jouets de toute espèce, tout le long du chemin en revenant.

Comme Saint-Clare allait s'en retourner, son œil tomba sur Tom, qui, ne sachant quelle contenance faire, se tenait tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, tandis qu'Adolphe, négligemment appuyé contre la balustrade, l'examinait avec une lorgnette d'un air qui aurait fait honneur à n'importe quel dandy.

— Eh bien! fat que vous êtes, dit son maître en abaissant sa lorgnette, est-ce ainsi que vous traitez les gens qui viennent vous voir? Il me semble, Dolphe, ajouta-t-il en posant le doigt sur l'élégant gilet de satin avec lequel Adolphe jouait, il me semble que c'est mon gilet.

— Oh! maître, ce gilet tout taché de vin! — Un gentleman tel que maître ne saurait porter un pareil gilet. J'ai cru entendre que je devais le prendre. C'est bon pour un pauvre diable de nègre tel que moi.

Et Adolphe secoua la tête et passa gracieusement ses doigts à travers sa chevelure parfumée.

— Ah! c'est pour cela? dit Saint-Clare avec insouciance. Voyons, je vais montrer Tom à sa maîtresse, et ensuite vous le mènerez à la cuisine, et ayez soin de ne pas prendre de vos airs avec lui. Il vaut bien deux fats de votre espèce.

— Maître aime toujours à plaisanter, dit Adolphe en riant. Je suis enchanté de voir maître de si bonne humeur.

— Ici, Tom, dit Saint-Clare en lui faisant signe du doigt.

Tom entra dans la chambre. Il regarda attentivement les tapis de velours et toute cette splendeur non encore rêvée de glaces, de tableaux, de statues et de rideaux; et comme la reine de Saba devant Salomon, il se sentit perdre courage. Il avait même peur de poser ses pieds par terre.

— Voyez-vous, Marie, dit Saint-Clare à sa femme, je vous ai, à la fin, acheté un cocher à votre goût. C'est, je vous assure, un vrai corbillard pour l'allure et pour la couleur, et avec lui vous irez comme à un enterrement, si vous voulez. Ouvrez les yeux, allons, et regardez-le. Vous ne direz plus à présent que je ne pense pas à vous quand je suis absent.

Marie ouvrit les yeux et les fixa sur Tom sans se lever.

— Je suis sûre qu'il se grisera, dit-elle.

— Non, l'article est garanti pieux et sobre.

— Je désire qu'il tourne bien, dit la dame; mais c'est plus que je n'espère.

— Dolphe, dit Saint-Clare, menez Tom en bas, et faites attention à vous; souvenez-vous de ce que je vous ai dit.

Adolphe prit les devans d'un pied leste, et Tom le suivit d'un pas lourd.

— C'est un véritable hippopotame! dit Marie.

— Allons, voyons, Marie, dit Saint-Clare en s'asseyant sur un tabouret près du sofa, soyez gracieuse, et dites aux gens quelque chose d'aimable.

— Vous avez été absent quinze jours de plus qu'il n'était convenu, dit la dame en faisant la moue.

— Mais je vous en ai écrit la raison, vous savez.

— Une lettre si courte, si froide!

— Mon Dieu! la poste allait partir, et il fallait écrire comme cela ou pas du tout.

— C'est toujours la même histoire! toujours quelque chose pour allonger vos absences et raccourcir vos lettres!

— Regardez-moi ceci, dit-il en tirant de sa poche un élégant étui en velours et l'ouvrant, voici un cadeau que je vous rapporte de New-York.

C'était un daguerréotype, clair et moelleux comme une gravure, représentant Éva et son père assis la main dans la main.

Marie le regarda d'un air peu satisfait.

— Pourquoi avez-vous pris une attitude si gauche?

— L'attitude peut être une affaire d'opinion; mais que pensez-vous de la ressemblance?

— Si vous ne faites aucun cas de mon opinion sous ce rapport, je suppose que vous n'en faites pas non plus sous un autre, dit la dame en fermant le daguerréotype.

— Diable soit de la femme! dit Saint-Clare à part lui; mais il ajouta tout haut : Voyons, Marie, que pensez-vous de la ressemblance? Pas d'enfantillage!

— C'est fort inconsidéré à vous, Saint-Clare, d'insister pour que je parle, et que je regarde un tas de choses. Vous savez que j'ai été couchée toute la journée avec la migraine, et on a fait un tel vacarme depuis votre arrivée, que je suis à moitié morte.

— Vous êtes sujette à la migraine, madame! dit miss Ophélia sortant tout à coup des profondeurs d'un grand fauteuil où elle était tranquillement assise à faire un inventaire du mobilier et à en supputer le coût.

— Oui, j'en suis un véritable martyr.

— Le thé de genièvre est bon pour la migraine, dit miss Ophélia. Du moins Augusta, la femme d'Abraham Perry, le prétendait, et c'était une excellente garde-malade.

— Je ferai apporter tout exprès le premier genièvre qui mûrira dans notre jardin, près du lac, dit Saint-Clare en tirant gravement la sonnette. En attendant, cousine, vous devez avoir besoin de vous retirer dans votre appartement, et de vous rafraîchir un peu après votre voyage. Dolphe, ajouta-t-il, dites à Mammy de venir ici. La respectable mulâtresse à laquelle Éva avait prodigué tant de caresses ne tarda pas à entrer; elle était mise avec une élégante propreté; elle avait sur la tête un turban élevé rouge et jaune, cadeau récent d'Éva, et dont l'enfant l'avait coiffée elle-même.— Mammy, dit Saint-Clare, je confie madame à vos soins; elle est fatiguée et a besoin de repos. Conduisez-la à sa chambre, et veillez à ce qu'elle ait toutes ses aises. Et là-dessus, miss Ophélia disparut à la suite de Mammy.

CHAPITRE XVI.

La maîtresse de Tom et ses opinions.

— Et maintenant, Marie, dit Saint-Clare, vos beaux jours vont commencer, voici votre laborieuse cousine de la Nouvelle-Angleterre qui va prendre désormais à son compte toutes les charges qui pèsent sur vous ; vous allez avoir tout le temps de vous remettre de vos fatigues, et de redevenir jeune et jolie. Il vaut mieux que la remise des clefs ait lieu sur-le-champ.

Ces paroles étaient prononcées au déjeuner, quelques jours après l'arrivée de miss Ophélia.

— Elle est la bienvenue, répondit Marie, la tête négligemment appuyée sur sa main ; elle saura bientôt que par ici ce sont les maîtresses qui sont les esclaves.

— Oh certainement ! elle fera cette découverte, et beaucoup d'autres encore, dit Saint-Clare.

— Il y a des gens qui prétendent que nous gardons des esclaves pour notre agrément, dit Marie ; si nous ne consultions que notre agrément nous les congédierions tout de suite.

Evangéline arrêta ses grands yeux sérieux sur la figure de sa mère et dit avec simplicité : — Pourquoi donc les gardez-vous, maman ?

— Je n'en sais vraiment rien, si ce n'est pour me tourmenter, car ils font le tourment de ma vie ; ce sont eux en partie qui ont ruiné ma santé ; il faut dire, par-dessus le marché, que nos esclaves sont pires que ceux de tous les autres maîtres.

— Vous avez le spleen ce matin, dit Saint-Clare, autrement vous ne parleriez pas ainsi. Je vous citerai Mammy, la meilleure esclave qui soit au monde ; que feriez-vous sans elle ?

— Mammy est en effet la meilleure que j'aie jamais connue, et cependant Mammy est égoïste, terriblement égoïste ; du reste, c'est le défaut de toute la race.

— L'égoïsme est un horrible défaut, interrompit gravement Saint-Clare.

— C'est celui de Mammy. N'est-ce pas en effet de l'égoïsme de sa part de dormir si profondément la nuit quand elle sait que j'ai besoin d'elle à chaque instant ? Et avec cela, elle est si difficile à réveiller ! Je suis positivement plus mal ce matin par suite des efforts qu'il m'a fallu faire pour la tirer de son sommeil la nuit dernière.

— N'a t-elle pas veillé plusieurs nuits auprès de vous dernièrement, maman ? dit Eva.

— Comment le savez-vous ? répondit Marie d'un ton piqué ; elle s'est donc plainte ?

— Non pas, maman, elle m'a seulement dit que vous passiez tant de mauvaises nuits !

— Pourquoi ne laissez-vous pas Jane ou Rosa la remplacer auprès de vous pendant une ou deux nuits, pour qu'elle puisse reposer ? dit Saint-Clare.

— Comment me proposez-vous une pareille chose, Saint-Clare ? vous êtes vraiment extraordinaire ; nerveuse comme je le suis, le moindre souffle me fait mal. Une femme à laquelle je ne serais pas habituée me rendrait folle. Si Mammy avait pour moi le moindre intérêt, elle se réveillerait plus facilement. J'ai entendu parler de gens qui avaient des domestiques si dévoués ! Mais je n'ai jamais eu ce bonheur. Et elle poussa un soupir.

Miss Ophélia avait écouté cette conversation en observatrice grave et sagace ; elle gardait le silence, comme si elle voulait bien savoir tout ce qui se passait avant de hasarder une parole.

— Mammy n'est pas sans une sorte de bonté, continua Marie ; elle est polie, respectueuse ; mais, encore une fois, elle est égoïste jusque dans le fond du cœur. Elle se tourmente et s'inquiète sans cesse au sujet de son mari. Quand je me suis mariée, je suis venue ici, comme de raison, et je l'ai amenée avec moi. Mon père ne pouvait raisonnablement me laisser emmener son mari, lequel est forgeron et lui est nécessaire. J'avais pensé à ce moment-là, et j'avais dit au mari et à la femme qu'il valait mieux qu'ils renonçassent l'un à l'autre, puisqu'ils ne pouvaient vraisemblablement plus vivre ensemble. Je regrette maintenant de n'avoir pas insisté sur cette résolution. J'aurais marié Mammy à un autre. Mais j'ai été sotte et trop indulgente. J'ai dit à cette fille qu'elle ne devait pas s'attendre à voir son mari plus d'une ou deux fois pendant sa vie, car l'habitation de mon père n'est pas favorable à ma santé, et je ne puis y séjourner. J'ai donc conseillé à Mammy de s'arranger avec un autre homme, mais elle n'a jamais voulu. Il y a dans cette fille une sorte d'obstination que tout le monde ne voit pas comme moi.

— A-t-elle des enfans ? demanda miss Ophélia.

— Elle en a deux.

— Elle éprouve de la peine à s'en séparer ?

— Sans doute. Mais je n'ai pu les amener ; c'étaient de dégoûtans petits drôles que je ne pouvais souffrir autour de moi. D'ailleurs ils prenaient trop de son temps à Mammy qui, j'en suis sûre, a toujours gardé de l'humeur à cause de cette séparation. Elle ne veut absolument pas prendre un autre homme, et quoiqu'elle n'ignore pas combien elle m'est nécessaire et combien ma santé est délicate, je suis persuadée qu'elle retournerait demain avec son mari si elle le pouvait. Tous ces nègres sont si égoïstes ! le meilleur ne vaut rien.

— Ce sont là de tristes sujets de réflexions, interrompit sèchement Saint-Clare.

Miss Ophélia le regardait, et elle voyait un sourire sarcastique glisser sur sa lèvre, pendant que la rougeur de la honte empourprait ses joues.

— Mammy a toujours été une de mes favorites, poursuivit Marie. Je voudrais que vos servantes du Nord pussent voir ses cabinets remplis de robes ; — robes de mousseline, de soie et de batiste en pur fil. J'ai travaillé quelque fois toute une après-midi à garnir ses bonnets. Quant à des injures elle ignore ce que c'est, et elle n'a jamais été fouettée qu'une ou deux fois ; elle trouve chaque jour son café ou son thé avec du sucre blanc. C'est absurde ; mais Saint-Clare installe le salon dans la cuisine, et ici chacun vit à sa guise. Le fait est que nos esclaves sont trop gâtés, et s'ils sont égoïstes et sans gêne, c'est bien un peu de notre faute. J'ai fait à ce sujet tant de remontrances à Saint-Clare que j'en suis fatiguée.

— Et moi aussi, répondit Saint-Clare. Et il prit le journal du matin.

La belle Éva avait écouté sa mère avec cette expression grave et mystérieuse qui lui était particulière. Elle s'approcha lentement, et se plaçant derrière la chaise de Marie, elle passa ses bras autour du cou de sa mère.

— Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a ? dit celle-ci.

— Maman, ne pourrais-je pas vous soigner une nuit ? — seulement une nuit ? Je vous assure que je ne fatiguerai pas vos nerfs. Je ne dormirai presque pas ; je passe toutes mes nuits éveillée.

— Oh ! quelle sottise ! Quelle étrange enfant êtes-vous ?

— Me le permettez-vous, maman ? Et puis, ajouta-t-elle avec timidité, je crois que Mammy n'est pas très-bien portante. Elle m'a dit qu'elle avait toujours mal à la tête depuis quelque temps.

— Oui, oui, je sais, c'est là une des manies de Mammy ; elle est comme toutes les autres qui font tant d'embarras pour un petit mal de tête ou un petit mal au doigt. Il ne faut jamais encourager ces choses-là. J'ai des idées très arrêtées à ce sujet ; et vous-même, poursuivit-elle en se tournant vers miss Ophélia, vous sentirez la nécessité d'agir de la même façon. Si vous encouragez les domestiques à se plaindre de tous leurs bobos, vous n'en verrez jamais la fin. Est-ce que moi-même je me plains jamais ? Personne ne sait tout ce que j'endure ; mais je sais que

est un devoir de l'endurer tranquillement, et c'est ce que je fais.

Les yeux de miss Ophélia exprimèrent un visible étonnement à cette péroraison qui fit éclater de rire Saint-Clare.

— Saint-Clare rit toujours quand il m'arrive de faire la plus petite allusion à ma mauvaise santé, dit Marie avec une expression de martyr, je souhaite qu'il ne s'en repente pas bientôt. Et Marie porta son mouchoir à ses yeux.

Ces paroles furent suivies d'un silence embarrassant, tant cette scène était ridicule. Saint-Clare se leva, regarda sa montre, et dit qu'il avait une affaire au bout de la rue. Eva courut après son père, et miss Ophélia resta seule à table avec Marie.

— Je reconnais bien là Saint-Clare, dit cette dernière en retirant de ses yeux le mouchoir, aussitôt que le criminel à l'intention duquel avait été déployée cette mise en scène fut sorti; il ne se figure pas, et ne se figurera jamais ce que je souffre et ce que j'ai souffert pendant des années. Si j'étais femme à me plaindre et à faire fracas de mes souffrances, les sujets ne me manqueraient pas. Les hommes se fatiguent bien vite d'une femme qui se plaint, mais j'ai tant souffert sans jamais rien dire que Saint-Clare croit aujourd'hui que je puis tout supporter.

Miss Ophélia ne savait pas exactement la réponse que Marie attendait d'elle.

Pendant qu'Ophélia cherchait ce qu'elle devait dire, Marie essuyait ses larmes, et arrangeait sa toilette, comme une tourterelle qui redresse ses plumes après une averse.

Bientôt vinrent les recommandations à miss Ophélia sur les armoires, les cabinets, la chambre des provisions, etc., dont cette dernière allait prendre la direction. Marie donna tant d'avis, qu'une tête moins forte que celle d'Ophélia eût été étourdie par tout ce cliquetis de paroles.

— A présent, poursuivit Marie, je crois vous avoir tout dit. Ainsi, quand reviendra ma prochaine crise, rien ne vous empêchera de diriger la maison sans avoir besoin de me consulter. Un dernier mot sur Eva. Elle a besoin d'être surveillée de près.

— Elle semble une charmante enfant, dit miss Ophélia.

— Oui, mais elle est étrange, très étrange, elle est pleine de singularités; elle ne me ressemble en rien. Et elle soupira comme si c'était là un grand malheur.

Miss Ophélia pensait intérieurement qu'il était fort heureux que la fille ne ressemblât pas à la mère, mais elle ne crut pas devoir faire part de son opinion à son interlocutrice.

— Éva, continua Marie, laisse un peu trop les domestiques l'approcher. S'il ne s'agissait que des enfans, je ne dirais rien. Je jouais avec les négrillons de mon père; mais Éva agit toujours comme si elle était l'égale de ces gens-là. J'ai tout fait pour la corriger de ce défaut, mais je crois que Saint-Clare l'encourage de son côté dans ces étranges idées. A vrai dire, Saint-Clare est de l'avis de tout le monde ici, excepté pourtant de l'avis de sa propre femme.

Miss Ophélia garda encore un profond silence.

— La seule manière d'agir avec les domestiques, poursuivit Marie, c'est de les faire plier et de les tenir sous le joug. Telle a été ma règle de conduite depuis mon enfance. Eva gâterait toute ma maison. Comment s'en tirera-t-elle quand elle tiendra son ménage? Je l'ignore. Quant à moi, je veux être bonne avec les esclaves, mais je sais les tenir à leur place. C'est ce qu'il est impossible de faire entrer dans la tête d'Éva; vous l'avez entendue m'offrir de me soigner pendant la nuit pour laisser reposer Mammy. Voilà un exemple de ce que ferait cette enfant si elle était la maîtresse.

— Vous pensez cependant, dit miss Ophélia avec franchise, que vos domestiques sont des êtres humains, et qu'ils ont droit à quelque repos quand ils sont fatigués.

— Sans doute; je leur laisse prendre leurs aises tant que cela ne peut en rien compromettre le service, vous comprenez... Mammy pourra toujours rattraper son sommeil un jour ou l'autre. Je ne m'y opposerai pas; du reste, c'est la plus grande dormeuse que j'aie jamais vue; assise, debout, cette créature s'endort; elle s'endort en parlant et n'importe où elle se trouve. Ah! il n'y a pas de danger que celle-là ne dorme pas suffisamment. Rien n'est plus ridicule, à mon avis, que de traiter des nègres comme s'il s'agissait de fleurs rares ou de potiches chinoises. Et en disant ces paroles, elle se plongeait dans les profondeurs d'un grand fauteuil, et portait languissamment à ses narines une élégante cassolette en cristal taillé.

— Vous voyez, ajouta-t-elle d'une voix faible et languissante comme le dernier soupir de la brise, vous voyez, cousine Ophélia, que je ne parle pas souvent de moi; cela ne me convient guère; mais il est des points sur lesquels Saint-Clare et moi nous différons essentiellement. Mon mari ne m'a jamais comprise, jamais il ne m'a appréciée à ma juste valeur. Cela tient, je le crois, à ma frêle et délicate santé. Saint-Clare est plein de bonnes intentions sans doute, mais les hommes sont bien égoïstes, et ils ont peu d'égards envers les femmes; telle est du moins mon impression.

Miss Ophélia, qui avait toute la prudence naturelle aux habitans de la Nouvelle-Angleterre, avait surtout horreur d'être mêlée à des discussions domestiques. Elle prit un air de neutralité sévère, et tira de sa poche un bas long d'une aune, en guise de spécifique contre l'oisiveté, que le docteur Watts appelle une habitude de Satan, et elle se mit à tricoter, les lèvres serrées. Elle semblait dire : C'est inutile, je ne veux pas me mêler de vos affaires. Elle était aussi impassible qu'un lion de faïence. Peu importait à Marie Saint-Clare; elle avait à qui parler, c'était tout ce qu'il lui fallait. Elle ranima ses esprits au moyen de sa cassolette, et continua en ces termes :

— J'ai apporté dans la communauté ma propriété et mes esclaves, et légalement j'ai le droit d'en disposer comme je l'entends; de son côté, comme Saint-Clare a sa fortune et ses esclaves, il peut bien s'arranger à sa façon; mais il veut faire plus quelquefois, et il a des idées extravagantes sur bien des choses, particulièrement sur la manière de traiter les domestiques. Il se conduit de telle façon qu'il semble mettre ici ses esclaves sur le même pied que lui et moi. Il leur permet tout, et jamais il ne lève sur eux le petit doigt. Il est ridicule sur bien des points. Malgré son air de bonté, il m'effraie. Ainsi, croiriez-vous qu'il a exigé que personne ici, autre que lui et moi, n'eût le droit de frapper un nègre, et il s'est exprimé de telle façon que je n'ai pu le contredire. Où cela mène-t-il? je vous le demande; car Saint-Clare ne battrait pas un nègre quand tous lui passeraient sur le corps, et vous comprenez combien il serait cruel qu'une pauvre femme comme moi fût forcée de faire une telle besogne. Or, tous ces nègres, vous le savez, ne sont que de grands enfans.

— Je n'en sais rien, répondit vivement Ophélia, et je rends grâce à Dieu d'être aussi ignorante sur ce sujet.

— Vous serez obligée de l'apprendre à vos dépens si vous restez ici. Ah! vous ignorez combien ces tas de misérables sont ingrats, stupides, sans-soucis.

Marie, toujours très animée sur ce sujet de conversation, semblait avoir perdu toute sa langueur.

— Allez, dit-elle, vous ne savez pas et vous ne pouvez savoir tous les tourmens qui assiégent chaque jour et à chaque heure un maître de maison, grâce à cette engeance noire. Mais il n'y a pas moyen de faire entendre raison à Saint-Clare; il répond par toutes sortes de billevesées, à savoir : Que c'est nous qui avons fait les nègres ce qu'ils sont, et qu'il faut les endurer comme nous les avons faits. Il ajoute qu'il serait cruel de punir des êtres pour des fautes dont nous sommes la cause en grande partie; il va même jusqu'à dire que nous ne ferions pas mieux à leur place, comme si l'on pouvait nous comparer à ces gens-là.

— Ne savez-vous pas, dit miss Ophélia, que Dieu leur a donné le même sang qu'à nous?

— Non, vraiment. Je ne connaissais pas cette charmante histoire. Est-ce que les nègres ne sont pas une race dégradée?

— Croyez-vous au moins qu'ils ont une âme immortelle? dit miss Ophélia avec une indignation croissante.

— Sans doute, répondit Marie en bâillant; mais ce n'est pas une raison pour traiter les nègres sur un pied d'égalité avec nous, ainsi que le fait Saint-Clare, qui me disait dernièrement qu'il y avait autant de barbarie à éloigner Mammy de son mari qu'il y en aurait à m'éloigner du mien. Encore une fois, une pareille comparaison est absurde. Mammy ne peut éprouver les sentimens que j'éprouve, moi, et cependant mon mari n'est pas de cet avis. Est-ce que Mammy peut aimer ses petits monstres comme j'aime Eva? Un jour Saint-Clare voulut me persuader de renvoyer cette fille à son mari et à ses enfans, et d'en prendre une autre à sa place. Ceci me parut un peu fort, je vous l'avoue; j'ai pour principe de tout endurer avec patience; la patience est le triste lot d'une femme mariée, mais cette fois-là j'ai donné carrière à mon indignation. Depuis cette époque, il n'est plus revenu sur ce sujet; mais je sais par ses regards et par de certains mots qu'il n'a pas changé d'opinion. N'est-ce pas, je vous le demande, bien triste et bien pénible pour moi?

Miss Ophélia ne semblait pas très disposée à répondre; elle fit résonner ses aiguilles à tricoter d'une certaine façon, qui aurait eu une signification très éloquente si Marie avait pu la comprendre.

— Maintenant, poursuivit-elle, vous voyez clairement ce qui en est et ce que vous avez devant vous; une maison où les domestiques font ce qu'ils veulent et ont tout ce qu'ils désirent. Pour ce qui me regarde, malgré ma faible santé, j'ai tâché de maintenir l'ordre. J'ai toujours mon nerf de bœuf à côté de moi, et j'en use; mais, encore une fois, cet exercice est trop rude et trop fatigant pour une faible femme. Si seulement Saint Clare voulait agir comme les autres maîtres.

— Comment fait-on? demanda miss Ophélia.

— On envoie les nègres à la *calaboose* ou à un autre endroit, et on les fouette. C'est le seul parti raisonnable. Si je n'étais pas un pauvre être si faible, je crois que je m'en tirerais avec plus d'énergie que Saint-Clare, croyez-le bien.

— Quel est donc le procédé de Saint-Clare? demanda Ophélia, puisqu'il ne frappe jamais un nègre.

— Les hommes exercent une autorité plus grande que nous; il leur est plus facile de se faire obéir: d'ailleurs si vous avez jamais regardé Saint-Clare en face, vous avez dû être étonnée de la puissance de son regard. Quand il parle, ses yeux lancent des éclairs. Il me fait peur à moi-même, et les domestiques savent qu'ils n'ont qu'à se bien tenir. Je me mettrais en fureur que je ne ferais pas autant d'effet que Saint-Clare avec un seul de ces regards, quand il veut être sévère. Quant à vous, vous ne tarderez pas à vous apercevoir que le seul moyen de mener les nègres, c'est de ne pas les ménager, ils sont si méchans, si hypocrites, si paresseux.

— Toujours la même chanson, interrompit Saint-Clare en entrant. Quel compte ces maudites créatures auront à régler un jour, surtout au sujet de leur paresse! Vous voyez bien, cousine, dit-il en s'allongeant de tout son long sur un lit de repos en face de Marie, que cette paresse est tout à fait inexcusable de leur part, après les exemples que Marie et moi leur avons donnés.

— Allons, Saint-Clare, c'est très mal, dit Marie.

— J'avais cru très-bien parler, répondit-il; j'ai essayé de donner plus de poids à vos observations.

— C'est tout le contraire.

— Alors je me serai mépris.

— Vous faites tout votre possible pour être provoquant, dit Marie.

— Ma chère, la chaleur est étouffante; je viens d'avoir avec Dolphe une longue querelle qui m'a excessivement fatigué. Ainsi daignez être agréable, et accordez à un malheureux les rayons de votre sourire.

— Qu'est-ce qu'il y a avec Dolphe? dit Marie. L'impudence de cet homme s'est accrue à un point tel, qu'il m'est parfaitement intolérable. Je voudrais, seulement pour un moment, l'avoir sous ma direction. Vous verriez s'il rabattrait de ses prétentions.

— Ce que vous dites, ma chère, est marqué au coin de votre jugement et de votre bon sens ordinaire. Quant à Dolphe, voici ce dont il s'agit. Il s'est habitué depuis si longtemps à imiter mes agrémens et mes perfections, qu'il a fini par se prendre réellement pour son maître, et j'ai été obligé de lui donner un léger avertissement pour cette méprise.

— Comment? dit Marie.

— J'ai été forcé de lui faire comprendre sans détour que je préférais garder quelques-uns de mes habits pour mon usage personnel. J'ai dû aussi mettre sa magnificence à la ration pour l'eau de Cologne; j'ai même été assez cruel pour le prier de se contenter d'une douzaine de mouchoirs de batiste. Dolphe a été excessivement piqué de cela, et j'ai eu besoin de lui parler comme un père pour le ramener.

— O Saint-Clare, quand apprendrez-vous donc comment il faut traiter vos esclaves!

— Après tout, quel mal y a-t-il à ce que le pauvre chien veuille ressembler à son maître? Et si je l'ai assez mal élevé pour qu'il place son plus grand plaisir dans l'eau de Cologne et les mouchoirs de batiste, pourquoi ne lui en donnerais-je pas?

— Et pourquoi ne l'avez-vous pas mieux élevé? demanda miss Ophélia.

— Cela donne trop de peine. — C'est par paresse, cousine, par paresse. — Si ce n'eût été de la paresse, j'aurais été moi-même aussi parfait qu'un ange. Je suis porté à croire que la paresse est ce que votre vieux docteur Bolherem, dans le Vermont, avait coutume d'appeler l'essence du mal moral.

— Je pense que, vous autres propriétaires d'esclaves, vous prenez sur vous une terrible responsabilité. — Je ne voudrais pas l'avoir, moi, pour des milliers de mondes. Vous devriez élever vos esclaves et les traiter comme des créatures raisonnables, comme des créatures immortelles, avec lesquelles vous comparaîtrez un jour devant le tribunal de Dieu. — Voilà ce que je pense, dit miss Ophélia en donnant un libre cours à l'effervescence qu'elle réprimait depuis le matin.

— Allons, allons, dit Saint-Clare, en se levant vivement, Est-ce que vous nous connaissez pour parler de la sorte? Il s'assit au piano et exécuta un morceau plein de mouvement. Saint-Clare avait réellement le génie de la musique; son exécution était brillante et sûre, et ses doigts parcouraient le clavier avec la prestesse et l'assurance d'un oiseau qui fend les airs. Il exécuta morceaux sur morceaux, comme un homme qui veut se mettre en bonne humeur à force de distractions, puis il abandonna la musique, se leva et dit gravement: — C'est bien, cousine, vous nous avez fait un bon sermon, vous avez rempli votre devoir, et je n'en ai que meilleure opinion de vous. Je suis convaincu que ces vérités sont autant de diamans que vous m'avez jetés à la figure, mais la violence du coup m'a empêché de voir assez clair pour en apprécier toute la valeur.

— Pour moi, dit Marie, je ne vois pas à quoi servent tous les propos de ce genre. — S'il y a quelqu'un qui s'occupe autant des esclaves que nous, qu'on me le montre. Et pourtant ils n'en sont pas meilleurs, bien au contraire. Fallait-il leur donner de bons conseils? mais je me suis enrouée à leur enseigner leurs devoirs et tout ce qui s'ensuit! Je vous assure qu'ils peuvent aller à l'Église quand bon leur semble; mais ce sont de vrais pourceaux qui ne comprennent pas un mot du sermon. Il est donc inutile qu'ils y aillent; pourtant ils y vont, et ils ont ainsi tous les moyens de devenir meilleurs. Je vous l'ai déjà dit, c'est une race dégradée à tout jamais, rien ne saurait la relever. Vous pouvez, cousine Ophélia, vous en rapporter à mon expérience. Je suis née et j'ai été élevée parmi eux, et je sais à quoi m'en tenir.

Miss Ophélia crut qu'elle en avait assez dit; elle s'assit et garda le silence. — Saint-Clare se mit à siffler.

— Saint-Clare, dit Marie, ne sifflez pas, vous me faites mal à la tête.

— C'est fini. Il y a-t-il quelqu'autre chose que vous m'interdisiez ?

— Je voudrais que vous eussiez quelque pitié de mes maux. Vous n'avez jamais eu d'égards pour moi.

— Cher ange accusateur !

— Qu'il est fatigant de s'entendre parler ainsi !

— Sur quel ton voulez-vous que je vous parle? Donnez vos ordres, je les suivrai, je ne demande pas mieux.

Un rire joyeux, venu de la cour, traversa les rideaux de soie de la véranda. Saint-Clare s'avança, leva le rideau et se mit aussi à rire.

—Qu'est-ce ? dit miss Ophélia, s'approchant de la galerie.

Dans la cour, sur un petit siége garni de mousse, Tom était assis; à chacune de ses boutonnières était accrochée une branche de jasmin du Cap, et Éva riait en lui entourant le cou de guirlandes de roses, puis elle se mettait sur ses genoux, joyeuse et frétillante comme un moineau franc.

— Oh ! Tom, comme vous avez l'air drôle ainsi ! disait-elle.

Tom avait un sourire calme et bienveillant ; avec sa simplicité ordinaire, il paraissait prendre autant de plaisir que sa jeune maîtresse. Lorsqu'il aperçut son maître, il tourna vers lui ses yeux à demi supplians.

— Comment pouvez-vous permettre ces jeux? demanda miss Ophélia.

— Pourquoi non? répondit Saint-Clare.

— Pourquoi? je ne sais. Il me semble que c'est affreux.

— Vous ne verriez aucun mal à ce que ma fille caressât un gros chien, quand même il serait noir : mais un être qui pense et raisonne; qui éprouve des sensations et a une âme immortelle, c'est là ce qui vous fait frissonner, convenez-en, cousine. Je connais vos préjugés, à vous autres habitans du Nord. — Nous ne nous faisons pas un mérite de ne pas les partager ; mais l'habitude fait chez nous ce que devrait faire le christianisme, elle nous rend insensible à la différence des couleurs. J'ai souvent remarqué, en parcourant les États du Nord, combien ce préjugé est plus fort chez vous que chez nous. Un nègre vous inspire autant de dégoût qu'un serpent ou qu'un crapaud. Pourtant, vous êtes saisis d'indignation quand ce nègre se plaint. C'est, selon vous, un crime de le maltraiter, et vous ne voudriez pas le toucher. Oui, pour ne plus le voir, ni le sentir, vous les renverriez tous en Afrique, avec un missionnaire ou deux, ce qui vous excuserait à vos yeux de ne pas les avoir fait instruire à grands frais. — N'est-ce pas cela?

— Oui, dit Ophélia d'un air rêveur ; il peut y avoir du vrai dans ce que vous dites.

— Et que deviendront ces pauvres créatures sans les enfans? continua Saint-Clare en se penchant sur le treillis et en suivant des yeux Eva qui s'éloignait et emmenait Tom avec elle. Cette petite fille est le seul vrai démocrate. Tom est un héros pour elle ; ses histoires lui paraissent des merveilles. Les chants, les hymnes méthodistes de cet homme, amusent cet enfant plus que ne le ferait un opéra, et les bagatelles dont les poches de Tom sont remplies, semblent à Eva des mines de pierreries. Tom lui-même est le plus étonnant personnage qui ait jamais été recouvert d'une peau noire. Eva est une rose de l'Eden que le Seigneur a laissée tomber sur terre, uniquement pour cet infortuné qui n'en cueille guère d'autres.

— C'est étrange, cousin. On dirait presque, à vous entendre parler, que vous êtes professeur.

— Professeur ?

— Oui, professeur de théologie.

— Pas le moins du monde. Je n'entends rien aux théories de vos citadins, ni à la pratique, ce qui j'en ai peur, est encore pire.

— Eh bien ! alors, pourquoi pérorez-vous ainsi ?

— Rien n'est plus facile que de parler. — Shakespeare, je crois, fait dire à quelqu'un de ses personnages : « Il me serait plus aisé d'enseigner à vingt personnes le bien qu'on doit faire, que de mettre moi-même mes préceptes en pratique. » Rien de plus ingénieux que la division du travail, mais mon talent à moi c'est de parler, le vôtre est d'agir.

Il n'y avait alors dans la condition extérieure de Tom rien qui pût lui fournir un véritable sujet de plainte. Eva en raffolait ; soit par un sentiment instinctif de reconnaissance, soit par cette bonté qui est l'apanage d'une noble nature, elle avait insisté auprès de son père pour que Tom l'accompagnât partout, dans ses promenades ou ses courses à cheval. Tom avait donc reçu l'ordre, une fois pour toutes, d'abandonner tout autre service, et de suivre miss Eva dès qu'elle le désirerait. Ces fonctions, comme nos lecteurs peuvent le supposer, étaient loin de lui déplaire. Il avait une belle livrée, car Saint-Clare attachait à ce détail une importance minutieuse. Ses fonctions de palefrenier n'étaient plus qu'une sinécure, et se bornaient à inspecter journellement et à diriger le travail d'un esclave qu'on avait mis sous ses ordres. Marie Saint-Clare avait déclaré qu'elle ne pouvait supporter une odeur de fumier autour d'elle ; et que Tom devait nécessairement être dispensé de tout service qui pût rendre son voisinage désagréable ; elle avait le système nerveux trop irritable pour supporter une pareille épreuve, capable, disait-elle, de terminer une fois pour toutes ses souffrances terrestres ! Aussi Tom, avec son habit de drap bien brossé, son chapeau de castor, ses bottes luisantes, son col et ses manchettes irréprochables, avec sa bonne figure grave et honnête, avait l'air aussi respectable qu'un de ces évêques qui, malgré leur couleur, occupèrent, à d'autres époques, le siége de Carthage.

Il était, en outre, dans un endroit délicieux, ce qui est toujours un grand plaisir pour les gens de la race noire, cette race sensuelle. Aussi, il jouissait avec un bonheur tranquille des oiseaux, des fleurs, des fontaines, des parfums, de la lumière et de la beauté de la cour, des tentures de soie, des peintures, des lustres, des statuettes et des dorures, qui transformaient pour lui les salons en une espèce de palais d'Aladin.

Si jamais la culture intellectuelle élève l'âme des populations africaines, et elles viendront nécessairement à leur tour figurer dans le grand drame du progrès humain, la vie se développera parmi elles avec une splendeur luxuriante dont nos froides tribus de l'Ouest ne se font qu'une pâle idée. Loin de nous, dans ces contrées mystérieuses de l'or, des pierreries, des parfums, des palmiers ondoyans, des fleurs merveilleuses, dans ces régions d'une miraculeuse fertilité, l'art prendra de nouvelles formes et un éclat inconnu ; et la race nègre, cessant alors d'être méprisée et foulée aux pieds, apportera peut-être dans le monde quelqu'une des plus magnifiques révélations de la vie humaine. Assurément, c'est la destinée de cette race. Nous en avons pour garantie sa douceur, sa docilité, sa propension à s'incliner devant une intelligence et un pouvoir supérieurs, la simplicité enfantine de ses sentimens, et son oubli facile des injures. Elle reproduira sous la forme la plus pure l'idéal de la vie chrétienne, et peut-être, comme Dieu châtie ceux qu'il aime, a-t-il fait passer l'Afrique dans la fournaise de l'affliction pour lui donner plus tard la première et la plus noble place dans ce royaume qu'il doit susciter quand les autres auront été pesés et trouvés trop légers. Alors, les premiers seront les derniers, et les derniers seront les premiers.

Étaient-ce des pensées de ce genre qui occupaient l'esprit de Marie Saint-Clare, lorsqu'un dimanche matin, richement parée, elle était assise sur la véranda, et attachait à son poignet un bracelet de diamans? C'est très probable ; du moins elle devait réfléchir à quelque chose. Marie patronait les bonnes œuvres; armée de toutes pièces, couverte de pierreries, de soie, de dentelle et de bijoux, elle se disposait à partir pour une église à la mode, avec l'intention de s'y montrer pleine de sentimens religieux. Elle

n'oubliait jamais d'être pieuse le dimanche. A l'église, on la voyait si délicate, si élégante, si aérienne! Elle mettait tant d'ondoyante mollesse dans ses mouvemens! Elle s'enveloppait si bien de son écharpe de dentelles, comme d'un nuage transparent! Elle était si gracieuse, et elle se sentait elle-même si bonne, si élégante! Miss Ophélia, placée à son côté, formait avec elle un parfait contraste. Elle avait bien, comme sa cousine, une robe de soie, un beau châle et un mouchoir de poche de fine batiste. Mais sa taille droite et raide, sa contenance rigide, donnaient à son maintien autant de distinction que Marie en retirait de son élégance et de sa grâce, — non pas de la grâce qui vient de Dieu, car c'est là une tout autre chose.

— Où est Eva? demanda Marie.

L'enfant s'était arrêtée sur l'escalier pour parler à Mammy. Et que disait donc Eva? Ecoute, lecteur, et tu apprendras ce que n'entendit pas Marie.

— Chère Mammy, vous avez un mal de tête affreux.

— Dieu vous bénisse! miss Éva. — Il y a longtemps que je souffre, mais ne vous en inquiétez pas.

— Ah! je suis bien aise que vous sortiez. Tenez, Mammy, prenez mon flacon, dit la petite fille en jetant ses bras autour d'elle.

— Quoi! votre belle petite chose en or, avec des diamans! Seigneur! ce ne serait pas convenable. Non! non!

— Pourquoi pas? Il m'est inutile et vous en avez besoin. Ma mère s'en sert quand elle a la migraine, et vous vous en trouverez bien. Tenez, prenez-le pour me faire plaisir.

— Écoutez comme elle parle, la chère enfant, dit Mammy. — Eva mit son flacon dans le sein de la négresse, l'embrassa et courut rejoindre sa mère au bas de l'escalier.

— Pourquoi donc êtes-vous restée en arrière?

— Je viens de donner mon flacon à Mammy, pour qu'elle s'en serve à l'église.

— Eva! dit Marie avec un mouvement d'impatience, votre flacon d'or à *Mammy!* Oublier à ce point les convenances! Courez le lui reprendre à l'instant.

Eva baissa tristement les yeux, et se détourna avec lenteur.

— Marie, laissez donc cette enfant tranquille, dit Saint-Clare; qu'elle fasse ce qui lui plaît.

— Saint-Clare, comment se conduira-t-elle jamais dans le monde?

— Dieu seul le sait. Mais, à coup sûr, elle se produira dans le ciel avec plus d'avantage que vous et moi.

— O papa! dit Éva en lui touchant légèrement le coude, cela chagrine ma mère.

— Eh bien! cousin, venez-vous avec nous au meeting? demanda miss Ophélia en se tournant tout à coup du côté de Saint-Clare.

— Non, je vous remercie.

— Je voudrais bien que Saint-Clare parut quelquefois à l'église, dit Marie; mais il n'a pas un grain de religion. Cela n'est réellement pas convenable.

— Je le sais. Vous, mesdames, vous allez sans doute à l'église pour apprendre à vous conduire dans le monde, et votre piété rend vos maris *respectables*. Si je fréquente jamais une église, ce sera celle de Mammy. Au moins, là, il y a quelque chose qui vous tient éveillé.

— Quoi! vous iriez chez ces hurleurs de méthodistes! C'est affreux!

— Tout, plutôt que le calme plat de vos respectables églises, Marie. Est-ce que vous voulez y aller aussi, Eva? — Restez avec moi, nous jouerons ensemble.

— Je vous remercie, papa, j'aime mieux aller à l'église.

— Mais c'est diablement ennuyeux!

— Oui, c'est ennuyeux, dit Éva. Moi aussi, j'ai envie d'y dormir, mais je tâche de m'y tenir éveillée.

— Pourquoi donc y allez-vous?

— Pourquoi? Vous savez, papa, lui dit-elle à l'oreille, ma cousine m'a dit que Dieu veut que nous nous donnions à lui. C'est lui, n'est-ce pas, qui nous donne tout. Et ce n'est pas trop de faire ce qu'il demande. Ce n'est déjà pas trop ennuyeux, après tout!

— Vous êtes un petit ange! dit Saint-Clare en l'embrassant. Vous êtes une bonne fille. Allez à l'église et priez Dieu pour moi.

— C'est ce que je fais toujours, répondit l'enfant; et elle s'élança dans la voiture à la suite de sa mère.

Saint-Clare s'arrêta sur le perron, et il lui envoya des baisers tandis que la voiture s'éloignait, — de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

— O Évangéline, tu portes bien ton nom, dit-il; Dieu t'a mise sous mes yeux comme un vivant évangile.

Il se livra un instant à son émotion, puis il fuma un cigare, lut la *Picayune* et oublia son petit Évangile. N'était-ce pas un homme comme tant d'autres?

— Évangéline, dit Marie, il faut toujours être bonne pour les esclaves; — mais il n'est pas convenable de les traiter comme des parens ou des personnes de notre classe. Si Mammy tombait malade, est-ce que vous la feriez coucher dans votre lit?

— J'y pensais justement, maman. Il me serait alors bien plus facile de la soigner; et puis, vous savez, mon lit est meilleur que le sien.

Marie s'aperçut avec un profond désespoir que le sens moral faisait complètement défaut chez sa fille.

— Que faire, dit-elle, pour que cette enfant me comprenne?

— Rien, répondit Ophélia avec énergie.

Eva parut un moment triste et décontenancée. Mais chez les enfans toute impression est heureusement fugitive, et au bout de quelques instans elle riait de tout son cœur à la vue des objets qu'elle voyait défiler devant la portière de la voiture.

. . . .

— Eh bien! mesdames, dit Saint-Clare, lorsqu'on se fut assis devant un dîner comfortable, quelle était aujourd'hui la *carte* à l'église?

— Le docteur G... nous a débité un magnifique sermon, dit Marie. C'était justement un sermon comme il vous en faudrait un; c'était un exposé exact de toutes mes idées.

— Ce devait être un chef-d'œuvre; le sujet était du reste assez vaste.

— Je veux dire toutes mes idées sur la société et autres choses semblables. Voici le texte: « Toutes les choses que Dieu a faites sont belles dans leur saison. » — Le docteur a prouvé que les distinctions établies dans la société viennent de Dieu; que parmi les hommes, les uns doivent être au sommet de l'échelle, et les autres en bas; que les uns naissent pour commander, les autres pour obéir, et ainsi de suite, et que c'est là ce qui fait la beauté de la création. — Puis, à l'aide de ces principes, il a réfuté les ridicules opinions que l'on a émises avec tant de fracas sur l'esclavage, et il a montré clairement que la Bible, en nous donnant raison, est la base inébranlable de nos institutions. Oh! je voudrais que vous l'eussiez entendu!

— Je n'en ai pas besoin, dit Saint-Clare. Pour m'éclairer sur mes intérêts, je n'ai qu'à lire le *Picayune*, n'importe à quelle heure, et à fumer un cigare, plaisirs qu'on ne se procure point à l'église.

— Quoi! dit miss Ophélia, est-ce que ces idées ne vous paraissent pas justes?

— A moi? Je ne suis qu'un païen que la grâce n'a point touché, et de tels sujets, traités au point de vue de la religion, ne m'édifient guère. Si j'avais à parler sur la question de l'esclavage, je dirais franchement et carrément: C'est pour nous une affaire d'argent; nous avons acheté des esclaves, et nous entendons les garder pour notre bien-être et notre profit! voilà le fort et le faible de la question. C'est à cela que se réduit tout le galimatias du docteur, et je crois que mon langage serait intelligible pour tous et partout.

— Augustin, s'écria Marie, vous ne respectez rien; votre langage est révoltant!

— Révoltant! il n'est que vrai. Traiter de pareils sujets dans un sermon! Pourquoi alors ne pas pousser de tels principes un peu plus loin? Pourquoi ne pas montrer, et

tenant compte de la *saison*, combien un homme est beau quand il a bu un verre de trop, quand il est resté assis jusqu'au matin à une table de jeu, et mille choses de ce genre qui se produisent, par la volonté de la Providence, si fréquemment parmi les jeunes gens. Ce serait plaisir d'entendre dire que tout cela est juste et divin.

— Pensez-vous que l'esclavage, demanda miss Ophélia, soit juste ou non ?

— Je ne veux pas, répondit gaîment Saint-Clare, aller droit au but avec cette affreuse logique de la Nouvelle-Angleterre. — Si je réponds à cette question, je sais bien que vous allez m'attaquer à l'envi, vous et une demi-douzaine d'autres. Je veux garder mes coudées franches. Je suis un de ceux qui gagnent leur vie à jeter des pierres dans les vitres de leurs voisins ; mais j'ai soin de ne pas fournir aux autres des projectiles pour casser les miennes.

— Voilà comme il raisonne toujours, dit Marie ; on ne peut rien tirer de lui. C'est, je crois, sa haine pour la religion qui lui fait battre ainsi la campagne.

— La religion ! s'écria Saint-Clare sur un ton qui fit tressaillir les deux femmes. Appelez-vous religion ce que vous entendez à l'église ? Cette chose qui se courbe, se contourne, s'élève ou s'abaisse pour s'adapter aux tortueux caprices d'une société mondaine et égoïste, est-ce là la religion ? Elle a moins de scrupules, moins de justice, moins de générosité, moins d'égards pour l'homme, qu'il n'y en a dans un être grossier, matériel et aveugle comme moi ! Non ! pour trouver une religion, je dois la chercher au-dessus de moi et non au-dessous.

— Alors, vous ne croyez donc pas que la Bible justifie l'esclavage ? dit miss Ophélia.

— La Bible a été le livre de ma mère, dit Saint-Clare. Il ne l'a quittée ni pendant sa vie, ni à l'heure de sa mort ; et je serais fâché d'y trouver la justification dont vous parlez. J'aimerais autant me persuader que ma mère buvait de l'eau-de-vie, mâchait du tabac et jurait, et que, par conséquent, j'ai raison de faire comme elle. Je n'en condamnerais pas moins dans moi-même toutes ces mauvaises habitudes, et je m'enlèverais la consolation qu'on éprouve à respecter sa mère. Car c'est réellement une consolation que d'avoir en ce monde une personne à respecter. En un mot, continua-t-il en reprenant tout à coup son ton railleur, tout ce que je demande, c'est que chaque sorte d'épices soit serrée dans une case particulière. Le corps entier de la société, en Amérique comme en Europe, se compose d'élémens divers, qui n'ont point passé par l'étamine d'une morale parfaite. Un point sur lequel on est généralement d'accord, c'est que les hommes se soucient peu d'une justice absolue, et qu'ils se contentent de vivre tant bien que mal. Or, lorsqu'on vient dire d'une voix bien nette que l'esclavage nous est nécessaire, que nous ne pouvons nous en passer, qu'en l'abolissant on nous réduirait à l'indigence, ce langage est substantiel, clair et franc : il se recommande par un cachet de vérité ; et, si nous pouvons juger des opinions par les actes, la majorité nous appréciera. Mais quand un docteur s'avance, me montre sa longue figure, et cite en nasillant l'Ecriture, je suis porté à croire qu'il ne vaut pas mieux qu'un autre.

— Vous êtes bien peu charitable, dit Marie.

— Supposons, continua Saint-Clare, qu'une cause quelconque fasse baisser pour toujours le prix du coton ; supposons que les esclaves soient un article sans valeur sur le marché ; croyez-vous que nous n'aurions pas alors quelque nouvelle interprétation de l'Écriture ? De quel flot de lumière l'Église ne serait-elle point inondée ? et comme on se hâterait de découvrir qu'on avait pris la Bible et la raison à contre-sens.

— Eh bien ! à tout hasard, dit Marie, en se renversan sur une causeuse, je me sens heureuse d'être née dans un pays où l'esclavage existe, et je crois qu'il est juste. Mon cœur me dit qu'il doit l'être, et je suis sûre qu'il serait impossible de vivre sans cela.

— Qu'en pensez-vous, petite ? dit Saint-Clare à Eva qui entrait alors avec une fleur à la main.

— De quoi, papa ?

— Qu'aimez-vous mieux ? Vivre comme on le fait chez votre oncle dans le Vermont, ou dans une maison pleine d'esclaves, comme ici ?

— Oh ! sans doute, c'est plus agréable de vivre ici.

— Pourquoi ? dit Saint-Clare en lui caressant la tête.

— C'est que l'on a autour de soi plus de monde à aimer ! répondit Eva avec un regard plein d'intelligence.

— Voilà bien le langage d'Eva, dit Marie. C'est une de ses niaiseries.

— Est-ce une niaiserie, papa ? dit Eva à l'oreille de son père en se plaçant sur ses genoux.

— Oui, aux yeux du monde, chère petite. — Mais où es-tu restée pendant tout le dîner ?

— Je suis restée dans la chambre de Tom à l'écouter chanter, et la tante Dinah m'a donné à dîner.

— Tom a chanté ?

— Oh oui ! il chante de si belles choses sur la nouvelle Jérusalem, et les anges resplendissans, et la terre de Chanaan !

— C'est plus beau que l'opéra, n'est-ce pas ?

— Oui, et il va m'apprendre ses chansons.

— Quoi ! il va vous donner des leçons de chant !

— Oui, il chante pour moi ; je lui lis la Bible, et il m'explique ce que cela veut dire.

— Sur ma parole ! dit Marie en riant, c'est la meilleure plaisanterie de la saison.

— Tom n'a pas mauvaise grâce, je vous assure, à expliquer l'Ecriture, dit Saint-Clare. Il a un talent tout particulier pour la théologie. Je voulais que les chevaux sortissent de bonne heure ce matin ; je montai à la chambre de Tom, au-dessus des écuries ; là je l'entendis tenant un meeting à lui seul. Et, dans le fait, il y a longtemps que je n'ai rien entendu d'aussi suave que la prière de Tom. Il a appelé sur moi les bénédictions du ciel avec une ferveur vraiment apostolique.

— Il savait peut-être que vous l'écoutiez. — On m'a parlé déjà de tours de ce genre.

— S'il le savait, il n'est pas très fin, car il exprimait très librement au Seigneur son opinion sur mon compte. Il semblait croire que j'aurais besoin de m'améliorer, et l'idée de ma future conversion le comblait de joie.

— J'espère que vous en garderez le souvenir dans votre cœur, dit miss Ophélia.

— Vous partagez sans doute l'opinion de Tom, dit Saint-Clare : c'est bien ; nous verrons, n'est-ce pas, Eva ?

CHAPITRE XVII.

La défense de l'homme libre.

Il y eut quelque agitation dans la maison du quaker, lorsque la soirée tira vers sa fin. Rachel Halliday allait et venait avec calme, puisant dans son trésor domestique, pour les fugitifs qui devaient partir dans la nuit, les objets qui tenaient le moins d'espace, parmi ceux dont ils pouvaient avoir besoin. Les ombres du soir s'allongeaient vers l'orient, et le disque rouge du soleil, qui se tenait pensif à l'horizon, dorait de ses calmes rayons la petite chambre à coucher où étaient assis Georges et sa femme. Gorges tenait son enfant sur son genou, et la main de sa femme était dans la sienne. Tous deux avaient l'air rêveur et sérieux, et des traces de larmes étaient sur leurs joues.

— Oui, Eliza, disait Georges, je sais que tout cela est vrai. Vous êtes une bonne fille, — bien meilleure que je ne suis, et j'essaierai de faire ce que vous dites. J'essaierai d'agir en homme libre. J'essaierai de sentir en chrétien. Le Tout-Puissant sait que j'ai eu l'intention de bien faire, — quand tout était contre moi ; et maintenant je veux ou-

blier le passé, laisser de côté tout sentiment dur et amer, lire ma Bible, et apprendre à être bon.

— Et quand nous serons au Canada, dit Eliza, je pourrai vous aider. Je sais très bien faire les robes; je sais blanchir et repasser le fin; et à nous deux nous pourrons trouver de quoi vivre.

— Oui, Eliza, tant que nous ne serons pas séparés l'un de l'autre ni de notre enfant. Oh! Eliza, si ces gens-là savaient quel bonheur c'est pour un homme de sentir que sa femme et son enfant lui appartiennent! je me suis souvent étonné de voir des hommes qui pouvaient dire que leur femme et leurs enfans étaient à eux, s'agiter et se tracasser pour autre chose. Moi, je me sens riche et fort, quoique nous n'ayons que nos bras. Il me semble que je n'ai guère rien de plus à demander au ciel. Oui, quoique j'aie rudement travaillé chaque jour depuis l'âge de vingt-cinq ans, et que je n'aie pas un sou vaillant, ni un toit pour abriter ma tête, ni un morceau de terre que je puisse dire à moi, cependant, s'ils veulent seulement me laisser tranquille à présent, je serai satisfait. — reconnaissant; je travaillerai, et je leur enverrai de quoi vous racheter, vous et mon enfant. Quant à mon ancien maître, il a été remboursé plus de cinq fois de tout ce qu'il a dépensé pour moi. Je ne lui dois rien.

— Mais nous ne sommes pas tout à fait hors de danger, dit Eliza; nous ne sommes pas encore au Canada.

— C'est vrai, dit Georges, mais il me semble que je respire l'air de la liberté, et cela me donne des forces.

En ce moment des voix se firent entendre au dehors. On parlait avec chaleur dans la pièce à côté, et bientôt on frappa à la porte. Eliza tressaillit et ouvrit.

C'était Siméon Halliday avec un quaker qu'il présenta sous le nom de Phinéas Fletcher. Phinéas était un grand homme maigre, aux cheveux roux, dont la physionomie annonçait beaucoup de finesse. Il n'avait pas l'air placide et peu mondain de Siméon Halliday; au contraire, sa mine était fort éveillée, comme celle d'un homme qui aime à savoir ce dont il s'agit, et qui a toujours un œil aux aguets: particularités qui cadraient assez mal avec son chapeau à larges bords et avec sa phraséologie solennelle.

— Notre ami Phinéas a découvert quelque chose d'important pour tes intérêts et ceux de tes compagnons, Georges, dit Siméon; il serait bon que tu l'entendisses.

— Il dit vrai, reprit Phinéas; et cela prouve que l'on a raison de ne dormir que d'un œil dans certains lieux, comme j'ai toujours dit. Hier au soir, je m'étais arrêté à une petite taverne isolée. Tu te rappelles l'endroit, Siméon; c'est là que nous avons vendu des pommes, l'an dernier, à cette grosse femme qui avait de grandes boucles d'oreilles. J'étais harassé de fatigue; et, après souper, je m'étendis dans un coin sur une pile de sacs, et tirai sur moi une peau de buffle, en attendant que mon lit fût prêt; et voilà-t-il pas que je m'endormis profondément.

— Mais cependant un œil ouvert, Phinéas, dit tranquillement Siméon.

— Non, je dormis bel et bien des deux yeux, une heure ou deux, car je n'en pouvais plus, mais quand je revins un peu à moi, je vis qu'il y avait plusieurs hommes dans la chambre, qui buvaient et causaient assis autour d'une table; et je pensai qu'avant d'appeler l'attention sur moi, je ferais bien de voir ce qui les occupait, d'autant plus que je les avais entendus dire quelque chose sur les quakers. — Ainsi, dit l'un d'eux, ils sont arrivés dans la colonie des quakers, sans aucun doute. Alors j'écoutai des deux oreilles, et je trouvai qu'ils parlaient précisément de nos fugitifs. Je me tins donc coi et je les entendis exposer leurs plans. — Ce jeune homme, disaient-ils, devait être renvoyé dans le Kentucky à son maître, qui ferait de lui un exemple, pour empêcher tous les nègres de se sauver. Quant à sa femme, deux d'entre eux iraient la vendre à la Nouvelle-Orléans pour leur propre compte, et ils espéraient en retirer seize à dix-huit cents dollars; et l'enfant, disaient-ils, serait rendu à un marchand qui l'avait acheté; puis il y avait Jim et sa mère; ceux-là retourneraient chez leur maître dans le Kentucky. Ils ajoutèrent qu'il y avait, dans une ville à quelque distance, deux constables qui viendraient les arrêter, et la jeune femme devait être conduite devant un juge; et un de ces gens, un petit homme à la langue doucereuse, devait jurer qu'elle était sa propriété, et devait se la faire livrer pour l'emmener au Sud. Ils sont parfaitement instruits de la route que nous devons prendre cette nuit; et nous aurons à notre piste six ou huit gaillards vigoureux. Maintenant donc, que faut-il faire?

Les attitudes variées du groupe qui écoutait cette communication étaient dignes d'un peintre. Rachel Halliday, qui avait quitté, pour entendre cette nouvelle, la pâte à biscuits qu'elle pétrissait, tenait levées au ciel ses mains enfarinées, d'un air de profonde inquiétude. Siméon était tout pensif; Eliza avait jeté ses bras autour de son mari, et le regardait au visage; Georges, les poings serrés et les yeux enflammés, avait l'aspect qu'aurait tout autre homme dont la femme devrait être vendue à l'encan, et le fils envoyé à un marchand de chair humaine, le tout sous la protection des lois d'une nation chrétienne.

— Que ferons-nous, Georges? dit-elle d'une voix faible.

— Je sais ce que je ferai, moi, dit Georges, marchant dans la petite chambre et se mettant à examiner ses pistolets.

— Oui, oui, dit Phinéas en faisant à Siméon un signe de tête; tu vois, Siméon, la tournure que cela prend.

— Je vois, dit Siméon en soupirant; Dieu veuille que cela n'en vienne pas là!

— Je ne veux compromettre personne avec moi ni pour moi, dit Georges. Si vous voulez me prêter votre voiture et m'indiquer mon chemin, je la conduirai seul à la station voisine. Jim est un géant pour la force, et brave comme la mort et le désespoir; — et moi aussi.

— C'est bien, l'ami, dit Phinéas; mais tu n'en auras pas moins besoin d'un cocher. Pour ce qui est de se battre, tu es le bienvenu, tu sais; mais quant à la route, je connais une ou deux choses que tu ne connais pas.

— Mais je ne veux pas vous compromettre, dit Georges.

— Compromettre! dit Phinéas avec une expression malicieuse. Quand tu me compromettras, fais-le moi savoir, je t'en prie.

— Phinéas est un homme adroit et sensé, dit Siméon. Tu feras bien, Georges, de t'en rapporter à son jugement; et, ajouta-t-il en posant amicalement sa main sur l'épaule de Georges et montrant les pistolets, ne sois pas trop prompt à jouer avec ceci; — le sang jaune est bouillant.

— Je n'attaquerai personne, dit Georges. Tout ce que je demande à ce pays, c'est qu'on me laisse tranquille, et j'en sortirai paisiblement; mais... Il s'arrêta et son front s'assombrit, et sa figure se crispa. — J'ai eu une sœur vendue au marché de la Nouvelle-Orléans. Je sais ce pourquoi on les vend; et vais-je laisser prendre et vendre ma femme, quand Dieu m'a donné une paire de bras robustes pour la défendre. Non; que Dieu me soit en aide! Je me battrai jusqu'au dernier soupir, avant qu'on me prenne ma femme et mon fils. Pouvez-vous me blâmer?

— Il n'est pas de mortel qui puisse te blâmer, Georges. La chair et le sang ne sauraient faire autrement, dit Siméon. Malheur au monde à cause des offenses, mais malheur à ceux par qui l'offense vient!

— Vous-même, monsieur, n'en feriez-vous pas autant à ma place?

— Je prie le ciel de ne pas me mettre à l'épreuve, dit Siméon; la chair est faible.

— Je crois que ma chair serait passablement forte en pareil cas, dit Phinéas étendant une paire de bras pareils aux ailes d'un moulin. Je ne suis pas bien sûr, ami Georges, que je ne te tiendrais pas le drôle avec qui tu aurais des comptes à régler.

— Si l'homme doit jamais résister au mal, dit Siméon, Georges doit se sentir autorisé à le faire maintenant; mais les guides de notre peuple nous ont enseigné une meil-

leure voie; car le courroux de l'homme n'influe pas sur la justice de Dieu. Prions le Seigneur qu'il ne nous laisse pas tenter.

— C'est ce que je fais, dit Phinéas; mais si nous sommes par trop tentés, — qu'ils prennent garde à eux, je ne dis que cela.

— Il est évident que tu n'es pas né un *ami*, dit Siméon en souriant. Le vieil homme parle encore très haut en toi.

A vrai dire, Phinéas avait été un excellent garde forestier, chasseur du premier ordre à cheval et à tir; mais ayant fait la cour à une jolie quakeresse, il avait été décidé par le pouvoir de ses charmes à s'affilier à la société de son voisinage; et, quoiqu'il en fût un honnête, sobre et digne membre, et qu'on ne pût rien alléguer de particulier contre lui, les plus spiritualisés des *amis* ne pouvaient s'empêcher de trouver ses dispositions bien insuffisantes.

— L'ami Phinéas en fera toujours à sa tête, dit Rachel Halliday en souriant; mais nous sommes tous convaincus qu'il a le cœur bien placé, après tout.

— Eh bien! dit Georges, ne vaut-il pas mieux que nous hâtions notre fuite?

— Je me suis levé à quatre heures, et je suis venu en toute diligence, avec deux ou trois heures d'avance sur eux, s'ils partent à l'heure qu'ils ont fixée. Il n'est pas prudent de partir avant la nuit, en tous cas, car il y a quelques méchantes gens, dans les villages où nous passerons, qui pourraient être disposées à se mêler de nos affaires, s'ils voyaient notre chariot, et cela nous retarderait plus que d'attendre; mais dans deux heures, je pense que nous pourrons nous hasarder. J'irai chez Michaël Cross, et je l'engagerai à venir derrière nous sur son excellent bidet, et d'avoir l'œil sur la route, et de nous avertir s'il voit venir une troupe d'hommes. Michaël a un cheval qui est en état de dépasser la plupart des autres chevaux; et il pourrait piquer des deux et nous prévenir en cas de danger. Je vais maintenant avertir Jim et la vieille femme de se tenir prêts, et de s'occuper du cheval. Nous avons de l'avance, et nous avons une bonne chance d'arriver à la station avant qu'ils ne puissent nous atteindre. Aie donc bon courage, ami Georges; ce n'est pas le premier mauvais pas où je me sois trouvé avec ta race, dit Phinéas en fermant sur lui la porte.

— Phinéas est passablement fin, dit Siméon. Il fera pour toi tout ce qu'il pourra faire, Georges.

— Tout ce que je regrette, dit Georges, c'est le risque que vous courez.

— Tu nous obligerais beaucoup, ami Georges, de ne plus parler de cela. Ce que nous faisons, notre conscience nous oblige à le faire; nous ne pouvons pas agir autrement. Et maintenant, mère, dit Siméon en se tournant vers Rachel, hâte tes préparatifs pour ces amis, car il ne faut pas les faire partir à jeun.

Et tandis que Rachel et ses enfans s'occupaient à faire des gâteaux de maïs et à cuire du jambon et du poulet, et à accélérer tous les apprêts du souper, Georges et sa femme étaient assis dans leur petite chambre, se tenant entrelacés, et causant comme font un mari et une femme qui savent que dans quelques heures ils peuvent être à jamais séparés.

— Eliza, dit Georges, les gens qui ont des amis, des maisons, des terres et de l'argent, ne peuvent aimer comme nous faisons, nous qui pour tout bien n'avons que notre amour. Avant de vous connaître, Éliza, personne ne m'avait aimé que ma mère, qui est morte le cœur brisé, et ma sœur. J'ai vu la pauvre Emily le matin qu'elle fut emmenée par le marchand. Elle vint au coin où je dormais, et dit: — « Pauvre Georges! votre dernière amie s'en va! Qu'allez-vous devenir, pauvre garçon? » Je me levai et je la serrai dans mes bras, et je pleurai et sanglotai, et elle pleura aussi: et ce furent les dernières paroles tendres que j'entendis pendant dix longues années; et mon cœur se flétrit et se dessécha, jusqu'au moment où je vous rencontrai. Votre amour, — ah! ce fut comme si vous aviez ressuscité un mort! Je n'ai plus été le même homme depuis! Et à présent, Éliza, je verserai la dernière goutte de mon sang, mais ils ne me prendront pas ma femme. Pour vous avoir, il leur faudra marcher sur mon cadavre!

— O Seigneur, ayez pitié de nous! dit Éliza en sanglotant. S'il veut nous laisser seulement sortir de ce pays ensemble, c'est tout ce que nous lui demandons.

— Est-ce que Dieu est pour eux? dit Georges, donnant plutôt cours à ses amères pensées qu'il ne s'adressait à sa femme. Est-ce qu'il voit tout ce qu'ils font? Pourquoi permet-il de pareilles choses? Et ils nous disent que la Bible est pour eux! Certes, ils ont pour eux la force. Ils ont richesse, santé, bonheur; ils appartiennent à des églises et s'attendent à monter au ciel; et la vie leur est si facile! tout est si bien soumis à leurs volontés! et de pauvres, d'honnêtes, de fidèles chrétiens, — qui valent autant et plus qu'eux, — sont par eux foulés aux pieds. Ils les achètent et les vendent; ils trafiquent de leur sang et de leurs larmes, — et Dieu les laisse faire.

— Ami Georges, dit Siméon, qui était dans la cuisine, écoute ce psaume; il peut te faire du bien.

Georges tira sa chaise près de la porte, et Éliza, essuyant ses pleurs, s'avança aussi pour écouter, tandis que Siméon lisait ce qui suit:

« Mais quant à moi, mes pieds étaient presque partis; mes pas avaient quasi glissé. Car j'étais envieux de l'insensé, quand je voyais la prospérité du méchant. Ils ne sont pas dans l'embarras comme les autres hommes, et ils ne sont pas châtiés comme les autres hommes. C'est pourquoi l'orgueil les enlace comme une chaîne; la violence les couvre comme un vêtement. Leurs yeux sont bouffis de graisse; ils ont plus que le cœur ne peut désirer. Ils sont corrompus, ils parlent avec perversité de l'oppression; ils parlent avec hauteur. C'est pourquoi le peuple de Dieu revient, et la coupe pleine leur est arrachée, et ils disent: « Qu'en sait le Seigneur? Le Très Haut a-t-il connaissance de rien? »

— N'est-ce pas ce que tu penses, Georges?

— Oui, répondit Georges, je n'aurais pas pu le mieux écrire moi-même.

— Eh bien! écoute, dit Siméon: « Quand je crus savoir cela, ce fut trop pénible pour moi jusqu'à ce que j'entrai dans le sanctuaire de Dieu. Alors je compris leur but. Sûrement tu les a placés dans des endroits glissans, tu les a jetés dans l'abîme. Comme un rêve, lorsqu'on s'éveille, ainsi, ô Seigneur! quand tu t'éveilleras, tu mépriseras leur image. Néanmoins, je suis continuellement avec toi; tu m'as tenu par ma droite, tu me guideras par ton conseil, et ensuite tu me recevras dans la gloire. Il est bon pour moi de m'approcher de Dieu. J'ai mis ma confiance dans le Seigneur Dieu! »

Ces paroles de sainte confiance, prononcées par le bienveillant vieillard, pénétrèrent comme une musique sacrée l'esprit irrité de Georges, et lorsqu'elles eurent cessé, il s'assit d'un air doux et résigné.

— Si ce monde était tout, Georges, dit Siméon, tu pourrais, en effet, demander où est le Seigneur. Mais ce sont souvent ceux qui ont le moins dans cette vie qu'il choisit pour son royaume. Mets ta confiance en lui, et n'importe ce qui t'arrive ici, il rétablira l'ordre plus tard.

Si ces paroles étaient sorties de la bouche d'un homme indulgent pour lui-même, comme de banales exhortations à l'usage de ceux qui souffrent, elles auraient peut-être produit peu d'effet; mais venant d'un homme qui chaque jour, avec calme, s'exposait à l'amende et à la prison pour la cause de Dieu et des hommes, elles avaient une autorité irrésistible, et les deux pauvres fugitifs sentirent renaître en eux un peu de force et de tranquillité.

Alors Rachel prit amicalement la main d'Éliza, et la conduisit à la table où le souper était servi. Comme ils s'asseyaient tous, on frappa doucement à la porte, et Ruth entra.

— J'apporte bien vite, dit-elle, ces petits bas pour l'enfant, — trois bonnes paires, bien chaudes, en laine. Il fera si froid, tu sais, au Canada. Conserves-tu bon courage,

Éliza? ajouta-t-elle, en lui serrant chaleureusement la main, et en glissant dans celle de Harry un gâteau à l'anis. J'en ai apporté un petit paquet pour lui, dit-elle en fouillant dans sa poche. Les enfans, tu sais, sont toujours à manger.

— Oh! je vous remercie; vous êtes trop bonne, dit Éliza.

— Voyons, Ruth, soupe avec nous, dit Rachel.

— Impossible. J'ai laissé John avec le baby; j'ai des biscuits dans le four; je ne puis rester une minute, autrement John laissera brûler tous les biscuits, et il donnera au baby tout ce qui est dans le sucrier. Voilà comme il est, dit la petite quakeresse en riant. Ainsi, adieu Éliza; adieu, Georges; que le Seigneur t'accorde un heureux voyage! et d'un pied leste, elle sortit de la chambre.

Un peu après le souper, un grand chariot couvert s'arrêta devant la porte; le ciel était étoilé, et Phinéas sauta vivement de son siége pour placer ses voyageurs. Georges sortit, portant son enfant sur un bras, et de l'autre soutenant sa femme. Son pas était ferme, son visage calme et résolu. Rachel et Siméon venaient derrière eux.

— Descendez un moment, vous autres, dit Phinéas à ceux qui étaient dans le chariot; laissez-moi disposer l'arrière de la voiture pour les femmes et pour l'enfant.

— Voici les deux peaux de buffle, dit Rachel. Tâchez que les siéges soient aussi commodes que possible; c'est fatigant de voyager toute la nuit.

Jim descendit le premier, et aida soigneusement à sortir sa vieille mère, qui s'attachait à son bras et regardait autour d'elle avec anxiété, comme si elle s'attendait à voir paraître à tous momens ceux qui étaient à leur poursuite.

— Jim, vos pistolets sont-ils tous en état? demanda Georges tout bas, mais d'une voix ferme.

— Oui, vraiment, dit Jim.

— Et vous n'avez pas de doute sur ce que vous ferez s'ils viennent?

— Je crois que je n'en ai pas, dit Jim en déployant sa large poitrine et aspirant l'air avec force. Croyez-vous que je leur laisserai reprendre ma mère?

Durant ce court colloque, Éliza avait pris congé de son aimable amie, Rachel, et, assistée par Siméon, elle monta dans le chariot, où, s'étant enfoncée à l'arrière avec son enfant, elle s'assit parmi les peaux de buffle. La vieille femme y fut ensuite hissée et assise; Georges et Jim se placèrent sur une banquette formée d'une planche par-devant, et Phinéas monta sur le siége.

— Adieu, mes amis, dit Siméon.

— Dieu vous bénisse! répondirent toutes les voix de la voiture.

Et elle se mit en marche avec force cahots sur la terre gelée.

Le bruit des roues sur cette route raboteuse ne permettait pas de causer. La voiture roula donc par monts et par vaux, à travers bois et plaines, pendant des heures et des heures, dans l'ombre et le silence. L'enfant ne tarda point à s'endormir sur les genoux de sa mère. La pauvre vieille finit par oublier ses terreurs; et Éliza elle-même, à mesure que la nuit s'avançait, sentait que toutes les inquiétudes ne pouvaient empêcher ses yeux de se fermer. Phinéas paraissait, en somme, le plus gai de la compagnie, et charmait sa longue course en sifflant certaines chansons qui ne rappelaient en rien le quaker.

Mais vers trois heures, Georges entendit le pas précipité d'un cheval qui arrivait derrière eux à quelque distance, et il poussa le coude de Phinéas, qui arrêta ses chevaux pour écouter.

— Ce doit être Michaël, dit-il; je crois reconnaître son galop; et il se leva et allongea la tête en arrière avec anxiété.

En effet, ils virent bientôt paraître sur une hauteur éloignée un cavalier qui accourait en toute hâte.

— Le voici, je pense! dit Phinéas. Georges et Jim sautèrent hors du chariot, avant de savoir ce qu'ils faisaient. Tous se tenaient en silence, la face tournée vers le messager qu'ils attendaient. Il avançait. Bientôt il descendit dans une vallée où on ne pouvait plus le voir, mais on entendait le pas rapide du cheval qui approchait de plus en plus; à la fin on le vit paraître au sommet d'une éminence, à portée de la voix.

— Oui, c'est Michaël! dit Phinéas, et élevant la voix :

— Holà! Michaël! ici!

— Phinéas, est-ce toi?

— Oui, quelles nouvelles? — Ils viennent?

— Tout droit derrière, huit ou dix hommes, échauffés d'eau-de-vie, jurant et écumant comme autant de loups.

Et, juste comme il parlait, une brise apporta le bruit lointain de cavaliers galopant vers eux.

— Rentrez, rentrez vite, enfans, dit Phinéas. Si vous devez vous battre, attendez que je vous aie fait gagner un peu de terrain. A ces mots, ils sautèrent tous deux dans la voiture, et Phinéas fouetta ses chevaux à tour de bras, Michaël les suivant de près. Le chariot volait presque sur la terre gelée; mais le bruit des cavaliers augmentait d'instans en instans. Les femmes l'entendirent, et, regardant dehors avec anxiété, aperçurent au loin derrière, sur une colline éloignée, une troupe d'hommes qui se détachait sur le ciel rayé de rouge par l'aube naissante. Une autre colline, et ils avaient découvert le chariot qui, couvert d'une étoffe blanche, se voyait de loin, et le vent apporta leur cri brutal de triomphe. Éliza se sentit défaillir, et serra plus fort son enfant contre son sein; la vieille femme priait et gémissait. Georges et Jim serrèrent leurs pistolets avec l'énergie du désesqoir. L'ennemi gagnait du terrain; la voiture fit soudain un détour, et les amena au bord d'une chaîne isolée de rochers qui s'élevait au milieu d'un terrain tout à fait nu et uni. Cette masse pesante, qui se détachait en noir sur le ciel brillant, semblait promettre un abri et une retraite. C'était un endroit bien connu de Phinéas, qui y était souvent venu comme chasseur; et c'était pour l'atteindre qu'il avait lancé ses chevaux à toute bride.

— Nous y voilà! dit-il en arrêtant brusquement ses chevaux, et sautant de son siége à terre. — Sortez vite, en un clin d'œil, chacun de vous, et entrez dans ces rochers avec moi. Toi, Michaël, attache ton cheval au chariot, et va vite chez Amariah, et envoie-nous-le avec ses gens pour parler à ces coquins.

En un instant, ils furent tous hors de la voiture.

— Là, dit Phinéas, en saisissant Harry; vous, occupez-vous des femmes, et courez maintenant si vous avez jamais couru.

Il n'était pas besoin d'exhortation. Plus promptement que nous ne pouvons le dire, toute la troupe sauta par dessus la haie, gagnant les rochers en toute hâte, tandis que Michaël, se jetant à bas de son cheval, et attachant la bride au chariot, commença à le mener grand train.

— En avant! dit Phinéas. Comme ils atteignaient les rochers, ils virent, à la lueur confondue des étoiles et de l'aurore, les traces d'un sentier qui y conduisait. — C'est un de nos anciens repaires de chasse. Venez!

Phinéas allait devant, sautant sur les rochers comme une chèvre, avec l'enfant dans ses bras. Jim venait le second, portant sur son épaule sa vieille mère toute tremblante, et Georges formait l'arrière-garde avec Éliza. La troupe des cavaliers arriva à la haie, et avec force cris et juremens, ils mirent pied à terre afin de les suivre. En quelques momens ils eurent escaladé la crête de la chaîne; le sentier passait alors dans un étroit défilé, où l'on ne pouvait entrer qu'un à la fois; puis ils arrivèrent à une fente de plus d'un mètre de large, séparé du reste de la chaîne, et profond de plus de trente pieds, dont les côtés étaient escarpés et perpendiculaires comme les murs d'une forteresse. Phinéas franchit aisément cet abîme, et assit l'enfant sur un lit de mousse blanche qui tapissait la cime du rocher.

— A votre tour! s'écria-t-il, sautez maintenant; il y va de votre vie! dit-il, comme ils sautaient tous l'un après l'autre. Plusieurs pierres détachées formaient une espèce de parapet qui les empêchait d'être vus d'en bas.

— Bien, nous y voici tous, dit Phinéas, guettant par-dessus le parapet les assaillans qui escaladaient les rochers

en tumulte. Qu'ils nous attrapent, s'ils peuvent. Ceux qui viendront ici auront à marcher un à un entre ces deux rocs à portée de vos pistolets ; enfans, voyez-vous ?

— Je vois, dit Georges ; et maintenant, comme c'est notre affaire, à nous le risque et la bataille !

— Quant à ce qui est de la bataille, tu es le bienvenu, Georges, dit Phinéas, tout en mâchant des feuilles de *checkerberry ;* mais je peux me donner le plaisir de regarder, je suppose. Voyez donc, ces coquins sont à délibérer là-bas, et ils lèvent la tête en l'air comme des poules qui sont près de s'envoler sur le perchoir. Ne ferais-tu pas mieux de leur donner un petit avis avant qu'ils montent, simplement pour les prévenir loyalement qu'on tirera dessus s'ils s'y frottent ?

La troupe qui était au-dessous, plus visible maintenant à la lueur du jour, se composait de nos vieilles connaissances, Tom Loker et Marks, avec deux constables et un renfort de chenapans tels qu'on avait pu en ramasser à la dernière taverne, et en engager pour un peu d'eau-de-vie à donner la chasse à un troupeau de nègres.

— Eh bien ! nous le tenons, votre gibier, dit l'un d'eux.

— Oui, je les vois monter là-bas, dit Tom, et voici un sentier. Mon avis est d'aller droit à eux. Il leur faut du temps pour sauter, et nous ne serons pas longs à les traquer.

— Mais, Tom, ils pourraient tirer sur nous de derrière les rochers, dit Marks, ça serait du vilain, vous savez.

— Bah ! dit Tom avec un ricanement. Vous avez toujours peur pour votre peau.

— Je ne vois pas pourquoi je ne tiendrais pas à ma peau, dit Marks ; c'est ma meilleure, et les nègres se battent comme des diables, quelquefois.

En ce moment, Georges parut sur le sommet d'un roc au-dessus d'eux, et parlant d'une voix calme et claire, il dit : — Qui êtes-vous, messieurs, et que voulez-vous ?

— Nous sommes à la recherche d'une troupe de nègres évadés, dit Tom Loker. Georges Harris, Eliza Harris et leur fils, Jim Salden et une vieille femme. Nous avons avec nous les officiers et l'ordre d'arrestation, et nous saurons bien l'exécuter. Entendez-vous ? N'êtes-vous pas Georges Harris, qui appartient à monsieur Harris, du comté de Shelby, Kentucky ?

— Je suis Georges Harris. Un monsieur Harris du Kentucky m'a appelé sa propriété. Mais à présent je suis un homme libre, marchant sur le sol libre de Dieu ; et je réclame ma femme et mon enfant comme miens. Jim et sa mère sont ici. Nous avons des armes et nous comptons nous défendre. Vous pouvez monter, si vous voulez ; mais le premier d'entre vous qui vient à la portée de nos balles est un homme mort. J'en dis autant du suivant, et du suivant, et ainsi de suite jusqu'au dernier.

— Oh ! venez, venez ! dit un gros petit homme qui s'avançait en se mouchant. Jeune homme, il vous sied bien de parler ici ! Vous voyez, nous sommes des officiers de justice. Nous avons la loi pour nous, et la force, etc. Ainsi vous ferez mieux de vous rendre paisiblement, vous voyez ; car il faudra bien finir par là, certainement.

— Je sais parfaitement que vous avez la loi et la force pour vous, dit Georges avec amertume. Vous voulez prendre ma femme pour la vendre à la Nouvelle-Orléans, et parquer mon enfant comme un veau chez un marchand, et envoyer la vieille mère de Jim à la brute qui l'a accablée de coups de fouet et d'injures, parce qu'il n'en pouvait faire autant à son fils. Vous voulez nous renvoyer, Jim et moi, pour être fouettés et torturés, et écrasés sous les talons de ceux que vous appelez nos maîtres. Et vos lois vous prêteront leur appui, — honte à vous et à elles ! Mais vous ne nous tenez pas. Nous ne reconnaissons pas vos lois ; nous ne reconnaissons pas votre pays ; nous sommes aussi libres ici, sous la voûte du ciel, que vous l'êtes vous-mêmes ; et, par le grand Dieu qui nous a faits, nous combattrons pour notre liberté jusqu'à la mort !

Georges était pleinement en vue sur le sommet du rocher lorsqu'il faisait cette déclaration d'indépendance. La lueur de l'aube colorait sa joue basanée ; l'indignation et le désespoir enflammaient son œil noir ; et, comme s'il en appelait de l'homme à la justice de Dieu, il levait sa main au ciel en parlant.

S'il eût été un jeune Hongrois protégeant de sa bravoure, dans quelque défilé de montagne, la retraite de fugitifs s'échappant d'Autriche en Amérique, c'eût été un sublime héroïsme ; mais comme c'était un enfant de race africaine, protégeant la retraite de fugitifs passant d'Amérique au Canada, nous sommes, comme de raison, des patriotes trop éclairés pour y voir aucun héroïsme ; et si aucun de nos lecteurs pensait autrement, ce serait sous sa propre responsabilité. Lorsque des fugitifs hongrois s'échappent en Amérique, au mépris de toutes les autorités de leur gouvernement légitime, c'est à qui les applaudira et leur fera accueil, de la presse et du cabinet ; lorsque des fugitifs africains en font autant, il y a... qu'y a-t-il ?

Quoi qu'il en soit, il est certain que l'attitude, le regard, la voix, le geste de Georges réduisirent pour un moment ses auditeurs au silence. Il y a dans la hardiesse et la détermination quelque chose qui impose momentanément aux natures les plus grossières. Marks fut le seul qui resta complètement insensible. Il arma résolument son pistolet, et pendant le silence qui suivit le discours de l'esclave, il tira sur lui.

— Vous savez bien qu'on vous le paiera autant mort que vif dans le Kentucky, dit-il froidement, en essuyant son pistolet sur sa manche.

Georges fit un bond en arrière. — Eliza poussa un cri ; — la balle avait passé tout près des cheveux du mari, avait presque effleuré la joue de la femme, et était allée se loger dans l'arbre sous lequel ils étaient.

— Ce n'est rien, Éliza, dit promptement Georges.

— Tu ferais mieux de ne pas rester en vue à faire des harangues, dit Phinéas ; ce sont de vils coquins.

— Ah çà ! Jim, dit Georges, veillez à ce que vos pistolets soient en état, et suivez bien mes mouvemens. Le premier qui se montre, je tire dessus ; vous prenez le second, et ainsi de suite. Il ne faut pas, vous comprenez, perdre deux coups sur un seul homme.

— Mais si vous ne l'atteignez pas ?

— Je l'atteindrai, dit froidement Georges.

— C'est bien ; il y a, ma foi ! de l'étoffe dans ce garçon-là, marmotta Phinéas entre ses dents.

La troupe d'en bas, après que Marks eut fait feu, était restée un moment indécise.

— Vous avez dû en toucher un, dit une voix ; j'ai entendu un cri.

— Je vais en relancer un, dit Tom. Je n'ai jamais eu peur des nègres, et je ne commencerai pas aujourd'hui. Qui est-ce qui me suit ? dit-il en grimpant sur les rochers.

Georges avait entendu distinctement ces paroles. Il prit son pistolet, l'examina, et le braqua vers l'endroit du défilé où le premier homme devait paraître.

Un des plus courageux de la bande suivait Tom, et, la marche étant ouverte, toute la troupe se mit à escalader le rocher, les derniers poussant les premiers plus vite que ceux-ci n'auraient été d'eux-mêmes. Bientôt Tom apparut presque au bord du précipice.

Georges fit feu ; — la balle atteignit Tom au flanc ; mais le blessé ne battit point en retraite, et, avec un mugissement de taureau furieux, il s'élança tout droit par-dessus l'abîme vers son adversaire.

— Ami, dit Phinéas, se jetant soudain au devant de lui, et le repoussant de ses longs bras, on n'a pas besoin de toi.

Au milieu des arbres, des buissons, des souches et des pierres, Tom roula dans l'abîme, où il resta meurtri et gémissant. Il était tué sur le coup si sa chute n'eût été amortie par un arbre auquel ses habits s'étaient accrochés ; mais elle avait été rude cependant.

— Dieu nous assiste ! ce sont de vrais diables ! dit Marks dirigeant la retraite avec plus de zèle qu'il n'en avait mis à seconder l'attaque ; et toute la bande se précipita sur ses

pas, — particulièrement le gros constable, qui soufflait d'une manière très énergique.

— Ecoutez, camarades, dit Marks, faites le tour et allez ramasser Tom, tandis que je vais prendre mon cheval pour revenir à votre secours ; et sans faire attention aux huées et aux sarcasmes de ses compagnons, aussitôt dit aussitôt fait, on ne tarda point à l'apercevoir qui s'en allait au galop.

— Quel infâme poltron ! dit un des hommes. On vient pour son affaire, et il nous plante là.

— Ah ça ! il faut ramasser le camarade, dit un autre, quoique je ne me soucie guère s'il est mort ou vivant.

Nos gens, guidés par les plaintes de Loker, parvinrent à grand'peine à travers les troncs d'arbres, les souches et les buissons, jusqu'à l'endroit où gisait notre héros, gémissant et jurant tour à tour avec véhémence.

— Vous faites passablement de train, Tom, dit l'un d'eux. Êtes-vous sérieusement blessé ?

— Je ne sais pas. Relevez-moi ; ne le pouvez-vous pas ? L'infernal quaker ! Sans lui, je les aurais joliment arrangés.

Ce ne fut pas sans difficultés ni sans gémissemens que notre héros fut remis sur ses jambes, et qu'il put aller jusqu'aux chevaux, soutenu sous chaque épaule.

— Si vous pouviez seulement me ramener à la taverne qui est à un mille d'ici. Donnez-moi un mouchoir ou tout autre chose pour arrêter ce sang maudit.

Georges regardait par-dessus les rochers, et il vit les vaincus essayer de mettre en selle ce gros corps, qui, après deux ou trois efforts infructueux, chancela et retomba pesamment à terre.

— Oh ! j'espère qu'il n'est pas mort ! dit Eliza, qui observait, comme le reste de leur troupe, ce qui se passait.

— Pourquoi ? dit Phinéas ; il n'aurait que ce qu'il mérite.

— Parce que après la mort vient le jugement, dit Eliza.

— Oui, dit la vieille femme, qui n'avait fait que geindre et prier à la façon des méthodistes pendant toute cette rencontre ; c'est une terrible chose pour l'âme de la pauvre créature.

— Sur ma parole, ils le laissent là, je crois, dit Phinéas.

C'était la vérité, car après avoir paru hésiter et se consulter, la bande entière monta à cheval et s'éloigna. Quand ils furent hors de vue, Phinéas commença à se mettre en mouvement.

— Allons, il faut descendre et marcher un peu, dit-il. J'ai chargé Michaël d'aller en avant, d'amener du secours, et de revenir ici avec le chariot ; mais nous aurons un peu de chemin à faire à pied, je présume, pour les rencontrer. Dieu veuille qu'il soit bientôt ici. Il est de bonne heure ; il n'y aura pas beaucoup de piétons sur la route de quelque temps encore, et nous ne sommes guère qu'à deux milles de l'endroit où nous devons nous arrêter. Si les chemins n'avaient pas été si mauvais hier au soir, on ne nous aurait pas rattrapés.

Comme ils approchaient de la haie, ils découvrirent à distance leur chariot qui revenait escorté de plusieurs hommes à cheval.

— Ah ! voilà Michaël, et Stephen, et Amariah ! s'écria Phinéas avec joie. Maintenant notre affaire est bonne ; nous sommes aussi en sûreté que si nous étions arrivés.

— Arrêtez-vous alors, dit Eliza, et faites quelque chose pour ce malheureux. Entendez-vous comme il gémit ?

— Ce ne serait que remplir son devoir de chrétien, dit Georges ; emportons-le.

— Et droguons-le parmi les quakers ! dit Phinéas ; c'est joli, cela ! Eh bien, peu m'importe ! Voyons, donnons-lui un coup d'œil ; et Phinéas qui, dans le cours de sa vie de chasseur, avait acquis quelques connaissances grossières en chirurgie, s'agenouilla près du blessé, et se mit à l'examiner avec soin.

— Marks, dit Loker d'une voix faible, est-ce vous, Marks ?

— Non, pas précisément, l'ami, dit Phinéas. Marks ne se soucie de toi que lorsque sa peau est en sûreté. Il est parti il y a longtemps.

— Je crois que je suis perdu, reprit Loker. Chien de poltron, me laisser mourir seul ! Ma pauvre vieille mère m'avait toujours dit que ça m'arriverait.

— Seigneur Dieu ! écoutez le pauvre cher homme ! Il a une maman, dit la vieille négresse. Je ne peux pas m'empêcher de le plaindre.

— Doucement, doucement ! ne faisons pas le méchant, dit Phinéas dont Tom repoussait la main. Tu n'as pas de chance si je n'arrête pas le sang. Et Phinéas se mit à confectionner tant bien que mal un appareil avec son mouchoir, et avec le sautres ressources que les assistans purent lui fournir.

— C'est vous qui m'avez jeté là, dit Tom d'une voix languissante.

— Sans cela, tu nous y aurais jetés toi-même, vois-tu bien, dit Phinéas en se penchant pour appliquer son bandage. La, la, — laisse-moi attacher ce bandage. Nous ne te voulons que du bien ; nous sommes sans rancune. Tu vas être conduit dans une maison où on te soignera aussi bien que pourrait le faire ta propre mère.

Tom poussa un gémissement et ferma les yeux. Chez les hommes de sa classe, l'énergie est une chose toute physique et qui dépend de la circulation du sang. Notre colosse, abandonné des siens, faisait une pitoyable mine.

Le renfort qu'on était allé chercher arriva. Les banquettes du chariot furent enlevées. Les peaux de buffles, pliées en quatre, furent étendues sur un des côtés, et quatre hommes, avec beaucoup de difficultés, y déposèrent la lourde masse de Tom. Il s'était évanoui dans le transport. La vieille négresse, toute émue de compassion, s'assit dans le fond, et lui mit la tête sur ses genoux. Éliza, Georges et Jim se casèrent comme ils purent dans l'espace qui restait, et la troupe se mit en marche.

— Que pensez-vous de lui ? dit Georges qui était assis en avant à côté de Phinéas.

— Oh ! le coup est profond, mais il n'a porté que dans les chairs. Cependant, cela ne lui a pas fait précisément du bien de rouler comme il a fait. Il a perdu pas mal de sang, et, avec son sang, courage et tout ; mais il en reviendra, et peut-être que cela lui servira de leçon.

— Je suis bien aise de ce que vous me dites là, répliqua Georges. J'aurais toujours un poids sur la conscience, si je l'avais tué, quelle que soit la justice de ma cause.

— Oui, dit Phinéas, tuer est une vilaine opération, — que ce soit un homme ou une bête. J'ai été un grand chasseur dans mon temps, et, je t'assure, j'ai vu un daim abattu regarder, avec son œil mourant, de telle sorte qu'on se sentait des remords de l'avoir tué ; et les hommes, c'est encore plus sérieux, vu que, comme le dit ta femme, après la mort vient le jugement pour eux. Aussi je ne sais pas si les idées des quakers sont trop strictes sur ces matières, et quand je considère combien je suis devenu meilleur, je suis bien tenté de les paatager.

— Que ferons-nous de ce pauvre diable ? demanda Georges.

— Nous allons le porter chez Amariah. Il y a là la vieille grand'maman Stephens, — Dorcas, on l'appelle ; — c'est une merveilleuse garde-malade. C'est chez elle une vocation véritable, et elle n'est jamais plus heureuse que lorsqu'elle a un malade à soigner. Nous allons le lui confier pour une quinzaine de jours.

Après une heure de marche environ, nos voyageurs arrivèrent à une jolie ferme, où un copieux déjeuner les mit à même de réparer leurs forces. Tom Loker fut déposé avec précaution dans un lit beaucoup plus propre et plus moelleux qu'il n'en avait jamais occupé, et sa blessure fut pansée avec soin. Nous allons le laisser là, occupé comme un enfant fatigué, à fermer et à ouvrir languissamment ses yeux sur les rideaux blancs de la fenêtre et sur les figures qui glissent doucement dans la chambre, et nous allons nous occuper, nous, de quelques-uns de nos autres personnages.

CHAPITRE XVIII.

Les opinions et les tribulations de miss Ophélia.

Notre ami Tom, dans ses réflexions naïves, comparait souvent son sort fortuné à celui de Joseph en Egypte ; et en effet, sa destinée, devenant meilleure de jour en jour, rendait l'analogie plus sensible.

Saint-Clare était indolent et se préoccupait peu des questions d'argent. Jusque-là c'était Adolphe, aussi insouciant et non moins prodigue que son maître, qui avait été chargé de l'achat des provisions. Tous deux donc dilapidaient à qui mieux mieux. L'oncle Tom, qui pendant de longues années avait administré la propriété de monsieur Shelby comme s'il se fût agi de son propre bien, voyait avec inquiétude le gaspillage de la maison, gaspillage qu'il ne pouvait réprimer, et suivant l'habitude des gens de sa race, il hasarda quelquefois des observations indirectes. Dès le début, Saint-Clare ne l'employait que de temps à autre, puis, frappé peu à peu des qualités de son esprit et de sa connaissance en affaires, il lui confia le département du marché et de l'approvisionnement.

Un jour qu'Adolphe se plaignait qu'on l'eût privé de ses anciennes attributions, Saint-Clare lui répondit : — Laissez faire Tom ; vous n'agissez, vous, qu'à votre fantaisie, à tort et à travers ; lui calcule la dépense. Je serais bien vite ruiné si Tom n'était pas là.

Investi de la confiance illimitée d'un maître insouciant qui lui remettait des billets sans les regarder et recevait l'argent sans compter, Tom était exposé à toutes les tentations déshonnêtes ; mais son inébranlable simplicité, fortifiée de sa foi chrétienne, le mirent à l'abri de toute atteinte de ce genre. Sa fidélité était d'autant plus scrupuleuse que la confiance de son maître était plus grande.

Il n'en était pas ainsi d'Adolphe. Insouciant, égoïste, et gâté par un maître qui trouvait plus commode d'être tolérant que de prendre en main la direction de ses affaires, il établissait entre le tien et le mien une confusion qui ne laissait pas d'inquiéter Saint-Clare. Celui-ci comprenait instinctivement combien était dangereuse cette façon d'agir à l'égard de ses domestiques. Il était poursuivi par une sorte de remords chronique, mais il n'avait pas la force d'accomplir une réforme radicale dans l'économie domestique, et il excusait alors les fautes les plus graves, parce qu'il ne se dissimulait pas qu'elles n'auraient point été commises s'il eût montré plus de fermeté.

Tom éprouvait pour son jeune maître un singulier mélange de dévouement, de respect et de sollicitude paternelle ; mais il songeait aussi que Saint-Clare ne lisait jamais la Bible, n'allait jamais à l'église, plaisantait sur tous les sujets, et passait à l'opéra ou au théâtre ses soirées du dimanche, fréquentant les clubs et assistant à des soupers où l'on buvait outre mesure. Tom avait donc tiré de toutes ces circonstances cette conclusion que maître n'était pas chrétien. Il avait longtemps hésité avant d'arriver à cette conviction ; mais à partir de ce moment, il adressait au ciel, en faveur de Saint-Clare, des prières simples et touchantes, quand il se trouvait tout seul dans le dortoir. Il exprimait aussi assez souvent, avec la finesse qu'on remarque chez les nègres, sa façon de penser. Ainsi, une semaine après le dimanche dont nous avons parlé, Saint-Clare, qui avait été invité à un festin, fut emporté chez lui, entre une et deux heures du matin, dans un état où la matière l'emportait évidemment sur l'intelligence. Tom et Adolphe avaient aidé à le coucher. Celui-ci, joyeux et enchanté de ce qui arrivait, trouvait l'aventure très amusante, et riait aux éclats de la simplicité de Tom, qui semblait éprouver une profonde horreur, et qui resta toute la nuit à prier pour son jeune maître.

— Eh bien ! Tom, qu'attendez-vous? disait le jour suivant Saint-Clare assis dans son cabinet, en robe de chambre et en pantoufles, après avoir donné de l'argent à Tom et l'avoir chargé de diverses commissions. Pourquoi restez-vous ainsi immobile? Est-ce que tout n'est pas en règle ?

— Je crains bien que non, maître, avait répondu Tom gravement.

Saint-Clare laissa tomber son journal, plaça sa tasse de café sur la table, et regarda Tom.

— Qu'y a-t-il, Tom? Vous êtes solennel comme une tombe.

— Je me sens très mal, maître. J'avais toujours cru que maître serait bon pour tout le monde.

— Eh bien! ne le suis-je pas? Voyons, vous avez quelque chose à me dire, et vous n'êtes qu'à la préface.

— Je n'ai pas à me plaindre pour ce qui me regarde, car maître a toujours été bon pour moi ; mais il est quelqu'un pour lequel maître n'est pas bon.

— Quelle est cette lubie ? expliquez-vous ?

— La nuit dernière, entre une et deux heures, je faisais ces réflexions, je pensais que maître n'est pas bon pour lui-même.

Après avoir dit ces paroles, Tom tourna le dos et mit la main sur le bouton de la porte, Saint-Clare sentit le rouge lui monter à la figure, puis il se mit à rire.

— Est-ce là tout? dit-il.

— Tout, répondit Tom. Et se jetant aux genoux de Saint-Clare : O cher jeune maître! dit-il, je crains que ceci ne soit la perte de votre âme et de votre corps. Le bon livre l'a dit : « Le péché mord comme un serpent et pique comme une vipère. » Et la voix de Tom était entrecoupée de sanglots.

— Pauvre insensé ! dit Saint-Clare ému et les yeux humides ; levez-vous ! je ne vaux pas la peine qu'on pleure sur mon sort.

Mais Tom ne voulut pas se lever et prit un air suppliant.

— Eh bien! dit Saint-Clare, je ne retournerai plus au milieu de leurs folies ; je ne sais pourquoi je les partage depuis si longtemps, car j'ai toujours méprisé la débauche, et je me méprise moi-même quand je m'y abandonne. Essuyez vos larmes, Tom, et allez à vos commissions... Pas de bénédictions! ajouta-t-il en poussant légèrement Tom vers la porte, je ne vaux pas tant que vous semblez le croire. Mais je vous jure, sur mon honneur, que vous ne me reverrez plus comme j'étais hier.

Et Tom satisfait sortit en essuyant ses yeux.

— Je tiendrai ma parole, dit Saint-Clare après avoir fermé la porte. Et il le fit, car le sensualisme grossier n'était pas un vice inhérent à sa nature.

Arrivons maintenant aux tribulations de miss Ophélia, qui avait pris ses fonctions de directrice dans un établissement du Sud.

Il existe une notable différence entre les esclaves des établissemens du Sud suivant la capacité et le caractère des maîtresses de maison. Dans les Etats du Midi comme dans les Etats du Nord, certaines femmes ont une aptitude toute particulière pour commander à leurs esclaves et les dresser à l'obéissance. Elles gouvernent les divers membres de leur petit domaine avec une facilité apparente et sans sévérité ; elles tirent parti des facultés de chacun, et établissent l'harmonie générale en compensant les défauts des uns par les qualités des autres. Mistress Shelby, dont nos lecteurs se souviennent sans doute, était une de ces maîtresses de maison. Si de telles femmes ne sont pas communes dans les Etats du Sud, c'est qu'elles sont rares partout ; mais on les rencontre là aussi fréquemment qu'ailleurs, et elles trouvent même dans l'organisation particulière à ces États, une brillante occasion de déployer leurs talens domestiques.

Marie Saint-Clare n'avait pas ces qualités. Indolente et puérile, imprévoyante et sans suite dans les idées, on ne pouvait s'attendre à trouver dans sa maison des domestiques qui ne lui ressemblassent point. Elle avait présenté à

miss Ophélia un très fidèle tableau de la confusion qu régnait chez elle, seulement elle n'avait pas indiqué la véritable cause de ce désordre.

Le jour où elle prit les rênes de son gouvernement, miss Ophélia, qui s'était levée à quatre heures du matin s'occupa à mettre tout en ordre dans sa chambre, ce qu'elle n'avait pas manqué de faire depuis son arrivée, à la grande stupéfaction de la chambrière, et elle alla ensuite inspecter les armoires, les cabinets et les magasins dont elle avait les clefs. La chambre aux provisions, la cuisine, la cave, tout fut passé en revue.

La découverte de mystères jusque-là enveloppés de ténèbres, ne laissa pas de jeter l'alarme parmi les hauts dignitaires de la domesticité, et fut l'occasion de bien des murmures contre les dames du Nord.

La vieille Dinah, cuisinière en chef, qui administrait despotiquement le département de la cuisine, se révoltait contre ce qu'elle appelait une usurpation de priviléges. Un baron féodal du temps de la grande charte n'aurait pas supporté plus impatiemment quelque envahissement de la couronne.

Il serait injuste de ne pas donner au lecteur une idée de cette femme d'un caractère vraiment original. Elle était née cuisinière comme la tante Chloé, la cuisine est le grand talent de la race africaine. Mais Chloé, femme méthodique, accomplissait sa tâche avec la plus ponctuelle régularité, tandis que Dinah était opiniâtre et sans ordre.

Ainsi que certains philosophes modernes, elle dédaignait la raison et la logique, et ne s'en rapportait qu'à son intention. Sur ce terrain elle était inexpugnable. Autorité, raisonnement, discussion, rien ne pouvait lui faire admettre qu'une manière de voir autre que la sienne pût être meilleure. La mère de Marie, son ancienne maîtresse, avait cédé à cette prétention, et miss Marie, comme Dinah continuait à appeler sa maîtresse même depuis que celle-ci était mariée, trouva plus facile de céder que de combattre.

Dinah avait donc le gouvernement suprême; elle s'en était emparée d'autant plus facilement, que passée maîtresse dans cet art diplomatique qui consiste à unir la plus complète soumission apparente à la plus grande inflexibilité, elle avait des excuses toujours prêtes; elle avait fini par faire accepter comme un axiome qu'une cuisinière ne peut mal faire. Du reste, dans ces établissemens du Sud, une cuisinière a toujours autour d'elle une quantité de gens qui ont bon dos pour supporter toutes ses fautes pendant qu'elle même reste immaculée. Un plat venait-il à manquer au dîner, elle avait cinquante raisons à donner pour excuse, c'était la faute des cinquante autres personnes dont elle s'efforçait vainement de stimuler le zèle. Mais il était rare qu'on eût à se plaindre des résultats définitifs du travail de Dinah! Elle aimait les complications, sa cuisine semblait toujours avoir été bouleversée par un ouragan. Elle avait pour accrocher ses ustensiles autant d'emplacemens divers qu'il y a de jours dans l'année; malgré cela, si l'on avait la patience d'attendre l'heure de la cuisinière, le dîner était servi dans un ordre parfait, et les mets étaient assaisonnés avec un art digne de l'approbation d'un épicurien.

On était alors dans la saison des primeurs. Dinah, qui avait besoin de repos, était assise sur le plancher de la cuisine, fumant un vieux bout de pipe qu'elle allumait en guise d'encensoir toutes les fois qu'elle courait après l'inspiration. C'était de cette manière que Dinah invoquait les muses domestiques.

Tout autour d'elle étaient assis divers membres de cette race qui pullule dans les habitations du Sud. Ils écossaient des pois, pelaient des pommes de terre et plumaient des poulets. A chaque instant Dinah interrompait le cours de ses méditations pour donner sur la tête de ses jeunes collaborateurs un petit coup d'un de ces rouleaux de bois qui servent à étendre la pâte des gâteaux. Dinah faisait plier toutes ces jeunes têtes crépues sous un joug de fer; elle était convaincue qu'ils n'existaient que pour lui épargner de la peine. Telle était la base du système dont elle ava vu l'application dans son enfance, et dont elle avait poursuivi le perfectionnement.

Quand miss Ophélia eut fait sa tournée de réforme dans toutes les autres parties de la maison, elle arriva à la cuisine. Dinah avait appris de différens côtés ce qui se passait, et elle était bien résolue à se tenir sur la défensive, à défendre pied à pied le terrain conservateur, et à opposer à toute innovation une force d'inertie.

La cuisine était une grande pièce carrelée en briques, et garnie d'un côté d'une antique cheminée. Saint-Clare avait vainement engagé Dinah à remplacer cette cheminée par un fourneau moderne. Il n'y avait pas de puseiste ou conservateur de n'importe quelle école plus attaché que Dinah à toutes les incommodités du bon vieux temps.

A son retour des États du Nord, Saint Clare, sous l'impression de l'ordre et de l'économie qui régnaient dans la cuisine de son oncle, avait fait l'acquisition d'armoires, de buffets et de divers appareils dont il espérait que Dinah tirerait parti. Il aurait tout aussi bien réussi à acheter tous ces objets pour un écureuil ou pour une pie. Plus il y eut dans la cuisine de buffets et de tiroirs, plus Dinah eut à sa disposition de cachettes pour enfouir de vieux chiffons, de vieux souliers, des peignes, des rubans, des fleurs artificielles fanées et autres fantaisies qui ravissaient l'âme de la cuisinière.

Quand miss Ophélia entra dans la cuisine, Dinah ne prit pas la peine de se lever; elle continua à fumer avec une tranquillité majestueuse, suivant la directrice du coin de l'œil, et feignant en apparence d'être occupée à la surveillance des préparatifs.

Miss Ophélia commença par ouvrir les tiroirs d'une commode.

— Que met-on là-dedans? dit-elle.

— Toutes sortes de choses, maîtresse.

La variété du contenu justifiait assez cette réponse.

Miss Ophélia tira d'abord une nappe damassée tachée de sang, et dans laquelle on avait évidemment enveloppé de la viande crue.

— Que signifie cela? dit miss Ophélia; vous n'enveloppez pas, je pense, votre viande dans les plus belles nappes de votre maîtresse.

—Seigneur! non; j'ai mis cette nappe dans ce tiroir pour l'envoyer au blanchissage.

— Étourdie! pensa miss Ophélia, et poursuivant ses recherches, elle trouva une râpe, deux ou trois noix de muscade, un livre d'hymnes méthodistes, et deux mouchoirs sales de madras, du coton, un papier plein de tabac, une pipe, quelques pétards, deux soucoupes en porcelaine dorée, un morceau de flanelle contenant des oignons blancs, des serviettes, des nappes damassées, des torchons, de la ficelle, des aiguilles à ravauder, et des cornets de papiers d'où s'échappaient des herbes odoriférantes.

— Où placez-vous vos noix de muscade? demanda miss Ophélia de l'air d'une femme qui prie le ciel de lui accorder la patience.

— Un peu partout, maîtresse; il y en a dans cette tasse fêlée, dans cette armoire...

— En voici dans cette râpe, interrompit miss Ophélia en le lui montrant.

— Est-ce possible? C'est que je les aurai mises là le matin; j'aime à avoir toutes mes choses sous la main. Puis, s'adressant à un négrillon : Vous, Jack, pourquoi ne travaillez-vous pas? je vais vous corriger, moi; et elle allongea au malheureux un coup de bâton.

— Et qu'est-ce que cela? demanda miss Ophélia en montrant une soucoupe remplie de pommade.

— C'est de la graisse pour mes cheveux. Je la mets là pour l'avoir à ma portée.

— Est-ce que vous vous servez des meilleures soucoupes pour un tel usage?

— C'est parce que j'étais toute ahurie, j'allais précisément enlever cette graisse aujourd'hui même.

— Voici deux serviettes damassées?

— Mon intention était de les laver un de ces jours.

— N'avez-vous pas un endroit pour serrer le linge sale?

— Maître Saint-Clare a acheté, d'après ce qu'il a dit, ce coffre pour ça ; mais je m'en sers pour délayer la pâte. D'ailleurs le couvercle est très difficile à lever.

— Pourquoi ne délayez-vous pas votre pâte sur la pâtissoire?

— C'est qu'elle est si encombrée de plats et de toutes sortes de choses, qu'il ne reste plus de place.

— Vous devriez laver votre vaisselle, et la serrer.

— Laver la vaisselle! s'écria Dinah qui, perdant patience sortait de ses habitudes de respect; les dames savent-elles ce que c'est que l'ouvrage? — Quand maître aurait-il son dîner prêt si je perdais mon temps à laver et à serrer la vaisselle ? Miss Marie ne m'a jamais fait ces observations.

— C'est bien ; que font ces oignons ici?

— Ah ! ces oignons, je les avais placés là pour les mettre dans le ragoût. J'avais oublié qu'ils étaient dans ce vieux morceau de flanelle.

Miss Ophélia prit les cornets qui contenaient les herbes odoriférantes.

— Je voudrais bien que maîtresse ne touchât pas à ça. J'aime à trouver mes choses où je les place, murmura la cuisinière.

— Mais pourquoi le papier est-il troué?

— C'est pour pouvoir laisser passer les herbes à travers; c'est plus commode.

— De cette façon, cependant, elles se répandent dans le le tiroir.

— Sans doute, si maîtresse renverse tout. Puis, s'approchant avec inquiétude : Si maîtresse voulait seulement monter au salon, je remettrais tout en ordre ; mais je ne peux rien faire quand les dames sont autour de moi.—Vous, Samuel, ne donnez pas ce sucrier à cet enfant, sinon vous allez avoir une tape.

— Je vais inspecter votre cuisine et mettre de l'ordre partout ; j'espère que vous le maintiendrez, Dinah ?

— Seigneur Dieu! maîtresse ; est-ce votre place? Je n'ai jamais vu des dames faire ça, ni mon ancienne maîtresse, ni miss Marie ; à quoi ça sert-il?

Et Dinah arpentait la cuisine avec indignation, pendant que miss Ophélia, sans se déconcerter, assortissait les plats, empilait les assiettes, et mettait dans un seul sucrier le sucre contenu dans une douzaine de bols. Elle mit de côté les nappes et les serviettes sales, et fit tout cela avec une promptitude telle que Dinah en fut étonnée.

— Dieu ! disait Dinah à une de ses subalternes, quand miss Ophélia fut sortie ; si les dames du Nord sont comme ça, ce ne sont pas des dames. Je fais mon ouvrage aussi bien que qui que ce soit, les jours de rangement général ; mais je ne puis souffrir, encore une fois, que les dames viennent se promener dans ma cuisine pour se mêler de tout, et fourrer les choses dans des endroits où il me sera impossible de les retrouver.

Pour rendre justice à Dinah, elle avait, à de certains jours, des paroxysmes de réforme et d'ordre. Elle faisait alors un nettoyage général ; elle vidait tous les tiroirs, les renversait sens dessus dessous, faisait récurer les ustensiles, et entretenait tout pendant plusieurs heures dans un état de confusion qu'elle expliquait à la satisfaction des questionneurs en disant que c'était le jour du rangement général.

Quand les tables étaient bien lavées, et que tout ce qui pouvait offusquer la vue était fourré à droite et à gauche, Dinah se vêtissait alors d'une robe voyante et plaçait sur sa tête un turban élevé de madras, et elle ne permettait pas aux petits maraudeurs de pénétrer dans la cuisine. Ces nettoyages périodiques étaient le plus souvent un inconvénient pour la maison, car il arrivait que Dinah, éprise tout d'un coup d'un amour immodéré pour ces ustensiles nouvellement récurés, ne voulait pas qu'on s'en servît pour aucun usage. Puis, peu à peu, l'ardeur du nettoyage se calmait.

En quelques jours, miss Ophélia eut établi dans la maison un plan systématique. Malheureusement, tous les travaux pour lesquels la coopération des domestiques était nécessaire ressemblaient beaucoup au travail de Sisyphe ou des Danaïdes. En désespoir de cause, elle en appela à Saint-Clare.

— Il n'y a pas moyen, lui dit-elle, d'introduire de la régularité dans cette maison.

— Je le crois, dit Saint-Clare.

— Une gestion inhabile, tant de gaspillage et de confusion ! Je n'ai jamais rien vu de semblable.

— Je n'en doute pas.

— Vous n'en parleriez pas si à votre aise si vous aviez le ménage à diriger.

— Ma chère cousine, comprenez donc une fois pour toutes que nous autres maîtres nous formons deux classes, — celle des oppresseurs et celle des opprimés. Nous, qui avons un bon naturel et qui détestons la sévérité, nous devons nous résigner à subir bien des inconvéniens. Si nous voulons entretenir pour notre usage un tas de lourdauds et de mal appris, nous devons supporter les conséquences d'une telle fantaisie. J'ai vu, rarement il est vrai, quelques personnes douées d'un tact particulier établir l'ordre sans avoir besoin de recourir à des mesures répressives ; mais je ne suis pas du nombre. Aussi ai-je pris la ferme résolution, depuis longtemps, de laisser aller les choses à leur gré. Je ne veux pas rouer de coups de pauvres diables, et comme ils le savent, ils en profitent et prennent en main le commandement.

— Mais il n'y a ni règle, ni ordre, ni temps déterminé, et tout marche à la diable.

— Ma chère Vermont, vous autres habitans du Nord, vous accordez au temps une valeur exagérée. Qu'importe le temps à un homme qui en a deux fois plus qu'il ne lui en faut! A quoi bon un plan arrêté quand on n'a rien de mieux à faire que de s'allonger sur un sopha? Que le déjeuner soit servi une heure plus tôt ou une heure plus tard, quelle importance cela a-t-il? Tenez, vous voyez Dinah : c'est une excellente cuisinière ; rien de plus distingué que ses potages, ses ragoûts, ses poulets, ses crèmes glacées : elle tire tout cela du chaos et des ténèbres de sa cuisine. C'est un talent superbe. Mais que le ciel nous préserve de descendre jamais dans son antre, et de la voir accroupie et la pipe à la bouche, et ahurie au milieu de ses préparatifs! nous ne voudrions plus manger. Dispensez-vous donc d'y aller, ma chère cousine ; c'est plus qu'une pénitence catholique, et cela ne servirait qu'à vous mettre en colère et à dérouter Dinah. Laissez-la donc faire comme elle voudra.

— Mais vous ignorez sans doute dans quel état j'ai tout trouvé.

— Bon ! Est-ce que je ne sais pas que le rouleau pour la pâte est sous son lit, et la râpe à muscade dans sa poche, avec son tabac. Ne sais-je pas encore qu'il y a soixante-cinq sucriers dans soixante-cinq trous différens, qu'elle essuie sa vaisselle tantôt avec une serviette de table, tantôt avec un vieux jupon ; mais, en fin de compte, elle fait de très bons dîners et d'excellent café. Jugeons-la donc comme on juge les guerriers et les hommes d'État : par le succès.

— Mais le gaspillage, la dépense?

— Enfermez tout, gardez les clefs, donnez les provisions en petite quantité, et ne vous inquiétez pas des bouts de chandelle.

— Je ne puis cependant m'empêcher de croire qu'ils ne sont pas strictement honnêtes. Êtes-vous sûr qu'on puisse avoir confiance en eux ?

Augustin se mit à rire à la vue de la figure anxieuse et grave de miss Ophélia en posant cette question.

— O cousine ! s'écria-t-il, ceci est trop honnête de votre part. Non, ils ne sont pas honnêtes; et pourquoi le seraient-ils? Qui les aurait rendus tels?

— Pourquoi ne les instruisez-vous pas?

— Vous parlez d'éducation ! Quelle fadaise ! Quelle édu-

cation puis-je leur donner? Ressemblerai-je à un pédagogue? Pour Marie, elle aurait assez d'énergie en elle pour tuer toute une plantation, si je la laissais faire, mais elle n'empêcherait pas ses nègres d'être trompeurs.

— Il n'en est donc pas qui soient honnêtes?

— On en trouve un de temps en temps que la nature crée si simple, si fidèle, que la plus pernicieuse influence ne peut le corrompre; mais l'enfant de couleur sent en naissant qu'il ne peut parvenir qu'à travers des voies clandestines; il est artificieux avec ses parens, sa maîtresse, le jeune maître et la jeune maîtresse avec lesquels il joue. La finesse et la ruse deviennent chez lui une habitude invétérée. On ne peut attendre autre chose de cette race, et il serait injuste de l'en punir. L'esclave est tenu dans un tel état de dépendance et de minorité, qu'il ne peut comprendre les droits de la propriété, et admettre que les biens de son maître ne lui appartiendraient pas alors même qu'il parviendrait à s'en emparer. Ne me demandez donc pas si les nègres sont honnêtes. Un être tel que Tom est un phénomène extraordinaire, une sorte de miracle moral.

— Et leurs âmes, que deviennent-elles?

— Ce n'est pas mon affaire, que je sache; le présent seul m'intéresse, ici-bas. Toute la race noire est vouée au diable, pour notre plus grand avantage. Il n'en sera peut-être pas de même dans l'autre monde.

— C'est vraiment horrible, dit miss Ophélia. Vous devriez avoir honte de vous-même.

— Après tout, je suis en assez nombreuse compagnie, comme tous les gens qui suivent la grande route. Regardez en haut et en bas, partout c'est la même histoire; les classes inférieures sont sacrifiées corps et âme au bien-être des classes élevées. C'est ainsi en Angleterre, c'est ainsi dans le monde entier, et la chrétienté s'étonne et laisse exhaler une vertueuse indignation, parce que nous faisons ici, sous une autre forme, ce qui se fait partout ailleurs.

— Il n'en est pas de même dans l'État du Vermont.

— Dans la Nouvelle-Angleterre et dans les Etats libres, vous êtes mieux organisés que nous, j'en conviens. Mais j'entends la cloche. Ainsi, cousine, laissons pour quelques temps de côté nos préjugés de paroisse, et allons dîner.

Vers la fin de la soirée, comme miss Ophélia était dans la cuisine, des négrillons se mirent à crier:

— Voici la mère Prue qui arrive en grommelant comme toujours.

Une femme de couleur, grande et osseuse, entra, portant sur sa tête un panier plein de *rusks* (1) et de petits pains chauds.

— Vous voilà donc arrivée, Prue, dit Dinah.

Prue avait une expression refrognée et la voix rauque. Elle posa son panier à terre, et, appuyant ses coudes sur ses genoux:

— Je voudrais être morte, dit-elle.

— Pourquoi cela? demanda miss Ophélia.

— Je serais délivrée de ma misère, répondit la femme d'un ton bourru sans lever les yeux.

— Pourquoi êtes-vous toujours ivre? dit une femme de chambre quarteronne, qui faisait sonner en parlant ses boucles d'oreilles de corail.

La femme lui lança un regard sombre.

— Vous en ferez peut-être autant un jour, et je voudrais vous y voir! vous éprouverez alors du plaisir à prendre une goutte comme moi, pour oublier votre misère.

— Montrez-nous vos *rusks*, Prue, dit Dinah; voici maîtresse qui va les payer.

Miss Ophélia en prit deux douzaines.

— Il doit y avoir des bons dans cette cruche fêlée, sur la planche d'en haut? dit Dinah; descendez-la, Jack.

— Des bons? à quoi servent-ils? demanda miss Ophélia.

— Le maître de Prue nous les vend, et elle nous donne du pain en échange.

— Et quand je rentre à la maison, dit la femme, il compte mon argent et mes bons, et s'il me manque quelque chose, il me roue de coups.

— Et vous le méritez bien, répliqua Jane, l'égrillarde femme de chambre aux boucles d'oreilles de corail, si vous prenez l'argent de votre maître pour vous enivrer. Et c'est ce qu'elle fait toujours, maîtresse.

— Et je le ferai toujours, répondit Prue; je ne puis m'en empêcher. Boire, et oublier ma misère!

— C'est très mal de votre part, dit miss Ophélia, de voler l'argent de votre maître pour vous abrutir.

— C'est vrai, maîtresse, mais j'agirai toujours comme ça... Oui! oui! je le ferai toujours!... Seigneur! je voudrais être morte pour sortir de ma misère!

Et lentement, la vieille créature se leva, remit son panier sur sa tête; mais, avant de partir, elle jeta un regard sur la quarteronne, qui continuait à jouer avec ses boucles d'oreilles.

— Vous vous croyez bien belle à folâtrer, à secouer la tête, et à regarder tout le monde du haut en bas. C'est égal, vous pourrez vieillir et devenir une pauvre vieille créature brisée comme moi. J'espère que ça vous arrivera, et vous verrez alors si vous ne buvez pas. Vous vous damnerez à force de boire: cela vous apprendra.

Et la vieille femme sortit de la cuisine avec un ricanement diabolique.

— Dégoûtante vieille bête! dit Adolphe qui préparait de l'eau pour la barbe de son maître. Si elle m'appartenait, je la battrais encore plus.

— Ce serait difficile, répondit Dinah; son dos est dans un si joli état qu'elle ne peut même agrafer sa robe.

— Pourquoi laisse-t-on entrer de pareilles créatures dans des familles comme il faut, fit observer miss Jane. Qu'en pensez-vous, monsieur Saint-Clare? dit-elle en rejetant coquettement sa tête du côté d'Adolphe.

Il n'est pas inutile de faire remarquer qu'Adolphe, non content de revêtir les effets de son maître, prenait encore son nom et son adresse. Il était donc connu sous le nom de monsieur Saint-Clare dans les cercles de couleur de la Nouvelle-Orléans.

— C'est tout à fait mon avis, miss Benoir.

Benoir était le nom de famille de Marie Saint-Clare, dont Jane était une des domestiques.

— De grâce! miss Benoir, y aurait-il indiscrétion à vous demander si ces pendans d'oreilles iront demain soir au bal; ils sont en vérité ensorcelans, dit Adolphe.

— Laissez-moi vous demander, monsieur Saint-Clare jusqu'où vous pousserez votre impertinence, vous autres hommes, continua Jane, qui faisait toujours tinter ses boucles de corail. Si vous continuez, je ne danserai pas avec vous de toute la soirée.

—Vous ne pourriez être aussi cruelle. Je mourais d'envie de savoir si vous apparaîtrez dans votre robe de tarlatane, Rosa?

— Qu'y a-t-il? s'écria Rosa, vive et piquante petite quarteronne qui descendait l'escalier en sautillant.

— Monsieur Saint-Clare est si impudent...

— Que miss Rosa veuille bien en juger, dit Adolphe.

— Oui, oui, je sais qu'il est toujours impertinent, dit Rosa, se tenant en équilibre sur un de ses petits pieds, et regardant malicieusement Adolphe; je suis toujours forcée de me fâcher contre lui.

— Oh! mesdames! mesdames! vous allez certainement me briser le cœur; on me trouvera mort dans mon lit un de ces matins, et vous serez responsables de cela.

— Ecoutez-le parler, le monstre! dirent les deux dames en riant aux éclats.

— Allons, au large! s'écria Dinah. Je ne veux pas que vous encombriez ma cuisine.

—La tante Dinah est vexée parce qu'elle ne peut pas aller au bal, dit Rosa.

— Je me moque pas mal de vos bals de *couleurs claires*, où vous vous donnez des airs pour faire croire que vous êtes des blancs; vous êtes nègres, après tout, aussi bien que moi.

(1) Petits pains sucrés.

— La tante Dinah graisse sa laine chaque jour pour la faire tenir droite, dit Jane.

— Et ce ne sera jamais que de la laine, ajouta Rosa en secouant ses longues boucles soyeuses.

— Est ce qu'aux yeux du Seigneur, répliqua Dinah, la laine ne vaut pas les cheveux. Demandez à maîtresse qui vaut le mieux d'un couple comme vous ou d'une seule femme comme moi? Allons, filez, Chrysocale !

Ici la conversation fut doublement interrompue. On entendit, du haut de l'escalier, la voix de Saint-Clare qui demandait à Adolphe s'il comptait rester toute la nuit avec son eau à barbe ; et celle de miss Ophélia qui, sortant de la salle à manger, disait :

— Jane et Rosa, que faites-vous là à perdre votre temps? Rentrez et occupez-vous de vos mousselines.

Notre ami Tom, qui s'était trouvé dans la cuisine pendant la conversation avec la vieille marchande de petits pains, l'avait suivie dans la rue. Il la vit continuer sa route en poussant par intervalles un gémissement étouffé. Enfin, elle disposa son panier sur une marche de la porte, et se mit à arranger le vieux châle fané qui lui couvrait les épaules.

— Je porterai votre panier un bout de chemin, dit Tom avec compassion.

— Pourquoi ça? Je n'ai pas besoin d'aide.

— Vous paraissez malade.

— Je ne suis pas malade, dit brièvement la vieille femme.

— Je voudrais, dit Tom en la regardant avec intérêt, vous persuader de renoncer à boire. Ne savez-vous pas que ça vous perdra corps et âme?

— Je sais que je vas à l'enfer, répondit la femme d'un air morne. Vous n'avez pas besoin de me dire ça ; je suis laide, je suis méchante, je vas droit à l'enfer, et je voudrais y être déjà.

Tom frissonna à ces effroyables paroles prononcées avec une sombre véhémence.

Tom reprit :

— Que le Seigneur ait pitié de vous, pauvre créature ! Avez-vous jamais entendu parler de Jésus-Christ?

— Jésus-Christ ! Qui est-ce?

— Eh ! mais, c'est le Seigneur.

— Je crois avoir entendu parler du Seigneur et du jugement, et des tourmens éternels ; oui, j'ai entendu parler de ça.

— Mais, est-ce que personne ne vous a jamais parlé du Seigneur Jésus, qui nous aima pauvres pécheurs, et mourut pour nous.

— Je ne sais rien de ça, dit la femme ; personne ne m'a jamais aimée depuis que mon vieil homme est mort.

— Où avez-vous été élevée? demanda Tom.

— Dans le Kentucky. Un homme m'a prise pour faire des enfans pour le marché, et il les vendait aussitôt qu'ils étaient assez grands. A la fin, il m'a vendue à un spéculateur qui m'a recédée à mon maître.

— Qui est-ce qui vous a donné cette mauvaise habitude de boire?

— Le besoin d'oublier ma misère. J'ai eu un enfant après mon arrivée ici, et j'avais cru que je pouvais l'élever, parce que mon maître n'était pas un spéculateur. C'était la plus jolie de toutes les créatures, et maîtresse paraissait l'aimer beaucoup d'abord. Il ne pleurait jamais, et il était beau et potelé. Ma maîtresse tomba malade ; je la soignai, je pris la fièvre et je perdis tout mon lait. L'enfant n'avait plus que la peau sur les os, et maîtresse ne voulut pas acheter du lait pour lui. Elle ne m'écoutait pas quand je lui disais que je n'avais plus de lait ; elle répondait que je pouvais lui faire manger ce que mangeaient les autres ; et l'enfant dépérissait de plus en plus, et pleurait, pleurait jour et nuit, et maîtresse le prit en grippe ; elle dit que ce n'était que de la méchanceté. Elle souhaitait de le voir mort, et elle ne me permit pas de l'avoir la nuit, parce que, disait-elle, ça me tenait éveillée et m'empêchait d'être bonne à rien. Elle me fit coucher dans sa chambre, et je fus forcé de mettre mon enfant dans un grenier, et là, une nuit, il pleura tant qu'il mourut. Oui, il mourut. Et je me suis mise à boire pour m'ôter ses cris des oreilles. Oui, oui, j'ai bu et je boirai ! Je boirai, quand je devrais aller en enfer pour ça ! Maître dit que j'irai en enfer, et moi je lui réponds que j'y suis déjà.

— Oh ! pauvre créature ! dit Tom. Est-ce que personne ne vous a dit que le Seigneur Jésus vous aimait et est mort pour vous? Est-ce qu'on ne vous a pas dit qu'il vous secourera et que vous pouvez aller au ciel, et y trouver le repos, enfin?

— J'ai bien l'air d'aller au ciel ! dit la femme. N'est-ce pas là où vont les blancs? — Ils me tiendraient encore là J'aime mieux aller en enfer, loin de maître et de maîtresse. J'aime mieux ça, ajouta-t-elle, en mettant avec son gémissement habituel son panier sur sa tête, et elle s'en alla d'un air sombre.

Tom rentra tristement à la maison. Dans la cour, il rencontra la petite Eva, une couronne de tubéreuses sur la tête, et les yeux rayonnans de joie.

— Ah ! vous voilà, Tom... Je suis contente de vous avoir trouvé... Papa dit que vous pouvez atteler les poneys et me mener dans ma petite voiture neuve, dit Eva en le prenant par la main... Mais qu'avez-vous, Tom? vous avez l'air sérieux.

— Je ne me sens pas bien, répondit Tom. Mais je vais vous amener les chevaux.

— Dites-moi auparavant ce que vous avez. Je vous ai vu causer avec cette maussade vieille Prue.

Tom, en termes simples et pathétiques, raconta à Eva l'histoire de la femme ; elle ne se récria, ni ne s'étonna, comme font les autres enfans. Ses joues devinrent pâles, une ombre passa sur ses yeux ; elle posa ses deux mains sur sa poitrine, et poussa un profond soupir.

CHAPITRE XIX.

Suite des expériences et opinions de miss Ophélia.

— Tom, vous n'avez pas besoin de préparer les chevaux ; je n'irai pas, dit-elle.

— Pourquoi, miss Eva ?

— Ces choses-là me percent le cœur ; Tom, dit Eva, — elles me percent le cœur, répéta-t-elle avec force. Je n'irai pas ; et, se détournant de Tom, elle entra dans la maison.

Quelques jours après, une autre femme vint, à la place de la vieille Prue, apporter les *rusks* ; miss Ophélia était dans la cuisine.

— Seigneur ! s'écria Dinah, qu'est-ce qu'a donc Prue ?

— Prue ne vient plus, répondit mystérieusement la femme.

— Pourquoi ? Elle n'est pas morte, n'est-ce pas ?

— Nous ne savons pas au juste. Elle est dans la cave, dit la femme en lançant un coup d'œil à miss Ophélia.

Après que miss Ophélia eut pris les *rusks*, Dinah suivit la femme jusqu'à la porte.

— Qu'est-ce qui est arrivé à Prue ? demanda-t-elle.

La femme semblait avoir tout à la fois envie et peur de parler, et elle répondit à voix basse :

— Il ne faut le dire à personne. Prue s'est grisée encore, — et ils l'ont mise dans la cave, — et ils l'y ont laissée toute la journée, — et je leur ai entendu dire que les *mouches s'étaient mises après elle*, et *qu'elle était morte !*

Dinah leva les mains, et, s'étant retournée, elle vit tout près d'elle la petite Évangéline, ses grands yeux dilatés par l'horreur, et n'ayant pas une goutte de sang sur les lèvres ni sur les joues.

— Dieu nous bénisse ! miss Eva se trouve mal ! A quoi pensons-nous de lui laisser entendre de pareilles choses ? Son papa sera furieux.

— Je ne me trouverai pas mal, Dinah, dit l'enfant avec fermeté, et pourquoi n'entendrais-je pas ces choses-là ? Ça ne me fait pas tant de mal à moi de les entendre, qu'à la pauvre Prue de les souffrir.

— Miséricorde ! ce n'est pas pour de délicates demoiselles comme vous que ces histoires sont faites ; c'est de quoi les tuer !

Eva soupira de nouveau, et monta l'escalier d'un pas lent et triste.

Miss Ophélia, pleine d'anxiété, se fit raconter l'histoire par la femme. Dinah en fit un récit très prolixe, auquel Tom ajouta les particularités qu'il avait obtenues d'elle le matin.

— L'abominable affaire ! quelle horreur ! s'écria miss Ophélia en entrant dans la chambre où Saint-Clare lisait son journal.

— De quelle iniquité parlez-vous ? demanda-t-il.

— Laquelle ! Ils ont fait mourir Prue sous le fouet ! dit miss Ophélia, et elle se mit à raconter la chose en détail, insistant sur les particularités les plus choquantes.

— Je pensais bien qu'on en viendrait là un jour ou l'autre, dit Saint-Clare continuant sa lecture.

— Vous le pensiez ! — Et vous ne comptez rien faire à ce sujet ? dit miss Ophélia. N'avez-vous pas des gens chargés d'intervenir en pareil cas ?

— On suppose communément que l'intérêt des propriétaires est une garantie suffisante. Quand un homme veut jeter son argent par les fenêtres, je ne vois pas ce qu'on y peut faire. Il paraît que la pauvre créature était une voleuse et une ivrognesse ; en sorte qu'il n'y a guère d'espoir d'exciter la sympathie en sa faveur.

— C'est révoltant, c'est effroyable, Augustin ! Cela attirera certainement sur vous la vengeance du ciel.

— Ma chère cousine, je ne l'ai pas fait et je ne peux pas l'empêcher ; je l'empêcherais, si je pouvais. Si des gens à l'âme basse et brutale agissent suivant leur nature, que voulez-vous que j'y fasse ? Ils sont maîtres absolus ; ce sont des despotes irresponsables. Cela ne servirait à rien d'intervenir ; il n'y a pas de loi à laquelle on puisse recourir en pareil cas. Le mieux est de fermer les yeux et les oreilles, et de ne pas s'en mêler. C'est la seule ressource qui nous reste.

— Comment pouvez-vous fermer vos yeux et vos oreilles ? Comment pouvez-vous ne pas vous mêler de pareilles choses ?

— Ma chère enfant, qu'espérez-vous ? Voici toute une classe, dégradée, sans éducation, indolente, irritante, mise, sans condition aucune, complétement entre les mains de gens tels que nous voyons la plupart des hommes ici-bas ; de gens qui n'ont aucun empire sur eux-mêmes, qui ne sont pas même éclairés sur leurs propres intérêts, — car tel est le cas avec la plus grande partie du genre humain. Eh bien ! dans une société ainsi organisée, que peut faire un homme de sentimens honorables et humains, si ce n'est de fermer les yeux tant qu'il peut, et de s'endurcir le cœur ? Je ne peux pas acheter tous les pauvres misérables que je vois. Je ne peux pas me faire chevalier errant, et me charger de redresser tous les torts individuels dans une ville comme celle-ci. Le plus que je puisse faire, c'est de tâcher de me tenir à l'écart de tout cela.

Les beaux traits de Saint-Clare se couvrirent pour un moment d'un nuage ; il paraissait peiné ; mais, reprenant soudain son gai sourire, il dit :

— Allons, cousine, ne restez pas là debout comme une des Parques ; — vous n'avez fait que soulever un petit coin du rideau ; — vous n'avez vu qu'un échantillon de ce qui se passe sur tout le globe, de façon ou d'autre. Si nous nous mettons à analyser toutes les horreurs de la vie, nous n'aurons plus cœur à rien. C'est comme si nous regardions de trop près les détails de la cuisine de Dinah ; et Saint-Clare s'étendit de tout son long sur le sofa, et se remit à lire le journal.

Miss Ophélia s'assit, et tira son tricot, en proie à une vive indignation. Elle tricota, elle tricota ; mais elle n'était pas plus calme pour ne rien dire. A la fin, elle éclata.

— Ecoutez, Augustin, je ne prends pas mon parti aussi aisément que vous, c'est une abomination à vous de défendre un pareil système, — voilà ma pensée !

— Qu'est-ce donc ? dit Saint-Clare en levant les yeux. Vous y songez encore ?

— Je dis que c'est abominable à vous de défendre un tel système ! dit miss Ophélia avec une chaleur croissante.

— Moi, le défendre, ma chère ! Qui a jamais dit que je l'ai défendu ?

— Sans doute, vous le défendez ; — c'est ce que vous faites tous, vous autres gens du Sud. Pourquoi avez-vous des esclaves, si cela n'est pas.

— Etes-vous assez innocente pour supposer que personne en ce monde ne fait jamais que ce qu'il croit bien ? N'avez-vous jamais rien fait vous-même que vous ne jugiez pas tout à fait irréprochable ?

— Si je l'ai fait, je m'en repens, j'espère, dit miss Ophélia tricotant avec énergie.

— Et moi aussi, dit Saint-Clare, en pelant une orange ; je m'en repens tout le temps.

— Mais pourquoi continuez-vous de le faire ?

— Est-ce que vous n'avez jamais continué de mal faire après vous être repentie, ma bonne cousine ?

— Mais seulement lorsque la tentation était très forte, dit miss Ophélia.

— Eh bien ! ma tentation est très forte, dit Saint-Clare ; c'est précisément là ma difficulté.

— Mais je prends toujours la résolution de n'y plus retomber.

— Et moi voilà dix ans de suite que je la prends, dit Saint-Clare ; mais je n'ai pas encore pu la tenir. Vous êtes-vous purgée de tous vos péchés, cousine ?

— Cousin Augustin, dit gravement miss Ophélia en posant son tricot sur la table, je mérite assurément l'opinion que vous avez de mon insuffisance. Ce que vous dites n'est que trop vrai, je le sais ; personne ne sent plus ce qui me manque que moi-même ; mais il me semble, après tout, qu'il y a quelque différence entre vous et moi. Il me semble que je me couperais plutôt la main droite que de continuer de jour en jour ce que je croirais mal. Mais ma conduite est si peu conforme à mes principes, que je ne m'étonne pas de vos critiques.

— Voyons, cousine, dit Augustin s'asseyant sur le plancher, et posant sa tête en arrière sur les genoux de miss Ophélia, ne soyez pas si sérieuse. Vous savez quel vaurien j'ai toujours été. J'aime à vous taquiner, — voilà tout, — simplement pour vous piquer au jeu. Je vous crois d'une bonté désespérante ; cela me casse bras et jambes d'y penser.

— Mais le sujet est sérieux, mon cher Auguste, dit miss Ophélia lui posant la main sur le front.

— Effroyablement sérieux, dit-il, et moi, — je n'aime pas à parler sérieusement quand il fait chaud. Avec les moustiques et tout le reste, on ne saurait s'élever très haut dans les sphères de la morale ; et je crois, dit Saint-Clare en se levant soudain, que voilà une théorie, ma foi ! Je comprends maintenant pourquoi les peuples du Nord sont toujours plus vertueux que ceux du Midi, — je vois clair dans toute cette question.

— Oh ! Auguste, vous êtes un grand écervelé !

— Vraiment ? Eh bien ! oui, je suppose ; cependant je vais être sérieux pour une fois ; mais passez-moi cette corbeille d'oranges ! — Vous le voyez, vous aurez à « me substanter avec des flacons et à me restaurer avec des pommes, » si je fais cet effort. Maintenant, dit Augustin en attirant à lui la corbeille, je vais commencer : Quand, dans le cours des événemens humains, il devient nécessaire pour un homme de tenir deux ou trois douzaines de ses semblables dans la captivité, les égards qu'on doit aux opinions de la société exigent....

— Je ne vois pas que vous deveniez plus sérieux, dit miss Ophélia.

— Attendez, — m'y voici, — vous allez entendre. Le fait est, cousine, dit-il, sa belle figure prenant soudain une expression des plus graves, que sur cette question abstraite de l'esclavage, il ne peut y avoir, je crois, qu'une seule opinion. Les planteurs qui y trouvent leur profit, — les ecclésiastiques qui ont à ménager les planteurs, — les hommes politiques qui s'en font un moyen de gouvernement, — peuvent tordre et fausser la langue et la morale à un degré qui rendra le monde surpris de leur habileté ; ils savent faire servir à leurs fins, la nature, la Bible, et Dieu sait quoi encore ; mais, après tout, ni eux ni le monde n'y croient pour cela davantage. L'esclavage vient du diable, voilà le fin mot ; et, à mon avis, c'est un assez respectable échantillon de ce qu'il peut faire dans son genre.

Miss Ophélia suspendit son travail et parut étonnée. Saint-Clare, qui avait l'air de jouir de son étonnement, poursuivit en ces termes :

— Vous semblez surprise ; mais si vous voulez que j'entre franchement dans la question, je vais la traiter à fond. Ce damné commerce, maudit de Dieu et des hommes, qu'est-il donc ? montrez-le dans toute sa nudité ; qu'y trouverez-vous ? Eh quoi ! parce que mon frère *Quashy* (1) est ignorant et faible, et que je suis intelligent et fort, — parce que je sais comment je puis le faire, — j'ai le droit de lui voler tout ce qu'il a, de le garder, et de ne lui donner que ce qu'il me convient ! Tout ce qui est trop rude, trop sale, trop désagréable pour moi, je puis le faire faire à Quashy. Parce que je n'aime pas à travailler, Quashy travaillera. Parce que le soleil me brûle, Quashy restera au soleil. Quashy gagnera l'argent et je le dépenserai. Quashy s'étendra de tout son long dans la boue afin que je puisse passer à pieds secs. Quashy fera ma volonté et non la sienne, tous les jours de sa vie, et finalement il n'aura de chances de monter au ciel qu'autant que je le trouverai convenable. Voilà ce que je pense de l'esclavage. Je défie qui que ce soit de lire notre code de l'esclavage et d'en tirer autre chose. Parler des abus de l'esclavage ! quelle hâblerie ! c'est l'esclavage lui-même qui est l'abus par excellence. Et la seule raison pour laquelle le pays ne s'écroule pas dessous, comme Sodome et Gomorrhe, c'est que la pratique en est infiniment meilleure que la théorie. Par pitié, par pudeur, parce que nous sommes des hommes engendrés par des femmes, et non des bêtes féroces, beaucoup d'entre nous n'usent pas de tout le pouvoir que nos lois barbares leur mettent dans les mains. Ceux même qui en usent le plus mal ne le font que dans de certaines limites.

Saint-Clare s'était levé, et selon son habitude lorsqu'il s'échauffait, il parcourait la chambre à grands pas. Son beau visage, classique comme celui d'une statue grecque, semblait à la lettre enflammé au feu de la passion. Ses grands yeux bleus lançaient des éclairs, et il gesticulait avec véhémence. Miss Ophélia ne l'avait jamais vu ainsi auparavant, et elle restait assise parfaitement silencieuse.

— Je vous déclare, dit-il en s'arrêtant soudain devant sa cousine (je sais que tout ce qu'on dit, tout ce qu'on éprouve à ce sujet est complétement inutile) ; mais je vous déclare qu'il m'est arrivé plus d'une fois de penser que si le pays tout entier s'écroulait, et ensevelissait sous ses ruines toute cette injustice et toute cette misère, je partagerais bien volontiers son sort. Lorsque montant et descendant les fleuves sur nos bateaux, ou faisant mes tournées pour percevoir mes revenus, je réfléchissais que chacun de ces ignobles et dégoûtans butors que je rencontrais, était autorisé par nos lois à devenir l'absolu despote d'autant d'hommes, de femmes et d'enfans qu'il pourrait acheter avec l'argent qu'il aurait escroqué, volé ou gagné au jeu ; — quand j'ai vu de tels hommes posséder en toute propriété des enfans, de jeunes filles et des femmes, — j'ai été tout près de maudire mon pays, de maudire la race humaine !

— Augustin ! Augustin ! dit miss Ophélia, en voilà assez De ma vie je n'ai entendu rien de pareil, même au Nord.

— Au Nord ! répéta Saint-Clare, changeant soudain d'expression, et reprenant quelque chose de son ton habituel d'insouciance : Eh ! vos gens du Nord ont le sang glacé ; vous êtes froids en toute chose ! Vous ne savez pas maudire comme nous le faisons, quand nous nous mettons en train.

— Fort bien, mais la question est...

— Oh ! oui, certainement, la *question est* (et c'est une diable de question!), comment en êtes-vous arrivé, vous, à cet état de péché et de misère ? Eh bien ! je répondrai par les bonnes vieilles paroles que vous m'enseigniez les dimanches. J'y suis arrivé par le fait de ma naissance. Mes domestiques étaient ceux de mon père, et, qui plus est, de ma mère ; maintenant ils sont à moi, eux et leur lignée, qui ne laisse pas d'être assez considérable. Mon père, vous savez, venait de la Nouvelle-Angleterre ; c'était un homme tout pareil à votre père, — un véritable ancien Romain, — une âme noble, droite, énergique, avec une volonté de fer. Votre père s'établit dans la Nouvelle-Angleterre pour commander aux rocs et aux pierres, pour forcer la nature à le nourrir. Le mien s'établit dans la Louisiane, pour commander aux hommes et aux femmes, et les forcer à le nourrir. Ma mère, dit Saint-Clare, allant à un tableau qui était à l'autre bout de la chambre, et le regardant d'un air de fervente vénération, elle était *divine !* — Ne me regardez pas ainsi ! — Vous savez ce que je veux dire. Elle était probablement de race mortelle ; mais autant que j'ai pu l'observer, il n'y avait pas trace de faiblesse ou d'erreur en elle ; et tous ceux qui se la rappellent, esclaves ou libres, serviteurs, amis, parens, tous disent la même chose. Cette femme-là, cousine, a été pendant des années la seule chose qui m'ait empêché de tomber dans une incrédulité complète. — C'était comme une personnification du Nouveau-Testament. O ma mère ! ma mère ! dit Saint-Clare en se serrant les mains dans une sorte de transport ; puis se contenant soudain, il revint s'asseoir sur une ottomane et poursuivit :

— Mon frère et moi, nous étions jumeaux ; et l'on dit, vous le savez, que des jumeaux doivent se ressembler ; mais nous formions contraste à tous égards. Il avait des yeux noirs pleins de feu, des cheveux de jais, un beau profil romain et le teint brun. Il était actif et observateur ; moi, j'étais rêveur et indolent. Il était généreux avec ses amis et ses égaux, mais orgueilleux, dominateur, oppresseur même avec ses inférieurs, et impitoyable envers quiconque lui tenait tête. Nous étions tous deux véridiques, lui par fierté et par courage, moi par une sorte d'idéalité abstraite. Nous nous aimions, comme la plupart des enfans s'aiment, tantôt bien, tantôt mal ; — il était le favori de mon père, moi j'étais celui de ma mère.

Il y avait en moi une sensibilité morbide à tous propos, à laquelle mon père et lui ne comprenaient rien, et qui ne pouvait leur inspirer aucune sympathie. Mais il n'en était pas de même de ma mère. Aussi, quand je m'étais querellé avec Alfred, et que mon père me regardait sévèrement, j'allais chez ma mère et je m'asseyais près d'elle. Je la vois encore avec ses joues pâles, ses yeux si doux, si profonds, si sérieux, sa robe blanche,—elle était toujours vêtue de blanc ; et je pensais toujours à elle toutes les fois que je lisais dans les *Révélations* que les saints étaient habillés de belles robes blanches de lin. Elle avait beaucoup de talens naturels, surtout pour la musique ; et elle avait coutume de s'asseoir à son orgue, jouant de beaux vieux airs majestueux de l'Église catholique, et chantant d'une voix d'ange plutôt que de mortelle ; et je posais ma tête sur ses genoux, et je pleurais, et je rêvais, et je sentais, — oh ! si profondément ! — des choses que je n'avais pas de paroles pour exprimer !

A cette époque, la question de l'esclavage n'avait jamais

(1) Nom que l'on donne aux nègres.

été discutée comme elle l'est aujourd'hui; personne n'y voyait du mal.

Mon père était né aristocrate. Je crois que, dans quelque état précédent, il devait avoir habité les cercles supérieurs des esprits, et qu'il en avait rapporté tout son ancien orgueil de cour, car cet orgueil faisait partie de sa chair et de ses os, quoiqu'il fût pauvre d'origine et nullement de noble famille. Mon frère était tout son portrait.

Or, un aristocrate, vous le savez, dans aucun pays du monde, n'a de sympathie pour l'humanité au-delà d'une certaine ligne de démarcation. En Angleterre, la ligne s'arrête à un endroit; chez les Birmans à un autre; et en Amérique à un autre encore; mais l'aristocrate de tous ces pays ne la dépasse jamais. Ce qui serait dur, malheureux et injuste dans sa classe, est une chose toute naturelle dans une autre. La ligne de démarcation de mon père était celle de la couleur. *Parmi ses égaux*, il n'y avait pas d'homme plus juste et plus généreux; mais il considérait le nègre, à tous les degrés possibles de la couleur, comme un intermédiaire entre l'homme et les animaux, et il graduait toutes ses idées de justice et de générosité d'après cette hypothèse. Je suppose bien que si quelqu'un lui eût demandé à l'improviste si les nègres avaient une âme, il aurait anonné et répondu oui. Mais mon père était un homme que le spiritualisme ne préoccupait pas beaucoup; quant à des sentimens religieux, il n'en avait pas d'autre qu'une vénération pour Dieu comme étant décidément à la tête des hautes classes.

Eh bien! mon père faisait travailler cinq cents nègres; c'était un homme d'affaires inflexible, exigeant, pointilleux. Avec lui tout devait aller par système, se poursuivre avec un soin et une précision infaillibles. Or, si vous faites entrer en ligne de compte que tout cela devait être exécuté par un tas de paresseux bavards et de peu de ressource, qui avaient passé leur vie sans aucun motif possible d'apprendre autre chose qu'à filouter, vous comprendrez qu'il y avait naturellement sur sa plantation une foule de choses qui paraissaient horribles et déplorables à un enfant aussi impressionnable que je l'étais.

De plus, il avait un contre-maître, — un grand chenapan de transfuge du Vermont (sauf votre respect), — qui avait fait un apprentissage en règle de dureté et de brutalité, et avait pris ses degrés pour être admis à pratiquer. Ma mère ni moi nous ne pouvions le souffrir; mais il avait un complet ascendant sur mon père, et cet homme était le despote absolu du domaine.

J'étais tout petit alors, mais j'avais le même amour qu'aujourd'hui pour l'étude de l'humanité, sous quelque forme que ce fût. J'allais souvent dans les cabanes, et parmi les travailleurs, et, comme de raison, j'étais leur grand favori. On me confiait toutes sortes de plaintes et de griefs; je les disais à ma mère, et, entre nous, nous formions une espèce de comité pour le redressement des abus. Nous prévenions et réprimions un grand nombre de cruautés, et nous nous félicitions de faire beaucoup de bien, lorsque, comme il arrive souvent, mon zèle passa la borne. Stubbs se plaignit à mon père de ne pouvoir plus venir à bout des ouvriers, et offrit sa démission. Mon père était un mari tendre et indulgent, mais il ne reculait jamais devant une chose qu'il croyait nécessaire: il se posa donc comme un roc entre nous et les esclaves. Il dit à ma mère dans un langage plein de déférence, mais très net, qu'elle aurait toute autorité sur les domestiques de la maison, mais qu'il ne pouvait admettre qu'elle se mêlât de ce qui regardait les travailleurs des champs. Il avait pour elle plus d'égards et de respect que pour aucun être vivant; mais il en aurait dit autant à la vierge Marie en personne, si elle fût venue contrecarrer son système.

J'entendais parfois ma mère qui raisonnait avec lui, et cherchait à exciter ses sympathies. Il écoutait les appels les plus pathétiques avec la politesse et l'égalité d'humeur la plus décourageante. L'alternative, en résumé, est celle-ci, — disait-il, dois-je me séparer de Stubbs ou le garder? Stubbs est la ponctualité, l'honnêteté, la capacité même, — un véritable homme d'affaires, et aussi humain que le commun des martyrs. Nous ne pouvons pas avoir la perfection; et si je le garde, je dois soutenir son administration dans l'ensemble, quand même il y aurait quelque chose à reprendre dans le détail. Tout gouvernement implique nécessairement certaines rigueurs. Les règles générales ne peuvent pas fléchir devant des cas particuliers. Cette dernière maxime, mon père semblait la considérer comme une réponse à toutes les allégations de cruauté. Après avoir dit cela, il s'étendait communément de tout son long sur le sofa, comme un homme qui venait de terminer une affaire, et il se mettait à dormir ou à lire le journal, suivant l'occurrence.

Le fait est que mon père était né pour être homme d'État. Il aurait partagé la Pologne aussi aisément qu'une orange, et il aurait foulé aux pieds l'Irlande aussi paisiblement et systématiquement qu'aucun homme au monde. Ma mère finit par tout abandonner de désespoir. On ne saura qu'au jour du jugement ce qu'ont souffert de nobles et sensibles natures comme la sienne, jetées, au milieu d'un isolement complet, dans ce qui leur semble un abîme d'injustice et de cruauté, sans qu'elles trouvent personne qui sympathise avec elles. Quelles interminables douleurs pour de telles natures, dans un monde infernal comme le nôtre! Que lui restait-il, que d'élever ses enfans dans ses vues et dans ses sentimens? Eh bien! en dépit de tout ce que vous dites sur l'éducation, les enfans en grandissant ne seront après tout que ce que les aura faits la nature. Dès le berceau, Alfred était un aristocrate, et à mesure qu'il grandit, instinctivement toutes ses sympathies et tous ses raisonnemens suivirent cette ligne, et ma mère eut beau s'épuiser en exhortations, autant en emporta le vent. Quant à moi, elles me firent une profonde impression. Elle ne contredisait jamais en forme rien de ce que disait mon père, et ne semblait pas précisément différer de lui; mais elle imprimait dans le fond de mon âme, avec toute l'énergie de sa forte nature, une idée de la dignité et du prix de la plus humble des âmes humaines. Je la regardais au visage avec une crainte respectueuse, lorsqu'elle me montrait, le soir, les étoiles, et me disait: Voyez, Auguste! La plus pauvre, la dernière des âmes de notre terre vivra encore lorsque toutes ces étoiles auront disparu pour jamais; — elles vivront aussi longtemps que Dieu!

Elle avait quelques tableaux anciens, un, en particulier, qui représentait Jésus guérissant un aveugle. Ils étaient fort beaux, et me faisaient une vive impression. — Voyez, Auguste! disait-elle; l'aveugle était un mendiant, — un objet de dégoût; c'est pour cela qu'il ne voulut pas le guérir *de loin*. Il l'appela à lui, et *lui imposa les mains!* Souvenez-vous de cela, mon enfant. Si j'avais pu grandir sous sa surveillance, je ne sais pas à quel degré d'enthousiasme elle m'aurait exalté. J'aurais pu être un saint, un réformateur, un martyr, — mais hélas! hélas! je la quittai quand je n'avais que treize ans, et je ne la revis jamais!

Saint-Clare posa son front sur ses mains, et resta quelques minutes sans parler. Puis il releva la tête et reprit:

— Quelle pauvre chose que cette vertu humaine! La plupart du temps, une affaire de latitude et de longitude, combinée avec le caractère. Ce n'est en grande partie qu'un accident! Votre père, par exemple, s'établit dans le Vermont, dans une ville où, de fait, tout le monde est libre et égal; il devient un membre régulier de l'église et marguillier; il s'affilie en temps convenable à une société abolitioniste, et ne nous regarde guère que comme des païens. Cependant, il est pour tout le monde, comme nature et comme habitudes, le second tome de mon père. Je vois se manifester de cinquante manières différentes ce même esprit d'orgueil et de domination. Vous savez combien il est impossible de persuader à quelques-uns des gens de notre village que le squire Saint-Clare ne se croit pas au-dessus d'eux. Le fait est que bien qu'il soit tombé à une époque démocratique, et qu'il ait adopté une théorie démocratique, il est aristocrate dans son cœur autant que mon père, qui commandait à cinq ou six cents esclaves.

Miss Ophélia se sentait assez disposée à contester cette argumentation, et elle posait son tricot pour commencer, mais Saint-Clare l'arrêta.

— Oh! je sais tout ce que vous allez dire. Je ne prétends pas qu'ils fussent semblables de fait. L'un était dans une condition où tout agissait contre sa tendance naturelle, et l'autre où tout agissait pour. Aussi l'un devint un vieux démocrate passablement volontaire, énergique, orgueilleux; et l'autre un vieux despote énergique et volontaire. Si tous deux avaient eu des plantations à la Lousiane, ils se seraient ressemblés comme deux balles jetées dans le même moule.

— Quel enfant irrévérencieux vous êtes! dit miss Ophélia.

— Je ne veux pas leur manquer de respect, repartit Saint-Clare; vous savez que la vénération n'est pas mon fort. Mais pour en revenir à mon histoire :

Quand mon père mourut, il laissa toute sa propriété à ses deux jumeaux, avec liberté de les partager comme nous voudrions. Il n'y a pas sur terre une âme plus noble, un garçon plus généreux qu'Alfred, en tout ce qui concerne ses égaux; et nous décidâmes en frères cette question de propriété. Nous entreprîmes de faire valoir la plantation ensemble, et Alfred, qui était deux fois plus fort et plus habile que moi, devint un planteur enthousiaste, et obtint de merveilleux résultats.

Mais deux années d'essai me prouvèrent que cette association ne me convenait pas. Avoir une troupe de sept cents hommes que je ne pouvais pas connaître personnellement, qui ne pouvaient m'inspirer aucun intérêt individuel, achetés et conduits, logés, nourris et assujétis au travail comme autant de bêtes de somme, contraints à une précision militaire. — La question de savoir combien peu des jouissances les plus communes de la vie suffiraient pour les maintenir en état de travailler, étant un problème qui revenait constamment;—la nécessité des conducteurs et des contre-maîtres; — l'indispensable fouet, premier, dernier et unique argument;—tout cela était pour moi dégoûtant, repoussant, intolérable; et lorsque je pensais au cas que faisait ma mère d'une seule pauvre âme humaine, cela allait jusqu'à l'effroi!

C'est par trop absurde de venir me dire qu'il y a des esclaves qui sont satisfaits de tout cela! Jusqu'à ce jour, je n'ai pu écouter patiemment le fatras que débitent quelques-uns de vos hommes du Nord, dans leur zèle à excuser nos péchés. Nous savons tous à quoi nous en tenir. Qu'on vienne prétendre qu'aucun être au monde aime à travailler tous les jours de sa vie, du matin au soir, sous l'œil d'un maître, sans avoir aucune volonté à lui, sans pouvoir jamais rien changer à la monotonie de sa tâche; et tout cela pour deux pantalons et une paire de souliers par an, avec tout juste assez de nourriture et d'abri pour le maintenir en état de faire sa besogne! Je voudrais faire tâter de ce régime à quiconque pense que des créatures humaines peuvent être aussi heureuses de cette manière que de toute autre. J'achèterais le chien, et je le ferais travailler sans scrupule.

— J'ai toujours supposé, dit miss Ophélia, que, vous autres, vous approuviez ces choses-là, et que vous les croyiez justifiées par l'Écriture.

— Allons donc! nous n'en sommes pas encore réduits-là. Alfred, qui est aussi despote que païen, n'a jamais allégué une pareille excuse;— non! non! il se tient d'un pied ferme sur ce bon vieux terrain si respectable, le *droit du plus fort*. Et il dit, fort sensément je pense, que le planteur américain ne fait, sous une autre forme, que ce que font envers les basses classes l'aristocratie et les capitalistes d'Angleterre; c'est-à-dire les approprier, corps et âme, à leur usage et convenance. Il les défend les uns et les autres, et, en cela, il me paraît, du moins, tout à fait conséquent. Il prétend qu'il ne saurait exister de haute civilisation sans asservissement des masses, de nom ou de fait. Il doit y avoir, dit-il, une basse classe adonnée au travail matériel et bornée à une vie animale; et une classe supérieure qui acquiert par là loisir et richesse pour développer son intelligence, et qui devient l'âme souveraine de ces humbles corps. Voilà comme il raisonne, parce qu'il est né, comme je vous le disais, aristocrate. Quant à moi, je n'en crois rien, parce que je suis né démocrate.

— Comment est-il possible de comparer ces deux choses? dit miss Ophélia, le travailleur anglais n'est pas vendu, séparé de sa famille, fouetté.

— Il est aussi bien à la merci de celui qui l'emploie que s'il lui était vendu. Le propriétaire d'esclaves peut faire mourir son nègre sous le fouet; — le capitaliste peut faire mourir le sien de faim. Quant aux garanties de la famille, il est difficile de dire ce qu'il y a de pis, — avoir ses enfans vendus, où les voir mourir de faim chez soi?

— Mais ce n'est pas faire l'apologie de l'esclavage, que de prouver qu'il n'est pas pire qu'un autre mauvais état de choses.

— Je n'ai pas prétendu en faire l'apologie; — je dirai même que c'est nous qui violons de la manière la plus audacieuse, la plus palpable, les droits de l'humanité;—acheter à la lettre un homme comme un cheval, examiner ses dents, faire craquer ses jointures, le faire marcher, et alors en donner le prix; — mais avoir des spéculateurs, des éleveurs, des fabricans et des courtiers faisant commerce de corps et d'âmes, c'est exposer aux yeux du monde civilisé la chose sous une forme plus tangible, quoique au fond le fait soit toujours le même, c'est-à-dire faire servir égoïstement une partie du genre humain au bien-être de l'autre.

— Je n'ai jamais envisagé la question sous ce jour, dit miss Ophélia.

— J'ai voyagé en Angleterre, j'ai lu un bon nombre de documens sur l'état des basses classes, et je pense réellement qu'on ne peut contredire Alfred, lorsqu'il avance que la condition de ses esclaves est beaucoup meilleure qu'une classe considérable de la population anglaise. Voyez-vous, il ne faut pas induire de ce que je vous ai dit qu'Alfred est ce qu'on appelle un maître dur, car il ne l'est pas. Il est despote et sans pitié pour l'insubordination; un esclave qui lui tiendrait tête, il tirerait dessus sans plus de remords que sur un daim. Mais, en général, il met une sorte d'amour-propre à ce que ses esclaves soient bien nourris et bien tenus.

Quand j'étais avec lui, j'insistais pour qu'il leur fît donner quelque instruction, et, pour m'être agréable, il avait un chapelain, et leur faisait enseigner le catéchisme, les dimanches, quoique dans son cœur, je suppose, il crût qu'autant vaudrait donner un chapelain à ses chiens et à ses chevaux. Le fait est qu'une intelligence abrutie par toute sorte d'influences mauvaises depuis sa naissance, et qui passe tous les jours de la semaine dans un travail tout manuel, ne saurait profiter beaucoup de quelques heures d'enseignement le dimanche. Ceux qui tiennent les classes du dimanche parmi la population manufacturière en Angleterre, et parmi les travailleurs des plantations dans notre pays, accuseraient peut-être les mêmes résultats, là-bas et ici. Cependant, il y a parmi nous quelques rares exceptions, provenant de ce que le nègre est naturellement plus accessible aux sentimens religieux que le blanc.

— Et comment en êtes-vous venu à abandonner votre existence de planteur?

— Au bout de quelque temps, Alfred s'aperçut que ce n'était pas mon fait. Il trouvait absurde, qu'après tant de réformes et d'améliorations conformes à mes idées, je ne fusse jamais satisfait.—C'est que c'était la chose même que je haïssais, — l'exploitation de ces hommes et de ces femmes, le maintien de tant d'ignorance, de brutalité et de vices,—et cela pour me faire de l'argent!

D'ailleurs, je me mêlais toujours des détails. Étant moi-même le plus paresseux des mortels, j'avais beaucoup trop de sympathie pour la paresse des autres; et quand de pauvres nègres mettaient des pierres au fond de leurs paniers à coton pour les faire paraître plus lourds, ou remplissaient leurs sacs d'ordures avec du coton par-dessus, cela ressemblait tellement à ce que j'aurais fait à leur place, que je ne pouvais souffrir qu'on les fouettât pour cela. Or, comme de

raison, c'en était fait de la discipline, et Alfred et moi nous en arrivions à peu près au même point où nous avions été mon honoré père et moi, précédemment. Il me dit donc que j'étais une femmelette sentimentale, et que je serais toujours impropre à la vie des affaires. Il me conseilla de prendre nos fonds de la banque et la maison de famille de la Nouvelle-Orléans, d'y aller faire des vers, et de le laisser mener la plantation. Là-dessus, nous nous séparâmes, et je vins ici.

— Mais pourquoi n'avoir pas émancipé vos esclaves?

— Je n'étais pas à cette hauteur. Les garder comme instrumens à me faire de l'argent, je ne le pouvais pas; les avoir pour m'aider à dépenser de l'argent ne me paraissait pas si odieux. Quelques-uns d'entre eux étaient d'anciens serviteurs auxquels j'étais fort attaché ; et les jeunes étaient les enfans des vieux. Tous étaient satisfaits de leur condition.

Il se tut, et parcourut d'un air pensif la chambre.

— Il fut un temps, reprit-il, où j'avais le projet et l'espoir de faire autre chose dans ce monde que d'aller à la dérive. J'avais de vagues désirs d'être une sorte d'émancipateur ; — de délivrer mon pays de cette tache. Tous les jeunes gens ont eu de ces accès de fièvre, je suppose ; mais...

— Pourquoi ne l'avoir pas fait ? Une fois la main à la charrue, vous ne deviez pas regarder en arrière.

— Les choses n'allèrent pas comme je m'y attendais, et je fus pris, comme Salomon, du dégoût de la vie. Il le fallait sans doute pour notre sagesse à tous deux ; mais, de façon ou d'autre, au lieu d'être acteur et régénérateur dans la société, je devins un bâton flottant, et je n'ai fait qu'aller au gré des vagues depuis lors. Alfred me gronde chaque fois que nous nous rencontrons ; et je n'ai trop rien à répondre, j'en conviens, car il fait réellement quelque chose; sa vie est un résultat logique de ses opinions, et la mienne est une inconséquence méprisable.

— Mon cher cousin, pouvez-vous être satisfait de cette manière de passer votre temps d'épreuve ?

— Satisfait ! Ne viens-je pas de vous dire que je la méprisais ! Mais, pour revenir à la question,—c'est de l'émancipation qu'il s'agissait. Je ne crois pas que mes sentimens au sujet de l'esclavage me soient particuliers. Je vois bien des gens qui pensent comme moi au fond de leur cœur. Le pays en souffre, et si mauvais que cet état de choses soit pour l'esclave, il est encore pire, s'il est possible, pour le maître. Il n'est pas besoin de lunettes pour voir qu'une classe considérable de gens vicieux, imprévoyans et dégradés. sont un mal pour nous comme pour eux-mêmes. Le capitaliste et l'aristocrate d'Angleterre ne peuvent pas sentir cela comme nous, parce qu'ils ne se mêlent pas. comme nous le faisons, à la classe qu'ils dégradent. Les hommes de cette classe sont dans nos maisons; ils sont les compagnons de nos enfans, qui prennent leurs idées plus vite que les nôtres; car c'est une race à laquelle l'enfance s'attachera et s'assimilera toujours. Si Éva n'était pas d'une nature angélique, elle serait perdue. Autant laisser propager parmi nous la petite vérole et croire que nos enfans ne la prendront pas, que de laisser ces malheureux dans l'ignorance et dans le vice, et croire que nos enfans ne courent aucun danger. Cependant, nos lois interdisent positivement, complétement, tout système efficace d'éducation générale, et elles ont raison, qui plus est; car, pour peu qu'on commence à instruire sérieusement une génération, on peut être sûr que tout l'édifice croulera. Si nous ne leur donnions pas la liberté, ils la prendraient.

— Et comment pensez-vous que tout cela finira ?

— Je ne sais. Il y a une chose certaine,—c'est que, dans le monde entier, il se manifeste parmi les masses un besoin de s'entendre et de se rapprocher; et il arrivera un *dies iræ*, tôt ou tard. La même fermentation existe en Angleterre, dans toute l'Europe, et dans ce pays-ci. Ma mère me parlait d'un millénium prochain ; alors le Christ régnerait, et tous les hommes seraient libres et heureux, et elle m'enseignait, dans mon enfance, à prier : « Que ton règne arrive ! » Parfois, je pense que tous ces soupirs, ces gémissemens, et ce remuement parmi ces ossemens desséchés, annoncent que sa prédiction se réalise. Mais qui peut attendre le jour où il paraîtra.

— Augustin, je suis tenté de croire, par momens, que vous n'êtes pas loin du royaume des cieux, dit miss Ophélia, posant son tricot et regardant son cousin avec anxiété.

— Je vous remercie de votre bonne opinion ; mais j'ai des hauts et des bas ;—je suis aux portes du ciel en théorie, et dans la poussière terrestre en pratique. Mais voici qu'on sonne le thé, — venez, et ne dites plus maintenant que je n'ai pas eu de conversation sérieuse une fois dans ma vie.

A table, Marie fit allusion à l'incident de Prue.

— Probablement, cousine, vous penserez, dit-elle, que nous sommes tous des barbares.

— Je ne vous crois pas tous barbares, repartit miss Ophélia ; mais la chose l'est, à mon avis.

— Quant à moi, dit Marie, je crois qu'il est impossible de rien faire de quelques-uns de ces êtres-là. Ils sont si mauvais, qu'ils ne devraient pas vivre. Je n'ai pas la moindre pitié en pareil cas. S'ils voulaient se bien conduire, cela n'arriverait pas.

— Mais, maman, dit Éva, cette pauvre créature était malheureuse ; c'est pour cela qu'elle buvait.

— Allons donc ! comme si c'était une excuse! Je suis malheureuse très souvent. J'ose dire que j'ai eu de plus cruelles épreuves que cette femme. Est-ce que je bois? C'est tout simplement parce qu'ils ne valent rien. Il y en a que vous ne pouvez mater par aucune espèce de sévérités. Je me souviens que mon père avait un homme si paresseux, qu'il se sauvait pour ne pas travailler, et allait se cacher dans les marais, volant et faisant toutes sortes d'horreurs. Cet homme fut pris et fouetté mainte et mainte fois; eh bien! cela ne lui fit aucun bien; et, la dernière fois qu'il décampa, il pouvait à peine se traîner, et il mourut dans les marais. Il n'y avait pas de motif à cela, car les esclaves de mon père étaient toujours bien traités.

— Moi, dit Saint-Clare, je suis venu à bout d'un homme dont tous les maîtres et contre-maîtres n'avaient jamais pu rien obtenir.

— Vous ! dit Marie. Je serais curieuse de savoir quand vous avez fait rien de semblable.

— C'était une espèce de géant, un Africain de naissance, et il paraissait avoir à un degré peu commun l'instinct de la liberté. C'était un vrai lion d'Afrique. On l'appelait Scipion. Personne n'en pouvait rien faire, et c'était à qui le revendrait à son voisin. Enfin Alfred l'acheta, croyant pouvoir le mieux mener. Un jour, il assomma le contre-maître, et s'enfuit dans les marais. J'étais en visite sur la plantation d'Alfred, car c'était après que nous avions dissous notre association. Alfred était exaspéré ; mais je lui dis que c'était sa faute à lui-même, et je lui pariai que je viendrais à bout de son rebelle. Enfin, il fut convenu que, si je l'attrapais, je pourrais faire sur lui mon expérience. Nous nous mîmes donc six ou sept à sa poursuite avec chiens et fusils. Vous le savez, on se prend de passion pour la chasse à l'homme comme pour la chasse au cerf; ce n'est qu'une affaire d'habitude. Le fait est que je m'y échauffai moi-même, quoique je n'y fusse venu que comme une sorte de médiateur, dans le cas où il serait pris.

Les chiens donnèrent de la voix, nous piquâmes des deux, et, enfin, nous le fîmes lever. Il courait et bondissait comme un daim, et nous laissa fort en arrière pour quelque temps, mais il finit par être acculé dans un fourré impénétrable de cannes à sucre, et il fallait voir comme il se défendit vaillamment contre les chiens ! Il les lançait de droite et de gauche, et il en avait tué trois à coups de poing, lorsqu'il fût atteint d'un coup de fusil qui l'abattit tout sanglant presque à mes pieds. Le pauvre diable me regarda avec énergie et désespoir. J'arrêtai chiens et chasseurs qui se précipitaient sur lui, et je le réclamai comme mon prisonnier. Ce fut tout ce que je pus faire que d'empêcher qu'on ne l'achevât, dans la chaleur du succès; mais je persistai dans mon marché, et Alfred me le vendit. Je le pris

donc en main, et, au bout de quinze jours je l'avais rendu aussi soumis, aussi traitable qu'on pouvait le désirer.

— Comment vous y êtes-vous pris? demanda Marie.

— Le procédé était bien simple. Je le mis dans ma propre chambre, je lui fis faire un bon lit, je pansai ses blessures et le soignai moi-même, jusqu'à ce qu'il fût sur pied. Dans l'intervalle, j'avais fait dresser pour lui un contrat d'émancipation, et je lui dis qu'il pouvait aller où il voulait.

— Et s'en alla-t-il? dit miss Ophélia.

— Non. Le sot déchira le papier, et refusa tout net de me quitter. Je n'ai jamais eu un garçon plus brave, un garçon meilleur,— fidèle et franc comme l'acier. Il embrassa plus tard le christianisme, et devint aussi doux qu'un enfant. Il était chargé de la surveillance de ma plantation sur le lac, et il s'en acquittait admirablement. Je le perdis à la première invasion du choléra. Le fait est qu'il sacrifia sa vie pour moi. J'étais presque à la mort; et quand la panique avait fait fuir tout le monde, Scipion se donnait pour moi une peine excessive, et ce fut à ses soins vraiment que je dus la vie. Mais le pauvre garçon tomba malade tout de suite après, et il n'y eut pas moyen de le sauver. Jamais perte ne m'a été plus sensible.

Eva s'était peu à peu rapprochée de son père, tandis qu'il racontait cette histoire; elle l'écoutait la bouche béante et les yeux grands ouverts.

Lorsqu'il eut fini, elle lui jeta soudain ses bras autour du cou, et fondit en larmes.

— Eva, chère enfant! qu'y a-t-il? dit Saint-Clare, alarmé de voir cette frêle créature toute tremblante de la violence de son émotion. Cette enfant, ajouta-t-il, ne devrait pas entendre de pareilles choses; — elle est nerveuse.

— Non, papa, je ne suis pas nerveuse, dit Eva, se contenant soudain avec une force de résolution singulière dans une enfant de cet âge; je ne suis pas nerveuse, mais ces choses-là *me vont au cœur.*

— Que voulez-vous dire, Éva?

— Je ne puis vous le dire, papa; je pense à beaucoup de choses. Peut-être je vous les dirai quelque jour.

— Eh bien! pensez tant que vous voudrez, ma chère; seulement ne pleurez pas et ne tourmentez pas votre papa, dit Saint-Clare. Tenez, voyez quelle belle pêche j'ai là pour vous!

Éva la prit en souriant, quoiqu'il y eût encore un mouvement nerveux dans les coins de sa bouche.

— Venez voir le poisson rouge, dit Saint-Clare, la prenant par la main et passant sur la véranda. Quelques momens après, de joyeux rires furent entendus derrière les rideaux de soie. Éva et Saint-Clare se jetaient des roses et se poursuivaient dans les allées de la cour.

Il est à craindre que notre humble ami Tom ne soit oublié au milieu des aventures de ses supérieurs; mais si nos lecteurs veulent nous accompagner à un petit étage au-dessus de l'écurie, ils apprendront peut-être quelque chose de ses affaires. C'est une chambre décente contenant un lit, une chaise, et une petite table grossière où sont posés sa Bible et son livre d'hymnes, et où il est assis en ce moment, avec son ardoise devant lui, occupé à quelque chose qui paraît lui mettre martel en tête. Le fait est que Tom avait tellement le mal du pays, qu'il avait demandé à Éva une feuille de papier, et rassemblant tout ce qu'il avait de littérature grâce aux instructions de maître Georges, il conçut l'idée hardie d'écrire une lettre; et il était occupé pour l'instant à en faire le brouillon sur son ardoise. Tom avait beaucoup de peine, car il avait oublié entièrement la forme de plusieurs lettres, et il ne savait pas trop comment employer celles qu'il se rappelait. Tandis qu'il travaillait, en soufflant avec force, Eva vint se poser comme un oiseau derrière sa chaise, et regarda par-dessus son épaule.

— Oh! oncle Tom, quelles drôles de choses vous faites-là!

— J'essaie d'écrire à ma pauvre vieille, miss Éva, et à mes petits enfans, dit Tom en passant le dos de sa main sur ses yeux; mais je crains bien de n'en pouvoir pas venir à bout.

— Je voudrais pouvoir vous aider, Tom. J'ai appris un peu à écrire. L'an dernier, je savais faire toutes mes lettres; mais j'ai peur d'avoir oublié.

Là-dessus, Éva mit sa petite tête dorée contre celle de l'oncle Tom, et ils commencèrent une grave et vive discussion avec autant d'ardeur et autant d'ignorance d'une part que de l'autre; et après bien des consultations sur chaque mot, la composition commença à prendre tournure.

— Oui, oncle Tom, cela commence réellement à avoir bonne mine, dit Éva en regardant avec ravissement la page d'écriture. Comme votre femme va être contente! et vos pauvres petits enfans! Oh! c'est une honte que vous ayez jamais été forcé de les quitter! J'ai envie de demander à papa de vous laisser vous en retourner un de ces jours!

— Maîtresse a dit qu'elle enverrait de l'argent pour moi, dès qu'ils pourraient en amasser, dit Tom. J'espère qu'elle le fera. Le jeune maître Georges a dit qu'il viendrait me chercher, et il m'a donné ce dollar comme gage. Et Tom tira de dessous ses habits ce précieux dollar.

— Oh! il viendra certainement, alors! dit Éva. Je suis si contente!

— Et je voulais leur envoyer une lettre, vous savez, pour leur faire savoir où j'étais, et pour dire à la pauvre Chloé que j'étais en bonnes mains, — car elle était si malheureuse, la pauvre âme!

Une voix appela Tom. C'était celle de Saint-Clare qui arrivait à la porte.

Tom et Éva tressaillirent.

— Qu'est-ce que cela? demanda Saint-Clare en voyant l'ardoise.

— Oh! c'est la lettre de Tom; je l'aide à l'écrire, dit Éva. N'est-ce pas bien?

— Je ne voudrais vous décourager ni l'un ni l'autre, dit Saint-Clare; mais je crois, Tom, que vous feriez mieux de me charger d'écrire votre lettre. Je le ferai quand je rentrerai de ma promenade à cheval.

— Il est très important qu'il écrive, dit Éva, parce que sa maîtresse va envoyer de l'argent pour le racheter, vous savez, papa; il m'a conté qu'on le lui avait dit.

Saint-Clare pensa à part lui que c'était probablement une de ces choses que de bons propriétaires disent à leurs serviteurs, pour diminuer l'horreur qu'ils éprouvent à être vendus, sans aucune intention de réaliser les espérances qu'ils leur donnent. Mais il ne fit là-dessus aucun commentaire à haute voix, et se contenta d'ordonner à Tom d'amener les chevaux.

La lettre de Tom fut écrite pour lui le même soir, et déposée sans encombre à la poste.

Miss Ophélia persistait toujours à s'occuper des soins du ménage. Il fut universellement convenu dans toute la maison, depuis Dinah jusqu'au plus jeune marmot, que miss Ophélia était décidément *curieuse*, — terme par lequel un domestique du Sud entend que ses supérieurs ne lui conviennent pas parfaitement.

La haute domesticité, — à savoir, Adolphe, Jane et Rosa, — décidèrent que ce n'était point une dame : les dames ne travaillaient point comme elle faisait; qu'elle n'avait pas du tout d'airs; et qu'ils étaient étonnés qu'elle fût parente de Saint-Clare. Marie elle-même déclara que c'était réellement fatigant de voir la cousine Ophélia toujours si affairée. Et, dans le fait, l'activité de miss Ophélia était si incessante, que la plainte n'était pas dénuée de tout fondement. Elle cousait et piquait du matin au soir, avec l'énergie de quelqu'un qui est excessivement pressé; et quand le jour tombait et qu'elle pliait son ouvrage, aussitôt paraissait l'éternel tricot, et la voilà qui recommençait avec autant de zèle que jamais. C'était vraiment un travail que de la voir.

CHAPITRE XX.

Topsy.

Un matin, tandis que miss Ophélia vaquait aux occupations du ménage, elle entendit Saint-Clare qui l'appelait du bas de l'escalier.

— Descendez, cousine, j'ai quelque chose à vous montrer.

— Qu'est-ce? dit miss Ophélia, en paraissant son ouvrage à la main.

— J'ai fait une emplette pour votre département; regardez. Et en même temps Saint-Clare lui présenta une petite négresse de huit à neuf ans.

Elle était d'un noir parfait : ses yeux ronds et brillans étincelaient comme des grains de verroterie; ses regards vifs et mobiles se promenaient sur tous les objets qui se trouvaient dans la chambre, et ses lèvres, entrouvertes par l'admiration à la vue des merveilles du parloir de son nouveau maître, laissaient apercevoir une double rangée de dents d'une blancheur éclatante. Les courtes tresses de sa chevelure laineuse s'échappaient dans toutes les directions. L'expression de son visage offrait un bizarre mélange de finesse et d'astuce, et cependant ses traits étaient recouverts comme d'un voile d'une mélancolie pleine de gravité. Elle n'avait pour vêtement qu'une robe de toile grossière, sale et déchirée, et elle se tenait debout, les mains modestement croisées devant elle. Il y avait dans tout son extérieur quelque chose d'extraordinaire, de diabolique; quelque chose, comme le dit plus tard miss Ophélia, de si *païen*, que l'excellente dame en avait une frayeur extrême.

— Au nom du ciel! Augustin, dit-elle en se tournant vers Saint-Clare, pourquoi nous avez-vous amené cette créature?

— Pour que vous l'éleviez, pour que vous la mettiez dans la route qu'elle doit suivre. On la prendrait vraiment pour un grotesque échantillon du genre Jim Crow. Ici, Topsy, continua-t-il en donnant un coup de sifflet comme un homme qui appelle un chien; ici, Topsy, chante un peu, et montre-nous ce que tu sais en fait de danse.

Les yeux noirs et étincelans de Topsy brillèrent d'une sorte de méchanceté comique, et elle commença d'une voix claire et perçante une mélodie étrange. Elle battait la mesure des pieds et des mains; elle tournait sur elle-même en faisant claquer ses doigts, et entrechoquait ses genoux d'une façon sauvage et fantastique; elle tirait de son gosier ces sons gutturaux qui distinguent la musique primitive de sa race. A la fin, elle fit deux ou trois culbutes, fit entendre une note prolongée, aussi sauvage que le sifflet d'une machine à vapeur, retomba sur le tapis, et s'y tint droite, les mains croisées, tandis que, sur son visage, se peignait une expression de douceur hypocrite, trahie par les regards pleins d'astuce que dardaient obliquement ses prunelles.

Miss Ophélia était silencieuse, paralysée par l'étonnement; Saint-Clare, comme un mauvais plaisant qu'il était, semblait jouir de sa stupéfaction.

— Topsy, dit-il en s'adressant à l'enfant, voilà votre nouvelle maîtresse; je viens de vous donner à elle. Tâchez de vous bien conduire.

— Oui, maître, dit Topsy avec une gravité hypocrite, et ses yeux méchans se levaient et se baissaient à mesure qu'elle parlait.

— Vous serez sage, Topsy?

— Oh! oui, maître, répondit-elle avec la même mobilité dans le regard, et les mains toujours dévotement croisées.

— Je vous le demande, Augustin, qu'en ferez-vous? Votre maison est tellement pleine de ces petites pestes qu'on ne peut mettre un pied par terre sans marcher sur quelque négrillon. Le matin, quand je me lève, j'en trouve un endormi derrière la porte; je vois une tête noire qui sort de dessous la table; un autre est étendu sur le paillasson. Tout cela fait des grimaces, gambade et se roule sur le parquet de la cuisine. Au nom du ciel! pourquoi nous amenez-vous encore cette créature?

— Pour que vous fassiez son éducation; ne vous l'ai-je pas dit? Vous êtes toujours à prêcher sur l'éducation. J'ai pensé que vous me sauriez gré d'avoir un sujet tout neuf sur lequel vous pourriez essayer vos méthodes, et que vous aurez le plaisir de mettre dans la bonne voie.

— C'est un besoin que je ne ressentais nullement. Tous ces esclaves me donnent trop d'occupation pour que je désire en avoir un plus grand nombre.

— Vous voilà bien, vous autres chrétiens! vous fondez des sociétés, vous envoyez de pauvres missionnaires consumer leur existence tout entière au milieu de ces païens; mais qu'on me montre une seule personne parmi vous qui consente à prendre avec elle un de ces êtres ignorans, et qui veuille se charger du soin de le convertir! Lorsqu'on vous met au pied du mur, vous les trouvez sales et dégoûtans, vous dites que c'est trop de peine pour vous, et que vous n'y sauriez consentir!

— Augustin, vous savez très bien que telle n'a jamais été ma manière de voir, dit miss Ophélia évidemment radoucie. — Et qui sait? peut-être est-ce là réellement une œuvre de missionnaire, continua-t-elle en regardant l'enfant d'un œil plus favorable.

Saint-Clare avait touché la corde sensible. La conscience de miss Ophélia était toujours sur le qui-vive. Quoi qu'il en soit, ajouta-t-elle, il était tout à fait inutile d'acheter cette enfant. Il y en a déjà assez chez vous pour employer tout ce que je puis avoir de temps et d'habileté.

— Puisqu'il en est ainsi, cousine, dit Saint-Clare en la prenant à part, je devrais vous demander pardon de mes sottises. Vous êtes si bonne : il n'y a pas un mot de bon sens dans tout ce que je vous ai dit. Pour ce qui est de cette enfant, voici la vérité : Elle appartenait à un couple aviné qui tient un restaurant de bas étage devant lequel je passe tous les jours. J'étais fatigué de l'entendre pleurer, de la voir battre et accabler d'injures. Elle m'a paru drôle et intelligente, et j'ai pensé qu'on pourrait en faire quelque chose. Aussi je l'ai achetée, et je vous en fais hommage. Essayez donc, et donnez-lui une de ces bonnes éducations orthodoxes de la Nouvelle-Angleterre, voyez ce que vous pourrez en tirer. Vous savez que je n'ai pas le talent de faire des élèves, moi; mais je serais bien aise de vous voir essayer.

— Je ferai ce que je pourrai, dit miss Ophélia; et elle s'approcha de sa nouvelle élève comme on s'approche d'une araignée à qui on ne veut pas faire de mal.

— Elle est affreusement sale, et demi-nue.

— Eh bien! faites-la descendre; qu'on la nettoie et qu'on l'habille.

Miss Ophélia la conduisit à la cuisine.

— Je ne vois pas en quoi maître Saint-Clare avait besoin de nouveaux nègres, fit Dinah en contemplant la nouvelle arrivée d'un air peu amical. — Tout ce que je sais, c'est que je ne veux pas l'avoir dans mes jambes.

— Pouah! dirent Rosa et Jane avec un suprême dégoût. Que nous la rencontrions sur notre route, et nous verrons! Maître Saint-Clare n'avait point besoin d'acheter encore un de ces méprisables nègres.

— Voulez-vous bien vous taire! elle n'est pas plus noire que vous, miss Rosa, s'écria Dinah qui sentait que cette dernière remarque l'attaquait directement. Vous semblez vous bercer de l'idée que vous avez la peau blanche : vous n'êtes ni blanche ni noire, et pour moi j'aimerais à être l'une ou l'autre.

Miss Ophélia vit que personne ne voudrait se charger de nettoyer et d'habiller la nouvelle venue, et elle fut obligée

de s'en charger elle-même, assistée de Jane qui n'obéissait qu'avec répugnance et à contre-cœur.

Des oreilles délicates n'aimeraient point à entendre les détails de la première toilette d'une enfant misérable et maltraitée depuis sa naissance. Il y a, dans ce monde, des milliers de créatures qui vivent et qui meurent dans un état dont la description seule frapperait trop désagréablement la sensibilité de leurs semblables. Miss Ophélia avait un esprit pratique fortement trempé, et elle passa par-dessus tous ces détails dégoûtans avec une fermeté héroïque, mais non avec un air très-gracieux, nous devons en convenir. Se résigner était tout ce qu'elle pouvait accorder à ses principes. Cependant, lorsqu'elle eût vu sur les épaules de l'enfant les callosités et les cicatrices, traces ineffaçables du système qui lui avait été appliqué jusqu'alors, son cœur fut ému de compassion.

— Voyez, dit Jane en désignant du doigt les marques que les coups avaient laissées; cela veut-il dire qu'elle est un agneau? Je présume que nous allons avoir de bel ouvrage avec elle. Je hais ces jeunes nègres; ils sont si dégoûtans! Comment se fait-il que maître ait pu acheter cette petite horreur?

L'enfant entendit tous ces commentaires avec l'air triste et soumis qui lui était naturel, tandis qu'elle regardait d'un œil vif et mobile les ornemens que Jane portait à ses oreilles. Lorsqu'elle reparut, habillée d'une manière décente et ses cheveux coupés court, miss Ophélia s'écria, avec une sorte de satisfaction, qu'elle avait l'air plus chrétien qu'auparavant, et elle commença à ébaucher dans sa tête quelque plan pour son éducation future.

Elle vint s'asseoir devant Topsy, et se mit à l'interroger?

— Quel âge avez-vous, Topsy?

— Sais pas, missis, dit l'enfant immobile, tandis que son sourire montrait toutes ses dents.

— Vous ne savez pas quel âge vous avez? Personne ne vous l'a jamais dit. Quelle était votre mère?

— N'en ai jamais eu, répondit l'enfant avec le même sourire.

— Vous n'avez jamais eu de mère? Que voulez-vous dire? Où êtes-vous née?

— Ne suis jamais née, dit Topsy en souriant encore, mais cette fois avec un air si diabolique que, si miss Ophélia avait été le moins du monde nerveuse, elle aurait pu s'imaginer avoir devant elle quelque noir gnôme sorti du royaume de Satan. Heureusement, miss Ophélia n'était qu'une femme positive, et elle continua avec quelque sévérité.

— Il ne faut pas me répondre de cette manière, enfant; je ne joue pas avec vous. Dites-moi où vous êtes née; dites-moi quels sont vos parens.

— Je vous dis que je ne suis pas née! s'écria avec énergie la malheureuse créature. Je n'ai jamais eu ni père, ni mère, ni rien! J'ai été élevée par un spéculateur avec un tas d'autres. La vieille tante Prue prenait soin de nous.

L'enfant était évidemment sincère. Jane se mit à rire avec mépris.

— Maîtresse, il y a des millions de ces enfans; les spéculateurs les achètent à bon marché, et les élèvent pour les revendre ensuite.

— Combien de temps avez-vous vécu avec vos maîtres?

— Ne sais pas, miss.

— Y a-t-il une année? Y a-t-il plus ou moins?

— Ne sais pas, miss.

— Ces malheureux nègres, maîtresse, ne sont capables de rien dire. Ils ne se doutent pas de ce qu'est le temps. Il n'y en a pas un qui puisse dire son âge.

— Avez-vous jamais entendu parler de Dieu, Topsy?

L'enfant parut ne pas comprendre. Elle sourit comme à son ordinaire.

— Savez-vous qui vous a créée?

— Personne, je présume, dit Topsy en comprimant une envie de rire. Cette idée parut l'amuser considérablement, car ses yeux s'animèrent, et elle continua:

— Je sais que j'ai grandi, mais je ne pense pas que jamais personne m'ait créée.

— Savez-vous coudre? demanda alors miss Ophélia, qui pensa devoir diriger ses questions sur un point plus intelligible pour Topsy.

— Non, miss.

— Que savez-vous donc faire? Que faisiez-vous pour vos maîtres?

— Je tirais de l'eau, je lavais les plats, je repassais les couteaux, je servais les gens.

— Étaient-ils bons pour vous?

— Je crois qu'ils l'étaient, dit l'enfant, en regardant miss Ophélia avec malice.

Miss Ophélia termina là cet entretien intéressant. Saint-Clare était appuyé sur le dos de sa chaise.

— Vous trouvez là un sol vierge, cousine; semez-y vos idées. Vous verrez s'il en germera beaucoup.

Les idées de miss Ophélia sur l'éducation, comme toutes ses autres idées, étaient parfaitement arrêtées. Elles étaient de la nature de celles qui régnaient dans la Nouvelle-Angleterre, il y a un siècle, et qui s'y conservent dans quelques parties retirées, que la civilisation n'a point encore corrompues, et où il n'y a pas de chemins de fer. Dans leur plus simple expression, elles pouvaient être enfermées dans un très petit nombre de mots: Habituer les esclaves à écouter avec attention lorsqu'on leur parlait; leur enseigner le catéchisme; leur apprendre à coudre et à lire, et les fouetter lorsqu'ils mentaient. Et quoique, dans le torrent de lumières qui se répand aujourd'hui sur l'éducation, les esclaves soient laissés bien loin derrière, c'est un fait généralement reconnu que nos grand'mères avaient un certain talent pour dresser les hommes et les femmes à l'aide de ce régime; chacun de nous peut se le rappeler et l'attester. Quoi qu'il en soit, miss Ophélia ne savait pas employer d'autre système, et elle donnait ses soins à sa petite païenne avec tout le zèle dont elle était capable. Topsy fut annoncée et considérée dans la famille comme l'élève de miss Ophélia; et comme l'enfant n'était pas regardée d'un très bon œil à la cuisine, miss Ophélia prit le parti de borner la sphère de ses travaux d'éducation dans les limites de son appartement. Avec une abnégation que quelques-uns de nos lecteurs comprendront, au lieu de faire elle-même son lit, au lieu de balayer et d'épousseter sa chambre, ce qu'elle avait fait jusqu'alors dans son profond mépris pour les offres des femmes de la maison, elle se condamna au martyre d'instruire Topsy à lui rendre ces services. — Si quelqu'un de nos lecteurs a jamais la grandeur d'âme d'en faire autant, c'est alors qu'il comprendra la valeur d'une pareille abnégation.

Le jour suivant, miss Ophélia prit Topsy chez elle, et lui commença solennellement un cours sur l'art si difficile de bien faire un lit.

Représentez-vous ici Topsy, les cheveux coupés, et débarrassée de ces tresses qui jusque-là avaient fait son bonheur, vêtue d'une robe propre, avec un tablier bien empesé, se tenant respectueusement devant miss Ophélia, avec une expression de gravité tout à fait de mise pour un enterrement.

— Et maintenant, Topsy, je vais vous montrer comment mon lit doit être fait. — Je vous préviens que je suis très difficile pour mon lit; il faut que vous appreniez à le faire exactement comme je vous le dis.

— Oui, madame, dit Topsy en poussant un profond soupir, avec un visage où se peignait un zèle plein de tristesse.

— Regardez, Topsy, voici l'ourlet du drap, voici l'endroit, voici l'envers. — Vous rappellerez-vous cela?

— Oui, madame, fit Topsy avec un autre soupir.

— Ramenez le drap de dessous par-dessus l'oreiller, de cette façon, puis bordez-le sous le matelas, et tendez bien pour qu'il ne reste pas de plis; — voyez-vous?

— Oui, madame.

— Le drap de dessus, ramenez-le, et enfoncez-le, en tirant de cette manière l'étroit ourlet du côté des pieds.

— Oui, madame, répondit encore Topsy. — Mais nous ajouterons une chose dont ne s'aperçut pas miss Ophélia. Tandis que cette bonne dame, dans l'ardeur du travail, avait le dos tourné, son élève était parvenue à saisir une paire de gants et un ruban qu'elle avait adroitement fourrés dans ses manches, et elle avait croisé de nouveau les mains sur sa poitrine aussi révérencieusement qu'auparavant.

— Voyons, maintenant, Topsy, à votre tour, dit miss Ophélia en défaisant le lit et en s'asseyant.

Topsy, avec beaucoup de gravité et d'adresse, s'acquitta de sa besogne à la grande satisfaction de sa maîtresse. Elle tendit bien le drap, fit disparaître tous les plis, et garda pendant son travail une contenance sérieuse qui édifia son institutrice; mais, par malheur, au moment même où son ouvrage était fini, un bout de ruban s'échappa de dessous sa manche, et attira l'attention de miss Ophélia qui le saisit aussitôt. — Qu'est-ce que cela, méchante enfant? Pourquoi m'avoir volé ce ruban?

Le ruban fut retiré de la manche de Topsy, qui n'en fut pas le moins du monde déconcertée. Elle prit seulement un air de profonde surprise et d'innocence calomniée.

— Quoi! c'est le ruban de miss Phélie, n'est-ce pas? Comment s'est-il trouvé dans ma manche?

— Méchante enfant, ne me faites pas de mensonge; vous avez volé ce ruban.

— Maîtresse, je jure que ce n'est pas moi. Je ne l'avais jamais vu.

— Topsy, ne savez-vous pas que c'est très mal de mentir?

— Je ne mens jamais, répondit Topsy avec le calme de la vertu. Ce que je viens de dire est la pure vérité, — rien autre chose.

— Topsy, je serai obligée de vous fouetter, si vous mentez ainsi.

— Hélas! maîtresse, vous me fouetteriez toute la journée que je ne pourrais dire autre chose, répliqua Topsy en tâchant de pleurer. Je n'ai jamais vu ce ruban. Il se sera pris dans ma manche. Miss Phélie l'aura laissé sur le lit; il se sera pris dans les couvertures, et de là dans ma manche.

Miss Ophélia fut si révoltée de cet impudent mensonge, qu'elle saisit et secoua la jeune esclave en lui donnant l'ordre de se taire.

Dans la secousse, les gants s'échappèrent de l'autre manche et tombèrent sur le parquet.

— Voilà, dit miss Ophélia; me direz-vous encore que vous n'avez pas volé le ruban?

Topsy se reconnut coupable au sujet des gants, mais elle persista dans ses dénégations à l'égard du ruban.

— Maintenant, Topsy, dit miss Ophélia, si vous faites des aveux complets, on vous fera grâce du fouet pour aujourd'hui. Ainsi mise en demeure, Topsy avoua tout, et protesta solennellement qu'elle se repentait.

— Eh bien! dites-moi, vous devez avoir dérobé d'autres choses encore depuis que vous êtes dans la maison; car je vous ai laissé courir partout hier. Dites-moi si vous avez volé quelqu'autre chose, et vous ne serez pas fouettée.

— Missis, j'ai pris la chose rouge que miss Éva portait à son cou.

— Quoi! c'est vous, misérable enfant! continuez.

— J'ai pris aussi les pendans d'oreille de Rosa, les rouges.

— Allez me chercher à l'instant ces objets.

— Hélas! missis, je ne puis; ils sont brûlés.

— Brûlés! quel conte! Allez les chercher, ou gare le fouet!

— Je ne puis les rendre, s'écria Topsy avec de bruyantes protestations, des larmes et des gémissemens; ils sont brûlés.

— Et pourquoi les avez-vous jetés au feu?

— Parce que je suis méchante; je suis un petit monstre. Je n'y puis rien.

Éva entrait alors dans la chambre; elle avait au cou le collier de corail en question.

— Éva, où donc avez-vous retrouvé votre collier, demanda miss Ophélia.

— Retrouvé, dit Éva; mais je ne l'ai jamais perdu.

— Est-ce que vous l'aviez hier au cou?

— Oui, et, ce qui est bizarre, c'est que je l'ai gardé toute la nuit; j'ai oublié de l'ôter au moment de me mettre au lit.

Miss Ophélia était dans un état de stupéfaction complète, d'autant plus qu'au même instant elle vit entrer dans la chambre Rosa qui portait sur sa tête un panier de linge blanc. A ses oreilles se balançaient les morceaux de corail.

— Cette enfant me pousse réellement à bout, dit-elle avec désespoir. Pourquoi donc m'avez-vous dit que vous aviez dérobé ces bijoux?

— Missis m'a dit de tout avouer; et je n'ai pu imaginer que cela, répondit Topsy en se frottant les yeux.

— Mais je ne voulais pas vous faire avouer des fautes que vous n'aviez pas commises. Inventer ce qui n'est pas, ou nier ce qui est, c'est toujours mentir.

— Est-ce bien vrai? dit Topsy avec un air d'innocente surprise.

— Oh! elle n'a jamais dit un mot de vérité! s'écria Rosa en jetant sur Topsy un regard d'indignation. Si j'étais maître Saint-Clare, je la ferais fouetter jusqu'au sang.

— Non, non, dit Éva avec un air d'autorité que ses traits enfantins prenaient quelquefois. Ne parlez pas ainsi, Rosa, je ne puis souffrir un tel langage.

— Hélas! miss Éva, vous êtes si bonne! Vous n'entendez rien à la manière de traiter les nègres; il n'y a qu'un moyen de les faire marcher, c'est de les rouer de coups.

— Rosa! s'écria Éva; silence! plus un mot! Les yeux de l'enfant s'animèrent, et ses joues se colorèrent d'un rouge plus vif.

Rosa eut peur.

— Miss Éva a du sang de Saint-Clare dans les veines; c'est évident. Elle sait parler à tout le monde comme son père, dit Rosa en sortant de la chambre.

Éva regardait Topsy.

Ces deux enfans représentaient les deux extrémités de la société; l'une, belle et de haute naissance, avait une chevelure d'or, des yeux profonds, un front large et noble, et une démarche princière; l'autre, à la peau noire, était rusée, souple, servile et pourtant intelligente; la première était le type de la race saxonne, et portait le cachet d'une civilisation avancée, et de la supériorité physique et morale; dans la seconde se personnifiait la race africaine, vouee depuis des siècles à l'oppression, à l'ignorance, au travail et au vice.

Il est probable que des idées de ce genre avaient cherché à se faire jour dans l'esprit d'Éva; mais les idées d'un enfant ne sont guère que de vagues instincts. La noble nature d'Éva faisait souvent naître en elle de ces émotions, de ces tressaillemens, mais elle ne trouvait point de mots pour les exprimer. Tandis que miss Ophélia dissertait longuement sur ce qu'il y avait de méchant et de pervers dans la conduite de Topsy, l'enfant avait un air triste et embarrassé; puis elle dit aussi doucement que possible :

— Pauvre Topsy! qu'aviez-vous besoin de voler? On va maintenant avoir l'œil ouvert sur vous. Je vous aurais donné quoi que ce soit pour vous empêcher de voler.

C'était la première fois de sa vie que Topsy s'entendait parler avec bonté. Cette voix, ces manières pleines de douceur, produisirent un singulier effet sur le cœur rude et sauvage de la jeune esclave, et quelque chose comme une larme brilla dans ses grands yeux pleins d'éclairs. Mais cette émotion d'un instant se termina par un rire saccadé et une grimace dédaigneuse. Oui! l'oreille qui n'a jamais entendu que des injures est singulièrement incrédule à tout ce qui paraît aussi divin que la bonté! Et Topsy ne vit dans les paroles d'Éva qu'une plaisanterie inexplicable, à laquelle elle ne pouvait ajouter foi.

Qu'y avait-il donc à faire pour Topsy? Miss Ophélia trouvait le cas embarrassant; sa méthode d'éducation lui

paraissait inapplicable dans cette circonstance. Elle résolut donc d'y réfléchir à loisir. Croyant sans doute qu'il y aurait dans les ténèbres une influence indéfinissable qui agirait sur le moral de Topsy, elle l'enferma dans un cabinet noir, pour gagner du temps, jusqu'à ce qu'elle eut arrangé en système ses idées sur le cas présent.

— Je ne sais, dit miss Ophélia à Saint-Clare, comment réduire cette enfant sans avoir recours au fouet.

— Très bien! Fouettez-la tout à votre aise, je vous donne plein pouvoir ; agissez à votre guise.

— C'est une chose indispensable pour les enfans ; je n'ai jamais entendu dire qu'il fût possible de les élever sans employer le fouet.

— C'est très vrai, dit Saint-Clare ; faites pour le mieux. Je vous ferai seulement une observation : On a, sous mes yeux, battu cette enfant avec un tisonnier ; on l'a terrassée à coups de pelle ou de pincettes, ou de telle arme qui tombait sous la main. Or, comme elle est habituée à ce genre d'exercice, je crois que, pour arriver à un résultat, vous serez obligée de fouetter avec une bien grande énergie.

— Que faire alors? dit miss Ophélia.

— Vous avez soulevé une bien sérieuse question ; répondez-y, je vous prie. Que faire avec un être humain qui, ne pouvant être conduit qu'à coups d'étrivières, reste insensible à ces coups? C'est un cas qui se présente fréquemment ici-bas.

— Je n'y entends plus rien. Je n'ai jamais vu un pareil enfant.

— C'est pourtant là le caractère d'un grand nombre d'enfans, d'hommes et de femmes qui vivent parmi nous. Comment donc les gouverner?

— Je n'en sais rien.

— Ni moi. Ces faits horribles, ces actes d'une cruauté inouïe qui, depuis quelque temps, remplissent les journaux, — par exemple, l'affaire de Prue, — quelle en est la cause première? C'est la plupart du temps l'endurcissement graduel du maître et de l'esclave. — L'un devient de plus en plus cruel, en raison de l'insensibilité croissante de l'autre. Le fouet et les mauvais traitemens sont comme le laudanum ; à mesure que la sensibilité décroît, il faut augmenter la dose. C'est une vérité dont je ne tardai pas à me convaincre dès que je fus propriétaire d'esclaves, et je pris la détermination de ne pas faire un pas dans cette voie, tant je craignais, une fois lancé, de ne pouvoir plus m'arrêter. Je résolus de ne jamais permettre à la cruauté de se glisser dans mon âme. Quelle en a été la conséquence? C'est que mes esclaves se conduisent comme des enfans gâtés. Mais j'aime encore mieux cela que l'abrutissement de part et d'autre. Vous parliez sans cesse de l'éducation et de la responsabilité qui pèse sur nous à ce sujet, cousine. En vérité, je suis bien aise que vous ayez fait une expérience sur cette enfant, qui n'est, après tout, qu'un échantillon de la pièce.

— C'est votre système, dit miss Ophélia, qui pervertit ainsi les enfans.

— Je le sais ; mais cette perversité est un fait, elle existe ; et qu'y faire alors?

— C'est bien, dit miss Ophélia. Je ne puis dire que je vous remercie d'avoir fait avec moi cette expérience. Comme il me semble qu'il y a là un devoir à remplir, je veux persévérer dans mes tentatives ; je ferai du mieux qu'il me sera possible. En effet, miss Ophélia se mit à l'œuvre avec un zèle et une énergie vraiment dignes d'éloges. Elle fixa des heures régulières pour les différentes occupations de son élève, et, tout d'abord, elle entreprit de lui apprendre à lire et à coudre.

L'enfant se montra pleine d'intelligence pour la lecture. Elle apprit son alphabet comme par magie, et en très peu de temps elle sut lire couramment. Elle apprit bien plus difficilement à coudre. Topsy avait toute la souplesse d'un chat, toute la vivacité d'un singe, et elle avait en horreur un ouvrage qui la clouait sur sa chaise. Elle cassait ses aiguilles, les jetait, à la dérobée, par la fenêtre ou dans les crevasses du mur. Elle brouillait, rompait ou salissait son fil, ou, par un mouvement inaperçu, elle en jetait au loin des écheveaux entiers. Elle avait, dans ses gestes, toute la promptitude d'un habile jongleur, et jamais sa figure ne la trahissait. Miss Ophélia voyait bien que tant d'accidens n'étaient pas l'effet du hasard ; mais pour prendre l'enfant en flagrant délit, il lui aurait fallu une surveillance qui aurait occupé tous ses instans.

Topsy ne tarda pas à être bien connue sur l'habitation. Son talent pour toute espèce de pantomime ou de farces paraissait inépuisable. Elle dansait, pirouettait, grimpait, chantait, sifflait et imitait tous les sons qui avaient frappé son imagination capricieuse. A ses heures de récréation, tous les enfans la suivaient, bouche béante, et stupéfaits d'admiration. Éva elle-même était en quelque sorte fascinée par cette enfant sauvage, comme une colombe l'est quelquefois par l'œil étincelant du serpent. Miss Ophélia s'inquiéta de voir si souvent Éva dans la société de Topsy, et elle pria Saint-Clare d'empêcher ces relations.

— Bah! laissez Éva tranquille. Topsy lui sera utile.

— Une enfant si dépravée! Ne craignez-vous pas qu'elle lui apprenne à mal faire.

— C'est impossible. Elle peut apprendre à faire le mal à certains enfans ; mais le mal glisse sur l'âme d'Éva comme la rosée sur des feuilles de chou, sans y pénétrer.

— Ne soyez pas trop confiant. Pour mon compte, je ne permettrais jamais à mes enfans de jouer avec Topsy.

— Cette défense serait bonne pour vos enfans, non pour les miens. Il y a longtemps qu'Éva serait gâtée, si elle avait pu l'être.

Topsy ne trouva d'abord, chez les esclaves de la maison, que mépris et dédain. Mais ils changèrent bientôt de conduite à son égard. On ne tarda pas à reconnaître que, quand on avait mécontenté Topsy, on était, peu de temps après, victime de quelque fâcheux accident. On perdait ou des boucles d'oreille, ou quelque bijou préféré ; on s'apercevait tout à coup qu'un vêtement n'était plus mettable ; on se jetait, par malheur, sur un seau d'eau bouillante, ou bien on recevait sur une toilette de gala un déluge d'eau sale, et, malgré toutes les recherches, l'auteur responsable du délit ne se trouvait jamais. Topsy, toujours soupçonnée, comparaissait sans cesse à la barre du tribunal domestique, mais elle subissait tous les interrogatoires avec un air d'innocence vraiment édifiant, et un maintien plein de gravité. Aux yeux de tous elle était coupable ; mais comme on n'avait aucun fait palpable pour établir l'évidence, miss Ophélia, toujours juste, reculait devant l'emploi des moyens rigoureux.

Topsy épiait, pour commettre ses méfaits, quelque circonstance qui devait la protéger. Ainsi, pour se venger de Rosa et de Jane, les deux femmes de chambre, elle attendait qu'elles fussent en disgrâce auprès de leur maîtresse, époque où leurs plaintes n'avaient aucune chance d'être écoutées. En un mot, Topsy eût bien vite fait comprendre à toute la maison combien il était profitable de la laisser tranquille, et c'est ce que l'on fit.

Topsy était vive et adroite dans les travaux manuels. Elle apprenait tout ce qu'on lui enseignait avec une rapidité étonnante. En quelques leçons elle avait appris à ranger la chambre de miss Ophélia de telle façon que cette dame, minutieuse sous ce rapport, n'y trouvait rien à redire. Personne ne savait étendre un tapis, ajuster un coussin, épousseter, arranger, avec autant de perfection que Topsy, quand elle le voulait bien. Mais elle ne le voulait presque jamais. Après l'avoir surveillée pendant trois ou quatre jours avec la plus grande patience, si miss Ophélia, s'imaginant que Topsy était enfin entrée dans la bonne voie, cessait d'avoir l'œil ouvert sur elle, et se livrait à quelque occupation qui la tenait éloignée, quelles scènes de carnaval, quel désordre pendant une heure ou deux! Topsy, au lieu de faire le lit, s'amusait à dépouiller de leur taie les oreillers dans lesquels elle enfonçait sa tête crépue, et alors des plumes, s'attachant à ses cheveux, lui faisaient une coiffure grotesque. Elle grimpait le long des colonnes du lit, s'accrochait

par les pieds, et se laissait aller la tête en bas. Elle jetait les draps à travers la chambre, habillait un traversin avec la robe de nuit de miss Ophélia ; enfin, elle exécutait quelque scène comique, dans laquelle elle chantait, sifflait et se faisait des grimaces dans le miroir.

Un jour, miss Ophélia surprit Topsy qui s'était mis sur la tête le plus beau châle de sa maîtresse en guise de turban, et qui étudiait un de ses grands rôles devant la glace. Miss Ophélia, par une négligence inouïe, avait laissé sa clef sur son tiroir.

— Topsy ! criait-elle, lorsqu'elle était à bout de patience; pourquoi vous conduisez-vous ainsi ?

— Je n'en sais rien, missis. C'est sans doute parce que je suis méchante.

— Je ne sais réellement comment m'y prendre avec vous, Topsy.

— Missis, il faut me fouetter. Mon ancienne maîtresse me fouettait. Je n'ai pas l'habitude de travailler sans être battue.

— Topsy, je ne veux pas vous battre. Vous faites bien quand cela vous plaît. Pourquoi donc ne faites-vous pas toujours bien ?

— Oh ! missis, je suis accoutumée au fouet. Il me fait du bien, peut-être.

Miss Ophélia essaya le grand remède. Sous le fouet, Topsy se débattait d'une manière horrible ; elle faisait entendre des cris, des gémissemens, des supplications, et une demi-heure après, penchée sur quelque saillie du balcon, entourée des petites filles qui l'admiraient, elle parlait de son châtiment avec le plus profond dédain.

— Miss Phélie se mêle de fouetter ! elle ne tuerait pas un moustique, avec ses coups ! Qu'elle aille voir comme mon ancien maître déchirait le dos. Il savait bien son métier !

Topsy exagérait toujours sans nulle mesure les fautes qu'elle avait commises, les regardant sans doute comme des titres à la considération.

— Vous tous, nègres, disait-elle à son auditoire, savez-vous que vous êtes tous des pécheurs? Oui, chacun de vous, tout le monde pèche. Les blancs sont aussi des pécheurs; c'est miss Phélie qui me l'a dit. Je crois que les noirs sont plus méchans. Pourtant, vous n'êtes rien auprès de moi. Je suis tellement méchante, que l'on ne peut rien tirer de bon de moi. Mon ancienne maîtresse jurait toute la journée après moi ! Je crois que je suis la plus méchante créature du monde. Là-dessus, Topsy faisait une culbute, grimpait toute pimpante au plus haut de son perchoir, où elle se rengorgeait évidemment dans son plumage.

Tous les dimanches, miss Ophélia enseignait le cathéchisme à Topsy avec beaucoup de zèle. Topsy avait une mémoire extraordinaire, et elle récitait ses leçons avec une sûreté qui redoublait le courage de son institutrice.

— Quel profit voulez-vous qu'elle retire de ces leçons? disait Saint-Clare.

— Elles sont toujours utiles aux enfans. C'est là ce qu'on leur fait toujours apprendre.

— Qu'ils comprennent ou non?

— C'est vrai, ils n'y comprennent rien d'abord, mais cela leur vient plus tard, quand ils sont grands.

— Cela ne m'est pas encore venu. Cependant, vous m'avez donné d'excellentes leçons, quand je n'étais qu'un bambin.

— Ah ! vous avez toujours eu une bonne mémoire, Augustin. J'espérais beaucoup en vous.

— Est-ce que vous avez fini par désespérer ?

— Puissiez-vous valoir maintenant ce que vous valiez jadis !

— J'y fais tous mes efforts, cousine. Continuez vos leçons de cathéchisme, peut-être finiront-elles par produire quelque effet.

Topsy qui, pendant cette conversation, était restée debout, pareille à une statue de marbre noir, s'avança sur un signe que lui fit miss Ophélia.

— « Nos premiers parens, livrés à leur propre volonté, furent déchus de l'état dans lequel ils avaient été créés. »

Les yeux de Topsy brillèrent, et son regard devint interrogateur.

— Qu'est-ce, Topsy ?

— Pardon, missis. Est-ce que cet Etat était le Kentucky ?

— Quel état, Topsy ?

— L'Etat dont ils furent déchus. Mon maître disait toujours que nous venions du Kentucky.

Saint-Clare se mit à rire.

— Expliquez-lui le sens des mots, ou bien elle les interprétera à sa manière. Ce passage rappelle des idées d'émigration.

— Augustin, taisez-vous. Que puis-je faire, si vous riez?

— Je ne troublerai pas vos exercices, parole d'honneur!

Saint-Clare prit son journal, et alla dans le parloir attendre la fin de la leçon. Topsy récitait à merveille, mais il lui arrivait parfois de déplacer, d'une façon bizarre, quelques mots importans, et elle persistait dans ses méprises, malgré les efforts que l'on faisait pour l'en détourner. Quoiqu'il eût promis de mettre un terme à ses railleries, Saint-Clare prenait un malin plaisir à ces méprises, et, toutes les fois qu'il voulait rire, il appelait Topsy pour lui faire réciter les endroits malencontreux ; et miss Ophélia faisait d'inutiles remontrances.

— Que voulez-vous que je fasse de cette enfant, si vous continuez ainsi, Augustin?

— Allons, je ne recommencerai plus. J'aime à entendre ce mélange de drôleries et de grands mots.

— Mais vous l'habituez à ces méprises.

— Quel mal y a-t-il ? Pour elle un mot est aussi bon qu'un autre.

— Vous avez désiré que je fisse son éducation. Vous devez vous rappeler que c'est une créature raisonnable, et ne pas risquer de perdre l'influence que vous avez sur elle.

— Oh ! j'ai tort, je l'avoue. Mais, comme dit Topsy, je suis si méchant !

C'est d'après ce système que l'on travailla, pendant une ou deux années, à *dresser* Topsy. Miss Ophélia se tourmenta chaque jour de plus en plus au sujet de son élève, mais elle s'habitua à ses défauts comme à une maladie chronique, névralgie ou migraine.

Saint-Clare s'amusa avec cette enfant comme on s'amuse des tours d'un perroquet ou d'un chien d'arrêt. C'était derrière son fauteuil qu'elle cherchait un refuge quand ses espiégleries lui faisaient trouver ailleurs un mauvais accueil, et Saint-Clare, d'une manière ou d'une autre, la faisait rentrer en grâce. C'était Saint-Clare qui lui donnait de l'argent pour acheter des noix et du sucre qu'elle distribuait avec une insouciante libéralité à tous les enfans de la maison. Car Topsy, à lui rendre justice, avait bon cœur et était libérale ; seulement elle gardait longtemps rancune. Maintenant qu'elle fait partie de notre corps de ballet, elle figurera de temps en temps sur la scène avec les autres acteurs de notre drame.

CHAPITRE XXI.

Kentucky.

Il ne déplaira peut-être pas à nos lecteurs de revenir pour quelques instans à la cabane de l'oncle Tom, sur la ferme du Kentucky, et de voir quelles sont les nouvelles qui ont transpiré parmi ceux que nous y avons laissés.

Par une soirée d'été, les portes et les fenêtres du grand parloir des Shelby étaient toutes ouvertes afin d'inviter à y entrer quelque brise égarée qui daignerait avoir cette complaisance. Monsieur Shelby était assis dans un grand vestibule qui donnait dans ce parloir, et qui régnait d'un bout de la maison jusqu'à l'autre, où il aboutissait à un balcon. Nonchalamment renversé sur le dos d'une chaise,

et les pieds sur une autre, il savourait son cigare après dîner. Mistress Shelby était assise dans la porte, occupée à coudre. Elle semblait avoir dans l'esprit quelque chose qu'elle cherchait une occasion d'amener sur le tapis.

— Savez-vous, dit-elle, que Chloé a reçu une lettre de Tom?

— Ah! vraiment! Tom a quelque ami là, à ce qu'il paraît. Comment va le pauvre garçon?

— Il a été acheté par une très bonne famille, je pense, dit mistress Shelby; — il est bien traité et a beaucoup à faire.

— Ah! j'en suis aise, — j'en suis bien aise, dit cordialement monsieur Shelby. Tom, je suppose, va perdre sa répugnance pour le séjour du Sud; — il ne voudra plus revenir.

— Au contraire, il demande avec beaucoup d'anxiété quand sera prêt l'argent de son rachat.

— Je n'en sais, ma foi! rien. Une fois que les affaires tournent mal, on n'en voit plus la fin. C'est comme si on sautait de fondrière en fondrière dans un marais.— Il faut emprunter d'un homme pour en payer un autre, et emprunter d'un autre encore pour payer celui-là; — et ces maudits billets arrivent à échéance avant qu'on ait le temps de fumer un cigare! On est harcelé de lettres, harcelé de messages, — et tout cela coup sur coup, comme la grêle.

— Il me semble, mon cher, qu'il y aurait quelque chose à faire pour y remédier. Si nous vendions tous les chevaux et une de vos fermes, et que nous payions comptant.

— Quelle idée ridicule, Émily! Vous êtes la plus charmante femme du Kentucky; mais vous n'avez pas le bon sens de savoir que vous n'entendez rien aux affaires; — les femmes n'y entendent jamais rien : elles ne le peuvent pas.

— Mais ne pourriez-vous, du moins, me donner un petit aperçu des vôtres? une liste de toutes vos dettes, par exemple, et de tout ce qui nous est dû? Ne pouvez-vous me laisser voir si je puis vous aider à faire des économies?

— Oh! voyons, Emily, ne me tracassez pas! — Je ne puis le dire exactement. Je sais à peu près quelle doit être la situation; mais il n'y a pas moyen d'accommoder mes affaires comme Chloé accommode ses pâtés. Vous n'y entendez rien, je vous dis.

Et monsieur Shelby, ne connaissant pas d'autre moyen de confirmer ses idées, éleva la voix, — mode d'argumentation très commode et très persuasif, lorsqu'un homme cause d'affaires avec sa femme.

Mistress Shelby se tut avec un soupir. Le fait est que bien que, comme son mari l'avait constaté, elle fût une femme, elle avait un esprit lucide, énergique, pratique, et beaucoup plus de caractère que son mari; en sorte que la supposer capable d'administrer n'était pas une idée aussi absurde que monsieur Shelby se l'imaginait.

Elle avait à cœur de tenir la promesse qu'elle avait faite à Tom et à Chloé, et elle soupirait de voir tant de causes de découragement.

— Ne pensez-vous pas que nous pourrions trouver moyen de nous procurer cet argent? Pauvre tante Chloé! elle en meurt d'envie.

— J'en suis bien fâché, si cela est. Je me suis trop hâté de promettre. Il vaudrait peut-être mieux dire la vérité à Chloé, afin qu'elle en prenne son parti. Tom aura une autre femme dans un an ou deux, et elle ferait mieux elle-même de lui choisir un remplaçant.

— Monsieur Shelby, j'ai enseigné à mes gens que leurs mariages sont aussi sacrés que les nôtres. Je ne saurais donner à Chloé un tel conseil.

— Il est fâcheux, ma femme, que vous les ayez embâtés d'une morale qui est au-dessus de leur condition. J'ai toujours été de cet avis.

— Ce n'est que la morale de la Bible.

— C'est bon, Émily; je ne prétends pas me mêler de vos idées religieuses; seulement, elles me semblent convenir extrêmement mal à des gens de cette espèce.

— C'est la vérité, et c'est pour cela que l'esclavage me fait horreur. Quant à moi, mon cher, je ne saurais me délier des promesses que j'ai faites à ces malheureux. Si je ne puis pas me procurer de l'argent d'une autre manière, je donnerai des leçons de musique. — Je sais que je puis gagner ainsi la somme qu'il me faut.

— Vous ne voudriez pas vous dégrader de la sorte, Emily? Jamais je n'y consentirai.

— Dégrader! Serait-ce me dégrader autant que de manquer de parole à des malheureux! Non, certes!

— Vous êtes toujours montée au ton de l'héroïsme, dit monsieur Shelby, mais je crois que vous feriez mieux de réfléchir avant de faire cet acte de donquichottisme.

La conversation fut interrompue par l'apparition de la tante Chloé à l'extrémité de la véranda.

— S'il vous plaît, maîtresse... dit-elle.

— Qu'est-ce, Chloé? demanda mistress Shelby, se levant et allant au bout du balcon.

— Si maîtresse voulait venir voir ce lot de volaille.

Mistress Shelby sourit en voyant par terre un tas de poulets et de canards que Chloé regardait d'un air de grave considération.

— Je suis à me demander si maîtresse voudrait faire de ça un pâté.

— Réellement, tante Chloé, peu m'importe; servez-les comme vous voudrez.

Chloé restait à les manier d'une mine distraite; il était évident que ce n'était pas aux poulets qu'elle songeait. Enfin, avec un rire bref qui, chez les gens de sa race, précède souvent une proposition douteuse, elle dit :

— Bon Dieu! pourquoi est-ce que maître et maîtresse se tourmentent à propos d'argent, lorsqu'ils ne se servent pas de ce qu'ils ont sous la main?

Et Chloé se remit à rire.

— Je ne vous comprends pas, Chloé, dit mistress Shelby, ne doutant pas d'après la connaissance qu'elle avait des manières de Chloé, que celle-ci n'eût pas perdu un mot de la conversation qu'elle avait eue avec son mari.

— Mon Dieu! maîtresse, dit Chloé ricanant de nouveau, les autres louent leurs nègres et font de l'argent avec! Ils ne gardent pas toute une troupe de grugeurs qui les ruinent et les chassent de leur maison.

— Mais, Chloé, qui proposez-vous de louer au dehors?

— Oh! moi, je ne propose rien. Seulement Sam disait qu'il y avait à Louisville un pâtissier qui avait besoin d'une femme qui sût bien faire la pâtisserie, et il disait qu'on donnerait quatre dollars par semaine pour en avoir une.

— Eh bien! Chloé?

— Eh bien! mistress, je pensais qu'il était temps de mettre Sally à faire quelque chose. Sally est depuis quelque temps sous ma surveillance, et elle fait aussi bien que moi, proportions gardées; et si maîtresse voulait seulement me laisser partir, j'aiderais à amasser l'argent. Je n'ai pas peur de mettre mes gâteaux et mes pâtés à côté de ceux d'aucun pâtissier.

— Mais Chloé, voulez-vous quitter vos enfans?

— Oh! maîtresse, les garçons sont assez grands pour faire leur journée; ils travaillent passablement bien; quant à Sally, elle prendra le *baby*; — elle est si maline, qu'elle n'a pas besoin qu'on regarde après elle.

— Louisville est à une grande distance.

— Qui est-ce qui a peur de ça? — C'est en descendant la rivière, un peu plus près de mon vieil homme, peut-être! dit Chloé en regardant mistress Shelby.

— Non, Chloé, c'est à des centaines de milles plus loin.

Chloé fut décontenancée.

— C'est égal; y aller c'est vous rapprocher de lui, Chloé. Oui, vous pouvez partir; et vos gages jusqu'au dernier sou seront mis de côté pour le rachat de votre mari.

De même que lorsqu'un rayon de soleil argente un nuage sombre, la face de Chloé s'illumina soudain.

— Vraiment! maîtresse est trop bonne! c'est à ça même

que je pensais, parce que je n'aurais besoin ni d'habits, ni de souliers, ni de rien ; je pourrais épargner chaque sou. Combien de semaines y a-t-il en un an, maîtresse ?

— Cinquante-deux.

— Voyez-vous ça ! et quatre dollars pour chacune d'elles, Combien ça fait-il ?

— Deux cent-huit dollars.

— En vérité ! dit Chloé avec un accent de surprise et de joie ; et combien ça me prendrait-il pour parfaire la somme ?

— Quatre ou cinq ans, Chloé ; mais vous n'auriez pas besoin de l'amasser toute ; — j'y contribuerai pour quelque chose.

— Je ne veux pas que maîtresse donne des leçons, d'abord. Maître a bien raison, quant à ça. Ça ne convient pas, en aucune façon. J'espère bien que personne de notre famille ne sera réduit à cette extrémité, tant que j'aurai des bras.

— N'ayez pas peur, Chloé ; je prendrai soin de l'honneur de la famille, dit mistress Shelby en souriant. Mais quand comptez-vous partir ?

— Je n'ai rien d'arrêté ; seulement Sam va à la rivière avec des poulains, et il a dit que je pourrais aller avec lui. Si maîtresse le voulait, je partirais avec Sam demain matin, si maîtresse voulait m'écrire ma passe, et me donner un mot de recommandation.

— Eh bien ! Chloé, je vais m'en occuper, si monsieur Shelby n'y voit pas d'objections. Il faut que je lui parle.

Mistress Shelby remonta, et tante Chloé, enchantée, retourna à sa cabane, pour faire ses préparatifs.

— Bon Dieu ! maître Georges ! vous ne savez pas que je pars demain pour Louisville ! dit-elle à Georges qui, en entrant dans sa cabane, la trouvait occupée à mettre en ordre les hardes de son baby. J'examine tout ça pour le faire arranger. Mais je pars, maître Georges ; je vais avoir quatre dollars par semaine ; et maîtresse va tout mettre de côté pour racheter mon vieil homme !

— Oh ! oh ! dit Georges, c'est un vrai coup de commerce, effectivement ! Comment parlez-vous ?

— Demain, avec Sam. Ah ça ! maître Georges, je sais que vous allez vous mettre à écrire à mon vieil homme, pour lui conter tout ça, n'est-ce pas ?

— Certainement. Oncle Tom sera enchanté d'avoir de nos nouvelles. Je vais aller tout droit à la maison, chercher de l'encre et du papier ; et alors, vous savez, tante Chloé, je pourrai parler des nouveaux poulains, etc.

— Je le crois bien, maître Georges ; allez vite, et je vous aurai un morceau de poulet ou quelque autre chose ; vous n'aurez plus beaucoup de soupers avec votre pauvre vieille tante.

CHAPITRE XXII.

Herbe flétrie. — Fleur fanée.

Dans quelque position que nous nous trouvions, la vie s'écoule insensiblement et jour par jour ; au bout de deux ans, il en fut ainsi de notre ami Tom. Quoique séparé de tous ceux qui lui étaient chers, quoique souvent inquiet pour l'avenir, il n'était pourtant pas absolument malheureux, ou du moins il ne ressentait pas toute l'étendue de son infortune. L'âme humaine est organisée de telle sorte, qu'il faut, pour en détruire l'admirable harmonie, un coup qui en brise toutes les cordes à la fois. Si nous repassons dans notre esprit les momens de notre vie qui nous paraissent des époques de privation et d'épreuves, nous reconnaîtrons que chaque heure apportait avec elle une diversion ou un soulagement, et que, si nous n'étions pas tout à fait heureux, nous n'étions pas non plus entièrement misérables.

Tom avait lu dans ce qui composait sa seule bibliothèque que l'homme ne doit jamais se plaindre, dans quelque état qu'il soit placé. Ce principe lui avait paru bon et raisonnable, et parfaitement conforme aux doctrines fécondes qu'il avait tirées du même livre, et qui étaient devenues la règle de sa conduite.

Il avait adressé une lettre à l'habitation de son premier maître, ainsi que nous l'avons vu dans le précédent chapitre, et maître Georges lui avait répondu, d'une bonne et grosse écriture d'écolier qu'on aurait pu lire d'un bout de la chambre à l'autre, à ce que prétendait Tom. Georges lui donnait un grand nombre de nouvelles que nos lecteurs connaissent déjà. Il lui disait comment la tante Chloé avait été louée à un pâtissier de Louisville, où son talent merveilleux lui faisait gagner des sommes énormes, qu'elle mettait de côté pour se racheter plus tard. Moïse et Pierre se portaient parfaitement bien, et le plus petit commençait à courir tout seul dans la maison, surveillé par Sally et par toute la famille. La cabane de Tom était fermée pour le moment, mais Georges projetait de l'agrandir, et d'y faire une foule d'embellissemens pour l'époque où Tom serait de retour.

La fin de la lettre donnait la liste des études de Georges, avec le nom de chacune embelli d'une superbe majuscule ; elle donnait aussi les noms de quatre poulains qui étaient nés depuis le départ de Tom ; et, à ce propos, il ajoutait que son père et sa mère se portaient bien. La lettre était écrite d'un style concis ; mais elle parut à Tom le plus bel exemple de composition qu'on eût jamais vu dans les temps modernes. Il ne pouvait se lasser de la regarder ; il tint même conseil avec Eva pour savoir s'il ne devait pas la faire encadrer et la placer dans sa chambre. Il ne fut arrêté que par la difficulté de la disposer de manière à ce que les deux côtés de la page parussent à la fois.

L'amitié de Tom et d'Eva avait grandi avec la jeune fille. Il serait difficile de dire quelle place elle occupait dans le cœur doux et impressionnable de son fidèle serviteur. Il l'aimait comme quelque chose de frêle et de terrestre ; il l'adorait comme un être céleste et divin ; il la regardait comme les matelots italiens regardent l'image de l'enfant Jésus, avec un mélange de respect et de tendresse. Il mettait son bonheur à se prêter à tous ses gracieux caprices, à satisfaire ces mille désirs de l'enfance, plus changeans que les couleurs de l'arc-en-ciel. Le matin, au marché, ses yeux se promenaient sur l'étalage des marchands de fleurs, pour y choisir les plus beaux bouquets ; il rapportait à sa jeune maîtresse les pêches les plus veloutées, les oranges les plus jaunes, et il était heureux quand il apercevait la tête blonde d'Eva, qui se tenait sur la porte pour le voir venir de plus loin, quand il lui entendait dire : — Eh bien ! oncle Tom, que m'avez-vous apporté aujourd'hui ?

Eva, de son côté, n'était point en reste de bons offices. Quoiqu'elle fût encore un enfant, elle lisait admirablement bien. Le sentiment de l'harmonie, une imagination vive et poétique, une sympathie instinctive pour tout ce qui était grand et noble, lui faisaient lire la Bible comme Tom ne l'avait jamais entendu lire. D'abord, elle lisait pour faire plaisir à son humble ami. Mais bientôt sa nature énergique se développa, et alors elle s'attacha à ce livre majestueux, et elle l'aima parce qu'il éveillait en elle des aspirations étranges, des émotions fortes et profondes, comme les enfans passionnés et pleins d'imagination aiment à en ressentir.

Elle prenait surtout un singulier plaisir à lire les révélations et les prophéties. Il y a dans ces livres une obscurité, une pompe d'images, un langage plein de feu qui l'impressionnaient d'autant plus qu'elle en comprenait moins le sens. Eva et son ami, tous deux également simples, tous deux enfans au même degré, malgré la différence des âges, partageaient les mêmes goûts à ce sujet. Tout ce qu'ils savaient, c'est qu'il était question dans ces livres de splendeurs qui se manifesteraient un jour, et d'un avenir

dont la seule pensée réjouissait leur âme. Ils ne pouvaient se rendre compte de leurs émotions; mais, contrairement à ce qui arrive dans les sciences physiques, il peut se faire, dans les sciences morales, que l'on retire quelque profit même de ce que l'on ne comprend pas. L'âme s'éveille avec effroi entre deux éternités ténébreuses, le passé et l'avenir : le point qu'elle occupe dans l'espace s'éclaire seul d'une faible lueur. Aussi faut-il qu'elle s'avance, pleine d'inquiétude, vers l'inconnu. Du sein des ténèbres qui l'environnent de toute part sortent des voix mystérieuses qui la font tressaillir. Et, comme autant d'échos qui répondent à ces voix, elle sent se produire en elle des aspirations infinies. Ces images mystiques sont autant de talismans couverts d'indéchiffrables hiéroglyphes; l'âme les enferme en elle-même, et attend pour les comprendre que le voile soit déchiré.

A l'époque où nous en sommes arrivés, toute la maison de Saint-Clare habitait momentanément sa villa, sur les bords du lac Pontchartrain. Tous ceux qui, pendant les chaleurs de l'été, pouvaient fuir la poussière et le mauvais air de la ville, étaient allé chercher sur les bords du lac la brise rafraîchissante de la mer. La villa de Saint-Clare était un cottage tel qu'on en voit dans l'Inde. Sur le pourtour régnait une galerie de bambous, et toutes les portes s'ouvraient sur des jardins ou des pelouses. Le salon donnait sur un vaste jardin rempli de ces arbres pittoresques et de ces fleurs parfumées qui croissent sous les tropiques. Toutes les allées conduisaient par une pente douce jusque sur les bords du lac, dont la surface argentée reflétait les rayons du soleil. C'était un tableau qui changeait à toute heure, et que l'on revoyait toujours avec plaisir.

C'était par une de ces brillantes soirées d'été où un soleil d'or étale à l'horizon toutes les magnificences de sa lumière, et où le ciel tout entier se peint dans les eaux. Le lac se teignait d'or et de pourpre, et les barques, déployant leurs toiles blanches, glissaient comme des fantômes sur sa surface. Des milliers d'étoiles scintillaient dans le ciel, et semblaient regarder dans l'eau leur image tremblante.

Tom et Eva étaient placés sur un petit siége de mousse, sous une charmille, au fond du jardin. C'était un dimanche soir, et Éva tenait sa Bible ouverte sur ses genoux. Elle lut: *Et je vis une mer formée d'un mélange de verre et de feu.*

— Tom! la voici! dit Éva en s'arrêtant tout à coup et en montrant le lac.

— Quoi donc? miss Éva.

— Ne voyez-vous pas, là! dit l'enfant en montrant les flots étincelans qui, dans leurs ondulations, réfléchissaient le ciel avec toutes ses magnificences. Voici *cette mer formée d'un mélange de verre et de feu.*

— C'est bien probable, miss Éva, dit Tom, et il se mit à chanter :

« Oh! si j'avais les ailes du Matin, je prendrais mon vol vers les rivages de Chanaan. Les anges resplendissans m'escorteraient jusqu'au séjour des bienheureux, jusque dans la nouvelle Jérusalem. »

— Où croyez-vous que soit la nouvelle Jérusalem, oncle Tom? dit Éva.

— Là-haut, dans les nuages.

— Alors, il me semble que je la vois. Regardez ces nuages; on dirait de larges portes garnies de perles, et on voit plus loin... bien loin... Dieu! tout en or! Tom, chantez : *Anges resplendissans.*

Tom chanta cet hymne méthodiste bien connu.

« Je vois un chœur d'anges resplendissans dont le front est couronné de gloire. Leurs vêtemens sans tache sont blancs comme la neige, et leurs mains tiennent les palmes du triomphe. »

— Oncle Tom, je les ai vus!

Tom n'eut aucun doute à ce sujet; il n'éprouva pas la moindre surprise. Si Éva lui avait dit qu'elle était allée au ciel, il n'aurait trouvé rien d'improbable à ce voyage.

— Les esprits viennent quelquefois me visiter pendant mon sommeil. Et les yeux d'Éva se fermèrent comme dans un rêve; elle fredonna à voix basse :

« Leurs vêtemens sans tache sont blancs comme la neige, et leurs mains tiennent les palmes du triomphe. »

— Oncle Tom, j'y vais.

— Où donc, miss Éva?

L'enfant se leva, et dirigea ses petites mains vers le ciel. Le crépuscule faisait briller sur ses cheveux d'or et sur ses joues animées des teintes d'une douceur céleste; et ses yeux se tournaient avec ardeur vers le ciel.

— J'y vais, dit-elle; je vais rejoindre les anges. Je ne tarderai pas à partir.

Le vieux Tom se sentit tout à coup frappé au cœur. Combien de fois n'avait-il pas remarqué, depuis dix mois, que les petites mains d'Eva s'amaigrissaient, que sa peau devenait plus transparente, sa respiration plus courte, et qu'elle revenait fatiguée et languissante après avoir joué et couru quelques instans dans le jardin, tandis qu'autrefois elle se livrait à ses jeux pendant des heures entières.

Miss Ophélia avait parlé en sa présence d'une toux rebelle à tous les remèdes; il venait de voir que les joues empourprées et les petites mains d'Éva brûlaient du feu de la fièvre, et pourtant la pensée que les paroles d'Eva venaient de lui suggérer ne s'étaient jamais présentées à son esprit.

Y a-t-il jamais eu une enfant comme Eva? Oui, mais les noms de ces enfans sont bien vite gravés sur la pierre des tombeaux; et la suavité de leur sourire, de leur céleste regard, la douce originalité de leur langage et de leurs manières, tous ces souvenirs de trésors perdus vont s'ensevelir au fond des cœurs. Dans combien de familles n'ont-elles pas leur légende? Toutes les grâces, toutes les beautés de ce monde ne sont rien auprès des qualités d'un enfant qui n'est plus. On dirait qu'il y a dans le ciel un chœur d'anges qui, venant habiter pour un temps sur cette terre, n'ont d'autre but que de gagner à eux le cœur des mortels, et de l'emporter ensuite avec toutes ses affections quand ils reprennent leur vol vers leur patrie. Quand vous voyez briller dans un regard une lumière toute céleste, quand l'âme d'un enfant se révèle dans un langage qui a plus de douceur et de sagesse que n'en comporte son âge, n'espérez pas le conserver. — car il porte sur lui l'empreinte du sceau divin, et cette étincelle qui jaillit de ses yeux est la marque de l'immortalité.

C'est ainsi, chère Éva! douce étoile de ta demeure! c'est ainsi que tu dois passer; mais ceux qui t'aiment le plus ne le savent pas.

Tom et Éva furent interrompus dans leur conversation par la voix de miss Ophélia.

— Éva! Eva! chère enfant; la rosée tombe, vous ne devez pas rester dehors.

Éva et Tom se hâtèrent de rentrer.

Miss Ophélia n'était plus jeune, et connaissait tous les mystères de l'hygiène. Elle était née dans la Nouvelle-Angleterre, et savait distinguer les premiers symptômes de cette maladie si bénigne et si perfide, qui choisit pour victimes les plus belles et les plus charmantes créatures, et qui les marque irrévocablement du sceau de la mort, avant qu'une fibre vitale paraisse brisée en elle. Ni la toux opiniâtre et sèche d'Éva, ni ses joues chaque jour plus brillantes, ni l'éclat vitreux de ses yeux, ni cette activité trompeuse que donne la fièvre, rien n'avait échappé à son œil observateur.

Elle tâcha de faire partager ses craintes à Saint-Clare, mais il repoussa ses insinuations avec une impatience qui démentait sa bonne humeur habituelle.

— Point de cris de mauvaise augure, cousine; je les hais. Ne voyez-vous pas que cette enfant grandit.—Les enfans perdent toujours de leurs forces à l'époque de leur plus grande croissance.

— Mais cette toux?

— Eh! qu'importe cette toux! Ce n'est rien; elle a peut-être un petit rhume.

— C'est justement un rhume qui a emporté Éliza, Jane, Hélène et Maria Sauders.

—Trève à ces contes bleus, bons pour des nourrices. Vous autres vieilles gens, vous avez tant d'expérience, que si un enfant tousse ou éternue, vous le croyez perdu sans rémission. Contentez-vous de donner des soins à notre Éva. — Empêchez-la de prendre le serein ou de jouer avec trop d'ardeur, et elle ira bien.

Pourtant Saint-Clare eut à son tour des inquiétudes. Il observait chaque jour sa fille, et il trahissait la vivacité de ses craintes en répétant sans cesse que l'enfant se portait bien, que cette toux n'était rien, que ce n'était qu'un petit mal d'estomac comme les enfans en ont si souvent. Mais il restait auprès d'elle plus longtemps qu'autrefois, il l'emmenait plus souvent avec lui dans ses promenades à cheval, il achetait presque chaque jour quelque sirop, quelque pâte fortifiante.— Non que l'enfant en eût besoin, disait-il, mais ces remèdes ne pouvaient lui faire aucun mal.

Ce qui lui faisait éprouver les transes les plus terribles, c'était cette maturité d'intelligence et de sentimens qui se développait tous les jours chez Éva. Tout en conservant encore les grâces naïves de l'enfance, elle laissait quelquefois tomber, sans s'en apercevoir, des paroles d'une telle portée, et d'une sagesse si étrange, qu'elles semblaient surnaturelles et inspirées. Dans ces momens, Saint-Clare éprouvait un frisson soudain, et il la serrait dans ses bras comme si cet embrassement passionné eût pu la sauver. Son cœur bondissait, et il jurait avec une détermination sauvage qu'il saurait bien la conserver, qu'il ne la laisserait jamais partir.

L'âme tout entière de l'enfant semblait concentrée dans des œuvres de bonté et d'amour. Elle avait toujours été généreuse; mais il y avait alors en elle une abondance de tendresse et de grâce féminine que chacun remarquait. Elle aimait à jouer avec Topsy et les autres enfans de couleur. Mais alors elle assistait à leurs jeux sans les partager. Elle s'asseyait quelquefois pendant une demi-heure, riait des espiègleries de Topsy, et tout à coup une ombre passait sur son visage, ses yeux se voilaient, et ses pensées s'égaraient au loin.

— Maman, dit-elle un jour à sa mère, pourquoi n'apprenons-nous pas à lire à nos esclaves?

— Quelle question ! enfant.— Cela ne se fait jamais.

— Pourquoi pas?

— Parce que c'est inutile. Ils n'en travailleraient pas mieux, et ils ne sont nés que pour travailler.

— Mais ils doivent lire la Bible, maman; ils doivent connaître les préceptes de Dieu.

— Ceux qui en ont besoin peuvent se la faire lire.

— Il me semble, maman, que chacun devrait pouvoir lire la Bible. Il arrive bien souvent que ces pauvres gens ont besoin d'y avoir recours, et ils n'ont personne pour leur faire la lecture.

— Éva, vous êtes une grande enfant.

— Miss Ophélia a bien appris à Topsy à lire, continua Éva.

— Oui, et vous voyez quel bien elle en a retiré. Topsy est la plus détestable créature que j'aie jamais vue.

— Regardez cette pauvre Mammy, reprit Éva, elle aime tant la Bible!... Elle serait si contente de pouvoir la lire elle-même ! Que deviendra-t-elle quand je ne pourrai plus lui faire la lecture.

Marie était occupée à fouiller dans un tiroir; elle répondit:

— Bientôt, Éva, vous aurez autre chose à penser qu'à lire la Bible à des esclaves ; ce n'est pas que cela ne soit très convenable: je l'ai fait moi-même, quand ma santé me le permettait, mais, au moment de paraître dans le monde, vous n'en aurez plus le temps. Regardez, ajouta-t-elle, voilà les bijoux que je vous donnerai quand vous sortirez; je les ai portés à mon premier bal, et je puis vous dire, Éva, que j'y ai fait sensation.

Éva prit l'écrin et en tira un collier de diamans; ses grands yeux rêveurs s'y arrêtèrent un instant, mais ses pensées étaient bien loin du bal.

— Comme vous paraissez sérieuse, enfant, dit Marie.

— Ces diamans coûtent-ils beaucoup d'argent, maman?

— Assurément; votre père les a fait venir de France. Ils valent une petite fortune.

— Je voudrais les avoir pour en faire ce que bon me semblerait.

— Et qu'en feriez-vous?

— Je les vendrais; j'achèterais une habitation dans les États libres, j'y emmènerais tous nos pauvres esclaves, et j'aurais des maîtres pour leur apprendre à lire et à écrire.

Eva fut interrompue par les éclats de rire de sa mère.

— Établir une école! Pourquoi ne pas leur apprendre aussi à broder et à jouer du piano?

— Je leur apprendrais à lire la Bible, à écrire leurs lettres, à lire celles qu'ils recevraient, répondit Éva avec chaleur. Je sais, maman, qu'ils souffrent beaucoup de ne pas pouvoir le faire. Tom, Mammy, et bien d'autres en sont malheureux. Je pense que cela est mal.

— Allons! allons! Eva, vous n'êtes qu'une enfant, vous ne comprenez rien à toutes ces choses, dit Marie. — Et de plus, votre bavardage me fait mal à la tête.

Marie avait toujours un mal de tête à sa disposition pour couper court à toutes les conversations qui ne lui convenaient pas parfaitement.

Éva se retira, mais depuis ce jour elle donna assidûment des leçons de lecture à Mammy.

CHAPITRE XXIII.

Henrique.

Vers cette époque, Alfred, le frère de Saint-Clare, et son fils aîné, garçon de douze ans, passèrent un jour ou deux avec la famille au lac.

Rien de plus singulier et de plus beau que l'aspect de ces deux jumeaux. La nature, au lieu de créer des ressemblances entre eux, les avait faits opposés de tout point; cependant un lien mystérieux semblait les unir d'une amitié plus qu'ordinaire.

Ils avaient coutume de se promener, bras dessus, bras dessous, dans les allées du jardin, — Augustin, avec ses yeux bleus et ses cheveux dorés, sa taille d'une souplesse prodigieuse, et ses traits pleins de vivacité; Alfred, avec ses yeux noirs, son fier profil romain, ses membres nerveux, et son maintien résolu. Ils étaient toujours à critiquer les opinions et actions l'un de l'autre, et n'en étaient pas pour cela moins inséparables. Dans le fait, leur dissemblance même paraissait les unir, comme l'attraction entre les pôles opposés de l'aimant.

Henrique, le fils aîné d'Alfred, était un noble garçon à l'œil noir, à la tournure princière, et rempli d'ardeur; et du premier moment de sa présentation, il eut l'air parfaitement fasciné par les grâces éthérées de sa cousine Evangéline.

Eva avait un petit poney favori d'une blancheur de neige. On était dessus comme dans un berceau ; il était aussi doux que sa petite maîtresse. Ce poney fut amené par Tom à la véranda de derrière, tandis qu'un mulâtre d'environ treize ans conduisait un petit cheval arabe de couleur noire, qu'on avait fait venir à grands frais pour Henrique.

Henrique avait un amour-propre d'enfant pour sa bête, et lorsqu'il prit les rênes des mains de son petit groom, il la regarda attentivement, et son front se rembrunit.

— Qu'est-ce à dire, Dodo? Chien de paresseux! vous n'avez pas pansé mon cheval ce matin.

— Si, maître, dit Dodo avec soumission ; il s'est sali lui-même.

— Tenez votre langue, garnement! dit Henrique avec violence; et, levant sa cravache; comment osez-vous parler?

L'enfant était un beau mulâtre aux yeux brillans, de la taille d'Henrique, et ses cheveux bouclés tombaient au-

tour d'un front élevé et hardi. Il avait du sang blanc dans les veines, comme on pouvait le voir à la rougeur qui lui monta au visage, et à l'étincelle qui jaillit de son œil lorsqu'il s'empressa de dire : — Maître Henrique...

Henrique l'interrompit d'un coup de cravache à travers la figure, et, le prenant par le bras, le fit mettre à genoux, et le battit jusqu'à en perdre haleine.

— Voilà, chien d'effronté, qui vous apprendra à ne plus répondre quand je vous parle ! Emmenez le cheval, et nettoyez-le convenablement. Je vous apprendrai à vous tenir à votre place !

— Mon jeune maître, dit Tom, je suppose que ce qu'il allait dire était que le cheval s'était roulé par terre lorsqu'il l'amenait de l'écurie ; il a tant d'ardeur ! — c'est comme ça qu'il s'est sali. J'ai surveillé son pansement.

— Tenez votre langue jusqu'à ce qu'on vous interroge, dit Henrique tournant sur ses talons; et montant les marches pour parler à Eva, qui était debout en amazone :

— Chère cousine, je suis fâché que cet imbécile vous fasse attendre, dit-il. Asseyons-nous ici sur ce siége, jusqu'à ce qu'on vienne. Qu'avez-vous, cousine? vous avez l'air sérieux.

— Comment avez-vous pu être si cruel pour ce pauvre Dodo? dit Eva.

— Cruel ! dit le jeune garçon, avec un étonnement qui n'avait rien d'affecté. Que voulez-vous dire, chère Eva ?

— Je ne veux pas que vous m'appeliez chère Eva quand vous faites de ces choses-là.

— Chère cousine, vous ne connaissez pas Dodo ; c'est la seule manière de le mener, il est si rempli de mensonges et d'excuses! Le seul moyen est de le mater tout de suite, — de ne pas le laisser ouvrir la bouche. Voilà comment papa s'y prend.

— Mais l'oncle Tom a dit que c'était un accident, et il ne dit jamais que la vérité.

— Alors c'est un nègre bien rare ; Dodo dit autant de mensonges que de mots.

— La peur l'engage à vous tromper, si vous le traitez ainsi.

— Eh ! mais, Eva, vous êtes tellement coiffée de Dodo que je serai jaloux.

— Mais vous l'avez frappé, et il ne le méritait pas.

— Eh bien ! cela passera pour les jours où il mérite de l'être et où il ne l'est pas. Quelques corrections de temps en temps ne sont pas inutiles avec Dodo. C'est une mauvaise tête, je vous assure ; mais je ne le battrai plus devant vous, si cela vous contrarie.

Éva n'était pas satisfaite, mais elle vit qu'elle essaierait en vain de faire comprendre ses sentimens à son beau cousin.

Dodo ne tarda pas à reparaître avec les chevaux.

— C'est bien, Dodo ; ce n'est pas mal, cette fois, lui dit son jeune maître, d'un air plus gracieux. Venez tenir le cheval de miss Éva, tandis que je la mettrai en selle.

Dodo s'avança et se tint près du poney d'Éva. On voyait à ses yeux qu'il avait pleuré.

Henrique, qui se piquait d'adresse et de galanterie, eut bientôt mis sa cousine en selle, et rassemblant les rênes, il les lui mit aux mains.

Mais Éva se pencha de l'autre côté du cheval, et dit à Dodo, qui se désaisissait des rênes :

— Vous êtes un brave garçon, Dodo ; — je vous remercie.

Dodo leva un œil stupéfait sur cette charmante figure ; le rouge lui monta aux joues et les larmes lui vinrent aux yeux.

— Ici, Dodo! s'écria son maître impatienté.

— Voici un *picayune* pour vous acheter du sucre candi, Dodo, dit Henrique ; allez en chercher.

Et Henrique, mettant son cheval au petit trot, suivit Éva. Dodo resta à regarder les deux enfans. L'un lui avait donné de l'argent, l'autre lui avait donné ce dont il avait bien plus besoin, — une bonne parole, dite avec bonté. Il n'y avait que peu de mois que Dodo était séparé de sa mère. Son maître l'avait acheté à une boutique d'esclaves, pour sa jolie figure, comme bien assorti avec le joli poney ; et son jeune maître était en train de le dresser.

Les coups qu'il avait reçus avaient eu pour témoins les deux frères Saint-Clare, qui étaient dans une autre partie du jardin.

Le sang monta au visage d'Augustin ; mais il se contenta de dire avec l'insouciance ironique qui lui était habituelle :

— Je suppose que c'est là ce que nous devons appeler une éducation républicaine, Alfred.

— Henrique est un vrai diable quand il s'emporte, dit négligemment Alfred.

— Sans doute vous considérez cela comme une pratique instructive pour lui, repartit sèchement Augustin.

— Je n'y pourrais rien, quand je le considérerais autrement. Henrique est un véritable ouragan ; il y a longtemps que sa mère et moi l'avons abandonné. Mais d'un autre côté, ce Dodo est un petit drôle qu'on peut fouetter impunément.

— Et cela pour enseigner à Henrique le premier verset du catéchisme républicain : Tous les hommes sont nés libres et égaux.

— Bah ! dit Alfred ; une des sentences à la française de ce hâbleur de Tom Jefferson ! Il est parfaitement ridicule que cela circule encore parmi nous à l'heure qu'il est.

— Je suis de cet avis, dit Saint-Clare d'un ton significatif.

— Il est aisé de voir, Dieu merci ! que tous les hommes ne sont pas nés libres, et ne sont pas nés égaux ; ils sont nés tout autre chose. Pour ma part, je regarde la moitié de ces phrases républicaines comme une mauvaise plaisanterie. Ce sont les gens instruits, riches et civilisés, qui doivent avoir des droits égaux, et non la canaille.

— Si vous pouvez faire partager cette opinion à la canaille, répliqua Augustin. Elle a eu son tour en France, à une certaine époque.

— Comme de raison, il faut la mater avec suite, avec fermeté, comme je le ferais, moi, dit Alfred en frappant du pied à terre, comme s'il marchait sur quelqu'un.

— Elle fait un terrible dégât quand elle se lève, — à Saint-Domingue, par exemple.

— Bah! nous y prendrons garde chez nous. Il faut nous opposer à toute cette manie d'éducation qui se répand aujourd'hui. On ne doit pas donner d'éducation à la basse classe.

— Ce sont des souhaits inutiles ; elle aura de l'éducation. De quelle espèce ? c'est la seule chose qu'il nous reste à discuter. Notre système les élève dans la barbarie et l'abrutissement. Nous brisons tous les liens qui humanisent, et nous faisons d'eux des bêtes brutes. S'ils ont le dessus, nous nous en apercevrons.

— Jamais ils n'auront le dessus.

— Fort bien ; chauffez la vapeur, bouchez la soupape de sûreté, et asseyez-vous dessus ; vous verrez où vous débarquerez.

— Eh bien ! nous verrons. Je n'ai pas peur de m'asseoir sur la soupape de sûreté, tant que les chaudières sont fortes et que la machine fonctionne bien.

— Les nobles du temps de Louis XVI pensaient juste ainsi. L'Autriche et Pie IX pensent de même aujourd'hui, et quelque beau matin, vous vous rencontrerez tous en l'air, quand les chaudières éclateront.

— *Dies declarabit*, dit Alfred en riant.

— Je vous dis que s'il est de notre temps quelque chose qui soit révélé avec l'autorité d'une loi divine, c'est que les masses se soulèveront, et que les derniers seront les premiers.

— Voilà une de vos hâbleries de républicain rouge, Augustin ! Pourquoi n'avez-vous pas donné dans le populaire? Vous auriez fait un fameux orateur de carrefour! Mais j'espère être mort avant l'avénement de ce millénium de vos masses crasseuses.

— Crasseuses ou non, elles vous gouverneront, quand leur temps sera venu, et leur gouvernement sera ce que vous l'aurez fait. La noblesse française voulait que le peuple fût sans culottes, et ils ont eu au gouvernement autant

de sans-culottes qu'ils en pouvaient désirer. Les habitans d'Haïti...

— Oh! voyons, Augustin! comme si nous n'avions pas eu assez de cet abominable, de ce méprisable Haïti! Ses habitans n'étaient pas des Anglo-Saxons; sans cela, c'eût été une autre histoire. La race Anglo-Saxonne est celle qui domine le monde, et qui doit le dominer.

— Eh mais! il y a une assez jolie infusion de sang anglo-saxon parmi nos esclaves maintenant. Il y en a un grand nombre qui ont tout juste assez de sang africain pour donner une sorte de chaleur tropicale à notre fermeté et à notre prévoyance calculatrice. Si jamais arrive l'heure rais quelque chose.

— Je le présume, — vous êtes un homme d'action; mais que feriez-vous?

— Eh! mais, relevez vos domestiques de leur abaissement, pour qu'ils servent de modèles, dit Alfred, avec un sourire à demi dédaigneux.

— Vous pourriez aussi bien leur mettre le mont Etna sur la tête, et les obliger à se tenir debout, que de me dire de les relever de leur abaissement, lorsque pèse sur eux la de Saint-Domingue, le sang anglo-saxon ouvrira la marche. Les fils de pères blancs, dont les veines brûlent de tous nos sentimens hautains, ne seront pas toujours achetés et vendus. Ils s'insurgeront et relèveront avec eux leur race maternelle!

— Quelles balivernes!

— Eh bien! il y a un vieux dicton qui peut s'appliquer à ceci: «Comme c'était aux jours de Noé, ainsi sera-t-il;» — ils mangeaient, ils buvaient, ils plantaient, ils bâtissaient, et ne savaient rien que lorsque le déluge vint et les emporta.

— En somme, Augustin, je crois que vous feriez un bon cavalier de manége, dit Alfred en riant. N'ayez pas peur pour eux: possession vaut titre. Nous avons le pouvoir. Cette race subalterne est par terre, dit-il en frappant du pied avec force, et elle y restera! Nous avons assez d'énergie pour brûler notre poudre.

— Les fils élevés comme votre Henrique seront bien propres à garder vos magasins à poudre; — ils sont si calmes et si maîtres d'eux-mêmes! Le proverbe dit: Ceux qui ne savent pas se gouverner ne peuvent pas gouverner les autres.

— Il y a là un embarras, dit Alfred d'un air rêveur; il n'y a pas de doute que les enfans sont difficiles à élever sous notre système. Il laisse trop de liberté aux passions, qui sont assez vives dans notre climat. Henrique me donne des tracas. L'enfant est généreux, il a le cœur chaud, et c'est un vrai pétard lorsqu'il s'échauffe. Je pense que je l'enverrai faire son éducation au Nord, où l'obéissance est plus à la mode, et où il aura plus d'égaux et moins d'inférieurs.

— Puisque l'éducation de l'enfance est l'œuvre principale de la race humaine, dit Augustin, cela devrait donner à penser de voir que notre système ne fonctionne pas bien.

— C'est vrai sous certains rapports, dit Alfred; mais sous d'autres, en revanche, il est très bon. Il rend les enfans mâles et courageux; et les vices même d'une race abjecte tendent à fortifier en eux les vertus opposées. Je crois, par exemple, que Henrique a un plus vif sentiment de la beauté du vrai, en voyant que le mensonge et la déception sont la marque universelle de l'esclavage.

— C'est une manière fort chrétienne d'envisager le sujet, assurément.

— Elle est vraie, chrétienne ou non, et, après tout, aussi chrétienne que beaucoup d'autres choses en ce monde.

— Cela se peut, dit Saint-Clare.

— Au surplus, toutes les paroles sont inutiles, Augustin; voilà au moins cinq cents fois que nous ressassons la même chose. Si nous jouions au trictrac?

Les deux frères montèrent les marches de la véranda, et furent bientôt assis à une petite table de bambou, avec le trictrac entre eux deux. Comme ils rangeaient leurs dames, Alfred dit: — Augustin, si je pensais comme vous, je ferais quelque chose. [continued as printed: "je fe-"]

société tout entière. Un seul homme ne peut rien contre tous. L'éducation, pour être quelque chose, doit être nationale, ou l'opinion doit s'être assez prononcée pour former un courant.

— C'est à vous de jouer, dit Alfred. Et les deux frères furent bientôt absorbés par leur jeu, jusqu'au moment où des pas de chevaux se firent entendre sous la véranda.

— Voici les enfans, dit Augustin en se levant. Regardez, Alfred! Avez-vous jamais rien vu d'aussi beau! — Et c'était la vérité. Henrique, avec son front hardi, ses cheveux bouclés et sa joue animée, riait gaîment, penché vers sa jolie cousine. Elle était en amazone bleue avec une casquette de même couleur. L'exercice avait coloré ses joues, et donnait plus d'effet à sa peau d'une transparence singulière, et à ses cheveux dorés.

— Bon Dieu! quelle éblouissante beauté! dit Alfred. Elle rendra bien des cœurs malades quelqu'un de ces jours, Auguste.

— Ce n'est que trop probable. — Dieu sait si je le crains! dit Saint-Clare d'un ton d'amertume, en s'empressant de l'enlever de son cheval.

— Éva, mon amour! n'êtes-vous pas bien fatiguée? dit-il en la serrant dans ses bras.

— Non, papa, dit l'enfant; mais sa respiration pénible alarma son père.

— Comment avez-vous pu aller si vite, ma chère? — Vous savez que c'est mauvais pour vous.

— Je me sentais si bien, papa, et cela me faisait tant de plaisir que je l'ai oublié!

Saint-Clare la porta dans ses bras au parloir, et la déposa sur le sofa.

— Henrique, il faut prendre bien soin d'Éva, dit-il; il ne faut pas aller si vite avec elle.

— J'aurai soin d'elle, dit Henrique, s'asseyant auprès du sofa et prenant la main d'Éva.

Éva ne tarda point à se trouver beaucoup mieux. Son père et son oncle se remirent à leur jeu, et les deux enfans furent laissés ensemble.

— Savez-vous, Éva, je suis si fâché que papa ne reste ici que deux jours; je vais rester si longtemps sans vous voir! Si je restais avec vous, je tâcherais d'être bon, et de ne pas me fâcher contre Dodo. Je n'ai pas l'intention de maltraiter Dodo; mais, vous savez, je suis si vif! Je ne suis pas méchant pour lui, néanmoins. Je lui donne un *picayune* de temps en temps, et vous voyez qu'il est bien habillé. Je crois qu'en somme, Dodo n'a pas à se plaindre.

— Croiriez-vous n'avoir pas à vous plaindre, si vous n'aviez pas une créature au monde pour vous aimer?

— Moi? — Naturellement non.

— Et vous avez emmené Dodo loin de tous les amis qu'il ait jamais eus, et maintenant il n'a pas une créature pour l'aimer; — personne ne peut être bon de cette manière.

— Ma foi! je n'y peux rien, que je sache. Je ne peux pas lui rendre sa mère, et je ne peux pas l'aimer quant à moi, ni personne autre que je connaisse.

— Pourquoi ne le pouvez-vous pas?

— Aimer Dodo! vous n'êtes pas sérieuse, Éva. Je ne le hais pas, mais l'aimer! Vous n'aimez pas vos domestiques.

— Si vraiment!

— Quelle idée!

— Est-ce que la Bible ne dit pas que nous devons aimer tout le monde?

— Oh! la Bible! certainement, elle dit beaucoup de choses de cette espèce; mais personne ne songe à faire ce qu'elle dit; — vous le savez, Éva, personne n'y songe.

Éva ne répondit point; ses yeux restèrent fixes et rêveurs pour quelques instans.

— En tous cas, dit-elle, cher cousin, aimez le pauvre Dodo, et soyez bon pour lui, pour l'amour de moi!

— Je pourrais aimer n'importe quoi pour l'amour de vous, chère cousine, car je pense réellement que vous êtes la plus charmante créature que j'aie jamais vue!

Henrique parlait avec une animation qui fit monter le sang à son beau visage.

Éva reçut cette déclaration avec une parfaite simplicité, sans aucun changement dans ses traits, et se borna à dire :

— Je suis bien aise que vous pensiez ainsi, cher Henrique! J'espère que vous vous en souviendrez.

La cloche du dîner mit fin au tête à tête.

CHAPITRE XXIV.

Les Présages.

Deux jours après, Alfred et Augustin Saint-Clare se séparèrent ; et Eva, qui avait été stimulée par son jeune cousin, ayant fait des courses au-dessus de ses forces, commença à décliner rapidement. Saint-Clare avait enfin consenti à consulter un médecin, ce qu'il n'avait jamais voulu faire jusqu'à ce jour, parce que c'était reconnaître la funeste vérité.

Eva avait donc été forcée de garder la chambre, et un homme de l'art avait été appelé.

Marie Saint-Clare n'avait pas fait attention au dépérissement graduel de la jeune fille, parce qu'elle était exclusivement occupée d'étudier deux ou trois maladies nouvelles dont elle se croyait elle-même atteinte. Ce que Marie croyait avant tout, c'était que pas une créature humaine ne pouvait souffrir autant qu'elle ; aussi, repoussait-elle avec indignation toute idée que quelqu'un pût être indisposé à son côté. Elle se persuadait toujours en pareil cas que la maladie dont on se plaignait ne devait être que le résultat de la paresse ou d'un manque d'énergie ; et elle se disait que si les gens qui se plaignaient avaient supporté tous ses maux, ils auraient bien vite senti la différence !

Miss Ophélia avait plusieurs fois essayé d'éveiller la sollicitude de Marie au sujet d'Eva, mais inutilement.

— Rien ne me montre que cette enfant souffre ; elle est toujours à courir et à jouer, disait-elle.

— Mais elle tousse.

— La toux ! vous n'avez pas besoin de me parler de la toux. J'ai toussé toute ma vie. Quand j'avais l'âge d'Eva, on me croyait poitrinaire. Mammy me veillait chaque nuit. La toux d'Eva n'a rien d'inquiétant.

— Mais elle s'affaiblit ; sa respiration est gênée.

— Mon Dieu ! j'ai été comme elle pendant des années : ce n'est qu'une affection nerveuse.

— Mais elle transpire toute la nuit.

— J'ai transpiré toutes les nuits pendant dix ans ; mes vêtemens étaient trempés ; mes robes de nuit n'avaient pas un fil qui fût sec, et les draps étaient si humides que Mammy était obligée de les étendre pour les faire sécher. Eva ne transpire pas comme cela !

Miss Ophélia fut contrainte de se taire, quoique Eva fût dans un état de prostration manifeste. Le médecin arriva, et Marie changea subitement de manière de voir.

Elle disait alors qu'elle savait bien que sa fille était malade, et qu'elle était la plus malheureuse des mères. Fallait-il qu'avec sa santé délabrée, elle fût encore condamnée à voir descendre dans le tombeau sa fille chérie.

Et Marie, en proie à ce nouveau chagrin, fit lever Mammy plusieurs fois chaque nuit, bouleversa tout, et gronda plus fort qu'à l'ordinaire.

— Ma chère Marie, ne parlez pas ainsi, disait Saint-Clare ; vous ne devriez pas abandonner tout espoir.

— Vous n'avez pas les sentimens d'une mère, répondait-elle ; aussi, vous ne pouvez me comprendre ; vous ne le pouvez pas. Je ne puis supporter un tel coup avec votre indifférence. Si vous n'éprouvez rien quand votre fille unique est dans un état aussi alarmant, moi, je ne puis faire de même, avec tout ce que j'ai déjà à endurer!

— Il est vrai, répondit Saint-Clare, qu'Éva est très délicate ; je ne me le suis jamais dissimulé : elle a grandi si vite que cette croissance a épuisé ses forces. Son état est critique. Mais elle est surtout accablée par les chaleurs et par l'excès d'exercice auquel elle s'est livrée lors de la visite de son cousin. Le médecin assure que tout espoir n'est pas perdu.

— Regardez tant que cela vous plaît le beau côté des choses ; vous êtes très heureux. Un grand nombre de gens en ce monde manquent de sensibilité. Je voudrais bien leur ressembler. Mais il n'en est point ainsi. Ah ! que ne suis-je aussi indifférente que vous.

Les habitans de la maison avaient quelque raison de faire le même vœu, car sous prétexte de ce nouveau chagrin dont elle faisait parade, Marie tourmentait tous ceux qui l'entouraient. Toute parole ou toute action était une nouvelle preuve qu'elle n'était environnée que d'êtres sans cœur et insensibles à son chagrin. La pauvre petite Eva entendait quelquefois les propos que sa mère tenait à ce sujet, et elle pleurait de douleur de lui causer tant d'affliction.

Quinze jours modifièrent heureusement l'état de la jeune fille. Cette inexorable maladie entretient ces trompeuses illusions, et vous berce d'espérances jusqu'au moment où s'ouvre la tombe. Eva parut au balcon et dans le jardin ; elle reprit le cours de ses jeux, et, transporté de joie, son père crut qu'elle était à tout jamais sauvée. Miss Ophélia et le médecin seuls ne s'abandonnaient pas à des espérances trompeuses. Une autre personne partageait leur conviction. C'était Eva. Quelle est cette voix mystérieuse qui se fait parfois entendre à l'âme pour l'avertir que son séjour sur la terre sera de courte durée? Est-ce le secret instinct de la nature qui dépérit, ou l'aspiration de l'âme vers l'immortalité ? Quoi qu'il en soit, Eva avait comme un pressentiment qu'elle était près du ciel. Calme comme les derniers rayons du soleil couchant, sereine comme le tranquille automne, son petit cœur n'était troublé que par le chagrin de ceux dont elle était si tendrement aimée. En dépit des soins prodigués à la jeune fille, bien que la vie s'offrît pour elle toute brillante, qu'elle eût tout ce que peuvent donner la tendresse et la fortune, elle n'éprouvait pour elle-même aucun regret de mourir.

Dans ce livre qu'elle avait si souvent lu avec son simple vieil ami Tom, elle avait vu resplendir l'image de celui qui aime tant les petits enfans, et ce souvenir du passé se changeait en une vivante réalité dans le présent. Son cœur était rempli de l'amour divin, et elle avait pour le Christ plus qu'une tendresse mortelle. C'était vers lui qu'elle allait, disait-elle, et dans sa demeure.

Mais son cœur se serra en songeant à ceux qu'elle allait laisser derrière elle, surtout à son père, car Éva sentait instinctivement qu'elle occupait plus de place que toute autre dans le cœur de son père ; elle aimait sa mère ; il y avait tant d'amour dans cette jeune fille ! mais l'égoïsme de sa mère l'affligeait. Elle croyait, avec la conscience d'une enfant, que sa mère ne pouvait mal faire, et cependant elle comprenait qu'il y avait en elle quelque chose d'indéfinissable ; mais, pour dissiper ses doutes, elle se disait qu'après tout c'était sa mère, sa mère dont elle était tendrement aimée.

Elle pensait aussi à ses bons et fidèles serviteurs dont elle était la joie. Les enfans réfléchissent rarement, mais Éva était d'une précocité extraordinaire. Tout ce qu'elle voyait la frappait, et son cœur compatissant avait été douloureusement affecté de tous les abus du régime sous lequel gémissaient les esclaves. Elle était poursuivie par de vagues désirs d'améliorer leur position, de les rendre heureux, de les sauver, non-seulement les esclaves de son père, mais tous ceux qui se trouvaient dans la même condition.

— Oncle Tom, disait-elle un jour qu'elle faisait la lecture à son vieil ami, je comprends pourquoi Jésus voulait mourir pour nous.

—Pourquoi, miss Éva?

— Parce que j'ai senti le même désir.

— Je ne comprends pas, miss Éva.

— Je ne saurais vous dire ; mais quand j'ai vu, sur le bateau où vous étiez avec moi, ces pauvres créatures qui venaient de perdre leurs mères ou leurs maris; quand j'ai vu des mères pleurant leurs petits enfans qu'on leur avait pris; quand j'ai entendu l'histoire de la vieille Prue, affreuse histoire, n'est-ce pas? eh bien! j'ai senti souvent que je serais heureuse de mourir si ma mort pouvait sauver tous ces êtres. Oui, Tom, je mourrais volontiers pour eux! dit l'enfant d'un ton sérieux en posant sa petite main maigre sur celle de l'esclave.

Celui-ci la contempla avec une crainte respectueuse, et lorsqu'elle s'en fut à l'appel de son père, il essuya plusieurs fois ses larmes en la suivant des yeux.

— Il est inutile de chercher à retenir miss Éva ici, dit-il à Mammy, qu'il venait de rencontrer quelques minutes après cette scène ; elle porte au front le sceau du Seigneur.

— Ah! oui! dit Mammy en levant les mains au ciel, j'ai toujours dit ça. Elle n'a jamais été comme une enfant qui doit vivre. Il y a toujours eu dans ses yeux quelque chose de profond. J'ai souvent dit ça à maîtresse, et voilà que ça va arriver. Pauvre cher petit agneau béni!

Eva arriva en sautillant vers son père, sous la véranda. C'était le soir. Les rayons du soleil couchant l'entouraient comme d'une auréole. Elle avait une robe blanche, son visage et ses yeux brillaient d'un vif éclat. Une fièvre lente la consumait.

Saint-Clare l'avait appelée pour lui montrer une statuette qu'il venait d'acheter pour elle; mais, en la voyant, il éprouva une impression soudaine et douloureuse. Il est un genre de beauté réelle, mais si fragile, que nous ne pouvons que difficilement en supporter la vue. Saint-Clare serra la jeune fille dans ses bras, oubliant le sujet pour lequel il l'avait appelée.

— Chère Éva, vous allez mieux depuis quelques jours, n'est-ce pas? lui dit-il.

— Père, dit Éva, il est des choses dont je veux vous parler depuis longtemps, et qu'il faut que je vous dise aujourd'hui, avant de me sentir plus faible.

Saint-Clare frissonna. Éva s'assit sur les genoux de son père, et posa la tête sur son sein.

— Il est inutile, père, dit-elle, que je garde plus longtemps ces pensées en moi-même ; le temps n'est pas loin où je vous quitterai. Je partirai pour ne jamais revenir; et elle pleura.

— O chère enfant! s'écria Saint-Clare qui tremblait en parlant, mais qui dissimulait son effroi sous un apparent enjouement; ne vous laissez pas aller à ces tristes pensées. Regardez la jolie chose que je viens de vous acheter.

— Non! non! dit Éva, qui écarta doucement la statuette; ne vous faites pas illusion; je ne suis pas mieux, je partirai bientôt, je le sais. Je ne suis pas nerveuse, je ne suis pas abattue. Si ce n'était pour vous et pour les personnes qui me sont chères, je serais heureuse; je brûle d'aller là-haut.

— Qui a pu rendre, chère enfant, votre pauvre petit cœur aussi triste? Vous avez eu tout pour être heureuse.

— Je voudrais être déjà au ciel; ce n'est que pour mes amis que je serais aise de vivre. Il y a bien des choses ici qui m'attristent ; j'aimerais mieux être là-bas pour ne plus les voir, mais je ne voudrais pas vous quitter. Cette pensée me brise le cœur.

— Qui vous rend triste et vous paraît si affreux, Eva?

— C'est ce qui se fait chaque jour. Je suis triste à l'aspect de nos pauvres domestiques qui m'aiment tendrement. Je voudrais, père, qu'ils fussent tous libres.

— Ne croyez-vous donc pas, chère enfant, qu'ils soient assez bien traités?

— Mais, papa, s'il vous arrivait quelque malheur, que deviendraient-ils? Il y a peu de cœurs comme le vôtre, papa. Oncle Alfred ne vous ressemble pas, ni maman non plus. Songez aux maîtres de la pauvre vieille Prue. De quelles horribles actions certaines gens ne sont-ils pas capables! et la jeune fille frissonna.

— Chère enfant, vous êtes trop sensible: je suis fâché qu'on vous ait raconté de pareilles histoires.

— Voilà ce qui me tourmente, papa. Vous voulez que je vive heureuse, sans jamais éprouver le moindre chagrin; vous ne voulez pas même me laisser entendre une histoire triste, quand d'autres pauvres créatures souffrent mille douleurs. C'est de l'égoïsme. Je dois connaître leur misère et y compatir. Leurs infortunes m'ont toujours serré le cœur. J'ai longtemps réfléchi à ce sujet. N'y a-t-il pas moyen, cher père, de rendre tous les esclaves à la liberté?

— C'est une question difficile, mon enfant. Sans doute, ce régime est mauvais, et très mauvais, c'est l'avis de beaucoup de personnes; c'est le mien. Je voudrais de tout mon cœur que l'esclavage fût aboli ; mais comment faire? je l'ignore.

— Cher père! vous êtes un homme si bon, si aimable, et vous avez toujours une façon de parler si agréable! ne pourriez-vous pas parcourir les habitations, et tâcher de persuader aux propriétaires d'affranchir leurs esclaves? Si je pouvais aller les trouver, je le ferais. Mais quand je serai morte, faites-le en souvenir de moi.

— Quand vous serez morte, Eva! Ne me parlez pas ainsi, chère enfant; vous êtes mon seul bonheur, vous êtes tout pour moi en ce monde.

— L'enfant de la vieille Prue était aussi ce qu'elle avait de plus cher, et cependant elle l'entendait pleurer et ne pouvait pas le secourir, papa. Ces pauvres créatures aiment leurs enfans autant que vous m'aimez. Et Mammy? je l'ai vue pleurer quand elle parlait de ses pauvres petits. Et Tom... c'est affreux, papa, que de pareilles choses existent.

— Allons! allons! mon amour! dit Saint-Clare d'un ton doux pour l'apaiser, ne vous tourmentez pas, ne parlez plus de mourir, et je ferai tout ce que vous désirez.

— Promettez-moi, cher père, que Tom aura sa liberté aussitôt que... Elle s'arrêta un instant et ajouta avec hésitation : — Aussitôt que je serai partie!

— Oui, chère enfant, je ferai tout, tout ce que vous me demandez.

— O père! s'écriait l'enfant en appuyant sur la figure de Saint-Clare ses joues brûlantes, je voudrais que nous pussions nous en aller ensemble.

— Où cela, cher ange?

— Au séjour de Notre Sauveur. Là, règne le calme et la paix; là, tout est amour. Et l'enfant parla naïvement du ciel comme d'un lieu qu'elle aurait visité. Ne voulez-vous pas y venir avec moi? ajouta-t-elle.

Saint-Clare la serra sur son cœur et garda le silence.

— Vous viendrez avec moi, n'est-ce pas? reprit-elle avec l'accent de la conviction.

— Je vous suivrai, je ne vous oublierai pas, Eva.

Les ombres de cette solennelle soirée s'épaississaient de plus en plus. Pendant que Saint-Clare tenait sur son sein la frêle créature, il la voyait à peine, mais la voix de l'enfant arrivait à ses oreilles comme celle d'un esprit. Toute sa vie passa devant ses yeux comme dans un rêve; les prières et les hymnes de sa mère, les bonnes résolutions qu'il avait prises dans sa jeunesse, et puis, plus tard, les années de scepticisme follement gaspillées. On peut penser beaucoup en un instant. Saint-Clare sentit tout un monde s'agiter au dedans de lui-même, mais il ne parla pas. La nuit venue, il porta la jeune fille chez elle, et lorsqu'elle fut disposée au repos, il congédia les domestiques et la berça dans ses bras en chantant, jusqu'à ce qu'elle se fût endormie.

CHAPITRE XXV.

La petite évangéliste.

On était au dimanche soir. Saint-Clare était étendu sur une chaise longue de bambou dans la véranda, se consolant avec un cigare. Marie était à demi-couchée sur un sofa en face de la fenêtre qui donnait sur la véranda, à l'abri de tout outrage des moustiques sous un rideau de gaze transparente, et tenant languissamment dans sa main un livre de prières élégamment relié. Elle le tenait parce que c'était dimanche, et elle s'imaginait l'avoir lu, — quoiqu'en réalité elle se fût bornée à faire de petits sommes, en le tenant ouvert devant elle.

Miss Ophélia qui, à force de chercher, avait fini par dépister un petit meeting méthodiste assez près pour y pouvoir aller en voiture, était allée y assister, avec Tom pour cocher et Eva pour compagne.

— Augustin, dit Marie après un assoupissement de courte durée, il faut que j'envoie chercher à la ville mon vieux docteur Posey ; je suis sûre que j'ai une maladie de cœur.

— Mais quel besoin avez-vous de l'envoyer chercher? Le médecin qui soigne Éva paraît habile.

— Je ne me fierais pas à lui dans un cas critique, et je crois pouvoir dire que mon cas devient critique ! J'y ai réfléchi depuis ces deux ou trois dernières nuits ; j'ai de terribles douleurs, et j'éprouve des choses bien étranges.

— Oh ! Marie, vous vous frappez l'imagination ; je ne crois pas que ce soit une maladie de cœur.

— Je savais bien que vous ne le croiriez pas; je m'attendais à cette réponse. Vous êtes tout prêt à vous alarmer pour peu qu'Éva tousse ou qu'elle ait la moindre chose, mais vous ne pensez jamais à moi.

— S'il vous est particulièrement agréable d'avoir une maladie de cœur, j'essaierai de soutenir que vous en avez une ; mais je ne savais pas que cela vous fût agréable.

— Fort bien ; tout ce que j'espère, c'est que vous ne le regretterez pas quand il sera trop tard ! mais, que vous le croyiez ou non, les inquiétudes que me cause Éva, et toute la peine que m'a donnée cette chère enfant, ont développé en moi le mal que je soupçonnais depuis longtemps.

La peine que Marie disait avoir prise eût été difficile à expliquer. Saint-Clare fit tranquillement cette réflexion, et continua de fumer comme un insensible qu'il était, jusqu'à l'arrivée d'une voiture d'où sortirent Éva et miss Ophélia.

Miss Ophélia alla tout droit à sa chambre pour y déposer son chapeau et son châle, comme c'était toujours son habitude avant de proférer un seul mot sur quoi que ce fût, tandis que Éva, accourue à la voix et assise sur le genou de son père, lui rendait compte du meeting d'où elles venaient.

On entendit bientôt de bruyantes exclamations parties de la chambre de miss Ophélia, qui, comme celle où on se tenait, donnait sur la véranda. Elle adressait à quelqu'un de violens reproches.

— Quels nouveaux tours cette petite sorcière de Tops a-t-elle encore joués? demanda Saint-Clare ; c'est elle qui est cause de ce tumulte, j'en réponds.

Effectivement, l'instant d'après, miss Ophélia tout indignée arriva, traînant la coupable après elle.

— Venez, venez, disait-elle ; je vais tout conter à votre maître.

— Qu'y a-t-il donc? demanda Augustin.

— Il y a que je ne puis plus tolérer une pareille peste ! cela passe toute patience humaine. Je l'avais enfermée et je lui avais donné un livre d'hymnes à étudier. Qu'a-t-elle fait? A force de fureter, elle a découvert l'endroit où je mets ma clef, elle est allée à mon bureau, et elle a pris une garniture de chapeau et l'a coupée en morceaux pour faire des robes de poupée ! Je n'ai jamais rien vu de pareil, de ma vie.

— Je vous avais prévenu, cousine, dit Marie, que vous vous apercevriez qu'il n'y a pas moyen d'élever ces créatures-là sans sévérité. Si j'avais voix au chapitre, dit-elle en lançant à Saint-Clare un regard de reproche, je ferais fouetter comme il faut cette enfant-là ; je la ferais fouetter jusqu'au sang !

— Je n'en doute pas, dit Saint-Clare. Parlez-moi de l'aimable empire des femmes ! Je ne connais pas plus d'une douzaine de femmes qui ne tueraient pas à moitié un cheval ou un domestique, si elles avaient voix au chapitre, — sans parler des hommes.

— Vos procédés de poule-mouillée, Saint-Clare, ne sont bons à rien, répliqua Marie. Notre cousine est une femme de sens, et elle voit aussi clair que moi maintenant.

Miss Ophélia était tout juste susceptible de l'indignation que peut éprouver une bonne ménagère, et cette susceptibilité avait été passablement éveillée en elle par les artifices et les gaspillages de cette enfant. Dans le fait, plusieurs de mes lectrices doivent avouer qu'elles n'auraient pas été plus patientes à sa place ; mais Marie allait trop loin, et ses paroles calmèrent miss Ophélia.

— Je ne voudrais pour rien au monde que l'enfant fût traitée de cette manière, dit-elle ; mais vraiment, Augustin, je ne sais plus que faire. Je suis à bout de leçons : j'ai parlé à en être épuisée ; je l'ai fouettée ; je lui ai infligé toutes les punitions que j'ai pu imaginer, et elle est juste comme au commencement.

— Venez ici, Tops, petite guenon ! dit Saint-Clare.

Topsy obéit, en clignant ses yeux ronds et durs avec appréhension, et aussi avec cette expression comique qui lui était habituelle.

— Pourquoi vous conduisez-vous ainsi ? dit Saint-Clare, qui ne pouvait s'empêcher d'être amusé de l'expression de cette enfant.

— Je suppose que c'est ma méchanceté, dit modestement Topsy ; — miss Feely l'a dit.

— Ne voyez-vous pas tout ce que miss Ophélia a fait pour vous? Elle dit qu'elle a fait tout ce qu'elle a pu imaginer.

— Mon Dieu ! oui, maître! vieille maîtresse disait ça aussi. Elle me fouettait bien plus fort, et elle me tirait les cheveux, et me cognait la tête contre la porte ; mais ça ne m'a pas fait aucun bien : j'crois qu'on m'arracherait jusqu'au dernier cheveu de la tête qu'ça ne me ferait pas aucun bien, non plus. — J'sis si méchante ! Seigneur ! Je n'sis qu'une négresse, y a pas à dire !

— Eh bien ! il faudra que j'y renonce, dit miss Ophélia ; je ne saurais me donner cet ennui plus longtemps.

— Je voudrais bien vous faire une question, dit Saint-Clare.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Si votre Evangile n'est pas assez fort pour sauver un enfant païen, que vous pouvez avoir ici chez vous, tout à vous, à quoi bon envoyer un ou deux pauvres missionnaires avec cet Evangile parmi des milliers d'enfans semblables? Je crois que celui-ci est un bon spécimen de ce que sont vos milliers de païens.

Miss Ophélia ne répondit pas sur-le-champ ; et Eva, qui était restée jusqu'alors spectatrice silencieuse de cette scène, fit signe à Topsy de la suivre. Il y avait, au coin de la véranda, un petit cabinet vitré, dont Saint-Clare avait fait une espèce de cabinet de lecture. Eva et Topsy disparurent par là.

— Que va faire Eva? dit Saint-Clare ; je vais voir.

Et, s'avançant sur la pointe du pied, il leva un rideau qui couvrait la porte vitrée, et regarda. Bientôt, posant son doigt sur ses lèvres, il fit signe à miss Ophélia de venir voir. Les deux enfans étaient assis sur le plancher, et on les voyait de profil : Topsy avec son expression accoutu-

mée de comique insouciance; Eva, en face d'elle, rouge d'émotion, et des larmes dans ses grands yeux.

— Qu'est-ce qui vous rend si mauvaise, Topsy? Pourquoi n'essayez-vous pas d'être bonne? Est-ce que vous n'aimez personne, Topsy?

— J'nai rien à aimer. J'aime le sucre candi et tout ça, v'là tout.

— Mais vous aimez votre père et votre mère?

— J'n'en ai jamais eu, vous savez. J'vous ai dit ça, miss Eva.

— Oh! je sais, dit Eva tristement; mais est-ce que vous n'avez pas eu de frère, ou de sœur, ou de tante, ou...

— Non, je n'ai jamais rien eu, ni personne.

— Mais, Topsy, si vous vouliez seulement tâcher d'être bonne, vous pourriez...

— J'aurais beau être bonne, je n'pourrais jamais être autre chose qu'une négresse. Si j'pouvais être écorchée et devenir blanche, alors j'essaierais.

— Mais on peut vous aimer, si vous êtes noire, Topsy. Miss Ophélia vous aimerait, si vous étiez bonne.

Topsy fit entendre ce petit ricanement qui était sa manière ordinaire d'exprimer son incrédulité.

— Ne le pensez-vous pas? dit Eva.

— Non, elle n'peut pas me souffrir, parce que je sis une négresse! — Elle aimerait mieux qu'un crapaud la touche! Personne ne peut aimer les nègres, et les nègres ne peuvent rien faire! Ça m'est égal, dit Topsy se mettant à siffler.

— Oh! Topsy, pauvre enfant! je vous aime! dit Eva avec un élan soudain d'émotion, et posant sa petite main maigre et blanche sur l'épaule de Topsy: je vous aime, parce que vous n'avez eu ni père, ni mère, ni amis; — parce que vous avez été un pauvre enfant maltraité! Je vous aime, et je veux que vous soyez bonne. Je suis bien malade, Topsy; je crois que je ne vivrai pas longtemps; et cela me fait vraiment de la peine de vous voir si déraisonnable. Essayez donc d'être bonne, pour l'amour de moi; — je n'ai pas longtemps à rester avec vous.

Les yeux ronds et perçans de l'enfant noir se voilèrent de larmes; — de grosses gouttes brillantes tombaient une à une sur la petite main blanche d'Eva. Oui, en ce moment, une lueur de foi véritable, un rayon d'amour céleste avaient pénétré les ténèbres de cette âme païenne! Elle baissa sa tête sur ses genoux et sanglota, — tandis que la belle enfant, penchée sur elle, avait l'air de quelque ange de lumière qui s'arrête pour sauver un pécheur.

— Pauvre Topsy! dit Eva, ne savez-vous pas que Jésus nous aime tous également? Il est aussi disposé à vous aimer qu'à m'aimer. Il vous aime comme je vous aime, — davantage seulement, parce qu'il est meilleur. Il vous aidera à être bonne, et vous pouvez aller au ciel à la fin, et être pour toujours un ange, tout aussi bien que si vous étiez blanche. Pensez-y seulement, Topsy! — Vous pouvez être un de ces anges de lumière dont il est question dans les chants de l'oncle Tom.

— Oh! chère miss Eva! chère miss Eva! dit l'enfant; j'essaierai, j'essaierai; ça m'a toujours été si égal jusqu'à présent!

Saint-Clare, en cet instant, laissa tomber le rideau.

— Cela me rappelle ma mère, dit-il à miss Ophélia. C'est bien vrai, ce qu'elle me disait: Si nous voulons donner la vue aux aveugles, il faut vouloir le faire comme le Christ, — les appeler à nous, et leur imposer les mains.

— J'ai toujours eu un préjugé contre les nègres, dit miss Ophélia; et, c'est un fait, je ne pouvais souffrir que cette enfant me touchât; mais je ne croyais pas qu'elle le sût.

— Fiez-vous aux enfans pour le découvrir, dit Saint-Clare; il n'y a pas moyen de le leur cacher. Mais je crois que tous les efforts du monde pour rendre service à un enfant, et tous les bienfaits dont vous pouvez les combler, n'exciteront jamais leur reconnaissance, tandis que ce sentiment de répugnance leur reste sur le cœur; — c'est singulier, mais cela est.

— Je ne sais qu'y faire, dit miss Ophélia; ils me sont désagréables, — cette enfant en particulier; — comment puis-je triompher de ce dégoût?

— Eva y parvient, à ce qu'il paraît.

— Elle est si aimante! Après tout, elle n'est que chrétienne, dit miss Ophélia; je voudrais lui ressembler. Elle pourrait me donner des leçons.

— Ce ne serait pas la première fois qu'un petit enfant aurait servi à instruire un vieux disciple, s'il en était ainsi, dit Saint-Clare.

CHAPITRE XXVI.

La Mort.

« Ne pleurons pas ceux que la mort a moissonné au matin de leurs jours. »

La chambre à coucher d'Éva était un appartement spacieux, qui, comme tous ceux de la maison, s'ouvrait sur la grande véranda; elle communiquait d'un côté avec l'appartement de son père et de sa mère, de l'autre avec la chambre de miss Ophélia.

Saint-Clare s'était fait un bonheur de meubler cette chambre dans un style approprié au caractère et à l'âge de sa fille. Les fenêtres étaient garnies de rideaux de mousseline rose et blanche. Le parquet était couvert d'un tapis fait d'après un dessein de son invention qu'il avait envoyé à Paris. Sur la bordure courait une guirlande de feuilles et de boutons de roses; au centre s'épanouissait un bouquet composé des mêmes fleurs. Le bois de lit, les chaises longues, les fauteuils, étaient de bambou, et travaillés avec une originalité gracieuse. Au-dessus du lit, sur un support d'albâtre, dominait une couronne de myrte, soutenue par un ange sculpté, aux ailes repliées. Des deux côtés de la couronne tombaient des rideaux de gaze rose, lamée d'argent, précaution indispensable dans ce climat contre la piqûre des moustiques. Les gracieuses chaises longues de bambou étaient garnies de coussins en damas rose; et protégées par des rideaux semblables à ceux du lit, qui tombaient des mains de figures sculptées. Une légère table, également en bambou, occupait le milieu de la chambre, et supportait un vase de Paros, en forme de lis, toujours rempli de fleurs. Sur cette table étaient placés les livres d'Éva, ses nécessaires ses jouets, ainsi qu'une élégante écritoire d'albâtre, que son père lui avait donnée lorsqu'il l'avait vue s'essayer à écrire. Le marbre de la cheminée était garni, au milieu, d'une statue du Christ appelant à lui les petits enfans; des deux côtés, des vases que Tom mettait son bonheur et son orgueil à remplir de fleurs tous les matins. Deux ou trois tableaux exquis, représentant des enfans dans diverses attitudes, ornaient les murailles. En un mot, partout où se tournaient les regards, ils rencontraient des images de l'enfance, de la beauté, de la paix; et les yeux d'Éva ne pouvaient s'ouvrir aux premières lueurs du jour sans que des idées pleines de grâce et de douceur s'élevassent dans son âme.

L'énergie factice qui l'avait soutenue pendant quelques temps, avait promptement disparu. On n'entendait plus que rarement le bruit de ses pas dans la véranda, et de jour en jour elle s'affaissait davantage sur la petite chaise longue où elle s'asseyait près de la fenêtre ouverte, ses grands yeux fixés sur le flux et le reflux du lac.

C'est dans cette attitude qu'elle se trouvait un jour, vers l'après-midi, sa Bible entr'ouverte, ses doigts maigres et transparens placés sans intention entre les feuillets du livre, lorsqu'elle entendit tout à coup, dans la véranda, la voix irritée de sa mère.

— Que faites-vous ici, vilaine enfant? Quel est ce nouveau tour de votre métier? Vous venez de voler des fleurs, n'est-ce pas? Et le bruit d'un soufflet arriva jusqu'à Éva.

— Hélas! missis, c'était pour miss Éva, dit une voix qu'elle reconnut pour celle de Topsy.

Eva s'élança de son fauteuil, et parut dans la galerie.

— O ma mère! je vous en prie, ne grondez pas Topsy. J'aime tant les fleurs! Donnez-moi celles qu'elle m'a apportées.

— Qu'en avez-vous besoin, ma fille? Votre chambre en est déjà pleine.

— Je n'en saurais avoir trop, répondit Éva.—Approchez, Topsy.

Topsy, qui jusqu'alors s'était tenue, toute chagrine, la tête baissée, s'avança vers sa jeune maîtresse, et lui offrit ses fleurs avec un air d'hésitation et de timidité bien différent de sa hardiesse et de sa pétulance ordinaires.

— Voilà un beau bouquet! dit Eva en considérant les fleurs qu'elle tenait à la main. A vrai dire, le bouquet était plutôt singulier que beau. Il se composait d'une touffe de géranium écarlate et d'un seul camélia blanc au milieu. Le contraste des couleurs avait été évidemment cherché, et l'arrangement de chaque feuille soigneusement étudié.

La joie se peignit sur le visage de l'enfant quand Eva lui dit :

— Topsy, vous arrangez parfaitement les fleurs. Voici un vase que je ne sais avec quoi garnir, vous aurez soin de me le remplir tous les jours.

— Voilà qui est bizarre, dit Marie. Qu'avez-vous vous besoin de ces fleurs?

— N'y faites pas attention, ma mère. Il vous est égal que Topsy me les apporte, n'est-ce pas?

— Je veux tout ce qui peut vous faire plaisir, ma chère enfant. Topsy, vous entendez ce que vient de vous dire votre jeune maîtresse; ne l'oubliez pas.

Topsy, les yeux baissés, fit une légère révérence, et au moment où elle se retournait, Eva aperçut une larme rouler sur ses joues noires.

— Vous le voyez, ma mère. Je savais bien que cette pauvre Topsy désirait faire quelque chose qui me fût agréable.

— Quelle idée singulière! Elle vous a apporté des fleurs parce qu'elle aime à faire le mal. Elle sait qu'on lui a défendu d'en cueillir, c'est pour cela qu'elle en cueille. Voilà l'explication de sa conduite. Du reste, pour peu que cela vous fasse plaisir, je ne m'y oppose pas.

— Ma mère, je crois que Topsy est aujourd'hui bien différente de ce qu'elle était. Elle fait tous ses efforts pour devenir une bonne fille.

— Elle aura bien du chemin à faire avant d'en arriver là, dit Marie en souriant avec nonchalance.

— Vous savez bien, maman, que tout s'est toujours réuni contre cette pauvre Topsy.

—Pas depuis qu'elle est à la maison, du moins. Que ne lui a-t-on pas dit, que de sermons ne lui a-t-on pas adressés! on n'a rien épargné de ce qu'il était humainement possible de faire, et cependant, vous le voyez, elle est et elle restera toujours la même. Vous ne pourrez jamais rien tirer de cette créature.

— Mais, maman, c'est si différent d'être élevée comme je l'ai été, avec tant d'amis, au milieu de tout ce qui pouvait me rendre bonne et heureuse, ou comme cette pauvre Topsy, qui a eu tant de malheurs depuis sa naissance jusqu'au moment où elle est entrée à la maison

— Sans doute, dit Marie en bâillant. Mon Dieu! comme il fait chaud.

— Maman, ne croyez-vous pas que Topsy pourrait devenir un ange aussi bien que nous, si elle était chrétienne?

— Topsy! quelle idée ridicule! Il faut être vous pour penser à des choses pareilles. Après tout, il n'y aurait rien d'impossible.

— Mais, est-ce que Di u n'est pas son père comme le nôtre? Est-ce que Jésus n'est pas aussi son Sauveur?

— Oui, cela peut être. Sans doute Dieu a créé tout ce qui existe, dit Marie. Mais où donc est mon flacon?

— C'est si grande pitié, si grande pitié! continua Eva en regardant le lac et en se parlant à elle-même.

— Quoi? demanda Marie.

— Que des malheureux, qui pourraient devenir des anges de lumière et vivre avec des anges, soient condamnés à tomber, tomber, tomber, sans que personne leur tende la main! O mon Dieu!

— Eh bien! nous n'y pouvons rien. Ce n'est pas la peine de vous tourmenter, Eva. Je ne sais ce qu'on pourrait faire pour eux; mais nous, nous devons être pleins de reconnaissance pour les avantages que la Providence nous a accordés.

— C'est à peine si je le puis, quand je vois tant de créatures déshéritées.

— Ce que vous dites est étrange. Pour moi, ma religion me fait un devoir de la reconnaissance.

— Ma mère, demanda Eva, est-ce que je ne pourrais pas me faire couper quelques tresses de mes cheveux?

— Dans quel but? répondit Marie.

— Ma mère, je voudrais en donner à mes amis pendant que je le puis encore. Voudriez-vous prier ma tante de venir et de faire ce que je vous demande?

Marie éleva la voix et appela miss Ophélia qui se trouvait dans l'autre chambre.

Au moment où elle entra, l'enfant, à demi-soulevée sur des oreillers, secouant autour d'elle les longues boucles de ses cheveux d'un blond doré, lui dit, presque en plaisantant :

— Venez, tante, venez tondre votre agneau.

— Qu'est-ce? s'écria Saint-Clare, qui parut au même moment, rapportant des fruits qu'il était allé chercher pour sa fille.

— Papa, je priais ma tante de me couper un peu de mes cheveux. J'en ai trop, et ils me font mal à la tête. D'ailleurs, je voudrais en donner à quelques personnes.

Miss Ophélia s'approcha, ses ciseaux à la main.

— Prenez garde. Ne mutilez pas les boucles de mon enfant, s'écria Saint-Clare. Coupez-en en dessous de manière à ce qu'il n'y paraisse pas. La chevelure d'Eva fait mon orgueil.

— O mon père! dit Eva d'un ton triste.

— Oui, et je veux vous la conserver dans toute sa beauté pour le moment où je vous conduirai à la plantation de votre oncle, voir votre cousin Henrique, continua Saint-Clare d'un ton plus gai.

— Je n'irai jamais, père. Je vais dans un monde meilleur; croyez-m'en. Ne voyez-vous pas que je deviens plus faible de jour en jour?

— Pourquoi voulez-vous à toute force que je croie une chose aussi cruelle, Eva?

— Parce que cela est vrai, mon père; et si vous voulez le croire maintenant, peut-être en viendrez-vous à prendre la chose comme moi.

Saint-Clare se tut et se mit à considérer avec désespoir les longues et belles boucles, qui, à mesure qu'on les séparait de la tête d'Eva, tombaient une à une sur ses genoux. L'enfant les prenait, les regardait, les enroulait autour de ses doigts effilés, et tournait de temps en temps vers son père des yeux pleins d'anxiété.

— Voilà ce que j'avais prévu! s'écria Marie, voilà ce qui a dévoré ma santé, ce qui me conduit insensiblement au tombeau, sans que personne daigne y faire attention. Oui, il y a longtemps que je le savais, et bientôt, Saint-Clare, vous verrez si j'avais raison.

— Votre perspicacité vous fournira sans doute de grandes consolations, répondit Saint-Clare d'un ton sec et amer.

Marie se laissa tomber sur un fauteuil et se couvrit le visage avec son mouchoir de batiste.

Les yeux bleus et limpides d'Eva se portèrent avec vivacité de son père à sa mère. C'était le regard calme et pénétrant d'un être à demi dégagé de ses liens mortels. Il était évident qu'elle voyait, qu'elle sentait, qu'elle appréciait la différence qui existait entre eux deux.

Elle fit de la main un signe à son père. Il s'approcha et vint s'asseoir auprès d'elle.

— Mon père, mes forces diminuent tous les jours. Il faut que je m'en aille, je le sens. Mais avant de partir, je voudrais vous dire des choses que je désire, que je dois faire. Jusqu'à présent, vous n'avez jamais voulu que je vous en parle. Mais il le faut, je ne puis plus retarder. Dites, mon père, consentez-vous à m'entendre?

— Je le veux, mon enfant, dit Saint-Clare. Et d'une main il se couvrit les yeux, de l'autre il serra celle qu'Eva lui avait tendue.

— Eh bien! alors, je voudrais voir tous nos esclaves réunis autour de moi. Il y a des choses que je dois leur dire.

— Vous serez satisfaite, répondit le malheureux père d'une voix altérée, mais ferme.

Miss Ophélia dépêcha un messager, et bientôt tous les gens de l'habitation furent réunis dans la chambre.

Eva était étendue sur des coussins, ses cheveux tombaient en désordre des deux côtés de son visage. Ses joues animées offraient un douloureux contraste avec la pâleur de son teint et la maigreur de sa figure et de son corps. Elle fixait sur chacun d'eux ses grands yeux qui semblaient ne plus appartenir à ce monde.

Les esclaves furent frappés d'une émotion soudaine. L'expression divine des traits d'Eva, les longues tresses de ses cheveux coupées et répandues à côté d'elle, la douleur silencieuse de son père qui se cachait la tête, les sanglots de Marie, tout se réunissait pour toucher profondément ces êtres sensibles et impressionnables. A mesure qu'ils entraient, ils se regardaient, soupiraient et secouaient la tête. Il régnait un silence profond, funèbre.

Eva se souleva et regarda ses vieux serviteurs. Tous paraissaient tristes et pleins de crainte. Quelques femmes cachaient leur tête dans leur tablier.

— Je vous ai tous envoyés chercher, mes chers amis, dit Eva, parce que je vous aime. Je vous aime tous, et je veux vous dire quelque chose dont je désire que vous vous souveniez toujours. Je vais vous quitter; dans quelques semaines vous ne me verrez plus.

Ici l'enfant fut interrompue par une explosion de gémissemens, de sanglots et de lamentations, qui sortirent de toutes les poitrines et qui couvrirent entièrement sa faible voix. Elle attendit un instant, et continua d'un ton qui domina immédiatement le bruit des pleurs.

— Si vous m'aimez, ne m'interrompez pas ainsi. Ecoutez ce que j'ai à vous dire. Je veux vous parler de vos âmes; un grand nombre d'entre vous, j'en ai peur, s'en occupent bien peu. Vous ne pensez qu'aux choses de cette terre. Rappelez-vous, je vous en supplie, qu'il y a un monde bien plus beau que celui-ci, où règne notre Seigneur Jésus. J'y vais, et vous pourrez un jour y aller aussi. Mais pour y parvenir, il ne faut pas vivre, comme vous le faites, dans la paresse et l'insouciance. Il faut que vous soyez chrétiens. Il faut que vous vous rappeliez que vous pouvez devenir des anges, des anges pour l'éternité. Si vous voulez être chrétiens, Jésus vous aidera. Priez-le, lisez.....

L'enfant s'arrêta, les regarda avec compassion, et s'écria avec douleur :

— O malheureux, malheureux! vous ne savez pas lire.

Elle se cacha la tête dans son oreiller et elle sanglota, tandis que les pleurs des esclaves agenouillés inondaient le parquet.

— Soyez sans inquiétude, continua-t-elle en relevant la tête et en souriant à travers ses larmes; j'ai prié pour vous. Je sais que Jésus vous aidera, quoique vous ne sachiez pas lire. Conduisez-vous le mieux que vous pourrez; priez Dieu tous les jours; demandez-lui de venir à votre secours; faites-vous lire la Bible toutes les fois que vous le pourrez, et j'espère qu'un jour nous nous reverrons tous dans le ciel.

— Amen! murmurèrent Tom, Mammy et quelques-uns des esclaves les plus âgés, qui appartenaient à la secte des méthodistes, tandis que les plus jeunes et les plus étourdis, alors entièrement subjugués, pleuraient la tête entre leurs genoux.

— Je sais, dit Eva, que vous m'aimez tous.

— Oui, oh oui, tous! Que le Seigneur vous bénisse! s'écrièrent-ils dans un élan involontaire.

— Je le sais. Il n'y en a pas un parmi vous qui n'ait été toujours très bon pour moi, et je veux vous faire un cadeau qui me rappelle à votre souvenir toutes les fois que vous le regarderez : je veux vous donner à tous une boucle de mes cheveux. Quand vous les regarderez, songez que je vous ai aimés, que je suis partie pour aller au ciel, et que je veux vous y voir un jour avec moi.

Il est impossible de décrire la scène de larmes qui se passa, lorsque toutes les personnes qui s'étaient réunies autour d'Eva reçurent de ses mains ce qu'elles regardaient comme le dernier gage de son amour. On s'agenouilla; les sanglots se mêlèrent aux prières, on baisa le bas de sa robe, et les vieux esclaves, avec cette vivacité de sentimens particulière à leur race, prodiguèrent les protestations, les bénédictions et les prières.

A mesure que l'on avait reçu ce qu'Eva donnait en souvenir, miss Ophélia, qui craignait que cette scène émouvante ne produisît trop d'effet sur la jeune malade, faisait signe de quitter l'appartement.

Tom et Mammy restèrent les derniers.

— Approchez, oncle Tom, dit Eva; voici quelque chose de beau pour vous. Oh! combien je suis heureuse, oncle Tom, quand je pense que je vous verrai dans le Ciel, car je suis sûre de vous y voir. — Et Mammy, chère et bonne Mammy! dit-elle en serrant sa vieille nourrice dans ses bras, je sais que vous viendrez aussi m'y rejoindre.

— O! miss Eva, je ne puis, non, je ne puis vivre sans vous! s'écria la bonne femme. Vous partie, tout me semblera bouleversé dans ce monde.

Et Mammy s'abandonna à toute la violence de sa douleur.

Miss Ophélia poussa doucement Mammy et Tom hors de l'appartement, et se crut seule avec Eva, mais, en se retournant, elle aperçut Topsy.

— D'où venez-vous donc? dit miss Ophélia surprise.

— J'étais ici, dit Topsy en essuyant ses yeux pleins de larmes. Miss Eva, j'ai été une méchante enfant. Pourtant, ne me donnerez-vous pas quelque chose aussi?

— Oui, pauvre Topsy, tenez; toutes les fois que vous regarderez cet objet, dites-vous que je vous aime, et que je désire que vous deveniez bonne.

— Oh! miss Eva, j'essaierai, répondit vivement Topsy. Mais, Seigneur, c'est si difficile d'être bonne. C'est peut-être parce que je n'en ai pas l'habitude.

— Jésus qui sait tout, Jésus qui vous aime, Topsy, viendra à votre secours.

Miss Ophélia fit sortir Topsy, qui s'éloigna sans répondre et en s'essuyant les yeux avec son tablier. En sortant, elle eut soin de cacher la boucle de cheveux d'Eva dans son sein.

Alors miss Ophélia ferma la porte de la chambre. La digne dame avait elle-même versé bien des larmes pendant cette scène; mais la crainte qu'une émotion trop vive ne fût fatale à Eva la préoccupait entièrement.

Pendant tout ce temps, Saint-Clare était resté assis, dans la même attitude, le front appuyé sur une main. Quand tout le monde se fut retiré, il continua de garder le silence.

— Papa, dit Eva en prenant doucement une des mains de Saint-Clare dans les siennes.

Il tressaillit, il éprouva un frisson rapide, mais il ne répondit pas.

— Cher papa, dit Eva.

— C'est impossible! s'écria Saint-Clare en se levant; c'est impossible! Le Tout-Puissant m'a traité dans l'amertume de sa colère! Et Saint-Clare prononçait ces mots avec une sombre énergie.

— Augustin, est-ce que Dieu n'a pas le droit de disposer de ce qui lui appartient? dit miss Ophélia.

— C'est peut-être vrai; mais l'épreuve n'en est pas moins rude à supporter, dit-il d'un ton sec et sans verser une larme. Puis il tourna le dos.

— Papa, vous me brisez le cœur, dit Eva en se levant et en se jetant dans ses bras. Vous devez avoir d'autres sentimens.

Et l'enfant se mit à sangloter et à pleurer avec une violence vraiment alarmante, ce qui fit prendre un autre cours aux pensées de Saint-Clare.

— Allons, Eva, allons, cher ange, calmez-vous. J'avais tort, j'étais un méchant. Mes sentimens, mes actions seront tout autres. Mais ne vous désolez pas; ne sanglotez pas. Je me résignerai; j'avais tort de parler ainsi.

Eva se laissa aller dans les bras de son père comme une colombe fatiguée; et lui, penché sur elle, la berça de toutes les expressions de tendresse qu'il put trouver.

Marie se leva et s'enfuit dans sa chambre, où elle eut une violente attaque de nerfs.

— Vous ne m'avez point donné de vos cheveux, Éva, dit Saint-Clare avec un triste sourire.

— Tous mes cheveux sont à vous, papa, répondit Éva en souriant, à vous et à maman. Et vous en donnerez à ma bonne tante autant qu'elle en voudra. Quant aux pauvres esclaves, on les aurait oubliés après ma mort, et j'ai voulu leur en donner moi-même, pour qu'ils conservent plus sûrement mon souvenir..... Papa, vous êtes chrétien, n'est-ce pas? dit Eva d'un air de doute.

— Pourquoi me faites-vous cette question?

— Je ne sais pas. Il ne peut en être autrement; vous êtes si bon.

— Que faut-il pour être chrétien, Eva?

— Il faut aimer le Christ par-dessus tout.

— L'aimez-vous ainsi, Eva?

— Certainement.

— Mais vous ne l'avez jamais vu.

— Cela n'y fait rien. Je crois en lui, et dans quelques jours, je le verrai. Et la piété se peignait sur sa figure rayonnante de joie.

Saint-Clare se tut. Il reconnaissait les sentimens qui avaient autrefois animé sa mère; mais son âme y restait insensible.

A partir de ce moment, Eva déclina rapidement. Sa fin approchait visiblement, et il n'y avait plus lieu de conserver le moindre espoir. Sa chambre, si belle autrefois, n'était plus que la chambre d'une malade à l'agonie. Miss Ophélia remplissait jour et nuit les fonctions d'une garde, et c'est dans ces fonctions que ses amis purent apprécier tout son mérite. Ses mains et ses yeux si bien exercés, son expérience de tout ce qui pouvait contribuer à la propreté et au comfortable, son adresse à soustraire à la vue tous les incidens désagréables de la maladie; son intelligence, qui lui faisait tout faire à propos, la netteté, le calme de son jugement, son exactitude à se rappeler les prescriptions, les moindres indications du docteur, tout contribuait à rendre son concours précieux. Ceux même qui avaient l'habitude de lever les épaules à la vue de ces soins minutieux et de ces petites manies qui sont si peu dans les mœurs des habitans insoucians du Midi, reconnaissaient que les qualités de miss Ophélia répondaient parfaitement aux exigences du moment.

L'oncle Tom passait de longues heures dans la chambre d'Eva. L'enfant souffrait beaucoup par suite d'une trop grande sensibilité nerveuse, et le mouvement seul pouvait la soulager. Le plus grand plaisir de Tom était de prendre dans ses bras ce corps si frêle et si gracieux; il l'entourait de coussins, et il marchait, en le portant, ou dans la chambre ou dans la véranda; et quand la brise apportait la fraîcheur du lac, fraîcheur que l'enfant aimait à sentir le matin, il allait quelquefois la promener sous les orangers du jardin, ou, se plaçant sur quelque siége favori, il lui chantait ses plus belles hymnes.

Saint-Clare se chargeait quelquefois de ce soin; mais moins robuste que Tom, il se fatiguait bien vite, et Eva lui disait:

— Laissez, papa, Tom va me prendre. Le pauvre ami! cela lui fait plaisir; et, vous savez, c'est là tout ce qu'il est capable de faire maintenant, et il ne veut pas rester oisif.

— C'est bien, Eva, répondait son père.

— Papa, vous savez tout faire, vous faites tout pour moi. Vous me faites la lecture; vous restez assis près de moi pendant des nuits entières; et Tom ne peut que me porter et me chanter des hymnes; et il se fatigue moins que vous. Il est si fort!

Tom n'était pas le seul qui eût le désir de se rendre utile. Tous les esclaves de l'habitation avaient la même bonne volonté, et ils faisaient à leur manière tout ce qu'il leur était possible de faire.

La pauvre Mammy n'avait de pensées que pour sa chère petite Eva; mais elle trouvait rarement l'occasion de la voir, bien qu'elle épiât cette occasion jour et nuit. Marie avait déclaré qu'elle était dans une situation d'esprit telle qu'il lui était impossible de prendre le moindre repos; et, toujours fidèle à ses principes, elle ne laissait de repos à personne. Vingt fois dans une nuit, elle appelait Mammy pour se faire frictionner les pieds, ou rafraîchir les tempes; pour se faire apporter son mouchoir de poche ou pour demander ce que signifiait le bruit qui se faisait dans la chambre d'Eva, ou bien encore pour baisser le store, parce que sa chambre était trop éclairée, ou pour le lever, parce qu'il y faisait trop sombre. Et, pendant le jour, quand la nourrice mourait d'envie de partager les soins que l'on donnait à Eva, Marie se montrait merveilleusement ingénieuse à la tenir occupée dans quelque coin de la maison, ou auprès d'elle-même. Ainsi, tout ce que Mammy pouvait se permettre, c'était un moment d'entrevue, un regard jeté à la dérobée.

— Je sens, disait Marie, qu'il est de mon devoir de soigner ma santé d'une manière toute particulière; je suis si faible, et la maladie de cette chère enfant me donne tant de tracas!

— En vérité, disait Saint-Clare, je croyais que votre cousine vous épargnait toute la peine.

— Saint-Clare, vous parlez comme un homme! Pensez-vous qu'une mère puisse être remplacée auprès de son enfant malade! Mais, après tout, qu'importe! on ne peut se faire une idée de ce que j'éprouve. Je ne sais pas rester indifférente à tout, comme vous faites.

Saint-Clare se mit à sourire. Pardonnez-lui, il ne peut s'en empêcher. D'ailleurs, Saint-Clare avait encore quelque raison de sourire. Il y avait tant de calme, tant de rayonnante sénérité dans le dernier adieu du jeune ange! La frêle nacelle qui voguait vers les rivages célestes était poussée par une brise si douce et si parfumée, qu'il était impossible de s'imaginer que la mort fût proche. L'enfant ne souffrait pas; elle n'éprouvait qu'une faiblesse qui, toujours calme et paisible, croissait insensiblement chaque jour. Eva était si belle, si affectueuse, si confiante, si heureuse, tout en elle respirait si bien l'innocence et la paix, que l'on subissait, malgré soi, je ne sais quelle influence consolante. Saint-Clare sentait naître en lui un calme étrange. Ce n'était pas de l'espoir; — il était impossible d'espérer. — Ce n'était pas de la résignation; mais le spectacle qu'il avait sous les yeux lui donnait, pour un moment, cette tranquillité d'âme, et ce moment lui paraissait si doux, qu'il aurait voulu oublier la pensée de l'avenir. Il éprouvait ce que l'on éprouve au milieu des forêts rougies et battues par le vent d'automne, lorsque la feuille, brillante d'un pâle éclat, meurt sur la branche, et que la dernière fleur s'entrouvre sur les bords du ruisseau; et ce tableau nous émeut d'autant plus qu'il doit disparaître le lendemain.

Celui qui connaissait le mieux les rêves de l'imagination d'Eva, c'était son fidèle ami, c'était l'oncle Tom. Elle ne voulait pas, lui disait-elle, les faire connaître à son père, dans la crainte de l'inquiéter. C'était à Tom qu'elle faisait part de toutes les mystérieuses émotions que l'âme éprouve, alors que, prête à quitter sa mortelle enveloppe, elle sent se détendre toutes les cordes qui vibraient en elle.

Enfin Tom ne voulut plus coucher dans sa chambre, et il passa toutes les nuits dans la véranda extérieure, toujours prêt à répondre au premier appel d'Éva.

— Oncle Tom, pourquoi vous mettez-vous à dormir dans le premier endroit venu, comme un chien, lui dit miss Ophélia. Je vous avais toujours pris pour un de ces hommes d'ordre qui aiment, en bons chrétiens, à se coucher dans un lit.

— Vous avez raison, miss Feely, répondit mystérieusement Tom ; vous avez raison ; mais maintenant...

— Eh bien ! quoi ?

— Ne parlons pas si haut. Maître Saint-Clare ne voudrait rien entendre à ce sujet. Vous savez, miss Feely, qu'il faut veiller en attendant l'Époux.

— Que voulez-vous dire, Tom ?

— Vous savez qu'il est dit dans l'Ecriture : « A minuit, un grand cri se fit entendre. Regardez ! voici l'époux qui arrive. » J'attends sa venue toutes les nuits, miss Feely, et je veux, quand je dors, rester à portée de l'entendre.

— D'où vous viennent, oncle Tom, toutes ces idées ?

— Miss Eva m'a parlé. Le Seigneur parle aux âmes par ses anges. Je dois rester ici, miss Feely ; car lorsque cette enfant bénie entrera dans le royaume, la porte s'en ouvrira si large que nous jetterons tous un coup d'œil dans le séjour de gloire.

— Oncle Tom, est-ce que miss Eva vous a dit qu'elle se sentait plus mal ce soir ?

— Non, mais elle m'a dit dans la matinée que son heure approchait. Ce sont eux qui ont parlé à l'enfant, miss Feely, ce sont les anges. C'est la trompette qui annonce la venue du jour, dit Tom, en employant les expressions d'une de ses hymnes favorites.

Telle fut la conversation que miss Ophélia et Tom eurent ensemble, un soir qu'entre dix et onze heures, après avoir fait toutes leurs dispositions pour la nuit, miss Ophélia, en allant fermer la porte extérieure, avait trouvé Tom couché en travers, dans la véranda.

Elle n'était ni nerveuse, ni impressionnable, mais elle fut frappée de l'air solennel et de l'émotion profonde de Tom.

Eva avait été, pendant toute l'après-midi, d'une gaieté qui ne lui était pas habituelle ; elle s'était tenue assise sur son lit, et avait passé en revue tous ses petits objets, tous ses bijoux, et avait désigné les personnes auxquelles elle désirait qu'on les donnât. Il y avait dans ses manières, comme dans sa voix, une animation et un naturel qui avaient disparu depuis plusieurs semaines. Son père était venu la voir dans la soirée, et il l'avait trouvée pour ainsi dire telle qu'elle était avant sa maladie. Et après lui avoir donné le baiser du soir, il dit à miss Ophélia :

— Cousine, il peut se faire encore que nous la conservions ; elle est certainement mieux ; et il s'était retiré le cœur léger, ce qui ne lui était pas arrivé depuis longtemps.

Mais à minuit, — heure étrange, mystérieuse ! — alors que le voile qui sépare le présent de l'éternel avenir devient plus épais, — alors arriva l'ange envoyé d'en haut.

On entendit d'abord un bruit de pas rapides. C'était miss Ophélia, qui avait résolu de passer la nuit auprès du lit d'Eva, et qui, à minuit, avait remarqué ce que les gardes-malades appellent un mauvais moment. Elle ouvrit vivement la porte extérieure, et Tom, qui veillait en dehors, fut à l'instant sur pied.

— Allez chercher le docteur, Tom, ne perdez pas une minute, dit miss Ophélia ; et elle courut, à l'autre extrémité de la chambre, frapper à la porte de Saint-Clare.

— Cousin, cria-t-elle, venez !

Ces mots tombèrent sur son cœur comme une pelletée de terre sur un cercueil. D'où lui venaient ces tristes pressentiments ? A l'instant il fut debout ; il passa dans la chambre, et se pencha sur Eva, qui dormait encore.

Pourquoi, à la vue de sa fille, son cœur cessa-t-il de battre. Pourquoi ne prononça-t-il pas une parole ? Pour le dire, il faut avoir vu, sur la figure d'un être bien-aimé, cette expression que l'on ne peut décrire, mais qui est la marque infaillible que tout espoir est perdu ; il faut avoir vu le regard qui vous dit : L'objet cher à ton cœur ne t'appartient plus.

On ne remarquait cependant sur la figure d'Eva aucun symptôme effrayant ; au contraire, ses traits avaient pris une expression de grandeur et de majesté. On aurait cru voir sur son front l'ombre des esprits célestes, ou le premier reflet d'immortalité qui brillait pour l'âme de cette enfant.

Miss Ophélia et Saint-Clare restèrent debout, les yeux fixés sur elle, et si immobiles que l'on entendait le bruit de la pendule. Quelques minutes après, Tom arriva avec le docteur. Il entra, jeta un rapide coup d'œil autour de lui, et resta silencieux comme les autres.

— Quand est-ce que cette crise s'est déclarée, dit-il à l'oreille de miss Ophélia.

— Vers minuit, lui répondit-on.

Marie, éveillée par l'arrivée du médecin, accourut de la chambre voisine.

— Augustin ! cousine ! oh ! qu'y a-t-il ? s'écria-t-elle.

— Chut ! fit rudement Saint-Clare. *Elle se meurt !*

Ces paroles arrivèrent jusqu'à Mammy, qui courut éveiller les esclaves. Aussitôt toute la maison fut sur pied ; les flambeaux s'allumèrent ; on entendit le bruit des pas ; l'anxiété se peignit sur la figure de ceux qui, pressés dans la véranda, regardaient, les yeux chargés de larmes, à travers la porte vitrée. Mais Saint-Clare ne dit rien, n'entendit rien ; il ne voyait qu'une seule chose, l'expression répandue sur le visage de la petite fille endormie.

— Oh ! si elle s'éveillait au moins ! Si elle pouvait nous parler encore une fois ! dit-il. Et se penchant sur elle, il lui dit à l'oreille : Eva, ma chère enfant !

Elle ouvrit de grands yeux bleus ; un sourire passa sur ses lèvres ; elle essaya de se soulever et de parler.

— Me reconnaissez-vous, Eva ?

— Cher papa ! dit-elle en jetant par un dernier effort ses bras autour du cou de son père. Mais au même instant, elle les laissa retomber, et comme Saint-Clare lui soulevait la tête, il vit une convulsion, premier indice de l'agonie, passer sur sa figure. Elle fit un effort pour respirer, et leva ses petites mains vers le ciel.

— Oh ! Dieu ! c'est horrible, s'écria-t-il en se détournant. Et il serra avec violence la main de Tom, sans trop savoir ce qu'il faisait. Tom, mon garçon, cela me tue.

Tom, tenant les mains de son maître dans les siennes, et laissant couler ses larmes le long de ses joues noires, tourna, selon son habitude, les yeux vers le ciel, comme pour demander du secours.

— Priez pour que cette agonie s'abrége ! s'écria Saint-Clare ; cela me déchire le cœur.

— Oh ! bénissez le Seigneur ! c'est fini, c'est fini ! cher maître, regardez !

L'enfant restait épuisée et haletante sur ses coussins. Ses grands yeux clairs roulaient dans leurs orbites et se fixaient au ciel. Ah ! que disaient-ils donc ces yeux qui parlaient avec tant d'éloquence ? La terre et les souffrances de la terre étaient oubliées ; et il y avait tant de solennité, tant de charme mystérieux dans l'éclat répandu sur ce visage, qu'en le contemplant, la douleur elle-même réprimait ses sanglots. Autour d'Eva se pressa toute la famille, immobile et silencieuse.

— Eva ! dit enfin Saint-Clare de sa voix la plus douce.

Elle n'entendit pas.

— Eva ! dites-nous ce que vous voyez. Que regardez-vous donc ?

Un sourire de joie et de triomphe vint comme éclairer sa figure, et elle dit, en mots entrecoupés : « Oh ! amour, délices, repos ! » Elle poussa un seul soupir. — Elle avait passé de la mort à la vie.

Adieu ! enfant bien aimée ! Les portes étincelantes de l'éternité se sont refermées derrière toi ; jamais plus nous ne verrons ta douce figure. Oh ! malheur à ceux qui ont vu le ciel s'ouvrir pour te recevoir ! Chaque jour, à leur

réveil, ils n'auront sous leurs yeux que le ciel triste et froid de la vie, et tu ne seras plus là pour les consoler par ta présence.

CHAPITRE XXVII.

« C'est le dernier moment de la terre. »

J.-Q. ADAMS.

Les statuettes et les tableaux de la chambre d'Éva étaient recouverts de serviettes blanches, on n'y entendait que des soupirs étouffés et des pas silencieux, et la lumière y pénétrait timidement, mais avec solennité, à travers les stores baissés.

Le lit était drapé de blanc; et là, au-dessous de l'image de l'ange éploré, était étendu ce petit corps endormi, endormi pour ne jamais se réveiller.

Elle était là dans une de ces simples robes blanches qu'elle portait habituellement lorsqu'elle était encore de ce monde. Les reflets roses des rideaux projetaient sur la froide pâleur de la mort une chaude couleur. Les paupières appesanties de la jeune fille s'abaissaient doucement sur sa joue virginale; sa tête était légèrement tournée comme dans le sommeil; mais sur tout son visage, sur chacun de ses traits était répandue une expression sublime, céleste, ce mélange de ravissement et de repos qui montrait que ce n'était point un sommeil passager, mais ce saint et éternel repos que Dieu accorde à ses bien-aimés.

Oh! il n'y a pas de mort pour des êtres comme toi, chère Éva! non, pour toi il n'y a ni les ténèbres ni les ombres de la mort, mais seulement ce brillant déclin, pareil au déclin de l'étoile matinale dans les splendeurs de l'aurore. — A toi la victoire sans combat! Tu as eu la couronne sans efforts.

Telles étaient les pensées de Saint-Clare, la contemplant les bras croisés. Mais qui pourrait dire quelles étaient réellement les pensées de son cœur? Car dès l'instant où il avait entendu ces paroles : « Elle n'est plus! » il n'avait vu autour de lui qu'un effrayant brouillard, il avait été comme dans des ténèbres de douleur. On avait parlé autour de lui, on l'avait interrogé, il avait répondu; on lui avait demandé quand devaient avoir lieu les funérailles, où elle serait enterrée, et il avait dit avec impatience que cela lui était indifférent.

Adolphe et Rosa avaient rangé la chambre; malgré leur légèreté et leur enfantillage, ils étaient tendres et pleins de sensibilité; et tandis que miss Ophélia présidait en général à tout ce qui concernait l'ordre et la propreté, c'étaient eux qui ajoutaient à la chambre mortuaire ces détails touchans, ces minuties poétiques qui lui enlevaient cet air sombre et sévère que l'on voit trop souvent dans les cérémonies funèbres de la Nouvelle-Angleterre.

Il y avait des fleurs sur les étagères, toutes blanches, délicates, odorantes, et avec leurs feuilles gracieusement inclinées. Sur la petite table d'Éva, couverte de blanc, était son vase favori contenant une branche qui ne portait qu'un bouton de rose moussue. Les plis des rideaux avaient été drapés par Adolphe et Rosa avec ce goût exquis qui caractérise leur race. Et tandis que Saint-Clare était encore là en contemplation, la petite Rosa se glissa dans la chambre avec une corbeille de fleurs blanches. — Elle recula lorsqu'elle le vit, et s'arrêta respectueusement; mais s'étant aperçue qu'il ne l'avait pas remarquée, elle s'avança vers le lit. Saint-Clare la vit comme dans un rêve mettre entre les mains d'Éva un beau jasmin du Cap, et arranger avec un goût parfait les autres fleurs autour de son petit corps.

La porte s'ouvrit de nouveau, et Topsy, les yeux gonflés de pleurs, parut tenant quelque chose sous son tablier. Rosa lui fit promptement signe de se retirer, mais elle entra dans la chambre.

— Sortez, lui dit Rosa à l'oreille d'un ton sec et positif, vous n'avez rien à faire ici.

— Oh! laissez-moi, j'ai apporté une fleur, une si belle fleur, dit Topsy montrant un bouton de rose-thé à moitié ouvert, laissez-moi le mettre ici.

— Allez-vous-en, dit Rosa avec plus de fermeté encore.

— Laissez-la, dit Saint-Clare, frappant brusquement du pied. — Qu'elle reste.

Rosa aussitôt battit en retraite, et Topsy s'avança pour déposer son offrande aux pieds de la morte; puis elle se jeta à terre à côté du lit, en poussant un cri aigu et sauvage, et pleura et sanglota longtemps.

Miss Ophélia accourut et s'efforça, mais en vain, de la relever et de la calmer.

— Oh! miss Éva! oh! miss Éva! je voudrais être morte aussi! je le voudrais!

Il y avait dans ses cris quelque chose de si sauvage et de si perçant, qu'ils réveillèrent en quelque sorte Saint-Clare. Le sang colora subitement ses joues pâles comme un marbre, et il versa quelques larmes. C'étaient les premières depuis la mort d'Éva.

— Levez-vous, enfant, dit miss Ophélia avec bonté.

— Ne pleurez pas ainsi, — miss Éva est au ciel! — C'est un ange.

— Mais je ne la verrai plus, dit Topsy, je ne la verrai jamais, et elle sanglota de nouveau.

Il y eut un moment de silence.

— Elle disait m'aimer, dit Topsy. — Oui, elle m'aimait. Oh! mon Dieu! mon Dieu! je n'ai plus personne à présent.

— C'est vrai, dit Saint-Clare. Mais voyons, dit-il à miss Ophélia, tâchez de calmer cette pauvre fille.

— Oh! j'aurais voulu n'être jamais née. Je n'avais pas besoin de naître, et je ne sais pas pourquoi je suis née.

Miss Ophélia la souleva doucement, mais avec fermeté, et l'emmena dans sa chambre, en versant elle-même quelques larmes.

—Topsy, pauvre enfant! lui dit-elle, ne vous laissez pas aller ainsi. Je puis vous aimer, et quoique je sois loin de ressembler à cette chère petite, j'espère qu'elle m'a appris quelque chose de sa charité. Oui, je puis vous aimer, je vous aime déjà, et je tâcherai de faire de vous une bonne chrétienne.

La voix de miss Ophélia disait plus que ses paroles, et ses larmes encore plus que sa voix. — Dès ce moment, elle acquit sur l'esprit de la jeune fille abandonnée une influence qu'elle ne perdit plus.

— Oh! ma petite Éva, dont la vie si courte a été si bien remplie! pensa Saint-Clare. — Quel compte j'ai à rendre, moi, de mes longues années.

On entendit pendant quelque temps dans la chambre les légers chuchotemens et les pas craintifs des personnes qui entraient l'une après l'autre pour voir la morte. — Puis on apporta le petit cercueil, puis commença la cérémonie; des voitures s'arrêtèrent devant la porte, les étrangers furent introduits et ils prirent place. On voyait des écharpes blanches, et des rubans blancs, et des nœuds de crêpe, et des pleureurs vêtus de noir; puis on lut des versets de la Bible, des prières furent récitées, et cependant Saint-Clare vivait, marchait, se mouvait comme un homme qui a versé sa dernière larme. — Enfin, il ne vit plus qu'une chose, cette tête aux cheveux dorés dans le cercueil; puis il la vit couverte du linceul, puis il vit la bière fermée. Alors il alla avec le reste du monde vers le fond du jardin, et là, près du banc de gazon où Éva et Tom avaient causé, chanté et lu si souvent, était creusée la petite fosse.

Saint-Clare la regarda comme stupéfait; il y vit descendre le cercueil, il entendit vaguement ces paroles solennelles : « Je suis la résurrection et la vie; celui qui » croit en moi, quand même il serait mort, vivra tou- » jours. » Et lorsqu'on eut jeté la terre dans la fosse, et que la fosse fut remplie, le malheureux ne pouvait encore se

figurer que c'était sa petite Éva qu'on cachait à sa vue.

Et ce n'était pas elle, en effet; — ce n'était pas Éva, c'était cette semence périssable que sa forme brillante et immortelle revêtira encore au jour du jugement.

Et lorsque tout fut terminé, ceux qui la pleuraient retournèrent dans ces murs qui ne devaient plus la revoir; Marie se coucha, les volets de sa chambre avaient été soigneusement fermés. Elle pleura, sanglota, et, dans son inconsolable douleur, elle réclamait à tout moment les soins de ses domestiques Pour eux, ils n'avaient pas le temps de pleurer, — c'est clair. D'ailleurs, pourquoi auraient-ils pleuré? Cette douleur était sa douleur, et elle était convaincue que personne au monde ne pouvait la sentir aussi fortement qu'elle.

— Saint-Clare n'a pas versé une larme, dit-elle; il ne sympathise pas avec moi. Une pareille dureté de cœur, une telle insensibilité est vraiment inconcevable; il devrait pourtant savoir combien je souffre.

Le vulgaire est en général tellement l'esclave de ses yeux et de ses oreilles, que la plupart des domestiques pensaient que c'était certainement madame qui était la plus malheureuse, surtout lorsque Marie eut des spasmes hystériques, qu'elle envoya chercher le médecin, et qu'enfin elle se déclara mourante. Il y eut alors des allées et venues, on apporta des bouteilles d'eau chaude, on chauffa des flanelles, on s'agita, se remua, et tout ce mouvement amena une certaine diversion dans la maison.

Mais Tom sentait au fond de son cœur quelque chose qui l'attirait vers son maître; il le suivait partout attentivement, avec tristesse, et lorsqu'il le voyait assis dans la chambre d'Éva, si pâle, et tenant les yeux sur la petite Bible de sa fille, dont il ne lisait pourtant pas une parole, il comprenait qu'il y avait plus de douleurs dans ce regard fixe et privé de larmes, que dans les cris et les lamentations de Marie.

Peu de jours après, la famille de Saint-Clare retourna à la ville; Augustin, dans l'agitation de la douleur, désirait des scènes nouvelles qui donnassent un autre cours à ses pensées. Ils laissèrent donc la maison et le jardin qui renfermait la petite tombe, et retournèrent à la Nouvelle-Orléans. — Saint-Clare en parcourait les rues, tout affairé et cherchait à remplir le vide de son cœur par le tumulte, par le bruit des affaires et le changement fréquent de lieux. Et ceux qui le rencontraient dans les rues ou au café n'apprenaient son malheur que par le crêpe de son chapeau, car il était là souriant, causant, lisant les journaux, et s'occupant de politique ou d'affaires.—Certes, personne n'aurait pu deviner que ces sourires et cette gaîté n'étaient que l'enveloppe extérieure d'un cœur qui, lui-même, n'était qu'un sombre et silencieux sépulcre.

— Monsieur Saint-Clare est un homme singulier, dit Marie à miss Ophélia avec mécontentement. J'ai toujours pensé que s'il aimait quelque chose au monde, c'était notre chère petite Éva; mais il paraît l'oublier sans peine. Je ne puis même obtenir de lui qu'il m'en parle. Vraiment, je me serais attendue à plus de sensibilité de sa part.

— Les eaux calmes sont souvent les plus profondes, répondit miss Ophélia d'un ton grave.

— Je ne crois guère à tous ces adages. Quand on sent profondément, on ne peut s'empêcher de le faire voir; c'est un grand malheur de sentir vivement. — J'aurais cent fois préféré avoir la nature de Saint-Clare.— Ma sensibilité me fait beaucoup de mal.

— Mais, madame, dit Mammy, monsieur Saint-Clare maigrit de jour en jour davantage; on dit qu'il ne mange rien. Je suis bien sûre qu'il n'oublie pas miss Éva. Qui pourrait l'oublier, cette chère et sainte petite créature? ajouta-t-elle en s'essuyant les yeux.

— C'est possible; mais en tous cas, il n'a aucun égard pour moi, dit Marie; il ne m'a pas adressé une bonne parole, et pourtant il devrait savoir qu'une mère sent bien plus fortement que l'homme le plus sensible.

— Le cœur seul connaît sa propre amertume, répondit miss Ophélia gravement.

— C'est précisément ce que je pense. Moi seule je puis apprécier ma douleur, personne ici ne me comprend. Éva seule... mais elle n'est plus! Et Marie se coucha et pleura amèrement.

C'était un de ces êtres malheureusement constitués, pour qui les objets n'ont de valeur que du moment où ils n'en ont plus la possession. Dans tout ce qui était à elle, elle cherchait soigneusement des défauts, mais ce qu'elle n'avait plus était pour elle d'un prix inestimable.

Tandis que cet entretien avait lieu dans le parloir, Tom causait avec son maître dans la bibliothèque. Le suivant partout avec anxiété, il l'y avait vu entrer quelques heures auparavant, et après avoir vainement attendu qu'il en sortît, il s'était décidé à y aller lui-même. Il était entré sur la pointe des pieds; il avait vu Saint-Clare étendu sur sa chaise longue, et, ouverte devant lui, la petite Bible de sa fille. Alors il s'était approché de son maître, et tandis qu'il se demandait s'il devait le tirer de cette méditation, Saint-Clare s'était soudainement levé. La figure honnête de Tom, et l'expression de douleur, d'affection et de sympathie répandue sur ses traits, le frappèrent. Il mit sa main sur celle du nègre, et y appuya son front.

— Oh! Tom, mon garçon, dit-il, le monde est vide comme une coquille d'œuf.

— Je le sais, maître, je ne le sais que trop, dit Tom; mais si vous pouviez seulement regarder là-haut où est notre chère miss Éva, près du bon seigneur Jésus!

— Ah! Tom, je regarde bien là-haut, mais je n'y vois rien.—C'est là mon malheur.—Je voudrais bien le pouvoir.

Tom soupira profondément.

— Il paraît, dit Saint-Clare, qu'il est donné aux enfans, aux pauvres, et aux honnêtes créatures comme vous, de voir ce que nous autres ne pouvons voir. Pourquoi cela?

Tom murmura: « Tu t'es caché aux sages et aux prudens, et tu t'es révélé aux enfans. Cela est ainsi, Père. »

— Tom, je ne crois pas, je ne puis pas croire. J'ai pris l'habitude du doute, dit Saint-Clare. — Je voudrais croire à cette Bible, et je ne le puis.

— Cher maître, dites à Dieu: « Seigneur, je crois, augmentez ma foi! »

— Qui sait quoi que ce soit? dit Saint-Clare, le regard fixe et se parlant à lui-même, — Oh! cet amour si tendre d'Éva, cette foi si sublime, n'étaient-ils vraiment qu'une de ces phases changeantes du sentiment humain qui n'ont rien de réel, et qui s'évanouissent avec le dernier soupir? Ah! n'y a-t-il plus d'Éva, plus de ciel, plus de Christ... rien?

— Oh! cela existe, cher maître, je le sais, je le sens, s'écria Tom en tombant à genoux; — croyez-le, maître, croyez-le.

— Comment savez-vous qu'il y a un Christ, Tom? Vous n'avez jamais vu le Seignenr?

— Je l'ai senti dans mon âme, maître; je le sens en cet instant. — Oh! maître, lorsque je fus vendu, séparé de ma pauvre vieille femme et des enfans, j'étais comme brisé et anéanti. Il me semblait que plus rien ne me restait, et alors le bon Seigneur vint à moi et me dit: — « Courage! Tom; » et il porta la lumière et la joie dans ma pauvre âme, et y répandit la paix. Et maintenant je suis heureux, j'aime tout le monde, ma volonté est celle du Seigneur; il me place où il veut, je suis content. — Je sais que tout cela ne pouvait venir de moi, car je suis une pauvre misérable créature; cela vient du Seigneur, et je sais, maître, qu'il en fera autant pour vous.

Tom parlait en versant des larmes et la voix entrecoupée. Saint-Clare appuya sa tête sur l'épaule du nègre, et pressa dans la sienne sa main rude et honnête.

— Tom, vous m'aimez, dit-il.

— Je serais heureux de mourir aujourd'hui même pour vous voir chrétien.

— Pauvre fou! dit Saint-Clare en se levant à moitié. Je ne suis pas digne de l'amour d'un cœur aussi bon et aussi honnête que le vôtre.

— Oh! maître, il y en a un qui vous aime plus que moi : c'est le Seigneur Jésus.

— Comment le savez-vous, Tom? dit Saint-Clare.

— Je le sens dans mon âme, l'amour de Dieu surpasse toute science.

— C'est singulier, dit Saint-Clare en se détournant, que l'histoire d'un homme qui a vécu il y a dix-huit siècles puisse encore émouvoir à ce point. Mais non, ce ne pouvait être un homme, ajouta-t-il soudain ; jamais homme n'a eu un pouvoir si puissant et si durable. — Oh! si je pouvais encore croire ce que m'enseignait ma mère, et prier comme dans mon enfance!

— Si maître voulait, dit Tom, miss Éva avait l'habitude de lire cela si bien! je voudrais que maître me lût. — Je n'entends presque plus de lecture depuis que miss Éva nous a quittés. — C'était le XIe chapitre de saint Jean, le récit si touchant de la résurrection de Lazare. Saint-Clare le lut à haute voix, s'arrêtant souvent pour maîtriser les sentimens qu'éveillaient en lui cette lecture. Tom était agenouillé devant lui, les mains jointes, et avec l'expression de l'amour, de la confiance et de l'adoration.

— Tom, dit Saint-Clare, tout cela pour vous est une réalité?

— C'est comme si je le voyais, maître.

— Je voudrais avoir vos yeux, Tom.

— Je voudrais que Dieu vous fît cette grâce, maître.

— Mais vous savez, Tom, que je suis bien plus instruit que vous. Eh bien! que penseriez-vous si je vous disais que je ne crois pas à la Bible?

— Oh! maître! dit Tom en levant les mains comme pour supplier.

— Cela n'ébranlerait-il pas votre foi, Tom?

— Nullement.

— Mais, Tom, vous savez que j'en sais plus long que vous.

— Oh! maître, ne venez-vous pas de lire « qu'il se cache aux sages et aux prudens, et se révèle aux enfans? » Mais, maître ne parlait pas sérieusement tout à l'heure, n'est-ce pas? demanda Tom d'un ton inquiet.

— Non, Tom.— Mais, que voulez-vous? je ne crois pas, et pourtant il me paraît que je dois croire, et néanmoins je ne crois pas. Ah! c'est une mauvaise et triste habitude que j'ai prise là!

— Si maître voulait seulement prier.

— Comment savez-vous que je ne prie pas?

— Prieriez-vous vraiment, maître?

— Je prierais, Tom, si quelqu'un se trouvait présent, car il me semble, quand je suis seul, que je ne m'adresse à personne. Mais vous, mon garçon, priez, et montrez-moi comment vous priez.

Le cœur de Tom était rempli ; il pria, et ses sentimens débordèrent comme des eaux longtemps contenues. Il sentait quand il priait que quelqu'un était toujours présent à sa prière. Saint-Clare fut entraîné lui-même par le courant de la foi et du sentiment presque jusqu'aux portes de ce ciel que Tom semblait entr'ouvrir d'une manière si visible. Il se crut plus rapproché d'Éva.

— Merci, mon garçon, dit Saint-Clare, lorsque Tom se se leva. J'aime à vous entendre, Tom ; mais allez, maintenant, laissez-moi seul. Nous reprendrons cet entretien.

Tom s'éloigna silencieux.

CHAPITRE XXVIII

Réunion.

Quelques semaines passèrent, et les flots de la vie reprirent leur cours habituel en se refermant sur le frêle esquif qui venait de sombrer. Les réalités de la vie, réalités froides et impérieuses, sont sans pitié pour nos douleurs ; on a beau ne plus s'attacher à rien, il faut continuer à boire, à manger, à dormir, à interroger et à répondre aux demandes qui vous sont adressées. Le mécanisme animal subsiste encore quand tout l'intérêt de l'existence a disparu.

C'était dans sa fille que Saint-Clare avait mis toutes ses espérances, c'était pour Eva qu'il avait arrangé sa propriété, c'était sur la vie de sa fille qu'il avait réglé sa propre vie. Il avait si bien pris l'habitude de tout disposer, de tout acheter et de tout changer pour Eva que, maintenant qu'elle n'était plus là, il lui semblait qu'il ne devait plus penser à rien, et qu'il n'y avait plus rien à faire.

Il y a, il est vrai, une autre vie, une vie qui, aussitôt qu'on y croit, se dresse devant vous comme une solennelle image devant laquelle s'évanouissent toutes les particularités de la vie humaine. Saint-Clare le sentait bien. Souvent, aux heures d'abattement, il entendait une voix claire et enfantine qui l'appelait du haut du ciel; il voyait une petite main qui lui montrait la route ; mais, engourdi dans une léthargie morale, il ne pouvait se lever. C'était une de ces natures qui comprennent mieux la religion par le sentiment et par une sorte d'intuition, que certains hommes par la pratique du christianisme. La faculté d'apprécier et de sentir les vérités morales est souvent le partage de ceux dont la vie entière indique un insouciant dédain pour les choses religieuses. Aussi Moore, Byron, Gœthe ont souvent exprimé le sentiment religieux avec plus de vérité que des hommes dont toute la vie avait été consacrée à la pratique de la religion. De la part de pareils esprits, le dédain de la religion est une plus affreuse trahison, un péché plus mortel.

Saint-Clare n'avait pas voulu s'astreindre aux obligations religieuses. Il comprenait instinctivement les devoirs du christianisme, mais il reculait par appréhension devant les exigences auxquelles le soumettrait sa conscience, si jamais il venait à pratiquer. L'inconséquence de la nature humaine est telle : elle aime mieux ne pas prendre une résolution que de commencer et de faiblir.

Cependant, sous bien des rapports, Saint-Clare était devenu un autre homme. Il lisait avec attention, avec candeur, la Bible de sa petite Eva. Il avait des idées plus sages, plus pratiques de ses rapports avec ses serviteurs ; — assez pour le rendre très mécontent de son passé et de son présent ; et, aussitôt après son retour à la Nouvelle-Orléans, il s'occupa de l'émancipation de Tom, laquelle devait avoir lieu dès que le permettrait l'accomplissement des formalités obligées. En même temps il s'attachait de plus en plus à ce pauvre esclave. Dans le monde entier, nul autant que Tom ne lui rappelait le souvenir d'Eva. Aussi voulait-il toujours l'avoir à ses côtés. Il pensait tout haut devant lui. Personne ne sera étonné du dévouement sans bornes que celui-ci témoignait à son jeune maître.

— Eh bien! Tom, lui avait dit Saint-Clare le lendemain du jour où il avait commencé les formalités légales pour l'affranchissement de l'esclave, je vais faire de vous un homme libre; il ne vous reste plus qu'à préparer votre malle et à partir bientôt pour le Kentucky.

L'éclair de joie qui avait rayonné sur la figure de Tom, lequel à cette nouvelle leva les mains au ciel en s'écriant : Béni soit le Seigneur! avait un peu déconcerté Saint-Clare. Il voyait avec peine cet empressement de Tom à le quitter.

— Vous n'avez pourtant pas été trop malheureux ici, lui dit-il sèchement, pour manifester un tel transport de joie.

— Ce qui me rend joyeux, maître, c'est d'être un *homme libre.*

— Quoi! Tom, ne pensez-vous pas que vous avez été plus heureux ici que si vous eussiez été libre.

— Non, certes, maître Saint-Clare, répondit Tom avec énergie, non vraiment!

— Cependant, Tom, vous n'auriez pas gagné, avec votre travail, les habillemens et la nourriture que je vous ai donnés.

— Je sais tout ça, maître. Maître a été trop bon pour

moi. Mais, maître, j'aimerais mieux être pauvrement vêtu, pauvrement logé, que d'avoir de beaux habits et une belle chambre qui appartinssent à un autre. N'est-ce pas naturel, maître ?

— Je le suppose, Tom. Ainsi donc, vous vous en irez dans un mois à peu près, dit-il d'un air mécontent. Pourquoi ne le feriez-vous pas ?

Et il se leva et se promena par la chambre,

— Je ne partirai pas, tant que maître aura du chagrin. Je resterai avec maître tant qu'il aura besoin de moi.

— Tant que j'aurai du chagrin! dit Saint-Clare en regardant tristement par la croisée. Et quand finira-t-il, mon chagrin ?

— Quand maître sera un chrétien.

— Vous voulez rester jusqu'à ce que cela arrive ? dit Saint-Clare à demi souriant et mettant la main sur l'épaule de Tom. Ah ! pauvre insensé! je ne veux pas vous garder jusqu'à ce jour. Allez chez vous, vers vos enfans, vers votre femme, et assurez-les de mon amitié.

— Je crois fermement, dit Tom d'un ton pénétré et les larmes aux yeux, que ce jour viendra bientôt. Le Seigneur a des desseins sur maître.

— Des desseins ! dit Saint-Clare. Je serais curieux que vous me disiez quels desseins il peut avoir.

— Un pauvre être comme moi est un instrument du Seigneur. Comment maître Saint-Clare, qui est instruit, qui est riche, qui a des amis, ne pourrait-il pas servir le Seigneur?

— Vous semblez croire, Tom, que Dieu exige qu'on fasse beaucoup pour lui, reprit Saint-Clare en souriant.

— Ce que nous faisons pour les créatures, nous le faisons pour le Créateur.

— Bonne théologie ! Tom, meilleure que les prédications du docteur B..., j'en réponds.

La conversation fut interrompue par des visites.

Marie Saint-Clare avait été aussi sensible qu'elle pouvait l'être à la perte d'Eva. Et comme elle avait le talent de rendre tout le monde malheureux de ses malheurs, ses domestiques avaient d'autant plus de raisons de regretter la perte de la jeune maîtresse dont l'intercession auprès de la mère les avait si souvent préservés de la tyrannie de cette dernière. La vue d'Eva, de cet être charmant, avait pu seule consoler la pauvre Mammy séparée de ses enfans, et dont le cœur était brisé. Jour et nuit elle pleurait. Rendue moins alerte dans les soins qu'elle donnait à sa maîtresse par l'excès de son chagrin, la pauvre femme, sans défense désormais, était en butte à de continuelles invectives.

Miss Ophélia sentit vivement la perte d'Eva. Mais son cœur bon et honnête se reporta tout entier vers la vie future. Elle était plus douce, plus calme, et toujours assidue à ses devoirs. Elle s'occupait plus activement de l'éducation de Topsy, et lui enseignait surtout la Bible. Elle ne laissait plus voir de dégoût, parce qu'elle n'en éprouvait plus. Elle ne voyait Topsy qu'à travers un prisme, à travers le souvenir d'Eva, et elle la considérait comme une créature immortelle que Dieu lui avait envoyée pour qu'elle la conduisît à la gloire et à la vertu. Topsy n'était pas devenue une sainte tout d'un coup, mais la vie et la mort d'Eva avaient produit un grand changement sur cette nature rebelle. Son indifférence avait disparu, elle éprouvait le désir de bien faire. Elle faisait des efforts souvent interrompus, souvent suspendus, mais qu'elle renouvelait courageusemement.

Un jour, miss Ophélia envoya chercher Topsy. L'enfant arriva en cachant furtivement quelque chose dans son sein.

— Que faites-vous ici? je gage que vous venez de commettre quelque vol ? dit impérieusement Rosa qui l'avait amenée.

Et en même temps elle lui saisit brusquement le bras.

— Laissez-moi tranquille ! miss Rosa. Ça ne vous regarde pas.

— Pas d'impertinence ! je vois que vous cachez quelque chose. Je connais vos tours, répondit Rosa.

Et elle essaya de s'emparer de la main que Topsy cachait dans son sein, tandis que celle-ci, furieuse, donnait des coups de pied et combattait vaillamment pour ce qu'elle regardait comme son droit. Le bruit de la lutte attira miss Ophélia et Saint-Clare.

— Elle vient de voler, dit Rosa.

— Ce n'est pas vrai ! s'écria Topsy en sanglotant de colère.

— Donnez-moi ce que vous cachez, quoi que ce puisse être ! dit miss Ophélia avec sévérité.

Topsy hésita. Mais sur un nouvel ordre de miss Ophélia, elle tira de son sein un petit paquet enveloppé dans le pied d'un de ses vieux bas.

Miss Ophélia l'ouvrit. Il s'y trouvait un petit livre qu'Eva avait donné à Topsy, et qui contenait un verset de l'Ecriture arrangé pour chaque jour de l'année. Il y avait aussi une boucle des cheveux de sa jeune maîtresse, souvenir de ce jour à jamais terrible où elle avait adressé ses derniers adieux à ses parens et à ses vieux serviteurs.

A cette vue, Saint-Clare fut profondément touché. Le petit livre était enveloppé dans un morceau de crêpe que Topsy avait arraché aux décorations funèbres.

— Pourquoi avez-vous entouré le livre de ceci? dit Saint-Clare en lui montrant le crêpe.

— Parce que... parce que... c'était miss Eva. — Oh ! je vous en prie, ne me l'ôtez pas ! dit-elle en s'asseyant sur le plancher.

Elle se couvrit la tête de son tablier, et se mit à sangloter.

Ce vieux bas, — ce crêpe noir, — ce livre, — cette boucle de cheveux si belle et si douce, — le désespoir de Topsy, tout cela formait une scène presque grotesque et cependant touchante.

Saint-Clare sourit, — mais il avait des larmes dans les yeux.

— Allons, allons, ne pleurez pas, dit-il, vous conserverez votre petit trésor. Il remit les cheveux et le livre ensemble, les jeta sur les genoux de Topsy, et entraîna miss Ophélia avec lui dans le parloir.

— Je crois vraiment que vous pourrez faire quelque chose de cette enfant, dit-il en montrant Topsy. — Celui qui est capable d'éprouver un chagrin réel, est capable de faire le bien. — Vous devriez essayer.

— L'enfant a fait bien des progrès, répondit miss Ophélia. Je fonde de grandes espérances sur elle. Mais, Augustin, dit-elle en mettant sa main sous le bras de son cousin, il y a une chose que je voudrais vous demander. Que deviendra cette enfant? sera-t-elle à vous ou à moi ?

— Ne vous ai-je pas déjà dit que je vous la donnais?

— Vous me l'avez donnée, c'est vrai; mais non dans les formes légales. Je voudrais qu'elle m'appartînt dans toutes les règles.

— Ciel ! cousine, répondit Augustin ; qu'en penserait la société abolitioniste? Ils auront un jour de jeûne général pour cette prévarication, si vous devenez propriétaire d'esclaves.

— Quelle plaisanterie ! je veux qu'elle soit à moi, afin de pouvoir l'emmener dans les Etats libres, et lui donner un jour la liberté.—De cette manière, mes efforts ne resteront pas sans résultat.

— O cousine ! quelle chose affreuse de faire le mal pour que le bien arrive. Jamais je ne pourrai prêter les mains à des manœuvres pareilles.

— Je ne vous demande pas de plaisanter, mais de raisonner. Il ne servira à rien que j'aie fait tous mes efforts pour faire de cette enfant une chrétienne, si je ne puis l'arracher aux hasards et aux vicissitudes de l'esclavage. Si vous voulez réellement la sauver, il faut que vous me fassiez dresser un acte de donation.

— Bon ! bon ! dit Saint-Clare, j'y consens. Il s'assit, déploya un journal, et se mit à lire.

— Mais j'en aurais besoin tout de suite.

— Pourquoi êtes-vous si pressée ?

— Parce que le temps présent est le seul qui soit à notre disposition.—Allons, voici une plume, du papier, de l'encre. Ecrivez.

Saint-Clare, comme beaucoup d'hommes de son caractère, reculait toujours au moment d'agir. Aussi, il ne pouvait souffrir l'esprit pratique et positif de miss Ophélia.

— Ecrire ! Pourquoi cela ? demanda-t-il. Est-ce que ma parole ne vous suffit pas ? On dirait que vous avez pris leçon des Juifs, à vous voir ainsi poursuivre vos créanciers.

— Je veux être sûre de mes droits, dit miss Ophélia. Vous pouvez mourir, vous pouvez vous ruiner, et, alors, Topsy sera vendue aux enchères, quelque chose que je puisse dire.

— Réellement, vous avez bien de la prévoyance. Mais, puisque je suis entre les mains d'une Yankee, il n'y a plus qu'à céder. — Et Saint-Clare écrivit rapidement un acte de donation, ce qui lui était facile, car il était très versé dans les formalités de la procédure. Il signa, et il embellit son nom de superbes majuscules et d'un paraphe éblouissant.

— Voilà un acte rédigé en bonne et due forme, dit-il en tendant la donation à miss Ophélia.

— Excellent garçon ! répondit sa cousine ; mais ne faudrait-il pas des témoins pour la rendre authentique ?

— Autre ennui ! — Venez, dit-il à Marie en ouvrant la porte de son appartement, venez, votre cousine désire un autographe de vous. Mettez votre nom au bas de ceci.

— Qu'est-ce? demanda Marie en parcourant le papier. Quelle chose ridicule ! Je croyais miss Ophélia trop pieuse pour se livrer à un commerce semblable, dit-elle en écrivant son nom avec complaisance. Mais si elle a un caprice pour Topsy, qu'il soit fait selon ses désirs.

— Maintenant, Topsy vous appartient corps et âme, dit Saint-Clare en remettant l'acte à sa cousine.

— Elle ne m'appartient pas plus qu'auparavant, répondit celle-ci. — Dieu seul pourrait me la donner. — Mais, du moins, je puis la protéger, maintenant.

— Soit ! Elle vous appartient par une fiction de la loi, dit Saint-Clare. Il retourna dans le parloir, et reprit la lecture de son journal.

Miss Ophélia, qui aimait peu la société de Marie, le suivit après avoir soigneusement serré le papier, et se mit à tricoter auprès de lui.

— Augustin, lui demanda-t-elle tout à coup, avez-vous fait quelques dispositions pour vos esclaves, dans le cas où vous viendriez à mourir ?

— Non, répondit Saint-Clare, en continuant à lire.

— Alors, toute votre indulgence pour eux ne prouve qu'une grande cruauté.

Cette pensée était souvent venue à l'esprit de Saint-Clare, mais il répondit avec négligence :

— Eh bien ! je prendrai mes mesures.

— Quand ?

— Un de ces jours.

— Et qu'arriverait-il si vous veniez à mourir subitement ?

— Cousine, à propos de quoi me dites-vous cela ? lui demanda Saint-Clare en posant son journal et en la regardant. Est-ce que vous avez découvert en moi des symptômes de choléra ou de fièvre jaune, pour me donner ce conseil avec tant de chaleur ?

— Au milieu de notre carrière, nous touchons souvent au seuil de la mort, répondit miss Ophélia.

Saint-Clare se leva, et, laissant tomber le journal, il se dirigea vers la porte qui donnait sur la véranda, pour mettre fin à une conversation qui lui était désagréable. — Il répétait machinalement le dernier mot de miss Ophélia, *la mort*. Appuyé sur la balustrade, il regardait le jet d'eau qui retombait en écume dans le bassin ; il voyait à travers un vague brouillard les fleurs, les arbres et les vases de la cour, et il prononça encore ce mot mystérieux, si connu, et cependant si terrible.

— C'est étrange, dit-il; le mot est affreux, la chose est épouvantable, et nous l'oublions toujours. Un homme est vivant, plein de santé, de beauté, d'espoir, de désirs et de besoins, et le lendemain il est anéanti pour toujours.

La soirée était chaude et embaumée. En se promenant d'un bout à l'autre de la véranda, il aperçut Tom absorbé dans la lecture de la Bible, qu'il épelait en suivant les mots avec son doigt.

— Tom, voulez-vous que je vous lise la Bible? lui demanda Saint-Clare, en s'asseyant auprès de lui d'un air plein d'intérêt.

— Si maître veut, répondit Tom avec reconnaissance ; maître l'a fait comprendre si bien.

Saint-Clare prit le livre et se mit à lire des passages que Tom avait soulignés avec l'ongle.

« Lorsque le Fils de l'homme viendra dans sa gloire, accompagné de ses anges, il s'asseoira sur son trône de gloire. Et les nations passeront devant lui, et il séparera les unes d'avec les autres, comme le berger sépare les brebis d'avec les boucs. » — Saint-Clare lut d'une voix animée jusqu'à la fin des versets.— « Alors le Seigneur dira à ceux qui seront à sa gauche : — Eloignez-vous de moi, maudits ! allez dans les flammes éternelles ! Car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'étais sans asile, et vous ne m'avez pas abrité ; j'étais nu, et vous ne m'avez pas vêtu ; j'étais malade, et vous ne m'avez pas soigné ; j'étais en prison, et vous ne m'avez pas visité. — Et alors tous lui répondront : — Seigneur ! quand est-ce que vous avez eu faim ou soif; quand avez-vous été sans asile, nu, malade ou en prison, et que nous ne vous avons pas secouru ?—Et il leur répondra :—Toutes les fois que vous aurez manqué de faire toutes ces choses pour les plus humbles de mes serviteurs, c'est moi que vous n'aurez pas assisté. »

Saint-Clare parut frappé de ce dernier passage, car il le relut une seconde fois, lentement, comme s'il eût réfléchi au sens de ces paroles.

— Tom, dit-il, il me semble que ces malheureux qui sont si sévèrement traités ont vécu comme je l'ai fait moi-même d'une vie facile et heureuse, sans s'inquiéter beaucoup de savoir si des milliers de leurs frères avaient faim ou soif, étaient malades ou en prison.

Tom ne répondit pas.

Saint-Clare se leva et se promena en réfléchissant dans la véranda. Il semblait avoir oublié le monde tout entier. Il était tellement absorbé, que Tom fut obligé de lui rappeler deux fois que l'heure du thé avait sonné, avant de pouvoir attirer son attention.

A table, Saint-Clare fut distrait et rêveur. Après le thé, miss Ophélia, Marie et lui, se rendirent au parloir; mais tous les trois étaient silencieux.

Marie s'installa sur une chaise longue, s'enveloppa d'un moustiquaire, et fut bientôt endormie. Miss Ophélia tricotait en silence. Saint-Clare s'assit au piano et se mit à jouer un air doux et mélancolique, avec accompagnement de harpe éolienne. Il semblait plongé dans une profonde rêverie; on eût dit qu'il conversait avec lui-même au moyen de la musique. Quelques momens après, il ouvrit un tiroir, et y prit un vieux livre de musique dont les pages étaient jaunies par le temps, et se mit à le feuilleter.

— C'était un des livres de ma mère, dit-il à miss Ophélia. Tenez, voici son écriture ; elle avait pris ce morceau dans le *Requiem* de Mozart. Elle le chantait souvent, et il me semble que je l'entends encore.

Après un prélude simple et majestueux, il commença le *Dies iræ*, cet hymne magnifique de l'Église latine.

Tom, qui écoutait de la galerie, s'avança jusqu'à la porte du parloir, où il s'arrêta, en écoutant avec une profonde émotion. Il ne comprenait pas les paroles, mais la musique l'impressionnait vivement, surtout lorsque Saint-Clare arrivait aux endroits les plus pathétiques. Mais Tom aurait été bien plus ému, s'il avait compris le sens de ces belles paroles :

Recordare, Jesu pie,
Quod sum causa tuæ viæ;

Ne me perdas, illa die:
Querens me sedisti lassus,
Redemisti crucem passus;
Tantus labor non sit cassus!

Saint-Clare mit dans ces paroles une expression touchante. Il lui semblait que le voile des années s'était déchiré pour lui, et que la voix de sa mère se joignait à la sienne.

L'instrument vibrait sous ses doigts comme s'il eût compris l'ineffable harmonie que le divin Mozart a mise dans ce *requiem* qui devait être chanté sur sa tombe.

Quand il eut fini, il s'assit un instant, la tête appuyée sur sa main; puis il se leva, et se promena à grands pas dans l'appartement.

— Quelle sublime conception! s'écria-t-il, que celle du jugement dernier. Ce redressement de tous les torts des siècles, cette solution par une sagesse infinie de tous les problèmes moraux! En vérité, c'est une idée grandiose!

— C'est plutôt une idée terrible pour nous, dit miss Ophélia.

— Oui, elle doit l'être, répondit Saint-Clare avec un air de réflexion profonde. Je lisais à Tom, cette après-midi, le chapitre de saint Mathieu où il est question du jugement dernier, et j'en ai été presque frappé de terreur. Il semblerait à notre raison qu'il faut avoir commis des crimes inouïs pour être réprouvé et banni à tout jamais du ciel; eh bien! non. Il suffit, pour être condamné, de n'avoir pas fait le bien. C'est comme si nous avions commis tout le mal possible.

— Peut-être est-il impossible à celui qui ne fait pas le bien, de ne pas faire le mal.

— Et, continua Saint-Clare en se parlant à lui-même avec agitation, que sera-t-il dit alors de ceux que le penchant de leur cœur, que leur éducation, que les besoins de la société appelaient à jouer un noble rôle, et qui se sont contentés d'assister, comme dans un songe, aux luttes, aux malheurs, à l'agonie de l'humanité, lorsqu'ils auraient dû agir avec énergie?

— Ceux-là, dit miss Ophélia, devraient se repentir et se mettre à l'œuvre.

— Toujours votre esprit pratique, cousine, répondit Saint-Clare tandis qu'un sourire errait sur ses lèvres. Vous ne me donnez jamais le temps de faire une réflexion générale; vous m'arrêtez court sur l'*actualité*, et vous n'avez jamais à la bouche que votre éternel *maintenant*.

— C'est que le temps présent est le seul dont je puisse faire quelque chose.

— Chère petite Eva! pauvre enfant! s'écria Saint-Clare. Son âme simple n'était occupée qu'à accomplir le bien que j'aurais dû faire.

C'était la première fois, depuis la mort d'Eva, qu'il prononçait son nom, et il ne put le faire sans comprimer un soupir d'une douleur navrante.

— Non, continua-t-il, je ne crois pas qu'on puisse se dire chrétien, sans protester, de toute son énergie, contre le monstrueux système d'iniquité sur lequel repose toute notre société; sans être prêt, à tout instant, à sacrifier sa vie pour la défense de la vérité. Quant à moi, jamais je ne serai chrétien autrement. Et pourtant, combien de fois ne me suis-je pas trouvé avec des hommes éclairés, professant la religion du Christ, et à qui de semblables idées paraissaient ridicules. Et je vous l'avoue, ce qui a contribué à me rendre sceptique, c'est d'avoir vu des personnes, qui se disent pleines de piété, assister avec une sorte d'apathie et d'insensibilité à des spectacles qui me remplissaient d'horreur.

— Si telles étaient vos pensées, lui demanda miss Ophélia, pourquoi n'agissiez-vous pas en conséquence?

— Parce que je n'avais dans le cœur que la bienveillance banale de ces hommes qui, étendus sur un sopha, flétrissent tout à leur aise les ministres qui ne courent pas se faire martyriser. Et vous savez, cousine, combien il est facile de voir de quelle manière nos frères pourraient obtenir le martyre.

— Et maintenant, agirez-vous différemment?

— Dieu seul le sait. Je suis devenu plus brave que je ne l'étais parce que j'ai tout perdu, et que celui qui n'a rien à perdre s'expose à tout.

— Qu'allez-vous faire?

— Mon devoir, je l'espère, mon devoir à l'égard des malheureux et des humbles, aussitôt que je saurai comment l'accomplir. Je commencerai par mes propres esclaves, pour lesquels je suis resté trop longtemps sans rien faire. Et peut-être un jour tenterai-je quelque chose en faveur de leur classe tout entière, en faveur de mon pays que je veux sauver de la honte qui rejaillit sur lui de la fausse position où il se trouve placé aux yeux de toutes les nations civilisées.

— Croyez-vous donc qu'une nation puisse consentir à émanciper tous ses nègres d'un seul coup?

— Je ne sais. Mais nous vivons à une époque de grandes actions. L'héroïsme et le désintéressement commencent à lever la tête sur le globe. Les nobles Hongrois viennent d'affranchir des millions de serfs, sans songer à la perte énorme que vont en éprouver leurs fortunes. — Peut-être se trouvera-t-il en Amérique des esprits généreux qui n'estimeront pas l'honneur et la justice au même taux que du coton ou du sucre.

— J'ai peine à le croire.

— Mais je suppose que nous nous levions demain dans un élan commun et que nous brisions les chaînes de nos esclaves: qui se chargerait d'élever ces millions d'êtres ignorans? qui leur apprendrait à user de leur liberté? combien parmi nous entreprendraient une pareille tâche? nous sommes trop paresseux, trop insoucians nous-mêmes pour pouvoir leur donner une idée de l'énergie, de l'industrie qui leur sont nécessaires pour devenir des hommes. Ils n'auraient, dites-vous, qu'à aller vers le Nord, où le travail est si général qu'il est devenu une espèce de mode. Mais vos habitans du Nord ont-ils assez de charité chrétienne pour consentir à faire l'éducation de ces nègres affranchis? Vous envoyez des milliers de dollars aux missions étrangères; mais supporteriez-vous des païens au milieu de vos villes, de vos villages? Leur donneriez-vous votre temps, votre argent, vos pensées, pour les ranger sous l'étendard du Christ? Voilà ce que je voudrais savoir: combien de familles, dans notre ville, se chargeraient de l'éducation d'un nègre, le prendraient dans leur maison, s'appliqueraient à en faire un chrétien? Quel marchand voudrait d'Adolphe pour commis? quel chef d'atelier lui apprendrait un métier? Si je voulais envoyer Jane ou Rosa en apprentissage, trouverais-je dans les Etats du Nord un établissement qui voulût les recevoir? Dans quelle famille pourrais-je les placer? Et cependant, elles sont aussi blanches que bien des femmes du Nord ou du Midi? Vous le voyez, cousine, il faut rendre justice à chacun. Notre position est triste; nous sommes les oppresseurs immédiats des nègres, mais ils trouvent, dans les préjugés anti-chrétiens du Nord, des maîtres non moins durs que nous.

— Cela est vrai, dit miss Ophélia. J'ai longtemps pensé ainsi, jusqu'au moment où j'ai vu qu'il était de mon devoir de surmonter ces déplorables opinions, et j'espère que j'y ai réussi. Il y a beaucoup d'excellentes gens dans le Nord qui n'ont besoin pour accomplir leur devoir que de le connaître. Il y aurait certainement plus d'abnégation à recevoir des païens parmi nous, que d'envoyer des missionnaires parmi eux; j'ai la confiance qu'un jour nous en viendrons là.

— Vous le ferez, vous, je le sais, répondit Saint-Clare. Quand avez-vous jamais manqué sciemment à un devoir!

— Je ne suis point meilleure qu'une autre, et tous ceux qui penseront comme moi agiront de même. J'ai l'intention d'emmener Topsy avec moi lorsque je partirai. — On s'étonnera d'abord, sans doute, mais on finira par m'imiter. Il y a, du reste, bien des gens dans le Nord qui pensent exactement comme vous.

— Oui, mais ils sont en minorité. Et si nous nous met-

tions à émanciper sur une certaine échelle, nous aurions bientôt de vos nouvelles.

Miss Ophélia ne répliqua pas. Il y eut un silence de quelques instans. La physionomie de Saint-Clare était triste et pensive.

— Je ne sais, dit-il, ce qui me fait songer si souvent à ma mère, aujourd'hui. J'éprouve un sentiment indéfinissable, comme si elle était auprès de moi. Je pense aux choses qu'elle avait l'habitude de dire. C'est étrange comme en de certains momens ces souvenirs du passé se présentent à nous avec force.

Il se leva et se promena encore pendant quelques minutes.

— Je descends, dit-il tout à coup. Je vais savoir les nouvelles; je reviendrai dans quelques instans.

Il prit son chapeau et sortit.

Tom le suivit jusqu'à la porte d'entrée, et lui demanda s'il devait l'accompagner.

— Non, mon garçon, répondit Saint-Clare ; je serai de retour dans une heure.

C'était le soir; la lune brillait. Tom s'assit dans la véranda, auprès de la fontaine dont il écoutait le murmure. Il pensait aux siens qu'il reverrait bientôt, puisqu'il allait devenir un homme libre. Comme il travaillerait pour racheter sa femme et ses enfans! Il tâtait les muscles vigoureux de ses bras avec une complaisance joyeuse, en songeant qu'ils lui appartiendraient bientôt, à lui seul, et qu'il pourrait les consacrer à la liberté de sa famille. Il pensait aussi à son noble jeune maître, pour lequel il offrit sa prière de tous les jours. Il songea aussi à la belle Eva, qui, selon lui, habitait alors parmi les anges, et, à force d'y songer, il s'imagina que son visage brillant et sa chevelure dorée lui apparaissaient de l'autre côté de la fontaine. Peu à peu il s'endormit, et il rêva qu'il la voyait venir en bondissant vers lui, comme elle avait coutume de le faire autrefois, une branche de jasmin dans les cheveux, les joues colorées, les yeux radieux de bonheur. Mais, à mesure qu'il la regardait, elle semblait quitter la terre ; ses joues devenaient de plus en plus pâles, ses yeux lançaient des regards profonds, divins; une auréole dorée entourait sa tête. Elle disparut, et Tom fut réveillé par un bruit de voix, et par un coup violent frappé à la porte.

Il se hâta de l'ouvrir, et quelques hommes, parlant bas et marchant avec précaution, entrèrent dans la cour. Ils portaient un corps enveloppé dans un manteau et placé sur un brancard. La lumière tomba en plein sur le visage de celui qui semblait n'être plus qu'un cadavre, et Tom poussa un cri sauvage d'étonnement et de désespoir qui retentit dans toute la maison. Les hommes continuèrent à avancer avec leur fardeau, et le déposèrent dans le parloir où miss Ophélia était encore occupée à travailler.

Saint-Clare était allé faire un tour au café. Au moment où il était à lire les journaux du soir, une lutte terrible s'éleva entre deux gentlemen, ennemis mortels, qui étaient dans un état complet d'ivresse. Quelques personnes, dont Saint-Clare faisait partie, essayèrent de les séparer, et le malheureux reçut dans le côté un coup de couteau, au moment où il essayait d'arracher à l'un des combattans l'arme qu'il tenait à la main.

La maison retentit de pleurs, de lamentations, de cris inarticulés. Les esclaves s'arrachaient les cheveux avec frénésie, se roulaient par terre, couraient en gémissant dans les vérandas. Tom et miss Ophélia étaient les seuls qui eussent conservé quelque présence d'esprit. Marie était en proie à une violente attaque de nerfs. Sous la direction de miss Ophélia on prépara, en toute hâte, un des canapés du parloir, et Saint-Clare y fut déposé sans connaissance. La douleur et le sang qu'il avait perdu l'avaient fait évanouir. Mais lorsque miss Ophélia lui eut fait respirer des sels, il revint à lui, ouvrit les yeux, et les fixa sur tous ceux qui l'entouraient. Ses regards parcoururent la chambre, se portèrent avec attention sur chaque objet, et s'arrêtèrent enfin sur le portrait de sa mère.

Le médecin arriva, et examina la blessure. L'expression de son visage n'indiqua que trop qu'il ne restait pas d'espoir ; cependant, il posa le premier appareil, aidé par miss Ophélia et Tom, qui seuls avaient conservé quelque empire sur eux-mêmes, au milieu des lamentations, des cris, des sanglots des esclaves effrayés, qui s'étaient accumulés autour des portes et des fenêtres de la véranda.

— Et maintenant, dit le médecin, il faut que vous sortiez tous. La guérison de votre maître dépend du silence qui va régner ici.

Saint-Clare ouvrit les yeux, et regarda fixement les esclaves éplorés que miss Ophélia et Tom essayaient de renvoyer de l'appartement.

— Pauvres créatures! dit-il.

Et une expression de remords passa sur son visage. Adolphe refusait de s'en aller. La terreur l'avait absolument privé de l'usage de ses sens. Il se jeta par terre, et rien ne put lui persuader de se relever. Les autres cédèrent aux représentations pressantes de miss Ophélia.

Saint-Clare pouvait à peine parler. Il était étendu, les yeux fermés, mais il était évident qu'il était tourmenté par des pensées amères. Au bout de quelque temps, il prit la main de Tom, agenouillé auprès de lui, et il s'écria :

— Tom, pauvre garçon!

— Qu'est-ce, maître ? répondit Tom avec vivacité.

— Je me meurs! priez pour moi.

— Voudriez-vous un ministre? demanda le médecin.

Saint-Clare lui serra la main, et dit encore à Tom, mais d'un ton plus pressant :

— Priez pour moi.

Et Tom se mit à prier avec ferveur pour cette âme qui allait quitter la terre, pour cette âme qui semblait le regarder si fixement, si douloureusement, à travers ces yeux bleus, grands et mélancoliques. C'était littéralement une prière offerte avec des cris et des larmes.

Lorsque Tom eut fini, Saint-Clare le fit lever, lui prit la main, le regarda, mais ne dit rien. Il fermait les yeux, mais il conservait la même position. Sur le seuil de l'éternité, la main d'un noir et celle d'un blanc pouvaient se serrer avec égalité. Il murmurait doucement et à des intervalles inégaux :

Recordare, Jesu pie,
Ne me perdas — illâ die
Querens me — sedisti lassus.

Il était évident que les paroles qu'il avait chantées le soir même lui revenaient à la mémoire : paroles de supplication adressées à l'Etre infini. Ses lèvres s'agitaient de temps en temps, à mesure que les strophes tombaient saccadées de sa bouche.

— Son esprit s'égare, dit le médecin.

— Non ! s'écria Saint-Clare avec énergie. Non ! Il retourne dans sa patrie, enfin ! enfin ! enfin !

Ce dernier effort l'épuisa ; la pâleur de la mort descendit sur son visage, mais, en même temps, il s'y peignit une divine expression de paix, comme si un séraphin l'eût touché de son aile. On eut dit le sommeil d'un enfant fatigué.

Il resta ainsi pendant quelques instans. On voyait que la main du Tout-Puissant était sur lui. Tout à coup, ses yeux s'ouvrirent et brillèrent un instant d'un éclair de joie et de reconnaissance, il s'écria : Ma mère ! Il était mort.

CHAPITRE XXIX.

Sans protection.

On a bien raison de dire qu'il n'existe point sur la surface de la terre de créature plus malheureuse, plus

abandonnée et plus privée de toute protection, qu'un esclave noir qui a perdu un bon maître.

L'enfant privé de son père a encore la protection des parens et des amis de sa famille, et celle de la loi. Il est quelque chose, il peut faire quelque chose, il a une position et des droits reconnus ; l'esclave n'a rien. La loi le regarde comme privé de tout droit, comme un ballot de marchandises. La satisfaction des désirs, des besoins même que, comme toute créature immortelle, il éprouve dans le cœur, dépend pour lui de la souveraine et irresponsable volonté d'un maître, et quand celui-ci n'est plus, il ne lui reste plus rien.

Et il est malheureusement bien petit le nombre des hommes qui savent faire un généreux usage de ce pouvoir immense et absolu. Personne ne l'ignore, et l'esclave moins que personne ; il sait qu'il y a pour lui dix chances de trouver dans un maître un tyran cruel, pour une seule peut-être d'en trouver un doux et humain. Aussi ses gémissemens sur la perte d'un bon maître sont-ils longs et bruyans.

Lorsque Saint-Clare eut exhalé le dernier soupir, la terreur et la consternation s'emparèrent de tous les domestiques ; il avait été frappé si soudainement, à la fleur de l'âge et dans toute sa force ! Chaque chambre, chaque coin de la maison retentissait de sanglots et de cris de désespoir.

Marie, dont le système nerveux avait été affaibli par l'habitude de s'écouter, n'avait plus de force à opposer à la violence du coup qui la frappait, et tandis que son mari rendait le dernier soupir, elle tombait d'évanouissement en évanouissement, et quittait pour toujours celui auquel elle avait été unie par le lien mystérieux du mariage, sans qu'il leur fût possible de s'adresser même une dernière parole d'adieu.

Miss Ophélia, habituée à vaincre ses émotions, et douée d'une grande force de caractère, resta près de son cousin jusqu'au dernier moment, attentive et toute occupée à faire pour le soulager le peu qui pouvait encore être fait ; puis elle s'unit de tout son cœur à la tendre et fervente prière que le cœur de pauvres esclaves exhalait pour l'âme de leur maître.

Lorsqu'on le déshabilla, on trouva sur sa poitrine un médaillon très simple, et qui s'ouvrait au moyen d'un ressort. Il contenait d'un côté un portrait de femme, un noble et beau visage, de l'autre une boucle de cheveux noirs. On remit le médaillon sur la poitrine inanimée, — poussière sur poussière. — Tristes reliques des jeunes rêves qui autrefois avaient échauffé et fait battre ce cœur maintenant si froid.

L'âme de Tom n'était occupée que de l'éternité, et tandis qu'il ensevelissait le corps sans vie de son maître, il ne pensa pas un instant que ce coup le rejetait à jamais dans un esclavage sans espoir. Il se sentait tranquille sur le compte de Saint-Clare, car, dans le moment solennel où il avait en quelque sorte versé sa prière dans le sein de son Père céleste, il avait entendu une réponse et avait senti comme une douce certitude jaillir dans son cœur. Dans les profondeurs de son propre amour, il devinait et sentait quelque chose de la plénitude de l'amour divin, car un vieil oracle a dit : « Celui qui demeure dans l'amour de- » meure en Dieu et Dieu en lui. » Tom était donc plein d'espoir, de confiance et de paix.

La cérémonie funèbre eut lieu comme d'ordinaire, avec sa triste pompe, ses prières, ses crêpes noirs, et ses figures solennelles ou de circonstance, et puis reparut la vie journalière, avec ses flots si froids et si fangeux, et de nouveau l'on se demanda : Que faire à présent ? Cette question se présenta à l'esprit de Marie qui, enveloppée d'un large peignoir de deuil, et entourée de serviteurs attentifs, était étendue dans un fauteuil, examinant des échantillons de crêpe et de bombazine. Elle se présenta à l'esprit de miss Ophélia, qui commençait à tourner ses pensées vers son logis du Nord. Elle se présenta surtout à l'esprit des domestiques, mais accompagnée de terreurs silencieuses ; car ils ne connaissaient que trop le caractère tyrannique de leur nouvelle maîtresse. Ils savaient tous que c'était à leur maître seul qu'ils devaient la bonté avec laquelle on les avait traités, et qu'à présent rien ne les garantirait de la tyrannie d'une femme dont le caractère avait été encore aigri par la douleur.

Près de quinze jours après les funérailles, miss Ophélia, occupée dans son appartement, entendit frapper légèrement à sa porte. Elle ouvrit ; c'était Rosa, cette jeune et jolie quarteronne dont nous avons souvent parlé ; ses cheveux étaient en désordre et ses yeux gonflés de larmes.

— Oh ! miss Feely, dit-elle en tombant à genoux et en saisissant le bas de sa robe, oh ! de grâce, oh ! je vous en supplie, intercédez pour moi ! Miss Marie va me faire fouetter. Tenez, regardez. — Et elle présentait à miss Ophélia un papier. C'était un ordre écrit de la main délicate de Marie, qui enjoignait au maître d'une maison de correction de donner quinze coups de fouet au porteur.

— Mais qu'avez-vous fait ? demanda miss Ophélia.

— Vous savez, miss Feely, j'ai un si mauvais caractère ! c'était bien mal à moi, je le sais. J'étais en train d'essayer une robe à miss Marie, lorsqu'elle me donna un soufflet. Au lieu de rester tranquille, et avant d'avoir eu le temps de la réflexion, je répondis avec humeur ; alors elle me dit qu'elle saurait bien me réduire, et qu'une fois pour toutes, elle m'apprendrait à ne plus être aussi impertinente que je l'avais été ; puis elle écrivit ceci, et m'ordonna de le porter. Mais j'aime mieux cent fois qu'elle me fasse tuer tout de suite.

Miss Ophélia réfléchissait en regardant le papier.

— Tenez, miss Feely, reprit Rosa, ce ne sont pas les coups que je crains, et il me serait indifférent de les recevoir de miss Marie ou de vous, mais de la main d'un homme, et d'un homme aussi horrible,— oh ! miss Feely, quelle honte !

Miss Ophélia savait qu'il était d'usage d'envoyer des femmes et des jeunes filles aux maisons de correction, à des hommes (les plus vils des hommes, oui, assez vils pour prendre un état pareil) qui leur infligeaient brutalement et sans pudeur une honteuse correction. Elle n'avait pourtant encore jamais vu cette coutume barbare mise en pratique ; mais lorsqu'elle vit la pauvre Rosa dans les convulsions de la honte et du désespoir, elle sentit s'agiter et se révolter en elle le sentiment si fort de la pudeur féminine et de la liberté qu'on respire dans la Nouvelle-Angleterre. Son sang reflua vers ses joues et se refoula avec amertume dans son cœur indigné. Néanmoins, avec sa prudence et sa fermeté de caractère habituelles, elle sut se maîtriser, et, froissant le papier dans ses mains, elle dit simplement à Rosa :

— Asseyez-vous là, mon enfant, j'irai parler à votre maîtresse.

Mais en traversant le parloir, elle se dit à elle-même que c'était honteux, cruel et monstrueux.

Elle trouva Marie étendue dans son fauteuil. Mammy, debout, la peignait, et Jeanne, assise par terre, lui frottait les pieds.

— Comment vous portez-vous aujourd'hui ? lui demanda miss Ophélia.

Un profond soupir et un regard baissé furent d'abord la seule réponse de Marie, puis elle dit :

— Vraiment, je ne sais, ma cousine, mais je crois que je ne serai jamais mieux que je ne suis. Et elle essuya ses yeux avec un mouchoir de batiste bordé d'une large raie noire.

— Je viens, dit miss Ophélia avec une de ces petites toux sèches qui accompagnent souvent l'entrée en matière d'un sujet difficile, je viens vous parler de la pauvre Rosa.

Cette fois, Marie ouvrit de grands yeux, et ses joues maladives se couvrirent d'une vive rougeur.

— Eh bien ! que me voulez-vous ? dit-elle.

— Elle regrette beaucoup d'avoir commis cette faute.

— Ah ! vraiment ; eh bien ! elle le regrettera encore davantage. J'ai souffert assez longtemps l'impudence de

cette enfant ; il est temps de la mettre à la raison. Je veux la dompter, la mettre plus bas que terre.

— Mais ne pourriez-vous pas la punir autrement, d'une manière moins humiliante ?

— Je veux l'humilier ; c'est précisément ce que je veux. Elle a toujours compté sur sa délicatesse, sa jolie figure et son air comme il faut : elle oublie ce qu'elle est ; c'est pourquoi je veux lui donner une leçon qui le lui rappellera, j'espère.

— Mais, cousine, songez que si vous détruisez dans une jeune fille le sentiment de la délicatesse et de la pudeur, vous êtes bien près de la dépraver.

— La délicatesse ! dit Marie avec un rire moqueur. Oh ! le terme convient à merveille à une personne de son espèce. Je lui apprendrai qu'avec tous ses airs elle ne vaut pas mieux que la plus déguenillée des coureuses qu'on rencontre dans les rues. Elle ne se donnera plus d'airs avec moi.

— Vous répondrez devant Dieu de cette cruauté, dit miss Ophélia avec énergie.

— Vous nommez cela de la cruauté ! Je voudrais bien savoir ce qu'il y a là de cruel ! Je n'ai ordonné que quinze coups de fouet, et j'ai recommandé qu'on ne les donnât pas trop fort.

— Et ce n'est pas de la cruauté, cela ? Ah ! je suis sûre qu'il n'y a pas de jeune fille qui ne préférât la mort à ce châtiment.

— Je trouve parfaitement naturel qu'avec votre manière de sentir vous pensiez ainsi. Quant à toutes ces créatures, allez, elles s'y accoutument. C'est d'ailleurs le seul moyen de les tenir en bride. Mais si vous leur laissez prendre l'habitude de se donner des airs et de s'imaginer qu'elles sont délicates, elles deviennent bientôt vos maîtresses, comme cela arrive malheureusement chez moi. Il faut pourtant que cela finisse. Je veux désormais être obéie, et je les ferai fouetter, l'une après l'autre, si elles n'y prennent garde ; et Marie en jetait autour d'elle des regards de colère.

Jane, à ces paroles, se courba et baissa la tête, car elle sentait que ces menaces lui étaient particulièrement adressées. Miss Ophélia parut avoir pris quelque drogue qui allait la faire éclater ; mais, voyant qu'il était inutile de chercher davantage à émouvoir une nature comme celle de Marie, elle se contint, ne dit plus une parole, et quitta la chambre.

Il lui était bien pénible d'aller dire à Rosa que son intercession n'avait rien produit. En effet, peu de temps après, un des domestiques de Marie vint chercher Rosa pour la mener à la maison du fouet, où elle fut traînée malgré ses larmes et ses supplications.

Peu de jours après, Tom se tenait sur un des balcons, quand il fut accosté par Adolphe, qui, depuis la mort de son maître, était inconsolable et comme brisé par la douleur. Il savait que Marie avait pour lui une espèce d'antipathie ; du vivant de Saint-Clare, il n'y avait fait aucune attention ; mais à présent, il passait la moitié de sa vie à trembler et à redouter l'avenir. Marie avait eu plusieurs conférences avec son avoué, et, après avoir consulté le frère de Saint-Clare, elle s'était déterminée à vendre la propriété avec tous les esclaves, hormis ceux qui lui appartenaient en propre, et qu'elle désirait emmener avec elle à la plantation de son père.

— Savez-vous, Tom, que nous allons tous être vendus ? dit Adolphe.

— Comment le savez-vous ? demanda Tom.

— J'étais caché derrière un rideau quand madame causait avec l'homme de loi. Dans quelques jours, nous serons tous mis à l'enchère, Tom.

— Que la volonté du Seigneur soit faite ! dit Tom en croisant les bras et en soupirant profondément.

— Nous n'aurons jamais un maître comme celui que nous avons perdu ; mais j'aime mieux être vendu que d'appartenir à madame, reprit Adolphe.

Tom s'éloigna ; son cœur était si plein ! l'espérance de sa liberté et le souvenir de sa femme et de ses enfants se présentèrent à son âme résignée et patiente ; mais, ainsi que le naufragé qui, du milieu des vagues où il va périr, aperçoit le clocher et les toits de son village natal, il disait adieu à tous ses désirs, à toutes ses espérances. Il serra fortement ses bras contre sa poitrine, retint ses larmes, et tâcha de prier. Sa pauvre âme avait un tel amour, un tel besoin de liberté, que pour lui le combat fut terrible, et plus il disait : « Seigneur ! que votre volonté soit faite ! » plus il souffrait.

Il alla chez miss Ophélia, qui, depuis la mort d'Éva, l'avait toujours traité avec une bonté pleine d'égards.

— Miss Feely, lui dit-il, monsieur Saint-Clare m'avait promis ma liberté, il m'avait dit qu'il s'en occupait, et, à présent, si miss Feely était assez bonne pour en parler à madame, peut-être ne ferait-elle pas de difficultés, puisque c'était le désir de monsieur.

— Je ne demande pas mieux, Tom, et je ferai ce que je pourrai pour vous. Mais, si l'affaire dépend de madame Saint-Clare, je ne puis vous donner beaucoup d'espoir ; — néanmoins, je tenterai.

Ceci avait lieu quelques jours après le châtiment infligé à Rosa, et tandis que miss Ophélia se préparait à retourner dans sa province du Nord.

Elle pensait que peut-être, en intercédant pour Rosa, elle avait parlé avec trop de chaleur, et elle résolut, cette fois, de modérer son zèle et d'être aussi conciliante que possible. Elle composa donc son visage, prit son tricot, et entra dans la chambre de Marie avec la pensée décisive d'être aussi agréable qu'elle le pouvait, et de négocier l'affaire de Tom avec toute la finesse diplomatique dont elle serait capable.

Elle trouva de nouveau Marie étendue sur sa chaise longue, le coude appuyé sur des coussins, et choisissant de belles étoffes de deuil que Jane déployait devant elle.

— Celle-ci me convient parfaitement, dit Marie, mais je ne suis pas convaincue qu'elle soit assez de deuil.

— Madame, reprit Jane avec précipitation, madame la générale Dirbuon portait cette même étoffe, l'été dernier, après la mort du général. Cela vous ira à merveille.

— Qu'en pensez-vous ? dit Marie à miss Ophélia.

— Je ne sais trop ; c'est une affaire de mode, et je vous crois meilleur juge que moi.

— Le fait est, reprit Marie, que je n'ai pas une robe à mettre. Et comme je vais quitter cette maison, et partir la semaine prochaine, je dois me décider à quelque chose.

— Comment ! vous comptez partir sitôt que cela ?

— Oui. Le frère de Saint-Clare m'a écrit, et il pense, comme mon avoué, qu'il faut mettre à l'enchère les esclaves et le mobilier. Il vaut donc mieux que je m'en aille.

— Il est une chose dont je voulais vous entretenir, dit miss Ophélia. Augustin avait promis à Tom sa liberté, et avait même commencé à s'occuper légalement de cette affaire. J'espère que vous emploierez votre influence pour la terminer.

— Non, certainement, s'écria Marie avec aigreur, je n'en ferai rien. Tom est un des esclaves de l'établissement qui valent certainement le plus ; c'est une chose impossible. D'ailleurs, qu'a-t-il besoin de liberté ? il est beaucoup mieux comme il est.

— Mais il le désire ardemment, dit miss Ophélia ; et Saint-Clare le lui avait promis.

— Je crois bien qu'il le désire, — ils le désirent tous ; c'est une race mécontente, voulant toujours ce qu'elle n'a pas. Mais moi, j'agis par principe ; je suis contraire à l'émancipation. Un nègre, tant qu'il dépend d'un maître, se conduit en général assez bien : donnez-lui la liberté, il devient paresseux, fainéant, se met à boire, et finit par être un vrai vaurien. Allez, j'en ai vu faire cent fois l'expérience ; ce n'est pas leur rendre service que de les émanciper.

— Mais Tom est si bon, si diligent et si pieux.

— Allons donc ! j'en ai vu des centaines comme lui. Il se conduit bien parce qu'il est bien surveillé, — voilà tout.

— Mais songez donc, dit miss Ophélia, que si vous le vendez, il peut tomber entre les mains d'un mauvais maître.

— Bah ! dit Marie, il n'arrive pas une fois sur cent qu'un bon esclave ait un mauvais maître. En général, et quoi qu'on en dise, les maîtres sont bons. J'ai été élevée et j'ai toujours vécu dans le Midi, et je n'ai jamais connu un maître qui maltraitât ses esclaves ; ils sont toujours traités comme ils le méritent, et leur sort ne m'inquiète guère.

— Soit ! dit miss Ophélia avec énergie, mais je sais qu'une des dernières volontés de votre mari était que Tom eût sa liberté ; il en avait fait la promesse à la chère petite Eva mourante, et je ne pense pas que vous ayez le droit de ne pas la remplir.

A ces mots, Marie se couvrit la figure de son mouchoir, eut recours à son flacon de sels, et se mit à sangloter.

— Tout le monde est contre moi ! s'écria-t-elle. On est si inconsidéré, si imprudent, oh ! oui, c'est bien imprudent à vous de me rappeler ainsi mes tristes souvenirs. Personne ne me comprend, et mes épreuves sont d'une nature si particulière. Oh ! c'est bien cruel ! je n'avais qu'une fille, et elle m'a été enlevée. J'avais un mari qui me convenait si bien ! (Il est si difficile de me convenir) et lui aussi m'a été ravi. Vous semblez, vraiment, n'avoir aucune sympathie pour ma douleur, puisque vous me rappelez des choses qui me tuent. Je ne doute pas de vos intentions, elles sont bonnes, sans doute, mais c'est très imprudent.

Et Marie soupira et sanglota de plus belle, et appela Mammy pour ouvrir la fenêtre, lui donner son flacon de camphre, lui décrocher sa robe et lui baigner les tempes avec de l'eau froide.

Miss Ophélia profita de ce moment de confusion pour quitter la chambre.

Elle vit bien que tout ce qu'elle dirait ne servirait à rien, car Marie avait une facilité extrême à prendre des attaques de nerfs, et, dès ce jour, elle ne manqua jamais d'avoir recours à ce moyen, chaque fois qu'il fut question des désirs de son mari ou d'Eva, par rapport aux esclaves.

Miss Ophélia n'eut donc d'autre ressource que d'écrire à mistress Shelby de la part de Tom, de lui peindre sa triste position, et lui demander de venir à son secours.

Le lendemain, Tom, Adolphe et une demi-douzaine d'autres nègres, furent envoyés à un magasin d'esclaves, pour y attendre le marchand qui devait les vendre aux enchères.

CHAPITRE XXX.

Le magasin d'esclaves.

Un magasin d'esclaves ! Pour se faire une idée d'un magasin de ce genre, quelques-uns de mes lecteurs évoqueront peut-être leurs plus horribles souvenirs. Ils se le représenteront comme une caverne affreuse et obscure, comme un Tartare profond, immense, épouvantable, où ne pénètre jamais la lumière du jour. Naïf lecteur, vous aurez tort. Nous vivons à une époque où les hommes connaissent l'art de faire le mal avec adresse, avec bonne grâce même, sans blesser les regards, sans froisser la sensibilité des gens comme il faut. L'esclave est, au marché, un article bien coté ; aussi, nourriture, propreté, soins minutieux, rien n'est épargné pour qu'il soit, au moment de la vente, gras, reluisant et robuste. Un magasin d'esclaves, à la Nouvelle-Orléans, est une maison qui, pour l'extérieur, ressemble assez à toutes les autres ; — elle est tenue avec propreté, et chaque jour on range sous une espèce de couvert, le long de la façade, une file d'hommes et de femmes qui servent d'enseigne et indiquent le genre d'affaires qui se fait à l'intérieur.

C'est avec politesse que vous serez invité à entrer, à jeter un coup d'œil sur la marchandise. Dans la foule des esclaves en vente, vous trouverez des maris, des femmes, des frères, des sœurs, des mères et de jeunes enfans, qui vont être vendus séparément ou par lots, au gré de l'acheteur. Et les âmes immortelles que le fils de Dieu racheta au prix de ses angoisses et de son sang, dans ce jour où la terre trembla, où les rochers se fendirent, où les tombeaux s'ouvrirent d'eux-mêmes, ces âmes sont vendues, affermées, hypothéquées ou échangées, contre des épiceries ou toute autre marchandise, suivant le caprice de l'acheteur, ou les commodités du commerce.

Un jour ou deux après la conversation que Marie et miss Ophélia eurent ensemble, Tom, Adolphe, et environ une demi-douzaine des esclaves de Saint-Clare, furent remis entre les mains bienveillantes de monsieur Skeggs, gérant d'une maison située rue de... C'est là qu'ils devaient rester jusqu'au lendemain, jour de vente.

Tom, comme la plupart de ses compagnons, avait une malle assez grande, pleine de vêtemens. On les fit entrer, pour la nuit, sous un long hangar, où se trouvèrent mêlés des hommes de tout âge, de toute taille, de toute couleur, et cette foule se mit à pousser des éclats de rire, des cris d'une gaîté insouciante.

— Ah ! ah ! c'est bien ! allons, mes enfans ! allons ! dit monsieur Skeggs. On est toujours joyeux chez moi ! n'est-ce pas, Sambo ? dit-il en s'adressant, avec un air d'approbation, à un gros nègre qui, par ses tours d'adresse et sa grossière bouffonnerie, avait occasionné les cris que Tom venait d'entendre.

Comme on se l'imagine, Tom n'était pas d'humeur à prendre sa part de cette joie ; aussi, s'éloignant le plus possible du groupe bruyant, il s'assit sur sa malle et s'appuya le front contre le mur.

Les négocians en chair humaine emploient, par système, tous les moyens possibles pour exciter parmi leurs esclaves le bruit et la joie ; c'est par ce procédé qu'ils les étourdissent et les rendent insensibles à leur condition. Le principal but du traitement auquel un esclave est soumis depuis le jour de sa vente sur les marchés du Nord, jusqu'à son arrivée dans le Midi, c'est de l'endurcir, de tuer sa pensée, d'en faire une brute. Le marchand va chercher des recrues dans la Virginie ou le Kentucky, et il les mène dans quelque endroit favorable, salubre, souvent près de la mer, et là, il leur donne un degré convenable d'embonpoint.

Ils ont chaque jour une nourriture abondante, et dans la crainte que le chagrin ne les fasse dépérir, on leur joue du violon et on les fait danser une partie de la journée. Ceux qui ne se livrent pas à la gaîté, ceux que le souvenir d'une femme ou d'un enfant attriste, ceux-là sont notés comme étant d'une humeur sombre, et dangereux. Aussi sont-ils exposés à tous les maux que la mauvaise volonté d'un homme cruel peut leur faire souffrir ; et cet homme n'a nul compte à rendre de sa conduite ! Ils montrent habituellement, surtout en présence des acheteurs, de la force, de l'agilité et de la bonne humeur, dans l'espoir que ces qualités leur feront trouver un bon maître, et dans la crainte que leur conducteur ne les maltraite s'il ne trouvait pas à les vendre.

— Que fait donc là ce nègre ? dit Sambo en s'approchant de Tom, après le départ de monsieur Skeggs. Sambo était un gros nègre, de haute taille, toujours joyeux, bavard, et grand faiseur de tours et de grimaces.

— Que faites-vous là ? dit Sambo en s'avançant ver Tom et en lui tâtant les côtes d'une façon ridicule. Il paraît qu'on médite ?

— On va me vendre demain à l'enchère, répondit Tom tranquillement.

— Vous vendre à l'enchère ! eh ! eh ! mon vieux ! est-ce que cela vous amuse ? Je voudrais prendre aussi le chemin du marché ; oh ! comme je les ferais rire ! Est-ce que toute votre société part demain avec vous, continua Sambo en mettant familièrement la main sur l'épaule d'Adolphe.

— Laissez-moi tranquille, répondit fièrement Adolphe en se redressant avec un air d'extrême dégoût.

— Ah ! mes enfans, ce monsieur est un nègre blanc, blanc comme du lait, et parfumé ! dit-il en s'approchant d'Adolphe et en le flairant.

— Comme il serait utile dans la boutique d'un marchand de tabac; il embaumerait! Il achalanderait la boutique, j'en suis sûr.

— Va-t-en! s'écria Adolphe furieux.

— Seigneur! comme vous êtes irritable, vous autres, les nègres blancs. Regardez! Sambo imita, d'une façon plaisante, les manières d'Adolphe; puis il lui dit: Vous avez bonne tournure et de la grâce; vous avez appartenu à une famille distinguée, sans doute?

— Oui, répondit Adolphe. Mon ancien maître aurait pu vous acheter tous.

— Dis nous le nom de ce gentleman?

— J'appartenais à la famille Saint-Clare, répond t Adolphe avec orgueil.

— Vrai? ils sont bien heureux d'être débarrassés de vous. Ils vous ont sans doute échangés contre une partie de pots fêlés et de marchandises du même genre, dit Sambo avec une grimace provocatrice.

Adolphe, que ces plaisanteries exaspéraient, s'élança avec fureur contre son adversaire, jurant et frappant de tous côtés. Les autres esclaves se mirent à rire et à pousser des cris, si bien que le vacarme fit venir le gardien.

— Qu'est-ce donc, mes enfans? de l'ordre! de l'ordre! dit-il en entrant et en faisant claquer un énorme fouet.

Les nègres s'enfuirent de différens côtés, excepté Sambo, qui, comptant sur la faveur qu'il s'était acquise auprès du gardien par son caractère enjoué, resta ferme à son poste, baissant la tête et faisant une affreuse grimace toutes les fois que son maître se tournait de son côté.

— Maître, nous nous conduisons bien; ce sont les nouveaux venus qui mettent ici le désordre. Ils ne font que nous chercher querelle.

Le gardien se tourna du côté de Tom et d'Adolphe, il leur distribua, à tout hasard, quelques soufflets et quelques coups de pied, et il sortit après avoir recommandé aux esclaves de se bien conduire et d'aller se coucher.

Tandis que cette scène se passe dans la chambre des esclaves mâles, le lecteur ne sera sans doute pas fâché de jeter un coup d'œil dans le local destiné aux femmes. Couchées sur le parquet, toutes ces malheureuses se sont endormies dans différentes attitudes. Elles offrent, dans leur teint, toutes les nuances, depuis le noir d'ébène jusqu'au blanc, et tous les âges sont confondus. Voici une fille de dix ans, d'une beauté brillante. En attendant le sommeil, elle pleure au milieu de l'indifférence générale; sa mère a été vendue hier. Voici une vieille négresse toute décrépite; ses bras décharnés, ses mains calleuses, attestent de rudes travaux; on va la vendre demain comme un article de rebut dont on se débarrasse à tout prix. Quarante ou cinquante autres esclaves, la tête cachée dans une couverture ou sous quelque vêtement, sont couchées pêle-mêle. Dans un coin, le plus éloigné des groupes, voilà deux femmes qui, par leur air de distinction, inspirent un intérêt tout particulier. L'une d'elles est une mulâtresse de quarante ou cinquante ans, décemment habillée. Elle a un regard caressant, une physionomie douce et agréable. Sur sa tête est roulé, en forme de turban, un madras d'un rouge éclatant. Tous ses vêtemens, bien taillés, et faits d'une étoffe de bonne qualité, montrent qu'on a pourvu soigneusement à tous ses besoins. Une enfant de quinze ans, sa fille, se presse contre elle comme un oiseau dans son nid. C'est une quarteronne, comme on peut le voir à son teint plus blanc; pourtant, elle ressemble à sa mère d'une manière frappante. C'est la même douceur dans le regard; les mêmes yeux noirs, voilés de plus long cils; et sa chevelure, couleur de jais, descend en boucles touffues sur ses épaules. Tout est propre dans sa mise; et ses mains, délicates et blanches, ne semblent guère avoir fait connaissance avec les travaux serviles. On va vendre ces deux femmes demain avec les esclaves de Saint-Clare. L'homme respectable auquel elles appartiennent, auquel on doit remettre l'argent provenant de la vente, cet homme, membre de l'église chrétienne de New-York, recevra son argent, et, sans y penser autrement, il ira prier le Dieu qui est tout à la fois le sien et celui de ses esclaves.

Ces deux femmes, que nous appellerons Suzanne et Emmeline, avaient été attachées à la personne d'une dame de la Nouvelle-Orléans. Cette dame, charitable et pieuse, avait mis tous ses soins, en leur faisant donner de l'éducation, à leur inspirer des sentimens religieux. Elles avaient appris à lire et à écrire; on leur avait enseigné les vérités de la religion, et elles avaient été aussi heureuses que possible dans leur condition. Mais leur protectrice vint à laisser l'administration de ses biens à son fils unique, qui, par son insouciance et sa conduite extravagante, en aliéna la plus grande partie pour des sommes énormes, et finit par se ruiner. Un des principaux créanciers était cet homme respectable de New-York, qui faisait partie de la maison B... et Ce. M. B... écrivit à ce sujet à son avocat de la Nouvelle-Orléans. Après avoir fait saisir les immeubles, dont la valeur la plus nette était représentée par ces deux femmes et un lot d'esclaves travaillant aux plantations, l'avocat demanda, par une lettre adressée à monsieur B..., de quelle manière il devait agir. Monsieur B..., en sa qualité de chrétien et comme citoyen d'un Etat qui prohibe l'esclavage, ne savait trop quelle décision prendre. Acheter et vendre des hommes, des âmes immortelles! Sans aucun doute, un tel commerce lui répugnait. Mais ne s'agissait-il pas de trente mille dollars? Assurément, on ne pouvait pas sacrifier tant d'argent à un principe. Aussi, après bien des hésitations, après avoir consulté ceux qui devaient lui donner des conseils dans le sens de ses intérêts, monsieur B... écrivit à son avocat d'agir de la manière qui lui paraîtrait la plus avantageuse, et de lui faire parvenir son argent aussi promptement que possible.

Le jour qui suivit l'arrivée de la lettre à la Nouvelle-Orléans, Suzanne et Emmeline furent envoyées au dépôt pour y attendre la vente générale, qui devait se faire le lendemain. Tandis qu'à la clarté de la lune, dont les rayons pénètrent à travers les fenêtres grillées, elles nous regardent d'un air abattu, prêtons un moment l'oreille à leur conversation. Elles pleurent, mais sans bruit, dans l'espoir de se cacher leurs larmes l'une à l'autre.

— Mère, posez votre tête sur mes genoux, et tâchez de dormir un peu, dit la jeune fille en s'efforçant de paraître calme.

— Non, Emmeline, je ne puis dormir, j'ai le cœur trop gros. C'est peut-être la dernière nuit que nous passons ensemble!

— Mère! ne dites pas cela! Nous serons peut-être vendues à la même personne, qui sait?

— J'en dirais autant à toute pauvre femme qui aurait, comme moi, besoin de consolations, répondit Suzanne. Mais j'ai si peur de vous perdre! Le malheur qui nous menace m'occupe entièrement.

— Mère, le gardien nous a dit que nous avions l'une et l'autre belle apparence, et que nous trouverions sans peine un acheteur.

Suzanne se rappela quels avaient été les regards et les paroles du gardien. Elle se sentit froid au cœur en se souvenant qu'après avoir examiné attentivement les mains et les longs cheveux d'Emmeline, on l'avait noté comme une marchandise de première qualité. Suzanne, qui avait reçu une éducation chrétienne, qui avait pris l'habitude de lire chaque jour la Bible, avait tous les sentimens d'une mère chrétienne, et s'arrêtait avec horreur à la pensée que sa fille, une fois vendue, pouvait être exploitée d'une manière infâme. Mais rien ne pouvait lui donner le moindre espoir, rien ne pouvait la protéger.

— Mère, je crois que nous serions bien heureuses, si nous pouvions entrer dans quelque famille, vous comme cuisinière, et moi comme lingère ou femme de chambre. C'est assurément une chose possible. Tâchons de paraître belles et enjouées; ayons soin de dire ce que nous savons faire, et nous réussirons peut-être.

— Demain, Emmeline, je vous recommande, en peignant vos cheveux, de les rabattre par derrière.

— Pourquoi, mère? Ce genre de coiffure ne me va pas bien.

— C'est vrai ; mais vous serez de meilleure vente.

— Je n'en vois pas la raison, objecta l'enfant.

— Si vous avez un air simple et décent, vous aurez la chance d'être achetée pour quelque bonne famille ; ce qui n'arrivera pas, si vous vous efforcez seulement de paraître belle. J'ai plus d'expérience que vous à cet égard, ma fille.

— Bien! mère, je vous obéirai.

— Emmeline, si à l'avenir nous ne devons plus nous voir; si le maître qui m'achètera m'emmène dans les plantations du Nord, loin de vous, au moins conservez le souvenir de votre éducation, des leçons de votre maîtresse. Emportez avec vous votre Bible et votre livre de cantiques, et, si vous n'abandonnez pas le Seigneur, il ne vous abandonnera pas.

La pauvre femme se tait et demeure plongée dans un sombre abattement. Car elle sait que demain, un homme, quel qu'il soit, vil, brutal, impie et sans pitié, pourvu qu'il ait assez d'argent pour en payer la valeur, peut devenir le propriétaire de sa fille; il peut l'acheter, corps et âme; et alors, comment cette enfant pourra-t-elle conserver sa foi? Toutes les pensées occupent son esprit, tandis qu'elle tient sa fille dans ses bras, et qu'elle s'afflige de la voir belle et attrayante. Le souvenir de l'éducation pieuse et chaste qui a mis sa fille au-dessus de ses compagnes d'infortune, paraît en quelque sorte augmenter sa douleur. Il ne lui reste plus de forces que pour prier. Et c'est ainsi que de ces prisons si propres, si bien tenues, où l'on entasse les esclaves, se sont élevées jusqu'à Dieu des prières qui seront un jour exaucées, car il est écrit : « Il vaudrait mieux pour celui qui scandalise son prochain qu'on lui mît au cou une meule de moulin, et qu'on le précipitât dans les profondeurs de la mer. »

La lumière douce et paisible de la lune projette sur les esclaves endormis l'ombre des barreaux de la fenêtre. La mère et sa fille répètent, sur un ton mélancolique, un chant funèbre bien connu des esclaves.

Oh! où est l'infortunée Marie?
Oh! où est l'infortunée Marie?
Elle est arrivée dans le pays des heureux.
Elle est morte, et elle est allée au ciel ;
Elle est morte, et elle est allée au ciel ;
Elle est arrivée dans le pays des heureux.

Ces paroles, chantées par des voix pleines de douceur et de tristesse, étaient comme les soupirs d'un être qui, sans espoir sur la terre, n'attend plus rien que du ciel. On eût dit qu'elles s'élevaient en ondulant dans la noire prison, à mesure que ces vers étaient murmurés.

Oh! où sont Paul et Silas?
Oh! où sont Paul et Silas!
Ils sont partis pour le pays des heureux.
Ils sont morts, et sont allés au ciel ;
Ils sont morts, et sont allés au ciel ;
Ils sont arrivés dans le pays des heureux.

Chantez, pauvres âmes! chantez encore. La nuit est courte, et le jour qui vient doit vous séparer pour jamais!

Enfin voilà qu'il fait jour, et chacun est sur pied. Le digne monsieur Skeggs se montre leste et affairé. Il faut qu'il dispose pour la vente une partie des marchandises qu'il a en magasin. Il jette un coup d'œil rapide sur les toilettes, et recommande à chacun de prendre un air frais et gaillard. Enfin, avant de se mettre en route pour la Bourse, tous les esclaves, rangés en cercle, passent une dernière inspection.

Monsieur Skeggs, portant la palme comme insigne de ses fonctions, et le cigare à la bouche, fait sa ronde, et donne le dernier coup de fer à sa marchandise.

— Hé! là, dit-il en s'arrêtant en face de Suzanne et d'Emmeline, où sont vos tresses de cheveux, fillette?

L'enfant regarda sa mère d'un air timide. Suzanne répondit, avec cette adresse insinuante qui caractérise les gens de sa classe :

— Je lui ai recommandé, la nuit dernière, de ne pas laisser ses cheveux flotter autour de son cou, mais de se coiffer d'une manière simple et propre : c'est plus décent.

— Au diable! répondit brusquement monsieur Skeggs en se tournant vers la jeune fille. Allez bien vite, et coiffez-vous d'une façon plus égrillarde. Puis, faisant tournoyer le rotin qu'il avait à la main, il ajouta : — Et qu'on revienne à l'instant.

— Et vous, la mère, allez lui aider. — Ces tresses de cheveux peuvent amener une différence de cent dollars dans le prix de vente.

Sous un dôme magnifique et sur un pavé de marbre se promenaient des hommes de toutes les nations. Autour d'un parquet circulaire étaient de petites tribunes ou chaires destinées aux présidens et aux huissiers. Deux de ces tribunes, placées en face l'une de l'autre, étaient occupées par des hommes instruits et d'un extérieur brillant, qui, dans un langage mêlé d'anglais et de français, excitaient à l'envi les connaisseurs à mettre des enchères sur les marchandises. Une troisième tribune, encore inoccupée, était entourée d'un groupe qui attendait le commencement de la vente. C'est là que nous allons retrouver les esclaves de Saint-Clare, Tom, Adolphe et quelques autres. C'est là aussi qu'on a emmené Suzanne et Emmeline. L'anxiété et l'abattement se peignent sur la figure de ces pauvres femmes. Des spectateurs, venus pour acheter ou pour se distraire, sont réunis autour du groupe ; ils portent la main, ils font des commentaires sur les esclaves avec autant de sang-froid que des maquignons en train de discuter les qualités d'un cheval.

— Holà! que venez-vous faire ici? dit un fashionnable en frappant sur l'épaule d'un jeune homme à la mise élégante, qui examinait Adolphe à l'aide d'un lorgnon.

— J'ai besoin d'un domestique ; j'ai appris qu'on vendait les esclaves de Saint-Clare, et j'ai cru que c'était l'occasion de jeter un coup d'œil.

— Je me garderai bien d'acheter les esclaves de Saint-Clare. Ils sont tous gâtés, effrontés en diable.

— Soyez tranquille ; si j'en achète quelqu'un, j'aurai soin qu'il change d'allures. Il verra bien vite qu'il n'a plus affaire à un maître comme *monsieur* Saint-Clare. Parole d'honneur! je vais acheter ce drôle ; sa tournure me plaît.

— Vous verrez qu'il vous donnera du fil à retordre. Il a le diable au corps.

— Oui! malgré ses grands airs, il comprendra qu'on ne fait pas le diable avec moi. Je lui ferai tâter du cachot pendant quelque temps, ce qui me le dressera d'une manière convenable. Vous verrez comme je le mettrai à la raison! je lui ferai subir une métamorphose complète. Bah! je l'achète ; c'est décidé.

Cependant, Tom examinait attentivement toutes les figures qui s'étalaient devant lui ; il cherchait si, dans la foule, il ne trouverait pas un homme à qui il donnerait volontiers le nom de maître. Lecteur, si jamais vous étiez dans la nécessité de choisir, parmi deux cents individus, un maître qui aurait le droit de disposer de vous comme de sa propriété, vous reconnaîtriez peut-être, comme Tom, qu'il y a bien peu d'hommes à qui on voudrait appartenir.

Tom vit bon nombre d'hommes ; les uns étaient grands, gros, grossiers; d'autres, petits, maigres et gazouillant sans cesse; d'autres encore avaient de longues figures, rudes et osseuses ; il y avait toutes les variétés d'hommes trapus, vulgaires, qui ramassent leurs semblables comme des miettes de pain et les jettent dans le feu ou dans la corbeille avec une égale indifférence, pourvu qu'ils s'enrichissent. Mais Tom ne vit point dans la foule un seul Saint-Clare.

Un peu avant le commencement de la vente, un homme de petite taille, mais large et musculeux, vêtu d'un vieux pantalon couvert de boue et d'une mauvaise chemise qui

laissait voir à nu toute sa poitrine, s'ouvrit, à l'aide de ses coudes, un passage à travers la foule, comme un homme qui marche résolument à son but, c'est-à-dire à ses affaires. Il arriva près du groupe, et se livra à un minutieux examen. Sa vue fit naître dans le cœur de Tom un sentiment d'horreur et de répulsion, et, à mesure qu'il s'approcha ce sentiment devint plus énergique. Quoique de petite taille, cet homme était évidemment d'une force herculéenne. Sa grosse tête, large et ronde, ses yeux d'un gris-clair, ses sourcils épais et roux, ses cheveux raides et brûlés par le soleil, rendaient, il faut l'avouer, sa personne peu attrayante. Sa bouche large et difforme était pleine de tabac, et, de temps en temps, il en rejetait fièrement le jus, qui, lancé avec force, tombait bruyamment à terre. Ses mains étaient démesurément épaisses, velues, hâlées, couvertes de boue, et garnie de longs ongles; en un mot, il était hideux. Il examina les esclaves avec une attention toute particulière; il saisit Tom par la mâchoire, et lui ouvrit la bouche pour regarder ses dents; il lui fit retrousser ses manches pour voir ses muscles; il le fit tourner, courir, sauter, pour s'assurer qu'il avait de bonnes jambes.

— Où avez-vous été élevé? dit-il après toutes ces épreuves.

— Dans le Kentucky, maître, répondit Tom en regardant autour de lui comme pour appeler un libérateur.

— Qu'y faisiez-vous?

— Je travaillais dans la ferme, répondit Tom.

— C'est probable, dit l'autre en s'éloignant.

Il s'arrêta un moment devant Adolphe, rejeta sur les bottes bien cirées de l'esclave tout le jus de tabac qu'il avait dans la bouche, et passa outre en toussant d'une façon dédaigneuse. Il fit une nouvelle pause devant Suzanne et Emmeline. Il attira brutalement Emmeline près de lui, et, ôtant de sa poche sa main lourde et sale, il la promena sur le cou et la poitrine de l'enfant; il tâta ses bras; il regarda ses dents, et la repoussa près de sa mère.

La pauvre fille eut peur et se mit à pleurer.

— Avez-vous fini vos façons! lui cria-t-on. On ne pleurniche pas ici; la vente va commencer. Et la vente commença.

Adolphe fut adjugé pour une somme assez forte au jeune gentleman qui avait précédemment manifesté l'intention de l'acheter. Les autres esclaves de Saint-Clare échurent à différens enchérisseurs.

— A votre tour, mon garçon, dit l'huissier à Tom. Entendez-vous?

Tom s'avança sur l'estrade et promena autour de lui des regards inquiets. On n'entendait qu'un bruit confus où se mêlaient les cris du vendeur et le feu croisé des enchères, qui se faisaient tantôt en anglais, tantôt en français. Enfin le coup de marteau se fit entendre; l'huissier annonça le prix de vente, et la dernière syllabe du mot dollars retentit dans toute la salle. Tom était adjugé... Il avait un maître.

On le fit descendre de l'estrade. Le petit homme à tête ronde, lui mettant brutalement la main sur l'épaule, le poussa à l'écart, et lui dit d'une voix rauque:

— Restez là.

Tom était complétement ahuri. Les enchères allaient leur train; les mots anglais et français se confondaient toujours et formaient un bruit assourdissant. — Le marteau retombe... Suzanne est vendue... Elle descend de l'estrade, s'arrête, et regarde précipitamment derrière elle... sa fille lui tend les bras. Les traits de Suzanne expriment les angoisses de son cœur, et elle implore par un regard la pitié de son nouveau maître. C'est un homme de moyen âge dont la figure annonce de la bienveillance.

— Maître, je vous en supplie! achetez ma fille.

— Je le voudrais bien, mais j'ai peur de ne pas être assez riche, répondit le monsieur.

Et il se sentit vraiment ému de compassion lorsqu'il vit la jeune fille monter sur l'estrade et jeter autour d'elle des regards effrayés.

Le sang vient colorer les joues d'Emmeline, tout à l'heure si pâle; le feu de la fièvre s'allume dans ses yeux, et sa mère est désolée de la voir plus belle que jamais. L'huissier, prompt à saisir le moment favorable, débite avec volubilité son mélange d'anglais et de français, et les enchères s'accumulent rapidement.

— Je ferai tout mon possible, dit le monsieur à l'air bienveillant.

Et il se joint à la foule des enchérisseurs. En peu d'instans on a dépassé les bornes que lui prescrit sa bourse, et il se tait. L'huissier devient plus pressant, mais les enchères se ralentissent. Le débat se prolonge entre un vieillard à mine aristocratique et notre ancienne connaissance à tête ronde. Le vieillard met encore quelques enchères en jetant sur son adversaire un coup d'œil de mépris; mais la tête ronde a cette espèce de supériorité que donnent l'opiniâtreté et les dimensions de la bourse. La lutte se termine bientôt; le marteau tombe; la jeune fille est vendue, corps et âme, et Dieu seul peut la sauver.

Son maître est monsieur Legree, propriétaire d'une plantation de coton, sur les bords de la rivière Rouge. On pousse Emmeline à côté de Tom et de deux autres esclaves. Elle part et pleure en s'éloignant.

Le gentleman bienveillant est désolé.

— Mais, qu'y faire? dit-il; c'est un malheur qui arrive tous les jours. Dans toutes les ventes on voit pleurer des filles et des mères. C'est un mal sans un remède.

Et il part en emmenant sa nouvelle esclave.

Deux jours après, l'avocat de monsieur B., ce chrétien de New-York, lui envoya son argent. Sur le revers de la traite qui lui fut adressée, écrivons ces paroles du juge rémunérateur auquel il rendra un jour compte de ses œuvres: « Quand il tire vengeance du sang versé, il n'oublie pas le cri du faible. »

CHAPITRE XXXI.

Le passage du milieu.

« Vos yeux sont trop purs pour souffrir le mal, et vous ne pouvez, sans indiscrétion, regarder l'iniquité. Pourquoi donc voyez-vous avec tant de patience ceux qui commettent de si grandes injustices? Pourquoi demeurez-vous dans le silence pendant que l'impie dévore ceux qui sont plus justes que lui. »

SCAB., I, 13.

Sur l'arrière d'un mauvais petit bateau qui voguait sur la rivière Rouge, était assis Tom; — il avait des chaînes aux mains, aux pieds, et sur la poitrine un poids bien plus lourd que des chaînes. — Tout avait disparu de son ciel, la lune, les étoiles; tout avait disparu comme ces arbres et ce rivage, qui à présent fuyaient pour ne plus reparaître. Sa maison du Kentucky, avec sa femme, ses enfans, et ses bons propriétaires; la maison de Saint-Clare avec son luxe et sa splendeur; la tête dorée de la petite Eva avec ses regards de sainte; son maître si fin, si gai, si beau, si insouciant, et pourtant si bon, — ces heures si faciles et si douces... tout s'était évanoui. Et que lui restait-il? hélas!...

Une des choses les plus tristes pour l'esclave noir, qui, en général, s'attache facilement, et dont la nature est portée à la sympathie, est, en changeant de maître, de courir la chance d'appartenir à un homme dur et brutal, après avoir pris l'habitude de sentimens délicats et d'une vie aisée et douce dans une famille riche et charitable. Il est comme une table ou un fauteuil qui, après avoir fait l'ornement d'un magnifique salon, tombe plus tard gâté et dégradé dans un sale cabaret ou dans quelque repaire de l'abjecte débauche: la seule différence est que le meuble ne peut pas sentir et que l'homme sent; car même l'acte légal qui le déclare l'objet d'un autre, n'efface jamais de son âme

l'espérance, le désir, la crainte, l'amour, et tout son petit monde de souvenirs.

Monsieur Simon Legree, le nouveau maître de Tom, avait acheté huit esclaves dans différens endroits de la Nouvelle-Orléans, et les avait conduits, enchaînés deux à deux, à bord du bon bateau à vapeur *le Pirate*, qui était à la levée, prêt à remonter la rivière Rouge.

Quand le bateau fut parti, il se mit en devoir d'examiner sa nouvelle emplette avec cet air de suffisante activité qui lui était propre. Arrivé devant Tom, que l'on avait revêtu pour le vendre de ses meilleurs habits, d'une chemise empesée et de bottes vernies, il s'arrêta et lui ordonna brusquement de se lever.

Tom obéit.

— Otez cette cravate, lui dit-il.

Et comme Tom, chargé de fers, mettait un peu de temps à l'ôter, il vint à son aide et lui arracha brusquement sa cravate qu'il mit dans sa poche. Puis il tira de la malle de Tom, qu'il avait déjà examinée avec soin, un vieux pantalon et une veste déchirée que l'esclave portait pour le travail de l'écurie, et il lui dit en lui ôtant ses menottes, et en lui montrant au coin au milieu des ballots :

— Allez là, et mettez ces habits.

Tom obéit et revint aussitôt.

— Otez vos bottes, lui dit monsieur Legree.

Tom les ôta.

— Tenez ! mettez cela, poursuivit son maître en lui jetant une paire de grossiers souliers comme en portent d'ordinaire les esclaves.

Tom, en changeant à la hâte d'habits, n'avait pas oublié de prendre sa Bible chérie ; et ce fut bien heureux, car monsieur Legree, après lui avoir remis ses menottes, procéda à l'examen minutieux de ce que contenaient les habits dont il venait de dépouiller le noir. Il en tira d'abord un mouchoir de soie qu'il mit dans sa poche, puis quelques petits objets sans valeur, que Tom avait conservés comme un trésor, parce qu'ils avaient amusé Éva ; il les regarda avec dédain et les jeta dans la rivière. Puis il examina et ouvrit un livre d'hymnes méthodistes que Tom avait oublié.

— Tiens ! vous êtes pieux, à ce qu'il paraît. — Comment vous nommez-vous ? Vous appartenez à l'Eglise, n'est-ce pas ?

— Oui, maître, répondit Tom avec un air décidé.

— Ah ! vraiment. Eh bien ! je vous réponds que je vous aurai bientôt corrigé. Sachez que chez moi il n'y a pas de nègres qui chantent, prient ou psalmodient. Maintenant, vous êtes averti, et ne l'oubliez pas ! ajouta-t-il en fixant sur Tom ses yeux gris et en lui jetant un regard sauvage. C'est moi qui suis votre Eglise à présent. Me comprenez-vous ? Votre devoir est d'être ce que je veux que vous soyez.

Une voix au fond de son cœur répondit : *Non*, et il lui sembla entendre les paroles d'une ancienne prophétie qu'Eva lui avait souvent lue, et qui disait : « Ne crains pas, car je t'ai racheté. Je t'ai appelé par mon nom. Tu es à moi. »

Mais Simon Legree n'entendit aucune voix, et cette voix-là, il ne devait jamais l'entendre. Il fixa un instant ses yeux sur le visage abattu de Tom, et s'éloigna. Puis il emporta la malle de Tom sur le gaillard d'avant, où, au milieu de rires moqueurs sur la folie qu'ont les nègres de dépenser leur argent pour singer les messieurs, il vendit un à un tous les objets que contenait la malle, qui elle-même fut enfin vendue à l'enchère. C'était vraiment une bonne plaisanterie, disait-on. C'était surtout drôle de voir Tom regardant ses effets qu'on emportait de côté et d'autre, mais l'enchère de la malle avait été la scène la plus bouffonne de la vente, et avait donné naissance à une foule de bons mots.

Cette petite affaire terminée, Simon s'adressa de nouveau à Tom.

— Vous voyez, lui dit-il, que je vous ai délivré de votre bagage. Ayez bien soin des habits que vous avez. — Vous en attendrez longtemps d'autres. Il faut que chez moi les nègres soient soigneux ; je leur donne un habit par an.

Il s'approcha alors d'Emmeline qui était enchaînée à une autre femme.

— Allons, ma chère ! lui dit-il en lui prenant le menton, il ne faut pas être triste comme cela.

Elle lui jeta un regard involontaire de crainte, d'horreur et de dégoût ; il le vit, et fronça le sourcil.

— Je n'aime pas ces grimaces, fille. Je veux que vous ayez la figure gaie quand je vous parle, entendez-vous ? Et vous, vieille face jaune, ajouta-t-il en s'adressant à la compagne mulâtre d'Emmeline, n'ayez pas cet air renfrogné. De la gaîté, je le veux. Et reculant de quelques pas : — C'est à vous tous que je parle, à présent, dit-il en frappant du pied, regardez-moi ! regardez-moi en face !

Tous les yeux se tournèrent vers lui comme fascinés par le regard gris et verdâtre de Simon.

— Et maintenant, s'écria-t-il en fermant un énorme et lourd poing qui ressemblait au marteau d'un forgeron, voyez-vous ce poing ? examinez-le, pesez-le ; et il le laissa tomber sur la main de Tom. Examinez ces os. Je vous assure que ce poing, à force de s'exercer sur des nègres, est devenu dur comme du fer. Je ne connais pas un nègre que je ne puisse renverser d'un seul coup, ajouta-t-il en approchant tellement son poing du visage de Tom que celui-ci cligna et retira sa tête. Je n'ai pas l'habitude de payer de maudits gardiens, moi ; je fais moi-même mes affaires, et je vous assure qu'elles sont bien faites. Il faut que chez moi l'on marche droit et sans réplique, c'est le seul moyen, et je vous avertis que vous me trouverez pas en moi un seul endroit sensible, pas un. Car, sachez-le, je suis sans pitié.

Les femmes retinrent involontairement leur respiration, et toute la troupe s'assit d'un air consterné, tandis que Simon alla boire un verre d'eau-de-vie à l'autre bout du bateau.

— C'est toujours ainsi que j'entre en matière avec mes nègres, dit-il, en s'adressant à un jeune homme à l'air comme il faut qui avait entendu son discours. J'ai pour principe de commencer durement afin de ne pas les tromper sur ce qui les attend.

— Vraiment ! dit l'étranger en l'examinant avec la curiosité d'un naturaliste étudiant quelque sujet extraordinaire.

— Oui, sans doute, je ne suis pas un de ces planteurs gentilshommes aux mains délicates qui se laissent tromper par de maudits surveillans. Tenez, regardez ces articulations, examinez ce poing. Je vous assure, monsieur, que ma chair est devenue dure comme la pierre à force de battre les nègres. Tenez, tâtez-moi cela.

L'étranger tâta la main de Simon en disant : — Très dure en effet, et je suppose que l'exercice a rendu votre cœur tout aussi dur.

— Bien certainement, dit Legree en éclatant de rire. Personne n'est moins doux que moi, et je ne me laisse toucher ni par les cris ni par les caresses des nègres.

— Vous avez fait là une bonne emplette.

— Oh ! oui, répondit Simon ; il y a surtout ce Tom. On m'assure que c'est quelque chose d'extraordinaire. Je l'ai payé un peu cher ; il pourra me servir de cocher, mais il faut avant tout qu'il se défasse d'habitudes qu'on lui a laissé prendre en le traitant comme jamais nègre ne devrait l'être. Quant à la femme jaune, je ne crois pas avoir fait un bon marché, je la crois malade. Mais je l'emploierai tout de même, elle peut durer un an ou deux. Je n'ai pas l'habitude de ménager mes nègres. Servez-vous-en, puis achetez-en d'autres. C'est là ce qu'il y a de mieux ; cela donne moins d'embarras, et, à la fin du compte, cela revient meilleur marché, et Simon vida doucement son verre.

— Et combien de temps vous durent-ils, en général ? demanda l'étranger.

— Vraiment je ne sais ; cela dépend de leur constitution physique. De forts gaillards peuvent faire six ou sept ans ; les faibles sont abîmés après deux ou trois années de tra-

vail. Dans le principe, j'avais la mauvaise habitude de les soigner, de les faire traiter et médicamenter quand ils étaient malades, de leur donner de bon linge, des couvertures, en un mot, quelques aises. Mais j'ai bien vu que c'était une folie. Cela m'a donné du mal, et m'a fait perdre beaucoup d'argent. Maintenant, malades ou bien portans, je les traite absolument de la même manière. Quand un esclave meurt, j'en achète un autre; cela me revient meilleur marché et me donne de toute manière beaucoup moins d'embarras.

L'étranger s'éloigna et alla s'asseoir à côté d'un monsieur qui avait écouté les paroles de Simon avec dégoût.

— Il ne faut pas croire, lui dit celui-ci, que tous les planteurs du Midi soient comme cet homme-là.

— Je l'espère bien, dit le jeune homme avec chaleur.

— C'est un homme commun, bas et brutal, poursuivit son interlocuteur.

— Et pourtant vos lois lui permettent de disposer d'une manière absolue de l'existence d'êtres humains, et ne leur accordent pas même une ombre de protection. Et combien y a-t-il de maîtres de son espèce !

— C'est malheureusement vrai, mais je vous assure qu'il y en a aussi de bons et d'humains.

— Soit ! dit le jeune homme; mais je pense que ce sont les hommes considérés et doux comme vous, monsieur, qui êtes responsables de la brutalité et des outrages dont ces malheureux esclaves sont les victimes, et si vous ne sanctionniez en quelque sorte ces hommes par votre influence, ce misérable système ne durerait pas une heure. S'il n'y avait d'autres planteurs que des gens comme cet homme-là, dit-il en montrant Legree, qui lui tournait le dos, tout ce triste état de choses s'écroulerait de lui-même. Et c'est vous autres, avec votre humanité et le respect dont vous êtes entourés, qui permettez et protégez sa brutalité.

— Je vous remercie de la bonne opinion que vous avez de moi, monsieur, mais je vous engage à ne pas parler si haut, car il y a des personnes à bord qui pourraient ne pas être aussi tolérantes que moi, et vous feriez mieux d'attendre que nous soyons arrivés à ma plantation, où vous pourrez dire de nous autant de mal que vous voudrez.

Le jeune homme rougit, sourit, puis les deux interlocuteurs se mirent à jouer au trictrac.

A l'autre bout du bateau, Emmeline causait avec la femme mulâtre à laquelle elle était enchaînée ; elles se racontaient naturellement quelques particularités de leur histoire.

— A qui étiez-vous? lui demanda Emmeline.

— A monsieur Ellis, qui demeurait à Levée-Street. Peut-être connaissez-vous sa maison?

— Etait-il bon pour vous?

— Très-bon tant qu'il a été en bonne santé. Mais lorsqu'il tomba malade (il l'a été pendant six mois), il devint tout autre. Il était dur, exigeant, capricieux ; personne ne lui convenait. Il me gardait nuit et jour auprès de lui, ce qui me rendit si malade moi-même et si fatiguée, qu'il m'arriva une fois de m'endormir. Il se mit alors dans une telle fureur, qu'il me menaça de me vendre au maître le plus dur qu'il pourrait trouver ; néanmoins, en mourant, il m'a promis ma liberté.

— Avez-vous des parens? demanda Emmeline.

— Oui, mon mari, qui est forgeron. Notre maître l'avait loué hors de la maison. On m'emmena si vite que je n'eus pas même le temps de le voir, et j'ai quatre enfans, ajouta la pauvre femme en se couvrant la figure de ses mains.

Il est dans notre nature de chercher à consoler le malheur par quelque bonne parole. Emmeline aurait voulu répondre ; mais qu'aurait-elle pu dire? Quelle parole pouvait consoler sa triste compagne?

Elles se turent, et comme par un consentement tacite, elles évitèrent l'une et l'autre avec terreur de parler de cet horrible homme qui était devenu leur maître.

Mais en vérité il existe une consolation religieuse pour les haines même les plus sombres. La mulâtresse était méthodiste, et avait une piété sincère quoique peu éclairée. Emmeline avait été mieux élevée. Elle savait lire, écrire, et avait été instruite dans la connaissance des livres sacrés par les soins d'une maîtresse pieuse. Mais, de se voir abandonnée en apparence par Dieu lui-même à la cruauté et à la violence, est une dure épreuve, même pour le chrétien le plus ferme dans sa foi ; à plus forte raison doit-elle ébranler la confiance religieuse de ceux qui sont encore jeunes, faibles et ignorans.

Le bateau, chargé de sa triste cargaison, remontait le courant fangeux et tortueux de la rivière Rouge, et des regards douloureux et fatigués étaient fixés sur les rochers escarpés d'argile rougeâtre qui semblaient fuir avec une effrayante monotonie. Il s'arrêta enfin devant une petite ville. Monsieur Legree descendit à terre avec ses esclaves.

CHAPITRE XXXII.

Lieux sombres.

« Les lieux sombres de la terre sont la demeure du mal. »

Tom et ses compagnons se mirent péniblement en marche derrière une lourde charrette, par un chemin affreux.

Dans la charrette était assis Simon Legree, et au fond, avec les bagages, se trouvaient placées les deux femmes, liées ensemble. Tout ce monde allait vers la plantation de Legree, laquelle était à une grande distance.

C'était, nous l'avons dit, un chemin sauvage et abandonné, bordé de pins arides et sombres, à travers lesquels passait tristement la plainte du vent, puis, plus loin, c'était une jetée qui dominait des marécages; des cyprès et des arbres rachitiques, chargés de mousses noirâtres, couvraient ce sol spongieux. A chaque pas on apercevait d'affreux reptiles, se glissant à travers les souches et les branches qui pourrissaient dans l'eau. Sur ce chemin désolé, un voyageur à cheval et la poche bien garnie se hasardait rarement, mais cette route semblait encore plus sauvage et plus affreuse à l'homme condamné que chaque pas éloignait de tout ce qu'il aimait.

On aurait deviné la cause de l'affliction de ces hommes en voyant leur figure abattue et découragée, et l'air triste avec lequel ils considéraient tous les objets qui s'offraient à leurs regards dans ce triste voyage.

Simon était à cheval, et, seul, il paraissait allègre; de temps en temps, il se reconfortait à l'aide d'une bouteille d'osier, pleine d'eau-de-vie, qu'il portait dans sa poche.

— Dites donc, vous autres! cria-t-il en voyant l'air consterné de ces hommes; chantez-nous une chanson, allons! garçons.

Les esclaves se regardèrent les uns les autres.

— Allons donc ! répéta le conducteur en faisant claquer son fouet.

Tom entonna une hymne méthodiste.

Jérusalem, ô ma douce patrie !
Ton nom m'est cher. Un jour je te verrai,
Je te verrai, ma demeure chérie !
Et mes douleurs finiront... .

— Veux-tu fermer ton livre, vieux corbeau noir ! hurla Legree ; avez-vous pensé que je voulais de votre infernal méthodisme. Chantez-nous donc quelque chose de vraiment vif et guilleret.

Un des hommes de la bande entonna une de ces chansons dépourvues de sens, et communes parmi les esclaves·

Maître m'a vu prendre un lapin
Par la nuit brune,
Quand il partit sur le chemin.
Vois donc la lune !

Hi! hi! hi! hi!
A-t-il donc ri!
Ho yo! ho yo!
Ho yo! ho yo!

Le chanteur faisait semblant de chanter pour son propre plaisir, s'occupant plus de la rime que de la raison, et toute la bande répétait en chœur, par intervalle :

Hi! hi! hi! hi!
A-t-il donc ri!
Ho yo! ho yo!
Ho yo! ho yo!

Tous ces malheureux chantaient bruyamment et s'efforçaient d'être gais ; mais ni cris de désespoir, ni paroles entrecoupées, n'eussent semblé plus tristes que les notes sauvages de ce chœur. On aurait dit que ces infortunés, forcés de céler leur pensée, l'enveloppaient dans cette musique inarticulée, et trouvaient dans ces chants sauvages un moyen d'adresser leurs prières à Dieu.

Simon ne pouvait comprendre les sentimens qu'ils éprouvaient. Il croyait que ses esclaves chantaient pour se désennuyer, et il faisait tous ses efforts pour les garder en bonne humeur.

— Eh bien! ma chère, dit-il en se tournant vers Emmeline, et en appuyant sa main sur son épaule, nous voici presque arrivés.

Quand Legree jurait et s'emportait, Emmeline éprouvait de l'épouvante, mais lorsqu'elle sentit sur son épaule la main de cet homme qui lui parlait comme il n'avait point fait encore, elle eût mieux aimée être battue. Elle frissonna, et son cœur se serra en voyant l'expression des regards de Legree, et elle se pressa involontairement contre sa compagne, comme si celle-ci eût été sa mère.

— Vous n'avez pas de boucles d'oreilles, dit-il en lui tirant le bout de l'oreille de ses doigts grossiers.

— Non, maître, répondit Emmeline d'une voix tremblante et les yeux baissés.

— Eh bien! je vous en donnerai une paire quand nous serons chez nous, si vous voulez être une bonne fille. Ne soyez pas si effrayée, mon intention n'est pas de vous faire travailler beaucoup. Vous aurez du bon temps avec moi; vous vivrez en véritable dame, seulement, je vous le répète, il faudra vous montrer bonne fille.

Legree avait tellement bu, qu'il était devenu presque gracieux.

On arriva bientôt en vue de la plantation. Cette propriété avait appartenu, dans le principe, à un homme riche et de goût, qui avait mis tous ses soins à l'embellir. Il mourut insolvable, et l'habitation passa aux mains de Legree, qui ne songea, suivant son habitude, qu'à tirer le plus d'argent possible de sa propriété. La maison avait cette apparence délabrée que donne toujours l'abandon quand il succède à des soins assidus. A la place d'un gazon ras et fin, parsemé d'arbustes, on voyait des herbes incultes, et, au milieu, des poteaux plantés de distance en distance pour attacher les chevaux. L'herbe était trépignée, et le sol émaillé de tessons, de bottes de paille, et d'autres choses semblables. Çà et là, un jasmin flétri ou un chèvrefeuille s'enlaçait à un tuteur renversé. Le jardin avait été envahi par les mauvaises herbes, au-dessus desquelles sortaient mélancoliquement quelques plantes exotiques. Les chassis de la serre étaient défoncés; on voyait encore sur les planches moisies des pots de fleurs desséchées, lesquelles étaient encore garnies d'étiquettes qui portaient le nom de plante.

La charrette roula sur une allée jadis sablée, entre des arbres de la Chine, dont la forme gracieuse et le vert feuillage semblaient seuls avoir résisté à la destruction. Ainsi les nobles esprits deviennent plus forts dans l'adversité.

La maison avait été jadis grande, belle, et bâtie dans le goût ordinaire des habitans du Sud : une large véranda, aux deux étages, faisait le tour de tout le bâtiment. Toutes les portes donnaient sur cette véranda. L'étage du bas était soutenu par des piliers en briques. Cette maison avait alors une apparence désolée : elle semblait peu comfortable. Quelques fenêtres étaient fermées avec des planches; d'autres avaient leurs vitres brisées, ou leurs volets ne tenaient qu'à un seul gond. Tout montrait la négligence du propriétaire.

De tous côtés la terre était jonchée de morceaux de planches, de paille, de vieilles barriques, de vieux coffres ; trois ou quatre chiens, à l'air féroce, excités par le bruit de la charrette, accoururent ; il fut difficile aux domestiques en guenilles de les retenir et de les empêcher de se jeter sur Tom et sur ses compagnons.

— Vous voyez, dit Legree à Tom et à ses compagnons en caressant ses chiens avec un effroyable sourire de satisfaction, vous voyez ce qui vous attend, si vous voulez essayer de prendre la fuite. Ces chiens ont été dressés pour dépister les nègres: ils auraient aussitôt fait de dévorer l'un de vous que de manger leur souper. Ainsi, prenez garde. Eh bien! Sambo, dit-il à un individu en guenilles, coiffé d'un chapeau sans bords, qui se montrait fort obséquieux dans ses prévenances, comment tout s'est-il passé?

— On ne peut mieux, maître.

— Quimbo, dit Legree à un autre qui s'épuisait en démonstrations de zèle pour attirer les regards du maître, vous vous êtes rappelé ce que j'avais dit!

— Je n'y ai pas manqué.

Ces deux hommes de couleur étaient les deux principaux surveillans de la plantation. Legree les avait dressés et les avait rendus, par système, aussi féroces, aussi impitoyables que ses boule-dogues; par la longue habitude de la cruauté et de la barbarie, leur caractère avait acquis le même degré d'insensibilité. On remarque ordinairement que les régisseurs noirs montrent plus de férocité et de tyrannie que les blancs; mais cette observation ne doit pas donner une idée défavorable de la race africaine. C'est uniquement parce que leur âme a été plus comprimée et plus avilie; chez cette race comme chez tous les opprimés de la terre, l'esclave devient le pire des tyrans, dès qu'il en trouve l'occasion.

Comme bon nombre de potentats dont parle l'histoire, Legree gouvernait sa plantation par l'antagonisme des forces. Sambo et Quimbo se détestaient cordialement: tous deux étaient également détestés des travailleurs de la plantation. De sorte qu'en faisant agir l'un ou l'autre de ces trois partis, Legree était sûr de savoir tout ce qui se passait.

Personne ne peut se priver entièrement de tout rapport avec ses semblables: Legree encourageait ses deux satellites noirs à une grossière familiarité avec lui. Cette familiarité était à chaque instant pour tous les deux une source d'embarras; car, au premier signe, l'un d'eux était prêt à se transformer, aux dépens de l'autre, en ministre de vengeance.

Ces deux personnages auprès de leurs maîtres étaient une preuve vivante à l'appui de cette vérité, que le méchant est au-dessous de la brute. Tout en eux se trouvait en harmonie avec ce lieu sombre et nu. Leurs traits lourds et rudes, leurs gros yeux roulant dans leurs orbites et échangeant des regards de jalousie; leur voix gutturale, barbare, et presque bestiale; leurs vêtemens en lambeaux et flottant au gré du vent.

— Ici, vous! dit Legree, s'adressant à Sambo; conduisez-moi ces garçons là-bas, dans leur quartier; voici une fille que j'ai amenée à votre intention, ajouta-t-il en séparant Emmeline de la mulâtresse. Puis, poussant cette dernière vers lui :

— Vous savez que je vous en avais promis une.

La mulâtresse se rejeta brusquement en arrière et s'écria :

— O maître! j'ai laissé mon vieil homme à la Nouvelle-Orléans.

— Eh bien ! quoi ! ne vous en fallait-il pas un autre ici? Taisez-vous et décampez, dit Legree en levant son fouet.

— Venez, maîtresse, dit-il ensuite à Emmeline ; entrez avec moi.

Une figure sombre et sauvage parut un instant à la croisée, jetant un regard furtif. Comme Legree ouvrait la porte, une voix de femme se fit entendre, et prononça quelques mots d'un ton impérieux. Tom, qui suivait Emmeline avec anxiété et intérêt, comme elle entrait dans la maison, remarqua cet incident, et entendit Legree reprendre avec colère :

— Taisez-vous ; je ferai ce qu'il me plaira, malgré vous.

Tom n'entendit plus rien : bientôt il fut obligé de suivre Sambo au quartier. Ce quartier était une espèce de petite rue formée par des rangées de huttes misérables, bâties sur une partie de la plantation très éloignée de l'habitation principale. Elles avaient un air isolé et malheureux : le cœur de Tom se serra dès qu'il les aperçut. Il s'était consolé en espérant un *cottage* grossier, qu'il aurait pu rendre propre et tranquille ; un endroit où il aurait pu avoir une planche pour déposer sa Bible, où il aurait pu se reposer et se recueillir après l'heure du travail. Il regarda dans plusieurs huttes : c'étaient des cellules grossières, sans aucune espèce d'ameublement, et ne renfermant qu'un tas de paille sale et dégoûtante étendue sur le plancher, qui n'était lui-même que le sol battu par le trépignement d'une infinité de personnes.

— Laquelle sera la mienne ? demanda-t-il à Sambo avec un ton soumis.

— Je n'en sais rien. Vous pouvez vous accommoder de celle-ci, je pense, dit Sambo. Il y aura peut-être de la place. Il y a dans chaque hutte un tas de nègres, et je ne sais où fourrer les nouveaux venus.

La soirée était avancée quand la population des masures regagna son gîte épuisée de fatigues : hommes et femmes étaient couverts de guenilles sales et rebutantes ; tous avaient un air mécontent, sombre ; ils semblaient peu disposés à faire bon accueil aux nouveaux arrivans. On n'entendait dans ce pauvre village aucun bruit vivant et joyeux : ce n'étaient que les voix rauques et enrouées des gens qui s'épuisaient à tourner les moulins à bras pour broyer leur ration de farine de maïs, dont ils faisaient des gâteaux pour leur unique repas. Ils étaient aux champs, dès l'aube, forcés de travailler sous les fouets des inspecteurs : c'était au plus fort de la chaleur et de la presse, et on ne négligeait rien pour leur faire faire le plus de travail possible. L'homme oisif trouve que ce n'est pas un rude labeur que d'éplucher du coton : ce n'est pas non plus un cruel supplice de recevoir une goutte d'eau sur la tête, et pourtant l'une des plus cruelles tortures de l'inquisition consistait à faire distiller l'eau goutte à goutte, et incessamment, sur la tête de ses victimes. Un travail qui par lui-même n'est point pénible, devient insupportable lorsqu'il contraint, qu'il dure sans relâche d'heure en heure et n'offre aucune variété, surtout quand la liberté ne contribue pas à en diminuer la monotonie. Tom regarda en vain les nombreux esclaves à mesure qu'ils arrivaient, sans rencontrer de physionomie sympathique qui lui promît un compagnon. Il ne voyait que des hommes à l'air maussade et abruti, des femmes faibles et découragées, qui ne ressemblaient plus à des femmes. Les forts repoussaient les faibles ; on voyait à découvert tout l'égoïsme brutal de ces hommes dont il n'y avait rien à espérer, rien à attendre ; de ces hommes qui, toujours traités comme des animaux, s'étaient ravalés à leur niveau, et qui étaient descendus aussi bas que l'homme peut descendre. Jusqu'à une heure avancée de la nuit, le bruit de la meule continua à se faire entendre ; car il n'y avait qu'un petit nombre de moulins pour tant d'esclaves ; les plus faibles et les plus fatigués étaient repoussés par les autres, et leur tour venait en dernier lieu.

— Allons ! hé ! dit Sambo allant auprès de la mulâtresse, et jetant devant elle un sac de blé à terre ; quel diable de nom avez-vous ?

— Lucy, dit la femme.

— Eh bien ! Lucy, ma femme à présent, allez moudre ce blé, et préparez mon souper. M'entendez-vous ?

— Je ne suis pas votre femme et je ne veux pas l'être ! répondit la femme avec l'énergie soudaine du désespoir. Allez-vous-en !

— Je vais vous donner un coup de pied, reprit Sambo en levant son pied d'une façon menaçante.

— Vous pouvez me tuer s'il vous plaît, et le plutôt sera le mieux. Je voudrais être morte !

— Je dirai à votre maître, Sambo, que vous tourmentez inutilement les esclaves, dit Quimbo, qui était en ce moment occupé au moulin, d'où il venait de renvoyer méchamment deux pauvres femmes qui attendaient pour venir moudre leur grain.

— Et moi je lui dirai que vous ne voulez pas laisser les femmes approcher du moulin, vieux nègre ! Tenez-vous à votre place.

Tom mourait de faim à cause du travail de la journée, et il était près de défaillir de besoin.

— Voilà pour vous ! dit Quimbo en lui jetant un sac grossier qui renfermait une mesure de blé. Prenez cela et ménagez-le, car vous n'en aurez pas d'autre de la semaine.

Tom attendit jusqu'à une heure avancée pour trouver une place au moulin ; il se laissa toucher par l'extrême fatigue des deux femmes qui attendaient pour moudre leur blé, et il s'acquitta de cette besogne à leur place. En rapprochant quelques débris de charbons presque éteints, il ranima le feu où les autres avaient cuit leurs gâteaux, et il se mit à préparer son propre souper. C'était pour ces pauvres femmes une attention toute nouvelle, un acte de charité minime, et cependant leur cœur en fut touché ; une expression de bonté toute féminine se peignit sur leur rude visage : elles pétrirent son gâteau et en surveillèrent la cuisson. Tom s'assit à la lueur du feu et tira sa Bible de sa poche ; il avait besoin de consolation.

— Qu'est-ce ? demanda une des femmes.

— Une Bible, répondit Tom.

— Seigneur ! je n'en avais pas vu depuis que j'ai quitté le Kentucky.

— Vous avez été élevée dans le Kentucky ? demanda Tom avec intérêt.

— Oui ; et bien élevée. Je ne me serais jamais attendue à tant souffrir, fit la femme en soupirant.

— Mais qu'est-ce donc que ce livre ? demanda l'autre femme.

— Je vous l'ai déjà dit, c'est la Bible.

— Mon Dieu ! qu'est-ce que la Bible ?

— Comment ! vous n'en avez jamais entendu parler ? reprit l'autre femme. Autrefois ma maîtresse me la lisait souvent dans le Kentucky ; mais hélas ! nous n'entendons ici que des coups de fouet et des juremens.

— Lisez-nous-en quelques passages, dit curieusement la première femme, voyant Tom absorbé dans sa lecture.

Tom se mit à lire :

« Venez à moi, vous qui travaillez et qui gémissez sous votre fardeau ! et je vous soulagerai. »

— Voilà de bonnes paroles ! reprit la femme ; qui les a prononcées.

— Le Seigneur ! répondit Tom.

— Je voudrais bien savoir où le trouver ? dit-elle, j'irais immédiatement vers lui. Il me semble que je ne dois plus espérer le repos. Ma chair est couverte d'horribles meurtrissures, je tremble de tout mon corps, et tous les jours Sambo me poursuit de ses cris, parce que je ne travaille pas assez vite. Tous les soirs il est plus de minuit avant que je puisse souper. Il me semble que je ne dors plus : à peine ai-je fermé les yeux que j'entends sonner de la corne qui donne le signal du lever, et alors au travail dès le matin. Si je savais où est le Seigneur, j'irais me plaindre à lui.

— Il est ici ! il est partout ! répondit Tom.

— Bon Dieu ! vous ne me ferez jamais croire une chose

pareille. Je sais bien que le Seigneur n'est pas ici : c'est inutile de dire de ces choses-là. Je vais me coucher ici, et dormir pendant que je le puis.

Les femmes se retirèrent vers leurs cabines ; Tom resta seul près du feu qui était sur le point de s'éteindre, et qui éclairait par intervalles son visage de reflets rouges. La lune au front d'argent se leva sur un ciel empourpré, et laissa tomber, silencieuse, sur la terre, ses calmes rayons, comme le regard de Dieu contemplant cette scène de misère et d'oppression. Elle éclairait de ses lueurs le pauvre nègre isolé, assis, les bras croisés, la Bible sur ses genoux.

Dieu est-il ici ? Comment l'ignorant peut-il garder sa foi intacte, au milieu du désordre moral, de l'injustice évidente et impunie qui règnent partout? Dans ce cœur simple s'élevait un rude combat ; le sentiment écrasant de ses maux, la prévision des misères qui l'attendaient le reste de sa vie, le naufrage de toutes ses espérances, agitaient son âme et la tourmentaient. Ainsi le marin à demi submergé croit voir s'élever de la vague noire les cadavres de sa femme, de ses enfans, de ses amis. Était-il facile pour lui de croire fermement au dogme de la foi chrétienne, qui enseigne qu'il existe un Dieu pour récompenser ceux qui le cherchent avec diligence ?

Tom se leva, inconsolable, et se laissa tomber dans la cabine qui lui avait été assignée. Le sol était déjà couvert d'esclaves endormis et fatigués. L'air impur le força presque à reculer ; mais les brouillards épais de la nuit étaient froids, et il succombait à sa lassitude. Il s'enveloppa d'une couverture en lambeaux qui couvrait seule sa couche : il s'étendit sur la paille et s'endormit.

Il crut entendre dans son sommeil une voix harmonieuse parlant à son oreille : il lui semblait être assis sur un siége de mousse, dans le jardin, près du lac Pontchartrain. Éva, baissant ses yeux sérieux, lui lisait la Bible ; elle lisait ces mots : « Lorsque tu passeras à travers les eaux, je serai avec toi, et les eaux ne te submergeront pas ; lorsque tu passeras à travers le feu, la flamme ne te brûlera pas et n'aura pas prise sur toi. Car je suis le Seigneur ton Dieu, le saint d'Israël, ton Sauveur. »

Peu à peu les paroles devinrent moins distinctes, puis elles s'évanouirent comme dans une céleste mélodie. L'enfant leva ses yeux profonds, les fixa avec amour sur Tom, et des rayons de chaleur et de consolation semblèrent en descendre dans son cœur. Puis, comme enlevée par cette divine musique, elle sembla s'élever sur ses ailes brillantes, d'où pleuvaient des paillettes d'or semblables à des étoiles. Elle avait disparu ; Tom se réveilla. Était-ce un songe? peut-être. Mais peut-on dire que cette âme angélique dont le bonheur avait été, pendant sa vie, de soulager et de consoler les malheureux, n'avait pas obtenu de Dieu la mission de les consoler encore après sa mort?

Croyance douce et belle, et légendes étranges !
Quand par l'adversité nous sommes abattus,
Nous croyons voir passer, sur les ailes des anges,
Les esprits radieux de ceux qui ne sont plus.

CHAPITRE XXXIII.

Cassy.

« Et j'ai vu les larmes de ceux qui étaient opprimés, et ils n'avaient personne pour les consoler ; et du côté de leurs oppresseurs était le pouvoir, mais ils n'avaient personne pour les consoler. » ECCL., IV, 1.

Tom ne fut pas longtemps à se familiariser avec la pensée de ce qu'il aurait à craindre ou à espérer dans sa nouvelle existence. Habile à quelque ouvrage qu'il entreprît, il était en outre par principe actif et honnête. Il espérait donc, par un travail sans relâche, éloigner au moins de sa personne les maux de son dur esclavage, et se résignait avec calme. Certes, il voyait autour de lui assez d'abus et de cruautés pour lui inspirer la tristesse et le dégoût ; mais il était résolu à tout souffrir avec une religieuse patience, et à s'en remettre, dans l'espoir de voir un terme à ses maux, à celui qui juge toujours avec équité.

Legree voyait bien que ce Tom était un sujet rare ; il savait tout ce qu'il valait, et pourtant il éprouvait pour lui une secrète antipathie, cette antipathie naturelle que le méchant éprouve pour le bon. Il ne pouvait se cacher que ses violences et sa brutalité étaient remarquées et jugées par Tom. L'opinion est une chose tellement délicate qu'elle n'a pas besoin de paroles pour se faire jour, et l'opinion même d'un esclave peut ennuyer et fatiguer son maître. Dans plus d'une circonstance il avait témoigné pour ses compagnons d'infortune une tendresse de sentiment et une commisération nouvelles, étranges même pour eux, et que Legree avait surveillées d'un œil jaloux. Quand il l'avait acheté, c'était avec l'idée d'en faire une espèce de surveillant, auquel il aurait confié ses affaires pendant ses courtes absences ; mais comme, selon lui, tout le mérite d'un surveillant consistait dans la dureté, et comme Tom n'avait pas cette qualité essentielle, il se promit de l'endurcir de son mieux, et se mit à l'œuvre quelques semaines après.

Un matin, après la revue des ouvriers, Tom observa avec étonnement un nouveau personnage qui excita vivement toute son attention. C'était une femme d'une taille élevée et élégante, dont les mains et les pieds étaient délicats, et le costume propre et indiquant l'aisance. Elle semblait avoir de 35 à 40 ans, et une de ces figures qui jamais ne peuvent sortir de la mémoire, de ces figures qui, au premier coup d'œil, nous donnent l'idée d'une existence romanesque, douloureuse et sauvage. Sous son front élevé brillaient deux yeux remarquables de clarté ; son nez droit et bien formé, sa bouche finement découpée, et le gracieux contour de sa tête et de sa nuque conservaient encore de la beauté ; mais il y avait sur son visage des rides profondes, de ces lignes que tracent la douleur, l'orgueil et une amère souffrance. Son teint était pâle et maladif, ses joues desséchées, ses traits aigus, et toute sa personne amaigrie et amoindrie. Mais ce qu'il y avait en elle de plus remarquable était son œil grand et noir, d'où s'échappait un regard pesant, voilé par de longs cils foncés, et plein d'un morne et sauvage désespoir. Il y avait de la méfiance et une fierté farouche dans chaque ligne de son visage, dans chaque pli de ses lèvres, dans chaque mouvement de son corps ; mais dans ce regard était comme une nuit d'angoisse profonde et décidée ; c'était une expression de désespoir fixe qui semblait contraster d'une manière effrayante avec le dédain et l'orgueil qu'exprimait toute son attitude.

Qui elle était et d'où elle venait, Tom l'ignorait complétement. Elle marchait à côté de lui, droite et fière, dans les ombres d'une aube obscure. Le reste de la bande la connaissait, car tous tournaient la tête d'un air empressé pour la voir, et une joie mal comprimée parut sur les visages des misérables créatures à peine vêtues et à moitié mortes de froid dont elle était entourée.

— Je suis bien aise qu'elle en soit venue là, dit un d'eux.

— Et moi aussi, reprit un autre, vous saurez ce qu'en vaut l'aune, madame...

— Je suis curieux de voir son ouvrage.

— Aura-t-elle comme nous autres sa bastonnade ce soir ?

— Pour moi, je serais bien aise de lui voir appliquer le fouet.

La femme ne fit aucune attention à ces invectives, et continua à marcher avec la même expression de farouche dédain. Tom, qui avait toujours bien pensé des gens pâles, sentit, par un espèce d'instinct, qu'elle appartenait à une classe plus élevée que celle dont elle faisait partie, et se demandait comment et pourquoi elle était tombée dans un tel état d'avilissement. Elle ne lui jeta pas un regard et ne lui adressa pas une parole, quoiqu'elle marchât à côté de lui

tout le long du chemin qui les conduisait aux champs.

Pendant le travail, comme elle se trouvait à une petite distance de lui, il regardait de temps en temps comment elle faisait sa besogne. et il vit de suite qu'une adresse naturelle lui rendait l'ouvrage plus facile qu'à beaucoup d'autres. Elle travaillait vite et proprement, et semblait mépriser et son ouvrage, et son malheur et son abjection.

Plus tard, Tom travaillait à côté de cette mulâtresse qui avait été achetée en même temps que lui. Elle était très souffrante; elle tremblait, chancelait, et pouvait à peine se tenir sur ses jambes. Tom l'entendit prier avec ferveur ; il se sentit touché ; et, lorsqu'il fut tout près d'elle, il prit de son propre sac quelques poignées de coton pour les mettre dans celui de la pauvre malade.

— Oh ! non ! ne le faites pas, cela va vous causer du désagrément, s'écria-t-elle.

Dans ce moment, Sambo s'approcha d'eux. Il semblait avoir une haine toute particulière pour la mulâtresse, et, la menaçant de son fouet :

— Ah ! Lucy, dit-il, je vous apprendrai à fainéantiser ainsi ! aussitôt il lui lança un violent coup de son pied lourd et grossièrement chaussé, et frappa Tom du fouet à travers la figure.

Tom se remit silencieusement à l'ouvrage ; mais la pauvre femme, déjà épuisée par la souffrance et la fatigue, s'évanouit.

— Je vais te réveiller, dit le surveillant avec un rire féroce. Je lui donnerai quelque chose de meilleur que du camphre, et il lui enfonça toute une épingle dans la chair.

La malheureuse poussa un gémissement profond, et se souleva.

— Levez-vous, bête brute ! lui dit-il, et travaillez, où je vous ferai voir un autre tour de ma façon.

La mulâtresse sembla pour quelques instans douée d'une force surnaturelle, et travailla avec l'ardeur du désespoir.

— Ayez soin de bien faire votre ouvrage, dit Sambo, ou je vous traiterai de manière à ce que ce soir vous aurez plus envie de mourir que d'être en vie, je vous assure.

— Hélas ! je n'en doute pas, répondit la pauvre femme. Tom l'entendit, puis elle ajouta : —Oh ! Seigneur ! combien de temps cela durera-t-il encore ? Oh ! Seigneur ! pourquoi nous abandonnez-vous ?

Sans penser au danger qu'il courait, Tom s'approcha d'elle, et vida son sac dans celui de Lucy.

— Non ! non ! dit-elle, vous ne savez pas comment ils vont vous traiter pour cela.

— Je puis l'endurer mieux que vous, dit Tom ; je suis plus fort, et il reprit sa place.

Peu d'instans après, l'étrangère, dont nous avons parlé tout à l'heure et qui avait entendu les dernières paroles de Tom, leva sur lui ses yeux appesantis, le regarda fixement, et, prenant dans son panier une assez grande quantité de coton, le jeta dans celui de Tom.

— Vous ne connaissez pas cet endroit, lui dit-elle, sans quoi vous ne vous conduiriez pas ainsi. Quand vous aurez passé un mois ici, vous ne penserez plus à aider les autres. Vous aurez assez de mal à garantir votre propre personne.

— Dieu m'en préserve ! madame, répondit Tom, se servant instinctivement, vis-à-vis de sa compagne de travail, des expressions respectueuses dont il avait pris l'habitude avec les gens bien élevés au milieu desquels il avait vécu.

— Le Seigneur ne visite jamais ce pays, dit l'étrangère avec amertume, en emportant lestement son ouvrage, et de nouveau un sourire de dédain plissa ses lèvres.

Mais le surveillant l'avait vue, et, s'approchant d'elle en brandissant son fouet :

— Comment, dit-il, vous aussi vous perdez votre temps? Allons, avancez, vous êtes sous mes ordres, maintenant ! prenez garde à vous, vous vous en trouveriez mal !

Un éclair brilla soudainement dans les yeux noirs de la femme, et, regardant autour d'elle, les lèvres tremblantes et les narines dilatées, elle se redressa et lança au surveillant un coup d'œil étincelant de rage et de mépris.

— Chien ! lui dit-elle, touche-moi si tu l'oses ! J'ai encore assez de pouvoir pour te faire déchirer par les chiens, brûler à petit feu ou couper en morceaux. Je n'ai qu'un mot à dire.

— Alors, pourquoi diable êtes-vous ici ? demanda Sambo évidemment effrayé, et se retirant avec précipitation.— Je ne pensais pas à mal, miss Cassy.

— Dans ce cas, éloigne-toi vite. Et le surveillant s'empressa d'aller à l'autre bout du champ.

La femme reprit son ouvrage avec une célérité et une diligence qui surprit grandement Tom. Elle semblait travailler comme par magie. Avant la fin de la journée, son panier fut rempli à pleins bords, et néanmoins elle avait plus d'une fois mis du coton dans celui de Tom.

Longtemps après la brune, la troupe fatiguée, paniers sur tête, défila vers les bâtimens où l'on emmagasinait et pesait le coton. Legree était là, causant d'un air affairé avec les deux surveillans.

— Ce Tom, dit Sambo, nous a donné beaucoup d'embarras. Il a constamment aidé Lucy à remplir son panier, et si maître n'y prend garde, tous les nègres vont se gâter.

— Ah! vraiment! Maudit noir ! dit Legree, il faudra le dompter, le rompre, n'est-ce pas, mes garçons?

Les deux surveillans firent une joyeuse et horrible grimace.

— Ah ! il n'y a pas à dire, reprit Quimbo ; le diable lui-même ne pourrait pas tenir tête à maître quand il s'agit de mettre un esclave à la raison.

— Eh bien ! enfans, le meilleur moyen est de lui donner une bonne volée, cela lui fera perdre ses mauvaises habitudes, cela le domptera.

— Oh ! maître aura beaucoup de mal à le faire marcher droit.

— Nous verrons cela, dit Legree avec colère et en mâchant son tabac.

— Il y a encore Lucy, dit Sambo, la plus désagréable et la plus laide gueuse de toute la plantation.

— Prenez garde, Sam, car je commence à croire que vous avez quelque raison particulière d'en vouloir à Lucy.

— Vous savez, maître, qu'elle a résisté à maître, et qu'elle n'a pas voulu de moi lorsqu'il le lui a ordonné.

— Je l'y forcerais bien à force de coups de fouet, si ce n'était que dans ce moment il y a trop d'ouvrage. Ce n'est pas la peine de la rendre peut-être plus malade qu'elle n'est. Elle est si faible ; il est vrai que ces créatures chétives sont capables de se laisser tuer plutôt que de céder.

— Mais Lucy a été aujourd'hui vraiment paresseuse et fainéante, elle était à baguenauder tandis que Tom travaillait pour elle.

— Oui-dà ! eh bien ! c'est Tom qui aura le plaisir de la fouetter. Ce sera pour lui un bon exercice, et je n'ai pas peur qu'il la frappe aussi rudement que vous deux, démons que vous êtes !

Les deux misérables éclatèrent de rire, et d'une voix satanique qui concordait parfaitement au nom que Legree leur donnait :

— Maître, il y a encore que Tom et miss Cassy s'aidèrent mutuellement et aidèrent tous deux Lucy. Je gagerais que le panier de celle-ci a son poids.

— Je me charge du pesage! dit Legree avec un air d'emphase.

Les deux surveillans recommencèrent leur rire diabolique.

— Ainsi, miss Cassy a vraiment fait sa journée, dit Legree.

— Elle travaillait comme le diable et ses anges.

— Elle les a tous en elle, je crois, dit Legree avec un brutal jurement. Et il alla dans la chambre où se pesait le coton.

Ses esclaves épuisés et abattus y entrèrent aussi, mais se traînant à peine. Rampant, pour ainsi dire, sous le poids du découragement, ils présentèrent leurs paniers.

Legree marquait le poids sur une ardoise à côté des noms des esclaves.

La corbeille de Tom fut pesée et approuvée, et, tandis que Lucy s'approchait en chancelant avec son panier, le pauvre nègre qui l'avait aidée la regardait d'un air inquiet. Le panier avait le poids exigé; Legree le vit, mais, affectant de la colère, il lui dit :

— Comment! paresseuse brute, encore une fois trop léger. Mettez-vous là de côté; vous aurez ce qui vous revient.

La mulâtresse poussa un gémissement de désespoir et s'assit sur une planche.

L'étrangère désignée sous le nom de miss Cassy s'avança alors, et présenta sa corbeille d'un air hautain et nonchalant. Legree la considéra d'un air railleur et interrogatif en même temps. Elle le regarda fixement de ses yeux si noirs, ses lèvres se remuèrent légèrement, et elle prononça quelques paroles en français. Personne ne les comprit, mais le visage de Legree prit une expression satanique, et il fit un mouvement de la main comme pour la frapper, mais elle lui jeta un coup d'œil de dédain sauvage, et s'éloigna.

— A nous deux, à présent, dit Legree à Tom, à nous deux. Je vous ai prévenu que je ne vous avais pas acheté pour les ouvrages communs. Mon intention est de vous élever en grade, de faire de vous un surveillant; aussi, pouvez-vous commencer dès ce soir à vous faire la main : vous allez me prendre cette fille-là et lui donner le fouet. Vous avez assez vu comment se fait cette opération pour n'être pas embarrassé.

— Je vous demande bien pardon, maître, dit Tom, mais j'espère que maître ne voudra pas me contraindre à ce genre de travail. Je ne l'ai jamais fait, je n'en ai pas l'habitude, je ne puis pas le faire, cela m'est impossible.

— Vous apprendrez bien des choses dont vous n'avez pas l'habitude, avant d'en avoir fini avec moi, dit Legree en appliquant à Tom un coup de nerf de bœuf sur la figure et en lui donnant une grêle de coups.

— Et maintenant, poursuivit-il en s'arrêtant pour prendre haleine, me direz-vous encore que vous ne pouvez pas?

— Oui, maître, dit Tom en essuyant de sa main le sang qui coulait le long de sa figure. Je suis prêt à travailler nuit et jour, à travailler tant qu'il y aura en moi un souffle de vie; mais ce que vous exigez de moi, maître, je ne crois pas devoir le faire. Non, je ne le ferai jamais.... jamais.

Tom avait d'ordinaire une voix douce et des manières respectueuses, ce qui avait fait croire à Legree qu'il était lâche et se laisserait facilement dompter. Lorsqu'il eut prononcé ces paroles, un tressaillement rapide parcourut toute la troupe, et la pauvre femme leva les mains au ciel en disant : — Oh ! mon Dieu ! Puis tous se regardèrent l'un l'autre en retenant leur respiration, comme pour se préparer à l'orage qui allait éclater. Legree était confondu et stupéfait; enfin, il éclata :

— Comment, maudite bête noire! s'écria-t-il, vous me dites à moi, que vous ne croyez pas juste de faire ce que je vous commande. Est-ce que vous autres maudites bêtes de somme, maudit troupeau, avez le droit de savoir ce qui est juste ou non ? nous allons voir. Que pensez-vous être ? Est-ce que vous croyez, maître Tom, que vous êtes un monsieur, pour venir m'apprendre ce qui est juste et ce qui ne l'est pas? Vous pensez donc que ce serait mal de fouetter cette fille ?

— Oui, maître, je le pense, répondit Tom. Cette pauvre créature est faible et malade ; ce serait cruel, et certainement je ne le ferai jamais. Tenez, maître, si vous voulez, vous pouvez me tuer; mais quant à me faire lever la main sur qui que ce soit ici présent, jamais. Je préfère mourir.

La voix de Tom était douce, mais son accent et son air étaient décidés. Legree trembla de fureur, ses yeux verdâtres brillèrent d'un feu sauvage, et ses moustaches ellesmêmes semblèrent se friser de colère, mais, tel qu'une de ces bêtes féroces qui, avant de dévorer leur victime, en font un jouet, il se contint et se livra à une amère raillerie.

— Ah ! vraiment, dit-il, ce n'est pas malheureux pour nous autres pécheurs d'avoir parmi nous une dévote canaille, un pieux chien, un saint, un gentilhomme, et qui daigne encore nous catéchiser. Ce doit être vraiment un grand saint. Ah ! brigand, vous voulez passer pour dévot; n'avez-vous donc jamais lu dans votre Bible : « Esclaves, obéissez à votre maître, » et ne suis-je pas votre maître ? N'ai-je pas payé douze cents dollars pour tout ce que contient votre maudite peau noire? N'êtes-vous pas à moi corps et âme? Voyons, répondez.

Et il accompagna ces paroles d'un violent coup de pied.

Tom était sous le poids de la plus profonde douleur; il pliait en quelque sorte sous cette brutale pression, mais, à cette dernière question, un rayon de joie et de triomphe éclaira soudainement son âme. Il se redressa, et, tandis que son sang mêlé à ses larmes coulait le long de ses joues, il regarda le ciel gravement et avec sérénité, et s'écria :

— Non ! non ! non ! mon âme n'est pas à vous, maître. Vous n'avez pas acheté mon âme ; vous ne pouvez l'acheter. Elle a été rachetée par celui qui est assez puissant pour la garder toujours. Oh ! je n'ai rien, rien à craindre; vous ne pouvez me faire aucun mal.

— Je ne puis te faire aucun mal, dit Legree avec un ricanement féroce ; nous allons voir, oui, nous allons voir. Ici, Sambo et Quimbo. Donnez à ce chien une volée dont il ne puisse guérir pendant un mois.

Les deux géans s'emparèrent de Tom avec une féroce exaltation de joie : on aurait dit deux puissans génies des ténèbres ; et, tandis qu'il se laissait entraîner sans opposer la moindre résistance, toute la troupe se leva comme obéissant à une impulsion subite; et la pauvre mulâtresse jeta un cri de douleur.

CHAPITRE XXXIV.

Histoire de la quarteronne.

« Et je vis les pleurs des opprimés ; et la force était du côté des oppresseurs. Et je préférais le sort des morts à celui des vivans. » ECCL., IV, 1.

La nuit était avancée ; Tom gisait tout sanglant dans une vieille chambre en ruine, au milieu de machines brisées, de piles de coton avarié, et de décombres de toute espèce. Le temps était humide, le ciel obscur, l'air chargé de myriades de moustiques, dont la morsure irritait encore les plaies de l'infortuné. Une soif brûlante, le plus cruel de tous les tourmens, mettait le comble à ses souffrances physiques.

— O Seigneur Dieu ! jetez un regard sur votre serviteur. Faites que je sorte victorieux de toutes ces luttes, disait l'infortuné au milieu de ses angoisses.

Un bruit de pas se fit entendre derrière lui, et la lumière d'une lanterne vint frapper ses yeux.

— Qui est là ? oh ! pour l'amour de Dieu ! donnez-moi à boire.

Cassy, car c'était elle, déposa sa lanterne, prit de l'eau qui se trouvait dans une bouteille, lui souleva la tête et lui donna à boire. Tom avala plusieurs verres coup sur coup avec une avidité fiévreuse.

— Buvez tant que vous voudrez, dit-elle ; je savais ce qui devait arriver. Ce n'est pas la première fois que je viens ici la nuit apporter de l'eau à des malheureux.

— Merci, maîtresse, dit Tom lorsqu'il eut fini.

— Ne m'appelez pas maîtresse, répondit-elle avec amertume. Je ne suis qu'une esclave comme vous, peut-être plus misérable et plus dégradée que vous ne l'avez jamais été.

Elle sortit un instant, rapporta une natte qu'elle avait couverte de linge humide, et dit à Tom :

— Maintenant, mon pauvre garçon, essayez de vous traîner jusqu'ici, vous y serez mieux.

Alourdi par ses blessures et ses contusions, Tom fut longtemps à effectuer ce mouvement, mais, lorsqu'il y fut parvenu, la fraîcheur du linge appliqué sur ses plaies lui procura une sorte de bien-être.

Cassy, à qui l'habitude de vivre avec les victimes de la brutalité de Legree avait appris à soigner les blessures, se mit à panser celles de Tom, et il éprouva bientôt un soulagement sensible.

— Voilà tout ce que je puis faire pour vous, dit-elle lorsqu'elle lui eut appuyé la tête sur un un ballot de coton transformé en oreiller.

Tom la remercia, et Cassy s'assit par terre, la tête inclinée, les genoux serrés entre ses bras; elle regardait fixement devant elle avec une expression profonde d'amertume et de douleur. Son bonnet tomba, et ses longs cheveux noirs se répandirent autour de sa figure singulière et mélancolique.

— Ce n'est pas l'usage, mon pauvre Tom, dit-elle au bout de quelques instans, d'agir ici comme vous avez essayé de le faire. Vous êtes un brave garçon; vous avez le droit pour vous. Mais dans la lutte où vous vous êtes engagé, tout cela est fort inutile. Vous êtes entre les mains du diable; il est le plus fort, il faut que vous cédiez.

Céder! Est-ce que la faiblesse de la nature humaine et son agonie physique ne lui avaient pas déjà dit qu'il fallait céder! Il tressaillit, car cette femme extraordinaire, avec ses yeux sauvages et sa voix sinistre, lui semblait personnifier la tentation contre laquelle il avait lutté.

— O Seigneur! Seigneur! dit-il en gémissant, faut-il donc que je succombe!

— Pourquoi invoquez-vous le Seigneur? Il n'entend jamais. Il n'y a pas de Dieu! ou, s'il y en a un, il a pris parti contre nous. Tout est contre nous, le ciel et la terre, tout nous pousse dans l'enfer. Pourquoi n'y irions-nous pas?

Tom ferma les yeux et se sentit frissonner à ces paroles sombres et athées.

— Vous le voyez, continua-t-elle, votre foi est ridicule; mais vous penserez bientôt comme moi. Voilà cinq ans que je suis corps et âme sous les pieds de cet homme, et je le hais comme je hais le démon. Vous êtes dans une plantation isolée, à dix milles de toute habitation, au milieu des savanes, et pas un blanc qui puisse porter témoignage devant la justice, si on vous brûlait vivant, si on vous coupait en morceaux, si on vous jetait en pâture aux chiens, si on vous fouettait jusqu'à ce que vous eussiez rendu le dernier soupir. Il n'y a pas de loi ici, divine ou humaine, qui puisse vous venir en aide. Et cet homme! il est capable de tout! Vos cheveux se dresseraient sur votre tête, vos dents claqueraient de terreur, si je vous disais ce que je lui ai vu faire! Et personne ne lui résiste! Qu'avais-je besoin de vivre avec lui! N'avais-je pas été délicatement élevée! et lui, Dieu du ciel! qu'était-il? et qu'est-il encore aujourd'hui? Cependant, j'ai vécu avec lui depuis cinq ans, en le maudissant à chaque instant de ma vie, nuit et jour! Aujourd'hui, il en a une autre: une jeune fille de quinze ans, pieusement élevée, à ce qu'elle dit. Sa bonne maîtresse lui a appris à lire la Bible, et elle a apporté sa Bible avec elle dans cet enfer!

Cassy se mit à rire d'un rire sauvage et déchirant qui vibra avec un son étrange et surnaturel dans la masure délabrée.

Tom joignit les mains. Tout était pour lui obscurité et horreur.

— O Jésus, seigneur Jésus! s'écria-t-il, avez-vous donc abandonné vos pauvres serviteurs! Paraissez, enfin! venez à mon secours, Seigneur! ou je péris

— Et que sont donc ces misérables chiens, continua Cassy avec amertume, pour que vous vous exposiez à souffrir pour eux? Ils se tourneraient tous contre vous la première fois qu'ils en trouveraient l'occasion; ils sont tous bas et cruels les uns pour les autres: pourquoi se ferait-on martyriser pour les empêcher de souffrir?

— Pauvres créatures! dit Tom; qui a pu les rendre aussi cruelles? Et si je cède cette fois à mon maître, peut-être m'habituerai-je, moi aussi, au vice; peut-être deviendrai-je peu à peu aussi méchant qu'eux. Non, non, maîtresse, cela ne sera pas! J'ai tout perdu: ma femme, mes enfans, ma maison, mon bon maître qui m'aurait donné la liberté s'il avait seulement vécu une semaine de plus, j'ai tout perdu dans ce monde, tout, pour jamais! je ne puis perdre aussi le ciel. Non, je ne deviendrai pas méchant.

— Mais le Seigneur ne peut mettre toutes les fautes sur notre compte, dit Cassy. Il ne peut nous imputer le mal que nous avons été forcé de commettre. C'est sur la tête de ceux qui nous y auront poussés que retombera la terrible responsabilité.

— Oui, mais ce n'est pas une raison pour devenir méchant. Si je suis aussi corrompu, aussi dégradé que Sambo, qu'importe comment je le suis devenu? Faire le mal, voilà ce qui me remplit d'épouvante.

La malheureuse femme jeta sur Tom un regard sauvage et égaré, comme si une pensée nouvelle était venue la frapper.

— O Dieu de miséricorde! s'écria-t-elle en gémissant, vous venez de dire la vérité, mon Dieu! mon Dieu!

Elle se laissa tomber par terre. Elle semblait en proie à un désespoir profond.

Le silence régna pendant quelques instans. On entendait la respiration entrecoupée des deux infortunés.

— Maîtresse! dit Tom d'une voix faible.

Cassy se releva; son visage avait repris son expression habituelle de tristesse et de mélancolie.

— Maîtresse! on a jeté mes habits dans ce coin; il y a une Bible dans ma poche, auriez-vous la bonté de me la donner?

Cassy fit ce qu'il demandait. Il ouvrit le livre à un endroit où les feuillets usés attestaient qu'ils avaient été souvent lus: c'était le récit des derniers momens de celui dont la mort nous a donné la vie.

— Si maîtresse voulait seulement me lire ce passage! dit-il. Il me ferait plus de bien que de l'eau.

Cassy prit le livre d'un air froid et dédaigneux, et elle commença à lire, avec une douceur et une beauté d'intonation extraordinaires, cette scène touchante d'agonie et de gloire. Souvent sa voix faiblissait, et lui manquait quelquefois même tout à fait. Alors elle s'arrêtait, jusqu'à ce qu'elle fût devenue maîtresse d'elle-même. Mais, lorsqu'elle fut arrivée à ces mots sublimes: « Mon père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font, » elle jeta le livre, se voila le visage de ses cheveux, et se mit à sangloter avec une violence convulsive.

Tom pleurait aussi, et de temps en temps il poussait un soupir étouffé.

— Si nous pouvions seulement, dit-il, en venir à ce point de résignation! Elle lui semblait si naturelle à lui, et à nous il nous faut tant de combats pour y arriver. O Seigneur! secourez-nous. O doux Jésus! venez-nous en aide.

— Maîtresse! continua-t-il, je n'ai pas de peine à voir que, de toute manière, vous êtes au-dessus de moi. Et cependant, il y a une chose que vous pouvez apprendre du pauvre Tom. Vous dites que le Seigneur a pris parti contre nous, parce qu'il nous laisse maltraiter et fouler aux pieds; mais voyez ce que son fils unique a souffert. — Le Dieu de gloire et de majesté n'a-t-il pas été, sur la terre, malheureux et méprisé? En est-il un de nous qui soit descendu aussi bas que lui? Non, le Seigneur ne nous a pas abandonnés! si nous souffrons avec lui, nous régnerons aussi avec lui; c'est l'Ecriture qui nous l'a dit. Mais si nous le renions, il nous reniera aussi à son tour. Est-ce que les saints et les bienheureux n'ont pas souffert aussi bien que le Seigneur lui-même? n'ont-ils pas été lapidés, coupés en morceaux? n'ont-ils pas erré par le monde, presque nus, dénués de tout, comblés d'affliction? Parce que nous sommes malheureux, ce n'est pas une raison pour croire que Dieu nous a abandonnés. Restons-lui fidèles, et il ne nous laissera pas tomber dans le péché.

— Mais pourquoi nous a-t-il placés dans des circonstances où nous ne pouvons nous empêcher de commettre le mal.

— Je crois que nous pouvons toujours nous en empêcher.

— Vous verrez. Demain on reviendra à la charge. Je les connais; je sais ce dont ils sont capables. Je ne puis supporter l'idée des tortures qu'ils vont vous faire endurer. — Et à la fin vous serez forcé de céder.

— Jésus, mon Dieu! s'écria Tom, vous aurez pitié de mon âme! Seigneur, ne permettez pas que je succombe!

— Mon ami, je connais ces cris et ces prières; mais il faut qu'un esclave cède et se soumette. Voyez Emmeline. Elle tâche de résister; vous aussi, vous faites tous vos efforts; mais qu'en résultera-t-il? vous céderez, ou on vous fera mourir à petit feu.

— Eh bien! je mourrai, dit Tom. Qu'ils prolongent mon supplice autant qu'il leur plaira, ils ne m'empêcheront pas de mourir un jour ou l'autre. Me tuer, c'est tout ce qu'ils peuvent faire. J'ai pris une résolution fixe, inébranlable. Je *sais* que le Seigneur viendra à mon secours et me fera triompher.

Cassy ne répondit pas; elle s'assit, et ses yeux noirs restèrent fixés sur le plancher.

— Ce vieillard a peut-être raison, murmura-t-elle: mais ceux qui ont cédé, ceux-là n'ont plus d'espoir! Nous vivons dans la fange; on nous regarde avec dégoût, et nous finissons par être à charge à nous-mêmes. Nous avons hâte de mourir, et nous n'osons pas nous tuer. Plus d'espoir, plus d'espoir, plus d'espoir! Et cette jeune Emmeline... elle a quinze ans comme moi...

— Vous voyez en moi une misérable esclave, dit-elle en s'adressant brusquement à Tom. Apprenez ce que j'ai été. J'ai été élevée au milieu du luxe. Je me revois tout enfant, dans mes premiers souvenirs, jouant dans un magnifique parloir; j'étais habillée comme une petite demoiselle, et je recevais des complimens de toutes les personnes qui venaient nous rendre visite. Il y avait un jardin sur lequel s'ouvraient les fenêtres du salon; c'est là que je jouais à cache-cache, sous les orangers, avec mes frères et mes sœurs. On me mit au couvent, et j'y appris la musique, le français, et mille autres choses. J'en sortis à l'âge de quatorze ans, pour assister aux funérailles de mon père. Il était mort presque subitement, et quand on mit ses affaires en ordre, on trouva qu'il laissait à peine de quoi couvrir ses dettes. Dans l'inventaire que les créanciers firent de tous ses biens, on m'inscrivit parmi les immeubles. Ma mère avait été esclave, et mon père avait toujours eu l'intention de m'affranchir, mais il ne l'avait pas fait, et je fus inscrite.

J'avais toujours su quelle était ma condition, mais je ne m'en étais jamais préoccupée. On ne pouvait s'attendre à ce qu'un homme sain et vigoureux mourût en un jour. Quatre heures avant sa mort, mon père était encore plein de santé; et il fut un des premiers qui fut emporté par le choléra à la Nouvelle-Orléans. Le lendemain de sa mort, sa femme partit avec ses enfans, et se retira dans la maison de son père. Leur conduite leur semblait naturelle, et pourtant je la trouvais étrange. Un jeune avocat avait été chargé du soin de régler les affaires. Je le voyais tous les jours, et il me montra beaucoup d'égards. Un jour il amena avec lui un jeune homme qui, je crois, était le plus beau que j'eusse encore vu. Je n'oublierai jamais la première soirée qu'il passa près de moi. Nous allâmes nous promener dans le jardin. J'étais triste, pleine d'inquiétudes; il me montra toute la bonté, toute la bienveillance possibles. Il me dit qu'il m'avait souvent remarquée avant mon entrée au couvent, qu'il m'aimait depuis longtemps, et qu'il serait heureux d'être mon ami et mon protecteur. Mais une chose qu'il ne me dit pas, c'est qu'il m'avait achetée deux mille dollars, et que je lui appartenais. Enfin je me donnai à lui de plein gré, du moins à ce que je croyais: il avait su m'inspirer de l'amour. De l'amour! s'écria la pauvre femme en interrompant son récit. Oh! combien j'ai aimé cet homme! Combien je l'aime encore! et je l'aimerai toujours, jusqu'à mon dernier soupir! Il était si beau, si grand, si noble! Il m'installa dans une belle maison; il me donna des domestiques, des chevaux, des voitures, de beaux meubles et de riches toilettes. Toutes les jouissances qu'on se procure à prix d'argent, il s'empressa de me les procurer. Mais que m'importaient toutes ces magnificences? je ne voyais que lui! Je l'aimais plus que mon Dieu, plus que ma vie même, et j'aurais fait tous mes efforts pour m'en détacher que je ne l'aurais pas pu.

Une seule chose me manquait: j'aurais voulu qu'il m'épousât. S'il m'aimait comme il m'en donnait l'assurance, si j'avais réellement les qualités qu'il voyait en moi, je pensais qu'il n'hésiterait pas à m'épouser et à m'affranchir. Mais il me prouva que ce mariage était impossible; il suffisait, disait-il, que nous fussions fidèles l'un à l'autre, pour que Dieu bénît notre union. Si cette parole était vraie, n'étais-je pas sa femme légitime? Ne lui étais-je pas fidèle? N'ai-je pas épié, pendant sept ans, son regard, son moindre geste? N'ai-je pas vécu pour lui plaire? Il eut la fièvre jaune, et pendant trente jours et trente nuits, je veillai à côté de son lit. Moi seule, je lui présentai toutes ses potions, je lui donnai tous les soins: il m'appelait son bon ange, et il me répétait que je lui avais sauvé la vie. Nous avions deux beaux enfans. L'aîné était un garçon à qui nous avions donné le nom de Henri. C'était tout le portrait de son père. Il avait les mêmes yeux, le même front, et des cheveux qui tombaient en boucles touffues sur ses épaules. Comme son père, il était vif et intelligent. La petite Elise, disait Henri, avait les mêmes traits que moi. Il était si fier de moi et des enfans que je lui avais donnés, qu'il me répétait souvent que j'étais la plus belle femme de la Louisiane. Il aimait à nous voir vêtus de nos beaux habits, à nous promener dans une calèche découverte, et à écouter les remarques que l'on faisait à notre sujet quand nous passions dans les rues. Puis il me redisait toutes les belles choses, tous les complimens que ma beauté et celle de nos enfans avaient occasionné. Oh! c'étaient là des jours de bonheur! Je me croyais aussi heureuse qu'on puisse l'être; mais le malheur vint bientôt. Un de ses cousins, son intime ami, pour lequel il avait la plus grande estime, vint à la Nouvelle-Orléans. La première fois que je le vis, j'en eus peur, sans pouvoir dire pourquoi. C'était lui, j'en avais le pressentiment, qui devait nous rendre malheureux. Il lui arrivait souvent d'emmener Henri, et ils ne rentraient l'un et l'autre qu'à deux ou trois heures du matin. Je n'osai m'en plaindre; Henri était si vif, que je craignais toujours de l'irriter. Il fut ainsi entraîné par son cousin dans des maisons de jeu, et c'était un de ces hommes que l'on ne peut plus retenir, quand ils ont pris l'habitude d'aller dans un endroit. On lui fit faire ensuite la connaissance d'une dame, et je m'aperçus bien vite que son cœur s'était détaché de moi. Il ne me l'avoua jamais; pourtant j'en étais sûre, je le voyais mieux chaque jour. Je sentais se briser mon cœur, et je ne pouvais rien dire! C'est alors que, poussé par son misérable cousin, Henri résolut de me vendre, moi et mes enfans, pour acquitter les dettes de jeu qui étaient un obstacle au mariage qu'il ambitionnait, et il nous vendit à ce même cousin! Il me dit un jour qu'il avait affaire à la campagne, et que son absence durerait deux ou trois semaines. Il me parla avec plus de tendresse que jamais; pourtant toutes ses protestations ne purent me tromper. Je savais que mon heure était venue; j'étais comme pétrifiée. Je ne pouvais ni parler, ni verser une larme. Il m'embrassa: il donna mille baisers aux enfans, et partit. Je le regardai monter à cheval, je le suivis des yeux aussi longtemps qu'il fut en vue; et quand je cessai de le voir, je tombai évanouie.

Alors il vint, mon nouveau maître, ce scélérat maudit; il vint prendre possession! Il me dit qu'il m'avait achetée, moi et mes enfans, et il me montra l'acte de vente. Je le chargeai de malédictions, et l'assurai que je me tuerais plutôt que de vivre avec lui.

— Comme il vous plaira, me répondit-il; mais si vous n'êtes

pas raisonnable, je vendrai vos deux enfans, et vous ne les verrez plus jamais. Il me dit qu'il avait conçu le désir de me posséder dès notre première entrevue ; qu'il avait poussé Henri à sa perte, qu'il l'avait ruiné, dans l'espoir de le déterminer à me vendre ; qu'il l'avait engagé à s'attacher à une autre femme, et que je devais savoir, après tout, qu'il n'était pas homme à reculer devant quelques larmes ou quelques airs de dédain.

Je cédai, car j'avais les mains liées : il avait mes enfans en son pouvoir. Toutes les fois que je tentais de lui résister, il me menaçait de les vendre, et cette menace me rendait toujours docile. Oh ! quelle existence ! Vivre le cœur brisé ; conserver, au milieu du malheur, un amour profond, et être enchaînée, corps et âme, à un homme que l'on abhorre ! Avec Henri, mon plaisir était de lui faire quelque lecture, de jouer, de valser, de chanter ; pour l'autre, je ne faisais rien qu'avec dégoût, et pourtant je n'osais refuser. Il était impérieux et brutal avec les enfans. Elise était une petite fille toute timide ; mais Henri était hardi, fougueux comme son père, et jamais personne ne l'avait fait obéir. On lui faisait des reproches, on le gourmandait sans cesse, et j'étais dans des transes continuelles à son sujet.

J'essayai de lui inspirer des sentimens de respect, j'essayai de le tenir à l'écart, mais tout fut inutile. J'aurais donné ma vie pour mes enfans. Pourtant, cet homme les vendit ! Un jour, il me fit faire une promenade à cheval, et, à mon retour, je ne les trouvai plus. Il m'avoua qu'il les avait vendus ; il me montra l'argent, le prix de leur sang. Il me sembla que j'avais tout perdu. Dans un accès de délire, je maudis, oui ! je maudis Dieu et les hommes, et pendant quelques temps je crois que je lui fis réellement peur. Mais il ne se tint pas pour battu. Il me dit qu'il avait vendu les enfans, que lui seul pouvait me les faire revoir, et que si je ne me calmais pas, la peine en retomberait sur eux. Où ne conduirait-on pas une mère quand on lui a enlevé ses enfans ? Je me soumis ; je gardai le silence. Il me berça de l'espoir qu'un jour il consentirait peut-être à les racheter, et les choses en restèrent là pendant une semaine ou deux. Un jour, en me promenant, je passai devant la prison des esclaves ; je vis que les passans s'étaient arrêtés devant la porte, et j'entendis les cris d'un enfant. Tout à coup, c'est Henri lui-même, c'est mon fils qui s'arrache des mains de deux ou trois hommes, et qui accourt, en pleurant, me saisir par la robe. Ses gardiens vinrent pour le reprendre, en proférant d'horribles juremens, et l'un d'eux, dont les traits sont pour toujours gravés dans ma mémoire, lui dit qu'il n'échapperait pas, qu'il allait être conduit en prison, et qu'on lui donnerait une leçon qu'il n'oublierait jamais. Je priai, j'implorai... On me répondit par des rires. Le pauvre enfant sanglotait, fixait sur moi des regards suppliants, et se cramponnait à moi. Enfin, ne pouvant lui faire lâcher prise, on déchira un pan de ma robe et on entraîna mon fils qui criait toujours : — Mère ! mère ! mère ! j'aperçus un homme qui paraissait me prendre en pitié, je lui offris tout l'argent que j'avais pour qu'il s'interposât. Mais il secoua la tête, et me dit que l'enfant n'avait montré qu'effronterie et insubordination depuis que son maître l'avait acheté, et qu'on allait, une fois pour toutes, le mettre à la raison. Je m'enfuis. A chaque pas je croyais entendre les cris de mon fils. J'arrivai chez nous ; je courus toute haletante jusqu'au parloir où je trouvai Butler, je lui dis tout, je le priai d'intercéder ; il se mit à rire et me répondit que l'enfant n'avait que ce qu'il méritait, qu'il ne pouvait manquer d'être un jour mis à la raison, et que le plus tôt était le mieux, puis il me demanda ce que j'attendais.

Il me sembla alors que ma tête allait se fendre. J'avais le vertige, j'étais furieuse. Je me souviens que j'aperçus un couteau large et tranchant sur la table. Si je ne me trompe, je le saisis et me précipitai sur Butler... Puis tout me parut noir, — et je n'ai rien su de ce qui s'était passé les jours suivans.

Quand je repris connaissance, j'étais dans une chambre assez jolie, mais je vis bien que ce n'était pas la mienne. Une vieille négresse me gardait. Un médecin vint me voir, et l'on me donna tous les soins possibles. Je sus, quelque temps après, que Butler était parti, qu'il m'avait fait déposer dans cette maison, et que l'on ne hâtait ma guérison avec tant de sollicitude que pour me vendre plus tôt.

Je n'avais ni le désir, ni l'espoir de me rétablir, mais, à mon grand regret, la fièvre me quitta, j'entrai en convalescence, et je fus enfin parfaitement guérie. Chaque jour on m'obligeait à soigner ma toilette ; puis des messieurs venaient chez nous passer quelques heures et fumer leur cigare. Ils m'examinaient, m'interrogeaient et s'informaient du prix auquel on voulait me vendre. J'étais si triste, si morose, que je ne trouvais pas d'acheteur. On me menaça du fouet si je ne me montrais pas plus enjouée, si je ne faisais pas quelques efforts pour plaire. Enfin il nous arriva un gentleman nommé Stuart, qui parut avoir de l'affection pour moi. Il devina qu'un poids horrible oppressait mon cœur ; il vint souvent me voir seul, et je finis par m'ouvrir à lui. Il m'acheta, et promit de faire tout ce qu'il pourrait pour retrouver et racheter mes enfans. Il se présenta chez le maître de Henri, mais on lui répondit qu'il avait été vendu à un planteur qui demeurait près de la rivière des Perles ; et c'est là tout ce que j'ai pu en apprendre jusqu'à présent. Il finit par retrouver aussi ma fille, qu appartenait à une vieille dame. Il offrit pour la racheter une somme énorme, mais on n'accepta pas. Butler, qui fut informé des démarches de Stuart, me fit dire que ma fille ne me serait jamais rendue. Le capitaine Stuart me montrait beaucoup de bienveillance ; il avait une plantation magnifique, et il m'y conduisit. Dans le courant de cette année-là, j'eus un fils. Oh ! quel bel enfant ! et comme je l'aimais ! Comme la petite créature ressemblait à mon pauvre Henri ! Mais ma détermination était déjà prise. Oui ! j'avais résolu de ne plus laisser vivre mes enfans. Lorsque mon fils eut quinze jours, je le pris dans mes bras, je le couvris de baisers, je pleurai sur lui, puis je lui fis boire du laudanum, et je le tins serré contre mon cœur jusqu'à ce qu'il se fût endormi pour toujours. Quel deuil, et que de larmes ! On crut toujours que c'était par mégarde que je lui avais donné du laudanum. Cette action est peut-être la seule dont le souvenir me soit agréable. Je crois encore que j'ai bien fait ; cet enfant, du moins, est à l'abri de la douleur. La mort était le seul bien que je pusse lui donner. Peu de temps après, le choléra sévit et le capitaine Stuart mourut. La mort n'atteint que ceux qui voudraient vivre ; et moi, moi ! après être allée jusqu'au bord du tombeau, je vécus ! On me vendit, on me fit passer de main en main. Enfin, je devins vieille et ridée, et la fièvre me prit. C'est alors que ce scélérat m'acheta, c'est alors qu'il m'amena ici, — et j'y suis encore.

La pauvre femme se tut. Elle avait débité son histoire à la hâte, avec colère, sur un ton sauvage. Tantôt, elle avait l'air de s'adresser à Tom ; tantôt, on eût dit qu'elle se parlait à elle même. Telles étaient la véhémence et l'autorité de son langage, que parfois Tom oubliait, en l'écoutant, la douleur que lui causaient ses blessures ; il se soulevait sur un coude, et la regardait se promener dans toute la chambre, en secouant autour d'elle ses longs cheveux noirs.

— Vous m'avez dit, demanda-t-elle après une pause, qu'il y a un Dieu dont les yeux sont toujours ouverts, et qui voit tout ce qui se fait. C'est peut-être vrai. Quand j'étais au couvent, les sœurs me parlaient toujours du jugement dernier, du jour où rien ne restera caché. Ne sera-ce point là le jour de la vengeance ?

Ils s'imaginent que nos souffrances et les souffrances de nos enfans ne sont rien, que c'est un léger détail. Pourtant, je me suis trouvée, marchant dans les rues, le cœur assez plein d'amertume pour en abreuver toute la ville. J'ai souhaité que les maisons croulassent sur moi, et que la terre m'engloutît. Oui, au jour du jugement je paraîtrai devant Dieu, et je déposerai contre ceux qui ont causé ma perte et celle de mes enfans !

Quand j'étais jeune, je me croyais pieuse, j'aimais Dieu ; j'avais l'habitude de prier. Maintenant, je suis une âme damnée, poursuivie par les démons qui me torturent nuit

et jour. Ils me brûlent, ils me harcèlent, ils me poussent... J'en viendrai là un de ces jours, dit-elle en se tordant les mains, tandis qu'un éclair sinistre brillait dans ses yeux noirs. Je l'enverrai vers ses pareils,—par le plus court chemin,— une de ces nuits, quand même je serais sûre d'être brûlée vive. Un rire long et sauvage retentit dans toute la chambre, et ce rire se perdit dans un sanglot, puis la pauvre femme tomba sur le plancher, et d'affreuses convulsions la saisirent.

Quelques minutes après, ce transport frénétique parut se calmer ; Cassy se leva lentement, et sembla reprendre ses sens.

— Puis-je faire encore quelque chose pour vous, mon pauvre ami? dit-elle en s'approchant du grabat de Tom. Vous donnerai-je encore un peu d'eau?

Ses traits bienveillans, sa voix douce et émue formèrent, lorsqu'elle prononça ces paroles, un étrange contraste avec l'expression de fureur sauvage qui, un instant auparavant, contractait sa figure.

Tom but l'eau qu'on lui offrait, puis il jeta sur Cassy un regard de profonde pitié.

— Oh! missis, puissiez-vous revenir à celui qui est la source des eaux vivifiantes.

— Revenir à lui! Où est-il? Qui est-il? dit Cassy.

— C'est celui dont il s'agit dans les lectures que vous me faites ; c'est le Seigneur.

— Je voyais souvent, quand j'étais jeune, son image placée au-dessus de l'autel, répondit Cassy; et ses yeux prirent une expression de douloureuse rêverie; mais, ajouta-t-elle, il n'est pas ici! Ici! il n'y a que le crime, et toujours, toujours le désespoir. Elle mit sa main sur sa poitrine, et fit un effort comme pour soulever un poids qui la suffoquait.

Elle vit, dans les yeux de Tom, qu'il allait encore parler; d'un geste, elle lui imposa silence.

— Taisez-vous, mon pauvre ami. Tâchez de dormir, si c'est possible. Elle mit une cruche d'eau à portée de sa main, elle fit tous les petits arrangemens qui pouvaient soulager le malade, et elle sortit.

CHAPITRE XXV.

Les gages.

> « Et légères, cependant, peuvent être les causes qui font retomber sur le cœur le poids qu'il voudrait rejeter pour toujours; ce sera peut-être un son, une fleur, le vent, l'Océan, qui rouvrira la blessure, — frappant la chaîne électrique qui nous lie mystérieusement. »
>
> *Le Pèlerinage de Childe-Harold*, chap. IV.

Le salon de l'établissement de Legree était une longue chambre avec une vaste cheminée. Elle avait été tendue jadis d'un papier voyant et coûteux, qui maintenant moisi, déchiré et fané, tombait des murs par lambeaux. L'endroit avait cette odeur fade et malsaine de renfermé particulière aux vieilles maisons en décadence, où la saleté le dispute à l'humidité. Le papier de tenture était en outre tout taché de bière et de vin, et couvert de *memorandums* et de longues colonnes de chiffres à la craie, comme si quelqu'un s'était livré là à des opérations d'arithmétique. Dans la cheminée était une grille remplie de charbon de terre enflammé ; car, bien qu'il ne fît pas froid, les soirées paraissaient toujours humides dans cette grande salle ; et d'ailleurs Legree avait besoin d'allumer ses cigares et de faire chauffer de l'eau pour son punch. La lueur rouge du charbon trahissait le désordre qui régnait dans la chambre ; — les selles, les brides, les diverses sortes de harnais, les cravaches, les pardessus et autres objets d'habillement, étaient dispersés çà et là ; et les chiens dont nous avons parlé s'étaient étendus au milieu, selon leur convenance.

Legree se préparait un grand verre de punch, se versant de l'eau chaude d'un pot fêlé et égueulé, et il grommelait, tout en le faisant :

— La peste soit de ce Sambo, de susciter cette querelle entre moi et mes nouveaux ouvriers! Cet homme ne sera pas en état de travailler d'une semaine à présent, — juste dans le coup de feu de la saison!

— Oui, c'est bien comme vous dites, reprit une voix derrière sa chaise.

C'était la femme Cassy, qui était arrivée pendant son monologue.

— Ha! diablesse! vous voilà revenue.

— Oui, me voilà, dit-elle froidement ; revenue pour en faire à ma tête aussi!

— Vous mentez, drôlesse. Je tiendrai ma parole. Ou conduisez-vous bien, ou restez aux quartiers et travaillez avec les autres.

— J'aimerais dix mille fois mieux vivre dans le plus sale trou des quartiers, que d'être sous votre férule!

— Mais vous y êtes, sous ma férule, malgré tout, dit-il en se tournant vers elle avec un ricanement féroce ; c'est ce qui me console. Ainsi, asseyez-vous ici sur mon genou, ma chère, et entendez raison, dit-il en lui prenant le poignet.

— Simon Legree, prenez garde! dit la femme avec un éclair dans l'œil, un regard effaré à en être effrayant. — Vous avez peur de moi, Simon, ajouta-t-elle d'un air délibéré, et vous avez raison d'avoir peur. Mais, prenez garde, car j'ai le diable au corps!

Ces derniers mots, elle les lui dit à l'oreille d'une voix sifflante.

— Sortez! je crois, sur mon âme, que vous avez le diable au corps! dit Legree, en la repoussant d'un air gêné. Après tout, Cassy, pourquoi ne pouvez-vous pas être amie avec moi, comme auparavant?

— Comme auparavant! répéta-t-elle avec amertume. Elle s'arrêta court ; — il s'élevait dans son cœur une foule de sentimens qui l'étouffaient.

Cassy avait toujours eu sur Legree l'espèce d'influence que peut avoir sur l'homme le plus brutal une femme énergique et passionnée ; mais, depuis peu, elle était devenue de plus en plus impatiente et irritable, sous le joug hideux de sa servitude. Son irritation allait parfois jusqu'à la démence furieuse ; et cette disposition en faisait une sorte d'objet de terreur pour Legree, qui avait pour les fous cette horreur superstitieuse qui est commune aux gens grossiers et sans éducation. Lorsqu'il amena Emmeline chez lui, les sentimens féminins assoupis dans le cœur usé de Cassy se réveillèrent ; elle prit parti pour cette pauvre fille, et il s'ensuivit une violente querelle entre elle et Legree. Legree, en fureur, jura qu'il l'enverrait travailler aux champs, si elle ne lui donnait pas la paix. Cassy déclara, avec un orgueilleux dédain, qu'elle ne demandait pas mieux ; et elle y travailla un jour, comme nous l'avons dit, afin de montrer à quel point elle méprisait cette menace.

Legree fut en secret fort mal à l'aise toute cette journée, car Cassy avait sur lui une influence qu'il ne pouvait secouer. Lorsqu'elle présenta son panier aux balances, il avait espéré quelque concession, et lui avait adresssé la parole d'un ton moitié conciliant, moitié hautain, et elle avait répondu avec le plus amer mépris.

La manière outrageante dont on avait traité le pauvre Tom l'avait irritée encore plus ; et elle avait suivi Legree à la maison sans intention particulière, mais pour lui reprocher sa brutalité.

— Vous devriez bien, Cassy, vous conduire décemment, dit Legree.

— Vous qui dites qu'il faut se conduire décemment, qu'avez-vous fait? Vous n'avez pas même assez de bon sens pour ne pas vous priver de vos meilleurs bras, au moment où vous en avez le plus pressant besoin, tant vous avez un infernal caractère!

— J'ai été un sot de laisser arriver cette querelle, c'est un fait, dit Legree. Mais une fois que cet homme s'est entêté, j'ai dû le faire plier !

— Je ne crois pas que vous le fassiez plier.

— Ah ! vous croyez ! dit Legree se levant avec colère ; je voudrais bien voir ça ! Ce serait le premier nègre qui m'aurait fait aller. Quand je devrais briser tous les os de son corps, il faudra bien qu'il plie !

En ce moment la porte s'ouvrit, et Sambo entra. Il s'avança en saluant, et tenant quelque chose dans un papier.

— Qu'est-ce que c'est, animal ? dit Legree.

— C'est un charme.

— Un quoi ?

— Quelque chose que les sorcières donnent aux nègres. Ça les empêche de sentir quand on les fouette. Il l'avait au cou, suspendu à un cordon noir.

Legree, comme les gens impies et cruels, était superstitieux. Il prit le papier, et l'ouvrit avec répugnance.

Il en tomba un dollar d'argent, et une longue et brillante boucle de cheveux blonds, — qui s'enroula, comme si elle était en vie, autour des doigts de Legree.

— Damnation ! s'écria-t-il en frappant du pied avec fureur, et s'arrachant des doigts la boucle de cheveux comme si elle le brûlait. D'où vient cela ? Emportez-le ! — Brûlez-le ! brûlez-le ! — Et il jeta la boucle sur les charbons. — Pourquoi m'avez-vous apporté ça ?

Sambo était resté sa grosse bouche béante, et tout effaré, et Cassy, qui se préparait à sortir, s'arrêta, et le regarda toute stupéfaite.

— Ne m'apportez plus jamais de ces choses endiablées ! dit-il en montrant le poing à Sambo, qui battait précipitamment en retraite vers la porte ; et, ramassant le dollar, il le jeta au travers de la fenêtre dans les ténèbres.

Sambo s'estima heureux d'avoir pu s'évader. Lorsqu'il fut parti, Legree eut l'air un peu honteux de son effroi. Il s'assit de mauvaise humeur, et se mit à boire lentement et d'un air renfrogné son verre de punch.

Cassy fit ses préparatifs pour sortir sans être remarquée, et elle s'échappa pour aller soigner le pauvre Tom, comme nous l'avons déjà dit.

Qu'avait donc Legree ? et qu'y avait-il donc dans une boucle de cheveux blonds pour faire pâlir cet homme brutal, habitué à tous les genres de cruauté ? Pour que nous puissions répondre à cette question, il faut faire rétrograder notre histoire. Quelque dur et pervers que parût aujourd'hui cet homme impie, il avait été un temps où une mère l'endormait sur son sein, — où son berceau était entouré de prières et d'hymnes saints, — où son front desséché maintenant était humecté de la sainte rosée du baptême. Dans sa première enfance, une femme aux blonds cheveux l'avait conduit à l'église, au son de la cloche du dimanche, pour adorer le Seigneur. Au fond de la Nouvelle-Angleterre, cette mère avait élevé son fils unique avec un amour infatigable et de patientes prières. Né d'un père au cœur dur, auquel cette douce femme avait prodigué tant d'amour méconnu, Legree avait marché sur les traces de son père. Turbulent, effréné et despotique, il méprisait tous les conseils de sa mère et n'acceptait aucun de ses reproches, et de bonne heure il la quitta pour aller chercher fortune en mer. Il ne revint plus à la maison qu'une fois depuis ; et alors sa mère, avec l'ardeur d'un cœur qui a besoin d'aimer quelque chose, et qui n'a rien d'autre à aimer, s'attacha à lui, et entreprit, à force de prières et de supplications passionnées, de l'arracher à une vie criminelle, et d'assurer le bonheur éternel à son âme.

La grâce, en ce jour, se faisait sentir à Legree ; alors les bons anges l'appelaient ; alors il était presque converti, et la miséricorde divine le prenait par la main. Son cœur s'attendrissait ; — il y avait lutte ; — mais le péché remporta la victoire, et il opposa toute la force de sa rude nature aux convictions de sa conscience. Il recommença à boire, à jurer ; — il fut plus déréglé et plus brutal que jamais. Un soir que sa mère, au comble du désespoir, était tombée à ses genoux, il la repoussa du pied, — la jeta sans connaissance sur le plancher, et, avec des imprécations brutales, il s'enfuit à son vaisseau. Legree n'avait plus entendu parler de sa mère, lorsqu'un soir qu'il s'enivrait en compagnie, une lettre lui fut mise dans la main. Il l'ouvrit, et il en tomba une longue boucle de cheveux qui s'enroula autour de ses doigts. La lettre lui disait que sa mère était morte, et qu'en mourant elle l'avait béni et lui avait pardonné.

Le mal est un terrible nécromancien qui fait des choses les plus douces et les plus saintes des fantômes d'horreur et d'effroi. Cette pâle mère si aimante, — les prières et le pardon de cette mourante, — firent sur ce cœur en proie au démon du péché l'effet d'une sentence qui le menaçait de damnation. Legree brûla les cheveux et la lettre ; et lorsqu'il les vit se tordre dans le feu, il frissonna en songeant aux flammes éternelles. Il essaya d'en perdre la mémoire à force d'orgies et de blasphèmes ; mais souvent, au milieu de la nuit, dont le calme solennel force l'âme du méchant à se replier sur elle-même, il avait vu cette pâle mère se dresser auprès de son lit, et avait senti cette boucle de cheveux se rouler doucement autour de ses doigts. Alors, une sueur froide lui baignait le visage, et il s'élançait de son lit, saisi d'horreur. Vous qui vous êtes étonnés d'entendre le même évangile vous dire que Dieu est tout amour et que Dieu est un feu qui consume, ne voyez-vous pas que, pour l'âme que le mal a gangrenée, l'amour parfait est la plus terrible torture, le sceau et la sentence du plus cruel désespoir ?

— Au diable ! se dit Legree en buvant son punch à petites gorgées ; où a-t-il pris ça ? Comme ça ressemblait à... J'en frissonne ! Je croyais l'avoir oublié. Dieu me damne ! si je crois qu'on oublie jamais quoi que ce soit ! La peste l'étouffe ! je me sens tout seul. J'ai envie d'appeler Em. Elle me déteste, — la guenon ! Mais c'est égal, — je la ferai bien venir !

Legree passa dans un vestibule où se trouvait un escalier tournant autrefois magnifique ; mais le passage était sale et encombré de caisses et de paille. Les marches sans tapis semblaient monter dans l'ombre on ne savait où ! La lueur pâle de la lune pénétrait à travers un judas démantibulé en dessus de la porte ; l'air était malsain et glacial comme celui d'un caveau.

Legree s'arrêta au bas de l'escalier, en entendant une voix qui chantait. Ce chant lui parut étrange et comme celui d'un fantôme dans cette vieille maison lugubre, peut-être à cause de l'ébranlement de ses nerfs. Chut ! qu'est-ce que c'est ?

Une voix sauvage et pathétique psalmodia un hymne connu parmi les esclaves :

Oh ! il y aura du deuil, du deuil, du deuil ;
Oh ! il y aura du deuil, du deuil, du deuil.

— Damnée soit la fille ! s'écria Legree. Je l'étranglerai ! Em ! Em ! appela-t-il d'une voix dure. Mais il ne lui fut répondu que par un écho moqueur. La douce voix continua de chanter :

Là parens et enfans se sépareront !
Là parens et enfans se sépareront !
Se sépareront pour ne plus se revoir !

et clair et sonore résonna à travers les salles vides le refrain :

Oh ! il y aura du deuil, du deuil, du deuil !
Oh ! il y aura du deuil au tribunal du Christ !

Legree s'arrêta. Il eût été honteux de l'avouer, mais de grosses gouttes de sueur mouillaient son front ; son cœur battit vite et fort de terreur. Il crut même voir quelque chose de blanc qui se dressait dans l'ombre devant lui, et

il frissonna de penser que sa mère défunte allait peut-être lui apparaître soudain.

— Je sais une chose, se dit-il en reculant précipitamment dans le salon où il tomba sur un siége, c'est que je laisserai cet homme tranquille après ceci ! Qu'avais-je besoin de ce maudit papier ? Je crois vraiment que je suis ensorcelé ! Je n'ai fait que suer et frissonner depuis lors ! Où a-t-il pris ces cheveux ? Ce ne pouvait pas être ceux-là ! Je les ai brûlés, je le sais bien ! Il serait par trop plaisant que des cheveux pussent ressusciter !

Ah, Legree ! cette tresse dorée était enchantée ; chacun de ces cheveux était un talisman de terreur et de remords pour toi ; et un pouvoir supérieur s'en servait pour empêcher tes mains cruelles d'infliger les plus extrêmes sévices à des êtres sans défense !

— Holà ! dit Legree en frappant du pied et en sifflant les chiens, éveillez-vous donc, quelques-uns de vous, et tenez-moi compagnie ! Mais les chiens n'ouvrirent qu'à moitié leurs yeux endormis, et les refermèrent aussitôt.

— Je vais faire venir Sambo et Quimbo ; je les ferai chanter et danser une de leurs danses démoniaques, afin d'écarter ces horribles idées, dit Legree ; et mettant son chapeau, il passa sur la véranda, et souffla dans un cornet avec lequel il avait coutume d'appeler ses deux nègres.

Il arrivait souvent à Legree, lorsqu'il était en belle humeur, de faire venir ces dignes personnages dans son salon, et après les avoir réchauffés avec du wisky, de s'amuser à les faire chanter, danser ou se battre, selon que la fantaisie lui en prenait.

Ce fut entre une et deux heures de la nuit, comme elle revenait de soigner le pauvre Tom, que Cassy entendit partir du salon un effrayant vacarme de cris et de chants sauvages, mêlés aux aboiemens des chiens.

Elle monta les degrés de la véranda, et regarda dans le salon. Legree et les deux nègres, en proie à une ivresse furibonde, chantaient, hurlaient, renversaient les chaises, et se faisaient toutes sortes de grimaces horribles et grotesques.

Elle appuya sa petite main délicate sur le store de la fenêtre, et les contempla fixement. Ses yeux noirs étaient pleins d'angoisse, de mépris et de farouche amertume. — Serait-ce un péché de débarrasser le monde d'un tel misérable ? se dit-elle.

Elle se détourna précipitamment, et prenant une porte de derrière, elle monta l'escalier et frappa à la porte d'Emmeline.

CHAPITRE XXXVI.

Emmeline et Cassy.

Cassy entra dans la chambre, et trouva Emmeline qui était assise, pâle de frayeur, dans le coin le plus éloigné. A son arrivée, Emmeline s'était levée par un mouvement nerveux ; mais, en apercevant qui entrait, elle se précipita vers elle et la saisit par le bras, en disant :

— O Cassy ! est-ce vous ? Je suis si heureuse de vous voir ! J'avais tant peur de qui pouvait venir. . Mais vous ne savez pas le tumulte horrible qu'il y a eu là-bas toute la soirée ?

— Je dois en savoir quelque chose, répondit sèchement Cassy. J'en ai entendu assez.

— O Cassy ! dites-moi, est-ce que nous ne pourrions pas nous échapper d'ici ? N'importe où, dans les marécages, au milieu des serpens, ou partout ailleurs. Non ! ne pouvons-nous pas nous sauver, nous éloigner d'ici ?

— Nulle part ailleurs que dans la tombe, dit Cassy.

— Avez-vous jamais essayé ?

— Je sais à quoi cela aboutit, répondit Cassy.

— Moi, je voudrais bien vivre dans les marécages et ronger l'écorce des arbres. Je n'ai pas peur des serpens. J'aimerais mieux avoir près de moi un serpent que lui, dit Emmeline avec énergie.

— Il y a bien des gens qui partagent votre opinion, dit à son tour Cassy ; mais vous ne pourriez demeurer dans les marécages, vous y seriez dépistée par les chiens et ramenée ici, et puis... puis...

— Qu'est-ce qu'il ferait ? s'écria la servante, l'anxiété peinte sur son visage.

— Vous devriez plutôt demander que ne ferait-il pas ? Il a bien appris son métier au milieu des pirates des Indes-Occidentales. Vous ne dormiriez pas si je vous disais les choses que j'ai vues, les choses qu'il raconte, lui, quelquefois, comme de bonnes plaisanteries. J'ai entendu ici pousser des cris qui, depuis des semaines et des semaines, ne peuvent pas sortir de ma mémoire. Non loin d'ici, là-bas, sur le chemin, vous avez pu voir un arbre brûlé et noirci par la fumée, au pied duquel la terre est couverte de cendres grises. Demandez au premier venu ce qu'on a fait là, et vous verrez si l'on osera vous le raconter.

— Dieu ! que voulez-vous dire ?

— Je ne veux rien vous dire. Il m'est odieux de penser à cela. Je dis seulement que le Seigneur connaît seul ce que nous verrons demain, si notre pauvre camarade Tom continue comme il a commencé.

— Horreur ! s'écria Emmeline, anéantie, pâle, étouffée par le sang qui refluait vers son cœur. Cassy, je vous en prie, dites ! que ferai-je ?

— Ce que j'ai fait... Agir de votre mieux, accomplir votre devoir, et puis détester le maître et le maudire.

— Il voulait m'obliger à boire quelquefois de sa détestable eau-de-vie, dit Emmeline, et moi je la déteste au point...

— Vous auriez mieux fait de boire, répondit Cassy. Moi aussi, je la détestais, et maintenant je ne puis vivre sans elle. On a besoin de quelque chose qui fasse oublier ces horribles souvenirs qui vous assiégent. Ils semblent moins horribles quand on boit.

— Ma mère me disait de ne jamais y toucher, dit Emmeline.

— Vous parlez de votre mère ! répliqua Cassy, en appuyant avec amertume et rudesse sur ce mot de *mère*. Que voulez-vous faire de tout ce qu'a dit votre mère ? Notre vie entière est achetée et payée ; notre âme appartient au maître qui nous a ammenées. Je vous le dis, buvez de l'eau-de-vie, buvez-en tant que vous pourrez, cela vous rendra tout facile.

— O Cassy ! ayez pitié de moi !

— Pitié de vous, pourquoi pas ? N'ai-je pas une fille ? Le Seigneur sait si elle existe et où elle se trouve aujourd'hui. Là, je pense, où sa mère est venue avant elle, où sans doute il faut qu'après elle aillent les enfans. Il n'y a pas de fin à cette destinée maudite, non, jamais !

— Je voudrais n'être pas venue au monde ! s'écria Emmeline se tordant les mains.

— Il y a longtemps que j'ai la même pensée, répondit Cassy. C'est ce que j'ai répété bien souvent.— Je mourrais, si j'en avais le courage, ajouta-t-elle en regardant à travers les ténèbres, et en conservant cette expression fixe de désespoir qui était l'air ordinaire de son visage pendant le repos.

— Ce serait être assez coupable que de se donner la mort, dit Emmeline.

— Je ne sais pourquoi il y a de plus grands crimes que nous commettons tous les jours, en continuant à vivre. Mais les sœurs m'ont dit, quand j'étais au couvent, des choses qui me font craindre de mourir. Si c'était seulement notre fin, alors, alors...

Emmeline se détourna, cachant sa figure dans ses mains.

Pendant que cette conversation se passait dans cette chambre, Legree, vaincu par la bonne chère, se trouvait, dans la pièce en dessous, plongé dans un profond sommeil. Ordinairement il ne se livrait pas à l'ivrognerie. Sa rude et

grossière nature demandait et supportait une excitation perpétuelle, qui aurait complétement brisé et ruiné une plus belle nature. Mais, avec sa prudence méfiante et précautionneuse, il ne donnait carrière à son appétit que dans une mesure qui lui permît toujours d'être maître de lui-même.

Cette nuit, pourtant, dans ses efforts désespérés pour bannir de son esprit les affreuses pensées et les remords terribles qui se réveillaient en lui, il s'était abandonné à la boisson plus que de coutume, et, après avoir congédié ses domestiques nègres, il s'était laissé tomber pesamment sur un siége, au milieu de sa chambre, et dormait d'un sommeil profond.

Comment l'âme du méchant ose-t-elle pénétrer dans le sombre empire du sommeil? dans cette terre aux sombres limites, et si voisine des scènes mystérieuses et terribles de la grande réparation! Legree rêva. Pendant son lourd et fiévreux sommeil, un fantôme voilé lui apparut, s'approcha et posa sur lui sa main douce et froide. Sa pensée devina qui c'était. Frissonnant, glacé d'horreur, il reconnut ce visage sous son voile. Alors il crut sentir les cheveux du fantôme enlacés autour de ses doigts, puis, ces cheveux se glissaient autour de son cou, le serraient, le serraient toujours davantage, et il ne pouvait plus respirer. Alors il crut entendre des voix sourdes, qui lui murmuraient à l'oreille, et ces murmures le glaçaient d'horreur. Puis il lui sembla être sur le bord d'un affreux abîme, se retenant et se débattant avec une frayeur mortelle; des mains sombres s'étendaient vers lui et l'attiraient, et Cassy venait en riant et le poussait par derrière. La solennelle apparition, toujours voilée, se dressa près de lui, puis elle se dévoila. C'était sa mère! Elle s'éloigna de lui et il descendit bien bas, bien bas, bien bas, au milieu d'une confuse tempête de gémissemens, de plaintes, et des éclats de rire de démons moqueurs, et Legree s'éveilla.

La teinte rosée de l'aube, qui commençait à poindre, pénétrait furtivement dans la chambre. L'étoile du matin, projetant sa sainte et solennelle lumière, semblait contempler le coupable du haut du ciel empourpré. Quelle fraîcheur, quelle splendeur, quelle beauté accompagnent la naissance de chaque jour! comme pour dire à l'insensé: — Regarde encore une chance favorable! Travaille pour la gloire immortelle! — Mais l'homme téméraire, le méchant ne l'entendit pas. Il se réveilla en jurant et en maudissant. Que lui faisait l'or, la pourpre, les merveilles journalières du matin! Que lui faisait cette étoile que le Fils de Dieu a sanctifiée en la choisissant comme son propre emblème!

Avec sa brutalité ordinaire, il regardait sans voir, et trébuchant en avant, il se versa un grand verre d'eau-de-vie, dont il but la moitié.

— J'ai passé une nuit d'enfer, dit-il à Cassy, qui venait d'entrer par la porte opposée.

— Vous en aurez beaucoup de pareilles, bientôt, répondit-elle sèchement.

— Que dites-vous-là, effrontée?

— Vous le comprendrez bien un de ces jours, repartit Cassy sur le même ton. Mais à présent, Simon, j'ai un bout d'avis à vous donner.

— Ah! diable!

— Mon avis est, dit Cassy avec fermeté, en commençant à arranger quelque meuble dans l'intérieur de la chambre, que vous laissiez Tom en repos.

— Et qu'est-ce que cela vous fait?

— A moi? Soyez-en sûr, je ne sais pas pourquoi cela me regarderait. S'il vous plaît d'acheter douze cents dollars un esclave pour vous en servir dans les travaux pressés de la saison, et de choisir justement celui-là pour décharger sur lui votre haine, ce n'est pas mon affaire. J'ai fait ce que j'ai pu pour lui.

— Vous dites? Quel besoin avez-vous de vous mêler de ce que je fais.

— Aucun, je vous assure. Je vous ai déjà sauvé quelques milliers de dollars, à différentes époques, en soignant vos esclaves, et voilà comme vous m'en remerciez. Si votre récolte, arrivant au marché, se trouve inférieure à celle des autres, vous ne perdrez pas votre pari, j'imagine! Tompkins ne sera pas le vainqueur, j'imagine, et vous paierez de votre argent, comme une dame, n'est-ce pas? Je crois vous voir.

Legree, ainsi que plusieurs autres planteurs, n'avait qu'une espèce d'ambition; il voulait avoir la récolte la plus considérable de la saison, et, pour la récolte pendante, il avait fait plusieurs paris dans la ville voisine. Cassy, avec un tact tout féminin, ne toucha que la corde qu'elle était sûre de faire vibrer.

— Bien! je le laisserai tranquille, dit Legree, pourvu qu'il commence par me demander pardon, et qu'il promette de mieux se conduire.

— Il ne voudra pas, répondit Cassy.

— Comment! je voudrais savoir pourquoi? répondit Legree avec un ton des plus dédaigneux.

— Parce qu'il a raison, et, je le connais bien, il ne voudra jamais convenir qu'il a tort.

— Il m'importe bien peu, que diable! que vous le connaissiez. Un nègre doit être du même avis que son maître, sinon...

— Sinon!... vous voulez perdre votre pari au sujet de la récolte de coton, en l'éloignant des champs juste au moment où l'on est le plus pressé.

— Mais il cédera, comme de juste: est-ce que je ne sais pas comment sont ces nègres? il demandera pardon comme un chien. Vous ne connaissez pas cette race.

— Il ne voudra pas, Simon. Vous pourrez le faire mourir à petit feu sans lui arracher un mot de rétractation.

— Nous verrons; où est-il? demanda Legree en sortant.

— Dans le grenier du magasin, répondit Cassy.

Quoiqu'il eût parlé si vertement à Cassy, Legree continua à s'éloigner de la maison avec une indécision qui ne lui était pas ordinaire. Le songe de la nuit précédente et, en même temps, les prudens conseils de Cassy, avaient fait dans son esprit une impression profonde. Il se décida à ne prendre personne pour témoin de son entrevue avec Tom, et résolut, s'il ne pouvait venir à bout de lui par ses menaces, d'ajourner sa vengeance, qu'il se réservait d'assouvir à une époque plus favorable.

L'éclat solennel de l'aurore, la splendeur céleste de l'étoile du matin avaient pénétré par l'étroite fenêtre du hangar où était couché Tom, et ces paroles solennelles semblèrent venir à lui, comme si elles étaient descendues avec le rayon lumineux de l'étoile: « Je suis la souche et la lignée de David; je suis la brillante étoile du matin. » Les prédications mystérieuses et les demi-mots de Cassy, loin de jeter le découragement dans son âme, l'avaient réveillée comme un appel venu d'en haut; il pensait peut-être que le jour de sa mort se préparait dans les cieux, et son cœur palpitait des sublimes mouvemens de la joie et du désir, en songeant à toutes ces merveilles qui avaient été souvent l'objet de ses méditations: le grand trône éclatant de blancheur avec son arc-en-ciel éternel, les robes blanches des hôtes du divin séjour, leurs voix mélodieuses comme le murmure des eaux, les couronnes, les palmes, les harpes, cette vision pouvait se dissiper avant le coucher du soleil. Aussi il entendit sans trouble et sans frisson la voix de son persécuteur, au moment où il entrait.

— Eh bien! mon garçon, comment vous trouvez-vous? lui dit Legree en le frappant du pied avec mépris. Ne vous ai-je pas dit que vous apprendriez quelque chose ici? Comment le trouvez-vous? comment trouvez-vous que vos plaintes vous réussissent? vous n'êtes pas si dispos qu'hier au soir. Vous ne pourriez pas régaler un pauvre pécheur, maintenant, avec un petit bout de sermon, n'est-ce pas?

Tom ne répondit rien.

— Debout, imbécile! cria Legree en le frappant de nouveau du pied.

C'était bien difficile pour un homme brisé de coups et affaibli comme l'était Tom; mais, comme il faisait les plus grands efforts, Legree se mit à rire brutalement.

— Comment! vous êtes leste ce matin, Tom! Vous aurez eu froid, peut-être, cette nuit.

Cependant Tom s'était dressé sur ses pieds, et il regardait son maître, l'œil fixe, le front immobile.

— Diable! vous pouvez vous lever, dit Legree le toisant de haut en bas. Je pense que vous n'avez pas reçu assez de coups encore, Tom, et que vous allez vous mettre à genoux par terre, pour me demander pardon de vos farces d'hier au soir.

Tom resta immobile.

— A genoux, chien! cria Legree en le cinglant de son fouet.

— Maître Legree, répondit Tom, je ne puis vous obéir. Je n'ai fait que ce que je croyais juste, et je le ferai toujours lorsque l'occasion s'en présentera. Je ne commettrai jamais de cruauté, quoi qu'il arrive.

— Oui, mais vous ne savez pas ce qui peut arriver, maître Tom. Vous croyez que ce que vous avez éprouvé est quelque chose; je vous dis que ce n'est rien, rien du tout. Comment aimeriez-vous être attaché à un arbre, pour y être brûlé à petit feu? Cela vous semble-t-il doux, hein! Tom?

— Maître, répondit Tom, je sais que vous pouvez faire des choses terribles, mais (et il éleva vers le ciel ses mains jointes), mais quand vous aurez tué le corps, vous ne pourrez plus rien. Après cette vie, il en est une autre: l'*Eternité*.

L'*Eternité!* Cette sublime parole illumina et fit tressaillir l'âme du nègre; elle fit tressaillir celle du pécheur comme l'eût fait la morsure d'un scorpion. Legree grinça des dents: la rage lui fit garder le silence, et Tom, comme un homme au-dessus de toute condamnation, lui dit d'une voix claire et joyeuse:

— Maître Legree, vous m'avez acheté; je dois être pour vous un bon et fidèle esclave; je vous dois tout le travail de mes mains, tout mon temps, toute ma force; mais mon âme, je ne la donnerai à aucun mortel. J'obéirai au Seigneur: je suivrai ses commandemens, avant tout, sans considérer s'il s'agit pour moi de la vie ou de la mort, vous pouvez en être assuré. Maître Legree, la mort ne m'effraie nullement, j'aimerais autant périr. Vous pouvez me battre, me faire mourir de faim, me brûler vif, ce sera seulement m'envoyer plus vite là où je veux aller.

— Je vous ferai céder avant d'en finir avec vous! répondit Legree au comble de la rage.

— J'aurai un secours d'en haut, répliqua Tom; vous ne réussirez jamais.

— Qui diable va vous secourir? dit Legree avec dédain.

— Dieu le tout puissant! dit Tom.

— Soyez damné! s'écria Legree en renversant d'un violent coup de poing l'infortuné Tom.

Dans ce moment, une main douce et froide s'appuya sur Legree, il se retourna: c'était Cassy; et ce contact doux et froid lui rappela le songe de la nuit précédente. Une lueur soudaine éclaira son cerveau et lui fit revoir les sinistres images de cette nuit, et renouvela en partie les terreurs qui les avaient accompagnées.

— Etes-vous insensé? dit Cassy en français. Laissez-le; laissez-moi le remettre en état d'aller travailler dans les champs. N'est-ce pas vrai, ce que je vous avais dit?

On dit que les alligators et les rhinocéros, couverts d'une cuirasse à l'épreuve de la balle, ont tous cependant quelque partie vulnérable; de même le réprouvé farouche, sans crainte et sans foi, se livre d'ordinaire à des craintes superstitieuses.

Legree se retira, résolu à laisser aller les choses quelque temps.

— Eh bien! êtes-vous contente? dit-il à Cassy d'un ton bourru. Ecoutez! vous, dit-il ensuite à Tom. Je ne veux pas m'expliquer maintenant, parce que mes affaires pressent, et que j'ai besoin de tous mes bras; mais je n'oublie jamais. J'ai un compte à régler avec vous, et quelque jour je me paierai aux dépens de votre vieille peau noire. Songez-y bien.

Legree tourna le dos et sortit.

— Allez! dit Cassy le regardant d'un air sombre, votre compte viendra à son tour. — Mon pauvre camarade, comment vous trouvez-vous?

— Le Seigneur m'a envoyé un de ses anges, et il a fermé la gueule du lion pour quelque temps, répondit Tom.

— Pour quelque temps, oui, reprit Cassy. Mais aujourd'hui vous avez attiré le malheur sur votre tête. Il vous poursuivra de jour en jour comme un chien attaché à votre gorge, il sucera votre sang, épuisera votre vie goutte à goutte. Je connais l'homme.

CHAPITRE XXXVII.

La liberté.

> Peu importe avec quelle solennité il a été sacrifié sur l'autel de l'esclavage! Du moment où il touche le sol sacré de la Grande-Bretagne, l'autel et le Dieu rentrent ensemble dans la poussière, et le voilà debout, racheté, régénéré et libéré par l'irrésistible génie de l'émancipation universelle. CURRAN.

Nous devons pour un instant laisser Tom aux mains de ses persécuteurs, tandis que nous allons suivre la fortune de Georges et de sa femme, que nous avons laissés chez des amis, dans une ferme située au bord de la route.

Quand nous avons quitté Tom Loker, il gémissait et se débattait dans un lit immaculé de quaker, sous la surveillance maternelle de la tante Dorcas, qui le trouvait aussi traitable qu'un bison malade.

Imaginez-vous une grande femme à l'air digne, dont le bonnet de mousseline claire ombrage des bandeaux de cheveux argentés, séparés sur un front large et limpide, qui avance sur de pensifs yeux gris. Un mouchoir de crêpe lisse, blanc comme la neige, est soigneusement croisé sur sa poitrine; sa luisante robe de soie brune fait entendre un paisible frôlement, chaque fois qu'elle va et vient d'un pas léger dans la chambre.

— Le diable! dit Tom Loker en repoussant avec violence le drap du lit.

— Je dois inviter Thomas à ne pas employer de pareilles expressions, dit la tante Dorcas en remettant tout tranquillement le lit en ordre.

— Eh bien! je ne le ferai plus, grand'-maman, si je peux m'en empêcher, dit Tom; mais il y a bien de quoi jurer, — par cette damnée chaleur!

Dorcas ôta du lit un couvre-pied, tira de nouveau les draps et les reborda, jusqu'à ce que Tom fit l'effet d'une chrysalide; et, tout en le faisant, elle lui dit:

— Je voudrais, l'ami, te voir renoncer à sacrer et à jurer, et veiller un peu mieux sur toi.

— Et pourquoi diable y veillerai-je, repartit Tom. C'est bien la dernière chose à laquelle je veuille songer, que le ciel m'écrase! Et Tom se remit à bondir, débordant ses draps et les mettant dans un désordre effrayant à voir.

— Cet homme et cette fille sont ici, je présume, dit-il d'une voix sombre, après une pause.

— Ils sont ici, répondit Dorcas.

— Ils feraient bien de gagner le lac; le plus tôt serait le mieux.

— C'est ce qu'ils feront probablement, dit la tante Dorcas en tricotant d'un air paisible.

— Ecoutez, dit Tom; nous avons à Sandusky des correspondans qui nous gardent les bateaux. Ça m'est égal de le dire maintenant. J'espère que les deux fuyards s'échapperont; je le désire pour vexer Marks, — le maudit chien que Dieu confonde!

— Thomas!

— Prenez garde, grand'-maman, si vous me bouchez par trop, j'éclaterai. Mais, pour en revenir à cette fille, —dites-leur de l'habiller de façon à la déguiser. On a affiché son signalement à Sandusky.

— Nous y aviserons, dit Dorcas avec le flegme qui la caractérisait.

Comme nous allons prendre congé ici de Tom Loker, nous ferons aussi bien d'ajouter qu'après être resté trois semaines au lit, atteint d'une fièvre rhumatismale, qui était venue se joindre à ses autres maux, Tom se leva un peu plus triste et un peu plus sensé; et renonçant à son métier de chasseurs d'esclaves, il adopta dans une des nouvelles colonies un genre de vie où ses talens se déployèrent plus heureusement à traquer des ours, des loups et autres habitans de la forêt, et il s'acquit une véritable réputation dans ce pays. Tom parlait toujours des quakers avec respect. — De charmantes gens, disait-il; ils voulaient me convertir; mais ils n'ont pu y parvenir précisément. Par exemple, étranger, il n'y a personne comme eux pour soigner un malade, — il n'y a pas à dire. Il faut voir comme ils font le bouillon et un tas de friandises.

Ayant été prévenue par Tom Loker qu'elle serait exposée à des recherches à Sandusky, la troupe jugea prudent de se diviser. On fit partir séparément Jim avec sa vieille mère, et une ou deux nuits après, Georges, Éliza et leur enfant, furent menés secrètement à Sandusky, et logés sous un toit hospitalier, en attendant qu'ils pussent s'embarquer sur le lac.

La nuit était presque passée, et l'étoile matinale de la liberté se levait brillante devant eux. Liberté! — mot électrique! Es-tu plus qu'un nom, — qu'une figure de rhétorique? Hommes et femmes de l'Amérique, pourquoi votre cœur bat-il à ce mot pour lequel vos pères ont versé leur sang, pour lequel vos mères, plus braves encore, consentaient à voir périr les plus nobles, les meilleurs de leurs enfans!

Ce mot a-t-il en soi quelque chose de glorieux et de cher pour une nation, qui ne soit pas également glorieux et cher pour un homme? Qu'est-ce que la liberté pour une nation, si ce n'est la liberté pour les individus qui la composent? Qu'est-ce que la liberté pour ce jeune homme qui est assis là, les bras croisés sur sa large poitrine, le sang africain sur sa joue, le soleil africain dans son œil? — Qu'est-ce que la liberté pour Georges Harris? Pour vos pères, c'était le droit qu'a une nation d'être une nation. Pour lui, c'est le droit qu'a un homme d'être un homme, et non une brute; le droit d'appeler la femme de son choix sa femme, et de la protéger contre la violence effrénée; le droit de défendre et d'élever son enfant; le droit d'avoir un foyer à soi, une religion à soi, une volonté à soi, indépendante de la volonté d'autrui. Toutes ces pensées bouillonnaient dans le cœur de Georges, tandis que, la tête appuyée sur sa main, il regardait d'un œil rêveur sa femme, occupée à adapter à ses formes délicates le costume d'homme sous lequel on avait jugé plus sûr de la faire échapper.

— Maintenant, à leur tour, dit-elle debout devant un miroir, et faisant tomber les flots soyeux de ses boucles noires. Vraiment, Georges, c'est presque dommage, n'est-il pas vrai? ajouta-t-elle en jouant avec ses cheveux; c'est dommage qu'il faille les couper tous!

Georges sourit tristement et ne répondit rien.

Eliza se retourna vers le miroir, et les ciseaux brillèrent à chaque longue mèche qui se détachait de sa tête.

— Là, maintenant cela suffira, dit-elle en prenant une brosse; il ne s'agit plus que de perfectionner. — Voyez, ne suis-je pas un joli garçon? dit-elle; et elle se tourna vers son mari, riant et rougissant tout à la fois.

— Vous serez toujours jolie, quoi que vous fassiez, dit Georges.

— Qu'est-ce qui vous rend si sérieux? dit Eliza, mettant un genou en terre, et posant sa main sur le sien. Nous ne sommes qu'à vingt-quatre heures du Canada, dit-on. Seulement un jour et une nuit sur le lac, et alors... oh! alors!...

— C'est cela même, Eliza, dit Georges en l'attirant à lui. Ma destinée maintenant se concentre sur un seul point. Venir si près, être presque en vue, et tout perdre! Je n'y pourrais survivre, Eliza.

— N'ayez pas peur, Georges, dit sa femme avec l'accent de l'espérance. Le bon Dieu ne nous aurait pas conduits si loin pour nous laisser en route. Je crois le sentir avec nous, Georges.

— Vous êtes une femme bénie, Eliza, dit Georges en lui serrant convulsivement la main. Mais, dites-moi, pouvons-nous espérer tant de miséricorde? Toutes ces années de misère auront-elles une fin? Serons-nous libres?

— J'en suis sûre, Georges, dit Eliza en levant au ciel des yeux où brillaient, à travers ses longs cils noirs, des larmes d'espérance et d'enthousiasme. Quelque chose me dit que Dieu va nous tirer de la servitude aujourd'hui même.

— Je veux vous croire, Eliza, dit Georges en se levant soudain, je veux vous croire... Venez, partons. Vraiment, ajouta-t-il en la tenant à la longueur de son bras, et en la regardant avec admiration, vous êtes un joli petit garçon. Ces petits cheveux courts vous vont très bien. Mettez votre casquette ainsi, un peu de côté. Je ne vous ai jamais vue si jolie. Mais la voiture devrait être prête. Mistress Smith a-t-elle travesti Harry?

La porte s'ouvrit, et une respectable femme entre deux âges entra, conduisant le petit Harry habillé en fille.

— Quelle jolie fille il fait! dit Eliza, l'examinant sous toutes ses faces. Nous l'appellerions Harryette, voyez-vous. Est-ce que ce nom ne sied pas bien?

L'enfant, dans son nouveau costume, regardait sa mère d'un air grave, de dessous ses boucles noires, gardant un profond silence, et poussant par intervalle de gros soupirs.

— Harry reconnaît-il maman? dit Eliza en lui tendant les mains.

L'enfant, intimidé, se tenait serré contre la femme qui l'avait amené.

— Voyons, Eliz, pourquoi essayer de l'apprivoiser, quand vous savez que vous ne devez pas l'avoir avec vous?

— Je sais que c'est absurde, dit Eliza, et cependant je ne puis supporter l'idée d'être séparée de lui. Mais voyons, où est mon manteau? le voici! Comment les hommes mettent-ils leurs manteaux, Georges?

— Vous devez le porter ainsi, dit Georges en se le mettant sur les épaules.

— De cette façon, n'est-ce pas? dit Eliza en imitant son geste; — et je dois frapper du pied, et faire de longues enjambées, et prendre un air effronté.

— Ne faites pas tant d'efforts. On rencontre de temps à autre un jeune homme modeste, et je crois qu'il vous serait plus facile de soutenir ce rôle-là.

— Et ces gants! Miséricorde! mes mains s'y perdent!

— Je vous engage à les garder religieusement. Votre petite main délicate nous ferait découvrir tous. Ah çà, mistress Smyth, vous êtes confiée à nos soins, et vous êtes notre tante. — faites-bien attention.

— J'ai ouï-dire, répondit mistress Smyth, qu'il est venu des gens qui ont mis tous les capitaines de paquebot en garde contre un homme et une femme avec un petit garçon.

— Oui dà! dit Georges. Eh bien! si nous voyons rien de semblable, nous les en préviendrons.

Une voiture de louage s'arrêta à la porte, et l'aimable famille qui avait donné asile aux fugitifs s'assembla pour leur faire ses adieux.

C'était conformément aux avis de Tom Loker qu'ils avaient pris ces déguisemens. Mistress Smyth, respectable femme de la colonie du Canada où ils allaient, étant par bonheur sur le point de traverser le lac pour y retourner, avait consenti à passer pour la tante du petit Harry. Afin qu'elle pût se l'attacher, on l'avait confié à ses soins exclusifs les deux derniers jours, et un redoublement de caresses, joint à une quantité indéfinie de gâteaux à l'anis et de

sucre candi, avait allumé pour elle une affection très vive dans le cœur du jeune gentleman.

La voiture se rendit au quai. Les deux jeunes hommes, ou soi-disant tels, franchirent la planche du bateau, Eliza donnant galamment le bras à mistress Smyth, et Georges veillant sur le bagage.

Georges était dans le bureau du capitaine, faisant des arrangemens pour sa compagnie, lorsqu'il entendit deux hommes qui causaient à côté de lui.

— J'ai examiné chaque personne qui est venue à bord, disait l'un d'eux, et je sais qu'ils ne sont point sur ce bateau.

La voix était celle du commis du paquebot. Celui à qui il s'adressait était notre ancien ami Marks, lequel, avec cette précieuse persévérance qui le caractérisait, était venu à Sandusky, cherchant une proie à dévorer.

— Vous auriez peine à distinguer la femme d'avec une blanche, dit-il. L'homme est un mulâtre très clair; il a une cicatrice à une de ses mains.

La main avec laquelle Georges prenait les billets et la monnaie trembla un peu; mais il se retourna froidement, fixa un regard indifférent sur celui qui avait parlé, et se dirigea lentement vers une autre partie du bateau, où Éliza l'attendait.

Mistress Smyth se retira, avec le petit Henry, dans la cabine des dames, où la beauté de la prétendue petite brune obtint les complimens des voyageurs.

Lorsque la cloche sonna pour la dernière fois, Georges eut la satisfaction de voir Marks descendre la planche qui menait au rivage, et poussa un long soupir de soulagement lorsque le bateau eut mis entre eux une distance infranchissable.

C'était une journée magnifique. Les vagues bleues du lac Érié étincelaient en dansant aux rayons du soleil. Une fraîche brise soufflait du rivage, et le majestueux navire se frayait vaillamment un passage à travers les flots.

Oh! quel monde inconnu renferme un seul cœur humain! A voir Georges se promener tranquillement sur le pont à côté de son timide compagnon, qui aurait pu deviner tout ce qui consumait son sein. Le bonheur qui semblait approcher paraissait trop grand pour être réel, et il éprouvait à tout instant la crainte que quelque chose ne vînt le lui enlever.

Mais le bateau poursuivait sa route. Les heures s'envolèrent, et enfin surgirent visiblement les bienheureuses rives anglaises; rivages doués d'un pouvoir magique,—celui de dissiper au premier contact tous les enchantemens de l'esclavage, dans quelque langue qu'ils soient prononcés, ou quelle que soit la puissance nationale qui les confirme.

Georges et sa femme se tenaient bras dessus bras dessous, quand le bateau approcha de la petite ville d'Amhertsberg, dans le Canada. Sa respiration devint courte et pénible; un brouillard s'épaissit devant ses yeux; il pressa en silence la petite main qui reposait tremblante sur son bras. La cloche sonna; le bateau s'arrêta. Voyant à peine ce qu'il faisait, il surveilla l'enlèvement du bagage, et rassembla ses compagnons de voyage. On les débarqua sur la rive. Ils restèrent tranquilles jusqu'à ce que le bateau fût vidé, et alors, avec des pleurs et des embrassemens, le mari et la femme, tenant dans leurs bras leur enfant étonné, s'agenouillèrent et élevèrent leurs cœurs vers Dieu!

C'était quelque chose comme le retour subit de la mort à la vie, du suaire de la tombe à la robe des cieux, de la domination du péché et des luttes de la passion à la pure liberté d'une âme pardonnée. Lorsque tous les liens de la mort et de l'enfer sont brisés, et que le mortel revêt l'immortalité; lorsque la main de la Miséricorde a tourné la clef d'or, et que la voix de la Miséricorde a dit : *Réjouis-toi, ton âme est libre.*

Les fugitifs furent bientôt conduits par mistress Smyth à la demeure hospitalière d'un bon missionnaire que la charité chrétienne a placé là pour recueillir les proscrits qui trouvent constamment un asile sur ce rivage.

Qui peut décrire le bonheur de ce premier jour de liberté! Est-ce que le *sens* de la liberté n'est pas plus élevé, plus fin qu'aucun des cinq autres? Parler, respirer, aller et venir sans être surveillé, à l'abri de tout danger!

Qui peut décrire les douceurs d'un repos qui descend sur la couche de l'homme libre, protégé par des lois qui lui assurent les droits que Dieu a donnés à l'homme! Qu'elle était belle et précieuse pour cette mère la figure de cet enfant endormi, que le souvenir de mille dangers rendait plus cher encore! Comme il était impossible de dormir, le cœur gonflé de tant de joie! Et cependant ces deux êtres n'avaient pas un acre de terre, — pas un toît qu'ils pussent dire à eux; — ils avaient épuisé jusqu'à leur dernier dollar. Ils n'avaient que ce qu'ont les oiseaux de l'air ou les fleurs des champs, et pourtant ils ne pouvaient dormir, tant ils étaient heureux. « Oh! vous qui privez l'homme de sa liberté, que répondrez-vous à Dieu, lorsqu'il vous en demandera compte?

CHAPITRE XXXVIII.

La Victoire.

« Offrons nos remercîmens à Dieu qui nous donne la victoire. »

N'éprouvons-nous pas, dans le cours de la vie, des momens d'ennui où il semble qu'il serait plus facile de mourir que de vivre? Le martyr qui affronte une mort horrible trouve dans la torture une énergie et un stimulant. La surexcitation que l'homme éprouve alors le rend capable de supporter toutes les souffrances qui vont le conduire au séjour du repos, à la délivrance. Mais subir chaque jour le joug d'une dégradante servitude, qui étouffe graduellement la faculté de sentir, supporter cette vie lente qui s'échappe d'heure en heure saignant goutte à goutte, c'est la plus terrible épreuve qu'un homme puisse endurer.

Tant que Tom était en face de son persécuteur et qu'il entendait ses menaces, il croyait que sa dernière heure était venue, et il se sentait capable de braver toutes les tortures en voyant devant ses yeux l'image de Jésus et le ciel entr'ouvert. Mais son persécuteur éloigné et la surexcitation du moment passée, Tom ressentait toutes ces blessures et avait alors le sentiment de sa situation désespérée.

Longtemps avant que Tom guérît, Legree le renvoya aux travaux des champs, où il subissait chaque jour toutes les douleurs, toutes les fatigues, toutes les injustices, toutes les indignités que peuvent inventer la méchanceté et la bassesse. Quiconque a souffert dans de pareilles circonstances doit savoir l'irritation qu'on éprouve. Tom ne s'étonna plus de l'humeur sombre et hargneuse de ses compagnons; il trouva, quant à lui, que son caractère calme et égal avait été cruellement éprouvé. Il avait cru qu'il pourrait lire la Bible aux heures de loisir, mais pendant la plus grande chaleur Legree faisait travailler ses esclaves, le dimanche comme les autres jours. Pourquoi n'aurait-il pas agi de la sorte? Par là, il obtint une plus grande quantité de coton, gagna ses paris, et s'il tua quelques esclaves, il put les remplacer avec avantage. Au début, Tom pouvait lire un chapitre ou deux de la Bible à la lueur du feu quand il revenait du travail, mais après les cruels traitemens qu'il avait subis, il était si exténué de fatigue que la tête lui tournait et que ses yeux se troublaient quand il essayait de lire. Il était donc forcé d'aller se coucher avec ses camarades. On ne s'étonnera pas que la foi religieuse qui l'avait soutenu jusque-là fît place au doute et au désespoir? il méditait alors ce problème lugubre de la vie, — des âmes opprimées, le mal triomphant, et Dieu silencieux. Plusieurs mois s'écoulèrent pendant lesquels Tom fut triste et désespéré,

il pensa à la lettre écrite par miss Ophélia à ses amis du Kentucky, et il pria Dieu de lui envoyer la délivrance. Il était chaque jour aux aguets avec le vain espoir de voir venir quelqu'un pour le racheter, et, personne ne venant, il tombait dans une tristesse profonde, et pensait qu'il était inutile de servir Dieu, que Dieu l'avait oublié. Il voyait quelquefois Cassy, et quand il était appelé à la maison il apercevait l'infortunée Emmeline, mais il entretenait peu de relations avec elle; à vrai dire il n'avait le temps de causer avec personne.

Un soir, il était assis, profondément découragé, devant quelques tisons mourans, qui servaient à cuire son grossier repas; il jeta quelques broussailles pour obtenir un peu de lumière, et tira sa Bible toute usée de sa poche. Là se trouvaient les passages marqués qui avaient si souvent fait tressaillir son âme ; les paroles des patriarches, des poëtes, des prophètes et des sages, ces consolateurs de l'homme. Leur langage avait-il perdu son pouvoir sur Tom, ou son esprit fatigué n'était-il plus touché de cette sublime inspiration ? Il remit la Bible dans sa poche en poussant un profond soupir. Un éclat de rire le tira de sa méditation; il leva les yeux : Legree était debout devant lui.

— Eh bien ! vieux, dit-il, il paraît que votre religion ne vous réussit pas. Je savais bien que je finirais par faire entrer cette idée dans votre tête crépue.

Cette raillerie sembla à Tom plus cruelle que la faim et le dénûment ; il resta silencieux.

— Vous étiez un niais, car j'avais l'intention de vous bien traiter, quand je vous ai acheté. Vous auriez pu être plus heureux que Sambo et Quimbo, et vous auriez eu du bon temps, au lieu d'être flagellé tous les jours. Vous auriez pu obtenir la permission de faire une tournée, de battre les autres nègres, et vous auriez même eu, de temps en temps, un verre de punch au wisky pour vous réchauffer. Allons, Tom, ne croyez-vous pas maintenant que vous feriez bien d'être raisonnable. Jetez-moi au feu votre défroque de vieilleries, et entrez dans mon église.

— Dieu m'en préserve ! dit Tom avec ferveur.

— Vous voyez que le Seigneur ne vous secourt guère : il ne tenait qu'à lui que vous ne tombassiez pas sous ma main. Votre religion est une moquerie mensongère, Tom ; c'est mon avis. Vous feriez mieux de vous attacher à moi : je suis quelqu'un et je peux faire quelque chose.

— Non, maître, répondit Tom. Que le Seigneur me secoure ou ne me secoure pas, je lui serai dévoué jusqu'à la mort.

— Vous devenez plus bête de jour en jour, reprit Legree en lui crachant à la figure et en le poussant dédaigneusement du pied. C'est égal, je saurai bien vous mater, vous verrez.

Et il s'en alla.

Lorsque l'âme est triste et accablée jusqu'à la mort, il arrive un moment où elle rejette tout à coup son fardeau, et où les plus terribles angoisses font place à la joie et au courage ; ce fut ce que Tom éprouva. Les railleries athées de son cruel maître avaient accru son désespoir, bien qu'il se cramponnât encore d'une main affaiblie au rocher de la foi. Tom s'assit devant le feu comme anéanti. Mais tout à coup les objets s'effacèrent autour de lui, et il vit, dans une vision, une figure couronnée d'épines, meurtrie et ensanglantée. Tom fut saisi d'épouvante à la vue de cette apparition d'une expression si majestueuse et si calme : les regards du Christ le firent tressaillir. En proie à une vive émotion, Tom étendit les mains et se jeta à genoux. Alors la vision changea, les épines aiguës se transformèrent en rayons glorieux, et il vit la figure entourée de splendeur s'abaisser vers lui. Il entendit une voix qui disait : « Celui qui est accablé prendra place avec moi sur mon trône, car moi aussi je fus accablé, et je suis assis sur le trône de mon père. »

Tom resta ainsi dans un état de stupeur dont il ne put calculer la durée. Quand il revint à lui le feu était éteint et ses vêtemens étaient trempés par la rosée. Mais la crise était passée, et, dans la joie qui remplissait son âme, il ne sentait plus ni le froid, ni la faim, ni la dégradation. Complétement détaché de toutes les espérances terrestres, il offrait à Dieu le sacrifice de sa vie. Il tourna ses regards vers les étoiles silencieuses et éternelles, types angéliques des êtres qui veillent sur l'homme, et il fit entendre dans la solitude de la nuit les triomphantes paroles d'une hymne qu'il avait souvent chantée dans les jours heureux, mais jamais avec autant de ferveur.

« La terre sera fondue comme de la neige, le soleil cessera de briller, mais Dieu qui m'a appelé ici-bas sera à moi pour toujours. Quand cessera cette vie mortelle, quand ma chair mourra et mes sens s'éteindront, je jouirai dans le mystère d'une vie de joie et de paix. Et quand nous serons restés ainsi pendant dix mille ans, brillans et lumineux comme le soleil, nous aurons encore autant de jours et d'années pour chanter les louanges de Dieu. »

Les histoires religieuses dans le genre de celle que nous venons de raconter sont très répandues parmi les esclaves, comme le savent tous ceux qui ont vécu au milieu d'eux. J'ai entendu quelques-uns de ces récits, faits par des nègres eux-mêmes, qui leur donnaient un cachet tout particulier de grâce et de sensibilité. Les psychologues parlent d'un état où les sentimens et les idées de notre âme agissent sur les sens avec une telle puissance, que nous croyons voir et toucher les objets qui n'existent que dans notre imagination. L'esprit domine alors ; il dispose à son gré des organes matériels, et personne ne saurait déterminer par quels moyens, ni dans quelle mesure, il peut rendre le courage et l'espoir aux âmes désolées ? Si un pauvre esclave s'imagine que Jésus-Christ lui est apparu et lui a parlé, qui lui prouvera le contraire ? L'Homme-Dieu n'a-t-il pas dit que sa mission, dans tous les siècles, était de consoler les affligés, et de rendre la liberté à ceux qui gémissaient sous le poids des fers ?

Lorsque, à la première clarté du jour, les esclaves se rendaient, à demi endormis, dans les champs, parmi tous ces malheureux grelottans et vêtus de guenilles, on voyait un nègre marcher, pour ainsi dire, d'un pas triomphant. *Plus inébranlable que les fondemens de la terre étaient ceux de sa confiance dans l'éternel amour du Tout-Puissant!* Maintenant, ô Legree ! tente de nouveaux efforts ! accumule sur ton esclave l'infamie, la torture et les angoisses de toute espèce, ta cruauté ne fera que hâter la venue de ce jour où il doit être sacré prince et pontife dans le sein de Dieu.

L'humble cœur de l'opprimé fut dès lors l'asile d'une paix inaltérable. Il fut sanctifié comme un temple par la continuelle présence du Sauveur. Regrets amers des biens de la terre, tourmens de l'espérance ; crainte, désirs, tout a disparu : la volonté de l'homme, après s'être longtemps débattue sous le joug et l'aiguillon, s'est enfin perdue dans la volonté divine. Si près était le terme du voyage ! l'éternelle félicité, déjà visible, brillait d'un si vif éclat, que les traits les plus acérés du malheur frappaient sans faire la moindre blessure.

Tout le monde s'aperçut du changement qui s'était fait dans l'intérieur de Tom : l'enjouement et la gaîté lui revinrent, et il vécut dans un calme que les insultes ni les outrages ne pouvaient altérer.

— Que diable est-il arrivé à Tom ? dit Legree à Sambo. Il avait depuis longtemps l'air piteux et misérable, le voilà maintenant gai comme un pinson.

— Je n'en sais rien, maître ; il pense peut-être à s'enfuir.

— Oh ! qu'il essaie, dit Legree d'un air sauvage ; cela nous amuserait, n'est-ce pas, Sambo?

— Oui, oui, répondit son noir acolyte en riant avec bassesse. Dieu ! quel plaisir de le voir s'enfoncer dans les fondrières, de le voir poursuivi, traqué à travers les broussailles, et tous les chiens à ses trousses. Dieu ! ai-je ri quand nous avons rattrapé Molly ! Je croyais que les chiens la mettraient en pièces avant notre arrivée. Elle porte encore les marques des morsures.

— Je compte bien qu'elle les portera jusqu'à sa mort.

Sambo, vous avez l'œil fin ; si Tom tente quelque escapade, mettez-le hors d'état de courir.

— Comptez sur moi, maître; je me charge du vieux drôle.

Après cette conversation, Legree monta à cheval pour se rendre à la ville voisine. Pendant la nuit, lorsqu'il fut revenu, il eut l'idée de faire le tour de l'habitation pour voir si tout était tranquille.

Il faisait un clair de lune magnifique, et l'ombre des arbres de Chine se dessinait gracieusement sur le gazon ; l'air était si pur et si calme, qu'on eût pensé commettre une profanation en le troublant. Lorsque Legree ne fut plus qu'à une petite distance de l'habitation, il entendit chanter. La musique était une chose rare dans un tel lieu ; il s'arrêta donc pour écouter. On chantait d'une voix juste et harmonieuse :

« Quand je vois, dans ce livre, quels sont mes droits à l'héritage céleste, je dis adieu à la crainte, et j'essuie les larmes qui coulent de mes yeux.

» Que le monde entier se lève et fasse la guerre à mon âme, que l'enfer lance contre moi tous ses traits, je me ris de la rage de Satan, je brave le courroux des hommes.

» Que la douleur m'abreuve d'amertume et que les maux éclatent sur moi comme un affreux orage ! pourvu que j'atteigne en sûreté le port où je dois posséder Dieu et toutes les joies du ciel. »

— Eh ! eh ! se dit Legree, voilà de belles idées ! Que je hais ces hymnes maudites !—Holà ! nègre, cria-t-il en s'approchant tout à coup de Tom et en agitant son fouet, qu'avez-vous à chanter ici vos litanies tandis que vous devriez dormir? Fermez votre vieux bouquin et rentrez à l'instant.

— Oui, maître, répondit Tom avec enjouement. — Et il se leva pour rentrer.

Legree ne put voir sans colère la tranquillité d'âme de Tom, et, faisant un pas en avant, il lui cingla sur la tête et sur les épaules un coup de fouet.

— Tiens, tâche encore d'être heureux, chien que tu es.

Mais les coups n'atteignaient que le corps et n'allaient plus, comme autrefois, jusqu'à l'âme. Tom continua de montrer une docilité parfaite ; et pourtant Legree ne put se dissimuler qu'il avait perdu toute autorité sur son esclave. Tom rentra dans sa cabane ; le planteur continua sa ronde, et tout à coup il passa dans son âme un de ces éclairs que la conscience fait quelquefois briller dans les plus profondes ténèbres. Il comprit que Dieu lui-même se plaçait entre sa victime et lui, mais cette idée ne lui inspira que des blasphèmes. Cet homme silencieux et docile, que ne troublaient ni les railleries, ni les menaces, ni le fouet, ni les supplices de tout genre, fut apostrophé par son maître, comme le fut jadis le Sauveur par la bouche du possédé qui lui cria :

« *Qu'avons-nous de commun avec toi, Jésus de Nazareth? es-tu venu pour nous tourmenter avant le temps?* »

Tom éprouvait une pitié profonde, une vive sympathie pour les malheureux qui l'entouraient. On eût dit qu'il oubliait ses propres infortunes, et que, puisant dans ce trésor de joie et de tranquillité qu'il avait reçu du ciel, il s'efforçait d'en consacrer une partie au soulagement de ses semblables. Il est vrai qu'il trouvait rarement l'occasion de témoigner sa bienveillance ; pourtant le matin, quand on se rendait aux champs, le soir, quand on en revenait, ou pendant les heures du travail, il avait quelquefois le bonheur de tendre une main secourable à ceux dont le cœur faiblissait sous la fatigue ou le désespoir. Les pauvres créatures, accablées de travail et de mauvais traitemens, eurent d'abord de la peine à comprendre cette charité ; mais, toujours la même pendant des semaines, des mois entiers, elle finit par faire impression sur ces cœurs depuis longtemps insensibles. Cet homme étrange, silencieux et patient, était toujours prêt à se charger du fardeau des autres, sans jamais implorer le secours de personne ; il se tenait toujours à l'écart, arrivait le dernier, et quoiqu'il eût reçu la plus faible portion, il s'empressait de la partager avec le plus nécessiteux. Dans les nuits froides, il abandonnait sa couverture en lambeaux à quelque pauvre femme à qui la fièvre donnait le frisson. Dans les champs, il aidait les plus faibles de ses camarades à remplir leur panier, au risque de ne pas achever lui-même sa tâche, et, toujours en butte à l'incessante cruauté du tyran commun, jamais sa bouche ne proférait une injure ou une malédiction ! Cet homme finit par exercer une influence étrange sur ses compagnons d'esclavage, et quand la saison du travail fut passée, quand ils purent disposer à leur guise de la journée du dimanche, ils se rassemblaient autour de Tom et le priaient de leur parler de Jésus. Ils se seraient sentis heureux de pouvoir se réunir dans quelque endroit pour prier et chanter des hymnes, mais Legree ne le permit jamais, et plus d'une fois il en réprima la tentative avec des juremens et des menaces brutales. Aussi fut-on réduit à se transmettre de l'un à l'autre les saintes paroles. Qui pourrait dépeindre le ravissement qu'éprouvaient ces infortunés pour qui la vie, toujours triste, n'a point d'horizon lumineux, lorsqu'ils entendaient parler d'un Rédempteur miséricordieux et d'une patrie céleste? De toutes les races qui peuplent le globe, aucune, si l'on en croit les missionnaires, ne reçoit l'Évangile avec plus d'empressement et de docilité que la race africaine. La soumission entière, et la foi sans examen, qui sont la base du Christianisme, sont en quelque sorte des qualités innées chez ces peuples, et il est souvent arrivé qu'une semence de vérité, déposée par le vent dans des cœurs ignorans, a porté des fruits avec une abondance qui a fait honte à des terres mieux cultivées.

La pauvre mulâtresse, dont l'humble foi avait presque disparu sous le déluge de maux dont elle avait été accablée, sentait son âme se relever en écoutant les hymnes et les passages de l'Écriture-Sainte, que le pauvre Tom lui murmurait à l'oreille lorsqu'ils allaient au travail ou qu'ils en revenaient. Et même l'esprit à demi égaré de Cassy s'était insensiblement adouci et calmé sous l'influence de cet homme simple et bon.

Poussée à la folie et au désespoir par ses malheurs inouïs, elle s'était dit souvent que l'heure de la vengeance arriverait enfin, et que sa main pourrait un jour punir sur son oppresseur tous les actes d'injustice et de cruauté dont elle avait été témoin ou qu'elle avait soufferts elle-même.

Une nuit que tout dormait dans la case de Tom, il se réveilla tout à coup et aperçut le visage de Cassy à la lucarne. Elle mit un doigt sur sa bouche et lui fit signe de sortir.

Tom obéit. Il pouvait être une ou deux heures du matin. La lune éclairait encore. A la lueur incertaine qu'elle répandait, il lui sembla que les grands yeux noirs de Cassy avaient une expression sauvage qu'il n'y avait jamais remarquée. Le morne désespoir qui les animait d'habitude avait disparu.

— Venez, père Tom, dit-elle en lui saisissant le bras de sa main délicate, et en l'attirant au dehors avec une force irrésistible ; venez, j'ai quelque chose à vous dire.

— Qu'est-ce, missis, demanda Tom avec inquiétude.

— Tom, n'aimeriez-vous pas à devenir libre ?

— Je le serai, missis, quand le règne de Dieu arrivera.

— Oui ! mais vous pouvez le devenir aujourd'hui, dit-elle avec une énergie terrible. Venez !

Tom hésita.

Elle fixa ses yeux noirs sur les siens.

— Venez, continua-t-elle d'un ton si bas qu'il l'entendit à peine ; venez, il dort, il dort profondément. J'ai mis dans son eau-de-vie quelque chose qui ne lui permettra pas de s'éveiller. Je voudrais en avoir eu davantage ; je n'aurais pas eu besoin de vous. La porte de derrière n'est pas fermée à clef. Il y a là une hache. Je l'y ai placée moi-même. La porte de sa chambre est ouverte ; je vous montrerai le chemin. J'aurais tout fait moi-même ; mais mon bras est si faible ! Venez !

— Non ! non ! pour rien au monde, missis ! s'écria Tom en s'arrêtant, et en retenant Cassy qui voulait l'entraîner plus avant.

— Tom, pensez à toutes ces pauvres créatures. Nous pourrions tous devenir libres. Nous nous réfugierions quelque part, dans les marais. Nous nous établirions dans une île ; nous y vivrions sans maître. J'ai entendu dire que cela s'est fait. — Et d'ailleurs, est-il une existence qui ne vaille celle que nous menons ici ?

— Non ! non ! jamais une mauvaise action n'a produit de bien. — J'aimerais mieux me couper la main droite.

— Eh bien ! alors, j'irai seule, dit Cassy en se retournant.

— O missis! s'écria Tom en se précipitant pour lui barrer le passage, au nom du Dieu qui est mort pour nous ! ne vendez pas ainsi votre âme au démon. Soyez sûre qu'il n'en résultera que du mal. Le Seigneur ne nous a pas permis de nous venger nous-mêmes. Nous devons souffrir et attendre son règne.

— Attendre ! Eh ! n'ai-je pas attendu ? N'ai-je pas attendu jusqu'à en avoir le vertige, jusqu'à ne plus sentir les battemens de mon cœur ? Que ne m'a-t-il pas fait souffrir! Que de créatures innocentes n'a-t-il pas martyrisées ? N'a-t-il pas tiré goutte à goutte le sang de vos veines? Non ! on m'appelle, on m'appelle ! Son heure est venue. Je verrai le sang de son cœur.

— Non ! non ! s'écria Tom en saisissant ses mains délicates qui se tordaient avec une violence terrible. Non, pauvre âme abandonnée, vous ne ferez pas cela. Le Seigneur n'a jamais versé que son sang, et il l'a versé pour nous qui étions ses ennemis, — Seigneur ! aidez-nous à suivre vos pas et à aimer nos ennemis !

— Aimer Legree ! jamais ! Cela n'est pas dans ma chair, cela n'est pas dans mon sang.

— Non, maîtresse ; mais *Il* nous donne la force de vaincre nos passions, et c'est là qu'est la victoire. Quand nous pouvons aimer et prier partout et pour tous, l'heure du combat est passée, et les palmes de la victoire sont prêtes Gloire soit au Seigneur !

L'esclave tourna ses regards vers le ciel ; ses yeux étaient humides, sa voix tremblante.

— O Afrique ! tu as été appelée la dernière parmi les nations, et tu devais avoir une couronne d'épines ; tu as eu des sueurs de sang ; tu as agonisé sur la croix ; mais voilà la victoire qui t'es réservée. C'est par elle que tu régneras avec le Christ, lorsque son règne sera arrivé.

La ferveur profonde de Tom, les larmes qui inondaient son visage, la douceur de sa voix, tombaient comme une rosée bienfaisante sur le cœur sauvage et égaré de la malheureuse femme. Le feu de ses sombres regards s'éteignit peu à peu ; elle baissa les yeux, et Tom sentit que ses mains n'opposaient plus aucune résistance.

— Ne vous avais-je pas dit, s'écria-t-elle, que le mauvais esprit me suivrait partout ! Oh ! Tom, je ne puis pas prier, et cependant je le voudrais : je n'ai pas prié depuis le jour où mes enfans ont été vendus. Ce que vous dites doit être vrai, je le sens ; mais quand j'essaie de prier, je ne puis que haïr et maudire. Oh ! si je pouvais prier !

— Pauvre malheureuse ! dit Tom avec compassion ; Satan voudrait vous perdre, et il s'attache à vos pas ; mais je prie le Seigneur pour vous. Oh ! missis, tournez vos regards vers le Seigneur Jésus ! Il est venu pour consoler les cœurs brisés et pour faire cesser les pleurs.

Cassy gardait le silence, mais de grosses larmes coulaient sur ses joues.

— Missis, continua-t-il en hésitant, après l'avoir considérée quelque temps sans rien dire ; missis, si vous pouviez seulement vous sauver d'ici ! cela ne doit pas être impossible : tâchez de prendre la fuite, Emmeline et vous ; mais, au nom du ciel ! pas d'effusion de sang ; je n'y consentirais jamais.

— Viendrez-vous avec nous, père Tom ?

— Non. Il y a eu un temps où je l'aurais fait ; mais aujourd'hui que le Seigneur m'a donné une mission à remplir, au milieu de ces malheureux, je resterai avec eux, et je porterai ma croix jusqu'à la fin. Il n'en est pas de même pour vous. Ici vous êtes environnées de piéges, vous succomberiez en demeurant plus longtemps.

— Sauvez-vous, si vous le pouvez.

— Nous ne trouverons d'asile que dans le tombeau. Les oiseaux, les bêtes des forêts ont une retraite qui leur appartient. Les serpens et les alligators savent où dormir et se reposer. Mais, pour nous, il n'y a pas de lieu sur la terre où nous puissions nous retirer. Au milieu des marais les plus profonds, leurs chiens nous chasseront et sauront bien nous retrouver. Tout est contre nous, même les animaux : où pourrions-nous aller?

Tom se tut un moment.

— Il n'oubliera pas ses serviteurs, dit-il enfin, Celui qui a sauvé Daniel dans la fosse aux lions, Celui qui a protégé les jeunes Hébreux dans la fournaise ardente, Celui qui a marché sur les eaux et qui a imposé silence aux vents : je crois qu'il vous délivrera. Essayez, et je prierai pour vous de toute mon âme.

Par quelle étrange loi de l'esprit humain une idée, que nous avons souvent méprisée et foulée aux pieds parce qu'elle nous semblait impossible et inutile, vient-elle tout à coup à briller d'une nouvelle lumière, comme un diamant débarrassé du sable qui le couvrait ?

Cassy avait souvent repassé dans son esprit tous les plans d'évasion imaginables, et elle les avait tous laissés de côté comme n'offrant pas la moindre chance de réussite. Mais, à ce moment, il lui vint une idée d'une exécution si simple et si facile, qu'elle se sentit tout à coup remplie d'espoir.

— Père Tom, lui dit-elle, j'essaierai.

— Amen ! répondit Tom ; que Dieu vous vienne en aide !

CHAPITRE XXXIX.

Le Stratagème.

« La voie du méchant est obscure; il ignore où il fera un faux pas. »

Le grenier de la maison de Legree, comme la plupart des greniers, était une salle vaste, triste, pleine de poussière, tendue de toiles d'araignée, et remplie de caisses vides et d'objets hors d'usage. L'opulente famille qui avait habité la maison au temps de sa splendeur l'avait magnifiquement meublée, mais, en la quittant, elle avait emporté une partie des meubles ; le reste pourrissait dans des chambres inhabitées, ou bien encombrait le grenier dont nous parlons. Une ou deux immenses caisses en occupaient un côté, dans lequel était pratiquée une petite fenêtre dont les carreaux sales et ternes laissaient passer un jour sombre et incertain, éclairant d'énormes fauteuils et des tables poudreuses qui avaient connu de meilleurs jours. A tout prendre, c'était un de ces endroits qui inspirent la crainte et la pensée des revenans ; aussi ne manquait-il pas de certaines histoires effrayantes que les nègres, naturellement superstitieux, se racontaient avec terreur. Quelques années auparavant, une négresse, qui avait encouru le mécontentement de Legree, y avait été enfermée pendant plusieurs semaines. Ce qui s'y passa, nous l'ignorons ; les esclaves se disaient tout bas des choses vagues sur ce fait. Ce qui était certain, c'est qu'un jour le corps de cette malheureuse créature avait été emporté de ce grenier, puis enterré. On se disait que, pendant qu'elle l'avait habité, on y avait souvent entendu des imprécations suivies du bruit de coups violens et mêlées à des gémissemens et à des cris de désespoir. Mais un jour que Legree eut par hasard connaissance de ces on dit, il fut pris d'un violent accès de fureur, et jura que le premier qui se permettrait de raconter des histoires pareilles aurait l'occasion de savoir mieux que qui que ce fût ce qui se passait dans ce grenier, car il l'y ferait en-

enchaîner pour huit jours. Cette menace suffit pour faire taire les noirs, mais elle ne changea en rien leur croyance.

Bientôt l'escalier qui conduisait au grenier, et même le passage qui conduisait à l'escalier, furent soigneusement évités par tous les habitans de la maison ; on craignit même d'en parler, et la légende était presque oubliée, lorsqu'il vint à l'esprit de Cassy d'exploiter les craintes superstitieuses de Legree pour sa délivrance et celle de ses compagnons d'infortune.

La chambre où couchait Cassy se trouvait sous le grenier. Un jour que Legree était sorti à cheval, elle fit transporter, sans lui en avoir demandé la permission, tous ses meubles dans une chambre située à une distance considérable de celle qu'elle habitait. Les esclaves étaient occupés à effectuer ce déménagement; ils allaient et venaient avec bruit et confusion, lorsque le maître rentra.

— Qu'est-ce que tout cela, Cass? s'écria-t-il ; que diable y a-t-il dans l'air ?

— Rien ; seulement, je veux une autre chambre, répondit Cassy brusquement.

— Et pourquoi, s'il vous plaît ?

— Parce que je le veux.

— Et pourquoi diable le voulez-vous?

— Parce que je veux de temps en temps avoir un peu de sommeil.

— Du sommeil ! pourquoi ne pourriez-vous en avoir dans cette chambre ?

— Je vous le dirai si vous voulez m'entendre, dit Cassy sèchement.

— Parlez donc, sans faire ainsi la mijaurée.

— Après tout, c'est peu de chose, et vous... cela ne vous dérangerait peut-être pas. Quant à moi, des gémissemens, des soupirs, des bruits de pas et des coups depuis minuit jusqu'au jour...

— Comment... du monde dans le grenier? s'écria Legree d'un air forcé ; — qui cela peut-il être ?

Cassy leva sur lui ses yeux noirs et perçans, et le regarda avec une expression qui le fit trembler et frissonner :

— Qui cela peut-être, Simon ? — dit-elle en le regardant toujours, — qui cela peut-être ? c'est de vous que je voudrais l'apprendre... mais vous l'ignorez, je suppose...

Legree laissa échapper une imprécation et leva sur elle sa cravache ; mais elle évita le coup et se glissa à travers la porte en disant :

— Si vous voulez dormir dans cette chambre, votre curiosité sera pleinement satisfaite ; je vous conseille de l'essayer. — Et aussitôt elle ferma la porte à clef sur elle-même.

Legree devint furieux et menaça, en jurant, d'enfoncer la porte ; il n'en fit rien néanmoins, et s'en alla de mauvaise humeur dans le salon. Cassy, heureuse de voir que son stratagème avait si bien réussi, ne cessa dès ce moment de mettre son adresse en œuvre pour prendre toujours plus d'influence sur l'esprit superstitieux de Simon.

Elle avait introduit le gouleau d'une bouteille cassée dans un trou qui se trouvait dans une des planches dont était construit le grenier, de sorte qu'au moindre vent il s'échappait de ce gouleau des sons lugubres et plaintifs, qui, à mesure que le vent augmentait, se changeaient en cris et en gémissemens. Ces bruits réveillèrent dans la mémoire des esclaves la vieille histoire presque oubliée du revenant. On ne douta plus que le grenier ne fût hanté, et quoique personne n'osât manifester devant Legree l'humeur superstitieuse dont tous étaient la proie, il se trouva bientôt comme enveloppé d'une atmosphère de terreur qui agissait puissamment sur lui.

L'impie est toujours superstitieux ; mais le chrétien ne peut l'être, car il est guidé par la foi en un Père sage et tout puissant, et dont la présence remplit d'ordre et de lumière le vide mystérieux qui nous entoure. Quant au malheureux qui a détrôné, qui a nié Dieu, la terre des esprits est, selon l'expression du poëte hébreu, « le pays des ténèbres et l'ombre de la mort » sans ordre, sans lumière,— obscurité. La vie et la mort sont pour lui des contrées hantées et peuplées d'esprits aux formes vagues et d'ombres terribles.

L'élément moral, si longtemps assoupi dans Legree, avait été en quelque sorte réveillé par ses rapports avec Tom, réveillé il est vrai pour être de nouveau étouffé par la force du mal ; mais assez pourtant pour lui porter comme un coup, comme une secousse, dans ce monde intérieur et mystérieux où chaque prière, chaque hymne qu'il avait entendue avait réagi en remplissant ce malheureux d'une crainte superstitieuse.

L'influence que Cassy exerçait sur lui était étrange. Il était son propriétaire, son tyran, son bourreau. Il savait qu'elle était entièrement à lui, complétement à sa merci et sans la moindre possibilité d'échapper en quoi que ce fût à la plénitude de son pouvoir, et pourtant il pliait en quelque sorte moralement sous elle, car il éprouvait cette forte influence que l'homme le plus brutal ne peut manquer de sentir quand il se trouve pendant longtemps associé à une femme. Lorsqu'il en avait fait l'acquisition, elle était, comme elle le lui dit, une personne délicatement élevée, et il l'avait écrasée sans scrupule sous le pied de sa brutalité. Mais lorsque, peu à peu, le temps, l'avilissement et le désespoir eurent endurci en elle le sentiment féminin, et éveillé ce feu de farouche passion, elle était devenue sa maîtresse, une maîtresse qu'il tyrannisait, mais devant laquelle il tremblait.

Cette influence lui était devenue, en augmentant, de plus en plus pénible, surtout depuis qu'un dérangement partiel des facultés intellectuelles de Cassy avait donné à son langage quelque chose de désordonné et d'étrange.

Une nuit, il veillait près d'un bon feu de sapin qui pétillait et éclairait le salon de reflets bizarres et incertains. C'était une de ces nuits orageuses qui, dans les vieilles maisons chancelantes, semblent éveiller des légions d'esprits. Les fenêtres étaient ébranlées, les volets frappaient avec force, et le vent, qui s'engouffrait bruyamment dans les longues cheminées, descendait de temps à autre en poussant devant lui des nuages de cendre et de fumée. Legree avait été pendant quelques heures très occupé à faire ses comptes et à lire les journaux, tandis que Cassy, assise dans un coin, regardait tristement le feu. Après avoir achevé sa lecture, Legree prit sur la table un livre que Cassy avait lu pendant une partie de la soirée, et se mit à le feuilleter. C'était un de ces recueils d'histoires effrayantes, de meurtres, de revenans et de visions, grossièrement illustrés, et qui ont souvent, pour ceux qui commencent à les lire, un attrait vraiment étrange.

Il haussa les épaules, montra de l'humeur, et pourtant il continua sa lecture ; mais, au bout de quelque temps, il jeta le livre et prononça un gros juron.

— Vous ne croyez pas aux esprits, Cass, n'est-ce pas? dit-il en tisonnant.—Je vous croyais trop raisonnable pour vous laisser épouvanter par ces bruits de grenier.

— Qu'importe ce que je crois, répondit tristement Cassy.

— On a quelquefois cherché à m'effrayer sur mer, reprit Legree ; mais on n'y a pas réussi. — Il n'est pas facile de m'attraper. — Je suis un vieux renard ; — c'est moi qui vous le dis.

Cassy, du coin obscur où elle était assise, le regarda fixement. — Il y avait dans ses yeux cet éclat étrange qui impressionnait toujours si désagréablement Legree.

— Ce bruit, dit-il, n'était causé que par les rats et le vent. Les rats font le diable dans une maison. Il m'est arrivé souvent de les entendre à fond de cale. Et le vent, c'est bien pis encore.

Cassy savait qu'en sa présence Legree n'était pas à son aise ; aussi ne lui fit-elle aucune réponse ; mais elle continua à le considérer fixement, de ce regard étrange qui semblait ne pas appartenir à la terre.

— Parlez donc, lui dit Legree, répondez-moi ; n'êtes-vous pas de mon avis?

— Des rats peuvent-ils descendre l'escalier, traverser le palier, ouvrir une porte quand vous l'avez fermée à clef, mettre une chaise contre cette porte, puis avancer, avan-

cer, avancer jusqu'à votre lit, et enfin étendre la main... comme cela?...

Et Cassy fixait toujours sur lui ses yeux flamboyans. Lui, il la regardait comme un homme qui se trouve sous le poids d'un cauchemar. Mais lorsqu'il sentit sur sa main la main glacée de Cassy, il fit un bond en arrière et lança une imprécation.

— Femme, que voulez-vous dire? Personne, je suppose, n'est entré dans votre chambre?

— Oh! non sans doute... personne... Ai-je dit que quelqu'un y fût entré? ajouta Cassy avec une froide dérision.

— Mais... est-ce que?... Avez-vous réellement vu? Voyons, Cass, dites-moi ce qui en est; — parlez...

— Dormez vous-même dans cette chambre, si vous désirez savoir.

— Est-ce qu'on venait du grenier, Cassy?

— *On*, qui on? dit Cassy.

— Mais ce dont vous parliez tout à l'heure.

— Moi, je n'ai rien dit, répondit Cassy avec humeur.

Legree se mit à marcher dans la chambre.

— J'examinerai cela moi-même, dit-il; — cette nuit même, — et je prendrai mes pistolets.

— Je vous y engage, dit Cassy; oui, vous ferez bien de passer la nuit dans le grenier. — Je voudrais vous y voir... et vous servir de vos pistolets... Faites-le.

Legree frappa du pied et jura.

— Ne jurez pas ainsi, reprit Cassy; vous ne savez pas si personne n'écoute... mais, chut!... Quel est ce bruit?

— Quoi? dit Legree avec un tressaillement.

C'était une vieille et lourde pendule de Hollande, placée dans le coin de la chambre, qui sonnait doucement minuit. Legree resta sans mouvement et sans parole. Une vague terreur s'empara de lui, et Cassy la regardant toujours avec ses yeux perçans et sarcastiques comptait les coups.

— Minuit, dit-elle, minuit... Ah! c'est à présent. — Et elle ouvrit la porte qui conduisait au passage, et se mit à écouter... Chut! quel est ce bruit? ajouta-t-elle en levant le doigt.

— Ce n'est que le vent, dit Legree. N'entendez-vous pas comme il souffle?

— Simon, ici, lui dit Cassy à l'oreille et le conduisant par la main jusqu'au pied de l'escalier. — Écoutez! savez-vous ce qui est ici?

Une espèce de gémissement sauvage sembla descendre l'escalier. Le cri venait du grenier. Les genoux de Legree tremblèrent en s'entrechoquant, et son visage devint pâle de terreur.

— Ne feriez-vous pas bien de prendre vos pistolets? dit Cassy avec un ricanement qui glaça le sang dans les veines de Legree. C'est le moment d'examiner cela vous-même. Vous feriez bien de monter à présent. — Voyons, allez.

— Je n'irai pas, dit Legree en accompagnant ces paroles d'un blasphème.

— Mais pourquoi donc? il n'existe pas de revenans... vous le savez bien. Allons, venez! — Et Cassy se mit à monter l'escalier tournant en riant et en regardant Legree. — Venez donc.

— Je crois vraiment que tu es le diable en personne, s'écria Legree; reviens, mégère, reviens! je ne veux pas que tu montes.

Mais Cassy poussa un éclat de rire sauvage, et continua à monter avec rapidité. Il entendit ouvrir la porte du grenier. Alors une violente bouffée de vent s'engouffra dans l'escalier et éteignit la chandelle qu'il tenait à la main; en même temps des cris effrayans retentirent à ses oreilles.

Legree s'enfuit comme un frénétique dans le parloir, où il fut suivi de Cassy qui était pâle, calme et froide comme un esprit vengeur, et toujours avec le même feu dans l'œil.

— J'espère que vous êtes satisfait, lui dit-elle.

— Que la peste t'étouffe, Cass!

— Pourquoi? demanda celle-ci. Je n'ai pas fait autre chose que de monter l'escalier pour ouvrir la porte. — Que pensez-vous, Simon, qu'il y ait dans ce grenier?

— Cela ne vous regarde pas! répondit Legree.

— En tous cas, dit Cassy, je suis bien aise de ne plus dormir dans la chambre qui est au-dessous.

Cassy, prévoyant que le vent s'élèverait bientôt, avait ouvert la fenêtre du grenier, et naturellement le vent avait éteint la chandelle.

Tout cela peut donner une idée des tours que Cassy jouait à Legree, qui certes aurait préféré mettre sa tête dans la gueule d'un lion que d'explorer son grenier. Elle avait eu le soin d'y transporter pendant la nuit une quantité de provisions suffisante pour lui assurer de quoi vivre pendant quelques jours, et une grande partie de sa garde-robe et de celle d'Emmeline. Tout étant ainsi arrangé, elle n'attendait plus qu'une bonne occasion pour exécuter son plan.

A force de cajoleries, elle était parvenue un jour à obtenir de Legree, dans un de ses bons momens, de lui permettre de l'accompagner dans une ville voisine située sur la rivière Rouge. Avec une mémoire presque surnaturelle, elle avait remarqué tous les détours de la route, et calculé le temps qu'il lui faudrait pour la parcourir.

Mais, au moment de l'action, le lecteur ne sera peut-être pas fâché de jeter un coup d'œil dans les coulisses pour mieux voir le coup d'État final.

C'était le soir, Legree avait fait une promenade à cheval dans une ferme des environs.

Depuis quelques jours, Cassy avait été de meilleure humeur et plus gracieuse que de coutume: elle paraissait être au mieux avec Legree.

Que le lecteur se l'imagine actuellement dans la chambre d'Emmeline, occupées l'une et l'autre à faire deux petits paquets de leurs objets de toilette.

— Ils seront bien assez grands comme cela, dit Cassy; maintenant mettez votre chapeau, il est temps de partir.

— Mais on peut encore nous voir, dit Emmeline.

— Oui, sans doute, et c'est ce que je veux, répondit froidement Cassy.—Ne savez-vous pas qu'ils nous donneront la chasse dans tous les cas? Mais, pour la déjouer, voici ce que nous allons faire. Nous nous esquiverons par la porte de derrière, et nous suivrons par les quartiers. Sambo et Quimbo nous verront, bien sûr. On courra après nous; nous fuirons dans la savane. Alors on sera bien obligé de suspendre la poursuite pour aller donner l'alarme et chercher les chiens, et tandis que, culbutant les uns sur les autres, comme ils font toujours, ils auront perdu la piste, nous nous glisserons le long de la crique qui est derrière la maison, et arriverons par la porte de derrière en marchant dans l'eau. Cela mettra les chiens en défaut, car l'eau ne garde pas de trace; l'on courra de côté et d'autre, et nous nous glisserons par la porte de derrière dans le grenier où j'ai arrangé un bon lit dans une des grandes caisses. Il faudra que nous restions longtemps dans ce grenier, car il remuera ciel et terre pour nous retrouver. Il réunira quelques-uns des vieux surveillans dans l'autre plantation, et donnera une grande chasse: pas un coin de la savane ne sera oublié. Il se vante que jamais un de ses esclaves ne s'est enfui. — Eh bien! qu'il chasse à son aise.

— Cassy, votre plan est admirable, il n'y a que vous qui soyez capable d'une invention pareille.

Le regard de Cassy n'exprima aucune joie, mais seulement la fermeté du désespoir.

— Allons! dit-elle en tendant la main à Emmeline.

Les deux fugitives quittèrent la maison sans bruit, et tournèrent le long des quartiers dans les ombres épaisses du soir. La lune qui brillait à l'occident retardait l'approche des ténèbres. — Comme Cassy s'y attendait, elles entendirent, dès qu'elles furent arrivées à la limite de la plantation et de la savane, une voix qui leur cria de s'arrêter; ce n'était pourtant pas Sambo, mais Legree lui-même qui les poursuivait avec de violentes imprécations.

La faible Emmeline faillit perdre courage, et, prenant la main de sa compagne:

— Oh! laissez, dit-elle; je me sens mal!

— Marchez, dit Cassy en tirant un petit poignard de son sein, et le faisant briller aux yeux de la jeune fille; marchez, où je vous tue.

Cette menace produisit son effet. Emmeline ne s'évanouit pas, et les deux fugitives s'enfoncèrent si avant dans le labyrinthe obscur et profond de la savane que Legree dut renoncer à les poursuivre seul.

— C'est bon, se disait-il avec un rire brutal, car dans tous les cas elles se sont prises elles-mêmes dans la trappe. — Les gueuses! elles me le paieront cher.—Holà! Sambo, Quimbo, où êtes-vous? s'écria-t-il en arrivant aux quartiers au moment où les esclaves revenaient des champs. — Il y a deux fuyards dans la savane, je donnerai cinq dollars au premier nègre qui les attrapera. — Faites venir les chiens! — Faites venir Tigre, Furie et les autres.

L'effet de ces paroles fut rapide. Plusieurs esclaves se présentèrent pour offrir leurs services, les uns stimulés par l'espoir de la récompense, les autres par une lâche servilité, funeste effet de l'esclavage. On courut de tous côtés, on se mit en quête de torches, et on lâcha les chiens, dont les rauques et sauvages aboiemens contribuaient à l'animation de cette horrible scène.

— Maître, tirerons-nous sur eux, si nous ne pouvons les prendre? demanda Sambo à qui Legree venait de remettre une carabine.

— Vous pouvez tirer sur Cassy, si vous voulez; il y a longtemps qu'elle devrait être entre les griffes du diable à qui elle appartient. — Quant à la fille, non! — Et maintenant, enfans, soyez lestes et adroits; cinq dollars à celui qui les prendra, et un verre d'eau-de-vie à chacun de vous.

Toute la bande, éclairée par la flamme des torches, et accompagnée par les chiens, prit le chemin de la savane en poussant des hurlemens sauvages, et en jetant des cris de joie. L'établissement était donc complétement vide, lorsque Cassy et Emmeline revinrent sur leurs pas, et montèrent dans le salon d'où elles virent à leur aise l'éclat des torches et entendirent les cris féroces de leurs persécuteurs se dispersant dans la savane.

— Regardez, dit Emmeline à Cassy.— La chasse est commencée. Oh! comme les lumières dansent dans la plaine. — Entendez-vous les chiens? — Ah! si nous étions là, notre existence ne vaudrait pas un liard. — Mais, de grâce, cachons-nous bien vite.

— Il n'y a pas besoin de nous presser, répondit froidement Cassy. — Ils sont tous dehors, c'est là le plaisir de la soirée. — Nous allons monter tout à l'heure. En attendant, ajouta-t-elle en retirant une clef d'un paletot que Legree avait quitté à la hâte, en attendant je vais prendre de quoi payer notre passage. — Elle ouvrit le secrétaire, et prit un paquet de papier-monnaie qu'elle compta rapidement.

— Oh! non, ne faisons pas cela, dit Emmeline.

— Et pourquoi pas? Voulez-vous que nous mourrions de faim dans la savane? — Il nous faut de quoi payer notre voyage jusque dans les Etats-Unis.—Avec l'argent on vient à bout de tout au monde. — Et elle mit le paquet dans sa poche.

— Cela ne serait-il pas le voler? demanda Emmeline timidement, mais avec une espèce d'angoisse.

— Voler! répondit Cassy avec un rire de mépris; ceux qui nous volent l'âme et le corps n'ont aucun droit de nous faire la loi. Cet argent-là a été volé, volé à de pauvres créatures mourantes de faim et de fatigue, et qui doivent finir par aller à l'enfer à cause de lui. — Mais allons, nous ferons aussi bien de monter au grenier.—J'y ai mis une provision de chandelles et de livres pour avoir de quoi tuer le temps. — Je vous réponds que personne ne viendra nous y chercher; s'ils s'en avisaient, je jouerais le revenant.

Lorsque Emmeline fut entrée dans le grenier, elle y trouva une immense caisse vide debout sur un de ses côtés, et tournée de manière à ce que l'ouverture fût en face du mur. — Cassy alluma une petite lampe, et elles s'établirent dans la caisse où Cassy avait mis deux meubles et quelques coussins; une autre caisse contenait des chandelles, des provisions de bouche et deux petits paquets renfermant leurs hardes.

— Voici pour le moment notre maison, dit Cassy en suspendant la lampe à un crochet qu'elle avait fixé dans un des côtés de la caisse; comment vous plaît-elle?

— Etes-vous sûre qu'ils ne viendront pas ici?

— Je voudrais voir Simon Legree dans ce grenier, dit Cassy. Oh! non, il s'en gardera bien; quant aux esclaves, ils préféreraient être tués d'un coup de fusil.

Emmeline, un peu rassurée, s'établit sur son matelas.

— Pourquoi m'avez-vous dit, Cassy, que vous me tueriez? demanda-t-elle naïvement.

— Parce que c'était le seul moyen de vous empêcher de vous évanouir, et j'ai réussi. Et à présent, Emmeline, arrangez-vous de manière à ne plus avoir de faiblesse. Advienne que pourra, il ne faut pas vous laisser aller ainsi. Sans moi, vous seriez à l'heure qu'il est entre les mains de ce monstre.

Emmeline tressaillit.

Elles restèrent quelques temps silencieuses. Cassy s'occupa à lire un livre français. Emmeline, épuisée, s'endormit. Elle fut réveillée par les cris de la troupe qui revenait, par le hennissement des chevaux, par les aboiemens des chiens; elle se leva en poussant un faible cri.

— Ce n'est rien, dit Cassy, ce n'est que la chasse qui rentre. Regardez par ce trou; vous les verrez tous. Simon doit renoncer à sa proie pour ce soir. Regardez comme son cheval est couvert de boue à force d'avoir galopé dans la savane, et les chiens aussi; ils ont tous l'air un peu découragé. Oh! mon bon monsieur, vous ferez encore quelques essais inutiles. Allez! vous n'avez pas fini votre chasse.

— Taisez-vous, dit Emmeline; s'ils nous entendaient!

— S'ils nous entendent, ils n'en auront que plus peur de venir ici, répondit Cassy. N'ayez aucune crainte; plus nous ferons de bruit, mieux ce sera.

A la fin, le calme de minuit régna dans la maison, et Legree se mit au lit en maudissant sa mauvaise fortune, et jurant de se venger le lendemain.

CHAPITRE XL.

Le martyr.

> « Ne croyez pas que le juste soit jamais abandonné du ciel! Il peut être privé de toutes les joies de sa vie, il peut, le cœur brisé et saignant, s'avancer vers la tombe, en butte aux outrages des hommes; mais Dieu a compté ses jours d'infortune, il a calculé le nombre de ses larmes, et une éternelle félicité sera, dans les cieux, le prix de ses souffrances terrestres. »
>
> BRYANT.

La route la plus longue doit avoir un terme, la nuit la plus obscure s'éclaircit à l'aube du jour. Le temps, toujours inexorable, précipite sans cesse les jours du méchant vers la nuit éternelle; et les ténèbres du juste seront enfin illuminées par un soleil qui ne s'éteindra jamais. En suivant les pas de notre humble ami dans la vallée de l'esclavage nous avons rencontré d'abord le champ fleuri du bien-être et de la bienveillance, puis cet affreux désert où l'homme pleure la perte de tous les objets aimés. De là, toujours dans la compagnie de Tom, nous avons abordé dans une île fortunée, où des mains généreuses cachaient les chaînes sous des guirlandes de fleurs. Enfin, nous avons vu se perdre dans un ciel noir le dernier rayon d'espérance terrestre; mais tout à coup, par-delà ces ténèbres profondes, notre âme a contemplé le firmament du mont invisible, et des astres nouveaux nous ont versé des flots de lumière.

L'étoile du matin brille sur le sommet des montagnes; une brise légère agite le feuillage; tout annonce que les portes du jour vont s'ouvrir.

La fuite de Cassy et d'Emmeline mit le comble à la fureur de Legree, et, comme on s'y attendait, cette fureur retomba sur Tom, sur un vieillard sans défense. Quand on accourut annoncer, parmi les esclaves, que les deux femmes s'étaient enfuies, Tom laissa briller dans ses yeux un éclair de joie; il leva comme instinctivement les mains vers le ciel, et ce geste fut surpris par l'œil du maître. Legree avait vu aussi que Tom ne se joignait pas à ceux qui poursuivaient les deux femmes. Sa première pensée avait été de l'obliger à faire comme les autres. Mais, sachant par avance quelle était son inflexibilité quand on lui donnait l'ordre de prendre part à quelque acte inhumain, il ne voulut pas, en engageant une querelle, perdre un temps que les circonstances rendaient précieux. Tom resta donc à la maison avec quelques-uns de ses camarades, auxquels il avait appris à prier, et tous ensemble se mirent à invoquer Dieu pour le salut des fugitives.

Lorsque, après une course longue et inutile, Legree fut de retour, la haine sourde qu'il ressentait pour Tom, et qui s'était accumulée peu à peu dans son âme, finit par éclater. Cet esclave, toujours calme et impassible, l'avait bravé sans cesse depuis qu'il était chez lui; il sentait dans sa poitrine un feu qui, longtemps contenu, le brûlait sans relâche comme le feu de l'enfer.

— Je le hais! s'écria-t-il au milieu de la nuit, en s'asseyant sur son lit, je le hais!... Et ne m'appartient-il pas? Ne puis-je pas en faire ce que je veux? Qui m'en empêcherait?

Et ses mains, serrées l'une contre l'autre, se tordirent comme si elles allaient se briser.

Tom était pourtant un esclave fidèle et précieux! Cette considération, tout en augmentant la haine de Legree, réprimait en quelque sorte sa colère.

Le lendemain matin, il résolut de différer encore sa vengeance; il rassembla les planteurs ses voisins, qui vinrent avec leurs fusils et leurs chiens; il s'agissait de se disperser de manière à former un cordon autour des marais, et de resserrer toujours le cercle. Si la chasse était heureuse, tant mieux! sinon, il faisait venir Tom, — et... il grinçait des dents et sentait bouillir son sang dans ses veines... — il ferait plier cet esclave, ou bien... — et il prononça tout bas des paroles de vengeance qu'il résolut de mettre à exécution.

On dit que l'intérêt du maître suffit pour sauvegarder la vie de l'esclave. Dans un accès de délire, un homme, pour satisfaire une passion, ne livre-t-il pas sciemment son âme au démon? Eh bien! cet homme s'inquiétera-t-il de la vie de son prochain?

— Bien! dit Cassy après avoir regardé par la lucarne de son galetas; on va de nouveau se mettre en chasse pour nous trouver.

Deux ou trois cavaliers caracolaient devant l'entrée principale de la maison, et des chiens luttaient en aboyant contre les nègres qui les tenaient en laisse.

Parmi les chasseurs, il y avait deux planteurs du voisinage, les autres étaient des amis que Legree rencontrait à la taverne, dans la ville voisine; ils étaient venus comme à une partie de plaisir. Il serait peut-être difficile de trouver des hommes ayant un aspect plus rude. Legree faisait une copieuse distribution de liqueur à ses amis, et même aux nègres qu'il avait fait venir des plantations voisines. On fait toujours en sorte qu'un jour de chasse soit pour les nègres un véritable jour de fête.

Cassy mit l'oreille à la lucarne, et comme le vent était favorable, elle put entendre une bonne partie de la conversation des chasseurs. Un sourire dérida sa figure sombre et sévère, quand elle les entendit assigner des postes, discuter sur les qualités de leurs chiens, donner des instructions sur l'usage des armes à feu, et s'entretenir du traitement qu'on ferait subir aux fugitives, si on les reprenait.

Cassy quitta sa lucarne, et, les mains jointes, les yeux au ciel, elle s'écria:

— O Dieu tout puissant! nous sommes tous pécheurs. Mais nous que l'on traite si cruellement, en quoi donc sommes-nous plus coupables que les autres?

Tandis qu'elle prononçait ces mots, une étrange ferveur se peignit sur sa figure.

— Si je n'étais pas avec vous, enfant, dit-elle en regardant Emmeline, j'irais me livrer à eux, et je remercierais celui qui consentirait à me tirer un coup de fusil; car à quoi me servira la liberté? me rendra-t-elle mes enfans, ou tous les biens que j'ai perdus?

Emmeline, dans sa simplicité enfantine, se laissait presque effrayer par l'humeur sombre de Cassy. Elle eut l'air embarrassé et ne répondit pas. Seulement elle prit la main de sa compagne et la serra doucement.

— Laissez-moi, dit Cassy en essayant de retirer sa main. Vous vous feriez aimer, et j'ai résolu de ne plus rien aimer au monde.

— Pauvre Cassy! répondit Emmeline; ne me parlez pas de la sorte. Si Dieu vous donne la liberté, il vous rendra peut-être votre fille; et moi, quoi qu'il arrive, ne vous en tiendrai-je pas lieu? J'ai perdu tout espoir de revoir ma pauvre vieille mère; eh bien! Cassy, que vous m'aimiez ou non, je vous aimerai toujours.

Tant de grâce, tant de candeur triomphèrent. Cassy s'assit à côté d'Emmeline, elle l'enlaça dans ses bras, caressa sa douce chevelure; et Emmeline fut étonnée de la beauté merveilleuse de ses yeux qui venaient de s'emplir de larmes.

— Emmeline! s'écria Cassy, j'ai eu faim et soif de mes enfans, et mes yeux se sont usés à les chercher. — Ici, dit-elle en mettant sa main sur son cœur, tout est ravagé, tout est vide. Si Dieu me rendait mes enfans, je pourrais prier.

— Vous devez avoir confiance en lui, Cassy: il est notre père.

— Sa fureur s'est appesantie sur nous! Il s'est détourné de nous dans sa colère.

— Non, Cassy! il se montrera miséricordieux à notre égard. — Espérons en lui, dit Emmeline. — J'ai toujours conservé l'espérance.

La chasse fut longue, active, persévérante et pourtant infructueuse, et Cassy jeta sur Legree un regard d'ironie et de triomphe quand elle le vit descendre de cheval, découragé et abattu.

— Quimbo, dit Legree en s'étendant sur un fauteuil dans le parloir, va me chercher Tom à l'instant! le vieux coquin est le premier coupable dans toute cette affaire. Je ferai sortir la vérité de dessous sa vieille peau noire, ou je saurai pourquoi!

Sambo et Quimbo se détestaient l'un l'autre, mais la haine profonde qu'ils portaient à Tom servit à les réunir. Legree leur avait dit tout d'abord qu'il avait acheté Tom pour en faire un inspecteur qui aurait la haute main, surtout pendant son absence. Cette confidence avait fait naître en eux un sentiment d'envie qui s'était accru, dans leur cœur avili et corrompu, à mesure qu'ils voyaient Tom plus exposé aux mauvais traitemens de son maître. Ce fut donc avec plaisir que Quimbo exécuta l'ordre qu'il venait de recevoir.

Tom ne put s'empêcher de frémir en se disposant à se rendre auprès de Legree. Les fugitives lui avaient confié leur projet, et il savait dans quel endroit elles se tenaient cachées. Il connaissait le caractère emporté de l'homme à qui il avait affaire, et toute l'étendue de son pouvoir despotique; mais il se sentait assez fort, avec l'aide de Dieu, pour braver la mort plutôt que de trahir les malheureuses femmes.

Il déposa son panier à côté des autres, et levant les yeux au ciel, il dit: « Seigneur, je remets mon âme entre tes mains! Tu m'as racheté, ô Dieu de vérité! » — Et alors il se livra tranquillement à Quimbo, qui le saisit avec une rudesse brutale.

— Eh! eh! lui dit le géant en l'emmenant; vous en tâterez! Je vous ferai danser d'une jolie façon! Pas moyen d'échapper! oh! vous aurez bonne mesure, sans tricherie! Vraiment, vous avez bonne grâce à aider les esclaves de maître à s'enfuir. Voilà ce qui vous en revient.

Aucune de ces horribles plaisanteries ne frappa l'oreille de Tom. Une voix qui venait de plus haut lui disait: « Ne crains point ceux qui tuent le corps et dont la puissance ne s'étend pas plus loin. » Il tressaillit dans tout son être, comme si le doigt de Dieu même l'avait touché, et il sentit se développer dans son âme une énergie indomptable. Lorsqu'il passa près des arbres, des buissons et des cabanes, au milieu desquels s'écoulait sa vie d'esclave, il crut voir tous ces objets fuir et se confondre comme dans un tourbillon.— Il allait entrer au port. L'heure du repos était arrivée. Son cœur bondit de joie.

— Tom! s'écria Legree en le saisissant par le collet de son habit, savez-vous que j'ai résolu de vous tuer!

Et ses dents s'entrechoquaient dans un violent accès de rage.

— C'est probable, maître, répondit Tom avec calme.

— Oui, je vais vous tuer, dit Legree avec un épouvantable sang-froid, à moins que vous ne me disiez où sont cachées les femmes.

Tom ne répondit pas.

— M'entendez-vous, dit Legree en frappant du pied et en rugissant comme un lion en fureur. Parlez.

— Je n'ai rien à vous dire, maître, répondit Tom lentement, mais avec une grande fermeté.

— Et vous osez me dire que vous ne savez rien!

Tom garda le silence.

— Parlez! s'écria Legree d'une voix de tonnerre, en le frappant avec fureur. Savez-vous quelque chose?

— Oui, maître, mais je ne puis rien dire; je ne puis que mourir.

Legree respira longuement. Il comprima sa rage, prit Tom par le bras, et se posant devant lui, face à face, il lui dit:

— Écoutez! Parce que jusqu'à présent j'ai toujours différé, vous croyez que j'ai voulu vous faire peur par des paroles; mais cette fois je suis bien résolu: je fais le sacrifice de l'argent que vous m'avez coûté. Vous avez toujours et en tout pris parti contre moi. Eh bien! aujourd'hui, vous plierez, ou je vous tuerai. Je compterai les gouttes de sang qu'il y a dans vos veines, et je les verserai une à une, jusqu'à ce que vous vous soumettiez.

Tom leva les yeux sur son maître et répondit: — Maître, si vous étiez malade ou mourant, je donnerais volontiers tout mon sang pour vous sauver; si toutes les gouttes de sang qui coulent dans mes veines pouvaient sauver votre âme, je les donnerais encore: je mourrais pour vous comme le Seigneur est mort pour moi. Maître, ne souillez pas votre âme d'un si grand péché! vous en souffririez plus que moi. De quelque manière que vous me traitiez, mes tourmens auront bientôt un terme; mais si vous ne vous repentez, les vôtres ne finiront jamais!

Pareille à une musique céleste qui retentirait tout à coup au milieu d'une tempête, la charité divine de Tom occasionna un silence de quelques instans. Legree regardait son esclave d'un air stupéfait; on n'entendait que le bruit de la pendule. Elle mesurait à un homme endurci les derniers instans que la miséricorde d'en-haut lui donnait pour se repentir.

Il y eut une pause, un moment d'hésitation, une émotion passagère,— et l'esprit du mal revint à la charge avec une force *sept fois* plus grande. Legree, écumant de rage, terrassa sa victime.

Les scènes de cruauté et de meurtre révoltent l'oreille et le cœur. Tel homme frémit en entendant le récit d'une action qu'un autre homme n'a pas craint de commettre. Les souffrances de celui qui est notre frère, comme homme et comme chrétien, nous ne pouvons les raconter même dans l'intérieur de nos maisons: un tel récit déchirerait notre âme! — Et pourtant, ô ma patrie! c'est à l'ombre de tes lois que ces atrocités se commettent! O Christ! ton Église en est témoin, et elle ne s'en émeut pas!

Un être vint un jour souffrir sur terre, et d'un instrument de torture et d'infamie il fit un symbole de gloire et d'immortalité. Et quand son esprit souffle, ni les verges, ni les outrages, ni le sang, ne peuvent empêcher la mort du chrétien d'être glorieuse.

Tandis que l'on déchirait son corps, était-il seul cet homme à qui l'amour divin faisait tout braver?

Non! près de lui, visible pour lui seul, se tenait le Fils de Dieu.

Aveuglé par sa rage comme par son autorité despotique, le tentateur ne le quitta point. A chaque instant il l'engageait à trahir l'innocent pour échapper aux tortures. Mais *ce cœur fidèle et éprouvé demeura ferme sur le roc éternel.* Comme son divin maître, il savait qu'il devait mourir pour sauver les autres, et aucun supplice ne put lui arracher une parole, si ce n'est des prières et des actes de foi.

— Je crois qu'il est mort, maître, dit Sambo, qui, malgré lui, était touché de la patience de sa victime.

— Va toujours, jusqu'à ce qu'il cède! va toujours! va toujours! criait Legree; je verserai son sang goutte à goutte, jusqu'à ce qu'il m'avoue tout!

Tom ouvrit les yeux et les tourna sur son maître:

— Pauvre et misérable créature, dit-il, vous ne pouvez plus rien me faire! Je vous pardonne de tout mon cœur! — Et il s'évanouit complétement.

— Je crois, sur mon âme, que c'est fini! dit Legree en s'approchant de Tom; oui, c'est fini! Au moins, je suis parvenu à lui fermer la bouche: c'est une consolation.

Mais qui fera jamais, Legree, taire cette voix dans ton âme! cette âme déjà condamnée, pour laquelle il n'y a plus ni prière, ni espérance; cette âme déjà consumée par le feu de l'enfer!

Tom n'avait pourtant point encore rendu le dernier soupir. Ses paroles étranges et ses pieuses prières avaient fait une vive impression sur le cœur endurci des nègres qui avaient été ses bourreaux. Lorsque Legree se fut retiré, ils étendirent Tom à terre et tâchèrent de le rappeler à la vie.

— Nous venons de commettre là une bien méchante action, dit Sambo; j'espère qu'on ne la mettra pas sur notre compte, mais sur celui de maître.

Ils lavèrent ses blessures; ils le couchèrent sur un lit grossier fait de coton avarié, et l'un d'eux, courant au parloir, demanda pour lui-même un peu d'eau-de-vie, sous prétexte qu'il était fatigué. Il sortit avec la liqueur et la fit avaler à Tom.

— O Tom! dit Quimbo, nous avons été bien méchans pour vous.

— Je vous pardonne de tout mon cœur, répondit Tom d'une voix faible.

— Tom, dites-nous qui est Jésus! demanda Sambo. Ce Jésus qui est resté près de vous toute la nuit, quel est-il?

Ce mot rendit quelque force au vieillard qui se mourait. Il se mit à parler avec énergie de ce Jésus, de sa vie, de sa mort. Il dit qu'il était présent partout, et que lui seul était le Sauveur.

Les deux esclaves pleurèrent.

— Pourquoi donc n'ai-je pas su toutes ces choses plus tôt? demanda Sambo. Mais je crois! je ne puis m'en empêcher. Jésus, Notre Seigneur, ayez pitié de nous!

— Pauvres créatures! dit Tom, je consentirais à perdre tout ce que j'ai pour vous donner au Christ. O Seigneur! je vous en conjure, accordez-moi le salut de ces deux âmes!

Cette prière fut exaucée.

CHAPITRE XLI.

Le jeune Maître.

Deux jours après, un jeune homme entra en char à bancs dans l'avenue d'arbres de Chine, et jetant à la hâte les rênes sur le cou du cheval, il sauta hors de la voiture et demanda le maître du lieu.

C'était Georges Shelby ; et pour expliquer comment il était là, il faut que nous revenions sur nos pas.

La lettre de miss Ophélia à mistress Shelby, par un malencontreux hasard, avait été retenue un mois ou deux dans quelque bureau de poste éloigné, avant d'arriver à destination ; et, lorsqu'elle fut reçue, Tom était déjà perdu dans les savanes lointaines de la rivière Rouge.

Mistress Shelby lut cette lettre avec le plus profond chagrin ; mais, pour le moment, elle était dans l'impossibilité d'agir. Elle était occupée à soigner son mari qui était dans le délire de la fièvre. Georges Shelby, dans l'intervalle, était devenu un grand jeune homme, il l'aidait assidûment dans tous ces soins, et c'est à lui qu'elle avait confié les affaires de son père. Miss Ophélia avait pris la précaution de leur envoyer le nom de l'homme de loi qui faisait les affaires des Saint-Clare, et l'on ne put, dans l'occurence, que lui demander par écrit des renseignemens. La mort de monsieur Shelby, qui eut lieu peu de de jours après, absorba naturellement l'attention de la famille pour quelque temps.

Monsieur Shelby avait donné une preuve de la confiance que lui inspirait sa femme, en la nommant sa seule exécutrice testamentaire, et elle se trouvait ainsi sur les bras toute une masse d'affaires très compliquées.

Mistress Shelby, avec l'énergie qui la caractérisait, entreprit de débrouiller ce chaos, et pendant quelque temps Georges et elle s'occupèrent de recueillir et d'examiner les comptes, de vendre des biens et de payer les dettes ; car mistress Shelby était déterminée à tout liquider, quelles qu'en pussent être les conséquences. Sur ces entrefaites ils reçurent, de l'homme de loi auquel miss Ophélia les avait adressés, une lettre annonçant qu'il ne savait rien de ce qu'on lui demandait, si ce n'est que Tom avait été vendu à l'encan, et que le prix de la vente avait été soldé.

Ni Georges, ni mistress Shelby ne pouvaient être satisfaits de cette réponse. Aussi, environ six mois après, Georges, ayant des affaires à régler pour sa mère de ce côté, résolut de visiter en personne la Nouvelle-Orléans, et de faire toutes les perquisitions nécessaires pour découvrir Tom.

Après plusieurs mois de recherches infructueuses, il rencontra, par un pur effet du hasard, à la Nouvelle-Orléans, un homme qui se trouvait en état de le renseigner, et, avec son argent en poche, notre héros prit le bateau à vapeur de la rivière Rouge, résolu de trouver et de racheter son vieil ami.

Il fut bientôt introduit dans la maison, où il trouva Legree au salon.

Legree reçut l'étranger d'un air bourru.

— J'ai appris, dit le jeune homme, que vous avez acheté à la Nouvelle-Orléans un esclave nommé Tom. Il a appartenu à mon père, et je suis venu voir si je ne pourrais pas le racheter ?

Legree fronça le sourcil, et il s'écria avec violence :

— Oui, j'ai acheté cet homme, et j'ai fait là un joli marché ! C'est bien le mâtin le plus rebelle, le plus effronté ! Il pousse mes nègres à s'enfuir. Il a fait partir deux filles qui valaient de huit cents à mille dollars pièce. Il en est convenu ; et, quand je lui ai ordonné de me dire où elles étaient, il a répondu qu'il le savait mais qu'il ne le dirait pas ; et il n'en a pas démordu, quoique je lui aie administré la meilleure correction que j'aie encore donnée à un nègre. Je crois qu'il tâche de crever, mais je ne sais pas s'il en viendra à bout.

— Où est-il ? dit Georges avec impétuosité ; faites-le-moi voir ! — Les joues du jeune homme étaient couleur de pourpre, et ses yeux lançaient des éclairs; cependant il ne dit encore rien.

— Il est dans le vieux magasin, dit un jeune garçon qui tenait le cheval de Georges.

Legree récompensa l'indiscret par un coup de pied et une imprécation, mais Georges, sans ajouter un seul mot, se rendit au lieu qu'on venait de lui indiquer.

Il y avait deux jours que Tom était alité depuis cette fatale nuit. Il ne souffrait pas, car le sentiment de la souffrance était engourdi et détruit en lui. Il était plongé, la plupart du temps, dans une calme stupeur; sa robuste et solide constitution ne permettait pas à son âme de s'échapper si vite. A la faveur des ténèbres, de pauvres êtres désolés, prenant sur leurs courtes heures de repos, venaient à la dérobée lui rendre quelques-uns de ces témoignages d'affection qu'il leur avait toujours prodigués. A la vérité, ces pauvres disciples avaient peu de chose à donner ; — ils n'avaient que le verre d'eau froide, mais il était donné de tout cœur.

Des larmes étaient tombées sur cette face honnête, maintenant insensible, les larmes de repentir de ces pauvres ignorans païens que sa tendresse et sa patience au lit de mort avaient convertis ; et des prières pleines d'amertume sollicitaient pour lui le Sauveur, dont ils ne connaissaient guère que le nom, mais que la ferveur ignorante n'implore jamais en vain.

Cassy, qui s'était glissée hors de sa retraite, et qui, en écoutant, avait appris le sacrifice fait pour elle et pour Emmeline, avait passé la nuit précédente près du mourant, au risque d'être découverte, et, touchée des dernières paroles que cette âme affectueuse avait encore eu la force de proférer, elle avait senti se fondre la glace que le désespoir avait amoncelée sur son cœur, et elle avait pleuré et prié.

Quand Georges entra dans le vieux magasin, il se sentit la tête toute étourdie et le cœur malade.

— Est-il possible ! est-il possible ! dit-il en s'agenouillant près du grabat. Oncle Tom, mon pauvre vieil ami !

Le son de cette voix pénétra dans l'oreille du moribond. Il remua doucement la tête, et dit avec un sourire :

— Jésus peut rendre un lit de mort aussi doux que des oreillers de duvet.

Des larmes, qui faisaient honneur à son cœur mâle, tombèrent des yeux du jeune homme tandis qu'il se penchait sur son pauvre ami.

— O cher oncle Tom ! éveillez-vous ! parlez encore une fois ! Regardez, c'est Georges ! votre petit Georges ! Ne me reconnaissez-vous pas?

— Maître Georges ! dit Tom, ouvrant les yeux et parlant d'une voix faible ; maître Georges?... — Il avait l'air égaré.

Peu à peu, cette idée sembla se faire jour dans son esprit ; son œil éteint se ranima, sa physionomie s'éclaira, ses rudes mains se joignirent, et des larmes coulèrent sur ses joues.

— Béni soit le Seigneur ! c'est... c'est tout ce que je désirais ! Ils ne m'ont pas oublié ! Ça me réchauffe l'âme ; ça fait du bien à mon vieux cœur ! Maintenant, je mourrai content ! Bénis le Seigneur, ô mon âme !

— Vous ne mourrez pas ! Ne vous frappez pas de cette idée ! Je viens vous racheter et vous emmener, dit Georges avec véhémence.

— O maître Georges, vous venez trop tard ! C'est le Seigneur qui m'a racheté et qui m'emmène, — et il me tarde de partir. Le ciel vaut mieux que le Kentucky.

— Oh ! ne mourez pas ! cela me tuera, cela me brisera le cœur de penser à ce que vous avez souffert, — étendu là sur ce grabat ! pauvre ami !

— Ne me plaignez pas, dit Tom d'un ton solennel. J'ai été à plaindre, mais ce temps là est passé ; je suis sur le chemin de la gloire céleste. O maître Georges ! *le ciel est*

venu! J'ai remporté la victoire, le Seigneur Jésus me l'a accordée! Gloire à son nom!

Georges fut frappé de la force, de la véhémence avec laquelle furent prononcées ces phrases entrecoupées. Il resta silencieux.

Tom lui prit la main et continua :

— Il ne faudra pas dire à Chloé, pauvre âme! dans quel état vous m'avez rencontré, ça serait si terrible pour elle! Dites-lui seulement que vous m'avez trouvé allant à la gloire céleste, et que je ne pouvais attendre personne. Dites-lui que le Seigneur ne m'a jamais abandonné, et qu'il m'a rendu tout léger et facile. Et les pauvres enfans, et le baby! leur souvenir m'a souvent brisé le cœur. Dites-leur à tous de suivre mon exemple! Faites mes amitiés à maître et à chère bonne maîtresse, et à tout le monde là-bas. Vous ne savez pas comme je les aime tous! J'aime tous les hommes, partout. — Je ne suis qu'amour! O maître Georges, ce que c'est que d'être chrétien!

En ce moment, Legree vint rôder à la porte du magasin, y jeta un regard maussade avec une insouciance affectée, et se retira.

— Le vieux Satan! dit Georges dans son indignation. C'est une consolation de penser que le diable lui revaudra cela quelqu'un de ces jours.

— Oh! ne parlez pas ainsi, dit Tom en lui serrant la main; c'est un pauvre misérable! ça fait frémir d'y songer! Oh! si seulement il pouvait se repentir, le Seigneur lui pardonnerait maintenant; mais j'ai bien peur qu'il ne se repente jamais!

— J'espère bien que non, s'écria Georges; je serais fâché de le voir dans le ciel.

— Chut! maître Georges! vous m'affligez! N'ayez pas de ces sentimens-là! Il ne m'a pas fait de mal réel, il m'a ouvert le royaume des cieux, voilà tout.

Alors, le peu de forces que la joie de revoir son jeune maître avait rendues au mourant s'évanouit. Il s'affaissa tout à coup, il ferma les yeux, et l'on vit s'opérer sur sa face ce changement mystérieux et sublime qui annonce l'approche d'un autre monde.

Sa respiration devint pénible et profonde; sa large poitrine se soulevait et retombait pesamment. L'expression de son visage était celle d'un vainqueur.

— Qui. . nous séparera de l'amour du Christ? dit-il d'une voix qui luttait contre la faiblesse mortelle.

Et il s'endormit avec un sourire.

Georges était resté immobile. Le lieu lui semblait sanctifié, et, lorsqu'il ferma ces yeux éteints, et qu'il se releva de dessus ce cadavre, il n'avait à l'esprit qu'une seule pensée, — celle qu'avait exprimée son vieil ami : — Ce que c'est que d'être chrétien!

Il se détourna : Legree était debout, l'air sombre, derrière lui.

Cette scène de mort avait modéré en lui l'emportement naturel du jeune âge. La vue de cet homme ne fut plus pour Georges qu'un objet de dégoût; et il n'eut qu'un désir, celui de s'éloigner le plus tôt possible.

Fixant donc sur lui ses yeux perçans, il dit simplement en montrant le mort :

— Vous avez tiré de lui tout ce que vous pouviez; qu'aurai-je à vous payer pour ce corps? Je veux l'emporter et le faire enterrer convenablement.

— Je ne vends pas les nègres morts, dit Legree d'un ton bourru. Vous pouvez l'enterrer où et quand il vous plaira.

— Enfans, dit Georges d'un ton d'autorité à trois nègres qui regardaient le cadavre, aidez-moi à l'enlever et à le porter à ma voiture; et procurez-moi une bêche.

L'un d'eux courut en chercher une; les deux autres aidèrent Georges à transporter le corps.

Georges n'adressa ni une parole ni un regard à Legree, qui ne donna aucun ordre contraire et resta à siffler d'un air d'insouciance affectée. Il les suivit d'un air maussade à la porte où se tenait la voiture.

Georges étendit son manteau dans le char à bancs, et y fit déposer soigneusement le corps, après avoir dérangé le banc pour faire de la place. Puis, se retournant, il arrêta ses regards sur Legree, et, s'efforçant de paraître calme, il dit :

— Je ne vous ai point encore fait connaître ce que je pense de cette atrocité; ce n'est ni le moment ni le lieu. Mais ce sang innocent sera vengé, monsieur. Je dénoncerai ce meurtre : je vais aller porter plainte contre vous devant le premier magistrat que je trouverai.

— Faites, dit Legree faisant claquer ses doigts en signe de mépris. Je voudrais voir ça. Où trouverez-vous des témoins? Quelles preuves fournirez-vous? — Allons, voyons!

Georges sentit aussitôt la force de ce défi. Il n'y avait pas un seul blanc dans l'endroit; et, dans toutes les cours du Sud, le témoignage des gens de couleur n'est point admis. Il lui sembla en ce moment qu'il aurait pu faire monter jusqu'aux cieux le cri de son cœur indigné; mais c'était en vain.

— Après tout, voilà bien de l'embarras pour un nègre mort, dit Legree.

Ce mot fut comme une étincelle dans un baril de poudre. La prudence n'avait jamais été la vertu cardinale du jeune Kentuckien. Georges se retourna, et renversa Legree d'un coup de poing en plein visage; et, à le voir enflammé de courroux sur son ennemi terrassé, il représentait assez bien son illustre homonyme, le vainqueur du dragon.

Il y a décidément des gens qui gagnent à être rossés : si un homme les étend à plat dans la poussière, il paraît aussitôt obtenir leur considération; et Legree était de cette espèce. Lors donc qu'il se fut relevé, et qu'il eut épousseté ses habits, il contempla avec un certain respect le char à bancs qui s'en allait, et il n'ouvrit pas la bouche qu'il ne l'eût perdu de vue.

En dehors de la plantation, Georges avait remarqué une butte sablonneuse, ombragée de quelques arbres; il y fit creuser une fosse.

— Faut-il ôter le manteau, maître? dirent les nègres quand elle fut prête.

— Non, non, enterrez-le dedans! C'est tout ce que je peux vous donner, à présent, pauvre Tom!

On déposa le mort dans la fosse, et on le recouvrit silencieusement de terre. Puis, ayant exhaussé le sol en cet endroit, on le recouvrit de gazon.

— Vous pouvez vous retirer, enfans, dit Georges, leur glissant à chacun dans la main le quart d'un dollar.

Mais ils ne paraissaient pas pressés de partir.

— Si jeune maître voulait nous acheter? dit l'un d'eux.

— Nous le servirions si fidèlement! dit l'autre.

— La vie est dure ici, maître! dit le premier. De grâce, maître, achetez-nous, s'il vous plaît!

— Je ne puis! — Je ne puis! dit Georges avec difficulté, en leur faisant signe de s'éloigner, c'est impossible!

Les pauvres diables parurent abattus, et s'en allèrent en silence.

— Sois témoin, Dieu éternel! s'écria Georges à genoux sur la tombe de son pauvre ami, oh! sois témoin qu'à partir de cette heure, je ferai tout ce que peut faire un seul homme pour chasser de mes terres cette malédiction de l'esclavage!

Aucun monument ne marque l'endroit où repose notre ami. Il n'en a pas besoin. Son Seigneur sait où il dort et saura bien le réveiller à l'heure de l'immortalité.

Ne le plaignez pas! Une pareille vie, une pareille mort ne demandent pas de pitié! Ce n'est pas dans les richesses de la toute-puissance que gît la principale gloire de Dieu, mais dans l'amour, dans son abnégation et dans ses souffrances! Bienheureux sont les hommes qu'il associe à lui, et qui, à son exemple, portent leur croix avec patience! C'est d'eux qu'il est écrit : « Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés. »

CHAPITRE XLII.

Une véritable histoire de revenans.

Les histoires de revenans étaient, à cette époque, excessivement communes parmi les esclaves de l'habitation Legree; et elles n'étaient pas sans quelque fondement.

On se disait à l'oreille, que, vers la fin de la nuit, un bruit de pas se faisait entendre : un fantôme descendait du grenier et parcourait toute la maison. En vain on avait fermé les portes. Le revenant avait une double clef, ou bien, profitant du privilége immémorial de ses semblables, il passait à travers le trou de la serrure, et se promenait comme auparavant avec une liberté vraiment alarmante.

On ne s'accordait pas sur la forme extérieure de l'esprit, grâce à la coutume, répandue parmi les nègres comme parmi les blancs, de fermer les yeux et de se cacher la tête sous des couvertures, toutes les fois qu'ils se trouvent dans des circonstances pareilles. On sait que, toutes les fois qu'on est ainsi privé de l'usage des yeux du corps, ceux de l'âme jouissent d'une vivacité, d'une perspicacité extraordinaire. Aussi chacun faisait à sa guise le portrait du fantôme, et jurait que c'était le seul ressemblant. Ces portraits, comme il arrive souvent, différaient les uns des autres. Il n'y avait qu'un détail qui leur fût commun, c'est que le revenant, comme tous ceux de son espèce, portait un linceul blanc. Les pauvres gens n'étaient pas versés dans l'histoire ancienne, et ne savaient pas que Shakespeare lui-même a attesté l'authenticité de ce costume :

« Les morts, vêtus de blanc, poussaient des cris inarticulés dans les rues de Rome. »

Aussi, cette conformité d'opinion est, dans l'histoire de la démonologie, un fait frappant que nous recommandons à l'attention des êtres surnaturels à qui il prendrait fantaisie de se promener sur la terre.

Quoi qu'il en soit, nous avons des raisons particulières de croire qu'une grande figure, vêtue de blanc, aux heures que les fantômes choisissent de préférence, se promenait autour des bâtimens de Legree, passait à travers les portes, se glissait dans la maison, disparaissait par moment pour reparaître ensuite, traversait le palier et montait dans le grenier fatal. Et cependant, le lendemain matin, on trouvait les portes solidement fermées et verrouillées.

Legree ne pouvait empêcher ces bruits d'arriver jusqu'à lui, et ce qui l'exaspérait c'est qu'on s'efforçait de les lui cacher. Il buvait encore plus qu'auparavant ; pendant le jour sa gaîté était toujours aussi insolente ; il jurait plus haut que jamais. Mais la nuit il avait des rêves affreux et des visions horribles. La nuit qui suivit l'enterrement de Tom, il alla à la ville voisine faire une partie de débauche. Il revint tard chez lui; il était fatigué, s'enferma dans sa chambre, retira la clef et se mit au lit.

Le méchant a beau se fatiguer pour tuer son âme, elle vit toujours en lui, et le remords s'assied à son chevet. Qui peut assigner des bornes à l'action de la conscience? Qui peut dire les doutes terribles qu'elle éveille dans l'esprit de l'homme, et ces frissons et ces tremblemens dont il ne peut pas plus se débarrasser qu'il ne pourra un jour fuir sa propre éternité? Qu'il est insensé celui qui s'enferme chez lui pour empêcher les esprits d'entrer, lorsqu'il porte en lui un ennemi qu'il ne peut regarder en face, un ennemi dont il a voulu étouffer la voix, et dont la voix retentit à ses oreilles comme la trompette du jugement dernier.

Legree ferma sa porte, et se fit un rempart de chaises, plaça une lampe sur sa table de nuit avec ses pistolets. Il examina les fermetures de la fenêtre, et s'écria en jurant qu'il se souciait peu du diable et de tous ses démons, et il s'endormit.

Son sommeil fut profond, car il était fatigué ; mais bientôt il éprouva un sentiment de vague horreur : il lui semblait que quelque chose s'agitait au-dessus de sa tête ; il croyait voir le linceul de sa mère; Cassy le tenait et le déployait devant ses yeux. Il entendait un bruit confus de cris et de gémissemens. Pourtant, il sentait qu'il dormait, et il faisait tous ses efforts pour se réveiller. Il était sûr que quelqu'un entrait dans sa chambre. et que la porte s'ouvrait, mais il ne pouvait faire le moindre mouvement. A la fin, il fit un effort si violent qu'il parvint à se retourner. La porte était ouverte, et il vit une main éteindre sa lampe.

Les rayons de la lune étaient obscurcis par les nuages et le brouillard, et à cette lueur douteuse Legree aperçut quelque chose de blanc qui se glissait dans la chambre. Il entendit comme un frôlement de robe. L'être surnaturel s'approcha de son lit, une main froide toucha la sienne, et une voix lui dit, d'un ton bas et lugubre : Viens! viens! viens! Une sueur glacée couvrit ses membres; il resta quelque temps sans mouvement. Quand il revint à lui, le fantôme avait disparu. Il s'élança de son lit, secoua la porte. Elle était fermée à clef. Le misérable tomba évanoui.

A partir de ce jour, Legree se livra avec fureur à la boisson. — Il buvait à toute heure et sans mesure.

Bientôt le bruit courut dans le pays qu'il était mourant. Les excès lui avaient occasionné une de ces maladies terribles qui semblent graver sur le front de ceux qui en sont atteints le sceau livide de la réprobation éternelle. On n'approchait qu'avec horreur de sa chambre à coucher. Dans un délire continuel il poussait des gémissemens horribles; il parlait de visions qui glaçaient le sang dans les veines de ceux qui l'écoutaient. Et il croyait voir, debout près de son lit de mort, une forme triste, pâle, inexorable, qui lui criait : Viens! viens! viens!

Par une coïncidence singulière, la nuit même où le fantôme lui était apparu, on avait trouvé la porte de la cour ouverte, et les nègres avaient vu deux blanches figures se glisser à travers l'avenue vers la grande route.

Le lendemain matin, Cassy et Emmeline s'arrêtaient dans un bouquet d'arbres près de la ville.

Cassy était habillée comme une créole espagnole, tout en noir. Elle portait un petit chapeau noir, et son visage était caché par un voile brodé. Elles étaient convenues, en se sauvant de l'habitation, que Cassy passerait pour une créole, et qu'Emmeline aurait l'air d'être à son service. Comme depuis son enfance elle avait vécu au milieu de la plus haute société, son langage et son maintien lui permettaient de jouer ce rôle. Les restes d'une garde-robe autrefois splendide et les bijoux qu'elle avait conservés lui donnaient l'extérieur d'une personne de distinction.

Elle s'arrêta dans un faubourg où elle avait remarqué un magasin de malles. Elle en acheta une convenable, et elle pria le marchand de la lui faire porter. Ainsi escortée par un garçon et par Emmeline, chargée de son panier à ouvrage et de ses autres paquets, Cassy entra dans une taverne, où certes personne ne la prit pour une esclave fugitive.

La première figure qui la frappa fut celle de Georges Shelby, qui attendait le départ du paquebot. Elle avait remarqué le jeune homme par la lucarne du grenier où elle se tenait cachée ; elle l'avait vu emporter le cadavre de Tom, et elle avait observé avec un secret bonheur la manière dont il s'était comporté à l'égard de Legree. Plus tard, d'après les conversations qu'elle avait surprises entre les nègres, lorsque après la chute du jour elle errait au milieu d'eux en jouant le rôle d'un fantôme, elle avait compris qui il était et quels liens l'attachaient à Tom. Aussi elle se sentit pleine de confiance lorsqu'elle eut appris qu'ils allaient s'embarquer ensemble sur le prochain bateau.

L'air distingué de Cassy, l'habileté avec laquelle elle dissimulait sa position, l'argent dont elle semblait abondamment pourvue, ôtaient tout prétexte au soupçon. Il est bien rare qu'on recherche avec soin les antécédens de ceux qui

paient bien. Cassy le savait, et n'avait point oublié de se munir de la somme nécessaire à ses desseins.

Le soir du même jour le bateau fut signalé. Georges Shelby donna la main à Cassy, la conduisit à bord avec la politesse d'un véritable Kentuckien, et se mit immédiatement en quête d'une chambre convenable. Tant que le bateau navigua sur la rivière Rouge, Cassy garda la chambre et le lit, sous prétexte de maladie, et son jeune cavalier lui rendit avec un sentiment plein de respect tous les services qui dépendaient de lui.

Lorsqu'on fut arrivé sur le Mississipi, Georges, ayant appris que la dame étrangère continuait son voyage, fut touché de son isolement et de sa mauvaise santé; il lui offrit de lui retenir une place sur le même bateau que lui ; elle accepta ; ils s'embarquèrent sur le *Cincinnati*, et, grâce à la vapeur, descendirent le fleuve avec la rapidité d'une flèche.

Cassy ne tarda pas à se rétablir ; elle vint s'asseoir sur le pont, descendit à table, et chacun la remarqua comme une dame dont la beauté devait avoir été splendide.

Du moment où Georges l'avait aperçue pour la première fois, il avait été frappé de sa ressemblance vague et indéfinie avec une personne qu'il ne pouvait se rappeler. Cette pensée le préoccupait, et malgré lui il la regardait avec une attention étrange. A table, dans sa chambre, partout elle rencontrait, arrêtés sur elle, les regards du jeune homme, qui se retirait poliment dès qu'elle témoignait par sa contenance que cette observation continuelle lui était désagréable.

A la fin, cette persistance l'inquiéta, et elle commença à penser qu'il soupçonnait quelque chose. Elle prit alors le parti de se confier entièrement à sa générosité, et elle lui raconta toute son histoire.

Georges ne demandait pas mieux de venir en aide à une femme qui s'était soustraite à la tyrannie de Legree ; car il ne pouvait se rappeler ce misérable sans se sentir frémir d'indignation. Avec la générosité naturelle à un homme de son âge et de sa condition, sans considérer un instant les désagrémens qui pourraient en résulter pour lui, il l'assura qu'il ferait tout ce qui serait en son pouvoir pour la protéger et l'aider à cacher sa fuite.

La chambre voisine de celle de Cassy était occupée par une Française nommée madame de Thoux, qui avait avec elle une belle petite fille de douze ans environ.

Cette dame, ayant entendu dire à Georges qu'il était du Kentucky, témoigna le désir de faire sa connaissance, et elle y fut puissamment aidée par les grâces de son enfant, qui était bien le plus joli petit jouet qui ait jamais aidé à tromper les ennuis d'un voyage de longue durée sur un bateau à vapeur. Georges allait souvent s'asseoir à la porte de leur chambre, et Cassy, placée sur le pont, pouvait facilement entendre leur conversation.

Madame de Thoux lui fit les questions les plus minutieuses sur le Kentucky, où elle lui dit avoir résidé dans la première période de sa vie. Georges découvrit, à sa grande surprise, qu'elle avait dû vivre tout près de l'habitation de son père, car elle avait, des hommes et des choses des environs, une connaissance vraiment étonnante.

— Connaissez-vous dans votre voisinage, lui demanda-t-elle un jour, un nommé monsieur Harris?

— Il existe, en effet, un vieux garçon de ce nom. Mais quoiqu'il habite assez près de nous, nous n'avons jamais eu beaucoup de rapports avec lui.

— C'est, je crois, un grand propriétaire d'esclaves, continua madame de Thoux, dont la voix trahissait peut-être plus d'intérêt qu'elle n'aurait voulu en montrer.

— Sans aucun doute, répondit Georges en la regardant avec surprise.

— Auriez-vous entendu dire qu'il ait eu sa possession un mulâtre nommé Georges?

— Georges Harris? je le connais très bien. Il avait épousé une esclave de ma mère ; mais il a pris la fuite, et il s'est réfugié dans le Canada.

— Il est libre ! s'écria madame de Thoux ; mon Dieu ! je vous remercie !

Georges la regarda avec une profonde surprise, mais il se tut.

Madame de Thoux se cacha la tête dans ses mains et fondit en larmes.

— Georges est mon frère ! dit-elle enfin.

— Impossible ! s'écria le jeune homme.

— Oui, monsieur Shelby, Georges Harris est mon frère, continua-t-elle en relevant orgueilleusement la tête et en essuyant ses larmes.

— Vous me frappez d'étonnement, répondit monsieur Shelby en reculant sa chaise d'un pas ou deux, et en regardant madame de Thoux avec stupéfaction.

— On m'avait vendue dans le Sud, quand Georges était encore enfant. Je fus achetée par un homme bon et généreux ; il m'emmena avec lui dans les Indes occidentales, m'affranchit et m'épousa. La mort me l'a enlevé, et je revenais dans le Kentucky pour voir si je ne pourrais pas trouver à racheter mon frère.

— Je me rappelle maintenant que j'avais entendu parler d'Émily, la sœur de Georges, qui avait été vendue dans le Sud.

— C'était moi. Mais quelle sorte d'homme est mon frère, demanda madame de Thoux avec quelque hésitation.

— C'est un noble jeune homme, répondit Georges. Au milieu de la dégradation de l'esclavage, il a su conserver un bon caractère. Il s'est montré intelligent et honnête. Je connais tous ces détails, continua-t-il, parce qu'il s'est marié dans notre famille.

— Et quelle femme a-t-il épousé.

— Un trésor : une jeune fille, belle, intelligente, aimable et pieuse. Ma mère l'avait fait élever avec le plus grand soin, je pourrais dire comme son enfant. Elle sait lire et écrire ; elle est habile dans tous les travaux de son sexe ; elle chante admirablement bien.

— Est-elle née chez vous?

— Non. Mon père l'avait achetée dans un de ses voyages à la Nouvelle-Orléans, et il en fit présent à ma mère. Elle avait alors huit ou neuf ans. Mon père n'avait jamais voulu dire à ma mère ce qu'elle lui avait coûté. Mais l'autre jour, en parcourant de vieux papiers, nous avons trouvé l'acte de vente. Vous ne sauriez croire ce qu'il avait payé cette enfant, sans doute à cause de sa beauté extraordinaire.

Georges tournait le dos à Cassy, et ne pouvait apercevoir l'expression d'anxiété qui se peignait sur son visage à mesure qu'il donnait tous ces détails.

Au moment où il prononçait ces dernières paroles, elle s'approcha de lui, lui toucha le bras pour attirer son attention, et, avec une pâleur qui attestait l'intérêt qu'elle mettait à la réponse de Georges, elle lui demanda s'il connaissait le nom de celui qui avait vendu l'enfant.

— L'homme qui a figuré dans la vente, dit Shelby, s'appelait Simon, autant que je puis me le rappeler.

— O mon Dieu ! s'écria Cassy, — et elle tomba inanimée sur le parquet.

Georges et madame de Thoux s'empressèrent autour d'elle. Quoiqu'il ne comprissent ni l'un ni l'autre la cause de son évanouissement, ils se donnèrent, pour la rappeler à la vie, tout le mouvement habituel en pareil cas. Dans la chaleur de son zèle, Georges cassa un pot à eau et deux vases. Les dames qui se tenaient dans la cabine, ayant appris qu'une femme se trouvait mal, accoururent, encombrèrent la porte de la chambre, et fermèrent tout passage à l'air. En un mot, on n'oublia rien de ce qui pouvait rendre plus grave l'état de la malade.

Pauvre Cassy ! Lorsqu'elle revint à elle, elle se tourna du côté de la cloison, et se prit à pleurer et à sangloter comme un enfant. — Une mère peut-être pourrait dire à quoi elle pensait. Vous, lecteur ordinaire, vous ne le pouvez pas ; mais, à coup sûr, elle comprenait que Dieu avait eu enfin compassion d'elle, et qu'elle reverrait sa fille ; ce qui arriva, en effet, quelques mois après, lorsque... Mais n'anticipons pas.

CHAPITRE XLIII.

Résultats.

Le reste de notre histoire sera bientôt dit, Georges Shelby, intéressé, comme tout autre jeune homme pouvait l'être, par le côté romanesque de cette aventure, non moins que par le côté touchant, prit la peine d'envoyer à Cassy le contrat de vente d'Éliza. La date et le nom répondaient à la connaissance personnelle de la mère, et ne lui laissaient aucun doute sur l'identité de son enfant. Il ne lui restait plus qu'à retrouver la trace des fugitifs.

Madame de Thoux et Cassy, réunies de la sorte par la singulière coïncidence de leurs destinées, partirent immédiatement pour le Canada, et se mirent à faire des perquisitions dans les stations où sont recueillis les nombreux esclaves qui se sont évadés. A Amherstberg, elles découvrirent le missionnaire chez lequel Georges et Eliza avaient trouvé un refuge à leur arrivée au Canada; et par lui, elles réussirent à suivre les traces de la famille jusqu'à Montréal.

Il y avait cinq ans que Georges et sa femme étaient libres. Georges avait trouvé constamment de l'occupation chez un brave mécanicien, où il avait gagné de quoi soutenir sa famille, qui, dans l'intervalle, s'était accrue d'une autre fille.

Le petit Harry,— beau garçon intelligent,— avait été mis dans une bonne école et faisait de rapides progrès.

Le digne pasteur de la station d'Amherstberg fut tellement intéressé par le récit des deux voyageuses, qu'il céda aux sollicitations de madame de Thoux, et consentit à les accompagner à Montréal pour les aider dans leurs recherches, l'expédition se faisant aux frais de cette dame.

Ici la scène change, et nous sommes dans une jolie petite habitation des faubourgs de Montréal. C'est le soir. Un bon feu brille dans la cheminée; une table à thé, couverte d'une nappe blanche comme la neige, est apprêtée pour le repas du soir. Dans un coin de la chambre, est une autre table garnie d'un tapis vert, sur laquelle on voit un pupitre ouvert, des plumes, du papier, et au-dessus une tablette garnie de livres bien choisis.

C'est le cabinet de travail de Georges. Le même désir d'amélioration qui l'a conduit à apprendre, à la dérobée et au milieu de tant de labeurs et de découragemens, à lire et à écrire, talens si convoités des nègres, lui a fait aussi consacrer toutes ses heures de loisir à la culture de son âme.

En ce moment, il est assis à sa table, prenant des notes dans un volume de la *Bibliothèque de Famille* qu'il vient de lire.

— Voyons, Georges, dit Éliza, vous avez été absent toute la journée, laissez là ce livre, et causons pendant que je fais le thé, je vous en prie.

Et la petite Éliza seconde l'effort de sa mère; elle va en trébuchant vers son père, essaie de lui arracher le livre de la main, et de s'installer sur son genou par forme de compensation.

— O petite enchanteresse! dit Georges, cédant comme doit toujours faire l'homme en pareille circonstance.

— Voilà qui est bien, dit Éliza en commençant à couper du pain.

Elle paraît un peu moins jeune; ses formes sont un peu plus pleines; elle a plus l'air d'une matrone qu'auparavant, mais elle est évidemment aussi satisfaite, aussi heureuse qu'une femme peut l'être.

— Harry, mon garçon, comment êtes-vous parvenu à faire cette addition aujourd'hui? dit Georges en posant sa main sur la tête de son fils.

Harry a perdu ses longues boucles de cheveux, mais il ne peut jamais perdre ces yeux, ces cils et ce beau front hardi qui rayonne d'orgueil lorsqu'il répond :

— C'est moi! moi-même qui l'ai faite d'un bout à l'autre, père! et personne ne m'a aidé.

— C'est bien, dit Georges; comptez sur vous-même, mon fils. Vous avez une meilleure chance que n'en a jamais eu votre pauvre père.

On frappe à la porte, et Eliza va ouvrir. Le cri de joie : — Eh quoi! c'est vous? — attire son mari. C'est le bon pasteur d'Amherstberg. On lui fait fête. Deux femmes sont avec lui; Éliza les invite à s'asseoir.

Or, s'il faut dire la vérité, l'honnête pasteur avait combiné un petit programme d'après lequel cette affaire devait se développer, et, chemin faisant, ils s'étaient tous exhortés les uns les autres à s'y conformer fidèlement.

Mais, au moment où le digne homme venait de faire signe aux dames de s'asseoir, et où il prenait son mouchoir pour s'essuyer la bouche avant de commencer en forme son discours préliminaire, quelle fut sa consternation de voir madame de Thoux, au mépris de tout son plan, se jeter au cou de Georges, et tout découvrir en disant :

— O Georges, ne me reconnaissez-vous pas? Je suis votre sœur Emily.

Cassy s'était assise avec plus de calme, et elle aurait fort bien joué son rôle si la petite Éliza n'eût paru soudain devant elle avec la tournure, les traits, et jusqu'aux cheveux de sa fille la dernière fois qu'elle l'avait vue. La petite la regarda au visage, et Cassy la prit dans ses bras, la pressa sur son cœur en disant ce qu'elle croyait être en ce moment la vérité :

— Chère amour, je suis votre mère!

Dans le fait, il n'était pas facile de procéder dans un ordre convenable; mais le brave pasteur réussit enfin à faire tenir tout le monde tranquille et à débiter le discours par lequel il s'était proposé de commencer, et qui eut un tel succès que l'auditoire entier se mit à sangloter de façon à satisfaire tous les orateurs anciens ou modernes.

Tout le monde s'agenouilla, et le digne homme se mit en prières, — car il est des sentimens si agités, si tumultueux, qu'on ne les peut apaiser qu'en les versant dans le sein du Tout-Puissant;—puis, s'étant relevée, toute la famille s'embrassa avec une sainte confiance dans Celui qui l'avait réunie à travers tant de périls et par des voies si inconnues.

Le livre de notes d'un missionnaire envoyé parmi les fugitifs du Canada, contient des vérités plus étranges qu'aucune fiction. Comment en serait-il autrement, quand prévaut un système qui enlève et disperse les familles, comme le vent enlève et disperse les feuilles d'automne? Ces rivages de refuge, comme l'éternel rivage, réunissent souvent des cœurs qui se croyaient mutuellement perdus depuis longues années. Et rien n'est touchant comme la chaleur avec laquelle est reçu chaque nouvel arrivant; car il peut apporter des nouvelles d'une mère, d'une sœur, d'un enfant ou d'une femme, encore plongés dans les ténèbres de l'esclavage.

Il s'accomplit là des actes d'héroïsme supérieurs à ceux des romans. On voit des fugitifs, défiant la torture et bravant la mort même, s'exposer de nouveau aux terreurs et aux périls de cette sombre terre pour en ramener une sœur, une mère ou une femme.

Un jeune homme, dont un missionnaire nous a parlé, repris deux fois et atrocement puni de son héroïsme, s'était échappé de nouveau; et, dans une lettre dont nous avons entendu la lecture, il annonce à ses amis qu'il repart une troisième fois pour tâcher de ramener enfin sa sœur.—Mon bon monsieur, est-ce là un héros ou un criminel? N'en feriez-vous pas autant pour votre sœur? Et pouvez-vous le blâmer?

Mais revenons à nos amis, que nous avons laissés s'essuyant les yeux et se remettant d'une joie trop grande et trop soudaine. Les voici autour de la table hospitalière et en très bonnes dispositions, si ce n'est que Cassy, qui a gardé la petite Éliza sur ses genoux, la serre de temps en temps d'une manière qui étonne l'enfant, et refuse obstinément de se laisser fourrer dans la bouche autant de gâ-

teaux que le voudrait la petite, — alléguant, autre sujet d'étonnement pour celle-ci, qu'elle a quelque chose de meilleur, et qu'elle n'a pas besoin de gâteau.

Effectivement, en deux ou trois jours, un tel changement s'est opéré en Cassy, que nos lecteurs auraient de la peine à la reconnaître. Son air hagard, désespéré, a fait place à une expression de douce confiance. Elle semble avoir toujours fait partie de la famille ; et, à voir comment son cœur s'est ouvert aux enfans, il fallait qu'il les attendît depuis longtemps. Son amour semblait même se porter plus naturellement sur la petite Éliza que sur sa propre fille ; car cette enfant était l'image exacte de celle qu'elle avait perdue. Cette petite était comme un lien de fleurs entre la mère et la fille ; elle aidait à l'intimité et à l'affection. La piété solide et raisonnée d'Éliza, réglée par la lecture assidue des saintes Ecritures, faisait d'elle un guide convenable pour l'esprit de sa mère, ébranlé par tant d'épreuves. Cassy céda sur-le-champ et de toute son âme à cette salutaire influence, et devint une pieuse et tendre chrétienne.

Au bout d'un jour ou deux, madame de Thoux entra avec son frère dans le détail de ses affaires. La mort de son mari l'avait laissée maîtresse d'une fortune considérable, qu'elle offrit généreusement de partager avec sa famille,

Lorsqu'elle demanda à Georges le meilleur emploi qu'elle pût en faire pour lui, il répondit :

— Donnez-moi de l'éducation, Émily ; ç'a toujours été le désir de mon cœur. Le reste, je puis le faire.

Après mûre délibération, il fut décidé que toute la famille irait passer quelques années en France, et ils s'embarquèrent emmenant avec eux Emmeline.

Sa bonne mine gagna le cœur du second lieutenant du vaisseau, qui l'épousa peu de temps après leur arrivée au port.

Georges resta quatre ans à étudier, et il le fit avec tant de zèle et d'assiduité, que son éducation fut vraiment complète.

Les troubles politiques de la France forcèrent enfin la famille à retourner au Canada.

On comprendra mieux les sentimens et les vues de Georges en lisant une lettre qu'il écrivait à un de ses amis :

« Je suis un peu en peine sur la manière dont je dois vivre. Sans doute, comme vous me l'avez dit, je pourrai fréquenter les blancs de ce pays, la couleur de mon teint étant fort claire, et celle de ma femme et de mes enfans à peine visible. Oui, peut-être, je le pourrais, par tolérance mais, franchement, je n'en ai pas envie.

« Mes sympathies ne sont pas pour la race de mon père, mais bien pour celle de ma mère. Pour lui, je n'étais qu'un beau chien ou un beau cheval; pour ma malheureuse mère, j'étais un enfant ; et quoique je ne l'ai pas revue, depuis la cruelle vente qui nous sépara, jusqu'à sa mort, je sais pourtant qu'elle m'aima toujours tendrement ; je le sais par mon propre cœur. Quand je songe à tout ce qu'elle souffrit, à mes propres souffrances dès mon bas âge, aux malheurs et aux luttes de mon héroïque femme, à ma sœur vendue au marché de la Nouvelle-Orléans, — quoique j'espère n'avoir pas de sentimens anti-chrétiens, on pourra m'excuser de dire que je n'ai aucun désir de passer pour un Américain, ou de m'identifier avec les gens de ce pays.

» C'est à la race opprimée, asservie, que j'appartiens, et si j'avais un souhait à former, ce ne serait pas d'avoir le teint plus clair, ce serait de l'avoir plus foncé.

» Tous mes vœux sont de voir constituer une nationalité africaine. Je veux un peuple qui ait une existence à part, une existence à lui ; et où le chercher? Ce n'est point dans Haïti, car Haïti n'en contient pas les élémens. Un cours d'eau ne peut pas s'élever au-dessus de sa source. La race qui fit l'éducation des habitans d'Haïti était usée, efféminée ; et, comme de raison, la race asservie sera des siècles à s'élever à quoi que ce soit.

» Où donc chercher? Sur les rivages de l'Afrique je vois une république, — une république formée d'hommes choisis, qui, par leur énergie et l'éducation qu'ils se sont donnée eux-mêmes, se sont élevés dans beaucoup de cas et individuellement au-dessus de la condition d'esclave. Après être restée longtemps faible, cette république est parvenue à se faire reconnaître par la France et par l'Angleterre. C'est là que j'ai envie d'aller, et de me chercher une nation.

» Je sais bien que vous serez tous contre moi ; mais, avant de frapper, écoutez-moi. — Pendant mon séjour en France, j'ai suivi avec un vif intérêt l'histoire de mes compatriotes en Amérique. J'ai observé la lutte entre les abolitionistes et les partisans des colons, et, comme spectateur, j'ai reçu de loin des impressions que je n'aurais jamais eues comme acteur.

» Je reconnais que cette Libéria peut avoir servi à toutes sortes de desseins, et que nos oppresseurs s'en sont fait une arme contre nous. Sans doute ce plan est devenu entre leurs mains un moyen coupable de retarder notre émancipation. Mais la question pour moi est de savoir s'il n'y a pas un Dieu qui domine les projets des hommes. Ne peut-il pas avoir renversé leurs projets, et fondé par leurs mains une nation pour nous?

» De notre temps, une nation naît en un jour. Elle a sous la main tous les grands problèmes de la civilisation et de la vie républicaine ; — elle n'a plus à découvrir, elle n'a qu'à appliquer. Tenons-nous donc unis le plus possible, et voyons ce que nous pouvons faire de cette entreprise nouvelle : le magnifique continent de l'Afrique s'ouvre tout entier devant nous et devant nos enfans. Notre nation répandra sur les rivages la marée de la civilisation et du christianisme, et y plantera de puissantes républiques qui, croissant avec la rapidité de la végétation tropicale, profiteront à tous les siècles à venir.

» Dites-vous que je déserte mes frères asservis? Je ne le crois pas. Si je les oublie une heure, un seul instant de ma vie, que Dieu m'en punisse ! — Mais ici que puis-je faire pour eux? Puis-je briser leurs chaînes? non, je ne le puis comme individu; mais laissez-moi aller faire partie d'une nation, qui aura voix au conseil des nations, et alors nous pourrons parler. Une nation a le droit de plaider la cause de sa race, de présenter des remontrances, des suppliques : un individu ne l'a pas.

» Si jamais l'Europe devient un grand concile de nations libres, — comme j'en ai la ferme espérance, — si elle en finit avec le servage et toutes les inégalités sociales injustes et oppressives; et si notre position y est reconnue partout comme elle l'est déjà en France et en Angleterre, — alors nous en appellerons au grand congrès des nations, et nous y présenterons la cause de notre race infortunée. Alors il n'est pas possible que, libre et éclairée comme elle l'est, l'Amérique ne veuille pas effacer de son écusson cette barre de bâtardise qui la déshonore aux yeux des nations, et est une malédiction pour elle autant que pour l'esclave.

» Mais, me direz-vous, notre race a le même droit de se fondre dans la république américaine que la race irlandaise, allemande ou suédoise. Je l'accorde. Nous devrions être libres de le faire, — de nous élever par notre mérite individuel, sans aucune considération, de caste ni de couleur ; et ceux qui nous contestent ce droit mentent aux principes d'égalité humaine qu'ils professent. Nous devrions le pouvoir *ici* particulièrement. Car ici nous avons plus de titres que les autres hommes ; nous avons ceux d'une race lésée qui demande réparation. Mais, cette réparation, je n'en veux pas ; je ne veux qu'un pays, une nation à moi. Je crois la race africaine douée de qualités particulières qui ne se sont point encore développées au grand jour de la civilisation et du christianisme, mais qui sans être celles de la race anglo-saxonne, se montreront peut-être moralement supérieures.

» C'est aux Anglo-Saxons qu'ont été confiées les destinées du monde, aux temps de lutte et de conflit. Leur caractère énergique, inflexible, convenait à cette mission.

Mais, comme chrétien, j'attends l'avénement d'une autre ère : je crois que nous y touchons ; et les convulsions qui ébranlent les nations ne sont, je l'espère, que les douleurs qui accompagnent l'enfantement de la paix et de la fraternité universelles.

» J'ai confiance que le développement de l'Afrique sera essentiellement chrétien. Si cette race n'a pas l'instinct de la domination, elle est du moins affectueuse, magnanime et clémente. Ayant passé par la fournaise de l'injustice et de l'oppression, elle a besoin de se pénétrer davantage de cette doctrine sublime d'amour et de pardon, qui lui donnera seule la victoire, et que c'est sa mission de répandre sur tout le continent de l'Afrique.

» Par moi-même, je l'avoue, je suis faible à cet égard ; la moitié du sang qui coule dans mes veines est saxon, c'est-à-dire bouillant, inflammable ; mais j'ai toujours à mon côté un éloquent prédicateur de l'Évangile en la personne de ma jolie femme. Quand je m'égare, sa nature plus douce me ramène dans le droit chemin, et me remet devant les yeux la mission chrétienne de notre race. C'est comme patriote chrétien, c'est pour enseigner le christianisme que je vais dans *mon pays*, le pays de mon choix, ma glorieuse Afrique ; et quelquefois je lui applique dans mon cœur ces magnifiques paroles du prophète : — « Tu as été abandonnée et haïe, au point que nul homme ne te traversait ; mais moi, je te donnerai une supériorité éternelle, je ferai de toi la joie de mainte génération ! »

» Vous m'appellerez enthousiaste, vous me direz que je n'ai pas bien réfléchi à ce que j'entreprends ; mais j'ai réfléchi, et j'ai calculé ce qu'il en coûtera. Je vais à Libéria, non comme à un Elysée romanesque, mais comme à un champ de travail. J'espère y travailler des deux mains, travailler ferme, en dépit de toutes sortes de difficultés décourageantes, et travailler jusqu'à ce que je meure.

» Quoi que vous puissiez penser de ma détermination, ne me retirez pas votre confiance, et croyez que tout ce que je fais part d'un cœur entièrement dévoué à ses frères.

» GEORGES HARRIS. »

Quelques semaines après, Georges s'embarqua pour l'Afrique avec sa femme, ses enfans, sa sœur et sa belle-mère. Si nous ne nous y trompons pas, le monde y entendra parler de lui.

Quant à nos autres personnages, nous n'avons rien de bien particulier à en dire, si ce n'est relativement à miss Ophélia et à Topsy, dont nous dirons un mot, et à Georges Shelby, à qui nous consacrerons un chapitre d'adieux.

Miss Ophélia emmena Topsy à Vermont, à la grande surprise de ce grave corps délibérant qu'un habitant de la Nouvelle-Angleterre désigne sous le nom de *our folks* « nos gens ». Nos gens donc trouvèrent que c'était une étrange et inutile addition à un ménage fort bien monté ; mais telle fut l'efficacité des efforts consciencieux de miss Ophélia pour remplir sa tâche envers son élève, que l'enfant fut bientôt en faveur dans la maison et dans le voisinage. Lorsqu'elle devint nubile, elle fut baptisée sur sa propre demande, et devint membre de l'église chrétienne du lieu. Elle montra tant d'intelligence, de zèle et de désir de bien faire en ce monde, qu'on finit par la proposer et par l'accepter comme missionnaire d'une des stations d'Afrique ; et nous avons entendu dire que la même activité, le même esprit qui la présentait sous tant d'aspects divers dans son enfance, elles les emploie maintenant d'une manière plus salutaire en instruisant les enfans de son pays.

P.-S. Nous dirons aussi, pour la satisfaction de quelque mère, que des recherches provoquées par madame de Thoux ont amené récemment la découverte du fils de Cassy. Jeune homme énergique, il s'était évadé quelques années avant sa mère, et avait été recueilli par les amis que les opprimés ont dans le Nord. Ils lui avaient même donné de l'éducation. Il rejoindra bientôt sa famille en Afrique.

CHAPITRE XLIV.

Le Libérateur.

Georges Shelby n'avait écrit que quelques lignes à sa mère pour lui annoncer le jour de son arrivée. Il n'aurait pas eu le courage de parler de la mort de son vieil ami. Toutes les fois qu'il avait essayé de le faire, sa douleur l'en avait empêché ; alors il déchirait la lettre commencée, essuyait ses yeux, et se sauvait pour tâcher d'oublier.

Le jour où on attendait le jeune maître, il y avait un tumulte joyeux à l'habitation Shelby.

Mistress Shelby était assise dans son parloir comfortable, où on avait allumé un grand feu pour dissiper le froid des dernières soirées d'automne ; et notre ancienne amie, la vieille Chloé, avait présidé à l'arrangement de la table à manger, toute couverte de plats étincelans et de verres en cristal taillé.

Sa robe de calicot était neuve, son tablier blanc et propre, son mouchoir de tête soigneusement attaché ; sa figure d'un noir d'ébène brillait de satisfaction ; elle surveillait avec une lenteur calculée les dernières dispositions du couvert, afin d'avoir un prétexte de causer un peu avec sa maîtresse.

— J'espère que maître Georges sera content, dit-elle ; je viens de mettre son assiette où il aime qu'elle soit placée. auprès du feu. Maître Georges aime assez à être chaudement pour dîner. Pourquoi Sally n'a-t-elle pas sorti la plus belle théière, celle que maître Georges a achetée pour maîtresse à Noël ? Il me la faut absolument. Maîtresse a-t-elle reçu des nouvelles de maître Georges ?

— Oui, Chloé, mais il ne m'a écrit qu'une ligne pour me dire qu'il arriverait ce soir s'il pouvait.

— Il ne disait rien de mon vieux Tom ? demanda Chloé en essuyant les tasses à thé pour la seconde fois.

— Non, il ne m'a parlé de rien, Chloé ; il m'a écrit seulement qu'il me racontera tout à son arrivée.

— Je reconnais bien là maître Georges ; il aime tant à raconter lui-même ce qu'il a à dire ! Oh ! on ne peut pas me tromper sur le caractère de maître Georges. Je ne sais pas comment les blancs peuvent écrire autant qu'ils le font. On va si lentement, et c'est si difficile d'écrire !

Mistress Shelby se mit à sourire.

— Je pense bien que mon pauvre vieux Tom ne reconnaîtra pas ses enfans, surtout la plus petite. Seigneur ! c'est une grande fille aujourd'hui ; elle est bonne et vive, Polly ; elle est occupée maintenant à surveiller le *hoecake*. Vous savez, maîtresse, cette espèce de gâteau que mon vieux Tom aimait tant ; je lui en avais fait manger un le matin même où on l'a emmené. Seigneur Dieu ! j'ai bien souffert ce matin-là.

Mistress Shelby ne put s'empêcher de soupirer. Ce souvenir lui serra le cœur. Elle était inquiète depuis qu'elle avait reçu la lettre de son fils ; elle craignait que quelque grand malheur ne fût caché derrière le silence dont il s'était enveloppé.

— Maîtresse a-t-elle gardé les billets ? demanda Chloé avec inquiétude.

— Oui, Chloé.

— C'est que je voudrais montrer à mon vieux Tom les billets même que le patron m'a donnés. — Chloé, me dit-il au moment où j'allais le quitter, vous devriez rester plus longtemps ici. — Je vous remercie, maître, lui répondis-je, mon vieux mari peut revenir à la maison, et puis maîtresse ne peut plus se passer de moi. Voilà mes propres paroles, maîtresse. C'était un bien excellent homme que maître Jones.

Chloé avait demandé avec instance que les billets qu'on lui avait donnés pour payer ses gages fussent conservés

elle tenait à les montrer à son mari ; c'était pour elle une sorte de certificat de capacité, et mistress Shelby avait consenti de grand cœur à la satisfaire.

— Il ne pourra jamais reconnaître Polly, mon vieux Tom. Hélas! il y a cinq ans qu'on nous l'a pris; elle n'était qu'une enfant alors ; c'est à peine si elle pouvait se tenir sur ses petites jambes. Vous souvenez-vous, maîtresse, comme il avait peur qu'elle ne tombât, lorsqu'elle sortait pour se promener. Hélas !

On entendit un bruit de roues.

— Maître Georges ! s'écria Chloé en s'élançant à la fenêtre.

Mistress Shelby courut à la porte d'entrée, et elle tomba entre les bras de son fils. Chloé attendait avec anxiété ; ses yeux essayaient de pénétrer l'obscurité de la nuit.

— O pauvre tante Chloé ! s'écria Georges avec compassion, en prenant entre ses deux mains la main noire et rude de la négresse. J'aurais donné toute ma fortune pour pouvoir le ramener avec moi ; mais il est parti pour un monde meilleur.

Mistress Shelby poussa une exclamation douloureuse : Chloé ne dit rien.

On entra dans la salle à manger. L'argent dont Chloé était si fière était encore sur la table.

— Tenez, dit-elle en le prenant et en le donnant à sa maîtresse, je ne veux plus le voir, je ne veux plus en entendre parler. Je savais bien ce qui arriverait. On l'a vendu, et ils l'ont tué dans leurs plantations.

Elle se détourna et se dirigea vers la porte. Mistress Shelby la suivit, prit une de ses mains, la fit asseoir sur une chaise et s'assit à côté d'elle.

— Ma pauvre Chloé! ma bonne Chloé ! lui dit-elle.

Chloé appuya la tête sur l'épaule de sa maîtresse, et sanglota.

— O maîtresse ! pardonnez-moi, mon pauvre cœur est brisé.

— Je le sais, répondit mistress Shelby en pleurant ; je ne puis rien pour vous ; vous n'avez d'espoir qu'en Jésus. C'est lui qui guérit les cœurs brisés, et qui panse les blessures de l'âme.

Il y eut un intervalle de silence pendant lequel tout le monde pleura. Enfin Georges s'asseyant près de la malheureuse Chloé lui prit la main, et, avec une véritable émotion, il lui dit la glorieuse mort et les derniers messages d'amour de son mari.

Environ un mois plus tard, tous les esclaves de Shelby furent réunis dans la grande salle de l'habitation. Leur jeune maître avait quelques mots à leur dire.

Il s'avança au milieu d'eux, portant une énorme liasse de papiers. Quelle surprise, quand on sut que c'étaient des actes d'affranchissement pour tous les esclaves ! Georges en fit la lecture et les distribua au milieu des sanglots, des larmes et des cris enthousiastes des assistans.

Pourtant un grand nombre d'esclaves se pressèrent autour de lui, le supplièrent de ne pas les renvoyer, et, l'anxiété peinte sur leur figure, ils lui tendirent leur acte d'affranchissement.

— Nous ne voulons pas plus de liberté que nous n'en avons maintenant ; nous n'avons jamais manqué de rien. Nous ne voulons quitter ni l'habitation, ni maître, ni maîtresse.

— Mes bons amis, dit Georges aussitôt qu'il eut obtenu un moment de silence, vous ne serez nullement obligés de me quitter. Mon établissement a besoin d'autant de bras qu'autrefois ; il y a dans ma maison les mêmes travaux à faire que par le passé. Toutefois, hommes et femmes, vous êtes tous libres. Vous travaillerez, et je vous paierai le prix convenu. Si je fais faillite, ou si je meurs, cela peut arriver, vous ne serez ni saisis, ni vendus. J'espère faire prospérer cette habitation ; j'espère vous apprendre, à la longue, quel usage vous devez faire des droits que vous confère la qualité d'hommes libres. Je compte que vous serez empressés et dociles à mes leçons ; pour moi, je prie Dieu de me faire persévérer dans la volonté que j'ai de vous instruire. Maintenant, mes amis, levez les yeux au ciel, et remerciez Dieu du bienfait de la liberté.

Un vieux nègre aveugle, et qui avait blanchi dans l'habitation, s'avança, et, levant ses mains tremblantes, il s'écria :

— Rendons des actions de grâces au Seigneur !

Tous s'agenouillèrent comme instinctivement, et jamais *Te Deum* plus touchant ne s'éleva vers le ciel ! A ce chant ne se mêlaient ni le son des orgues, ni le bruit des cloches et du canon ; mais il partait du fond des cœurs.

On se leva ; et un autre vieillard entonna une hymne méthodiste dont l'idée principale était :

« L'année du jubilé est enfin venue ;

» Pécheurs dont la rançon est payée, retournez vous asseoir au foyer paternel. »

— Un mot encore, dit Georges en interrompant les actions de grâces de la foule ; vous vous rappelez tous l'oncle Tom ?

Georges raconta brièvement sa mort et les touchans adieux qu'il avait adressés à tous ses compagnons d'esclavage ; puis il ajouta :

— C'est sur son tombeau, mes amis, c'est devant Dieu que j'ai pris la résolution d'affranchir tous mes esclaves, dans la crainte que quelqu'un d'eux, par ma faute, ne courût risque d'être séparé de sa famille, de ses amis, et, comme l'oncle Tom, de mourir loin d'eux, dans quelque plantation étrangère. Ainsi, toutes les fois que vous vous sentirez heureux d'être libres, dites-vous que vous devez ce bonheur à Tom, et témoignez-en par des égards votre reconnaissance à sa femme et à ses enfans. Pensez à votre liberté toutes les fois que vous verrez *la cabane de l'oncle Tom;* qu'elle soit pour nous un encouragement à suivre ses traces, et à remplir tous les devoirs d'un honnête homme et d'un fidèle chrétien.

CHAPITRE XLV.

Conclusion.

Il nous est souvent arrivé des lettres de différentes parties de ce pays, dans lesquelles on nous demandait si l'histoire que nous venons de raconter est vraie. Nous allons répondre à cette question.

Les divers incidens qui composent ce livre sont, pour la plupart, authentiques, et ont eu pour témoin l'auteur lui-même ou ses amis personnels Ils ont étudié avec soin les personnages dont les caractères ont été tracés dans cette histoire, et plusieurs des faits sont littéralement exacts.

Le caractère d'Éliza est tiré de la vie réelle ; l'incorruptible fidélité, la piété et l'honnêteté de l'oncle Tom sont des vertus que l'auteur a vues se développer plus d'une fois dans des circonstances semblables à celles où se trouve ce personnage. Quelques-uns des incidens les plus romanesques et les plus tragiques ont aussi été pris dans la nature. Le fait d'une mère traversant l'Ohio sur la glace est connu. L'histoire de la vieille Prue s'est passée sous les yeux d'un frère de l'auteur, commis aux recettes d'une maison de commerce de la Nouvelle-Orléans. C'est également lui qui a fourni le caractère du planteur Legree. Nous croyons devoir citer les expressions dont il se sert en parlant de lui : « Il m'a fait réellement palper son poing, qui était dur » comme le marteau d'un forgeron ou quelque instrument » de fer, en me disant que ce poing était devenu calleux à » force d'abattre des nègres. Lorsque je quittai sa planta- » tion, je respirai plus librement. Il me semblait que je » m'étais échappé de la caverne d'un ogre ! »

Plus d'un témoin oculaire, et un encore vivant, certifierait au besoin la vérité d'histoires semblables à celles de Tom. Qu'on se rappelle que, dans tous les États du Sud, c'est un principe de droit que jamais un homme de couleur

n'est admis à déposer contre un blanc! Il est facile de concevoir les cruautés qui peuvent avoir lieu, quand il se trouve d'une part des hommes dont les passions l'emportent sur leurs intérêts, et de l'autre des esclaves qui ont assez de courage pour résister à la volonté tyrannique d'un maître. Tout le monde sait que le nègre n'a aucune garantie, et que du caractère de son maître seul dépend son existence. Des faits trop horribles pour être rapportés ici parviennent souvent aux oreilles du public, et les commentaires qui les accompagnent sont presque toujours plus scandaleux que les faits eux-mêmes. On dit, par exemple : « Sans doute, ces choses-là peuvent arriver de temps à » autre, mais ce n'est pas général. » Et si les lois de la Nouvelle-Angleterre permettaient à un maître de torturer de *temps à autre* un apprenti jusqu'à le faire mourir, sans être traduit en justice, en parlerait-on avec cette même indifférence? Dirait-on : « *Ce sont des cas rares, ce n'est pas général?* » Oh! non. L'injustice est inhérente au système de l'esclavage ; il ne pourrait exister sans elle.

La vente publique et honteuse de belles filles, mulâtresses et quarteronnes, est, depuis la capture de *la Perle*, de notoriété publique. Nous produisons ici l'extrait d'un plaidoyer de l'honorable Horace Mann, un des avocats de cette cause. « Dans cette troupe de soixante-seize personnes, dit-il, qui tentèrent en 1848 de s'échapper du district de Colombie sur le schooner *la Perle*, et dont j'ai défendu les officiers, il se trouvait plusieurs jeunes filles, belles et jouissant d'une bonne santé, qui possédaient ce charme tout particulier de formes si apprécié des connaisseurs. Elisabeth Russel était du nombre de ces dernières. Elle tomba immédiatement dans les griffes d'un marchand d'esclaves, et fut destinée au marché de la Nouvelle-Orléans. A sa vue tout le monde se sentait profondément ému de pitié, et l'on offrit pour sa délivrance jusqu'à dix-huit cents dollars, mais son démon de maître fut inexorable. Elle fut expédiée à la Nouvelle-Orléans, et à mi-chemin Dieu eut pitié d'elle, la mort termina ses souffrances. Il y avait dans cette même troupe deux jeunes filles nommées Edmundson. Au moment où elles partirent pour le marché, leur sœur aînée alla supplier leur bourreau de les épargner pour l'amour de Dieu, mais le misérable se moqua d'elle en disant que ses sœurs auraient un jour de beaux meubles et de belles robes.—Oui, dit la jeune femme, c'est bon pour ce monde; mais que deviendront-elles dans l'autre vie? — On les envoya néanmoins à la Nouvelle-Orléans, mais plus tard elles furent rachetées à un prix énorme et ramenées chez elles.» N'est-il pas clair, d'après ces témoignages, que l'histoire d'Emmeline et de Cassy n'est pas une fiction?

Le sentiment de la justice nous porte néanmoins à assurer que la générosité et les nobles sentimens attribués à Saint-Clare, se rencontrent aussi parfois parmi les planteurs, comme l'anecdote suivante en fait foi. Il y a quelques années un jeune homme du Sud était à Cincinnati avec un de ses esclaves favoris, nommé Nathan, qui l'avait servi depuis son enfance. Cet esclave profita de ce qu'il se trouvait dans un pays libre pour s'assurer sa liberté, et se réfugia chez un quaker très connu pour s'occuper d'affaires de ce genre. Le maître en fut indigné, d'autant plus qu'ayant toujours traité l'esclave avec bonté et confiance, il s'imagina qu'on avait dû employer la séduction pour le pousser à la révolte. Furieux, il alla trouver le quaker, qui le désarma facilement en faisant appel à sa bonté et à sa douceur, et en lui parlant de l'amour que tout homme a naturellement pour la liberté. Le jeune homme n'avait jamais considéré la question sous ce point de vue ; revenant à des idées plus justes, il s'empressa de dire au quaker que si son esclave lui disait lui-même que son désir était d'avoir sa liberté, il la lui donnerait. A la suite de cet entretien, une entrevue eut lieu entre Nathan et le jeune homme, qui lui demanda si jamais il avait eu à se plaindre de la manière dont il l'avait traité.

— Non, maître, dit Nathan ; vous avez toujours été bon pour moi.

— Pourquoi voulez-vous me quitter?

— Maître peut mourir, et alors que deviendrais-je?... Je préfère être libre.

Le jeune homme lui répondit :

— Nathan, si j'étais à votre place, je crois que je penserais comme vous. — Vous êtes libre.

Et aussitôt il lui donna sa liberté par un acte rédigé en forme; il remit en outre entre les mains du quaker une somme d'argent pour l'aider à commencer son nouveau genre de vie, et lui laissa une lettre remplie de bons conseils que l'auteur a eue entre les mains.

Nous avons rendu justice à la noblesse d'âme et à la générosité de quelques maîtres des provinces du Sud. Les exemples nous empêchent de désespérer, il est vrai; mais combien sont-ils les hommes de cette espèce en général? Nous le demandons à ceux qui connaissent un peu l'humanité.

Pendant plusieurs années, nous avons évité toute lecture, toute occupation concernant l'esclavage ; ce sujet nous semblait trop triste pour être approfondi, et nous espérions que les progrès de la civilisation finiraient par détruire ce fléau. Mais lorsque nous vîmes un acte législatif de 1850, émané d'une assemblée chrétienne et d'hommes qui se targuent d'humanité, recommander aux citoyens, comme un devoir sacré, de dénoncer tout esclave fugitif, et de le forcer à rentrer sous le joug ; lorsque nous entendions des hommes estimables et compatissans des États du Nord se demander avec doute : « quel était dans ce cas le devoir d'un chrétien? » nous nous disions : Ces hommes ne peuvent se figurer ce qu'est l'esclavage ; s'ils le pouvaient, ils n'auraient aucun doute sur la conduite qu'un honnête homme doit tenir à l'égard des fugitifs. Et alors naquit en nous le désir de représenter, dans une *réalité dramatique*, les maux de l'esclavage. Nous l'avons fait loyalement, nous n'avons caché ni le bien le mal. Nous avons peut-être réussi dans le premier cas; quant au second, oh! qui pourrait dire tout ce qu'il resterait à dévoiler dans cette triste vallée de l'ombre et de la mort?

Et maintenant, c'est à vous que nous nous adressons, hommes et femmes du Sud, dont l'âme est noble et généreuse, et dont la vertu brille d'autant plus qu'elle a plus qu'ailleurs de difficultés à vaincre. N'avez-vous pas, à la lecture de ces pages, senti dans le fond de vos consciences, et ne vous êtes-vous pas dit dans l'intimité de vos entretiens domestiques, que le funeste système de l'esclavage fait naître bien plus de maux que ceux que nous avons décrits, bien plus qu'il ne serait possible d'en décrire? Cela peut-il être différemment? L'homme est-il créé de manière à ce que l'on puisse lui confier un pouvoir absolu? Et le système que nous flétrissons ici ne rend-il pas, en refusant à l'esclave le droit de déposer son témoignage, chaque maître un despote irresponsable? Il est impossible, à moins de manquer de bonne foi ou de bon sens, de ne pas voir clairement ce que doit être l'application de cette horrible espèce de jurisprudence. Oh! sans doute, hommes généreux à qui je m'adresse, il y a parmi vous un sentiment public d'honneur, de justice et d'humanité, mais n'existe-t-il pas un sentiment public contraire parmi ces planteurs rapaces, brutaux et dégradés, dont le nombre n'est que trop considérable? Et ne peuvent-ils pas, ces êtres vils, posséder également autant d'esclaves que les meilleurs parmi vous et les plus purs? Les bons et nobles caractères sont-ils en majorité dans ce monde?

Il est vrai qu'aujourd'hui le commerce des esclaves est considéré, par la loi américaine, comme une piraterie. Mais de ce que l'esclavage est encore permis, il résulte inévitablement un commerce de nègres aussi systématiquement établi que jamais il l'a été sur la côte d'Afrique. — Oh! qui pourrait dire toutes les horreurs, toutes les souffrances de cet état de choses?

Nous n'avons donné qu'une bien faible idée des douleurs et des angoisses qui, au moment où nous écrivons, accablent des milliers de cœurs brisés, et lancent dans l'abîme du désespoir et de la frénésie des milliers de familles sans secours et sans appui. On a vu des mères, poussées parce

trafic maudit jusqu'au meurtre de leurs enfans, et chercher ensuite dans la mort un refuge à des maux plus affreux que la mort. Il n'existe pas de fiction, quelque tragique, quelque horrible qu'elle soit, dont l'horreur puisse égaler l'affreuse réalité des excès qui se passent continuellement dans notre pays sous la protection de la loi américaine et à l'ombre de la loi du Christ.

Et maintenant, je vous le demande, hommes et femmes de l'Amérique, l'esclavage est-il un système qu'il nous soit permis de défendre, de traiter légèrement ou même de passer sous silence? Fermiers de Massachusetts, du New-Hampshire, de Vermont et du Connecticut, vous qui, dans vos longues soirées d'hiver, lisez ce livre au coin d'un bon feu; vous, généreux matelots et maîtres de bâtimens du Maine, aurez-vous encore le cœur d'encourager et d'appuyer ce système? Hommes braves et généreux de New-York, fermiers du riche et joyeux Ohio, et vous, habitans de l'État des vastes prairies, avez-vous le droit de le protéger. Et vous, mères américaines, vous qui, penchées sur le berceau de vos enfans, avez appris à aimer l'humanité, oh! je vous en conjure, au nom de votre amour de mères au nom de la joie que vous inspirent la beauté du votre enfant et sa belle innocence, au nom de la tendresse avec laquelle vous guidez ses premiers pas, des craintes que vous donne son avenir et des prières que vous dites pour le bien de son âme, oh! je vous en supplie, ayez pitié de la mère que vous aimez, mais qui n'a aucun droit légal de protéger, de guider dans la vie l'enfant de ses entrailles! Souvenez-vous des heures de maladie de votre propre enfant; pensez à ce regard mourant qu'il vous est impossible d'oublier, à ces derniers cris qui ont brisé votre cœur quand vous vous sentiez dans l'impuissance de le sauver ou même de le soulager; pensez à votre isolement après sa mort, à ce berceau si vide, à cette chambre silencieuse... Et je vous en supplie, encore une fois, ayez pitié de ces mères que ce commerce infâme a privées de leurs enfans; et dites-moi, vous aussi, mères américaines, vous est-il possible de ne pas flétrir un système qui révolte tout ce que votre cœur renferme de sentimens, et qui viole les lois les plus sacrées de la nature?

Vous me répondrez peut-être que cette question ne concerne en rien les peuples des États libres, et qu'ils ne peuvent rien pour modifier ce déplorable état de choses. Dieu veuille qu'il en soit ainsi; mais cela n'est pas. Ces peuples l'ont malheureusement défendu et encouragé, et, devant Dieu, ils sont plus coupables que ceux du Sud, qui ont au moins pour eux l'excuse de l'habitude et du manque d'une bonne éducation.

Si les mères, dans les États libres, avaient toujours été ce qu'elles auraient dû être, leurs fils n'auraient pas été des maîtres d'esclaves, et des maîtres d'une cruauté devenue proverbiale; ils n'auraient pas contribué à l'augmentation de l'esclavage dans notre pays; ils n'auraient pas, comme ils font encore, trafiqué des corps et des âmes de leurs semblables. Qui ignore qu'il existe encore parmi nous des multitudes d'esclaves achetés temporairement, puis revendus par des citoyens du Nord? — La honte de ces marchés ne doit donc pas retomber sur les seuls habitans du Sud.

Les hommes du Nord, les chrétiens du Nord, au lieu de tant blâmer ce qui se passe chez leurs voisins, feraient mieux de s'occuper du mal qui existe chez eux.

Mais que peut faire un individu? me demandera-t-on. Chaque individu peut en juger lui-même. Chacun doit faire en sorte d'être lui-même conduit par de bons sentimens. Il existe autour de tout être humain comme une atmosphère de sympathie, et l'homme ou la femme qui sentent fortement, sainement et avec justice pour ce qui concerne les grands intérêts de l'humanité, cet homme et cette femme sont des bienfaiteurs constans de la race humaine. Examinez donc les sympathies dans cette question de l'esclavage; sont-elles en harmonie avec celles de Jésus-Christ, ou bien sont-elles corrompues dans leurs voies et entraînées par les sophismes du monde?

Chrétiens du Nord, vous avez encore un autre pouvoir: vous pouvez *prier*. Croyez-vous à la force de la prière? ou est-elle devenue pour vous une simple tradition? Vous priez pour les païens des pays éloignés; priez donc aussi pour les païens qui sont chez vous. Priez encore pour ces malheureux chrétiens, dont toute la chance pour une amélioration religieuse dépend de quelque accident commercial, et pour lesquels la pratique de la morale chrétienne est une impossibilité, à moins qu'ils ne reçoivent du ciel la force du martyr.

Mais allons plus loin. Il existe sur les rivages libres de nos mers des restes de pauvres familles, brisées par le malheur, des hommes, des femmes, échappés comme par miracle aux griffes de leurs maîtres; ils sont faibles, ignorans, avilis par l'esclavage; ils viennent chercher un refuge parmi vous; ils viennent vous demander une éducation morale et l'instruction.

Est-ce que vous ne devez rien à ces infortunés, ô chrétiens? Est-ce que chaque Américain ne doit pas une espèce de réparation à cette malheureuse race africaine pour tous les maux que l'Amérique lui a fait souffrir? Leur fermerez-vous encore longtemps les portes de vos églises et de vos écoles? Les États qui s'élèvent continueront-ils à les chasser de chez eux? Est-ce que l'Église du Christ écoutera encore longtemps en silence les sarcasmes dont on les accable? Est-ce que, par ce silence coupable, elle continuera à encourager la cruauté avec laquelle on voudrait les chasser bien loin de nos frontières? — Ah! s'il en doit être ainsi, il y aura un triste spectacle; s'il en doit être ainsi, le pays aura raison de trembler en pensant que la destinée des nations est entre les mains de celui qui est miséricordieux et plein d'une tendre compassion.

Me répondrez-vous: Nous n'en voulons pas, qu'ils retournent en Afrique!

Que Dieu, dans sa providence, leur ait accordé un refuge en Afrique, c'est certainement un fait d'une grande conséquence; mais est-ce une raison pour que l'Église de Jésus-Christ se décharge envers une race infortunée de cette responsabilité que le devoir exige d'elle?

Peupler la Libérie d'une race ignorante, sans expérience, demi-barbare, et à peine délivrée de ses chaînes, ce ne serait que prolonger pendant bien longtemps encore une période de tourmens et de malheurs. Que l'Église du Nord reçoive donc ces infortunés dans son sein; qu'elle les admette aux bienfaits d'une éducation chrétienne, aux avantages d'une société républicaine, jusqu'à ce qu'ils aient atteint un certain degré de maturité intellectuelle et morale, et alors aidez-les à se transporter sur les rivages où ils peuvent mettre en pratique les leçons que vous leur aurez données!

Il existe une société d'hommes, comparativement petite, qui a déjà mis en pratique les conseils que nous donnons, et le pays a vu des hommes, autrefois esclaves, acquérir rapidement, par l'éducation, des propriétés, de bonnes mœurs et une bonne réputation. On a vu surgir des talens remarquables, on a vu des efforts héroïques et de grands exemples de dévouement pour racheter des pères ou des amis. Tous ces faits, quand on pense aux circonstances dans lesquelles ils se sont développés, sont vraiment surprenans.

L'auteur de ce livre a passé bien des années sur la frontière des États du Sud, et a eu l'occasion de voir et d'étudier des hommes autrefois esclaves. Quelques-uns ont servi comme domestiques dans sa maison, et, à défaut d'écoles, c'est avec ses propres enfans qu'il leur a fait donner de l'instruction. Il a aussi les témoignages des missionnaires par rapport à l'aptitude naturelle des nègres réfugiés dans le Haut-Canada. Ils sont très encourageans et coïncident parfaitement avec ses propres observations.

Le premier désir des esclaves émancipés est, en général, d'avoir de l'*éducation*. Il n'y a point de sacrifices auxquels ils ne se soumettent pour faire instruire leurs enfans, et tout le monde sait qu'ils apprennent avec une facilité extraordinaire. Les écoles fondées pour eux par quelques

bienfaisans citoyens de Cincinnati ont produit des résultats très satisfaisans.

Nous citons, en nous appuyant de l'autorité de C. E. Stowe, professeur du séminaire de Lane (Ohio), quelques faits concernant des esclaves libérés, habitant aujourd'hui Cincinnati. Ils montrent parfaitement qu'ils sont aptes à l'industrie, alors même que les encouragemens ne leur sont pas particulièrement prodigués.

Nous ne donnons ici que les initiales de leurs noms :

B.., ébéniste, depuis vingt ans en ville, a une fortune de vingt mille dollars, acquise par lui-même. Il est Baptiste.

C..., noir complet, volé en Afrique, vendu à la Nouvelle-Orléans; libre depuis quinze ans, il s'est racheté au prix de six cents dollars. Il est fermier, propriétaire de plusieurs fermes dans l'Indiana, presbytérien, et a acquis une fortune de vingt mille dollars.

K..., noir, négociant; sa fortune est de trente mille dollars; quarante ans, libre depuis six ans; il s'est racheté ainsi que sa famille au prix de dix-huit mille dollars. Membre de l'église Baptiste; il a reçu de son maître un legs qu'il a augmenté.

G..., noir, marchand de charbon, trente ans; il possède une fortune de dix-huit mille dollars; il s'est racheté deux fois, ayant été une fois privé par fraude de seize cents dollars. Il a acquis sa fortune lui-même, et en grande partie pendant son esclavage. C'est un bel homme.

W..., noir au trois-quarts, barbier et sommelier, du Kentucky. Libre depuis dix-neuf ans, il a payé pour lui et sa famille plus de trois mille dollars. Sa fortune est de vingt mille dollars acquis par lui-même; il est diacre dans l'église Baptiste.

G.., noir au trois-quarts, blanchisseur, du Kentucky. Libre depuis neuf ans. Il a payé quinze cents dollars pour lui et sa famille. Il est mort âgé de soixante ans. Sa fortune était de six mille dollars.

Le professeur Stowe dit : « Hormis G..., j'ai connu pendant plusieurs années tous ces hommes, et c'est sur cette connaissance personnelle que je base mes jugemens. »

Nous nous souvenons d'avoir vu une vieille femme de couleur qui était blanchisseuse. Sa fille épousa un esclave. Cette jeune femme était remarquablement active et capable; elle acquit à force de peine, de travail et de dévouement, la somme de neuf cents dollars qu'elle voulait employer au rachat de son mari. Elle les remit en effet entre les mains de son maître, mais comme il lui manquait encore cent dollars, il n'eut pas tout de suite sa liberté. Malheureusement le maître mourut, et jamais son argent ne lui fut rendu.

Il y aurait un grand nombre de faits à ajouter pour prouver le désintéressement, l'énergie, la patience et l'honnêteté des esclaves qui se trouvent dans nos pays libres. Et surtout, que l'on n'oublie pas que c'est à force de vaincre bravement les obstacles de tout genre qu'ils parviennent à se créer de la fortune et une position sociale. Suivant les lois de l'Ohio, les hommes de couleur n'ont pas encore le droit de voter, et, il y a peu d'années, on leur refusait celui de témoigner en justice dans les affaires où étaient impliqués des blancs, et ce n'est pas seulement dans l'Ohio que ces choses se passent. Dans tous les Etats de l'Union, nous voyons des hommes, à peine délivrés de leurs chaînes, s'élever par leurs propres efforts jusqu'à une position respectable : Ginnington, dans le clergé; Douglas et Ward, parmi les éditeurs, sont des exemples assez connus. Et si, malgré les obstacles, ces hommes si persécutés sont arrivés à leur but, avec quelle facilité ne l'atteindraient-ils pas si l'Église chrétienne agissait envers eux dans l'Esprit du Seigneur!

Nous sommes à une époque où les nations sont ébranlées. Dans la vieille Europe s'élève un souffle qui secoue le monde social et le fait trembler sur sa base. — Et l'Amérique, serait-elle à l'abri de tout danger? Chaque nation qui nourrit en son sein une grande injustice, nourrit aussi les élémens de terribles convulsions.

Et pourquoi l'orage gronde-t-il ainsi parmi toutes les nations? pourquoi ces menaces terribles et muettes? Pour la liberté! pour l'égalité! — O Église du Christ, ne méprise pas les avertissemens des peuples! N'entends-tu pas la voix de *Celui* dont le règne doit arriver et dont la volonté doit être faite sur la terre comme dans le ciel?

« Qui peut éviter le jour du Seigneur? Ce jour s'élèvera » en témoignage contre celui qui enlève à l'ouvrier son » salaire, qui opprime la veuve et l'orphelin. Ce jour brisera l'oppresseur! »

Ces paroles ne sont-elles pas terribles pour une nation qui nourrit en elle-même une si puissante et si cruelle injustice? Oh! chrétiens, chaque fois que vous demandez à Dieu que le règne du Christ arrive, n'oubliez pas que les prophéties nous annoncent la vengeance en même temps que le salut!

Mais le jour de la grâce peut luire encore pour nous. Le Nord et le Sud sont coupables devant Dieu et l'Église chrétienne; ils ont un compte terrible à rendre! Ce n'est pas en s'unissant pour protéger l'injustice et la tyrannie et rendre le péché commun, que notre pays, notre Union, peut être sauvé; mais par le repentir, la justice et la compassion! Car les lois éternelles de la gravitation ne sont pas plus certaines que les lois d'après lesquelles l'injustice et la cruauté attirent sur les nations la colère de l'Eternel.

FIN DE LA CABANE DE L'ONCLE TOM.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LA CABANE DE L'ONCLE TOM.

I. — Dans lequel on présente le lecteur à un ami de l'humanité. 1
II. — La mère. 4
III. — Epoux et père. 5
IV. — Une soirée dans la cabane de l'oncle Tom. 7
V. — Qui montre ce que souffre la propriété vivante lorsqu'elle change de maître. . . 10
VI. — La découverte. 12
VII. — La lutte d'une mère. 15
VIII. — Un digne trio 19
IX. — Où l'on voit qu'un sénateur apres tout n'est qu'un homme. 23
X. — Enlèvement de la propriété 28
XI. — Sortie de la propriété contre le propriétaire. 31
XII. — Incidens divers, commerce légal 36
XIII. — Colonie de quakers 41
XIV. — Evangeline. 44
XV. — Du nouveau maître de Tom et de diverses autres choses. 47
XVI. — La maîtresse de Tom et ses opinions. . . 52
XVII. — La défense de l'homme libre. 57
XVIII. — Les opinions et les tribulations de miss Ophélia. 63
XIX. — Suite des expériences et opinions de miss Ophélia. 67
XX. — Topsy. 74
XXI. — Kentucky. 77
XXII. — Herbe flétrie, fleur fanée. 80
XXIII. — Henrique. 82
XXIV. — Les présages 85
XXV. — La petite évangeliste. 87
XXVI. — La mort. 88
XXVII. — Regrets 93
XXVIII. — Réunion. 95
XXIX. — Sans protection 99
XXX. — Le magasin d'esclaves. 102
XXXI. — Le passage du milieu 105
XXXII. — Lieux sombres. 107
XXXIII. — Cassy. 110
XXXIV. — Histoire de la quarteronne. 112
XXXV. — Les gages. 116
XXXVI. — Emmeline et Cassy. 118
XXXVII. — La liberté 120
XXXVIII. — La victoire. 122
XXXIX. — Le stratagème. 125
XL. — Le martyr 128
XLI. — Le jeune maître 131
XLII. — Une véritable histoire de revenans. . . . 133
XLIII. — Résultats. 135
XLIV. — Le libérateur 137
XLV. — Conclusion . . . . 1[illegible]

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Impr. Louis Grimaux, rue du Croissant, 16.